

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.



AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

ILES DIVERSES DE L'OCÉAN

ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

CHILI,

'ARAGUAY, URUGUAY, BUENOS-AYRES,

PAR M. CÉSAR FAMIN,

CONSUL DE FRANCE A LISBONNE, ETC.



PATAGONIE,

TERRE-DU-FEU ET ARCHIPEL DES MALOUINES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.

ILES DIVERSES

DES TROIS OCÉANS ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. LE COMMANDEUR BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

ET PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XL.

Longitude du Méridien de Paris.

PROVINCES - UNIES
DU RIO DE LA PLATA,
PARAGUAY, URUGUAY
ET
CHILI

Par Th. Duvotenay.

Géographe

Myriamètres.

Lieues de 25 au degré.

OCÉAN ATLANTIQUE AUS

PATAGONIE

PROVI

BUENOS AYRES

CHILI

la Plata

Tarapaca

Potosi

Concepcion

la Palma

Carnero

Pilpilleo

Paycabi

la Mocha

P. Turu

Imperial

Villarica

la Estancilla

Valdivia

Osorno

S. Fernando

Angol

S.te Fé

S.te Barbara

Mendoza

R. Negro ou

Cusu

Leuvu

B.a Blanca

F.t Independencia

el Carmen

Prado

G. S. Antonio

S. Josef

S.t Xavier

San Carlos

Carro

I. DE CHILOE

p.t Velasquez

M.n S.te de Nahuelhuapi

Huechun

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS MOEURS COUTUMES, ETC.

CHILI,

PAR M. CÉSAR FAMIN.

Il faut que l'homme soit doué d'une force de volonté bien puissante pour ne pas reculer, en de certaines circonstances, devant les destinées auxquelles il se croit appelé! Depuis trois siècles qu'ils se sont établis au Chili, les Européens y ont vu passer, tour à tour, les guerres de la conquête, celles de l'Araucanie et celles de la révolution; et, depuis trois siècles encore, leurs champs ont été bouleversés et leurs habitations détruites, chaque année, par des tremblements de terre périodiques, triste mais inévitable conséquence de la présence de plus de vingt volcans en continuelle fermentation. Cette guerre de tous les moments, que la nature leur déclare, n'a cependant jamais inspiré aux habitants du Chili le *désir* de mettre un terme à leurs dis*cordes*. *Sans* cesse on voit éclore ici de nouvelles scènes de violence, non-seulement entre les indigènes et les étrangers, mais encore entre les diverses nations de la même race.

Placé à une grande distance de ce théâtre politique, n'y attachant aucune crainte comme aucune espérance, nous entreprenons avec confiance d'en écrire l'histoire, que nous allons faire précéder de quelques détails indispensables sur la géographie et l'état physique du pays.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

TOPOGRAPHIE. Le Chili forme une des subdivisions les plus naturelles de l'Amérique du Sud. Borné au nord par la république de Bolivia, dont il est séparé par le Rio-Salado et le grand désert d'Atacama, il confine au sud avec la Patagonie, et occupe le revers occidental des Andes, entre les 25e et 44e degrés de latitude australe. Sa largeur se déroule, depuis le sommet de la Cordillère jusqu'au grand Océan, sur un espace qui varie de vingt à soixante-dix lieues; sa longueur est de cinq cents lieues communes, et sa superficie de treize mille quatre cent trente-six. Son aspect est celui d'une bande étroite ou d'un parallélogramme divisé obliquement par des groupes de hautes montagnes et de profondes vallées qui s'abaissent graduellement et descendent sur le bord de l'Océan.

ÉTYMOLOGIE. Il existe trois opinions sur l'origine du mot *chili*, que les Espagnols prononcent *tchilé*. Selon

Zarate, *chili* vient de *chil*, qui, dans la langue péruvienne, signifie froid; ce nom aurait été donné à la contrée qui fait l'objet de cette notice, à cause des montagnes neigeuses qui l'entourent : cette opinion est peu satisfaisante. D'autres font dériver *chili* ou *tchilé* de *quile*, nom indien du Rio-Quillota, un des principaux fleuves du pays. Enfin, selon les indigènes et d'après l'opinion du savant Molina, ce nom vient de celui de certains oiseaux de la famille des grives, très-communs ici, et dont le cri ressemble au son du mot *tchil* ou *tchili* (*turdus ater, turdus thilius*).

Golfes, fleuves et rivières. La côte du Chili, baignée par le grand Océan austral, offre de nombreux enfoncements protégés par des promontoires, de simples langues de terre en saillie, ou des îles. Les plus importants sont : le golfe de *Coquimbo*, la baie de l'*Almendral*, près Valparaiso, le golfe de *Talcahuano*, près la Conception, et celui que les Espagnols nomment *Ancud*, entre la Patagonie d'un côté, et les archipels de Chiloé et de Chonos de l'autre.

Les torrents qui proviennent de la fonte des neiges et les eaux de la Cordillère alimentent une centaine de rivières, et quarante fleuves environ, indépendamment d'un grand nombre de ruisseaux obscurs et sans nom. Les principaux fleuves sont, en venant du nord, le *Rio-Salado*, qui sépare le Chili de la Bolivie : ses eaux sont salées, ainsi que son nom l'indique; le *Copiapo*, le *Huasco*, le *Coquimbo*, qui ont donné leurs noms aux villes qu'ils baignent; le *Limari*, le *Quillota*, également appelé *Aconcagua* ou *Rio-Quile*, du nom de deux bourgades qu'il traverse dans sa course. Nous avons déjà dit qu'il existait une opinion qui faisait dériver le nom du Chili, en espagnol *Chile*, de celui du *Quile*. La vallée du *Rio-Quile* est riche et pittoresque (voy. *pl.* 4); le *Maypo*, dont le principal affluent est le Mapocho, qui baigne Santiago, capitale du Chili; le *Maule*, ancienne limite de l'empire des Incas; le *Mataquito*, l'*Itata*, qui reçoit le Chillan, le Quilérino et le Génublé : son lit est large et profond, mais les rochers qui encombrent son embouchure le rendent innavigable; le *Bio-Bio*, qui sert de limite entre le Chili espagnol et le Chili indépendant : il est navigable l'espace de deux milles environ; le *Cauten*, le *Tolten*, navigable pour de gros vaisseaux, et le *Valdivia*, tous trois sur le territoire indépendant (*).

Lacs. Le Chili possède des lacs d'eau douce et des lacs d'eau salée. Parmi les premiers, on peut mentionner le *Nahuel-Huapi*, qui a quatre-vingts milles de circonférence, le *Lawquen*, qui en a soixante-douze, tous deux sur le territoire indien; l'*Aculéo*, près de Santiago, qui a trois lieues de long sur deux de large; le *Pudahuel* et le *Tagua-Tagua*. Tous ces lacs entourent plusieurs petites îles boisées.

Les lacs salés sont situés dans les endroits marécageux, entre les 33° 30′ et 34° 30′ de latitude. Les plus considérables sont ceux de *Bucalémo*, *Cahuil* et *Boyéruca*.

Eaux minérales. Celles de *Cauquénès*, dans la province de Maule, sont les plus renommées; elles coulent dans un ravin profond de la Cordillère.

Iles. Les îles qui dépendent du Chili sont : 1° celles de *Chiloé* et de *Chonos*, qui forment, à l'extrémité méridionale de cette contrée, un groupe de plus de quatre-vingts îles ou îlots; 2° la *Mocha*, sur la côte de l'Araucanie, dont elle est séparée par un canal de six lieues de large. Cette île offre aux navigateurs deux beaux ancrages; elle est fertile et abonde en chevaux, chèvres et porcs sauvages; la pêche des phoques y attire un grand nombre de marins; on y voit quelquefois des baleines; 3° l'île de *Santa-Maria*, qui a deux

(*) Parmi les affluents sans nombre des fleuves que nous venons de mentionner, on peut citer le *Rio-Laxa*, le *Ruscué*, le *Calla-Calla* et le *Torbido*, près d'Antuco, remarquable par les montagnes basaltiques, les précipices et la sauvage majesté de sa vallée (voy. les *pl.* 2 et 3). Dans cette dernière, on remarque un fort palissadé.

baies; 4° les *Coquimbanes*, îles inhabitées, nommées *Mugillon*, *Totoral* et *Pajaro*; 5° le groupe de *Juan-Fernandez*, composé de deux îles, *Mas-a-Tierra* et *Mas-a-Fuera*; 6° enfin, les petites îles de *San-Ambrogio*, *San-Felice* et de *Pasqua*, situées à deux cents lieues environ de la côte chilienne, vers le 28ᵉ degré de latitude et le 82ᵉ de longitude. Celle de *Pasqua*, qui a sept lieues de long, est habitée par un millier d'indigènes de couleur claire et portant la barbe longue.

Nous consacrerons, plus bas, une succincte notice à *Juan-Fernandez* et à *Chiloé*.

MONTAGNES. Les Andes du Chili, vues de loin, présentent le tableau d'une série de montagnes majestueuses, parfaitement dégagées sur l'horizon, et dont l'élévation dépasse de beaucoup celle des Alpes européennes. Leurs bases sont recouvertes par de riches tapis de verdure, leurs flancs nus sont diaprés des plus vives couleurs du granit, et leurs têtes sublimes se cachent sous une neige éblouissante. On croit que le *Tupungato*, à l'ouest de Santiago, s'élève aussi haut que le Chimborazo (*); c'est le géant du système chilien. Après lui, les pics les plus remarquables sont le *Descabezado*, qui a, dit-on, dix-neuf mille pieds d'élévation, le *Limari*, le *Mahflas*, le *Longavi*, le *Coquimbo*, le *Chillan*, le *Choapa* et le *Guanahuca*. Leur masse se compose d'un granit quartzeux, entremêlé de gneiss, de schistes, de basaltes et de porphyres. Les cimes principales sont désignées sous le nom générique de *cumbre*, que, dans plusieurs localités, on donne spécialement à certaines montagnes. Les Chiliens appellent *sierras* les échelons inférieurs de la Cordillère. Le passage des Andes offre souvent du danger et toujours de grandes fatigues. Les passes les plus fréquentées par les *péons* sont celles de la *Dehesa*, près Tupungato, qui conduit à l'est de Santiago; la passe de *los Patos*, au nord d'Aconcagua; celle du *Portillo*, la plus courte, mais la plus redoutée des muletiers, à cause de la fréquence des ouragans; celles enfin d'*Uspallata* ou de la *Cumbre*, de *Planchon* et d'*Antuco*.

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE. Ces passes, auxquelles on ne saurait donner le nom de routes, sont à peu près impraticables pendant six mois de l'année. C'est depuis novembre jusqu'à la fin de mai que les voyageurs peuvent se confier aux muletiers (*arrieros*) pour effectuer ce trajet redouté.

Les mules, que l'on choisit ordinairement de préférence aux chevaux, justifient parfaitement la réputation dont elles jouissent dans les pays montagneux. Le voyageur n'a rien de mieux à faire que de leur permettre de se guider selon leur instinct. Pour lui, il s'efforcera d'être maître de lui-même et de ne pas se laisser dominer par la crainte dans les moments où il se voit suspendu et en équilibre sur un abîme, pendant que sa monture s'arrête pour reprendre haleine ou pour consulter le terrain. Les muletiers et les péons qui accompagnent le voyageur ont eu soin d'emporter les vivres et les meubles nécessaires à la caravane pendant la durée présumée du voyage, car ici l'homme n'a aucun secours à espérer que de lui-même; il court la chance de porter la peine que mérite son audace, puisqu'en franchissant cette barrière il a fait ce que la nature croyait impossible. Parvenu au front de la Cordillère, et souffrant de cette oppression douloureuse connue dans le pays sous le nom de *puna*, causée à la fois par la raréfaction de l'air et la marche ascendante, il jette un dernier regard sur les plaines du Rio de la Plata qui se déroulent dans le lointain; il les regrette alors et se repent de sa témérité; mais il n'est plus temps, le désert est devant lui avec sa neige éblouissante et son silence éternel; il faut le traverser, il faut jeter la bride sur le cou des mules, il faut suivre les péons, et, comme eux, saluer en passant les croix de bois qui rappellent sans cesse des accidents auxquels on voudrait ne pas songer. S'il survient un ouragan (*temporale*), la caravane se hâte de

(*) Environ 20,000 pieds.

gagner, quand elle le peut, une de ces misérables huttes que les péons ont élevées en de certaines localités, et là elle attend la fin de la tempête, souvent pendant plusieurs jours, épuisant ses vivres, ses forces et son courage.

La passe d'*Uspallata*, que choisissent ordinairement les commerçants, a une étendue de deux cents milles depuis la frontière du Chili jusqu'à Villa-Vicencio, dans la province de Mendoza. On fait ce trajet en six ou sept jours. La hauteur de la maison dite de la *Cumbre*, où s'arrêtent les voyageurs, est de mille neuf cent quatre-vingt-sept toises au-dessus du niveau de la mer.

VOLCANS. Vingt volcans, rangés à la file les uns des autres, jalonnent la limite occidentale de cette contrée; les plus importants sont ceux de *Chillan*, *Copiapo*, *Antuco*, *Villarica*, *Pétéroa*, *Anconagua*, *Limari*, *Tucapel* et *Osorno*. Parmi les éruptions les plus désastreuses, l'histoire mentionne celles du Villarica en 1640, et du Pétéroa en 1762 (*).

TREMBLEMENTS DE TERRE. Chaque année le Chili est, périodiquement, désolé par trois ou quatre tremblements de terre (*terremotos*), qui entr'ouvrent le sol et causent les plus grands dommages aux édifices, s'ils ne les renversent pas entièrement. Les tremblements de 1822, 1824, 1829 et 1834, marquent parmi les époques les plus néfastes du Chili. La seule ville de *Santiago* a été renversée quatre fois depuis quatorze ans; celle de *Copiapo* a été deux fois entièrement détruite; d'autres n'ont jamais été relevées : de ce nombre est *Penco*, dans la province de Conception. Les simples secousses, que les habitants désignent sous le nom de *temblores*, sont tellement fréquentes, qu'elles se renouvellent à peu près tous les mois, quelquefois plusieurs jours de suite, et même plusieurs fois par jour. Ces commotions sont, le plus souvent, accompagnées d'un roulement souterrain, qui ajoute encore à l'effroi que cause le phénomène. Dans les montagnes, les secousses font crouler des masses de rochers qui, quelquefois, n'ont pas moins d'une lieue de large.

Ce prodigieux renouvellement du fléau a déterminé le mode de structure des villes chiliennes. Les maisons, construites en bois, ou en briques cuites au soleil, appelées *adobes*, n'ont qu'un rez-de-chaussée; les rues sont larges, alignées et fréquemment interrompues par des places publiques, lieu de refuge pour les habitants pendant l'explosion des tremblements.

DÉSERTS. Le désert qui s'étend entre Copiapo et Atacanca, l'espace de quatre-vingts lieues, est, sans contredit, une des plus affreuses solitudes du nouveau monde. Celui qui sépare Copiapo et Coquimbo, et qui a cent lieues de longueur, est clairsemé du moins de quelques métairies.

CLIMAT. Le climat du Chili est, généralement, tempéré, sain et agréable. Cependant on conçoit qu'un pays dont la longueur, du nord au sud, embrasse environ vingt degrés, et dont la surface comprend à la fois une grande étendue de rivage, des plaines intermédiaires et des élévations colossales, doit offrir une grande variété de température. Les provinces du centre ont une assez grande analogie avec les parties méridionales de l'Europe. Les chaleurs de l'été commencent en novembre et finissent en mai; elles sont tempérées par les vents du sud, et le thermomètre de Réaumur flotte entre dix-huit et vingt-deux degrés, s'élevant rarement à vingt-quatre (*). Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année; ceux de juin et juillet en sont les plus froids; les mois d'août, septembre, octobre et novembre, offrent la température la plus douce et la plus saine. La sécheresse est le seul inconvénient de ce beau climat; mais une abondante rosée y sup-

(*) Voyez à la *pl.* 1, une vue du volcan d'Antuco.

(*) Il ne faut pas perdre de vue que, dans l'hémisphère austral, le sud est la partie qui se rapproche le plus du pôle, tandis que le nord est celle qui se dirige vers l'équateur.

plée souvent aux pluies. De novembre en mars, on ne voit pas un seul nuage depuis l'extrême frontière du Chili, vers le nord, jusqu'au territoire de la Conception, c'est-à-dire, sur une zone de trois cents lieues en longueur; c'est surtout vers le nord qu'on éprouve les effets de cette sécheresse. La pluie, la grêle, la neige et les orages, sont renfermés dans la région des montagnes.

Les maladies épidémiques, grâce à la salubrité du climat, sont très-rares au Chili.

Minéraux. Ce pays abonde en métaux précieux; on y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, de pierres précieuses, de vif-argent et de charbon de terre. Les principales mines d'or sont celles de *Petorca*, de *Guasco*, de *Coquimbo*, de *Ligua*, de *Tiltil*, de *Putaendo*, de *Caren*, de *Rancagua*, de *Maule*, de *Pataqua* et de *Rere*. Il y en avait autrefois un plus grand nombre: celle de *Peldehué*, qui a été inondée par une source d'eau, produisait chaque jour quinze mille livres tournois en or. Indépendamment de ces mines, le nombre des ruisseaux qui charrient des parcelles de ce précieux métal est immense. Les Espagnols en tiraient des sommes considérables avant que les Araucans n'eussent assuré l'indépendance de leur territoire. On prétend que Valdivia tirait des lavages de *Guadallemqué* vingt-cinq mille écus par jour. La quantité d'or envoyée annuellement du Chili au Pérou était, autrefois, de six cent mille piastres, indépendamment de trois à quatre cent mille qui passaient en fraude. Le produit actuel des mines d'or est, annuellement, de cinq mille marcs, estimés six cent quatre-vingt mille dollars.

Les mines d'argent du *Coquimbo* rapportent de quarante à soixante marcs par *caxon* de cinquante tonneaux, tandis que celles de Potosi (*Pérou*) n'en donnent que vingt à quarante. Hall estime à vingt mille marcs le produit annuel des mines d'argent, représentant cent quatre-vingt mille dollars. En 1832, on en a trouvé cinquante veines nouvelles dans la même province, et toutes d'une qualité supérieure; celles du *Cerro*, d'*Uspallata* et de *Guasco* sont très-renommées. En 1802, selon M. de Humboldt, le revenu des mines d'or et d'argent du Chili s'éleva à deux millions soixante mille piastres. Le nombre des mines de fer et de celles de cuivre est très-considérable, notamment entre les villes de Copiapo et de Coquimbo, comme entre celles de Santiago et de la Conception. On trouve à *Payen* des chanteaux de cuivre pur qui pèsent de cinquante à cent quintaux. Les mines de *Guasco* donnaient, annuellement, dix-huit à vingt mille quintaux par an. Celles d'*Illapel*, près Coquimbo, en donnent encore soixante mille. Le Chili fournit aujourd'hui quarante mille quintaux de cuivre d'une valeur de quatre cent quatre-vingt mille dollars. Le produit total des mines est donc de un million trois cent quarante mille dollars.

C'est auprès des ruines de *Penco*, dans la province de Conception, que l'on exploite la houille. Ce charbon est de bonne qualité et fort recherché par les marins étrangers qui fréquentent la baie de la Conception.

Copiapo (*sementera de turquesas*) signifie, en langue chilienne, pépinière de turquoises. Toute cette province abonde en pierres précieuses.

Les mines, pour la plupart, sont situées au-dessus de la région des végétaux, dans la partie stérile de la Cordillère. Les procédés d'extraction sont peu dispendieux, mais passablement grossiers; cependant les Chiliens, au rapport de Miers (*), sont d'habiles mineurs. Le *minero*, ou propriétaire de mines, s'associe ordinairement avec un bailleur de fonds, nommé *habilitador*, et leurs droits respectifs sont déterminés par la législation du pays. Les *barreteros*, ou mineurs, s'introduisent dans la carrière par une galerie inclinée; d'autres ouvriers, nommés *capacheros*, portent le minerai à l'entrée

(*) Miers Travels in Chili and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, etc., etc. London, 1826, 2 vol. in-8.

de la galerie, où on le charge sur des mulets, qui le transportent aux lieux où se pratiquent les opérations de fonte et de raffinage.

VÉGÉTAUX. La flore du Chili offre, en plusieurs localités, une apparente analogie avec celle de l'Europe. Le sud est, incontestablement, la partie la plus pittoresque de cette région. C'est là que se trouvent de grandes forêts et des arbres aux proportions colossales. La végétation du nord est riche dans ses détails, mais d'un aspect moins agréable. Plusieurs plantes chiliennes sont cultivées en France; de ce nombre est le fraisier dioïque. Les myrtes abondent dans les belles forêts de l'intérieur; mais c'est surtout dans le fond des vallées humides que le règne végétal déploie ici une grande magnificence. Parmi les plantes les plus dignes d'attention, nous nous bornerons à citer l'éclatante lapagerie, l'algabona, les amaryllis, la violette arborescente, le galliet à fleurs bleues, l'élégante fuchsie, la sarmienta charnue aux corolles vermillon, le datura, dont les fleurs sont blanches, le melocactus aux grandes corolles jaunes, les cactiers à petites fleurs couleur d'or, et la verveine nuancée de pourpre. Plusieurs plantes utiles méritent également une mention particulière : le *fucus antarcticus* de Chamisso, qui sert de nourriture aux habitants de la côte du sud (*); les feuilles du *psoralea-coulen*, qui donnent une boisson capiteuse; le fruit de l'*aristotelia-maqui*, dont les Chiliens tirent leurs boissons appelées *cici* et *theca;* le *mayten*, l'arbre à savon, le tabac, le *pehuen* (*pinus araucanus* de Molina); la valériane, dont les racines servent de combustible aux voyageurs qui traversent les Andes; les grands myrtes qui donnent un fruit succulent; et enfin plusieurs espèces de grands arbres qui fournissent des bois de construction.

ZOOLOGIE. La variété si remarquable qu'affecte la surface du territoire chilien donne à cette contrée, plus peut-être qu'à nulle autre partie de l'Amérique du Sud, la physionomie d'une nature à part. Comment le règne animal ne serait-il pas aussi riche que varié dans un pays qui offre à la fois de sombres vallées et des hauteurs colossales, des prairies humides et des plateaux desséchés, des déserts arides, de grandes forêts, et cinq cents lieues de côtes marines! Dans les mammifères on remarque quelques grandes espèces de chat : le *felis puma* de Molina, appelé *paggi* par les naturels. Ce quadrupède est improprement désigné par Molina sous le nom de lion du Chili; c'est une insulte gratuite faite au roi des déserts africains, le paggi étant un animal aussi pusillanime que féroce; le margay (*felis tigrina*); l'ocelot, qui se tapit pendant le jour dans les fourrés, et ne chasse que dans les nuits sombres, lorsque la tempête gronde; le yaguarondi, autre espèce de forban nocturne. Parmi les autres genres, nous citerons le chinche fétide (*viverra mephitis*), espèce qui paraît être identique avec la mouffette du Chili décrite par Buffon. Cet animal exhale une odeur tellement fétide, qu'on a vu des personnes en être gravement incommodées : c'est surtout dans les moments de danger qu'il met en usage ce moyen de défense; le chinchilla (*mus laniger*), mammifère de l'ordre des rongeurs, qui tient le milieu entre le lièvre et la gerboise. Il est un peu plus petit qu'un lapin de garenne, et vit dans des terriers creusés au milieu des champs ou dans le fond des vallées humides. Sa précieuse fourrure le garantit suffisamment du froid. Les Espagnols le nomment *zinzilla*. Comme les écureuils, il se sert de ses pattes de devant pour manger, et s'assied sur celles de derrière, qui sont deux fois plus longues que les premières. Il est doux, craintif, et facile à apprivoiser. Les Chiliens le chassent avec des chiens dressés à le prendre sans endommager sa fourrure. On voit aussi le chinchilla dans le Pérou : mais celui-là est moins estimé. Le renard tricolor semble être le même que celui qui se retrouve dans l'Amérique du Nord; le chili-huèque

(*) Choris, Voyage pittoresque autour du monde. Cette hydrophite y est représentée.

(*camelus araucanus*), lama ou chameau de l'Araucanie, animal aussi utile aux Indiens que le chameau aux Arabes, habite entre les 36e et 40e degrés de latitude; la vigogne (*camelus vicugna*) vit en troupes nombreuses dans les parties les moins habitables de la région andine; le pudu, ou quemul ou huemul (*capra pudu*), est une sorte d'antilope indigène de la Cordillère; le guanaco est le chamois des Andes. Enfin, le Chili possède encore le guillino, espèce de castor très-rare; le cuy (*lepus minimus*) et la viscaccia (*lepus viscaccia*), deux espèces de lièvre qui peuvent vivre en domesticité; la peau du viscaccia sert à faire des chapeaux; la cuja et le quiqui (*mustela cuja-quiqui*), et le porc-épic.

L'ornithologie a ici beaucoup de rapport avec celle de la Patagonie, de la Plata et du Tucuman. On y voit figurer plusieurs espèces de canards, de colombes, de flamants et d'oiseaux-mouches; un héron d'une éclatante blancheur, le pic à huppe rouge, le troglodyte chilien, le fournier du Chili, la grebe de la Conception, la *certhia chiliensis*, la grive des Malouines, le corbeau de mer, le bec-en-ciseaux, le manchot, les goëlands, et surtout de nombreuses espèces d'oiseaux de proie, les buses, les faucons, les chouettes, et enfin le roi des montagnes, le condor, qui, perché dans les hautes solitudes de la Cordillère, au-dessus de la région des nuages, guette sa proie dans le fond des vallées lointaines, près de la demeure des hommes (voy. *pl.* 1).

Les côtes du sud sont infestées de phoques et de dauphins; ces parages sont généralement très-poissonneux et garnis de nombreuses espèces de mollusques. Les insectes sont rares; on ne trouve qu'un petit scorpion blanc, des araignées, dont une espèce de très-grande dimension, et des moustiques. Le savant naturaliste Pœppig fait observer, à ce sujet, que si les animaux malfaisants sont rares au Chili, ils n'y sont pas inconnus, ainsi que l'avaient avancé plusieurs voyageurs (*).

ARCHIPELS DE CHILOE ET DE CHONOS.

L'archipel de *Chiloé*, appelé *Ancud* par les Espagnols, est situé au sud du Chili, sur les côtes de la Patagonie, entre les 41e et 44e degrés de latitude. *Chil-hué*, dans la langue des indigènes, signifie *province du Chili*. Ce groupe comprend quatre-vingt-deux îles ou îlots hérissés de montagnes et couverts de bois (*). L'*Isla Grande*, ou Chiloé proprement dit, a environ cinquante lieues de long sur dix à douze de large. Elle fut découverte par les Espagnols, le 31 janvier 1558, selon Ercilla; mais il est probable que Magalhaès en avait eu déjà connaissance, en sortant du détroit qui porte son nom. Elle était alors habitée par des tribus de *Cunches* et de *Chonos*, Indiens appartenant à la famille chilienne, ayant le teint cuivré et la stature très-élevée. Aujourd'hui les créoles espagnols se joignent à cette population indigène. L'île produit du lin, des cé-

(*) Les principaux ouvrages à consulter pour l'histoire naturelle du Chili, sont: Histoire naturelle et civile du Chili, par Ph. Vidaure; Journal des observations, etc., par le R. P. Louis Feuillé, religieux minime; Frézier, Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, de 1712 à 1714, Paris, 1732; Compendio della storia geografica, naturale e civile del regno di Cile, Bologne, 1776; Molina, Storia naturale del Chili, etc.; Ulloa, Relacion historica del viage a la America meridional, Madrid, 1748; Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, etc.; Miers, Travels in Chili and la Plata, London, 1826; Voyages de Vancouver, Lapérouse, Choris, Laplace, Duperrey, d'Urville, etc.; Notices insérées dans divers recueils, ou publiées isolément, par MM. d'Orbigny, D. Pœppig, Lesson, Ad. Balbi, Garnot, Provost, etc., etc.

(*) Gonzalès de Ogeros nomme les vingt-cinq îles les plus importantes de l'archipel: 1° Isla Grande, 2° Achao, 3° Lemiu, 4° Guegui, 5° Cheliu, 6° Tanqui, 7° Liuliu, 8° Llignua, 9° Quenae, 10° Meuliu, 11° Cagnach, 12° Alau, 13° Apeau, 14° Chaulinec, 15° Vuta-Chanquis, 16° Aniqué, 17° Chegniau, 18° Caucague, 19° Calbuco, 20° Llaicha, 21° Quènu, 22° Tabon, 23° Abton, 24° Chiduapi, 25° Kuar.

réales, des pommes de terre et des légumes. Les habitants s'adonnent à la pêche des phoques et à la préparation du poisson salé, dont ils font un commerce d'exportation assez considérable. Ils élèvent, en outre, des chevaux et des bestiaux. Ils construisent des bateaux sans quille, avec lesquels cependant ils vont quelquefois fort loin en pleine mer. *Castro* et *San-Carlos de Chacao* sont les seules villes de l'archipel; toutes deux furent fondées en 1566 par le maréchal *Ruiz-Gamba*. La première, située à 42 degrés 40' de latitude, est la plus importante; mais c'est dans la seconde que se trouve le meilleur port de l'île. Cette ville, nommée aussi *Calbuco*, située par le 41ᵉ degré 50' de latitude, possédait autrefois deux couvents et un collége de jésuites; elle est encore la résidence du gouverneur de l'archipel. A l'exception de ces deux villes, on ne trouve dans les îles de Chiloé et de Chonos que des villages de nulle importance (*).

L'archipel de Chonos forme un groupe nombreux de rochers et d'îlots, situé entre les îles de Chiloé au nord, et la presqu'île des Trois monts de Patagonie au sud. Les insulaires de Chonos sont bons marins; leur industrie est à peu près la même que celle de leurs voisins.

Il règne dans les deux groupes de Chiloé et de Chonos de fréquentes tempêtes, et les coups de vent qui s'y font sentir ne peuvent être comparés qu'aux ouragans des Antilles; mais les vaisseaux en danger y trouvent plusieurs ports qui leur offrent un asile assuré. Depuis la révolution chilienne, la province de Chiloé a été la dernière à s'incorporer à la nouvelle république.

GROUPE DE JUAN FERNANDEZ.

En 1563, l'Espagnol Juan Fernandez, se rendant du Pérou au Chili, découvrit les deux îles qui depuis ont porté son nom. La plus grande, appelée aussi *Mas-a-Tierra*, comme étant la moins éloignée du continent, porte plus spécialement que la seconde le nom de *Juan-Fernandez*. Elle est située à cent cinquante lieues de la côte chilienne, par 33° 40' de latitude sud, et 81° 55' de longitude à l'ouest de Paris. L'autre se trouve à peu près sur le même parallèle, trente-cinq lieues plus loin, et se nomme, à cause de cette position, *Mas-a-Fuera* (plus au dehors). Celle-ci n'a qu'une lieue environ d'étendue; elle est déserte et d'un accès assez difficile, sa périphérie étant formée par de grandes roches escarpées et perpendiculaires. L'intérieur en est pourtant fertile et bien boisé, abondant en chèvres sauvages, et baigné par plusieurs ruisseaux d'une eau limpide. Ses côtes sont très-poissonneuses, et fréquentées surtout par de nombreuses troupes de phoques (*).

Mas-a-Tierra ou plutôt *Juan-Fernandez* est une île de forme irrégulière; s'étendant de l'est à l'ouest, ayant environ cinq lieues de long sur deux de large. Elle n'est pas moins fertile que *Mas-a-Fuera*, et d'un aspect plus agréable. Les montagnes escarpées de la partie septentrionale sont couronnées par la plus riche verdure; le terrain s'abaisse vers le sud, et se termine par des falaises dépourvues de toute végétation, exposées à la violence des vagues soulevées par les vents du midi, et ne présentant aucun abri aux vaisseaux en danger. Ce terrain nu, pierreux, rougeâtre, fatigue l'œil et contriste le cœur. Là se trouve un rocher isolé par les flots et battu fréquemment par la tempête; c'est l'île au Cabris. L'intérieur de Juan-Fernandez, fécondé par d'abondantes pluies, offre de gracieux paysages; la nature y a prodigué certains végétaux précieux, tels que le cèdre rouge, l'arbre

(*) Don Pedro Gonzalès de Ogeros. Descripcion historica de las provincias y archipelago de Chiloé, en el reguo de Chili. Madrid, 1780.

(*) Les diverses espèces de phoques étaient autrefois désignées sous les noms de *lions marins*, *éléphants marins*, *veaux marins*, *chevaux marins*, etc., dénominations impropres que l'état actuel de la science ne permet plus de reproduire.

à piment et le myrte. On y voit des nappes d'eau fraîches et limpides bondir de rocher en rocher, et se cacher dans les forêts, où le merle solitaire, la plaintive colombe et le brillant colibri font entendre leurs chansons d'amour. Des troupeaux de chèvres sauvages grimpent sur les parois de la montagne, et se perchent sur les pics élevés. Les phoques indolents sommeillent sur le rivage, et la pêche y produit, avec une innombrable quantité d'ecrevisses, des poissons délicieux : le congre, la brème, la morue, les anges de mer, les cavaliers et les poissons argentés (*). Tout enfin promet ici à l'homme une nourriture facile et abondante.

Juan Fernandez, ayant obtenu du gouvernement espagnol la concession des îles qu'il venait de découvrir, établit, dans celle que nous venons de décrire comme la plus importante, une colonie qui aurait pu y vivre longtemps heureuse; mais la nostalgie, l'ennui, le désir enfin de rentrer dans le monde, eurent bientôt chassé ces colons inconstants : ils partirent, laissant après eux quelques chèvres qui devinrent la souche de ces nombreux troupeaux qui s'y voient encore aujourd'hui. Quelques années après, un navire périt sur les côtes de cette île; un seul marin put se sauver. Ce malheureux attendit cinq années dans cette solitude que le hasard lui amenât un libérateur (**). Après lui, Juan-Fernandez eut encore successivement quelques habitants, les uns captifs volontaires, les autres jetés par la tempête sur ce rivage hospitalier. Enfin, vers la fin de l'année 1704, nous voyons paraître *Alexandre Selkirk*, devenu célèbre pour avoir servi de type a *Robinson Crusoé*. En parlant des aventures de Selkirk, nous tâcherons de ne pas nous laisser préoccuper par le souvenir de l'ingénieux roman de Daniel de Foë.

Alexandre Selkirk, natif de Largo, dans le comté de Fife, en Écosse, était maître d'équipage à bord du *Cinq-Ports*, commandé par le capitaine Stradling. Selkirk, au rapport de quelques marins qui l'ont connu et nous en ont laissé le portrait, était un homme de bonnes mœurs, grave, réfléchi, mélancolique, et plus adonné aux joies spirituelles de la prière et du mysticisme qu'aux plaisirs ou aux travaux du monde. S'étant pris de querelle avec son commandant, il se sentit saisi d'un profond dégoût de la vie, et demanda à être abandonné sur l'île de Juan-Fernandez. La relâche du *Cinq-Ports* dura plusieurs jours, pendant lesquels Selkirk eut le temps de faire des réflexions sur ce bizarre accès de misanthropie. Il se soumit donc, et pria le capitaine Stradling de le recevoir de nouveau à son bord; mais cet homme dur et vindicatif ne voulut pas y consentir. A quelques mois de là, le *Cinq-Ports* fit naufrage, et l'on serait tenté de voir dans ce malheur la justice divine, si une partie de l'équipage, innocente de l'abandon du marin écossais, n'avait pas péri en cette circonstance.

Livré à lui-même, Selkirk puisa dans ses sentiments religieux cette résignation et cette force d'âme qui devaient le soutenir dans le long exil auquel il se voyait condamné. En quittant le vaisseau, on lui avait laissé emporter son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, une hache, un couteau, des vêtements, un chaudron, du tabac, une Bible, quelques livres de piété et ses instruments de marine. Tant qu'il eut de la poudre, il tua des chèvres, et fournit sans trop de peine à sa subsistance; mais cette ressource lui manqua bientôt, et son entretien devint alors plus précaire et plus pénible. Quelque temps il y pourvut au moyen de la pêche et de la récolte des fruits sauvages; mais enfin, éprouvant le besoin d'une nourriture plus substantielle, il tendit des piéges aux jeunes chevreaux. Peu satisfait de ses succès, il entreprit de se procurer à la course les animaux dont la chair et la peau lui étaient également indispensables. Ses premiers essais ne furent pas heureux; cependant, la nécessité, le

(*) Voyages d'Anson.
(**) Ringrose.

désespoir même, lui donnèrent des forces nouvelles; il persévéra dans son projet, et un long exercice l'amena enfin au but qu'il se proposait. Nu jusqu'à la ceinture, ainsi qu'aux jambes et aux pieds, couvert sur les hanches seulement de quelques morceaux de peaux de chèvres grossièrement cousus, il sautait de rocher en rocher, s'élançait sur les parois les plus escarpées, sur les arêtes tranchantes ou les pics aigus; il franchissait les torrents et bondissait par-dessus les buissons avec une agilité incroyable, sans crainte comme sans précaution, et sans se reposer, jusqu'à ce que l'animal qu'il poursuivait se rendît à lui, haletant et blessé. Ces expéditions n'étaient pas toujours exemptes de mésaventures. Un jour, entre autres, au moment où Selkirk venait de saisir une chèvre, il tomba avec elle au fond d'un précipice, et y demeura longtemps privé de connaissance. Ayant enfin repris ses sens, il s'aperçut que la chèvre gisait morte sous lui, et qu'il ne devait son salut qu'à la précaution qu'il avait prise de ne pas abandonner sa proie, et de tomber avec elle. Au bout de quelques mois il avait acquis une si grande agilité, que cette chasse périlleuse n'était plus qu'un jeu pour lui; il lui arriva souvent, après avoir pris une chèvre, de la marquer à l'oreille, et de la relâcher, pour avoir le plaisir de la rattraper. D'autres occupations apportaient encore un léger adoucissement à cette pénible existence. Les Européens qui, les premiers, étaient venus dans l'île, y avaient planté des navets et des choux palmistes. Selkirk entreprit de les cultiver, se procurant ainsi, avec la chair des chevreaux, quelques poissons et des fruits, une nourriture saine et agréable. Ses vêtements étaient usés depuis longtemps; il les remplaça par des peaux de chèvres. Enfin, pour se délivrer du voisinage importun des rats qui rongeaient ses vêtements et dévoraient ses provisions, il se mit à apprivoiser de jeunes chats sauvages. — Il avait construit deux huttes dont la plus petite lui servait de cuisine; là, quand il avait besoin de feu, il s'en procurait à la manière des Indiens, en frottant l'une contre l'autre deux pièces de bois résineux. Le manque absolu de sel fut une de ses plus cruelles privations; c'est ce qui l'empêchait souvent de manger du poisson, et toujours de conserver une certaine provision de gibier. La plus grande des deux huttes servait à ses repas; c'était là aussi qu'il retrempait dans le sommeil les forces de son corps, et, dans la prière, les forces de son âme.

Ainsi s'écoulait cette existence solitaire! La prière, la chasse et l'agriculture en absorbaient la plus grande partie. Enseveli vivant, inscrit déjà sur le livre des morts, et se sentant fait pour la vie, ce malheureux, que les hommes abandonnaient, ne trouva de refuge que dans le sein de Dieu. Quand une pensée mondaine venait l'assaillir, quand un souvenir de famille lui arrachait quelques larmes, et que son imagination errait sur les montagnes de sa patrie, il lisait la Bible, il priait, il priait encore, et se sentait consolé.

Un jour un navire espagnol aborda à Juan-Fernandez; d'abord Selkirk se cacha dans les bois, résolu à ne pas rentrer dans la société. D'ailleurs, comme il l'a depuis avoué lui-même à Steele, qui l'a rapporté, il craignait que les Espagnols ne l'envoyassent aux *presidios* (*). Cependant la vue des hommes produisit bientôt sur lui une impression à laquelle il ne put résister : il se montra donc sur la lisière des bois; mais les Espagnols, effrayés de cette étrange apparition, lui tirèrent quelques coups de fusil, qui l'obligèrent à se cacher de nouveau.

Quatre ans et trois mois s'étaient écoulés, et Selkirk avait perdu l'espoir de revoir le monde, quand le ciel lui amena un libérateur. Woode-Rogers et Dampier croisaient alors sur les côtes du Chili avec deux corsaires, le

(*) Villes de guerre où l'on envoyait les soldats mutins, les malfaiteurs et les vagabonds.

Duc et la *Duchesse de Bristol*. Le 1er février 1709, ils abordèrent à Juan-Fernandez, et Selkirk se rendit à eux; Dampier, qui l'avait connu autrefois, intervint en sa faveur, et détermina Woode-Rogers à le recevoir à son bord. C'est ce dernier qui nous a conservé les détails les plus circonstanciés sur le naufrage et les aventures de ce marin, dont le nom est devenu inséparable de celui du héros imaginaire de Daniel de Foë. Rogers prétend qu'il avait tellement perdu l'habitude de parler, qu'il fut assez longtemps avant de pouvoir se faire comprendre. On ne nous a pas dit si Selkirk, rentré dans la société, plongé de nouveau dans le bruit et les misères du monde, regretta jamais les solitudes de Juan-Fernandez.

Après Selkirk, cette île fut fréquemment visitée par les flibustiers et par les corsaires qui croisaient dans la mer du Sud ou sur les côtes du Chili pour arrêter les riches galions. Ces hommes y étaient surtout attirés par la facilité de s'y procurer des chèvres sauvages. Les gouverneurs du Chili, voulant alors leur enlever cette ressource, ne trouvèrent pas de meilleur expédient que d'introduire dans l'île quelques couples de chiens. Ces animaux y multiplièrent rapidement, et ne trouvant plus, au bout d'un certain temps, une nourriture suffisante à leurs besoins, ils firent la chasse aux chèvres dont ils diminuèrent prodigieusement le nombre. Celles qui échappèrent ne purent trouver d'asile que sur les cimes des montagnes, inaccessibles pour d'autres que pour elles. Privés de cette ressource, les chiens virent, à leur tour, leur nombre diminuer sensiblement; et enfin, lorsque cette race ennemie eut disparu entièrement, les chèvres descendirent de leurs solitudes, et pullulèrent si bien que, peu de temps après, les ravages de la guerre n'étaient plus visibles. Anson aborda à Juan-Fernandez le 9 juin 1741. Les hommes de son équipage, attaqués par le scorbut, s'y rétablirent promptement; l'île contenait quelques chiens affamés, et les chèvres étaient encore fort rares (*).

En 1792, les pirates ayant cessé de se montrer dans ces parages, le gouvernement espagnol envoya une colonie à Juan-Fernandez, y fonda une petite bourgade, et y fit élever des fortifications au-dessus des habitations et sur le rivage de la mer, vers la pointe occidentale de l'île. Il y envoya également quelques troupeaux de moutons, des bœufs et des vaches. Pendant la guerre de l'indépendance, et aujourd'hui encore, on voit Juan-Fernandez servir de lieu de déportation, où les partis vainqueurs qui se succèdent au pouvoir envoient les vaincus. L'industrie agricole y a fait quelques progrès, et on peut s'y procurer des figues, des pommes, des cerises, des amandes et des plantes potagères, indépendamment des animaux mentionnés plus haut (*).

LES ARAUCANS.

La partie basse du Chili, ou Chili proprement dit, forme deux divisions : la première, qui s'étend au nord, depuis le Pérou jusqu'au fleuve Bio-Bio, est le *Chili espagnol*; la seconde, qui commence au Bio-Bio, vers le 36e degré 49' de latitude, et s'étend jusqu'à l'archipel de Chiloé vers le 41e degré, est le *Chili indien*, ou partie indépendante. La république n'y possède plus que la ville de Valdivia, celle d'Osorno, quelques forts limitrophes et l'archipel. Les *Molouches*, que les Espagnols appellent *Araucans*, sont les maîtres de cette vaste contrée, qui n'a pas moins de cent cinquante lieues de longueur sur trente environ de profondeur. Le mot *Araucans*, tiré de la langue chilienne, équivaut maintenant

(*) Anson prétend qu'une des chèvres tuées par son équipage, portait sur l'oreille la marque de celles que Selkirk relâchait. Mais ce fait est difficile à croire, quand on songe que 32 années s'étaient écoulées depuis le départ du marin écossais.

(*) Voyez Dampier, Woode-Rogers, Anson, Molina, Vancouver, Laplace, le Voyage de la corvette la *Favorite*, en 1830, 31 et 32. Voyez aussi l'intéressante notice que M. F. Denis a ajoutée à la nouvelle édition du Robinson, traduit par Petrus Borel.

chez les Espagnols à une injure; il est le synonyme de *brigands*, *hommes féroces*, tandis que ces Indiens se donnent à eux-mêmes le nom de *Molouches*, qui, en leur langue, veut dire *guerriers*, ou celui d'*Aucas*, qui correspond à *hommes libres*, et appellent les Espagnols *Chiapi*, mauvais soldats, ou *Huinca*, assassins.

Les Araucans sont les fils aînés de la famille chilienne. Ce peuple n'a jamais pu être dompté; il est le seul, sur la surface des deux Amériques, qui se soit maintenu chez lui en opposant la force à la force. Les Espagnols avaient élevé sur son territoire des villes importantes : *Villarica*, *Imperiale*, *Osorno*, *Canete*, *Angol*, *Chillan* et *Valdivia*. Il en est plusieurs parmi elles dont aujourd'hui il serait difficile de retrouver même l'emplacement, et c'est sans fondement que quelques géographes modernes s'obstinent encore à les faire figurer sur leurs cartes : telles sont Villarica, Imperiale et Canete. Une autre circonstance vient ajouter encore à la confusion qui regne dans la géographie de certaines contrées de l'Amérique du Sud. Ce que les Espagnols nomment *villa* n'est souvent ici qu'une réunion de cabanes dressées par une tribu nomade, qui, après avoir épuisé le sol, va chercher ailleurs de nouveaux pacages pour ses troupeaux, et emporte avec elle la prétendue *villa*.

Les Araucans ont une taille élevée, mais des formes peu agréables; ils ont le visage aplati et les pommettes saillantes comme les Mongols, le regard féroce et méfiant, le teint cuivré ou d'un brun rougeâtre, le nez court, la bouche grande, le menton épilé, et une longue chevelure noire (voy. *pl.* 9); ils sont robustes, adroits et excellents cavaliers. Les premiers ils se sont occupés à dompter ces chevaux espagnols dont la race sauvage s'etait prodigieusement multipliée depuis la conquête. Une simple lanière de cuir leur sert de bride, une peau ou un morceau d'étoffe leur tient lieu de selle; quelques-uns cependant, mais en petit nombre, font usage d'étriers en bois, et de selles grossières assez semblables à celles dont on se sert pour les mulets. Leurs armes de guerre consistent en flèches, lances, massues et *laço*. Les Espagnols leur ont procuré quelques armes à feu, mais ils en font peu de cas; c'est la lance qu'ils préfèrent à tout, aussi s'en servent-ils avec une dextérité prodigieuse. Cette arme, dont le fer a quelquefois deux pieds de long, est emmanchée d'une tige de bambou longue et pleine. Ils manient également le *laço* avec une grande habileté, le faisant tournoyer sur leur tête jusqu'a ce qu'ils aient jugé le moment favorable pour lancer les terribles *bolas*, et arrêter ainsi dans sa fuite l'ennemi qui se croyait déjà hors de tout danger. L'Araucan, ainsi que le *Llanero* de la Colombie, combat sans ordre et sans tactique, à la manière des Cosaques. Il se suspend quelquefois à la crinière de son cheval, se cache derrière son flanc, et, la lance en arrêt, il se précipite sur son adversaire et le frappe avant de se montrer. Ses armes défensives consistent en cuirasses, boucliers et casques de cuir.

Religion. La base sur laquelle ce peuple a assis sa religion est le *dualisme*, la lutte du bon et du mauvais génie, de *Meulen* et de *Wancubu*. Il a conservé la tradition d'un déluge universel, ouvrage de Wancubu, et celle d'un patriarche, juste entre les justes, conservé par la protection de Meulen. Il reconnaît un Être suprême, qu'il nomme tour à tour *Pillan* ou *Guénu-Pillan*, esprit du ciel, *Buta-Gen*, grand être, *Thalcave*, le tonnant, *Vilvemvoé*, le créateur de toutes choses, *Vilpelvilvoé*, le tout-puissant, *Molyhelle*, l'éternel, et *Aunonolli*, l'infini. Le dieu de la guerre se nomme *Épunamum*. Viennent ensuite les *ulmènes* et *apoulmènes*, divinites secondaires des deux sexes, qui rappellent les rêveries mythologiques de la Grèce. Cette troupe immortelle a ses vertus et ses faiblesses : elle fait la guerre et l'amour; elle chante ses triomphes ou noie ses chagrins dans le nectar. Tous combattent pour Meulen, le génie du bien, et s'attachent à éloigner de la cabane des

fidèles Araucans l'esprit maudit, le cruel Wancubu. Chacun a son *ulmène* particulier qu'il invoque dans les moments de péril. C'est ce génie tutélaire qui s'attache à l'homme dès le premier moment de la naissance; c'est lui qui le conduit par la main sur la route de la vie, qui s'afflige ou se réjouit avec son élève, qui l'assiste de ses conseils, le couvre de son bouclier, et ne le quitte qu'aux portes du tombeau.

La superstition des Araucans, bien qu'elle ait ses analogies avec celle de toutes les nations incultes, porte encore l'empreinte d'un caractère de pusillanimité bien extraordinaire chez un peuple aussi belliqueux. Il suffit du passage fortuit d'un oiseau sinistre pour faire pâlir d'effroi le guerrier le plus intrépide. La nuit, il croit voir des fantômes se dresser sur la cime des monts, et des spectres livides qui sortent de leurs tombeaux pour danser sur la verte prairie; il écoute et croit entendre craquer leurs ossements. Si la tempête gronde au front de la Cordillère, c'est un combat acharné que les esprits des guerriers morts viennent livrer au génie du mal. Avec de pareilles idées, il est bien naturel que ce peuple entretienne des sorciers ou *machis*; mais ce qui l'est beaucoup moins, c'est de le voir quelquefois punir la sorcellerie de la peine de mort; aussi les *machis* se bornent-ils prudemment à exercer la médecine. Ils prétendent guérir leurs malades au moyen des exorcismes, et autres jongleries de même nature.

Dans les actes importants de leur vie politique, les Araucans immolent des animaux, et trempent dans le sang qui en découle des branches d'arbres odoriférants; ils brûlent du tabac ou d'autres herbes, et consultent leurs augures sur l'éventualité des projets qu'ils méditent. Ce sont là des sacrifices à la manière antique, et cependant la religion des Araucans ne revêt aucune forme extérieure; ils n'ont ni temples, ni fétiches, ni cérémonies religieuses; seulement, ils se bornent, dans les moments de danger, à invoquer les génies bienfaisants. Ils admettent d'ailleurs deux substances dans l'homme : le corps, être matériel et périssable, et l'âme, substance incorporelle et éternelle.

GOUVERNEMENT. Le gouvernement des Araucans est celui d'une aristocratie militaire. Les emplois y sont héréditaires de mâle en mâle, mais par élection, et non par ordre de primogéniture. Le pays est divisé en *tétrarchies*, appelées *Uthal-Mapus*, gouvernées par des toquis ou caciques (*). Ces tétrarchies sont les suivantes : 1° le pays de la mer, *Languen-Mapu*; 2° le pays de la plaine, *Lelbun-Mapu*; 3° la basse Cordillère, *Mapire-Mapu*; 4° la Cordillère, *Pire-Mapu*. Ces gouvernements sont autant de zones parallèles avec la mer d'un côté et la Cordillère de l'autre, et à peu près égales entre elles. Chacune d'elles embrasse cinq provinces ou *allarégues*, et chaque province neuf districts ou *régues* (**). Le gouvernement de la mer comprend les provinces d'*Arauco*, de *Tucapel*, d'*Ilicura*, de *Boroa* et de *Nag-Tolten*; celui de la plaine, *Angol*, *Puren*, *Repocura*, *Maquega* et *Mariquina*; celui de la basse Cordillère, *Marven*, *Colhue*, *Ciacaico*, *Quecerequa* et *Guanagua*; enfin, le gouvernement de la Cordillère embrasse toutes les tribus de montagnards appartenant à la famille chilienne. Les quatre *toquis* de l'Araucanie sont indépendants l'un de l'autre, mais confédérés. Les gouverneurs des cinq provinces d'une tétrarchie prennent le titre de *apo-ulmènes*, et les chefs de districts celui d'*ulmènes*. On voit donc que ce mot indique à la fois un pouvoir spirituel et une autorité

(*) *Tétrarchie* de τέτταρα (tettara) quatre, et ἀρχή (archi) pouvoir. C'est donc la quatrième partie d'un gouvernement; et on a lieu de s'étonner de la distraction de quelques voyageurs qui ont écrit que l'Araucanie était divisée en *quatre tétrarchies*, comme s'il pouvait y en avoir 3 ou 5!

(**) Plusieurs écrivains et géographes prétendent que chaque tétrarchie est divisée en *neuf* provinces; mais Molina dit positivement qu'il n'y en a que cinq, et il les nomme, ce qui nous semble résoudre la question.

temporelle : dans les cieux, les *ulménes* sont les divinités bienfaisantes ; sur la terre, ce sont des hommes revêtus du pouvoir. Les *toquis* portent, pour marque distinctive de leur autorité, une hache de porphyre ou autre pierre ; les *apo-ulménes* portent un bâton surmonté d'une tête d'argent ; un anneau du même métal est enchâssé dans le milieu du bâton. Les simples *ulménes* portent également cette marque d'honneur, mais sans anneau. Les divers fonctionnaires d'une tétrarchie forment le conseil simple ou *yog*, chargé de statuer sur les affaires civiles ou militaires qui ne concernent que la province. L'assemblée composée des fonctionnaires de toutes les tétrarchies, constitue le grand conseil, appelé *ciucaco* ou *butaco-yog*. C'est là que se débattent les affaires qui intéressent la confédération, telles que les traités de paix, les alliances, les déclarations de guerre, etc.

GUERRES. Quand le grand conseil a résolu de faire la guerre, il envoie de tous côtés des *querchénis* ou messagers en porter la nouvelle. Alors les guerriers se rassemblent au son de la trompe, chacun apportant avec lui ses armes et ses provisions. Les piques, les lances, les frondes, les dards, les flèches et les massues hérissent la plaine ; les chevaux hennissent et caracolent ; les fantassins, *namuntulico*, s'organisent en régiments, et les femmes courent çà et là afin de tout disposer pour le départ des guerriers. Enfin, le cacique paraît, tout rentre dans l'ordre, et la troupe enthousiaste, affamée de carnage, se dirige à marches forcées vers le lieu désigné pour servir de rendez-vous général. Le commandement en chef est déféré à l'un des quatre *toquis ;* mais il n'est pas rare cependant de le voir confié à un simple ulmène, quand celui-ci en est jugé plus digne. Ces expéditions militaires se font ordinairement avec tant de célérité, que l'ennemi n'a pas le temps de prendre ses mesures de défense. Les villes de Conception et de Talcahuano, sur la limite septentrionale de l'Araucanie, et celle de Valdivia, enclavée dans la partie sud, ont été souvent détruites par de semblables irruptions. Reprises et relevées plusieurs fois, elles conserveront toujours les traces de ces désastres. Autrefois les Araucans ne faisaient pas de prisonniers ; mais aujourd'hui la coutume barbare de les immoler est à peu près entièrement éteinte, et peut-être doit-on cette circonstance à l'introduction qui s'est opérée parmi eux d'une population métisse, provenant de l'union des indigènes purs avec les femmes espagnoles qu'ils ont enlevées. Des couvents de religieuses ont, plus d'une fois, servi de motifs à la guerre. La passion de ces Indiens pour les femmes blanches est si grande, qu'on n'a pas d'exemple de prisonnières rendues à leurs familles. Les hommes sont emmenés dans l'intérieur du pays et réduits à l'état d'esclavage. L'étendard des Araucans porte une étoile blanche sur champ d'azur.

LÉGISLATION. L'homicide prémédité, la trahison, l'adultère, le vol et la sorcellerie, sont punis de mort ; mais le coupable a la faculté de racheter sa vie en transigeant avec la famille qu'il a offensée. Le *thauloncο* est la peine du talion, qu'ils infligent dans les circonstances moins graves. Le mari a droit de vie et de mort sur sa femme, et le père sur ses enfants ; la société ne leur en demande aucun compte.

MARIAGES ; CONDITION DES FEMMES. La polygamie est permise chez les Indiens de l'Araucanie ; mais la première femme est seule considérée comme l'épouse en titre ; les autres habitent séparément, et chacune a sa cabane ; aussi compte-t-on les femmes d'un guerrier par le nombre de ses cabanes. Quand un Araucan veut se marier, il rassemble ses amis et ses parents pour enlever sa fiancée, et, à cette occasion, les deux familles se livrent des combats de convention, qui dégénèrent quelquefois en sanglantes mêlées.

La condition des femmes est des plus malheureuses ; ce sont elles qui sont chargées des soins les plus pénibles, non-seulement dans l'intérieur du mé-

nage, mais encore dans les travaux de l'agriculture, à la chasse et même à la guerre. Partout elles remplissent un rôle de servitude humiliant et cruel; c'est ainsi qu'on les voit panser les chevaux, nettoyer les armes, porter les fardeaux et apprêter les aliments, pendant que leurs maris se reposent, fument ou se promènent. Le même usage existe d'ailleurs chez bien d'autres nations sauvages, et il est à remarquer que, parmi celles qui ne le sont pas, l'infériorité relative de la femme diminue d'autant plus que la civilisation acquiert plus de développement.

Funérailles. Un guerrier vient-il à mourir, ses amis enlèvent le corps processionnellement; des femmes se joignent au cortége, et chantent les hauts faits d'armes de celui qui n'est plus. Le convoi funèbre se dirige vers l'*eltun*, ou cimetière de famille, dans lequel une fosse a été préparée. Le guerrier mort est mis en terre avec ses armes, ses habits de luxe, des provisions de bouche, et quelques objets de valeur destinés à payer le prix du passage à la nochère des enfers, la vieille *Tempu-Laggi*, qui conduira l'âme au séjour de l'immortalité. Si c'est une femme qui a succombé, on enferme avec elle des ustensiles de ménage ou autres objets à son usage; puis les assistants comblent la fosse, élèvent au-dessus un tertre en pierres et l'arrosent de *chicha*, leur boisson de prédilection. Les jeux commencent ensuite, et la cérémonie se termine par un festin.

Tel est le *curica-huin*, ou divertissement noir, qui ressemble beaucoup aux jeux funèbres de la Grèce; mais on a pu s'apercevoir déjà que les Molouches ont plus d'un point de ressemblance avec les Spartiates : leurs vices les plus détestables ne sont, en quelque sorte, que l'exagération de la vertu.

Danse. Ce peuple sérieux et farouche offre l'étrange contraste d'aimer la danse avec passion. Leur *sapatéra* est devenue la danse favorite des Chiliens, et cependant elle offre des allusions érotiques, qu'il semble qu'une femme ne saurait tolérer sans un excès d'ingénuité ou d'impudence.

Repas. Les Molouches mangent peu de fruits et d'herbages; ils se nourrissent habituellement de viande de mouton ou de bœuf, de *charque* (viande broyée), de volaille, de poisson, et de *milcow*, pâte faite avec des citrouilles ou des pommes de terre pétries dans du lait. Ils assaisonnent leurs mets avec du poivre et du piment. Dans leurs expéditions, ils emportent de la viande desséchée au soleil et coupée en minces lanières, et du maïs. Ils mangent également, dans ces sortes d'occasions, de la chair de cheval et de mulet. La *chicha* et le *cici* sont des boissons faites avec du maïs ou des fruits fermentés. On assure que la préparation de la *chicha* est réservée aux vieilles femmes, qui mâchent et triturent le maïs, leur salive ayant une propriété convenable à cette opération. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens du Chili ne connaissaient ni le blé, ni l'orge, ni l'avoine, ni les légumes, ou les fruits qu'ils cultivent aujourd'hui avec succès. Ils aiment passionnément l'eau de vie et les liqueurs fortes, qu'ils se procurent à la Conception et à Valdivia.

Habitations. *Arauco* est la seule ville du territoire indépendant; partout ailleurs, les Araucans ne possèdent que des villages ou des campements provisoires. Arauco est entourée de murs; mais sa principale défense consiste dans une fortification peu importante, élevée sur une colline au pied de laquelle la ville est bâtie. L'église se trouve sur la place du marché. Du temps où cette ville appartenait aux Espagnols, la population n'excédait pas 400 âmes. Il y avait un collége de jésuites, devenu plus tard couvent de franciscains. Les maisons, couvertes en chaume, sont divisées intérieurement en plusieurs cases, où l'on trouve quelques meubles qui rappellent le voisinage de la civilisation. Cette ville est située à vingt lieues environ au sud de la Conception. Dans les autres résidences, les habitations indiennes ne sont que des cabanes grossières ou des tentes en peaux disposées circulairement. La place du mi-

lieu est réservée au pacage des bestiaux; et dès que ceux-ci n'y trouvent plus une nourriture suffisante, la peuplade enlève ses tentes et va camper ailleurs. Le petit hameau de *Tubul*, à peu de distance d'Arauco, est la résidence d'un *toqui;* on y trouve une belle rade et un bon mouillage.

INDUSTRIE; COUTUMES DIVERSES; CONNAISSANCES GÉNÉRALES. Les Araucans ne se sont jamais élevés au même degré de civilisation que les Péruviens, les Mexicains et les Muyscas. C'est sans doute dans le but de pallier les défaites qu'ils ont éprouvées en combattant contre cette nation, que les Espagnols ont tant exagéré les progrès de son état social. Un de leurs poëtes, Alphonse Ercilla, a même composé sur ces luttes sanglantes, dont nous aurons bientôt à présenter l'historique, un poëme épique intitulé *l'Araucana*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que, de toutes les nations indiennes qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique du Sud, il n'en est plus d'aussi avancée dans les voies de la civilisation. La passion de ce peuple, et on pourrait dire son culte, pour la guerre, a imprimé à ses mœurs un caractère de cruauté et de violence qui le rend l'effroi de ses voisins; mais il a plusieurs qualités estimables, telles sont la bonne foi dans les traités, le respect du serment, l'hospitalité, et même l'urbanité à l'égard des étrangers qui voyagent sur son territoire avec l'assentiment des chefs. Quand un marchand étranger veut trafiquer avec eux, il se rend directement chez l'*ulmène*, et s'assied devant lui sans prendre la parole, ce qui serait une inconvénance. Le chef lui dit alors : *Es-tu venu?* à quoi l'etranger répond : *Je suis venu. — Et que m'apportes-tu? — Du vin*, *des étoffes*, etc. Ici commence le détail des présents destinés à l'*ulmène*. Cette cérémonie terminée, le chef fait publier dans son district qu'un marchand étranger est arrivé, et qu'il apporte avec lui des objets d'échange. On accourt aussitôt; chacun choisit ce qui lui convient, et retourne ensuite à ses occupations. Au bout de quelques jours, lorsque le marchand veut partir, l'*ulmène* fait avertir ses administrés qu'ils aient à venir payer le prix des marchandises qu'ils ont choisies, et chacun d'eux alors, avec une religieuse exactitude, vient remettre à l'étranger la valeur, en nature, des articles qu'il a achetés (*). Ce commerce d'échange consiste, pour l'importation, en étoffes européennes, en couteaux, haches, boutons, colliers, bracelets, etc., et pour l'exportation, en ponchos, bœufs, moutons, chevaux, etc.

On a dit que les Araucans avaient des notions en géométrie, qu'ils cultivaient la poésie, la rhétorique et la médecine. C'était en faire un peuple supérieur à certaines nations européennes. La vérité est qu'ils ont dans leur langue des mots pour exprimer la ligne, le point, l'angle, le cône, le cube et la sphère; que les poëtes, appelés *gempir* ou seigneurs de la parole, improvisent des chansons guerrières; que leurs *amfibes*, décorés par les Espagnols du nom de médecins, connaissent assez bien les qualités de certaines plantes médicinales, et qu'ils ont enfin des chirurgiens, ou *gutarves*, habiles à guérir les plaies et les blessures; mais on peut faire de semblables observations chez d'autres peuples dont l'ignorance n'est pas mise en question, et nous ne saurions voir en cela autre chose que le caractère d'une simple tendance vers le progrès. Du reste, les Araucans ne connaissent ni l'art de l'écriture, ni celui de la lecture. C'est à l'aide de nœuds, semblables aux *quipos* péruviens, qu'ils conservent leurs traditions historiques et le souvenir de leurs affaires domestiques. La connaissance des *quipos* passe chez eux pour une science importante, et souvent ce n'est qu'à son lit de mort qu'un père dévoile à son fils le mystère des nœuds de famille. En 1792, on arrêta à Valdivia des Indiens soupçonnés de tramer une conspiration. L'un d'eux,

(*) Voyez Frézier, Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, etc. Paris, 1732, 1 vol. in-4.

nommé Marican, avoua qu'un des principaux instigateurs du complot lui avait envoyé une pièce de bois longue d'environ un quart de verge; que ce bois avait été fendu, et qu'on y avait trouvé, dedans, un doigt humain. Ce doigt était entouré d'un cordon, au bout duquel se trouvait une frange de laine rouge, bleue, blanche et noire. Sur la laine noire on remarquait quatre nœuds, ce qui indiquait que le porteur de ce message était parti de *Paqui-Pulli* le quatrième jour après la pleine lune. Sur la laine blanche on voyait dix nœuds, c'est-à-dire, que dix jours après le départ du messager la révolte éclaterait. Si l'Indien à qui le message était adressé consentait à prendre part à cet événement, il devait faire un nœud sur la laine rouge; dans le cas contraire, il en devait faire un sur la laine bleue et la rouge réunies ensemble, afin que les conjurés pussent connaître, au retour du *chasqui* ou héraut, le nombre d'amis sur lesquels ils pouvaient compter (*).

En astronomie, les Araucans ont quelques notions plus positives. Ils distinguent les planètes, les étoiles; connaissent les solstices, les équinoxes, les constellations, la voie lactée, et comprennent divers phénomènes célestes, tels que les éclipses et les phases de la lune. Leur année, qu'ils nomment *thipantu*, commence le 22 décembre, après le solstice méridional, dont la désignation, en leur langue, correspond à *tête et queue de l'année* (*thaumathipantu*). L'année se divise en douze lunes (*cujen*); la lune en trente jours, le jour en douze heures; viennent ensuite cinq jours complémentaires. Cette analogie avec l'année égyptienne est vraiment très-remarquable. Chaque mois, ou lune, est désigné par une qualité spéciale; décembre est *huevun-cujen*, le mois des fruits nouveaux; janvier, *avun-cujen*, le mois du fruit; février, *cogi-cujen*, le mois de la moisson; enfin, ce sont les mois de l'écume, désagréable, traître, des nouveaux vents, du maïs, etc.

Le salut de ces Indiens consiste dans les mots *marry-marry;* et lorsqu'un chef envoie le marry-marry à un Espagnol, celui-ci peut compter sur son amitié, et même sur son alliance en temps de guerre.

Les femmes indiennes fréquentent les villes espagnoles voisines de leur territoire; elles y apportent des fruits, des légumes, du poisson et de la volaille, qu'elles échangent contre des marchandises à leur usage, et surtout contre le sel, dont la plupart des tribus manquent complétement.

Les jeunes gens, désignés sous le nom de *mosotones*, fréquentent également les mêmes villes, en temps de paix, dans l'espoir d'y trouver des étrangers qui les prendront pour guides, moyennant un salaire convenu. Ce sont des conducteurs fidèles et intelligents; ils sont surtout utiles pour un voyage dans les montagnes, ou pour le passage sur des rivières à ponts suspendus (*).

Les Araucans cultivent le maïs, le blé et autres céréales; quelques plantes potagères, le chou, le navet, la rave; plusieurs arbres utiles : la vigne, le tabac, le cotonnier et le psoralier-coulen. Les hommes et les femmes bêchent la terre, les femmes seules ensemencent et récoltent. La principale occupation des premiers, en temps de paix, est de courir, le laço en main, après les chevaux et les taureaux sauvages. Les chevaux, comme nous l'avons déjà dit, sont issus de ces beaux coursiers castillans que les Espagnols introduisirent dans le nouveau monde. Ils y ont multiplié prodigieusement, et n'ont rien perdu ni de leurs qualités ni de leur beauté. Seulement on

(*) W. B. Stevenson, Relation d'un séjour de 20 ans au Chili, etc., de 1804 à 1825. Londres et Paris, 3 vol. in-8.

(*) Les ponts sont assez rares au Chili; mais le passage à gué des rivières y est ordinairement facile. Parmi les ponts suspendus on peut citer celui de Cimbra, sur le Rio-Quillota, dans la province d'Aconcagua. Il consiste en un clayonnage soutenu par des lanières de cuir (voy. *pl.* 5 et 6.)

remarque une vieillesse plus précoce chez ceux que les Araucans ont domptés; mais cette circonstance tient à l'excès des travaux que l'Indien exige de ce noble animal. Les soins qu'ils donnent à leurs grands troupeaux de bœufs prennent encore une large part de l'existence des Indiens. Notre la Pérouse a fait observer avec raison que l'introduction de deux animaux, le cheval et le bœuf, avait complétement changé les mœurs de plusieurs nations américaines. Les intrépides Araucans, les Guaycurus, les Huilliches, les Pehuenches, et bien d'autres encore, montés sur de rapides chevaux, armés de longues lances, et poussant devant eux de nombreux troupeaux de bœufs ou de chevaux, ressemblent plus aux Tatares ou aux Arabes qu'à leurs propres ancêtres, dont l'existence indolente végétait sur le bord des rivières, ou se traînait sous les hautes graminées des Pampas.

Les femmes des Araucans se livrent avec quelque succès à la fabrication des étoffes. Les *ponchos*, qui forment la pièce principale du vêtement des guerriers, sont leur ouvrage. Le poncho est un morceau d'étoffe de laine quadrilatère, de trois aunes de long sur deux de large, percé au centre d'une ouverture assez grande pour qu'on puisse y passer la tête, et destiné à couvrir les épaules et le haut du corps jusqu'aux hanches. Ce vêtement, qui peut servir de manteau pendant le jour et de couverture pendant la nuit, a maintenant été adopté dans tout le Chili. Les ponchos araucaniens, tissus avec la laine du guanaco, le chamois des Alpes, sont très-estimés. La fabrication d'un poncho de luxe occupe une femme pendant près de deux ans, et vaut cent dollars (*). Il est ordinairement bleu-turquoise, c'est la couleur favorite des Chiliens, qui l'extraient de diverses substances végétales. Les autres couleurs sont le jaune, le vert et le rouge. Cette nation se livre encore à la fabrication d'une grossière poterie, et à celle des armes. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens se servaient, au lieu de fer, de pierres dures ou d'une sorte de bronze natif, appelé *campanile* par les Espagnols, mélange de cuivre, de zinc et d'antimoine. Cependant ils n'ignoraient pas l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai; ils les faisaient fondre dans des vases d'argile au moyen d'un courant d'air. Les Araucans connaissent encore l'art de se servir du coton pour tisser des hamacs et de la toile, ouvrages grossiers, il est vrai, mais enfin qui prouvent que ce peuple a fait déjà plus d'un pas dans la voie de la civilisation. La guerre et la chasse étant l'occupation favorite des hommes, la navigation et la pêche tiennent peu de place dans l'histoire de leur industrie. Ils font usage, sur les côtes et les rivières, d'un sorte d'embarcation appelée *balsa*. Elle consiste en deux peaux de phoques cousues avec soin et ballonnées au moyen de l'air atmosphérique, de manière à former deux énormes vessies qui conservent encore assez bien la forme primitive de l'animal. Ces deux ballons supportent des bandes transversales, recouvertes en peaux de bêtes fauves et en branches d'arbre. Le navigateur s'assied sur ce pont, en tâchant de maintenir son embarcation en parfait équilibre.

Le territoire araucan est une vaste contrée aussi riche que fertile, et bien propre à éveiller la convoitise des Européens. Indépendamment de ses nombreuses mines de métaux précieux, de ses vignes, de ses vergers, on y voit errer d'immenses troupeaux des plus précieux animaux domestiques introduits par les Espagnols, tels que le cheval, la vache, la chèvre et le mouton.

Costume. Nous avons dit déjà que le poncho est la partie essentielle des vêtements d'un Araucan. Il faut y joindre une veste qui descend jusqu'à la ceinture, une culotte courte, une ceinture de cuir, un chapeau en pain de sucre, des sandales de peau nommées *ojoles*, et quelquefois une paire d'éperons. Les femmes vont la tête et les pieds nus; elles portent des robes

(*) Environ 500 francs.

longues, de couleur ordinairement bleue, sans manches, et ouvertes sur le côté. Un manteau de même couleur, retenu sur les épaules par des agrafes d'argent, des bracelets et des pendants de même métal complètent à peu près leur costume. Leurs cheveux, qu'elles portent très-longs par derrière, sont tressés, et coupés courts sur le front. Ces Indiens sont assez propres; ils se baignent souvent, et nettoient leurs cheveux avec l'écorce du quillay. Les hommes s'arrachent la barbe au moyen de pinces faites avec des coquilles.

Langue. La langue des Araucans est le chilien proprement dit; les naturels la nomment *Chilidugu*. Molina, qui la connaissait parfaitement, assure qu'elle est douce, harmonieuse, expressive, régulière et riche. Elle n'a ni verbes ni noms irréguliers, et ses règles sont d'une telle simplicité, que peu de langues sont aussi faciles à apprendre.

Telle est la nation belliqueuse des Molouches ou Araucans! On ne peut lui refuser la première place parmi les peuples indigènes qui, à l'époque de l'invasion européenne, ne s'étaient pas élevés déjà à un état de civilisation complet; et qui sait si elle ne l'eût pas atteint également sans l'arrivée de ces Européens affamés d'or, qui, tranchant avec le glaive les liens sacrés de l'humanité, ont fourni aux Américains des motifs légitimes de haine, de discorde et de destruction (*)!

Tribus diverses de la famille chilienne. Les Puelches et Pampas qui habitent la partie méridionale de la confédération du Rio de la Plata, mais dont plusieurs tribus sont errantes sur le territoire chilien; les Cunches, qui sont établis au delà de Valdivia en redescendant vers la Patagonie; les Chonos et Poyus des archipels de Chiloé et de Chonos; les Huilliches, qui habitent au sud des Cunches; les Pehuenches, enfin, que l'on trouve dans les Andes du Chili, entre le 34e et le 37e degrés, appartiennent, comme les Araucans, à la famille chilienne, ou plutôt, ne sont que des tribus dispersées d'une seule nation. Ils parlent à peu près le même langage, et adorent les mêmes dieux; mais ils n'ont suivi que de loin la marche progressive des Araucans. Les Puelches sont considérés comme les Araucans de l'Est. Les Pehuenches tirent leur nom du *Pehuen* ou *Pinal*, le *Pinus araucanus* dont nous avons déjà parlé, et qui croît en abondance sur leur territoire. On trouve, d'ailleurs, dans les écrits des voyageurs espagnols, les noms d'une foule de tribus indiennes qui couvraient le sol chilien à l'époque de la conquête; ce sont, entre autres, les Copiapinis, les Coquimbis, les Quillotanes, les Mapocines, les Promauques ou Promauciens, les Curis, les Cauquis, les Pencones, et autres. C'étaient autant de peuplades de la nation des Araucans, vivant sur le bord des rivières ou dans les vallées qui portent encore leurs noms: le Copiapo, le Coquimbo, le Quillota, le Mapoco, la contrée de Penco, etc.

Population indigène. Un savant statisticien, M. Ad. Balbi, a dit avec raison que les géographes anglais ou allemands ont singulièrement exagéré le chiffre de la population indépendante des deux Amériques. Il ne faut pas perdre de vue que ce qu'on appelle *nation nombreuse* dans les solitudes du nouveau monde n'a qu'une importance relative, et ne se compose souvent que de quelques centaines d'individus. « Les Araucans (dit le même écrivain), que M. Hassel et « d'autres savants géographes estiment

(*) Les matériaux sur les mœurs et l'histoire des Molouches sont très-nombreux. Les ouvrages qui nous ont été le plus utiles en cela sont les suivants:

Chilidugu, sive Res Chilenses, etc. Opera Bernardi Havestad, etc. Munster, 1777-79.

Alf. Ercilla, L'Araucana, poëme, etc. Madrid.

Molina, Storia civile del Chili; Frézier, id.; W. B. Stevenson, Relation d'un séjour, etc., déjà cité; Falkener, Description of Patagonia and the adjoining parts, etc.

Lesson, Journal d'un voyage pittoresque autour du monde, 1830. — Histoire de l'homme, suites à Buffon.

« encore quatre cent mille et même « quatre cent cinquante mille âmes, ne « comptent que soixante à soixante- « dix mille individus, selon des rensei- « gnements positifs que nous ont four- « nis des Chiliens instruits qui ont « visite cette intéressante peuplade du « nouveau continent. Cette évaluation « s'accorde avec celle qu'ont donnée « des voyageurs français qui ont vi- « sité dernierement le Chili (*). »

HISTOIRE.

Les Incas. Les premières notions historiques sur le Chili ne remontent pas au delà du milieu du quinzième siècle. Pendant que les hommes de l'ancien continent se disputaient avec acharnement la possession de quelques provinces epuisees et incendiées, des peuples, dont l'existence n'etait pas même soupçonnée, étendaient aussi ce prétendu droit de conquête sur les bords fertiles de l'Orénoque, dans les brûlantes Pampas, et jusques aux cimes glacées de la Cordillère. Le Pérou était a l'apogée de sa gloire. Yupanqui, le dixieme Inca, ayant entendu vanter la fertilité des contrées situées au delà de la limite méridionale de ses États, sur le revers occidental des Andes, se rendit lui-même à Atacama, ville frontière de l'empire péruvien, pour y organiser une armée de dix mille hommes, qu'il confia à Chinchiruca, son général. Celui-ci, après avoir livré aux Copiapinis des combats sanglants qui affaiblirent beaucoup son armée, pénétra enfin dans la vallée de Coquimbo, où il attendit une seconde division de dix mille hommes que l'Inca lui envoyait. Dès que ce renfort fut arrivé, Chinchiruca entra dans le pays des Quillotanes et des Mapochos (**). Ces belliqueuses tribus de la famille chilienne résistèrent avec un courage digne d'un meilleur succès. Vaincues à la fin, elles se soumirent à payer le tribut qu'on exigeait d'elles, et à reconnaître Yupanqui pour leur maître. Cette conquête importante avait coûté aux Péruviens une armée entière et six années de guerre, et l'Inca n'était pas satisfait! Il envoya de nouvelles troupes à son général, avec l'ordre de poursuivre sa marche vers le sud. Chinchiruca franchit donc le Rio-Maule à la tête de vingt mille hommes. Le pays était habité par les Promauques (*purumauquas*), nation guerrière, plus disposée à mourir qu'à se soumettre. Alliés avec les Pencones, les Antales et les Cauquis, les Promauques livrèrent une sanglante bataille aux Péruviens. La lutte dura, indécise, pendant trois journées consécutives, chaque parti cherchant à lasser l'opiniâtreté de l'ennemi. Enfin, le quatrième jour, Chinchiruca donna le signal de la retraite, et repassa le Maule pour y attendre les ordres de l'Inca. Celui-ci lui enjoignit de fortifier les bords de la rivière, de cultiver le pays conquis, de traiter avec paternité les nations soumises, et d'établir des relations amicales avec celles qui ne l'étaient pas. Afin d'ôter à ces dernières tout espoir de le troubler dans la possession de ses nouvelles acquisitions, il porta à cinquante mille hommes la force de l'armée d'occupation. Cette conduite lui réussit, et, peu d'années après, les fiers Promauques, séduits par le voisinage de cette demi-civilisation, reconnurent spontanément la suprématie du fils du Soleil. Le Rio-Maule devint ainsi la limite méridionale de l'empire des Incas, et, de nos jours, on voit encore, près de ses rives, quelques traces des fortifications élevées par les Péruviens.

Decouverte du Chili. L'an 1520, un Portugais au service d'Espagne, Hernando Magalhaës ou Magellan, découvrit, entre la Patagonie et la Terre de Feu, un passage auquel il

(*) A. Balbi, Essai statistique sur le nouveau monde. — Revue encyclopédique, 1828, tom. XXXVIII, pag. 307 et suivantes.

(**) Le *Quillota* et le *Mapocho*, qui ont donné leur nom aux Indiens établis sur leurs rives, comme la plupart des fleuves du Chili, offraient peu d'obstacles à l'envahissement. Ils sont toujours guéables en de certaines localités.

imposa son nom. Parvenu dans le grand Océan par cette route nouvelle, il dut être le premier à voir l'archipel de Chiloé et les côtes du Chili. Mais ce ne fut que seize années après, que les Européens mirent le pied sur cette terre que leur insatiable cupidité avait tant convoitée.

Conquête du Chili. La conquête du Pérou devait amener celle du Chili. Poussé par cette soif de l'or dont tous ses compatriotes étaient alors haletants, l'Espagnol Vasco Nunez de Balboa s'était aventuré dans l'intérieur du pays de Panama, à la suite d'un jeune cacique qui lui promettait de le conduire en une terre où le métal, objet de son adoration et de tous ses désirs, était aussi commun que les cailloux sur le bord de la mer et que le sable au fond des rivières. Aucun obstacle ne put arrêter l'avide Espagnol, ni les solitudes, ni les fleuves, ni les gigantesques montagnes, ni la désertion des Indiens qui lui servaient de guides. Enfin, arrivé sur l'un des sommets de la Cordillère, il aperçoit l'Océan qui se déroule à ses pieds, immense et sans horizon. Son premier *mouvement fut* de tomber à genoux et de *rendre grâces* à Dieu d'une découverte si glorieuse et si importante; puis il descend précipitamment de la Cordillère, s'avance sur le bord du rivage, entre dans l'eau jusqu'aux genoux, et, tirant son épée, il prend possession de la mer du Sud au nom de son illustre maître, le puissant roi de Castille et de Léon. Balboa termina là son excursion, et revint sur ses pas après avoir reçu de riches tributs que lui apportèrent les caciques voisins; mais il avait appris dans ce voyage l'existence du Pérou, de cette terre promise que rêvait alors la cupidité des conquérants, et, à son retour, il en fit un récit qui excita l'enthousiasme général. Une expédition fut concertée; l'intrigue et la jalousie lui en ravirent le commandement; bien plus, le malheureux, accusé de crimes imaginaires, périt sur un échafaud; tel fut le bon plaisir du roi d'Espagne! Pedro Arias, bourreau et successeur de Balboa, découvrit le pays qui depuis a été appelé successivement *Terre ferme de l'Occident*, *Nouvelle-Grenade* et *Colombie*. Il fut suivi par une foule d'aventuriers, dont aucun ne pénétra au delà. Mais en 1524, époque où l'on commençait à reléguer dans le domaine de la fable les brillants récits que Nunez de Balboa avait transmis sur le Pérou, trois habitants obscurs de Panama conçurent l'espoir de voir ce rêve brillant se réaliser en leur faveur. François Pizarre, d'abord gardien de pourceaux, et plus tard soldat ignoré, Diégo d'Almagro, enfant de troupe, qui avait autrefois suivi Gonzalve de Cordoue dans les guerres d'Italie, et Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama, mirent en commun leur mince patrimoine et leur immense ambition. Le détail des revers et des succès de ces trois aventuriers n'appartient pas à cette histoire (*). Nous nous bornerons à dire ici que, réunis et solidaires dans les temps d'adversité, la fortune les désunit. Pauvres ils s'aimaient, riches ils se haïrent. La jalousie, une insatiable cupidité, une aveugle ambition, toutes les passions mauvaises que l'éducation n'a pas comprimées, servirent de base aux rapports qu'ils conservèrent, l'un avec l'autre, dans les jours de prospérité. Nous laissons à un autre historien le soin de flétrir l'infâme conduite de Pizarre à l'égard de l'infortuné Atahualpa, et de dire comment cet Inca, plein de générosité et de candeur, se rendant auprès du général espagnol sur la foi des traités et de ses promesses, fut lâchement assailli et jeté dans les fers, pendant qu'on massacrait ses fidèles Péruviens; comment, après sa condamnation, il demanda vainement à être conduit en Espagne pour y être présenté au monarque dont il avait reconnu la suzeraineté, et comment, enfin, après avoir religieusement accompli deux promesses qu'il avait faites à Pizarre pour obtenir la vie et la liberté, savoir celle de se faire baptiser, et celle de remplir d'or une chambre de vingt-deux pieds de long et seize de

(*) Voyez l'Histoire du Pérou.

large, à la hauteur que peut atteindre un homme, il fut attaché à un poteau et étranglé (*). A cette époque les chefs espagnols faisaient la guerre en héros, et exploitaient la victoire en brigands. Fernand de Luque fut promu à la dignité d'évêque, François Pizarre élevé à celle de capitaine général du Pérou, et Diégo de Almagro fut nommé *adélantade*, ou gouverneur général d'un territoire qui devait avoir deux cents lieues d'étendue, depuis la frontière du Pérou, en redescendant vers le sud. Il partit donc pour conquérir ses nouveaux États, et mit à cette expédition un empressement d'autant plus grand, qu'il avait entendu parler du Chili par des naturels qui vantaient la fertilité et les richesses de cette contrée. Almagro, après avoir pris les mesures que commandait sa position, fit don à ses soldats de cent quatre-vingts charges d'argent et de vingt charges d'or, à valoir sur leur part du butin qu'ils allaient conquérir. Manco, successeur d'Atahualpa, lui fournit une armée de quinze mille Indiens, et fit même partir son frère Paullo Topa, et un grand prêtre nommé Viléhoma, pour lui préparer les voies. L'adélantade se fit en outre précéder par son lieutenant Saavédra, à qui il enjoignit de s'arrêter à cent cinquante lieues de Cuzco et d'y fonder une colonie. Cet ordre fut exécuté ponctuellement, et Saavédra jeta les fondements de la ville de Paria. Ceci se passait en 1535. Almagro se mit en route lui-même, accompagné de cinq cent soixante-dix Espagnols, indépendamment des Indiens que l'Inca lui avait donnés. Arrivé à Tupisa, ville de la province péruvienne de Chicas, il y trouva le grand prêtre Viléhoma, ainsi que Paullo Topa, qui lui remit quatre-vingt-dix mille pésos d'or fin, que les nations tributaires du Chili envoyaient à l'Inca (**). Ainsi, dans toutes les occasions, les Indiens se montraient aussi généreux que les Espagnols étaient insatiables. A quelques jours de là, et avant son départ de Tupisa, Almagro fut abandonné par le grand prêtre Viléhoma et par un interprète indien, qui emmenèrent avec eux plusieurs de leurs compatriotes. L'interprète fut repris et écartelé. A Iujuy, ville du Tucuman, Almagro s'arrêta deux mois, eut quelques démêlés avec les naturels du pays, et se décida enfin à s'acheminer vers les montagnes neigeuses, où il arriva vers la fin de l'année. Les fatigues de cette route dans le désert et l'intempérie de la saison lui firent perdre une partie de ses gens, avant d'avoir atteint la vallée des Turquoises, la riche province de Copayapo ou Copiapo. Alors seulement le Chili fut véritablement découvert par les Espagnols.

Diégo de Almagro, lieutenant d'un prince à qui le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, avait octroyé tous les pays découverts ou à découvrir dans le nouveau monde, prit possession de cette terre nouvelle en récitant la formule d'usage, que le pape avait fait rédiger par une commission spéciale de théologiens et de jurisconsultes (*). Couvert de ses armes et revêtu des insignes de sa dignité, entouré de ses lieutenants et des principaux caciques qui étaient venus lui rendre hommage, il tira son épée, ramassa quelques poignées de terre, et s'écria d'une voix forte, en s'adressant aux Indiens : « Moi, Diégo de Almagro, serviteur du très-haut et très-puissant empereur Charles-Quint, roi de Castille et de Léon, son adélantade et ambassadeur, je vous notifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai reçus, que le Seigneur notre Dieu, qui est un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un homme et une femme, de qui sont descendus vous et nous, et tous les hommes qui ont existé ou

(*) Voyez Herrera, dec. 5, liv. III. — Garcilasso de la Véga, liv. I. — Xérès, liv. I, etc.

(**) Le *péso* vaut 25 francs.

(*) Le pape à qui les rois d'Espagne doivent cette étrange concession est Alexandre VI. Le premier Espagnol qui ait fait usage de la formule de prise de possession est Alonzo d'Ojeda (1509).

« qui existeront dans le monde. » Ici l'adelantade explique aux Indiens que les générations successives, pendant plus de cinq mille ans, ont été dispersées dans les différentes parties du monde, et se sont divisées en plusieurs royaumes et provinces, attendu qu'un seul pays ne pouvait ni les contenir ni leur fournir la subsistance nécessaire, et que Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme nommé Pierre, qu'il a constitué seigneur et chef du genre humain, afin que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés, ou dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Cet homme et ses successeurs ont été nommés *papes*, ce qui veut dire admirable, grand, père et tuteur. L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la concession de la terre ferme et des îles de l'Océan aux rois de Castille et à leurs successeurs. En conséquence, l'adélantade leur enjoint de se reconnaître sujets et vassaux de son propre souverain, et de consentir à ce que les missionnaires leur prêchent la foi. « Alors, ajoute-t-il, Sa Majesté, et moi « *en son* nom, nous vous recevrons « *avec amour* et bonté, et nous vous « *laisserons vous*, vos femmes et vos « *enfants*, exempts de servitude, jouir « de la propriété de tous vos biens, de « la même manière que les habitants « des îles; Sa Majesté vous accordera « en outre plusieurs priviléges, exemp- « tions et récompenses. Mais si vous « refusez ou si vous différez malicieu- « sement d'obéir à mon injonction, « alors, avec le secours de Dieu, j'en- « trerai par force dans votre pays, je « vous ferai la guerre la plus cruelle, « je vous soumettrai au joug de l'obéis- « sance envers l'Église et le roi; je « vous enlèverai vos femmes et vos en- « fants pour les faire esclaves et en « disposer selon le bon plaisir de Sa « Majesté; je saisirai tous vos biens, et « je vous ferai tout le mal qui dépen- « dra de moi, comme à des sujets re- « belles qui refusent de se soumettre à « leur légitime souverain. Je proteste « d'avance que tout le sang qui sera « répandu, et tous les malheurs qui se- « ront la suite de votre désobéissance, « ne pourront être imputés qu'à vous « seuls et non à Sa Majesté, ni à moi, « ni à ceux qui servent sous mes or- « dres; c'est pourquoi, vous ayant fait « cette déclaration et réquisition, je « prie le notaire ici présent de m'en « donner un certificat dans la forme « requise (*). »

Les habitants de la vallée de Copiapo étaient alors divisés en deux factions. Leur cacique légitime avait été chassé par un usurpateur, son parent, qui n'avait pu réussir à faire oublier par sa justice et sa bravoure la tache originelle de son autorité. Le vaincu errait dans les bois et les montagnes, cherchant à recruter des partisans, et à rassembler surtout auprès de lui les mécontents du parti contraire, lorsqu'il entendit parler de l'arrivée des Espagnols. Ne prenant conseil que de son désespoir, il courut immédiatement se livrer aux mains de ces étrangers, dont il invoqua la générosité et la protection. Almagro fut assez bon politique pour comprendre tout ce qu'il pouvait y avoir d'avantageux pour lui à mettre sur le trône un prince qui lui devrait son autorité, et lui serait entièrement dévoué. Il accueillit donc le fugitif avec une bonté paternelle, et, peu de jours après, il le réinstalla à la tête de son peuple, et fit périr l'usurpateur sur un bûcher. Les Indiens approuvèrent généralement cette action, et proclamèrent que le juste et puissant Almagro était un envoyé du dieu Vizacocha. Cette bonne harmonie ne fût pas de longue durée. Trois Espagnols qui marchaient isolés fûrent tués à Guasco, et cet événement fournit à l'adélantade le prétexte de la plus odieuse exécution. Il fit saisir l'ulmène et son frère, ainsi que vingt-sept Indiens pris parmi les guerriers, et les fit brûler vifs. Les Espagnols eux-mêmes qui obéissaient à l'adélantade furent indignés de cette atrocité; quant aux Indiens, ils

(*) Herrera, dec. I, liv. VII. — Dufey (de l'Yonne), Résumé des révolutions de l'Amérique méridionale. Paris, 1826, 2 vol. in-18.

jurèrent dès ce moment une haine implacable à ces barbares étrangers. Almagro, poursuivant sa route, arriva à Concomicagua, résidence du cacique, et principale bourgade du pays des Copiapinis. Rodrigue Orgonez et Jean de Rada le rejoignirent en ce lieu avec quelques renforts qui portèrent son armée à cinq cent soixante-dix Espagnols, indépendamment de quinze mille Péruviens qu'il avait amenés avec lui (*). L'adélantade, suivi de toutes ses forces, pénétra dans le pays des Promauques, où il essuya un échec sur les bords du Rio-Claro. Ses soldats, consternés de ce revers, et peu satisfaits de l'aspect du pays où l'armée campait alors, le pressaient de retourner dans les vallées de Copiapo, et l'adélantade flottait indécis entre le désir de venger son affront et la crainte d'éprouver de nouveaux désastres en s'obstinant à la poursuite d'une chimère, lorsqu'il reçut l'avis qu'une révolte sérieuse venait d'éclater dans le Pérou. Le même messager qui lui apporta cette nouvelle lui remit sa patente de nomination au grade de gouverneur du Chili. Dès ce moment toutes ses incertitudes furent fixées. Sa réconciliation avec Pizarre n'avait jamais été sincère, et le moment de se venger de ce rival odieux lui parut arrivé. Il lève le camp et annonce à ses troupes qu'il va les ramener sous les murs de Cuzco, où les frères de Pizarre se trouvaient assiégés par des forces imposantes. Quelques mots sur ce qui s'était passé au Perou sont indispensables à l'intelligence des événements que nous avons a raconter.

Manco-Capac régnait alors sous le bon plaisir des Espagnols. Ce prince se trouvait à Cuzco, antique résidence des Incas, et il y vivait sous la surveillance des trois frères de François Pizarre. Plus d'une fois il avait tenté de s'évader, et n'avait pu y parvenir; cependant les principaux officiers de sa cour, fidèles et dévoués à son malheur, le consolaient dans sa captivité, et lui fournissaient même les moyens de correspondre avec les partisans dans tous les coins de l'empire. Une conspiration s'ourdit dans le secret, et l'échange des *quipos* (*), langage symbolique et mystérieux, se faisait journellement dans son palais, et presque sous les yeux des Espagnols. François Pizarre, que sa politique tenait éloigné de l'Inca, avait fondé une nouvelle capitale dans la riche vallée de Lima; c'était là qu'il méditait d'abjurer la fidélité qu'il avait promise à son souverain, et de se faire reconnaître pour *fils du soleil* et successeur des Incas. En attendant que les circonstances lui permissent de réaliser ce rêve, il voulut honorer la fondation de Lima par une fête splendide qui devait se célébrer aux environs de cette capitale. Manco-Capac obtint de Ferdinand Pizarre la permission d'assister à cette solennité, et ce fut le moment qu'il choisit pour mettre ses projets à exécution. A peine était-il sorti de Cuzco, que les Péruviens se levèrent armés sur tous les points de l'empire. Le cri de guerre retentit de montagne en montagne, et trouva partout des échos. Deux cent mille guerriers accoururent se ranger sous l'étendard de l'Inca, et cette armée formidable vint, incontinent, mettre le siége devant Cuzco, pendant qu'une autre division bloquait étroitement la nouvelle capitale du Pérou. Manco-Capac montra, en cette circonstance, la hardiesse d'un chef de parti, la valeur d'un brave soldat et le talent d'un capitaine expérimenté. Convaincu par une funeste expérience de l'infériorité des armes péruviennes, il fit distribuer à une division d'élite les casques, les épées, les lances, les boucliers ainsi que les chevaux pris aux Espagnols, et lui-même, armé d'une lance, il s'exerça à combattre à cheval. Cependant les frères de Pizarre, enfermés dans Cuzco avec une poignée d'Espagnols, soutinrent vigoureusement pendant neuf mois un siége que les ennemis poussaient avec une rare intrépidité. Tel était l'état des choses lors-

(*) Zarate, liv. III, cap. 1 et 2.

(*) Voyez ce que nous avons dit des *quipos* à la page 16, col. 2.

que Diégo de Almagro quitta le Chili. Ce capitaine prit une nouvelle route pour rentrer dans le Pérou, celle qui lui fut désignée comme la plus courte, mais la plus périlleuse. Ce ne fut qu'après des efforts inouïs que son armée put atteindre le sommet des Andes; et là, les plus cruels désastres lui étaient réservés. Le sol était couvert d'une épaisse couche de neige, et les routes impraticables. Les ouragans, si terribles dans ces montagnes, se succédaient avec une opiniâtreté désespérante, et nul secours n'était à espérer dans ces affreuses solitudes, nul autre que celui de la Providence, qui, cette fois, se montra inflexible: Almagro perdit ses chevaux, son bagage, deux cents Espagnols et dix mille Indiens, indépendamment de ceux qui eurent les pieds ou les mains gelés. Cinq mois après, une division espagnole, qui franchit ce même passage, retrouva les malheureux qui avaient ainsi succombé à l'excès du froid. Plusieurs, appuyés contre des rochers, tenaient encore la bride de leurs chevaux. La chair de ces animaux, dit Zarate (liv. III, ch. 1 et 2), était encore assez *fraîche pour* que les voyageurs pussent *en manger une* bonne quantité (*). Arrivé devant Cuzco avec les débris de son armée, Almagro y fut rejoint par plusieurs transfuges du parti des Pizarre. Ayant ainsi repris de nouvelles forces, il livra bataille aux Péruviens, les vainquit, et mit à son tour le siége devant la ville où s'enfermaient les trois frères, qu'il força bientôt à se rendre à discrétion. Vaincu à son tour, après une alternative de bons et de mauvais succès, dont le détail appartient à une autre histoire, il tomba au pouvoir de François Pizarre, qui le condamna à mort. Le prisonnier fit valoir en vain, auprès de son juge, l'ancienne amitié qui les avait unis, les services qu'il avait rendus à la cause commune, et vainement il le conjura, en versant d'abondantes larmes, d'avoir pitié de ses cheveux blancs (il avait alors 75 ans). Ainsi ce vieux soldat qui, dans le cours de sa longue carrière, avait toujours montré une bravoure à toute épreuve, eut peur de la mort, et s'abaissa à mendier un pardon qui lui fut refusé. Il fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite sur la place publique. Nous avons fait l'éloge de la bravoure d'Almagro; la vérité exige que nous ajoutions que c'était là, à peu près, la seule qualité de cet aventurier féroce, ambitieux et cupide. Il périt au mois d'avril 1538, laissant un fils qu'il avait eue d'une Indienne. Il légua sa succession à ce jeune homme et à l'empereur (*).

Expédition de Valdivia; fondation de plusieurs villes (de 1541 à 1554). Après la mort d'Almagro, Pizarre songea à achever, pour son propre compte, la conquête du Chili; et, à cet effet, il jeta les yeux sur un officier, nommé Pierre de Valdivia, natif de Villeneuve-la-Séréna, en Estramadure, qui avait servi avec honneur en Italie, et qui vivait alors à Charcas, où il avait un petit commandement. Pizarre lui adjoignit Sanchez de Hoz, en qualité de lieutenant, et lui confia un corps de cent cinquante Espagnols. On est surpris, en passant en revue l'histoire de la conquête des deux Amériques, de voir avec quelles misérables forces les Européens se hasardaient aux expéditions les plus pé-

(*) Aujourd'hui les *péons* ou pâtres d'origine espagnole, qui servent ordinairement de guides pour le passage des Andes, ont su vaincre à peu près tous les dangers de ce voyage. Leur audace et leur sang-froid en ces graves circonstances sont vraiment inconcevables. Rien de plus curieux que de les voir descendre la Cordillère *à la ramasse*, c'est-à-dire, en se laissant glisser sur la neige depuis la cime d'une montagne jusqu'à son pied, sans autre précaution que celle de s'asseoir sur une peau de bœuf dont ils tiennent fortement l'extrémité inférieure. Pour se guider, ils font usage de leurs longs bâtons, et quelquefois d'un grand couteau qu'ils enfoncent dans la neige durcie quand ils veulent s'arrêter (voy. *pl.* 7.)

(*) Zarate, loc. cit. — Herrera, dec. V et VI. — Ovalle, liv. IV. — Gomara, liv. V. — Molina, liv. I, etc. — Warden, l'Art de vérifier les dates, III[e] partie, t. XI.

rilleuses dans des contrées inconnues, hérissées de montagnes, couvertes de fleuves et de marais, et défendues par des peuplades belliqueuses. Ils recrutaient, il est vrai, des auxiliaires, mais c'était parmi cette race ennemie des indigènes, toujours disposée à les abandonner ou à les trahir. Valdivia emmena avec lui un corps de plusieurs milliers de Péruviens, indépendamment des femmes et des prêtres qui le suivirent pour former une colonie. Cette troupe conduisait aussi avec elle plusieurs animaux domestiques d'Europe. Telle est l'origine de ces grands troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons qui forment aujourd'hui la principale richesse de cette partie de l'Amérique du Sud. Les Espagnols aimaient assez à les échanger contre des animaux propres au Chili, surtout contre ceux à précieuse fourrure, tels que les *mouffettes* et les *chinchillas* (*). Valdivia, résolu à pénétrer aussi avant que possible dans l'intérieur du Chili, arriva sur les bords du Rio-Mapocho, dans une province qui lui parut fertile et populeuse, et là il jeta les fondements d'une ville qu'il plaça sous l'invocation de saint Jacques, ajoutant à ce nom celui de *Nueva Estramadura*, qui lui rappelait sa patrie. Ce dernier est tombé en désuétude, et le nom de *Santiago* a seul prévalu. Cette ville est aujourd'hui la capitale du Chili; mais on ne s'explique pas pourquoi, ayant la faculté de choisir l'emplacement qui convenait le mieux, il a préféré les bords du Mapocho, qui n'est qu'un simple affluent du Maypo, à ceux de ce dernier fleuve, que peu de travaux auraient suffi pour rendre navigable depuis son embouchure jusqu'à la ville. Les premiers fondements de Santiago furent posés le 25 février 1541. Les Indiens, cependant, ne cessaient de harceler les travailleurs; chaque jour les combats recommençaient, et n'amenaient aucune solution à ce débat entre le droit de la propriété et celui de la conquête. Valdivia, voulant enfin pousser la guerre avec plus d'ardeur, feignit quelque temps de renoncer au projet d'établir une colonie sur cette terre étrangère; puis, à la faveur de la sécurité que cette conduite avait inspirée aux indigènes, il fit arrêter leurs principaux chefs, et les enferma dans la forteresse sous la garde de son lieutenant Alonzo de Monroy. Lui-même, à la tête d'une soixantaine de cavaliers, fit une incursion dans l'intérieur de la province pour observer les mouvements de l'ennemi; mais celui-ci, trompant sa vigilance, réunit toutes ses forces, et vint, pendant son absence, assaillir la nouvelle colonie, dont il incendia les maisons, dévasta les champs et arracha les semailles. Les colons se retirèrent dans le fort, déterminés à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pendant que les Espagnols se battaient sur les couronnements du fort, les chefs indiens que Valdivia avait fait enlever complotèrent de s'évader; mais une femme, dont l'histoire a conservé le nom, dona Inez Suarez, voulant prévenir un événement qui pouvait avoir la plus fâcheuse influence sur le sort de la colonie, tua ces prisonniers à coups de hache. La principale force des assiégés consistait dans leur cavalerie, et celle-ci leur était devenue inutile depuis que les Indiens avaient pris la précaution de se retrancher derrière des palissades. Monroy, dans une pareille extrémité, ne vit d'autre ressource que celle d'abandonner le fort et d'attirer l'ennemi en rase campagne. Cet expédient lui réussit, et, bientôt après, Valdivia ayant rejoint la colonie, les Espagnols reprirent l'avantage, et se mirent en devoir de relever leurs fortifications, et d'achever les constructions commencées. Valdivia se fit nommer ensuite (1542) gouverneur de la ville, et, en cette qualité, il fit mettre à mort plusieurs de ses gens qui avaient ourdi un complot dont le but était de ramener les colons au Pérou. Vers cette même époque, ayant découvert une mine d'or dans la vallée

(*) Nous avons parlé plus haut du chinchilla et de la mouffette ou chinche à l'article Zoologie, pag. 6. Voyez-en la représentation à la *pl.* 8.

de Quillota, il la fit exploiter sous la protection d'un fort qu'il éleva dans les environs. L'année suivante (1543), huit de ses officiers, sous la direction de Monroy, et accompagnés d'une trentaine de cavaliers, se mirent en route pour le Pérou, dans l'intention d'ouvrir une voie de communication entre les deux pays. Les Copiapinis attaquèrent cette troupe, et tuèrent tout, à l'exception de Monroy et de Pédro Miranda. Ces deux capitaines obtinrent leur grâce par l'intercession d'une Indienne, femme de l'ulmène de Copiapo, à qui ils avaient promis, pour prix de cette faveur, qu'ils apprendraient à son fils l'art de monter à cheval. Cette malheureuse mère ne tarda pas à se repentir cruellement de sa générosité; les deux Espagnols poignardèrent leur jeune élève, et se sauvèrent dans le Pérou. Vasca de Castro, gouverneur de Cuzco, informé par ces déserteurs de la détresse des colons de Santiago, leur envoya un détachement de cavalerie sous le commandement de Monroy.

De 1543 à 1550, on ne trouve dans les historiens espagnols que les détails peu importants de la guerre des Quillotanes et des Copiapinis avec les nouveaux colons : ils brûlent une frégate que ceux-ci faisaient construire à l'embouchure du Rio-Quile, incendient leurs moissons, tendent des embûches aux hommes qu'ils assassinent, et aux femmes qu'ils enlèvent, se retirent dans les déserts quand ils sont battus, et reparaissent bientôt avec de nouvelles forces. Valdivia, de son côté, poursuit ses projets avec une admirable constance; il fonde à l'embouchure du Coquimbo, par le 29° degré 55′ de latitude, une ville à laquelle il donne le nom de celle où il avait reçu le jour, la Séréna, qu'on a depuis appelée indistinctement de ce nom ou de celui de Coquimbo. Il soumet les Promauques, qui habitaient au sud de Santiago, et trouve en eux des alliés qui lui seront toujours fidèles. Aujourd'hui la nation des Promauques est presque entièrement éteinte, et ses rares débris sont encore pour les Araucans l'objet d'une plus grande haine que les Espagnols eux-mêmes. Ceux-ci sont désignés, ainsi que nous l'avons déjà dit, par le nom de *huinca*, assassins, tandis que les Promauques le sont par celui de *culme-huinca*, misérables assassins. En 1547, les Araucans détruisent la ville de Coquimbo, que les Espagnols, persévérants autant que braves, s'empressent de relever. En cette même année, Valdivia fait un voyage au Pérou pour y chercher les secours qu'il attendait vainement. Il eut, dans cette occasion, à se disculper auprès du président la Gasca des inculpations portées contre lui par quelques colons auxquels il avait demandé l'or qu'il avait porté au Pérou. Pendant son absence, son lieutenant, Francisco de Villagra, avait eu non-seulement à soutenir contre les Indiens une lutte de tous les moments, mais encore il lui avait fallu étouffer les germes d'une guerre civile. Pédro Sanchez de Hoz, nommé par une commission royale gouverneur des pays découverts ou à découvrir au sud du Pérou, s'était d'abord opposé à ce que Valdivia reçût le même titre. Obligé de céder à la force, il dissimula jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât pour faire valoir ses droits. Cette occasion, il avait cru la trouver dans l'absence de son rival, et avait en conséquence ourdi un complot dont l'objet était d'arriver au pouvoir qui lui avait été injustement refusé, et de faire périr le lieutenant François de Villagra. Mais celui-ci, informé à temps de ce qui se tramait, fit arrêter de Hoz et son complice Roméro, et leur fit trancher la tête.

A son retour, Valdivia, dont les forces s'étaient considérablement accrues par les renforts qui lui avaient été accordés, s'occupa sans relâche à pacifier le pays, et maître désormais de tout le territoire qui avait appartenu aux Incas depuis les frontières du Pérou, il fonda des commanderies qu'il répartit entre ses officiers et ses soldats, s'arrogeant également le droit de leur donner les naturels établis sur leurs propriétés respectives. Jugeant,

enfin, que le moment était venu d'étendre ses conquêtes vers les contrées méridionales, où il se flattait de trouver cette profusion de richesses métalliques qu'il avait jusque-là vainement cherchée dans le nord, il se dirigea vers la province d'Arauco. Les Pencones, coalisés avec les Indiens des vallées de Tucapel et de Comareas, défendirent bravement leur territoire contre l'envahissement des Espagnols; mais leur courage désordonné dut céder au courage uni à la tactique. Vaincus, ils se retirèrent chez les Molouches, au delà du fleuve Bio-Bio, les exhortant à se joindre à eux pour chasser ces avides étrangers qui menaçaient de se fixer à jamais sur une terre qui ne leur appartenait pas. Et, en effet, Valdivia, parvenu dans la vallée du fleuve andalien, près de la baie de Penco, par 36° 43′ de latitude, y bâtit une nouvelle ville qu'il appela *Conception* (1550). Les Araucans ou Molouches, ces fils aînés de la famille chilienne, se présentèrent alors pour défendre l'intégrité du territoire sur lequel la Providence les avait fait naître. Ils étaient au nombre de quatre mille, et obéissaient à un cacique ou *toqui*, nommé *Aillavilu*. L'air déterminé de ces guerriers, leur physionomie sombre et féroce, leurs cris, leurs armes nouvelles pour les Espagnols, leur nombre enfin, tout contribuait à donner aux soldats de Valdivia une juste défiance sur l'issue de leur entreprise. Cependant, après une mêlée sanglante et longtemps douteuse, dans laquelle Aillavilu fut tué d'un coup de feu, les Espagnols demeurèrent maîtres du champ de bataille. Mais les Molouches revinrent bientôt à la charge sous la conduite d'un nouveau toqui, *Lincoyan*, à qui sa stature colossale et sa forfanterie avaient acquis une réputation de bravoure: mais dans le fond, c'était un homme timide et irrésolu, plus fait pour obéir que pour commander. Il amenait avec lui des renforts si considérables, que les Espagnols effrayés se retirèrent précipitamment derrière leurs fortifications. Lincoyan n'eut pas le courage de les y attaquer; il ramena ses troupes dans l'intérieur du pays où elles se dispersèrent. Les Espagnols s'attendaient si peu à une délivrance aussi prompte, que, dans le transport de leur joie, ils en attribuèrent l'honneur à saint Jacques. Dans ce temps-là on était dévot et batailleur, et le peuple espagnol plus que les autres; il ne manqua pas de gens, dans cette armée, qui affirmèrent avoir vu saint Jacques monté sur un cheval blanc, chargeant les ennemis et les mettant en fuite. Cependant les Indiens ne s'étaient pas éloignés à la manière de gens qui fuient, mais en bon ordre et lentement, comme des guerriers qui, ne voyant plus l'ennemi devant eux, rentrent dans leurs foyers, où les travaux de l'agriculture et les besoins de la subsistance réclament leur présence. Valdivia put enfin sortir de ses retranchements et continuer les opérations de la campagne qu'il avait projetée, grâce aux renforts que lui envoya le vice-roi du Pérou. Jéronimo de Aldérète, François de Villagran et Martin de Avendano lui amenèrent successivement environ cinq cents hommes de cavalerie. Cette arme faisait alors la principale force des conquérants; les indigènes qui, depuis, sont devenus de si habiles écuyers, manquaient encore de chevaux, et n'étaient pas aguerris contre cette manière de combattre, dont la rapidité et le fracas leur inspiraient tant d'effroi.

Les Molouches et la nation des Cunches battus en diverses rencontres, Valdivia put croire que l'Araucanie entière allait se soumettre à ses armes. Ayant franchi les Llanos qui s'étendent au sud de la province d'Arauco, il s'arrêta au confluent des rivières Cauten et Damas, par le 38° degré 42′ de latitude, et y bâtit, à trois lieues de distance de la mer, une ville qu'il dédia à l'empereur; nous saurons bientôt que les destinées de la Villa-Impériale répondirent mal au puissant patronage de Charles-Quint. Valdivia espérait sans doute, en multipliant le nombre des villes espagnoles, affermir la possession des provinces qu'il avait

enrahies, car nous allons le voir en fonder trois encore ; mais l'événement a prouvé, depuis, qu'en disséminant ainsi les forces dont il pouvait disposer, au lieu de les réunir en faisceau, il commettait une faute grave dont les conséquences devaient lui être funestes. A soixante-cinq lieues au sud de la Conception, sur une péninsule formée par l'embouchure d'une grande rivière de la vallée de Guadallanquen, Valdivia jeta les fondements d'une ville à laquelle il donna son nom ; il en fit de même pour la rivière qui baignait cette nouvelle colonie. La rade de Valdivia est une des plus sûres et des plus étendues de tout le littoral. A peine les premières constructions étaient-elles achevées, que le gouverneur envoya Jérôme de Alderete reconnaître l'intérieur du pays, en remontant le Rio-Valdivia. Arrivé au pied des montagnes neigeuses, Alderete découvrit une vallée où les courants d'eau charriaient des parcelles d'or, et ayant fait explorer les environs, il y trouva plusieurs mines du même métal, circonstances qui le déterminèrent à s'arrêter en ce lieu pour y fonder une colonie qu'il nomma la Ville-Riche, Villarica. Il était alors par le 39e degré 9' de latitude, à quatre lieues des Andes et à dix-huit d'Impériale, sur le bord du grand lac de Tauquen (*). Enfin une nouvelle cité, celle de la Frontera, aussi appelée par quelques historiens Villeneuve des Infants (*Villanuéva de los Infantes*), fut construite par les soins de Valdivia, à seize lieues de Santiago, dans la vallée d'Angol, abondante en mines d'or (1552). Ainsi, dans l'espace de dix ans, nous venons de voir le même capitaine élever successivement sept villes, savoir : Santiago de la Nuéva Estramadura, destinée à être la capitale des possessions espagnoles ; la Séréna ou Coquimbo, qui devait assurer une libre communication entre le Chili et le Pérou ; la Conception ou Penco, Impériale, Valdivia, Villarica, et Angol ou la Frontera ; ces cinq dernières ayant pour objet, non-seulement d'assurer la tranquillité du pays, mais encore de protéger les Indiens que Valdivia employait à l'exploitation des mines dans le voisinage desquelles elles étaient placées. Chacune de ces villes se composait de *quadras*, ou îles carrées, alignées au cordeau, et régulièrement disposées sur une surface plane autant que la localité le permettait. Les maisons étaient en bois, en briques ou en torchis (*), recouvertes en paille, et, plusieurs années après, en tuiles ; de vastes jardins, clos de murs, étaient attenants à la plupart des habitations. Le père Feuillée dit qu'on voyait à Coquimbo, vers le dix-huitième siècle, des rues longues d'un quart de lieue, qui comptaient à peine cinq ou six maisons (**). Chacune de ces villes, grossièrement fortifiée et palissadée, était placée sous la protection d'un fort armé d'un petit nombre de pièces d'artillerie ; c'était là que les mineurs et leurs familles se retiraient quand les Araucans se présentaient dans le voisinage. Ces malheureux colons vivaient dans des transes continuelles, toujours exposés à être emmenés en esclavage, à être égorgés même, ou, au moins, à voir détruire en quelques minutes le fruit de leurs veilles et de leurs sueurs. Tant que vécut Valdivia, leur condition fut pourtant moins affreuse qu'elle ne le devint après, car ce général déployait une rare activité à se transporter sur tous les points menacés ; il franchissait sans hésiter, et retraversait de nouveau les grandes solitudes de Coquimbo, les montagnes neigeuses de Villarica, les fleuves, les marais et les bois, renversant tous les obstacles, et méprisant tous les dangers lorsqu'il s'agissait de secourir une de ses colonies en danger. Sa prévoyance s'étendit même à faire élever plusieurs forts à Tucapel, à Arauco, sur les bords

(*) Cette ville, et nous l'avons déjà dit, n'existe plus, bien que les cartographes en fassent toujours mention.

(*) Sorte de mortier de terre grasse et de paille.

(**) Feuillée, Frézier, Ulloa, Molina, etc., déjà cités.

du Quillota, du Bio-Bio, et du Valdivia.

Non content, cependant, de la possession d'une si vaste contrée, l'adélantade voulut y joindre deux provinces situées au delà des Andes, dont il avait entendu vanter la fertilité et les richesses, le Cujo et le Tucuman. Ces provinces, qui appartiennent aujourd'hui à la confédération du Rio de la Plata, ont fait longtemps partie du Chili sous le nom de *Chili oriental* ou *Transmontain;* elles furent conquises à Valdivia par un de ses lieutenants, François de Aguirre. Vers la même époque, il envoya Jérôme de Aldérète en Espagne pour y porter l'argent qui revenait à la couronne sur les produits des mines et sur les tributs payés par les Chiliens. Il y joignit une partie de l'or qui lui appartenait, et il y en avait pour des sommes considérables. Ses officiers et ses soldats furent tous richement dotés par ce gouverneur qui partagea entre eux les provinces conquises, leur conférant le droit de propriété sur les naturels eux-mêmes. Quelques-uns reçurent ainsi des cadeaux de douze, quinze ou vingt mille Indiens, suzeraineté illusoire autant que dangereuse. Valdivia s'était réservé une redevance de cent mille pésos (2,500,000 francs) par an. Aldérète, qui naviguait vers la métropole, devait faire à la cour une pompeuse description des richesses du Chili, et demander pour Valdivia le titre de marquis d'Arauco. Ce chef ambitieux voulant enfin reconnaître toute l'étendue des terres dont la conquête lui avait été confiée, fit équiper deux navires dont il donna le commandement à François Ulloa, avec ordre de pousser jusqu'au détroit de Magellan, et de chercher la route la plus convenable pour communiquer directement avec l'Europe. Ce fut vers la même époque que Valdivia créa les trois officiers généraux qui, sous la domination espagnole, ont commandé aux armées royales, savoir : le mestre de camp, le sergent-major et le commissaire.

La métropole apprit avec enthousiasme le succès de l'expédition de Valdivia, et, dans l'effusion de sa joie, le roi voulut que la capitale du Chili, Santiago, portât le titre de *ville très-noble et très-loyale.* Des religieux appartenant aux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, des moines de la Merci et autres réguliers, accoururent dans l'espoir d'opérer de nombreuses conversions parmi les indigènes du Chili. Valdivia les installa à Santiago, à la Conception, à la Villa-Impériale et dans celle qui portait son nom; mais les Araucans montrèrent une grande répugnance à abjurer la religion de leurs pères; bien plus, ils conçurent pour ces religieux une haine si profonde qu'ils n'en voulaient pas même pour esclaves, et qu'ils faisaient périr tous ceux qui leur tombaient entre les mains. On vit aussi se former à Santiago et à la Conception des couvents de femmes appartenant à divers ordres. Cette institution, dans un pays où chaque habitant était un ennemi, eut des résultats funestes ; elle servit plus d'une fois de prétexte à la guerre; les saints asiles furent profanés, et ces malheureuses femmes, qui s'étaient vouées à Dieu et à la virginité, furent emmenées dans l'intérieur du pays, et condamnées à servir de concubines à leurs ravisseurs.

Une nouvelle ville ne tarda pas à s'élever auprès de celles qui devaient leur fondation à Valdivia; ce fut Valparaiso, qui est en quelque sorte le port de Santiago. Les premières constructions y furent commencées par les soins des négociants de la Conception, qui avaient besoin de magasins et d'entrepôts pour les marchandises qu'ils expédiaient au Pérou. Cette ville acquit rapidement une grande importance; mais rien n'y justifie d'ailleurs le nom de Vallée du Paradis (*Val-Paraiso*) que lui imposèrent ses fondateurs. Les montagnes y sont nues et rougeâtres, et la végétation des parties basses est triste, chétive et rabougrie.

La fortune de Valdivia était arrivée à son apogée. Un crime, que ni la raison d'État, ni la nécessité, ni la vengeance, que rien enfin ne justifie, vint mettre

un terme à sa prospérité. Il avait annoncé qu'il donnerait une fête dans l'une des nouvelles forteresses. Ainavillo, général en chef des Araucans, sollicita la faveur d'y assister, et l'autorisation lui en fut accordée. Si Valdivia craignait l'espionnage de cet Indien, il pouvait repousser sa demande; mais l'ayant admise, il ne devait pas violer à son égard les lois sacrées de l'hospitalité. Des rafraîchissements furent offerts à Ainavillo; il les accepta, et mourut empoisonné (*). A peine la nouvelle de cet attentat se fut-elle répandue parmi les Indiens, qu'elle excita chez eux, au plus haut degré, le désir de la vengeance. Un long cri retentit du fond des vallées jusqu'aux sommets de la Cordillère, et les guerriers de chaque tribu se mirent en marche, sous les ordres de leurs caciques respectifs, vers le pays de Tucapel, où le plus âgé d'entre les chefs, l'ulmène d'Arauco, les avait convoqués. Après une grave délibération, précédée de sacrifices religieux, le cacique de Palmeyquen, nommé Caupolican (*Caopolicano*), fut élu généralissime. Son armée présentait un effectif de quatre-vingt mille hommes; les provinces d'Arauco, de Puren et d'*Illicura*, avaient fourni chacune un contingent de six mille hommes; les autres en avaient envoyé de trois à cinq mille (**). La première opération de Caupolican fut dirigée contre le fort d'Arauco. Ayant surpris un détachement de quatre-vingts Indiens auxiliaires qui portaient des vivres à la garnison du fort, il s'était servi de leurs vêtements pour en couvrir un nombre pareil de guerriers araucans, à qui il avait prescrit de se diriger vers le fort, de s'emparer de l'une des portes, et d'y tenir bon jusqu'à son arrivée. Cette ruse ne put réussir, et l'artillerie des Espagnols fit même un tel ravage dans les rangs ennemis, que Caupolican crut devoir s'éloigner hors de la portée des canons. Les assiégés tentèrent quelques sorties et y perdirent beaucoup de monde. Manquant de vivres et de munitions, ils se décidèrent à abandonner le fort, et à se retirer dans celui de Puren, projet qu'ils exécutèrent avec succès au milieu de la nuit. Maîtres d'Arauco, les Indiens détruisirent cette ville et se portèrent immédiatement vers le fort de Tucapel. Les quarante hommes qui en formaient la garnison se replièrent également à Puren. La destruction de la place abandonnée était à peine consommée, que le capitaine Diégo Maldonado, envoyé par Valdivia, y arrivait avec six hommes d'escorte. Tombé entre les mains des vainqueurs, il réussit à leur échapper après avoir perdu trois de ses gens.

La faute que Valdivia avait commise en disséminant ses forces sur divers points de l'Araucanie commença alors à porter ses fruits. Les Indiens, rassemblés au nombre de plusieurs milliers auprès des mines, sous la surveillance d'une centaine d'Espagnols, de moins encore quelquefois, apprirent à mieux connaître leurs ennemis et à les moins redouter. Ces soldats européens, vus sur les champs de bataille, inspiraient une profonde terreur aux indigènes. Ceux-ci n'avaient point encore appris l'art de dompter les chevaux; ils combattaient à pied, mal armés et mal vêtus, tandis que les Espagnols, bardés de fer, armés de longues lances, de fortes épées et d'armes

(*) Ovalle, Herrera, Ercilla, etc. Ce fait ne se trouve pas mentionné dans Molina; mais la partialité de cet historien pour Valdivia en est sans doute la cause.

(**) Nous avons dit plus haut que la population totale des Indiens indépendants est aujourd'hui de 70,000 hommes au plus. Le dénombrement de l'armée de Caupolican, que nous empruntons à Ovalle, liv. v, démontre à quel point cette population a été décimée par le voisinage des Espagnols.

En ne perdant pas de vue que chez les peuples guerriers, et surtout dans les pays où la civilisation n'a point pénétré, les armées se grossissent de tous les hommes en état de porter les armes, qu'ils soient encore enfants ou déjà vieillards, on arrivera à ce résultat que l'armée de Caupolican, se composant du cinquième environ de la population indigène, les Chiliens formaient, à cette époque, une famille de 400,000 individus.

à feu, protégés par leur artillerie et montés sur d'excellents chevaux, avaient un avantage immense, qui ne pouvait être balancé que par une grande différence numérique. Mais de pres il n'en était pas de même, et les Indiens rougissaient de leur lâcheté, en voyant ce petit nombre d'hommes au visage pâle, aux formes délicates, faits de chair et d'os comme eux, vulnérables, exposés aux maladies, à la faim, à la soif, mortels enfin! « Ce ne sont pas des dieux, « leur répétaient les vieillards, ce sont « des hommes de même nature que les « Molouches, et n'ayant ni plus de cou« rage ni plus de force qu'eux. » Ainsi la revolte allait se propageant avec rapidité, lorsque Valdivia accourut lui-même dans la province de Tucapel, et trouva l'armée de Caupolican retranchée derriere les ruines du fort dont il venait de s'emparer. Dix hommes, que l'adelantade avait détachés pour reconnaître l'ennemi, tombèrent dans une embuscade et furent mis à mort; leur capitaine Diégo Doro éprouva le même sort.

Le lendemain, 2 décembre 1553, à la pointe du jour; les Araucans sortirent des retranchements et marchèrent, en bon ordre, vers le camp des ennemis. Ils étaient au nombre de treize mille, tandis que Valdivia ne comptait que deux cents Espagnols et cinq mille Indiens auxiliaires. Ces derniers appartenaient, pour la plupart, à la nation des Promauques, demeurée fidèle à la cause des conquérants. Caupolican avait imaginé un ordre de bataille que ses Indiens conservèrent jusqu'à la fin de la journée. Il avait réparti ses forces en treize bataillons, chacun de mille hommes, marchant à la suite les uns des autres. Le bataillon de tête se trouvait ainsi le seul à combattre, et à peine les Espagnols commençaient-ils à prendre sur lui un léger avantage, que les Indiens se débandaient subitement pour se réorganiser plus loin; alors un nouveau bataillon de troupes fraîches se présentait, sans laisser à l'ennemi le temps de respirer. Était-il enfoncé à son tour, il ouvrait ses rangs, et allait aussi se reformer sur les derrières de l'armée. Les Espagnols, de leur côté, combattaient avec une grande bravoure, et la terre autour d'eux était jonchée des cadavres de leurs ennemis. Après trois heures de combat ils avaient renversé deux mille hommes; leurs forces commençaient à s'épuiser, et onze bataillons de troupes fraîches étaient encore devant eux! A la voix de leur chef ils se raniment pourtant, et, pendant quatre heures encore, ils continuent à soutenir le choc des Araucans. Cinq bataillons sont de nouveau mis en déroute; reformés immédiatement après, il en restait dix à combattre. Du côté des Espagnols, les chevaux haletaient, les hommes tombaient de lassitude, et ne soutenaient plus le combat que dans l'espoir de prolonger leur existence de quelques heures. A la chute du jour, la partie n'était plus tenable pour Valdivia, et devant lui se présentaient huit bataillons prêts à en venir aux mains! Il fit alors sonner la retraite, se dirigeant vers un défilé éloigné de deux lieues environ du champ de bataille. En ce moment, un jeune Indien promauque, nommé Lautaro, fils de Pillan, auxiliaire dans l'armée espagnole, et page lui-même de l'adelantade, déserte la cause de Valdivia, et, se présentant aux chefs araucans, il les engage à s'emparer du défilé avant que les ennemis ne puissent y atteindre. Ce projet, adopté sur le champ, et exécuté par le transfuge Lautaro, qui fit des prodiges de valeur, causa la perte des Espagnols et de leurs auxiliaires. Ceux-ci, couverts de blessures et ne se traînant qu'avec peine, arrivèrent les derniers, et, enveloppés de tous côtés, ils furent tous massacrés, à l'exception de trois Promauques qui parvinrent à gagner une caverne, où ils se cachèrent pendant le reste de la nuit. Valdivia et un prêtre espagnol tombèrent seuls vivants entre les mains de leurs farouches ennemis. Ivres de carnage, exaltés par la victoire, affamés de la chair des Européens, les Indiens commirent à l'égard de leurs prisonniers des cruautés inouïes. Ayant attaché ces deux infortunés à un arbre, ils cou-

pèrent un morceau de leur chair, que les chefs firent griller et mangèrent sous les yeux de leurs victimes. Valdivia, ayant vu périr son compagnon d'infortune, implora la pitié de Caupolican, et lui promit, s'il lui accordait la vie, que les Araucans n'auraient pas désormais d'ami plus dévoué que lui. Lautaro, de son côté, touché de compassion à la vue d'une si grande infortune éprouvée par un homme dont il n'avait reçu que de bons traitements, intercéda pour lui auprès de Caupolican, et ce chef, à qui les sentiments généreux n'étaient point inconnus, était sur le point de faire grâce, lorsqu'un vieillard, indigné de l'hésitation que montrait son général, saisit une massue et en asséna un coup violent sur la tête de Valdivia, qui tomba privé de sentiment. A ce signal, les Araucans se précipitent sur ce corps inanimé et lui font subir mille outrages; ses chairs servirent à un affreux repas, et de ses os les Indiens firent des flûtes et des trompettes. Telle fut la fin malheureuse de cet illustre capitaine, dont le nom inspire encore de la terreur aux descendants de cette nation qu'il combattit avec succès pendant treize années consécutives (*).

Le lendemain, les vainqueurs célébrèrent leur triomphe par des danses et des jeux. Ils avaient placé sur les arbres dont ils étaient environnés les têtes de leurs ennemis, formant ainsi des trophées et de hideuses guirlandes pour cette fête militaire. Toutes les populations voisines étaient accourues pour jouir de ce spectacle, et contempler les ossements de ces soldats réputés invincibles. L'orgie fut digne de l'importance de la victoire et de la férocité de ce peuple; il n'y manqua que des sacrifices humains; mais tout avait été égorgé après le combat, et, pour la première fois, les Araucans regrettèrent de n'avoir épargné aucun ennemi (**).

(*) Quelques écrivains espagnols ont prétendu que les Indiens le firent périr en lui versant de l'or fondu dans le gosier, et lui disant : « Rassasie-toi de cet or dont tu étais si affamé. » Cette version ressemble beaucoup à un conte.

Continuation de la guerre dans le pays des Araucans; expéditions anglaises (1554-1594). Quand les premiers moments d'ivresse furent passés, les Araucans en vinrent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire pour ne pas perdre le fruit de leur victoire. Le commandement fut partagé entre Caupolican et Lautaro : le premier se chargea de réduire les forts qui tenaient encore pour les Espagnols, tandis que Lautaro, promu au grade de lieutenant du toqui, irait défendre les frontières.

François de Villagran se trouvait à Valdivia quand on y apprit le désastre de l'armée espagnole et la mort de l'adélantade. Il partit immédiatement de cette ville avec une escorte de trente soldats, et se rendit à la Conception, où il fut rejoint par cent Espagnols et un assez bon nombre d'Indiens auxiliaires. La plus grande confusion régnait dans la ville de la Conception, où la terrible nouvelle avait été apportée par les trois Indiens promauques échappés au massacre. De leur côté, les habitants de la Frontéra et de Villarica, ne se croyant pas en sûreté, s'étaient réfugiés à Impériale et à Valdivia.

Cependant Lautaro était parvenu sur les bords du Bio-Bio, et prévoyant que si les Espagnols tentaient de rentrer sur le territoire de l'Araucanie, ce serait en suivant le littoral, il se retrancha sur un plateau élevé, dont la partie orientale était flanquée par une épaisse forêt, et qui, du côté de l'occident, présentait une masse de rochers escarpés et baignés par l'Océan. Les prévisions du jeune cacique ne l'avaient pas

(**) Herrera dit que ces événements se passèrent en 1551; mais les autres historiens s'accordent généralement à les placer au mois de décembre 1553, et c'est à leur opinion que nous nous sommes rangés. Voyez Herrera, déc. VII et VIII; Molina, lib. I et III; Ercilla, la Araucana; Ovalle, liv. V; de la Véga, com. r. p. I, liv. VII; J. Quiroga, cap. 73; Warden, Histoire du Chili, etc. Les deux têtes figurées sur la *pl.* 9 sont des portraits d'Araucans tirés du Voyage de Choris.

trompé, et l'avant-garde de l'armée espagnole ne tarda pas à se montrer : elle avait culbuté un parti d'Araucans qui, après lui avoir opposé une résistance opiniâtre, s'était replié sur le camp retranché. Villagran, suivi de toutes ses forces, se présenta à son tour (28 avril 1554), et tenta de franchir le passage. Lautaro le reçut à coups de flèches et de pierres, lui fit éprouver une perte considérable, et lui enleva même son artillerie. Le général espagnol fit donner alors le signal de la retraite; mais la terreur s'était emparée de ses gens, et ce mouvement ne put s'opérer sans une grande confusion, que l'ennemi sut mettre à profit. Lautaro fit sortir toute son armée des retranchements, et ne cessa de poursuivre et de combattre les Espagnols que lorsque ceux-ci eurent mis le fleuve entre eux et lui. La perte des Araucans fut de sept cents hommes (*), tandis que Villagran fut blessé et perdit trois mille hommes, tant Espagnols qu'auxiliaires. Les débris de cette armée rentrèrent précipitamment à la Conception, qu'ils abandonnèrent presque immédiatement pour se porter à Santiago, pendant que les femmes, les enfants et les vieillards se rendaient par mer à Impériale. Le gouverneur ne s'était déterminé à évacuer la Conception qu'après avoir reconnu l'impossibilité de s'y maintenir. Lautaro, qui arriva bientôt à la tête de son armée victorieuse, furieux de voir sa proie lui échapper, incendia la ville, détruisit la forteresse et ravagea les plantations de la campagne; puis il ramena ses gens au delà du Bio-Bio.

Dès qu'il fut rétabli de ses blessures et qu'il eut renforcé son armée par de nouvelles levées, Villagran rentra dans l'Araucanie avec le projet de secourir Impériale et Valdivia, que Caupolican tenait assiégées. Sur ces entrefaites, on apprit que le capitaine Aldérète, qui se trouvait alors en Espagne, avait été institué successeur de Pédro de Valdivia par disposition testamentaire de ce dernier : c'était un droit que le

(*) Molina loc. cit.

vice-roi du Pérou avait conféré à l'adélantade; et dans le cas où Aldérète ne remplirait pas les conditions qui lui étaient imposées par le testateur, le gouvernement devait être dévolu à François de Aguirre. Nous avons dit plus haut que ce capitaine avait fait la conquête du Tucuman. Se trouvant encore dans cette province lorsqu'on y apprit la mort de Valdivia et ses dernières volontés, il en partit précipitamment et vint à Santiago, où, invoquant l'absence de Jérôme Alderète, il se fit proclamer gouverneur (*). Villagran ne s'attendait pas à un pareil événement; il avait combattu jusque-là comme un homme qui défend sa propriété; fallait-il, maintenant, qu'un de ses camarades, officier de fortune comme lui, vînt lui ravir le fruit de ses travaux? Il avait, d'ailleurs, été reconnu déjà, par les magistratures des différentes villes chiliennes, en qualité de successeur de Valdivia. Dans cet état de choses, les deux rivaux soumirent leurs différends à l'*audiencia reale* de Lima, promettant de s'en rapporter à sa décision. En attendant, celui qui possédait le pouvoir de fait, Villagran, se fit remettre une somme de soixante mille pésos, déposée pour le compte du roi dans le trésor de la Villa-Impérial, et continua les opérations de la campagne. Plus heureux qu'il ne l'avait été jusque-là, il força Caupolican à lever le siége d'Impériale et celui de Valdivia.

A cette même époque un fléau terrible vint fondre sur les Araucans. La petite vérole, apportée par les Espagnols, causa d'épouvantables ravages parmi les indigènes. Cette calamité les surprit dans une année de disette, pendant laquelle, s'il faut en croire les historiens espagnols, les vivants n'eurent d'autre ressource que de dévorer les morts.

Cependant l'audience royale du Pérou, prenant en considération les succès obtenus par Villagran, lui avait accordé, avec le titre de corrégidor, le

(*) Herrera, Molina, Ovalle, Quiroga, etc., déjà cités.

commandement provisoire de la province jusqu'à l'arrivée d'Aldérète, lui enjoignant d'aller rebâtir la Conception. Dejà les habitants de cette ville, ayant reçu un secours de dix mille pésos que l'*audiencia* leur avait alloué, avaient tenté de réédifier eux-mêmes la ville détruite, mais l'infatigable Lautaro les avait surpris, et en avait fait un grand carnage. Villagran ne fut pas plus heureux; battu par le jeune cacique, il se replia sur Santiago, suivi de près par son vainqueur qui lui fit éprouver une nouvelle défaite. Épuisé enfin par ses propres victoires, le chef des Araucans retourna vers le sud, et repassa le Bio-Bio. A son tour Villagran prit l'offensive, et vint mettre le siege devant le camp où l'ennemi s'était retranché; l'intrépide Lautaro, qui surveillait tout par lui-même, s'étant présenté sur les remparts, fut tué d'un coup de flèche. Sa mort jeta une si grande consternation parmi les siens, que Villagran en profita pour pénétrer dans le camp. Les Indiens auraient pu se sauver; ils ne le voulurent pas, et se firent tous tuer sur le corps de leur général. Caupolican, ayant appris cette triste nouvelle, se mit en marche pour venir defendre les frontières du nord.

Ce fut dans ces conjonctures qu'on apprit que Jérôme Aldérète, dont on attendait le retour avec tant d'impatience, était mort dans une petite île du golfe de Panama (*). On vit alors se réveiller la rivalité d'Aguirre et de Villagran, chacun des deux cherchant à faire valoir ses droits à la succession de Valdivia; et comme cette contestation pouvait tourner au détriment des affaires publiques, le vice-roi du Pérou, don Hurtado de Mendoza, leur enjoignit de se rendre immédiatement, l'un et l'autre, auprès de lui, nommant pour les remplacer son propre fils, don Garcia. Le nouveau gouverneur s'embarqua avec deux cent cinquante hommes d'infanterie, qu'il répartit sur quatre navires, tandis que sa cavalerie se dirigeait par le désert d'Atacama. Le poëte Alonzo Ercilla, à qui on doit un poëme sur l'Araucanie et plusieurs notes utiles à l'historien, accompagnait cette expédition, qui arriva au mois d'avril 1557 dans la baie de la Conception. Don Garcia de Mendoza passa plusieurs mois dans l'île de Quirina pour attendre sa cavalerie, et il employa ce temps à parlementer avec Caupolican pour tâcher de l'amener à demander la paix; mais le rusé toqui n'avait feint de prêter l'oreille à ces propositions que pour gagner du temps et se mieux préparer à la guerre. Enfin les Espagnols débarquèrent au mois d'octobre de cette même année, et commencèrent à élever un fort sur le mont Pinto. Les Araucans voulurent en vain s'opposer à l'exécution de ce projet; ils furent foudroyés par l'artillerie, et repoussés avec une perte de deux cents hommes. Cette défaite détermina la retraite de Caupolican. Ce chef retrancha son armée sur les bords du Bio-Bio, où Garcia vint bientôt le chercher et le combattre. La bataille fut longue et sanglante; la victoire flotta longtemps indécise jusqu'au moment où les charges vigoureuses de la cavalerie espagnole la fixèrent sous les drapeaux de Mendoza. Les Araucans perdirent quatre mille hommes, tombés sur le champ de bataille, et huit cents prisonniers. Les Espagnols, seuls historiens de ces événements, ne précisent pas la perte éprouvée par les leurs; elle dut être considérable. Les prisonniers furent traités avec une cruauté inouïe; mais l'indomptable courage de ces fiers Indiens ne se démentit pas un instant; aucun ne s'abaissa à demander grâce, ni même à faire entendre un cri de douleur. Mutilés et brisés, ils élevaient encore leurs bras sanglants pour appeler le ciel et leurs compatriotes à la

(*) Aldérète avait obtenu de Philippe II la confirmation du testament de Valdivia, et s'était embarqué avec 600 soldats qu'il comptait emmener au Chili. Arrivé auprès de Porto-Bello de Panama, le feu avait pris au vaisseau qu'il montait. Aldérète et trois de ses soldats s'étaient seuls sauvés; mais le premier était blessé, et il mourut peu après. (Molina, liv. III, ch. 4.)

vengeance. Et quand les soldats espagnols, fatigués de ces atroces exécutions, cessèrent de vouloir frapper ces hommes désarmés, ils imaginèrent de leur distribuer à chacun une corde, au moyen de laquelle ces malheureux pussent se servir de bourreaux à eux-mêmes. On vit alors un spectacle digne d'une éternelle pitié; chacune des victimes choisissait un arbre, et s'y suspendait elle-même sans hesitation, heureuse de ne pas périr par les mains de ces barbares ennemis! L'un des prisonniers, nommé Galbarino, reçut la liberté après avoir eu les poings coupés. Cet infortuné parcourut l'Araucanie entière, montrant, de peuplade en peuplade, ses moignons d'où le sang ruisselait, et demandant vengeance à ses frères.

La fortune avait décidément abandonné les Araucans; leur brave chef tenta vainement deux fois encore le sort des armes. Il fut battu dans toutes les rencontres, et obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. L'heureux Mendoza, poursuivant le cours de ses exploits, acheva de soumettre le pays que la révolte avait enlevé à son prédécesseur. En 1558, il releva les ruines de la Conception, et marcha ensuite contre les Cunches; mais ceux-ci s'empressèrent de faire leur soumission; ils envoyèrent à Mendoza neuf deputes couverts de haillons, qui lui presentèrent un panier contenant des fruits sauvages et quelques lézards rôtis : « C'était, dirent-ils, tout ce que leur pays produisait de plus précieux. » Que cette offre ait été faite avec candeur ou qu'elle ne fût que le résultat d'une fourberie, afin de dissuader le vainqueur d'entrer dans un pays aussi pauvre, elle n'en atteignit pas moins son but, et Mendoza rebroussa chemin (*). En passant dans la province de Tucapel, il fonda une ville sur la place même où Valdivia avait péri, et lui donna le nom de Canete, qui était celui de la famille de l'adélantade dont il honorait la mémoire. A la fin de cette même année, ayant poussé ses reconnaissances vers le sud jusqu'à l'extrémité du continent chilien, il découvrit l'île de Chiloé et l'archipel d'Ancud. Le poëte Ercilla traversa le golfe et aborda dans l'île principale, où il grava son nom sur un arbre, ainsi que l'époque de la découverte (21 janvier 1559). De retour de cette expédition, don Garcia de Mendoza se dirigea sur le pays des Huilliches, et y fonda la ville d'Osorno par le 40ᵉ degré 20' de latitude, à quinze lieues de Valdivia. Vers la même époque, le commandant de Canete, Alonzo Reynoso, parvint à découvrir le lieu où se cachait Caupolican. Il y envoya un détachement de cavalerie qui s'empara de ce chef et l'amena à Canete, où Reynoso le condamna à être empalé. L'espoir d'obtenir la vie porta le toqui prisonnier à feindre une conversion à la religion chrétienne; il se laissa baptiser, et n'en fut pas moins conduit au supplice. A la vue de l'instrument de sa torture et du nègre qui devait faire l'office de bourreau, Caupolican ne put contenir son indignation; il renversa le nègre d'un coup de pied, et s'écria : « N'y a-t-il donc pas une épée « et une autre main plus digne de « tuer un homme de mon rang? Ceci « n'est pas de la justice, c'est une « basse vengeance (*).

Après la mort de ce chef, les Araucans choisirent son fils aîné pour le remplacer, et, de l'avis des vieillards, ils le nommèrent généralissime de toutes les armées de la confédération des Molouches, des Puelches, des Cunches, des Huilliches et autres tribus. La guerre continua pendant plusieurs mois avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. Enfin une bataille décisive fut livrée à Quipéo le 19 septembre 1559; les Araucans, complétement battus, laissèrent deux mille morts sur le champ de bataille. De ce nombre

(*) Les Espagnols attribuent l'invention de cette fourberie à un Araucan réfugié, nommé Tunconobal.

(*) Ovalle, liv. v; Molina, lib. III; Ercilla, ch. XXXIV.

furent les chefs les plus renommés, Tucapel, Ongolo, Lincoyan, Mariantu, et plusieurs autres. Le jeune Caupolican lui-même, poursuivi de près par la cavalerie espagnole, aima mieux se donner la mort que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Après cette victoire, Mendoza put enfin prendre quelque repos, et donner ses soins à d'autres intérêts. Déjà, dès le mois de juillet, il avait expédié du port de la Conception deux navires, sous les ordres de Ladrilléro, pour explorer les côtes de la Patagonie. Maintenant il fit reprendre les travaux d'exploitation des mines; il releva les fortifications d'Arauco, de los Infantes et de Villarica, et envoya une division de son armée, commandée par don Pedro Castillo, pour achever la conquête des provinces de Cujo et de Tucuman. Castillo soumit les indigènes et fonda deux villes: San-Juan de la Frontera et Mendoza (*). Le Tucuman fut réuni à la vice-royauté du Pérou par decision de la cour d'Espagne.

Tant de travaux et de succès méritaient à Mendoza une éclatante récompense. Le roi le nomma vice-roi du Pérou en remplacement de son père, et François de Villagran fut choisi par la cour, de preférence à son competiteur Aguirre, pour lui succéder en qualite de gouverneur du Chili. De leur côté. les Araucans avaient élu un nouveau général; c'était un cacique nommé *Antiguénu*, que sa force et sa bravoure avaient déjà rendu formidable à ses ennemis. Ce nouveau chef convoqua les débris de sa nation dans les marais de Lumaco, où Villagran ne tarda pas à venir le harceler. Vaincu dans une première rencontre, le général des Araucans prit sa revanche à Mariguéna, où il fit un grand carnage des Espagnols, et tua même le fils de Villagran qui les commandait. De là il marcha sur Canete dont les habitants se réfugièrent partie à Impériale, et partie à la Conception. Antiguénu entra sans coup férir dans cette ville abandonnée, et la détruisit de fond en comble. Villagran, accablé par tant de revers, succomba à la douleur immense qu'il éprouvait comme père et comme général (1563). En mourant, il désigna son fils aîné Pédro pour lui succéder. Ce jeune homme combattit les Araucans avec succès pendant deux années entières; Antiguénu périt dans l'une de ces actions sur les bords du Bio-Bio. Les historiens espagnols ne nous ont pas appris les motifs qui portèrent l'*audiencia reale* de Lima à faire arrêter le fils de Villagran et à le faire conduire au Pérou. Ce fut sous son administration que le pape Pie IV érigea en évêchés les villes de Conception et d'Impériale; Santiago l'avait été déjà en 1561. Son passage au pouvoir fut également signalé par la découverte du groupe de Juan-Fernandez, due à un Castillan de ce nom qui, du Pérou, se rendait à Valdivia.

Le successeur de Villagran, don Rodrigue de Quiroga, ne fut pas heureux non plus. Son administration durait à peine depuis un an, qu'un successeur lui fut donné dans la personne de Ruiz Gamboa, qui revenait d'une expédition aux îles de Chiloé, où il avait fondé les villes de Castro et de Chacao (1566). On ne voit pas que des règles précises fussent établies pour la nomination des gouverneurs du Chili. Dans le principe, le roi se la réservait exclusivement; plus tard, le vice-roi du Pérou usa de cette prérogative comme d'un droit qui lui était dévolu. De son côté, l'*audiencia reale* de Lima prétendait que, vu l'éloignement de la métropole et la nécessité de pourvoir avec promptitude aux besoins d'une province dont la conquête était encore mal affermie, c'était à elle à procéder à cette nomination; mais l'autorisation accordée aux gouverneurs élus par l'audience royale, de choisir eux-mêmes leurs successeurs,

(*) San-Juan est situé à 30 lieues nord de Mendoza. Cette dernière ville repose sur le revers oriental de la Cordillere, dans une plaine où coule une rivière du même nom; elle est située par 32° 52'. Toutes deux appartiennent à la confédération de Buénos-Ayres.

introduisait une nouvelle cause de discorde, et semblait même trahir la vénalité de cette charge.

Quoi qu'il en soit, Philippe II, frappé des avantages que présentait la possession du Chili, y nomma une audience royale indépendante de celle du Pérou (*). La première mesure de ce tribunal fut de révoquer la nomination de Rodrigue de Quiroga, pour lui substituer Ruiz de Gamboa, qu'elle remplaça également, l'année suivante, par Melchior de Bravo. Gamboa avait pourtant obtenu des succès signalés contre les Araucans, mais il n'avait pu parvenir à les dompter entièrement, et ce fut uniquement ce motif, ou plutôt ce prétexte, que l'audience mit en avant pour lui donner un successeur. En 1575, un inspecteur espagnol, nommé Caldéron, arrivant de la métropole avec des pleins pouvoirs, supprima l'*audiencia* du Chili et rétablit Quiroga dans ses fonctions de gouverneur. Melchior de Bravo n'avait pas répondu à l'attente du tribunal qui l'avait porté au pouvoir. Il n'avait livré qu'une seule bataille aux Araucans, et avait été battu si complétement, qu'il avait cru devoir lui-même se faire justice, en donnant sa démission, après avoir réintégré Gamboa dans ses fonctions. Celui-ci, déposé à son tour par les ordres de l'inspecteur Caldéron, ainsi que nous venons de le dire, se retira du moins honorablement. Il n'avait cessé de faire une guerre acharnée et presque toujours heureuse aux Araucans; il les avait battus, notamment à Canete en 1569, sur le Bio-Bio, et à Villarica en 1574. Parmi les chefs qu'il avait vaincus, se trouvait un métis nommé Alonzo Dias, que les Araucans nommaient *Paynénancu*, et qu'ils avaient élevé au rang de toqui, dans l'espoir de rattacher à leur cause la race, déjà nombreuse à cette époque, des métis issus du commerce des Espagnols avec les Chiliennes.

Quiroga conserva le pouvoir pendant cinq années; il mourut en 1580, après avoir fondé une ville sur les bords de la rivière Chillan. Gamboa qui, à cette époque, fut réintégré dans le gouvernement du Chili, s'y maintint pendant trois années, toujours occupé à guerroyer contre les Araucans et les Péhuenches (*).

En 1583, Alonzo Sotomayor, marquis de Villa-Hermosa, fut nommé gouverneur. Il poussa la guerre avec une grande vigueur, et fit éprouver de sanglantes défaites aux Araucans; mais il ne démentit pas la réputation de férocité que ses prédécesseurs s'étaient acquise. Tous les prisonniers qu'il fit pendant les neuf années que dura son administration, furent empalés ou pendus; c'était une conséquence de ce système d'intimidation dont les Espagnols attendaient un effet que le résultat a toujours démenti.

L'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. Francis Drake, amiral anglais, chargé par la reine Élisabeth d'un voyage de circum-navigation, s'arrêta à l'île de la Mocha le 25 novembre 1578. Les relations qu'il entretint avec les Indiens le mirent à portée d'exécuter un hardi coup de main sur Valparaiso, où il opéra une descente avec tant de promptitude que les habitants eurent à peine le temps de se sauver. Les Anglais pillèrent la ville et n'épargnèrent pas les églises. Élisabeth accorda, il est vrai, des indemnités aux victimes de ces déprédations; mais Philippe II garda l'argent pour lui. Instruits par cette fâcheuse expérience, les Espagnols apportèrent un plus grand

(*) L'établissement de l'*audiencia* du Chili eut lieu le 13 août 1567. C'était un conseil de quatre membres ou juges et d'un procureur fiscal. L'*audiencia* était chargée de l'administration politique et militaire de la province. La Conception fut le premier siége de ce tribunal qui, en 1574, fut transféré à Santiago.

(*) Nous avons parlé déjà des Péhuenches, tribu belliqueuse de la famille chilienne. Les Péhuenches, moins avancés que les Araucans dans la voie de la civilisation, vivent sous des tentes qu'ils transportent souvent d'un lieu à un autre. Leur principale industrie consiste à élever des bestiaux (voy. *pl.* 10).

soin à défendre leur côtes; et, lorsque, en 1586, sir Thomas Cavendish se présenta dans les environs de Valparaiso avec une division de trois vaisseaux, ils repoussèrent vigoureusement tous les hommes qui voulaient tenter le débarquement, et en tuèrent plusieurs.

Un chef indien, nommé Quipotan, s'était retiré dans les Andes où il était parvenu à former un corps d'armée assez nombreux; mais étant descendu dans la plaine pour y chercher sa femme *Janéquéo*, il y fut surpris et enveloppé par les Espagnols, et se tua pour échapper aux tourments de la torture. *Janéquéo* jura de venger la mort de son mari, et elle tint parole. S'étant mise à la tête d'une division de Puelches, elle s'empara de la forteresse de Puchanqui, dont elle tua le gouverneur Aranda de ses propres mains; elle battit le frère de Sotomayor, envoyé contre elle, et s'établit dans les environs de Villarica, d'où elle inquiéta longtemps le parti espagnol. Vaincu enfin, après une longue résistance, elle s'enfuit précipitamment, laissant son frère au pouvoir des vainqueurs. Celui-ci obtint la vie sauve, après avoir promis que Janéquéo et ses Puelches déposeraient les armes; mais en ayant fait la proposition dans une assemblée de cette nation, un chef, indigné de cette lâcheté, le frappa d'un coup mortel.

Les mœurs des indigènes du Chili avaient, à cette époque, subi de grands changements. Les animaux apportés par les Européens, et échappés à la domesticité, s'étaient prodigieusement multipliés. Les Araucans combattaient à cheval, et possédaient déjà des troupeaux de bœufs et de moutons. On vit, devant la forteresse de Puren, un chef indien, le brave Cadéguala, charger, à la tête de cent cinquante lanciers, les troupes du gouverneur Sotomayor, et les repousser loin de la place. Ce même Cadéguala, montant un superbe cheval qui avait appartenu au gouverneur, s'approcha des remparts de Puren, et défia le commandant en combat singulier. Garcia Ramon, à qui s'adressait ce défi, l'accepta sans hésiter, et, étant sorti de la place, il vainquit l'audacieux Indien et lui passa sa lance au travers du corps.

Sotomayor poursuivit avec succès cette guerre d'extermination jusqu'en 1592. A cette époque, étant tombé dans une embuscade que lui tendit le toqui *Paillaéco*, il éprouva une perte si considérable, qu'il crut devoir se rendre immédiatement au Pérou pour y solliciter des renforts. Mais, en arrivant à Lima, il apprit que le gouvernement du Chili lui était retiré, et qu'on en avait investi don Martin Garcia Onez de Loyola. Ce nouveau gouverneur était neveu du fameux Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites. Il avait puissamment contribué à l'arrestation du dernier Inca du Pérou, Tupac-Amaru; et, pour récompenser un service aussi important, l'*audiencia reale* l'avait nommé gouverneur du Chili.

La guerre sembla se ralentir après la nomination de Loyola, chaque parti étant occupé à réparer ses pertes et à se préparer à une nouvelle lutte.

Suite des événements de la guerre. Expéditions hollandaises (1594-1640). Ce ne fut qu'en 1594 que le nouveau gouverneur se mit en campagne. Il fonda, près du Bio-Bio, une ville qu'il nomma *Coya*, en l'honneur de sa femme. Clara-Béatrix Coya était fille de l'Inca Sayri-Tupac.

Ce fut à la suite de ce neveu de saint Ignace que les jesuites pénétrèrent au Chili. Il s'en établit des colléges à Santiago, à Valdivia, à Arauco, et autres villes (*). Ce fut dans le courant de cette même année 1594 que le capitaine Hawkins, envoyé par la reine Élisabeth, parut sur les côtes du Chili, où, à l'imitation de Francis Drake, il pilla plusieurs magasins, et s'empara de cinq navires dont il rançonna les propriétaires. Après ce coup de main,

(*) Nous donnons plus de détails sur les jésuites dans notre Notice sur le Paraguay et le Rio de la Plata, qui, dans l'ordre de ce recueil, devra être placée à la suite du Chili.

il se dirigea vers les côtes du Pérou (*).

Le toqui que les Araucans reconnaissaient alors pour leur général en chef, était un vieillard nommé *Paillamachu*, robuste encore, entreprenant et brave jusqu'à la témérité. Loyola le combattit en plusieurs rencontres sans avantage décisif. Au moment où l'Espagnol se croyait certain de l'anéantir, Paillamachu lui échappait, et rentrait dans les gorges des montagnes où on n'aurait pu le suivre sans imprudence. Las de cette manière de guerroyer, Loyola fit construire deux forts, l'un à Puren, l'autre sur l'emplacement de Lumaco, dans l'intention d'observer et de contenir l'ennemi. Après y avoir laissé une forte garnison, il envoya le reste des troupes qu'il avait fait venir du Pérou fonder la ville de San-Luis de Loyola, dans la province de Cujo (1597). A peine le gouverneur s'était-il éloigné, que Paillamachu revint sur ses pas, et s'empara du fort de Lumaco. Celui de Puren serait également tombé en son pouvoir, si un lieutenant de Loyola, Pédro Cortez, ne fût arrivé à temps pour le secourir. En apprenant cette nouvelle, le gouverneur accourut sur les lieux, et, convaincu alors de la nécessité de rassembler ses forces au lieu de les tenir ainsi éparpillées, il fit démanteler les deux forts de Puren et de Lumaco, et raser les fortifications de Villarica et de Valdivia, dont il transporta les garnisons à Angol et à Impériale. Cette conduite aurait eu sans doute un heureux résultat, si Loyola n'en eût pas détruit l'effet par une inconcevable imprudence. Rassuré mal à propos sur le sort des provinces confiées à son autorité, il congédia son armée, et ne garda auprès de lui qu'une soixantaine d'officiers avec lesquels il vint camper dans la vallée de Caralava, sur les bords du Bio-Bio. Paillamachu, que l'on croyait caché dans les solitudes les plus éloignées, l'avait suivi de loin. Jugeant le moment favorable, il choisit deux cents hommes déterminés, et, quand la nuit fut venue, il les conduisit aux environs du camp. Ces Indiens rusés, pour mieux tromper la vigilance de leurs ennemis, contrefaisaient, en s'approchant, les cris des oiseaux nocturnes et des bêtes fauves qui ont coutume de rôder pendant la nuit. Ils parvinrent ainsi à entourer le camp sans être aperçus; puis, à un signal donné, ils se précipitèrent simultanément sur ceux qui dormaient en sécurité, et les massacrèrent tous, à l'exception de quelques femmes qu'ils emmenèrent avec eux. A la nouvelle de ce succès, et par les ordres du toqui, les provinces de l'Araucanie se levèrent en masse; la Conception et Chillan, surprises les premières, devinrent la proie des flammes, tandis que les autres villes étaient investies par de nombreuses divisions; plusieurs forts détachés furent démantelés, et les Espagnols surpris hors des garnisons furent tous égorgés. Le sang ruisselait de tous côtés, la flamme s'étendait de province en province, et, dans l'excès de leur animosité, les Indiens n'épargnaient pas même leurs propres récoltes. Tant de désastres abattirent le courage des familles espagnoles; plusieurs émigrèrent pour se retirer au Pérou, et toutes peut-être eussent suivi cet exemple, sans l'arrivée du général Pédro de Viscarra, qui amena un corps de troupes assez nombreux pour lui permettre de reprendre l'offensive. Il passa le Bio-Bio, refoula les Araucans, et repeupla les villes de Chillan et de la Conception avec les habitants d'Angol et de Cova. Viscarra était septuagénaire, et peu en état de supporter longtemps les fatigues d'une pareille guerre. Aussi fut-il remplacé, six mois après, par D. Francisco Quinonès, à qui le vice-roi du Pérou confia la tâche difficile de relever la fortune de l'Espagne. Les combats qui signalèrent l'arrivée de ce gouverneur n'amenèrent aucun résultat; mais il y eut une bataille sanglante dans les plaines de Yumpel, où les deux partis éprouvèrent une grande perte, où tous deux s'attribuèrent la victoire, où tous deux enfin égorgèrent

(*) Hawkins, The observations in his voyage into the south sea, etc. 1622.

leurs prisonniers avec un raffinement inouï de cruauté (octobre 1599). A cette époque, les Araucans étaient parvenus à l'apogée de leur gloire militaire. Les armes et les chevaux qu'ils avaient enlevés aux Espagnols avaient opéré une révolution complète dans leur manière de combattre. En effet, peu de temps après la bataille de Yumpel, Paillamachu fondit inopinément sur la ville de Valdivia (14 novembre 1599) avec une armée composée de trois mille lanciers à cheval, trois cents archers, deux cents hommes couverts de cuirasses et de cottes de maille, et soixante arquebusiers. Les habitants surpris n'opposèrent aucune résistance; quatre cents furent emmenés en esclavage; le reste fut massacré. La ville, livrée aux flammes, n'offrit plus, au bout de quelques heures, qu'un amas de ruines. Le butin du vainqueur, outre les prisonniers, fut estimé deux millions de dollars.

Après cet échec, Quinones demanda son rappel, et fut remplacé par le quartier-maître Garcia Ramon.

Pendant que le Chili était ainsi le théâtre d'une guerre d'extermination, les hostilités continuaient entre l'Espagne d'une part, l'Angleterre et la Hollande de l'autre. Olivier Van Noort, amiral hollandais, vint, en l'année 1600, insulter les côtes du Chili avec une division de deux vaisseaux et un yacht; il y captura plusieurs navires espagnols richement chargés. C'était le moment où les flibustiers, attirés par l'espoir de surprendre quelques-uns de ces riches galions espagnols qui portaient à la métropole les métaux précieux extraits de ses colonies, commençaient à infester les côtes du Pérou et du Chili. Pour se procurer les rafraîchissements dont ils avaient besoin, ils relâchaient habituellement à Juan-Fernandez, où ils trouvaient des chèvres sauvages, des phoques, et des sources d'une excellente eau (*).

Garcia Ramon ne fit que passer au pouvoir. Son successeur, Alonzo Rivéra, s'y maintint pendant quatre années (de 1600 à 1604). Ce fut dans cette période que les Araucans détruisirent de fond en comble Villarica, Angol, Impériale, Valdivia, Santa-Cruz, Chillan et la Conception. Le siége d'Impériale fut signalé par le courage d'une Espagnole dont l'histoire a conservé le nom. Inez Aguiléra avait vu périr son mari et ses frères; apprenant que la garnison songeait à se rendre, elle s'opposa à ce projet par l'énergie de ses discours et par son exemple. Toujours sur la brèche, elle dirigea les opérations de la défense jusqu'au dernier moment. Alors seulement elle abandonna la place, suivie de l'évêque et de la majeure partie des habitants. La cour d'Espagne lui accorda une pension de deux cents dollars. Sa fille avait épousé le gouverneur Rivéra; mais ce mariage ayant eu lieu sans l'autorisation du roi, Rivéra fut révoqué de ses fonctions et remplacé par ce même Garcia Ramon qui l'avait précédé. Ramon amenait un puissant renfort de troupes nouvellement arrivées d'Europe; mais le toqui Huénécura, qui commandait alors les Araucans, battit ce corps, et le détruisit complétement.

Tant de désastres appelèrent enfin la sérieuse attention de la cour d'Espagne, et le roi ordonna, en 1608, que l'effectif de l'armée d'observation sur les frontières de l'Araucanie serait maintenu sur le pied de deux mille hommes; que la vice-royauté du Pérou contribuerait à l'entretien de ce corps pour une somme de 292,279 dollars (1,461,395 francs); et que l'audience royale serait rétablie à Santiago. Cette ville, éloignée du théâtre de la guerre, avait déjà, à cette époque, acquis l'importance convenable à son rang de capitale (*).

Ramon obtint quelques succès sur le toqui Huénécura. La mort le surprit au milieu de ses victoires, le 10 août 1610. Don Luis Merlo de la Fuente,

(*) Nous avons décrit plus haut l'aspect de Juan-Fernandez. Voyez-en une vue générale prise du côté du nord, *pl.* 11.

(*) La Conception et Coquimbo lui ont, depuis, disputé ce titre.

son successeur, eut à combattre Aillavila second, l'un des meilleurs capitaines araucans. Sous l'administration de don Juan Xaraquémada, qui avait remplacé Merlo, le roi d'Espagne, alors Philippe III, envoya au Chili Luis Valdivia, chargé de négocier la paix avec les indigènes, et de leur proposer la concession du territoire méridional depuis l'archipel de Chiloé jusqu'au fleuve Bio-Bio. Valdivia échoua dans cette entreprise par suite de l'irritation que causa au toqui Ancanamon la fuite de sa femme qui vint se mettre sous la protection du gouverneur. C'était une Espagnole enlevée qui avait converti à la religion catholique les deux filles d'Ancanamon et deux de ses concubines, et s'était enfuie avec elles.

Les Hollandais se montrèrent de nouveau, en 1615, sur les côtes du Chili. L'amiral Joris Spilbergen débarqua sur l'île Santa-Maria, ainsi qu'à la Conception. Dans l'une et l'autre place il incendia plusieurs maisons, et enleva des moutons, du blé, de l'orge et autres provisions. Ceci se passait sous le gouvernement d'Alonzo Rivéra qui avait été réintégré au pouvoir depuis quelques années. Ce fut lui qui introduisit au Chili les hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, qui obéissaient à un commissaire dépendant du provincial du Pérou, et avaient la direction de tous les hôpitaux. Rivéra mourut en 1617, et fut remplacé par Hernando Talaverano, qui se retira dix mois après, pour faire place à Lopez de Ulloa. Les revers que l'armée espagnole éprouva sous l'administration d'Ulloa furent si grands qu'il en mourut de chagrin le 20 novembre 1620. Christophe de la Cerda Sotomayor, auditeur principal, don Pédro Sorez de Ulloa y Léma, chevalier de l'ordre d'Alcantara, et don Francisco de Alava y Noruena furent successivement nommés gouverneurs du Chili depuis 1621 jusqu'en 1625, et sous leur administration la guerre continua avec le même acharnement. Les deux derniers eurent, en outre, à surveiller les opérations d'une flotte hollandaise, commandée par Jacques l'Hermite, qui croisa pendant huit mois sur les côtes du Chili, et causa de grands dommages au commerce espagnol. A Francisco de Alava succéda un neveu du vice-roi du Pérou, don Luis de Cordova, qui conserva l'autorité jusqu'en 1630. Il fut le premier à permettre aux créoles, descendus des conquérants espagnols, l'accès aux fonctions publiques. Sous son administration, la guerre continua avec le même caractère de férocité et la même opiniâtreté. Le nouveau toqui s'appelait alors Putapichon; c'était un jeune homme plein de bravoure et de capacité, qui, dans son enfance, avait été esclave des Espagnols.

Don Francisco Lasso de la Véga, qui avait servi avec distinction pendant les guerres de Flandre, fut nommé gouverneur du Chili en remplacement de Alava. Le parti espagnol fondait de grandes espérances sur ce choix, mais pendant la première année la fortune ne lui fut pas favorable. Le quartier-maître de l'armée fut battu et tué dans une embuscade où Putapichon l'avait attiré; les Indiens auxiliaires eux-mêmes avaient, dit-on, trahi en cette circonstance. L'année suivante, Lasso de la Véga prit une éclatante revanche, et fit éprouver aux Indiens des pertes considérables. Deux de leurs généraux, Quéropoante et Longomilla, qui partageaient avec Putapichon le commandement suprême, périrent dans cette lutte. Depuis cette époque jusqu'en 1640, les événements de la guerre n'offrent plus aucun intérêt. C'est une suite non interrompue de siéges, de surprises, d'embuscades et de massacres, où la fortune passe alternativement de l'un à l'autre camp. L'historien Tessillo en a rapporté les détails, et son livre n'est, en quelque sorte, qu'un journal que les limites de cette notice ne nous permettent pas de reproduire (*). On vit néanmoins,

(*) Tessillo, Guerra de Chile, causas de su duracion medias para su fin exemplificado en el govierno de don Francisco Lasso de la Véga, per el maestro de campo Santiago de Tessillo, etc. Madrid, 1647.

pendant cette période, un assez grand nombre d'ulmènes, dont les enfants et les femmes avaient été emmenés en captivité, faire leur soumission afin de racheter leurs familles. De son côté, le roi d'Espagne affranchit les Indiens soumis des services personnels qui, jusqu'à ce jour, avaient été exigés d'eux dans les commanderies.

Traité de paix de Quillen; nouvelles expéditions hollandaises (1640-1655). Le marquis de Baydes, don Francisco Lopez de Zuniga, nouveau gouverneur du Chili, conclut enfin cette paix dont les deux parties belligérantes avaient un égal besoin. Il *en jeta* les bases dans une entrevue qu'il s'était habilement ménagée avec Lincopichion, alors général en chef des Araucans, et la ratification en fut faite solennellement, avec échange de prisonniers et sacrifice de plusieurs lamas, dans le village de Quillen, dépendant de la province de Puren. Par ce traité, il fut convenu que le fleuve Bio-Bio servirait de limite aux territoires espagnol et araucan, le premier vers le nord, le second vers le sud. Les déserteurs devaient être rendus de part et d'autre; les forts d'Arauco et de *Paicavi*, sur le territoire des Indiens, devaient être évacués par les Espagnols. Les missionnaires auraient la liberté de prêcher la doctrine chrétienne aux Araucans, et ceux-ci, quoique libres et indépendants, reconnaîtraient la suzeraineté du roi d'Espagne. Cette dernière condition avait surtout pour objet de prévenir les envahissements des nations européennes alors en guerre avec la métropole. De ce nombre était la Hollande, dont la marine inquiétait fortement le commerce espagnol. En 1643, l'amiral Hendrick Brouwer s'approcha des côtes du Chili dans l'intention d'y contracter alliance avec les Indiens indépendants. Son escadre se composait de quatre vaisseaux et d'un yacht. Mal reçu d'abord par les indigènes de Chiloé, Brouwer débarqua plusieurs compagnies dans cette île, et y fit enlever des hommes et des bestiaux. De là, il passa sur le continent et poursuivit le cours de ses déprédations pendant plusieurs mois. Il revint ensuite à Chiloé, dans le port qui portait alors son nom, et qui est connu aujourd'hui sous celui de San-Carlos. Il y mourut le 7 août, et fut enterré un mois après à Valdivia. Élias Harckmans, qui lui succéda dans le commandement de l'expédition, fit voile immédiatement pour la rivière de Valdivia; et là, plus heureux que ne l'avait été Brouwer, il réussit à réveiller l'antipathie des naturels du pays contre les Espagnols; il contracta même un traité d'alliance avec ces Indiens, mais sans obtenir aucun avantage décisif. Le 18 octobre suivant, il s'éloigna des côtes du Chili (*).

La paix de 1640 dura quinze années sans interruption, pendant lesquelles Lasso de la Véga et Martin de Muxica se succédèrent au pouvoir.

Renouvellement des hostilités; paix de Négrète; fondation de plusieurs villes (1655-1766). Si la domination des Espagnols avait paru intolérable aux Chiliens, il en fut bientôt de même de leur voisinage. Les premiers cherchaient constamment à empiéter sur le territoire des indigènes; tantôt c'était une maison de plaisance qu'ils demandaient à y construire; d'autres maisons s'élevaient auprès et formaient un village, puis un bourg, et alors il fallait bâtir une forteresse pour la sûreté des habitants. Tantôt c'était une concession de terrain demandée par les jésuites en faveur de leurs néophytes. Ces religieux élevèrent ainsi successivement plusieurs bourgades de quelque importance : la Mocha, Santa-Juana,

(*) Après avoir rappelé succinctement les principales expéditions anglaises et hollandaises, il nous reste à indiquer les sources auxquelles on peut puiser pour obtenir plus de détails sur cet objet : Hakluyt's voyages, volume IIIe; Collection des voyages, de Churchill, tom. Ier; Tessillo, Guerra de Chile, etc.; Miroir oost et west Indical, etc. Amsterdam, 1621; Hendriks Brouwers voyagie, etc. Amst., 1643; Burney's voyage, etc.; Histoire du Chili, par Jean Yanez (holl.), Amsterdam, 1619.

Santa-Fé, San-Christoval et San-Pédro. La nouvelle religion, en imposant à ses adeptes la monogamie, l'égalité des sexes et le pardon des injures, heurtait de front les antiques préjugés de la nation des Araucans, et c'était pour ceux-ci un motif de plus de haine et de jalousie.

En 1655, sous l'administration d'Antonio Acugna, les indigènes coururent aux armes, et, guidés par le toqui de la province maritime ou Lauquen-Mapu, ils s'emparèrent des forts d'Arauco, de San-Pédro, de Colcura, de San-Rosendo, d'Estancia del Rey et de San-Christoval. Ils battirent le gouverneur Acugna lui-même dans les plaines d'Yumbel, incendièrent la ville de Chillan, et soutinrent bravement les efforts des Espagnols sous les deux gouverneurs qui succédèrent à Acugna, Pédro Porter de Casanate et Francisco Ménésès. Ce dernier enfin leur fit éprouver de sanglantes défaites; il rebâtit la plupart des forts et des villages qu'ils avaient incendiés, et gouverna avec éclat jusqu'en 1668. A cette époque il fut déposé par le vice-roi du Pérou, pour s'être marié contre le bon plaisir de l'*audiencia reale*. L'année suivante, on vit paraître sur les côtes du Chili une expédition anglaise aux ordres de sir John Narborough. Elle relâcha successivement à Nostra Senora del Socorro, au golfe de Santo-Domingo et à Valdivia, mais sans pouvoir communiquer avec les habitants. Narborough perdit même son lieutenant et trois hommes qui furent faits prisonniers. Le flibustier Barthélemy Sharp s'empara de Coquimbo en 1680, et livra cette ville au pillage.

Les hostilités avec les naturels continuèrent jusqu'en 1724, année où le gouverneur, Gabriel Cano de Aponte, fit sa paix avec eux. Le traité fut ratifié dans la ville de Négrète (*). Il y fut stipulé que les clauses du traité de Quillen seraient maintenues, et, de plus, que les Espagnols supprimeraient les capitaines de paix, magistrats de création récente qui, sous prétexte de veiller aux intérêts communs dans les villages où les missionnaires s'étaient établis, commettaient de graves abus d'autorité, et vexaient les Indiens de mille manières. Cano de Aponte mourut à Santiago en 1728, après avoir exercé pendant quinze années les fonctions de gouverneur. Son neveu, don Emmanuele Salamanca, lui succéda par disposition du vice-roi du Pérou; mais ce choix ne fut pas confirmé par le roi, qui nomma à ce poste don José Manso. Les instructions du nouveau gouverneur lui prescrivaient de se borner à rassembler les Indiens soumis et ceux qui voulaient vivre en paix, et à les réunir en société dans les villes qu'on leur bâtiraient, au lieu de s'éparpiller dans les campagnes. Manso s'adonna avec ardeur à l'exécution de ces ordres, et fonda, en 1742, les terres ou bourgs de Copiapo sur la rivière du même nom; Aconcagua, dans une vallée du même nom; San-José de Logrono, aussi appelé Melipilla, près du Maypo; Rancagua, ou Santa-Cruz de Triana, simple bourgade à 26 lieues sud de Santiago; San-Fernando, ou Colchagua, où vint s'établir promptement un collége de jésuites; San-José de Curico dans la province de Maule; Talca, chef-lieu de la même province; Tutuben et Angelès. En récompense de ses services, Manso fut nommé vice-roi du Pérou en 1746. Don Domingo Ortiz de Rozas, marchant sur les traces de son prédécesseur, fonda Sainte-Rose sur le Rio-Quillota, Guasco-Alto sur la rivière du même nom, Casablanca sur la côte de la province de Quillota, Bella-Isla, Florida, Coulému et Quirigua (1753). Il envoya enfin une colonie dans l'île déserte de Juan-Fernandez. En 1754, ce gouverneur retourna en Espagne, et y mourut. Il fut remplacé par don Manuel Amat, qui fonda une ville près de la source du Bio-Bio, et la plaça sous l'invocation de sainte Barbe; il y fit

(*) Négrète, où se passent ordinairement les transactions entre les Espagnols et les Araucans, est située entre le Rio-Duqueco et le Rio-Culabi, deux affluents du Bio-Bio, par 37° 10′ de lat. sud et 73° 20′ de long. occidentale.

construire également Talcamavida et Gualqui sur la frontière du territoire araucan. La ville de la Conception avait été incendiée par les Indiens, et détruite plusieurs fois par des tremblements de terre. Le 24 novembre 1764, les habitants se retirèrent entre le fleuve Bio-Bio et la rivère Andalien, et y fonderent la ville de Mocha, ou Nouvelle-Conception.

GUERRE DE 1766; PAIX DE SANTIAGO (1766-1786). Don Antonio Guill Gonzaga, voulant faire plus encore que ses prédécesseurs, conçut le projet de contraindre les Araucans eux-mêmes à se construire des villes. Les moyens qu'il devait employer pour cela étaient de deux sortes : la persuasion et la force. Le soin de la première devait être confié aux missionnaires et aux chefs des Indiens soumis; en cas de non-réussite, lui-même se réservait l'exécution de la seconde. Les Araucans, informés de tous ces détails par leurs espions, convoquèrent leurs ulmènes, ainsi que les principaux d'entre leurs guerriers, en conseil national, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire en cette circonstance. Les contraindre à abandonner leurs champs, leurs prairies et leurs forêts, pour s'entasser dans des villes, c'était porter une grave atteinte a leur indépendance, c'était insulter a la mémoire de leurs pères et aux mœurs de la nation. La délibération fut digne de ce peuple sérieux et resolu. On y convint que, dès les premières ouvertures qui seraient faites par les Espagnols, on tenterait de traîner l'affaire en longueur et de gagner du temps par des promesses équivoques; puis, si les Européens insistaient trop fortement, on leur demanderait les instruments et les materiaux nécessaires a la construction des villes; que, s'il le fallait ensuite, on en appellerait à la force des armes, mais seulement dans les provinces dont les habitants seraient requis de travailler, tandis que les autres offriraient leur médiation, et que, dans le cas où cette médiation ne serait pas acceptée, on en viendrait à une levée générale. Il fut convenu de plus que les missionnaires ne seraient point insultés, mais qu'ils auraient la liberté de se retirer tranquillement, et enfin l'assemblée procéda à l'élection d'un toqui général. Le choix du conseil se porta d'abord sur Antivilu, apoulmène de la province de Maquégua; mais celui-ci ayant fait observer que sa tribu était comprise parmi celles qui ne prendraient pas les armes, s'il n'y avait pas lieu d'en venir à une levée générale, les suffrages se portèrent sur Curignancu, appartenant à la province d'Angol.

Les choses se passèrent ainsi que les Araucans l'avaient prévu. A la première intimation, les Indiens opposèrent des moyens dilatoires et des réponses évasives; ils demandèrent ensuite des outils et tout ce qui leur était nécessaire pour exécuter les travaux qu'on exigeait d'eux; mais quand on eut rassemblé sur les bords du Bio-Bio les hommes de quelques-unes de leurs tribus pour y fonder une ville, ceux-ci rejetèrent au loin les outils qu'on leur avait apportés, et coururent à leurs lances. Les Espagnols surpris n'opposèrent qu'une faible résistance, et furent pour la plupart égorgés. A cette nouvelle, Gonzaga, profondément irrité, refusa la médiation que lui offraient les tribus neutres, et entra immédiatement en campagne. De leur côté, les Araucans se levèrent en masse à la voix de Curignancu, et la guerre recommença avec les mêmes alternatives de succès et de revers, et la même férocité que les précédentes. Gonzaga n'omit rien pour dompter une résistance aussi opiniâtre; plus heureux même dans ses négociations que dans ses combats, il détacha les montagnards péhuenches de la cause nationale, et contracta avec eux un traité d'alliance offensive et défensive. Fidèles à cet engagement, les Péhuenches envoyèrent à Gonzaga une forte division d'auxiliaires; mais Curignancu fit tomber ce corps dans une embuscade et le tailla en pièces. Dans cette action, Coligura, général des Péhuenches, fut fait prisonnier ainsi que son fils, et tous deux furent mis à mort par les ordres du toqui des Araucans. Cet évé-

nement, qui aurait dû établir une haine éternelle entre ces deux nations, servit au contraire à ramener la bonne harmonie parmi elles, et, depuis lors, les Araucans n'ont pas eu d'alliés plus fidèles, et les Espagnols d'ennemis plus acharnés. Déjà malade et souffrant, Gonzaga ne résista pas au chagrin que ces événements lui causèrent; il mourut en 1768, et fut remplacé par François Xavier de Moralès.

Les historiens mentionnent encore, sans en donner les détails, une affaire sanglante qui aurait eu lieu en 1778. Lasses enfin de cet état de guerre, les deux parties belligérantes convinrent d'une trêve, et se rapprochèrent ensuite pour en venir à un arrangement définitif. Curignancu, pour première condition de la paix, demanda 1° que les plénipotentiaires se réunissent à Santiago; 2° que, pendant la durée de la paix, la nation des Araucans eût la permission d'entretenir à Santiago un ministre chargé de la représenter et de défendre ses droits et ses intérêts. Les chefs de l'armée espagnole repoussèrent d'abord ces propositions avec indignation; mais le gouverneur leur ayant fait observer que la présence du ministre araucan serait un excellent moyen de s'entendre désormais et d'éviter réciproquement de nouveaux motifs de collision, ils finirent par céder. Les traités de Quillen et de Négrète furent donc ratifiés de nouveau à Santiago, et Curignancu, nommé ministre des Araucans dans cette ville, s'installa au collége de Saint-Paul, autrefois occupé par les jésuites.

Matéo de Toro Zambrano, qui, deux fois déjà, avait occupé par intérim le poste de gouverneur, avant l'installation de Gonzaga et après sa mort, y fut appelé une troisième fois par disposition de l'audience royale, et remplacé presque immédiatement par don Augustin de Jauregui, chevalier de Santiago, qui, en 1782, fut appelé à la vice-royauté du Pérou. Don Ambrosio de Bénavidès, qui recueillit sa succession, tenait les rênes du gouvernement à l'époque où écrivait l'historien Molina.

Administration d'Ambr. O'Higgins; révolte des Indiens; leur convocation au camp de Négrète (1787-1793). Un Irlandais, entré de bonne heure au service du roi d'Espagne, dans les colonies américaines, Ambroise O'Higgins, promu au grade de mestre de camp et intendant de la province de Conception, reçut, au mois de novembre 1787, les titres de président, gouverneur, et capitaine général du Chili.

Ambroise O'Higgins est, sans contredit, le plus habile administrateur que le Chili ait possédé. Il parcourut les diverses provinces de son gouvernement, y établit partout de sages règlements dans l'intérêt du commerce et de l'agriculture; il ouvrit des routes nouvelles et fit réparer les anciennes; il donna une nouvelle activité aux travaux des mines, fonda des écoles publiques, et s'occupa constamment d'améliorer la condition du peuple. Peu ambitieux de la gloire des conquérants, il voulut que les traités faits avec les Indiens fussent respectés, et ses projets n'eurent jamais pour objet que le seul territoire du Chili espagnol (*).

Valdivia, quoique située sur le territoire indépendant, était demeurée au pouvoir des Espagnols. En 1792, les Indiens tentèrent de s'en emparer, et il y eut, dans cette province, des mouvements hostiles que la prudence commandait d'étouffer promptement. Le gouverneur de Valdivia envoya Thomas de Figueroa, avec un détachement de cent cinquante hommes, contre les Indiens révoltés. Cette petite division, bien pourvue de munitions et de provisions de toute espèce, se mit en route le 3 octobre, en remontant la rivière Pichitengelen, et arriva le 6 à Dagllipuli, dans le voisinage des ennemis. Le général parcourut les bois avec un détachement de cavalerie, et brûla douze habitations indiennes remplies

(*) L'impulsion donnée à l'agriculture par ce gouverneur se fait remarquer surtout dans la belle plaine de Santiago. Nous donnons à la *pl.* 12 une vue générale de cette capitale.

de grains et de légumes. Le 10 du même mois, quatre caciques vinrent dans le camp faire leur soumission et offrir même leurs services contre les rebelles; mais d'eux d'entre eux, Manquepan et Calfunguir, trahirent bientôt la cause qu'ils disaient vouloir servir, et furent rejoindre leurs frères. Figueroa les suivit vers le Rio-Buéno, et se disposait à passer dans une petite île de cette rivière, où les transfuges s'étaient retranchés, lorsqu'un Indien de son parti arrêta deux femmes qui couraient vers le rivage de toute la vitesse de leurs chevaux, sans doute pour passer à l'ennemi. Cet homme tua l'une de ces fugitives et amena l'autre aux Espagnols. Le commandant essaya de l'interroger, mais ne put en tirer aucune réponse; obstination qui irrita tellement les Indiens présents à cette scène, qu'ils se précipitèrent sur cette malheureuse et la mirent à mort avec un enfant qu'elle portait dans ses bras. Manquepan revint cependant au camp des Espagnols, suivi de dix-huit jeunes guerriers (*mosotones*); mais Figueroa le fit arrêter sur-le-champ avec tous les siens, et, après les avoir envoyés, pour la forme, devant une sorte de conseil de guerre, il les fit fusiller. Vers le même temps il envoya à Valdivia quarante femmes et enfants qu'il avait pris dans les bois. Le 10 novembre, après avoir fait célébrer la messe et exhorté les soldats à bien défendre leur religion et leur roi, le général espagnol passa le fleuve pour attaquer les rebelles dans l'île où ils campaient; il les battit, et fit couper la tête au cacique Cayumil qui les commandait. Dans le courant de la journée les Espagnols tuèrent encore douze Indiens, au nombre desquels était la femme d'un cacique. Ils rentrèrent ensuite dans leur camp, emmenant vingt-sept chevaux, sept cents moutons et cent soixante-dix bœufs, pris à l'ennemi. En traversant les bois, ils trouvèrent une Indienne portant dans ses bras un enfant assassiné. Cette femme leur déclara que, ne pouvant réussir à étouffer les cris de son enfant et craignant d'être découverte, elle s'était déterminée à le tuer. Plusieurs caciques vinrent ensuite faire leur soumission, et Figueroa marcha à leur tête vers les ruines de la ville d'Osorno. Il y planta le drapeau espagnol, et demanda aux Indiens présents s'ils consentaient à reconnaître pour leur seigneur et maître le roi Charles IV. La réponse n'était pas douteuse. Aux cris de *vivat* se mêla le bruit d'une décharge de mousqueterie, et les caciques s'avançant alors, mirent un genou en terre et baisèrent respectueusement le drapeau espagnol. Ainsi se termina cette échauffourée (*). L'année suivante, O'Higgins convoqua les chefs des diverses tribus indiennes au camp de Négrète, dans l'intention d'y cimenter la paix avec eux. Vancouver nous a conservé le discours qu'il leur adressa à ce sujet : « Mes anciens et « honorables amis, leur dit-il, j'éprouve « une grande satisfaction à voir réunis « autour de moi les grands chefs et « les principaux capitaines des quatre « uthal-mapus qui partagent la riche « contrée qui s'étend vers le sud, depuis le fleuve Bio-Bio jusqu'à la partie « la plus méridionale, et depuis la Cordillère jusqu'à la grande mer. Je me « réjouis de ce que vous voulez bien « ensevelir dans la terre sur laquelle « vous êtes campés, vos querelles et vos « animosités. Rappelez-vous l'état misérable dans lequel je trouvai le pays. « Des deux côtés du fleuve il était ravagé et dans la désolation; les habitants y souffraient les calamités d'une « guerre furieuse excitée par leur violence et leurs passions effrénées; un « grand nombre d'entre eux furent obligés de se retirer avec leurs femmes « et leurs enfants dans les montagnes, « et réduits à la nécessité de manger « jusqu'aux chiens fidèles qui les y « avaient suivis. Cependant, avant mon « départ d'auprès de vous, vos maisons « étaient rebâties, de belles moissons « doraient vos champs, et de nombreux « troupeaux embellissaient vos prai-

(*) Extrait du journal tenu par don Thomas de Figueroa y Caravaca, commandant cette expédition. Voyez Stevenson, déjà cité, vol. I[er].

« ries; vos femmes vous fournissaient « de bons vêtements; les jeunes gens, « qui se montrent aujourd'hui ardents « et sans peur, obéissaient à la voix des « chefs, et l'on ne remarquait plus « parmi vous aucun excès, aucune « cruauté qui rappelât votre ancienne « barbarie, etc. »

En quittant son poste pour passer à la vice-royauté du Pérou, Ambroise O'Higgins fut suivi par les regrets et la vénération des habitants du Chili, indigènes, créoles ou Européens.

Nous touchons au moment où cette contree va opérer sa révolution; mais avant de commencer ce récit, il importe d'examiner l'organisation administrative et la situation morale du pays sous la domination espagnole (*).

Organisation du Chili, et sa situation morale sous la domination espagnole jusqu'en 1810. Le Chili espagnol, c'est-à-dire, toute la partie comprise au nord du Bio-Bio, était divisé en treize provinces : 1° Copiapo, 2° Coquimbo, 3° Quillota, 4° Aconcagua, 5° Melipilla, 6° Santiago, 7° Rancagua, 8° Colchagua, 9° Maule, 10° Itata, 11° Chillan, 12° Puciacay, 13° Huilquilému. Les Espagnols possédaient, en outre, Valdivia et Osorno sur le territoire des Cunches, l'archipel de Chiloé et le groupe de Juan-Fernandez. Le pouvoir suprême était confié à un personnage de distinction, revêtu ordinairement du grade de lieutenant général, qui s'intitulait gouverneur, président et capitaine général du Chili. En sa qualité de capitaine général, il avait le commandement en chef de l'armée, et c'est de lui que les trois officiers supérieurs, le mestre de camp, le sergent-major et le commissaire, recevaient des ordres; il en donnait encore aux quatre gouverneurs particuliers de Chiloé, Valdivia, Valparaiso et Juan-Fernandez. Comme président et gouverneur général, il était le suprême administrateur de la justice, et, en cette qualité, il présidait l'*audiencia reale* et les autres tribunaux supérieurs établis à Santiago. En temps de paix, il relevait directement du roi d'Espagne; mais en temps de guerre, et vu l'urgence, il était placé sous l'autorité immédiate du vice-roi du Pérou.

L'audience royale était une sorte de sénat qui jugeait en dernier ressort toutes les causes civiles ou criminelles, à l'exception de celles où la valeur en litige excédait dix mille écus; il y avait, pour celles-là, recours au conseil suprême des Indes. L'audience était divisée en deux corps ou dicastères : la chancellerie et le tribunal criminel. Chacun de ces corps se composait d'un régent, d'un fiscal ou procureur royal, d'un protecteur des Indiens et de plusieurs auditeurs (*oidores*), tous nommés par la cour et largement rétribués. Les autres tribunaux étaient ceux des finances, de la croisade, des terres vacantes, et du commerce ou consulat.

Chaque province était gouvernée par des préfets ou *corrégidors*. En principe, ces fonctionnaires devaient être nommés par la cour d'Espagne; mais, attendu l'éloignement, le gouverneur s'arrogeait souvent le droit de pourvoir aux préfectures vacantes. Leur autorité tenait à la fois du pouvoir politique et du militaire. Dans chaque capitale de province il y avait un conseil de magistrature (*cabildo*), composé de plusieurs *régidors* ou membres perpétuels, d'un porte-étendard, d'un procureur, d'un alcade provincial, d'un alguazil ou justicier en chef, et de deux alcades ou consuls. Ceux-ci étaient choisis annuellement par le cabildo, et tirés des rangs de la noblesse.

Le gouvernement ecclésiastique embrassait deux diocèses : l'évêché de Santiago et celui de la Conception, tous deux suffragants de l'archevêché de Lima. Le tribunal du saint-office du Pérou entretenait en outre à Santiago un commissaire-inquisiteur et divers employés subalternes.

L'armée se composait des troupes régulières, dont la force variait de cinq cents à deux mille hommes, des auxi-

(*) Plusieurs navigateurs célèbres touchèrent successivement au Chili : Georges Anson, en 1741, la Pérouse, en 1786, et Vancouver, en 1795.

taires indiens et des milices urbaines créées par le gouverneur Augustin Jauréguy. En 1792, la force de la milice s'élevait à quinze mille huit cent cinquante-six hommes. L'armée régulière était généralement composée de soldats d'élite qui avaient déjà servi en Italie ou dans les Pays-Bas.

Tant que Charles-Quint vécut, les colonies espagnoles furent traitées avec quelque ménagement; mais après lui les finances étaient obérées, les ressources épuisées, le peuple mécontent et prêt à se soulever sur tous les points; et dans l'embarras où se trouvèrent alors les hommes qui tenaient les rênes du gouvernement, ils ne virent que l'Amérique qui pût les sauver. La nécessité étouffa toute pitié, et les besoins du moment ne permirent pas de songer à l'avenir. Non content de torturer les indigènes et de bouleverser la surface entière des provinces conquises, pour y découvrir tout ce que leurs entrailles recélaient d'or et d'argent, on y mit toutes les places à l'encan; celui qui avait acheté la sienne ne manquait pas de la faire payer à ses subordonnes, ceux-ci à d'autres, et ainsi de suite *jusqu'au* dernier anneau de la *chaîne sociale*, *jusqu'à* l'ouvrier, espèce de bête de somme que l'on chargeait de fardeaux énormes, que l'on brisait de coups, et à qui on jetait à regret une chétive nourriture. La métropole, dans ses échanges de commerce avec les colonies, ne s'attribuait pas seulement la plus grosse part, elle les voulait toutes. C'est ainsi, par exemple, qu'il fallait que le Chili cessât de cultiver la vigne et l'olivier, pour consommer uniquement les vins et les huiles tirés d'Espagne. Les droits de douane imposés aux provenances de la colonie étaient des plus exagérés. Les trésors de l'Amérique du Sud devaient passer dans la métropole, et les Américains n'avaient pas même la permission d'acheter à d'autres nations les articles de consommation que l'Espagne ne produisait pas. Aux Espagnols seuls appartenait le droit de s'établir dans les colonies américaines. La plus sombre jalousie veillait à la garde de ces possessions d'outre-mer; et il fallait aux navires étrangers qui désiraient y aborder une permission spéciale de la cour de Madrid. Le cas de détresse ne faisait pas même exception à cette règle, et tout bâtiment qui venait y chercher un abri contre la tempête était saisi, alors même qu'il appartenait à une nation alliée de l'Espagne, et son équipage était mis aux fers.

Les excès de tout genre des agents du pouvoir, leurs extorsions, leur tyrannie devenaient de plus en plus intolérables pour ces malheureux colons, dont la misère et l'humiliation étaient l'unique partage. L'ignorance chez eux n'était pas un vice, mais une nécessité; les livres et les instruments scientifiques manquaient partout, et la pensée était esclave.

Ainsi les Chiliens étaient depuis longtemps disposés à une révolution lorsque l'Espagne opéra la sienne, et les nouvelles dissensions que cet événement introduisit dans la colonie servirent à hâter une scission que les fautes de la métropole avaient rendue inévitable. Les causes de cette révolution ont été partout les mêmes dans les diverses parties de l'Amérique espagnole, et les perturbations de la mère patrie n'ont fait que servir de prétexte à ce mouvement, qui, en réalité, a eu pour objet de rétablir l'ordre interverti (*).

RÉVOLUTION (1810). La vice-royauté du Pérou, le Vénézuela et Buénos-Ayres avaient commencé le mouve-

(*) La marche rapide de cette histoire ne nous a pas permis de mentionner, à leurs places respectives, divers événements qui n'eurent qu'une importance locale. Tels sont les tremblements de terre des 13 mai 1647, 15 mars 1657, et 8 juillet 1730. Ce dernier causa surtout de grands dommages à la capitale du Chili. Le gouverneur s'empressa de réparer le mal, et saisit cette occasion pour embellir la ville. Heureusement située loin du théâtre de la guerre, Santiago a conservé, depuis sa fondation, une grande importance relative. Nous en reparlerons plus bas avec quelques détails. Les *pl.* 13, 14, 15 et 16 représentent ce qu'il y a de plus curieux à voir dans cette ville.

ment révolutionnaire, et le Chili n'attendait plus qu'une occasion favorable pour suivre cette impulsion, lorsque la junte provinciale de Buénos-Ayres, frappée de l'avantage qu'il y aurait pour l'Amérique espagnole à se lever en masse contre l'ennemi commun, envoya dans les autres colonies des agents chargés de les exciter à secouer leurs fers. Un créole nommé Antonio Alvarez Jonte, qui avait déjà occupé un poste diplomatique, fut chargé de se rendre à Santiago pour y propager les idées révolutionnaires. Carrasco, alors gouverneur du Chili, tenait au parti français. Ses ennemis lui ont reproché d'avoir, à cette époque, vexé les familles les plus influentes du pays, les Roxas, les Ovalle, et les Véra; de s'être entouré de baïonnettes, et d'avoir installé de force ses créatures dans les emplois publics; mais en temps de révolution on ne manque jamais de raison pour accuser un ennemi politique (*). Sur ces entrefaites on vit arriver au Chili des émissaires que la junte suprême d'Espagne y envoyait au nom de Ferdinand VII. Dans son embarras, le gouverneur ne trouva rien de mieux à faire que de convoquer une assemblée générale composée des principaux fonctionnaires, des riches propriétaires, et des plus notables d'entre les diverses classes industrielles, pour lui présenter un rapport sur la situation de la mère patrie, et lui donner communication des ordres que la régence française venait de transmettre. L'assemblée élut d'abord Carrasco pour son président; puis, elle le mit en état d'accusation, et finit par le déposer de ses fonctions de gouverneur, pour motif d'incapacité et de conduite illégale. Un gouvernement provisoire fut institué immédiatement par les soins de l'assemblée, et confié à une junte de cinq membres : le marquis de la Plata, président; François Reyno, Jean-Henri Rosales, Jean-Martin Rosas, membres, et Ignace Carréra, secrétaire. Le brigadier général Torre, comte de la Conquista, fut nommé gouverneur en remplacement de Carrasco. L'audience royale enfin fut dissoute, et remplacée par une chambre d'appel.

Tel fut le premier pas que firent les habitants du Chili vers une ère nouvelle; mais il y avait loin encore de ces mouvements à une révolution; aussi les premiers qui osèrent, à cette époque, prononcer le mot d'indépendance, furent-ils envoyés prisonniers à Lima.

Le comte de la Conquista mourut peu après son installation au poste de gouverneur; il fut remplacé par don Juan-Martinez Rosas. La junte, vacillante et incertaine, avait convoqué un congrès national à Santiago, et cette mesure si précipitée prouve bien jusqu'à quel point les dépositaires du pouvoir étaient alors embarrassés de leur position, et irrésolus sur les suites qu'il convenait de donner aux premiers mouvements révolutionnaires. On vient de voir le gouverneur Carrasco décréter la formation d'un congrès. Cette assemblée nomme une junte, et se retire. La junte, à son tour, appelle un nouveau congrès, et s'éloigne. Ainsi nul ne voulait prendre une responsabilité prématurée; chacun cherchait à se donner l'apparence d'avoir fait quelque chose pour la patrie, et croyait avoir atteint ce but en gagnant du temps. Mais ce n'est pas tout; nous allons voir la nouvelle assemblée se hâter, elle aussi, de nommer une junte.

Cependant, les députés qui se disposaient à se rendre à Santiago eurent à lutter contre les entraves et les persécutions que le parti royaliste leur suscita; car déjà, à cette époque, les Espagnols savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur les protestations de fidélité à Ferdinand VII, que le nouveau gouvernement ne cessait de mettre en avant. Thomas Figuéroa, dont nous avons mentionné l'expédition contre les Indiens révoltés à Valdivia, traversait les Andes au commencement du mois d'avril 1811, avec un corps de quatre cents hommes qu'il conduisait

(*) Manifeste de Bernard O'Higgins, 12 février 1818.

au secours des royalistes de Buénos-Ayres. Arrivé à Casa-Blanca, il y trouva un détachement de dragons qu'il réunit à sa petite troupe. Entraîné par l'enthousiasme que manifestaient ses soldats, Figuéroa conçut l'espoir de relever la cause du royalisme, et, revenant sur ses pas, il se présenta inopinément devant Santiago le 14 du mois d'avril, et signifia aux députés qui, en ce moment, arrivaient en foule, d'avoir à retourner chez eux; mais le peuple, plus irrité qu'effrayé de cette sommation, courut aux armes et se rendit sur la place publique où le chef espagnol avait rangé sa troupe en bataille. Le combat ne fut ni long, ni douteux. Les royalistes, enfoncés de toutes parts, cherchèrent leur salut dans la fuite; Figuéroa lui-même, suivi d'un petit nombre des siens, se retira dans le couvent de San-Domingo. Il croyait y avoir trouvé un asile sûr; mais, le lendemain, livré aux vainqueurs, il fut immédiatement fusillé. Ses complices furent condamnés au bannissement.

Le congrès put alors s'organiser paisiblement; et, dès le mois de juin suivant, il se constitua définitivement en assemblée législative. Sa politique fut à la fois libérale et prudente; il laissa aux Espagnols mécontents un délai de six mois pour disposer de leurs biens et abandonner la colonie dans le cas où ils croiraient devoir prendre ce parti. Il proclama la liberté de tous les enfants des esclaves du Chili; ceux qui viendraient s'établir dans le pays, six mois après la promulgation de ce décret, étaient aussi reconnus libres. La liberté de la presse fut sanctionnée, mais en principe seulement, car, de fait, il n'existait pas alors une seule presse dans tout le Chili. Le traitement du clergé fut diminué, et une loi ordonna que les curés seraient payés, désormais, par le trésor public, et non par leurs paroissiens respectifs. Divers abus d'administration devinrent l'objet particulier de la sollicitude du congrès. La junte fut déposée, et l'autorité exécutive confiée à un triumvirat : J. M. Rosas, M. de Incarnada, et Mac-Kenna. Il créa l'ordre de la *Légion du mérite*. Enfin la liberté commerciale ne fut soumise qu'aux seules restrictions que sembla commander l'intérêt de deux manufactures établies dans le pays, l'une de flanelles, l'autre de toiles de chanvre (*).

Les Carréra. Le congrès, en prenant de semblables mesures, continuait à agir au nom de Ferdinand VII; et cependant un parti puissant s'était formé dans son sein, en faveur de l'indépendance absolue. A la tête de ce parti on voyait figurer les Carréra, famille influente par ses richesses et ses alliances. Don Ignacio Carréra était un vieillard respectable, libéral, et sincèrement dévoué à son pays. Ses trois fils, Juan-José, José-Miguel, et Luis, s'étaient fait remarquer déjà par leur bravoure et leurs talents; ils avaient tous les vices et toutes les qualités des créoles : amants passionnés du plaisir, du faste et de l'indépendance, on leur reprochait d'être libertins, querelleurs et ambitieux. Leur sœur, dona Xaviera, se trouvait alliée aux plus nobles familles du Chili.

Parmi les adversaires d'Ignacio Carréra, figurait en première ligne D. Francisco-Xaviero de la Reyna, chef des Penckistes, nom sous lequel on désignait les habitants de la province de Penco, et généralement ceux qui auraient voulu que le siége du gouvernement fût transféré à la Conception, attendu, disaient-ils, que les provinces du sud étaient généralement plus peuplées, plus riches, plus fécondes en hommes de talent que celles du centre.

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Valparaiso (27 juillet 1811) un officier au service d'Espagne, M. Fleming, qui invita le congrès, au nom de son gouvernement, à envoyer des représentants aux cortès. Le même officier étant passé au Pérou, écrivit de Lima, le 3 octobre suivant, qu'il savait, de

(*) Outline of the revolution of Spanish-America, part. III, ch. II. London, 1817; Conversation's lexikon; Art de vérifier les dates.

bonne source, que le cabinet de Saint-James désapprouvait la révolution américaine. Nous dirons, par anticipation, que cette assertion fut démentie, en 1813, par lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre à Rio-Janeiro.

De son côté, le vice-roi du Pérou, comte Abascal, avait écrit au congrès pour confirmer ses pouvoirs au nom du roi d'Espagne.

Dans cet état de choses, l'assemblée chercha à se maintenir entre les deux partis. Elle continua à agir au nom de la royauté absente, quoique, en sous main, elle prît des mesures pour investir les créoles du commandement de l'armée. Cette mesure fut confiée aux trois frères Carréra; mais ceux-ci dépassèrent les instructions qui leur avaient été données; et, mettant à profit l'influence qu'ils exerçaient sur les troupes, ils commencèrent à parler en maîtres. Don José-Miguel, le second des trois frères, avait servi en Espagne, et y avait obtenu, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement d'un régiment de hussards. Le congrès le nomma général en chef de l'armée; son frère aîné, don Juan-José, lui fut adjoint en qualité de second, avec le titre de colonel de grenadiers; et le plus jeune, don Luis, reçut le commandement de l'artillerie.

Le 15 novembre, à la pointe du jour, les trois frères se mirent à la tête des troupes avec l'intention d'opérer une révolution dans leur seul intérêt personnel. José-Miguel, l'âme de ce parti, fit arrêter plusieurs officiers dont le dévouement lui était suspect; et, de ce nombre, était Mac-Kenna. Il força le congrès à déposer la junte, et à la remplacer par une commission dont il voulut faire partie lui-même. Il fit, en outre, créer un régiment de cavalerie, *gran-guardia nacional*, dont il prit le commandement, se donnant ainsi de véritables gardes du corps qui, au besoin, pouvaient l'aider dans ses projets d'usurpation. Enfin, il destitua les principaux fonctionnaires et revêtit de leurs emplois ses amis et ses parents. Il ne lui restait plus qu'à dissoudre le congrès, et cette mesure ne se fit pas longtemps attendre.

Ainsi s'établit une domination militaire qui ne tarda pas à exciter un mécontentement général. Les frères Carréra, braves, ardents et voluptueux, étaient adorés par la jeunesse militaire, et c'était sur elle qu'ils s'appuyaient. Quant à la classe des propriétaires et à celle des industriels, ils les pressuraient sans pitié et les accablaient d'impôts, s'inquiétant peu d'accroître ainsi le nombre de leurs ennemis. L'année 1812 s'écoula sans amener aucun changement dans la situation des partis. Seulement on vit alors paraître sur la scène un homme qui devait, un jour, y jouer un grand rôle, Bernardo O'Higgins, fils de l'ancien gouverneur don Ambrosio. Bernard O'Higgins, alors capitaine de milice, se rallia à la cause des Carréra, et fut nommé successivement à plusieurs grades, et, enfin, à celui de brigadier général.

En 1813, José-Miguel prépara une expédition contre la ville de la Conception qui ne reconnaissait pas son autorité; mais, des soins plus importants l'ayant détourné de ce projet, il rentra à Santiago le 12 mars, et y publia une constitution où le pouvoir de la junte se trouvait balancé par celui d'un sénat.

Expédition de Paréja et de Gainza. L'anarchie qui régnait alors au Chili offrait aux royalistes une chance de succès que le vice-roi du Pérou ne voulut pas négliger. Une division aux ordres du brigadier Paréja partit de Callao au commencement de l'année 1813, et débarqua, peu après, à Talcalhuano, que l'on peut considérer comme le port de la Conception. Paréja s'en empara à peu près sans coup férir, et marcha ensuite sur la Conception, dont la garnison vint se rallier à lui; son corps d'armée, ainsi renforcé, présentait un effectif de quatre mille hommes.

José-Miguel Carréra, informé de cet événement, laissa le gouvernement à son frère Juan-José, et partit à la tête d'une division de six mille hommes.

Avant de s'éloigner de la capitale, il avait rendu la liberté à Mac-Kenna, et l'avait nommé lieutenant-colonel et quartier-maître général. Il en avait agi de même à l'égard des autres officiers qu'il avait expulsés ou incarcérés au mois de septembre 1811; et, quant à O'Higgins, il l'investit du commandement des troupes et de la milice du pays. Arrivé à Talca, José-Miguel y établit son quartier général; et, dans la nuit du 12 avril, il envoya un détachement qui surprit le camp des ennemis à Yerbas-Buonas, et le mit dans une déroute complète. Paréja, cependant, étant parvenu à rallier ses troupes, les conduisit à Chillan, où il se fortifia et se maintint pendant près d'une année. Il mourut à cette époque, et fut remplacé par le brigadier Gainza arrivé depuis peu de Lima, avec des troupes fraîches. Au mois de juillet suivant, la divison de Gainza fut encore renforcée par un corps de troupes que lui amena le colonel Marotto; de sorte que Gainza se vit en mesure de sortir de Chillan et de reprendre l'offensive. Il se dirigea vers Talca. Cette ville, où la nouvelle junte, composée alors de Perez, Eyzaguirre et Infante, tenait ses sessions, tomba au pouvoir du général espagnol. Ce revers fut attribué en grande partie à l'impéritie de Carréra, et servit de prétexte à ses ennemis pour soulever le peuple contre lui. La haine est contagieuse; bientôt il ne fut plus question au Chili que du despotisme, des exactions et des débordements des Carrera; l'armée elle-même sembla les abandonner. En conséquence, le 24 novembre 1813, O'Higgins fut appelé par acclamation au commandement suprême de l'armée en remplacement de José-Miguel. Celui-ci, accompagné de Luis, cherchait à regagner Santiago, lorsqu'il fut rencontré par un détachement de cavalerie espagnole, qui les conduisit tous deux à Chillan.

Les deux partis désiraient également la paix; les royalistes, parce qu'ils étaient effrayés de la disproportion numérique de leurs forces comparées aux troupes ennemies; les indépendants, parce qu'ils manquaient à peu près de tout pour faire la guerre. Plusieurs corps de l'armée d'O'Higgins n'étaient armés que de jougs de bœufs; mais c'était surtout l'artillerie qui était la partie faible de cette armée. O'Higgins avait fait faire un gros canon de bois qui creva à la quatrième décharge. Cependant les royalistes furent deux fois battus, les 19 et 20 mars 1814, par O'Higgins et par Mac-Kenna, son lieutenant; mais ces engagements avaient peu d'importance, et les échecs éprouvés par Gainza n'empêchèrent pas ce général de se diriger sur Santiago, qu'il savait être dépourvu de toute défense. Déjà il avait franchi le Maule, lorsque O'Higgins, déployant en cette circonstance une activité extraordinaire, se montra sur ses derrières, et le harcela si bien, que l'armée espagnole n'osa plus continuer sa route; elle rentra à Talca.

Le danger qu'avait couru la capitale pouvait être attribué à l'imprévoyance de la junte, qui fut, en conséquence, dissoute et remplacée par un directeur suprême. Les suffrages se portèrent sur Henriquez de Lastra, gouverneur du département de la marine, à Valparaiso.

La frégate anglaise *Phébé*, commandée par le capitaine Hillier, arriva au Chili, venant du Pérou. Elle apportait à Gainza des instructions du vice-roi pour en venir à un arrangement avec le directeur du Chili. Celui-ci, après avoir consulté les principaux habitants de Santiago, entra en pourparler avec le général espagnol, et lui proposa une capitulation qui fut acceptée et conclue à Zirca, près de Talca, le 3 mai suivant. En vertu de ce traité, le Chili devait former partie intégrante de la monarchie espagnole; il consentait, en cette qualité, à envoyer des députés aux cortès, afin de sanctionner la constitution décrétée par cette assemblée; il reconnaissait aussi l'autorité de Ferdinand VII et de la régence, à condition que le gouvernement intérieur du Chili serait maintenu dans tous ses pouvoirs et priviléges; et que le commerce serait

libre avec les puissances alliées et neutres, et notamment avec la Grande-Bretagne, à qui l'Espagne devait, avec l'aide de Dieu et de sa courageuse constance, son existence politique. Les hostilités devaient cesser immédiatement, et les troupes royales s'obligeaient à quitter le Chili sous deux mois, remettant les places qu'elles occupaient dans l'état où elles les avaient trouvées. Enfin, deux officiers supérieurs furent livrés, comme otages, de part et d'autre.

EXPÉDITION D'OSORIO. L'événement prouva bientôt que le vice-roi n'avait cherché qu'à gagner du temps. En effet, ayant reçu d'Espagne quelques nouvelles troupes, et notamment le régiment de Talavera, il envoya le général Osorio, à la tête de quatre mille hommes, pour remplacer Gainza, déclarant en même temps que ce dernier avait outrepassé ses pouvoirs dans la convention de Zirca, dont la ratification était chose impossible. Osorio débarqua à Talcahuano le 12 août 1814, et se dirigea immédiatement sur la capitale.

Pendant qu'il opérait ce mouvement, les deux frères Carréra, José-Miguel et Luis, parvinrent à s'échapper de leur prison de Chillan; et, déguisés en paysans, ils rentrèrent à Santiago le 23 août. Là, pour mieux donner le change sur leurs véritables intentions, Luis alla se constituer prisonnier; mais, le lendemain, José-Miguel se présenta à ses anciens frères d'armes qui le reçurent avec acclamation. Le peuple lui-même se joignit à la garnison, et, en un instant, une nouvelle révolution fut consommée. La junte fut rétablie, la charge de directeur abolie, Luis remis en liberté, et José-Miguel réintégré dans le commandement suprême de l'armée. Cependant une partie des habitants les plus notables de Santiago avait vu avec regret le retour des Carréra. Une députation fut envoyée à O'Higgins pour prier ce général de venir délivrer la capitale de la tyrannie de José-Miguel qui avait, disait-on, enlevé de la caisse du gouvernement huit cent mille dollars. Il est vrai que Carréra, en reprenant les rênes du pouvoir, s'était emparé aussi des fonds du trésor; mais rien ne prouve qu'il ait voulu les affecter à des dépenses étrangères au service de l'État.

O'Higgins, en apprenant la réintégration des Carréra et les vœux des habitants de Santiago, détacha de son armée un corps de deux mille hommes, qu'il chargea d'observer les royalistes, et reprit avec le reste le chemin de la capitale. José-Miguel vint au-devant de lui, le rencontra à Espejo, dans la plaine de Maypo, le battit et le fit prisonnier. O'Higgins s'attendait à être traduit devant un conseil de guerre; mais, loin de là, son généreux vainqueur lui offrit le commandement en second dans l'armée, s'il voulait consentir à faire cause commune avec lui contre l'ennemi public. Cette proposition ayant été acceptée par le prisonnier, il fut rendu à la liberté, et renvoyé à son armée.

Carréra revint triomphant à Santiago, et prit, contre plusieurs officiers dont le dévouement lui semblait suspect, des mesures de rigueur qui amenèrent de nombreuses désertions.

Abandonné à lui-même, et ayant vu le nombre de ses soldats diminuer à la suite de sa défaite à Maypo, O'Higgins se retrancha à Rancagua (*), et y attendit l'ennemi. Osorio ne tarda pas à se montrer; il pénétra dans la ville même, et attaqua les indépendants avec la plus grande vigueur. O'Higgins se défendit bravement pendant quarante-huit heures. Son adversaire, étonné d'une résistance si opiniâtre, lui fit dire que, s'il voulait se rendre, il lui garantissait sa sûreté personnelle, et s'engageait même à lui obtenir la bienveillance du roi. « Je n'accepterais pas « même le ciel du roi d'Espagne, » ré-

(*) Rancagua, plus connue sous le nom de Santa-Cruz de Triana, chef-lieu de l'ancienne province de ce nom, est située sur la rive droite du Rio-Cachapoal, à 23 lieues sud de Santiago. Sa fondation, ainsi que nous l'avons déjà dit, date de 1742; elle est due au gouverneur don José Manso.

pondit O'Higgins. — Voyant ensuite qu'une plus longue défense était impossible, il fit coudre une bande noire sur son drapeau, et tirer encore quelques coups de canon avec des dollars en guise de mitraille. Puis, à la lueur de l'incendie, se faisant jour, l'épée à la main, au travers des bataillons carrés qui se formaient autour de lui, il regagna Santiago, suivi de 300 dragons, seuls débris de son armée (*).

Pendant cette action, les deux frères Carrera s'étaient tenus à peu de distance du champ de bataille avec une division de réserve forte de huit cents hommes. Témoins passifs de cette lutte inégale, ils ne tentèrent aucun mouvement en faveur des indépendants, circonstance inexplicable après la conduite généreuse que José-Miguel avait tenue à l'égard d'O'Higgins.

Les soldats de Carréra, qui formaient la garnison de Santiago, ayant commis quelques actes de violence et de déprédation, les habitants, exaspérés de cette conduite, envoyèrent des députes à Osorio pour le prier de hâter sa marche vers la capitale. Après cette démarche, il était évident que la place n'était plus tenable pour les indépendants. En conséquence, Carréra fit démanteler les fortifications, et brûler les registres sur lesquels étaient inscrits les actes du nouveau gouvernement, et quitta la ville le 1[er] octobre 1814, suivi de six cents soldats environ et de deux mille habitants, qui abandonnaient leurs foyers sans savoir s'ils pourraient jamais y rentrer. Avec Carréra s'éloignait également les chefs de l'armée chilienne : O'Higgins, Mac-Kenna, Benevente et don Manuel Rodriguez, l'un des plus braves défenseurs de la cause de l'indépendance. La caravane fugitive se dirigea vers Mendoza, mais son passage dans la Cordillère ne s'effectua pas sans de grandes pertes. Le froid et la faim décimèrent surtout les femmes et les enfants. Rodriguez seul ne voulut pas franchir la frontière; il resta au Chili, et y orgnisa des guérillas qui ne cessèrent de harceler et de tourmenter les royalistes.

(*) Rapport d'O'Higgins; Outline of revolution, etc.; Révolution de l'Amérique du sud; M. Graham; Miers, etc.

Ce fut le 5 du même mois que le vainqueur fit son entrée dans la capitale. Là, ainsi qu'on devait s'y attendre, il renversa toutes les institutions politiques du dernier gouvernement, et il fit plus encore : il institua une chambre de *Purification* composée d'officiers espagnols, sous la présidence du major San-Bruno. Les malheureux habitants, cités tour à tour devant ce tribunal redoutable, devinrent les victimes des plus odieuses persécutions. Cent d'entre eux, environ, furent déportés dans l'île déserte de Juan-Fernandez; les autres furent bannis, ou soumis à d'énormes amendes, ou, enfin, jetés dans les cachots.

Croyant ainsi avoir purifié le pays, Osorio reprit la route de Lima, laissant un Espagnol, Marco de Pontagil, revêtu du titre de gouverneur du Chili, et chargé de continuer ce système de vengeance et de proscription. Les autres villes, à l'imitation de la capitale, avaient fait leur soumission.

EXPÉDITION DES BUENOS-AYRIENS. Deux années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans l'existence politique du Chili. Les Espagnols poursuivaient impitoyablement le cours de leurs proscriptions, et Rodriguez, avec ses braves guérillas, continuait à les inquiéter vivement. Cependant la révolution était consommée à Buénos-Ayres, dans le Tucuman, à Mendoza, au Paraguay, à Cordova, à Santa-Fé et à Rioja. La cause de la monarchie était perdue à jamais dans l'Amérique du Sud; mais le haut Pérou et le Chili étaient encore au pouvoir des armées royales. Le gouvernement de Buénos-Ayres pensa que l'intérêt des provinces indépendantes, et le sien en particulier, exigeaient l'expulsion absolue des Espagnols du sol de l'Amérique méridionale. Si les armées et les flottes du roi d'Espagne continuaient à occuper les places fortes et les ports du Chili, la guerre était éternisée, et la liberté, sans cesse inquiétée par le voisinage de

ses ennemis, ne pourrait jamais asseoir ses institutions sur une base durable. Il accueillit donc avec empressement les sollicitations des réfugiés de Mendoza, et leur fournit les moyens d'organiser un corps d'armée. Carréra avait quitté Buénos-Ayres pour passer aux États-Unis, d'où il espérait ramener des secours en hommes et en munitions de guerre. O'Higgins paraissait donc destiné à avoir le commandement en chef de l'expédition, mais le gouvernement de Buénos-Ayres le déféra au général San-Martin.

San-Martin. Don José San-Martin, né dans les missions du Paraguay, de parents espagnols, servait en Europe à l'époque où l'Espagne fut envahie par les Français. Il obtint successivement, en récompense de ses services, les grades de capitaine, aide de camp de police du général Jordan, et lieutenant-colonel. Ayant sollicité du général Castanos un grade supérieur qu'il ne put obtenir, ce refus le blessa tellement qu'il quitta le service de l'Espagne et se rendit en Angleterre, d'où il passa à Buénos-Ayres en 1811. Il y reçut le commandement d'un escadron de cavalerie de l'armée des indépendants, et obtint, auprès de Montevideo, quelques succès qui lui valurent le grade de colonel. Plus tard, le président Puyrédon le chargea de réorganiser l'armée du Pérou, le nomma gouverneur de Mendoza, et l'éleva enfin au commandement en chef de l'armée des Andes. Sa taille était haute, sa physionomie mâle et caractérisée. Sa bravoure était celle d'un bon soldat, ses talents, ceux d'un médiocre général. Les succès éclatants qu'il obtint par la suite, et la carrière brillante qu'il parcourut, furent les résultats éphémères de circonstances auxquelles l'ambition eut plus de part que le mérite. Son irrésolution et la lenteur de ses mouvements changèrent plusieurs fois en défaites des actions qui auraient pu être glorieuses pour ses armes. D'ailleurs, politique habile, dissimulé, doué d'un esprit fin et souple, affectant une grande modestie, il eut le talent de conquérir l'opinion publique et de conserver longtemps sa conquête. Plusieurs crimes, dont quelques-uns seront rapportés ici, lui sont généralement attribués en Amérique. La politique a pu, dans sa pensée, les rendre nécessaires; mais l'histoire n'admet pas de pareilles excuses : elle flétrit le forfait partout où elle le rencontre.

O'Higgins. Nous avons dit déjà que Bernard O'Higgins était le fils de l'ancien vice-roi du Pérou Ambroise O'Higgins. Il hérita de plusieurs des belles qualités qui distinguaient son père, une bravoure à toute épreuve, l'énergie dans l'exécution, la franchise dans le caractère et la rectitude dans le jugement. Passionné pour son pays et pour la cause de la liberté, il n'est pas de sacrifices qu'il ne soit disposé à leur faire. Dans la vie privée, il est du caractère le plus aimable, et se montre toujours affable, doux et complaisant. On lui a reproché d'être lent à prendre une détermination, de se trop défier de ses propres moyens, et de considérer toujours le dernier avis qu'on lui donne comme le meilleur. Un créole disait de lui : « Il entre dans « sa composition trop de cire et pas as- « sez d'acier (*). »

Bataille de Chacabuco. L'armée des Andes ne comptait pas plus de trois mille cinq cents hommes, ainsi répartis : un régiment de grenadiers à cheval fort de cinq cent cinquante hommes, dont le commandement fut donné au colonel M. Rodriguez; quatre bataillons d'infanterie numéros 1, 7, 8 et 11, présentant un effectif de deux mille sept cents hommes; artillerie, deux cent cinquante hommes. Le général en chef San-Martin avait sous ses ordres les généraux Soler et O'Higgins. Le départ eut lieu vers le milieu de janvier. Les divers corps de l'armée, avant de se mettre en marche, prêtè-

(*) Précis historique sur la révolution des provinces unies de l'Amérique du Sud, etc., par A. F*** (Frossard), ex-commissaire des guerres, part. III, ch. I. Paris, 1819; Stevenson, Relation historique d'un séjour de 20 ans etc. liv. III, ch. VIII.

rent le serment, dont voici la formule: « Unis de cœur, et les mains jointes, « nous jurons, en présence du Dieu « éternel, par la mer, la terre et le « firmament, de ne souffrir désormais « aucun tyran en Colombie, et, nou- « veaux héros spartiates, de ne jamais « porter les chaînes de l'esclavage, « tant que les étoiles brilleront dans le « ciel et que le sang coulera dans nos « veines. » Chaque soldat, indépendamment de son équipage militaire, portait un poncho et un sac de provisions pour huit jours, du *charque* (*) et du maïs grillé; mais c'était à cela que le général en chef avait borné ses prévisions, et cette armée, qui se disposait à franchir les sommités de la Cordillère à une élévation de douze à quinze mille pieds, sur une route de cent lieues, n'avait ni tentes, ni fourgons, ni fourrage pour ses chevaux. Il était important de cacher à l'ennemi l'itinéraire prescrit à l'expédition libératrice, et San-Martin y donna tous ses soins; il avait arrêté que ce serait par le passage de los Patos que l'on entrerait au Chili; mais afin de donner le change aux royalistes, il entama une négociation avec les Indiens qui habitent les environs du Passo de Planchon, pour en obtenir la permission de traverser leur territoire. Les montagnards, flattés de cette déférence, répondirent qu'ils savaient fort bien que le général pouvait, avec son armée, se passer de leur consentement, mais que d'ailleurs ils le lui accordaient avec plaisir, et qu'ils étaient prêts encore à lui fournir tous les secours dont il aurait besoin. Les voyant si bien disposés, San-Martin proposa à leur cacique Maripan d'aller dire au capitaine général Marco que les indépendants avaient l'intention de passer par le Planchon; pour prix de ce service, San-Martin offrit de riches présents, et, entre autres, quinze cents juments. L'Indien accepta la proposition, et s'acquitta fort bien de ce stratagème. Non content de cela, le général indépendant envoya, par le défilé d'Uspallata, un émissaire chargé de fausses dépêches dans lesquelles il annonçait aux mécontents du Chili que le moment de leur délivrance approchait, et que l'armée libératrice était sur le point de franchir le Planchon. Dans le fait, il y fit passer le lieutenant-colonel Ramon Freyre avec un faible détachement de cavalerie, tandis qu'il envoyait le colonel Héras avec un bataillon et cent chevaux par Uspallata, et que lui-même, avec le gros de l'armée, se dirigeait vers los Patos. Le trajet se fit en huit jours. Arrivés dans la vallée d'Aconcagua, au-dessus de Santa-Rosa, les hommes et les chevaux étaient exténués de fatigue, transis de froid, et pressés par la faim; mais les habitants s'empressèrent de venir à leur secours, et leur apportèrent des vivres, du fourrage, ainsi que les objets dont ils éprouvaient le besoin le plus urgent.

Trompé cependant par le stratagème des indépendants, le général espagnol avait concentré ses forces à Rancagua. Le 4 février, son chef d'état-major, don Miguel Atero, l'informa que l'ennemi était arrivé à Santa-Rosa et qu'il s'avançait rapidement. Le major Vila, qui avait été chargé de surveiller le passage de los Patos, transmit le même avis, et fit savoir qu'il s'était replié en attendant qu'on lui envoyât du renfort. Ces deux chefs opérèrent leur jonction et se portèrent à Santa-Rosa, où ils furent ralliés, dans la journée du 6, par le colonel Quintanilla, à la tête d'un bataillon de carabiniers que leur envoyait le capitaine général. Les indépendants occupaient Villa-Vieja, et ce fut là qu'eut lieu la première rencontre. Les royalistes eurent le dessous; ils perdirent trente carabiniers, et se retirèrent en désordre à Chacabuco, montagne d'un accès difficile qui domine la plaine de Santa-Rosa, et par laquelle passe le chemin qui conduit à Santiago (*). Le capitaine général Marco y était arrivé déjà avec douze cents hommes d'infanterie et mille chevaux. Les armées se trouvèrent en présence le 11 février au soir,

(*) Viande broyée.

(*) Outline of the revolution, etc.

et, de chaque côté, la nuit fut employée aux préparatifs du combat. Le lendemain, à la pointe du jour, San-Martin disposa son armée en deux colonnes : la première, sous les ordres du général Soler, était formée des deux bataillons nos 1 et 11, des quatre compagnies d'élite des bataillons nos 7 et 8, d'un escadron de cavalerie et de presque toute l'artillerie; la seconde colonne, aux ordres d'O'Higgins, ne se composait que des quatre compagnies du centre des nos 7 et 8, et de deux pièces d'artillerie de campagne; San-Martin s'était ménagé le commandement du reste de la cavalerie, qui formait un corps de réserve ou d'arrière-garde. Ce qui frappe d'abord dans cette disposition, c'est la disproportion des deux colonnes de l'armée.

A huit heures, les indépendants se mirent en marche, et rencontrèrent l'ennemi rangé en bataille à Chacabuco, dont les hauteurs étaient occupées par un faible détachement d'infanterie. La route suivie par O'Higgins étant la plus courte et la plus facile, ce général arriva le premier en présence des royalistes. Il ordonna sur-le-champ au lieutenant-colonel Cramer, commandant du bataillon n° 8, de déloger l'ennemi des hauteurs qu'il occupait, mouvement qui fut exécuté avec une grande promptitude. San-Martin, qui arriva en ce moment, ne voyant que les tirailleurs ennemis qui descendaient la côte, ordonna au colonel Zapiola de les poursuivre avec toute la cavalerie, manœuvre des plus maladroites qui pouvait compromettre le sort des troupes qui s'aventuraient ainsi sur un terrain boisé et coupé par de profondes ravines. Le lieutenant-colonel Cramer fut le premier qui en fit l'observation; il reçut l'ordre de s'avancer à la suite de la cavalerie pour la soutenir au besoin. Celle-ci ne tarda pas en effet à rencontrer l'infanterie ennemie, qui la reçut à coups de canon, et l'obligea à se replier en toute hâte derrière la troupe de Cramer, à laquelle le 7e bataillon vint bientôt se joindre. Ainsi toute la division d'O'Higgins était engagée, et la colonne de Soler ne paraissait pas encore. L'armée espagnole formait deux masses d'infanterie séparées par quelques pièces de canon, et un corps de cavalerie qui s'appuyait sur la montagne de Chacabuco, à la gauche de l'infanterie. L'inaction obligée de la colonne d'O'Higgins fut utile aux Espagnols, qui en profitèrent pour s'emparer des hauteurs qui couronnaient le champ de bataille. De là ils envoyèrent des tirailleurs, dont le nombre augmentait incessamment au préjudice des masses. O'Higgins, observant alors que l'ennemi s'était affaibli par cette manœuvre, ordonna à Cramer de le charger de front à la tête de son bataillon. Les Espagnols, surpris d'une manœuvre aussi vive et aussi peu attendue, n'opposèrent qu'une faible résistance et reculèrent devant les indépendants. De son côté, la cavalerie des royalistes, voyant l'infanterie ébranlée, suivit le mouvement rétrograde, et laissa la cavalerie de Buénos-Ayres pénétrer dans les rangs des fuyards. Le détachement qui occupait encore la montagne opposait seul quelque résistance; mais en ce moment la division du général Soler déboucha sur le champ de bataille et acheva de culbuter l'armée royaliste (*). Les indépendants prirent position en avant des maisons de Chacabuco, et envoyèrent un détachement de cavalerie à la poursuite des vaincus. Les Espagnols perdirent environ quinze cents hommes, dont sept cents morts et huit cents prisonniers; du côté des vainqueurs la perte fut insignifiante. Telle fut la victoire de Chacabuco, qui fit de nouveau passer le Chili au pouvoir des indépendants. Le succès de cette journée est dû à O'Higgins et au brave Cramer, officier français qui avait déjà rendu de grands services à la cause de la liberté en réorganisant l'armée buénos-ayrienne (**).

(*) Précis historique de Froissard, déjà cité; W. Stevenson, Journal of a residence in Chili, by M. Graham; Miers, etc.; Art de vérifier les dates; Journaux anglais et français de l'époque.

(**) Cramer, officier français, avait servi

La nouvelle de cette victoire parvint à Santiago le même jour à six heures du soir. La confusion devint extrême dans cette capitale où tant de passions diverses se trouvaient en présence. Les royalistes passèrent la nuit à faire leurs préparatifs de départ, et les indépendants l'employèrent à tout disposer pour la réception de leurs libérateurs. Le général Maroto, qui commandait en l'absence de Marco, donna ordre à une division de douze cents hommes, stationnée à Rancagua, de rallier les débris de l'armée espagnole; mais la défaite de Chacabuco avait répandu partout une terreur panique, et les soldats refusèrent de marcher; quelques-uns d'entre eux, des officiers même, s'enfuirent à Valparaiso, où, à chaque instant, on voyait arriver des familles royalistes qui venaient y chercher un embarquement pour le Pérou. Une colonne se dirigea vers la Conception et parvint à y rallier une force encore imposante; mais elle ne put empêcher que le général Marco et plusieurs de ses officiers ne tombassent au pouvoir des guérillas de Rodriguez.

Le surlendemain, 14 février, la division de Soler fit son entrée à Santiago, et le 15 on y vit arriver la colonne d'O'Higgins, ainsi que les prisonniers royalistes. San-Martin, reçu avec acclamation, fut salué du nom de libérateur. Un gouvernement électif s'établit sur les ruines du pouvoir royal, et San-Martin en fut nommé suprême directeur; mais il refusa ce poste, et engagea les patriotes à porter leurs suffrages sur O'Higgins. Ce refus n'était pas, comme on le supposa dans le temps, une marque de déférence pour les talents de son collègue; mais San-Martin avait déjà à cette époque, sur la vice-royauté du Pérou, les vues qu'il avoua plus tard, et qu'il n'eût pas réalisées s'il eût accepté le pouvoir mal affermi qu'on lui offrait au Chili. Ce général prit les mesures nécessaires pour assurer les résultats de la victoire de Chacabuco; il envoya le bataillon nº 1 occuper le port de Valparaiso, tandis que le colonel las Héras reçut l'ordre de marcher sur la Conception, où les debris de l'armée royale s'étaient concentrés. A son approche, les Espagnols évacuèrent cette place et se portèrent, sous les ordres du colonel Ordunez, à Talcahuano, où ils se fortifièrent si bien qu'il devint impossible de les en déloger. Sur ces entrefaites, le général San-Martin partit pour Buénos-Ayres, où les patriotes lui avaient préparé une ovation.

Situation du Chili après la victoire de Chacabuco. Le général O'Higgins prit en main les rênes du gouvernement après le départ de San-Martin, et s'occupa activement du soin de prévenir une nouvelle invasion. Il augmenta son armée d'un régiment d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie. Mais les Chiliens crurent s'apercevoir, à cette époque, que le gouvernement de Buénos-Ayres voulait se réserver une grande influence dans les affaires intérieures de leur pays; quelques-uns même s'imaginèrent qu'il convoitait de se substituer entièrement à l'Espagne, et dès lors la révolution devenait sans objet. Il y avait certainement quelque chose de fondé dans ces craintes; car, sans cela, on ne voit pas pourquoi Buénos-Ayres se serait résigné à d'énormes sacrifices pour entretenir au Chili un corps de troupes plus nombreux que l'armée nationale elle-même. En effet, les auxiliaires comptaient quatre mille huit cents hommes, tandis que les Chiliens n'en avaient que trois mille six cents.

O'Higgins, voulant compléter l'expulsion des Espagnols, se rendit lui-même au siége de Talcahuano. On était alors à la fin de l'année 1817. L'armée indépendante comptait un brave de plus parmi ses chefs : le général Brayer était venu, comme tant d'autres, chercher sur cette terre étrangère de nouveaux dangers et une gloire nouvelle;

avec distinction dans les armées impériales. Après la restauration, il émigra dans l'Amérique du Sud avec un grand nombre de ses camarades, dont plusieurs eurent beaucoup à se plaindre de l'ingratitude des gouverneurs révolutionnaires. Cramer fut particulièrement maltraité par San-Martin.

mais comme tant d'autres aussi il devint un óbjet de jalousie pour ceux dont il partageait les travaux et la misère. D'abord San-Martin l'avait bien accueilli et lui avait donné un commandement dans l'armée; mais il arriva qu'au siége de Talcahuano, au moment où les indépendants étaient sur le point de pénétrer dans la place, les tambours battirent la retraite, et l'armée assiégeante se retira subitement dans le plus grand désordre. Brayer fut accusé sans fondement d'être la cause de ce désastre, et, depuis ce moment, les chefs de l'armée indépendante saisirent toutes les occasions de faire éclater contre lui leurs sentiments de haine et de jalousie. Il quitta le service et se retira à Montevideo.

San-Martin, de retour de Buénos-Ayres, avait repris le commandement de l'armée, lorsqu'un corsaire, entré à Valparaiso avec une prise espagnole, annonça que le vice-roi du Pérou préparait une nouvelle expédition contre le Chili. A cette nouvelle, la terreur et la confusion se répandirent dans toutes les classes de la société, sans en excepter l'armée. San-Martin ne savait à quelle détermination il convenait de s'arrêter, et le général O'Higgins lui-même leva subitement le siége de Talcahuano et se replia sur Talca.

Nouvelle expédition des royalistes; bataille de Cancha-Rayada. Le vice-roi Pésuela avait organisé une armée de cinq mille hommes, dont il confia le commandement au général Osorio. Il fit précéder le départ de cette expédition d'une proclamation adressée aux habitants du Chili, pour les engager à se soumettre à l'autorité légitime, et à prévenir ainsi les calamités qu'entraînerait une inutile résistance. De leur côté, les Chiliens répondirent que leur nouveau gouvernement ayant reçu l'approbation de la régence d'Espagne, il était également odieux et absurde de vouloir revenir sur cet acte. « Du moment, disaient-ils, que la régence et les cortès ont proclamé que la souveraineté du peuple était l'unique base de leur autorité, ils ont perdu tout droit de commander à une nation qui veut exercer la sienne. » Ils se préparèrent donc à repousser la nouvelle irruption dont ils étaient menacés; mais leurs préparatifs se firent avec plus de lenteur et de négligence qu'on n'aurait dû s'y attendre dans une conjoncture aussi grave. On jeta dans les rangs de l'armée une foule de ces vagabonds fainéants, que les habitants du pays désignent sous le nom de *rotos*. Deux nouveaux bataillons furent ajoutés à la composition de l'armée : l'un s'était formé dans la province de Coquimbo; l'autre se recruta parmi les *pardos* ou mulâtres de Santiago. L'armée de campagne, indépendamment de quelques corps d'observation, présentait alors un effectif de quatre mille cinq cents hommes. Un nouveau chef était venu partager avec San-Martin, O'Higgins et las Héras, le fardeau du commandement; c'était le général Balcarsel, arrivé depuis peu de Buénos-Ayres. Enfin, des agents furent envoyés aux États-Unis et en Angleterre pour y acheter des navires de guerre dont le parti de l'indépendance avait le plus grand besoin.

Telles étaient à peu près toutes les mesures adoptées par les patriotes pour soutenir le choc des royalistes. Le désordre que l'expectative de cet événement repandait au Chili n'avait pas cessé encore. La retraite du corps d'armée qui assiégeait Talcahuano s'était opérée avec une telle confusion, que plusieurs familles de la Conception qui avaient cru devoir émigrer furent volées et maltraitées par les soldats qui marchaient isolés et sans chefs. Quelques-unes d'entre elles retournerent à la Conception, aimant mieux courir la chance de tomber entre les mains des royalistes que de demeurer ainsi exposées aux insultes et aux brutalités des soldats indépendants.

Ce fut dans ces tristes conjonctures que le directeur O'Higgins essaya de retremper l'opinion publique en proclamant l'indépendance du Chili. « Nous « avons cru devoir, » dit-il dans ce document qui porte la date du 1er janvier 1818, « conformément aux pou- « voirs extraordinaires qui nous ont été

« délégués à cet effet par le peuple, « déclarer solennellement en son nom, « en présence du Tout-Puissant, et annoncer à la grande confédération du « genre humain, que le territoire continental du Chili et les îles adjacentes « constituent de fait et de droit un « État libre, indépendant et souverain, « et qu'ils sont à jamais séparés de la « monarchie espagnole, avec plein pouvoir d'adopter la forme de gouvernement la plus conforme à leurs intérêts; et pour que cette déclaration « puisse avoir toute la force et la solidité qui doivent caractériser le premier acte d'un peuple libre, nous engageons pour garants l'honneur, la « vie, la fortune, et toutes les relations sociales des citoyens de ce nouvel État (*). »

L'expédition du Pérou avait eu bien des difficultés à surmonter, et ce ne fut qu'au mois d'octobre 1817 qu'elle put mettre à la voile du port de Callao. « Les Espagnols, dit un témoin oculaire, comptant sur le succès complet « de cette armée, reprirent de nouveau toute leur arrogance, qu'ils « portèrent au point de s'engager mu« *tuellement*, sous un dédit de deux « *mille dollars*, à ne jamais, à l'avenir, « employer un créole. » Dans les premiers jours de janvier 1818, l'armée débarqua à Talcahuano, où le colonel Ordunez, qui avait si bravement soutenu les efforts des patriotes, se joignit à elle et marcha sur la Conception, qui se rendit sans résistance. Ce fut dans cette ville que les royalistes firent un traité d'alliance avec les Araucans, qui leur fournirent des chevaux et des vivres. Ainsi ravitaillés et secourus, les Espagnols se dirigèrent sur Talca. L'armée indépendante qui occupait cette ville se replia aussitôt sur San-Fernando, où le général en chef vint la rejoindre avec les troupes qu'il amenait de Santiago. Le colonel Ordunez avait été détaché par Osorio, avec une colonne de mille hommes, pour observer les mouvements des patriotes; mais, obligé bientôt de battre en retraite, il passa le Rio-Lisay en présence d'un corps de quinze cents hommes de cavalerie commandé par le général Balcarsel. Ce ne fut qu'aux environs de Talca et lorsqu'il eut pris position, que San-Martin se détermina à le faire attaquer; mais, secouru à propos par quelques détachements que le général Osorio lui envoya de Talca, il repoussa la cavalerie de Balcarsel et la mit en pleine déroute.

San-Martin avait pris position en un lieu appelé Cancha-Rayada, coupé par des ruisseaux et des ravins où sa ligne ne pouvait se déployer, et il avait appuyé sa gauche sur Talca, où étaient concentrées toutes les forces ennemies. C'était une position désavantageuse qu'il était urgent d'abandonner; il en donna l'ordre dans la nuit du 18 au 19 mars; mais c'était le jour anniversaire de sa naissance, et l'armée avait voulu célébrer la fête de son général. On croit qu'Osorio fut informé par ses agents du désordre qui régnait dans le camp ennemi. Quoi qu'il en soit, il sortit de Talca le 19 avant l'aube du jour, et tomba à l'improviste sur les patriotes. Ceux-ci commençaient alors seulement à opérer le mouvement que San-Martin avait ordonné. Surpris ainsi dans l'ombre de la nuit, ils se défendirent quelque temps au hasard, s'entre-tuant les uns les autres, et quand le jour arriva ils commencèrent à fuir de tous côtés. L'aile droite de cette armée, commandée par le colonel las Héras, ne s'arrêta que sous les murs de la Conception, à plus de soixante lieues du champ de bataille. O'Higgins et San-Martin se réfugièrent aussi dans cette ville; le premier avait eu le bras fracassé par une balle (*). La perte de l'armée vaincue fut immense; tous ses bagages, ses vivres et son matériel, tombèrent au pouvoir de l'en-

(*) Official documents referred to in the message of the president of the United-States, of the 17 novembre 1818. Washington, 1818; Report of Théodoric Bland, esq., commissioner to south America.

(*) Rapport du général San-Martin au directeur suprême des provinces de Buénos-Ayres, 1er avril 1818.

nemi, et si Osorio avait su profiter de sa victoire, il aurait de nouveau soumis tout le Chili à l'autorité royale. Santiago, Valparaiso, Chillan et les autres principales villes, étaient, en ce moment, hors d'état de résister; mais il commit la faute de croire que le parti vaincu était à jamais abattu, et il perdit dans les murs de Talca un temps précieux, que les patriotes mirent habilement à profit.

Bataille de Maypo. Pendant que San-Martin, Balcarsel, las Héras et Freyre s'occupaient à rassembler les débris de l'armée et à relever le courage de leurs compatriotes, l'infatigable Rodriguez levait de tous côtés des milices et des guérillas, et ne cessait de harceler les royalistes. Cette énergie des chefs indépendants, et le patriotisme des habitants du Chili, sauvèrent encore une fois la cause de la liberté. Dès les premiers jours du mois d'avril, San-Martin se retrouva à la tête d'une armée de cinq mille hommes. Ayant eu avis que le général Osorio avait passé le Rio-Maypo au gué de Longuen, et qu'il prenait la direction des gorges de la Calera, il marcha à sa rencontre, et s'arrêta, le 2, sur le bord des canaux d'Espéjo. Dans les journées des 3 et 4, il y eut quelques légères escarmouches; et, pendant toute la nuit, les troupes furent sous les armes. Le 5 au matin, l'ennemi s'ébranla : ses mouvements, dit le rapport officiel, paraissaient avoir pour objet de déborder la droite des indépendants, de menacer la capitale, de couper les communications d'Acoucagna, et de s'assurer de celles de Valparaiso. San-Martin jugea que le moment était venu de tenter de nouveau le sort des combats. Il confia le commandement de l'infanterie au général Balcarsel; et celui-ci prit sous ses ordres les colonels Héras, Alvarado et Quintana. La cavalerie formait deux divisions : l'une, de grenadiers à cheval, fut remise au commandement d'un Irlandais, le colonel O'Brien; l'autre, formée des escadrons d'escorte du directeur du Chili et du régiment des chasseurs à cheval des Andes, fut placée sous les ordres du colonel Ramon Freyre.

Les royalistes, de leur côté, prirent une position assez bien entendue; ils placèrent sur un mamelon qui protégeait leur gauche, quatre pièces d'artillerie soutenues par un bataillon de chasseurs.

L'infanterie indépendante, formée en colonnes serrées et parallèles, inclinant sur la droite de l'ennemi, et soutenue par douze pièces d'artillerie, descendit de la colline qu'elle occupait, et s'approcha des Espagnols, l'arme au bras. Elle fut reçue par un feu terrible : la batterie du mamelon surtout portait le ravage dans ses rangs; mais elle n'en continua pas moins à marcher en avant. Pendant ce mouvement, la cavalerie des royalistes, qui attaquait les grenadiers à cheval, en était vigoureusement repoussée.

Cependant le feu continuait avec fureur, et causait, de part et d'autre, une grande perte. Osorio forma sa droite en colonnes serrées, et l'envoya contre l'ennemi, en la faisant soutenir par un corps de cavalerie. La gauche des indépendants, ainsi vivement attaquée, commençait à se rompre, bien qu'elle fût protégée par une batterie de huit pièces qui ne cessaient de tirer sur les lignes des royalistes. San-Martin fit alors avancer la réserve que commandait le colonel Quintana. Ce mouvement, exécuté avec intrépidité, suffit pour arrêter les Espagnols, et ramener les indépendants au feu. La cavalerie des patriotes, aux ordres du colonel Freyre, chargea plusieurs fois en ce moment, mais sans succès. Cependant l'opiniâtreté des indépendants l'emporta enfin sur la bravoure des Espagnols; et toutes les positions de ces derniers leur furent enlevées à la baïonnette.

Les royalistes opérèrent leur retraite en bon ordre jusqu'à l'entrée des ruelles d'Espéjo, où recommença une action sanglante qui dura plus d'une heure. En ce moment, les troupes de Coquimbo et d'Arauco parvinrent à se faire jour au travers des bataillons espagnols qu'ils mirent dans un affreux

désordre. Les grenadiers à cheval, guidés par O'Brien, firent, de leur côté, une charge vigoureuse sur le régiment de Burgos, le mirent en déroute, et, s'emparant de toutes les issues, achevèrent la destruction de l'armée royale. Osorio, suivi de deux cents cavaliers, parvint à se sauver. Les autres chefs royalistes tombèrent au pouvoir du vainqueur; deux mille Espagnols périrent dans cette journée fatale, et trois mille environ furent faits prisonniers. L'artillerie, les drapeaux, la caisse militaire, les bagages et les munitions devinrent la proie des indépendants, dont la perte, en cette circonstance, fut à peu près de mille hommes. Les officiers prisonniers furent conduits à la Punta de San-Luis (*).

Le Chili, théâtre de tant d'actions sanglantes, n'avait pas vu encore de bataille plus mémorable et plus décisive que celle de Maypo. L'indépendance du pays était à jamais assurée.

Après la bataille, le général en chef écrivit au vice-roi du Pérou une dépêche qui mérite d'être conservée textuellement : « Santiago du Chili, le 11 « avril 1818. Le sort des armes a mis « *en mon pouvoir*, le 5 du courant, « *dans les champs* de Maypo, toute « l'armée à laquelle Votre Excellence « avait confié la conquête du Chili. A « l'exception du général Osorio, qui, « probablement, subira le même sort, « rien n'a échappé à la valeur de mes « troupes. Le droit de représailles m'au« torisait à traiter les vaincus comme « nous eussions été traités d'après les « ordres barbares du commandant es« pagnol; mais l'humanité impose d'au« tres lois, et je n'ai pas voulu me « venger sur des malheureux assez pu« nis en voyant leur orgueil déçu, et « leurs présomptueuses espérances « trompées.

« Tous les prisonniers, consistant « en presque tous les généraux, deux « cents officiers et trois mille soldats, « ont reçu les secours que mon carac« tère me prescrivait de leur donner.

« Il ne tient qu'à Votre Excellence « de leur rendre la liberté, en accep« tant l'échange qui vous a déjà été « proposé pour mes compatriotes, et « que vous avez rejeté. Envoyez-moi « ces infortunés, et je m'engage, sur « mon honneur, à vous rendre un pa« reil nombre d'hommes, grade pour « grade. Le traitement qu'a éprouvé « le major Torres n'étant pas celui « qu'on doit à un parlementaire chargé « de paroles de paix, et désirant, d'ail« leurs, prouver ma bonne foi, je « charge le lieutenant-colonel espagnol « Pédro-Moriega, de vous porter cette « communication, espérant que, si « Votre Excellence n'accepte pas les « conditions que je lui propose, elle « me renverra cet officier, auquel je « n'ai rendu la liberté que pour accé« lérer la paix. »

Malgré ce langage plein de dignité et de convenance, il n'en est pas moins vrai que la victoire des indépendants fut souillée par quelques actes de cruauté, que le droit de représailles expliquait et n'excusait pas. Dans la nuit qui suivit la bataille, plusieurs prisonniers furent fusillés. De ce nombre était un créole nommé Bénavidès; cet homme, fils d'un inspecteur de Quirihué, près de la Conception, avait servi dans la première armée indépendante; fait prisonnier par les Espagnols, il embrassa leur cause et y demeura toujours fidèle. A la bataille de Chacabuco il tomba entre les mains des indépendants, parvint à leur échapper, et fut rejoindre les royalistes. Toujours brave jusqu'à la témérité, et toujours malheureux, il fut repris à Maypo par les patriotes, et condamné à mort. Il essuya, avec ses compagnons d'infortune, le feu des soldats préposés à cette exécution; mais un mouvement qu'il fit après sa chute fut aperçu par un officier qui lui passa son épée au travers du cou; on le crut mort, il n'était que blessé. Au milieu de la nuit, ayant repris ses sens, il parvint à se traîner jusqu'à la porte d'une chaumière voisine du champ de bataille. Accueilli avec bonté,

(*) Rapport du général José San-Martin; *Correo del Orinoco*, n° 32; Journaux de Buenos-Ayres et du Chili; Journaux anglais; Précis historique de Froissard, etc.

et soigné par des mains généreuses, il guérit de ses blessures, et se sauva dans les provinces méridionales que les royalistes n'avaient point encore abandonnées. Le général Sanchez lui donna le commandement de la petite ville d'Arauco. Le souvenir de cette catastrophe ne sortit jamais de la mémoire de cet homme, et il s'en vengea avec une telle atrocité sur les malheureux qui tombèrent entre ses mains, que son nom est encore aujourd'hui en exécration parmi les indépendants.

Retour des Carréra. Nous avons vu le plus influent des trois frères Carréra, José-Miguel, partir pour les États-Unis, à l'effet d'y chercher des secours pour sa patrie. Il y acheta cinq bâtiments de guerre, des armes et des munitions pour une armée de douze mille hommes. Des artisans munis de leurs outils, des marins américains, des officiers français et anglais avaient consenti à le suivre. En arrivant à Buénos-Ayres, au commencement de 1818, Carréra y apprit que ses deux frères, Juan-José et Luis, se trouvaient dans la même ville, prisonniers sur parole; et, comme il se disposait à demander au gouverneur Puyrédon les motifs de cette mesure, il fut lui-même arrêté et conduit à bord d'un brick de guerre. A cette nouvelle, trois navires de son escadre retournèrent aux États-Unis.

Quels étaient les griefs du gouvernement buénos-ayrien à l'égard des Carréra? On a prétendu que José-Miguel s'était procuré à Rio-Janeiro la copie d'un document qui était de nature à compromettre gravement le directeur Puyrédon; nous voulons parler de la négociation que don Antonio Alvarez Jonte, son agent près de la cour de France, avait entamée avec la maison de Bourbon, à l'effet d'établir à Buénos-Ayres un gouvernement monarchique, et d'en offrir la couronne au prince de Lucques. D'autres ont pensé que Puyrédon n'avait agi contre les frères Carréra qu'à l'instigation de San-Martin, dont les projets ambitieux étaient incessamment traversés par l'influence et la haute position sociale de cette famille. Diverses circonstances que nous rapporterons donnent un grand poids à cette dernière version.

Les trois frères parvinrent à s'échapper; mais ils furent repris et chargés de chaînes. José-Miguel fut dirigé sur Montévidéo, où il fut bien accueilli par le général Lecor; mais, peu de temps après, ayant su que Puyrédon avait donné l'ordre de le mettre aux fers, il s'évada de nouveau, et gagna la province d'Entre-Rios que Ramirez, un de ses amis, gouvernait alors au nom d'Artigas. Là, il put attendre paisiblement qu'une occasion favorable lui permît de rentrer dans sa patrie. Une plus triste destinée était réservée à ses deux frères.

Conduits à Mendoza, Juan-José et Luis furent traités avec une rigueur excessive par le gouverneur de cette ville, don Toribio Luxuriago. On était alors au mois d'avril 1818, peu après la bataille désastreuse de Cancha-Rayada et avant qu'on eût appris la victoire de Maypo. La province de Mendoza était inondée de familles chiliennes qui fuyaient devant la domination des royalistes. Plusieurs d'entre elles étaient alliées ou unies par les liens de l'amitié aux frères Carréra, et il était à craindre qu'elles n'entreprissent quelque coup de main en faveur des prisonniers; circonstance qui détermina San-Martin à envoyer à Mendoza son secrétaire intime, Bernardo Monteagudo. Cet homme, appartenant à la race des *zambi* (*), semblait né pour le crime; là était son élément, là était son existence. Actif, rusé et ambitieux, il devait parvenir un jour aux premiers emplois, s'y maintenir à force de bassesses, et en tomber à force de prévarications.

Monteagudo pressa vivement le procès des deux Carréra; mais il fallait de graves motifs pour amener le dénouement qu'il venait imposer à cette honteuse procédure. En conséquence, Juan-José fut accusé d'avoir assassiné,

(*) Le *zambo* est issu de l'union du Nègre avec l'Américain.

en 1814, le fils d'un maître de poste; mais ce crime, qui d'ailleurs ne put pas être prouvé, ne compromettait qu'un seul des prisonniers dont on voulait la tête. L'astucieux Monteagudo chercha donc à ourdir une meilleure trame. Des émissaires à ses gages s'insinuèrent dans la confiance des Carréra, et leur proposèrent un plan d'évasion. Ces malheureux tombèrent dans le piége, et devinrent ainsi les victimes de leur propre crédulité. Trahis par ceux même dont ils avaient accueilli les propositions, ils furent traduits, le 10 mars (1818), devant une commission composée de trois membres, parmi lesquels figurait Monteagudo. C'était au gouverneur Luxuriago qu'était due la nomination de ce tribunal exceptionnel. L'information dura jusqu'au 8 du mois d'avril; ce jour-là, la sentence fut prononcée, et on ne laissa aux condamnés que deux heures pour se préparer à la mort. Un délai qu'ils sollicitèrent, pour avoir le temps de mettre ordre à leurs affaires, ne fut pas accordé. La sentence avait été prononcée à trois heures de l'après-midi, et à cinq heures les deux frères marchaient au supplice. Les habitants de Mendoza, ne pouvant croire à cet excès d'infamie, s'en indignaient publiquement. Aussi l'autorité crut-elle devoir prendre des précautions extraordinaires pour prévenir un mouvement en faveur des Carréra. Juan-José, l'aîné des deux frères, montrait une grande exaspération, et s'emportait en invectives contre le gouverneur Luxuriago; mais Luis, qui ne cessa pas de donner des preuves d'un sang-froid héroïque, parvint à le calmer; il réussit également à lui faire accepter les consolations d'un prêtre; puis ils marchèrent au supplice en se tenant embrassés. Arrivés au lieu désigné pour l'exécution, Luis donna son mouchoir à l'officier qui commandait le détachement, le priant de le remettre à sa famille, et de lui dire que tous deux étaient morts en pensant à elle. Le signal fut donné, et les deux frères périrent pendant qu'ils se donnaient un dernier adieu.

Quand on apprit cette nouvelle à Santiago, le général San-Martin s'empressa de faire remettre au père des deux victimes un état des dépenses occasionnées par cette procédure et par l'exécution qui s'en était suivie, le sommant de payer immédiatement, sous peine d'être conduit en prison. Le vénérable vieillard, dit un témoin digne de foi, paya cette amende de sang, et expira deux jours après!

José-Miguel était encore dans la province d'Entre-Rios quand il apprit ces tristes événements, ainsi que l'arrestation de dona Mercédès, sa femme, et de dona Xaviera, sa sœur. Il lança aussitôt l'énergique proclamation qu'on va lire :

Au peuple du Chili,

« Vos destinées sont fixées... Écoutez!... Le Chili sera une colonie de Buénos-Ayres, comme il le fut de l'Espagne en d'autres temps; son commerce, son industrie, seront circonscrits dans les limites que fixeront les intérêts particuliers de la nouvelle métropole. Du sein de cette métropole l'on verra sortir des gouverneurs pour ses provinces, des magistrats pour ses peuples, des généraux pour ses armées et pour ses frontières. Ses contributions seront basées sur les besoins de cette puissance ambitieuse. L'indépendance de l'Amérique doit être dirigée par la main habile d'une aristocratie inflexible. Les Portenos (*) au Chili, les Chiliens à Buénos-Ayres soutiendront ce système, et en seront alternativement les instruments et les victimes. L'expédition de Lima fera couler le sang chilien, tandis que les satellites de Buénos-Ayres conserveront la conquête du Chili par la terreur.

« Buénos-Ayres deviendra une autre Rome, en gagnant des batailles par des chefs initiés dans le grand mystère de sa politique; de cette capitale émaneront les décrets qui gou-

(*) Nom qu'on donne aux habitants de Buénos-Ayres.

« verneront le continent méridional. « Ce projet n'est ni difficile ni injuste, « puisque les principes immuables de « la raison et de la nature déléguèrent « leurs droits à la politique. Respec- « tant les préjugés du peuple, flattant « ses caprices, caressant son orgueil, « les Portenos commenceront à régner « par la force, et maintiendront leur « pouvoir par l'habitude, laissant au « temps à légitimer leurs usurpations. « Si quelqu'un se présente et cherche « par l'énergie de son caractère à tra- « verser ce projet, il périra chargé des « apparences du crime qui, dans l'es- « prit de la multitude, toujours cré- « dule, fanatique et superstitieuse, « justifie les attentats.

« Voyez, Chiliens, le sort que le « club aristocratique de Buénos-Ayres « vous prépare. Du sein de cette as- « sociation ténébreuse de tyrans, est « sortie la sentence des Carréra, mes « frères, vos amis, vos compatriotes, « les défenseurs de la liberté et de leur « patrie.

« Le Chili est destiné à former un « des grands États de la confédération « du Sud par sa position physique et « géographique, sa situation politique « et morale, sa richesse, son indus- « trie et sa population importante (qui « s'élève au-dessus d'un million d'âmes). « Cette vérité ne peut être probléma- « tique aux yeux des nations libres et « illustres; et l'on ne peut qualifier « de crime le désir de voir arriver « bientôt cette époque heureuse qui in- « téresse le monde entier et l'Améri- « que en particulier. Mais les passions « ne calculent pas. Les aristocrates de « Buénos-Ayres veulent étouffer les « vœux de la nature en vous rendant « esclaves; ils viennent d'assassiner « avec barbarie deux de vos illustres « compatriotes, dont votre amitié est « le seul crime. Ils périrent, parce « que leur mérite, leur patriotisme les « élevèrent dans votre opinion. Ah! « trop tôt ils seront suivis sur l'écha- « faud par ceux qui oseront proférer « les mots de *liberté* et d'*indépen-* « *dance!*

« Ne voyez-vous pas déjà le gouver- « nement des provinces se répartir « entre les candidats de l'aristocratie, « et l'armée auxiliaire, stationnée sur « votre territoire, dévorant vos res- « sources pour enrichir vos oppres- « seurs? Ne voyez-vous pas vos com- « patriotes, arrachés du sein de leurs « chaumières, des bras de leurs pa- « rents, pour soutenir de leur sang le « pouvoir des tyrans sur les rives de « la Plata? Ne voyez-vous pas vos frères « expatriés et jetés dans les mines de « Mendoza, comme de vils condam- « nés? Ne voyez-vous pas, enfin, l'exé- « cution atroce des Carréra, qui désho- « nore la nation au milieu de ses « triomphes?

« Atterrés par leurs propres cons- « ciences, les assassins cherchèrent à « colorer leur crime, en nommant une « commission de docteurs des Provin- « ces-Unies, vendus au pouvoir et à la « flatterie, étant sûrs qu'ils souscri- « raient à la sentence qu'ils recevraient « toute tracée des mains de San-Martin « et d'O'Higgins.

« Les Carréra furent exécutés dans « l'espace de deux heures, sans être « jugés, sans que l'on respectât l'in- « violabilité d'un territoire étranger. « Telle a été dans tous les temps, dans « tous les lieux, la conduite des ty- « rans. »

« Le célèbre démocrate, l'auteur « du journal de Buénos-Ayres, inti- « tulé : *Martyrs ou libres*, Bernardo « Monteagudo, fut le conducteur de « cette trame, et l'un des docteurs in- « fâmes de cette commission militaire. « Il descendra à la postérité avec le « caractère des assassins. Ne recon- « naissez-vous pas dans O'Higgins et « San-Martin, ces traits barbares et « féroces des Morillo et de Moralès « qui inondèrent de sang les campa- « gnes fertiles de Caraccas et de Bo- « gota.

« Qu'attendez-vous, Chiliens, pour « secouer le joug pesant sous lequel « vos libérateurs prétendent vous faire « plier au gré de leurs caprices ambi- « tieux? Examinez les événements, et « surtout le sacrifice cruel des Carréra, « que ne purent empêcher ni les lar-

« mes d'une famille illustre, ni les regrets du Chili, ni les cris de l'humanité, ni la voix impuissante de la justice et des lois. Dans cet acte de férocité, vous lirez votre sentence! *Les meilleurs citoyens iront à la tombe un à un; ils mourront avec la valeur des premières victimes.* On sait par des rapports que les patriotes Juan-José et Luis de Carréra marchèrent à l'échafaud, où ils devaient mourir, avec un courage qui augmente encore l'éclat de leur vertu. Jusqu'au dernier soupir ils vécurent pour honorer leur patrie.

« On fera le procès aux exécuteurs de cette sentence criminelle pour calmer l'opinion. Le peuple commencera à douter du crime; les tyrans demeureront triomphants, et la patrie restera dans les chaînes. Santa-Fé, sans secours, se soutient contre les efforts du despotisme; et vous, avec le pouvoir, vous restez dans l'apathie des esclaves, pour devenir la fable des nations et l'opprobre de nos descendants.

« Non, Chiliens, non, votre caractère est trop bien connu pour que l'on puisse douter de vos sentiments. L'outrage fait au sang des Carréra, à la nation entière, allumera votre juste indignation; et la famille et les amis qui pleurent aujourd'hui sur leur sépulture, béniront un sacrifice qui consolidera pour jamais l'indépendance de la patrie sur les débris de ses barbares oppresseurs. »

Carréra partit ensuite, plongé dans un sombre désespoir et méditant la plus juste comme la plus éclatante des vengeances. Il parvint à pénétrer dans les provinces méridionales du Chili, où il s'associa à ce même Bénavidès que nous venons de voir échapper à la mort d'une façon presque miraculeuse. Ces deux chefs, à la tête de cinq cents hommes environ, firent pendant plus de trois années une guerre cruelle aux généraux indépendants; le sang fut ainsi vengé par le sang. Vaincu enfin le 31 août 1821, à *la punta del Médano*, José-Miguel et ses officiers furent traînés à Mendoza, dont le gouverneur les fit tous fusiller. Les parents et les amis de Carréra, bannis ou jetés en prison, ne furent amnistiés qu'au mois de septembre 1822. Telle fut, dans ce conflit des passions politiques, la triste destinée de la famille Carréra! Riche, puissante, nombreuse et considérée, elle rêva un instant qu'elle donnait un roi au Chili; puis, elle se vit assaillie par des revers si grands, qu'elle mérita la pitié de ceux même dont elle avait excité l'envie (*). Bénavidès avait précédé Carréra dans la tombe. Cet audacieux partisan s'était couvert de crimes; il avait même exercé la piraterie, et enlevé plusieurs navires anglais ou américains. Il fut pris enfin à la Conception. Conduit à Santiago et condamné à mort, il fut pendu le 23 février 1822.

ASSASSINAT DE MANUEL RODRIGUEZ. De tous les fauteurs de l'insurrection, il n'en était point de plus populaire que le chef des guérillas, Manuel Rodriguez. Sa bravoure chevaleresque, ses manières nobles et distinguées, et l'aménité de son caractère, le rendaient également cher aux patriotes du Chili, et odieux aux agents de Buénos-Ayres. Cette popularité contrariait surtout les projets, et humiliait l'orgueil de San-Martin, qui se détermina à le faire périr. Il l'accusa de conspirer contre la liberté, et l'ayant fait charger de chaînes, il donna l'ordre de le conduire dans les prisons de Quillota. Un lieutenant et deux soldats du bataillon des chasseurs des Andes le traînèrent sur la grande route avec une brutalité inouïe. L'infortuné leur demanda la permission de passer la nuit dans une maison qui se trouvait sur le bord du chemin; mais les sicaires n'avaient garde de lui faire cette concession. A minuit ils l'assassinèrent, et l'ensevelirent avec précipitation; puis ils s'enfuirent sur une autre route, et, traversant la Cor-

(*) Journal of a residence in Chili during the year 1822, etc., by Maria Graham, (avec un appendice contenant une Notice détaillée sur les Carréra, par M. Yatès), in-4. London, 1824; et autres déjà cités.

dillère, ils se rendirent à San-Luis de la Punta. Ils avaient, pour le gouverneur de cette ville, des lettres de recommandation de San-Martin.

Ce forfait répandit la consternation dans tout le Chili; mais l'attention publique fut bientôt détournée par d'autres événements.

Massacre des prisonniers espagnols a San-Luis. On se rappelle qu'après la victoire de Maypo, les officiers espagnols tombés au pouvoir des indépendants avaient été conduits à San-Luis de la Punta. Dans la nuit du 7 février 1818, les prisonniers jouaient aux cartes avec don Vicente Dupuy, gouverneur de la forteresse. Cet officier, ayant perdu son argent, eut une vive altercation avec l'un des captifs; on dit même que dans la chaleur de la dispute, il reçut un soufflet. Il sortit aussitôt, en criant que les *Goths* (c'est ainsi que les indigènes désignaient les Espagnols) avaient voulu l'assassiner, et demandant secours et vengeance. La garde et la populace, que le tumulte avait ameutés, se précipitèrent dans la prison, et massacrèrent six officiers, parmi lesquels se trouva le général Ordunez. Dupuy tua le colonel Morgado de ses propres mains. Le colonel Primo, voyant qu'il n'y avait aucun espoir d'échapper à ces forcenés, se brûla la cervelle. Quarante Espagnols furent, en outre, égorgés dans les rues de la ville, et, des officiers qui étaient alors détenus à San-Luis, il ne s'en échappa que deux. A la suite de cet événement, Dupuy fut créé colonel-major et membre de la Légion du mérite du Chili. Cependant, à quelque temps de là, il fut mis en accusation par le gouvernement de Buénos-Ayres comme prévenu de plusieurs assassinats. Il se justifia en alléguant les ordres de San-Martin, et à l'appui de cette défense, il produisit plusieurs documents d'une haute importance. On y remarquait, entre autres pièces, un ordre écrit de la main de San-Martin, et conçu en ces termes : « Il passera par « San-Luis; il est porteur d'un passe- « port que je lui ai délivré. Recevez-le « bien, mais ne lui laissez pas franchir « la montagne au delà de San-Luis; « promptitude et silence, cela convient « pour le bien de la patrie. » Dupuy fut exilé à la Rioja, d'où, s'étant échappé, il vint trouver San-Martin au Chili, et en fut favorablement accueilli.

Le Chili après la bataille de Maypo. Le désir de compléter l'histoire des Carréra, de Rodriguez et de Dupuy, nous a fait anticiper sur l'ordre chronologique; mais nous allons le reprendre à la bataille de Maypo.

Les restes de l'armée vaincue se dirigèrent vers la Conception sous les ordres du général Sanchez, tandis qu'Osorio cherchait à rentrer au Pérou. On était encore à Lima dans l'ivresse de la joie qu'y avaient excitée les premiers succès d'Osorio, et surtout la victoire de Cancha-Rayada; les *Te Deum* et les salves d'artillerie se succédaient sans interruption, et, dans les discours tenus en chaire ou sur la place publique, Osorio était comparé aux héros de l'antiquité, et aux demi-dieux de la Fable, lorsque, le 4 mai 1818, à 10 heures du soir, une chaise de poste amena ce général, naguère couvert de tant de gloire, aujourd'hui vaincu et humilié. L'exaltation de la joie publique fit place subitement au deuil et à la stupeur.

Du côté des indépendants, c'était un autre spectacle; la nouvelle de la victoire, répandue avec rapidité sur tous les points, releva subitement le courage abattu des patriotes, et fit succéder l'orgueil et l'ivresse là où l'on ne voyait que tristesse et terreur. San-Martin quitta le Chili pour se rendre à Mendoza et à Buénos-Ayres, où l'attendaient de nouvelles ovations. Une feuille publique de Buénos-Ayres raconta en ces termes le retour du vainqueur de Maypo : « Le lundi 11 « de mai, à quatre heures du matin, « le général San-Martin est entré dans « cette capitale, de retour de sa glo- « rieuse campagne. Sa modestie a « échappé aux honneurs que ses conci- « toyens reconnaissants se proposaient « de rendre au sauveur de la patrie,

« pour exprimer les sentiments dont « ils étaient pénétrés. Des arcs de « triomphe, des transparents, des vers, « ne peignaient que faiblement l'allé« gresse publique; elle était peinte sur « tous les visages; elle existait dans « tous les cœurs : c'est la plus douce, « la plus honorable récompense d'un « véritable fils de la liberté. Mais si « le général San-Martin échappe aux « hommages, aux honneurs qui lui « étaient dûs, il ne peut se soustraire « à la gratitude nationale, dont il a « reçu des marques non équivoques. »

Au mois de juin, San-Martin était de retour à Santiago, où il s'occupa sérieusement des moyens d'achever l'expulsion des Espagnols du sol de la république. Par ses ordres, Balcarsel marcha sur la Conception et Talcahuano. A son approche, le général royaliste Sanchez évacua ces deux places, après les avoir dépouillées de tous les objets précieux qu'il put emporter avec lui, tels que l'argenterie et les ornements des églises. Les religieuses de la Conception, craignant de tomber entre les mains des patriotes, désertèrent leurs cloîtres pour suivre l'armée royale. Ces malheureuses femmes furent ensuite abandonnées à Tucapel, où elles vécurent longtemps parmi les Indiens, résistant à toutes les sollicitations qui leur furent faites de la part des indépendants pour rentrer à la Conception; car, dans leur pieuse erreur, elles auraient cru offenser Dieu en trahissant la cause du roi d'Espagne.

Création d'une marine de guerre; lord Cochrane. Cependant le Chili était parvenu, dès la fin de l'année 1818, à organiser une escadre. Elle se composait, 1° de deux vaisseaux de la compagnie des Indes, le *Cumberland* et le *Wyndham*, achetés par les agents chiliens en Angleterre avec les deniers provenant des souscriptions ouvertes à Santiago, et des emprunts contractés par les indépendants avec les négociants anglais établis au Chili; le *Cumberland* prit le nom de *San-Martin*, et le *Wyndham* celui de *Lautaro*. Le premier portait soixante-quatre pièces de canon, le second en avait quarante-quatre; 2° du *Chacabuco*, brick américain de vingt-deux pièces; 3° de l'*Araucano*, brick de seize; 4° du brick *Galvarino* de dix-huit canons, cédé au Chili par le capitaine Guise, ancien officier de la marine anglaise; 5° du brick le *Puyrédon* de quatorze canons, qui avait été le premier bâtiment de guerre possédé par les indépendants.

Les officiers de l'escadre étaient, pour la plupart, des créoles chiliens, ou des Anglais, sous le commandement en chef de don Manuel Blanco, qui avait servi dans la marine espagnole, mais avec le simple grade d'enseigne de vaisseau. Les équipages se composaient de créoles et d'étrangers de toutes les nations. Le premier engagement eut lieu le 27 avril 1818 entre le *Lautaro*, commandé par Georges O'Brien, lieutenant de la marine anglaise, et la frégate espagnole l'*Esméralda* qui bloquait le port de Valparaiso. A la suite de ce combat, la frégate espagnole et le brick de la même nation *Pézuéla* firent voile pour Callao. Au mois d'octobre suivant, l'amiral Blanco s'empara, dans les eaux de Talcahuano, de la frégate la *Maria-Isabella*, de cinquante canons, qui prit le nom d'*O'Higgins*. Après ce succès, on vit accourir sous les drapeaux de l'indépendance plusieurs officiers expérimentés, don Francisco Diaz, Vasquez, Wilkinson, Morris, Worscester et autres. L'escadre se composait alors de sept bâtiments portant deux cent vingt-huit pièces de canon, indépendamment de plusieurs petits corsaires et de quelques navires servant de transport. Mais, à la tête d'une armée ainsi composée d'éléments hétérogènes, il fallait un amiral plus habile et plus connu que Blanco, brave et bon officier d'ailleurs, mais peu en état de diriger les opérations d'une flotte. Sous ce rapport, l'anxiété du Chili ne fut pas de longue durée; lord Cochrane arriva à Valparaiso le 18 novembre, et fut accueilli par tout ce que la république comptait de patriotes, avec des transports de joie qui

tenaient du délire (*). Il prit aussitôt le commandement suprême des forces navales du Chili, et son pavillon fut hissé, le 22 décembre, au grand mât de la frégate l'*O'Higgins* (**).

(*) Le port et la rade de Valparaiso sont loin d'offrir aux navires les mêmes avantages de sûreté que le port de Valdivia et la baie de Talcahuano; mais une position plus centrale, et surtout le voisinage de la capitale, déterminèrent Cochrane à choisir Valparaiso comme point de station.

Nous donnons aux *pl.* 17 et 18 des vues de la ville et de la rade de Valparaiso.

(**) Lord Cochrane (Alexandre-Thomas), comte de Dundonald, naquit (en Écosse?) le 27 décembre 1775, d'une illustre famille écossaise dont le nom originaire était Blair. Il entra dans la marine sous les auspices de son oncle l'amiral Alexandre Forster Cochrane. Son intrépidité le fit bientôt distinguer, et, dans le courant de l'année 1803, il enleva aux Espagnols et aux Français plus de 120 canons et de 500 prisonniers. De retour en Angleterre, il se jeta dans le parti populaire, et fut élu membre de la chambre des communes, pour Westminster. En 1806, il reçut le commandement d'une escadre, et croisa sur les côtes d'Espagne. En 1809, se trouvant près de Rochefort avec l'amiral Gambier, il conçut le projet de détruire la flotte française au moyen d'une machine infernale formée de 1500 tonneaux de poudre, 300 obus et 2000 grenades. Cochrane, qui s'était chargé de conduire lui-même cette formidable batterie au milieu des vaisseaux français, courut les plus grands dangers, et ne réussit pas dans son entreprise. Mais dans le combat qui suivit, les Français perdirent trois vaisseaux de ligne. Rentré en Angleterre, il siégea au parlement dans les rangs de l'opposition, s'occupant à la fois de politique, de sciences et de spéculations financières. En 1813, il obtint deux brevets d'invention pour l'éclairage public. Vers la même époque, il fut accusé de complicité avec quelques *stock-jobbers*, qui avaient obtenu une hausse subite dans les fonds publics à l'aide d'un faux courrier qui annonça la prétendue mort de Napoléon. Cochrane fut condamné à 1000 liv. sterl. d'amende, à un an de prison et à l'exposition au pilori. La peine du carcan lui fut remise. Expulsé de la chambre des communes, à la majorité des voix, il fut réélu par les électeurs de Westminster. Au mois de mars 1815, il s'échappa de la prison du banc du roi et voulut siéger parmi les représentants; mais le maréchal de la prison vint le réclamer et le ramena avec lui. Il ne fut mis en liberté qu'en 1816, où il reprit avec plus d'animosité que jamais son rôle d'opposition dans la chambre des communes.

En 1817, ramené au service de la marine par ses goûts et ses chagrins, mais repoussé de celle de son pays, il jeta les yeux sur l'Amérique espagnole, et fit publier un avis portant qu'il offrait à quiconque voudrait lui prêter dix mille livres sterl., somme dont il avait besoin pour se rendre dans le nouveau monde, l'hypothèque de ses propriétés en Angleterre. Les envoyés du Chili le trouvèrent dans cette disposition et l'enrôlèrent sous le drapeau de cette république.

Nouvelles opérations contre les royalistes. Balcarsel, à qui San-Martin avait confié le soin de poursuivre les débris de l'armée royale, pénétra dans l'intérieur de l'Araucanie, à la suite des Espagnols que guidait le général Sanchez. Celui-ci comptait sur l'alliance des Araucans; mais Balcarsel fit sa paix avec ces Indiens, entra le 18 janvier 1820 dans la ville de los Angelès, battit les Espagnols en diverses rencontres, et leur accorda une capitulation par suite de laquelle il se trouvait maître de tout le pays, à l'exception de Valdivia et de l'archipel de Chiloé, derniers refuges des royalistes. Cinq cents hommes seulement de l'armée de Sanchez parvinrent à gagner Valdivia.

Première expédition de lord Cochrane. Pendant que l'armée de terre complétait ainsi les succès qu'elle avait obtenus à Chacabuco et à Maypo, Cochrane disposait tout pour assurer aux Chiliens la liberté de la navigation. Les équipages de son escadre, nous l'avons déjà dit, se composaient d'étrangers de diverses nations, et c'était une rude tâche que celle d'entretenir dans cette armée la bonne harmonie et la subordination; aussi l'amiral se vit-il, dès les premiers temps de son arrivée au Chili, abreuvé de dégoûts et d'ennuis par suite des tracasseries

sans cesse renaissantes que lui causait la jalousie de ses subordonnés, et même de ses compatriotes. Le 16 janvier 1819, lord Cochrane quitta le port de Valparaiso avec une escadre de cinq voiles, savoir : la frégate *O'Higgins* portant le pavillon amiral, le *San-Martin*, le *Lautaro*, le *Galvarino* et le *Chacabuco* (*). Cette division parut devant Callao le 25 du même mois, au moment où le vice-roi se promenait dans la baie, à bord du brick de guerre le *Pézuéla*. Les forces navales des royalistes se composaient, indépendamment de ce bâtiment, des frégates l'*Esméralda* et la *Venganza*, du brick le *Maypo* et de sept barques canonnières. A la vue de l'escadre chilienne, le *Pézuéla* se retira précipitamment sous les batteries de la rade où il fut suivi par l'*O'Higgins*. Une vive canonnade s'engagea bientôt, mais elle n'eut aucun résultat. Le 28, une attaque générale eut lieu contre la flotte royale, et amena la prise de deux chaloupes canonnières. Lord Cochrane partit ensuite pour Huacho avec l'*O'Higgins* et le *Galvarino*, laissant le reste de la division devant Callao, sous les ordres du contre-amiral Blanco. Celui-ci leva le blocus au bout de quelques jours, et opéra son retour à Valparaiso, où il se vit traduit devant une cour martiale pour avoir abandonné son poste. Il fut pourtant acquitté. Lord Cochrane toucha successivement à Huacho, à la Barranca, à Charmey et à Huambaco; il débarqua plusieurs fois pour se procurer des vivres, ayant soin de payer scrupuleusement tout ce qu'il recevait des Indiens. Au mois de juin suivant, il revint à Valparaiso.

Seconde expédition sur les côtes du Pérou. Le gouvernement chilien mit d'autant plus d'ardeur à préparer une seconde expédition contre le Pérou, qu'il avait reçu l'avis qu'une division composée des vaisseaux l'*Alexandre* et le *Saint-Elme*, de la frégate la *Prueba*, et de quelques petits bâtiments, était prête à sortir de Cadix en destination pour l'océan Pacifique. L'escadre chilienne fut renforcée de trois bâtiments, l'*Independencia*, construite aux États-Unis, la *Victoria* et la *Xeresana*, deux vaisseaux marchands propres à être convertis en brûlots. On fit en outre confectionner une certaine quantité de fusées à la Congrève qu'on répartit sur les divers bâtiments de l'escadre. Le départ eut lieu le 12 septembre, et l'arrivée devant Callao le 28 du même mois. Les 1er, 2, 3 et 4 octobre, les deux partis se canonnèrent vivement sans se causer de grands dommages. Les fusées à la Congrève avaient été mal confectionnées, et elles ne produisirent aucun effet. Le 5, la frégate la *Prueba*, qui faisait partie de l'escadre de Cadix, fut aperçue sous le vent. Lord Cochrane essaya vainement de l'empêcher de rallier la division espagnole; mais il apprit le même jour que le vaisseau l'*Alexandre* était retourné en Espagne, et que le *Saint-Elme* s'était perdu au cap Horn. Après avoir insulté les côtes du Pérou, enlevé le fort et la ville de Pisco, et capturé plusieurs navires marchands, l'amiral mit à la voile le 21 décembre, pour opérer son retour au Chili. Il fit prendre les devants à l'escadre, en annonçant que l'*O'Higgins* ne tarderait pas à la rejoindre dans le port de Valparaiso.

Expédition contre Valdivia. Lord Cochrane, ayant appris qu'un vaisseau de guerre espagnol était arrivé à Valdivia, conçut le projet de s'en emparer. Arrivé à la hauteur de Juan-Fernandez, il donna ordre de faire voile pour les côtes du sud, et arriva devant Valdivia le 17 janvier 1820. Il y entra lui-même dans sa chaloupe pour vérifier l'exactitude du rapport qui lui avait été fait. Valdivia est le Gibraltar de l'Amérique du Sud; son emplacement occupe la pointe

(*) Les détails plus circonstanciés des opérations de l'escadre chilienne sur les côtes du Pérou, appartiennent à l'histoire de cette dernière contrée; mais nous en donnons ici une analyse suffisante pour compléter les faits qui appartiennent au Chili.

d'une péninsule formée par deux rivières. Plusieurs îles en défendent les abords et forment une baie aussi vaste que sûre. Les Espagnols, qui regardaient cette ville comme la clef de la mer du Sud, y élevèrent plusieurs forts, qui offrent à l'entrée du port une chaîne de défense couronnée par plus de cent pièces de canon qui se croisent dans tous les sens.

Il n'y avait alors, dans le port, qu'un bâtiment de commerce; mais le lendemain l'amiral donna la chasse au brick de guerre le *Potrillo*, et s'en empara. Le 20, il fit voile pour Talcahuano où se trouvait alors le général Freyre. Cochrane eut une conférence secrète avec cet officier, et lui proposa l'attaque de Valdivia, offrant de s'en charger, pourvu que le général consentît à mettre un fort détachement d'infanterie à sa disposition. Freyre n'avait aucune gloire à acquérir dans une expédition à laquelle il ne prenait point part; sa responsabilité était en outre engagée en ce moment, puisqu'il était en présence de l'ennemi; cependant, frappé de l'importance de ce projet, il n'hésita pas, et confia à lord Cochrane un corps de deux cent cinquante hommes aux ordres du major Beauchef, officier français. L'amiral les répartit sur sa frégate, sur le brick de guerre l'*Intrépide* et sur la goëlette *Montezuma*, qui se trouvaient alors à Talcahuano. Le départ de cette division eut lieu le 29 janvier; le lendemain l'*O'Higgins* échoua sur un banc de sable à la hauteur de l'île Quirina. Remise à flot après de grands efforts, elle continua sa route, et arriva devant Valdivia le 2 février. Ce jour-là, un détachement de sept hommes, commandé par l'enseigne Vidal, jeune Péruvien d'un grand courage, fut mis à terre, et se dirigea vers les batteries de la côte, au sud de la ville. Vidal s'avança avec une détermination qui laissa croire aux Espagnols qu'ils avaient à faire à un nombre plus considérable d'ennemis. Les premières batteries furent enlevées rapidement, et deux officiers s'étaient déjà reconnus prisonniers de Vidal, lorsqu'un détachement de quarante marins, envoyé par Cochrane, arriva sur les lieux. Il était commandé par un Buénos-Ayrien, nommé Erescano, homme cruel qui, sans égard pour les remontrances de Vidal, massacra de sang-froid les deux prisonniers (*). Le lendemain, le débarquement général eut lieu. Les troupes de terre étaient commandées par Beauchef, les marins par le major Miller. La frégate l'*O'Higgins* se présenta à l'embouchure du fleuve Calla-Calla, sous les batteries de la ville, portant pavillon espagnol. Les royalistes y furent trompés, et prirent ce bâtiment pour un de leurs vaisseaux; mais lorsque l'*O'Higgins* eut déployé les couleurs de l'Indépendance, les troupes espagnoles furent saisies d'une terreur panique; elles abandonnèrent les batteries et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Chiliens s'avancèrent sur deux rangs jusqu'aux palissades qu'ils escaladèrent, et quinze heures après leur débarquement, ils étaient en possession des batteries d'Aguada, del Ingles, d'Avanzada, de Barros, de San-Carlos, d'Amargos, du haut et du bas Choromayo, ainsi que du fort del Corral, contenant en tout 128 bouches à feu, 840 barriques de poudre, 170,000 cartouches, 10,000 boulets dont plusieurs en cuivre, et une immense quantité de munitions de toute espèce. La perte des vainqueurs fut de neuf tués et dix-neuf blessés; les Espagnols perdirent environ deux cents hommes. Le colonel du régiment de Cantabres, don Fausto del Hoyo, y fut fait prisonnier. Les restes de l'armée royale s'enfuirent vers l'île de Chiloé (**).

(*) Sur le rapport de Vidal, Erescano fut envoyé à Santiago et traduit devant le conseil de guerre; mais San-Martin, qui ne négligeait aucune occasion de mortifier lord Cochrane, fit grâce à cet homme, et même l'éleva en grade.

(**) Journal of a residence in Chili, etc. by M. Graham; Lettres de lord Cochrane à Don José-Ignacio Zenteno, ministre de guerre et marine, etc.

Ce hardi coup de main fit retentir de nouveaux cris de joie dans tout le Chili, et le gouvernement vota des médailles aux vainqueurs de Valdivia.

EXPÉDITION SUR OSORIO ET CHILOÉ. Les Espagnols restaient maîtres de la ville d'Osorio et de l'archipel de Chiloé. Cochrane résolut de leur enlever ces dernières positions. Il confia le soin de s'emparer d'Osorio à Beauchef, devenu colonel depuis la prise de Valdivia, et lui-même partit pour San-Carlos de Chiloé, le 17 février (1820), avec la goëlette *Montezuma* et le transport *Dolorès*.

Beauchef reçut un accueil amical de la part des Indiens, et entra sans coup férir à Osorio le 26 février; les Espagnols n'avaient pas attendu son approche. Beauchef trouva dans le château de cette ville quelques pièces d'artillerie, quarante mousquets, et une assez grande quantité de munitions.

Lord Cochrane fut moins heureux à Chiloé. Les hommes qu'il avait débarqués enlevèrent d'abord trois batteries extérieures qui défendent les approches du fort; mais la nuit étant survenue, ils s'égarèrent dans des chemins difficiles et s'arrêtèrent pour attendre le jour, retard qui donna le temps aux Espagnols de réunir toutes leurs forces; l'entreprise fut manquée. L'amiral se rembarqua après avoir eu quatre hommes tués et dix blessés. La division rentra à Valparaiso.

LORD COCHRANE ET LE GOUVERNEMENT DU CHILI. Le département de la marine était administré de manière à dégoûter du service l'amiral et les marins placés sous ses ordres. Non-seulement on retenait à ceux-ci les arrérages qui leur étaient dus, mais on ne leur tenait pas même compte de leurs parts de prises; aussi la désertion éclaircit-elle bientôt les rangs des marins étrangers, qui faisaient la principale force de l'escadre. L'insubordination gagnait chaque jour, et les officiers eux-mêmes s'en rendaient coupables. Cochrane, sentant qu'il n'était pas suffisamment appuyé par le gouvernement territorial, offrit sa démission. C'était le moment où le Chili préparait sa grande expédition contre le Pérou, et un événement aussi grave que la retraite de Cochrane en eût infailliblement compromis le succès. Le directeur suprême O'Higgins et le général San-Martin s'empressèrent de lui écrire pour le prier instamment de continuer à commander l'armée navale. Il céda à leurs instances.

Le directeur suprême, agissant au nom de la république, fit donation au noble amiral d'un domaine situé dans la province de Conception, le priant de l'agréer comme un témoignage de la reconnaissance du pays qu'il avait si honorablement et si utilement servi. Cochrane crut devoir refuser cette offre; mais en même temps il acheta un domaine appelé *Quintéro*, à huit lieues au nord de Valparaiso, dans la baie de Herradura. On prétend que le gouvernement chilien soupçonna cet étranger d'avoir l'intention de mettre à profit la position de ce domaine pour introduire des marchandises en contrebande. En conséquence, il reçut une notification portant qu'en considération des grands avantages que présentait le port de la Herradura et le domaine de Quintéro, avantages d'une haute importance pour le Chili, il était prévenu de cesser tous travaux d'amélioration sur ce domaine, qui, à dater de ce moment, était déclaré propriété du gouvernement, sous condition de rembourser le prix d'achat. Cochrane réclama avec vivacité, et le directeur suprême lui répondit poliment que cette notification était une simple formalité d'usage basée sur une ancienne loi espagnole. Vers la même époque, l'amiral proposa le capitaine Crosbie pour être promu à la place de capitaine de son pavillon; mais le gouvernement se hâta de nommer à ce poste un autre marin, le capitaine Spry. Cochrane insista pour qu'une atteinte aussi grave ne fût pas portée à ses droits de commandant en chef, et le directeur céda en cette circonstance; mais il n'en fut pas de même lorsque l'amiral imposa les arrêts au capitaine Guise qui s'était rendu coupable d'une grave insubordination. Le directeur O'Higgins

voulut que cet étranger fût exempté de la peine qu'il avait encourue, et lord Cochrane fut obligé de transiger et d'adopter un terme moyen. Nous allons laisser parler à ce sujet son secrétaire intime : « Il parut évi-« dent à cette époque qu'il s'ourdissait « quelque trame dans le gouvernement « du Chili ; mais il fut impossible d'en « saisir le fil ou d'en prévenir les effets. « Tous les partis cherchaient à se con-« cilier la bonne volonté de l'amiral, « et cependant il arrivait chaque jour « quelque incident qui tendait à l'alié-« ner de la cause du pays, et quoiqu'à « chaque question de sa part il reçût « les réponses les plus polies et souvent « même des excuses, il semblait néan-« moins qu'une main invisible s'occu-« pât sans cesse à faire naître des « provocations et à secouer les torches « de la discorde (*). »

TROISIÈME EXPÉDITION AU PÉROU. Le plus ardent patriotisme s'était manifesté à l'occasion d'une troisième expédition dont l'objet était, non pas seulement comme par le passé, de faire un appel aux indépendants du Pérou, mais d'opérer la conquête de ce pays par la force des armes. L'escadre devait escorter une armée aux ordres du général San-Martin. Les préparatifs furent terminés dans les premiers jours du mois d'août 1820, et le 20 du même mois l'expédition mit à la voile : elle se composait de sept bâtiments de guerre portant seize cents hommes d'équipage et deux cent trente bouches à feu, de onze chaloupes canonnières et d'un nombre considérable de transports ayant à bord une armée de quatre mille sept cents hommes, des vivres, des munitions, et des armes pour un nouveau corps de quinze mille hommes qu'on espérait recruter parmi les patriotes du Pérou. Lord Cochrane avait son pavillon sur l'*O'Higgins ;* le général en chef et son état-major étaient embarqués sur le *San-Martin.*

Le rendez-vous général de la flotte était la baie de Pisco, où les bâtiments se trouvèrent ralliés le 7 du mois de septembre. Le débarquement commença le lendemain ; le 9 les troupes se mirent en marche sur Pisco, formant trois bataillons carrés aux ordres du major-général las Héras. San-Martin montait ce jour-là la goëlette *Montézuma*, pour explorer les côtes et observer les mouvements de l'ennemi. Les indépendants trouvèrent la ville déserte ; la garnison et les habitants avaient fui à la hâte, emmenant avec eux les bestiaux, les esclaves, et emportant jusqu'à leurs meubles. Pendant ce temps-là, le gouvernement constitutionnel avait été proclamé à Lima, et dans la journée du 13 septembre on vit arriver à Pisco des commissaires espagnols chargés de faire des propositions de nature à concilier les intérêts de l'Espagne et ceux de l'Amérique. Les conférences durèrent jusqu'au 4 octobre ; mais elles n'amenèrent aucun résultat, et les hostilités recommencèrent le 5 du même mois. Le colonel Arenalès, à la tête d'une division de douze cents hommes et avec deux pièces d'artillerie, fut envoyé à Ica, ville située au sud de Pisco, d'où il poussa jusqu'à la Nasca et Guamanga. A son approche les Espagnols se retirèrent, et il n'y eut que quelques engagements peu importants ; mais les habitants d'Ica reçurent les indépendants avec toutes les démonstrations d'une joie sincère et d'un zèle ardent pour la cause de la liberté. Les esclaves qui se présentèrent spontanément pour servir dans l'armée chilienne furent déclarés libres, et une proclamation de San-Martin, répandue avec profusion par ses agents secrets, invita les Péruviens à se rallier sous les drapeaux de l'indépendance.

Le 26 octobre, l'armée navale quitta la baie de Pisco et arriva le 29 devant Callao. Pendant que San-Martin était occupé des préparatifs de débarquement dans la baie d'Ancon, lord Cochrane conçut le dessein hardi d'enlever la frégate espagnole l'*Esméralda*, le seul vaisseau important baigné alors dans les eaux de Callao. Le 1[er] novembre, l'amiral transmit aux capitaines des navires placés sous son commandement

(*) W. B. Stevenson, etc. liv. III, ch. VII.

mordre du jour ayant pour objet d'indiquer les mesures à prendre en cette circonstance. Le 5 du même mois, quatorze chaloupes canonnières furent armées, et reçurent à bord deux cent quarante volontaires chiliens, les capitaines Guise et Crosbie, et lord Cochrane lui-même. Elles s'éloignèrent de l'escadre à dix heures et demie du soir. Conformément aux ordres de l'amiral, chaque homme était habillé en jaquette blanche, chemise de même couleur, et armé d'une paire de pistolets et d'un sabre, d'un couteau ou d'une pique. Deux frégates, dont une américaine, la *Macédonia*, et l'autre anglaise, l'*Hypérion*, étaient alors à l'ancre en dehors de l'estacade. Les chaloupes de l'expédition furent hélées par la *Macédonia* pendant qu'elles passaient dans ses eaux. Mais en reconnaissant les marins de Cochrane, les officiers américains accoururent tous sur le pont, et souhaitèrent, à voix basse, un bon succès aux patriotes.

Les chaloupes s'avancèrent en deux divisions, observant le plus profond silence. A minuit elles avaient dépassé l'estacade et touchaient à leur but.

L'*Esméralda* était embossée sous les remparts du fort et protégée par une barrière de pontons unis par des chaînes et par quatorze chaloupes canonnières rangées en demi-cercle. Lord Cochrane naviguait en avant des deux divisions; hélé par une chaloupe, il se lève, et mettant un pistolet sur la poitrine de l'officier : « Silence, ou tu es mort, dit-il. » Il passe, et quelques coups de rame ont bientôt amené les canonnières le long du bord de l'*Esméralda*. Cochrane escalade cette frégate; une sentinelle qui a tiré sur lui est tuée sur-le-champ. Les Anglais et les Chiliens accourent aussitôt à la voix de leur chef et s'emparent du gaillard d'arrière, tandis que les Espagnols se rassemblent sur le château d'avant et y opposent une longue résistance. Enfin, ces derniers succombent. Cochrane fait aussitôt couper les câbles et emmène sa prise. Il était jour, et en ce moment les deux frégates américaine et anglaise sortaient de la baie et faisaient des signaux pour n'être pas confondues avec l'*Esméralda;* mais Cochrane eut soin de répéter ces mêmes signaux, de sorte que les artilleurs de terre ne savaient où diriger leurs coups. La réussite de ce projet audacieux influa sur le reste de la campagne. Les Espagnols, ayant ainsi perdu leur meilleur vaisseau, n'osèrent plus se montrer dans la haute mer.

Les troupes de terre débarquèrent à Huacho le 9 novembre. Nous ne suivrons pas San-Martin dans la capitale du Pérou (*). Ce fut le 28 juillet 1821 qu'il proclama solennellement l'indépendance de ce pays. Un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale de Lima, et l'archevêque célébra la messe, après laquelle les principaux citoyens et les nouvelles autorités prêtèrent, sur le saint Évangile, le serment de défendre les libertés publiques contre le gouvernement espagnol et contre tout pouvoir étranger. Le 8 août, San-Martin jeta le voile qui couvrait ses projets ambitieux, et se constitua dictateur suprême du Pérou.

Lord Cochrane avait puissamment coopéré à l'expulsion des armées espagnoles; mais l'insubordination des officiers placés sous ses ordres n'avait pas cessé, même pendant les opérations les plus importantes. Il eut particulièrement avec les capitaines Guise, Spry et Paroissien, des contestations qui rendirent sa position de plus en plus désagréable. San-Martin affectait de recevoir ses réclamations avec une grande politesse, mais dans le fait il protégeait ouvertement les antagonistes de l'amiral, et fomentait ainsi l'esprit d'insubordination. Cochrane ne tarda pas à s'apercevoir que San-Martin voulait, en sa qualité de directeur du Pérou, s'attribuer le commandement suprême de la flotte, et si l'amiral ne s'y fût pas opposé, l'escadre chilienne eût passé infailliblement au service des Péruviens. Il y eut entre ces deux chefs, devenus ennemis déclarés, quelques scènes très-vives, à la suite desquelles l'Anglais offrit de nouveau sa

(*) Voyez la Notice historique de ce pays.

démission; mais les principaux officiers de l'escadre ayant déclaré qu'ils se retireraient avec lui, cette démarche n'eut pas de suite. Cochrane continua donc à croiser sur les côtes du Pérou, et à concourir, par ses opérations, à l'anéantissement complet de la puissance espagnole, jusqu'au mois de juin 1822. A cette époque, il opéra son retour à Valparaiso, où il arriva dans la journée du 13. Son escadre s'était renforcée des frégates l'*Esméralda*, appelée depuis *Valdivia*, et de la *Venganza;* mais elle avait perdu le *San-Martin*, qui s'était échoué dans la baie de Callao. Cochrane ramenait également la goëlette *Montézuma*, qu'il avait reprise de force à San-Martin.

ÉTAT DU CHILI DEPUIS L'EXPULSION DES ESPAGNOLS. Le Chili, qui pendant si longtemps n'avait été considéré que comme une province dépendante du Pérou, avait opéré des efforts prodigieux pour conquérir son indépendance. Ses habitants, qu'on traitait naguère de paysans grossiers et barbares, avaient fourni des citoyens d'un patriotisme héroïque, des capitaines habiles et des soldats valeureux. Les Espagnols avaient succombé sur terre et sur mer, et le Pérou lui-même ne devait sa liberté qu'à une armée chilienne. Les arts et l'industrie avaient fait de grands progrès, et, à ce sujet, il faut citer en première ligne l'imprimerie, dont l'établissement au Chili ne date que de 1811. O'Higgins continuait à tenir les rênes du pouvoir avec le titre de directeur suprême; son gouvernement paternel et éclairé avait déjà cicatrisé bien des plaies; le commerce commençait à prendre quelque développement; l'agriculture étendait ses progrès avec rapidité; au dehors la guerre paraissait hors de probabilité; au dedans seul brûlait encore un foyer de guerre civile. Le directeur s'occupait activement à introduire des améliorations dans toutes les branches de l'administration. « Si les Chiliens, disait-il, ne veulent pas être heureux de bonne volonté, il faut qu'ils le soient par force. »

Un traité avait été conclu le 21 octobre 1821 avec la république de Colombie; les deux États s'étaient engagés mutuellement, dans la paix comme dans la guerre, à soutenir par leur influence et par leurs armes, tant sur terre que sur mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre nation qui voudrait les asservir. Valparaiso avait été déclaré, en 1821, port franc.

CONGRÈS NATIONAL. Le 22 juillet 1822 un congrès national se réunit à Santiago sous la présidence d'O'Higgins. Le directeur suprême mit sous les yeux des députés la situation de la république; il leur rappela que, depuis cinq années qui s'étaient à peine écoulées depuis la victoire de Chacabuco, une armée avait été formée, une marine créée, le Pérou affranchi, la liberté des mers assurée, et que le trésor avait doublé ses revenus. « Compatriotes, ajouta-t-il, mon commandement est à sa fin; j'ai reçu la patrie esclave, je vous la rends libre et victorieuse, mais faible encore; c'est à vous à l'instruire, à l'élever, à l'enrichir. De quelle prospérité pourrait-elle jouir sans lumières et sans lois? »

Après cette allocution, il appela un nouveau président au fauteuil, lui remit ses pouvoirs et se retira. Une convention préparatoire, composée de vingt-trois membres, fut installée dès le lendemain. Par sa volonté, le général O'Higgins fut réintégré dans les fonctions de directeur suprême, don Ignacio Zenténo fut nommé ministre de guerre et marine, don Irraqua ministre des finances, et don Joachim Échéverria ministre de la justice. Le congrès s'occupa ensuite de la discussion des articles de la constitution politique. Cet acte important fut promulgué le 23 octobre suivant.

La constitution de 1822 ne changea rien aux lois du pays; elle proclama la religion catholique, apostolique et romaine, religion de l'État à l'exclusion de tous les autres cultes; elle abolit l'esclavage, restreignit les priviléges des majorats, priva le clergé de tout pouvoir temporel, et le déclara justiciable des lois civiles et criminelles du pays; le gouvernement représentatif y

fut consacré; le pouvoir législatif fut dévolu à un congrès, l'exécutif à un directeur. Le congrès se composait du sénat et de la chambre des députés: ceux-ci étaient nommés annuellement, à raison d'un député sur quinze cents individus. Tout citoyen âgé de plus de vingt-cinq ans, et tout militaire sans commandement, pouvaient être élus, pourvu qu'ils possédassent un fonds de terre de la valeur de deux mille dollars, ou qu'ils fussent natifs du département qui les nommait. Le sénat se composait de sept membres choisis au ballottage par les députés, et dont quatre au moins devaient appartenir à cette chambre; des ex-directeurs, des ministres d'État, des évêques, d'un membre du tribunal suprême de justice, de trois officiers de l'armée nommés par le directeur, du délégué directorial du département où le congrès s'assemble, d'un docteur de chaque université, de deux négociants et de deux propriétaires ayant chacun un capital de trente mille dollars au moins. Le sénat était en permanence; ses pouvoirs, comme ceux du directeur, duraient six années. Le directeur, dont la nomination appartenait au congrès, pouvait, à l'expiration des six années qui lui étaient accordées, être réélu pour quatre ans.

Retour de San-Martin; mécontentement général. Un événement imprévu, qui se passa dans les premiers jours du mois d'octobre, frappa le Chili de stupeur. San-Martin avait quitté le Pérou en fugitif et était arrivé inopinément à Valparaiso. La popularité du vainqueur de Maypo n'avait eu qu'une durée éphémère; une tempête se formait autour de lui, et, pour comble d'embarras, une armée espagnole était aux portes de Lima. C'est dans de pareilles circonstances qu'il ne vit rien de mieux à faire que de disparaître subitement et de rentrer au Chili, où il fut accueilli avec une froideur marquée. De son côté, O'Higgins, plus grand, plus généreux, mieux intentionné que San-Martin, n'éprouvait pas un moindre embarras. Un nouveau tarif qu'il avait fait adopter par le congrès, lui avait attiré une subite impopularité. L'objet qu'il s'était proposé était celui d'empêcher la contrebande qui, pendant les vicissitudes de la dernière guerre, avait pris un grand développement. Ce but, honorable sans doute, était en ce moment fort impolitique.

Rébellion du général Freyre. Une autre circonstance qui suivit de près la promulgation de la constitution vint porter le dernier coup au crédit du directeur. Les soldats du général Freyre avaient soutenu dans les provinces du Sud une guerre longue et pénible. Ils étaient vainqueurs et mouraient de faim; leurs vêtements tombaient en lambeaux, et beaucoup n'avaient pas de souliers. Freyre prétendit qu'il avait adressé ses plaintes au directeur sans pouvoir en obtenir satisfaction; mais ce général complotait alors de renverser O'Higgins et de se substituer à sa place. Il s'était associé à quelques amis des Carrera, et, de concert avec eux, il travaillait à aigrir les esprits, et à rendre odieuse l'administration d'O'Higgins. L'audace des mécontents croissait en raison des embarras du directeur. Freyre prit sur lui de vendre des licences pour l'exportation des grains du port de la Conception, afin de fournir aux besoins de ses soldats : c'était proclamer l'anarchie. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant d'éléments de discorde, les habitants de Coquimbo se plaignirent de ce qu'on avait entièrement négligé les mines de leur province (*). Freyre sai-

(*) Le peuple se montra, à cette époque, tellement irrité contre les dépositaires du pouvoir, qu'il alla jusqu'à les accuser d'avoir excité, par leur méchanceté, la colère du ciel et d'avoir ainsi provoqué le fameux tremblement de terre du 19 novembre 1822. Les villes riveraines furent les plus maltraitées par cet ébranlement, l'un des plus désastreux dont les annales du Chili fassent mention. La ville de Valparaiso fut entièrement bouleversée. La presque totalité des toitures fut enlevée. L'église de la Merced, dans le faubourg de l'Almendral, fut renversée, ainsi que plusieurs édifices et un grand nombre de maisons particulières. La secousse eut lieu

sit cette occasion pour se déclarer ouvertement en état de rébellion; il convoqua à la Conception, le 22 décembre, une assemblée composée de quelques personnages influents, et la constitua lui-même en junte suprême. Cette assemblée abrogea la constitution et les lois publiées sous l'administration d'O'Higgins; elle prononça la déchéance de ce directeur et de ses ministres, proclama la séparation de la Conception et de Coquimbo du reste du Chili, et convoqua un nouveau congrès, déclarant illégal celui qui avait tenu ses séances à Santiago.

Ces mesures auraient manqué de gravité si la force des baïonnettes n'avait pu les appuyer; l'armée de Freyre se mit donc en marche et se dirigea sur Santiago, à l'effet de les mettre à exécution.

Lord Cochrane quitte le Chili. Les Chiliens devaient une immense reconnaissance à lord Cochrane; ils le payèrent d'ingratitude. Abreuvé de dégoûts, accablé d'ennuis, le vainqueur de Valdivia s'était retiré dans sa terre de Quintéro; mais poursuivi dans cette retraite par la haine et la jalousie, il se détermina à accepter les offres que lui faisait l'empereur du Brésil, et il quitta le Chili, pour ne plus y revenir, le 19 janvier 1823.

Expédition du colonel Beauchef contre les Indiens. Plusieurs tribus araucanes ou cunches ne cessaient, depuis la prise de Valdivia, de harceler le parti des indépendants. Elles étaient poussées à cela par les suggestions de quelques réfugiés espagnols qui avaient voué une haine implacable aux patriotes chiliens. Pédro Xaramillo et Palacios étaient les principaux instigateurs de cette guerre. Une expédition fut donc résolue, et le commandement en fut confié au brave colonel Beauchef. Trois cents hommes d'infanterie partirent de Valdivia le 16 décembre 1822, et remontèrent la rivière de Très-Crucès. A San-José, lieu du rendez-vous, ils trouvèrent un détachement d'infanterie aux ordres du major Rodriguez, une compagnie de cavalerie, et une centaine d'Indiens auxiliaires qui les attendaient là depuis quelques jours.

Les soldats étaient armés à la légère, et ne portaient ni vivres, ni tentes, ni bagages; ils comptaient, pour se nourrir, sur les vivres qu'ils enlèveraient aux ennemis, et sur ceux que leur apporteraient les Indiens alliés. Après deux jours de marche on arriva à un village indien, dont le cacique, nommé Calfacura, fit présent de cinq bœufs. Le nombre des auxiliaires s'était accru en route et montait alors à deux cents hommes. Le 21, l'expédition entra dans une vallée à l'est du volcan de Villa-Rica. On devait trouver en cet endroit un village considérable, de nombreux renforts et des provisions de toute espèce; mais, à la grande surprise de l'armée, le lieu était entièrement désert; seulement on y voyait encore les traces d'une culture récente, et les soldats y firent une assez bonne récolte de pommes de terre, de fèves, de poires, de pommes et de fraises. Le village qui se nommait Pitovquin avait été détruit par un parti ennemi à l'instigation des réfugiés. L'armée commençait à éprouver des besoins urgents, et le succès de la campagne devenait douteux, lorsqu'enfin on vit arriver des Indiens amis qui amenèrent des bœufs et autres provisions. Le 23 décembre, le major Rodriguez eut un engagement avec un parti de vingt-cinq Indiens guidés par quelques Espagnols, et notamment par le fanatique Palacios. Rodriguez leur tua plusieurs hommes et fit quelques prisonniers, qui furent ensuite massacrés, parce qu'ils embarrassaient l'armée. Le surlendemain on arrêta un vieillard espagnol; c'était le père de Xaramillo. Il apprit aux indépendants que Palacios était

à 10 heures et demie du soir. Le matin, la ville offrait l'image de la désolation; les troupeaux fuyaient dans la campagne; les habitants imploraient les secours de la religion, croyant toucher à leur dernière heure, et dans l'attente d'une nouvelle secousse. Les décombres et les solives obstruaient la voie publique et couvraient de nombreuses victimes (voy. *pl.* 19).

alors réfugié dans un village fortifié appelé Malal. Beauchef se hâta de se porter sur ce point; mais l'expédition, entravée par les difficultés du terrain et arrêtée par quelques engagements de peu d'importance, n'y arriva que le 2 janvier 1823. Le Malal fut enlevé à la baïonnette après une courte résistance; les indépendants y trouvèrent trois cents moutons, des chevaux, des bœufs et des porcs. Plusieurs femmes et enfants tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui les égorgèrent sans pitie; le feu détruisit les chaumières et de riches plantations. Beauchef, qui ne pouvait empêcher ces atrocités, sauva cependant deux femmes et leurs enfants, et les envoya au cacique du Malal pour lui proposer de venir dans son camp traiter des conditions de la paix, engageant sa parole d'honneur qu'il ne lui serait fait aucun mal. L'Indien se rendit à cette invitation, et la paix fut bientôt conclue, les vaincus s'étant engagés à livrer Palacios et à vivre en paix avec les indépendants. Beauchef revint alors à Valdivia, où il arriva le 13 janvier (*).

Le général Freyre; époque d'anarchie. Le directeur avait espéré que *la guerre civile* pourrait s'éteindre *d'elle-même sans* qu'il fût besoin de recourir aux armes et de répandre le sang. Apprenant enfin que l'armée de Freyre avançait à grandes journées, il se détermina à opposer la force à la force, et donna l'ordre, en conséquence, aux garnisons de Quillota et d'Aconcagua d'arrêter la marche des rebelles; mais toutes deux refusèrent d'obéir. Cette nouvelle parut d'autant plus grave au directeur, qu'il apprit en même temps qu'un corps de milices de Coquimbo, sous les ordres du général Bénévento, s'approchait également de la capitale. Le 23 janvier (1823), les chefs des mécontents tinrent une assemblée à Santiago, chez le gouverneur-intendant Guzman. Le résultat de cette conférence fut que le directeur O'Higgins devait être déposé. Deux députés furent donc envoyés vers lui pour lui demander de remettre ses pouvoirs entre leurs mains. Le directeur n'y voulut pas consentir, mais il promit de les rendre entre les mains d'une junte, à condition, 1° qu'un congrès national serait convoqué de nouveau; 2° que, si les différends qui tourmentaient la république n'étaient pas aplanis dans six mois, la junte cesserait ses fonctions, et remettrait le pouvoir au peuple. Ces conditions ayant été acceptées, don Augustin Eyzaguirre, don Fernando Errazuris et don José-Miguel Infantès furent désignés comme membres de la nouvelle junte. Don Mariano Egana fut nommé ministre d'État de la marine, et don Augustin Vial ministre des finances et de la guerre. O'Higgins, fidèle à sa parole, donna sa démission, et prit la route de Valparaiso; son intention était de chercher un embarquement pour l'Angleterre, d'où il se serait rendu en Irlande, la patrie de ses ancêtres; mais le général Freyre, qui s'était embarqué sur l'*Independencia*, arriva en même temps que lui, le fit arrêter et conduire en prison. C'était là le comble de l'ingratitude; aussi le peuple qui, dans le fond du cœur, n'avait cessé d'estimer et de plaindre O'Higgins, le fit-il remettre immédiatement en liberté. Cependant cet homme de bien n'en profita pas pour suivre son premier projet. Persuadé par ses amis, il consentit à demeurer au Chili.

Pendant que cette révolution s'opérait, le général San-Martin fuyait vers Mendoza, heureux de pouvoir échapper à la tempête qui grondait autour de lui.

Ramon Freyre continua sa marche sur Santiago. Il campa avec son armée dans les plaines de Maypo, et reçut en cet endroit les députés qui vinrent lui offrir la direction suprême laissée vacante par la retraite d'O'Higgins. Le général se fit prier longtemps pour la forme; mais enfin, cédant aux sollicitations des députés qui lui furent envoyés de nouveau par les trois grandes divisions du Chili, Santiago, la

(*) Miers Travels in Chile and la Plata, etc. chap. xxiv.

Conception et Coquimbo, il se rendit au vœu public (1er avril 1823).

La junte lui adressa un rapport où l'état du pays était peint des plus sombres couleurs : « Un pays divisé en « districts, y disait-on, désunis et ré- « gis par des administrations municipa- « les élues de mille manières différentes, « ne peut espérer jouir de la tranquil- « lité intérieure, et encore moins éta- « blir des relations extérieures satis- « faisantes...... Il est impossible de « concevoir une situation plus déplo- « rable que celle de l'échiquier public. « Une dette de plus d'un million, dont « le payement est d'une urgence abso- « lue; plus de quarante mille dollars « avancés pour parer aux exigences du « moment, et une dépense mensuelle « quintuple des récettes du trésor, « n'en voilà-t-il pas assez pour jeter « le désespoir dans nos âmes?... etc. »

Un emprunt de cinq millions de piastres avait été conclu à Londres, et il fut décidé que, s'il était nécessaire d'employer cet argent à fournir aux frais d'une nouvelle expédition au Pérou, le pouvoir exécutif ne pourrait le faire qu'avec la sanction du sénat, et sous la condition positive que le Pérou répondrait de la somme ainsi employée.

Une nouvelle constitution fut adoptée par le congrès, qui s'assembla trois mois après la nomination du général Freyre. Les innovations les plus importantes qu'on y remarque sont : la création d'un conseil d'État composé de sept membres; la faculté donnée au congrès de prolonger indéfiniment les fonctions des sénateurs, limitées auparavant à un terme de six années, et la création d'un conseil de censure pour mettre un frein à la licence de la presse.

Cependant le mécontentement public n'avait pas cessé; les provinces dissidentes, représentées au nord par les patriotes de Coquimbo, et au sud par ceux de la Conception, se plaignaient vivement de ce que la nouvelle constitution, non plus que le nouveau directeur, n'avaient apporté aucun soulagement aux maux de la patrie. Elles prétendaient même que le mal avait empiré depuis que le directeur O'Higgins s'était retiré, et que la junte avait usurpé des pouvoirs qu'elle ne devait tenir que du peuple.

Freyre, depuis son élévation, n'était plus, aux yeux des patriotes, que l'instrument d'un parti. Chaque jour lui amenait de nouveaux embarras et de nombreux ennemis. La conquête de l'île de Chiloé, qui tenait encore pour les Espagnols, lui sembla offrir un moyen sûr de regagner une popularité trop tôt perdue. Il voulut la tenter, et partit au mois de mars 1824, avec une division de neuf bâtiments de guerre. Le débarquement eut lieu le 22 du même mois, et trois jours après, la ville et le port de Chacao étaient au pouvoir des Chiliens. Le 31, il y eut entre eux et le colonel Garcia un engagement sérieux, mais sans résultat décisif. Peu de jours après, un nouveau combat fut livré sous les murs de San-Carlos ; cette fois le sort des armes se déclara en faveur des royalistes. Les indépendants, complétement battus, furent obligés de se réfugier sur leurs vaisseaux, après avoir éprouvé une perte considérable. Ce malheureux événement donna une nouvelle force à l'expression du mécontentement général, et les symptômes en devinrent si alarmants, que le sénat crut devoir rendre un décret qui, en considération des circonstances difficiles où la nation se trouvait placée, investissait le directeur Freyre d'une dictature provisoire et pendant trois mois. Cet acte est du 21 juillet 1824 (*).

Un événement heureux signala pourtant l'année 1824. L'Angleterre prépara les voies à la reconnaissance officielle du Chili par l'envoi d'un consul général.

(*) Le budjet des dépenses annuelles fut fixé en 1824 à deux millions de piastres, savoir : Dette étrangère, 360,000 piastres; dette domestique, 187,000; armée, 600,000; marine, 100,000; pouvoir exécutif, 125,000; législature, 30,000; tribunaux, 48,000; finances, 150,000; éducation publique et agriculture, 100,000; département diplomatique et objets divers, 300,000.

Le nouveau congrès s'était assemblé à Santiago vers la fin de l'année; mais l'exaspération de l'esprit public entravait ses opérations, et compromettait même l'existence de ses membres. Chaque jour, des hommes armés se présentaient à la barre de l'assemblée, et demandaient, à grands cris, l'expulsion de ceux des députés qui leur déplaisaient.

L'insubordination gagna l'armée et la flotte. On avait appris que deux bâtiments de guerre espagnols, l'*Asie* de 64 canons, et l'*Achille* de 18, étaient arrivés à Chiloé; le directeur ne put obtenir des marins chiliens d'aller à la recherche de ces bâtiments, qu'à force de sacrifices et de promesses. L'escadre indépendante partit enfin; mais, peu après, la corvette l'*Achille* parut spontanément à Valparaiso. Son équipage s'était révolté, et venait la livrer au gouvernement du Chili.

L'année 1825 vit se continuer les troubles et l'anarchie. Pendant les nuits des 12, 13, 14 et 15 février, il y eut à Santiago des scènes tumultueuses et du sang répandu. Le congrès recula devant cette effervescence, et prononça lui-même sa dissolution le même mois, déclarant que le sanctuaire des lois avait été profané, et la majesté du peuple insultée dans la personne de ses représentants. Ce ne fut qu'au mois de juillet suivant que les meneurs de ces désordres parurent eux-mêmes las d'une crise qui compromettait les intérêts les plus sacrés de la patrie, et mettait en question son existence politique. Vingt-trois millions de dollars avaient déjà été souscrits à Londres pour l'exploitation des mines et autres entreprises qui devaient assurer le développement de l'industrie et de l'agriculture du Chili; mais toutes les opérations étaient entravées par suite de la désorganisation de ce pays. L'Europe se disposait à prononcer sur le sort de l'Amérique du Sud, et sa bonne volonté se trouvait paralysée par les mêmes motifs. L'Angleterre avait déjà reconnu l'indépendance du Mexique, de Buénos-Ayres et de la Colombie, mais elle attendait, pour en faire autant à l'égard du Chili, de pouvoir traiter avec un gouvernement régulier et solidement établi. Ces considérations furent habilement présentées par le directeur Freyre dans une proclamation qu'il adressa à ses compatriotes le 12 juillet, pour la convocation d'un congrès général qui devait s'ouvrir à Santiago le 5 septembre suivant. L'objet de cette convocation était la nécessité de répondre à l'appel des nouveaux gouvernements qui invitaient le Chili à concourir à la formation d'une assemblée générale, en envoyant des députés à Panama.

Le congrès général était à peine réuni depuis quelques jours, qu'on apprit dans la capitale qu'un mouvement populaire avait eu lieu à Valparaiso. Le directeur se disposait à diriger des troupes sur ce point, lorsque les représentants de Santiago lui enjoignirent de n'en rien faire, et sur le refus formellement exprimé, à ce sujet, par le général, on vit se renouveler la guerre intestine avec plus de violence que jamais. Les représentants de la capitale invitèrent le peuple à les reconnaître comme congrès national; ils prononcèrent la déchéance de l'ancien directeur, et nommèrent à sa place le colonel Sanchez, à qui ils adjoignirent une commission de gouvernement composée de six membres : Fernando Errazuris, Manuel Gandarillas, Pédro Palazuélos, Martin Orgéra et José-Manuel Barros (*).

De son côté, le général Freyre accusa les députés de Santiago de conspirer contre la cause de la liberté, et de préparer les voies au rétablissement du pouvoir absolu. Il prononça en même temps la dissolution de l'assemblée, et décréta l'arrestation et le bannissement, hors du territoire de la république, de ceux qui s'étaient ainsi mis en hostilité ouverte avec lui. Il créa en même temps, pour l'exécution des décrets du gouvernement, un *conseil-consultant*, composé du ministre d'État, du président de la cour

(*) Mensagero argentino.

suprême de justice, et du chef de la cour des appels.

Revenu ainsi, par la force, à la tête des affaires, Freyre donna tous ses soins à la nouvelle expédition qui se préparait contre l'île de Chiloé, dernier refuge des royalistes. La flotte, ayant à bord trois mille cinq cents hommes, mit à la voile le 2 janvier 1826, et arriva devant le port de San-Carlos le 10 du même mois. Les opérations de cette campagne furent enfin couronnées d'un plein succès, et l'archipel de Chiloé fut définitivement incorporé à la république; mais le gouvernement chilien ne tarda pas à être troublé dans la possession de sa nouvelle conquête par quelques partisans de l'ancien directeur don Bernardo O'Higgins, qui tentèrent d'opérer, à San-Carlos, une insurrection en sa faveur. Les habitants de Chiloé, soulevés par ce mouvement, repoussèrent toute tentative en faveur d'O'Higgins, et déclarèrent qu'ils voulaient adopter la constitution chilienne; mais ils se donnèrent en même temps un gouvernement particulier, à la tête duquel ils placèrent don Manuel Fuentès, commandant de l'artillerie, avec le titre d'intendant gouverneur (25 mai 1826).

La république, ainsi que les nouveaux États de l'Amérique du Sud, était alors divisée en deux partis, celui des *unitaires*, qui voulait la centralisation gouvernementale, et celui des *fédératifs*, qui demandait une simple confédération des provinces devenues libres et indépendantes.

Le 4 juillet de cette année, le congrès national s'ouvrit à Santiago. Le discours que le directeur suprême prononça à ce sujet déguisa assez habilement une grande partie des maux du pays. Il fit surtout valoir les services qu'il avait rendus à l'État, en mettant un frein à l'abus des donations en faveur des établissements pieux. Il mit sous les yeux de l'assemblée le tableau des contrats que le ministre plénipotentiaire du Chili à Londres avait signés avec diverses compagnies, pour la colonisation du pays situé entre les rivières Bio-Bio et Impériale, pour l'exploitation des mines et autres objets d'utilité publique. Le directeur émit ensuite le vœu de voir le territoire de la république divisé en un plus grand nombre de provinces, et finit par prier l'assemblée de vouloir bien désigner, au plus tôt, un citoyen vertueux sur qui il pourrait se décharger du poids de l'autorité.

Le congrès décida, comme loi fondamentale, que la république serait organisée d'après le système fédéral; et, prenant en considération la demande de Freyre, il désigna, pour le remplacer, l'amiral don Manuel Blanco-Encalada. Mais l'état critique des affaires, l'épuisement du trésor, l'éloignement et la négligence manifestée sur tous les points envers le pouvoir exécutif, engagèrent le nouveau directeur à donner lui-même sa démission le 7 du mois de septembre suivant. Le vice-président Izaguire fut alors nommé directeur provisoire. Un traité d'alliance, de commerce et de navigation entre la république de Buénos-Ayres et celle du Chili, fut signé à Santiago le 20 novembre.

Une nouvelle insurrection éclata au mois de janvier 1827; le conseil des ministres fut arrêté en corps par une troupe de soldats; et Freyre fut, une seconde fois, nommé directeur suprême. Mais une nouvelle tempête ne tarda pas à l'assaillir et à le renverser. Le général Pinto, déjà vice-président, fut élu à sa place le 8 mai suivant. Un seul fait suffira pour donner une idée des embarras de l'administration publique : le revenu de l'État, estimé approximativement à 4,350,000 piastres, s'élevait à peine à 1,500,000. Il y avait, chaque année, un déficit de 500,000 piastres sur le budget des dépenses.

Fatigué de tant de secousses, le Chili rentra subitement dans le repos; déjà les bons citoyens commençaient à se féliciter du retour de l'ordre et de la tranquillité, lorsque d'épouvantables calamités physiques vinrent ajouter à ses embarras financiers. La Cordillère versa d'immenses torrents qui détruisirent tout sur leur passage. De nombreux troupeaux, des milliers d'habi-

tants périrent dans cette inondation. Des bourgades entières disparurent subitement, et des terres fertiles furent ensevelies sous d'énormes amas de pierres et de cailloux (*).

Le congrès s'assembla à Santiago le 24 février 1828, avec la mission de donner une constitution au Chili. Le parti des fédéralistes l'emporta un instant sur celui des unitaires; le congrès fut transféré à Valparaiso, et le général Pinto, qui était encore à la tête des affaires avec le titre de vice-président, fut déposé et remplacé par don José-Miguel Infantès. Ce mouvement avait été opéré à la suite d'un engagement où le bataillon de Maypo et un régiment de dragons avaient battu un corps de soldats de la milice et de cuirassiers que Pinto leur opposait. Les habitants de Santiago, partisans de l'union, se levèrent aussitôt, et rétablirent Pinto à la tête du gouvernement. Les révoltés firent leur soumission après un engagement où deux cents hommes environ, appartenant à l'un ou l'autre parti, perdirent la vie. Le congrès rendit quelques lois de finances et d'administration, et se sépara le 31 janvier 1829. Le gouvernement français avait envoyé un consul général au Chili, dès l'année 1828.

Jusque-là, le général Freyre avait été président en titre, bien que le pouvoir résidât de fait entre les mains du vice-président Pinto. Le nouveau congrès voulut mettre fin à cet état d'incertitude, et appela définitivement Pinto à la présidence. Mais le parti des fédéralistes protesta violemment contre cette nomination; et, refusant toute obéissance au gouvernement, il se plaça sous la protection du général Prieto qui commandait alors dans la province de Conception. Las de tant de tracasseries, Pinto se retira volontairement, et donna sa démission le 29 octobre. Cette mesure occasionna de grands désordes à Santiago, où l'on vit se former aussitôt une junte insurrectionnelle. Un parti de quatre à cinq cents mécontents se porta au palais du gouvernement dans la journée du 7 novembre, et en chassa le vice-président Vienna.

Cependant l'armée de Prieto arrivait à marches forcées des provinces du Sud, et se grossissait en route d'une foule de mécontents et de gens sans aveu. Arrivée, le 7 décembre, sous les murs de la capitale, elle fut encore accrue par un corps de cinq à six mille *rotos*, la partie la plus vile de la population de la province, qui venaient se joindre à elle dans l'espoir du pillage. Les troupes de Santiago obéissaient à deux étrangers, le colonel Vial, Français, et le colonel Tupper, Anglais, sous le commandement en chef du général la Lastra. Elles sortirent de la ville et culbutèrent sans peine les soldats de Prieto. Celui-ci ayant alors demandé à parlementer, le feu cessa aussitôt. Les deux partis nommèrent des commissaires, et, le 16 décembre, il fut conclu une convention d'après laquelle le général Freyre se trouva investi du commandement des deux armées; une junte provisoire fut également installée, et il lui fut donné mission de convoquer un nouveau congrès général.

Freyre prit le commandement qui lui était dévolu; mais il conduisit ses troupes à Valparaiso, où son premier soin fut de lancer un manifeste contre Prieto et la junte provisoire.

Depuis ce moment, les ambitions rivales ont continué à se disputer le pouvoir suprême; mais les secousses sont devenues de moins en moins violentes, et la dissension se manifeste plutôt par des intrigues que par des révoltes.

Le désordre des finances, au sortir d'une révolution, est le fléau qui pèse avec le plus de force sur un État nouvellement constitué. Pendant une période plus ou moins longue, le commerce a été interrompu; les importations ont entièrement cessé, et les exportations clandestines du numéraire ont considérablement multiplié. Les sacrifices les plus onéreux ont été imposés aux citoyens de toutes les classes, tandis que la culture des

(*) Lesur, Annuaire historique pour 1827.

terres et l'exploitation des fabriques, indéfiniment suspendues, ont cessé d'alimenter les sources financières où l'État a coutume de puiser. Le passage au pouvoir des hommes qui se mettent à la tête d'une révolution, devient onéreux par cela même qu'il est éphémère, chacun d'eux apportant ses vues personnelles, son système, ses plans, ses créatures, sa famille et ses amis. Enfin, la révolution est consommée, le règne des abus est, dit-on, passé, et le peuple est sur le point de recueillir le fruit de sa victoire! Mais croyez-vous qu'au sortir d'une pareille crise, ce peuple ne se trouvera pas, longtemps encore, en butte à des maux plus cruels peut-être que ceux auxquels il vient de se soustraire? Les familles sont décimées; les plus riches propriétaires ont émigré, le trésor est épuisé, et toutes les illusions dont on s'était bercé semblent avoir été emportées dans la tempête. Et cependant la cause était juste, le conflit inévitable et la victoire légitime! Alors, le peuple commence à murmurer, il s'en prend aux hommes du pouvoir qui lui demandent de nouveaux sacrifices et lèvent de nouveaux impôts; il ne conçoit pas qu'on puisse encore avoir des besoins après les changements qui viennent de s'opérer. Des murmures, il passe bientôt à l'action, et les troubles continuent après le triomphe, de même qu'on voit les vagues de l'Océan s'entre-choquer avec fracas, longtemps encore après que les vents ont cessé de souffler.

Tant que dura, dans le Chili, la guerre de l'indépendance, les frais en furent couverts par le produit de la vente des propriétés espagnoles et de celles du gouvernement. Bernard O'Higgins, administrateur habile autant que probe, sut, pendant quelques années, à force d'économie, faire face à toutes les dépenses avec les seules ressources de l'État. Les recettes de la douane avaient acquis un prodigieux accroissement par suite de l'ouverture des ports, et tandis qu'en 1817 elles n'étaient que de 370,000 dollars, elles s'élevèrent, en 1819, à 1,466,571. Cela ne suffit pas, et les besoins devinrent bientôt tellement impérieux qu'il n'y eut plus moyen de reculer devant l'obligation d'emprunter aux étrangers et de lever des contributions extraordinaires. Le gouvernement crut donc devoir contracter des emprunts avec les négociants anglais établis au Chili, et pour hypothèque, il affecta les deniers publics, de sorte que pour satisfaire aux besoins du moment, il fut obligé de créer une certaine quantité de billets payables en droits de douane. Ce papier-monnaie trouva peu de crédit; les négociants anglais l'escomptaient, il est vrai, mais en y prélevant un fort bénéfice, et comme ils ne pouvaient s'en défaire eux-mêmes, qu'en le donnant à l'administration des douanes, en déduction des droits qu'ils auraient dû payer pour l'importation de leurs marchandises, il en résulta que, vers la fin de l'année 1821, les billets avaient perdu successivement 30, 40, 50 et même 60 pour cent de leur valeur nominale. La dette flottante du gouvernement n'était pourtant pas très-considérable encore, mais son crédit exigeait qu'on la comblât bientôt entièrement. Des agents furent, en conséquence, envoyés à Londres pour y contracter un emprunt d'un million de livres sterling. Comme une mesure pareille a toujours besoin d'être justifiée par les motifs les plus légitimes, le chef du gouvernement se hâta d'expliquer à la nation que l'objet de l'emprunt était « de réformer le système financier, de tirer du pays tout le parti que promettent la variété des productions de son territoire, l'étendue de ses côtes et l'industrie de ses habitants, et d'introduire dans l'agriculture et l'exploitation des mines les améliorations dont elles sont susceptibles. » L'emprunt fut négocié, le 18 mai 1822, par don Antonio-José de Yrisarri, ministre plénipotentiaire du Chili, avec la maison Hullet et compagnie. A cet effet, il fut créé 10,000 bons payables au porteur avec intérêt de 6 pour cent. Le gouvernement chilien s'engagea à supporter les frais de la négociation et de l'emprunt; il affecta les revenus de l'État, évalués, d'après le produit

des années précédentes, à quatre millions de dollars, au rachat de l'emprunt, et appliqua spécialement au payement de l'intérêt le revenu net de la monnaie, s'élevant à 300,000 dollars, et celui de la contribution territoriale évalué à 250,000. Bientôt cependant le gouvernement se trouva hors d'état de faire honneur à ses engagements. Le général Freyre, qui était alors à la tête des affaires publiques, se tira d'embarras en faisant de nouveaux sacrifices; il s'adressa à une société composée de négociants étrangers et de propriétaires du pays, et conclut avec elle un traité par suite duquel celle-ci se chargea de payer les intérêts de la dette publique au moyen des avantages suivants qui lui furent concédés : le monopole du tabac (*estanco*) appartenant jadis au gouvernement; le privilége exclusif d'importer ce produit ou de cultiver la plante, à son choix; faculté de vendre au prix qu'il lui conviendrait d'établir; privilége pour le commerce exclusif des vins et liqueurs venant de l'étranger, ainsi que des autres denrées comprises autrefois dans l'*estanco;* et enfin, concession faite au profit de la société d'une somme de 500,000 dollars (*).

En 1824, les recettes du gouvernement s'élevèrent à 1,176,531 dollars, provenant des droits de douane pour l'entrée et la sortie des marchandises, du produit des mines, des impôts sur le tabac, la farine, les liqueurs, le vif-argent, la poudre à tirer, les cuirs, le papier timbré, les bulles et les indulgences; des amendes, de la confiscation des biens des royalistes, de la vente des propriétés ecclésiastiques, du péage au col de *Putaendo*, des retenues sur le traitement des employés, etc. Cette même année, les dépenses s'élevèrent à 1,223,323 dollars, présentant ainsi un déficit de 46,792 dollars. En conséquence de cet état de choses, le gouvernement eut recours, une seconde fois, à la création des billets payables en douane; mais cette fois encore, ces valeurs tombèrent dans le plus complet discrédit.

(*) Miers.

Le congrès de 1825 nomma trois commissaires pour rechercher les causes du mauvais état des finances; le choix tomba sur Fernando-Antonio Elizalde, Joaquin Prieto et Santiago Munoz Bezanilla. Leur rapport fut présenté le 16 mars : il en résulta que le *déficit* accumulé depuis plusieurs années s'élevait à 700,000 dollars; que les finances étaient dans un désordre complet, et le crédit public entièrement ruiné; que de 5,000,000 de piastres, montant nominal de l'emprunt contracté à Londres trois ans auparavant, il n'en restait plus que 30,000, et que le reste avait disparu sans qu'il en eût été appliqué la moindre partie à des objets d'utilité publique. Les commissaires émirent ensuite l'opinion qu'il n'y avait plus de ressource que dans les propriétés confisquées, dont le revenu était estimé à 200,000 dollars, qu'il était urgent d'affecter au rachat de la dette nationale.

Le 4 juillet de l'année suivante, le directeur suprême de la république déclarait au congrès que le trésor avait été constamment appauvri par les grandes dépenses qu'il avait fallu faire; qu'il avait été impossible jusque-là d'effectuer l'organisation de la caisse publique de manière à établir une balance entre les recettes et les dépenses même ordinaires. « On ne « pourra, ajouta-t-il, obtenir ce résultat « qu'en substituant aux moyens éventuels qui sont insuffisants et qui « accablent la classe pauvre, les moyens « qui seraient indiqués par la simple « raison, s'ils ne l'étaient par les principes les plus vulgaires de l'économie « politique... Le ministre des finances « vous présentera un tableau fidèle de « l'état de nullité dans lequel se trouve « notre fortune publique, et vous soumettra les réformes qu'il est absolument nécessaire d'opérer pour que la « nation puisse satisfaire à ses besoins « ordinaires. Le déficit éprouvé par « nos rentes, et que n'ont pu couvrir « nos ressources ordinaires, a produit « des maux incalculables, entre lesquels on ne doit point regarder comme

« le moindre, l'obligation où s'est vu « le gouvernement de défendre la vente « du tabac, des cartes à jouer, des « liqueurs étrangères et du thé, afin « de payer les intérêts de l'emprunt de « 5,000,000 de piastres contracté à « Londres. Cette mesure à ruiné une « partie de notre industrie, à peine « naissante, et ne peut être justifiée « que par la loi invincible de la néces« sité. »

APERÇU SUR L'ÉTAT PHYSIQUE ET MORAL DU CHILI DEPUIS SON INDÉPENDANCE. Le tableau que nous venons de tracer des vicissitudes politiques qui ont agité le Chili depuis sa découverte, demeurerait incomplet si nous ne présentions une esquisse de l'état physique et moral de ce pays depuis son indépendance.

Huit provinces, divisées en districts, embrassent actuellement la totalité du territoire de l'ancienne capitainerie générale :

1° COQUIMBO, capitale Coquimbo ou la Séréna; Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco ou Guasco, aussi appelée Santa-Rosa.

2° ACONCAGUA, cap. Villa Vieja de Aconcagua ou San-Felipe; Quillota, San-Martin de la Concia, Casa-Blanca, Santa-Rosa de los Andes, Ligua, Petorca.

3° SANTIAGO, cap. Santiago; Valparaiso, Santa-Cruz, San-José de Logrono, Tiltil, Chacabuco, Rancagua ou Santa-Cruz de Triana, Juan-Fernandez (îles de).

4° COLCHAGUA, cap. Curico; San-Fernando, Talca.

5° MAULE, cap. Cauquenes; Chillan, Quilué ou Quilihué.

6° CONCEPCION, cap. Concepcion, ou la Mocha; Talcahuano, Angeles, Hualqui.

7° VALDIVIA, cap. Valdivia; Osorno.

8° CHILOÉ (archipel de), cap. San-Carlos; Castro.

Cette division, qui n'a rien de stable, tend à se confondre en trois grandes juridictions : Coquimbo au nord, Santiago au centre, et Concepcion au sud.

Santiago continue, malgré les efforts des villes rivales, à être considéré comme la capitale de la république. C'est une belle et grande ville située sur la rive gauche du Rio-Mapocho, dans une plaine de vingt-cinq lieues d'étendue, bornée à l'est par les Cordillères, et à l'ouest par le Rio-Purahuel et la montagne del Pardo qui n'a pas moins de quatre mille pieds d'élévation. Cette plaine, que baigne également le Rio-Maypo, célèbre par la victoire du 5 avril 1818, forme une sorte de réservoir naturel, où les terrains meubles, entraînés des hauteurs voisines, se sont nivelés et ont formé l'un des plus riches territoires du nouveau monde.

Ainsi que dans la plupart des villes de l'ancienne Amérique espagnole, les maisons de Santiago sont groupées en *quadras*, ou îles carrées parfaitement égales entre elles, et alignées au cordeau, de sorte qu'il est impossible de voir une ville plus symétrique et plus régulière. Les *quadras* s'élèvent en tout au nombre de 150, en y comprenant les faubourgs; mais toutes ne sont pas terminées. Le Rio-Mapocho, aussi appelé *Topoculma*, qui sépare la ville du faubourg de la Chimba, coule à l'ouest et au nord; il alimente les rigoles (*assequias*) qui passent dans chaque *quadra*, et fournissent à toutes les maisons des canaux d'irrigation.

Les rues sont larges, ornées de trottoirs et pavées en petits cailloux de rivière. Les maisons n'ont généralement qu'un étage, précaution nécessaire qu'inspire la crainte des tremblements de terre; cependant, depuis quelques années, on commence à en élever qui en ont deux. Elles sont construites en briques cuites au soleil, appelées *adobes*, et peintes en blanc avec un grand soin. Leur architecture est uniforme : une grande porte d'entrée, ornée de pilastres et d'ornements, conduit au *patio*, grande cour carrée au fond de laquelle se trouve la pièce principale, qui est ordinairement une salle à manger. De chaque côté sont des chambres à coucher, des cabinets de travail ou des salons de réception. Le toit est

couvert en tuiles rouges, quelquefois aussi, mais rarement, en briques. Les appartements qui se trouvent sur le devant des maisons servent assez souvent de boutiques; on y entre alors au moyen d'une petite porte. Les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de barreaux de fer peints en noir. Derrière chaque maison se trouve un jardin, et derrière chaque jardin un *corral* destiné aux chevaux et aux voitures. Les jardins sont disposés avec un goût charmant; ils sont ornés de fontaines et abondent en plantes indigènes, très-curieuses surtout pour un étranger; on y voit encore une profusion d'orangers, de citronniers, de grenadiers, de tilleuls, de cèdres et de palmiers.

Au centre de la ville se trouve la grande place, qu'embellissent une belle fontaine et plusieurs édifices publics, le palais du gouvernement, la chambre de justice, la prison, la cathédrale et l'évêché. La cathédrale, bâtie en pierre, est un des temples les plus vastes de l'Amérique du Sud; elle n'est pas encore terminée, et son architecture, d'un style lourd et écrasé, n'est remarquable que par les détails d'ornements. L'évêché a été si souvent endommagé par les tremblements de terre, qu'il aurait besoin d'une réédification complète plutôt que de réparations. Le palais du gouvernement est un grand bâtiment à deux étages, renfermant l'arsenal, le trésor, la grande salle d'audience et les bureaux des divers ministères. Les appartements du rez-de-chaussée sont occupés par le directeur, et, comme ils sont meublés avec somptuosité, ce sont eux que l'on s'empresse de montrer aux étrangers. L'architecture de ce palais, celle du *presidio* où siége la cour de justice, et celle enfin de divers hôtels qui décorent la grande place, appartiennent à un assez mauvais style moresque. Construits en briques, ces édifices sont blanchis avec un soin que le bon goût désavoue; mais les piédestaux des pilastres, en porphyre rouge, sont d'un heureux effet. Le consulat est un grand édifice situé près de la *plaza;* c'est là que siége le tribunal de commerce, et que se réunit ordinairement le congrès national. La douane est un bâtiment assez remarquable par ses heureuses dispositions. Le théâtre n'offre rien qui mérite une mention spéciale; il contient un millier de spectateurs. Parmi les établissements d'utilité publique, il faut citer la bibliothèque nationale qui possède environ douze mille volumes; l'institut, sorte d'université du Chili; le collége de Saint-Jacques et le lycée où les familles aisées font élever leurs enfants; les deux colléges pour les demoiselles, et l'hôpital des enfants trouvés.

Le faubourg de la Canadilla ou Canada, situé dans la partie sud-est de la ville, en est l'un des plus beaux quartiers; c'est là que se trouve, sur une grande place, l'hôtel de la monnaie, que les Santiaguenos regardent comme un chef-d'œuvre d'architecture, peut-être parce qu'il a coûté un million de piastres, mais qui est loin de mériter cet éloge. C'est une grande masse de briques dont l'emplacement occupe toute une *quadra*. La façade consiste en de gros piliers surmontés d'une pesante corniche, et au-dessus règne une balustrade qui, au jugement des architectes, est du plus mauvais goût. Les bureaux et les appartements sont disposés avec assez d'habileté autour de trois cours intérieures d'égale dimension.

La Canadilla est séparée de la ville par une grande route bordée d'arbres, servant de promenade publique; elle n'a pas moins de cent cinquante pieds de large; elle se prolonge dans la direction du gigantesque Tupungato, que l'on aperçoit à l'horizon. Le Chuchunco est un autre faubourg situé à l'extrémité de la Canadilla, dans la partie sud-ouest. Nous avons dit plus haut que le faubourg de la Chimba était séparé de la ville par le Rio-Mapocho; les maisons y sont construites avec de la boue, mais, pour la plupart, elles sont blanchies avec soin et ornées de devises peintes en rouge, en bleu ou autres couleurs. Un pont en pierre à cinq arches, jeté sur le Mapocho par les soins

du directeur don Ambrosio O'Higgins, peut passer pour beau dans ce pays où l'architecture a produit si peu d'objets remarquables.

A l'angle oriental de la ville s'élève la colline de Santa-Lucia, que couronne une forteresse dont la construction n'est point encore achevée. Au delà, et sur la rive gauche du Mapocho, on voit une grande et belle promenade connue sous le nom de Taja-Mar (brise-eau), parce qu'elle côtoie une construction de briques et de terre ayant deux milles de long, dont la destination est de garantir la ville des inondations du Mapocho. La promenade du Taja-Mar est bordée de droite et de gauche par une double rangée de peupliers d'Italie, et présente en perspective les Andes avec leurs sommets couverts de neige. Le matin, et le soir surtout, le Taja-Mar sert de lieu de rendez-vous aux diverses classes de la population de cette capitale. Le peuple se réunit dans les estaminets appelés *chinganas*, pour y jouer, boire et fumer, ainsi que fait, partout, le peuple des grandes villes. Les élégants font parade de leurs plus beaux chevaux et parcourent avec rapidité l'allée principale, tandis que les dames, assises sur des bancs dans les contre-allées, étalent une riche et gracieuse toilette. Là se trouvent des joueuses de harpe, des danseuses et des bateleurs; enfin, de petites voitures à deux roues stationnent au Taja-Mar, à la disposition du public.

La ville est divisée en quatre paroisses : San-Pablo, Sant' Anna, San-Isidoro et San-Francisco de Borja. On y compte quinze couvents, dont huit pour hommes; cinq maisons de jésuites s'y étaient établies depuis l'arrivée du neveu de Loyola (1592). Le couvent de San-Francisco est le plus beau; mais il serait superflu d'en donner la description, tant les cellules, les corridors et l'ameublement diffèrent peu de ce qu'on voit, de ce genre, en Europe. Les moines, depuis la révolution, se font remarquer par leur tolérance; ils sont généralement respectés et mènent une vie fort douce.

Le marché principal stationne dans une grande place située au pied du pont, appelée le *Bassoral*. La *Canada* est elle-même marché un permanent où l'on trouve des marchands de fruits, de bois, de luzerne, de légumes et autres objets. La plupart s'abritent sous des pièces de toile disposées en forme de parasol. De nombreux marchands ambulants circulent dans les rues à chaque heure de la journée, conduisant des chevaux ou des mulets chargés de divers articles de consommation. Cependant l'aspect de la ville est froid et silencieux; ce qui tient d'abord à la disposition des maisons, qui, basses et larges, s'étendent sur un terrain infiniment plus grand que ne l'exigerait le chiffre de la population, et, en second lieu, à l'indolence naturelle du peuple qui, vivant sous un heureux climat et sur un sol fertile, éprouve peu de besoins, et trouve aisément à les satisfaire; aussi voit-on fort peu de mendiants.

La population de cette capitale est d'environ quarante-cinq mille âmes. A la différence des villes d'Europe, il ne s'y trouve pas de classe intermédiaire autre que celle des commerçants étrangers : les naturels y sont riches ou pauvres, nobles ou peuple; mais les pauvres n'y sont pas indigents, et nous venons d'en dire la raison. Les riches, qui ont le monopole des emplois publics, possèdent non-seulement des propriétés urbaines, mais encore de belles *haciendas* ou métairies, ordinairement situées dans les vallées de Maypo, de Melipilli, de Rancagua, etc. Ces métairies, presque toujours tenues avec un soin remarquable, ont cela de particulier, qu'indépendamment des vastes celliers, des cours destinées à la préparation du charque, des aires pour l'égrenage du blé, et des magasins, le régisseur y tient une boutique où il vend en détail les divers produits de l'*hacienda*.

Après Santiago, les villes les plus importantes du Chili sont Valparaiso, Concepcion, Coquimbo, Valdivia et Castro.

L'aspect de Valparaiso, nous l'avons

déjà dit, ne répond nullement à l'idée qu'on pourrait se former d'une *vallée du paradis*. Cette ville est divisée en plusieurs groupes qui se cachent au fond des ravins, ou s'élèvent en amphithéâtre sur des collines rougeâtres, couvertes à peine d'une végétation rabougrie. Entre les rochers et la mer se déroule un cordon de maisons chétives et d'un aspect peu agréable. La baie est d'une forme demi-circulaire; elle offre dans les mois d'été (de novembre à mars) un ancrage sûr; mais en hiver elle est fréquemment battue par des ouragans qui arrivent de la partie septentrionale. Au fond de cette baie se trouve le *Bouquet des amandiers* ou *Almendral*, le plus considérable des faubourgs de Valparaiso; la ville, proprement dite, est désignée communément par le nom de *Puerto* (le port). Le mont Allègre qui domine la côte de Valparaiso est couronné de maisons de campagne, dont plusieurs méritent quelque attention; la vue y est d'ailleurs fort belle, et le regard peut y plonger dans des vallées sombres et fertiles, se reposer sur les cimes sauvages des hautes montagnes, ou planer sur l'immensité de l'océan Pacifique. La distance qui sépare cette ville de Santiago est de trente lieues environ; on peut y aller en voiture, mais les transports de bagages et de marchandises se font à dos de mulets, ou dans de grands chariots traînés par des bœufs. On traverse plusieurs plateaux qui communiquent entre eux par des côtes escarpées, et on s'élève ainsi, de distance en distance, jusqu'au sommet de la *Cuesta de Prado*, d'où l'on descend dans la plaine de Santiago.

Valparaiso est une des places marchandes les plus importantes de l'Amérique du Sud; en 1821, les recettes de la douane s'élevèrent à quatre cent soixante mille dollars, tandis que sous la domination espagnole elles n'en produisaient annuellement que vingt-six mille, terme moyen. Trois forts et une forteresse servent à contenir les ennemis au dedans et au dehors. Les principaux édifices sont: l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, la cathédrale et les couvents de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Merci et de Saint-Dominique. La population de cette ville n'était que de huit à dix mille âmes avant 1826; elle en compte aujourd'hui seize à dix-huit mille.

Concepcion ou la Mocha a été longtemps la seconde ville du Chili: sa population dépassait vingt mille âmes; elle est à peine du tiers aujourd'hui. La richesse, l'industrie, l'activité et la bravoure de ses habitants étaient autrefois en grande réputation; mais saccagée et pillée si souvent par le peuple indigène qui domine à quelques lieues de son emplacement, incendiée enfin en 1819, elle n'offre plus que l'image de la désolation. Ses belles églises tombent en ruine, les rues sont couvertes d'herbes sauvages, les jardins sont bouleversés, et les édifices publics, jadis si nombreux et si riches, ne présentent plus à l'œil attristé que quelques murs noircis par la flamme (*).

A trois lieues de Concepcion, se trouve la presqu'île de Talcahuano qui forme l'une des baies les plus belles et les plus sûres du nouveau monde. La bourgade de Talcahuano, appelée indistinctement de ce nom ou de ceux de Talcaguana et Talcaguano, prendra certainement un jour l'importance que Concepcion a perdue. La baie à laquelle elle donne son nom n'a pas moins de douze milles de longueur sur neuf de largeur (**). Tout indique que la presqu'île était autrefois une île séparée du continent par un bras de mer de deux milles au plus de large. Sur l'isthme à demi desséché, on voit encore quelques marais où croissent des cypéracées, des carex et des roseaux (***). De l'autre côté se trouve le port Saint-Vincent, mouillage peu sûr et peu fréquenté, si ce n'est par quelques vaisseaux étrangers qui viennent y pêcher

(*) Des nouvelles plus récentes font espérer que, grâce à la pacification du pays, cette ville si intéressante pourra se relever et prendre une nouvelle importance.

(**) Voyez la *pl.* 20.

(***) Duperrey, Voyage autour du monde de la *Coquille*.

les phoques dont il s'y trouve une innombrable quantité. A neuf milles de Talcahuano, on trouve les ruines de l'ancienne Penco, éparses sur les limites d'une plaine marécageuse.

Entre Concepcion et Arauco on traverse le Rio-Carampangy, non loin du petit village de Colcura, remarquable par son site pittoresque et la fertilité de son territoire.

La Séréna de Coquimbo ou Cuquimpu, située à un quart de lieue de la baie du même nom, par 29 degrés 55′ sud, à 15 lieues de Concepcion et à 58 de Santiago, est la capitale de la juridiction septentrionale. Cette ville est bâtie sur une éminence de trente pieds de haut environ, qui affecte la forme d'une terrasse; les rues sont tirées au cordeau; les maisons, construites en *torchis* et recouvertes en paille, sont entourées de jardins. Le port est formé par une belle baie, d'un accès facile, près de l'île des Tortues. C'est au voisinage des mines les plus riches de tout le pays que la Séréna doit surtout son importance. Sa position à l'embouchure d'une rivière facilite les rapports du commerce maritime et attire dans son port un bon nombre de navires étrangers. Sa population est d'environ douze mille âmes. Les habitants de Copiapo et ceux de Huasco ou Guasco s'occupent principalement de l'exploitation des mines, dont les produits sont transportés à Coquimbo.

Valdivia n'est plus qu'une très-petite ville, importante seulement par ses fortifications. Son port est le plus beau que possède la république, et on peut dire même qu'il y en a peu dans les deux Amériques qui puissent lui être comparés. Elle recevait autrefois du trésor royal de Lima un secours annuel (*situado*) de 70,000 écus, dont 30,000 en espèces, 30,000 en vêtements, et 10,000 affectés à l'approvisionnement de la place.

Osorno est la ville la plus méridionale de l'Amérique; sa latitude est de quarante degrés vingt minutes. On se rappelle qu'elle fut fondée en 1559 par le gouverneur don Hurtado de Mendoza et détruite par les Araucans en 1599. Don Ambrosio O'Higgins la releva entièrement, et reçut de la cour d'Espagne, à cette occasion, le titre de marquis d'Osorno.

La juridiction de Santiago embrasse plusieurs districts qui, dans ce conflit de toutes les prétentions, aspirent au rang des provinces: tels sont ceux de Melipilli et de Rancagua. Melipilli, dont la capitale est San-José de Logrono a de l'importance par les riches métairies (*haciendas*) qu'y possèdent plusieurs habitants de Santiago. Le village de San-Francisco del Monte jouit, sous ce rapport, d'une certaine célébrité qui, pendant la saison des chaleurs, y appelle une partie de la classe aisée de la capitale et des villes voisines.

Le Rio-Maypo sépare cette province, ou plutôt ce district, de celui de Rancagua. Sa capitale, Santa-Cruz de Triana, est située sur le Rio-Cachapoal; au delà commence la province de Colchagua. On peut citer comme objets remarquables dans le district de Rancagua un lac d'eau douce et un lac d'eau salée. Le premier abonde en poissons et surtout en oiseaux aquatiques. Ses bords pittoresques et variés rappellent aux voyageurs européens quelques-uns des sites les plus renommés de la Suisse. Des mines d'or gisent à peu de distance de ce beau paysage. Le lac d'eau salée fournit un sel très-recherché par les commerçants de Valparaiso.

Les provinces de Colchagua et de Maule présentent une assez grande confusion dans leurs démarcations territoriales; on y trouve plusieurs villes ou villages qui se disputent le titre de capitale. Curico n'est qu'un village qui tire quelque importance de sa position auprès du passage de Planchon. Talca, sur le Rio-Claro, possède une population de douze cents âmes. Cauquenes, situé dans une étroite vallée de la Cordillère, est important par son établissement de bains d'eaux minérales. La chaleur de ces eaux s'élève à 100 degrés; on les dit très-efficaces pour la guérison des maladies rhumatismales.

Le contraste des masses de verdure qui tapissent les parois de la vallée avec la neige qui s'amoncelle sur les hauteurs qui la surplombent, attirent aux bains de Cauquenes les amateurs de la belle nature.

Les petites villes de San-Fernando, Chillau et Maule, n'ont rien qui mérite une mention spéciale.

Les deux provinces que nous venons de parcourir sont généralement d'une grande fertilité et parfaitement cultivées; elles tirent leurs principales ressources de l'exportation des bestiaux, des bois de construction et des fromages. Dans le Maule, les paysans offrent, plus qu'ailleurs, les traces de leur origine. Leur teint plus noir que celui des Guassos de Santiago, leur front bas et sombre, leur caractère sauvage et perfide, rappellent ces valeureux Promauques dont nous avons eu à signaler la valeur et le courage à l'époque de la domination des Incas.

Mœurs et coutumes. Les Chiliens, quoique vifs, enjoués et avides de plaisirs, sont généralement insouciants et paresseux; ils aiment le jeu et les procès. Ce sont des vices qui datent d'une époque où il était permis de croire que le travail des esclaves suppléerait à celui des hommes libres; mais ils diminuent sensiblement de jour en jour, et tout porte à croire que les nouvelles institutions rendront à ce peuple son énergie primitive; alors seulement ils pourront connaître toute la richesse de ce territoire pour lequel leurs pères ont abandonné le sol de la mère patrie. Les bourgades de la campagne offrent un spectacle vraiment déplorable. A côté de quelques maisons de chétive apparence, construites en boue, on voit des huttes en bambous, qui ne sont pas même propres à garantir leurs misérables habitants de l'intempérie des saisons. Une natte étendue sur le plancher intérieur sert de lit commun à la famille entière. Le moulin dont ces malheureux se servent pour broyer leur blé consiste en deux pierres dont l'une est creuse, et l'autre unie et deux fois aussi large que la main. Ils jettent ensuite le blé ainsi préparé dans un four, et le laissent cuire jusqu'à ce qu'il devienne possible de le réduire en poudre par la seule pression entre les doigts.

Élevés à l'école de la guerre, les Chiliens sont braves, sobres et patients, résignés après la défaite, mais cruels après la victoire. Ils sont adroits, robustes et excellents cavaliers. Ils aiment avec toute l'ardeur des créoles et toute la jalousie des Espagnols. Les dames sont généralement fort agréables; celles de la Conception passent pour les plus belles du pays. Vives, légères, ardentes et crédules, les Chiliennes ont été en butte aux sarcasmes les plus méchants de la part de quelques voyageurs ingrats qui avaient trouvé sous leurs toits hospitaliers de trop faciles plaisirs. Les hommes ont le teint légèrement basané; ils sont bien faits et de taille moyenne. Depuis leur indépendance, ils ont fait de rapides progrès dans la voie de la civilisation; ils sont polis entre eux, respectueux devant les vieillards, empressés et hospitaliers pour les étrangers. On est toujours certain d'être bien reçu même chez les plus indigents. Ils mettent un grand empressement à offrir à l'étranger qui les visite un siége, de la liqueur, du laitage, de la limonade glacée, de grandes figues noires ou autres fruits; et ce serait les affliger que de ne pas prendre au moins une petite quantité des rafraîchissements qu'ils présentent de si bon cœur. Ils provoquent les demandes et y répondent avec une complaisance extrême.

Les combats de taureaux, les danses, les jeux chevaleresques et ceux de hasard absorbent une grande partie de l'existence des Chiliens. Dans les combats de taureaux, il est rare que ces animaux soient tués. Des hommes à cheval les excitent, avec des lances épointées, à sortir de l'enceinte appelée *Corral*, et les arrêtent ensuite avec le *laço*. Quelquefois cependant, lorsque dans une occasion solennelle on veut sacrifier un taureau, les *torreadores* s'attachent à le mettre en fureur et le poursuivent, ensuite, avec

des perches de douze pieds de long, surmontées d'un instrument appelé *lune*. C'est une lame d'acier en forme de croissant, aiguisée en dedans et attachée à la perche par le bord opposé, de manière à présenter ses deux pointes en avant. C'est à l'aide de cette arme que les *guassos* arrêtent l'animal en lui coupant les jarrets avec une cruelle dextérité, et le jettent, sanglant, dans le milieu de l'arène, aux applaudissements de la multitude. En ces occasions, les élégantes viennent étaler tout ce que leurs garde-robes offrent de plus riche; leurs loges ou *ramadas*, sont, comme en Italie, de petits salons de réception convertis, quelquefois, en salles à manger. Dans le carnaval, elles y viennent masquées; les hommes fument le cigare et parient, dans des pièces voisines, à la rouge et noire, tandis que des joueurs de harpe, de guitare et de tambour font assaut d'énergie et de dextérité, le plus souvent aux dépens des oreilles de l'auditoire. La harpe, petite et légère, ne se tient pas à la manière européenne. Au lieu d'être droite, elle est placée horizontalement, de manière à ce que le haut de l'instrument repose sur les genoux du musicien qui est assis à terre ou sur un petit tabouret. Le tambour est fait d'un seul morceau de bois creux et concave recouvert d'une peau séchée; c'est avec les doigts que les joueurs le frappent en cadence. Les chanteurs ont généralement la voix juste, mais ils entonnent leurs airs sur un ton élevé auquel un étranger a de la peine à s'habituer.

Les danses nationales sont nombreuses : le menuet, la *sapatera*, le *quando*, le *pericon*, et d'autres qui ressemblent au fandango, ou mieux encore à la tarantelle des Napolitains. Quelquefois à un mouvement très-lent, triste et monotone, succède tout à coup un air vif et animé, accompagné de coups de tambours et d'un chorus de voix glapissantes. Les pieds des danseurs touchent la terre avec une extrême rapidité; ils se présentent leurs mouchoirs d'une façon affectueuse, mais à une certaine distance, et décrivent des ronds autour d'un mât surmonté de fleurs ou de banderoles (voy. *pl.* 21). « Peu de jours avant « de quitter Talcaguana (Talcahua- « no), dit M. Garnot, nous fûmes « témoins des orgies qui se passent « dans le carnaval. Qui le croirait! « en ce jour, les grâces du sexe per- « dent de leurs charmes. Des objets « enchanteurs, les cheveux épars, la « figure barbouillée d'un mélange de « terre, de farine, de noir de fu- « mée, et même de b.... de vache, res- « semblent à des Furies qui courent « les unes après les autres pour se « jeter à la figure ce qu'elles trouvent « sous leur main, en criant : *Chaia*. — « Ces farces durent trois jours; le der- « nier, on se rend à la campagne, et « sur le gazon, à l'ombre du feuillage, « on sert un modeste repas; point de « nappes, point de serviettes, quelques « couteaux et une ou deux fourchettes. « Chacun se sert; les mains de la « beauté s'arment de gigots, et on dé- « vore à qui mieux mieux. On verse « le vin à rasade, et les femmes, il est « pénible de le dire, rivalisent avec « les hommes, qui ne quittent le fes- « tin que lorsqu'ils n'ont plus rien à « boire. Le repas fini, on se jette ré- « ciproquement à la figure les sauces « et la lie de vin; puis on recommence « de nouveau le *chaia*, et la fête se « termine enfin en se rendant sur le « bord de l'eau, où les hommes s'em- « parent des demoiselles pour les y « plonger....... Les bacchanales n'é- « taient pas, sans doute, plus crapu- « leuses (*). »

Leur jeu de prédilection est celui de la *ciueca*. Le nombre des joueurs est indéterminé, et ils se divisent en deux troupes. Chacun est armé d'un bâton recourbé à son extrémité, qui lui sert à pousser une balle vers un but donné, tandis que le parti contraire cherche à l'en empêcher, et à faire passer sur son propre champ l'objet en litige (voy. la fig. 22). On raconte qu'un évêque de la Conception traversait un jour le territoire indien sans en avoir

(*) Journal des voyages, loc. cit.

obtenu la permission. Il fut surpris, arrêté et condamné à mort. Cependant, quelques hommes, parmi ceux qui l'avaient arrêté, furent touchés de compassion à la vue de ce vieillard vénérable qui protestait de sa bonne foi et de son repentir. Il s'ensuivit une vive contestation qui aurait pu amener une rixe sanglante, lorsqu'une voix proposa de jouer la vie du prisonnier à la *ciueca;* cette proposition fut acceptée à l'unanimité, et le jeu commença sur-le-champ. La lutte fut longue et animée; enfin, le prélat eut la satisfaction de voir triompher son parti. Il fut mis immédiatement en liberté.

Le jeu de *los porotos* n'exige que deux joueurs. Les *porotos* sont des fèves blanches teintes en noir d'un côté; il s'agit de les faire tomber, selon les conventions des joueurs, sur la partie noire ou sur la partie blanche, en les faisant passer par un anneau adapté à un bâton planté en terre. Les deux adversaires sont nus jusqu'à la ceinture, et se frappent la poitrine avec une telle force que le sang paraît quelquefois prêt à en jaillir (voy. *pl.* 21).

Les habitants de la campagne, et c'est surtout dans cette classe qu'il faut chercher les traits les plus caractéristiques des mœurs nationales, se livrent encore aux plaisirs de la danse et du jeu en de certaines occasions qui, partout ailleurs, sont accompagnées de deuil et de pleurs. Ainsi, quand un enfant meurt avant l'âge de sept ans, ses parents, persuadés que son âme va droit en paradis, célèbrent cet heureux événement par une fête à laquelle concourent les voisins et les amis. La jeune victime, parée et couverte de fleurs, est placée sur un petit lit de parade entouré de flambeaux, dans une pièce où se réunissent les conviés, et ceux-ci passent la nuit à jouer, à danser, à rire et à boire en présence du cercueil. Qu'elle doit être grande cette force des préjugés pour étouffer ainsi le cri de la nature dans le cœur d'un père et dans celui d'une mère!

Le peuple chilien a en outre des assemblées nocturnes appelées *chinganas*, uniquement consacrées aux divertissements. Là, ainsi que dans nos estaminets, les hommes fument le cigare et passent le temps à jouer et à boire.

Les *tertulias* sont des réunions où la bonne société se livre aux plaisirs des jeux européens, de la danse et de la conversation. On y fait circuler le *maté*, comme le thé chez les Anglais (*). Les Chiliens ont, d'ailleurs, adopté une grande partie des usages anglais. Les personnes riches ont des équipages, des gens à livrée, des habits de luxe, et se parent volontiers des titres de comtes, marquis ou autres.

L'éducation est généralement fort négligée, surtout pour les femmes; mais il est d'honorables exceptions, et, dans certaines familles riches, les demoiselles apprennent à jouer du piano ou de la harpe, et à parler français, anglais ou italien.

Les habitants de Santiago se distinguent de ceux des autres villes du Chili, sans en excepter la Conception et Valparaiso, par un plus grand degré de culture intellectuelle, par une amabilité charmante et des connaissances scientifiques fort remarquables.

Les *guassos* forment la partie la plus inculte de la population chilienne. Ce sont des métis issus de l'union des anciens colons espagnols et des Indiens indigènes. Ils vivent dans la campagne, où ils se livrent aux travaux de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux.

Industrie. Les Européens ont importé au Chili le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre, le chien, le chat et divers autres animaux domestiques qui tous y ont prodigieusement multiplié. Il n'est pas rare d'y voir des troupeaux de dix à douze mille têtes. Les chevaux sont supérieurs à ceux des autres contrées de l'Amérique du Sud, et ne le cèdent point, pour l'apparence, aux plus beaux andalous.

(*) Le maté ou herbe du Paraguay. Voyez ce que nous en disons dans la notice sur le Paraguay, p. 4, col. 2.

Avant la révolution, un cheval ordinaire ne coûtait que vingt-cinq francs; il vaut aujourd'hui de quarante à cinquante piastres (*). Les mulets et les ânes ont acquis ici un développement supérieur à celui de la race primitive. On trouve des ânes sauvages (*onagres*) dans les vallées des Andes. Les bœufs, et généralement les bêtes à cornes, sont de la plus grande taille, et Molina affirme avoir vu des bœufs qui pesaient 1900 livres; mais la température du climat paraît exercer son influence avec plus de force sur les bêtes à cornes que sur les autres animaux; tous les bœufs des provinces maritimes sont d'une taille inférieure à ceux des provinces méditerranées, et ceux-ci ne peuvent être comparés aux bœufs que l'on élève dans les vallées de la Cordillère. Les moutons importés d'Espagne ont plutôt gagné que perdu sous le rapport de la finesse de la laine; les Péhuenches, qui habitent les districts montagneux, ont croisé la race de ces animaux avec celle des chèvres, et il en est résulté un animal plus grand que le mouton, dont le poil a la plus grande analogie avec celui de la chèvre d'Angora.

L'agriculture, trop longtemps négligée, a fait au Chili, depuis plusieurs années, de rapides progrès. Les végétaux importés d'Europe ont prospéré sur tous les points de la république où on a voulu les cultiver, et constituent la véritable richesse du pays. Le produit des terres varie, selon les localités, de 40 à 60 pour un; mais il n'est pas rare de trouver des terrains plus fertiles où il s'élève, dans les bonnes années, jusqu'à 100 et 120 pour un, et où il flotte, en temps ordinaire, entre 63 et 72. Le prix des céréales a éprouvé une forte augmentation depuis la révolution, par suite de l'accroissement de la population, de l'augmentation du numéraire, et de la répartition plus générale des capitaux. Indépendamment du blé, l'orge et le maïs sont cultivés ici avec un grand succès. Le chanvre et le lin y réussissent très-bien, notamment dans les vallées humides; mais on n'y entretient ces plantes que pour fournir à la consommation locale. La vigne, l'olivier, la canne à sucre, les orangers, les citronniers, les cédrats et la plupart des arbres fruitiers de l'Europe donnent les mêmes produits à peu près que sur leurs terrains primitifs. Le vin est généralement sucré, et laisse souvent un peu d'âpreté à la gorge; celui que l'on tire des vignes cultivées le long du fleuve Itata est le plus estimé, et on en envoie tous les ans une grande quantité au Pérou. Depuis les frontières de ce dernier pays jusqu'au Rio-Maule, les sarments attachés à des échalas y sont coupés à une hauteur de trois à quatre pieds; au delà, les ceps sont couchés sur la pente des collines. On fait dans de certains districts un vin muscat très-estimé. L'alcool qu'on retire des vins du Chili est très-fort; il s'en exporte une bonne quantité. L'olivier est surtout cultivé avec succès aux environs de la capitale; les pommiers, les poiriers, les amandiers, les noyers, les pêchers, les noisetiers et d'autres arbres fruitiers croissent sans soins et sans culture, et forment, sur plusieurs points du territoire, des forêts de dix à douze lieues d'étendue. Les légumes, tels que les petits pois, haricots, les pommes de terre, les choux, les betteraves et autres, y ont également bien prospéré. Le tabac était autrefois importé du Pérou; mais, depuis peu d'années, une société de capitalistes a fait l'acquisition d'un terrain considérable qu'elle a destiné à la culture de cette plante.

Nous avons parlé plus haut des mines et de leurs riches produits; il nous reste à ajouter qu'il résulte d'un message adressé au congrès par le président du Chili le 5 juin 1834, que les travaux des mines continuaient avec le plus grand succès; que les laboratoires étaient insuffisants pour contenir les produits métalliques de la province de Coquimbo, et que l'ex-

(*) Notes d'un officier supérieur français sur le Chili, etc.; Journal des voyages, t. XXV.

traction de l'argent en barres qui, avant la révolution, n'était annuellement que de 20 à 22,000 marcs, s'était élevée à 160,000 marcs, dont plus de 10,000 avaient été contrôlés.

Les principaux articles du commerce d'exportation sont : les métaux, le blé, le vin, les laines, le suif, la graisse, les bois de construction, les cordages, les fruits, les légumes, la viande sèche, et autres; ceux d'importation sont : les étoffes d'Europe, les articles de mode, la quincaillerie, le sucre, le riz, le coton, etc. L'importation des livres est exempte de tout droit.

Les ports du Chili sont ouverts au navires de toutes les nations neutres et amies; ceux de Valparaiso, de Talcahuano et de Coquimbo sont réservés à l'entrée des marchandises étrangères de toute espèce. Le tarif des droits de douane est basé sur un système d'imposition *ad valorem* calculé, terme moyen, à vingt-cinq pour cent. Les droits sur les exportations varient de cinq à sept pour cent; l'argent monnayé paye neuf pour cent. L'exportation de l'or ou de l'argent en lingots est prohibée.

Quelques manufactures se sont récemment établies au Chili, telles que des papeteries, des fabriques d'étoffes de flanelle et de gros draps. Il y a à Santiago une manufacture de sacs de toile, et environ quarante tanneries où l'on emploie l'écorce du *laurus linguy* pour tanner les peaux de bœufs, celle du *peumo* (*laurus peumo*) pour les peaux de vaches et de moutons, et la racine du *panke* (*gusmera scabra*) pour apprêter les peaux de chèvres.

De nombreuses imprimeries ont succédé à celle qui, la première, fut introduite au Chili en 1811. L'*Aurora de Chili* parut à Valparaiso en 1812. En 1826, on comptait sept journaux dans la même ville, et vingt-six dans les autres villes réunies.

Il n'existe au Chili que trois routes praticables pour les voitures; la première est celle qui, de Santiago, mène à Valparaiso, sur une longueur de cent milles environ, à travers trois ou quatre chaînes de montagnes considérables. La seconde, également ouverte entre ces deux villes, passe à Mélipilla; elle est plus longue de trente à quarante milles, mais plus douce et mieux entretenue que la première. La troisième, enfin, conduit de Santiago à la Conception; la distance est de quatre cent cinquante milles.

Un courrier part tous les jours de Santiago pour Valparaiso, et fait le trajet en dix-huit heures. Il en part un, chaque semaine, pour Mendoza; la distance est de trois cent dix milles, qui ne peuvent se faire qu'en six jours. Il faut douze jours pour aller de la capitale du Chili à Buénos-Ayres (*).

(*) Les armes du Chili représentent une colonne surmontée d'une étoile, et au revers un volcan enflammé. Le pavillon est tricolore et disposé de la manière suivante : il se divise en deux parallélogrammes égaux placés horizontalement. Celui du bas est rouge; le supérieur est divisé lui-même en deux carrés, l'un, qui touche au mât, porte une étoile blanche sur un fond bleu, l'autre est entièrement blanc. Le pavillon de Valparaiso présente les mêmes couleurs autrement disposées. Le parallélogramme inférieur est blanc, celui de dessus est rouge, et porte dans l'angle supérieur placé pres du mât un petit carré bleu marqué d'une étoile blanche. Le pavillon de beaupré est entièrement bleu et porte également l'étoile blanche au centre.

Les armes de Buénos-Ayres consistent en un écusson, divisé transversalement en deux bandes, azur et argent, et entouré d'une couronne de laurier. Un soleil naissant et une pique surmontée du bonnet de la liberté figurent au milieu de l'écusson. Le pavillon de guerre forme trois bandes transversales. Celle du milieu est blanche et porte, au centre, un soleil d'or; les deux autres sont bleues. Le pavillon marchand forme également trois bandes, dont celle du milieu est blanche et les autres bleues; mais elles sont placées verticalement, et on n'y trouve pas le soleil d'or.

Les armes du Paraguay représentent une palme et une branche de maté entrelacées ensemble et surmontées d'une étoile. Le pavillon offre une étoile blanche sur un fond vert clair; mais la cocarde et le drapeau des soldats sont tricolores, savoir : rouge, bleu et blanc.

Costumes. Le costume le plus remarquable au Chili est celui des habitants de la Conception. Les hommes ajoutent à l'habit européen un élégant *poncho* ou un riche manteau. Les femmes portent un corsage très-orné; leur jupon plissé, de flanelle aux vives couleurs, de velours noir ou de brocart, est supporté par un large panier. Les femmes de la campagne elles-mêmes ont adopté l'usage du panier. Les dames couvrent leur tête d'une piece de flanelle, ou quelquefois d'un chapeau assez semblable à celui des hommes; mais le plus souvent, elles vont nu-tête, pour étaler les longues tresses de leurs cheveux. Des rosaires, des bagues, des bijoux de toutes les formes complètent ce riche habillement (voy. *pl.* 23.)

Dans les autres parties de la république, le costume des hommes appartenant à la classe aisée est généralement anglais ou français, à l'exception du *poncho*. Celui des dames tient à la fois de l'européen et du péruvien; elles portent de petits *ponchos* d'un travail exquis, des chapeaux noirs ornés de plumes, des paniers de petite dimension, et des robes de couleurs variées, ornées de franges, de rubans et de paillettes.

Le costume des *guassos* diffère peu de celui des Araucans; il s'en rapproche surtout par l'usage du *poncho* national. Ils ont des guêtres de serge, et des éperons d'une grandeur souvent démesurée; on en voit même qui portent l'éperon sans chaussure (voyez *pl.* 24.)

Population. La population chilienne se compose de créoles, d'Européens, d'Indiens, de nègres, de mulâtres et de métis ou guassos. On a cru longtemps qu'une tribu, appelée *Césarés*, qui tirait son origine des équipages de l'*Armada*, envoyée à l'époque de la conquête de l'Amérique, par l'évêque de Placentia, pour découvrir les Moluques, et qui fit naufrage dans le détroit de Magellan, résidait dans une ville de l'intérieur du Chili. Selon quelques auteurs, cette tribu devait son origine au commerce des Araucans avec les femmes blanches qu'ils avaient enlevées à Osorno en 1599. Don Luis Cabréra, gouverneur du Tucuman, fit, en 1638, de vaines recherches pour découvrir les Césarés; le jésuite Mascardi ne fut pas plus heureux. Le père Jéronimo Montemayor crut les avoir trouvés : « Les Césarés, dit Alcédo, sur le compte desquels on a publié tant de fables, sont à peine connus. On sait seulement qu'ils ont le teint d'une couleur agréable et le caractère très-doux. Ils ont quelque connaissance du christianisme, mènent une vie nomade, et plusieurs voyageurs affirment avoir entendu le son des cloches dans le pays qu'ils habitent. »

Le recensement de 1791 ne portait la population du Chili qu'à 750,000 âmes (non compris les indigènes indépendants). Selon M. d'Yrisarri, secrétaire d'État au Chili, elle était, il y a peu d'années, de 1,200,000; et d'après M. Egana, ministre de l'intérieur en 1813, de 1,503,000, répartis ainsi : depuis la frontière septentrionale jusqu'au fleuve Bio-Bio, 1,380,000; dans l'Araucanie, 18,000; pour le département de Valdivia, 15,000; et l'archipel de Chiloé, 90,000. Enfin, M. Balbi l'estime à 1,400,000. On pense que le nombre des nègres s'élève à 40,000.

Quand on oppose la faiblesse de cette population à l'étendue et à la richesse du pays où elle vit, on s'étonne et on s'afflige profondément de la voir perpétuer ses dissensions intestines avec un acharnement que rien ne peut lasser, au lieu de jouir paisiblement des biens que la Providence a répandus sur cette terre avec tant de générosité.

FIN.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.



PROVINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA.

(BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.)

PAR M. CÉSAR FAMIN.

LA vice-royauté de Buénos-Ayres, érigée en 1778, comprenait non seulement toutes les provinces de la république argentine, mais encore la Patagonie, le dictatorat du Paraguay, et même les provinces du Haut-Pérou, qui ont formé, depuis, la république de Bolivia.

Il ne sera question ici ni de ce dernier pays, ni de la Patagonie. Le Paraguay, qui n'a été détaché de la vice-royauté qu'en 1808, et la république orientale de l'Uruguay, qui ne l'a été qu'en 1814, rentrent dans le domaine de cette histoire.

ÉTAT PHYSIQUE ET POLITIQUE AVANT LA CONQUÊTE.

Topographie. Cette vaste partie de l'Amérique du Sud, désignée actuellement sous le nom de Confédération du Rio de la Plata, s'étend du 55e au 72e degré de longitude occidentale, entre le 20e et le 41e degré de latitude australe. Sa plus grande longueur du nord au sud est de 525 lieues (de 25 au degré), et sa plus grande largeur d'environ 400 lieues.

Ses limites sont : au nord, la république de Bolivia et l'empire du Brésil; à l'est, le Brésil et l'océan Atlantique; à l'ouest, le Chili; au sud, la Patagonie.

Le pays est presque entièrement composé de vastes plaines; les seules véritables montagnes appartiennent à des ramifications de la cordilière du Chili et des Andes, à l'occident des provinces de Cordova, de Salta et de Tucuman. Selon M. de Humboldt, la plaine du Rio de la Plata n'a pas moins de 135,000 lieues carrées. Toute la partie comprise entre Buénos-Ayres et le Chili est connue sous le nom de *Pampas*; elle est couverte de hautes graminées. Sa largeur égale sa longueur; l'une et l'autre sont d'environ 800 lieues, et, sur cette grande surface, à peine trouve-t-on une seule ville, *Rioja*, et une seule rivière, l'*Angualasta*.

Minéralogie. A 35 lieues de Rioja, du côté de l'ouest, il existe une célèbre mine d'or et d'argent, appelée dans le pays *Famatina*. L'or est de plus de 23 carats; les filons d'argent donnent jusqu'à 500 marcs par *caxon* de 50 tonneaux (*). Les mines d'argent

(*) Warden. *Chronologie historique de l'Amérique.*

d'*Uspallacta*, dans la province de Mendoza, ne le cèdent pas à celle de Famatina. Dans la partie septentrionale des provinces de San-Juan et de San-Luiz, on trouve aussi plusieurs mines d'or, dont la principale, celle de *Jacha*, donne un produit annuel évalué à 400,000 francs. Les plaines incommensurables du grand Chaco, situées entre le Paraguay et le Haut-Pérou, fournissent abondamment un sel cristallisé, que l'on recueille à l'époque où les lagunes viennent à se dessécher. On y trouve également une mine de fer natif.

Azara affirme qu'au nord du Rio de la Plata, ainsi que des plaines de Montevideo, on trouve, dans les fossés, une glaise salée, appelée *barrero*. Les troupeaux la mangent avec avidité, et si elle vient à leur manquer, ils périssent infailliblement au bout de quatre mois.

Climat. Une contrée aussi vaste doit être nécessairement soumise à l'influence d'un climat fort varié. A Buénos-Ayres, la température moyenne est de 21 degrés centigrades. Le nom de cette ville lui vient de la bonté et de la douceur de son climat. « Le ciel présente ordinairement le plus bel aspect. L'air a une transparence parfaite, qui ranime tous les sens et excite l'imagination. En 1823, on put voir, à l'œil nu, au milieu du jour, la planète de Vénus, qu'on avait déja aperçue en 1819. La transparence de l'air peut s'expliquer, en ce que la disparition des vapeurs est toujours très-complète, comme cela doit être sous la température élevée qui se maintient en tout temps; et, par la même raison, les pluies doivent être subites et abondantes aux changements de vents, surtout au printemps. La première qualité de l'air y produit, sur les habitants, un effet plus facile à sentir qu'à expliquer : nous l'appellerons une confiance dans la vie. Quelques étrangers nous ont entretenu de cette sensation exquise. L'auteur de cet article l'a comparée avec une sensation d'une nature entièrement opposée, qu'il a ressentie dans d'autres pays malsains de l'Amérique, où il trouvait, au contraire, une défiance de la vie, et un avertissement, presque continuel, de la nécessité de mourir. Il semble que les habitants de Buénos-Ayres, de même que la jeunesse ailleurs, ne peuvent avoir aucune idée de la mort (*).

Les ouragans ne sont pas communs à Buénos-Ayres, mais leur effet y est terrible. Le 21 janvier 1793, jour néfaste, pendant que la capitale du pays le plus civilisé de l'Europe était bouleversée par les tempêtes politiques, la foudre tombait 37 fois dans Buénos-Ayres, et y tuait 19 personnes. Au mois d'avril suivant, le *pampéro*, ce redoutable vent d'ouest, qui, depuis les Cordilières, traverse, sans obstacle, 200 lieues d'un pays uni, soulevait les eaux du Rio de la Plata, et les chassait à 10 milles au loin. Pendant trois jours le lit de la rivière fut mis à sec, et on put y voir, à découvert, des navires qui avaient sombré depuis un quart de siècle. Toutefois, le seul reproche que l'on puisse faire au climat si renommé de Buénos-Ayres, c'est une grande humidité. L'obstination des Espagnols à y élever des maisons sans caves ni cheminées, entretient ce vice de localité, d'où résultent souvent de graves maladies.

Le climat du Paraguay est généralement chaud et sec. L'hiver y est marqué par des torrents de pluie, qui tombent pendant trois ou quatre mois, accompagnés de grêle et de bruyants éclats de foudre. La neige y est inconnue, si ce n'est comme phénomène météorique, à de longs intervalles.

Fleuves. Mille courants d'eau fertilisent les provinces de la confédération argentine; quelques-uns ne sont désignés que par des numéros. Parmi les autres, il en est quatre qui méritent une mention spéciale, ce sont : le *Rio de la Plata*, le *Parana*, le *Paraguay* et l'*Uruguay*.

(*) Ignacio Nuñez. *Esquisses historiques de Buénos-Ayres*, traduites par M. Varaigne.

Le *Rio de la Plata* est formé par la reunion du Parana et de l'Uruguay, sous le 34ᵉ degré de latitude australe. Sa largeur est si considérable, qu'elle lui donne l'aspect d'un bras de mer. Il passe par Buénos-Ayres, Montevideo et Maldonado. C'est du *Rio de la Plata*, ou *fleuve d'argent*, que sont venues, à diverses époques, les dénominations de *confédération argentine*, *république cisplatine*, etc.

Le *Parana* n'est que la branche principale du Rio de la Plata. Il prend sa source dans la province brésilienne de Minas-Geraës. Ses eaux, bourbeuses et rapides, accrues par de nombreux affluents, se dirigent vers le S.-O. jusqu'au 28ᵉ parallele; là elles entrent dans les missions des Guaranis, et forment un archipel, où, indépendamment des îlots et des écueils sans nombre, on compte plus de cent îles principales. Au-dessus de Corrientes, ce fleuve se grossit des eaux du Paraguay et reprend alors sa course vers le sud, jusqu'au Rio de la Plata, pour épancher ses ondes dans l'océan Atlantique.

Le débordement du Parana commence ordinairement dans les derniers jours de décembre, et continue, sans interruption, jusqu'au mois d'avril. Cette crue des eaux, pendant les quatre mois de l'année où le soleil est le plus rapproché des tropiques, paraît provenir des torrents de pluie qui tombent, à cette époque, dans les contrees de la zone torride. La décrue se prolonge jusqu'au mois de juillet. Les eaux, en se retirant, laissent à decouvert des champs jonchés de cadavres fétides. Les tigres, les renards, les tapirs, et d'autres animaux, cherchent un refuge dans les îles, à l'époque où commence le débordement; mais plus les eaux s'élèvent, et plus le champ où s'est réunie cette population hétérogène, se resserre dans d'etroites limites. Les plus faibles deviennent alors la pâture des plus forts, jusqu'au moment où ceux-ci en sont réduits, pour subsister, à se faire la guerre entre eux : inutile ressource! le fleuve inexorable grossit et monte incessamment. Les captifs chercheraient en vain à se sauver à la nage, l'impétuosité du courant s'oppose à toute fuite.

Le Parana est entrecoupé de récifs et de cataractes qui rendent la navigation impossible, hors pour ces légères embarcations d'une seule pièce de bois, que les indigènes transportent sur leurs épaules au-delà des passages périlleux. Le *saut de Guayra*, entre le 24ᵉ et le 25ᵉ parallèle, est l'une des plus formidables cataractes du monde. Les denses vapeurs qui s'exhalent de ce gouffre, apparaissent à plusieurs lieues de distance, et reflètent les brillantes couleurs de l'arc en ciel. Un immense volume d'eau, développé sur une largeur de plus de douze mille pieds, se trouve subitement resserré en un canal de moins de 200 pieds, qui se précipite, bondit sur les rochers, et tombe dans l'abîme avec un fracas plus assourdissant que celui de cent tonnerres qui éclateraient simultanément. Les trente lieues de désert qu'il faut traverser pour parvenir à ce merveilleux caprice de la nature, sont dépourvues de toute végetation, à l'exception du capim-gordura (*tristegis glutinosa*), graminée de couleur grisâtre, qui donne à ces vastes plaines un aspect âpre et sauvage, bien fait pour attrister le voyageur. On n'y rencontre aucun être vivant, hors le féroce jaguar, qui semble n'exister là que pour ajouter un nouveau danger à ceux que doivent braver les intrépides amis de la science.

Quelques écrivains, et notamment le P. Charlevoix, ont pensé que le mot *Paraguay* signifiait, dans la langue des aborigènes, *fleuve couronné*, attendu que ce courant d'eau a sa source, disent-ils, dans un lac de forme ronde, qui paraît lui servir de couronne. Avec de pareilles étymologies, il est aisé de tout expliquer. Le Rio-Paraguay ne sort point d'un lac, à moins que les premiers voyageurs ne se soient mépris sur la nature de ces débordements périodiques, qui forment, pendant quatre mois de l'année, sur l'une et l'autre de ses rives, des la-

gunes immenses, dites *xarayes*, qui laissent à découvert, en s'écoulant, des champs hérissés de joncs et de glaïeuls. On ne saurait voir raisonnablement, dans le mot Paraguay, autre chose qu'une dérivation, devenue peu intelligible, d'une dénomination tirée du vocabulaire des peuples indigènes. Les Espagnols qui visitèrent pour la première fois cette contrée, y trouvèrent une peuplade sauvage qui se donnait à elle-même le nom de *Payaguas*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Le fleuve dont elle habitait les rives, était, dans sa langue, le *Payaguay*, dont la corruption a fait *Paraguay*.

Les principaux affluents du Rio-Paraguay sont : à droite, le *Pilcomayo* et le *Vermejo*, qui, tous deux, viennent du Haut-Pérou; à gauche, le *Corrientes*, l'*Ypané* et le *Tapiraguay*.

L'*Uruguay* prend sa source dans la province brésilienne de Saint-Paul, se dirige vers le *Parana*, et coule, en ligne parallèle, à côté de ce fleuve, jusqu'au *Rio de la Plata*, dans lequel ils versent, tous deux, leurs ondes. L'Uruguay a un volume d'eau considérable, et n'est, toutefois, navigable que pendant soixante lieues, à cause d'une petite cataracte, qu'il serait facile d'éviter au moyen d'un canal.

Les autres courants d'eau, que nous ne pouvons que nommer, sont : 1° le *Rio-Colorado*, ou *Mendoza*, dans la province de ce nom : il descend des Andes et reçoit le *Rio-Diamante;* 2° l'*Andalgula*, qui traverse l'état de Tucuman et aboutit dans une lagune; 3° le *Rio-Dolce*, qui sort des hautes montagnes du Tucuman, passe auprès du San-Iago et se perd dans les lagunes salées de *Los-Ponchos*.

Végétation. Le règne végétal déploie, sur le sol des provinces-unies du Rio de la Plata, des richesses dont l'énumération complète est impossible pour le cadre de cette notice (*). Il est cependant plusieurs plantes utiles, que nous ne saurions passer sous silence; telles sont : le cacaoyer, la vanille, l'ananas à couronne, le quinquina, la rhubarbe, le tamarinier, le caoutchouc (*hevea guianensis*), le tabac, le manioc, les céréales, les patates, le chanvre, le lin, le riz, et enfin le *maté*, qui appartient plus particulièrement au Paraguay.

Le *maté* (*yerva do mate*), communément appelé thé du Paraguay, n'est pas, ainsi que nous aurons bientôt l'occasion de le répéter, le seul point de ressemblance entre ce pays et la Chine. L'usage de la boisson produite par l'infusion du *maté* dans l'eau bouillante, est, proportionnellement, plus répandu ici que le thé ne l'est aux Indes ou en Angleterre. On retrouve cet usage au Brésil, à Buénos-Ayres et au Chili. La préparation de cette plante ne se fait pas absolument comme celle du thé; elle consiste à faire rôtir les feuilles, en passant la branche même à travers la flamme; on les brise ensuite, pour les conserver dans une enveloppe, où elles sont fortement pressées. Quand on veut s'en servir, on en jette une pincée dans une petite calebasse, remplie d'eau très-chaude, et à l'instant même on boit cette eau, en l'aspirant au moyen d'un tube. Cette boisson peut se prendre avec ou sans sucre. A l'époque où écrivait Félix d'Azara, qui s'est spécialement occupé de l'histoire du Paraguay, sa patrie, l'exportation du *maté* s'élevait annuellement à 50,000 quintaux. Ce n'est pas que le Brésil, et d'autres contrées voisines, ne produisent également cette sorte de thé, mais la plante du Paraguay est d'une qualité fort supérieure, et se prépare avec plus d'art. Le *maté*, connu en plusieurs localités sous le nom d'*arvore da Congonha*, a été long-temps une source d'erreurs pour les naturalistes, qui l'ont confondu avec le genre psoralier (*psoralea glandulosa*, — *lutea* de Linné); mais M. A. de St-Hilaire a démontré qu'il appartient au genre *ilex*, et il en a fait, en conséquence, le houx du Paraguay, *ilex paraguariensis*. Cet arbre croît en grande abondance, notamment aux environs

(*) La *pl.* 1re peut donner une idée suffisamment exacte d'une forêt vierge.

de Villa-Rica, au milieu des bois qui bordent les rivières. Sa grosseur est celle d'un petit chêne; il forme des buissons, qu'on émonde tous les 2 ou 3 ans (voy. *pl.* 2).

Les bois de construction abondent au Paraguay. « C'est là », dit M. Nuñez, « qu'ont été construits la plupart des petits vaisseaux employés au commerce de toutes les rivieres interieures, et quelques gros navires qui ont descendu le Parana, sur leur lest, jusqu'à Buénos-Ayres, à plus de quatre cents lieues. Même, dans l'année 1824, un de ces navires a fait un voyage à Lima, après en avoir fait plusieurs en Europe. »

Zoologie. Ce dut être un merveilleux spectacle pour les premiers naturalistes qui pénétrerent dans l'intérieur du nouveau monde, que cette immense variété d'êtres nouveaux, couverts de riches fourrures, de cuirasses luisantes ou de brillants plumages, qui envahirent les cadres de l'histoire naturelle et renversèrent subitement les systèmes en apparence les mieux établis. Trois siècles d'études et de recherches n'ont pas épuisé la longue nomenclature de la zoologie américaine; et, pour ce qui concerne les provinces-unies du Rio de la Plata, il est peu de pays qui, à cet égard, offrent une aussi grande fécondité. Forcés de choisir, nous nous bornerons à mentionner les genres qui paraissent ici le plus spécialement affectés au sol. De ce nombre est le tapir (*tapir americanus* de Linné), singulier pachyderme, qui, au premier aspect, ressemble au cochon d'Europe, mais qui se rapproche de l'éléphant, par une trompe fort mobile et percée par les narines (voy. *pl.* 3, *n°* 3.) Le tapir vit solitaire, dans les contrées ombragées et humides; il ne sort que la nuit, et va se vautrer dans les marécages voisins. Il est robuste et courageux, mais, réduit à l'état de domesticité, il devient doux et timide. Les naturels lui donnent plusieurs noms : *anta*, *maïpouri* et *mborébi*. Sa chair, médiocrement bonne, est recouverte d'une couche de graisse. Les Paraguays le chassent à l'affût, et le tirent avec des balles de gros calibre.

Les grandes espèces de chat fréquentent les bords des ruisseaux : tels sont le jaguar, *yagouareté* des Indiens, dont le manteau, richement orné de taches symétriques, sert de parure aux guerriers (voy. *pl.* 3, *n°* 1); le *guazouara*, sorte de tigre qui s'apprivoise, sans qu'on puisse, pourtant, lui accorder trop de confiance; le *chiligouazou*, qui se cache, le jour, sous les hautes graminées, et rôde toute la nuit auprès des habitations de l'homme; et le couguar, que sa robe fauve a fait surnommer le lion d'Amérique (voy. *pl.* 3, *n°* 2).

L'*agouara-guazou* est un loup rouge, qui s'élance de la lisière des bois sur le bétail de la plaine. Les tatous-armadilles, les cachicames et plusieurs espèces de sarigues abondent dans les lieux secs et un peu élevés.

Parmi les autres quadrupèdes, on remarque le couate (*ursus-nasua*), l'ours-raton, le crabier, les singes, le renard, le fourmiller, le sanglier, et plusieurs espèces de lièvres.

Les amphibies, qui abondent dans les lacs et les rivières, sont le crocodile, l'*aguara*, le loup des rivières, le tigre d'eau, ou *yguaro*, la loutre, l'*ao* et l'yguane.

Les grandes plaines appelées *pasconales* sont sillonnées par d'immenses troupeaux de juments et de chevaux sauvages, de cerfs et d'autruches.

Le phœnicoptère à manteau de feu, décrit par M. d'Orbigny, les hérons, les troupiales, les toucans, les jacanas, les aigrettes et les spatules recherchent les lieux bas et inondés. L'aigle couronné, l'émérillon, la buse et le roi des vautours planent sur les solitudes brûlantes de la partie montagneuse, tandis que les sombres forêts attirent, par leur fraîcheur, des légions de perroquets aux couleurs éclatantes, des manakins rouges, des *lindo* verts, bleus ou dorés, des oiseaux-mouches, des colibris, des guit-guits couleur du ciel, des forestiers dorés, des grives, des gros-becs, des *habia* ponceau, et le *suiriri* pointillé.

Les insectes et les reptiles se rapprochent trop de ceux des régions voisines pour mériter une mention particulière. Nous n'omettrons pas toutefois de mentionner la guêpe lecheguana (*polistes lecheguana*), à laquelle on attribue ce miel enivrant qui, pris à une certaine dose, est un poison des plus dangereux; c'est surtout dans le nouvel état de l'Uruguay que se trouvent ces insectes malfaisants. Les sauterelles se montrent à des intervalles de plusieurs années, ordinairement 5, 6 ou 7 ans. Elles arrivent du nord par des nuées épaisses, et déposent leurs œufs sur une étendue de terrain dont la circonférence est quelquefois de plus de cent lieues. Les larves sont considérées, avec raison, comme un des plus redoutables fléaux de l'agriculture.

Après avoir glané, autant que nous le permettaient les bornes de cette notice, dans le champ de l'histoire naturelle, nous arrivons enfin à ce qui concerne l'homme.

L'homme. Les Européens avaient trouvé sur le sol du nouveau monde plusieurs nations indigènes, dont trois seulement, les *Mexicains*, les *Péruviens* et les *Muyscas*, offraient les traces d'une ancienne civilisation; les autres étaient plongées dans un état de barbarie et d'ignorance dont le commerce des peuples policés n'a pu les tirer, même après plusieurs siècles. Nous le disons à regret, la plupart de ces peuplades sauvages ont paru, jusqu'ici, uniquement susceptibles de recevoir ce genre d'éducation que l'on donne aux animaux les plus intelligents, sans pouvoir atteindre à notre perfectibilité. Le mélange seul de leur espèce avec celle des colons européens a pu produire une nouvelle race, à laquelle cette observation n'est pas aussi rigoureusement applicable. Les conquérants et les missionnaires ont, tour à tour, essayé l'emploi de la force et celui de la persuasion; ils ont tenu plusieurs générations d'Indiens parqués comme de vils troupeaux pendant de longues années; ils leur ont fait connaître l'usage de nos vêtements, celui de nos armes et de nos meubles; leur ont enseigné l'agriculture et les arts; ils en ont fait souvent même d'excellents ouvriers en professions mécaniques; enfin ils ont tenté de les faire participer aux trésors de la science... Peines perdues! à la première occasion l'Indien regagnait les forêts où ses pères avaient goûté les biens de l'indépendance, n'emportant, de nos sociétés, que les armes perfectionnées et l'usage de l'équitation. Là, son instinct l'avait bientôt façonné aux mœurs natives, et il retrouvait avec joie tous les secrets de la vie sauvage. Remarquons encore que les jésuites ne parvinrent à tenir en tutelle que les seuls Indiens *Guaranis*, nation agricole, naturellement douce, timide et soumise, tandis que les *Charruas*, les *Abipones*, les *Botécudos*, et généralement toutes les tribus guerrières qui ne vivent que du produit de la chasse, qui mangent la chair humaine, qui méprisent les peuples pasteurs et sédentaires, ne purent jamais se soumettre aux sacrifices que la civilisation exigeait d'eux.

Les Indiens de cette partie de l'Amérique du Sud, vivant par groupes et petites peuplades, cachés dans les forêts vierges, ou disséminés dans les vastes plaines connues sous le nom de *Pampas* et de *Llanos*, diffèrent peu par les traits de leur constitution physique, et moins encore par les mœurs et les usages. Ici, plus qu'ailleurs, l'inspection physiologique des indigènes fait connaître qu'il n'existe, sur la vaste surface des deux Amérique, aucune race d'hommes autochthone, ou, en d'autres termes, elle démontre que les Américains descendent d'une souche étrangère à leur continent. Or, en examinant la configuration du globe, après les grandes catastrophes qui l'ont bouleversé, en consultant les traditions des peuples asiatiques sur les émigrations de leurs ancêtres, et, surtout, en tenant compte des rapports de mœurs et de physionomie, on arrive à ce grand résultat anthropologique, dont l'évidence avait déjà été pressentie, que la race américaine ap-

partient, par une origine commune, à la souche mongole. La face est large et plate; les yeux sont bridés et placés obliquement, de manière à ce que le grand angle s'abaisse vers le nez; les pommettes saillantes, le sinciput conique, le front bas et aplati, le nez court et les narines bien ouvertes, les cheveux noirs et lisses, le poil rare, et, le plus souvent, manque absolu de barbe. Ajoutons les caractères propres aux aborigènes de l'Amérique, dus la plupart à leur habitude de vivre nus sous l'influence des intempéries atmosphériques. La couleur de la peau varie du brun foncé au rougeâtre clair; elle est dure et sèche : aussi ne faut-il pas attribuer uniquement à une dégoûtante coquetterie l'usage, si répandu parmi ces sauvages, de s'enduire le corps d'une huile fétide ou d'une graisse immonde : c'est une précaution salutaire pour empêcher les gerçures et prévenir les effets de l'humidité. La stature, chez quelques-unes des peuplades indiennes dont nous aurons à nous occuper, est fort élevée, mais communément elle est moyenne; le corps est trapu, carré et charnu, quoique peu musclé; les pieds sont aplatis et larges.

L'état sauvage, existence passive, lâche et indolente, favorise peu le développement des forces physiques; aussi l'Américain est-il généralement moins robuste que l'Européen.

Tandis que les aborigènes du Pérou et de la Colombie sont braves, fiers, élégants et présomptueux, les Indiens des provinces-unies de la Plata sont tristes, sombres et abattus. Insensibles, en apparence, à la joie comme à la douleur, ils offrent, en toutes circonstances, un stoïcisme stupide : toute émotion est pour eux une fatigue intolérable. L'infidélité conjugale est même regardée, parmi eux, comme digne à peine de quelques coups de poing. Il est vrai que le divorce est, dans leurs mœurs, une chose aussi simple et aussi naturelle que le mariage; les époux se prennent et se séparent sans formalité. Une femme accepte le premier époux qui se présente, fût-il vieux et infirme; elle le quitte sans obstacles dès qu'elle en éprouve le désir, ou quand son mari ne veut plus d'elle.

Ces Indiens ont une grande horreur des morts. Chez eux, lorsqu'un malade est sur le point d'expirer, on l'emporte loin de la peuplade pour le déposer dans une fosse creusée exprès pour lui; ses parents et ses amis laissent à ses côtés de l'eau et des vivres, et ne reviennent, de loin en loin, que pour voir s'il a rendu le dernier soupir. Quand ils s'aperçoivent qu'il ne donne plus aucun signe de vie, ils jettent dans la fosse ses armes et ses meilleures nippes, et referment cette tombe où le malheureux était descendu vivant. Cette barbarie à l'égard des morts est bien digne de ceux qui, ainsi que nous le verrons plus bas, tuent les enfants dans le sein de leurs mères. Les parents du défunt changent aussitôt de nom, afin, disent-ils, que la mort, qui certainement en a pris note, ne les retrouve plus quand elle reviendra.

Le gouvernement de ces peuples est une sorte d'oligarchie républicaine facile à caractériser. Les guerriers nomment un chef, que les Européens désignent sous le nom de *cacique :* c'est un véritable officier de paix, qui donne des conseils et jamais des ordres; les vieillards seuls ont un privilége d'autorité sur les jeunes gens, et ces derniers sur leurs femmes. Ils jugent leurs différends à coups de poing; la cause est gagnée lorsque l'un des combattants a tourné le dos à son adversaire : celui-ci ne le poursuit jamais, et ne cherche pas à faire trophée de sa victoire; il est aussi modeste que le vaincu se montre peu sensible à la honte. Toute leur énergie de haine et de vengeance se concentre sur les hommes des tribus étrangères : alors ils dissimulent, s'il le faut, pendant plusieurs années; ils passent des journées entières dans un jeûne complet, exposés à toutes les intempéries de l'air, uniquement absorbés dans l'idée de guetter leur ennemi et de le faire périr sous leurs coups. S'ils réussissent,

ils reviennent au carbet suspendre le crâne chevelu de leur adversaire, et distribuer à leurs amis quelques lambeaux de son cadavre, pris dans les parties les plus charnues.

Sobres et patients quand ils manquent de nourriture, les Indiens sont voraces et gourmands lorsque la chasse a été productive. On en a vu qui dévoraient, en un seul jour, six ou huit livres de viande à demi grillée, et quelquefois même déja gâtée, car le goût et l'odorat, chez eux, sont peu développés; ils ont, en revanche, l'ouïe très-subtile et la vue perçante. Insoucieux de l'avenir, peu mémoratifs du passé, ignorant tout, jusqu'à leur âge, ces grands enfants passent leur vie à se balancer dans des hamacs, à boire l'eau-de-vie des Européens, le *maté* ou la *chica* (*). Les femmes, rongées de vermine et enduites de graisse, ne se lavent jamais; elles n'aiment ni jeux, ni danses, ni exercices, ni chansons, ni travaux domestiques. Les hommes, quand le besoin les presse trop fortement, se décident à aller à la chasse ou à la guerre, et reviennent, après une seule expédition, recommencer leur existence léthargique et monotone. Ils ont pour armes des massues, des lances, des frondes, des couteaux formés d'une pierre tranchante, des arcs et des flèches, outre les armes à feu achetées aux Européens. Ils aiment tous également à orner leur tête de l'éclatant plumage des oiseaux de leur contrée. A peine vêtus, ils satisfont à la fois à un instinct de pudeur et de coquetterie par un bizarre tatouage et des peintures monstrueuses. Féroces dans les combats, hospitaliers pendant la paix, on les voit, tour à tour, prodiguer les soins les plus tendres à l'étranger qui les visite, ou se repaître de sa chair vivante quand le hasard des combats l'a mis en leur pouvoir. La difficulté que ces sauvages trouvent à se procurer des aliments, a introduit parmi eux une loi de dépopulation empreinte d'une atroce barbarie : les femmes conservent leur premier enfant, quelquefois le second, rarement le troisième, et se font avorter dans leurs grossesses subséquentes. On a remarqué que cet usage était, le plus généralement, établi sur toute la surface de l'Amérique. Les idées religieuses des aborigènes de ces contrées se limitent à la croyance d'un combat perpétuel entre le bon et le mauvais principe, et ils s'efforcent de venir au secours du premier, soit par des actes d'un grossier fétichisme, soit par les pratiques les plus révoltantes. De là ces atroces cérémonies, décorées improprement du nom de fêtes, où quelques fanatiques se mutilent eux-mêmes d'une horrible manière, se faisant dans les chairs de profondes incisions avec des pieux de bois ou des roseaux tranchants qu'ils laissent dans la plaie. Cet usage est encore en vigueur à peu près chez toutes les nations du Paraguay. C'est ordinairement vers le mois de juin que se célèbre cette fête cruelle. Les femmes et les jeunes gens peuvent y assister, mais les chefs de famille seuls y prennent part. La veille, les acteurs apportent tous leurs soins à se peindre le corps d'une façon si bizarre, qu'elle échappe à la description; ils ornent leur tête de plumes et de bandelettes, et soignent scrupuleusement tous les détails du luxe américain. Dans la matinée du jour solennel, ils boivent autant de liqueurs fortes qu'on peut leur en fournir, et commencent ensuite à se pincer fortement les chairs des bras, des jambes et des cuisses; puis ils les percent d'outre en outre avec des arêtes et des morceaux de bois aigus, ou les coupent avec des roseaux; quelques-uns se percent même la langue et se frottent le visage avec le sang qui en découle. Cette affreuse cérémonie se prolonge pendant toute la journée; les plus faibles ou les plus extravagants succombent à leurs blessures. On a vu, chez les nations policées, des sophistes chercher à justifier le droit de la guerre par la nécessité de prévenir une surabondance de population. On ne peut attribuer qu'à un préjugé semblable

(*) Boisson spiritueuse faite avec du miel fermenté.

l'origine des fêtes de la nature de celles que nous venons de décrire ; car les Indiens, soumis aux plus pénibles privations, sont persuadés que la terre serait insuffisante à nourrir une société trop nombreuse.

Ces sauvages ont des médecins, qui sont également prêtres ou enchanteurs. L'application de quelques simples, la diète et force jongleries constituent, parmi eux, l'art de la médecine.

La chasse, la pêche, la navigation sur des *monoxilon* ou sur des radeaux (voy. *pl.* 4), la confection des armes, des hamacs, la construction des carbets, la fabrication de quelques ouvrages en poterie, et la préparation première des peaux, forment à peu près toute l'industrie de ces nations. Quelques-unes, mais en petit nombre, se livrent aux travaux d'une grossière agriculture ; et celles-là se firent remarquer, à l'époque de la conquête, par la longue résistance qu'elles opposèrent aux Européens, et surtout par une plus grande aptitude à recevoir l'influence de la civilisation. L'importation des bestiaux, et notamment celle des chevaux, a opéré dans les *mœurs indiennes* la seule révolution vraiment digne de l'attention du philosophe.

Les Indiens n'emploient ni charrue, ni bœufs pour labourer ; ils se servent, en guise de pioche, d'une omoplate de cheval emmanchée d'un bâton. Plusieurs d'entre eux se sont faits pasteurs ; quelques-uns ont appris à se servir du *poncho*, sorte de vêtement fort en usage parmi les cultivateurs du Paraguay, qui consiste en une pièce d'étoffe avec un trou au milieu pour y passer la tête. Le *poncho* forme un manteau sans manches qui ne dépasse pas les genoux.

Les nations indiennes du Paraguay ont toutes adopté l'usage du *barbot*. Dès qu'un enfant vient au monde, on lui passe dans la lèvre inférieure un pieu de bois mince et poli. Au bout de quelques mois, on le retire pour lui en substituer un nouveau d'une plus grande dimension, et on augmente ainsi, d'année en année, jusqu'à ce que la lèvre ait pris assez de développement pour recevoir un disque de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Il arrive quelquefois que la lèvre se déchire, et l'Indien est alors obligé de la recoudre autour de son *barbot*. Il est rare que ce disque s'adapte parfaitement à l'ouverture dans laquelle il est posé ; ce qui entraîne un écoulement continuel de salive, et donne à ces sauvages un aspect dégoûtant.

Les *Charruas* (voy. *pl.* 6), race presque entièrement détruite aujourd'hui, étaient de féroces brigands qui infestaient la *banda-orientale* depuis le trentième jusqu'au trente-cinquième parallèle. Errants à l'embouchure du Rio de la Plata, sur les bords de l'Uruguay, du Rio-Négro et de l'Ybicuy, ils se réunissaient par troupes de 4 à 500 guerriers chaque fois qu'il s'agissait de repousser les injustes agressions des Espagnols, dont ils étaient devenus la terreur et le fléau. La férocité innée des Charruas était telle, qu'on en retrouve le cachet dans leurs usages les plus familiers. Les femmes mêmes se découpent la peau et les chairs des bras et des jambes en signe de deuil, ou par un inconcevable sentiment de coquetterie. A la mort d'un enfant, sa mère se coupe la première phalange du petit doigt, puis celle du second doigt quand cette perte se renouvelle, et ainsi de suite. Nus, sales et puants, les Charruas ne se lavent jamais. Couchés, le ventre en l'air, sur une peau de bœuf, ces truands de l'Amérique n'aiment que le repos, le soleil et la liberté ; ils ne connaissent ni société, ni musique, ni lois, ni religion. Que leur importent les arts de la vieille Europe ? Ne faut-il pas en acheter la jouissance par le travail, et le travail n'est-il pas, pour un Charruas, ce qu'il y a de plus cruel au monde ? La faim seule, l'inexorable faim, les force à sortir de cette douce apathie. Alors, le *laço* en main, ils courent après les chevaux sauvages, les taureaux indomptés et les autruches agiles. Leur adresse à manier le lacet est vraiment admirable : à l'aide de cette arme, on

les a vus enlever, au milieu des cavaliers espagnols, Diégo de Mendoza, le général Paz, et plusieurs autres adversaires non moins distingués. Depuis que les chevaux se sont si prodigieusement multipliés parmi eux, les Charruas sont devenus de très-habiles cavaliers. Nourrissant une haine implacable contre les Européens, ils vivent, depuis trois siècles, en état d'hostilité avec eux, et n'ont jamais voulu souscrire aux conditions de paix qui leur ont été proposées en plusieurs occasions ; aussi leur voisinage était-il des plus incommodes pour Montevideo. Enfin, le président de la république orientale de la Plata, D. Fructuoso Ribera, les a presque entièrement détruits en 1832. Parmi ceux qui ont échappé au vainqueur, trois hommes et une femme furent conduits en France l'année suivante, et amenés à Paris, où ils devinrent l'objet d'une curiosité si fatigante, et en même temps si humiliante, que l'un d'eux, *Sénaqué*, dit le médecin, en mourut de désespoir. Prêt à rendre le dernier soupir, ce malheureux recueillit ses forces et s'écria, d'un ton si douloureux que tous les assistants en furent émus : Paris ! Paris !

Vaïmaca-Pérou, dit le chef, *Tacouabé* le jeune guerrier, et sa compagne *Guyunusa*, ont été traînés de ville en ville, et livrés partout à l'insupportable indiscrétion de ces mêmes Européens chez lesquels ils comptaient trouver une franche et noble hospitalité. Un journal de Lyon a annoncé dernièrement (juillet 1834) que la jeune *Guyunusa* et un enfant à la mamelle avaient seuls survécu : ajoutons que ce serait un acte digne de la générosité française que de rendre ces malheureux à la terre qui les a vus naître.

Auprès des Charruas vivent quelques peuplades qui paraissent leur appartenir par une origine commune et des mœurs identiques. De ce nombre sont les *Minoanes* et les *Costéros*. D'autres, les *Bohanes* et les *Yaros* ont été exterminés, et on peut dire dévorés par les Charruas.

Les *Guaranis* occupent la majeure partie du sol de Paraguay, et sont répandus encore dans les Missions d'Entre-Rios, à la gauche du Parana. Cette famille comprend plusieurs peuplades dont les dénominations seraient difficiles à établir, attendu que, selon toutes probabilités, elles prennent le nom de leur cacique, ou celui du lieu qu'elles habitent. Ce sont les *Guaranis* que les jésuites avaient soumis à ce gouvernement théocratique dont nous aurons bientôt à parler avec quelques détails. Les hommes de cette nation ont un peu de barbe, ce qui les distingue des autres Indiens. Ils sont petits, forts et charnus ; leur couleur est un roux foncé. Ils ont la physionomie triste, l'air avili et le caractère timide. Leurs femmes, peu agréables naturellement, ajoutent encore à leur laideur par des usages ridicules, tels que celui de sillonner la peau de leur visage, depuis le front jusqu'à la bouche, par des lignes indélébiles. Les jeunes filles sont soumises à cette opération dès qu'elles entrent dans l'âge de puberté. La langue des Guaranis est la plus répandue sur le sol des provinces du Rio de la Plata. « En parlant leur langage, dit Azara, « très-différent de tous les autres, on « pouvait voyager dans tout le Brésil, « entrer dans le Paraguay, descendre « ensuite à Buénos-Ayres, et remonter « au Pérou, jusqu'au canton des Chiriguanos. »

Les *Payaguas* vivent sur les deux rives du Paraguay. Ils formaient, à l'époque de la conquête, une nation nombreuse et puissante, dont une tribu, appelée *Agaces* par les Espagnols, du nom défiguré de leur cacique *Magach*, joue surtout un rôle important dans l'histoire du temps. Les Payaguas se distinguent de leurs voisins par une stature plus élevée, une taille mieux prise et un air moins farouche. Ils vont tout nus, à l'exception d'un manteau de coton qu'ils portent quand le temps est froid. Chez cette nation les jeunes filles se compriment la gorge au moyen d'une bandelette qui ne permet au sein de prendre son déve-

loppement qu'en se dirigeant vers la ceinture. Les hommes et les femmes se tatouent le visage et les membres, portent le *barbot*, et coupent leur chevelure sur le front, en la laissant croître et flotter par derrière. Ils n'ont d'autre occupation que la guerre, d'autre plaisir que celui de s'enivrer.

Les *Guaycurus* habitent les rives du Haut-Paraguay. Ils sont pasteurs et possèdent d'immenses troupeaux de bœufs. Habiles cavaliers, ils passent la plus grande partie de leur vie à cheval, ce qui leur a valu, de la part des Espagnols, le surnom de *cavalleiros*. Leur gouvernement est une confédération aristocratique, où l'on trouve des nobles, des guerriers et des esclaves. La taille des Guaycurus ne le cède pas à celle des Patagons : elle dépasse quelquefois six pieds.

Les nations agricoles des *Mbayas* et des *Guanas*, disséminées dans les plaines du grand Chaco et sur la rive orientale du Paraguay, sont des voisins turbulents, fort redoutés par les Européens. C'est surtout pour se préserver de leurs incursions que le dictateur a établi une ligne de postes militaires sur les bords du Paraguay.

Les *Abipones* et les *Mocobys*, anthropophages de haute stature et aux formes athlétiques, occupaient l'intérieur du Chaco, à l'époque de la conquête, et comptaient alors au moins 150,000 individus. Mais, ennemies l'une de l'autre, ces deux nations se firent long-temps une guerre d'extermination. Les Mocobys succombèrent, et furent vengés par les Espagnols; ceux-ci réduisirent les Abipones et les colonisèrent, 1° sur la rive septentrionale de la rivière Bey, sous le vingt-huitième degré de latitude; 2° sur le bord occidental du Parana, vis-à-vis de la ville de Corrientes; 3° dans la plaine de *Timbo*, à 70 lieues au sud de l'Assomption, sur la rive droite du Paraguay; 4° enfin, sur la rive occidentale du *Rio-Dolce*, à environ 50 lieues de Santiago, où les pâturages très-abondants ont favorisé la multiplication des bestiaux. A l'exception de la dernière, ces colonies ont été détruites par la petite vérole, les guerres et la désertion (*).

Les *Lenguas*, ainsi appelés par les Espagnols, à cause de la forme particuliere de leur *barbot*, qui ressemble à une langue, sont sans doute aujourd'hui entièrement détruits, puisqu'en 1794 il ne restait plus de cette nation guerrière que vingt-deux individus, dont huit *femmes*.

Les *Pampas* vivent dans les vastes plaines du même nom, situées entre le trente-sixième et trente-neuvième degré de latitude. Ils sont connus également sous le nom de *Querandis* et sous celui de *Puelches*. Cette nation, moins farouche que ses voisines, fait un commerce d'échange avec les Européens.

Les autres peuplades qui vagabondent sur le sol de la république argentine ne semblent être que des variétés des races principales que nous avons mentionnées. Elles sont confondues sous des noms divers, empruntés, la pluplart, à des arbres, des fleuves ou des montagnes. Nous nous bornerons à mentionner les *Aucas*, les *Chiriguanes*, les *Chanas*, les *Tupys*, les *Lules*, les *Enimagas*, les *Chiquitos* et les *Italines*.

Lorsque ces Indiens, décimés par la guerre et refoulés dans des solitudes où la subsistance devient trop précaire, en sont réduits à demander grace et asile aux colonies européennes, on leur concède des terres à cultiver sous la condition d'une redevance en nature; ce sont ces établissements qui sont connus sous le nom de *Réductions*.

Le langage de ces peuples est guttural, glapissant et presque impossible à rendre par nos lettres. Les idiomes varient à l'infini, puisque dans la seule province du Paraguay on en compte plus de cinquante; mais tous se ressemblent en un point essentiel, c'est la profusion des métaphores. L'Indien,

(*) La *pl.* 5 est la représentation d'une scène d'anthropophagie qui peut se rapporter à la plupart des nations que nous venons de nommer.

Le Paraguay, dans ses limites actuelles, est compris entre les 20° et 28° degrés de latitude australe, 56° et 61° de longitude occidentale. Il se trouve pressé entre l'empire du Brésil et les plaines interminables du grand Chaco; séparé, de l'un, par le fleuve Parana, qui forme une frontière naturelle à l'est et au sud, et des autres, par le Rio-Paraguay, qui coule à l'ouest et lui donne son nom. Sa plus grande longueur est de 180 lieues communes, sur une largeur d'environ 100 lieues. Sa surface n'offre qu'une plaine unie, entrecoupée de bois, de lagunes et d'un petit nombre d'élévations, qui ne détruisent pas sensiblement l'horizontalité du terrain; les plus hautes montagnes, qui se trouvent vers le N.-O., s'élèvent à peine à 200 mètres au-dessus de leurs bases. Cette plaine n'est composée que d'une mince croûte de terre, recouvrant la roche massive, et cependant elle est, en général, d'une grande fertilité; mais, en certaines localités, il n'y a pas assez de bon terrain pour la culture.

Plusieurs affluents du Rio-Parana charrient des cornalines et des gangues de cristaux. Il existe une carrière d'aimant près Yati, vers le 26° degré. Les minéraux sont d'ailleurs fort rares, et, quant au sel, les habitants se le procurent en ramassant les efflorescences blanches qui couvrent les vallées dans la saison de la sécheresse. Ils les font dissoudre, les filtrent ensuite, et en font bouillir la lessive, pour opérer la cristallisation.

Le coton, les pistaches, la canne à sucre, le manioc, le blé et le tabac sont des articles importants pour l'agriculture du pays; ils pourront même lui procurer de grandes ressources quand il aura recouvré sa liberté.

Le dictatorat du Paraguay possède une population d'environ 250,000 ames. Sur ce nombre, l'*Assomption*, capitale, y est comprise pour 12,000, et Villa-Rica, pour 4000. Le pays des *Missions*, sur la rive droite du Parana, au S.-E. de l'Assomption, comprend huit peuplades d'Indiens, et quelques milliers de blancs, qui y ont acquis des terres, depuis l'expulsion des jésuites.

L'Assomption, sur la rive gauche du Paraguay, est une ville fort irréguliere, dont l'aspect a été entierement bouleversé par le docteur Francia. On y remarque la cathédrale, plusieurs casernes, le séminaire et le palais de l'évêque.

Les autres villes principales sont *Curuguaty*, *Neembucu*, ou *Villa dal Pilar*, *Conception*, *Villa de San-Pedro*, *Ytapua*, et *Térégo*, fondée par le dictateur. Chacune de ces villes, ou plutôt chacun de ces villages, est le chef-lieu d'un cercle du même nom. *Térégo*, située dans les vastes solitudes du nord, est un lieu d'exil pour les malheureux qui ont encouru la disgrace du docteur Francia; *Ytapua*, dans le territoire des Missions, a acquis une certaine importance, depuis qu'une douane y a été établie.

La CONFÉDÉRATION BUÉNOS-AYRIENNE comprend quatorze provinces, dont chacune, à l'exception de la seconde, reçoit son nom de celui de son chef-lieu : 1° Buénos-Ayres, 2° Entre-Rios, 3° Corientes, 4° Santa-fé, 5° Cordova, 6° Santiago del Estero, 7° Tucuman, 8° Salta, 9° Jujuy, 10° Catamarca, 11° Rioja, 12° San-Juan, 13° San-Luis, 14° Mendoza.

Nous verrons, dans la suite de cette notice, que, pendant l'administration éclairée et paternelle de Rivadavia, ces provinces se réunirent, sous la dénomination de *République argentine*. Cette union ne devait pas être de longue durée; aussi M. Balbi fait-il observer, avec raison, qu'il ne faut pas prendre, cette fois, le mot de *confédération* dans un sens absolu, mais relatif à l'état où se trouvent ces pays, état qui ne laisse aucun moyen d'en déterminer, avec exactitude, ni le titre, ni les divisions administratives.

La population de cette confédération peut être évaluée, très-approximativement, de 650,000 à 700,000 ames.

Buénos-Ayres est le siége d'un évêché, d'une université, d'une académie de jurisprudence, et d'une société littéraire, fondée par M. Rivadavia. La ville est située sur la rive droite du Rio de la Plata. Son port, encombré par plusieurs bancs de sable, ne peut donner accès aux grands navires; ceux-ci s'arrêtent à la baie de Barragan. Parmi ses édifices les plus remarquables, on peut mentionner la cathédrale, l'hôtel des monnaies, le grand hôpital, la banque, l'église de Saint-François, celle de la *Merci* et la chambre des députés. Elle possède plusieurs colléges pour les deux sexes, un laboratoire de chimie, des cabinets de physique et de minéralogie, et la plus riche bibliothèque de toute l'Amérique méridionale, le nombre des volumes s'y élevant à 20,000. En 1826, on publiait dans cette ville 17 journaux.

Les deux plus belles rues sont celles de *Santa-Trinidad* et *Della-Victoria*. La première traverse la ville dans presque toute sa longueur, et aboutit au portail de la cathédrale. Les maisons, assez bien bâties, sont généralement situées entre deux jardins. La quantité de boue qui obstrue les rues a rendu indispensable l'usage des trottoirs (voy. *pl.* 13 et 14).

La population de Buénos-Ayres flotte actuellement entre 65 et 70,000 âmes. Son commerce est fort important, et en fait, sous ce rapport, une des principales places du nouveau monde. Il consiste, pour les exportations, en espèces monnayées d'or ou d'argent, pour une valeur moyenne de 20,000,000 de francs; en cuirs de bœufs, vaches et taureaux, pour 15,000,000; en peaux de cheval, de tigres, de loups, de chinchillas et autres; en viandes salées, plumes d'autruches, suif, graisse, cornes, médicaments, etc., ensemble pour 5,000,000 de francs, ce qui porte à 50,000,000 la valeur totale des exportations. Celle des importations surpasse la première de 4 à 5 millions.

Ce mouvement si important a attiré à Buénos-Ayres environ 4000 Anglais et autant de Français. Un traité de commerce et de navigation, conclu, le 2 février 1825, entre les provinces-unies de la Plata et la Grande-Bretagne, assure aux sujets de cette dernière puissance des avantages dont les Français ne jouissent pas; et cependant, un estimable écrivain du pays affirme que la disposition naturelle des esprits de ses compatriotes les porte à donner, sur plusieurs points, la préférence aux goûts et aux usages de la France (*). Le commerce avec les Indiens Pampas surpasse la somme de 100,000 dollars (500,000 fr.); il consiste en plumes, brides, sel et laines (**).

On remarque, dans la même province, la petite ville de *Barragan*, avec une belle baie, où s'arrêtent les gros navires, qui ne peuvent aborder à Buénos-Ayres; le fort *Independencia* et la *Bahia-Blanca*. Le groupe des îles Malouines appartient à cette province; le gouvernement de Buénos-Ayres y a fondé une colonie (***).

(*) On lit dans le *Journal de la marine et des colonies*, du mois d'août 1834. « La convention préliminaire à un traité de commerce et d'amitié entre Buénos-Ayres et la France, a été signée le 15 mai dernier par M. Mendeville, consul-général français, et par M. le général Guido, commissaire du gouvernement argentin. On attend la ratification de la chambre des députés de la république; aussitôt qu'elle sera obtenue, la convention sera soumise à la ratification de notre gouvernement. On assure que la population française et notre commerce, en outre de toutes les garanties désirables, ont obtenu, par cette convention préliminaire, les avantages dont jouissaient les nations qui les premières reconnurent officiellement l'indépendance de Buénos-Ayres.

Mais l'on sait déjà que la présentation de ce traité a excité la plus vive opposition dans le sénat argentin, rempli de dispositions hostiles contre la France, dispositions qui paraissent lui être inspirées par les intrigues des agents anglais. »

(**) Voyez à la *pl.* 15, une boutique de marchand indien de Buénos-Ayres.

(***) Voyez pour la description des îles Malouines la Notice sur la Patagonie.

La population de la province entière est de 160,000 ames.

L'*Entre-Rios*, province ainsi nommée parce qu'elle est pressée entre deux fleuves, le Parana et l'Uruguay, est la première au nord du Rio de la Plata. Sa population est de 30,000 ames. On n'y trouve qu'une seule ville, celle de *Baxada;* encore est-elle peu importante. Elle est sillonnée par une multitude de petites rivières, qui donnent à son territoire une fertilité remarquable. L'agriculture et les pâturages forment la richesse de cette province, dans laquelle une compagnie anglaise entretient une colonie d'agriculteurs.

Le *Corrientes* est également situé entre le Parana et l'Uruguay, au-dessus d'Entre-Rios. La ville de Corrientes, son chef-lieu, peuplée de 3000 habitants, est placée à peu de distance du confluent du Parana et du Rio-Paraguay, à l'occident de la fameuse *lagune d'Ybera*, cette vaste nappe d'eau à laquelle les géographes, qui copient Azara, ne donnent pas moins de 50 lieues d'étendue. Un voyageur éclairé, et digne de foi, M. Parchappe, réduit ce chiffre à 15 lieues, et, sur le terrain que les cartographes indiquent comme inondé par cette lagune, il a vu de fertiles coteaux, de grandes forêts de palmiers, des champs cultivés et des peuplades indiennes. Le Corrientes comprenait le *territoire des Missions*, dont toutes les villes et tous les villages, sans en excepter le chef-lieu, *Candelaria*, ont été détruits depuis long-temps. On évalue à 50,000 le nombre des habitants de cette province. Les naturels cultivent le tabac, le coton, la cochenille, le café et la canne à sucre. Ils fournissent encore au commerce de Buénos-Ayres, du miel, des cuirs, des pelleteries et des bois de construction. Les tanneries de Corrientes jouissent de quelque réputation.

Santa-Fé, sur la rive droite du Parana, en face d'Entre-Rios, à environ 100 lieues au nord de la province de Buénos-Ayres, ne possède qu'une population de 15,000 ames, dont 6000 appartiennent au chef-lieu du même nom. Les habitants sont peu industrieux, et se consacrent exclusivement à l'éducation des bœufs et des taureaux.

Cordova, chef-lieu de la province de ce nom, a une population de 12 à 15,000 mille ames. Elle est le siége d'un évêché, et possède une université et une bibliothèque publique, fort déchues l'une et l'autre de leur ancien lustre. Son entrepôt commercial et ses manufactures de draps et de tissus en laine et en coton lui conservent quelque importance. On y remarque plusieurs églises assez belles. Cordova a joué un grand rôle dans les guerres civiles dont nous aurons à parler.

Cette province, située au nord-ouest de Buénos-Ayres, sur la route du Pérou, est peuplée d'au moins 80,000 habitants, généralement agriculteurs et pasteurs. Son commerce et son industrie ne diffèrent pas de ce que nous avons dit, à cet égard, des provinces voisines. *Conception* et *Carlota* sont deux villes de son territoire. On compte ici plusieurs petits bourgs de blancs et d'Indiens; mais la plus grande partie de la population est répartie dans les établissements de pâturages appelés *estancias*.

En partant de Cordova, si l'on suit la ligne du Haut-Pérou, la première province que l'on rencontre est celle de *Sant-Yago del Estero*, peuplée de 50,000 ames environ. On y trouve des bois précieux, des plantations de blé, qui rendent 80 pour 1, des ruches à miel, des dépôts de salpêtre, des fabriques de vêtements en laine, tels que *ponchos* et *gergas*, et, enfin, quelques troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons. Cette province touche au grand Chaco et au pays des *Abipones*, ce qui l'expose à de fréquentes incursions de la part des indigènes. On parle, dans la campagne, la langue *quichua*, et on y rencontre des cures avec des chapelles, exclusivement destinées à l'instruction religieuse des Indiens.

Le *Tucuman* est l'une des provinces les plus considérables et les plus intéressantes de la confédération.

Elle est située au nord de la précédente; sa population s'élève à 40,000 ames, dont le quart appartient à la capitale. On y cultive le riz, le blé, le maïs, le tabac, les melons, les oranges, remarquables par leur abondance et leur grosseur, les *camotes*, ou pommes de terre alongées, dont quelques-unes pèsent souvent de 6 à 7 livres. On y fabrique d'excellents fromages, appelés *rafi*, des étoffes de laine et de coton. Les pêcheries des fleuves et lagunes de Tucuman sont très-renommées (voy. *pl.* 10). Le versant oriental d'une chaîne de montagnes qui traverse la province, est couvert de belles forêts, où abondent les bois utiles, et entre autres le grenadilier. Tucuman a été érigé en évêché.

Salta et *Jujuy* sont les dernières provinces situées sur la route de Buénos-Ayres au Pérou. Placées ainsi en première ligne dans la guerre de l'indépendance, elles ont eu à souffrir beaucoup des invasions des Espagnols. Couvertes de belles forêts et d'excellents pâturages, on y élève de nombreux troupeaux de mulets, de chevaux, de moutons et de vigognes. On y cultive le coton, le blé, l'orge, le maïs, la canne à sucre, l'indigo et divers légumes. Le miel, la cire et l'eau-de-vie exercent l'industrie des habitants. Le Salta possède des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de soufre et d'alun. Adossées l'une et l'autre à la cordilière des Andes, ces provinces se font encore remarquer par leurs vallées fraîches et agréables, leurs nombreux courants d'eau et la richesse de leur végétation. Auprès de la petite ville de Jujuy se trouve un volcan d'air, semblable à ceux de Turbaco, dans la Colombie.

Les provinces de *Catamarca*, de *Rioja*, de *San-Juan* et de *San-Luiz* sont peu importantes; toutefois, nous n'omettrons pas de signaler la ville de San-Juan, que sa population (16,000 ames) rend une des plus considérables de la confédération.

La province de *Mendoza*, dont il nous reste à parler, est intéressante surtout par le passage des deux routes (*Uspallacta* et *Portillo*) qui unissent le Pérou et le Chili à la confédération du Rio de la Plata. Leur confection date de 1764. La distance de Buénos-Ayres à Lima est de 946 lieues; elle est de 370 de la première de ces deux villes à Sant-Iago de Chili. Des relais de poste sont établis sur l'une et l'autre direction (*). Jusqu'à Mendoza, en venant du Chili, on voyage dans les Andes. Des rampes, tracées dans les rocs escarpés, conduisent au sommet de la cordilière, en un lieu appelé *el Alto de Cumbre*, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 2,000 toises. A cinq lieues de l'*Alto de Cumbre*, en descendant le vallon du Rio de la Cuëva, les muletiers font arrêter les voyageurs au pont de l'Inca, formé par la nature au moyen de fontaines incrustantes (voy. *pl.* 12). De distance en distance, on voit des maisons en briques solidement bâties, destinées à servir de refuge aux voyageurs surpris par les tempêtes. On descend ensuite dans les plaines de Mendoza par les défilés de Paramillo et de Villa-Vicenzio (**). De Mendoza à Buénos-Ayres, on traverse les *pampas*, où les routes sont à peine indiquées par les maisons de poste, quelques rares bourgades, et les ornières tracées par les voitures. San-Luiz et Luxan sont les seules villes qu'on y rencontre.

Mendoza est une ville assez importante, où l'on remarque une place publique décorée de trois églises et d'une fontaine (voy. *pl.* 16). Les maisons y sont bâties en briques cuites au soleil, appelées *adobes*. M. Ignacio Nunez évalue à 20,000 ames la population de cette capitale, tandis que

(*) La pl. n° 9 représente un de ces relais. On y voit les postillons qui font rentrer les chevaux dans le *corral*, enceinte formée de pieux fichés en terre. C'est là qu'ils les lacent l'un après l'autre pour les remettre aux postillons, qui les équipent à mesure et les attachent.

(**) Voyez le Voyage autour du monde de *la Thetis*. Paris, 1828.

M. Balbi ne l'estime qu'à 7,000. Des données récentes nous portent à croire que ce dernier chiffre, peut-être un peu faible, se rapproche davantage de la vérité.

L'État oriental de l'Uruguay, ancienne province de Montévidéo, après avoir fait partie de la vice-royauté sous le titre de *banda-orientale*, fut envahi par les Portugais, et annexé à l'empire du Brésil sous le nom de *Province-Cisplatine*. Objet de la dernière guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, ce pays a été constitué en république. Il confine, au nord et à l'est, avec l'empire brésilien ; le fleuve Uruguay le sépare, à l'ouest, des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, qui font partie de la confédération buénos-ayrienne ; au sud, il est baigné par l'océan Atlantique et le Rio de la Plata. Cinquante mille habitants seulement composent la population de cette république, dont la profondeur est d'environ 140 lieues communes sur 80 de largeur. Autrefois cette population s'élevait à 70,000 ames ; et la seule ville de Montévidéo, qui n'a plus que 10,000 habitants, en avait alors plus de 20,000; mais la guerre de l'indépendance, qui semblait avoir choisi cette province pour son théâtre de prédilection, et surtout la déplorable administration du dictateur Artigas, ont amené ce fâcheux résultat de dépopulation. La république est divisée en neuf départements, dont les chefs-lieux, pour la plupart, ne sont que de chétives bourgades. Les campagnes sont de vastes solitudes où dominaient, avant leur extermination, les Indiens *Charruas*. L'homme n'a rien fait jusqu'ici pour cette contrée, où la nature a déployé un grand luxe de fertilité et de beautés pittoresques. Le climat est tempéré ; l'air y est doux et salutaire. Le pays entier est traversé par une chaîne de collines boisées, d'où s'échappent une multitude de ruisseaux et de rivières. Les vallons, dont la fraîcheur est incessamment entretenue par des eaux pures et limpides, les verts coteaux et les gras pâturages nourrissent une prodigieuse quantité de bœufs et de chevaux sauvages.

La préparation des cuirs, la salaison des viandes, les fontes de suif, les peaux de daim et de chinchilla constituent l'industrie et la richesse de cette province. Depuis les derniers événements, le commerce y est déchu de son ancienne prospérité.

Montévidéo, chef-lieu et principale ville de la république, est bâti en amphithéâtre sur la rive gauche du Rio de la Plata. Son port, exposé à la violence du vent d'ouest nommé *pampéro*, n'en est pas moins le plus sûr de la Plata. Les maisons, pour la plupart, n'ont qu'un seul étage; elles sont bâties en briques et surmontées d'une terrasse dans le goût italien. Les rues n'y sont point pavées.

Colonia et *Maldonado* (voy. *pl.* 11) ont également chacune un port sur la Plata; ce sont des villes peu importantes. La première possédait un fort et des remparts; mais, aux termes de la dernière convention entre le Brésil et Buénos-Ayres, ces fortifications, ainsi que celles de Montévidéo, doivent être démantelees. Florida est une petite ville de l'intérieur, qui a été, pendant un temps, le siége du gouvernement.

Les autres villes ou villages, capitales des provinces de leurs noms, sont des lieux de nulle importance et qui méritent à peine d'être mentionnés : Canelones, San-José, Soriano, Paisandu, Duragno et Cerro-Largo.

Tel est l'aspect des provinces du Rio de la Plata depuis la conquête. Nous allons en donner l'histoire politique.

HISTOIRE.

Dès le commencement du XVIe siècle, les Portugais avaient déja formé, dans le Brésil, des établissements assez importants pour exciter la jalousie des Espagnols. La destinée de ces deux nations était de se trouver en rivalité de voisinage dans les deux mondes : aussi l'Espagne n'épargna-t-elle rien pour jeter en Amérique les bases d'un pouvoir capable de contre-balancer celui du Portugal. Elle chercha surtout,

par des incursions faites au nord et au sud du Brésil, à cerner de toutes parts cet empire naissant; et ce fut à ce projet de sa politique, autant qu'à la persuasion où l'on était alors en Europe que l'Amérique n'était qu'une extension du continent indien, que l'on doit la découverte du Paraguay.

L'Espagnol Juan Diaz de Solis aperçut, en 1515, sous le 35° degré de latitude australe, un fleuve dont l'immense embouchure ressemblait à une mer. Il imposa son propre nom à ce grand courant d'eau; mais il n'eut pas long-temps à jouir de cet honneur, dont les saints et la Vierge avaient été frustrés malgré l'usage de cette époque. Les Indiens Charruas attirèrent Solis dans une embuscade et le massacrèrent avec les gens de sa suite. Le fleuve Solis fut, bientôt après, le rendez-vous de deux chefs d'expédition, Sébastien Cabot et Diégo Garzia. Le premier était un navigateur vénitien d'une grande réputation, que le gouvernement espagnol avait chargé de se rendre dans les Indes orientales en doublant le continent nouvellement découvert, tandis qu'il donnait à Garzia l'ordre de continuer les explorations de l'infortuné Solis. Cabot, au mépris de ses instructions, s'arrête en Amérique, entre dans le grand fleuve, commerce avec une peuplade d'Indiens Guaranis, et reçoit d'elle quelques lames d'or et d'argent, qu'il s'empresse d'envoyer en Espagne pour y faire pardonner sa désobéissance. On crut dès lors, à la cour de Charles-Quint, avoir trouvé un nouveau Pactole; et le *Solis* fut, depuis ce moment, appelé Rivière d'Argent, Rio de la Plata.

Cabot entra dans le Parana, éleva sur ses bords le fort Saint-Esprit, construisit un brigantin, et remontant hardiment jusqu'au vingt-septième parallèle, fut le premier qui découvrit le Rio-Paraguay. Il entra dans ce fleuve le 28 mars 1528.

Garzia, arrivé quelque temps après, fut choqué de se voir devancé par Cabot, qu'il croyait sur la route des Indes orientales. Cependant, la nécessité de se soutenir mutuellement contre l'ennemi commun rapprocha d'abord ces deux navigateurs; mais la jalousie ne tarda pas à rompre leur union mensongère. Garzia n'était pas en état de lutter avec son rival; il quitta donc la partie, et revint en Espagne. Cabot lui-même, désabusé de ses premières illusions, et désespérant de trouver chez les Indiens les trésors dont il avait rêvé la possession, descendit le Parana et fit voile pour l'Europe, laissant le commandement du fort Saint-Esprit à Nuno de Lara, officier d'un grand mérite (1530.)

Nuno de Lara n'avait avec lui qu'une garnison de 120 hommes, insuffisante pour se maintenir au milieu des nations barbares dont elle était environnée. Il chercha donc a s'attacher, par la douceur et les bons procédés, les peuples qu'il ne pouvait espérer de contenir par la force des armes; et d'abord cette politique parut lui réussir. Parmi ses nouveaux amis, Nuno de Lara comptait un cacique des *Timbués*, nommé Mangora. Ce chef venait souvent au fort pour y apporter des vivres et des peaux, qu'il échangeait contre les précieuses bagatelles de l'art européen; mais l'intérêt commercial n'était que le prétexte de ses fréquentes visites. Mangora n'avait pu voir impunément une jeune dame espagnole, Lucie Miranda, qui eut à la fois la destinée d'Hélène et la vertu de Lucrèce. Fidèle à l'honneur et à son époux, Lucie résista à tous les moyens de séduction que l'amour suggéra au cacique. Surpris d'une résistance à laquelle il n'avait point été habitué dans sa vie sauvage et indépendante, le fougueux amant résolut d'employer la force pour obtenir ce qu'on refusait à ses prières. Sur ces entrefaites, le gouverneur envoya le capitaine Mosquéra, à la tête d'un détachement, pour effectuer une négociation commerciale avec une tribu indienne assez éloignée. Parmi les hommes qui composaient cette expédition, se trouvait Sébastien Hurtado, époux de Lucie de Miranda. Cette circonstance ayant semblé au cacique de nature à favoriser son abominable dessein, il s'approcha du fort à la chute du jour,

disant qu'il apportait des munitions de bouche. Comme il était connu depuis long-temps, les gardes le laissèrent librement passer avec les hommes de sa suite. Le gouverneur l'accueillit obligeamment, et fit préparer, en son honneur, un banquet où il admit les principaux officiers de la garnison. Au sortir du repas, voyant les Espagnols troublés par les vapeurs du vin, Mangora, suivi des siens, courut aux portes de la forteresse, s'en empara de vive force, et fit entrer une troupe d'Indiens qui s'était tenue cachée aux environs. Les Espagnols, pris au dépourvu, opposèrent aux assaillants une résistance désespérée, à laquelle ceux-ci ne s'attendaient pas. Le traître Mangora fut tué dans la mêlée. A la fin, accablée par le nombre, la garnison fut massacrée jusqu'au dernier homme. Les vainqueurs achevèrent de détruire l'établissement à l'aide du feu, et se retirèrent alors, emmenant avec eux quelques enfants et cinq femmes, parmi lesquelles se trouvait Lucie Miranda.

A peine les Timbuès étaient-ils rentrés dans leurs solitudes, que la troupe du capitaine Mosquéra, de retour de son expédition, arrivait sur les lieux où s'était passée cette scène de carnage, et n'y retrouvait plus que des ruines fumantes et des lambeaux de chair humaine. Mosquéra n'oublia pas, dans sa douleur, le salut des hommes qu'il commandait; il fit construire une barque, sur laquelle il descendit le Parana jusqu'à la hauteur du 32ᵉ degré, où il éleva un fort. Quelque temps après, ayant surpris un navire français qui était venu mouiller auprès de ce nouvel établissement, il se servit des canons provenant de cette prise pour attaquer les colons portugais, ses voisins, avec lesquels il avait eu des démêlés. Devenu maître de plusieurs navires à la suite de cette agression, il transporta ses gens dans l'île Sainte-Catherine.

Un homme seul avait refusé de suivre Mosquéra dans son émigration, c'était Sébastien Hurtado, l'époux de la vertueuse Lucie. Pensant que sa femme vivait encore, il se hasarda seul et sans guide, dans les terres inconnues où il soupçonnait que les sauvages avaient pu la conduire. L'énergie de sa volonté lui fit surmonter tous les périls sans nombre qui s'offraient à lui à chaque pas qu'il faisait dans le désert, et il eut la consolation de revoir sa fidèle compagne. Cette femme, digne d'un meilleur sort, avait eu le malheur d'inspirer à Siripo, frère et successeur du traître Mangora, une passion non moins violente que celle qui avait poussé ce dernier au crime. Siripo fit entendre aux deux époux qu'il consentait à leur donner la liberté, mais il y mit un prix infame, que l'honneur de Sébastien et la vertu de Lucie repoussèrent avec indignation. Ces deux infortunés, livrés à un supplice affreux, expirèrent après d'horribles souffrances, pendant que leurs bourreaux poussaient des hurlements de joie et dansaient autour de leurs cadavres.

Charles-Quint ne s'était pas attendu au retour de Garzia, ni à celui de Sébastien Cabot après une campagne aussi infructueuse; cet événement, toutefois, ne détruisit pas ses illusions sur les ressources que l'on pouvait tirer du Nouveau-Monde. Don Pédro de Mendoza, riche gentilhomme de Cadix, et grand-échanson de l'empereur, s'offrit spontanément pour tenter de nouveau cette entreprise, dans laquelle ses devanciers avaient échoué. L'empereur s'empressa d'accepter ses offres, et le nomma *adélantado*, ou gouverneur-général, de la contrée baignée par le Rio de la Plata jusqu'au détroit de Magellan, sur une profondeur indéterminée vers l'ouest. Les conditions qui furent stipulées en cette occasion par le monarque et l'adélantado sont importantes à rappeler, car on y voit une preuve certaine des idées qu'on se faisait alors en Europe sur les richesses de l'Amérique. Le gouverneur-général devait toucher une pension annuelle de 2,000 ducats, plus une somme égale sur les profits de la colonisation. Les neuf dixièmes des rançons payées par les caciques et la moitié des trésors provenant du pillage

des bourgades indiennes lui étaient abandonnés ; le reste appartenait à l'empereur. Indépendamment de sa charge d'adélantado, il lui en fut accordé deux autres à titre héréditaire dans sa famille, savoir : celles de *grand alcade* et d'*alguazil mayor* de la colonie où il résiderait. De son côté, Pédro Mendoza s'engageait 1° à transporter dans la colonie, en deux voyages et dans l'espace de deux années, 1,000 hommes et 100 chevaux ; 2° à frayer une route par terre jusqu'à la mer du Sud ; 3° à construire, à ses frais, trois forteresses et plusieurs établissements ; 4° à emmener huit religieux pour la conversion des Indiens, un médecin, un chirurgien et un apothicaire.

L'expédition partit d'Europe au mois d'avril 1535, fut dispersée par une tempête, ne parvint à se rallier qu'après de grandes pertes, et aborda au Rio de la Plata sous les plus fâcheux auspices. Mendoza rencontra plusieurs indigènes, qu'il traita en ennemis. La mauvaise foi dans les traités, la cruauté envers les Indiens que le sort des armes faisait tomber en leurs mains, et, par-dessus tout, la passion de l'or qui leur faisait voir partout de prétendus trésors qu'on dérobait à leurs regards, tels furent les sentiments qui présidèrent aux premières relations des Espagnols avec les naturels de l'Amérique. Arrivé au 34° degré 36′ de latitude australe, Mendoza jeta, sur la rive droite du Rio de la Plata, les fondements d'une ville qu'il nomma, à cause de la salubrité de son climat *Notre-Dame-de-Bon-Air* (*Nuestra Señora de Buenos-Ayres*), dont le nom fut remplacé bientôt par celui de *Trinité-de-Bon-Air*, et enfin par celui de *Buénos-Ayres* qui a prévalu.

Les vivres commencèrent bientôt à manquer ; les Indiens *Quirandies*, les plus voisins de la colonie, n'en fournissaient qu'une petite quantité qu'ils se faisaient payer chèrement au moyen des échanges. Une expédition dirigée contre eux par Diégo de Mendoza, frère de l'adélantado, eut les suites les plus funestes : Diégo et deux cent cinquante hommes de sa suite furent massacrés ; quatre-vingts seulement parvinrent à se sauver, laissant leurs chevaux et leurs bagages au pouvoir des naturels. Mendoza, dans cette triste conjoncture, expédia quatre brigantins avec ordre de remonter le fleuve pour acheter des provisions ; mais comme les Indiens se retiraient partout à leur approche, ils ne purent même pas se procurer assez de vivres pour l'entretien des équipages, dont la moitié mourut de faim.

Vers la même époque les *Quirandies* et les *Timbues* attaquèrent la nouvelle ville et y mirent le feu. Après ce désastre, Mendoza remonta le Parana pour aller lui-même à la recherche des provisions dont sa colonie avait le besoin le plus urgent ; déjà deux cents individus des deux sexes avaient succombé. A vingt lieues au nord, il trouva une île habitée par des *Timbues*, qui l'accueillirent favorablement. L'adélantado construisit en ce lieu le fort de *Bonne-Espérance ;* puis il envoya Juan de Ayolas et Domingo de Irala, avec trois barques, pour continuer l'exploration vers la partie septentrionale de cette contrée.

Au commencement de l'année 1537, Mendoza, privé de toutes nouvelles, soit d'Europe, soit de l'expédition d'Ayolas, fut saisi d'un si violent chagrin, qu'il commença à donner des signes d'aliénation mentale. Ses amis le pressèrent alors de retourner en Espagne, et il céda à leurs sollicitations ; mais de nouveaux désastres signalèrent sa retraite. Une longue traversée ayant nécessité la consommation totale des vivres qu'on avait pu embarquer, Mendoza fut réduit à manger une chienne qui était pleine et qu'il affectionnait beaucoup. Dès lors sa maladie fit des progrès rapides, et il mourut dans un accès de désespoir, sans avoir revu les rivages de la patrie.

Avant son départ, l'adélantado avait pris diverses mesures d'intérêt local ; il avait nommé Juan de Ayolas son successeur, ordonnant à son propre frère Gonzalo et au capitaine D. Juan de Salazar d'aller à sa recherche.

Voyons ce qu'était devenu cet Ayolas : arrivé au-delà du 20ᵉ degré, il trouva un port, auquel il donna le nom de *Candelaria* ; puis s'étant laissé persuader par les Indiens Guaranis de s'enfoncer dans la contrée du côté de l'ouest, où il trouverait un pays riche en métaux précieux, il laissa ses barques sous la garde d'Irala, et ayant pris deux cents hommes avec lui, il partit suivi de cette troupe qu'accompagnaient plus de trois cents Indiens. Il pénétra, après de grandes fatigues, jusqu'au pays de Carcarès, où il fut massacré par une tribu de *Payaguas*; ses gens éprouvèrent le même sort.

(1538). Cependant Gonzalo Mendoza et Juan de Salazar s'étaient avancés jusqu'au port de Candelaria, sans avoir pu obtenir aucune nouvelle d'Ayolas. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ayant trouvé sur la rive orientale du Paraguay, au 25ᵉ degré 16′ latitude, un port naturel qui leur sembla favorable pour un établissement important, ils y jetèrent les fondements d'une ville qui devait être un jour la capitale du Paraguay, et la nommèrent *Assomption*, en commémoration d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les naturels, le 15 du mois d'août. Gonzalo demeura à l'Assomption, tandis que Salazar redescendit à Buénos-Ayres.

L'année suivante (1539) fut signalée par de nouveaux revers. La famine, les sauterelles et les Indiens désolèrent les établissements des Européens. Buénos-Ayres fut incendiée une seconde fois par les *Timbues*, et ses derniers habitants remontèrent le Parana pour aller chercher l'hospitalité chez leurs frères de l'Assomption ; mais ceux-ci n'étaient pas en état de les secourir. Leurs campagnes avaient été infestées par des nuées de sauterelles qui obscurcissaient l'air et détruisaient, en quelques heures, les plus grasses moissons. Les malheureux colons virent dans ces désastres un châtiment du ciel qui les punissait pour avoir abandonné la terre où la Providence les avait fait naître ; ils résolurent de faire amende honorable pour apaiser le courroux céleste, et fixèrent le vendredi saint pour une procession solennelle à laquelle ils devaient assister, un fouet à la main, pieds nus et les épaules découvertes, en se flagellant les uns les autres, jusqu'à faire couler le sang. Quelques Indiens qui eurent connaissance de ce projet en firent part à leurs alliés des tribus voisines, et ces barbares convinrent que le moment de la procession serait le signal d'un massacre général des Européens, dans lequel ni femmes ni enfants ne devaient être épargnés. Cet horrible complot fut heureusement découvert par une jeune *Guarani*, qui vivait en concubinage avec un soldat espagnol. Quelques chefs furent pendus, mais les autres Indiens obtinrent leur pardon en cédant aux colons leurs femmes et leurs filles. Ce fut la première origine de la race mêlée des habitants du Paraguay.

Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne ayant appris la mort de Mendoza, et ignorant celle de Ayolas, nomma ce dernier gouverneur de la Plata, et envoya une nouvelle expédition sous les ordres de Alonzo de Cabréra et de Lopez de Aguiar. Il leur adjoignit six religieux franciscains et quelques autres ecclésiastiques, dont la mission était de travailler à la conversion des Indiens, et d'accorder le pardon du roi et de l'Église à ceux des Espagnols que la famine avait contraints à manger de la chair humaine.

De l'année 1540, jusqu'à la fin du XVIᵉ siècle, on voit une suite monotone et peu importante de guerres sans résultats entre les conquérants et les naturels. Quelques hommes remarquables dominent à peine cette période stérile. Nunez Cabeça de Vaca, riche gentilhomme espagnol, mû par un esprit chevaleresque, pareil à celui qui avait poussé Pédro de Mendoza à sa perte, obtint de l'empereur le titre d'adélantade des provinces de la Plata. Il avait l'ordre de ne tolérer dans les nouveaux établissements ni avocats, ni procureurs, de tâcher de gagner les naturels par la voie de la douceur, et

d'accorder à tout le monde la liberté pleine et entière de commercer avec les naturels. Cabeça de Vaca partit de Cadix le 2 novembre 1540, et aborda le 24 mars de l'année suivante à l'île de *Santa-Catharina*, d'où il débarqua sur la côte du Brésil, avec quatre cents hommes et une trentaine de chevaux. Là, il résolut d'envoyer ses vaisseaux à Buénos-Ayres, sous la conduite d'un de ses parents, et lui-même, suivi de deux cent cinquante hommes et de vingt-six chevaux, entreprit de se rendre par terre à l'Assomption. Ce ne fut pourtant qu'au mois de novembre qu'il se mit en route ; il traversa pendant dix-sept jours de hautes montagnes et des forêts épaisses, au milieu desquelles il fallut se faire jour à coups de hache. Le pays de plaine qui s'offrit à lui, au-delà de cette contrée, était habité par des Guaranis agriculteurs. Vaca y trouva des champs ensemencés de maïs et de manioc; il y vit des habitations où les naturels élevaient des porcs et de la volaille. Ces Indiens avaient une frayeur extrême des chevaux, qu'ils voyaient pour la première fois, et leur offraient, pour les apaiser, du miel, de la volaille et du *manioc*.

Cabeça de Vaca, parvenu à l'Assomption, s'aliéna d'abord les esprits des colons par quelques actes de clémence en faveur des esclaves indiens, et, après avoir exercé son autorité jusqu'en l'année 1545, il devint victime d'une conspiration ourdie contre lui par des officiers du roi, et par ce Gonzalo de Mendoza dont nous avons déjà parlé. Embarqué de vive force, il fut conduit en Espagne, où il eut quelque peine à se justifier. Il ne fut jamais réintégré dans son commandement.

Ce gouverneur avait entrepris diverses explorations intéressantes dans la partie septentrionale, et vers l'ouest du Paraguay, où il s'était mis en communication avec le vice-roi du Pérou. Ce fut sous son administration, en 1543, que l'Assomption fut presque entièrement brûlée; plusieurs habitants périrent dans ce vaste incendie.

Après l'enlèvement du second adélantade, les provinces de la Plata furent bouleversées par une complète anarchie. Plusieurs intrigants, mettant à profit l'éloignement de la métropole, cherchèrent à s'arroger le pouvoir suprême. A leur tête figuraient ce Domingo de Irala, que nous avons vu accompagner Juan de Ayolas dans sa désastreuse campagne de découverte, et un certain Mendoza, qui se disait parent du premier adélantade. Irala, qui avait rendu des services assez importants au vice-roi du Pérou, fut confirmé dans le gouvernement qu'il avait usurpé. Il se débarrassa de ses rivaux, et fit même trancher la tête à Mendoza. Son administration fut, à partir de cette époque, aussi glorieuse qu'elle avait été, dans le principe, violente et arbitraire. Il contint les peuplades sauvages, fonda la ville de *Guayra*, envoya son lieutenant Nufla de Chavès dans le pays des Xarayés et au Pérou, et s'appliqua à organiser définitivement les *commanderies* soumises à son autorité. On donnait le nom de *commanderies* à des établissements où les premiers Espagnols qui avaient coopéré à la conquête rassemblaient des Indiens qu'ils tenaient en état de vasselage pour leur propre compte, pendant un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles l'établissement rentrait dans le domaine de la couronne. Il y eut par la suite une seconde espèce de *commanderies ;* c'étaient celles que l'on accordait pour dix années à toute personne qui parvenait à rassembler une petite peuplade agricole d'Indiens ou de créoles.

Ce fut sous ce gouverneur que le Paraguay fut érigé en évêché par le pape Paul III.

Irala mourut en 1558. Deux de ses gendres, et ce même Chavès que nous avons nommé plus haut, se disputèrent sa succession; mais alors l'autorité ecclésiastique commençait à acquérir cette prépondérance qui devait enfanter bientôt le gouvernement théocratique des jésuites. En 1573, l'évêque de l'Assomption s'arrogea le droit de nom-

mer lui-même le gouverneur de la colonie. Il appela à ce poste un certain Garay, après avoir fait charger de chaînes le gouverneur légitime, don Juan Ortiz de Zarate, et son lieutenant Cacérès. Ce dernier fut rendu à la liberté à la mort du prélat, mais Zarate mourut dans les fers. Un de ses neveux, Diégo de Mendiéta, fut revêtu, pendant quelques années, d'une ombre d'autorité; il périt massacré par les Indiens. Garay éprouva le même sort. Il avait fondé *Santa-Fé*, sur la rive droite du Parana, et réédifié Buénos-Ayres en 1580.

Plusieurs villes, dont nous n'avons pas fait mention, s'élevèrent au Paraguay et dans le gouvernement de la Plata pendant la période que nous venons de parcourir : *Mendoza*, *Corrientes*, *Tucuman*, *Sant-Iago-del-Estero*, et d'autres encore. L'introduction des bestiaux date de la même époque : un taureau et sept vaches, importés, en 1555, par un officier nommé Salazar, donnèrent naissance à cette prodigieuse postérité qui couvre aujourd'hui la confédération argentine. Mais nous voici parvenus aux premières années du dix-septième siècle, caractérisées par un événement de la plus haute importance historique, sur lequel nous nous arrêterons quelques instants.

Depuis plusieurs années, l'ordre célèbre des jésuites avait conçu la pensée de former, dans le nouveau monde, un établissement d'où résulterait pour lui une nouvelle source de richesses et de gloire. Déja quelques jésuites avaient pénétré dans le Chili et le Tucuman. Un collége avait été fondé par eux à l'Assomption du Paraguay, en 1593. Ils y enseignaient la grammaire, la philosophie et la théologie, en attendant le moment favorable pour l'exécution de leur vaste projet. Enfin, les contestations survenues entre les autorités civiles et les évêques amenèrent l'occasion qu'ils convoitaient en silence. L'établissement des *commanderies* les aida particulièrement; car, sous prétexte de réunir des Indiens pour des fondations de ce genre, ils jetèrent les bases de leurs fameuses missions.

Gouvernement des jésuites. — De tous les événements qui font époque dans les annales de l'Amérique, il n'en est aucun que l'Europe ait moins connu, ou plus mal apprécié, que la domination des jésuites au Paraguay (*). Il est vrai que, pendant long-temps, les seuls historiens qui écrivirent sur ce sujet, furent des jésuites même, juges et parties dans leur propre cause, ou des élèves de ces religieux. D'autres ont exagéré, jusqu'au ridicule, la puissance, les ressources, la prospérité des missions, qu'ils ont décorées du nom d'*empire*. « Voyez », disaient-ils, « les miracles opérés par la prédication de l'Évangile! Des Indiens sauvages, de farouches anthropophages accourent, par milliers, à la voix de quelques pauvres missionnaires; ils viennent spontanément courber le front devant l'image du Christ. Les lumières de la civilisation brillent à leurs yeux, en même temps que les rayons de la grace; ils bâtissent des villes puissantes, élèvent de grands monuments, chefs-d'œuvre d'architec-

(*) Parmi les écrivains recommandables auxquels cette observation n'est pas applicable, nous nous plaisons à citer MM. Ferdinand Denis et le docteur Rengger, qui, tous deux, nous paraissent avoir parfaitement apprécié ce grand épisode de l'histoire américaine.

Les principaux ouvrages que l'on peut consulter sur les missions du Paraguay, sont : 1° D. Francisco Xarque, *Insignes missiones de la compagnia de Jesus*; 2° P. J. Patricio Fernandez, *Historica relatio de apostolicis missionibus, etc.*; 3° P. Pedro Lozano, *Descripcion chorografica del gran Chaco*; 4° Ant. Ulloa, *Relacion historica del viage a la America meridional*; 5° Charlevoix, *Histoire du Paraguay*; 6° D. Felix de Azara, *Voyages dans l'Amérique méridionale*; 7° Dobrizhoffer, *Historia de Abiponibus, etc.*; 8° D. Gregorio Funes, *Ensayo de la historia civil del Paraguay*; 9° *Lettres édifiantes et curieuses des missionnaires*; 10° Muratori, *Il cristianesimo felice del Paraguay, etc.*

ture. La terre, qu'ils ont appris à cultiver avec un art merveilleux, déploie pour eux un luxe de végétation inconnu à l'ancien monde, et leur rend au centuple les semences qu'ils lui ont confiées. Ils ont fait de grands progrès dans les arts; ils en ont fait également dans les sciences; ils savent tous lire, écrire, calculer, et parler espagnol. L'empire que les jésuites ont fondé est l'un des plus puissants et des mieux gouvernés qui aient jamais existé : chacun y travaille pour la communauté, sans jalousie et sans murmure. L'or et l'argent y abondent, mais les hommes y sont trop sages pour en faire un grand cas.»

Nous allons réduire ces assertions trompeuses à leur juste valeur.

On sait, et nous l'avons déja dit, que les naturels de l'Amérique forment une race abâtardie, peu susceptible de civilisation. Leur amour pour la vie indépendante, leur apathie, cette horreur innée qu'ils éprouvent pour toute espèce de travail, et enfin ce penchant irrésistible au vol et au brigandage, dont les preuves surabondent, sont des obstacles qui s'opposeront toujours à la civilisation de la race indigène des deux Amérique. Depuis la conquête, il est positif que ces peuples ont constamment répondu par des actes d'hostilité aux tentatives des Européens, de quelque nature qu'elles fussent, brutale ou pacifique, militaire ou religieuse. Lorsqu'on a voulu les coloniser, ils ont paru se soumettre pendant quelques jours, mais, à la première occasion, on les a vus égorger leurs bienfaiteurs, enlever les bestiaux, piller les colonies, et reprendre avec joie le chemin du désert. La guerre seule, il faut bien le dire, quoique l'humanité en gémisse, a pu les dompter. La civilisation a quitté les bords de la mer, pour s'avancer dans l'intérieur des terres; les sauvages indigènes, repoussés par la force des armes, ont reculé de contrée en contrée, et sont arrivés, enfin, à n'avoir plus d'autre asile que des solitudes stériles, d'où la faim les a fait sortir maintes fois pour venir se livrer à la pitié des conquérants. Parmi ces derniers, le plus grand nombre a eu la malheureuse idée de coloniser ces sauvages, et nous avons déja dit combien était éphémère la durée de cette sorte d'établissements; d'autres, mieux conseillés par l'expérience, et dans ce nombre nous citerons le directeur actuel du Paraguay, ont disséminé les Indiens soumis sur toute la surface des nouveaux états, où leur mélange avec les Européens n'a pas tardé à faire disparaître le type malheureux de cette race indigène.

Comment pourrait-on supposer que ces nations farouches et stupides se soient soumises, par conviction, à quelques missionnaires, qui ne pouvaient, le plus souvent, converser avec elles qu'au moyen des signes, ou à l'aide d'un interprète, et qui n'avaient à les entretenir que d'une religion toute hérissée de dogmes? Les mystères sublimes de cette religion d'amour et de science n'étaient accessibles qu'à des peuples déja policés. La prédication de l'Évangile eût trouvé les hommes même de notre continent sourds et insensibles, si, depuis plusieurs siècles, l'Égypte, la Grèce et Rome ne leur eussent révélé tous les secrets de la puissance intellectuelle. Mais affirmer que le sauvage américain ait renoncé à son existence indépendante et nomade, aux douceurs de son oisiveté, à ses forêts, à ses fétiches et à ses repas de chair humaine, pour adorer la sainteté des dogmes du christianisme, le pardon des injures, l'amour du prochain, le respect de la propriété d'autrui; qu'il ait pu passer subitement, et sans transition aucune, des ténèbres les plus épaisses à la lumière la plus éclatante; qu'il ait reçu, avec conviction et respect, les mystères de la Trinité, de l'eucharistie, de la conception immaculée, de la dépravation originelle et de la rédemption; c'est là une imposture historique, dont il est nécessaire de faire justice. Voici la vérité

sur ce sujet, ainsi que sur le fameux *empire* des jésuites :

Nous avons vu que, parmi les nations indigènes des provinces du Rio de la Plata, celle des *Guaranis* se faisait remarquer par une position sociale moins dégradée. Naturellement doux et timides, les hommes de cette famille furent cependant ceux qui opposèrent le plus de résistance aux empiétements des conquérants; et cette apparente contradiction s'explique par l'usage où ils étaient de cultiver la terre; culture grossière et incomplète, sans doute, mais suffisante enfin pour les attacher au sol. En résistant avec plus d'opiniâtreté, les *Guaranis* attirèrent sur eux toute l'animosité des Européens. Les Espagnols et les Portugais surtout commirent, à leur égard, des atrocités inouïes; après les avoir battus et décimés, ils les traquaient dans les bois, avec des chiens, comme des bêtes fauves, les déchiquetaient à coups de fouet, les condamnaient à des travaux perpétuels dans les mines, et, pour la plus légère faute, les faisaient périr dans les tourments. Ces hommes, déja subjugués, souffrants, malheureux, sont ceux que les jésuites appelèrent à eux pour former les *Reducciones*, et il est évident que les Guaranis devaient répondre à cet appel avec empressement; en effet, ils trouvaient chez les Pères (*los padres*) une protection assurée contre la persécution de leurs bourreaux, un travail infiniment moins pénible, et dont, au reste, ils avaient déja une certaine habitude, des mœurs plus douces, et, enfin, un traitement qui, au sortir de l'esclavage, ressemblait à la liberté. Seuls donc entre les peuplades indiennes, ils se rendirent aux sollicitations des missionnaires, se soumettant, sans murmurer, à toutes les innocentes pratiques que leurs nouveaux maîtres exigeaient d'eux. Ils reçurent l'eau du baptême et la confirmation, assistèrent à la célébration de la messe, portèrent en procession les images dorées de la Vierge et des saints, se laissèrent imposer les noms du martyrologe catholique, et souffrirent sans colère qu'on les appelât *néophytes* et *catéchumènes*. Ajoutons, qu'indépendamment de ces circonstances si favorables à leurs projets, les jésuites employèrent plus d'une fois l'astuce et la force pour réduire les Indiens à l'obéissance. Lorsqu'une nouvelle tribu de Guaranis se montrait dans le voisinage des Réductions, un missionnaire partait aussitôt pour aller la conquérir à la communauté. Il se faisait suivre d'une troupe de néophytes et d'une certaine quantité de bestiaux. Les sauvages, en voyant s'approcher cet étranger, prenaient d'abord l'alarme, mais se rassuraient promptement en le voyant seul au milieu de leurs frères. Ils entraient en communication sans méfiance, et l'adroit jésuite leur faisait distribuer des vivres et des bestiaux, en leur disant qu'il était venu les trouver dans le désert pour leur faire part des biens que procurait, avec peu de peine et de travail, la religion à laquelle il avait le bonheur d'appartenir; et que, pour eux, s'ils voulaient le suivre et s'adapter aux usages de leurs frères, ils pouvaient être assurés d'avoir tous les jours un repas semblable à celui qu'ils venaient de partager. Simples et crédules, les Indiens se laissaient leurrer par l'astucieux jésuite, et se mettaient en marche pour le pays des Missions. Là, le premier soin du père provincial était de diviser ces nouveaux venus, et de les répartir dans les diverses Réductions, pour leur ôter toute possibilité de se révolter. Aussi vit-on, maintes fois, plusieurs de ces sauvages, désespérés d'avoir perdu leur indépendance, succomber d'une maladie de langueur, ou même se donner la mort, après avoir vainement tenté de s'évader.

Les Réductions étaient situées sur les deux rives du Parana, entre les 26 et 29e degrés de latitude australe, 57 et 60e de longitude occidentale. La partie comprise sur la gauche du fleuve, à l'endroit où il se rapproche de l'Uruguay et forme ensuite un coude pour épancher ses eaux vers l'occident, était

désignée plus spécialement sous le nom de *Missions d'Entre-Rios;* de nos jours, c'est le pays des *Missions détruites.* Au-dessus étaient les Réductions du Brésil, et, sur la droite du fleuve, les Missions du Paraguay, proprement dites. La capitale de cette confédération, bâtie sur la gauche du Parana, en face d'Ytapua, se nommait *Candélaria*, en l'honneur de la purification de la Vierge.

Le gouvernement théocratique des missions dura 158 ans, depuis la fondation de la première Réduction en 1609, jusqu'à l'expulsion des jésuites en 1767. Dans ce laps de temps, il y eut diverses alternatives de prospérité et de décadence. Les missions n'eurent pas d'ennemis plus redoutables que l'association des Métis, issus du commerce des Européens avec les femmes indiennes, connus au Brésil sous le nom de *Mamelucos* (*). Ces hommes s'étant réunis pour faire le commerce des esclaves indiens, enlevaient les néophytes dans les missions même. Ils détruisirent successivement ainsi quatorze bourgades, obligeant les missionnaires à transporter ailleurs leur industrie. Non contents d'attaquer les bourgades chrétiennes, les *Mamelucos* ruinèrent des villes espagnoles, telles que *Xérès*, *Guayra*, *Villa-Rica* et plusieurs autres. Les habitants, indigènes, créoles ou européens, furent enchaînés et envoyés au Brésil pour y être employés, à perpétuité, aux travaux des mines et des manufactures. Ce ne fut qu'en 1690 que le vice-roi du Pérou mit un terme à ce brigandage; mais, dans ce long espace de temps, les *Mamelucos* avaient réduit en esclavage deux millions d'individus de tout âge et de tout sexe. Sur ce nombre, il y en avait 150,000 baptisés; 300,000 esclaves avaient été successivement tirés du Paraguay. Dobrizhoffer assure qu'en 1628 et 1629 il se vendit à Rio de Janeiro 600,000 captifs.

(*) Nous conservons à dessein la dénomination étrangère sans traduction, le mot *mamelouk* ayant généralement une autre acception.

Indépendamment de cette cause de dépopulation, les missions eurent à lutter contre la jalousie et la persécution des gouverneurs du Rio de la Plata et du Paraguay; contre les attaques sans cesse renaissantes des Indiens sauvages, la désertion des néophytes et les pertes occasionées par la nostalgie chez ces malheureux, qu'ils tenaient parqués comme des moutons dans des champs entourés de fossés. Les Pères avaient un intérêt direct à dérober aux autorités venues de la métropole le dénombrement exact de leurs néophytes, tant pour éloigner tout sentiment de jalousie que pour épargner la redevance, qui était d'un écu (*peso*) par tête. Malgré cela, il paraît certain qu'en 1702, époque qui peut être prise pour terme moyen, les Réductions se composaient de vingt-neuf bourgades, dont quinze sur l'Uruguay et quatorze sur le Parana, formant ensemble un effectif de 90,000 néophytes; mais à l'époque de l'expulsion, on en comptait près de 150,000. Il existait encore plusieurs autres missions disséminées sur les bords du Paraguay, dans la province de Jujuy et dans les vastes plaines du Rio de la Plata: c'étaient en quelque sorte autant de colonies, dont les missions d'*Entre-Rios* formaient la métropole; mais ces colonies, sans cesse exposées aux attaques des *Chiquitos*, des *Pampas* et de mille tribus guerrières qui ne faisaient, avec les chrétiens, que des traités hypocrites, n'eurent qu'une durée éphémère.

La compagnie de Jésus comptait dans ses rangs des hommes distingués par les lumières, le courage et l'habileté; ce fait est avéré, et l'esprit de parti seul pourrait s'obstiner à le nier. C'était sur eux que la direction suprême de l'ordre en Europe jetait les yeux pour gouverner les missions américaines. Les Pères établirent le centre de leur administration au collége de l'Assomption, dont ils firent construire et successivement embellir le bâtiment par les néophytes indiens. Ils en instituèrent un second dans la ville de *Cordova-de-Tucuman.* Ces deux établissements étaient placés sous l'auto-

rité d'un supérieur nommé Provincial. Les Réductions étaient administrées par autant de curés qu'il y avait de bourgades. Le curé était un personnage important, qui ne se laissait apercevoir des Indiens que revêtu de ses habits sacerdotaux, et au milieu des imposantes cérémonies du culte. Quand il paraissait, une troupe de musiciens faisait entendre des airs graves et touchants; l'encens fumait devant lui, les cloches s'ébranlaient, et tous les assistants s'inclinaient avec respect. Ce dignitaire mettait tant de soin à entretenir le prestige nécessaire à son autorité, qu'il ne sortait même pas pour aller porter le dernier sacrement à un moribond; on transportait le malade dans une salle voisine de la paroisse, et c'était là seulement que le curé daignait se rendre, en grande cérémonie, pour ouvrir à ce pécheur repentant les portes du paradis. Toutes les affaires du dehors se faisaient par l'entremise d'un vicaire, dont l'autorité n'était soumise qu'à celle du curé. Douze néophytes étaient attachés au service de chaque paroisse, et ceux-là étaient exempts de toute redevance. Le pouvoir temporel résidait, de fait, dans les mains des autorités ecclésiastiques; mais la nécessité de faire quelques concessions aux usages suivis par la métropole, les avait portés à nommer, pour chaque village, un cacique choisi parmi les Indiens, et à le revêtir d'une autorité imaginaire. Le cacique était chargé de la police locale; il veillait à ce que les néophytes fussent retirés et levés aux heures prescrites; il surveillait les travaux, réprimandait les paresseux et encourageait les plus zélés. Les missionnaires entretenaient le dévouement de ce chef en flattant son orgueil; ils l'affublaient, par exemple, d'un habit européen couvert de quelques oripeaux, débris d'une vieille quincaillerie. Au-dessus des caciques était un *corrégidor royal*, officier civil nommé par le gouverneur de la province, et choisi d'abord parmi les Espagnols, mais plus tard, et par l'effet de la politique des jésuites, parmi les Guaranis. Aucune punition ne pouvait être infligée sans le consentement des Pères; mais au gouverneur seul appartenait le droit de prononcer la peine de mort.

Les travaux des Indiens étaient basés sur l'expérience que l'on avait de leur caractère et de leurs forces. Chaque matin, avant que de se rendre à leurs travaux, les néophytes construisaient un brancard orné de branches vertes et de fleurs odoriférantes; ils y plaçaient une statue de la Vierge, et, précédés par leurs musiciens, ils transportaient aux champs cette image vénérée, qu'ils rendaient témoin de leur conduite pendant toute la journée. Les hommes, vêtus d'une simple chemise et d'un caleçon, s'occupaient alors à semer les blés et le maïs, à émonder les cotonniers, à récolter le *maté* ou le tabac, tandis que, sous un hangar voisin, leurs femmes se livraient à des travaux domestiques adaptés à leur sexe. Celles-ci étaient vêtues d'une robe blanche d'étoffe légère, sans manches, et découverte jusqu'à l'origine des épaules; hommes et femmes avaient la tête, les bras, les jambes et les pieds nus. Aux heures de repos, la musique se faisait entendre de nouveau, et le soir les travailleurs avaient la permission de danser entre eux en présence de la madone et sous la surveillance du cacique (voy. *pl.* 7). Leur nourriture était saine et abondante; mais on vit plus d'une fois, dans le principe, ces Indiens, voraces autant qu'ignorants, manger les bœufs qui leur avaient été confiés pour le labourage. Ceux d'entre eux qui n'étaient pas destinés à la culture des terres devenaient charpentiers, tisserands, serruriers, doreurs ou bijoutiers; les femmes apprenaient à coudre, à filer et à broder.

Ce n'était pas d'ailleurs à des travaux purement pacifiques et industriels que se bornait la tâche des néophytes; on leur enseignait encore le maniement des armes à feu et l'exercice à l'européenne. De temps en temps, on les faisait évoluer et parader en présence du curé, ce qui était pour eux une véritable fête. Il leur était permis de

faire usage de leurs armes natives : la fronde, le tomahawk et les flèches. En cas de guerre, ou sur la simple réquisition du gouverneur de la province, chaque village fournissait un contingent de cavalerie et d'infanterie. Ces troupes rendirent plus d'une fois des services signalés à la cause des Espagnols. Les Guaranis apprenaient encore à lire et à écrire ; mais l'intérêt des missionnaires s'opposa toujours à ce qu'ils apprissent à parler la langue espagnole : long-temps même on ne se servit dans le Paraguay que de l'idiome guarani, et l'introduction de l'espagnol est postérieure à l'expulsion de ces religieux. En vain Philippe V ordonna, en 1743, qu'on enseignerait aux Guaranis la langue espagnole, les jésuites ne jugèrent pas convenable d'obéir à ce décret.

Les richesses que ces religieux tiraient des missions indiennes appartenaient à la communauté de l'ordre, et on n'a jamais pu les apprécier, même approximativement, d'une manière satisfaisante. Une politique, qu'on ne saurait mieux qualifier qu'en l'appelant par son nom, jésuitique, s'opposa constamment à ce que l'Europe eût connaissance de ce qui se passait dans l'intérieur des Réductions. Nous avons dit plus haut que les bourgades étaient entourées de fossés qui ne permettaient pas aux néophytes de déserter, ni aux étrangers de s'y introduire sans le bon plaisir des Pères ; et ceux-ci veillaient avec tant de jalousie à ce que nul profane ne posât le pied dans l'enceinte de ce sanctuaire, que des évêques eux-mêmes et des gouverneurs s'en virent refuser l'entrée. C'était, sans nul doute, une étrange insolence ; mais les jésuites faisaient agir leurs amis d'Europe pour contre-balancer le mauvais effet des dénonciations parties d'Amérique. Le confesseur du roi d'Espagne, celui de la reine, leur aumônier, voilà les appuis sur lesquels se reposaient, au besoin, les missionnaires du Paraguay. Le P. Charlevoix a donné, avec beaucoup de détails, l'historique des contestations survenues entre les évêques et les jésuites ; elles avaient, de son temps, un certain intérêt qu'elle ont entièrement perdu aujourd'hui. Il est juste de dire, toutefois, que ces religieux ne paraissent pas avoir voulu se rendre indépendants de la couronne d'Espagne, ainsi que l'ont avancé plusieurs écrivains. Cette émancipation ne leur eût pas été favorable, puisqu'elle eût mis au plus grand jour leur ambition et leur astuce, et qu'elle les eût privés en outre d'une protection dont, malgré leur puissance, ils ne pouvaient se passer. Aux limites de chaque mission, il y avait un lieu désigné où se faisaient les échanges commerciaux, sans la participation des néophytes, auxquels tout contact avec les Espagnols et les créoles était interdit.

Ainsi les jésuites qui, dans leurs mémoires à la cour d'Espagne, comme dans leurs livres imprimés, parlaient avec enthousiasme du salut des ames de ces pauvres Indiens, et du bonheur de rattacher à la civilisation cette race sauvage, n'étaient mus, en réalité, que par des intérêts purement terrestres ; et quant à l'éducation qu'ils prétendaient donner à leurs néophytes, elle se bornait à les mettre en état de travailler au profit de l'ordre. Aussi, après plus de 150 ans de culture, la famille des Guaranis se trouva-t-elle à peu près au même point de barbarie qu'auparavant. Au moment de leur expulsion, les jésuites laissèrent trente Réductions, savoir : quinze entre l'Uruguay et le Parana, dites missions d'*Entre-Rios*, sept sur la rive gauche de l'Uruguay, dans l'empire du Brésil, et huit dans le Paraguay proprement dit. Les Réductions d'*Entre-Rios* ont été détruites dans la guerre de l'indépendance ; nous en verrons plus bas les détails : les autres subsistent encore, mais considérablement diminuées, soit par la désertion, soit par la guerre, soit enfin par les mauvais traitements auxquels les Indiens ont été en butte de la part des administrateurs qui ont succédé aux jésuites. Ces agents ont coopéré à la ruine des bourgades en y autorisant le pillage, et en laissant les malheureux Guaranis dans le plus grand dénûment. A l'époque

de l'expulsion, les sept bourgades brésiliennes contenaient 30,000 néophytes; en 1801, il y en avait encore 14,000; en 1814, il n'y en avait plus que 6,400; et en 1821, 3,000 seulement.

L'une des plus importantes bourgades était celle de *Santa-Rosa :* elle possédait, du temps des jesuites, de 80 à 100,000 bestiaux; il n'en restait plus que 10,000 à l'epoque de la révolution. L'église de cette mission est encore la plus riche du Paraguay, bien qu'elle ait été successivement mise à contribution par plusieurs gouverneurs, vice-rois et administrateurs des provinces voisines.

Période de l'établissement des missions jusqu'a l'expulsion des jésuites (1609 à 1767). — La période dont nous allons donner un simple aperçu historique, appartient tout entiere à l'ordre puissant et ambitieux des jésuites On le voit perpétuellement en querelle avec les gouverneurs de la province, les évêques de l'Assomption, les *Mamelucos,* les Indiens, les créoles et les colons.

Au commencement du XVIIe siècle, le gouverneur Hernando-Arias de Saavédra traversa les plaines du *Chaco* et les pampas, entra dans la Patagonie, et pénétra jusqu'au détroit de Magellan. A la suite d'un engagement malheureux avec les naturels du pays, il fut fait prisonnier; mais étant parvenu à s'échapper, il recommença son expédition, et eut le bonheur de delivrer la majeure partie des siens qu'il avait laissés entre les mains des Patagons. On croit qu'il mourut en 1609.

Onze années après, le Paraguay fut détaché du Rio de la Plata, et les deux contrées, administrées chacune par un gouverneur particulier, continuèrent à relever de la vice-royauté du Pérou et de l'*Audiencia-Reale* de Charcas (Chuquisaca), jusqu'en 1778, alors que fut érigée la vice-royauté de Buénos-Ayres. Ce n'était pas le moindre souci des autorités péruviennes que d'avoir à surveiller une contrée éloignée d'au moins quatre cents lieues, et sans cesse agitée par les turbulents missionnaires. Ce fut surtout à l'époque de la mort d'un gouverneur nommé Martin de Lédesma, qu'on vit s'élever de graves contestations entre les jésuites et l'évêque Bernardino de Cardenas. Depuis un siècle environ les habitants de l'Assomption jouissaient d'un privilége qui leur avait été octroyé par lettres patentes de Charles-Quint: c'était de nommer provisoirement un gouverneur de leur choix, lorsque celui qui administrait le pays mourait sans avoir désigné son successeur. Cette circonstance s'étant offerte à la mort de Lédesma, les Paraguays élurent leur évêque Bernardino de Cardenas. Celui-ci, ennemi personnel des jésuites, dont les prétentions faisaient ombrage à son autorité, les expulsa de la ville et leur enjoignit de sortir de la province. Ces religieux n'endurèrent pas long-temps un pareil affront : ils convoquent une assemblée à Cordova de Tucuman, où ils avaient un collége, y nomment un certain Sébastien de Léon gouverneur du Paraguay, rentrent avec lui à la tête d'un corps de quatre cents néophytes indiens, livrent bataille aux Espagnols, les défont complétement et s'emparent de la personne de l'évêque, qu'ils envoient à Santa-Fé. Le prélat humilié parvint à se sauver à Charcas, où l'*Audiencia-Reale*, faisant droit à ses griefs, ordonna qu'il serait rétabli dans son évêché, en même temps que les jésuites le seraient dans leurs missions.

Aucun événement important n'appellera notre attention jusqu'en 1680. Cet espace de temps est occupé par les guerres perpétuelles des Espagnols et des Indiens de diverses tribus : on n'y voit que surprises, enlèvements, incendies, massacres, traités aussitôt rompus que jurés, disettes et épidémies qui déciment les hommes et les bestiaux.

Les querelles des Espagnols et des Portugais sur les limites de leurs conquêtes respectives ne s'assoupissaient de temps à autre que pour se réveiller avec plus de fureur. En vain le pape Alexandre VI avait essayé de prévenir

cette mésintelligence, en partageant le nouveau monde à ces deux nations rivales. Ce partage ridicule d'une terre inconnue ouvrit un vaste champ aux interprétations de bonne ou de mauvaise foi, et ne fit que multiplier les pretextes de rupture. En 1680, les Portugais, qui prétendaient que toute la côte du Brésil leur appartenait jusqu'à la limite naturelle du Rio de la Plata, vers le sud, envoyèrent une expédition sur ce fleuve pour y fonder la colonie de *Sacramento*. Les Espagnols ne connurent ce projet que lorsqu'il fut accompli. Le *Sacramento*, situé sur la rive gauche du Rio de la Plata, derrière l'île de Saint-Gabriel, fut pris et repris sept fois jusqu'en 1763, époque à laquelle il fut entièrement détruit.

En montant sur le trône d'Espagne, le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, annonça l'intention de continuer à l'égard de l'Amérique la politique de ses prédécesseurs; les Portugais, de leur côté, s'efforçaient en toutes circonstances de susciter à leurs voisins de nouveaux ennemis. Ils armaient les Indiens libres contre les néophytes, et favorisaient de tous leurs moyens les abominables trafics des *Mamelucos* dont nous avons déja parlé.

Le roi d'Espagne signa à Madrid, le 26 mars 1713, un traité avec l'Angleterre, connu sous le nom de *Assiento de Negros*. Sa majesté Britannique garantissait, dans l'intérêt des sujets des deux couronnes, l'importation dans les colonies espagnoles de l'Amérique, de quatre mille huit cents nègres par an, pendant trente années, ce qui portait le nombre de ces esclaves à cent quarante-quatre mille, indépendamment de huit cents nègres des deux sexes que les *Assientits* pouvaient introduire annuellement à Buénos-Ayres, et de quatre cents qu'ils avaient la faculté d'importer au Chili ou au Paraguay. Pour chaque nègre sain, vigoureux et de taille moyenne, le droit était de 33 écus $\frac{1}{3}$; ils ne pouvaient être vendus plus de 300 écus par tête.

Peu d'années après cet événement (1721), le Paraguay devint un champ de bataille où triomphèrent tour à tour les jésuites et leur antagoniste le gouverneur Antéquera. Expulsés une seconde fois de l'Assomption, les missionnaires préparaient, dans l'intérieur de leurs missions, des moyens de vengeance, lorsqu'ils furent assaillis de nouveau par Antéquera, qui détruisit et incendia plusieurs bourgades, et contraignit les Pères à se refugier dans les montagnes, à la discrétion de leurs néophytes. Heureusement pour eux que ce gouverneur avait lui-même encouru la disgrace du vice-roi du Pérou, qui lui nomma un successeur dans la personne de Don Bruno Maurice de Zavala. Celui-ci marcha contre Antéquera, s'empara de lui et l'anvoya à Lima, sous bonne escorte. Accusé d'avoir cherché à se faire couronner roi, Antéquera fut condamné à mort et fusillé immédiatement. Les jésuites furent rétablis dans leurs domaines en 1728, par un édit royal.

C'est à ce même gouverneur, Bruno de Zavala, qu'est due la fondation de Montévidéo en 1726. Il y envoya deux mille Guaranis des Missions, sous les ordres de deux missionnaires.

Cependant il s'était formé contre les jésuites un parti formidable, celui des *Comunéros*. C'était une réunion d'habitants notables du Paraguay, qui voyaient avec peine les missionnaires s'emparer du monopole du commerce et du trafic des esclaves. Le gouverneur Zavala ayant voulu s'opposer aux mesures de violence qu'ils préparaient contre les jésuites, fut obligé de quitter l'Assomption pour se soustraire à leur colère. Les *Comunéros* établirent une junte qui ne cessa ses fonctions que lorsqu'elle y fut contrainte par la force des armes, le vice-roi du Pérou ayant pris, en cette circonstance, les mesures les plus énergiques. Mais alors l'Espagne commençait à s'apercevoir qu'il n'était pas de sa politique d'accorder aux jésuites une protection trop étendue. En effet, c'était s'aliéner le cœur des Paraguays, qui avaient pris ces religieux en haine, et, d'ailleurs, il n'était pas démontré que les

missionnaires n'eussent pas le dessein secret de se rendre un jour indépendants. On eut une preuve bien manifeste de leur mauvaise volonté, lorsqu'en 1750 l'Espagne et le Portugal ayant enfin conclu un traité pour les limites de leurs possessions respectives en Amérique, il fut stipulé, entre autres clauses, que les missionnaires sortiraient des habitations et villages cédés par l'Espagne, sur le bord oriental de la rivière Uruguay, emportant leurs meubles et effets, et emmenant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres; de sorte que les habitations devaient être remises à la couronne de Portugal avec toutes leurs maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété des terrains. Les missionnaires, dont cet événement contrariait singulièrement les projets, mirent tout en œuvre pour s'opposer à la translation. Rien de plus curieux que le mémoire adressé, en cette circonstance, par le Père provincial au gouvernement espagnol, pour obtenir la révocation de cette fatale mesure. Ce religieux énumère d'abord, adroitement, les richesses des missions pour démontrer la perte que va faire le gouvernement du roi : « Les Indiens, « dit-il, sont fortement persuadés que « ce n'est point la volonté du roi de « leur ôter les terres qu'ils ont possé« dées pendant cent trente ans, et « dont le droit leur en a été confirmé « par plusieurs cédules royales. C'est « dans cette confiance qu'ils ont con« struit des peuplades qui ne sont pas « ce qu'on appelle simplement des « bourgades, mais qui surpassent les « villes mêmes de ces provinces par « le nombre de leurs bâtiments, qui « sont couverts de tuiles, et ont au« dehors des parapets de pierre sous « lesquels on est à l'abri, et qui ser« vent à marcher le long des maisons, « sans crainte de la pluie; leurs églises « sont si magnifiques, que le prix de « celles qui ont le moins coûté, avec « leurs ornements, monte à 100,000 « écus, sans parler de celle de Saint« Miguel, à laquelle ils ont travaillé « tous les jours pendant dix ans, tan« tôt au nombre de quatre-vingts hom« mes, tantôt au nombre de cent, et « dont la construction, qui est toute « de pierre, ne peut être évaluée à « moins de 200,000 écus : à quoi il « faut ajouter le ressouvenir qui les af« fecte beaucoup des plantes qu'ils ont « élevées, et à la longue culture des« quelles ils ont employé plus de trente « ans pour faire, de leurs fruits, une « boisson continuelle du matin au « soir. La valeur de ces plantes dans « les sept peuplades passe un million. « Ils tournent aussi les yeux vers leurs « semailles de coton, du fruit duquel « ils font leurs fils, et de ces fils les « toiles dont ils se servent dessus et « dessous, grands et petits, veuves et « orphelins, et dont la valeur dans les « sept peuplades n'est pas inférieure « à celle des plantes. Ils ne peuvent « se dissimuler qu'en sortant de leurs « peuplades, ils y laissent plus d'un « million de bestiaux, tant brebis que « vaches, chevaux et mules, etc. »

Il n'échappera à personne que ces richesses étaient à la vérité le produit des sueurs des néophytes, mais non leur propriété comme l'avance le Père provincial. Le mémoire termine par des menaces directes : « Il y va de la « vie des missionnaires, tant les Indiens « sont fortement résolus à ne point « obéir; les néophytes sont déterminés « à passer sous l'autorité du Portugal, « plutôt que d'abandonner leurs pro« priétés; et enfin *le salut de leurs pau« vres ames est gravement compro« mis* par cette mesure injuste qui les « expose à la désobéissance envers leurs « supérieurs. »

Mais ce ne fut pas à de pacifiques représentations que se borna la colère des jésuites. Quand ils eurent acquis la certitude que leurs remontrances ne seraient pas accueillies favorablement, ils jetèrent le masque et se mirent à guerroyer contre les Portugais et les Espagnols à la fois. Les Guaranis, stimulés par l'appât du butin, et charmés d'ailleurs de voir les Européens aux prises avec leurs directeurs, se conduisirent bravement. Un de leurs chefs, le jésuite Joseph,

déploya une telle valeur, qu'on le surnomma le *Père-Tonnerre*. Enfin, la paix fut faite; Charles III annula l'acte de cession consenti par son père Ferdinand, et les jésuites demeurèrent en possession du pays des Missions.

L'orage était conjuré pour le moment, mais il ne devait pas tarder à éclater de nouveau. Les événements survenus dans la métropole hâtèrent la chute des jésuites, que les esprits pénétrants prévoyaient, et que les sages désiraient. La guerre continuait sur tous les points; d'une part, avec les Portugais du Brésil, de l'autre, avec les Indiens de l'Uruguay et du Rio de la Plata. Les jésuites entretenaient la discorde entre ces deux nations belligérantes; car il pouvait résulter, d'un second traité de paix, une nouvelle cession de leurs propriétés, et, par suite, une nouvelle menace d'expulsion. Le gouverneur, D. Francisco de Paulo Bucaréli, informé de leurs menées, en fit part aussitôt à sa cour. Le fait était grave, et méritait une prompte répression. En conséquence, le 2 janvier 1767, le roi rendit un décret qui prononçait l'expulsion des jésuites, des trois provinces du Paraguay, du Rio de la Plata et du Tucuman, ainsi que la confiscation de leurs propriétés. Bucaréli reçut cet ordre au mois de juin suivant, et le mit aussitôt à exécution, avec autant de prudence que de détermination. Les jésuites, surpris, n'eurent pas le temps de combiner leurs moyens de défense. Le grand collége de l'Assomption contenait 133 missionnaires; les villes de Cordova, Corrientes, Santa-Fé, Montévidéo et Buénos-Ayres en possédaient 271, et les missions d'Entre-Rios et du Paraguay à peu près le double. On les transporta en Espagne, et leurs propriétés, après la levée du séquestre, furent appliquées à l'établissement des études royales à Buénos-Ayres.

Contestations avec l'Angleterre. — L'ambitieuse Espagne revendiquait un droit de souveraineté sur l'archipel des Malouines, qui avait excité la convoitise de l'Angleterre. Le gouverneur Bucaréli y envoya deux navires chargés de colons, afin de prévenir toute prise de possession de la part des Anglais; mais il était trop tard : ces hardis navigateurs y avaient déja formé un établissement au nord de la grande île, et continuaient leurs constructions, sous la protection de trois frégates et d'une batterie de huit canons de gros calibre. A peine Bucaréli eut-il connaissance de cet événement, qu'il expédia cinq frégates et quatorze cents hommes de débarquement, pour anéantir la colonie anglaise. La résistance fut vive et opiniâtre; il fallut cependant céder au nombre. Les Anglais capitulèrent le 10 juin 1768; mais le cabinet de Saint-James prit la chose au sérieux, et menaça de déclarer la guerre à l'Espagne, si cette puissance ne lui abandonnait son établissement des îles Malouines. Les circonstances n'étaient pas assez favorables pour s'engager dans une guerre avec l'Angleterre; les hostilités continuaient avec le Portugal, et ne laissaient aucun relâche; il fallait donc céder à la nécessité. Les Anglais obtinrent la permission de reconstruire, dans la grande île, appelée par eux île Falkland, le fort Egmont, sans que cette concession préjudiciât au droit de souveraineté. Cette remise date du 22 janvier 1771.

Guerre avec le Portugal, de 1771 A 1778. — Cette guerre opiniâtre, qui durait depuis plus de deux cents ans, à peu près sans interruption, avait pris maintenant un développement qui attestait les progrès que les deux nations avaient faits dans les arts. L'artillerie, qui, au commencement de cette lutte, était encore dans sa primitive imperfection, avait été particulièrement améliorée. Il en était à peu près de même de la navigation : les frégates légères à la course, redoutables dans les combats, avaient remplacé les pesantes galéasses, les galères et les péniches; les soldats, enfin, étaient plus nombreux, moins chargés d'attirail et mieux armés. Les succès des combats journaliers que se livraient

ces peuples rivaux, par terre et par mer, étaient variés, et, par conséquent, sans résultat définitif; mais on peut y remarquer que les Espagnols, à nombre égal, avaient ordinairement l'avantage. Enfin la cour de Madrid voulut en finir; elle fit partir de Cadix, le 13 novembre 1776, une flotte de cent dix-sept voiles, sous les ordres du marquis de Casatelli, ayant à bord dix mille hommes de débarquement, commandés par le général don Pédro Zeballos. Le 23 février 1777, ce formidable armement arriva dans les attérages de l'île *Santa-Catharina*, dont les forts se rendirent après une courte résistance. Les vainqueurs y trouvèrent 300 pièces de canon. A la suite de cette victoire, Zeballos s'occupa de la conquête de la province brésilienne de *Rio-Grande;* mais la paix du 11 octobre de cette année mit fin aux hostilités. L'île *Santa-Catharina* et le *Rio-Grande* furent restitués aux Portugais; ceux-ci donnèrent à l'Espagne les îles d'*Annaben*, *Fernando del Pô* et la colonie *Sacramento*.

Guerre avec les Indiens. — Les hostilités avec les Indiens n'eurent pas de terme, et elles n'en pourront avoir tant que cette race ne sera pas détruite, ou dispersée parmi les colons européens. Les Charruas, dans la *Banda-Orientale*, les Pampas, aux environs de Buénos-Ayres, les Abipones, dans le Chaco, les Payaguas, les Chiquitos et les Timbues, toujours battus et jamais découragés, renouvelèrent souvent leurs incursions, mais avec des circonstances si peu variées, que nous n'en reparlerons plus.

Patagonie. — En 1779, le gouvernement espagnol, craignant d'être devancé par les Anglais, donna l'ordre au vice-roi de Buénos-Ayres de fonder deux établissements sur la côte de Patagonie. Il n'a cessé depuis, quand les circonstances le lui ont permis, d'y faire exécuter des travaux importants (*).

(*) La Patagonie fait l'objet d'une notice particulière.

Vice-royauté du Rio de la Plata. — Les provinces du Rio de la Plata avaient acquis une importance qui ne permettait plus de les laisser réunies au gouvernement du Pérou. Le roi créa, en conséquence, en l'année 1778, une nouvelle vice-royauté, dont Buénos-Ayres était la capitale. Cette ville obtint, à cette même époque, le rétablissement de l'*Audiencia Reale*, qui avait été supprimée un siècle auparavant. Elle était composée d'un régent, de cinq auditeurs et de deux commissaires du gouvernement. Cette institution était une sorte de tempérament à l'autorité des vice-rois, mais elle n'avait pour mission spéciale que la haute surveillance des détails administratifs qui concernent la province, tandis que le *cabildo*, ou conseil municipal, ne s'occupait que des intérêts de la commune à laquelle il était affecté.

Le Haut-Pérou, dont *Charcas* (ou *Chuquisaca*) est la capitale, fut annexé au Rio de la Plata; on le divisa en deux gouvernements.

La nouvelle vice-royauté comprenait onze départements et 22 *corregemientos*. Sa superficie, selon M. de Humboldt, était de 126,800 lieues carrées de 20 au degré, et sa population de 2,300,000 habitants.

Guerre avec l'Angleterre, 1796. — Il y avait déja sept années que la révolution française avait éclaté, lorsque l'Espagne, véritable satellite entraîné dans le tourbillon de la France, déclara la guerre à l'Angleterre. Quand un gouvernement veut en venir à une pareille extrémité, il est rare que les prétextes lui manquent. Cette fois, cependant, le cabinet de l'Escurial ne put mettre en avant que la *tendance et les intentions* de l'Angleterre. La politique anglaise ne se démentit pas en cette grave circonstance, et Guillaume Pitt conçut immédiatement l'idée d'émanciper les colonies espagnoles, en commençant par l'Amérique du sud. Les circonstances s'opposèrent à ce que ce projet fût alors réalisé, les deux gouvernements s'étant rapprochés à peu de temps de là; ce ne

fut qu'en 1804 qu'il fut repris et suivi avec activité, pour n'être abandonné qu'à l'époque où l'Espagne et l'Angleterre s'allièrent contre l'ennemi commun.

En 1801, le roi avait ordonné la formation de plusieurs corps de milice dans la vice-royauté du Rio de la Plata. Cette levée comprenait les hommes de 15 ans jusqu'à 45, et devait présenter un effectif de 12,000 hommes environ, la majeure partie de cavalerie.

Les préparatifs de la guerre n'empêchèrent pas le gouvernement espagnol de porter, à l'état sanitaire des colonies, l'attention qu'elles réclamaient. Les années 1803 et 1805 feront époque dans les annales de cette partie de l'Amérique, par l'introduction de la vaccine. « Il faut connaître, » dit M. de Humboldt, « les ravages que la petite vérole exerce sous la zone torride, et parmi une race d'hommes dont la constitution physique semble contraire aux éruptions cutanées, pour sentir combien la découverte de Jenner est plus importante encore pour la partie équinoxiale du nouveau continent qu'elle ne l'a été pour la partie tempérée de l'ancien. »

Le gouvernement anglais de cette époque a été mis au ban des nations pour certains actes qui constituent une violation manifeste du droit des gens. En 1804, l'Espagne était en pleine paix avec lui, lorsque, sans déclaration de guerre, sans motifs légitimes, il fit saisir quatre frégates espagnoles. Le cabinet de Madrid, justement indigné de cet abus de la force, déclara la guerre à celui de Saint-James. L'année suivante, le vice-roi Sobrémonté fit lever en masse les milices du Rio de la Plata, pour s'opposer à une invasion dont la province buénos-ayrienne était menacée de la part d'une escadre anglaise qu'on avait vue évoluer dans ces parages. Mais cette expédition avait une autre destination; elle cingla vers le cap de Bonne-Espérance, où elle débarqua, le 10 janvier 1806, 5,000 hommes, qui s'emparèrent de la ville du Cap, chef lieu des possessions hollandaises. L'escadre était commandée par sir Howe Popham. Cet amiral, enhardi par cette facile victoire, conçut le projet de tenter un coup de main sur Buénos-Ayres. Il n'avait pas d'ordre pour en agir ainsi; mais le succès pouvait le justifier, et il partit en conséquence avec 1,100 soldats aux ordres du général Béresford. Les troupes débarquèrent le 25 juin de la même année. Le lendemain, elles marchèrent contre une division espagnole qui se presentait en avant du village de *Réduction*, forte d'environ 2,000 hommes. Ces miliciens, mal armés, et plus mal disciplinés, s'enfuirent à l'approche des Anglais. Béresford s'avança donc, sans coup férir, sous les murs de la place, qui capitula le 2 juillet. Les marchandises et effets appartenant à la couronne ou aux compagnies de commerce furent transportés à bord du *Narcissus*, et envoyés en Angleterre; leur valeur se montait à un million de dollars. Les propriétés particulières furent respectées, le commerce déclaré libre; et les habitants purent conserver l'exercice de leur culte, ainsi que les formes de leur administration. Sir H. Popham, traduit devant une cour martiale, fut réprimandé.

Le pavillon britannique ne devait pas flotter long-temps sur les murs de Buénos-Ayres. Liniers, Français par la naissance et par le cœur, capitaine de marine au service d'Espagne, se trouvait alors à Montévidéo. Ce brave conçoit le projet d'arracher aux Anglais leur facile conquête : il convoque les milices de la Banda-Orientale et de Montévidéo, et marche à leur tête au-devant d'une colonne anglaise, qui ne resta maîtresse du champ de bataille qu'en le couvrant de ses morts et de ses blessés. Ce demi-succès retrempe le moral des Espagnols; les Buénos-Ayriens manifestent à leurs vainqueurs les intentions les plus hostiles. Ils appellent hautement Liniers à leur secours, et celui-ci ne se fait pas long-temps attendre. Les Anglais opposent vainement une opiniâtre résistance; ils ne peuvent obtenir qu'une

honorable capitulation. Ils avaient perdu 418 hommes, et rendu aux vainqueurs 1600 fusils, 26 canons et 4 obusiers. La perte des Espagnols s'élevait à 180 hommes, tant tués que blessés. L'historien Funès dit, à ce sujet, qu'on vit tous les habitants rivaliser de zèle et de courage; les femmes elles-mêmes combattaient à côté de leurs maris ou de leurs frères, et les enfants à côté de leurs pères. (12 août 1807.)

Le vice-roi Sobrémonté était alors à Montévidéo, mais le peuple ne voulut plus de lui, et demanda à grands cris que le brave Liniers fût mis à la tête des affaires. Cette circonstance doit être notée soigneusement, car on y voit le premier pas des Américains-Espagnols vers l'indépendance; ils font peu à peu l'essai de leurs forces; ils apprennent à se passer des officiers de la métropole : devenus soldats par nécessité, ils continueront par goût et par orgueil.

L'année suivante, les Anglais prirent une éclatante revanche à Montévidéo, dont ils s'emparèrent le 13 février, après avoir fait éprouver aux assiégés une perte évaluée à 800 tués, 500 blessés et 2,000 prisonniers. La colonie de *Sacramento* tomba également en leur pouvoir. Les forces anglaises étaient alors sous le commandement de sir Samuel Auchmuty. Ce général écrivit à l'*audiencia* de Buénos-Ayres pour réclamer les prisonniers de sa nation qui étaient encore détenus dans cette ville au mépris de leur capitulation; il ajoutait : « Nous sommes forcés de marcher contre votre ville; et, pour éviter sa ruine, nous vous offrons de vous conserver vos lois, votre religion et vos propriétés sous la protection du gouvernement britannique. »

L'*audiencia* répondit que les menaces n'intimidaient pas les braves; que l'offre de la protection anglaise équivalait à une injure, attendu que les Espagnols n'estimaient leurs biens et leur vie qu'autant qu'ils étaient utiles à leur souverain; que d'ailleurs les propositions du général anglais n'avaient fait qu'exciter l'indignation des Buénos-Ayriens.

Liniers, de son côté, signifia à l'amiral Stirling et à Samuel Auchmuty qu'il était déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Le *cabildo* de Buénos-Ayres fit également preuve de patriotisme; il adressa aux généraux anglais une lettre où l'on remarque le passage suivant : « Si nous songeons aux causes de la « présente guerre; si nous nous rappelons qu'en 1804, en pleine paix et « presque en vue de Cadix, vous vous « êtes emparés de quatre frégates « avec leurs cargaisons et leurs passagers, ce serait assez pour ne point « traiter votre nation avec les mêmes « égards que ceux dus aux autres peu- « ples civilisés. »

Ainsi, l'épée seule pouvait terminer cette contestation. L'Angleterre attachait un grand prix à la possession de Buénos-Ayres; elle prépara en conséquence un nouvel armement, qu'elle confia au général Whitelocke. L'expédition se composait d'une escadre formidable et de dix mille hommes de débarquement, en y comprenant les troupes du général Auchmuty. Les Buénos-Ayriens, de leur côté, firent de grands préparatifs de défense; et, non contents de convoquer tous les citoyens en état de porter les armes pour la défense de leurs foyers, ils organisèrent une armée active de 7,000 hommes au commandement de Liniers.

Whitelocke devait commencer ses opérations par le Rio de la Plata; mais sa mission ne se bornait pas à soumettre cette contrée, il devait encore agir dans le même but au Chili et au Pérou. Il arriva à Montévidéo le 10 mai 1808, et le 1er juillet suivant il se trouvait en présence de Liniers sous les murs de Buénos-Ayres. Il y eut un engagement dont chaque parti s'attribua l'honneur; les Anglais perdirent plus de monde que leurs adversaires, mais ceux-ci abandonnèrent le champ de bataille et rentrèrent dans la ville assiégée.

Des propositions ayant été faites et

rejetées de part et d'autre, une attaque générale fut préparée pour le 5 du même mois.

Combat de Buénos-Ayres. — Les Buénos-Ayriens montraient un grand enthousiasme; on voyait sur les places publiques les membres de l'*audiencia*, ceux du *cabildo*, les *oïdors*, l'alcade et toutes les autorités civiles ou magistrales, revêtues de leurs uniformes, exhorter les citoyens à une vigoureuse défense; de nombreuses guérillas sortaient incessamment pour harceler l'ennemi; la place publique se garnissait d'artillerie; chacun courait à son poste; tout annonçait enfin une journée sanglante et mémorable.

Whitelocke avait disposé son armée de manière à envelopper la ville entière. Elle formait trois divisions, chacune de trois colonnes. La division de droite, sous les ordres du brigadier Auchmuty, s'avança par la rue Saint-Nicolas dans l'intention d'occuper la place du *Retiro* et les couvents de Sainte-Catherine et de la *Merced*. Le *Retiro* était défendu par six cents hommes qui obéissaient à D. Guttières de la Concha. Les Anglais furent repoussés vivement, et éprouvèrent, pendant deux heures de combat, une perte considérable. Enfin, les Espagnols ayant épuisé leurs munitions, se retirèrent sur la place *del Toro*.

Le centre de l'armée, aux ordres du brigadier Crawfurd et du lieutenant-colonel Pack, devait attaquer à la fois l'église de San-Miguel, le collège des Orphelins et celui de *San-Carlos*. Partout cette division rencontra une résistance opiniâtre. Les tours et les clochers, les croisées et les toits étaient garnis de soldats et de miliciens, de femmes et d'enfants qui faisaient pleuvoir une grêle de balles, de tuiles et de pierres. Les assaillants furent complétement battus sur ce point, et obligés de se rendre à discrétion après avoir laissé le sol jonché de morts et de blessés. D'autres colonnes détachées furent également contraintes à mettre bas les armes.

La division de gauche, commandée par le brigadier Lumley, avait eu seule un meilleur succès; elle s'était emparée, à peu près sans coup férir, de l'hôpital de la *Residencia*, position de nulle importance.

Whitelocke, accablé par ce revers inattendu, battit en retraite, ayant perdu, dans cette journée malheureuse, environ 3,500 hommes, dont 1,200 prisonniers; le reste avait été tué ou mis hors de combat. Sa position n'était plus tenable; car, dans la supposition qu'un second assaut eût mieux réussi, chose qui était possible, mais non pas probable, il ne lui restait plus que 5,000 hommes disponibles, nombre insuffisant pour se maintenir avec avantage dans un pays où chaque habitant était un ennemi. Aussi le général anglais s'empressa-t-il d'accepter les conditions qui lui furent offertes par Liniers : elles consistaient à évacuer, dans le délai de deux mois, le territoire du Rio de la Plata et la ville de Montévidéo, moyennant quoi on lui rendrait, non-seulement tous ses prisonniers, mais encore ceux qui avaient été faits, dans le temps, sur le général Béresford.

Whitelocke était un brave militaire qui avait servi avec distinction pendant 30 années; mais ce désastre occasiona sa perte. Traduit devant une cour martiale, il fut déclaré incapable de servir dans un grade militaire.

La victoire des Buénos-Ayriens eut un grand retentissement en Europe. Liniers fut promu au grade de brigadier, et les compagnons de sa gloire reçurent aussi des témoignages de satisfaction non moins éclatants.

Ingratitude des Buénos-Ayriens. — Si l'ambition est le défaut des chefs de parti, l'ingratitude est celui des peuples. Périclès et Alcibiade dans les beaux jours de la Grèce, Coriolan et Scipion dans ceux de Rome, en avaient fait une funeste expérience; il était réservé aux Buénos-Ayriens de donner le même spectacle au nouveau monde. La gloire de Liniers fit ombrage à ceux même qu'elle avait sauvés; de misérables intrigues, dont un certain Xavier Élio était le principal agent, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

En vain quelques hommes sages et reconnaissants lui offrirent-ils leur appui, Liniers aima mieux s'exiler volontairement que d'exposer la ville aux horreurs d'une guerre civile.

Progrès de la révolution. La politique du cabinet de Saint-James sauva Buénos-Ayres du sort qui semblait lui être réservé. George III et Ferdinand VII signèrent un traité de paix et d'alliance le 14 janvier 1809; et, le 22 du même mois, un décret royal déclara les provinces de l'Amérique espagnole partie intégrante de la monarchie, avec des droits égaux à ceux des provinces de la métropole.

L'année suivante, la régence de Madrid s'adressait aux Américains espagnols, et leur tenait un langage libéral : « Vous êtes enfin élevés à la « dignité d'hommes libres ! vous n'êtes « plus à cette époque où, courbés sous « un joug insupportable, en raison de « votre éloignement du centre du pou- « voir, vous étiez les victimes de l'ar- « bitraire, de l'avarice et de l'igno- « rance. Rappelez-vous qu'en nommant « vos mandataires au congrès natio- « nal, vos destinées ne dépendent plus « de ministres, de vice-rois, ni de « gouverneurs, mais qu'elles sont dans « vos propres mains. »

A partir de cette époque, les esprits clairvoyants purent pressentir que les colonies de l'Amérique espagnole allaient échapper à la métropole. Les colons avaient fait l'essai de leurs forces; ils avaient résisté à la puissante Angleterre, et, parmi eux, il s'était trouvé des hommes capables de gouverner en temps de paix comme en temps de guerre. Quel besoin avait-on de demeurer, à l'égard de la Péninsule, dans une servile dépendance? Et, d'ailleurs, cette vieille Espagne, déchue de son rang, n'était-elle pas, en ce moment, hors d'état de se gouverner elle-même? Le rocher de Léon était devenu le dernier refuge de la monarchie espagnole. Comment supporter l'idée de reconnaître la suprématie d'un pays qui n'obéissait plus à ses propres lois, et qui subissait le joug de l'étranger !

Les menées de quelques agents secrets de Napoléon entretenaient ce sourd mécontentement; mais ce qui contribua surtout à accélérer le moment de l'explosion, fut l'indignation publique qui se manifesta à l'arrivée d'un nouveau vice-roi espagnol, D. Balthazar de Cisnéros : Ainsi, disait-on, l'Espagne est fermement résolue à ne conférer les postes importants qu'à des hommes nés dans ses provinces d'Europe !

Cisnéros apportait à Liniers le titre de comte de Buénos-Ayres et l'assignation d'une rente annuelle de 100,000 réaux, mais, en même temps, l'ordre de quitter l'Amérique et de se rendre en Europe. Liniers refusa d'obéir; il se retira à Mendoza, où il ne tarda pas à être rejoint par d'illustres proscrits : Guttières de la Concha, l'évêque de Cordova, D. Joachim Moréno, Sant-Iago de Allendé et Victoriano Rodrigue.

Nous avons vu que l'Angleterre s'était occupée, en plusieurs occasions, de l'émancipation des colonies espagnoles. Ce germe d'indépendance, favorisé par les événements d'Europe et les troubles de l'Amérique, avait fructifié. Quelques citoyens, passionnés pour cette idée de liberté, forment le projet d'une révolution, dont l'indépendance de leur pays doit être le but. A leur tête figurent Juan-José Castéli et Manuel Belgrano. Le 14 mai 1810, les conjurés font répandre les bruits les plus alarmants sur la situation de l'Espagne, et insinuent au peuple qu'il est désormais ridicule d'obéir à un vice-roi qui tient son mandat d'un pouvoir qui n'existe plus. Une députation se rend auprès de Cisnéros pour l'inviter à se démettre de son autorité. Celui-ci n'avait pas à hésiter, puisque, au moment où cette sommation lui était faite, une assemblée de 600 notables décidait que désormais les pouvoirs du vice-roi seraient remis au *cabildo*. Il fut de plus arrêté que le *cabildo* s'occuperait immédiatement à créer une junte, qui gouvernerait jusqu'au moment où les provinces auraient envoyé leurs dé-

putés pour former un congrès général.

Ce fut le 25 mai que Cisnéros se détermina enfin à abdiquer; mais le *cabildo* le nomma président de la junte du gouvernement, et lui adjoignit quatre collègues. Cette nomination ne fut, pour le vice-roi, qu'une transition du pouvoir à la déchéance, car une seconde junte se forma peu de jours après, par la volonté du peuple unie au désir du *cabildo*, et son nom n'y fut pas compris. Ce nouveau pouvoir signala son avénement par un acte qui excita un vif enthousiasme. Il s'agissait de l'abolition de la cour des comptes, du traitement du vice-roi, et des droits sur le tabac. Le second acte de la junte fut d'envoyer une force imposante à Cordova, où Liniers était parvenu à réunir un corps de 2000 hommes. L'intention de ce chef, comme celle de ses compagnons d'exil, était de conserver intacts, dans l'Amérique du Sud, les droits de la couronne d'Espagne. Si c'était là une erreur, elle doit lui être pardonnée, parce qu'il agissait de bonne foi, et sans ambition personnelle. Liniers avait encore à Montévidéo des partisans dévoués, qui étaient parvenus à rassembler une escadrille, avec laquelle ils bloquaient le port de Buénos-Ayres. On va voir que cet événement, qui devait servir ses projets, tourna à sa perte. L'armée des royalistes se débanda, et Liniers tomba entre les mains de ses ennemis. Les autres chefs eurent le même sort. En apprenant cet heureux résultat d'une campagne exempte de périls, la junte voulut frapper un coup d'état pour intimider les partisans de Liniers, et leur ôter tout espoir. Elle craignait d'ailleurs que le peuple, inconstant dans sa haine, comme il l'avait été dans son affection, ne s'appitoyât sur le sort de l'illustre prisonnier, et ne le rendît à l'escadre de Montévidéo. Juan-José Castéli reçut, en conséquence, l'ordre de se rendre au-devant des captifs que l'on amenait alors à Buénos-Ayres. Il les rencontra près du mont *Papagallo*, et les fit mettre à mort, sans forme de procès. L'évêque de Cordova fut seul épargné, non par respect pour son caractère, mais afin de ménager les préjugés populaires. Ainsi périt ce noble étranger qui avait rendu de si grands services à sa patrie adoptive. Le nom de Liniers vivra dans l'histoire : il fut, sur les rives américaines, l'implacable ennemi de l'Angleterre, la consolation de l'Espagne et l'orgueil de la France.

Cependant un orage se forma vers le nord. Le vice-roi du Pérou avait envoyé, contre les indépendants, un corps d'armée sous le commandement du colonel Cordova. Les deux partis se rencontrèrent, le 7 novembre, à Suipacha. La victoire se déclara en faveur des Buénos-Ayriens; la plupart des chefs royalistes, et Cordova lui-même, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci avaient été suivis dans leur marche par ce Castéli que nous venons de voir se souiller du meurtre de Liniers, de Concha, de Moréno et de leurs compagnons. Encore couvert de ce sang généreux, il voulut y joindre celui des nouveaux prisonniers que le sort des armes venait de lui livrer. Ces infortunés furent fusillés sur le champ de bataille. Le vice-roi fit alors demander une trève que la junte voulut bien lui accorder.

Révolution du Paraguay. Pendant que Buénos- Ayres opérait sa révolution, les Paraguays ne montraient aucune sympathie pour la cause de l'indépendance. L'administration qui les régissait était douce et paternelle; le gouverneur, don Bernard de Vélasco, s'était concilié l'amour et la vénération du peuple. Aussi vit-on se manifester de toutes parts, dans cette province, une subite indignation, lorsqu'on y apprit que la junte de Buénos-Ayres envoyait un corps d'armée, sous les ordres de Manuel Belgrano, pour la réduire à l'obéissance. Une armée de 5 à 6000 volontaires s'organisa immédiatement, et se mit en marche pour aller au-devant des indépendants. La rencontre eut lieu au village de

Paraguary, à 15 lieues de l'Assomption. On ne sait trop pourquoi le gouverneur Vélasco quitta précipitamment le champ de bataille, lui qui avait donné autrefois des preuves de courage; on suppose qu'il céda au désir de prévenir l'effusion du sang, persuadé que les indépendants ne pourraient long-temps tenir la campagne. Quoi qu'il en soit, cet événement eut les plus graves conséquences : il ne prévint pas le résultat déplorable de la bataille, et il discrédita le gouverneur dans l'esprit de ses administrés. Les Paraguays remportèrent une victoire signalée, à la suite de laquelle Belgrano obtint une capitulation, et sortit de la province.

En se retirant, ce chef avait eu l'adresse de semer parmi les Paraguays quelques idées d'indépendance et de liberté, qui ne tardèrent pas à germer. La victoire de Paraguary avait enflé l'orgueil des ignorants créoles, qui se crurent tous des héros dignes de commander. Le souvenir de quelques vexations attribuées au gouvernement espagnol, et, surtout, l'exemple contagieux des provinces voisines, tout cela produisit un changement aussi rapide que complet dans leur esprit. Comme ils avaient été les derniers à opérer leur révolution, ils furent les premiers à pousser la rébellion jusqu'à répudier l'autorité de la dynastie espagnole; car, jusque là, la junte de Buénos-Ayres était censée gouverner au nom de Ferdinand VII.

Ce fut dans le commencement de l'année 1811 que le gouverneur Belgrano fut déposé. Les conjurés, à la tête desquels figuraient les officiers créoles, convoquèrent une junte d'état, composée d'un président, de deux assesseurs et d'un secrétaire ayant voix délibérative. Ce dernier emploi fut confié au docteur Francia, membre du *cabildo* de l'Assomption.

Le docteur Francia. L'homme dont nous allons parler résumera, à lui seul, tout ce qui nous reste à dire de l'histoire du Paraguay. Quelques-uns verront, dans ce récit, un argument de plus à opposer aux systèmes d'indépendance politique, et, tirant une conclusion générale d'un fait purement spécial, accueilleront, avec l'orgueil de la victoire, une nouvelle république enfantant un nouveau dictateur. D'autres feront la part des circonstances, des lieux et de l'époque, et ne croiront pas la cause de la liberté perdue à jamais dans ce coin de la terre, pour y avoir été si gravement compromise. Celui qui aurait été un homme distingué dans toute nation policée, devait être, au Paraguay, un génie supérieur. Le docteur Francia se trouva naturellement porté au premier rang, parce que ses concurrents ne méritaient pas de devenir ses rivaux. Les actes de sa vie privée nous semblent ridicules, ceux de sa vie publique nous paraissent abominables; mais, dans l'un et l'autre cas, nous établissons nos jugements sur une mauvaise base; nous comparons entre elles deux sociétés qui n'ont rien de commun, et nous ne voulons regarder l'une qu'à travers le prisme des passions de l'autre.

On se tromperait toutefois si on apercevait dans ce langage le désir de faire l'apologie d'un despote ombrageux et cruel. Mais enfin, le rôle d'historien impose des devoirs impérieux qui font taire les affections du cœur; et quand nous voyons le Paraguay secouant sa vieille apathie, tranquille et pacifié dans son intérieur, inquiet sans doute pour le présent, mais confiant dans l'avenir, au milieu d'états bouleversés par la guerre et l'anarchie, nous sommes tenté d'oublier tout ce qu'il y a d'odieux dans les abus d'autorité, les persécutions sans nombre, les proscriptions et tous les affreux moyens dont le dictateur a cru devoir se servir, non pas dans son intérêt personnel, mais pour arriver à un plus noble but, le bonheur futur de son pays.

D. Joseph-Gaspard-Rodrigue de Francia est né à l'Assomption du Paraguay, en l'année 1757. Son père était Français, circonstance que ce dictateur aime beaucoup à rappeler; sa mère était créole. Homme bizarre et capri-

cieux, son père avait quitté la France pour passer dans le Portugal, où il séjourna quelques années avant que de s'établir au Paraguay. Ce fut là qu'il se maria et qu'il eut plusieurs enfants qui, tous, héritèrent, plus ou moins, des fâcheuses dispositions intellectuelles de leur père. Rodrigue lui-même était sujet à des accès d'hypocondrie; un de ses frères fut frappé d'une complète aliénation mentale; une de ses sœurs éprouva la même disgrace, mais en fut heureusement guérie (*).

Rodrigue, devenu l'espoir de ses parents, était destiné à l'état ecclésiastique. Il étudia successivement à l'Assomption et à Cordova de Tucuman, et reçut, dans cette dernière ville, le grade de *docteur en théologie*. Il paraît que ce fut à cette époque qu'il perdit son père, et que, libre alors de suivre sa volonté, il renonça à la carrière religieuse, et se mit à étudier la jurisprudence avec l'intention d'entrer dans le barreau. La naissance du docteur Francia précéda de dix années l'expulsion des jésuites. Il avait entendu parler avec amertume de leur despotisme, de leur ambition, de leurs menées occultes et machiavéliques. Élève des moines franciscains, il n'avait pas eu à se louer de ses rapports avec eux. Destiné enfin à une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, il avait conçu, de bonne heure, un mépris intolérant pour les pratiques extérieures du culte, enveloppant les dogmes religieux eux-mêmes dans cette prévention. Après son élévation, il crut devoir sacrifier à la politique sa conviction intime en assistant régulièrement tous les jours à la messe; mais enfin, ayant jugé son autorité suffisamment consolidée, il jeta le masque, cessa de paraître à l'église, et congédia bientôt son aumônier. Depuis lors on le vit, dans toutes les occasions, prodiguer les sarcasmes, l'insulte même aux objets du culte, aux saints, aux madones, aux processions et aux cérémonies de l'église, se vantant d'adorer Dieu, mais d'être indifférent sur les formes des croyances chrétienne, musulmane ou juive. « Si le saint père venait au Paraguay, » dit-il un jour au voyageur Rengger, « j'en ferais mon aumônier. » — « Les prêtres et la religion, » disait-il en une autre circonstance, « servent à croire au diable bien plus qu'à Dieu. »

A son retour de Cordova, il exerça avec succès la profession d'avocat, et on put remarquer, dès lors, en lui deux personnages distincts, l'homme privé et l'homme public : le premier, libertin et joueur, le second, courageux et probe. Aucune cause injuste ne souilla jamais son ministère; on ne le vit point hésiter à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. A quelque temps de là, il fut nommé membre du *cabildo* de l'Assomption, et enfin alcade. L'intégrité, et on pourrait dire l'inflexibilité, qu'il apporta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, lui concilia l'estime publique.

Son goût pour le libertinage et le jeu

(*) Afin d'éviter les répétitions et la multitude des notes, nous ferons connaître, une fois pour toutes, les sources auxquelles nous avons puisé les détails qui concernent le docteur Francia.

1° *Cronica politica y literaria de Buenos-Ayres. La Abeja argentina. El patriota. Mensagero argentino, etc.*

2° Rengger et Longchamp. *Essai historique sur la révolution de Paraguay*. M. Rengger de Genève, docteur en médecine, a connu particulièrement le dictateur, dont il a été l'hôte, ou plutôt le prisonnier, pendant six années. Il a donné sur cet homme célèbre des détails d'un haut intérêt.

3° Caldcleugh. *Travels in South America.*

4° Warden. *Chronologie historique de l'Amérique.*

5° Lettres de M. Grandsire à M. le baron de Damas.

6° Notes de feu M. le comte d'Hauterive.

7° Ferdinand Denis. *Résumé de l'histoire du Paraguay.*

8° Revues anglaises et françaises, journaux, brochures et autres documents dont nous devons la connaissance à l'obligeante amitié de MM. Jorelle, Hélouïs, Dumont, Ferdinand Denis, Astier, etc.

l'empêcha toujours de se marier, sans l'entraîner à une dissipation ruineuse. Sa fortune était modique, mais lui semblait suffisante, et il ne chercha point à l'augmenter. Nous allons anticiper sur la marche de l'histoire pour achever de faire connaître le dictateur par les traits les plus saillants qui caractérisent sa personne et son administration. L'intelligence des événements ultérieurs en deviendra plus facile et plus complète.

Rodrigue Francia est un homme de taille moyenne. Ses traits sont réguliers; ses yeux, noirs et beaux, expriment la pénétration et la méfiance. Quoique âgé, au moment où nous écrivons (1834), de 77 ans, on le dirait plus jeune de 20 ans au moins; il monte encore à cheval, commande l'exercice, travaille et étudie comme par le passé, et paraît jouir d'une santé parfaite, à l'exception des accès d'hypocondrie auxquels il est sujet chaque fois que le vent humide et chaud du nord-est se fait sentir. Cette action de la température sur les organes du dictateur influe douloureusement sur son caractère, et les Paraguays ont pu se convaincre que le temps des accès était celui des proscriptions et des inepties les plus cruelles.

A peine parvenu au suprême pouvoir, il prit possession de l'ancien hôtel des gouverneurs espagnols, qu'il fit embellir et isoler, en ordonnant la destruction des maisons environnantes. Là, retiré avec quatre domestiques, dont deux hommes et deux femmes, il commença une nouvelle existence, par la réforme de ses mauvais penchants. La passion du jeu et celle des femmes furent subitement comprimées par une volonté puissante. Il régla l'emploi de ses journées, assignant à chaque heure une destination dont il s'est rarement départi. Ses manières sont empreintes d'un cachet d'originalité, que l'on peut expliquer par l'impossibilité où il s'est trouvé d'adopter les usages de la bonne société dans un pays aussi peu civilisé que le sien. Il affecte d'abord un air hautain et dur, cherchant à intimider son interlocuteur; mais quand celui-ci lui tient tête avec fermeté, quoique sans impertinence, il se radoucit, cause même familièrement, et montre une instruction aussi variée que solide. Avant la révolution, les seuls livres que le despotisme religieux laissât pénétrer dans le Paraguay, étaient des ouvrages de piété, la plupart d'une simplicité désespérante. Le dictateur a, probablement, la seule véritable bibliothèque qui existe dans toute la contrée soumise à sa domination : elle se compose d'une riche collection d'auteurs espagnols, d'un dictionnaire français des arts et métiers, dont il fait le plus grand cas et qu'il consulte souvent pour ceux de ses décrets concernant l'industrie agricole et manufacturière; on y voit encore des ouvrages de médecine écrits en français, les œuvres de Voltaire, de Rousseau, de Montesquieu, de Rollin, de Raynal, de Laplace, etc. Il parle assez correctement le français, et lit un peu l'anglais. L'histoire, les mathématiques et la géographie forment l'objet de ses études favorites. Les Paraguays le voyant étudier sur des cartes et des globes avec des instruments de mathématique, puis consulter, dans le ciel, les planètes et les constellations, se figurèrent qu'il y avait de la magie dans ces pratiques, et il ne nous est pas démontré que le dictateur ait rien fait pour détruire cette croyance dans l'esprit de ses compatriotes. Le sentiment de sa supériorité, autant que celui de sa dignité, lui a inspiré un orgueil puéril, bien difficile à concilier avec la simplicité patriarcale de son intérieur. Malheur à l'imprudent qui, soit par écrit, soit verbalement, omettrait de le qualifier d'*excellentissime seigneur* et de *dictateur perpétuel!* Malheur à celui qui n'observerait pas rigoureusement, en sa présence, l'étiquette d'usage, c'est-à-dire qui s'avancerait trop près ou ne tiendrait pas ses mains en évidence pour montrer qu'il ne cherche pas à se servir d'une arme cachée! il encourrait, pour la plus légère infraction, la disgrace du dictateur, et la chose est assez sérieuse

pour mériter la plus grande attention. Depuis la découverte d'un complot, dont nous donnerons ailleurs les détails, il ne voit partout que trahison, poignard et assassinat. Quand il sort, il se fait accompagner par des hussards et des agents de police toujours prêts à frapper les curieux les plus inoffensifs qui oseraient l'attendre au passage. Un jour, une paysanne, qui voulait lui remettre une pétition, ayant cru trouver un excellent moyen de lui parler, s'approcha de la croisée auprès de laquelle il travaillait. Francia, qui connaît l'histoire de la révolution française, vit d'abord dans cette femme une seconde Charlotte Corday; mais la colère ayant succédé bientôt à la terreur, il ordonna qu'on jetât cette malheureuse dans un cachot. Non content de cela, il réprimanda sévèrement la sentinelle qui avait manqué à son devoir en laissant approcher cette femme, et lui enjoignit de faire feu dorénavant sur quiconque oserait seulement *regarder* sa maison. Cette consigne, donnée dans un moment d'irritation, fut prise au sérieux par les officiers de la garde. Peu de jours après cet événement, un indien *Guayana* passe fortuitement devant l'hôtel du dictateur, et trouvant, sans doute, l'aspect de cette maison digne de quelque attention, il s'arrête un instant pour l'examiner plus à son aise. Aussitôt une balle siffle à ses oreilles, et une détonation, dont la cause n'est pas douteuse, vient l'avertir d'avoir à regagner bien vite ses forêts. Cependant, on accourt au bruit, le dictateur lui-même vient en personne s'informer de l'accident survenu, et paraît surpris d'en apprendre le motif. Ce jour-là il révoqua la consigne.

Nous ne dirons pas que les amis du docteur Francia ne peuvent se départir de l'étiquette imposée aux étrangers; car cet homme bizarre n'eut jamais d'amis; mais nous pourrons appliquer cette observation à ses parents et à ses protégés. Plus sévère encore à leur égard qu'à celui des personnes qui sembleraient avoir moins de droit à sa bienveillance, il a, maintes fois, agi envers eux avec une dureté inouïe. De légères fautes ont valu à ses neveux plusieurs années de prison, et sa propre sœur, dame respectable pour laquelle, jusque-là, il avait montré de l'attachement, a été inexorablement renvoyée de chez lui pour une action si futile qu'elle échappe même au souvenir.

Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, le docteur Francia a apporté au pouvoir le même désintéressement qu'il avait montré dans sa précédente carrière. Large et généreux pour tout ce qui le concerne personnellement, il n'est avare que des deniers publics. Le congrès, en le nommant dictateur, lui avait assigné un traitement de 9,000 piastres, il n'en voulut accepter que 3,000; il s'est fait une règle invariable de ne recevoir aucun présent; il paie tout ce qu'on lui donne ou le renvoie, et c'est bien de lui qu'on pourrait dire, sans imposture, qu'entré pauvre aux affaires, il en sortirait pauvre. L'intolérance ombrageuse dont il a donné des preuves si répétées et si déplorables, ne s'étend toutefois qu'aux personnes auxquelles il suppose l'intention de se mêler des affaires de son gouvernement; mais, quant aux autres, il leur laisse une entière liberté de culte, d'action et de langage.

Dans ses discours, le dictateur se plaît à nommer le pays soumis à son despotisme, la *république de Paraguay;* il ne parle de l'Espagne, des moines et des jésuites qu'avec un profond mépris, et affecte un vif enthousiasme pour l'indépendance de l'Amérique espagnole. Ses idées sur la manière de gouverner les peuples nouvellement émancipés, donnent l'explication de sa conduite politique. « La liberté, dit-il quelquefois, est un bien précieux pour des hommes sages; mais si les nations les plus policées de l'ancien monde n'ont pu en essayer qu'au détriment de leur prospérité, de leur repos et même de leur honneur, comment voulez-vous que les Américains, ignorants et pauvres, en fassent un

bon usage? » Ce raisonnement spécieux ne justifie pas le despotisme vexatoire que le dictateur fait peser sur ses compatriotes, avec l'intention de les rendre un jour dignes de la liberté. Sans doute, quand l'heure de l'émancipation aura sonné pour eux, ils jetteront un regard sur le passé; le souvenir de leurs maux leur servira de leçon pour l'avenir, ils recueilleront les fruits de l'impulsion que leur maître actuel a donnée aux arts et à l'industrie; mais n'était-il donc pas une voie moins odieuse que la tyrannie pour les amener au même but?

Napoléon est, aux yeux du dictateur, le grand homme par excellence; il le prend pour modèle, le cite à tout propos, le vénère même dans ses faiblesses, et voudrait lui ressembler encore par le costume. Malheureusement pour lui, les ressources de son pays sont tellement bornées, ou les notions qu'on a pu s'y procurer sur les mœurs privées de son héros sont si inexactes, que Francia s'est laissé affubler d'un costume des plus grotesques, qu'il croit sérieusement être celui du vainqueur d'Austerlitz : habit bleu galonné en or, épaulettes de brigadier espagnol, gilet et culotte blancs, bas de soie, souliers à grandes boucles d'or, et un immense chapeau à claque. Il ne sort jamais d'ailleurs sans être armé d'un grand sabre et d'une paire de pistolets à deux coups. Chez lui, il a soin de tenir constamment des armes à sa portée; il en tapisse les murs de sa chambre à coucher. Chaque soir, il fait venir le chef de la garde montante, lui donne le mot d'ordre, ferme lui-même les portes de son hôtel et en emporte les clefs qu'il met sous son oreiller. Quand il donne ses audiences ordinaires, son costume habituel consiste en une vaste robe de chambre d'indienne, sous laquelle il cache un pistolet à double canon. Et comme il n'est si petit prince qui n'ait ses flatteurs, les officiers de la garde ont adopté la robe de chambre d'indienne, qu'ils portent même à cheval quand ils ne sont pas de service.

Les premiers soins de Francia se portèrent sur l'organisation militaire, et, fidèle au souvenir de son héros de prédilection, il voulut vivre au milieu de l'armée. On le vit chaque jour occupé à passer des revues, à visiter les casernes, à goûter les vivres et à traiter directement avec les fournisseurs. Prévoyant qu'il lui faudrait soutenir par la force l'indépendance de son pays, et que si, d'un côté, on n'avait plus rien à redouter de l'Espagne, de l'autre il y avait tout à craindre du voisinage de la confédération buénos-ayrienne et du Brésil, il chercha à se procurer les armes et les munitions dont il n'était pas suffisamment pourvu. A cet effet, il décréta le monopole de l'exportation des bois, article d'une haute importance pour le Paraguay, et l'accorda uniquement aux spéculateurs qui, en échange, lui apportaient les objets de guerre dont il avait besoin. Cette mesure ayant réussi au gré de ses désirs, il en fit l'application aux autres branches du commerce de son pays, et se procura ainsi les articles qui lui manquaient. L'espoir d'obtenir ces licences commerciales attira à l'Assomption une foule de négociants étrangers établis à Montévidéo ou à Buénos-Ayres. Nous verrons bientôt le sort qui leur était réservé.

L'armée fut réorganisée sur de nouvelles bases; le dictateur se composa une garde de grenadiers d'élite. Ces hommes, dont le dévouement lui était acquis, devinrent, par la suite, de véritables gendarmes, chargés de l'exécution des ordres de police; bien plus, il en fit un corps d'espions, se procurant ainsi, à volonté, les délations dont sa politique avait besoin. Il renvoya les officiers qui, par leurs rapports de famille ou de société, pouvaient jouir d'une influence dangereuse; et, afin de n'avoir que des créatures à lui, il les remplaça par des hommes sans capacité, mais d'une fidélité éprouvée.

Ce fut alors qu'il mit à exécution le grand projet qui, depuis l'origine de son pouvoir, germait dans sa pensée. Il avait senti que le Paraguay, pressé

d'un côté par les nouveaux états indépendants de l'Amérique espagnole, et, de l'autre, par le vaste empire du Brésil, ne pourrait long-temps conserver son indépendance nationale. Les peuples voisins étaient plus avancés que ses compatriotes dans les arts agricoles et manufacturiers, comme dans les sciences et les idées libérales, mais leur fréquentation ne pouvait apporter aux ignorants Paraguays que des éléments de discorde et de troubles. Toutes les ressources territoriales allaient être exploitées par l'industrie des étrangers au détriment des naturels, qui, de guerre lasse, finiraient par abandonner le pays. Il était certain, d'ailleurs, que la présence d'autres étrangers, appartenant, pour la plupart, à des nations européennes placées en première ligne dans la civilisation, apporterait de graves obstacles à la réalisation des projets qu'il avait conçus. Leur censure, les observations qu'ils se permettraient, tout, jusqu'à leurs idées progressives de bien-être et de liberté, inspirerait aux Paraguays l'esprit d'insubordination, la manie de la critique et le penchant à la rébellion. Il fallait donc *isoler le pays*, le retrancher derrière ses fleuves et ses forêts; repousser les invasions pacifiques des spéculateurs étrangers comme les agressions hostiles des Espagnols eux-mêmes; empêcher l'émigration des naturels, afin de conserver leurs bras à la culture des terres; multiplier ainsi les richesses territoriales, et limiter, enfin, le commerce d'échange à une ou deux places seulement, pour quelques articles surabondants contre les objets de nécessité première. Le désir de se concilier l'amitié du Brésil, dont il avait plus à craindre et plus à espérer que des provinces buénos-ayriennes, porta le dictateur à autoriser les Brésiliens seuls à commercer avec les Paraguays. Les échanges dès lors ne purent s'effectuer que sur deux points seulement : au sud, à *Ytapua*, sur la rive droite du Parana; au nord, sur le Paraguay, en face du Nova-Coïmbra.

Francia, ayant arrêté son plan sur des bases définitives, se mit à l'œuvre avec ardeur, et y persévéra avec courage. Les étrangers suspects furent repoussés de la frontière, ou retenus prisonniers; un embargo fut mis sur les navires qui stationnaient à l'Assomption, et des chaloupes canonnières furent envoyées à l'embouchure du fleuve avec l'ordre d'arrêter tout ce qui tenterait de franchir, sans autorisation, la première limite du dictatoriat, soit pour y entrer, soit pour en sortir. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières du Paraguay. Les soldats enrégimentés occupèrent les points les plus importants, tandis que les autres furent confiés à une garde civique dont les postes pouvaient communiquer entre eux avec célérité. Les Indiens du Grand-Chaco et les *Guaranis* furent ainsi contenus en dehors des limites du pays, et il fu défendu à tout habitant, naturel ou étranger, de sortir du dictatoriat sans une permission spéciale, sous peine de mort.

L'agriculture réclamait l'attention du réformateur. Il s'arrogea le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter, année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. D'abondantes récoltes vinrent apprendre aux colons que jusque-là ce qu'ils avaient pris pour les résultats d'une vieille expérience n'était que vices et préjugés. Le sol donna avec largesse plusieurs productions nouvelles que les consommateurs achetaient autrefois à Buénos-Ayres. Les cultivateurs qui, chaque année, allaient offrir leurs services à des voisins, souvent fort éloignés, retenus dès lors chez eux, se mirent à défricher la terre, développant ainsi les ressources de la localité. L'économie rurale prit en peu d'années un aspect nouveau. Les Paraguays ayant fait d'abondantes récoltes de coton, article qu'ils tiraient autrefois de Corrientes, cherchèrent à l'utiliser, ne pouvant plus l'exporter. De là l'origine des manufactures de toiles de coton, qui

fournissent maintenant tout ce qu'exigent les besoins du pays. L'art d'élever les bestiaux fit également de rapides progrès, et de nombreux troupeaux couvrirent bientôt des champs autrefois déserts.

Possesseur, ainsi que nous l'avons dit déja, d'un dictionnaire des arts et métiers, le dictateur monta des manufactures, fit confectionner des métiers, prodiguant tour à tour l'argent et la menace pour amener les ouvriers à la perfection qu'il désirait en obtenir. Un jour il condamnait aux travaux forcés un forgeron maladroit; une autre fois il faisait dresser une potence, et laissait à un malheureux ouvrier l'alternative d'être bien payé, après avoir réussi dans la tâche qui lui était imposée, ou d'être pendu après avoir échoué.

Cette grande impulsion donnée à l'industrie nationale révéla aux Paraguays le secret de la puissance humaine qu'ils avaient dédaigné d'apprendre. Ils abhorraient la main pesante qui les guidait dans cette nouvelle carrière, mais, subjugués par l'ascendant du génie, ils admiraient et obéissaient.

L'embellissement de la capitale attira également les soins du dictateur. Il entreprit de régulariser les rues, et se mit, en conséquence, à tracer lui-même des plans qu'il faisait exécuter sous ses yeux par un maître maçon décoré du titre d'ingénieur en chef. Mais de tous ses projets d'amélioration, ce fut le seul, peut-être, qui échoua complétement. Son inexpérience sur cette matière et l'ignorance de son ingénieur étaient telles, que les travaux ne pouvaient s'exécuter qu'au moyen du tâtonnement. Ainsi, lorsqu'il avait été reconnu qu'une maison gênait l'alignement d'une rue, le propriétaire recevait l'ordre de la faire démolir dans un très-court espace de temps; mais un nouvel obstacle, caché par le précédent, apparaissait aussitôt, et une nouvelle démolition devenait indispensable. Le premier plan était alors modifié, et ce n'était pas sans de nouveaux sacrifices de la part des propriétaires. Il résulta de cet état de choses qu'au bout de quelques années la ville était, non pas régularisée, mais entièrement bouleversée.

Le dictateur fut plus heureux dans l'entreprise des routes publiques, qu'il fit passer dans les bois et les lagunes qui obstruaient auparavant les communications avec les principales villes, telles que *Neembucu* et *Villa-Rica*. Il employa avec un égal succès les hommes condamnés aux travaux forcés à construire des forts dans les villes frontières et à l'Assomption. Une nouvelle ville, celle de *Tevégo*, fut fondée par ses soins, dans la partie septentrionale, sur les bords du Paraguay. Heureux l'auteur de ce prodigieux développement des ressources locales, s'il n'avait pas cru indispensable au maintien de son autorité, ainsi qu'à l'achèvement de ses plans, d'obtenir par la terreur, par les proscriptions, par la violence et le sang, cette obéissance passive dont il avait besoin!

Les moines étaient depuis longtemps en butte à la haine et aux persécutions du dictateur. Leurs débordements, leur ignorance et leur paresse en faisaient, il faut en convenir, des êtres peu dignes d'intérêt. Ils vivaient publiquement avec des concubines, et souillaient journellement le sanctuaire des temples par mille abominations. Francia ordonna la suppression des quatre couvents qui existaient dans la contrée soumise à sa domination; il enjoignit aux religieux d'avoir à se présenter au vicaire général pour être sécularisés, sous peine d'être considérés comme vagabonds et expulsés. Leurs biens furent confisqués au profit de l'état, et les bâtiments qu'ils occupaient convertis en casernes ou en dépôts d'artillerie.

Les municipalités, connues sous le nom de *Cabildos*, ne furent pas exemptes de la proscription générale. Elles n'avaient plus, il est vrai, que l'ombre de l'autorité; mais cette ombre même fatiguait le despote.

L'évêque de l'Assomption ayant été frappé d'aliénation mentale, le dictateur saisit cette occasion pour réunir

entre ses mains le pouvoir spirituel au temporel, et se constituer chef de l'église, laissant le soin des détails du culte à un vicaire général sa créature.

Comme il n'était pas sans reproche, Francia n'était pas sans crainte. Quelques caricatures qu'on osa diriger contre sa personne, la révélation d'un complot, et d'autres circonstances éveillèrent en lui des sentiments de cruauté que son élévation avait un instant assoupis. Les Espagnols furent ses premières victimes; mesure d'autant plus injuste, que les hommes de cette nation qui habitaient le Paraguay y étaient venus depuis longues années, pauvres et sans influence, s'étaient mariés dans le pays même, y avaient acquis un droit de nationalité consacré par le temps, et, sur toutes choses, étaient demeurés étrangers aux actes par lesquels la domination espagnole avait provoqué la révolte de ses colonies. Au mois de mars 1814, Francia, n'étant encore que premier consul, rendit un décret qui frappait les Espagnols de mort civile, et leur interdisait d'épouser des femmes blanches. Mais comme il est dans notre nature de désirer toujours, par-dessus toute chose, les biens qui ne sont pas à notre portée, il arriva que jamais les mariages clandestins entre les Espagnols et les femmes blanches ne furent plus fréquents. Ces dernières surtout se montrèrent d'autant plus ardentes et plus courageuses que le danger était plus grand. La richesse, la beauté, le rang et la noblesse n'étaient rien à leurs yeux quand il s'agissait d'un créole; mais un Espagnol se présentait-il, toutes les difficultés étaient aplanies; tous les dangers disparaissaient : l'interdiction imposait le mystère, et le mystère alimentait l'amour. Sous le régime dictatorial, la persécution s'accrut encore. Au mois de juin 1821, Francia fit fusiller un maçon de cette nation qui, selon lui, s'acquittait mal, par pure malice, de l'ouvrage qu'on lui avait confié. Quelques jours après, il fit ordonner à tous les Espagnols qui habitaient la capitale ou ses environs, d'avoir à se rendre immédiatement sur la place publique, sous peine de mort en cas de refus : plus de trois cents obéirent. Ces malheureux furent immédiatement chargés de fers, sous le plus frivole prétexte, et jetés dans des cachots affreux, où plusieurs trouvèrent la mort. Les autres en furent tirés après une détention de plus d'une année, sous la condition de payer une contribution de 150,000 piastres, et de se retirer à plusieurs lieues de l'Assomption. Les naturels n'étaient guère mieux traités que les Espagnols : plus d'une fois une parole imprudente manifestant une opinion politique attira sur celui qui l'avait proférée un châtiment terrible. Jeté dans une prison fétide et malsaine, on l'y laissait gémir des années entières. Des négociants étrangers, devenus suspects au despote, reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures et de sortir du Paraguay. Obligés d'abandonner subitement leurs affaires et leurs propriétés, les proscrits étaient encore arrêtés à la frontière par les gardes de la douane qui les dépouillaient de tout l'argent monnayé qu'ils avaient pu rassembler, l'exportation de cet article étant sévèrement prohibée. Après leur départ, le dictateur faisait saisir leurs propriétés et les confisquait au profit de l'état. Un Espagnol ayant eu le malheur de dire, en présence d'un espion, que si les franciscains étaient partis, le dictateur aurait bientôt son tour, celui-ci le fit fusiller sans procès, et confisqua ses biens, quoique le malheureux fût père de famille.

Ces exécutions se faisaient toujours sous ses croisées et en sa présence; et comme il avait prescrit d'épargner les munitions de guerre, il arrivait ordinairement qu'il fallait achever à coups de baïonnette les malheureux qu'il avait envoyés à la mort.

La peur des complots et le besoin de les prévenir le portèrent à mettre la torture en usage. Tous les liens de famille commencèrent dès lors à se relâcher. Succombant à l'excès de la

souffrance, on vit des fils dénoncer leurs pères. Les frères et les plus intimes amis se fuyaient par prudence pour n'être pas soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Plus de réunions de famille, plus de joies domestiques; chacun fermait sa porte au coucher du soleil; la tristesse et le morne silence s'asseyaient au banquet du soir. Insensible en apparence aux malheurs de ses voisins, c'est à peine si le craintif Paraguay osait en gémir avec lui-même dans le fond de son cœur.

Et cependant ce régime de terreur a produit quelques bons effets que nous ne devons pas oublier de signaler pour faire diversion au dégoût qu'inspirent tant d'atrocités. Les routes sont devenues plus sûres qu'en aucun pays de l'Europe; on voyage sans armes, et on peut y porter en évidence de l'or et des pierreries, sans crainte d'aucune fâcheuse rencontre. Dans les villes, les vols, les délits de toute nature deviennent plus rares de jour en jour. Les cantons sont responsables, avec dommages, des vols commis sur leur territoire; les particuliers le sont également de ceux qui ont lieu chez eux. La mendicité est abolie, il n'est personne qui ne travaille; l'oisiveté, source de tant de vices, est sévèrement punie. Des écoles publiques sont partout établies, et les habitants du Paraguay, Indiens et créoles, savent tous lire, écrire et compter. Dans la capitale, on trouve un lycée militaire pour les jeunes gens qui se destinent à la carrière des armes, et une maison d'éducation pour les jeunes filles pauvres. La terre s'est couverte de nouvelles productions; les moyens de transport sont devenus plus prompts, plus sûrs et plus économiques.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le principe, les étrangers sollicitaient, bourse en main, la faveur de venir apporter leur industrie et leurs capitaux dans un pays si tranquille et si bien dirigé dans la voie des progrès. Peu obtenaient cette autorisation; d'autres qui se trouvaient précédemment dans l'intérieur, n'étaient plus libres d'en sortir. En 1824, le nombre des étrangers détenus au Paraguay était de soixante-sept, se composant de créoles, Américains, Portugais, Espagnols, Suisses, Français, Anglais, Allemands et Italiens, presque tous relégués dans des villes centrales, dont ils ne pouvaient s'éloigner que de quelques lieues. La politique avait la plus large part dans ces rigueurs du dictateur; la conduite équivoque des grandes puissances européennes à une époque où il avait été question de former un royaume de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres en faveur du prince de Lucques, l'avait rendu soupçonneux; il ne voyait partout qu'espions et émissaires politiques. Il reprochait surtout à la France son système à l'égard de l'Amérique espagnole, et lorsqu'en 1823 cette puissance intervint à main armée dans les affaires de l'Espagne, il montra une violente exaspération contre les Français. Sachant par expérience que les Paraguays rapportaient ordinairement, de leurs voyages en pays étrangers, des idées libérales qu'il jugeait incompatibles avec la stabilité de son gouvernement, il prit subitement la détermination de fermer ses états et de n'en plus laisser sortir personne. Il avait, en outre, à redouter que les naturels, et en particulier les habitants des campagnes qui connaissaient parfaitement les localités, ne donnassent aux puissances voisines des informations dont celles-ci pourraient faire usage en cas de guerre. Il craignait même que ces voyageurs ne servissent de guides aux ennemis si l'invasion s'effectuait. Et, quant aux étrangers, sa politique était de les faire servir d'otage, au besoin, pour sa sûreté personnelle. Tels sont les motifs des prohibitions qui plongèrent tant de familles dans le deuil. Ce ne fut qu'en 1825, lorsqu'il apprit de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buénos-Ayres, que le gouvernement britannique venait de conclure un traité de commerce avec celui des provinces du Rio de la Plata, et qu'il

comprit que la reconnaissance de l'indépendance américaine était le résultat de cette négociation, qu'il se relâcha de sa sévérité. Il permit aux sujets anglais et à quelques autres étrangers de sortir du Paraguay. Ce fut à cette époque que M. Rengger, qui, depuis six ans, exerçait avec distinction la profession de médecin, et qui avait eu le bonheur de vivre en bonne intelligence avec Francia, en obtint la même autorisation. Le dictateur lui fit même remettre une somme d'argent pour services rendus à l'état. Il n'usa pas de cette générosité à l'égard d'un Français, paisible ami de la science, qui déja depuis quatre ans était victime de l'un de ces actes de violence qui impriment sur leur auteur un ineffaçable stigmate. On devine que nous voulons parler de l'arrestation de M. Bonpland.

Ce courageux compagnon de Humboldt était demeuré dans les missions détruites d'*Entre-Rios*, à plusieurs lieues de la rive gauche du Parana, et, par conséquent, hors du territoire du dictatoriat; il y avait formé un établissement pour la préparation du *maté*, avec une troupe d'indiens *Guaranis*. Il paraît qu'ayant cherché à établir des relations avec le dictateur, il lui avait fait passer plusieurs lettres au nom du chef de ces Indiens. Cette conduite de la part d'un Français aussi distingué que M. Bonpland inspira de violents soupçons au docteur Francia : il se demanda si ce ne serait pas là un émissaire qui, sous le prétexte de travailler dans l'intérêt de la science, venait espionner le Paraguay, y établir des relations hostiles, et préparer les voies à une invasion. Il n'en fallut pas davantage : le soupçon chez un tyran équivaut à un arrêt.

Au commencement de décembre 1821, 400 soldats du dictateur traversent le Parana, tombent à l'improviste sur le nouvel établissement d'*Entre-Rios*, massacrent une partie des Indiens, emmènent les autres prisonniers, pillent les effets de M. Bonpland, le blessent lui-même à la tête d'un coup de sabre, quoiqu'il n'opposât aucune résistance, et le conduisent, les fers aux pieds, jusqu'au chef-lieu des missions, sur la rive gauche du fleuve. Quand il fut au pouvoir du dictateur, celui-ci lui fit rendre ceux de ses effets qui n'avaient pas été volés par ses émissaires, donna l'ordre de lui ôter ses fers, et lui assigna pour résidence le village de *Santa-Maria da Fé*, à 25 lieues d'Ytapua. C'est là que notre savant compatriote a passé douze années d'exil, privé de sa liberté, ne pouvant même correspondre avec sa famille ni avec ses amis, exerçant, pour vivre, la médecine et la chimie. Respecté et chéri d'ailleurs de tous ceux qui l'approchaient, cet homme intéressant n'a trouvé quelque adoucissement à ses maux qu'en s'occupant des intérêts de l'humanité. En vain d'illustres protecteurs cherchèrent à obtenir son élargissement : les résidents anglais de Buénos-Ayres et de Rio de Janéiro, le comte de Gabriac, ambassadeur de France au Brésil, le ministre des affaires étrangères de France, l'empereur don Pedro lui-même, échouèrent dans leurs tentatives à cet égard. Bien plus, leur patronage ne servit qu'à resserrer les liens du prisonnier, en le faisant paraître un personnage de grande importance. Le rôle de la France, il faut en convenir, était, en cette circonstance, des plus embarrassants. Il n'entrait pas alors dans sa politique de reconnaître l'indépendance des nouveaux états américains; l'intérêt d'un citoyen français, dont, au surplus, les jours n'étaient pas menacés, ne paraissait pas suffisant pour changer cette détermination du cabinet des Tuileries; on ne pouvait donc s'adresser officiellement au dictateur, dont on ne reconnaissait pas le gouvernement, et on pouvait encore moins le menacer, ce qui eût été une ridicule forfanterie, attendu la situation méditerranée du Paraguay. Cependant, le baron de Damas, ministre des affaires étrangères, accorda à madame Bonpland, sur la demande qui lui en fut faite par cette dame, une lettre particulière de re-

commandation pour être remise au docteur Francia. Cette démarche n'eut aucun résultat, et ce n'est qu'en 1833 que M. Bonpland a été rendu à ses amis et à la science qui le réclamaient depuis si long-temps.

Quelques autres prisonniers sont parvenus à s'échapper; mais ces exemples sont bien rares, tant les périls de l'entreprise sont multipliés et redoutables. Du côté de l'est et du sud, toute tentative d'évasion est impossible; les eaux rapides et bourbeuses du Parana, les marécages, les bois impénétrables, les nombreux postes militaires, tout contribue à éloigner la probabilité d'une réussite. Vers le nord, la difficulté serait encore plus grande par la nécessité où se trouverait le fugitif de traverser seul, sans guides, sans moyen de subsistance, un désert de près de 200 lieues avant que d'arriver à une habitation humaine. Il ne reste donc que la partie de l'ouest, c'est-à-dire celle qui est baignée par le Rio-Paraguay. C'est par là seulement que quelques transfuges ont pu trouver une issue.

Vers le milieu de 1823, un étranger (*), fatigué de sa longue captivité, forma le projet de s'évader. Quatre nègres libres et une négresse voulurent partager sa destinée. Les six fugitifs se dirigèrent vers le fleuve Paraguay, qu'ils passèrent à la nuit close. Ils avaient avec eux des vivres, une hache et des couteaux, mais aucune arme de chasse. Après avoir échappé à plus d'un naufrage, ils abordèrent dans le Grand-Chaco, ayant devant eux un désert de 90 lieues, qu'il fallait traverser, en côtoyant la rive droite du fleuve, à une certaine distance pour n'être pas aperçus par les gardes. Ceux-ci, cependant, n'étaient pas les seuls ennemis à redouter dans cette immense plaine : les Indiens-Mbayas, les jaguars et les serpents en disputent la possession à quiconque y pose un pied téméraire; de vastes et impénétrables forêts s'y rencontrent fréquemment; le fleuve y couvre la terre de ses inondations; et, enfin, la foudre ou les sauvages allument souvent de grands incendies dans les hautes graminées des prairies. Après trois jours de marche, de périls et de fatigues, ils furent poursuivis par un embrasement auquel ils ne purent échapper qu'en employant l'ingénieux moyen si bien décrit par Fénimore Cooper, dans l'une de ses plus ingénieuses productions (*); ils mirent eux-mêmes le feu aux herbes sèches, afin d'avoir le champ libre sous le vent. Pendant plusieurs semaines ils errèrent dans ces immenses solitudes, soutenus par l'espérance d'en sortir bientôt. Un des nègres tomba malade et mourut au bout de quelques jours, pendant lesquels la caravane fugitive s'était arrêtée par égard pour lui. Peu après, ils aperçurent des Indiens, et eurent à peine le temps de se cacher, et de se dérober ensuite par une prompte fuite. Cet accident fut cause qu'ils s'égarèrent dans un bois, véritable labyrinthe, où ils furent retenus pendant quinze jours sans pouvoir trouver une issue; enfin, ils en sortirent, mais un second nègre succomba à l'excès des fatigues, et un troisième, mordu par un serpent, fut enseveli dans le désert à côté de son camarade. Les trois survivants de cette troupe infortunée parvinrent enfin au *Rio-Vermejo*, qu'ils passèrent sur un radeau. Il ne leur restait plus que 20 lieues à faire pour arriver à la hauteur de Corrientes, où, à l'aide de quelques feux, signal bien connu des habitants, ils auraient reçu immédiatement les secours dont ils avaient un besoin si urgent; mais les malheureux n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours; ils étaient exténués et réduits au désespoir. Dans cet état, ils eurent encore la force de se transporter sur la rive gauche du Parana, où leur intention était de se procurer quelques vivres pour repasser ensuite le fleuve, et continuer leur route; mais, à peine débarqués, un sergent de mi-

(*) M. Escoffier.

(*) *La Prairie.*

lice les aperçut et les arrêta. Ramenés à l'Assomption, ces malheureux furent jetés dans une prison, les fers aux pieds. A quelque temps de là, le prisonnier européen fut envoyé à Neembucu, où il eut la permission d'établir une tannerie, mais avec l'obligation de porter constamment une chaîne comme un galérien.

Il nous reste à présenter quelques détails sur l'organisation que le dictateur a donnée au Paraguay. Vingt cercles ou départements en partagent toute la surface; ils sont subdivisés en *partidos*, ou portions. Chaque cercle est administré par un commandant chargé de l'exécution des ordres du gouvernement. Ce fonctionnaire juge les délits en matière correctionnelle. Des *zeladores*, ou agents inférieurs de police, sont placés, sous ses ordres, à la tête des subdivisions du cercle. Un receveur des contributions est attaché à chaque département. Dans le pays des anciennes missions, les blancs seuls dépendent de l'administration des commandants; les Indiens préposés à l'exploitation du domaine de l'état, obéissent à des régisseurs qui relèvent eux-mêmes d'un *subdélégué*. Ailleurs, les Indiens sont également administrés par des régisseurs, mais ceux-ci reçoivent les ordres des commandants de cercles.

Les lois sont les mêmes, au fond, que du temps des Espagnols, bien que la volonté suprême du dictateur les modifie incessamment selon les besoins de sa politique. Les juges peuvent être pris dans toutes les classes de la société; aussi ont-ils des assesseurs qui, ayant fait quelques études en jurisprudence, sont les véritables dispensateurs de la justice. Deux alcades ont remplacé le *cabildo* de l'Assomption : ces fonctionnaires administrent aussi la justice, et remplissent les fonctions de juges en première instance pour tout le Paraguay. La législation pénale est laissée au libre arbitre du dictateur, juge en dernier ressort de tous les délits et de toutes les positions. Les crimes d'état, parmi lesquels on compte les paroles politiques offensantes pour le dictateur et ses agents, sans en excepter les simples soldats, l'attentat contre la propriété publique, la contrebande, les vols de grands chemins ou à main armée, les meurtres et les tentatives d'évasion sont punis de mort : le condamné est fusillé. Les autres crimes ou délits emportent les travaux forcés, la détention perpétuelle ou limitée, et la fustigation publique, à laquelle sont soumis également les blancs et les créoles.

Le gouvernement proprement dit se compose du dictateur, du ministre de *hacienda*, pour les finances, du *fiel executor*, véritable préfet de police, du *fiel de fecho*, sorte de secrétaire d'état, pour les affaires de justice, et du *défenseur des mineurs*, qui est chargé de l'administration de tutèle, même pour les esclaves, assimilés aux mineurs.

Après le dictateur, son barbier est le personnage le plus important du Paraguay. C'est à lui que s'adresse d'abord la tourbe des solliciteurs; c'est lui qu'elle adule, qu'elle comble de prévenances et de cadeaux, car ce favori a dans ses mains la vie et la mort de plusieurs milliers d'hommes. On ne peut pas dire qu'il soit l'espion du dictateur, car il est trop en évidence pour jouer ce rôle, mais il est son premier directeur de police, son confident, son conseiller. La peur, il est permis de le croire, n'est pas étrangère à cette intimité du maître et du serviteur : le premier, tyran détesté, se voit obligé de mettre sa vie à la disposition du second, et le plus sûr moyen pour lui de prévenir l'infidélité de cet homme est de le combler de tant de faveurs que celui-ci n'ait plus qu'à perdre à un changement. Francia n'a rien de caché pour son barbier; il le consulte sur les mesures les plus importantes, et, quelquefois même, quand la circonstance l'exige, il fait appeler sa servante; alors ce redoutable trio juge, en dernier ressort, des affaires d'état, déclare la guerre ou accorde la paix, fait grace aux criminels ou les envoie à la mort.

Tels sont les traits les plus caractéristiques du gouvernement de Rodrigue Francia. Il ne manque à cet homme extraordinaire que la superstition religieuse pour en faire le Louis XI de l'Amérique : simple, probe, économe dans son intérieur; astucieux, cruel, soupçonneux au dehors; fier et implacable à l'égard des riches et des grands; doux et familier avec son domestique et son barbier; habile administrateur, homme d'état inflexible, ami de son pays, tyran de ses sujets, il sacrifie le présent pour assurer l'avenir. Uniquement occupé du bien public, la pitié n'a jamais pesé dans la balance de sa politique. Quand il mourra, la malédiction de ses contemporains ne fera que glisser sur le marbre de sa tombe; à la postérité seule il appartient de le juger.

Nous pouvons maintenant reprendre le fil du récit qu'il nous a fallu interrompre; mais, à partir de cette époque, l'histoire du Paraguay n'est plus liée à celle de Buénos-Ayres, et nous croyons ne devoir revenir à celle-ci qu'après avoir achevé d'esquisser la première.

Suite de la révolution du Paraguay. — Les membres de la junte, à l'exception du docteur Francia, passaient leur temps à donner des fêtes, à parader, à se promener ou à chasser; aussi le secrétaire devint-il bientôt le seul personnage important de ce conseil. Le président, don *Fulgencio Yegros*, était un riche campagnard, adroit à la chasse et brave à la guerre, bouffi de suffisance et imbu d'autant de préjugés que le plus grossier d'entre ses compatriotes. Les deux *vocales*, ou assesseurs, avaient pour Yegros une admiration respectueuse, qui donne la mesure de ce que l'état pouvait attendre d'eux. Les autres notables appelés au congrès, à la tête des administrations, ou dans les conseils privés, se considéraient, avec raison, comme inférieurs aux hommes distingués qui composaient la junte du gouvernement. Il ne faut donc pas s'étonner qu'un homme tel que Francia, dont la supériorité relative était si grande, ait conçu, dès ce moment, l'idée de s'emparer d'un pouvoir que nul n'était en état de lui disputer. Plus d'une fois, cependant, il arriva que ses collègues éprouvèrent certaines velléités de despotisme. On les voyait alors s'ériger en juges suprêmes, en tyrans capricieux, ordonnant des arrestations, infligeant des châtiments, distribuant les places et les faveurs aux plus offrants enchérisseurs, et se laissant guider dans leur conduite politique par des femmes dépravées et intrigantes. Et lorsqu'à force de bévues et d'indignités ils avaient tellement embrouillé les affaires qu'il ne leur était plus possible de s'en tirer, ils recouraient à Francia pour sortir d'embarras. Mais celui-ci leur faisait payer cher son intervention; quelquefois il feignait le dégoût et la colère, se retirait à sa maison de campagne, et n'en revenait qu'après avoir obtenu maintes concessions dont sa politique avait besoin. Le clergé lui-même prenait part aux dissentions politiques, octroyant les indulgences ou fulminant les anathèmes selon qu'on appartenait à telle ou telle opinion; et quant aux militaires, ils étaient devenus si orgueilleux depuis la victoire de Paraguary, que tous, jusqu'aux simples soldats, voulaient être salués respectueusement dans les rues par les citoyens de toute classe que le hasard faisait passer auprès d'eux.

Dans un des moments où Francia, retiré à la campagne, boudait ses collègues, on découvrit une conspiration royaliste, qui avait pour but une contre-révolution. Plusieurs des coupables, Espagnols ou créoles, furent arrêtés et livrés à un tribunal improvisé qui les condamna tous à mort sans discussion, à l'unanimité, et presque sans examen. Francia apprend cette circonstance; il accourt en toute hâte, trouve que deux de ces malheureux avaient déja été pendus, fait surseoir à l'exécution des autres, et obtient en leur faveur une commutation de peine qui, avec le temps, se réduisit à une simple détention limitée. On voudrait

pouvoir citer ce trait, qui fait honneur au secrétaire de la junte, sans en atténuer le mérite, en ajoutant que le docteur Francia était alors au commencement de sa carrière politique, et qu'il cherchait uniquement à se faire des créatures, et à usurper cette popularité que, plus tard, il foulerait aux pieds.

Le pouvoir était donc, de fait, entre les mains de Francia; mais ce n'était pas à cette jouissance stérile que se bornait l'ambition de ce chef. Il voulait y joindre le droit, et se délivrer de l'importun voisinage des hommes grossiers qu'on lui avait donnés pour collègues. Il fit, en conséquence, passer un décret qui convoquait immédiatement les colléges d'élection dans tous les pays, à l'effet d'organiser un nouveau congrès. Les députés, ignorants campagnards qu'on enlevait à leurs travaux habituels, incapables de résoudre par eux-mêmes la plus simple question politique, se réunirent à l'Assomption, fort embarrassés du rôle qu'on allait leur faire jouer. Il y avait, heureusement pour eux, dans la ville, un exemplaire de l'Histoire romaine de Rollin; ils se procurèrent ce livre pour leur servir de guide politique, et, parmi les institutions dont ils y trouvèrent le modele, ils accordèrent la préférence à celle des consuls. La nomination de Francia n'était pas douteuse; on lui adjoignit l'ex-président de la junte, don Fulgencio Yégros. Mais ici un fait peut donner la juste mesure de la simplicité de ces législateurs improvisés, et de l'ascendant qu'avait pris sur eux le seul homme de génie qu'ils comptassent dans leurs rangs : Francia, impatient de se voir seul au pouvoir, obtint du congrès que l'institution consulaire serait limitée à douze mois, dans la durée desquels les deux consuls devaient administrer alternativement pendant quatre mois, en commençant par lui, de sorte que, sur les douze mois, Yégros n'en eut que quatre pour sa part.

Sous le régime consulaire, on vit se développer la politique du docteur Francia. Les relations avec Buénos-Ayres devinrent de plus en plus rares et difficiles. Ce voisinage d'une nation agitée par les passions politiques parut dangereux au premier consul; à ce motif d'un intérêt général il en joignait d'autres que ses vues ambitieuses lui rendaient personnels, et il commença dès lors ce système d'isolement dont nous avons parlé plus haut. Enfin, à l'expiration de l'année, les députés s'étant rassemblés de nouveau à l'Assomption, Francia leur persuada d'abandonner le système consulaire pour élire un seul magistrat; mais ayant craint le premier jour que la majorité des suffrages ne se portât sur son collègue, il s'opposa au scrutin; le lendemain il en usa de même, si bien que les députés comprirent que ce manége durerait indéfiniment tant qu'ils n'auraient pas donné des preuves non équivoques de leur bonne volonté au premier consul. Éloignés de leurs affaires et de leur famille, obligés de vivre à leurs dépens, peu jaloux enfin de se mettre en hostilité avec un homme qu'ils commençaient à redouter, ils se soumirent de bonne grace et nommèrent Rodrigue Francia dictateur pour trois années. Yégros chercha à faire soulever la troupe en sa faveur; on craignit un moment que la guerre civile n'éclatât dans l'intérieur de la capitale; mais le généreux dévouement du commandant Caballéro, qui fit à la patrie le sacrifice de sa haine personnelle contre Francia, prévint les malheurs qui étaient sur le point d'éclater.

A l'expiration des trois années, le congrès se rassembla de nouveau; celui-ci était composé uniquement des personnes dont Francia avait eu le temps de se faire des créatures, et il fut nommé *dictateur à vie*. Alors, jetant le masque, il entra d'un pas assuré dans la voie des réformes, appelant à son aide la violence, la torture, les proscriptions et la mort. Mais pour parvenir à son but, il lui fallait pouvoir compter sur la franche coopération de l'armée; ce fut donc par la réforme militaire que le dic-

tateur commença sa nouvelle carrière. Il créa une garde composée de grenadiers d'élite, augmenta et régularisa les divers corps de l'armée, conféra des grades militaires, sans égard pour l'âge ni la condition, aux hommes qui lui manifestaient du dévouement, et éloigna sans scrupule ceux qui lui faisaient ombrage. L'institution des milices, ou garde nationale mobile, appela également son attention; il se servit de ce corps pour la garde des forts détachés dont il avait environné le Paraguay, ainsi que pour celle de la nouvelle colonie de Tévégo, qu'il fonda vers cette même époque. Si le parti du despote se recrutait journellement de quelque nouvelle créature, celui des mécontents s'accroissait aussi de jour en jour. Un complot se formait dans l'ombre, et don Fulgencio Yégros en était l'ame. Il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour faire éclater la conspiration, lorsqu'on vit arriver à l'Assomption un émissaire du gouvernement de Buénos-Ayres. Le colonel Valta-Varyas était porteur d'instructions secrètes pour se mettre en rapport avec les mécontents, envenimer les blessures de l'amour-propre, exciter la haine, éveiller l'intérêt particulier, et opérer, s'il était possible, une révolution en faveur de Buénos-Ayres; mais son imprudence le trahit, et il fut arrêté. Rien cependant ne transpira de la conspiration; le moment de l'exécution fut ajourné indéfiniment. Enfin, les conjurés, après avoir médité leur plan deux années entières, fixèrent le vendredi saint de l'année 1820, pour le mettre définitivement à exécution. Jusque-là tout allait à souhait, et le secret, première condition de la réussite, avait été fidèlement gardé, lorsqu'il arriva qu'un des conjurés, se confessant, pendant le carême, à un moine récollet, lui révéla le complot. La vie et la mort du dictateur étaient désormais dans les mains de cet ecclésiastique; il plut à la Providence de faire tourner la chance favorable, et le confesseur enjoignit à son pénitent d'aller sur-le-champ révéler au chef de l'état l'important secret dont il était dépositaire. Pâle d'effroi et tremblant de colère, Francia fait arrêter immédiatement les conjurés dont il a pu obtenir les noms, et les fait jeter dans des cachots fétides en attendant le jour terrible et solennel où il fera éclater sa vengeance. Les circonstances extérieures vinrent hâter le dénoûment de cette catastrophe. La *Banda-orientale* était alors déchirée par une guerre intestine dont nous parlerons plus bas. Un des chefs militaires qui se disputaient alors le gouvernement de cette province, Ramirez, voulut se former un parti dans l'intérieur du Paraguay, et écrivit en conséquence à Fulgencio Yégros, dont il ignorait l'arrestation, une lettre qui tomba entre les mains du dictateur. Dès ce moment la perte des prisonniers fut résolue. Don Juan Caballéro, que nous avons vu se dévouer pour le maintien de la tranquillité publique, était du nombre des prisonniers. Certain du sort qui lui était réservé, il échappa par le succide aux tourments qu'on lui préparait. Les autres, soumis à la torture, firent des révélations vraies ou fausses d'où résultèrent de nouvelles arrestations. Quarante environ de ces malheureux, à la tête desquels figurait Yégros, furent successivement condamnés à mort, et fusillés sous les yeux du dictateur; ce n'était qu'à la nuit que les parents des suppliciés pouvaient faire enlever leurs cadavres, et les ensevelir sans pompe comme de vils brigands : heureux encore d'obtenir du despote cette dernière faveur! A partir de cette époque, l'histoire du Paraguay n'offre plus que le tableau uniforme d'une administration cruelle et implacable pesant sur un peuple docile, et, en apparence, résigné à son sort.

On s'étonnerait, sans doute, si le docteur Francia ne tombait pas tôt ou tard sous le fer d'un conspirateur, dans ce pays où l'influence climatérique fait bouillonner le sang et exalte l'imagination; mais quel que soit le sort que la Providence lui réserve, on peut prédire que sa mort sera le signal de nouveaux troubles. Plus d'un

ambitieux n'attend que ce moment pour paraître sur la scène, et cependant nul ne saurait empêcher le Paraguay de se constituer alors en république, et d'entrer enfin dans la grande confédération du Rio de la Plata.

Fidèle à notre système d'adopter la méthode géographique, où l'on peut épuiser l'histoire d'une contrée sans y introduire aucun fait étranger, de préférence à la méthode chronologique; où les événements, sans cesse interrompus, oubliés et rappelés, ne présentent souvent que des images confuses et fatigantes, nous allons revenir sur nos pas pour reprendre le récit de la révolution de Buénos-Ayres.

Suite de la révolution de Buénos-Ayres.—Nous avons vu l'armée royaliste du Haut-Pérou battue, et contrainte à demander un armistice qui lui est accordé. Le 18 décembre 1810, un changement s'opéra dans l'administration des provinces insurgées. Chacune d'elles se crée une junte particulière et envoie des députés à celle du gouvernement, dont la résidence est à Buénos-Ayres. Celle-ci est présidée par le colonel Saavédra. Son secrétaire est D. Mariano Moréno. La mésintelligence a déjà éclaté entre ces deux chefs; elle aura pour tous deux une funeste conséquence.

La création des juntes provinciales fut un nouveau pas vers le démembrement de l'ancienne vice-royauté, et nous voyons ainsi s'avancer par gradation un dénoûment que nous avions prévu dès le commencement de l'insurrection.

Cependant les députés des provinces dissidentes étaient arrivés en Espagne et avaient présenté leurs réclamations aux cortès dans les journées des 16 novembre et 3 décembre 1810. Les habitants de l'Amérique espagnole demandaient à être égaux en droits à ceux de la péninsule; à avoir une représentation nationale, des ports libres, droit de culture et pleine liberté de commercer et d'exploiter les mines. Jusque-là, en effet, il avait été interdit aux colons américains de cultiver le lin, le chanvre, le tabac et le safran, de manufacturer la soie, le papier et le verre, et de commercer avec les colonies espagnoles en Asie. Les députés demandaient encore que tout monopole en faveur du roi fût supprimé, et que les Américains fussent, comme les Espagnols, admissibles à tous les emplois civils, militaires et ecclésiastiques, dans toutes les parties de la monarchie. Enfin, chose remarquable, ils voulaient que les jésuites fussent rétablis.

L'Angleterre fit accepter sa médiation entre la métropole et ses colonies; les pourparlers se prolongèrent au-delà d'une année et n'eurent aucun résultat.

Une autre puissance offrait aussi en même temps sa médiation : c'était le Brésil, devenu métropole depuis que la cour de Portugal s'était retirée à Rio de Janeiro. Mais cette fois la médiation n'était que le prétexte mis en avant par l'avidité politique. On a vu l'Espagne et le Portugal se disputer l'empire du nouveau monde, depuis le commencement de la conquête, et faire, à diverses époques, des traités ambigus que les deux parties contractantes violaient avec un égal empressement. Tel fut le sort des conventions de 1668, 1715, 1763, 1777 et 1804. A cette dernière époque le Portugal s'engageait à rendre à l'Espagne les cinq villages des missions de l'Uruguay dont il s'était emparé, et de son côté le gouvernement espagnol promettait de rendre à la couronne de Portugal la ville européenne d'Olivença en Estramadure. Rien de cela n'eut lieu; les parties contractantes, loin de restituer les possessions qu'elles avaient promis de céder, cherchèrent même à empiéter de nouveau sur les terres l'une de l'autre. C'est ainsi que le Portugal convoitait depuis long-temps la *Banda-orientale*, pour arrondir son empire du Brésil. En effet, la possession de cette province, en mettant au pouvoir des Portugais les villes importantes de Montévidéo et de Maldonado, aurait porté les frontières brésiliennes jusqu'aux

rives du Rio de la Plata, qui semble destiné par la nature à servir de limite aux deux états. La cour de Portugal, résidant, ainsi que nous l'avons dit, à Rio de Janeiro, comptait alors parmi les membres de la famille royale une princesse d'Espagne, l'infante dona Carlotta-Joaquina de Bourbon. Ce fut sur cette princesse que le gouvernement brésilien jeta les yeux pour seconder le projet d'envahissement qu'il méditait, et en cela il fut secondé par quelques chefs de l'insurrection espagnole. Déja, en 1808, don Francisco-Xavier Élio, gouverneur provisoire de Montévidéo, l'un des ennemis les plus acharnés de Liniers, avait fait inviter secrètement la princesse Charlotte à prendre sous sa protection l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, pour conserver à la couronne d'Espagne ce fleuron qui allait s'en détacher. Il promettait d'ailleurs de coopérer de tous ses moyens à l'affermissement de l'autorité légitime, et, en effet, il ne négligea rien pour détruire la cause de l'indépendance. Ce fut par les efforts de cet Élio que la royauté trouva long-temps à Montévidéo un dernier retranchement.

Le 2 mars 1811, il y eut un engagement auprès du pueblo de San-Nicolas, sur le Parana, entre la flotte royaliste de Montévidéo et l'escadre des indépendants de Buénos-Ayres; celle-ci fut battue et se retira en laissant trois navires au pouvoir des ennemis. Ainsi, ce n'était pas assez de la guerre avec le Paraguay, ni des contestations avec le Brésil et l'Espagne, il fallait encore que les dissensions intestines vinssent compliquer la situation des provinces insurgées. A Montévidéo, le brigadier Xavier Élio conspirait sourdement en faveur de la monarchie espagnole; les vaisseaux royalistes et ceux des indépendants se choquaient dans les eaux du Parana; à Buénos-Ayres, Saavédra et Moréno, l'un président, l'autre secrétaire de la junte, donnaient le dangereux spectacle d'une rivalité haineuse; les émissaires de la métropole reprenaient en sous-œuvre les intrigues qu'avaient ourdies ceux de Joseph Napoléon, et proclamaient que les Buénos-Ayriens devaient, à l'exemple de leurs ancêtres durant la guerre de la succession, attendre le sort de la métropole pour obéir au souverain qui y régnerait; enfin, l'Espagne elle-même, cette mère-patrie des insurgés, était en proie à l'anarchie la plus complète, et ceux qui auraient voulu se rallier sincèrement au pouvoir dominateur, ne savaient où se prendre, la terre leur échappait de tous côtés. Ajoutons à ces considérations qu'on remarquait alors dans les provinces buénos-ayriennes ce qu'on voit toujours arriver dans le principe d'une révolution. L'inexpérience des meneurs entraînait de graves erreurs, les gens sages hésitaient par défaut de confiance, les ambitieux se mettaient en avant et se culbutaient les uns les autres, et la multitude vociférait, donnait des conseils et distribuait le blâme ou l'éloge, selon ses passions et toujours sans discernement.

Des deux factions qui dominaient à cette époque dans Buénos-Ayres, celle de Saavédra l'emporta un instant. Par son influence une nouvelle junte suprême fut organisée dans la capitale, et une constitution en vingt-quatre articles fut publiée par elle. Les villes principales, et jusqu'aux petites communes, reçurent également des juntes provisoires et subalternes, ainsi que des comités de sûreté. Quant à Moréno, exclu de cette nouvelle organisation, on le chargea, dans le seul but de l'éloigner, d'une mission diplomatique auprès du gouvernement britannique; mais son parti ne se tint pas pour battu, il forma un *club* dont l'objet était le renversement du pouvoir dominant. Saavédra ne pouvait gouverner paisiblement en présence de cette association; aussi se fit-il adresser une pétition par les habitants de la campagne, à l'effet d'obtenir la dispersion des clubistes qui entravaient la marche des affaires publiques, semaient des nouvelles alarmantes, et fomentaient les troubles si nuisibles à la prospérité du pays. Le président fait aussitôt assembler les troupes sur

la place publique, leur donne lecture de la pétition des campagnards, fait cerner la maison où se réunissaient les partisans de Moréno, s'empare violemment de leurs personnes, les exile ou les fait jeter dans les cachots (6 avril 1811). L'autorité locale saisit cette occasion pour réorganiser l'armée sur une nouvelle base. Tous les hommes de dix-huit à quarante ans, non employés dans un service public ou une profession mécanique, furent appelés dans l'armée active. Les pouvoirs de la junte suprême furent étendus, et chacun de ses membres reçut, avec le titre d'*excellence*, le droit de jouir des mêmes honneurs militaires que les anciens vice-rois.

Le triomphe de Saavédra ne fut pas de longue durée. L'*audiencia reale*, où figuraient encore le dernier vice-roi Cisnéros et les membres les plus influents du parti espagnol, reçut d'Europe la nouvelle de l'établissement de la régence d'Espagne et de la convocation des cortès. Elle crut alors devoir tenter un dernier effort en faveur de la métropole, en demandant à la junte de fixer un jour pour prêter serment d'obéissance à la régence et procéder à l'élection des députés qu'on enverrait aux cortès; mais déja l'esprit d'indépendance avait fait trop de progrès pour que cette demande pût être accueillie avec faveur. La junte fit arrêter Cisnéros et les membres de l'*audiencia*, et les fit embarquer pour les conduire aux îles Canaries. Sur ces entrefaites on apprit que l'Espagne faisait partir une expédition formidable pour soumettre les provinces américaines. L'imminence du péril réunit les partis divisés, et celui de Moréno obtint à son tour l'exil de Saavédra, sans obtenir toutefois le rappel de son antagoniste; Saavédra se soumit sans murmurer à la volonté du peuple. Ce chef n'est plus appelé à figurer dans notre récit; il passera plusieurs années dans l'exil, et sera enfin rappelé par un décret où l'on verra qu'il a bien mérité de la patrie.

Vers ce même temps, les armes des insurgés éprouvèrent un échec dans le Haut-Pérou, et le général Puyrredon fut contraint d'évacuer Potosi. Cet événement confirma la junte dans le désir d'entretenir la bonne harmonie avec le gouvernement brésilien, et elle écrivit, dans ce sens, à lord Strangford, ministre britannique à Rio de Janeiro. Cet agent ne pouvait manquer d'accueillir favorablement une proposition qui avait pour but la pacification d'une contrée où le commerce anglais avait engagé de grands capitaux; il s'empressa donc de donner à la junte l'assurance positive que le cabinet de Saint-James reconnaîtrait le nouveau gouvernement de Buénos-Ayres. Il l'invita en même temps à respecter les droits de Ferdinand VII: la junte n'avait pas lieu en ce moment de repousser ce conseil.

Cependant le brigadier Élio, que nous avons vu se dévouer à la cause de la métropole, avait fait un voyage en Europe et en était revenu avec le titre de vice-roi et capitaine général des provinces du Rio de la Plata. A peine arrivé, il somma la junte de reconnaître l'autorité des cortès, promettant amnistie pour le passé. La junte répondit que les Américains étaient déterminés à vivre libres ou à mourir; qu'il ne pouvaient reconnaître l'autorité du vice-roi, mais qu'ils étaient pleins de dévouement pour sa majesté Ferdinand VII. Élio, dont les projets se trouvaient ainsi contrariés, se retira furieux à Montévidéo, déclarant la junte rebelle au roi et traître à la patrie. Cet événement vint encore accroître l'anarchie et attiser la guerre civile: on conspirait à Buénos-Ayres pendant qu'on se battait dans la *Banda-orientale*. La junte se soutint toutefois, malgré les chocs réitérés qui l'assaillaient de tous côtés, et son pouvoir reçut un nouvel affermissement des succès que les indépendants remportèrent sur l'armée du vice-roi.

Le parti d'Élio était peu nombreux, tandis que les rangs des insurgés se grossissaient journellement de ceux d'entre les *Orientaux* que séduisaient les mots magiques de *patrie* et *liberté*. Les Buénos-Ayriens obéissaient à deux

chefs militaires, Bénavidès et Artigas; le premier s'empara de Canélonès, le second remporta une victoire signalée à San-José.

Élio, serré de trop près, courut se renfermer dans Montévidéo, et fit demander l'assistance de la cour de Rio de Janeiro. Celle-ci ne cherchait qu'une occasion favorable pour faire rentrer ses troupes dans la *Banda-orientale*; aussi s'empressa-t-elle d'envoyer un corps d'armée au secours du vice-roi, sous prétexte de conserver cette province à son roi légitime, Ferdinand VII. Élio s'aperçut un peu tard qu'il avait appelé à son aide un auxiliaire qui pourrait bien, quelque jour, s'ériger en maître. Il voulut alors tenter la voie des négociations, et déja la junte déclarait qu'elle était prête à retirer ses troupes, si de leur côté les Portugais consentaient à évacuer la province envahie; mais ceux-ci n'avaient garde d'adhérer à un arrangement qui aurait fait de leur expédition une simple promenade militaire. Le général Randeau s'avança aussitôt jusqu'à Mercédo, pour opérer le blocus de Montévidéo.

Une insurrection militaire qui éclata dans Buénos-Ayres même, vint augmenter encore les embarras de la junte. Le général Belgrano avait été nommé colonel des *Patricios*, à la place de Saavédra (6 avril 1811); les soldats refusèrent de le reconnaître en cette qualité. Un corps de douze à quinze cents insurgés menaçait la ville d'une destruction complète; mais on put heureusement faire donner à temps quelques troupes restées fidèles, et la révolte fut noyée dans le sang.

Le 9 octobre de cette même année, le gouvernement fut encore modifié : D. Féliciano Chiclana, D. Manuel de Sarratea et D. Juan-José de Paso furent appelés à siéger comme membres d'une nouvelle junte, tandis que D. Bernardino Rivadavia, ministre de la guerre, D. José-Julian Pérez, ministre d'état, et D. Vicente Lopez, ministre des finances, formèrent le pouvoir exécutif. Dix jours après son installation (20 octobre), ce nouveau gouvernement conclut un traité avec le vice-roi; il s'engageait à ne reconnaître d'autre souverain que Ferdinand VII et sa descendance, promettait amnistie, et ordonnait la levée du blocus. De son côté, le chef des royalistes accordait également une amnistie absolue; quant aux troupes portugaises, elles devaient évacuer Montévidéo.

Au commencement de l'année suivante, le triumvirat chargé du pouvoir exécutif abolit l'*audiencia reale*, qu'il remplaça par une cour d'appel; il décréta une assemblée générale des députés envoyés par les provinces-unies du Rio de la Plata, publia divers changements dans l'administration de la justice, et prit d'autres mesures dont le but était de rappeler partout la confiance et l'ordre, conditions indispensables de la prospérité publique.

L'assemblée, qu'on pourrait appeler des états généraux, puisque toutes les positions sociales y étaient représentées, se réunit à Buénos-Ayres le 6 avril 1812; mais, à peine installée, elle fut obligée de se séparer par suite d'une nouvelle insurrection populaire, occasionée, dit-on, par l'élection d'un certain docteur D. Pédro Médrano. Le *cabildo*, ou conseil municipal, reprit les rênes du pouvoir, et les transmit bientôt après à un nouveau triumvirat, choisi parmi les hommes les plus populaires.

Un envoyé du Brésil, D. Juan de Rademaker, qui se montra peu après à Buénos-Ayres, y conclut, sous la médiation de l'Angleterre, un armistice dont les conditions étaient de nouveau soumises à l'évacuation mutuelle de la *Banda-orientale* par les Portugais et les Buénos-Ayriens; mais il y avait encore mauvaise foi de part et d'autre, et les stipulations ne furent point observées. La guerre recommença donc avec un nouvel acharnement. Les royalistes firent une sortie sous les ordres du général Vigodet; mais ils furent battus à Cerrito, le 3 décembre, par Rondeau, chef des indépendants.

L'année 1813 vit se consommer l'acte

d'émancipation : jusque-là, en effet, la justice avait été rendue au nom du roi d'Espagne ; la monnaie portait son effigie ; le sceau de l'état, ses armes, et le drapeau, ses couleurs ; mais l'assemblée constituante, qui se réunit pour la première fois le 31 janvier de l'année précitée, réforma ces vieilles traditions de la monarchie déchue, fit frapper monnaie aux armes nationales, et confia un nouveau drapeau aux défenseurs de la patrie. Elle ordonna un recensement général et une nouvelle organisation militaire ; les juntes provisoires furent supprimées ; une amnistie générale fut accordée aux délits politiques ; la capitation des Indiens fut abolie, et la liberté donnée aux esclaves nés depuis le commencement de l'insurrection (tous ceux qui naîtront jouiront de la même faveur). Deux commissaires enfin furent envoyés dans les provinces pour opérer les réformes nécessaires dans les finances et les diverses branches d'administration, rechercher les abus, et répandre partout l'esprit de concorde et de paix. Ces agents étaient Ugartèche et Jonte.

Les hostilités avaient recommencé vers le Haut-Pérou, et cette année fut signalée par trois actions mémorables. Le 20 février, le général Belgrano gagna la bataille de Salta, où le général espagnol Pio-Tristan et son armée tombèrent au pouvoir du vainqueur. Ce même Belgrano fut à son tour battu, le 10 octobre suivant, auprès de *Vilcapugio*, et le 14 novembre, aux environs de Chuquisaca, par le général espagnol Pézuéla. Belgrano fut alors rappelé et mis en jugement ; on lui donna pour successeur le colonel Saint-Martin, qui leva de nouvelles milices dans le Tucuman, et força les Espagnols à évacuer Salta et la plus grande partie du Haut-Pérou.

Artigas (1814 à 1820). Joseph Artigas, que nous avons déja vu paraître sur la scène dans la guerre de la *Banda-orientale*, est appelé maintenant à y jouer un rôle important.

Né à Montévidéo, en 1760, d'une famille distinguée, il avait manifesté de bonne heure les plus mauvais penchants. La vie nomade des gardiens de troupeaux, leur indépendance sauvage, tout en eux, jusqu'à leur férocité même, avait séduit cet esprit fougueux. Il voulut, pendant plusieurs années, partager leur existence ; puis il s'unit à une bande de contrebandiers et d'assassins, dont bientôt il devint le membre le plus actif, le plus entreprenant et le plus cruel.

L'ascendant que prit cet homme sur ses compagnons de brigandage lui valut enfin la place de chef. Dès lors ses excès ne connurent plus de bornes et lui acquirent une célébrité à la fois éclatante et exécrable. Il ravagea sans pitié la *Banda-orientale*, l'*Entre-Rios* et le *Paraguay*, détruisant les moissons, enlevant les femmes et les bestiaux, égorgeant les hommes, pillant les temples, et portant le deuil dans plus de vingt mille familles. Les choses en vinrent au point que le gouvernement crut devoir créer à Buénos-Ayres un corps provincial, dont l'unique mission était de s'opposer à la bande d'Artigas ; mais ce moyen fut insuffisant, et il fallut songer à traiter avec ce brigand de puissance à puissance. Son propre père intervint comme médiateur. Il fut convenu que Joseph Artigas et ses compagnons seraient amnistiés ; qu'ils recevraient une indemnité annuelle, ou qu'ils seraient incorporés dans l'armée, et que leur chef aurait le grade de lieutenant. Cette convention fut exécutée fidèlement de part et d'autre. Le lieutenant Artigas ne tarda pas à mériter les épaulettes de capitaine ; mais à l'époque de l'insurrection il déserta ses drapeaux, et vint se ranger sous ceux de l'indépendance. Il battit les royalistes en plusieurs rencontres, et notamment à la journée de *Las Piedras* (mai 1811). C'était surtout à la tête de ses *guerillas* qu'il aimait à combattre. Ce genre de guerre, conforme à ses premières idées, réveilla ses habitudes de brigandage et de despotisme.

Le général Rondeau, qui commandait l'armée de siége de Montévidéo,

ayant convoqué un congrès à l'effet de procéder à la nomination d'un gouvernement provincial, Artigas enjoignit aux électeurs de venir, dans son propre camp, recevoir ses ordres. Ceux-ci ayant refusé d'obéir, on vit s'élever une violente collision, à la suite de laquelle Artigas abandonna l'armée, appelant auprès de lui les anciens complices de ses crimes, les contrebandiers, les voleurs, les vagabonds et tous ceux, enfin, qui avaient un intérêt quelconque à se soustraire à l'action des lois. Parmi les scélérats dont il était entouré, un moine, nommé Monterosa, se faisait remarquer par sa férocité. Ce monstre ne se servait de l'influence de son caractère religieux que pour étouffer dans l'ame d'Artigas tout sentiment d'humanité et le pousser sans cesse à de nouveaux forfaits. Les armes et les munitions de guerre ne manquaient pas à ce chef audacieux, car l'esprit de spéculation, étranger à tout sentiment d'humanité comme à toute opinion politique, faisait affluer auprès de lui les négociants étrangers établis à Montévidéo, à Buénos-Ayres ou à Maldonado, et chacun lui portait les objets dont il avait besoin pour consommer la ruine de la patrie, et recevait, en échange, les dépouilles de la veuve et de l'orphelin.

Artigas ayant ainsi relevé l'étendard de la rébellion, fut mis hors la loi par don Gervano Posadas, qui, à cette époque, avait concentré sur lui seul tout le pouvoir exécutif. Une récompense de 6000 dollars fut promise à celui qui apporterait la tête du rebelle.

Cependant les indépendants, loin de se laisser décourager par cette défection, reprirent les opérations du siége avec une telle vigueur que la place fut enfin obligée de capituler. Vigodet, commandant de Montévidéo, se rendit le 20 juin 1814. Il obtint la permission de repasser en Espagne, laissant au pouvoir des vainqueurs 5700 hommes, 11,000 fusils, 600 pièces de canon et 100 navires marchands qui se trouvaient alors dans le port. La reddition de la place était due en partie au concours de la marine militaire. Un négociant anglais établi à Buénos-Ayres, M. Brown, avait obtenu le commandement d'une escadrille de six bâtiments légers, unique ressource de la marine des insurgés, et, dès le 15 mai, ayant enlevé à l'escadre espagnole deux corvettes et un brick, il put venir prendre part au blocus de Montévidéo. Les opérations de l'armée de terre avaient été dirigées par le colonel Alvéar.

Artigas, à la tête d'une armée formidable dont nous connaissons les éléments, avait subjugué la province entière, ainsi que celles d'*Entre-Rios* et de *Santa-Fé*. Il s'avançait en ce moment vers Montévidéo, théâtre malheureux de ces sanglantes querelles, demandant que la ville lui fût livrée à discrétion. Le *cabildo* de Buénos-Ayres qui, dans cette fluctuation du pouvoir, était alors à la tête des affaires, repoussa cette insolente demande, et renouvela même le décret de proscription que Posadas avait lancé contre le rebelle Artigas. Ceci se passait en 1815, année fatale pour la confédération du Rio de la Plata : jamais l'anarchie et la guerre civile n'avaient commis des excès plus déplorables. Dans le Pérou, l'armée refusait de recevoir le colonel Alvéar qu'on voulait lui donner pour chef, tandis que les villes de Cordova et de Santa-Fé protestaient contre la nomination de Rondeau au poste de directeur. Le général Viamont, envoyé de Buénos-Ayres pour soumettre ces mutins, fut battu lui-même, et obligé de faire des concessions aux villes révoltées, pour les amener à adhérer au système d'indépendance. Enfin, les troupes d'Artigas défirent complétement celles du gouvernement buénos-ayrien, et ce chef entra dans Montévidéo, se constituant *chef des Orientaux, protecteur d'Entre-Rios et de Santa-Fé*. Cet événement compromettait l'existence de Buénos-Ayres, incapable alors de soutenir l'édifice qui croulait de toutes parts. Les dépositaires du pouvoir donnèrent leur démission; Alvéar, abandonné par son armée, s'enfuit

précipitamment, et le *cabildo* fit brûler par la main du bourreau le décret qui mettait à prix la tête d'Artigas. Une députation vint officiellement lui donner avis de cette mesure ; c'était, à vrai dire, une manière indirecte de demander pardon pour le passé, et protection pour l'avenir. La réconciliation que les députés venaient proposer était d'autant plus nécessaire, que le général espagnol Pézuéla faisait en ce moment de grands progrès dans le Haut-Pérou ; il avait notamment remporté une victoire signalée à Wiluma, le 25 novembre, et repris possession de Chuquisaca, Potosi et Tunja.

L'année 1816 fait époque dans les annales des provinces-unies du Rio de la Plata, par la déclaration de leur indépendance. Un congrès général, assemblé à Tucuman, élut directeur D. Juan-Martin Puyrrédon. Le 9 juillet parut l'acte qui constituait les provinces de l'Union en nations libres, et indépendantes de l'autorité de la métropole et du roi d'Espagne. Le 25 octobre suivant, la même assemblée publia son manifeste : on y vit le détail de tous les griefs de la nation américaine. « Toutes les places importantes, sous le gouvernement de la métropole, étaient envahies par des Espagnols : sur 170 vice-rois, il n'y en avait eu que 4 choisis parmi les indigènes, et ainsi des autres emplois. L'Espagne avait poussé à bout la longanimité des colons, et adopté l'horrible système de les mettre à mort indistinctement, dans l'unique but de diminuer la population. Les Espagnols se donnaient l'affreux plaisir de mutiler leurs prisonniers ; ils avaient incendié la ville de *Valle-Grande* et 40 villages populeux, empoisonné les fontaines publiques, et commis d'autres atrocités dont le récit fait frémir d'horreur, etc. »

Les hostilités, cependant, continuaient sur mer et sur terre. L'amiral Brown, après quelques actions d'éclat, fut arrêté par un vaisseau de guerre anglais ; car, à dater de cette époque, le gouvernement buénos-ayrien commit la faute de s'attirer de justes réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, en appelant sous ses drapeaux une foule de marins étrangers qui, sous prétexte de combattre les navires métropolitains, couraient indistinctement sur les bâtiments de commerce de toutes les nations.

Les Portugais-Brésiliens, profitant des troubles qui désolaient le Rio de la Plata, et en particulier la *Banda-orientale*, rassemblèrent une armée de 10,000 hommes sous les ordres du général Lécor, et envahirent encore une fois cette province, éternel objet de leur convoitise. L'imminence du péril poussa les Montévidéens à demander alors que le pays se soumît de nouveau au gouvernement de Buénos-Ayres ; mais Artigas s'y opposa de toutes ses forces, et traita en rebelles les partisans de l'Union. Il n'est pas surprenant que dans cet état de choses les Portugais se soient emparés, presque sans coup férir, des places principales, et même de Montévidéo.

Les chefs de l'insurrection n'avaient cessé, depuis 1812, de faire leurs efforts pour propager dans toute l'Amérique du Sud le système d'indépendance nationale. Ils avaient envoyé des émissaires dans le Chili, dans la Colombie et le Pérou. En 1817, le général San-Martin, à la tête de 4000 Buénos-Ayriens, gagna la bataille de *Chacabuco*, qui assura la délivrance du Chili.

Le tableau que présentent, à cette époque, les provinces insurgées est l'un des plus tristes qui puissent être offerts, comme exemples, à la sagesse des gouvernements et au bon sens des peuples. Les hommes du pouvoir cherchaient à se détruire les uns les autres, au détriment de la tranquillité publique ; les soldats avaient rompu les liens de la subordination, et c'était par caprices qu'ils acceptaient ou refusaient leurs officiers ; le féroce Artigas combattait pour son propre compte, les Portugais pour l'agrandissement du Brésil, les Montévidéens pour avoir la vie sauve, et les Buénos-

Ayriens pour le maintien de l'Union; et, dans ce conflit de toutes les passions, chacun prenait parti selon son cœur ou selon son intérêt.

Cependant le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale ayant, en 1818, envoyé des commissaires dans les provinces insurgées, cet événement rendit quelque courage aux bons citoyens, qui aspiraient à rendre la paix à leur malheureuse patrie, et, le 20 avril 1819, le congrès publia une constitution dont la durée fut éphémère. Il y était dit que le suprême pouvoir exécutif serait confié à un directeur dont les fonctions dureraient 5 années, tandis que le pouvoir législatif serait exercé par un congrès national composé de deux chambres, celle des représentants et celle des sénateurs.

Les troubles et les hostilités continuèrent, sans interruption, pendant les années 1819 et 1820. L'anarchie redoubla surtout quand on apprit que les grandes puissances européennes avaient conçu le projet d'ériger les provinces de la Plata en souveraineté en faveur du prince de Lucques. Le *cabildo* de Buénos-Ayres, soupçonné de favoriser ce projet impopulaire, devint l'objet d'une violente persécution. Les provinces septentrionales commencèrent la guerre dite des *fédéralistes*, lutte malheureuse pour les troupes de Buénos-Ayres, qui perdirent successivement toutes les villes du Haut-Pérou, Santa-Fé, l'*Entre-Rios* et la *Banda-orientale*. Les fédéralistes étaient aux portes de la capitale, lorsque le *cabildo* signa, le 23 février 1820, le traité d'El-Pilar, portant, entre autres clauses, que les membres du dernier gouvernement seraient mis en jugement pour le fait d'adhésion à la royauté du prince de Lucques, et autres délits envers le peuple.

Il existait, en effet, un parti en faveur d'une monarchie constitutionnelle; Puyrrédon en était le chef. Artigas et sa bande soutenaient les républicains. Il y eut, entre les partisans de ces deux opinions, une rencontre sérieuse à Cépéda; elle se termina par la déroute des monarchistes et l'entrée d'Artigas dans Buénos-Ayres. Mais ce chef de brigands n'eut pas long-temps à jouir de son triomphe; Ramirez, le plus brave de ses généraux, son élève et son ami, se révolta à son tour, le battit en plusieurs rencontres, et le contraignit à se réfugier dans le Paraguay. Le dictateur Francia, à qui Artigas fit demander secours et protection, envoya un escadron de cavalerie pour le recevoir; et, jugeant indigne de lui de traiter avec un bandit, il refusa de le voir, le fit conduire au village de Curuguaty, lui assignant une pension de trente-deux piastres par mois. Artigas alors était vieux, et, par conséquent, peu disposé à recommencer sa carrière aventureuse. Il se résigna à son sort, réforma entièrement ses mœurs, se livra paisiblement à la culture de la terre, devint le père des pauvres et l'ami des villageois, et mourut, en 1826, pleuré sincèrement par tous ceux qui, depuis sa chute, avaient eu des relations avec lui. Quant à Ramirez, il fut tué le 10 juillet 1821, dans un combat livré sous les murs de Buénos-Ayres. Le 21 du même mois, le général Rodriguez fut nommé gouverneur à Buénos-Ayres, et D. Bernardino Rivadavia, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur.

Citoyen vertueux, habile diplomate, administrateur éclairé, Rivadavia avait long-temps représenté les provinces insurgées auprès des cours de Londres et de Paris. Ce sera sur lui principalement que pèsera, pendant quatre années, le fardeau des affaires publiques. Nommé en 1822 gouverneur par intérim, il apportera dans l'administration les plus sages améliorations: son pays lui devra plusieurs décrets sur l'inviolabilité des propriétés, la liberté de la presse et la publicité des actes du gouvernement; il promulguera des lois d'oubli et de tolérance, fondera une université et trois collèges pour l'enseignement des sciences, et favorisera l'exploitation des mines et le service des bateaux à vapeur.

Enfin on lui devra des ordonnances sur l'amortissement de la dette publique et la diminution des impôts (*).

Mais, à partir de cette époque, les événements qui se sont passés dans les provinces de la Plata nous semblent appartenir de trop près à l'histoire contemporaine pour mériter de figurer ici avec tous leurs détails. Outre qu'ils sont présents à la mémoire de chacun, la postérité n'a point encore commencé pour les hommes qui dominent cette période. L'anarchie et la guerre civile, comprimées quelque temps, reviendront bientôt désoler cette malheureuse contrée. Le Brésil en profitera pour achever son acte d'usurpation dans la *Banda-orientale*, qui lui sera annexée, en 1822, sous le nom de *Province cisplatine*. L'année suivante, l'Angleterre et les États-Unis reconnaîtront l'indépendance nationale des colonies espagnoles; les cortès elles-mêmes nommeront des commissaires pour traiter de cet objet; mais le roi Ferdinand, rendu au pouvoir absolu, annullera tous leurs actes.

En 1824, le gouvernement républicain sera proclamé dans le Haut-Pérou. On verra se former dans la nouvelle Province cisplatine un parti indépendant qui rejettera à la fois la suprématie de Buénos-Ayres et celle du Brésil. A sa tête figureront le colonel Lavalléja et don Fructuoso Rivera; le premier se fera reconnaître chef du gouvernement. Les Brésiliens accuseront les provinces de la Plata de connivence avec les insurgés, et de cette collision résultera, plus tard, une déclaration de guerre. Le 11 mai suivant, Rivadavia se retirera, et de Las-Héras remplacera le gouverneur Rodriguez.

Les représentants des provinces-unies de la Plata, rassemblés en congrès général, adopteront, dans le courant de l'année 1826, le système de l'Union sous le titre de *République argentine*.

Le 7 février de cette même année, Rivadavia rentre au pouvoir avec le titre de président. La guerre contre les Brésiliens se poursuit avec vigueur, pendant toute l'année 1827, dans la province désolée de Montévidéo. Les succès sont variés : les Buénos-Ayriens ont l'avantage sur terre, et succombent dans les combats de mer.

Rivadavia, que les factions ont abreuvé de dégoûts, quitte de nouveau les affaires le 28 juin 1827. Il sera bientôt remplacé par le président Lopez.

Enfin, cette guerre du Brésil, que l'on croyait interminable, est arrêtée par le traité du 27 août 1828, qui proclame l'indépendance de la *Banda-orientale*, sous le nom de *République cisplatine*. Mais cet heureux événement n'apportera pas la tranquillité dans les provinces-unies; de nouvelles factions s'élèveront sur les débris des premières.

Les *unitaires*, sous l'influence du général don Juan de Lavalle, veulent le maintien de la république avec la suprématie de Buénos-Ayres; les *fédéralistes*, dirigés par le colonel Dorrégo, demandent l'indépendance de chaque province avec un système fédéral. Lavalle triomphe de ses adversaires, et Dorrégo, que le sort des armes fait tomber en son pouvoir, est fusillé sans forme de procès. Les provinces indignées courent aux armes, et déclarent que Lavalle est mis hors la loi.

Les années 1829 et 1830 verront se poursuivre avec acharnement la lutte des *fédéralistes* et des *unitaires*. Les premiers obéissent à Lopez et à Quiroga; les seconds, à Lavalle. Le parti de la confédération se renforcera d'une troupe nombreuse de *monteneros*, que guidera don Juan-Manuel Rosas. Lavalle, obligé de céder à l'orage, déposera le pouvoir entre les mains du général Viamont. En vain il tentera

(*) Les revenus perçus dans la province de Buénos-Ayres pendant les années 1822 et 1823 se sont élevés à 4,531,594 piastres fortes. Les dépenses ont excédé cette somme de 19,480 piastres fortes. La rente de la dette consolidée se montait à 520,000 piastres.

de nouveaux efforts par un débarquement effectué, en 1831, sur la côte d'*Entre-Rios;* il sera battu complétement, et ses troupes se disperseront.

La victoire des *fédéralistes* amènera la dissolution de la république, mais elle n'éteindra pas la guerre civile. La discorde, l'ambition et la vengeance se livreront encore de sanglants combats sur cette terre bouleversée. La misère et le deuil entreront dans toutes les familles; les bons citoyens se retireront des affaires, et attendront du temps seul un remède à tant de maux.

Au milieu de ce conflit de tous les éléments politiques, il deviendra même impossible de trouver un chef assez dévoué pour se mettre à la tête du gouvernement. La gestion des affaires sera confiée provisoirement à une commission de trois membres du corps législatif, nommée à la pluralité des suffrages. Le général Pachew sera enfin élu président au mois d'octobre 1834, mais cet officier général n'acceptera pas un si pesant fardeau.

S'il est déplorable de voir les belles provinces du Rio de la Plata ainsi désolées, il l'est davantage encore de songer que de semblables désastres se font sentir, sans exception, dans toutes les parties de ce vaste continent où nous avons importé nos fatales dissentions. Le Brésil, la Colombie, les Guyanes, le Chili et le Pérou offrent le même spectacle d'oppression et de résistance, de tyrannie et de rébellion, de cruauté et de vengeance. Nulle part, cependant, la nature ne s'est montrée plus grande et plus sévère que dans cette Amérique du Sud, où, à côté de tant de richesses, elle a prodigué les jeux les plus terribles de sa capricieuse fécondité, les fleuves immenses, les cataractes, les précipices, les déserts incommensurables, les gigantesques végétaux, les poisons, les animaux malfaisants et les hordes d'anthropophages. Sur aucun point du globe, l'homme civilisé n'aurait eu un plus grand besoin de faire usage de cet esprit d'association que le christianisme a développé partout ailleurs avec tant de bonheur. Là, sur des rivages inhospitaliers, en présence de tant de périls, les querelles de la vieille Europe ne devaient pas trouver d'écho; il fallait oublier les antipathies de nation à nation, les jalousies de voisinage, et les misérables intrigues de cette politique du moyen âge qui a coûté si cher à l'humanité. Mais il n'en a pas été ainsi, et les convulsions dont nous venons de tracer une rapide esquisse ont produit un retentissement si prolongé que rien ne fait encore présager le moment où l'historien pourra dire que les bienfaits de la paix ont succédé aux calamités de la guerre, et que les détestables exploits des guerriers ont fait place enfin aux paisibles conquêtes de la civilisation.

FIN.

L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ÎLE DE FRANCE.

LES contrées dont nous allons nous occuper sont comprises entre les 38e-55e degrés de latitude sud, et les 60e-77e degrés de longitude occidentale. Placées à l'extrémité du nouveau monde, et sous un climat inhospitalier, elles ne sont explorées que dans un but scientifique. Là, peu ou point d'habitants, et dans le sud, de rares établissements, presque aussitôt abandonnés que formés; au nord comme au midi, des indigènes trop occupés du soin de leur subsistance, pour avoir jamais eu le temps de s'initier aux principes des civilisations voisines, telles que celles du Pérou et du Chili. Ces peuples sont aujourd'hui, à quelques modifications près dans leurs usages, ce qu'ils étaient à l'époque de la découverte de cette partie de l'Amérique. Il est vrai que l'imprudence et la conduite essentiellement impolitique des premiers Espagnols établis au milieu d'eux a dû les éloigner singulièrement de tout ce que l'Europe aurait pu leur donner et leur apprendre dans leur propre intérêt. Ajoutons que le spectacle de la prétendue civilisation dont jouissent les pays limitrophes n'a pas dû encourager les Patagons et les Araucans à suivre l'exemple des populations indigènes du centre, qui se sont laissé docilement inoculer les vices de notre société. Partout, en effet, dans l'Amérique méridionale, la race blanche a introduit l'anarchie et l'immoralité; partout, le despotisme monarchique ou l'ambition de quelques intrigants sans génie a fait naître le plus déplorable désordre, et empêché le développement normal des nations les plus favorisées sous le rapport de l'intelligence. Depuis les provinces septentrionales du Brésil jusqu'à Buénos-Ayres, depuis la Bolivie et le Pérou jusqu'aux frontières méridionales du Chili, ce ne sont que luttes sanglantes, déchirements continuels, et haltes forcées dans l'ornière de la barbarie et de l'ignorance; spectacle bien propre à justifier le paradoxe de J.-J. Rousseau sur l'état sauvage. Il n'est donc pas surprenant que les peuples du sud n'aient pas encore été tentés d'avoir leur part des tristes avantages d'une pareille civilisation.

Il y a lieu de s'étonner que cette curiosité instinctive qui, à défaut de

mobiles plus puissants, pousse l'homme à visiter les pays lointains, n'ait presque pas été éveillée par les contrées magellaniques. Tandis que les puissances maritimes luttaient de persévérance et d'efforts pour explorer les régions glacées du pôle arctique, et pour découvrir l'inutile passage au nord-ouest, l'extrémité sud du continent américain restait enveloppée d'un profond mystère, comme si elle eût été protégée par un mur infranchissable. Quelques navigateurs se hasardaient bien dans le détroit de Magellan et dans les eaux du cap Horn, pour enrichir la science nautique d'observations nouvelles sur ces parages si dangereux; mais on ne s'occupait que fort légèrement d'examiner l'intérieur des terres, de connaître le caractère et les aptitudes des indigènes, d'étudier la nature du sol et ses produits, de constater les avantages possibles d'un établissement sérieux dans ces contrées. Aussi sommes-nous réduits à de vagues conjectures particulièrement sur le centre de la Patagonie, qui est entièrement inconnu, et que les géographes sont obligés de faire figurer en blanc sur leurs cartes les plus détaillées.

Un jour viendra, sans doute, où il n'y aura pas un seul point de la surface du globe qui n'ait été visité, où chaque être aura dit à la science ses qualités et ses affinités, où rien enfin de ce qui existe ne restera à définir et à classer. En attendant, l'orgueil humain est obligé de s'humilier en présence de ce qui est encore pour lui du domaine des énigmes.

PATAGONIE.

Situation géographique. Configuration générale et limites. La Patagonie s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ quatre cent soixante-cinq lieues, entre les 35e deg. 38' et 53e deg. 54' de latitude sud. Sa côte occidentale commençant au 38e degré environ, et sa côte orientale au 42e degré de latitude, ses trois points extrêmes, le cap Corrientes à l'est, le cap Froward au midi, et le promontoire qui s'avance dans le grand océan austral, en face de l'île de Chiloë, à l'ouest, forment comme un vaste triangle, dont les côtés inégaux présentent dans leur tracé des courbures convexes au nord et à l'ouest, et concaves à l'est. Les limites de ce pays sont, au nord, le Chili, dont il est séparé par les Andes, depuis le golfe de Guaitecca jusqu'au-dessous du volcan de Chillan, et le Rio-Negro, dont le cours, d'ouest en est, remonte sensiblement du sud au nord; à l'est, l'océan Atlantique; au midi, le détroit de Magellan, et à l'ouest, le grand océan austral. Les dimensions de la Patagonie varient beaucoup : on estime à cent lieues sa largeur moyenne, mesurée depuis le fond du golfe Saint-George à l'est, jusqu'à celui de Guaitecca à l'ouest; et on porte à soixante-six mille six cents lieues carrées sa superficie totale, en y comprenant toutefois l'archipel de la Terre-du-Feu.

Golfes, caps et montagnes. La côte orientale de la Patagonie présente deux grands golfes, celui de Saint-Joseph au nord, et plus bas, au sud, celui de Saint-George. La côte occidentale en a trois : celui de Guaitecca, au nord, celui de Pénas, au-dessous, et enfin, celui de la Trinité, qui, avec le précédent, forme la presqu'île de Tres-Montes. La pointe de terre qui mérite le mieux le nom de cap, est celle de Froward, à l'extrémité sud du continent et au sommet de l'angle obtus que décrit le détroit de Magellan. Cependant on peut citer encore le cap des Vierges, qui s'avance dans les flots, non loin de l'ouverture orientale du détroit. C'est au cap Froward que commence, sous le nom de *Sierra Nevada de los Andes*, la chaîne gigantesque qui traverse tout le nouveau monde en longeant, à plus ou moins de distance, le bord occidental. Ces montagnes et leurs nombreuses chaînes secondaires composent la charpente des contrées que nous étudions. Celle de Casuhati, qui commence à la côte occidentale, près du

cap Saint-André, s'enfonce dans les terres, en remontant vers le nord-ouest, et tourne brusquement, pour courir du nord au sud, presque jusqu'au détroit de Magellan.

Volcans. Nulle terre ne justifie mieux l'opinion émise par plusieurs savants qui attribuent la formation du continent américain à des éruptions volcaniques. Les cratères encore ouverts du *Saint-Clément*, du *Medielena*, du *Minchimadiva*, de l'*Osorno* et du *Chillan*, dans la Patagonie; ceux, bien plus nombreux, qu'on voit agglomérés dans l'archipel magellanique; d'autres enfin dont nous retrouverons les traces, tièdes encore, dans les îles Malouines, sont plus que suffisants pour donner un certain degré de probabilité à cette assertion.

Fleuves. La Patagonie n'a point de grands fleuves. Le plus remarquable est, en descendant la côte orientale, le Rio-Negro, qu'il ne faut pas confondre avec la rivière du même nom qui se jette dans le fleuve des Amazones. Celle dont nous parlons prend sa source sous le 36° 50′ de latitude, et a son embouchure par 41° de latitude et 63° de longitude occidentale environ. Plus bas, est le Rio de los Camerones, qui, à ce qu'on suppose, prend naissance comme le précédent sur le versant oriental des Andes. Il coule d'abord du nord au sud en inclinant légèrement d'ouest en est, et s'avance ensuite dans cette direction, en remontant sensiblement du nord au sud. Sa source est, dit-on, placée aux 40° 30′ de latitude et 71° 20′ de longitude; son embouchure aux 45° de latitude et 66° 20′ de longitude occidentale. Ce fleuve a un nombre infini d'affluents, de sorte que le peu de notions exactes qu'on a sur l'intérieur des terres rend fort difficile, pour ne pas dire impossible, la description précise de son cours principal. Au-dessous, est le faible cours d'eau nommé Rio-Desiderado, qui commence au lac Coluguape par 71° 50′ de longitude et 47° 15′ de latitude sud; enfin le Gallegos, dont le cours est encore un problème pour les géographes, bien qu'il soit indiqué par quelques-uns comme suivant, du nord au sud, la direction des Andes, et se tournant d'ouest en est pour venir se jeter dans l'Atlantique, au-dessus du cap des Vierges. La côte occidentale, profondément dentelée par les golfes du Guaitecca et de la Trinité, qui ont chacun leur archipel, et par la terre de Guillaume IV et la péninsule de Brunswick, compte un nombre immense de cours d'eau; mais aucun d'eux ne mérite d'être mentionné.

Lacs. Une particularité qui doit être signalée, c'est la disposition de la plupart des rivières et affluents qui sillonnent la côte occidentale, à se transformer en petits lacs, soit au milieu, soit à la fin de leur cours. Les seuls de ces lacs dignes d'être cités sont celui de Tehuel, placé, à ce qu'on présume, au centre de la Patagonie; celui de Nahuelhapi, qui s'étend dans le voisinage des Andes, et qui est assez vaste pour renfermer une petite île nommée île des Tigres; enfin un assez vaste bassin placé à l'extrémité nord-est de la terre de Guillaume IV, non loin de l'Otway-Water, et dont le contour n'a pas été assez complétement relevé pour qu'on soit certain que c'est un lac véritable, et non l'un de ces enfoncements si fréquents sur la côte ouest. Quant aux lacs de moindre dimension qui accidentent les plaines, ils sont tous salés, au moins dans la partie septentrionale.

Climat, aspect. On sait peu de chose des productions de la Patagonie considérée dans son ensemble. Les dernières terres de l'Amérique méridionale, bien que ne dépassant guère le 55° degré de latitude sud, sont exposées à une température presque aussi âpre que celle du Groenland. Elles n'ont été réellement l'objet que d'études partielles; aussi les témoignages des voyageurs paraissent-ils souvent contradictoires, chacun d'eux ayant souvent appliqué à la contrée tout entière ce qui aurait dû être restreint à la localité qu'il avait examinée. L'intérieur de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande

est à peu près dans le même cas, et il faudra encore bien des travaux pour que nous n'ayons plus à déplorer une telle ignorance. La Patagonie, au dire de certains voyageurs, ne présente que de vastes déserts, quelques rares prairies et d'immenses espaces imprégnés de nitre. Selon d'autres, au contraire, elle offre de magnifiques forêts riches en bois de charpente. Ces observations sont vraies, en rapportant la première à la partie nord-est et sud-est du territoire, et la seconde à la partie ouest et sud-ouest. Il n'y a rien d'étonnant, au surplus, à ce que d'aussi vastes contrées présentent une grande variété d'aspect. Nous en avons en Europe, et sur une échelle beaucoup moins étendue, des exemples bien plus remarquables. Il ne faut pas oublier ensuite que l'homme n'a pas encore transporté là son active et fécondante industrie. Ce qu'il a obtenu sous des latitudes aussi froides et dans des pays encore plus ingrats, est une preuve de ce qu'il pourrait, si la population, augmentant en Amérique dans la même proportion qu'en Europe, donnait à chaque terre son importance et sa valeur.

Tous les auteurs s'accordent pourtant à reconnaître que sur la limite de la zone septentrionale de la Patagonie le sol est plus riche et plus fertile que dans la région du sud. Au nord, les regards se reposent sur de riantes oasis, où quelquefois les arbres fruitiers d'Europe, transplantés par les premiers colons espagnols, se confondent avec le saule indigène. On est agréablement surpris de trouver sur les rives du Rio-Negro le figuier, le cerisier, le pommier et la vigne, dans tout le luxe d'une végétation vigoureuse. En somme, à part le territoire qui confine à la république de Buénos-Ayres, l'aspect de la partie connue de la Patagonie est essentiellement monotone. De grandes plaines où l'on n'aperçoit que de rares buissons brûlés par la sécheresse, çà et là quelques monticules qui élèvent au milieu des landes désertes leurs têtes privées d'ombrages, tel est le triste panorama qui se déroule sous les yeux de l'étranger, dans un rayon très-étendu du territoire patagon.

Constitution du sol. A partir de ce point de notre travail, nous sommes obligé de mettre à contribution, et très-largement, le bel ouvrage de M. Alcide d'Orbigny, sur l'Amérique méridionale. Cet habile naturaliste, qui a parcouru pendant huit années consécutives tout l'hémisphère austral du nouveau monde, a séjourné huit mois dans la Patagonie, étudiant les richesses minérales et animales de ce mystérieux pays, et vivant sous la tente de l'indigène. Aussi a-t-il pu nous faire connaître, dans les détails les plus minutieux et les plus intimes, toutes les parties de cette vaste contrée qu'il a eu le temps de visiter, telles que la zone septentrionale, voisine du Rio-Negro, et la zone orientale jusqu'à la péninsule de Saint-Joseph. C'est là, pour nous, une véritable bonne fortune; et nous nous ferons d'autant moins faute de puiser à une source si précieuse, que M. d'Orbigny a bien voulu nous y autoriser. Nous avouons donc en toute franchise que ce qu'on va lire sur le nord de la Patagonie et la population qui l'habite, est le résumé des opinions et des récits du savant voyageur, le seul guide sûr auquel on puisse se fier en pareille matière. Nous avons même plusieurs fois cité textuellement, comme l'indiquent les guillemets; nous pensons que, dans certains cas, l'analyse ne peut pas remplacer la citation exacte, parce qu'il y a dans les ouvrages de ce genre des fragments qui ne comportent pas le résumé, et veulent être reproduits tels quels, sous peine de nuire au sujet que l'on traite, et à l'auteur que l'on soumet à une maladroite dissection. Il va sans dire que cette nécessité n'existe que pour les choses caractéristiques, comme les détails de mœurs, et nullement pour ce qui n'est pas partie intégrante du tableau d'un pays ou du portrait physique d'un peuple.

Ce n'est pas à dire que nous n'ayons examiné avec soin l'opinion des autres voyageurs, et fait usage des matériaux qu'ils nous fournissaient, ainsi

que des inductions que leurs assertions contradictoires ont fait naître dans notre esprit; mais c'est du témoignage de M. d'Orbigny que nous nous sommes principalement aidé. C'est l'autorité de son nom qui domine l'ensemble de notre travail.

Le *Voyage dans l'Amérique méridionale* n'est pas le seul livre qui nous ait fourni les renseignements curieux et tout à fait nouveaux qu'on va lire; nous avons aussi mis à profit un autre ouvrage plus spécial et non moins remarquable; nous voulons parler de l'*Homme américain*, traité de physiologie des plus précieux pour l'étude des races du nouveau continent, et qui, sous plus d'un rapport, place définitivement M. d'Orbigny à côté de M. de Humboldt (*).

Il est fâcheux pour nous que la géographie, la géologie, la philologie et une partie de l'histoire naturelle du *Voyage dans l'Amérique méridionale* n'aient pas encore été livrées à la publicité. Nous aurions pu, à l'aide des renseignements que nous promet ce complément d'un livre déjà si utile, donner à la description générale de la Patagonie un développement mieux proportionné aux autres parties de cette notice.

Nous commençons, à propos de la constitution du sol de la Patagonie, nos citations et nos résumés fragmentaires :

« Considéré sous le rapport de sa composition, le sol de la partie septentrionale paraît offrir, depuis le pied des Andes jusqu'à la mer, une succession de couches de terrains tertiaires, contenant des alternats de coquilles d'eau douce et marines, et des ossements de mammifères, au milieu de grès friables, si uniformément stratifiés que, sur les côtes de la mer et sur les rives du Rio-Negro, où se remarquent partout des falaises d'une grande hauteur, on peut suivre la moindre couche l'espace de six à huit lieues, sans qu'elle varie sensiblement d'épaisseur. Plusieurs échantillons des roches, ainsi que la description des voyageurs, m'ont prouvé que les mêmes terrains occupent presque toute la Patagonie, sur la côte orientale jusqu'au détroit de Magellan; au reste, le sol tertiaire se continue au pied des Andes, vers le nord, communique avec celui qui borde le grand Chaco, et circonscrit partout les Pampas proprement dites, formées invariablement d'argile à ossements et de terrains d'alluvion. Les Pampas elles-mêmes sont beaucoup moins étendues qu'on ne l'avait pensé, puisqu'elles ne participent pas du tout du sol de la Patagonie, cessant entièrement au 39e degré, pour faire place aux terrains tertiaires des parties australes : ainsi, à l'exception des atterrissements et des bords des rivières, la Patagonie n'est pas propre à la culture, car elle offre partout des terrains sablonneux et secs, qui ne conservent pas l'humidité nécessaire. »

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que les plaines de ce pays étaient imprégnées de sel, et que les lacs de la partie nord étaient tous salés. Cette substance est si abondante dans les terrains de la Patagonie qu'elle se manifeste souvent en efflorescences à leur surface, même sur les atterrissements des rives du Rio-Negro; aussi aucun puits n'y a jamais donné d'eau potable; et celle-là même que les estancieros boivent, à défaut d'autre plus douce, est si saumâtre, qu'elle occasionne aux étrangers des coliques violentes et une dyssenterie dangereuse. Cette disposition du sol, et la découverte récente de certains fossiles significatifs, annonceraient que la Patagonie a été couverte par la mer. Si l'on admet cette hypothèse qui semble parfaitement rationnelle, on s'expliquera facilement la formation des nombreuses salines qui offrent aux colons du Carmen leurs produits naturels : les eaux, en se retirant, ont laissé des lacs salés

(*) C'est aussi l'opinion de M. Darwin, savant naturaliste anglais, qui a exploité le détroit de Magellan en compagnie du capitaine King, et dont la compétence en cette matière ne peut être contestée.

dont la partie liquide s'est évaporée, grâce à la rareté des pluies et à l'extrême sécheresse. Les parties salines se sont concentrées dans le fond de ces réservoirs, et ont enfin passé à l'état de cristallisation. Il est, du reste, à remarquer que les bords de ces salines renferment des cristaux que les indigènes prennent à tort pour du sel, car ils ne sont autre chose que du gypse ou sulfate de chaux; quelques-uns de ces cristaux en aiguilles ont jusqu'à dix ou douze pouces de longueur, et peuvent passer pour les échantillons les plus complets et les plus beaux en ce genre.

HISTOIRE NATURELLE. — *Végétaux*. Le voisinage des établissements agricoles de Buénos-Ayres a influé assez puissamment sur la partie de la Patagonie que baigne le Rio-Negro, pour qu'on y trouve des fermes où sont cultivés la plupart de nos céréales et quelques-uns de nos arbres fruitiers, énumérés dans le paragraphe relatif à l'aspect du pays (voyez page 4). M. d'Orbigny y a rassemblé cent dix-sept espèces de plantes, nombre plus que suffisant pour justifier ce pays du reproche de complète stérilité; mais, parmi ces cent dix-sept espèces, il n'en est malheureusement aucune qui soit digne de fixer particulièrement notre attention.

Animaux. Le règne animal est plus intéressant. Nous nommerons le *loup rouge* (canis jubatus), qui fait la guerre aux gallinacés; le *cougouar*, ce tigre américain qui, après s'être rassasié de sang et de chair palpitante, couvre d'herbes, de feuilles ou de sable, le reste de sa proie, pour y revenir au besoin; deux espèces plus petites de chats sauvages, le *pajero* et le *mbaracaya* qui font la chasse, en concurrence avec le cougouar, dans les plaines qu'arrose le Rio-Negro; la *mouffette* qui répand une odeur fétide et insupportable quand un ennemi quelconque s'approche d'elle; le *glouton-grison*, espèce de furet qui se creuse des terriers, et qui, doué des mêmes qualités que la mouffette, exhale, quand on l'irrite, une forte odeur de musc (*); le *zorrillo*, autre mouffette, ressemblant aux martres, aux formes sveltes et gracieuses, à la fourrure noire marquée de deux raies blanches longitudinales s'étendant sur le dos de la tête à la queue; n'oublions pas le *renard* de Patagonie qui, suivant Catesby, ne diffère de celui d'Europe que par sa robe d'un gris argenté. Cet animal, encore plus rusé que celui dont les mœurs nous sont connues, sort, le soir, de sa tanière, pour aller surprendre les volailles dans les fermes. Souvent, poussé par la faim, et ne trouvant rien pour l'assouvir, il se jette sur les lanières de peau non tannée dont les habitants font usage, les coupe, et les emporte. Aussi arrive-t-il fréquemment que des bestiaux ou des chevaux retenus dans un parc formé de piquets et de traverses attachées par des liens en cuir, s'échappent pendant la nuit, délivrés par quelque renard effronté qui a dévoré les attaches de la clôture. Les Patagons les craignent extrêmement : ils racontent sur eux une foule d'histoires plus ou moins extravagantes; ils vont jusqu'à assurer que les renards sont assez hardis pour venir couper, pendant qu'ils dorment, les courroies qui suspendent leurs recados placés en oreiller; aussi ont-ils toujours le soin de les mettre sous le corps de la selle. Ils prétendent encore qu'une nuit, un renard, en tirant la longe d'un cheval pour se l'approprier, a pu amener le cheval même près de son terrier.

Nous citerons encore, parmi les mammifères qu'on rencontre en plus ou moins grand nombre dans la Patagonie, la *sarigue*, dont la tendresse maternelle est connue de tout le monde, et qui, comme on sait, cache ses petits dans sa poche abdominale, au moindre danger qui les menace. Dans le haut pays, on trouve plusieurs espèces d'animaux rongeurs, telles que les *eténomes*, qui labourent les plaines comme nos taupes; les rats en troupes innom-

(*) Buffon le nomme *fouine de Cayenne*.

brables, indigènes ou amenés par les navires européens; la souris et le *guya*, dont quelques familles, venues du Nord, peuplent les marais, et font entendre leur cri mélancolique à l'heure de la nuit où la *biscache* (*) prend ses ébats; celle-ci est un animal spécial à ces contrées, et ne s'approche jamais des tropiques. Il en est de même du léger *mara*, ou lièvre d'Amérique. Ce quadrupède, voisin du genre des *agoutis*, est remarquable par son habitude de creuser des terriers profonds. Sa fourrure est gris roux foncé sur le dos et blanche sur le ventre; vers la queue règne un croissant noir qui tranche agréablement avec le reste du pelage. Quelques-uns sont aussi grands que des chiens de moyenne taille. Les indigènes leur font une chasse acharnée et s'y montrent fort adroits. Comme le mara a l'allure très-irrégulière et fait mille détours en fuyant, les chevaux, habitués à ce genre d'exercice, font autant d'évolutions brusques que l'animal; de sorte que, lorsqu'on n'est pas fait à ce manége, on est infailliblement désarçonné. Mais les Indiens y sont tellement accoutumés, qu'ils suivent tous les mouvements du cheval, et qu'ils parviennent à fatiguer le lièvre au point de pouvoir, sans mettre pied à terre, le saisir par les oreilles et l'emporter.

On ne trouve, en Patagonie, ni *singes*, ni *jaguars;* ce dernier, le plus beau et le plus grand de tous les *chats*, après le tigre, ne passe jamais au sud des montagnes du Tandil.

Parmi les mammifères édentés, nous ne pouvons omettre le *pichi*, appartenant au genre *tatou*. Les animaux de cette famille sont, comme on sait, remarquables par le test écailleux et dur qui les recouvre; ils ont le museau pointu, de grandes oreilles, des ongles allongés, quatre ou cinq doigts en avant, et cinq en arrière. Ils se creusent des demeures souterraines et vivent de végétaux et d'insectes. Le pichi est un charmant petit animal, très-familier, absolument inoffensif, et extrêmement recherché pour sa chair qui ne serait pas déplacée sur les tables les plus somptueuses d'Europe. Les Gauchos et les naturels le font cuire en le posant sur des charbons ardents du côté de la carapace, et quand il est suffisamment grillé, les écailles se détachent très-facilement. Il n'est pas rare de rencontrer des pichis dans les maisons des colons, où ils divertissent par leurs gentillesses et les poses singulières qu'ils prennent quelquefois.

Les marais du Rio-Negro servent de refuge à un grand nombre de *pécaris à collier*, ou sangliers d'Amérique, animaux aussi intraitables dans ce pays que partout ailleurs. Une espèce de cerf, nommée *guacuti*, est aussi très-commune dans la Patagonie, mais elle est moins intéressante que le *guanaque*, dont la chair et surtout la fourrure sont si précieuses aux indigènes.

Ce dernier animal, que quelques naturalistes considèrent comme n'étant que le lama à l'état sauvage, est dans l'Amérique méridionale le représentant du chameau d'Orient. Il peut être comparé, pour ses formes extérieures, à un âne, avec des jambes et un cou plus longs. On le trouve en grand nombre dans toutes les parties tempérées de l'Amérique du Sud, depuis les îles boisées de la Terre-du-Feu jusqu'aux régions montagneuses de la Plata, et même jusqu'à la Cordillière du Pérou. Quoiqu'il préfère les lieux élevés, il habite les plaines de la Patagonie méridionale. En général, ces animaux vont par petites troupes de douze à trente; néanmoins, sur les rives septentrionales du détroit de Magellan, ils se réunissent en bandes nombreuses et pressées.

Un trait particulier du caractère de ce quadrupède est la curiosité. Quand, par hasard, on se trouve face à face avec un guanaque isolé, au lieu de fuir, comme son instinct sauvage devrait le lui conseiller, il s'arrête, et vous considère avec attention; un instant après, il reprend sa course, et s'arrête encore pour vous regarder. Si l'on prend quelque posture étrange,

(*) Ou mieux *viscache*, espèce de chinchilla, de la famille des rongeurs.

par exemple, si l'on s'étend à terre en tenant les jambes en l'air, il s'approche pour reconnaître le singulier objet qu'il a aperçu de loin. Quelques voyageurs ont employé ce stratagème avec succès; et parfois même, les guanaques semblaient croire que les coups de fusil qu'on leur tirait sans les atteindre étaient une suite de la plaisanterie. M. Darwin, naturaliste anglais, en a vu quelques-uns sur les montagnes de la Terre-du-Feu, non-seulement hennir et crier quand on les approchait, mais encore se cabrer et sauter de la façon la plus grotesque. Ils sont susceptibles d'éducation, et quelquefois très-familiers. Ils sont alors extrêmement effrontés, et attaquent l'homme en le frappant par derrière avec leurs deux genoux. On assure que ces singulières agressions ont pour motif leur amour jaloux pour leurs femelles. Il en est tout autrement du guanaque à l'état purement sauvage; il n'a aucune idée de la défense naturelle, et un seul chien suffit pour venir à bout de lui, malgré sa haute taille. Lorsque, réunis en troupeaux, ils sont assaillis par des hommes à cheval, ils se débandent tout à coup, et fuient étourdiment sans savoir où se diriger; c'est ce qui facilite la chasse que leur font les Indiens: ils les poussent aisément vers un point central, et les cernent de telle façon, qu'ils en sont bientôt maîtres.

Les guanaques se jettent volontiers à l'eau. Quelquefois, dans le détroit de Magellan, ils passent d'une île à l'autre. Byron, dans son voyage, en a vu qui buvaient de l'eau salée; et les officiers du vaisseau anglais *le Beagle* en ont aperçu un troupeau entier qui paraissait boire le liquide contenu dans une saline du cap Blanc. Du reste, s'ils ne pouvaient pas supporter l'eau salée, ils risqueraient, dans certaines parties de la Patagonie, de périr de soif. Pendant la journée, ils se roulent souvent dans des trous remplis de poussière. Les mâles se battent quelquefois avec un certain acharnement. Ces animaux ont une coutume qui paraît inexplicable : tous font leurs ordures dans le même endroit. Quelques-uns de ces tas de crottin ont jusqu'à huit pieds de diamètre, et se composent nécessairement d'une grande quantité de fumier. Frézier remarque que cette habitude est commune au lama; il dit qu'elle est d'un grand avantage pour les Indiens, qui emploient les excréments du guanaque comme combustible. M. D'Orbigny confirme cette assertion, et assure que toutes les espèces du genre, c'est-à-dire les lamas, les alpacas et les vigognes, sont douées de ce singulier instinct.

Les guanaques paraissent choisir certains lieux, de préférence à d'autres, pour y mourir. On a vu, sur les bords du Santa-Cruz, par exemple, le sol blanchi d'ossements, principalement dans les endroits buissonneux et voisins de la rivière. Ces ossements n'offraient aucune trace de brisure, ce qui eût été tout le contraire, si les guanaques avaient été dévorés par des bêtes féroces. Le même fait a été observé sur les rives du Rio-Gallegos. On ne peut assigner aucune raison à cette habitude; cependant il est à remarquer que lorsqu'un guanaque est blessé, il se dirige toujours vers le cours d'eau qui coule dans les environs. Ces faits peuvent servir quelquefois à expliquer la présence d'ossements intacts dans une caverne, ou ensevelis sous des couches alluviales; ils peuvent aussi nous apprendre pourquoi les débris de certains mammifères se trouvent plus fréquemment que ceux des autres espèces, dans les terrains sédimentaires (*).

Indépendamment des quadrupèdes que nous avons énumérés, on trouve dans la Patagonie des bœufs, des chevaux, des moutons, que les colons européens y ont successivement amenés et naturalisés.

Les bœufs alimentent un commerce assez considérable de viande salée; aussi en élève-t-on un grand nombre

(*) Ces détails sur le guanaque sont traduits par extraits de l'intéressant ouvrage de M. Darwin.

dans les environs du Carmen. Ils sont parqués auprès des estancias, et c'est aussi là qu'on les tue et qu'on prépare leur chair pour être exportée ou vendue à la ville. L'endroit où se fait cette opération s'appelle *saladero* ou *saloir*. M. d'Orbigny en donne une description que nous allons reproduire :

« Les bestiaux sont amenés aux environs de l'estancia ; et tous les soirs on enferme dans des parcs ceux qu'on destine à être abattus le lendemain. Dès la pointe du jour, les ouvriers se distribuent le travail : les uns montent à cheval avec le lazo, entrent dans le parc, enlacent chacun un animal par les cornes, le contraignent à sortir, tandis que les autres, à force de coups, l'obligent à s'avancer vers le lieu de l'exécution, en face du hangar. Aussitôt qu'il y est arrivé, l'ouvrier qui le pousse par derrière, sans descendre de cheval, d'un coup de couteau adroitement donné, lui coupe les jarrets de derrière, afin de l'empêcher de marcher ; puis d'autres le renversent et lui donnent un coup dans la gorge, pour le saigner ; ou bien encore, s'ils sont pressés, ils lui enfoncent, ce qui exige une très-grande habitude, la pointe de leur grand couteau derrière la nuque, de manière à atteindre la moelle épinière ; et dès lors, la pauvre bête reste sans mouvement et comme morte, jusqu'à ce qu'on ait le temps de l'achever. Pendant que les hommes à cheval continuent ainsi d'enlacer et de tuer, d'autres ouvriers commencent à écorcher et à décharner ; mais aussitôt que le nombre d'animaux suffisant pour le travail de la journée est mort, ce qui a lieu quelquefois de huit à neuf heures du matin, quoiqu'il y en ait de quatre-vingts à cent dix tous les jours, deux s'attachent à chaque bête. D'un coup de couteau ils fendent la peau, sur toute la longueur du ventre, depuis la tête jusqu'à la queue, et les jambes en dedans, depuis le coude, au point de jonction de la ligne du milieu ; ils coupent les pieds qu'ils jettent, écorchent l'animal, et, sur la peau même, commencent à le dépecer. Les quatre quartiers sont enlevés avec une dextérité étonnante et transportés sous le hangar, où ils sont suspendus à des crochets destinés à les recevoir ; puis, ces mêmes hommes détachent toutes les chairs des os en quatre ou six lambeaux, mais avec une adresse et une promptitude difficile à croire : l'un enlève d'un seul morceau celles des côtes, l'autre celles de la colonne vertébrale, également par grandes pièces, portées sous le hangar, puis jetées en tas sur des cuirs. Ils détachent la masse des intestins, que des enfants s'occupent à dégraisser avant de les mettre à part.

« Dès que tous les animaux tués sont ainsi dépecés, les ouvriers portent les peaux dans le hangar, et enlèvent la chair de dessus les quartiers, toujours avec la même adresse, jetant à mesure les chairs d'un côté, sur des cuirs, et les os d'un autre. Quand tout est fini, commence une nouvelle opération à laquelle tous se livrent ensemble. Il s'agit de revoir séparément chaque lambeau, pour le fendre, s'il est trop épais, pour lui enlever le surplus de la graisse et le rejeter en tas. Cela terminé, l'on étale des peaux à terre, on y met une forte couche de sel, puis un lit de morceaux de viande étendus avec soin ; et alternativement de l'un et de l'autre, jusqu'à ce que tout soit placé de manière à en former une haute pile carrée, à laquelle on ne touche pas de dix à quinze jours, pour que les chairs se saturent bien de sel. Ce temps écoulé, on expose journellement la chair à l'air, sur des cordes, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche, ce qui la rend moins lourde et plus facile à transporter. Les peaux se salent de la même manière que la chair. On les laisse en pile pendant quinze jours ou un mois, puis on forme un paquet de chacune d'elles, quand il s'agit de les embarquer pour les livrer au commerce.

« Les graisses sont divisées en trois classes : il y a d'abord celles qu'on enlève des intestins, et qui forment le

suif (*sebo*) ; elles sont souvent envoyées en barriques, seulement empilées ou fondues ; c'est la dernière qualité, dont on se sert pour l'éclairage du pays et pour l'exportation ; puis celle qu'on enlève des chairs (*grasa*). On en dégage la chair, on la fait fondre, et on la met ensuite dans des vessies ou de gros intestins ; elle n'est employée dans le pays que pour la cuisine ; c'est une des denrées dont peut le moins se passer, soit l'habitant des campagnes, soit celui de Buenos-Ayres. On recueille enfin dans les saladeros une troisième sorte de graisse ; les ouvriers mettent à part tous les os susceptibles de contenir de la moelle, et quand leur journée est finie, ils brisent ces os, l'en retirent avec un petit morceau de bois, la fondent dans des chaudières, et en remplissent de petits barils. Cette dernière espèce sert dans les cuisines du propriétaire, se donne en cadeau aux amis comme chose de prix, et se vend assez cher aux gourmets argentins, qui l'estiment beaucoup ; c'est en effet, sans contredit, l'assaisonnement le plus délicat, bien supérieur à la graisse de porc, au beurre, et même à l'huile. Les langues sont salées à part, puis on les fait sécher, et elles deviennent ainsi un objet de commerce. C'est un mets assez bon, estimé des consommateurs de viande sèche. C'est principalement avec le Brésil qu'on en fait le commerce, ainsi que de la graisse, parce que les fortes chaleurs de Bahia, de Rio Janeiro, et de toutes les autres villes situées sous la zone torride, ne leur permettent pas de conserver de viande fraîche.

« Une fois que les ouvriers ont fini leur journée de travail, ils s'occupent à nettoyer leur abattoir ; la tête avec ses chairs, toute la charpente osseuse du tronc, et les os des jambes, sont transportés près du bord de la rivière, où l'on entasse tous ces restes, ainsi que les intestins, le cœur, le foie et les poumons, qu'on jette aussi, lorsque les pauvres gens du Carmen, ou les Indiens, ne viennent pas les chercher. C'est ainsi que les os, recherchés avec tant d'empressement en Europe, sont abandonnés dans la campagne, et restent sans usage. À peine, lorsque les chairs se sont putréfiées, le propriétaire fait-il enlever les cornes, qui se détachent alors plus facilement ; mais comme les environs fournissent assez de bois pour qu'on ne soit pas obligé d'employer les os en guise de combustible, ainsi qu'on le fait dans toutes les Pampas de Buenos-Ayres, ils sont abandonnés et ne servent absolument à rien. On rencontre, sur plusieurs points de la rive, de ces amas considérables d'ossements, qui attestent qu'il y a eu un saloir dans le voisinage, et qui y resteront jusqu'à ce que l'industrie étrangère veuille se les approprier, en en faisant prendre des chargements pour les transporter en Europe, ou que l'industrie indigène les emploie dans le pays même, lorsque la civilisation y aura transporté ses fabriques.

« L'Européen, témoin de l'exploitation d'un saladero, ne peut qu'être frappé de l'adresse et de la férocité des ouvriers, ainsi que de la dextérité avec laquelle ils esquivent les coups de cornes des taureaux, qui, furieux d'être enlacés, se débattent avec une force extraordinaire, lorsqu'ils approchent de leurs frères déjà morts sur la place, sautent, ruent, et mettent le cavalier dans un danger réel. Le spectateur frémit à chaque instant à l'aspect de ces hommes, qui, entourés de mille morts, se font un jeu de la colère du taureau comme de celle de la vache. Leur présence d'esprit dans tous les moments égale leur vigueur et leur adresse. Il est rare qu'ils soient blessés. Mais ces hommes qui ne craignent pas la mort, qui la trouvent continuellement, sont aussi durs pour les animaux que pour eux-mêmes. Ils jouissent des souffrances de leur victime, comme d'une sorte d'indemnité des risques qu'elle leur a fait courir. Souvent ils la laissent longtemps se tourner à terre, les jarrets coupés, et riant des beuglements plaintifs que lui arrache la douleur ; la mutilant gratuitement, et la livrant ainsi sans défense à d'énormes chiens, qui, lorsqu'elle

beugle, lui saisissent la langue et la tirent avec force. Ce sont alors des applaudissements sans fin de la part des ouvriers, qui, tout couverts de sang, le font couler goutte à goutte, en s'enivrant de ce spectacle, qu'ils aiment par-dessus tout. Comment ces hommes, si habitués à voir souffrir, pourraient-ils être humains? Aussi, toujours le couteau à la main, se menacent-ils sans cesse de se tuer, et s'amusent-ils à se faire des balafres à la figure, de sorte qu'il est rare que les Gauchos consommés n'aient pas la face couverte de cicatrices. Ils s'assassinent avec autant de sang-froid qu'ils écorchent un bœuf ou une génisse, et sans éprouver aucun remords. Une circonstance, qui arriva plus tard dans cette même estancia, prouve combien ils sont peu sensibles aux angoisses des animaux: ayant achevé de tuer tous les bestiaux, excepté les jeunes de l'année, et craignant que ceux-ci ne fussent emmenés par les Indiens ennemis, ils les renfermèrent dans le parc, où, le temps leur manquant pour les tuer, afin d'en empêcher la soustraction, ils leur coupèrent les jarrets à tous, et les laissèrent en cet état plusieurs jours avant de les achever, moyen de conservation qui leur paraissait naturel.

« Le spectacle d'un saladero est des plus attristants. La nuit, les mugissements des animaux enfermés dans le parc, et sans nourriture quelquefois depuis deux ou trois jours; le jour, les beuglements plaintifs des bestiaux mutilés ou expirant sous le fer de leurs bourreaux; l'expression de rage de ceux qui cherchent vainement à se soustraire à la mort; les clameurs des ouvriers, entendues de loin; et approche-t-on? quel spectacle! Huit à dix hommes dégouttants de sang, le couteau à la main, égorgeant ou dépeçant des animaux morts ou prêts à mourir; soixante à cent cadavres étendus sanglants sur quelques centaines de pas de superficie. Là, un taureau qui expire; ici, un corps encore intact, mais inanimé; des carcasses décharnées, des lambeaux de chairs dispersés; et tout cela au milieu des éclats de rire des ouvriers et des cris des oiseaux de proie, attirés par la curée, et volant au-dessus en attendant leur tour, ou disputant aux chiens les parties qu'on leur abandonne.

« Je fus témoin d'une de ces réunions fortuites des oiseaux qui ne se nourrissent que de chairs mortes. Jamais une estancia ne manque d'avoir aux environs un certain nombre de cathartes urubu et aura, les vautours de ces contrées, et de grands et de petits caracaras, qui vivent des restes des habitants; mais ces oiseaux ne dépassent pas le nombre de huit à vingt, à moins qu'on ne tue un animal; car alors il en arrive une plus grande quantité, qui s'en vont dès qu'il n'y a plus assez de pâture pour tous. Le jour où l'on avait commencé à tuer pour le saladero, il y avait à peine une douzaine de ces parasites de l'homme. Bientôt, dans la journée, la vue du sang les attira de toutes parts; et le soir il s'y en trouvait déjà au moins une centaine. Mais lorsqu'on eut placé les carcasses décharnées au bord de la rivière, et qu'on leur eut ainsi donné une curée facile et inépuisable, les cathartes et les caracaras arrivèrent de tous les points, et tous ceux de vingt à trente lieues à la ronde se réunirent en quelques jours. Leur multitude grossissait à chaque instant; et, quand le saladero fut avancé, il y avait quelques milliers d'urubus, des centaines de caracaras, et un grand nombre de chimangos et d'auras, qui, toute la journée, perchés sur les ossements, s'y disputaient à grands cris les lambeaux de chairs, et couvraient de leurs teintes sombres tous ces restes sanglants. Là, aussi familiers que s'ils eussent été privés, ils se dérangeaient à peine lorsqu'on approchait; ou bien, au bruit d'un coup de fusil, leurs volées, par le bruit de leurs ailes, imitaient le roulement du tonnerre; et leurs nuées tournoyant au-dessus de la pâture, à une moyenne hauteur, faisaient ombre sur le sol. A Buenos-Ayres, où il n'y a pas de noirs urubus, les alentours des saladeros, en

hiver, sont couverts au contraire de blanches mouettes, qui vivent également de restes de chairs. Toutes ces réunions momentanées d'oiseaux divers se dispersent dès que la pâture manque; cette société, qui paraissait si intime, se dissout, et si l'on abandonne l'habitation, on ne verra même plus un seul de ces parasites dégoûtants, mais indispensables à l'estancia; car les chairs restées sur les ossements pourraient, en se putréfiant, mettre la peste dans le pays, tandis que les oiseaux enlèvent tout ce qui donnerait de l'odeur, et remédient ainsi à l'incurie des habitants. »

Reprenons notre énumération.

Les oiseaux sont en grand nombre dans la Patagonie; mais aucun d'eux n'a le plumage brillant et varié des espèces qui peuplent les parties centrales de l'Amérique. L'autruche, qui habite en troupes nombreuses dans le nord, est plus petite que celle d'Afrique, et a aussi des différences notables avec celle-ci. Elle a quatre doigts aux pieds, trois devant et un derrière, gros et rond; ses plumes sont grises tout le long du dos, jusqu'à l'anus, et elle a la tête faite comme celle d'une oie.

Son nom indigène est *ñandu*. En octobre et novembre, elle pond dans les lieux les plus sauvages, et se borne à couver ses œufs pendant la nuit; encore cette tâche est-elle partagée par le mâle. Les habitants disent que quand l'incubation touche à son terme l'autruche casse les œufs non fécondés, afin d'attirer des mouches autour d'elle, et de faire servir ces insectes à la nourriture de ses petits. Un autre trait caractéristique de cet oiseau est son extrême curiosité. A l'état domestique, souvent il vient se mettre au milieu d'un cercle de personnes qui causent, pour les regarder; à l'état sauvage, ce singulier instinct lui a été souvent fatal, car il vient reconnaître tout ce qui lui paraît extraordinaire, et le couguar le surprend alors sans qu'il puisse lui échapper par la fuite. La chair de l'autruche est très-recherchée des naturels; les Gauchos n'en mangent que la poitrine, qu'ils appellent *picanilla*. Les œufs se vendent non-seulement dans le pays, mais encore à Buénos-Ayres et à Montevidéo. Les plumes du nandu ne peuvent être comparées, pour la beauté, à celles de l'autruche africaine; aussi ne servent-elles qu'à faire des époussetoirs. A Buénos-Ayres, et chez les Indiens Moxos, on les teint de couleurs brillantes. La chasse de cet oiseau se fait à cheval, et les habitants du Carmen de Patagonie s'y montrent extrêmement adroits. L'autruche n'est pas facile à approcher, car elle court avec une rapidité presque incroyable. Il faut, dès qu'on l'aperçoit, lancer son cheval au grand galop dans sa direction, pour l'atteindre dès le premier instant; autrement on fatiguerait inutilement sa monture en suivant l'agile nandu dans les mille détours qu'il fait, sans se lasser le moins du monde, pour déconcerter le chasseur. Dès que le Gaucho est à distance convenable, il lui jette ses bolas, et bientôt le cou, les pattes et le corps même de l'autruche sont entourés de liens embarrassants. Quelquefois, se voyant cernée par les cavaliers, elle cherche à éloigner les chevaux en les piquant de l'espèce d'ongle terminal dont son aile est armée; et, quand elle a perdu tout espoir de salut, elle se précipite entre les jambes des coursiers, qui, épouvantés, envoient souvent sur le sable les chasseurs désappointés. Alors, elle repart en ligne droite; mais d'autres ennemis l'atteignent de nouveau, et finissent par enrouler autour de ses longues pattes une dernière bola, qui arrête définitivement sa course. Aussitôt on la tue, et le vainqueur lui coupe les ailes, qu'il attache, en signe de triomphe, au cou de son cheval. Cette chasse est un spectacle des plus intéressants pour l'étranger, et anime singulièrement les plaines désertes de la Patagonie septentrionale.

M. d'Orbigny a découvert dans ce pays une nouvelle espèce d'autruche, qu'il a nommée *Rhea pennata*; il croit que c'est elle, et non le nandu, qui va jusqu'au détroit de Magellan.

Il y a aussi le *ñandu nain*, que les Gauchos désignent sous le nom d'*autruz petiso*.

Le nombre des oiseaux de proie est considérable en Patagonie : le redoutable *condor*, dont les ailes gigantesques atteignent jusqu'à quinze pieds d'envergure, le condor, révéré des Incas du Pérou comme l'épervier le fut des Égyptiens, rase d'un vol majestueux les hautes falaises du littoral. Ce colosse ailé a des concurrents importuns dans le *catharte aura* et le *catharte urubu*. Le premier, aussi nommé *vultur aura*, est une espèce de vautour avide, qui répand autour de lui une insupportable odeur de putréfaction. *L'urubu* est une variété du précédent, et son odeur, ainsi que la liqueur sécrétée par ses narines, ont une grande analogie avec le musc, mêlé toutefois d'un horrible fumet de viande pourrie. Ces oiseaux s'abattent par centaines sur les corps morts, et sont, comme on l'a déjà vu, très-utiles aux Américains, en ce qu'ils les débarrassent des restes infects qui, en séjournant dans les lieux humides, pourraient occasionner des maladies épidémiques. Quand les urubus sont poursuivis immédiatement après leur repas, ils ont peine à s'envoler et dégorgent la nourriture qu'ils viennent de prendre, non pas tant peut-être pour accélérer leur fuite, en allégeant le poids de leur corps, que pour retarder dans leur poursuite les caracaras qui s'arrêtent pour ramasser les dégoûtantes déjections de leurs ennemis. Le *caracara*, que nous venons de nommer, est un aigle extrêmement vorace, qui se tient dans le voisinage des habitations pour se jeter sur les débris des animaux tués, et qui suit l'homme, comme s'il convoitait d'avance son cadavre. L'*aigle couronné*, l'*aigle aguya*, la *buse tricolore*, et, sur les bords du Rio-Negro, quelques *busards* affamés, poursuivent incessamment leur proie. L'été ramène en Patagonie le faucon et des oiseaux carnassiers nocturnes, tels que le monotone *nacurutu*, variété de la chouette-hibou, particulière aux contrées magellaniques, le *duc* d'Europe, l'*effraie* au cri sinistre. La *chevêche urucurea*, espèce de chouette, qui fait son nid dans des terriers usurpés, se rencontre, même de jour, dans les plaines; les bois, au contraire, donnent asile à la plus petite des chevêches, qui se balance, en plein midi, sur les branches flexibles du saule.

Parmi les oiseaux de moindre grandeur, on trouve dans la Patagonie les *rhinomies*, que M. Isidore Geoffroy St-Hilaire place entre les *mainates* et les *martins*, mais qui se rapprochent davantage des *fourmiliers*; un *merle*, que l'hiver chasse du détroit de Magellan, et qui fréquente les halliers. Près de ce dernier, vit d'ordinaire le *moqueur de Patagonie*, oiseau bigarré, dont le chant, modulé tantôt en gammes chromatiques, tantôt en cadences mélodieuses, a été regardé comme une imitation de celui des autres oiseaux; il se perche aussi sur les maisons et se familiarise avec l'homme au point de ne se plaire que dans son voisinage. Les buissons recèlent le *troglodyte* sautillant, ou roitelet, le craintif *synallaxe*, insectivore, variété du précédent, et le léger *gobe-mouche*. Les prairies du nord-est sont fréquentées par quelques *pipis*, autre insectivore, qu'on a confondu avec l'alouette; par des *muscisaxicoles*, variété de la moucherolle ou gobe-mouche; par la joyeuse *alouette*, et par un *tangara*, qui peut rivaliser pour la variété et l'éclat des couleurs avec le colibri. Ce petit oiseau est le seul de sa famille qui visite les marais, où se montrent aussi les *troupiales* sociables, aux teintes noires, ou aux couleurs vives, et l'*étourneau militaire*, qui doit son nom à ses épaulettes et à sa poitrine rouges.

Signalons encore dans le voisinage du Rio-Negro plusieurs espèces d'*hirondelles* au vol agile, quelques *engoulevents*, le *diuca* ou *gros-bec du Chili*, variété du *gros-bec*, qui se fait remarquer par son plumage entièrement bleu et par sa gorge blanche; l'*anumbi*, oiseau brun, à pieds roses, qui fait retentir les échos du fleuve de ses gammes brillantes. Rien de plus

curieux que l'habitation des anumbis; elle est placée à l'extrémité des branches inclinées des arbres épineux, ou au milieu des buissons isolés; dans le premier cas, ils la suspendent souvent au-dessus des eaux, et il n'est pas rare d'en voir deux réunies ensemble. Ce nid, dans lequel le couple vient dormir chaque soir, est réellement extraordinaire, eu égard à la taille des constructeurs, qui n'ont que de dix-huit à dix-neuf centimètres de longueur totale; il en a jusqu'à quarante, et représente un ovale allongé, plus large en-dessous qu'à sa partie supérieure. Son extérieur est protégé par une quantité de petites branches épineuses, croisées avec un tel art, qu'on ne peut les arracher sans les briser. L'intérieur, tapissé de chiffons, de plumes, de crins et de paille, se compose de deux chambres, dont l'une, assez spacieuse, s'ouvre latéralement. Dans ce premier compartiment existe un corridor qui monte et redescend dans la deuxième pièce, mieux tapissée que la première. Au mois d'octobre, commencent les amours; alors les chansons redoublent et l'on répare la double retraite, dans laquelle la femelle dépose quatre ou cinq œufs blancs. Du reste, les anumbis travaillent constamment à leur singulière demeure; c'est la préoccupation de toute leur vie, à part les instants qu'ils consacrent à leurs petits.

L'*anabate*, oiseau buissonnier, dont les mœurs sont semblables à celles de l'*anumbi*, et dont le chant est également chromatique et cadencé; l'*hornero* architecte, qui construit son nid en spirale sur des branches flexibles; le *vanneau armé*, l'*ibis* au cri désagréable et au long bec; le *thinocore*, espèce d'échassier qui se blottit contre terre, où ses teintes grises le font à peine distinguer du sol, et qui ne s'envole que lorsqu'on lui marche en quelque sorte sur le corps; quelques timides *huppucerthies*, espèce de grimpereau; l'*aigrette blanche*; le *héron* aux pattes effilées; le *bihoreau*, autre héron couronné d'une brillante aigrette composée de plumes blanches, longues et minces, dont il se dépouille tous les ans, et auxquelles on attache un grand prix, cet oiseau étant partout fort rare; le *râle*, la *bécassine*; quelques *cigognes* au bec long et pointu; des *foulques* et des *échasses*, dont le nom seul indique la singularité de leur structure, et a servi, en conséquence, à désigner tout un genre; le *bec-en-fourreau*, que les anciens navigateurs espagnols et anglais ont décrit sous le nom de *pigeon blanc*, et dont les mœurs maritimes contrastent avec son aspect tout terrestre; telles sont les autres espèces que le naturaliste peut observer en Patagonie, surtout dans certaines localités privilégiées qu'il serait trop long d'indiquer ici. N'omettons pas cependant un des plus beaux phénicoptères qui habitent ces contrées, le *flammant* ou *flamingo*, qui bâtit son nid au milieu des vastes salines naturelles dont les nappes, blanches comme la neige, s'étendent au milieu des plaines les plus arides. Ces nids, quelquefois groupés au nombre de deux mille, forment un îlot noirâtre qui contraste d'une façon singulière avec l'éclat éblouissant de ces lacs de cristaux. Chaque nid est un cône d'un pied de haut, tronqué au sommet, et concave à l'effet de recevoir les œufs; ils sont tous isolés les uns des autres par un espace circulaire d'un pied, et cette disposition est parfaitement régulière. Cette réunion de cônes, tous absolument semblables et d'égale hauteur, ressemble à une ville avec des rues tortueuses, comme celles de nos anciennes places de guerre. Le flammant a les pattes et le cou d'une longueur démesurée, le plumage du corps d'un blanc rosé, et les ailes couleur de feu. On le rencontre en troupes nombreuses, voyageant d'un lac à un autre, préférant ceux dont l'eau est saumâtre, et s'enfonçant dans le liquide jusqu'au ventre, pour chercher les petits animaux aquatiques, dont il est très-friand. Jamais ils ne se séparent et ne marchent isolés; quand ils sont effrayés, tous s'envolent à la fois et quittent la terre, où ils représentaient une ligne

régulière d'infanterie; ils déploient leurs ailes du plus beau rouge, tout en conservant leur ordre symétrique, et forment encore, en volant, une longue phalange un peu arquée. Quand vient la saison des amours, chaque couple, revenu à l'endroit où il s'était fixé l'année précédente, répare son nid avec son bec, ou le reconstruit s'il a été emporté par les eaux. La besogne finie, ils déposent leurs œufs dans la partie supérieure du cône, et tous deux couvent l'un après l'autre, en se mettant à cheval dessus, jambe de ci, jambe de là, seule position que leur permette l'extrême longueur de leurs pattes.

Parmi les oiseaux grimpeurs, on distingue surtout le *pic des champs* et l'*ara patagon*, ce beau perroquet qu'on retrouve aussi au détroit de Magellan.

L'espèce des gallinacés compte en Patagonie le plaintif *tinamous*, espèce de perdrix dont la chair offre un mets délicat; la *tourterelle*, le *pigeon*, qui, en hiver, arrivent par myriades, et enfin l'*eudromie*, autre perdrix dont le plumage, pointillé de blanc sur un fond gris, ressemble beaucoup à celui de la pintade. Cet oiseau, connu dans le pays sous le nom de *martinete*, vit en famille, et reste immobile sur la terre nue, d'où il s'élève, en sifflant, lorsqu'on marche au milieu de sa petite troupe.

Les oiseaux aquatiques sont représentés dans ces contrées par deux espèces de *cygnes*; onze espèces de *canards*; l'*oie antarctique*, qui voyage jusqu'à la Terre-du-Feu; le *cormoran*, dont les mœurs ont été si souvent décrites, et le *grèbe*, le plus habile nageur de tous les oiseaux de ce genre.

Les reptiles sont peu nombreux : on a trouvé la tortue du cap de Bonne-Espérance et quatre espèces de lézards; mais on n'a aperçu qu'un seul crapaud.

Les poissons d'eau douce ne sont qu'au nombre de deux ou trois espèces.

Les insectes sont plus intéressants et plus nombreux. On en trouve surtout en grande quantité à la surface des salines. Ils sont alors imprégnés de sel et par conséquent en état de conservation parfaite. On ne peut expliquer la présence de ces masses d'insectes dans les lacs salants de la Patagonie; les habitants eux-mêmes et les ouvriers chargés de l'exploitation de ces précieux réservoirs n'ont pu découvrir la cause de ce fait, qu'on n'avait pas encore observé ailleurs.

Les côtes sont fréquentées par des baleines, des dauphins, des cachalots, et d'autres cétacés auxquels des navires de toutes les nations donnent la chasse. Elles sont aussi peuplées d'amphibies, à la tête desquels nous placerons deux espèces du genre des phoques : l'une connue sous le nom de *phoque à trompe*, et l'autre appelée vulgairement *lion marin*. La pêche de ces amphibies a longtemps attiré vers les rivages de la Patagonie l'activité des Européens. « Les navires, dit M. d'Orbigny, arrivaient aux mois d'août et de septembre. Ils mouillaient soit dans le Rio-Negro, soit à la baie de San Blas et au port de l'Union. Chaque navire avait une petite barque pour le transport de la graisse et pour suivre la côte. Son équipage établissait ses fourneaux sur le terrain qui lui était assigné, attendant que les troupes de phoques sortissent des eaux, ayant soin de ne pas les attaquer avant qu'ils fussent tous à terre. Souvent même l'époque où l'on pouvait commencer était arrêtée par les autorités du Carmen (*). Au jour fixé, chaque équipage, armé de longues lances de fer et de leviers, suivait le bord des eaux pour arriver en face de la troupe, et lui couper la retraite. Les mâles, les premiers, cherchaient à gagner l'eau; les pêcheurs leur barraient le passage, et, pour les vaincre plus facilement, leur donnaient un coup sur la trompe. L'animal alors s'élevait sur ses aile-

(*) Village dont nous parlerons dans l'historique des établissements espagnols en Patagonie, et qui est situé près de l'embouchure du Rio-Negro.

rons, tout en se dirigeant, la gueule ouverte, sur son agresseur, et cherchait à le mordre ou à l'écraser du poids de son corps; mais ce dernier, exercé à cette manœuvre, profitait de l'instant pour lui plonger sa lance dans la poitrine, assez adroit et assez prompt pour la retirer avant sa chute. Souvent ce premier coup, bien dirigé, laissait le phoque étourdi, perdant ses forces avec son sang; de telle sorte que quelques coups dans les flancs suffisaient pour l'achever. D'autres fois, ces premières blessures ne servaient qu'à le mettre en colère; et, avec plus de force, il s'élevait de nouveau, ouvrant sa terrible gueule, et jetant un cri rauque. La lutte alors était plus difficile. Le pêcheur inexpérimenté, qui ne retirait pas sa lance assez tôt, la voyait incontinent brisée par la pesanteur de l'animal, ou mise en mille pièces par ses formidables dents. Pendant que les marins les plus adroits s'occupaient de tuer les mâles, d'autres, avec des lances de bois, tuaient les jeunes qui entouraient les femelles; et celles-ci, qui, pour toute défense, ouvraient la gueule, jetaient des cris, et se rapprochaient encore davantage les unes des autres, étaient tuées à coups de lance dans les flancs, au-dessous de l'aileron. Nul de ces animaux ne meurt avant d'avoir perdu tout son sang, à moins d'avoir le crâne rompu par les leviers. Les pêcheurs ne laissaient jamais vivant aucun des individus qui composaient une troupe; tous étaient tués, eussent-ils été plus de deux cents. Ceux-là seuls échappaient qui, au sein du carnage, pouvaient gagner la mer sans être aperçus. » La tuerie achevée, les pêcheurs jetaient de la paille enflammée sur le monceau de morts, afin d'y reconnaître ceux qui n'auraient pas été suffisamment atteints; puis ils procédaient à la fonte de la graisse au moyen des fourneaux qu'ils avaient préparés d'avance. « Un grand phoque rend ordinairement un tiers de tonneau d'huile, tandis qu'il faut toujours quatre ou cinq femelles pour en produire autant. Nul doute que chaque phoque ne pût donner au moins le double de l'huile qu'on en retire, car presque toutes les autres parties du corps, les intestins, le foie, pourraient en fournir comme le ventre, qui a toujours un à deux pieds de graisse. Mais toutes ces parties sont abandonnées; et l'on enlève seulement, comme plus facile à emporter, celle du dos, en en perdant ainsi plus qu'on n'en recueille. On a cherché à utiliser les grandes défenses des mâles, opération dont les résultats n'ont pas été aussi productifs qu'on l'aurait pensé, à cause de la dureté des dents. L'huile peut donc seule offrir une branche de commerce toujours lucrative: on la vend ordinairement, en Europe, comme huile de baleine. » Cette branche de produits a été exploitée par les Anglais, et surtout par les Français, avec une telle activité qu'elle a fini par devenir insignifiante, les phoques ayant abandonné, par suite de la guerre acharnée qu'on leur faisait, les parages de Buénos-Ayres et de la partie septentrionale de la Patagonie. On ne peut estimer à moins de deux mille tonneaux la quantité d'huile qu'on emportait annuellement; et si l'on calcule que vingt phoques à trompe, mâles et femelles, ne produisent pas plus d'un tonneau, on trouvera qu'il devait être tué tous les ans quarante mille de ces amphibies.

L'homme. Tribus indigènes. M. d'Orbigny partage l'extrémité de l'Amérique méridionale entre quatre tribus : 1° les Araucanos ou Aucas qui s'étendent de la Plata au Rio-Negro, dans les Pampas, sur le versant oriental des Andes, et sur tout le versant occidental, depuis Coquimbo jusqu'à l'archipel de Chonos; 2° les Puelches qui occupent l'espace compris entre les Araucanos et les Patagons; 3° les Patagons ou Téhuelches, qui s'étendent du Rio-Negro au détroit de Magellan; 4° les Fuégiens, répandus sur toutes les îles de la Terre-du-Feu et sur les deux rives occidentales du détroit. Nous ne dirons rien ni des Araucanos, ni des Puelches, attendu qu'il en a été question dans la notice sur le

Chili et les Pampas. Nous parlerons plus loin des Fuégiens, dont la taille médiocre a donné lieu à la longue controverse sur les petits et les grands Patagons. Nous nous occuperons seulement ici de la nation patagone proprement dite. Ce peuple, qui parcourt les immenses espaces renfermés entre l'Atlantique et le versant oriental des Andes, se subdivise en deux tribus, celle des Téhuelches au nord, et celle des Inaken qui occupe les bords du détroit de Magellan. Toutefois, on nous permettra de ne pas nous astreindre, sous le rapport de la distinction de ces races ou tribus, à une exactitude minutieuse qui exigerait à chaque pas des dissertations, au moins fatigantes au milieu d'une analyse aussi rapide que celle à laquelle nous sommes obligé. Nous appellerons donc, avec les Espagnols, du nom de *Patagons* (hommes aux grands pieds), le peuple dont nous avons à parler en premier lieu, sauf à tenir compte des principaux faits qui nous paraîtront de nature à établir une différence bien tranchée entre telle ou telle des tribus que nous aurons occasion de nommer (*).

Population de la Patagonie. Huit ou dix mille âmes, divisées par hordes, chacune sous la direction d'un chef, composent la population des pays compris entre le Rio-Negro, l'Atlantique, le détroit de Magellan et les Andes. Ce chiffre, qui ne donne, pour les vingt-six mille lieues carrées contenues dans cet espace immense, qu'une moyenne d'un homme pour trois lieues à peu près, s'expliquera facilement si l'on réfléchit à la nature de ces terrains arides et à la surface nécessaire à l'établissement de chaque *tolderia*, ou village formé de quelques tentes. Sur ce sol ingrat, chaque famille doit, pour trouver sa nourriture, s'étendre beaucoup plus que dans un pays fertile. On sait, d'ailleurs, qu'un peuple chasseur a besoin, pour vivre, d'une plus grande surface qu'un peuple agriculteur.

Il est, du reste, à remarquer que les peuples des deux extrémités de l'Amérique sont bien loin de se reproduire dans la même proportion que les autres races du continent. On a expliqué ce fait, pour les Indiens de l'Amérique du Nord, par l'habitude qu'ont leurs femmes d'allaiter les enfants jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, par les occupations guerrières qui absorbent l'activité des hommes, et par d'autres causes parfaitement admissibles. Quant aux naturels du Sud, on n'a pas encore trouvé la raison logique de l'état stationnaire de leur population, et ce phénomène est d'autant plus étrange que l'amour de la famille paraît, comme on le verra plus loin, très-développé chez les Patagons, ce qui seul semblerait devoir provoquer parmi ces tribus sauvages le désir de se reproduire.

Patagons du Nord. Portrait. Tout le monde sait que les anciens navigateurs, à commencer par Magellan qui, le premier, visita la côte de l'extrémité de la Patagonie, ont débité des fables ridicules sur les peuples de ce pays. L'amour du merveilleux qui, dans ces temps d'ignorance, était général en Europe, trouva surtout une ample satisfaction dans les exagérations absurdes que ces voyageurs se permettaient sur la taille des Patagons.

Pourtant, à voir la peine que Fré-

(*) Le nom de *Patagon* fut donné à ces Indiens en 1520 par Magellan. D'après Olivier de Noort (dans l'Histoire des navigations aux terres australes, par le président de Brosses), les habitants de la Terre-du-Feu désignent les Patagons sous le nom de *Tiremenen ;* les Chonos du Chili, d'après Frézier, les appellent *Caucahues ;* Bougainville les nomme *Chaoua*, parce qu'il leur a souvent entendu prononcer ce mot. Falkner, qui les confond souvent avec les peuplades voisines, les appelle *Téhuelhets*. Les colons espagnols du Carmen leur appliquent la dénomination de *Téhuelches ;* c'est la même sans doute qu'emploie Falkner, et il y a lieu de croire qu'elle leur a été donnée par les Puelches. Les Araucans les appellent *Huiliches* ou *hommes du Sud ;* enfin les Patagons eux-mêmes prennent deux noms différents, celui de *Téhuelche* pour ceux du Nord et celui d'*Inaken* pour les naturels du Sud.

zier prenait dans le dix-huitième siècle pour convaincre ses lecteurs de la véracité de ses devanciers et de la sienne, il y a lieu de supposer qu'on n'ajoutait pas une foi explicite à l'existence de ces prétendus géants. Il rappelle qu'au mois de juillet 1704 les gens du *Jacques*, de Saint-Malo, commandé par le capitaine Harington, virent sept de ces géants dans la baie Grégoire; que ceux du *Saint-Pierre*, de Marseille, commandé par Carmon, autre armateur de Saint-Malo, en avaient vu six de neuf à dix pieds de haut. Froger, rédacteur du voyage de M. de Gennes, avait le premier révoqué en doute ces récits merveilleux : « Ce qui l'a trompé, dit Frézier, c'est qu'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne dépassait pas celle des autres hommes. » Il convient, il est vrai, que l'étrangeté du spectacle offert par une population robuste et vigoureuse sur un sol ingrat et sous un ciel inclément a pu occasionner quelque exagération dans l'évaluation de la taille des individus aperçus; mais il ajoute que, si l'on veut ne considérer les mesures indiquées que comme approximatives, on trouvera, en définitive, une concordance parfaite entre tous les voyageurs qui en ont parlé; et il se hâte d'invoquer le témoignage d'Antoine Pigafetta, à qui nous devons le journal du voyage de Magellan, et qui assure que dans la baie Saint-Julien les Espagnols virent plusieurs géants si hauts, qu'ils n'atteignaient pas à leur ceinture. Il cite aussi Barthélemy Léonard d'Arginsola, qui, au livre Ier de son Histoire de la conquête des Moluques, dit que le même Magellan vit dans le détroit qui porte son nom, des géants ayant plus de dix de nos pieds; et qui, au livre III, revenant sur le même sujet, prétend que l'équipage des vaisseaux de Sarmiento combattit avec des hommes qui avaient plus de trois varres ou trois mètres de haut. C'est quelque chose qu'une diminution d'un pied sur une première évaluation de cette nature; aussi Frézier s'empresse-t-il de prendre sa revanche et de revenir à son taux favori, en s'armant du témoignage de Sébald de Werd, d'Olivier de Noort et de celui du Hollandais George Schouten, qui portent à plus de neuf pieds la hauteur de ces colosses. Le premier, pour donner apparemment un plus grand air de vérité à son assertion, prétend que ces Indiens, épouvantés par le feu de la mousqueterie et ne sachant plus comment se garantir de ses effets meurtriers, arrachaient des arbres pour se mettre à couvert. Quant à Schouten, dont le témoignage en qualité de chirurgien ne serait pas à dédaigner, s'il n'avait parfois fait preuve d'une crédulité un peu trop grande, son observation est fondée sur des ossements trouvés sous des tas de pierres qui avaient attiré l'attention des gens de l'équipage du navire à l'ancre dans le port Désiré. Malheureusement ces débris n'étaient que des os d'un mastodonte particulier à l'Amérique. Dom Pernetty, qui a écrit après Frézier, donne du voyage du commodore Byron autour du monde, en 1764 et 1765, un extrait non moins curieux à ce sujet :

« Le 22 décembre 1764, dit-il, les Anglais étant dans le détroit de Magellan, à cinq lieues de la Terre-du-Feu, découvrirent de la fumée qui s'élevait de différents endroits sur la côte des Patagons. Ils s'en approchèrent, jetèrent l'ancre à environ un mille de terre, et y virent distinctement des hommes à cheval qui leur faisaient des signes avec leurs mains. En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de ceux qui y allaient aborder dans le canot, lorsqu'ils aperçurent sur le rivage des hommes d'une grandeur prodigieuse. Le commodore Byron, excité par l'idée de faire une découverte au sujet de ces Patagons dont l'existence était depuis longtemps en Angleterre un sujet de conversation, sauta le premier à terre, et fut suivi par les officiers et les matelots bien armés, et s'y mit en état de defense. Alors les sauvages accoururent à eux, au nombre de deux cents environ, les re-

gardant avec l'air de la plus grande surprise, et souriant, en observant la disproportion de la taille des Anglais avec la leur. Le commodore leur ayant fait signe de s'asseoir, ils le firent; alors il leur passa au cou des colliers de grains d'émail et des rubans, et distribua à chacun un de ces petits colifichets. Leur grandeur est si extraordinaire, que, *même assis, ils étaient encore presque aussi hauts que le commodore debout* (Byron avait un mètre quatre-vingt-trois centimètres); *leur taille moyenne lui parut être d'environ huit pieds* (deux mètres soixante-six centimètres), et la plus haute de neuf pieds (trois mètres), et davantage.» Pernetty remarque qu'au dire même des Anglais, ceux-ci n'avaient employé aucune mesure pour s'assurer de la justesse de leur évaluation; mais il accepte comme bonne et valable l'assurance qu'ils donnent d'avoir plutôt diminué qu'exagéré la grandeur indiquée par eux. Il ajoute ensuite, toujours d'après les mêmes témoins, que la taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes, et que les enfants étaient dans la même proportion; et il termine par ce trait qui nous semblerait une hâblerie de touriste, si le grave et savant bénédictin n'en avait pris en quelque sorte la responsabilité en le racontant sérieusement: «Parmi les Anglais était le lieutenant Cummins; les Patagons paraissaient surtout le voir avec plaisir à cause de sa grande taille qui était de six pieds dix pouces (deux mètres vingt-sept centimètres). Quelques-uns de ces Indiens lui frappèrent sur l'épaule, et quoique ce fût pour lui faire caresse, leurs mains tombaient avec tant de pesanteur, que tout son corps en était ébranlé.» Banks, qui, deux ans plus tard, en 1766, accompagnait le capitaine Wallis dans son voyage autour du monde, renonçait pourtant au privilége si amplement exercé par ses prédécesseurs, et réduisait la taille des Patagons à des proportions beaucoup plus raisonnables. Le plus grand de ceux qu'il mesura n'avait, suivant lui, que six pieds sept pouces anglais (environ six de nos pieds); quelques autres six pieds cinq pouces, et le plus grand nombre de cinq pieds dix pouces à six pieds.

En résumé, et pour donner une idée des assertions contradictoires hasardées par les différents navigateurs sur ce problème si intéressant au point de vue physiologique, nous allons donner en quelques lignes le tableau de tous ces témoignages, en laissant de côté l'opinion des voyageurs qui ne se sont pas prononcés catégoriquement sur la question:

En 1520, Magellan, suivant le chevalier Pigafetta, dit: «*Notre tête touchait à peine à leur ceinture.*»

En 1526, Loaysa, d'après son historien Oviedo, dit treize palmes.

En 1578, Drake affirme, au contraire, qu'*il y a des Anglais plus grands que le plus haut Patagon.*

En 1579, Sarmiento parle de géants de trois varres, ou environ neuf de nos pieds.

En 1592, Cavendish se borne à dire que les Patagons sont grands et robustes.

En 1593, Richard Hawkins parle de véritables géants.

En 1615, Lemaire et Shouten, d'après des ossements trouvés en Patagonie, assurent que les habitants ont de dix à onze pieds de haut.

En 1670, Narborough et Wood, observateurs plus judicieux et plus dignes de foi, ne signalent qu'une taille moyenne.

En 1704, Carmon la porte à dix pieds français.

En 1745, les Pères Cardiel et Quiroga confirment l'opinion de Narborough et de Wood.

En 1764, Byron donne le chiffre de sept pieds anglais, c'est-à-dire, six pieds sept pouces français environ.

En 1766, Duclos-Guyot et la Giraudais donnent aux plus petits Patagons cinq pieds sept pouces français.

En 1767, Bougainville renchérit sur cette évaluation, et va jusqu'à cinq pieds dix pouces pour les plus petits. Commerson, son compagnon de voyage,

leur donne de cinq pieds huit pouces à six pieds quatre pouces (mesure française).

La même année, Wallis et Carteret assurent qu'ayant mesuré un des plus grands Patagons, ils trouvèrent six pieds sept pouces, ou un peu plus de six pieds français; mais que le plus grand nombre n'avaient que cinq pieds dix pouces à six pieds, c'est-à-dire, en moyenne environ cinq pieds cinq pouces français.

La même année encore, le jésuite Falkner affirme que ces Indiens ont rarement sept pieds anglais de haut, et que la plupart n'en ont que six, c'est-à-dire, moins de six pieds français.

En 1820, M. Gautier, armateur de baleinières, ne parle que de six pieds français.

Ce conflit d'opinions avait laissé le problème de la taille des Patagons dans la plus complète incertitude; mais, aujourd'hui, il est définitivement résolu : M. d'Orbigny, qui a vu un grand nombre de Patagons de différentes localités, après des observations rigoureuses et répétées, après une étude approfondie de cette race, a fixé la taille des plus grands à cinq pieds onze pouces, et la moyenne à cinq pieds quatre pouces. Cette appréciation est confirmée par le témoignage du capitaine King, dont les travaux sur toute l'extrémité de l'Amérique du Sud méritent une entière confiance, et qui voyageait en même temps que notre savant compatriote.

La moyenne de la taille des Patagons est donc bien réellement cinq pieds quatre pouces français; certes, c'est encore là une taille fort belle; mais elle n'a rien d'extraordinaire, car les habitants de quelques-uns de nos départements atteignent en moyenne le même chiffre.

Ainsi, il est constaté, une fois pour toutes, que les Patagons sont remarquablement grands, mais que ce ne sont pas des géants, dans la véritable acception de ce mot.

Ce qui distingue particulièrement les Patagons des autres indigènes et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et herculéennes. Ils ont la tête grosse et un peu aplatie par derrière; la face large et carrée, les pommettes peu saillantes, les yeux horizontaux et petits; leur front, leurs sourcils, et les lèvres épaisses qui bordent leur grande bouche, sont tellement saillants, qu'une ligne perpendiculaire tirée du front aux lèvres effleurerait à peine le nez; celui-ci est épaté et à narines ouvertes. Malgré ce portrait peu flatteur, on trouve quelques-unes de ces figures qui ne sont point par trop désagréables. Les jeunes femmes ont même une expression spirituelle qui annonce chez elles de la vivacité, de la douceur, et les rend quelquefois passables. Elles jouissent de certains avantages qui seraient à coup sûr enviés par nos dames: elles ont la main et le pied petits; leur taille ne manque pas d'une certaine élégance, et quelque vieilles qu'elles meurent, elles emportent toutes leurs dents, un peu usées sans doute, mais bien rangées, bien égales, et surtout d'une blancheur extraordinaire.

Le teint des Patagons ressemble plus à celui des mulâtres qu'à la couleur du cuivre rouge, dont on leur a fait les honneurs, et peut-être la blancheur de leurs dents est-elle ainsi plus apparente que réelle (*).

Costume. Le costume de ces Indiens se compose de fourrures. La peau du guanaque est celle qu'ils préfèrent pour cet usage; les parties du dessous du cou et des jambes sont seules employées, parce que la laine en est plus douce et plus soyeuse. Ils en réunissent plusieurs au moyen de ten-

(*) M. d'Orbigny n'a pas jugé à propos de compléter le portrait physique des Patagons par l'examen phrénologique de leur tête. Cependant la phrénologie tient aujourd'hui une trop large place dans la physiologie générale pour qu'on puisse sans inconvénient se dispenser de la faire entrer comme élément essentiel dans l'étude des races humaines d'un continent.

dons d'autruche, dont ils se servent en guise de fil, et parviennent à en composer de vastes manteaux carrés. Le renard et la mouffette sont également mis à contribution ; mais comme la fourrure qu'ils donnent est beaucoup moins chaude que celle du guanaque, et que le Patagon passe sa vie entière dans son manteau, la peau de ces deux animaux constitue leurs vêtements de luxe. Tout, sous cet âpre climat, devant être calculé pour l'utilité, le côté du poil et le côté de la peau sont tour à tour, et suivant la température, mis en dedans ou en dehors. Afin que le côté de la peau présente un aspect moins repoussant, les Patagons le décorent de dessins de couleur rouge qui figurent des espèces de grecques. Indépendamment de ce manteau, ils portent un vêtement composé également de fourrures, et qui, attaché autour de la taille, se termine en pointe par-devant, pour passer entre les cuisses, et remonter s'attacher par derrière. Ce costume peu chargé est complété par des espèces de bottes formées d'un morceau de peau, relevé et fixé autour de la cheville. Leurs cheveux, longs et noirs, sont presque toujours attachés sur la tête avec un cordon de cuir ou un ruban de laine. Le tatouage ne leur est pas connu. « Cependant leur figure, dit M. d'Orbigny, reste rarement de sa couleur naturelle ; le plus souvent ils se la peignent en rouge, en noir ou en blanc, tout en suivant certaines règles pour l'application de ce fond d'un nouveau genre. Le rouge occupe presque toujours l'espace compris entre les yeux et la bouche, à l'exception d'un espace d'un pouce, au-dessous de la paupière inférieure, consacré au noir. Le blanc forme une tache au-dessus de chaque œil. Les femmes mettent aussi les mêmes couleurs, à l'exception du blanc, qui m'a paru réservé pour le costume de guerre. Jamais un Patagon ne marche sans avoir plusieurs petits sacs de peau contenant les couleurs qui lui servent à se parer. Le costume des femmes comporte un ajustement de plus que celui des hommes. Elles ont, avec le manteau et la pièce de devant qu'elles ne font point remonter par derrière, une autre pièce semblable qui s'étend des aisselles aux genoux. Elles portent leurs cheveux tantôt flottants sur leurs épaules et séparés seulement sur le front, tantôt réunis en deux cordes ou tresses qui retombent sur chaque épaule, et auxquelles elles suspendent ce qu'elles peuvent rassembler de plus précieux en menus objets de verroterie, entremêlés de petites plaques de cuivre et de monnaie. Elles ont emprunté au luxe moins barbare des Araucans des boucles d'oreilles en argent, de près de quatre-vingt-un millimètres de diamètre, ornées de morceaux d'argent carrés et extrêmement lourds. Comme presque tous les peuples d'Amérique, les Patagons s'épilent avec soin la barbe ; aussi voit-on les hommes continuellement armés d'une petite pince en argent, avec laquelle ils s'arrachent les poils qui poussent. »

Caractère. Les voyageurs ne sont point d'accord sur le caractère des Patagons : les uns les ont vus humains et sociables ; d'autres les accusent de perfidie et de cruauté. Il nous semble, d'après les divers récits que nous avons consultés, que ce peuple est du moins susceptible de civilisation, puisque, malgré le peu de rapports continus qui existent entre les Espagnols et les naturels du Nord, on remarque une différence notable entre ceux-ci et les indigènes du Midi. En attendant que l'éducation ait effacé leurs vices et leurs défauts naturels, on leur reproche d'être faux, arrogants et enclins au vol. Leur discrétion est, dit-on, à toute épreuve, surtout lorsqu'il s'agit d'un secret qui intéresse la sûreté de leur tribu ; cette dernière qualité nous rend moins sévère pour des imperfections qu'on retrouve bien autrement choquantes au milieu de notre civilisation, sans qu'elles soient compensées par la même vertu.

Mœurs et usages. La paresse des Patagons est extrême : ils ne s'occupent que de leurs armes, et passent leur temps dans une stupide oisiveté. Ils

n'ont aucune aptitude pour la pêche; les habitants de la Terre-du-Feu sont les seuls navigateurs de toute la pointe de l'Amérique méridionale. Chasseurs, et partant nomades, ils n'ont aucune industrie, tandis que les Araucanos sont beaucoup plus avancés sous ce rapport et leur fournissent le peu de tissus de laine dont ils font usage. Ils excellent pourtant dans l'arrangement des manteaux dont nous avons parlé, et les préparations qu'ils font subir aux tendons d'autruche pour en faire du fil, indiquent chez eux une certaine habileté manuelle. La conséquence de cette paresse et de cette sorte de dédain pour ce que nous appelons le confortable, est une malpropreté inimaginable. Ils ne balayent jamais leurs huttes ou toldos, faites de branches plantées en rond, retenues par le haut et couvertes de peau de guanaques; quand les immondices qui finissent par s'y amonceler les incommodent, ils l'enlèvent et vont porter leur demeure plus loin. Ils ne se baignent que durant les chaleurs, et uniquement dans le but de se rafraîchir. « Ils n'ont soin que de leur figure et de leurs cheveux : de la première pour la couvrir de couleurs mélangées et de graisse de jument, et des seconds, pour les peigner avec une espèce de brosse de racine (*). »

Les amusements des Patagons sont très-bornés. Indépendamment d'un jeu pour lequel ils se servent de dés semblables à ceux qu'on emploie au trictrac, ils en ont un autre exclusivement réservé aux jeunes gens, et que les Araucans désignent sous le nom de *pilma*. En voici la description : « Les joueurs se rangent sur deux lignes, vis-à-vis les uns des autres; un champion de chacune d'elles est muni d'une balle de peau remplie d'air; l'un la tient du côté gauche et l'autre du côté droit, et bientôt ils commencent à jeter ensemble leur balle, non devant eux, comme on le fait ordinairement, mais en arrière du corps, de manière à ce que, pour qu'elle revienne librement en avant, ils doivent immédiatement lever la jambe gauche; ils reçoivent la balle dans la main, et la renvoient à l'adversaire, qu'ils doivent atteindre au corps, sous peine de perdre un point; ce qui oblige le vis-à-vis à faire, pour l'éviter, mille contorsions, se baissant ou sautant, afin que la balle ne le touche pas et sorte du cercle, ce qui fait perdre deux points au premier joueur, alors obligé d'en sortir lui-lui-même pour l'aller chercher. Si, au contraire, le second est touché, il faut qu'il saisisse la balle et la renvoie au premier joueur, qu'il doit aussi frapper, sous peine de perdre lui-même une marque; puis c'est à celui qui suit, du côté opposé, à recommencer. On sent bien qu'un telle combinaison doit amener les mouvements les plus singuliers, tant de la part de ceux qui jettent la balle sous la jambe, que de ceux qui cherchent à se plier, comme des serpents, pour l'éviter; ce qui leur fait prendre les postures les plus grotesques, aux grands éclats de rire du parti opposé. Les Indiens déploient au jeu du pilma la joie bruyante de nos écoliers : rien de plus plaisant alors, d'un peu loin, que les contorsions que font les joueurs en faisant leurs gambades et en agitant les bras et les jambes; on prendrait vraiment cet exercice pour une danse. Il a, sans doute, été inventé par eux pour se réchauffer, pendant l'hiver, au sein des régions glacées qu'habitent quelques-unes de leurs tribus; mais dans le mois de février, au milieu du jour, par une chaleur excessive, on ne conçoit pas comment ces athlètes peuvent y résister. » La balle, ajoute notre auteur, est donc de tous les pays. Il l'a en effet retrouvée sous le nom de *guatoroch* dans la province de Chiquitos, en Bolivie, où ce jeu est devenu une joute très-compliquée, ayant ses juges, ses fanfares, son public nombreux, et tout ce qui peut lui donner de la pompe.

Le Patagon n'est pas fort délicat sur le choix de sa nourriture. Crue ou cuite, la viande, surtout la chair de jument, lui est également bonne. Il

(*) D'Orbigny.

mange énormément, mais il est capable de supporter un long jeûne. La graisse et le suif le plus rance sont ses mets de prédilection, comme le beurre fort est l'aliment le plus recherché des Islandais, et l'huile la plus grossière le régal des Esquimaux.

Les armes offensives des Patagons consistent en un arc et des flèches. L'arc, long de quatre-vingt-dix centimètres, est sans aucun ornement : il est fabriqué avec du bois blanc fortement recourbé, et muni de cordes faites avec des tendons d'animaux. Les flèches, en bois et très-courtes, sont garnies à une de leurs extrémités de plumes blanches d'oiseaux de mer courtes et roides ; l'extrémité opposée est armée d'un fragment de silex, ou pierre à fusil, artistement taillé en fer de flèche, avec deux crocs recourbés en sens inverse. Cette pointe est faiblement attachée, de sorte que quand on cherche à retirer le trait de la blessure, elle s'élargit considérablement et le dard se sépare de la hampe. Ils s'en servent avec une adresse merveilleuse. Ils font usage aussi d'un javelot assez court, et d'une fronde des plus simples, faite en peau, élargie vers la moitié de sa longueur pour recevoir la pierre qu'ils lancent à une grande distance et avec une dextérité presque sans égale. Mais, de toutes leurs armes, la plus redoutable est celle qu'ils appellent *bolas* : elle consiste en deux pierres, du poids d'environ une livre chacune, recouvertes de cuir et attachées aux deux bouts d'une corde de sept à huit pieds de long. Pour s'en servir, ils tiennent une des pierres dans la main, font tournoyer l'autre au-dessus de leur tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante, et la dirigent alors en lâchant la première ; on les a vus atteindre des deux pierres à la fois et à une distance assez considérable, un but d'un pouce à quinze lignes de diamètre. Ils s'en servent encore comme d'une espèce de piége à la chasse; mais alors les bolas sont doubles, et même triples, et ils les lancent de manière à ce que les cordes s'embarrassent dans les jambes de l'animal qu'ils poursuivent, et leur livrent le gibier sans blessure.

Ils se servent souvent de feux comme signes télégraphiques, et s'avertissent, par ce moyen, à des distances considérables, des dangers qui les menacent. Cette coutume est, au surplus, commune à un grand nombre de peuples.

Leurs armes défensives sont appropriées aux moyens d'attaque, et contribuent singulièrement à rendre les Patagons hideux. « Au jour du combat, ils restent presque nus, avec leur espèce de ceinture de cuir à laquelle sont attachées leurs armes; mais les grands guerriers, ou les chefs, sont couverts d'une armure assez originale qu'ils ont empruntée aux Aucas. Ils s'affublent d'une longue cuirasse à manches, ressemblant à une ample chemise, et composée de sept à huit doubles d'une peau souple parfaitement préparée, peinte en dessus en jaune, et munie d'une large bande rouge sur la ligne médiane; le col de cette cuirasse s'élève jusqu'au menton et couvre une partie de la figure. Avec cette armure, ils portent une espèce de casque formé de deux peaux épaisses cousues ensemble, représentant un grand chapeau à larges bords, surmonté d'une crête d'arrière en avant, orné de plaques d'argent ou de cuivre, attaché par derrière au col de la cuirasse, et retenu par devant au moyen d'une mentonnière en cuir (*). » La cuirasse descend jusqu'aux genoux et est fort gênante à cheval. Ceux qui n'en portent pas, ou qui n'ont pas le droit d'en porter, laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules. En dépit de cet appareil belliqueux, les Patagons sont loin d'être aussi redoutables que les Araucans. Malgré leur haute stature et leur force physique, ils sont les plus pusillanimes de tous les peuples de ces contrées. Ils en ont été la terreur, cependant; mais décimés par une maladie épidémique de 1809 à 1811, et attaqués ensuite par les Araucans, qui en firent un horrible massacre, ils ont perdu à la fois leur

(*) D'Orbigny.

courage et leur importance nationale.

Les Patagons ne sont donc pas fort redoutés de leurs voisins. En temps de guerre, ils déploient la ruse et l'astuce dont tous les sauvages de l'Amérique font preuve. Ils n'attaquent jamais sans que le chef ait fait préalablement une longue harangue pour exciter l'ardeur de ses compagnons. Il faut aussi, et avant tout, qu'ils reconnaissent la position de l'ennemi, et ils envoient, à cet effet, des éclaireurs à dix ou douze lieues de distance. Cette précaution et l'usage des surprises constituent pour eux tout l'art de la guerre. Quand ils veulent assaillir leurs adversaires à l'improviste, ils se montrent d'une patience et d'une adresse merveilleuses; ils attachent leurs chevaux au loin, afin de ne laisser aucune trace de leur passage; ils se traînent souvent sur les pieds et sur les mains, et rampent même quelquefois sur le ventre, de peur d'être aperçus. Pour entendre le moindre bruit, ils appliquent leur oreille contre terre, et ils distinguent approximativement le nombre des guerriers qu'ils auront à combattre. Quand ils sont suffisamment préparés, ils attendent le retour de la nuit, et dès que la lune est levée, ils tombent avec fureur sur leurs ennemis, qu'ils égorgent sans pitié, ou sur les bestiaux, qu'ils emmènent. Ces surprises n'ont jamais lieu qu'au temps des pleines lunes, parce qu'alors les assaillants n'ont pas à craindre de funestes erreurs, et qu'ils ont, en cas d'échec, deux jours et deux nuits de marche non interrompue. On reconnaît dans ces ruses de guerre les habitudes et l'admirable instinct des Américains de l'hémisphère boréal; seulement ceux-ci portent l'adresse et l'habileté à un degré beaucoup plus remarquable. Cooper, dans ses *Derniers Mohicans* et dans sa *Prairie*, a merveilleusement décrit les singulières pratiques des Indiens du haut Mississipi, en temps de guerre; et ce que les voyageurs nous ont appris de la circonspection et de l'intelligence des indigènes du Canada, dans les mêmes circonstances, prouve que les naturels du Sud pourraient encore, en cette matière, recevoir des leçons des Hommes Rouges.

Les Patagons, il y a moins d'un siècle, combattaient encore à pied. Le cheval, en effet, n'est pas originaire de l'Amérique; il y a été naturalisé par les Européens, à qui les Indiens ont emprunté, avec une supériorité merveilleuse, le moyen de maîtriser ce superbe animal et de s'en servir utilement. Aujourd'hui, les Patagons du Nord sont presque inséparables de leurs montures, si bien que la plupart des voyageurs ne les ont vus qu'à cheval. Les selles dont ils se servent n'ont rien de remarquable. Les étriers sont de bois, et à peine assez larges pour recevoir le gros orteil; ils sont même quelquefois remplacés par un nœud qui sert de point d'appui et qui passe entre le gros doigt et le second. Les éperons sont faits le plus souvent de deux petits morceaux de bois mobiles réunis par une courroie. La selle des femmes est bien différente : « Elle consiste en deux rouleaux de joncs, recouverts d'une peau très-mince et ornés de peintures variées. Lorsqu'une Indienne veut seulement se promener, elle ne met sur son cheval qu'un morceau de cuir sur lequel elle s'assied. Elle a un étrier des plus singuliers et pour lequel elle épuise tout le luxe que lui permet sa position. Cet étrier, nommé *kéka-kénohué*, est commun à toutes les Indiennes des parties australes des Pampas; il consiste en une forte pièce de tissu de laine, ornée de couleurs vives, et large de trois à six pouces, dont les deux extrémités, réunies ensemble et fixées par le tissu même, viennent se séparer ensuite pour former des franges en dehors de leur jonction. Il est passé au cou du cheval et pend sur sa poitrine; quand l'Indienne veut monter, elle y pose un pied, tout en saisissant une poignée de crin au garrot, et se trouve ainsi, d'un saut, sur le dos de sa monture, où elle reste comme encaissée entre les deux bourrelets, les genoux très-élevés et les jambes pendantes en avant;

position des plus gênantes, mais qui ne l'empêche pas de galoper aussi vite que les hommes. Souvent dans ces promenades elle se couvre de son chapeau de voyage, ressemblant à un très-large plat renversé, formé de jeunes pousses de saule et de laine artistement croisées, et qu'elle orne quelquefois de plaques d'argent ou de cuivre; ce chapeau singulier nommé *joa*, presque toujours réservé pour les voyages, est fixé derrière la tête par deux petits fils attachés aux cheveux et par une mentonnière qui passe sous la gorge (*). »

La polygamie n'est pas en usage parmi les Patagons comme chez les Araucans. Le mari n'abandonne jamais sa femme légitime; un homme ne peut même quitter une concubine que quand il n'en a pas d'enfants. Si, dans une guerre, il fait des captives, elles deviennent les domestiques et non les rivales de sa femme. Les maris sont excessivement jaloux, et punissent très-sévèrement la moindre infidélité. Mais, jusqu'au mariage, les femmes jouissent d'une liberté entière.

Les Patagones sont d'une chasteté remarquable; elles ne vont jamais nues, même avant l'âge nubile.

« Pour satisfaire à un usage commun aux Patagons, aux Araucans et aux Puelches, dit le savant naturaliste qui a répandu tant de lumière sur ces contrées, dès qu'une jeune fille s'aperçoit des premiers indices de sa nubilité, elle en prévient sa mère ou sa plus proche parente; celle-ci en avertit le chef de la famille, qui choisit immédiatement sa jument la plus grasse, afin d'en régaler ses amis. La jeune fille est placée au fond d'un *toldo* (tente) nommé *puéténuca*, séparé des autres et décoré à cet effet; là, sur une espèce d'autel, elle reçoit les visites successives de tous les Indiens et Indiennes de la *tolderia*, qui viennent la féliciter d'être femme et recevoir d'elle un morceau de la jument proportionné à leur rang ou à leur degré de parenté. Aussitôt que tous les visiteurs sont venus, et que personne n'ignore dans la tribu que la jeune Indienne est nubile, on l'assied sur une mante de laine que sa mère prend par devant, sa plus proche parente par derrière, et, ainsi soulevée, on la promène, tandis qu'une vieille femme remplissant les fonctions de devin ou de prêtre, marche en tête en chantant, sans doute pour conjurer le malin esprit. Ce cortége s'achemine lentement vers un lac voisin, sans que personne le suive; la prêtresse entre la première dans l'eau, prend un peu d'eau et la jette en l'air, en parlant longtemps, sans doute afin de prier le dieu du mal de protéger la jeune Indienne dans sa nouvelle position. Les autres femmes entrent aussi au sein de la lagune; la conjuration terminée, elles y plongent la jeune fille à trois reprises différentes, l'essuient bien, étendent quelques pièces de tissus à terre sur la rive, l'y couchent, en la couvrant de ce qu'elles ont de meilleur; puis, plus tard, lorsque la prêtresse a terminé et recommencé ses prières, la néophyte revient vers la toldéria, où, dès lors, elle doit jouer un rôle. » Cette coutume est générale parmi les peuples de l'Amérique méridionale, seulement, les cérémonies diffèrent suivant les pays. « Les Guarayos, par exemple, la signalent en imprimant de profondes cicatrices sur la poitrine de la patiente. Les Yuracarès du pied oriental des andes de Cochabamba, plus insensibles aux maux physiques, non-seulement lui couvrent les bras de blessures, mais encore s'en font à eux-mêmes et à tous les membres de la famille. Les animaux domestiques ne sont pas exempts de sanglants stigmates, et ainsi la fête, qui a lieu ordinairement à la suite de jeûnes, se passe en libations et se termine par cette scène barbare. »

« Lors du mariage, le prétendant est obligé de faire des cadeaux aux parents de la future, qui souvent même fixent le prix qu'ils veulent de leur fille; et, s'il n'est pas au-dessus de la fortune de l'Indien, tout s'arrange facilement; bien entendu qu'il n'est pas question de la conduite passée de la future : comme il est reconnu qu'elle

(*) D'Orbigny.

est maîtresse de sa personne, on ne s'occupe nullement de ce qu'elle a fait, n'étant obligée d'être fidèle qu'à son mari. Dès que les parties sont d'accord, la mère de la future et ses amis construisent le toldo de mariage que doit occuper le nouveau ménage; on y renferme les deux époux, puis tous les devins et parentes se réunissent autour. Les devins commencent par donner des conseils au mari, sur la conduite qu'il doit tenir avec sa femme, sur ses devoirs, puis en font autant à celle-ci, en lui prêchant surtout la soumission. Une fois que tous les conseils sont donnés, les devins avec les parentes chantent et dansent autour de la tente, tout en exécutant une musique diabolique avec de grandes calebasses, ou en soufflant dans de grandes coquilles. Les hommes, dans cet intervalle, allument un grand feu et font rôtir de la viande, dont ils offrent de temps en temps quelques petits morceaux aux époux, en leur faisant encore de nouvelles recommandations. La nuit se passe ainsi, et, le lendemain matin, ils ne sont considérés comme définitivement mariés que lorsque tous les habitants de la toldéria les ont visités au lit. Aussitôt après, la nouvelle épouse aime à se parer de tout ce qu'elle a reçu de plus précieux de son mari : ainsi elle prend ses énormes boucles d'oreilles, et la plus grande jouissance qu'elle puisse éprouver, c'est si son mari, à l'exemple des Aucas, lui a donné un bonnet fait de perles de verre de couleur, enfilées dans des tendons d'autruche et réunies par mailles, comme des filets. Les bijoux consistent en verroteries; si elle a un cheval, elle le selle, l'orne de tout ce qu'elle possède, et va ainsi se promener, étalant toutes ses richesses aux yeux de ses voisins.

« Lorsqu'une femme s'échappe de la tente de son mari, pour aller retrouver un amant aimé et vivre avec lui, l'époux, s'il est d'un rang supérieur ou s'il a des amis plus puissants que le ravisseur, se fait rendre sa femme; mais si, au contraire, celui-ci est dans une position plus élevée, le mari doit patiemment se voir enlever sa compagne sans se plaindre. Le plus souvent les intéressés entrent en composition, et s'arrangent moyennant quelques cadeaux. »

Les femmes font tout, excepté la chasse et la guerre; leurs occupations sont multipliées et leur condition est très-dure, même pendant leur grossesse. Lorsqu'elles accouchent, à peine leur accorde-t-on deux ou trois jours de repos. Une devineresse leur sert de sage-femme, et la naissance de l'enfant est quelquefois célébrée par des chants, des danses et des festins; souvent même des conjurations contre le mauvais esprit ont lieu dans ces circonstances. Les Patagons aiment leurs enfants jusqu'à l'adoration : ils sont pour eux d'une faiblesse si extraordinaire, qu'on a vu des tribus, sur le simple vouloir d'un enfant, abandonner un parage, ou y séjourner plus qu'elles ne devaient le faire.

S'il est un fait digne de remarque, c'est l'unanimité des peuples pour rendre hommage à la mémoire des morts. Le sauvage l'emporte même ici sur l'homme civilisé : il s'occupe du mort, rien que du mort; pour lui seul la tombe et les cérémonies funèbres, pour lui seul l'énergique expression d'une douleur véritable. Il ne comprend pas le faste du désespoir, et ne concevrait pas davantage le despotisme de ce que nous appelons les convenances.

« Les Patagons conservent longtemps la mémoire de ceux qu'ils ont aimés, et souvent on les entend se lamenter et retracer les vertus et les bonnes qualités du défunt. Dès qu'un chef de famille meurt, les amis se peignent de noir et viennent successivement consoler sa veuve et ses enfants. Le corps du défunt est immédiatement dépouillé de ses vêtements par les parents; puis, tandis qu'il est encore chaud, on lui place les jambes de manière à lui mettre les genoux au menton, les talons à la partie inférieure du tronc, et on lui croise les bras sur les jambes. Aussitôt après, une partie de ce qui lui a appartenu est brûlé en signe de deuil. Sa demeure est anéantie; sa femme

et ses enfants sont dépouillés de tout ce qui ne leur est pas propre; et la veuve, sans asile, souvent presque nue, attend, aux environs, que quelques parents viennent lui donner des vêtements. Elle se barbouille de suite la figure de noir, se coupe les cheveux de devant, peigne les autres qu'elle laisse tomber sur les épaules, et se renferme dans une vieille tente, d'où, pendant une année, elle ne sort pas, gardant des habits lugubres, la figure teinte en noir, sans pouvoir se la laver qu'une année après, et astreinte dans cet intervalle à la conduite la plus austère. La moindre infraction à cet usage serait, pour la mémoire du défunt, un affront que les siens auraient le droit de punir par la mort de la coupable et de son complice.

« Lorsque le corps du défunt est ainsi ployé, que sa tente est brûlée, ses proches immolent à ses mânes tous les animaux qui lui ont appartenu : ses bestiaux sont tués dans la campagne, ainsi que ses chevaux, et aucun Indien ne mange de leur chair; ses chiens même, fidèles compagnons de sa chasse, sont aussi égorgés; on ne réserve que son meilleur cheval, destiné à porter son corps jusqu'à la sépulture, avec ses armes et ses bijoux, qui doivent être ensevelis avec lui. Ses fils ou ses neveux l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure; ils marchent au loin dans la campagne, surtout lorsqu'il y a aux environs une nation différente de la leur, ou des chrétiens, afin de ne pas être aperçus d'eux. Dès qu'ils se croient seuls et assez éloignés pour ne pas être dépistés, ils creusent une fosse circulaire, de deux pieds de diamètre tout au plus, et assez profonde pour que le corps, déposé assis, puisse avoir quelques pieds de terre sur la tête (*). Ils enterrent avec lui ses armes, ses éperons d'argent, ses meilleurs vêtements, afin qu'il les retrouve dans l'autre vie, le recouvrent de terre, et immolent ensuite le coursier sur sa tombe, afin qu'il l'ait lorsqu'il voudra s'en servir; puis ils reviennent tristement, en faisant de grands détours, pour ne pas indiquer où ils sont allés. Ces précautions sont des plus nécessaires, car si dans la même tolderia un Indien n'était pas assez hardi pour aller profaner la tombe de son frère, de son ami, les autres tribus, toujours peu scrupuleuses sur ce point, et surtout les chrétiens qui peuvent se trouver parmi elles ou aux environs, ne manqueraient pas de rechercher ces tombes, afin d'en enlever les vêtements et les ornements d'argent qu'on y place; violence qui souvent, entre les nations, amène des rixes et des haines mortelles. Comme tous les troupeaux, tous les chevaux sont au chef de la famille, lorsqu'une Indienne meurt avant son mari, on ne peut anéantir que ce qui lui appartient en propre, ce qui se réduit à des habits et à quelques ornements, en y joignant ce qu'on met avec elle dans la tombe. On fait, au reste, absolument la même cérémonie; mais le veuf ni les enfants ne portent aucun deuil extérieur, et le premier peut se remarier immédiatement, si bon lui semble. »

PATAGONS DU SUD. M. d'Orbigny n'ayant visité que le nord et le nord-est de la Patagonie, et ses observations ayant porté plus particulièrement sur l'espace compris entre les quarantième et quarante-deuxième degrés de latitude sud, nous croyons devoir, afin de rendre notre travail plus complet, rassembler les renseignements que nous fournissent Wallis et Parker King sur les naturels de l'extrémité méridionale.

La taille des Patagons du Sud ou

(*) M. d'Orbigny contredit ici l'opinion de Falkner (Description des terres magellaniques), qui dit que les Patagons et les Aucas font des squelettes du corps de leurs morts, et qu'ils les transportent au loin. La coutume dont parle M. d'Orbigny paraît être commune à la tribu des Moluches. Toutefois les voyageurs ajoutent que, parmi les Moluches, une femme âgée est chargée d'ouvrir chaque année le caveau, et non pas la fosse où a été déposé le corps, de nettoyer et d'habiller celui-ci.

Inaken paraît être la même que celle des indigènes du Nord. Ceux que le capitaine King vit à la baie Grégoire avaient de cinq à six pieds anglais; la largeur de leurs épaules et la longueur de leur buste leur donnaient au premier coup d'œil l'apparence d'une race vraiment gigantesque; mais, quand leurs manteaux de fourrure s'entr'ouvraient, on s'apercevait que la partie inférieure de leur corps n'était nullement en harmonie avec les proportions de la partie supérieure. Leurs cuisses et leurs jambes étaient courtes et grêles(*); c'est à cette conformation qu'ils doivent de paraître à cheval beaucoup plus grands qu'ils ne le sont réellement.

King mesura la tête et les épaules d'un Patagon, et voici le résultat de ses observations :

Du sommet du crâne à l'extrémité supérieure des yeux........	4 po.
Au bout du nez.........	6
A la bouche.............	7
Au menton..............	9
Largeur de la tête entre les tempes....................	7 1/2
Largeur des épaules.....	18 1/2

« La tête d'un autre Patagon, ajoute le capitaine King, était longue et aplatie au sommet, le front large et élevé, mais couvert de cheveux jusqu'à la distance d'un pouce et demi de l'arcade sourcilière, qui était presque entièrement nue. Les yeux étaient petits, le nez aplati, la bouche très-fendue, les lèvres épaisses, le cou court, les épaules très-larges, les bras peu musculeux, ainsi que les cuisses et les jambes. La poitrine était haute et bien développée. La taille de l'Indien était de près de six pieds. »

(*) M. d'Orbigny dit n'avoir pas observé cette disposition physique chez les Patagons du Sud; ce qui nous fait conjecturer que les naturels qui se sont donnés à lui pour des hommes de la partie méridionale, n'en étaient pas réellement. Le capitaine King et ses compagnons de voyage sont trop bons observateurs pour qu'on puisse révoquer en doute l'exactitude de leur remarque.

On voit qu'il n'y a pas grande différence, quant au physique, entre les naturels du Sud et ceux de la partie septentrionale. Le trait caractéristique des premiers est la ténuité des membres inférieurs.

Les toldos des Inaken sont de forme rectangulaire : ils ont dix ou douze pieds de long, dix de large, sept de haut sur le devant, et six seulement sur le derrière. Le plan de ces sales demeures est formé par des perches fixées dans le sol, et fourchues à leur extrémité supérieure pour soutenir les chevrons qui supportent le toit. Le toldo est couvert de peaux si bien cousues les unes aux autres, qu'elles sont presque impénétrables à la pluie et au vent. Les pieux et les chevrons ne se trouvant pas facilement, les naturels les emportent et les traînent après eux dans toutes leurs excursions. Quand ils ont atteint le lieu de leur bivouac et choisi l'endroit le moins exposé au vent, ils creusent des trous avec une barre de fer ou un morceau de bois pointu, et y plantent les pieux. Comme tout l'ensemble et la toiture sont faits d'avance, la hutte est achevée en très-peu d'instants.

Le centre du toldo est occupé par le foyer. On a observé que les Patagons du Nord ne regardent jamais le feu comme les Européens, mais qu'ils lui tournent le dos, afin de mieux voir ce qui se passe autour d'eux. Les voyageurs qui ont été en rapport avec les habitants de la partie Sud, ont attribué, au contraire, non-seulement à la fumée, mais encore à la vue du feu, les maladies d'yeux, presque générales parmi ces Indiens. Nous ne prononcerons pas sur cette question peu importante.

La polygamie est fréquente parmi les Patagons du Sud; ils achètent les femmes très-jeunes. Ils donnent en échange du grain, des cascabels (petites sonnettes), des vêtements ou des chevaux. Elles sont vêtues, comme les hommes, de peaux de guanaques. La mante qu'elles se font de la dépouille de cet animal est retenue par-devant au moyen d'une épinglette d'argent;

leurs cheveux sont disposés comme ceux des Indiennes du Nord.

Les naturels du Sud enterrent leurs morts autrement que ceux du Nord. Ceci résulte de la description suivante que Parker King donne de la tombe d'un enfant près de la baie Grégoire : « C'était un monceau conique de branches sèches et de broussailles, ayant dix pieds de haut et vingt-cinq de circonférence, le tout entouré de bandes de cuir. Le sommet de la pyramide était couvert d'un morceau d'étoffe rouge, orné de clous de cuivre, et surmonté de deux bâtons supportant des drapeaux rouges et des sonnettes qui, agitées par le vent, ne cessaient de tinter. Un fossé de deux pieds de large et d'un pied de profondeur était creusé autour du tombeau, excepté à l'entrée qui avait été remplie de buissons. En face de cette entrée étaient étendues les peaux de deux chevaux, récemment tués, lesquelles étaient soutenues par quatre pieux. Les têtes des chevaux étaient ornées de clous de cuivre, semblables à ceux du sommet de la pyramide. Enfin, en dehors du fossé on voyait six bâtons portant chacun deux petits drapeaux l'un au-dessus de l'autre. »

En faisant même la part de l'influence des mœurs espagnoles sur celles des indigènes de la baie Grégoire, parmi lesquels il s'en trouve qui viennent des Pampas, il n'en est pas moins constant, d'après cette curieuse description, que les Patagons méridionaux ne se bornent pas à inhumer leurs morts dans des fosses circulaires. Peut-être cette différence tient-elle à ce que les tribus du Midi n'ayant rien à craindre des Aucas et des chrétiens, elles peuvent marquer par des monuments grossiers la place où reposent les objets de leur affection.

Les Patagons du Sud, qui n'ont pas encore appris à leurs dépens combien le voisinage des Européens est dangereux, sont plus affables et plus familiers que ceux des autres parties du pays. Ceux qui habitent les bords du détroit de Magellan accueillent les étrangers avec cordialité; mais, lorsqu'ils sont en nombre, ils imposent aux visiteurs un large tribut de tabac, de pain, de fusils, de poudre, de balles et d'autres articles dont ils raffollent. On raconte que l'équipage d'un shooner de commerce anglais ayant abordé à la baie Grégoire, en 1834, refusa aux Patagons les objets qu'ils désiraient. Le capitaine eut la malencontreuse idée d'aller à terre; aussitôt les indigènes se saisirent de sa personne, et le retinrent prisonnier jusqu'à ce que le contingent de pain et de tabac fût livré.

La confiance et la familiarité ne sont pas le seul trait caractéristique des Patagons méridionaux ; il en est un autre qui ne doit pas être passé sous silence : c'est l'espèce d'indifférence et d'apathie qu'ils témoignent dans toutes les circonstances où la curiosité instinctive des hommes du Nord serait vivement excitée. Le capitaine Wallis raconte que, lors de son voyage au détroit de Magellan, il fit amener plusieurs Indiens à son bord, et ne put parvenir à éveiller chez eux le moindre sentiment de surprise : « Je les menai dans toutes les parties du vaisseau, dit-il; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivants que nous avions à bord. Ils examinaient avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée et les dindons. Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtements, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui en demanda. Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir. Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Je leur montrai les canons; ils ne témoignèrent pas avoir connaissance de leur usage. Je fis mettre les soldats de marine sous les armes et leur fis exécuter une partie de l'exercice : à la première décharge de mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement et de terreur; mais voyant

que nos gens étaient de bonne humeur et qu'ils n'avaient d'ailleurs reçu aucun mal, ils reprirent bientôt leur gaieté, et entendirent sans grande émotion une deuxième, puis une troisième décharge. »

Mais quittons les détails, pour rentrer dans les généralités communes aux tribus des deux régions.

Croyances religieuses. Superstitions. On trouve chez les Patagons, en fait de culte et de notions religieuses, les disparates les plus étranges. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et, comme les anciens peuples du nord de l'Europe et ceux qui couvrent encore une grande partie de l'Asie, ils se figurent un paradis matériel, une autre vie matérielle, une autre terre enfin où les suivront les mêmes passions et les mêmes besoins. Comme ces peuples, ils ensevelissent avec le mort, ainsi que nous l'avons dit, tout ce qui pourra lui être utile dans cet autre monde et l'y mettre en position d'y faire meilleure figure; ils adorent en définitive un seul être qui, sous le nom d'*Achekenat-Kanet*, est tour à tour pour eux le génie du bien et le génie du mal, et qu'à ces divers titres, ils conjurent ou consultent; ils paraissent avoir de lui une si haute idée, qu'ils ne le représentent sous aucune forme et sourient de pitié à la vue des objets de notre culte. Cependant, chose bizarre, ils ont aussi leur fétichisme : qu'ils rencontrent un obstacle, et ils lui adressent leurs supplications; qu'ils aperçoivent quelque accident physique, et il devient pour eux l'objet de manifestations religieuses qui constituent un véritable culte. M. d'Orbigny en cite un exemple singulier : « S'ils voyagent, dit-il, et que, passant près d'une rivière, ils aperçoivent quelques gros morceaux de bois emportés par les eaux, ils les prennent pour des divinités malfaisantes, ils s'arrêtent pour les conjurer et leur parlent à haute voix. Si le hasard fait que ces troncs, transportés dans un remous de la rivière, semblent entraînés moins rapidement et tournoient sur eux-mêmes, les Indiens croient qu'ils s'arrêtent pour les écouter; alors ils promettent beaucoup pour se les rendre favorables, remplissant ensuite scrupuleusement leurs promesses. Leurs armes, leurs objets les plus précieux sont, pour ce même motif, jetés dans l'eau, et même, dans les grandes occasions, ils y précipitent jusqu'à des chevaux attachés ensemble par les pieds, se croyant ainsi plus à l'abri des événements. » D'un autre côté, observe le même écrivain, ce sont les seuls sacrifices qu'ils pratiquent; et tandis que des peuples plus avancés qu'eux sur d'autres points immolent leurs semblables à leur barbare divinité, et que d'autres peuples, reconnus pour leur civilisation, faisaient couler à flots sur les autels de leurs innombrables idoles le sang des plus utiles animaux, le Patagon, encore à demi sauvage, réserve pour de rares et importantes occasions la mort de quelques chevaux.

Les Patagons sont, comme tous les naturels des terres australes, fort superstitieux et enclins à la magie. Les vieilles femmes, les sorcières, prophétesses ou devineresses, que nous avons déjà vues à l'œuvre dans la cérémonie par laquelle on célèbre la nubilité des filles, sont les ministres principaux de leur culte, et elles accroissent leur importance en joignant à ces fonctions sacrées celle de médecin. Ce sont elles qui invoquent Achekenat-Kanet lorsque la famille, assise en rond, croit devoir fléchir sa colère ou le remercier de ses bienfaits. Les paroles qui leur échappent lorsque, à la fin de la cérémonie, elles sont parvenues au plus haut degré d'exaltation, sont avidement recueillies par les assistants et considérées comme des oracles infaillibles. Mais leur plus beau triomphe a lieu, sans contredit, lorsqu'elles exercent, à leur manière, les fonctions de médecin. « Un malade souffrait d'une forte fièvre due à l'imprudence avec laquelle il s'était jeté tout en sueur dans l'eau de la rivière qui est des plus froides; il était étendu dans son toldo. La vieille Indienne devineresse qui le soignait, le fit mettre le ventre contre terre et se

mit à le sucer sur la nuque; puis, en faisant beaucoup de contorsions, elle le frappa de grands coups sous le menton et sur la poitrine, appelant le génie du mal, et le priant d'en sortir. Puis elle suça successivement les épaules et les autres parties du corps, en continuant le même manége; retourna le malade, lui imprima sa succion sur le nombril, sur les bras, aux yeux, sur la bouche et au nez; mais elle insista davantage sur cette dernière partie et manifesta plus d'espérance d'obtenir ce qu'elle désirait. Tout à coup elle fit des grimaces affreuses et parut souffrir elle-même; après avoir recommencé trois fois son opération, se frappant avec force, elle s'écria qu'elle tenait le mal et qu'elle allait le montrer. En effet, après beaucoup d'autres simagrées, elle fit semblant de tirer de la bouche du patient un gros insecte du genre cerambix, qu'elle montra aux assistants comme l'emblème du démon qui possédait son corps. Souvent alors la jongleuse annonce que le mal ne rentrera plus, et elle fait disparaître l'animal quelconque qu'elle est supposée avoir fait sortir du corps de l'Indien; ou bien elle chante de nouveau, lui place l'insecte sur la bouche, sur les yeux, sur le nez, et, après avoir changé la nature de l'esprit malfaisant et l'avoir rendu bon, elle le fait rentrer dans le corps souffrant. » Cette docilité du patient et des assistants surprendra moins quand on saura que telle est la confiance des Indiens dans le pouvoir de ces sorcières, que lorsque, par extraordinaire, ils coupent leurs cheveux, ils ont grand soin de les jeter au feu ou à la rivière, de crainte qu'une vieille femme, en s'en emparant, ne les fasse mourir, soit en leur jetant un sort, soit en leur faisant jaillir tout le sang par les pores. Quant au mal représenté par un insecte, les Patagons partagent avec des peuples beaucoup plus civilisés qu'eux l'erreur qui personnifie le bien et le mal; seulement ils la poussent dans sa dernière conséquence. Sont-ils en marche et se sentent-ils fatigués, ils accusent un malin génie de s'être glissé dans leur corps pour les empêcher d'avancer, et s'ils n'ont pas sous la main quelque sorcière pour l'évoquer, ils se tailladent les membres et les épaules, afin que le démon s'en aille avec leur sang. Cette superstition paraît être surtout très-répandue chez les Araucans.

« La crainte des contagions rend souvent les Patagons, ainsi que les autres nations australes, des plus inhumains; mais ne sont-ils pas excusables, après avoir vu la moitié des leurs emportés par la petite vérole, par suite de leurs relations avec les blancs? Ils regardent cette maladie, apportée d'Europe, comme un effet particulier du malin esprit, qui passe successivement d'un corps à un autre; aussi, dès qu'ils craignent une épidémie, et qu'un membre d'une de leurs familles leur fait soupçonner qu'il en est atteint, de suite tous s'éloignent de la tente, ne laissant au malade qu'un peu de viande cuite et de l'eau; puis ils vont s'établir au loin. Si un second individu meurt, et que d'autres soient immédiatement atteints des mêmes symptômes, dès lors, plus de doute. La tribu entière abandonne le lieu et les malades, leur laissant le faible secours que nous venons d'indiquer; et afin que le mal ne l'accompagne pas, les Indiens s'en vont en donnant dans l'air, de distance en distance, de grands coups de leurs armes tranchantes, dans le but de couper le fil du mal et d'ôter toute communication avec lui, jetant, en même temps, de l'eau dans l'espace, pour conjurer le dieu du mal. Une fois arrivés à quelques journées de marche, assez loin pour ne plus craindre la maladie, ils placent encore, par le même motif, tous leurs instruments tranchants dans la direction du lieu qu'ils ont abandonné. Si, dans ce nouveau séjour, quelques maladies viennent à se déclarer, ils fuient de nouveau avec les mêmes démonstrations superstitieuses, semant ainsi leurs malades sur tous les points où ils s'arrêtênt. Leur fuite cependant n'est jamais assez précipitée pour qu'ils en viennent aux mêmes extrémités que les Mahas

des plaines du Missouri, qui abandonnent le lieu où vivaient leurs ancêtres, et, dans leur terreur, brûlent leurs cabanes et tuent leurs enfants. On sent combien peu de malades doivent échapper; car si une crise heureuse sauve ceux qui sont ainsi délaissés, ils consomment, dans les premiers jours de convalescence, tout ce qu'ils ont de provisions, et meurent ensuite de faim ou de misère ; seuls, à pied, ils sont au milieu du désert, sans force, sans secours, sans espoir de regagner jamais l'habitation des leurs, souvent éloignée de plus de cent lieues, surtout lorsqu'il y a eu plusieurs fuites successives. Se figure-t-on quelles doivent être les angoisses du malheureux revenu à la vie, n'ayant autour de lui que le spectacle de cadavres dévorés par des milliers d'oiseaux, qui déchirent aussi par morceaux les chairs de ses frères pendant leur léthargie? Il craint de se livrer au sommeil, car il pourrait devenir aussi la victime des monstres ailés, même avant sa mort. »

On a vu que, malgré leur dédain pour les objets d'un culte quelconque, les Patagons révèrent certains fétiches et font des sacrifices à leur divinité. Ce n'est pas la seule contradiction que présente l'ensemble de leurs croyances; il en est même une qui mérite d'être signalée : ils personnifient, de concert avec les nations voisines, leur dieu Achekenat-Kanet dans un arbre isolé nommé par les Puelches *gualichu*, et qui est connu dans tout le pays sous cette dénomination. « Ce méchant dieu est tout simplement un arbre rabougri qui, s'il avait crû dans un bois, n'aurait pas attiré l'attention, tandis que, perdu au milieu de plaines immenses, il anime cette étendue et sert au voyageur. Il est haut de vingt à trente pieds, tout tortueux, tout épineux, formant une coupe large et arrondie; son tronc est gros et noueux, à moitié vermoulu par le nombre des années, et le centre en est creux; il appartient aux nombreuses espèces d'acacias épineux qui donnent une gousse dont la pulpe est sucrée, et que les habitants confondent toutes sous le nom commun d'*algarrobo*. Ce qu'il y a de singulier, c'est de trouver cet arbre seul au sein des déserts, comme jeté par la nature pour en interrompre la monotonie. Remarqué par les peuples voyageurs de ces contrées, il a dû les étonner et leur paraître une merveille, ce qui a peut-être contribué au culte dont il est l'objet. Les branches de l'algarrobo sacré sont couvertes des offrandes des sauvages; on y voit suspendus là une mante, ici un poncho; plus loin, des rubans de laine, des fils de couleur, et de toutes parts des vêtements plus ou moins altérés par le temps, et dont l'ensemble n'offre pas l'aspect d'un autel, mais bien plutôt celui d'une triste friperie déchirée par les vents. Aucun Indien ne passe sans y laisser quelque chose; celui qui n'a rien se contente d'offrir du crin de son cheval, qu'il attache à une branche. Le tronc caverneux de l'arbre sert de dépôt aux présents des hommes et des femmes : du tabac, du papier pour faire des cigares, des verroteries; on y trouve même quelquefois des pièces de monnaie. Ce qui atteste encore plus que tout le reste le culte des sauvages, c'est le grand nombre de squelettes de chevaux égorgés en l'honneur du génie du lieu, l'offrande la plus précieuse qu'un Indien puisse lui faire, et celle qui doit être la plus efficace; aussi les chevaux ne sont-ils sacrifiés qu'à l'arbre du gualichu et aux rivières, que l'on révère et que l'on redoute également, parce qu'on est obligé de les passer continuellement, et de braver à la fois et leur courant et leur profondeur (*). »

On s'étonnera peut-être que ces absurdes croyances et ces pratiques plus absurdes encore n'aient pas disparu au contact du christianisme, qui a pris possession d'une si grande partie du nouveau monde. C'est là un des faits les plus caractéristiques de certaines races australes. Jamais un Patagon, un Puelche ni un Araucan n'a voulu embrasser la religion catholique. Ils

(*) D'Orbigny.

ont toujours résisté aux pieux efforts des missionnaires, et sont restés invariablement fidèles à leurs divinités. Ce qu'ils étaient autrefois sous le rapport des croyances et de la superstition, ils le sont encore aujourd'hui, et ne paraissent pas le moins du monde disposés à accueillir d'autres idées et d'autres principes. C'est donc dans ces contrées éloignées qu'il faut aller étudier l'*homme américain* proprement dit; c'est là qu'il existe dans toute la virginité de ses traditions et de son ancien type; c'est là que le philosophe et le physiologiste peuvent trouver le point de départ qui leur manque pour leurs spéculations sur l'anthropologie. Il n'en est pas ainsi dans l'Amérique du Nord; car on sait que l'Indien de cet hémisphère a complétement perdu sa physionomie première, et s'est européanisé sous l'influence de la religion du Christ. Les Hurons, les Algonquins, les Chactaws, tant d'autres peuples septentrionaux si misérablement décimés depuis un siècle, ont-ils gagné à cette modification profonde de leur caractère et de leurs mœurs nationales? Qui oserait l'affirmer? L'introduction du christianisme dans le nouveau monde n'a-t-elle pas coïncidé avec l'importation des fléaux physiques et moraux les plus funestes à l'espèce humaine? Parcourez les villages indiens du Canada, et vous verrez ce qui reste des peuplades nombreuses qui habitaient autrefois ce pays; entrez dans les cabanes où la parole des progateurs de la foi catholique a pénétré, et vous verrez à quel état de dégradation et de misère sont aujourd'hui réduits ces hommes qui étonnaient les premiers voyageurs par leur intelligence et leur intrépidité chevaleresque. Oui, l'initiation de l'Amérique à la civilisation a été et est encore bien douloureuse; il en a été à peu près de même d'une partie de l'Europe; seulement l'Amérique s'est révélée à l'ancien monde à une époque où il ne pouvait plus y avoir égalité dans la lutte qui devait s'établir entre les deux colosses, c'est-à-dire, au moment où l'homme policé pouvait corrompre et opprimer l'homme primitif sans résistance de la part de celui-ci. L'Europe chrétienne a abusé de sa supériorité; et certes, au point de vue de la morale sociale, son plus grand crime aura été d'avoir démoralisé et dépeuplé tout un monde nouveau que la Providence livrait à sa domination et à ses enseignements. Les Patagons et leurs voisins des Pampas et du Chili ont été favorisés par la nature des contrées qu'ils habitent; et c'est grâce peut-être à leur éloignement instinctif pour des croyances nouvelles, qu'ils doivent de pouvoir encore fouler en paix le sol où reposent les cendres de leurs pères.

La cosmogonie des Patagons, si elle n'offre pas une grande variété de faits et ne prouve pas de leur part de grands frais d'imagination, a du moins le mérite de la simplicité. Dieu, disent-ils, alors génie bienfaisant, créa les hommes sous terre et leur donna leurs armes. Ils expliquent encore, d'une façon assez originale, l'apparition sur le continent de diverses espèces d'animaux qui y étaient inconnus avant l'arrivée des Européens. Ils supposent qu'après la création de l'homme, les animaux sortirent tous de la même caverne, mais que dès que le taureau se présenta à la porte, il effraya tellement les hommes avec ses cornes, qu'ils la fermèrent précipitamment et la condamnèrent en entassant des pierres énormes au-devant. Mais ils ajoutent que les Espagnols, en arrivant à leur tour, laissèrent cette malheureuse porte ouverte, et qu'alors parurent le taureau, le cheval et tous les animaux qui y étaient restés enfermés jusqu'alors. Cette fable, il faut en convenir, n'est pas plus merveilleuse que celle de l'arche de Noé.

Génie national, *langue*. Malgré les assertions tranchantes de Pauw et de quelques anciens auteurs espagnols, il est certain que les Patagons ne manquent pas d'intelligence, et que leur génie national mérite d'être pris en considération. Nous avons dit qu'ils n'attaquent jamais leurs ennemis sans que le cacique ait harangué ses guerriers. Ces dis-

cours sont toujours empreints d'un caractère d'énergie très-remarquable, et ne le cèdent pas à ceux que Cooper met dans la bouche de ses sauvages du Nord. Les Patagons font aussi preuve d'éloquence dans leurs entrevues avec les Espagnols ou avec les chefs des tribus voisines; ils ont surtout à un degré incomparable le talent de parler très-longtemps, sans hésiter et sans sortir du sujet de la conversation; talent que possèdent, du reste, aussi les Araucans. Ce qui distingue leur génie national, c'est une tendance à donner plus d'énergie à ce qu'ils disent, par l'emploi fréquent de la comparaison; cette tournure d'esprit les rapproche des peuples orientaux, qui, comme on sait, font consister la poésie dans l'usage exagéré de la métaphore. Ainsi, M. d'Orbigny a entendu un Indien dire au sujet d'une femme acariâtre, qu'elle était *méchante comme du piment;* un autre lui raconta, un jour, qu'il avait bu *long comme un lazo* (*). Ils représentent la force par une charrette avec son attelage, et le courage par un cœur de taureau. Pour exprimer que quelqu'un des leurs a eu peur devant l'ennemi, ils disent volontiers que ses éperons ont tremblé. Ce penchant à l'image et à l'exagération n'exclut pas chez eux la rectitude d'esprit et la concision dans la manifestation verbale de leurs pensées; ils ont, par exemple, deux expressions parfaitement justes pour designer la fausseté en paroles et la fausseté en actions: celui qu'ils accusent de la première est l'*homme à deux langues,* et l'autre est l'*homme à deux cœurs;* pour faire entendre que, dans une certaine circonstance, les caciques avaient agi en toute franchise et de bonne foi, un indigène disait: « Les caciques n'ont pas deux cœurs; ils n'en ont qu'un, pas davantage. » Tout cela indique à la fois chez ces Indiens une grande logique et un instinct poétique incontestable.

L'habitude de la chasse et la nécessité de se diriger, pendant leurs longues excursions, d'après le soleil et les étoiles, firent naître parmi les naturels de ces contrées quelques idées astronomiques. Ici encore leur penchant à la poésie trouva à s'exercer: ils transformèrent la partie du firmament qui leur était connue en un immense tableau représentant la chasse de l'Indien. « Ainsi la voie lactée ne fut pas pour eux le chemin parcouru par la chèvre Amalthée, mais celui du vieil Indien chassant l'autruche. Les trois rois furent les boules (*tapolec*) qu'il jetait à cet oiseau, dont les pieds sont la croix du Sud, tandis que les taches australes qui accompagnent la voie lactée ne sont à leurs yeux que des amas de plumes formés par le chasseur. » Ces allégories ingénieuses, qui valent bien les gracieuses fantaisies du polythéisme grec, n'ont pas détourné les indigènes du but pratique et utile de l'astronomie: c'est ainsi qu'ils ont adopté une division du temps très-rationnelle; ils ont partagé l'année en douze mois (*kechnina*); et tous les ans, au printemps, quand les plantes recommencent à pousser, ils rectifient et règlent les jours supplémentaires.

Le manque absolu de renseignements nous empêche de donner une idée complète du système astronomique des sauvages de Patagonie; Nous le regrettons d'autant plus que les connaissances de cette nature peuvent, bien plus que les croyances religieuses, servir de *criterium* à l'observateur pour apprécier les qualités intellectuelles d'un peuple et ses aptitudes caractéristiques. Quoi qu'il en soit, le peu que nous en avons dit suffit pour prouver ce que nous avons avancé, savoir, que les nations qui habitent l'extrémité sud du continent américain sont bien loin d'être dépourvues d'intelligence, et qu'en outre, leur génie national porte un cachet essentiellement poétique.

La langue patagone est beaucoup plus gutturale que celle des Aucas, difficile à prononcer, et pleine de sons que nos lettres ne sauraient exprimer. Des observations récentes y si-

(*) Cette arme de chasse est, en effet, leur plus grande mesure de longueur.

gnaient une richesse et des combinaisons remarquables; nouvelle preuve de ce que plusieurs écrivains ont avancé au sujet des ressources et des nuances infinies des langues américaines en général.

L'idiome patagon est beaucoup plus riche en noms de nombre que certaines langues du même continent (*). Les indigènes peuvent compter jusqu'à cent mille. Il est vrai que leurs nombres *cent* et *mille* leur ont été transmis par les Puelches et les Araucans qui, eux-mêmes, les tenaient des Incas; mais cette quantité de désignations numériques n'en atteste pas moins la multiplicité des combinaisons de calcul auxquelles se livrent les Patagons.

Gouvernement. Le système politique des Patagons est des plus simples. La nation est gouvernée par un chef supérieur, désigné par le titre de *caras-ken*, et dont le pouvoir, très-circonscrit, ne s'exerce qu'en temps de guerre. Il réunit alors tous les chefs subalternes et leur commande. En temps de paix, on a pour lui beaucoup de respect, mais il n'a aucune espèce de droits personnels, de sorte que s'il ne pourvoit pas à ses besoins, aucun de ses prétendus sujets n'en prend souci. A la guerre même, les avantages de sa position se bornent à une plus forte part du butin. Ce poste, si peu digne d'envie, n'est même pas héréditaire de droit : il faut que le fils, pour succéder à son père, ait fait preuve de courage et d'éloquence; autrement la place est donnée à un autre, plus intrépide et plus capable.

Lois. Point de lois parmi ces peuples; partant, point de punition pour les coupables. Chacun vit à sa guise, et le plus voleur est le plus estimé comme étant le plus adroit.

Ne connaissant pas le partage du territoire entre les membres de leur société, les richesses ne peuvent être chez eux que mobilières, et l'usage d'anéantir, à la mort de chacun, tout ce qui lui a appartenu dans ce monde, mettant les familles dans la continuelle nécessité de trouver de nouveaux moyens d'existence, il en résulte que la propriété, telle que nous l'entendons, n'existe point parmi les Patagons. Ceci explique à la fois leur opinion sur le vol et le peu de consistance de leur état social.

HISTOIRE. Un coup d'œil rapide sur l'histoire des établissements formés par les Européens dans ces contrées reculées, terminera cette notice que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complète que possible, eu égard aux limites qui nous étaient tracées.

Seize ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, Juan Diaz de Solis et Vicente Yanez Pinzon reconnurent l'embouchure de la Plata, et longèrent la côte vers le sud jusqu'au 40ᵉ degré de latitude australe. En 1520, Magellan hiverna dans le port Saint-Julien, et emmena de force sur son bâtiment un Patagon (*). Ce ne fut qu'en 1578 qu'une autre nation, les Anglais, foula le sol de ce pays, jusque-là exclusivement exploré par les navigateurs espagnols. Le capitaine Drake démentit pour la première fois les contes merveilleux répandus en Europe sur la taille et les habitudes des Patagons; mais l'erreur devait prévaloir longtemps encore. Pour réhabiliter la fable inventée par ses compatriotes, Sarmiento (*Histoire de la conquête des Moluques*) représenta encore les habitants de ces contrées comme des géants de trois aunes de haut. Les fantastiques assertions d'Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, décidèrent le gouvernement espagnol à tenter un établissement dans un pays où, sur la foi de quelques enthousiastes, on espérait trouver des villes considérables, des édifices magnifiques, et d'immenses richesses. Un assez grand nombre

(*) On peut citer en exemple la langue des Chiquitos qui n'a pas un seul nom de nombre, quoiqu'elle soit parlée par une des nations les plus puissantes de l'Amérique australe.

(*) Voy. Pigafetta, qui a écrit la relation de ce voyage.

d'individus furent en effet débarqués, en 1582, sur la partie est de la péninsule de Brunswick, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Port-Famine*. Ces aventuriers, pour commencer l'œuvre de la colonisation, à laquelle présidaient Sarmiento lui-même et un certain Diégo Flores, jetèrent les premiers fondements de la ville de Saint-Philippe. Ce fut alors qu'ils s'aperçurent que cette terre, dont leur chef s'était plu à faire un *el Dorado*, était ingrate et inhospitalière. Les vivres qu'ils avaient apportés furent bientôt épuisés, et le froid commença à se faire sentir de la façon la plus cruelle. Sarmiento résolut d'aller chercher des provisions dans les colonies du Nord; il s'embarqua, fit plusieurs fois naufrage et fut pris par les Anglais, qui le retinrent prisonnier. Pendant ce temps, les quatre cents malheureux colons qui attendaient son retour, mouraient de faim, de froid et sous le fer des indigènes. Réduits à vingt-cinq, ils prirent le parti de chercher par terre un lieu plus propice et où ils trouveraient de quoi soutenir leur misérable existence. Ils partirent, et le seul d'entre eux qui eût refusé de les suivre ne les vit pas reparaître. Ce dernier fut trouvé, en 1587, sur les ruines de la ville naissante, par le corsaire Cavendish, qui l'emmena captif. Dès lors, l'Espagne, quelque peu dégoûtée de ces expéditions hasardeuses, s'en tint à ses établissements de la Plata.

Durant plusieurs années, les Anglais visitèrent seuls les différents points du détroit de Magellan. Cavendish aborda plusieurs fois au port Désiré; John Chidley jeta l'ancre en 1590 dans le Port-Famine, muet témoin du désastre de la colonie espagnole; trois ans après, le vaisseau de Richard Hawkins sillonnait les eaux du port Saint-Julien. Bientôt les Hollandais, qui, eux aussi, aspiraient à l'empire des mers, parurent sur ces côtes encore si peu connues. Sébald de Weert, Simon de Cord, Olivier de Noort et Spielberg, s'engagèrent dans le terrible détroit, et visitèrent quelques localités de la Patagonie méridionale. A peine les Espagnols osèrent-ils, en 1601, entrer sur le territoire patagon en partant de Buenos-Ayres et en traversant les Pampas. Cette expédition, conduite par Hernandarias de Saavedra, fournit aux naturels une occasion de s'apercevoir que les Européens n'étaient pas invincibles, malgré leurs redoutables moyens de destruction. La troupe espagnole et son chef tombèrent entre les mains des Patagons, et n'en sortirent qu'à grand'peine.

En 1615, deux Hollandais, Lemaire et Schouten, découvrent le détroit qui a depuis porté le nom de l'un d'eux, et dont l'existence prouva aux géographes de cette époque que le détroit de Magellan n'était pas, comme ils le croyaient, la seule artère par laquelle l'océan Atlantique communiquât avec la mer Pacifique. En 1618, les Espagnols, jaloux de ce succès, dont tout l'honneur revenait à la Hollande, chargent Garcia de Nodal d'explorer le nouveau passage, et six ans après, un Hollandais, Jacques l'Hermite, vient côtoyer l'extrémité de la Terre-du-Feu. A la fin du dix-septième siècle, ces terres australes sont de nouveau visitées par deux Anglais, Narborough et Wood; enfin, après une certaine période, les Français se hasardent dans ces régions qu'ils ne connaissaient pas encore. De 1696 à 1712, Degennes, Beauchesne-Gouin et Frézier y paraissent successivement. Depuis cette dernière époque, les navigateurs les plus illustres du dix-huitième siècle, tels que Anson, Byron, Bougainville, Wallis et Cook, ont exploré les parages de la Patagonie et de la Terre-du-Feu.

Les succès des jésuites du Paraguay et du haut Pérou, en matière de colonisation, inspirèrent à l'Espagne l'idée de confier à deux de ces religieux, les pères Quiroga et Cardiel, la mission de former un nouvel établissement sur tel point de la côte patagonienne qu'ils croiraient le plus favorable. Cette tentative, qui eut lieu en 1745, n'amena aucun résultat, et le rapport des deux jésuites ne fut pas de nature à encourager à l'avenir de semblables

essais. Toutefois, après la publication de la description des terres magellaniques, par l'Anglais Falkner, qui avait habité longtemps les Pampas, l'Espagne, effrayée des intentions manifestées par l'Angleterre, à l'égard des contrées australes de l'Amérique, avisa sérieusement à fortifier les points principaux du littoral patagon et à y créer des colonies.

L'établissement de Saint-Joseph fut en conséquence fondé en 1779, par don Juan de la Piedra, qui en abandonna bientôt la direction à Antonio de Viedma. Une épidémie meurtrière força les colons à se réfugier à Montevideo. Dans la même année, un essai plus heureux de colonisation eut lieu à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village d'el Carmen, à quelques lieues de l'embouchure du Rio-Negro. En 1780, autre essai de colonie tenté par Francisco Viedma au port Saint-Julien. Le frère de ce sous-intendant, Antonio Viedma, y construit un fort avec quelques maisons, et donne à cet endroit le nom de *Florida-Blanca*. Le port Deseado voit presque en même temps commencer un autre établissement. Ces différents efforts, qui indiquaient clairement le projet bien arrêté d'assurer la possession de la Patagonie à la couronne d'Espagne, ne furent pas suivis de succès, car celle-ci fut obligée, en 1783, d'abandonner tous les points occupés par ses nationaux, à l'exception toutefois de la colonie naissante du Rio-Negro.

Francisco Viedma, chargé de donner à ce dernier établissement tout le développement et l'importance dont il était alors susceptible, acheta d'un cacique le cours du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à San-Xavier, et sut si bien capter la confiance des naturels, qu'il eut la satisfaction de voir ces hommes, si fiers et si jaloux de leur indépendance, l'aider volontairement à la construction du fort du Carmen, qui bientôt abrita les habitants, jusque-là réduits à vivre dans de sombres cavernes. Ce ne fut qu'en 1781, que le vice-roi de Buenos-Ayres, cédant aux sollicitations de Viedma, se décida à envoyer au Carmen sept cent trente-quatre individus venus des montagnes de la Galice. Dès ce moment, la colonie acquit une véritable importance.

En 1782, le pilote Basilio Villarino fut chargé de remonter le cours du fleuve pour chercher un passage vers le Chili par la rivière de Mendoza, qu'on supposait être un des affluents du Rio-Negro; mais cette exploration, intéressante au point de vue géographique, n'amena aucun résultat matériel pour la colonie du Carmen (*).

Tout réussissait au gré des colons du Rio-Negro, lorsque Juan de la Piedra, nommé en 1784 commandant du Carmen, eut la folle idée de faire la guerre aux nations indigènes, et attaqua le cacique dont l'alliance avec les Espagnols avait jusque-là favorisé l'essor de l'établissement. La petite troupe de Piedra commit, dans cette malheureuse campagne, des cruautés dignes des sauvages qui en étaient victimes. Tout ce qui s'offrit aux Espagnols fut, sans distinction de sexe, ni d'âge, impitoyablement massacré; mais les Indiens ne tardèrent pas à prendre leur revanche, et les compagnons de Piedra se replièrent, décimés et épouvantés, sur Buenos-Ayres. Les Espagnols purent alors apprécier toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise, car cette lutte sanglante fut le signal d'une série d'hostilités, à laquelle aucune concession ne put mettre un terme. Néanmoins, la colonie se maintint, grâce aux forces que l'Espagne y entretenait. Le commerce y devint même assez actif, par suite de l'abondance du

(*) M. d'Orbigny possède le manuscrit original et inédit de ce voyage dans l'intérieur du continent américain. Il nous a assuré qu'il portait un grand caractère de vérité et d'exactitude, ce qui lui permettra d'en faire usage pour la partie géographique de son ouvrage. La publication des observations de Villarino sera d'un grand secours pour le tracé du cours du Rio-Negro et de quelques-uns de ses affluents sur les cartes de l'extrémité de l'Amérique.

sel recueilli dans les environs du village.

La colonie de Saint-Joseph fut plus malheureuse. La conduite imprudente d'un chef espagnol causa sa ruine, alors qu'elle commençait à marcher sur les traces de celle du Rio-Negro et qu'elle comptait vingt mille têtes de bétail. Nous empruntons encore à M. d'Orbigny le récit de cette sanglante catastrophe, qui, dit-il, rappelle en petit les vêpres siciliennes, et dont les détails lui ont été racontés par un des trois Espagnols épargnés par les sauvages : « Les Indiens commerçaient journellement avec les établissements, et cherchaient à rendre aux colons une foule de petits services. La désertion de trois soldats du Carmen aux Indiens fit que le commandant requit ceux-ci d'aller chercher et de ramener les déserteurs; et, à cet effet, il offrit de fortes récompenses aux caciques patagons qui s'en chargeraient. Stimulés par l'appât du gain, deux de ces derniers partirent; de retour, après quelque temps, avec deux soldats espagnols, ils réclamèrent ce qu'on leur avait promis. Le chef espagnol regardant comme nulle, à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, toute parole donnée à des Indiens, ne fit aucun cas de la juste demande des caciques; ils insistèrent, et, pour s'en débarrasser, il leur dit enfin d'aller à Saint-Joseph où le sergent était chargé de leur donner les objets promis. Ils firent le voyage, et non-seulement le chef de cet établissement n'avait rien à leur donner, mais encore il n'avait reçu aucun ordre à cet égard. Les caciques irrités revinrent au Carmen, et reprochèrent au commandant son manque de foi. Celui-ci trouva mauvais que des barbares osassent lui faire des reproches; il se fâcha, les menaça de sa canne et les fit chasser du fort. Les caciques, la haine dans le cœur, résolurent de venger cette offense à quelque prix que ce fût. Le Carmen étant trop bien défendu pour qu'ils pussent l'attaquer, ils dissimulèrent et attendirent le moment favorable à l'exécution de leur dessein. Ils ne savaient pas au juste lequel des deux les trompait, le commandant du Carmen ou le sergent de Saint-Joseph; mais ce dernier endroit se trouvant plus accessible, ils résolurent de s'y diriger. Plusieurs tribus de Patagons se réunirent, marchèrent sur la péninsule, camperent aux environs, et un jour de fête, tandis que tous les habitants du village étaient sans armes, dans la petite chapelle, à entendre la messe, ils les y cernèrent et les massacrèrent. Trois Espagnols seulement échappés à cette boucherie, ne durent leur salut qu'à l'amitié qu'avaient pour eux quelques-uns des Indiens. L'établissement fut entièrement détruit, les maisons brûlées et une partie des bestiaux enlevés. »

Le village du Carmen était destiné à devenir un bagne politique, en attendant qu'il devînt un repaire de voleurs. Vers l'année 1809, au moment où les créoles de Buenos-Ayres commencèrent le mouvement d'insurrection qui amena l'expulsion de la monarchie espagnole de l'Amérique, cinq des patriotes les plus prononcés et les plus courageux furent exilés en Patagonie par le vice-roi Liniers. Les exemples de semblables déportations pour cause politique s'y sont renouvelés depuis assez fréquemment. Mais on finit par abuser d'une tout autre manière des facilités et des avantages qu'offrait sous ce rapport la bourgade du Carmen : on y envoya les criminels à qui la clémence des juges faisait grâce de l'échafaud. On comprend à quel point l'invasion malheureuse d'une pareille population a dû influer sur la moralité des colons de cet établissement.

Comme tout ce qui nous reste à dire est relatif au Carmen, nous croyons devoir, avant de passer outre, donner en quelques lignes la description de ce village.

Description du village du Carmen. Le Carmen ou Patagones est situé sur la ligne qui, suivant la plupart des géographes, sépare la Patagonie du territoire de Buenos-Ayres, c'est-à-dire près du 41e degré de latitude australe et par 64° 45′ de longitude ouest de

Paris. Le village s'élève sur le bord du Rio-Negro; il est dominé et protégé par un fort de forme carrée qui commande les environs et le cours de la rivière à une certaine distance de la bourgade. Quoique cet établissement, le seul resté debout sur les côtes de la Patagonie, soit placé à six lieues de l'embouchure du fleuve, néanmoins les bâtiments, même ceux d'un tonnage assez considérable, y remontent aisément et y mouillent en sûreté dans une eau tranquille et profonde. L'aspect du Carmen est agreste et pittoresque. Les saules qui ombragent les rives du Rio-Negro, les terrains d'alluvion qui, des deux côtés, offrent une longue bande de verdure, les hautes falaises qui élèvent de distance en distance leurs têtes nues, et dont les flancs imprégnés de terre végétale sont tapissés d'arbres verdoyants, tout ce frais paysage, qui se déroule et serpente le long de la grande artère de la Patagonie, présente un étrange contraste avec les déserts environnants.

La population du Carmen peut s'élever à cinq ou six cents habitants, composés des premiers colons, agriculteurs ou éleveurs de bestiaux, la plupart venus des montagnes de Castille, de commerçants de toutes nations, de nègres esclaves, employés comme ouvriers dans les divers établissements, et de Gauchos exilés pour crimes.

Ici le climat est tempéré, assez agréable pendant une grande partie de l'année, et extrêmement salubre. Il gèle fort peu au Carmen, et il n'y neige jamais. Néanmoins il y fait généralement plus froid que dans certaines localités situées à la même distance de l'équateur dans l'hémisphère boréal; cette différence doit être attribuée aux glaces éternelles des andes chiliennes, et au peu d'obstacle que les vastes plaines de la Patagonie opposent aux vents qui soufflent des régions magellaniques. Les nuits surtout sont extrêmement froides, à cause de l'absence du soleil qui laisse libre l'influence du vent, seul fléau de ce point privilégié. Il pleut très-rarement à Patagones; les vents d'ouest qui produisent la sécheresse soufflent presque constamment. Cette sécheresse est telle dans la Patagonie en général, que la pluie est presque immédiatement évaporée, et que les corps des animaux se dessèchent au contact de l'air, et restent ainsi pendant plusieurs années sur le sol même, sans se décomposer.

Le commerce du Carmen consiste en sel recueilli dans les salines naturelles, en cuirs, laine de mouton, viande salée, grains, pelleteries, plumes de nandu, fruits, tels que pommes et raisin, huile de phoque, et jambons aussi estimés à Buenos-Ayres que le sont chez nous ceux de Mayence. Les habitants font aussi un commerce actif avec les Indiens, qui, à cet effet, se rendent en foule dans le voisinage de l'établissement. Pour quelques verroteries, de l'eau-de-vie et du tabac, ils achètent aux Patagons les riches tapis qu'ils fabriquent avec la dépouille des guanaques, des renards, des mouffettes et des autruches; les Aucas et les Puelches des Pampas leur apportent leurs tissus de laine, des rênes et des sangles de cuir tressé, ainsi que de belles pelleteries.

Le village est administré par un commandant militaire, délégué et représentant du gouvernement de Buenos-Ayres, et par un employé des douanes. Le premier exerce un pouvoir absolu sur la colonie, excepté en matières de finances, cette branche étant attribuée au douanier, qui est chargé de la perception des droits sur les troupeaux et sur les produits du pays.

Suite de l'histoire des établissements espagnols de Patagonie. — La partie de la Patagonie la plus voisine des frontières ne pouvait manquer de ressentir le contre-coup de la révolution qui eut lieu à Buenos-Ayres en 1810. Le parti républicain avait triomphé. Il ne tarda pas à faire marcher un corps de troupes contre le Carmen, avec ordre de s'emparer de ce village. L'expédition réussit à merveille, et qui mieux est, sans coup férir. Mais le délégué du gouverne-

ment de Buenos-Ayres abusa de la docilité des habitants : il affecta les allures du despote le plus intraitable ; il rançonna impitoyablement tous ceux qui possédaient quelque chose, ruina l'agriculture par ses exactions, et pressura la population de toute manière. Cette conduite impolitique devait infailliblement amener une réaction : les habitants, exaspérés par les iniquités du commandant, s'associèrent avec empressement aux projets de deux exilés espagnols qui conspiraient contre l'autorité républicaine. Le moment de l'action fut judicieusement choisi : c'était en 1812 ; Montevideo était assiégé par les patriotes, et cette importante opération inquiétait vivement le gouvernement révolutionnaire, en même temps qu'elle divisait les forces dont il pouvait disposer. Les conspirateurs ne perdirent pas un instant : ils s'emparèrent du fort, ainsi que d'un vaisseau de guerre qui stationnait dans le fleuve. Il n'en fallait pas davantage : la tyrannie espagnole remplaça la tyrannie d'un chef coupable.

Les auteurs de la révolte ne tinrent aucune des promesses qu'ils avaient faites à leurs complices, et semblèrent prendre à tâche de faire oublier, par leurs odieuses injustices, les brutales façons d'agir de ceux qu'ils avaient renversés. Du reste, leur triomphe ne fut pas de longue durée. De nouveau menacé par un bataillon républicain, le Carmen se soumit humblement, comme il avait fait une première fois. Malheureusement, ce furent les habitants qui expièrent le crime des conspirateurs ; en représailles des vols commis par la faction espagnole dans les estancias de l'État, les propriétaires virent leurs bestiaux tués, leurs maisons livrées au pillage et leurs champs dévastés. Ce fut un coup terrible pour la pauvre colonie. Détestés des patriotes à cause de leur connivence avec les partisans de l'autorité royale, atteints dans leur fortune et jusque dans leurs moyens d'existence, les habitants se virent réduits à la plus profonde misère ; obligés de vivre de la chasse, ils se repandirent dans les plaines et sur les rives du fleuve, où ils menèrent quelque temps la vie nomade et précaire des indigènes.

Ces désordres n'étaient pas funestes aux colons seulement, ils l'étaient encore, et d'une manière très-sensible, aux nouveaux maîtres du pays. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'il ne leur restait plus rien à prendre, et que le moment viendrait où les établissements agricoles, complétement ruinés, ne produiraient même plus de quoi fournir à la subsistance de la garnison. Force fut, en conséquence, de quitter la place ; et c'est ce que fit le commandant, qui confia à un subalterne la tâche difficile de se maintenir dans un pays où tout désormais devait conspirer contre la domination de Buenos-Ayres. Hâtons-nous d'ajouter que la triste situation du Carmen était l'œuvre du gouverneur seul et non celle de la nouvelle république, trop occupée alors des guerres de Montevideo, du Paraguay et du haut Pérou, pour se laisser distraire par les soins qu'exigeait l'administration de la colonie patagone.

Cependant l'excès de la misère avait forcé les habitants à nouer avec les indigènes des relations de commerce qui jusque-là leur avaient toujours répugné. Les Indiens Aucas leur portaient des pelleteries et les tissus qu'ils fabriquaient, et les colons leur donnaient en échange le peu qu'ils avaient pu sauver du naufrage de leur prospérité. Ce trafic attira peu à peu les naturels, et leur suggéra l'idée d'aller piller les frontières de l'État de Buenos-Ayres, pour vendre ensuite le produit de leurs rapines aux Espagnols du Carmen. Ce singulier genre d'affaires fut profitable aux uns et aux autres ; peu à peu, la population du village, naguere aux abois, retrouva un semblant de bien-être. Les habitants avaient remarqué que les bêtes à cornes, laissées en toute liberté après le massacre des colons, avaient multiplié prodigieusement ; un cacique, apres s'être assuré du débit de tous les bestiaux qu'il pourrait conduire au Carmen, en

avait pris et amené près de mille en deux voyages. C'en était assez pour inspirer aux colons le désir de profiter de ce précieux avantage : ils se rendirent à la Péninsule, et tous les ans, à la même époque, ils traversaient courageusement les déserts arides de la Patagonie pour aller chercher des bestiaux. Ils parvinrent ainsi à regagner ce qu'ils avaient perdu, et à donner un nouvel essor à l'agriculture, source principale de leur richesse.

Cependant, en 1819, un danger menaçant vint mettre encore en question l'existence même de la colonie ressuscitée. Les soldats laissés au Carmen par le commandant républicain, après les désordres de 1812, s'insurgèrent, assassinèrent le gouverneur, se souillèrent des crimes les plus horribles, et traitèrent ce malheureux pays en province conquise. On raconte que, dans leur ivresse de sang, ils fusillèrent quelques-uns de leurs officiers et forcèrent les autres à traîner leurs cadavres à l'endroit où eux-mêmes devaient être enterrés vivants jusqu'au cou. Ces enfants perdus de la république de Buenos-Ayres furent enfin obligés de mettre un terme à leurs fureurs : attaqués par les troupes du gouvernement central, ils s'enfuirent lâchement et se réfugièrent chez les Aucas, où ils continuèrent leur vie de brigandages.

Le Carmen s'était ressenti de cette nouvelle et rude secousse; mais il se dédommagea ensuite par un redoublement d'activité commerciale. Les Indiens, ne trouvant plus de bestiaux à Saint-Joseph, prirent le parti de les voler dans les fermes des pays limitrophes; et ils furent bientôt si experts dans ce métier de larrons, que ne sachant que faire des animaux tombés entre leurs mains, ils allaient les vendre au Chili et dans d'autres lieux tout aussi lointains. On porte à plus de 40 mille le nombre des bêtes à cornes vendues par les indigènes aux colons du Carmen, pendant les trois années de l'administration du commandant Oyuela. On peut se faire une idée, d'après cela, de l'extension que prit, à cette époque, le commerce des cuirs et de la viande salée. On vit d'étranges spéculations réussir au delà de toute espérance raisonnable : des commerçants de Buenos-Ayres firent fortune en très-peu de temps à Patagones, aux dépens de leurs propres compatriotes dont les troupeaux passaient successivement dans les mains des sauvages et dans celles des effrontés acheteurs. Le gouvernement de la république aurait pu couper court à ces insolents brigandages, et l'on ne saurait trop le blâmer d'avoir autorisé par son indifférence un état de choses aussi contraire à tout principe de justice et de moralité.

Les rapports commerciaux des colons avec les naturels ne furent pas la seule cause de l'importance que ces derniers acquirent à l'époque dont nous parlons. Un événement imprévu et de la nature la plus grave vint rappeler aux colons les dangers de leur position au milieu des tribus barbares dont la timidité et la division avaient fait jusqu'alors la faiblesse : pendant la guerre de l'indépendance qui ensanglanta les plaines de Buenos-Ayres, un officier du parti espagnol, nommé Pincheira, déserta et passa aux Indiens avec la plupart de ses soldats. Il s'associa à la vie de meurtre et de pillage que menaient alors les Araucans, et devenu le chef d'une bande redoutable, au milieu de laquelle se trouvaient près de trois cents hommes armés à l'européenne et façonnés à la discipline, il dévasta les frontières des républiques de Buenos-Ayres et du Chili. Bientôt les autres tribus d'indigènes se recrutèrent de nombreux déserteurs; la contagion gagna les Gauchos, et même, à ce qu'on prétend, quelques fermiers, qui préférèrent les émotions du vol à main armée aux paisibles jouissances de la vie domestique. Enfin l'audace des bandits s'accrut à tel point, que personne ne fut en sûreté dans l'estancia la mieux gardée, et dans les asiles que l'on décore dans ce pays du nom de châteaux forts.

Ces désordres ont continué depuis cette époque, moins sanglants et par

suite moins redoutés, mais tout aussi funestes aux intérêts et à la tranquillité des habitants. Les colons des établissements espagnols sont sans cesse sur le qui vive, craignant à chaque instant les agressions des dignes compagnons de Pincheira.

La guerre qui éclata en 1826 entre le Brésil et Buenos-Ayres eut une singulière influence sur le Carmen. L'escadre brésilienne ayant bloqué le Rio-de-la-Plata, les corsaires de la république Argentine, mal protégés par les forts de l'Ensenada et du Tuyu, conduisaient dans le Rio-Negro les nombreuses prises faites sur la marine du Brésil. Le sol du Carmen fut alors foulé par des gens de toutes nations, qui, chargés de butin et peu scrupuleux en matière de morale, introduisirent dans la paisible colonie, devenue pour eux une terre neutre, le goût des objets de luxe et des habitudes licencieuses. Il est vrai que ce qu'il perdit du côté des mœurs, le Carmen le retrouva du côté du bien-être et du progrès matériel. L'affluence des étrangers, la présence des officiers de corsaires qui dépensaient follement le fruit de leurs rapines, produisirent un mouvement commercial extraordinaire, et augmentèrent dans une proportion considérable la richesse des habitants. Ce n'était plus le modeste village où les Indiens conduisaient leurs bestiaux pour le prix le plus modique; Patagones était devenu un centre important et le rendez-vous de tous les individus, Européens et Américains, chez qui les guerres des républiques voisines avaient éveillé des idées de cupidité et l'amour des aventures.

En 1828, les Brésiliens, irrités de la prospérité d'un établissement qui était comme l'entrepôt des marchandises qu'on leur volait, formèrent le projet de l'enlever à la république de Buenos-Ayres. Bientôt en effet, cinq navires de guerre se présentèrent à l'embouchure du Rio-Negro; trois seulement réussirent à franchir la barre du fleuve, et s'avancèrent vers la colonie. « Le Carmen n'avait pour toute défense que des matelots de corsaires, quelques soldats d'infanterie et la milice du pays, composée des habitants et des Gauchos. On se rassembla, on tint conseil, et l'avis unanime fut de se défendre. Les capitaines de corsaires armerent de suite deux bâtiments, et, de concert avec tous les marins, prirent la résolution d'aller attaquer les navires, tandis que la cavalerie devait tomber sur les troupes ennemies. Le général brésilien, Anglais d'origine, crut qu'avec des soldats aguerris il était facile de vaincre une poignée d'hommes non disciplinés et de s'emparer de l'établissement. Sans perdre de temps, dès le lendemain matin il opéra son débarquement, mit sept cents hommes à terre, et laissa peu de monde à bord des navires. Du bas de la rivière, il avait six lieues à faire pour arriver au Carmen. Le guide qui le dirigeait lui conseilla, de peur d'embûches, de prendre l'intérieur des terres, pour tomber à l'improviste sur le Carmen; mais parmi des hommes habitués aux petites ruses de guerre des Indiens, il était impossible que toutes les démarches de l'ennemi ne fussent pas connues. Les miliciens, au nombre de cent à cent vingt, prirent immediatement la résolution de le vaincre par la soif, et l'exécution de ce projet commença de suite. Les troupes brésiliennes, toutes composées d'infanterie, étaient parties sans prendre la précaution de se munir de rafraîchissements; aussi, après quatre ou cinq heures de marche forcée, au milieu de déserts arides, une soif dévorante, augmentée par la chaleur de l'été, se fit-elle bientôt sentir. L'armée approchait de son but et voulait gagner le Rio-Negro. Vains désirs!... Elle rencontra la milice, prête à l'en empêcher. Il y eut plusieurs escarmouches, plusieurs hommes furent tués de part et d'autre. L'affaire paraissait s'échauffer, lorsque le général, point de mire pour les Gauchos, à cause de son uniforme chamarré d'or, fut renversé par une balle. Le découragement se mit parmi ses gens; une soif cruelle tourmentait les soldats et les faisait mur-

murer; les officiers cherchaient en vain à les rallier; le cri général de se rendre les contraignit à remettre leurs armes aux miliciens, qui les firent tous prisonniers. Pendant que les habitants du Carmen remportaient cette victoire signalée, les navires arrivèrent près du mouillage. On combattit avec ardeur; déjà l'un des bâtiments brésiliens venait d'être pris, lorsque la nouvelle de la défaite de l'armée obligea les deux autres à se rendre. Tel fut le résultat de l'expédition des Brésiliens (*). » Un trait de barbarie et de cupidité effrénée marqua l'engagement dans lequel le général brésilien fut frappé. A peine fut-il renversé, qu'un Gaucho descendit de cheval, se précipita sur lui, le dépouilla de son riche costume, et s'apercevant qu'il portait un anneau précieux, se mit en devoir de couper le doigt dont il ne pouvait l'arracher. Le général n'était que blessé et s'était tenu immobile dans l'espoir de se sauver. Mais la douleur occasionnée par le couteau du Gaucho fut si vive, qu'elle lui fit pousser un gémissement qui le trahit; alors le soldat lui enfonça son sabre dans le cœur, et s'enfuit triomphant avec la bague qu'il avait convoitée.

Un an après cette lutte sanglante, on voyait encore les plaines du Carmen jonchées d'ossements épars et couvertes d'oiseaux de proie qui se disputaient des lambeaux de chair desséchés par le soleil : c'étaient les restes des cadavres des Brésiliens morts dans le combat. Les vainqueurs ne les avaient pas jugés dignes des honneurs de la sépulture. Il paraît, du reste, que tel est l'usage des partis qui se font une guerre acharnée en Amérique, même dans les régions où une certaine civilisation a pénétré. M. de Waldeck, qui a voyagé longtemps dans la république mexicaine, et à l'amitié duquel nous devons des renseignements précieux sur ce pays, a vu les champs de la Vera-Cruz et des provinces intérieures offrir, longtemps après les batailles dont ils avaient été le théâtre, l'aspect de cimetières bouleversés; spectacle bien propre à inspirer de tristes réflexions sur les agitations violentes auxquelles la majeure partie de la société américaine est en proie. Heureux, du reste, ceux qui succombent! car les vivants expient cruellement entre les mains de leurs ennemis leur dévouement à leur cause. Ainsi les prisonniers brésiliens faits dans le combat du Carmen furent, de peur d'encombrement, dirigés sur Buenos - Ayres, à pied, pendant la saison la plus chaude de l'année, et sous la conduite d'officiers aussi barbares que leurs subalternes. Ces malheureux firent trois cents lieues dans des déserts arides et brûlants, dévorés par la soif, soumis aux plus dures privations et aux traitements les plus inhumains. Un grand nombre périrent en chemin; d'autres, épuisés de fatigue, ou affaiblis par les maladies, ne purent suivre le convoi, et furent abandonnés dans ces plaines inhospitalières. A leur retour, les soldats qui les avaient escortés se vantèrent d'avoir acquis, par la manière dont ils avaient persécuté les infortunés prisonniers, de nouveaux titres à la reconnaissance de leurs compatriotes.

On a vu sous l'empire de quelles circonstances la prospérité du Carmen s'était accrue dans une proportion extraordinaire. Par une conséquence toute naturelle et facile à prévoir, cet heureux état de choses devait disparaître dès que l'affluence des corsaires et des étrangers cesserait. En effet, la paix conclue le 3 octobre 1828 entre le Brésil et Buenos-Ayres fut le signal de la décadence de cette colonie. Une nouvelle ère de calamités et de ruine commença pour elle. Les Indiens reprirent le cours de leurs dévastations, et la terreur qu'ils répandirent au loin sur les deux rives du Rio-Negro fut telle, qu'un grand nombre d'habitants du Carmen allèrent chercher dans les environs de Buenos-Ayres la tranquillité dont ils ne pouvaient plus jouir dans le voisinage des Aucas et des

(*) D'Orbigny, t. II de la partie historique, p. 290.

Patagons. Aujourd'hui, cet établissement, qui a eu tant d'alternatives de bonheur et d'adversité, est dans la situation la plus déplorable; il est même à craindre que l'indifférence du gouvernement de Buenos-Ayres n'ait pour résultat final son anéantissement complet. Alors les sauvages de la Patagonie, désormais affranchis du contact des étrangers, camperont insolemment dans la demeure de l'homme civilisé, et suspendront les harnais de leurs chevaux aux lambris qui retentissent encore aujourd'hui des sons d'une musique harmonieuse. La destruction de la colonie du Carmen sera une véritable perte pour les navigateurs et les commerçants de Buenos-Ayres; elle rendra, en outre, extrêmement difficile tout autre établissement dans les mêmes contrées.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

Le grand dictionnaire publié, en 1829, par Piquet, s'exprime ainsi à l'article *Détroit de Magellan:* « L'entrée du côté de l'Atlantique se trouve par 70° 38′ de longitude occidentale entre le cap des Vierges, sous 52° 21′ de latitude sud, et le cap du Saint-Esprit, sous 52° 46′. Elle a dix lieues de large. Celle du côté du grand Océan se trouve par 77° 14′ de longitude occidentale entre le cap Victoire, sous 62° 19′ de latitude sud, et le cap de Los-Pilares, sous 52° 46′. Elle a onze lieues de large du cap des Vierges au cap Froward qui détermine à peu près le milieu du détroit; celui-ci se dirige généralement au sud-ouest; du cap Froward au cap des Vierges, il se dirige au nord-est; sa longueur totale est de cent trente lieues (*). La partie la plus étroite se trouve près de l'entrée orientale : elle est déterminée par le cap Orange, extrémité nord de la Terre-du-Feu, et peut avoir une demi-lieue de large. On a constaté l'existence de deux grands passages à travers la Terre-du-Feu, le canal de Saint-Sébastien qui unit le détroit à l'Atlantique, et le canal Santa-Barbara qui le fait communiquer avec le grand Océan. Les côtes de ce détroit sont en général très-élevées, et atteignent souvent deux et trois mille pieds de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Elles offrent de nombreuses ouvertures ou baies. En général, le vent d'ouest est très-violent dans ce détroit. Entre le canal Saint-Jérôme et la baie de Gallant, la côte nord (Patagonie) présente une perspective variée et assez agréable, tandis que, dans le lointain (au sud), on aperçoit des pics et des montagnes couverts de neige. Elle offre une succession de montagnes, de collines et de plaines arrosées par des rivières et des ruisseaux. On y trouve aussi quelques rades sûres. »

Nous allons compléter et rectifier sur certaints points cette brève description du détroit auquel son premier explorateur, l'illustre Magellan (*), a laissé son nom.

Considéré dans son ensemble, ce détroit présente la figure d'un angle obtus dont le centre est au sud, et dont les côtés s'élèvent vers l'est et vers l'ouest, profondément accidentés, à l'est, par trois renflements déterminés par deux goulets, et à l'ouest par une infinité d'îles, de baies, de promontoires et de cours d'eau. Wallis trace ainsi le tableau des distances respectives des principaux caps et des baies qui découpent surtout la côte nord :

	milles.
Du cap des Vierges à la pointe Dungueness (**)	5
De celle-ci à celle de la Possession	18
De cette dernière au côté méridional du premier goulet	27
De là au cap Grégoire	25
De ce cap à la pointe de l'île du Dauphin	14
De cette dernière à la pointe septentrionale de l'île Élisabeth	14 3/4
De là à la pointe Porpass	12
De cette pointe à la baie d'Eau douce (Fresh-water)	22 1/2
De cette baie au port Famine	13 2/3
De ce port au cap Shatup	12

(*) Malte-Brun lui en donne 180.

(*) Ou Magallanes, ou mieux encore Magalhaëns, suivant l'orthographe portugaise.

(**) Quelques-uns de ces noms ont été changés depuis le voyage de Wallis, mais on les trouve sur les cartes de cette époque.

	milles.
De ce cap à l'île du Dauphin	7
De cette île au cap Froward	11
De là à la pointe de la baie de Snug	8
De la pointe de cette baie au cap Holland	13 2/3
Du cap Holland au cap Gallant	21 1/2
De celui-ci à la baie d'Élisabeth	11 2/3
De cette baie à la pointe d'York	6 1/3
De la rade d'York au cap Quade	21
De ce cap à celui de Notelz	21
De ce dernier à celui de Monday	28
Du cap Monday au cap Upright	13
De ce point au cap de Los Pilares	50
	376 1/12

Depuis le voyage de Wallis, d'autres navigateurs ont parcouru et étudié les sinueux contours du détroit de Magellan. C'est à eux et surtout au capitaine Parker-King que nous devons les renseignements les plus précis sur ce lieu si important au point de vue de la science nautique (*).

Le détroit de Magellan est peut-être le lieu le plus pittoresque du globe, et le plus digne d'être décrit par les poëtes. Il est, à juste titre, l'objet de l'admiration des marins. Où trouverait-on, en effet, dit le capitaine Duhaut-Cilly, un détroit aussi profond, aussi long, aussi navigable, et, cependant aussi resserré, offrant un si grand nombre de ports naturels, de mouillages sûrs et commodes? Partout de l'eau excellente et du bois en abondance, du gibier, du poisson et des coquillages; enfin toutes les ressources que peut offrir un pays jusqu'à présent inculte et à peu près inhabité (**).

A la hauteur de la baie Grégoire, le pays, des deux côtés du détroit, n'offre que des plaines unies comme le reste de la Patagonie. Au cap Negro, un peu plus loin, il prend tout à coup les caractères du sol de la Terre-du-Feu. On est surpris d'apercevoir dans un espace de vingt milles, un changement si frappant dans le paysage. Le contraste est encore plus remarquable si l'on pousse jusqu'au Port-Famine, à soixante-dix milles de la baie Grégoire. Là, les montagnes sont couvertes de forêts impénétrables, sans cesse battues par la pluie et les tempêtes, tandis que, dans les environs du cap Grégoire, un ciel pur et un soleil brillant illuminent de clartés splendides des plaines stériles et sablonneuses.

Au Port-Famine, la vue s'étend sur des masses de rochers granitiques, et sur des bois tellement épais, que, pour s'y diriger en sûreté, il est nécessaire de se munir d'une boussole. Le mont Tarn, qui s'élève de 2600 pieds au-dessus de la mer, domine la baie où, comme on l'a vu dans la notice sur la Patagonie, les Espagnols fondèrent un établissement. Pendant l'hiver, l'aspect de ce lieu tristement célèbre est sombre et mélancolique. La neige couvre les montagnes environnantes, et un brouillard glacial s'étend, comme un linceul, sur toute la contrée.

Nulle part dans le détroit on ne voit d'aussi beaux arbres qu'au Port-Famine; le capitaine Duhaut-Cilly dit qu'il fut frappé de la beauté des forêts qui bordent la rivière, dont les eaux se jettent dans le fond de la baie. Il mesura des arbres qui avaient six pieds de diamètre, et plus de cinquante pieds au-dessous des branches, sains et droits comme des mâts de vaisseau.

Les équipages des navires qui relâchent dans ce port y font la chasse à plusieurs espèces d'oiseaux, et notamment à des oies, à des canards sauvages, à des sarcelles, à des bécassines, à des pluviers et à des *race-horses* (*).

(*) M. Dumont d'Urville, au début de son second voyage autour du monde, qui n'est pas encore terminé, a exploré pendant près d'un mois le détroit de Magellan. Le rapport adressé par cet habile et intrépide navigateur au ministre de la marine, rapport inséré dans le Bulletin de la Société de géographie, ne contient rien de nouveau sur ce lieu intéressant. A son retour en France, M. d'Urville publiera sans doute le résultat de ses observations, et alors seront complétées la géographie et l'histoire naturelle du détroit dont nous donnons ici la description abrégée.

(**) Extrait du journal du capitaine Duhaut-Cilly, commandant la corvette l'*Ariane*, adressé au ministre de la marine et publié dans les Annales maritimes.

(*) Pour la description de ce dernier oiseau, voyez Freycinet, Voyage de l'*Uranie*.

D'ordinaire, quelques Patagons errants se montrent sur la rive, et viennent faire un commerce d'échange avec les marins. Les toldos de ces Indiens, qui s'élèvent dans le lointain, donnent au paysage un caractère encore plus singulier.

Avant d'arriver au cap Froward, qui s'avance à l'extrémité de la péninsule de Brunswick, le détroit s'élargit, et donne entrée dans les canaux Saint-Gabriel et Madeleine. Les bords du premier de ces passages sont couverts, jusqu'au port Waterfall, d'immenses glaciers qui alimentent, d'espace en espace, de magnifiques cascades, supérieures, sous le rapport du nombre et de la hauteur, à toutes celles que l'on connaît. Dans une étendue de neuf ou dix milles, on compte plus de cent cinquante chutes, qui précipitent leurs eaux bouillonnantes dans le canal, d'une hauteur qui varie de quinze cents à deux mille pieds anglais. Quelques-uns de ces torrents sont masqués par le feuillage des arbres qui ombragent leurs bords; mais arrivés à la moitié de la descente, ils apparaissent tout à coup à la vue, comme s'ils jaillissaient du milieu de ces bois épais. D'autres se réunissent à la fin de leur course, et se jettent ensemble dans la mer au milieu d'un nuage de vapeurs. Les formes variées et les accidents de ces cascades, le contraste qu'elles offrent avec le feuillage sombre des arbres dont les flancs des montagnes sont couverts; le mont Buckland dont le sommet, couvert d'un éternel manteau de neige, s'élève dans les airs sous la forme d'un gracieux obélisque; les blanches nuées qui s'arrêtent sur le front de ces hauteurs volcaniques; tout cela présente aux regards du voyageur un spectacle dont il est impossible de rendre la beauté. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier une scène de la nature qui égale, en grandiose et en pittoresque, celle que l'on contemple dans cette partie du détroit de Magellan.

MM. Quoy et Gaimard l'y ont décrit sous le nom de *micropterus brachypterus*.

Les eaux du cap Froward abondent en cétacés, en phoques et en marsouins. Ici, l'eau que les baleines lancent en jets brillants, présente une particularité remarquable : elle forme dans les airs des nuages argentés, visibles pendant plus d'une minute, et à l'œil nu, à la distance de quatre milles.

Du cap que nous venons de nommer, au Port-Gallant, la rive septentrionale se prolonge presque en ligne droite. Du côté opposé, au contraire, on rencontre une multitude de passages bordés de hautes montagnes, séparées les unes des autres par des ravins profonds. Les deux rives sont couvertes d'une végétation vigoureuse; toutefois, les arbres de la partie méridionale sont plus petits. L'aspect de cette partie du détroit, loin d'être horrible, comme le dit Cordova, est, dans la bonne saison, extrêmement intéressant et pittoresque. Les montagnes les plus élevées sont sans doute privées de verdure; mais leurs crêtes abruptes et couvertes de neige font un contraste des plus poétiques avec le plateau inférieur, qui est entièrement revêtu d'une verdure gracieuse. Le paysage est encore varié par les teintes chaudes dont se parent, pendant l'automne, les arbrisseaux qui s'élèvent sur le rivage.

Au nord de l'entrée occidentale du détroit, et à l'est des trois petites îles de la Victoire, est le golfe de la Trinité, où sont jetées une infinité d'îles de toute grandeur, qui, réunies, prennent le nom d'archipel de Tolède. Celle de la Mère de Dieu est la principale. Séparée du continent par le canal de la Trinité, large d'environ quatre lieues, cette île a environ vingt-cinq lieues de long, du nord au sud, quinze de large, et se termine au nord-ouest par le cap de *Tres puntas* (Trois-Pointes). L'axe de cette île est situé par 50° 10' de latitude sud, et 77° 45' de long. orientale. Les Espagnols ont établi un poste sur l'île Saint-Martin, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale de cet archipel. Le capitaine Parker-King a signalé dans

les mêmes parages le groupe de Guayaneco, composé de petites îles, dont une contient une haute montagne nommée *Nevada de Captana*. Il a baptisé du nom de Wellington une île que les Espagnols appellent *Campana*. Il a aussi visité les îles Lobos et *Rocca partida*. Ces terres sont situées à une faible distance du rivage occidental de la Patagonie, dans la direction du sud au nord, depuis le cap Sainte-Isabelle jusqu'au golfe de Penas. « On sait peu de chose de cet archipel, si ce n'est qu'il est rocailleux, montagneux, et d'un aspect désagréable. Il est séparé du continent par le canal de la Conception, au bord duquel viennent se terminer brusquement les Andes, dont les flancs se couvrent ici d'énormes glaciers (*). »

Pour terminer cette description trop rapide du détroit de Magellan, nous devrions donner quelques détails sur les végétaux et les animaux qu'on rencontre sur ses bords et dans ses eaux. Mais les limites que nous nous sommes tracées nous empêchent de nous étendre davantage. Nous nous contenterons donc de renvoyer le lecteur, pour la zoologie, à une lettre du capitaine King, insérée en deux fragments dans le *Zoological journal* de Londres, tome III, page 422, et tome IV, page 91; pour la Flore, à la relation de l'expédition du *Beagle* et de *l'Aventure*, et surtout à la partie de cet ouvrage qui a été rédigée par M. Darwin.

Le détroit de Magellan a été longtemps négligé pour le détroit de Lemaire, situé entre la Terre-du-Feu et l'île nommée Terre-des-États. Mais celui-ci a été à son tour abandonné, surtout depuis que le capitaine King, qui fait autorité en cette matière, a nié positivement les avantages de la navigation dans ce dangereux passage. Aujourd'hui les navires, s'ils n'aiment mieux traverser le détroit de Magellan, ce qui abrége de beaucoup le chemin, doublent la Terre-des-États, puis descendent plus bas, doublent le cap Horn, situé à l'extrémité sud de la plus méridionale des îles l'Hermite, et remontent dans l'océan Pacifique en longeant, à distance, la côte sud-ouest de la Terre-du-Feu. Cette route n'est pourtant pas préférable à celle par le détroit de Magellan. Les difficultés pour doubler le cap Horn sont très-grandes : les vents et les courants sont si changeants dans ces parages, que le marin doit leur préférer les longueurs et les ennuis d'une navigation qui n'offre que peu de dangers et présente des avantages réels pour le reste du voyage. En effet, lorsqu'on est sorti du détroit, les vents étant de la partie de l'ouest et plus fréquemment au nord qu'au sud, ils sont favorables pour prolonger la côte; et dans le cas où ils ne garderaient pas constamment cette direction, on ne serait pas exposé à être abîmé par la mer, comparativement plus tranquille à cette hauteur; au lieu qu'un bâtiment qui a doublé le cap Horn doit, si le vent est nord-ouest, courir à l'est des îles Malouines, où il est en butte à de fortes brises et à une mer terrible qui le prend en travers et le force à serrer le vent pour remonter vers le nord, et à s'écarter ainsi de sa véritable route.

On comprend, d'après ceci, de quelle importance est aujourd'hui le détroit de Magellan, pour pénétrer dans l'océan Pacifique. Nul doute, en conséquence, que d'ici à quelques années cette précieuse communication entre les deux mers ne soit aussi connue que les autres points reculés du globe. Peut-être même quelque puissance européenne songera-t-elle à fonder sur ses rives, dans l'intérêt du commerce, un établissement sérieux. Le triste sort de la colonie du Port-Famine est sans doute un douloureux précédent, mais on n'en saurait rien conclure pour l'avenir. On a vu des établissements se maintenir et même prospérer dans des lieux bien plus inhospitaliers que le détroit de Magellan, et des colons intelligents pourraient tirer un parti avantageux des ressources qu'of-

(*) Malte-Brun, édition de 1836, revue par M. Huot.

frent en poissons, en gibier, en eaux potables et en bois, les innombrables baies de l'extrémité sud de la Patagonie.

TERRE-DU-FEU (*).

Description générale. La Terre-du-Feu, ainsi nommée à cause de la fumée que les premiers explorateurs virent, de loin, s'élever des huttes des indigènes, est située par les 53ᵉ et 56ᵉ degré de latitude australe, 67° 50′ et 77° 75′ de longitude occidentale. Formée par une immense agglomération d'îles s'étendant dans un espace de cent trente lieues de long sur quatre-vingts de large, elle est bornée au nord par le détroit de Magellan; à l'est par l'océan Atlantique; au sud par l'océan Austral; à l'ouest par la mer du Sud. Les principales îles de cet archipel, celles que baignent les eaux du détroit de Magellan, peuvent être ainsi décrites quant à la configuration extérieure de leurs côtes :

A l'est et en partant du promontoire de la Reine Charlotte, qui forme le côté sud de l'entrée du détroit, la côte de la grande terre appelée *King Charles Southland,* descend du nord au midi, en s'inclinant sensiblement vers l'est jusqu'aux caps Saint-Vincent et Diégo. A partir du cap Saint-Vincent jusqu'à celui de Bon-Succès, la ligne s'abaisse perpendiculairement vers le sud. La Terre-des-États, située en face et à peu près à égale distance de Saint-Vincent et de Diégo, forme le détroit de Lemaire. Du cap de Bon-Succès à la baie Valentin, la côte court horizontalement d'est en ouest, puis descend vers le sud dans cette direction et remonte, en s'enfonçant profondément, vers le nord, pour former la baie de Nassau. Non loin, est l'embouchure du canal Saint-Gabriel, qui sépare l'île Dawson de la Terre-du-Feu proprement dite; la côte méridionale de ce canal est bordée de hautes montagnes : elle est peut-être la plus élevée de la Terre-du-Feu. Dans le nombre de ses pics sont les monts Buckland et Sarmiento. Nous avons parlé du premier à propos du détroit de Magellan. C'est un bloc pyramidal de schiste, dont le sommet est extrêmement aigu, et qui a environ douze cent vingt mètres de hauteur. Le mont Sarmiento s'élève d'environ deux mille soixante et dix mètres au-dessus du niveau de la mer; sa base est large, et il se termine par deux sommets pointus, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest, à une distance respective d'un quart de mille anglais. Sarmiento, le premier qui l'ait aperçu, lui donna le nom de *volcan neigeux.* En effet, vu du nord, il a l'apparence d'un volcan; mais on n'a jamais vu de signes ni de traces d'éruption; peut-être même sa forme volcanique n'est-elle que fortuite, car, vu du côté du couchant, il ne ressemble nullement à un cratère. Cette montagne est le point le plus haut qu'on ait encore observé dans toute la Terre-du-Feu : elle est comme le théâtre des principaux phénomènes météorologiques de ces contrées, et son aspect annonce aux marins la tempête ou le beau temps, suivant qu'il se voile ou qu'il se dégage des vapeurs qui l'entourent. C'est une espèce de baromètre que la nature a placé dans ces lieux, où plus d'un danger menace le navigateur; quand le vent souffle du nord-est ou du sud-est, les nuages qui enveloppent sa cime se dissipent, et il présente alors la perspective la plus magnifique.

Entre le mont Buckland et le Sarmiento, la crête de la chaîne est occupée par un glacier fort étendu, dont la fonte continuelle entretient les cascades dont nous avons parlé.

(*) On dit communément *Terre-de-feu;* mais *Terre-du-feu* traduit mieux le nom espagnol qui est *Tierra del fuego.* D'ailleurs *Terre-de-feu* n'exprime pas exactement l'idée des navigateurs qui baptisèrent cet assemblage d'îles; car ces mots désignent implicitement une qualité, un attribut, tandis que les Espagnols ont voulu simplement consacrer le souvenir des feux qu'ils avaient aperçus sur le rivage, et *Terre-du-feu* répond mieux à cette intention. M. d'Orbigny dit aussi *Terre-du-feu.*

Celle des îles l'Hermite, dont l'extrémité méridionale forme le véritable cap Horn, est avoisinée à l'est par une infinité d'autres moins considérables, dont les plus importantes sont les îles Barnevelt, les îles d'Evouts, et plus au nord l'île Nouvelle. Du faux cap Horn jusqu'au cap Pillar, qui forme l'extrémité nord-ouest de la Terre-du-Feu, la côte décrit une portion de cercle, profondément accidentée par le canal de Noël, par la baie de Sainte-Barbe et le cap Glocester. A l'entrée du canal de Noël, on trouve un archipel dont les îles principales sont, au sud et en allant d'ouest en est, la Cathédrale d'York, l'île des Nigauds et celle des Oies; au nord de cette dernière, l'île de l'OEuf, et au nord-ouest de celle-ci l'île Brûlée. Au-dessus et à l'ouest de la baie de Sainte-Barbe est un groupe de cinq îles, dont la plus grande est terminée par le cap Noir. Derrière le cap Glocester, et en remontant au nord, se trouve un vaste archipel dans lequel on peut placer l'île de l'Atterrage; non loin de cette île est le sondage le plus profond qui existe sur ce littoral.

Pour ce qui est des côtes septentrionales de la Terre-du-Feu, dont nous avons dit quelque chose en décrivant le détroit de Magellan, nous nous bornerons à rappeler rapidement, et en allant d'ouest en est, les points principaux, tels que la baie et le havre de Séparation placés presqu'à l'entrée du détroit; la baie des Iles; le havre de l'Hirondelle; l'entrée du canal Sainte-Barbe, située en face du Port-Gallant; l'entrée du canal Saint-Sébastien, en face du Port-Famine, mais plus au nord; le promontoire de la Rafle, qui forme le second goulet de l'entrée orientale du détroit; le Mondrain, qui plus au nord forme le premier goulet, et à partir duquel la côte descend du nord au sud et d'ouest en est, pour aller rejoindre le promontoire de la Reine Charlotte, qui nous a servi de point de départ.

Depuis le cap Pilar jusqu'au cap Horn, la côte est très-irrégulière et très-coupée; elle est généralement élevée et exempte de hauts fonds et de bancs. Sa hauteur varie de deux mille quatre cent quatorze à quatre cent cinquante-sept mètres; dans l'intérieur sont des chaînes de montagnes toujours couvertes de neige, et dont l'élévation est quelquefois de plus de douze cent vingt mètres, et jamais de moins de six cents.

Quand on est près de la côte, on aperçoit plusieurs bras de mer qui coupent la terre dans toutes les directions et qui communiquent avec de grands golfes situés derrière les îles du large. On voit les montagnes voisines de la mer très-boisées du côté de l'est, tandis que du côté de l'ouest, qui est exposé aux vents dominants, elles sont tout à fait stériles. Ces montagnes sont rarement couvertes de neige, parce que les vents de mer et la pluie en amènent promptement la fonte. Les brumes sont rares dans ces parages, mais une température pluvieuse et sombre, accompagnée de vents violents, y règne presque toujours. Le soleil s'y montre fort peu; le ciel, même dans les plus beaux jours, est couvert et nuageux.

Cap Horn. — Le point le plus important de l'archipel de la Terre-du-Feu, vers le sud, est incontestablement le cap Horn, dont nous avons indiqué la position à l'extrémité de la plus méridionale des îles l'Hermite. Elevé d'environ cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, ce cap présente vers le sud des escarpements noirs, qui, vus de près, sont du plus imposant effet. Nous avons exposé, à l'article du détroit de Magellan, les avantages qu'offre le passage à travers ce détroit; cependant, comme la question des deux routes n'est pas encore décidée pour beaucoup de gens, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner sur le passage par le cap Horn les renseignements les plus récents et les plus positifs.

Quelques marins pensent qu'il est préférable de doubler le cap Horn pen-

dant l'été; d'autres affirment, au contraire, qu'il vaut mieux choisir l'hiver pour effectuer ce passage. Comme dans tous les pays du monde, les mois d'équinoxe sont les plus mauvais: de fortes brises se font alors sentir. Les mois d'août, septembre, octobre, novembre et décembre, sont les pires de l'année; c'est alors que règnent les vents d'ouest, la pluie, la neige et la grêle. Décembre, janvier et février sont les mois les plus chauds; les jours sont longs, et le temps est quelquefois fort beau; mais les vents d'ouest, parfois très-violents, et accompagnés de beaucoup de pluie, règnent durant toute cette saison, qui présente moins que dans toute autre partie du globe les avantages ordinaires de l'été. Mars est peut-être le plus mauvais mois de l'année, à cause des tempêtes et des coups de vent qui s'y succèdent; il est pourtant moins pluvieux que les précédents. Là meilleure saison est souvent la période des mois d'avril, mai et juin, quoiqu'elle ne soit pas exempte de gros temps. Les jours vont en diminuant; mais cela n'empêche pas que ces trois mois ne soient vraiment ceux dont la température ressemble le plus à celle de l'été. Juin et juillet ont beaucoup d'analogie; toutefois, les brises d'est sont plus fréquentes en juillet. Le peu de durée du jour et la rigueur du froid rendent cette époque très-désagréable, quoiqu'elle soit peut-être la plus favorable pour passer à l'ouest, attendu que les vents y soufflent presque toujours de l'est. En résumé, les mois d'été, décembre et janvier, sont les plus convenables pour passer de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique; et avril, mai et juin pour retourner dans l'océan Pacifique. Dans ces parages, on connaît peu les éclairs et le tonnerre. De violentes rafales viennent du sud et du sud-ouest; elles sont annoncées par des masses de nuages, et quelquefois accompagnées de neige et de grêle d'une grande dimension, qui les rendent plus terribles. Ajoutons que les navires partant de l'Atlantique pour se rendre dans le grand Océan doivent chercher à se tenir à moins de cent milles de la côte orientale de la Patagonie, autant pour éviter la grosse mer, soulevée par les brises d'ouest qui dominent dans l'est, et sont d'autant plus fortes qu'on est plus éloigné de la terre, que pour profiter de l'inconstance du vent, quand il est fixé dans la partie de l'ouest (*).

Malgré tous ces inconvénients, le passage par le cap Horn, tant redouté des anciens marins, n'est pas aussi effrayant que l'avait fait croire l'amiral Anson. Dampier, Cook et la Peyrouse avaient déjà beaucoup contribué, par leurs observations, à diminuer la terreur inspirée par cet autre *cap des tempêtes*. Les voyageurs modernes ont achevé de dissiper ces frayeurs. Tous s'accordent à dire que le passage par l'extrémité de la Terre-du-Feu n'offre que les contrariétés ordinaires dans toutes les hautes latitudes, et que les ouragans n'y sont pas plus terribles que ceux qui éclatent souvent, pendant la mauvaise saison, dans le voisinage de tous les grands caps (**). Néanmoins, la route par le détroit de Magellan est préférable, surtout à cause des lenteurs qu'elle épargne aux navires qui veulent passer dans le grand Océan.

Aspect de la Terre-du-Feu. — Dans son voyage au détroit de Lemaire, l'amiral Anson a dépeint la Terre-du-Feu sous les plus sombres couleurs. Cook, qui visita la même partie (sud-est), en 1769, prétend que l'erreur de ses devanciers doit être attribuée à la saison pendant laquelle ils se sont trouvés dans ces parages. Il y était dans le courant de janvier, qui, à cette latitude répond à notre mois de juillet, et assure que non-seulement il y vit des arbres, mais que, bien qu'il y aperçût çà et là des espaces couverts de neige, les pentes des collines et

(*) Extrait des observations nautiques du capitaine King, traduites par M. Darondeau, pour le ministère de la marine.

(**) Voyez, entre autres opinions, celle du capitaine Duperrey, dans la relation du voyage de la *Coquille*.

les côtes voisines de la mer présentaient la plus agréable verdure. « Les hauteurs, dit-il, sont assez remarquables, mais ne peuvent être appelées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nus. Le sol des vallées est riche et d'une grande profondeur ; au pied de presque toutes ces collines, on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule à travers nos tourbières d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût, et, en tout, nous avons éprouvé que c'était la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. » A l'époque où naviguait Cook, le détroit de Lemaire n'avait pas encore perdu son importance ; aussi le capitaine anglais apporte-t-il le plus grand soin à preciser la position de ce détroit, auquel il donne environ cinq lieues de long, et à indiquer tous les points qui peuvent servir à y diriger les marins. Il prend également la défense de la Terre-des-Etats, qui ne lui a pas semble non plus aussi sauvage qu'à l'amiral Anson. La côte nord lui a paru offrir des baies et des havres, et le sol n'était pas sans bois, ni même sans verdure. Deux ans auparavant, le capitaine Wallis, qui reconnaissait alors les côtes du détroit de Magellan, s'exprimait d'une manière toute différente au sujet de la Terre-du-Feu, bien qu'il y fût au mois de février, correspondant à notre mois d'août. Le maître du vaisseau, qu'il avait envoyé chercher des mouillages, « trouva, dit-il, le pays qui borde la côte, horrible, et plus sauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu ; c'étaient des montagnes raboteuses, plus hautes que les nues, absolument dépouillées, depuis leur base jusqu'à leur sommet, et où l'on n'apercevait pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentaient pas un aspect moins affreux ; elles étaient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avait été emportée ou glacée par les torrents qui s'échappent des crevasses de la montagne, et se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des neiges. Ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. »

Ces témoignages ne sont contradictoires qu'en apparence, puisqu'ils portent sur des points placés à une grande distance l'un de l'autre. Le capitaine Parker-King, qui a exploré avec soin toute la Terre-du-Feu, confirme les assertions de Cook. Il dit que dans presque toutes les îles qu'il a visitées, la végétation est magnifique, et qu'il y a vu la véronique et la fuschie, qui en Angleterre sont regardées et cultivées comme des plantes fort délicates. Ces deux végétaux, ajoute ce navigateur, étaient en pleine fleur à une très-petite distance de la base d'une montagne couverte de neige aux deux tiers de sa hauteur. Il a vu aussi des colibris suçant l'arome des fleurs, après deux ou trois jours de pluie et de neige pendant lesquels le thermomètre avait été au point de congélation. Enfin M. Fitz-Roy affirme qu'à aucune époque de l'année, les feuilles des arbres de la Terre-du-Feu ne tombent entièrement. De ces différents rapports, on peut conclure, que si cette contrée n'a pas un aspect bien hospitalier, elle est loin d'être aussi épouvantable que l'ont affirmé certains voyageurs.

Le récit suivant d'une excursion faite par Banks et Solander, pour étudier les richesses végétales de la partie sud de ce pays, peut être considéré comme le côté effrayant du tableau :

Aventure de Banks et de Solander. M. Banks et le Dr Solander, qui, en qualité de naturalistes, accompagnaient le capitaine Wallis dans son voyage autour du monde, se trouvant vers le milieu de décembre 1766, dans le détroit de Magellan et tout proche de la côte de la Terre-du-Feu, vers un point où le débarquement n'offrait aucune difficulté, résolurent de ne pas abandonner ce parage sans renouveler l'excursion qu'ils avaient déjà tentée sur ce sol, où ils espéraient découvrir de véritables richesses scientifiques. Le

mois de décembre, nous l'avons déjà dit, correspond sous cette latitude à nos mois de mai et de juin. Le temps était beau, et ils avaient en perspective une petite montagne, boisée à sa base, aplatie et verdoyante vers le milieu de sa hauteur, aride et nue à son sommet. Partir au lever du soleil, explorer ces bois, cette prairie, ce rocher où jamais avant eux n'avait pénétré un Européen, et revenir le soir à bord, leur parut une expédition aussi glorieuse que facile. Le chirurgien du bâtiment l'*Endeavour*, l'astronome, le dessinateur de M. Banks, trois domestiques, deux matelots et deux nègres se joignirent à eux; et le 16 décembre, de bon matin, la chaloupe les déposa tous les douze, pleins de confiance, sur le rivage. M. Banks avait hâte d'arriver à la prairie, parce qu'il n'espérait rien trouver dans la partie boisée qui pût le dédommager de ses peines. La petite troupe pénétra donc dans le bois et commença courageusement l'ascension de la montagne. La matinée y fut toute employée, et à trois heures après midi ils marchaient encore au hasard et sans découvrir le moindre sentier qui les conduisît à l'endroit où ils devaient faire leur première halte. Ils parvinrent enfin au lieu qu'ils avaient pris de loin pour une plaine, et furent très-mortifiés de reconnaître que ce n'était qu'un terrain marécageux couvert de petits buissons de bouleaux, hauts de trois pieds, et si rapprochés, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer une route. Ils étaient obligés d'enjamber à chaque pas, tout en enfonçant dans la vase jusqu'à la cheville. Pour augmenter les difficultés d'un pareil voyage, le temps, qui s'était maintenu, devint tout à coup nébuleux et froid, et un vent très-piquant, accompagné de neige, se mit à souffler par bouffées. Malgré la fatigue déjà extrême et le secret découragement qui commençait à s'emparer de quelques-uns d'entre eux, ils continuèrent pourtant à s'avancer, comptant toujours avoir franchi le pas le plus difficile et touché au terme de leur voyage. Ils étaient à peu près aux deux tiers du marais, lorsque M. Buchan, le dessinateur de M. Banks, fut pris d'une attaque d'épilepsie. Il fallut s'arrêter, allumer du feu, et comme le malade, promptement secouru et bientôt hors de danger, ne pouvait pourtant continuer sa route ni être abandonné dans cette solitude, MM. Banks et Solander, l'astronome et le chirurgien se remirent seuls en chemin. Nos voyageurs touchèrent enfin le sommet si désiré, et leur attente ne fut point trompée. Ils y trouvèrent beaucoup de plantes aussi différentes de celles qui croissent sur les hauteurs du bord de la côte, que celles-ci le sont des productions des plaines dans nos climats.

Cependant le froid était devenu très-vif, la neige tombait toujours en plus grande abondance, et le jour était trop avancé pour qu'il fût possible de retourner au vaisseau avant la nuit. Il fallut donc se résigner, et, quelque danger que présentât ce parti, s'arranger de façon à attendre, le moins mal possible, le lendemain dans l'endroit où l'on se trouvait. Une fois cette détermination prise, le docteur et son ami Banks, charmés, au fond, d'avoir un peu plus de temps devant eux, ne pensèrent plus qu'à profiter d'une bonne fortune si chèrement achetée. Leurs deux compagnons ne paraissant pas avoir un aussi ardent amour pour la science, et se souciant par conséquent fort peu d'herboriser sous la neige et le vent, ils les envoyèrent rejoindre ceux qui étaient restés en arrière, et indiquèrent pour rendez-vous général, une hauteur par laquelle ils se proposaient de passer, pour retourner au bois, en traversant le marais. Ce nouvel itinéraire leur semblait des plus faciles à suivre La compagnie se rassembla, en effet, bientôt au lieu convenu, et quoiqu'on souffrît du froid, tous étaient alertes et bien portants. M. Buchan lui-même avait recouvré ses forces. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez jour, et l'on se mit en devoir de franchir le marais. M. Banks se chargea de faire l'arrière-garde et de

pousser les traînards. Le docteur Solander, qui avait plus d'une fois traversé les montagnes qui séparent la Suède de la Norwége, savait qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres un engourdissement presque insurmontable. Il conjura ses compagnons de ne pas s'arrêter, quelque peine qui leur en pût coûter, ou quelque soulagement qu'ils espérassent d'un moment de repos : « Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. » Après cet avis reçu, non sans terreur, on recommença à avancer, mais plus on allait et moins on semblait avoir fait de chemin. On n'était point encore parvenu au marais, et déjà le froid était devenu si vif, qu'il commençait à produire les effets annoncés. Le docteur Solander fut le premier qui succomba au sommeil, contre lequel il s'était efforcé de prémunir les autres. Prières ni remontrances, rien ne put l'empêcher de s'étendre sur la neige, et son ami dut employer la violence pour le tenir à demi éveillé. Richemond, un des noirs de M. Banks, commençait à son tour à se faire presser. Admirable de sang-froid et de courage dans cette situation qui menaçait de devenir d'instant en instant plus terrible, son maître dépêcha aussitôt en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, avec ordre de préparer du feu au premier endroit convenable, puis, lui-même, avec quatre autres, resta auprès de Richemond et du docteur, et les fit marcher moitié de gré, moitié de force. Les deux malades touchaient au terme de leur pénible trajet, lorsqu'ils déclarèrent spontanément qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut de nouveau recours aux prières, aux instances, aux menaces, à la violence; ce fut en vain. Quand on croyait effrayer Richemond, il répondait : « Je ne désire que de m'arrêter un peu et de mourir. » Le docteur ne renonçait pas aussi formellement à la vie, et disait qu'il voulait bien marcher, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant de sommeil, et ni l'un ni l'autre ne voulaient faire un pas. Quelque affection qu'il portât au docteur Solander, quelque prix qu'il attachât à la conservation de son nègre favori, M. Banks sentit que s'obstiner à présent était compromettre inutilement l'existence des quatre autres : il rassembla à la hâte quelques broussailles et les y laissa s'affaisser et dormir d'un sommeil qui pouvait être éternel.

Au même instant, quelques-uns de ceux par qui il s'était fait devancer, revenaient avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. Il court au docteur, l'appelle, le frappe, le soulève : cinq minutes à peine se sont écoulées, il n'a pas encore rendu le dernier soupir, mais son réveil ne fait en quelque sorte que ressusciter un malheureux perclus de tous ses membres, et dont les muscles sont tellement contractés, que ses pieds ne peuvent plus retenir leur chaussure. Revenu un peu à lui, le docteur qui, malgré tout, se cramponnait à la vie, consent à se laisser traîner vers le feu qu'on lui montre de loin. Quant au pauvre Richemond, tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot qui semblaient avoir moins souffert du froid, leur promettant d'envoyer aussitôt vers eux deux autres de leurs compagnons qui se seraient suffisamment réchauffés, et avec l'aide desquels ils pourraient lui rapporter Richemond, endormi ou vivant.

Il avait tenu sa parole; mais environ deux heures après, les deux hommes qu'il avait envoyés revenaient seuls : ils avaient parcouru tous les environs; ils avaient crié, appelé, personne n'avait répondu, et ils n'avaient pu trouver ni le matelot, ni le second nègre, ni Richemond.

Alors Banks se reprocha de n'être pas resté auprès de Richemond, lui qui avait eu le bonheur d'être épargné par le froid; il se reprocha surtout son projet d'excursion, et cepen-

dant, dans ses cruelles perplexités, le naturaliste reprenait le dessus; tout en se lamentant, il cherchait encore sous la neige, et d'un regard furtif, la trace de quelque plante ignorée.

On se souvint enfin qu'une bouteille de rhum, unique provision de la compagnie, était restée dans le havre-sac de l'un des absents; on pensa que le noir et le matelot qu'on avait placés auprès de Richemond s'étaient servis de ce moyen pour se réveiller, et que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'y attendre les guides qu'on leur avait promis. La neige avait recommencé à tomber plus épaisse; deux heures s'étaient écoulées, et tout espoir était perdu, quand, vers minuit, on entendit des cris répétés. Banks court au-devant de la voix qui l'appelle, et trouve le matelot n'ayant plus que la force de se soutenir en chancelant. A l'aide des renseignements qu'il peut en arracher, il recommence ses perquisitions. Richemond fut découvert le premier; il était debout, mais ne pouvait plus avancer, et son camarade était étendu sur le sol, aussi insensible qu'un cadavre. Dix bras s'offrent pour enlever ces deux hommes; la nuit était entièrement noire, on ne pouvait se faire un chemin à travers les broussailles et sur un terrain détrempé où chaque pas amenait une chute. Il fallut renoncer à les transporter, et faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui couvrait la terre, celle qui tombait dans les espaces libres, et celle que les arbres laissaient échapper par gros flocons, rendirent impossible l'établissement de ce nouveau foyer: force fut d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbre, et les en avoir presque entièrement couverts. Le reste de la troupe se trouvait dans une position rendue plus terrible par le souvenir de ce qui s'était passé et l'incertitude de ce qui allait suivre. De douze hommes qui étaient partis le matin, pleins de vigueur et de santé, deux étaient regardés comme morts; un autre était si mal, qu'on doutait qu'il pût vivre jusqu'au lendemain; et un quatrième, M. Buchan, était menacé d'une nouvelle attaque, par suite de la fatigue qu'il avait essuyée pendant cette terrible soirée. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être de nouveau surpris par la nuit; et, pour comble de malheur, il ne leur restait, pour toute nourriture, qu'un vautour qu'ils avaient tué la veille, au début de leur excursion.

Au point du jour, ils jetèrent avec inquiétude les regards autour d'eux, et ne virent que de la neige. Le froid continuait, et des bouffées de vent, se succédant sans intervalle, leur glaçaient le visage et les membres. Cependant, à six heures, ils conçurent une lueur d'espoir en distinguant le lever du soleil au travers des nuages qui commençaient à devenir moins épais. Leur premier soin fut de courir aux malheureux qu'ils avaient ensevelis sous des branches : ils étaient morts!

Quoique le ciel s'éclaircît toujours davantage, la neige continuait à tomber, et nos voyageurs n'avaient encore pu reprendre leur route vers le vaisseau; mais, vers huit heures, il s'éleva une petite brise qui, secondée par l'action du soleil, détermina le dégel. La joie revint au cœur de tous, et avec elle le sentiment d'une souffrance que tant d'autres avaient fait oublier jusqu'alors. Le précieux vautour était encore intact; il fut dépecé, partagé entre les dix hommes qui restaient, et quand chacun eut avalé les deux ou trois bouchées qui lui en étaient revenues, ils se remirent en route. Enfin, à deux heures après midi, ils débouchèrent inopinément sur le rivage, précisément en face du lieu où était encore amarrée la chaloupe qui les avait amenés la veille sur cette terre funèbre.

Histoire naturelle. — On vient de voir à quel prix les docteurs Banks et Solander enrichirent la science de

quelques plantes nouvelles. Ils remarquèrent surtout une espèce de cannelle appelée *winterranea aromatica.* Le *winter*, dont elle est l'écorce, a la feuille large, ressemblant à celle du laurier; elle est vert pâle en dehors et bleuâtre en dedans. Ils trouvèrent aussi beaucoup de plantes antiscorbutiques, au nombre desquelles il faut mettre une sorte de cresson appelé *cardamius antiscorbutica;* le céleri sauvage, *apium antiscorbuticum;* et une espèce de *canneberge* rouge et blanche.

Le cresson croît dans les lieux humides; on le trouve principalement dans la baie de *Bon-Succès*. C'est surtout quand il est jeune qu'il est le plus salutaire; il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un vert clair; elles sont disposées deux à deux, et opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui, communément, est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, et qui portent à leurs extrémités de petites fleurs blanches suivies de longues siliques. Les arbres paraissent tous appartenir à la famille du *bouleau*, appelé *betula antarctica*. Leur tige a de trente à quarante pieds de long, et deux à trois pieds de diamètre à la base. La feuille en est petite; le bois est blanc, et se fend très-droit. Les rochers qui forment le fond de la baie Saint-Vincent sont couverts de goëmons, parmi lesquels le *kelp*, ou *fucus giganteus* de Solander, mérite une description détaillée.

Cette plante marine croît sur les rochers des eaux les plus profondes, sur les bords et dans l'intérieur même des passes ou canaux. M. Darwin dit que pendant tout le voyage du *Beagle* et de *l'Aventure*, il n'a pas aperçu un seul rocher qui ne fût couvert de cette herbe flottante. Le *fucus giganteus* a été ainsi nommé à cause de la longueur de sa tige, qui atteint, dit le capitaine Cook, jusqu'à trois cent soixante pieds. Elle est ronde, visqueuse, polie, très-forte et n'est guère plus grosse que le pouce. On conçoit de quelle utilité est cette singulière plante pour les vaisseaux qui naviguent dans ces canaux étroits, incessamment agités par les tempêtes: elle peut au besoin leur servir de câbles, et c'est ainsi que plus d'un bâtiment lui a dû son salut. Comme, à une certaine hauteur, elle s'affaisse sur elle-même, et forme un angle avec sa base en s'étendant dans le sens de la surface des eaux, il arrive souvent qu'elle arrête la sonde des marins. On la trouve depuis les îles les plus méridionales, près du cap Horn, jusqu'au quarante-troisième degré de latitude vers le nord; à l'ouest elle est aussi assez abondante; elle croît donc dans l'espace de quinze degrés de latitude; et comme le capitaine Cook la trouva à la terre de Kerguélen, il s'ensuit qu'elle occupe en longitude cent quarante degrés.

Le nombre des créatures vivantes de toute espèce dont l'existence dépend essentiellement du *kelp*, est vraiment prodigieux. On pourrait écrire un gros volume de descriptions sur les habitants d'un de ces lits d'herbe marine. Les feuilles ont quatre pieds de long; et chacune d'elles, excepté celles qui flottent à la surface de la mer, est tellement incrustée de coraux, qu'elle en est toute blanche. Quelques-unes donnent asile aux simples polypes; d'autres nourrissent des animaux mieux organisés, et des masses de belles ascidies. D'innombrables coquilles et quelques bivalves s'y attachent aussi. Des myriades de crustacés fréquentent toutes les parties de la plante. M. Darwin raconte qu'en remuant une masse de ces immenses tiges, il en tomba une quantité de petits poissons, de coquillages, de sèches, de crabes de toutes les espèces, d'oursins de mer, d'étoiles, de belles holothuries, de planaries et de néréides de plusieurs formes. « Toutes les fois, ajoute ce naturaliste, que j'examinais un fragment du *fucus giganteus*, j'y découvrais des animaux de forme nouvelle et curieuse. De nombreuses espèces de poissons vivent au milieu des feuilles, et y trouvent une nourriture abondante. Ces immenses

couches végétales, chargées d'animaux, sont aussi une ressource précieuse pour les cormorans et autres oiseaux de mer, pour les loutres, les phoques et les marsouins. Enfin, sans elles, le sauvage de la Terre-du-Feu, privé de quelques-uns de ses aliments de prédilection, se livrerait avec plus de férocité et de gloutonnerie à ses goûts de cannibale; leur nombre diminuerait infailliblement, et peut-être même leur race finirait-elle par s'éteindre. »

La zoologie de la Terre-du-Feu est bien pauvre, comme on peut le penser. Parmi les mammifères, outre les cétacés et les phoques, on trouve une espèce de chauve-souris, une nouvelle souris (le reithrodon de Water-House), et deux autres espèces; le *tucutuco*, animal rongeur qui habite en troupes nombreuses dans la partie orientale; une espèce de renard, la loutre marine, le guanaque, et un cerf dont on n'aperçoit que de rares individus, au sud du détroit de Magellan. Les bois abritent peu d'oiseaux. Quelquefois l'accent plaintif du gobe-mouche à huppe blanche, perché sur le sommet des grands arbres, est répété par les échos de ces tristes vallées; plus souvent, le cri singulier du pic noir, dont la tête est ornée d'une belle crête rouge, se fait entendre dans les forêts. Le *scytalopus fuscus*, ou roitelet, sautille en se cachant dans les buissons et parmi les troncs d'arbres tombés de vieillesse. Le grimpereau (*synallaxis tupinieri*) est l'oiseau le plus commun. On le rencontre dans les bois de hêtres, dans les ravins les plus inaccessibles. Ce petit oiseau semble se multiplier pour ainsi dire sous vos regards, à cause de l'habitude qu'il a de suivre curieusement les visiteurs qui pénètrent dans ces sombres retraites. Il voltige d'arbre en arbre, à quelques pieds du voyageur, en faisant entendre une sorte de ricanement singulier. Il n'a pas les mœurs timides du véritable grimpereau (*certhia familiaris*), et ne monte pas comme ce dernier le long des troncs d'arbres; il sautille adroitement, et va cherchant des insectes sur chaque branche. Dans les parties du pays les plus découvertes, existent trois ou quatre espèces de pinsons, une grive, un sansonnet ou *icterus*, deux *furnarii*, et enfin quelques oiseaux de proie et quelques oiseaux nocturnes.

Les insectes sont en très-petit nombre; quant aux reptiles, il n'en existe pas un seul dans toute l'étendue de la Terre-du-Feu.

Habitants. Tous les voyageurs s'accordent à représenter les Fuégiens (*), ou habitants de la Terre-du-Feu, comme les individus les plus misérables de l'espèce humaine. Ils ont la tête grosse, comme les Patagons, les joues saillantes, le nez plat, mais la physionomie plus douce. Ils sont plus petits, plus mal faits, et encore plus sales. Ils barbouillent quelquefois leur corps avec un mélange de charbon, d'ocre rouge et d'huile de phoque, ce qui les rend non-seulement hideux, mais encore si horriblement puants, qu'on ne peut, pour ainsi dire, les approcher. Il en est qui se peignent certaines parties d'une terre argileuse blanche. D'autres préfèrent la couleur noire; le capitaine King en a vu un entièrement peint en blanc.

Ils portent pour tout vêtement des manteaux de peaux de guanaques ou de phoques, moins adroitement faits que ceux des indigènes de Patagonie. Il est vraiment étrange qu'un peuple soumis aux rigueurs d'un climat aussi rude n'ait pas encore songé à se vêtir plus chaudement.

Leurs cabanes ou wigwams ont la forme d'un pain de sucre. Elles sont faites de longues branches fixées circulairement dans le sol, réunies à leur extrémité supérieure par des joncs, et recouvertes de broussailles. Deux ouvertures y sont ménagées, l'une du côté de la mer, l'autre du côté des bois. Le foyer occupe le centre de la hutte, et la remplit constamment d'une épaisse fumée, qui, mêlée aux exhalaisons fétides produites par les viandes gâtées

(*) Ce nom a été donné à ce peuple par le capitaine Weddell, qui l'a visité en 1822.

dont se compose la provision d'hiver de chaque famille, rend ces dégoûtantes demeures à peu près inabordables aux étrangers.

Un arc, des flèches armées d'un caillou barbelé, et une fronde, sont leurs armes de prédilection. Ils tirent de l'arc avec une adresse merveilleuse. Mais l'usage qu'ils font de la fronde est vraiment extraordinaire. Ils frappent, avec une pierre, un but placé à une grande distance sur une branche d'arbre. King raconte qu'ayant demandé à un Fuégien de lui montrer la manière dont il se servait de la fronde, l'Indien ramassa une pierre grosse comme un œuf; puis, ayant marqué un canot comme but, il se tourna et lança la pierre dans une direction opposée, contre un tronc d'arbre; le projectile rebondit, passa par-dessus sa tête, et tomba dans le canot. Il paraît, du reste, qu'ils n'emploient leurs armes qu'à la chasse, car on n'a pas remarqué qu'ils se livrassent à ces guerres de tribus à tribus, qui semblent destinées à occuper l'oisiveté des peuplades du continent et des grandes îles voisines.

Quand ils veulent faire du feu, ils frappent d'un caillou un morceau de *mondie*, en tenant par-dessous, pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet mêlé avec une terre blanchâtre, qui, formée de détritus végétaux entièrement desséchés, prend feu comme l'amadou. Le *mondie* dont ils se servent indique, dans les montagnes où ils le ramassent, et qui sont principalement situées au nord, l'existence de mines d'étain, et peut-être de métaux plus précieux.

Ils naviguent dans des canots qui ont une quinzaine de pieds de long sur trois de large, et autant de profondeur. Ces embarcations, plus vastes, mais moins artistement confectionnées que celles des Samoïèdes, sont faites de petites branches courbées en arc, et unies entre elles avec des tendons d'animaux et des bandes de cuir.

Les femmes ont le pénible soin de ramer sur mer, et les hommes ne les remplacent que quand elles sont exténuées de fatigue. A elles sont dévolues toutes les occupations du ménage. Ce sont elles, par exemple, qui, munies d'un panier et d'un bâton pointu, un sac de peau de guanaque sur le dos, vont détacher des rochers et des brisants découverts par la marée descendante, les coquillages qui composent le mets principal de ce peuple.

Les Fuégiens, dont l'appétit n'est pas facilement rassasié, mangent aussi de la chair de phoques et de cétacés, comme l'a prouvé la présence de plusieurs ossements de ces animaux dans leurs wigwams. Le poisson cru est aussi pour eux un véritable régal. En fait de végétaux, ils n'estiment pour aliment que les baies d'un chétif arbuste, et un fungus de couleur jaune, gros comme une petite pomme, et croissant en grande quantité sur l'écorce des hêtres. L'extérieur de ce champignon, d'une espèce à part, offre une multitude de cellules profondes, et ressemble, sous ce rapport, à une ruche irrégulière. Les indigènes le mangent cru lorsqu'il a acquis, par la maturité, une saveur légèrement sucrée et un parfum analogue à celui du mousseron.

Les officiers du *Beagle* avaient quelque raison de soupçonner les Fuégiens de cannibalisme. Ces soupçons furent confirmés par les déclarations de quelques-uns de ces indigènes qui avaient été conduits à Londres, et qui, familiarisés avec la langue anglaise, donnèrent au commandant Fitz-Roy des explications positives et détaillées sur cette horrible coutume : d'après cela, M. Fitz-Roy n'hésite pas à affirmer que les Fuégiens sont cannibales, et que, notamment, ils sont dans l'usage de tuer leurs plus vieilles femmes, pour les dévorer, lorsqu'ils craignent de manquer de vivres. Ce trait donnerait à la physionomie de ce peuple un caractère tout particulier, et le distinguerait essentiellement des autres nations de l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Malgré cet usage, qui contraste avec l'amour de la famille, sentiment très-développé chez les Fuégiens, ils ont

l'humeur assez douce; et, après le premier moment de surprise causé par la vue d'un étranger, ils accueillent bien le voyageur. Leur intelligence paraît très-bornée; cependant plus d'une observation, et notamment l'examen phrénologique fait par un officier anglais sur plusieurs d'entre eux, prouve qu'ils sont susceptibles d'une certaine éducation.

On sait encore peu de chose de leur religion, si tant est qu'ils en aient une. Il est probable que leurs croyances se bornent, comme celles des Patagons, à quelques superstitions plus ou moins extravagantes. Quoi qu'il en soit, on n'a pas remarqué qu'ils eussent aucun culte extérieur.

Tels sont les traits et les caractères distinctifs des Fuégiens en général. L'ouvrage de MM. King, Fitz-Roy et Darwin nous fournit quelques détails spéciaux à chaque tribu en particulier. Voici comment le premier de ces savants divise les indigènes de la Terre-du-Feu:

La tribu des Yacana-Kunny habite la partie nord-est de ce vaste groupe d'îles; elle est peu connue, et se compose, à ce qu'on croit, de cinq ou six cents individus, les enfants exceptés.

Par delà une haute chaîne de montagnes, au sud-est des Yacana, habite la tribu des Tekinica, autrefois nommée Kyuhué, les plus pauvres Indiens de la Terre-du-Feu. Ils vivent sur les bords et dans le voisinage du canal du *Beagle*. Le nombre des jeunes gens, dans cette tribu, peut s'élever à cinq cents.

A l'ouest, entre la région occidentale du canal du *Beagle* et le détroit de Magellan, est une tribu appelée *Alikhoulip*, et qui compte environ quatre cents individus.

Les parties centrales du détroit sont habitées par une horde de deux cents Fuégiens, auxquels Bougainville, et après lui d'autres navigateurs, ont imposé le nom de *Pécherais*, par analogie avec une exclamation familière à ces sauvages.

Les Yacana-Kunny ressemblent aux Patagons pour la taille, la couleur de la peau et la manière de se vêtir. Ils paraissent être aujourd'hui dans la situation où étaient les Patagons avant qu'ils eussent des chevaux. Avec leurs chiens, leurs arcs et leurs flèches, leurs *bolas*, leurs frondes, leurs lances et leurs massues, ils tuent des guanaques, des phoques, des autruches et d'autres oiseaux. Du reste, les indigènes de cette région sont plus heureux, sous certains rapports, que leurs voisins du continent; car la portion nord-est de la Terre-du-Feu est placée dans des conditions physiques meilleures que la Patagonie. On ne trouve plus ici les montagnes boisées des îles occidentales, mais des plateaux peu élevés et couverts d'arbres en partie seulement; au nord de ces plateaux, on voit de vastes espaces presque découverts et offrant de précieux pâturages. Ajoutons que le climat tient le milieu entre les extrêmes d'humidité et de sécheresse, qui sont le partage des pays environnants. Il est donc à présumer que si jamais on fonde un établissement dans le pays des Yacana, particulièrement appelé par Narborough *terre méridionale du roi Charles*, on aura plus d'une chance de réussite.

Les Tekinica sont petits et mal faits; la couleur de leur peau est celle de l'acajou le plus vieux, ou plutôt entre le cuivre et le bronze. Les jambes sont minces et en disproportion avec le buste; leurs cheveux, noirs, sales et grossiers, cachent une partie de leur figure et rendent encore plus hideux le caractère de leur physionomie. La fumée au milieu de laquelle ils vivent constamment, l'usage de l'huile dont ils oignent leur corps, les substances dont ils se barbouillent, les aliments malfaisants et quelquefois putréfiés qu'ils engloutissent dans leur avide estomac, tout cela produit sur leur personne des effets qu'il est facile d'apprécier.

On peut expliquer jusqu'à un certain point l'état de stupidité et de squalidité physique de cette tribu, par le climat dont elle subit l'influence. Le pays qu'elle habite est découpé

dans tous les sens par une infinité de bras de mer, et offre de hautes montagnes dont le sommet est chargé de neiges éternelles, tandis que leur base est couverte de bois épais et humides. Les beaux jours sont rares dans cette région, sur laquelle fondent, comme par prédilection, les nuages, les brouillards et les tempêtes formés à l'extrémité de la Terre-du-Feu.

Les Alikhoulips sont les plus grands et les mieux faits des Fuégiens; leurs femmes ont la physionomie beaucoup moins hideuse que celles des autres tribus. Toutefois, ces indigènes sont inférieurs aux Yacana, et bien plus encore aux Patagons. La contrée où ils résident a beaucoup d'analogie avec le pays des Tekinica, mais les vents y règnent plus souvent et avec plus de force.

Les Pécherais sont de pauvres et chétifs Indiens d'un aspect repoussant. Comme ils occupent la partie centrale du détroit de Magellan, ce sont eux qui ont la visite des marins qui naviguent dans ce passage. En général, les Européens n'ont jamais eu à se plaindre de leur caractère.

Les Fuégiens du havre de Merci ont le corps chétif, les membres difformes et peu musculeux; leurs cheveux sont noirs, roides et épais; leur barbe, leurs moustaches et leurs sourcils extrêmement courts et soigneusement arrachés; ils ont le front bas, le nez assez proéminent, avec des narines dilatées. Leurs yeux sont bruns et de grandeur ordinaire; leur bouche est grande, la lèvre inférieure épaisse; les dents petites, régulières, mais de couleur terreuse. Leur physionomie est sans expression.

Nous dépasserions le cadre de cette notice si, nous laissant entraîner sur les traces des auteurs qui nous servent de guide, nous entrions avec eux dans les mille détails de mœurs qu'ils ont enregistrés dans leur curieux journal de voyage; toutefois, il nous reste un point important à traiter ou du moins à indiquer: c'est la langue des Fuégiens.

Le vocabulaire que nous donnons ici est un document presque original, en ce sens qu'il n'existe encore que dans la relation de M. Fitz-Roy.

En publiant en abrégé ce tableau de deux langues jusqu'ici entièrement inconnues, nous devons prévenir le lecteur que la lettre *h* indique une aspiration gutturale très-forte. Les sons gutturaux sont bien plus prononcés dans les idiomes fuégiens que dans la langue patagone. On peut même comparer certaines intonations des premiers aux efforts que l'on fait quand on a dans la gorge un corps étranger dont on veut se débarrasser.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
abeille	kikiooul	yumerteté.
arbre	kiareucka ou kafcha	wououreuch.
arc	kereccana	whaianna.
bateau	athlé	watch.
blanc	akifca	
boire	afkhella	ulla ou allé.
bois	ufcha	ahchif ou ospatach.
bon	layip.	
bouche	euffearé	yiack.
bras	toquimbé	carminé.
chaud	ketkhik	uckhoula.
cheveux	alu	ochta.
chien	chilioké	eacheulla.
cinq	......	cupaspa.
cou	chahlikha	yarek.
couper	cuppa	atkhekum.
couteau	aftaré ou aftalla	tellowal ou teclewel.
cri	yelkesta	eurra.
cuisse	cutlaba	lukha.
dents	cauouach ou carlich	tououm.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
deux	telkiou	combelé.
doigt	skeulla.	
eau	tchauach	chamea.
enfant	aiiwalkh	yaramua.
entendre	tellich	murra.
épaule	choicks	ahkeka.
étoile	quoounach	appernich ou appouna.
femme (mulier)	atlarabich ou ackhanach	kepa ou chepuch.
femme (uxor)	achwalluk	tooucou.
feu	tettal	puchahké.
fille (jeune)	anna	yarumatea.
fille (petite)	yarreukepa.	
fils	paral	marriou.
flèche	annagua	tiacou.
fleur	yiksta	aneaca.
frère	arré	marcos.
front	teiché	ochcarché.
froid	kichach	euccoou.
fumée	tellicks ou telkhach	uckco ou ochat.
genou	teuideul	teullapoua.
glace	atkhurska	yiatia.
guanaque	harmaeur	armaoua.
jambe	keut	hiéta.
jour	enoqual.	
langue	leukin	leun.
lune	conakho	anoco.
lune (nouvelle)	yecoat	touquillé.
lune (pleine)	oouquel	houlouch.
main	yuccaba	marpo.
maison	heut	oukhral.
maladie	yaûhal	oma ou omey.
manger	luffich	attema ou ettuma.
mari	arrik	dougou.
matin	euchqual	maoula.
menton	eufca	wonné.
mer	chahbeuel	hayeca.
mère	chahp	dahbé.
mère (grand')	caouchillich	ghoulouonna.
mort (participe)	willacarwona.	
mort (substantif)	....	apaina.
mouche	tomattola.	
neige	acho	oppunaca.
neuf (nombre)	....	yurtoba.
nez	nohl	cucheuk.
noir	feal.	
non	quitteuk	barbé.
nord	yaou	uffahou.
nuage	teullou.	
nuit	youlleupre ou yoouleba	eukkeuch.
occident	eutqualdal	uppaheuch.
œil	telkh	della.
œuf	lithlé	herch.
oiseau	taouqua	beghé.
oreille	teldil	eufkhea.
orient	yulaba	yahcuf.
os	ochkia	ahtuch.
oui	oo	das.
panier	kaekhu ou khaio	kaëkhem ou keuch.
peau	euccolaik	appulla.
père	cheeul	aymo.
père (grand-)	caouich ou coouich	ghoulourran.
petit	choks.	
pied	keutliculcul	cola.
pierre	kehtlas ou cathow	oouel.
pierre (à feu)	cathaou.	
pluie	cappocahch ou abquœuahch	jubbacha ou wert.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
plume	ayich	oftoukou.
poisson	appeubin ou appeuffin	appeurma.
porc	tethl.	
quatre	inadaba	carga.
rire	fiall	teuchka.
sable		puntel.
sang	cheubba	cheubba.
sept		hooucasta.
six		coumoua.
sœur	cholicl	waykippa.
soleil	leum	leum.
sourcil	tethlui	utkhella.
sud	euccoal	ahné.
terre	barbé	tann.
terre (ou sol)	tchampth	oché.
tête	ofchocka	lukabé.
tomber	ahlach	leuppaé.
tonnerre	cayrou	kekika.
trois	keupeb	meutta.
un	toouquidoou	ocoalé.
vaisseau	aoun	alla.
venez-ici	yamacheuma.	
vent	heurreuquach	weureup.
ventre	kuppude.	
vieillard	kerowich	keutloas.

En lisant cet extrait de vocabulaire, on a sans doute été surpris de la différence frappante qui existe entre les idiomes de deux tribus si voisines l'une de l'autre. Il est vrai qu'il y a en Amérique des langues mères entièrement différentes par leurs racines, et qui se ressemblent par le mécanisme et la physionomie (*); que par conséquent il faut peu s'attacher aux mots, et beaucoup, au contraire, aux constructions et au génie des langues américaines; toutefois la dissemblance presque complète entre les mots et entre les racines est un fait grave et significatif quand il s'agit de deux langues parlées par des peuples que sépare un espace extrêmement étroit, et à qui l'habitude de la navigation permet d'entretenir ensemble des relations presque continuelles.

Ce fait caractéristique nous empêche d'adopter, jusqu'à preuve plus convaincante, l'opinion de M. d'Orbigny, qui fait des Fuégiens un rameau de la race araucanienne. Non-seulement l'euphonie qui distingue la langue des Aucas ne se retrouve en aucune façon dans les idiomes fuégiens, qui sont horriblement gutturaux, mais il y a encore différence essentielle dans ces derniers entre eux. Les considérations physiologiques militent aussi contre l'assertion du savant naturaliste; si les Tekinica sont petits comme les Araucans, d'un autre côté, ils ont la peau couleur d'acajou, quoiqu'ils habitent un pays extrêmement boisé et humide, circonstance qui, d'après le propre système de M. d'Orbigny, devrait éclaircir la couleur de la peau. Voici ensuite les Yacana-Kunny, qui, d'après le témoignage du capitaine King et de ses officiers, ressemblent aux Patagons pour la taille, le teint, le costume, les armes et les usages. Il y a donc lieu de croire que si le voyageur éclairé qui nous a été si utile dans notre travail eût été à même d'observer la population fuégienne dans son ensemble et dans ses individus, il aurait adopté des conclusions différentes. Malheureusement il déclare n'avoir vu qu'un seul Fuégien adolescent dans le nord de la Patagonie. Ajoutez que lorsque M. d'Orbigny a écrit son *Homme américain*, l'ouvrage si explicite de King n'avait pas encore été publié, et que, par conséquent, il n'a pas pu profiter des précieux renseignements que les savants de l'expédi-

(*) Humboldt, Vater.

tion anglaise ont recueillis sur cette nation si peu connue jusqu'à eux.

Nous dirons, comme M. d'Orbigny, que M. Bory de Saint-Vincent a été induit en erreur en rapportant les Fuégiens à la race noire, c'est-à-dire, à celle qui couvre une partie de la terre de Diémen (*). Sous le rapport de la couleur, rien n'est plus exact; mais, d'un autre côté, il faut convenir que la longueur et la ténuité des membres des Fuégiens, leur démarche chancelante, leur étrange physionomie, dont le type est reproduit dans une de nos planches, les rapprochent d'une manière frappante des populations du grand Océan.

Malgré le peu de renseignements que l'auteur du Voyage dans l'Amérique méridionale peut nous donner sur les peuples de la Terre-du-Feu, qu'il n'a pas visités, il n'en est pas moins regrettable, même pour ce qui concerne les Fuégiens, que ses observations détaillées sur les langues des nations australes n'aient pas encore paru.

Ce précieux travail nous eût permis d'examiner le rapport exact des idiomes fuégiens, dont King nous a donné une idée, avec la langue des Patagons, et de vérifier entre autres questions, si la migration asiatique, constatée par Malte-Brun et d'autres géographes, s'est étendue bien au delà du Chili, c'est-à-dire, jusqu'à l'archipel de la Terre-du-Feu.

En attendant nous ne doutons pas que le nouveau vocabulaire dont nous venons d'extraire le tableau qu'on a lu, n'attire sérieusement l'attention des personnes compétentes, car les langues fuégiennes offrent un élément de comparaison qui avait manqué jusqu'à ce moment.

ILES MALOUINES.

Description générale. Les îles Malouines, nommées *Falkland* par les Anglais, se composent de deux îles principales, Soledad à l'est, et Falkland à l'ouest, entourées d'une multitude d'îlots, dont quelques auteurs portent le nombre à cent soixante-dix. Elles sont situées presque à la hauteur et à quatre-vingts lieues du détroit de Magellan. Elles occupent un espace de soixante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante lieues du nord au sud, espace compris entre les 51° 5' et 52° 46' de latitude australe, 60° et 63° 30' de longitude ouest.

La physionomie générale des Malouines est singulièrement triste. Des montagnes escarpées et quelquefois taillées à pic; des falaises de roches grisâtres, dont la base est incessamment battue par les flots d'une mer turbulente; des plages de sable, où l'on n'entend que le sifflement des vents déchaînés et les cris rauques et perçants des oiseaux et des amphibies; de nombreuses criques, séparées les unes des autres par des pointes rocailleuses, et dont les bords n'offrent qu'une végétation maladive; près de ces havres commodes et spacieux, de sombres îlots ou des écueils qui servent d'asile aux lions marins; à l'intérieur, des plaines immenses, semblables par leur uniformité aux pampas de l'Amérique méridionale, et sur lesquelles s'étendent, en nappes monotones, les longues tiges des plantes rampantes; çà et là des ruisseaux où viennent boire les animaux sauvages; des ravins où le basalte élève sa colonne régulière; des masses solides, assemblées dans un désordre effrayant; tels sont les objets qui frappent les regards du voyageur dans cet immense archipel. Ce n'est pas à dire toutefois que, dans quelques-unes de ces îles si nombreuses, la vue ne trouve à se reposer sur des paysages moins attristants. Les touffes d'herbes et l'abondance des eaux courantes donnent à certaines localités un aspect plus gai; parfois, des myriades d'oiseaux de différentes espèces animent le tableau par leurs ébats. Quelquefois aussi, un navire à l'ancre ou un camp de pêcheurs établi sur la grève prouvent à l'observateur

(*) L'homme (*homo*), essai zoologique sur le genre humain, espèce mélanienne.

que ce coin du monde n'est pas oublié des hommes.

La configuration du sol de ces îles, la nature des montagnes qui accidentent leur surface; la présence d'une espèce de loup-renard qui, malgré des caractères en apparence différents, est la même race que celle qui habite la Patagonie et la Terre-du-Feu; les nombreuses traces de volcans éteints, d'autres faits que nous ne voulons pas énumérer dans une aussi courte notice, semblent indiquer que les Malouines ont été séparées des contrées magellaniques par quelque révolution subite et terrible. Telle est en effet l'opinion de quelques navigateurs qui ont exploré le groupe des Falkland. D'autres pensent que ces îles ont dû surgir du sein de l'abîme, par suite de l'abaissement des eaux, et ils prétendent le prouver par les ossements gigantesques trouvés dans l'intérieur des terres, à une grande distance du rivage, ossements qui ont appartenu à des baleines, et qui n'ont certainement pas pu être portés dans ces endroits éloignés par les eaux de la mer, même pendant les tempêtes les plus violentes. Nous ne prononcerons pas entre ces deux opinions, dont chacune a contre elle et en sa faveur des faits également significatifs.

La température est plus douce dans cet archipel que ne le ferait penser la latitude sous laquelle il est situé. Le thermomètre n'y monte guère au-dessus de 12° Réaumur, et descend rarement au-dessous du point de congélation. Néanmoins, le vent du sud est très-froid et amène les tempêtes qui désolent ces parages. Les vents dominants sont entre le sud-ouest et le nord-ouest; et comme ils soufflent des côtes de la Patagonie, ils sont tempérés et dépourvus de propriétés nuisibles. L'humidité entretenue par le grand nombre des cours d'eau est ici le fléau le plus redoutable, et celui dont se sont toujours plaints les anciens colons.

Il paraît, d'après les rapports des capitaines baleiniers qui relâchent aux Malouines, que le climat de ces îles est aujourd'hui moins froid qu'il ne l'était à l'époque des premiers établissements. Le capitaine Weddel, qui, dans le cours de ses trois voyages aux terres australes, a passé deux hivers aux Falkland, admet l'observation comme juste, et attribue le changement remarqué à la disposition des immenses champs de glace qu'on rencontrait autrefois par la latitude de 50°. Ces masses flottantes passaient au nord, entre les Malouines et la Géorgie, et refroidissaient singulièrement la température. Ce fait indiquerait aussi des modifications importantes dans l'état des glaces du pôle austral.

Productions. *Végétaux*. La flore des Malouines n'est pas très-riche; néanmoins, le botaniste peut y faire une moisson assez intéressante. Les plaines et les hauteurs sont couvertes d'une espèce de foin qui s'élève jusqu'à un pied et demi, et est un excellent fourrage pour les bestiaux. On trouve sur les côtes, dont le sol plus varié leur convient mieux, cent vingt espèces du genre des phanérogames.

Dans l'intérieur, les agames se sont rencontrés au nombre de quatre-vingt-dix-sept espèces, et enfin les lichens, les hépatiques et les mousses y composent un groupe de quarante-huit espèces. Une multitude de ces plantes se trouvent en Europe et au Canada. Le céleri rouge et blanc, d'une saveur douce et agréable, y pousse sans culture, ainsi que d'autres plantes antiscorbutiques, la providence des équipages. Pernetty parle d'une plante qu'il nomme *vinaigrette*. Elle pousse dix-huit à vingt feuilles d'un vert clair, assemblées en rond au bout d'une queue couleur de cerise, grosse comme le tuyau d'une plume de corbeau, haute de sept à huit pouces. Elle ne pousse qu'une tige qui porte une seule fleur blanche, composée d'un calice à cinq feuilles, ayant la forme d'une petite tulipe, s'ouvrant de même, et exhalant une odeur d'amande très-suave. Les feuilles de cette plante

sont découpées en cœur allongé et attachées à la tige par la pointe; elles sont presque toujours pliées en forme de canal, et sortent par groupe de l'œil d'une racine longue figurant un chapelet, et couverte de petites écailles pointues, d'un rouge tirant sur le cinabre. Le même voyageur décrit fort au long une autre plante qui a jusqu'à dix à douze racines faites comme celle du salsifis, et fort allongées. Ces racines sont recouvertes d'une petite peau mince, sous laquelle est une substance collante, tendre, aqueuse, d'un goût d'abord un peu douceâtre, qui laisse dans la bouche, en se développant, une saveur si fortement ambrée, qu'elle sent un peu l'urine du chat.

Les Malouines n'ont que de frêles arbustes, en petit nombre, et de l'espèce des bruyères. La plante qui y supplée le mieux et qui même ferait croire de loin qu'elles sont très-boisées, est une espèce de glaïeul, ou jonc plat et étroit, qui s'élève en motte de trois pieds au moins, et dont les feuilles en touffes atteignent, en s'étendant au-dessus de la motte, la hauteur de six à sept pieds. L'intérieur de ces mottes offre une voûte, comme soutenue par les tiges et les branches, dont les feuilles, privées d'air, sont brunes et pourries. D'autres plantes poussent quelquefois dans l'intérieur de la voûte, se font jour au travers, et s'élèvent au-dessus. Cette voûte, au surplus, est assez solide pour supporter un homme, mais pourvu qu'il n'y exécute pas de mouvements trop brusques, car un coup de talon de botte, par exemple, suffirait pour la crever. Ces mottes distillent une gomme résineuse, blanche d'abord, quand elle est molle, de couleur d'ambre quand elle est sèche. Elle a une odeur aussi aromatique et aussi forte que celle de l'encens. Exposée à la flamme d'une lampe, elle brûle comme la plus fine résine, en exhalant une odeur fort douce, et laisse pour résidu une huile noirâtre, incombustible, et qui, en se refroidissant, devient un corps dur et collant. Cette gomme présente beaucoup d'analogie avec la gomme ammoniaque : même saveur, même odeur, et même résidu après la combustion. La gomme que donne ce jonc, traîtée par l'esprit-de-vin, ne se dissout qu'en partie. Les tiges des mottes sont spongieuses, et se dépouillent peu à peu de leurs feuilles comme le palmier. Ces feuilles sont découpées en trois. Elles sont grosses comme celles du pourpier, mais d'un beau vert, très-serrées les unes auprès des autres, disposées en rond, et formant au milieu un enfoncement peu sensible.

Les eaux qui environnent les îles Malouines sont presque aussi riches qu'elles en végétaux, et pourtant il n'y a guère lieu de citer que la plante nommée vulgairement *baudreux*. « Elle élève, dit Pernetty, ses tiges jusqu'à la surface des eaux, et s'y soutient au moyen d'une espèce d'ampoule pleine d'air, qui forme la naissance de la queue de la feuille. Les racines de ces baudreux, qui ont quelquefois jusqu'à vingt brasses de longueur, sont jaunes comme la tige de la plante. Entrelacées l'une dans l'autre, elles forment un paquet dans lequel se retirent les plus belles moules tant magellanes qu'unies et communes. »

Animaux. — Indépendamment des bœufs, des chevaux, des porcs et des lapins, qui, apportés par les Européens dans les îles Malouines, y ont prodigieusement multiplié et y vivent à l'état sauvage, on trouve dans cet archipel une espèce de renard qui diffère des autres espèces connues. On croit ce dernier quadrupède particulier aux Falkland, parce qu'il a des proportions plus grandes que le renard de la Patagonie et de la Terre-du-Feu. Mais cette opinion nous paraît mal fondée. On sait aujourd'hui que la plupart des animaux transportés sous un climat différent de celui qui leur est propre, placés dans de nouvelles conditions d'existence, se métamorphosent en quelque sorte, tant sous le rapport physique que sous celui des mœurs. Ainsi on a vu des chats domestiques prendre, en vivant à l'état sauvage, un développement si

extraordinaire, qu'il eût été difficile de deviner leur origine. Pourquoi donc le renard des Malouines, dont rien, du reste, ne justifie le caractère autochthone, ne serait-il pas originaire de la Terre-du-Feu, et ne se serait-il pas modifié sous l'empire de circonstances particulières?

Les oiseaux sont si nombreux aux Malouines, qu'ils couvrent quelquefois des plaines immenses et des plages de plusieurs lieues d'étendue. Les plus remarquables sont l'outarde, le cormoran, l'hirondelle, la bécassine, le vanneau, la grive, le cygne à tête noire, l'oie et le canard, naturalisés par les Français et les Espagnols; le manchot ou pingoin, cette espèce d'amphibie que les naturalistes ont si souvent décrit, qui creuse ses habitations souterraines dans les anses les mieux abritées, et qui fait retentir les rives désertes de son cri, parfaitement semblable au braiement de l'âne.

De tous les animaux qui fréquentent les Malouines, ceux qui méritent le plus d'attention, ceux qui, pendant une certaine période, ont fait attacher une grande importance à la possession de ces îles, abstraction faite du point de vue politique, sont les amphibies du genre phoque. Les navigateurs signalent surtout l'*otarie* de Pernetty (*), l'*ours marin*, ou *otarie* de Forster, et l'*éléphant marin*.

L'otarie a été confondue par Pernetty avec l'éléphant de mer, sous la dénomination commune de *lion marin*.

« Ce phoque, dit M. Lesson dans un article remarquable du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, acquiert une taille considérable, suivant Pernetty, puisqu'il dit que des individus ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur et dix-neuf à vingt pieds de circonférence. Ce qui le caractérise, c'est le poil de la partie supérieure du corps, notamment celui qui revêt la tête, le cou et les épaules, et qui est aussi long que le poil d'une chèvre. Mais Forster, plus croyable, ne donne au lion marin du sud qu'une douzaine de pieds au plus, et sept à huit pour les femelles.» Voici la description qu'en donne cet habile compagnon de l'illustre Cook: « Le corps est gros, cylindrique, très-gras; la tête assez petite, assez semblable à celle d'un gros dogue; le nez un peu relevé, et comme tronqué à son extrémité. La lèvre supérieure déborde l'inférieure, et est garnie de cinq rangs de soies dures en forme de moustaches; ces soies sont longues et noires, blanches dans la vieillesse. Les oreilles sont coniques, longues de six à sept lignes seulement; leur cartilage est ferme et roide. Les yeux sont grands et proéminents, l'iris vert; trente-six dents; les pieds antérieurs noirs, formant une large bande plate, nue, offrant sur les doigts des vestiges d'ongles seulement; les pieds postérieurs ayant les cinq doigts terminés par cinq très-petits ongles, que dépassent notablement cinq festons membraneux et minces. Queue conique et courte; le mâle seul a sur la partie supérieure du corps le pelage composé de poils rudes, grossiers, et longs de deux à trois pouces, de couleur tannée, tandis que sur toutes les parties postérieures, le poil est court, serré, et d'égale longueur. Les poils de la femelle sont uniformément ras partout et de couleur fauve. » Pernetty décrit ainsi les mœurs de cet animal: « Il n'est point méchant, et fuit plutôt que de chercher à attaquer. Il vit de poissons, d'oiseaux d'eau, qu'il attrape par surprise, et d'herbes (*). La femelle fait ses petits et les allaite dans les glaïeuls (herbes littorales du genre *festuca*) où elle se rend chaque soir. La chair de cet animal peut se manger sans dégoût, et son huile est d'une grande ressource. Sa peau est très-propre aux ouvrages de sellerie. »

(*) *Otaria leonina*, Péron; *otaria jubata*, Desmarest; *platyrhyncus leoninus*, Fr. Cuvier, etc.

(*) Péron affirme que ces animaux ne mangent jamais d'herbes, et le témoignage des pêcheurs anglais confirme son opinion.

L'*otarie de Forster*, ou l'ours marin, fournit aux pêcheurs qui abordent aux îles Falkland des fourrures précieuses. Ce phoque est très-recherché dans le commerce à cause de sa peau, recouverte d'un poil brun ou rougeâtre, suivant que l'animal est jeune ou qu'il a atteint toute sa croissance. On en fait des chapeaux superfins, des garnitures de robes, des manteaux, etc. Cet amphibie est très-sauvage, et a l'odorat très-subtil; grâce à la perfection de ce sens, il reconnaît l'approche de l'homme, et regagne la mer, où il est en sûreté.

Enfin, parmi les troupeaux innombrables qui viennent se reposer sur ces grèves silencieuses, on trouve *l'otarie molosse*, qui n'est sans doute que le *lion marin de la petite espèce*, dont parle Pernetty. Il diffère notablement des espèces dont nous venons de parler; il est surtout remarquable par ses formes élancées et régulières, ainsi que par sa tête petite, arrondie, tronquée en avant, et offrant une ressemblance assez exacte avec le museau d'un chien.

L'éléphant marin, indifféremment appelé par les voyageurs *loup marin*, *lion marin* et *phoque à trompe* (*), est le plus intéressant de ces amphibies, sous le rapport des mœurs, et le plus remarquable pour la grosseur. Nous ne voulons pas reproduire la description que M. de Rienzi a donnée de ce phoque dans le tome III, page 130 de son *Océanie*, description puisée dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Nous nous bornerons à rappeler qu'il a vingt, vingt-cinq, et même trente pieds de longueur, sur quinze ou dix-huit de circonférence; que son nez, à l'époque des amours, s'allonge en forme de trompe, et que ce prolongement charnu s'efface après la saison du rut. Quant aux mœurs des éléphants marins, elles méritent une mention spéciale; et comme M. de Rienzi n'en a presque rien dit, nous nous étendrons sur ce sujet, persuadé que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de ces développements. Nous mettrons ici à contribution un admirable chapitre du *Voyage de Péron aux terres australes*.

Les phoques à trompe changent d'habitation suivant la saison, et commencent, dès que l'été se fait sentir, à émigrer vers des parages plus froids. Un mois après leur arrivée, les femelles se préparent à mettre bas. Réunies toutes ensemble sur le même rivage, elles sont environnées par les mâles, qui ne les laissent plus retourner à la mer, et qui n'y retournent plus eux-mêmes, non-seulement jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur fruit, mais encore pendant toute la durée de l'allaitement. Le travail de l'enfantement ne dure pas plus de cinq ou six minutes, pendant lesquelles la femelle paraît beaucoup souffrir; dans certains moments, elle pousse de longs cris de douleur. Elle ne fait jamais qu'un petit, qui en naissant a de quatre à cinq pieds de long, et pèse environ soixante-dix livres. Pour donner à teter à son nourrisson, la mère se tourne sur le côté, et lui présente ses mamelles. L'allaitement dure sept ou huit semaines, pendant lesquelles aucun membre de la famille ne mange. On conçoit que les femelles maigrissent singulièrement. On en a vu mourir épuisées pendant la période de ces pénibles soins. Lorsque les petits ont six ou sept semaines, les père et mère les conduisent à l'eau; alors toute la troupe nage de concert. L'allure de ces mammifères dans les flots est assez lente; ils sont forcés de reparaître très-souvent à la surface pour respirer. On a observé que les plus jeunes, lorsqu'ils s'écartent de la bande, sont poursuivis aussitôt par quelques-uns des plus vieux, qui les obligent par

(*) *Phoca proboscidea*, Péron, Voyage aux terres australes; *lion marin*, Dampier et Anson; *loup marin*, Pernetty, Voyage aux Malouines; *phoca leonina*, Linné; *phoque à museau ridé*, Forster et Buffon; *lame*, *phoca elephantina*, Molina; *phoca Ansonii*, Desmarest; *macrorhinus proboscideus*, F. Cuvier; *miourong* des nègres de la Nouvelle-Hollande.

leurs morsures à regagner le gros de la famille. Après deux ou trois semaines de cet exercice, les éléphants marins viennent au rivage, où ils sont ramenés par un besoin pressant, celui de la reproduction.

A la voix impérieuse de l'amour, la guerre éclate parmi ces monstres effrayants. Animés par les mêmes désirs, les mâles viennent se heurter entre eux. Ils se battent avec fureur, mais toujours un contre un. Leur manière de combattre est assez singulière : les deux colosses rivaux se traînent pesamment; ils se joignent, et se mettent, pour ainsi dire, museau contre museau; ils soulèvent toute la partie antérieure de leur corps sur leurs nageoires; ils ouvrent une large gueule; leurs yeux paraissent enflammés de desirs et de fureur; puis s'entre-choquant avec violence, ils retombent l'un sur l'autre, dents contre dents, mâchoire contre mâchoire; ils se font réciproquement de larges blessures; quelquefois ils se crèvent les yeux dans cette lutte; plus souvent ils y perdent leurs longues défenses. Le sang coule abondamment; mais ces opiniâtres adversaires, sans paraître s'en apercevoir, poursuivent le combat jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces. Toutefois il est rare d'en voir quelques-uns rester sur le champ de bataille; et les blessures qu'ils se font, quelque profondes qu'elles soient, se cicatrisent avec une promptitude incroyable. Une telle guérison dépend bien moins de la qualité de leur graisse que de l'épaisseur même de la couche qu'elle forme autour de l'animal, et dont l'effet nécessaire est de mettre les parties blessées à l'abri du contact de l'air, en même temps qu'elle s'oppose aux hémorragies.

Pendant ces combats meurtriers, les femelles, indifférentes, attendent du sort le maître qu'il doit leur donner. Fier de sa victoire, le mâle s'avance au milieu du troupeau timide, s'approche de la compagne sur laquelle il a fixé son choix; celle-ci se renverse aussitôt sur le côté; il la saisit fortement avec ses nageoires antérieures, et oublie, dans l'ivresse de l'amour, ses récentes luttes et ses plaies, d'où s'échappent des flots de sang. Dans cette extase, qui dure de douze à quinze minutes, rien ne saurait les distraire. La douleur même la plus vive ne les arracherait pas à leur voluptueux accouplement; ils ne font entendre aucun cri, toutes leurs facultés semblent anéanties par le plaisir.

Les habitudes des éléphants marins ne sont pas moins singulières ni moins intéressantes que leur façon de se reproduire. Ils aiment à se plonger dans l'eau douce, et à s'étendre sur des plages sablonneuses. Ils dorment sur la surface de la mer comme sur le rivage. Lorsqu'ils sont réunis à terre en grandes troupes pour dormir, un ou plusieurs d'entre eux veillent constamment; en cas de danger, les sentinelles donnent l'alarme, et tous regagnent les flots protecteurs.

Leur allure est des plus étranges : ils rampent à l'aide de leurs nageoires antérieures, et leur corps, dans tous ses mouvements, paraît trembloter comme une énorme vessie pleine de gelée, tant est épaisse la couche de lard huileux qui les enveloppe. Tous les quinze ou vingt pas ils sont obligés de suspendre leur marche, haletants de fatigue et succombant sous leur propre poids. Si, pendant leur fuite, quelqu'un se présente devant eux, ils s'arrêtent; et si par des coups répétés on les force à se mouvoir, ils paraissent souffrir beaucoup. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette circonstance, c'est que la pupille de leurs yeux, qui dans l'état ordinaire est d'un vert légèrement bleuâtre, devient alors d'une couleur de sang très-foncée.

Le cri des femelles et des jeunes mâles ressemble assez bien au mugissement d'un bœuf vigoureux; mais dans les mâles adultes, le prolongement tubuleux des narines donne à leur voix une telle inflexion, que le cri de ces derniers a beaucoup de rapport, quant à sa nature, avec le bruit qu'on fait en se gargarisant. Ce cri rauque et singulier se fait entendre au

loin; il a quelque chose de sauvage et d'effrayant; quand, au milieu d'une nuit orageuse, on est éveillé en sursaut par les hurlements confus de ces colosses, on a peine à se défendre d'un sentiment de trouble, que la certitude seule de la faiblesse et de la douceur de ces animaux peut dissiper.

Lorsqu'un éléphant marin repose étendu sur la plage, et que la force des rayons du soleil l'incommode, on le voit soulever à diverses reprises, avec ses larges nageoires antérieures, de grandes quantités de sable humecté par l'eau de la mer, et le jeter sur son dos, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert; alors on pourrait le prendre pour une grosse roche.

Les éléphants marins sont d'un caractère essentiellement doux; les hommes même peuvent se baigner impunément dans les eaux où ils se trouvent réunis, et c'est ce que font en effet les pêcheurs, sans en rien redouter. Ces animaux sont aussi susceptibles d'une sorte d'éducation : un pêcheur anglais ayant pris en affection un de ces mammifères, obtint de ses camarades qu'on ne ferait aucun mal à son protégé. Longtemps, au milieu du carnage, ce phoque vécut paisible et respecté. Tous les jours, le pêcheur s'approchait de lui pour le caresser; et dans peu de mois, il était si bien parvenu à l'apprivoiser, qu'il pouvait lui monter sur le dos, lui enfoncer le bras dans la gueule, le faire venir en l'appelant; en un mot, le docile animal souffrait tout de la part du matelot, sans s'offenser de rien. Malheureusement, l'Anglais ayant eu une altercation avec un de ses camarades, celui-ci, par une lâche vengeance, tua le phoque protégé par son adversaire.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la période qui termine la carrière des animaux dont nous parlons, c'est qu'aussitôt qu'ils se sentent malades, ils quittent la mer, s'avancent dans l'intérieur des terres plus loin qu'à l'ordinaire, se couchent au pied de quelque arbrisseau, et y restent jusqu'à leur mort sans retourner à la mer, comme s'ils voulaient quitter la vie dans les mêmes lieux où ils la reçurent. Les pêcheurs ont observé que, sans avoir aucune trace de blessure ou de contusion, ils paraissent alors beaucoup souffrir, et meurent au bout de quelques jours d'agonie.

Comme nous l'avons dit dans notre travail sur la Patagonie, on tue les éléphants marins à coups de lance; mais il est un moyen bien plus simple et des plus singuliers de les faire mourir : c'est de leur donner sur le museau un vigoureux coup de bâton. Un seul homme peut ainsi tuer sans effusion de sang des centaines de ces pauvres animaux. En ouvrant l'estomac de ceux qui viennent d'expirer, on y trouve ordinairement, outre un grand nombre de becs de seiche et beaucoup de fucus, des pierres quelquefois si nombreuses et si grosses, qu'on ne conçoit pas comment les parois qui les contiennent ne sont pas déchirées par leur pesanteur. Forster dit que l'estomac de plusieurs de ces amphibies, tués par ses gens, était rempli de dix ou douze pierres rondes et pesantes, chacune de la grosseur des deux poings!

Ile Conti ou la Soledad. L'île la plus intéressante sous le rapport des productions et au point de vue historique, est celle que les Français nommèrent *Conti*, et les Espagnols *la Soledad*. Placée à l'est de l'archipel des Malouines, elle est séparée de la grande île occidentale par un détroit de sept à douze milles de largeur, appelé par les Espagnols canal *San-Carlos*, et par les Anglais canal *Falkland*, nom autrefois commun aux deux îles, mais qui ne s'applique plus qu'à la plus grande.

La Soledad a soixante et dix-huit milles du nord-est au sud-ouest, et quarante-cinq dans sa plus grande largeur; ses côtes offrent des anses et des ports parmi lesquels celui qui a conservé le nom de *baie Française* est le plus grand et le meilleur. Le point le plus élevé de l'île est le mont Châtellux, situé dans le voisinage de cette baie. Tout auprès se développe une chaîne de montagnes peu élevées

et disposées en forme d'enceinte; on ne peut la gravir sans rencontrer à chaque pas des blocs de grès entassés pêle-mêle. Il s'élève du fond de leur base un bruit monotone occasionné par les eaux courantes qui prennent leur source au sommet de ce plateau. De leurs interstices sortent des fougères gigantesques qui tapissent de leurs tiges rameuses ces masses énormes de rochers. Les plaines et les vallons, couverts de pâturages, sont traversés par des ruisseaux d'une eau limpide, plus ou moins agréable au goût, selon qu'elle coule sur des lits de tourbe ou de galets. On aperçoit çà et là des tapis de verdure où brillent l'élégante calcéolaire et la violette au doux parfum (*). Les bords de ces ruisseaux, quoique marécageux et cédant facilement sous les pieds, sont couverts d'une végétation si active et si serrée, que presque nulle part on n'aperçoit la surface du terrain. On rencontre de beaux lacs dans les plaines et de jolis réservoirs jusque sur le sommet des montagnes. Partout il y a abondance d'eaux fraîches et pures.

Le sol de l'île Conti se compose de terres ocreuses rouges et jaunes, de spath et de quartz; l'abondance des ardoises rougeâtres et grises y révèle aussi la présence d'une grande quantité de soufre. Des roches de quartz brisées ont présenté des indications d'une matière vitriolique et cuivreuse. Pernetty prétend même y avoir rencontré une substance verdâtre ayant la stipticité et l'acidité du vert-de-gris. Toute la végétation des plaines, comme celle des montagnes, repose sur un terrain tourbeux d'une grande épaisseur. Doué de la qualité spongieuse au plus haut degré, ce terrain absorbe l'humidité avec une rapidité telle, que quelques instants suffisent pour sécher le gazon après les plus fortes pluies. Cette tourbe, si précieuse comme moyen de chauffage, existe en couches plus profondes dans l'intérieur des terres que sur le littoral. Sapée sur ses bords d'une manière irrégulière, souvent elle offre de loin l'apparence d'un mur ou d'un fossé; et le voyageur qui parcourt ces solitudes a peine à croire que ce ne soit pas l'ouvrage des hommes. Ces sortes de remparts naturels, plus communs sur les hauteurs, ont d'ordinaire quatre et cinq pieds d'élévation au-dessus du terrain environnant, et leur formation est assez difficile à expliquer. Il est certain, du reste, que les chevaux y trouvent un abri favorable contre la fureur des vents, et si ces accidents du sol n'étaient pas si fréquents, on les attribuerait volontiers à ces animaux (*). Pernetty parle d'un endroit où la disposition singulière des pierres semble être le résultat d'un tremblement de terre qui aurait autrefois bouleversé l'île Conti. C'était, dit-il, un spectacle horriblement beau. Les pierres, toutes de grès porphyrisé, sont taillées en tables de dix pieds de long sur six de large, et un et demi d'épaisseur. Elles sont posées en tous sens, mais comme si l'art y avait été employé. « Ce sont comme des murs de ville; on y voit même des saillies à droit fil comme des corniches ou cordons, saillants au moins d'un demi-pied, et qui règnent à la même hauteur tout le long, tant des parties enfoncées ou restreintes, que des angles saillants figurant des avant-corps : il n'y manque que des moulures. Au delà de ces ruines est une vallée profonde de plus de deux cents pieds, large d'un demi-quart de lieue, dont le fond est couvert de pierres bouleversées, et qui semble avoir servi de lit à une rivière ou à quelque large torrent qui serait allé se perdre dans la grande baie de l'Ouest. Avant d'arriver à la hauteur qui termine la vallée, on trouve une esplanade large d'environ dix ou douze toises, et qui règne depuis le bas de l'amphithéâtre jusqu'au delà des premières ruines. Sur cette esplanade sont deux pièces d'eau, ou plutôt deux trous ou réservoirs, l'un rond et de vingt-cinq pieds de diamètre, l'autre ovale et de trente pieds de diamètre.

(*) Duperrey, Voyage autour du monde.

(*) Dumont d'Urville.

Depuis le bas de la colline, on trouve des ravins absolument comblés de ces pierres bouleversées ; entre ces ravins sont de très-petits terrains irréguliers couverts d'herbes et de bruyères, sauvés pour ainsi dire du bouleversement. Les pierres jetées pêle-mêle les unes sur les autres laissent partout entre elles des interstices dont on peut conjecturer la profondeur (*). »

Les plantes qu'on trouve dans l'île Soledad sont toutes indigènes. La plupart sont résineuses ou revêtues d'un vernis luisant qui les défend contre les effets d'une trop grande humidité. Les anciens colons avaient apporté des plantes et des arbres exotiques ; mais on n'en retrouve pas le moindre vestige. Ce sont les vents, et non la nature tourbeuse du sol, qui s'opposent au développement des végétaux étrangers; car on voit encore, près des ruines de l'établissement de la baie Française, la terre végétale que les Espagnols transportèrent du Rio de la Plata, et qui est aussi dépouillée que les rochers du rivage.

Au premier rang des plantes indigènes, il faut placer celle que Parker King a nommée *tea plant* (plante au thé). Prise en infusion, elle a le goût du thé ordinaire le meilleur, et il est difficile de faire la différence. Elle produit une petite baie qui, lorsqu'elle est mûre, a une saveur très-agréable. Pour le reste de la nomenclature, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire les observations de M. d'Urville sur la flore de l'île Conti, observations consignées dans les mémoires de la Société linnéenne de Paris, t. IV, année 1825. Voici comment ce naturaliste raconte une excursion qu'il fit sur le mont Châtellux, pendant la relâche de la corvette *la Coquille* à la baie Française :

« Élevé de cinq cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, le mont Châtellux est le point culminant de l'île de la Soledad ou de Conti ; et il domine une vaste plaine sillonnée par de nombreux torrents, et morcelée par les bras immenses de la baie Marville. Deux journées furent consacrées à cette excursion. On peut juger que, dans une aussi longue course, j'eus occasion de prendre une idée exacte de la nature de l'île. Le résultat de mes observations fut que la végétation devenait d'autant moins variée qu'on s'éloignait des côtes, et surtout de celles qui offrent à la fois des dunes, des marais et des rochers. Plus loin, on traverse des milles entiers d'un terrain presque uniquement couvert par les tapis serrés des trois graminées les plus communes dans l'île (les *festuca erecta*, l'*arundo antarctica*, et l'*arundo pilosa*). Les gommiers (bolax) sont très-clair-semés; mais les cinq sous-arbrisseaux restent à peu près dans la même proportion. Aussitôt qu'on commence à s'élever, la flore devient plus riche; on rencontre un plus grand nombre d'espèces. Au sommet même du mont Châtellux, je retrouvai presque toutes celles que m'avaient offertes les diverses stations inférieures. J'observerai seulement que la plupart se trouvaient réduites à des dimensions deux ou trois fois moindres; le gommier, au contraire, souvent fixé sur la roche absolument nue, s'y montrait en touffes aussi robustes que partout ailleurs. Cinq plantes seulement m'ont semblé particulières aux hauteurs les plus considérables, savoir : un bel *aspidium* occupant les fentes des rochers, et qui, de sa ressemblance avec une autre fougère unique en son genre, a reçu le nom de *mohrioïdes;* le curieux et bizarre *nassauvia,* auquel j'ai imposé le nom de *serpens,* et que j'ai recueilli sur la haute montagne au sud de notre mouillage et sur le Châtellux ; le *cenomyce vermicularis,* d'un blanc de neige, dont les tiges entrelacées et confusément étendues sur le sol semblent autant de racines de gramen blanchies par l'air ; enfin, deux autres petites plantes croissant en touffes serrées, également remarquables par leur structure, et qui se sont trouvées être, l'une, le *drapetes muscoïdes,* déjà recueilli par Commerson sur les bords du détroit, et décrit

(*) Voyage aux îles Malouines.

par M. de Lamark; et l'autre, une espèce nouvelle de *valeriana*, que j'ai nommée *sedifolia*. Ces trois dernières habitent exclusivement le sommet même du mont Châtellux. Une belle fougère, le *lomaria magellanica*, se rencontre rarement dans la plaine, mais elle tapisse les bords de ces coulées d'énormes fragments de grès quartzeux, si fréquents sur le penchant de toutes les montagnes. L'*usnea melaxantha* habite de préférence les rochers nus, battus par les vents du sud-ouest; et, par leur nombre et leur rapprochement, ses tiges rameuses et variées de noir, de jaune et de fauve, forment souvent, sur la surface unie de ces blocs, des prairies d'une espèce nouvelle. Je remarquerai ici que ces roches, d'une nature unique et constante, sont toujours disposées par couches assez régulières, inclinées sous un angle de 40 à 50°, et gisant de l'est à l'ouest.

« Au nombre des plantes utiles à l'homme sur ces parages déserts, je citerai l'oseille et l'oxalide; la dernière m'a paru d'un goût préférable à l'autre; le céleri, qui couvre les dunes sablonneuses; les jeunes pousses du plantain, et les feuilles amères du *taraxacum lævigatum*, qui pourraient former des salades aussi agréables que salutaires. Les fruits des *Pernettia*, *myrtus* et *rubus*, ont été assez préconisés par Bougainville, Pernetty et M. Gaudichaud; comme je n'ai vu que leurs fleurs, je ne puis dire jusqu'à quel point leur éloge est mérité. La belle *fétuque* (*festuca flabellata*), qui recouvre les gîtes des manchots, par la qualité, l'abondance et la longueur de ses chaumes, servirait utilement l'homme sous plus d'un rapport, et le garantirait des intempéries de l'air, tandis que la partie inférieure de ses jeunes tiges lui offrirait un aliment à peu près semblable, pour la saveur et la consistance, à celui qu'en certains départements de France on retire des souches du *typha*. Les fours seraient rapidement chauffés par le feu pétillant de l'*empetrum*; le *chiliotricum* formerait de jolies haies de clôtures; et du *baccharis* il ferait de la bière, à l'exemple des colons de Bougainville. Je crois aussi que les trois grandes fucacées, *macrocystis communis*, *Durvillæa utilis* et *Lessonia flavicans*, qui couvrent ces rivages, seraient très-propres à engraisser les terres et à les disposer à la culture. Enfin la primevère, la violette, les suaves et agréables *peridicium*, et l'élégant *statice*, deviendraient l'ornement de ses jardins. »

Les animaux qui vivent chez nous à l'état domestique, et qui peuplent les fermes de l'Europe, se retrouvent en très-grand nombre à la Soledad, dans l'île Falkland et dans les îlots environnants. Les Français et les Espagnols, en quittant cet archipel, y laissèrent des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins, qui ont multiplié dans une progression extraordinaire. Malgré la chasse que leur font les marins et les pêcheurs, on pouvait, en 1834, évaluer le nombre des bêtes à cornes à douze mille au moins, et celui des chevaux à quatre mille. C'est là une précieuse ressource pour les équipages qui parcourent les mers voisines. Aussi ne manquent-ils pas d'aller renouveler leurs provisions et rétablir leur santé aux Malouines (*).

La chasse aux taureaux et aux chevaux est facile. Les premiers ne fuient pas devant une seule personne, ce qui permet de les tirer à portée de pistolet; mais les chasseurs doivent avoir la précaution de se tenir en ligne serrée, pour tromper l'animal sur le nom-

(*) « La chasse et la pêche, dit M. Duperrey dans le récit de sa relâche au Falkland, nous procurèrent une telle abondance de rafraichissements, que les matelots, rassasiés de viande fraiche, demandèrent comme une faveur, la ration de lard salé dont se compose en général à la mer leur nourriture. Excepté les fruits et les légumes, tout était à profusion. Les quartiers de taureaux, de cochons, de chevaux même, les lapins, les outardes, les canards, les bécassines et de beaux poissons du genre *gobie* étaient servis journellement sur nos tables, et nous trouvions encore dans le céleri sauvage une salade agréable. »

bre de ses agresseurs. Il faut aussi tâcher de l'atteindre à la tête ou aux épaules; car, s'il n'était que légèrement blessé, il deviendrait furieux, et l'on n'aurait pas beau jeu avec un pareil ennemi. Les chevaux ne craignent pas non plus l'homme isolé. Toutefois, le bruit d'une arme à feu les disperse au loin dans la campagne.

Ce ne sont pas les seules richesses animales de l'île Conti. On trouve encore dans les criques qui découpent ses côtes, et surtout à la baie Française, un nombre prodigieux d'excellents poissons.

La baie Française est située à l'ouest de l'île. Elle fut appelée par les Espagnols *baie de la Soledad*, et par les Anglais *Berkeley Sound*. Elle a quinze milles d'étendue dans sa plus grande profondeur, sur une largeur de quatre milles. A la pointe nord-est de l'entrée s'étend une suite de récifs qui se dirigent, à l'est, vers une roche sous-marine sur laquelle la corvette française l'*Uranie*, commandée par M. de Freycinet, fit naufrage en février 1820. Sur la côte opposée, on aperçoit la petite île aux Cochons, nom qui révèle la quantité de porcs qui peuplent cet îlot. La baie proprement dite s'étend jusqu'aux îles aux Pingouins et aux Loups marins. Le vaste bassin dans lequel on parvient après avoir passé entre ces deux îles, a reçu particulièrement la dénomination de *rade de Saint-Louis*. C'est au fond de ce port que nos compatriotes fondèrent, en 1764, l'établissement dont nous parlerons plus en détail dans l'historique des Malouines, et dont on voit encore les ruines par 51° 31′ de latitude australe, et 60° 34′ de longitude ouest de Paris. La destruction du village français de Port-Louis est une des preuves nombreuses de l'impuissance que le génie de notre nation a jusqu'ici témoignée en matière de colonisation. Depuis la cession du Canada jusqu'à celle de l'île de France, depuis la perte de l'Inde jusqu'à l'occupation d'Alger, toute notre histoire coloniale accuse l'impéritie et l'aveuglement des gouvernements qui se sont succédé chez nous, à partir de l'époque où Colbert, mieux inspiré, donna un développement respectable à notre marine.

ILE FALKLAND PROPREMENT DITE. Plus grande que la Soledad, l'île Falkland est si profondément découpée sur toutes ses côtes, qu'il est difficile de déterminer ses dimensions. En calculant par approximation, on peut dire qu'elle a cent milles de l'est à l'ouest, et soixante et dix du nord au sud.

La principale baie sur la côte septentrionale est celle qui conduit au Port-Egmont. C'est au fond de ce havre que s'établit la colonie anglaise destinée à assurer la domination de la Grande-Bretagne sur la plus vaste des Malouines. L'emplacement de la ville était mal choisi, car les ruines occupent le revers méridional d'une haute montagne. Les jardins devaient se trouver à l'ouest, de sorte qu'ils étaient privés de soleil pendant la plus grande partie du jour. La commodité et la sûreté du mouillage expliquent seules le choix de cette position.

Le port le plus considérable après celui que nous venons de désigner est le havre de West-Point, à l'extrémité ouest de la presqu'île méridionale de Byron's Sound. Toutes ces baies, comme celles des autres îles, sont le refuge des baleiniers pendant les gros temps qui les surprennent dans ces mers orageuses. Le Port-Egmont était surtout recherché il y a peu d'années, parce qu'il fournissait aux marins des rafraîchissements abondants. On y trouvait un grand nombre de porcs, que les anciens colons anglais avaient déposés sur l'île Saunder, où ils avaient multiplié; on y tuait aussi des oies de montagnes qui offraient un mets excellent; mais aujourd'hui ces animaux sont devenus très-rares, et les seules provisions qu'on puisse se procurer à l'île Falkland se réduisent à des oies et à des canards aquatiques; et, comme ces oiseaux se nourrissent de poissons, leur chair a une saveur des plus désagréables.

Nous ne pousserons pas plus loin nos détails géographiques sur les Malouines. Nous nous bornerons à citer,

pour mémoire, les îles Anican et celle des Lions marins, au sud de la Soledad; l'île Beauchêne, la plus méridionale de toutes; au nord-ouest, les îles Jasons ou Salvages, autrefois nommées îles *Sebald;* le Pain de sucre, placé en face de l'île Saunder, et les *Quais verts*, un peu plus au nord.

NEW-ISLAND. *Un nouveau Robinson.* L'île Nouvelle ne mériterait pas davantage une mention spéciale dans ce rapide résumé, si elle n'avait pas été le théâtre d'une aventure éminemment dramatique, et que nous ne pouvons passer sous silence.

Disons d'abord, pour donner une idée du lieu de la scène, que cette île est extrêmement montagneuse, et que sa partie occidentale offre une suite de précipices effrayants, au fond desquels la mer s'engouffre parfois avec un bruit terrible. On remarque dans ce chaos granitique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un mur de rochers qui s'élève de cinq cent cinquante pieds au-dessus des flots, et dont l'aspect sombre jette dans l'âme de l'observateur une terreur indicible. Quand le vent d'ouest souffle avec violence, les vagues furieuses se brisent contre cette masse gigantesque, et entourent sa base d'un nuage de vapeur mêlée d'une écume éblouissante. Des plaines couvertes de hautes herbes; quelques lacs, dont les eaux, incessamment effleurées par de nombreuses troupes d'oiseaux, baignent le pied des montagnes; des sites sauvages, des escarpements pittoresques; d'énormes blocs confusément entassés et offrant des traces évidentes de convulsions terrestres, voilà ce qu'on voit dans l'intérieur de New-Island.

C'est là qu'au commencement de l'année 1814, le capitaine Barnard, de la marine des États-Unis, fut obligé de relâcher, pendant un voyage entrepris pour compléter un chargement de fourrures. Comme il s'apprêtait à quitter cette solitude, il rencontra sur la côte méridionale l'équipage d'un vaisseau anglais naufragé. Trente personnes, parmi lesquelles de simples passagers et quelques femmes, composaient cette réunion de malheureux qui, après la perte de leur navire, erraient, le désespoir dans l'âme, sur cette plage lugubre. Le bâtiment américain était petit, et le nombre des individus qui imploraient un asile à son bord était considérable; mais l'humanité parlait, et Barnard n'hésita pas à recueillir les Anglais.

Le premier sentiment des naufragés, après cet acte de générosité, fut celui d'une vive reconnaissance pour l'homme qui les arrachait à une mort presque certaine, ou tout au moins à de cruelles souffrances; mais cette impression ne tarda pas à faire place à des pensées d'une nature toute différente. Les États-Unis d'Amérique étaient alors en guerre avec la Grande-Bretagne, et ce souvenir, auquel les Anglais ne s'étaient pas d'abord arrêtés, leur inspira des doutes injurieux sur les intentions de Barnard. Celui-ci cependant leur avait promis, sur son honneur, de les déposer dans un port brésilien lorsqu'il retournerait dans sa patrie. Mais cette assurance ne les tranquillisait pas. Ils supposaient au capitaine l'odieux projet de trafiquer de leur liberté, c'est-à-dire, de les livrer, moyennant récompense, au gouvernement des États-Unis.

Pendant que ces soupçons s'accréditaient parmi les Anglais, Barnard, pour subvenir à l'entretien de ce supplément d'équipage, prenait la peine d'aller lui-même tuer dans New-Island des oiseaux et des animaux domestiques devenus sauvages. Un jour, après avoir chassé longtemps, il revenait au mouillage, chargé de gibier et songeant à la joie qu'allaient éprouver ses hôtes à la vue de ces provisions fraîches; il touchait presque au rivage et allait remonter dans le canot qui l'avait amené jusque-là, quand, levant les yeux vers l'endroit où il avait laissé son vaisseau, il le chercha vainement du regard. Un léger brouillard, qui s'était formé pendant son excursion, lui fit croire d'abord qu'il ne pouvait l'apercevoir. Il appela; point de réponse. Alors il se décida à

ramer vers le navire; mais, arrivé près du lieu où il avait jeté l'ancre dans la matinée, il acquit la conviction que ses yeux ne l'avaient pas trompé et que le vaisseau avait disparu. Les Anglais avaient, en effet, coupé le câble et cinglaient à pleines voiles vers Rio-Janeiro, abandonnant sans pitié leur libérateur et ses quatre matelots sur cette plage inhospitalière!

L'étonnement, la douleur et l'indignation se succédèrent rapidement dans l'âme du capitaine. Quelle horrible ingratitude! Rendre ainsi le mal pour le bien; vouer à un long supplice celui qui leur avait généreusement accordé un refuge au prix de son bien-être! Quelle récompense de tant de dévouement et d'abnégation! Toutefois un moment de réflexion et de sang-froid fit deviner au capitaine la cause de ce complot, lâchement exécuté à l'instant même où il avait confié son navire à l'équipage étranger; il pensa que la crainte d'être retenus prisonniers aux États-Unis leur avait inspiré cet acte de trahison et de barbarie. L'idée seule du soupçon auquel il avait été en butte, plus encore que l'horreur de la position où le jetait l'abominable conduite des Anglais, dut lui faire regretter bien amèrement d'avoir cédé à un sentiment d'humanité.

Et comment exister, lui et ses quatre compagnons? Les Anglais n'avaient laissé sur le rivage ni vivres ni vêtements! Les malheureux étaient dans le dénûment le plus absolu. Mais la nécessité rend industrieux. Les œufs des albatros, et quelques coquillages recueillis sur le bord de la mer, leur fournirent, pendant quelques jours, une nourriture abondante. Ensuite ils dressèrent un chien, qu'ils avaient par hasard amené dans l'île, à chasser les cochons, dont la chair fut leur plus précieuse ressource. Ils avaient aussi semé quelques pommes de terre qu'ils avaient emportées pour leur déjeuner pendant la chasse, et à la saison suivante, ils purent en recueillir assez pour faire leur provision d'hiver. La peau des phoques qu'ils tuèrent avec le reste de leur poudre et de leurs balles, leur servit de vêtements. Enfin ils parvinrent à construire une petite maison en pierre, assez solide pour résister à la violence des ouragans, si fréquents dans ces parages (*). Quant à leur situation morale, nous n'entreprendrons pas de la décrire; elle se devine aisément.

Barnard était celui qui souffrait le plus. Dès que les matelots s'étaient vus sur ce rocher solitaire, ils avaient secoué tout respect et toute obéissance envers leur chef. Quoique l'autorité de celui-ci se bornât à leur donner des conseils dans leur propre intérêt, ils la trouvaient encore trop dure, et ils organisèrent contre lui une ligue permanente. Le capitaine courbait la tête, et dévorait les affronts que lui infligeaient ses subordonnés; il sentait que la résignation et la patience étaient une des nécessités de sa position.

Un soir, les matelots qui, sous un prétexte frivole, avaient chassé dans un autre endroit que lui, ne retournèrent pas à la cabane à l'heure ordinaire. La nuit vint, et Barnard les attendit vainement. Au point du jour il se dirigea, avec un sinistre pressentiment, vers le lieu où leur barque était amarrée: elle n'y était plus. Il comprit que les misérables l'avaient enlevée et avaient pris la fuite, le laissant seul dans sa triste prison. On peut se faire une idée de la douleur qui s'empara de lui au moment de cette terrible révélation. Être seul désormais, seul dans cette immense Thébaïde, livré à ses propres forces; n'avoir pour toute consolation que les souvenirs et la prière! De quelle force morale ne fallait-il pas être doué pour supporter la perspective d'un pareil supplice! Les hommes grossiers qui avaient partagé ses premières souffrances lui avaient fait bien cruellement sentir le poids de leur des-

(*) Cette maison se voyait encore à New-Island à l'époque où le capitaine Duperrey relâcha aux îles Malouines.

potisme brutal; bien souvent il s'était indigné contre leurs tyranniques allures; et maintenant qu'il se trouvait face à face avec lui-même, maintenant que nulle voix ne répondait plus à la sienne, il regrettait leur présence. Plutôt vivre malheureux avec ses ennemis, pensait-il, que d'être seul! C'est qu'en effet l'isolement est une torture dont peu d'hommes peuvent supporter l'épreuve; il énerve, corrode et paralyse les forces de l'âme; il abat le caractère le plus intrépide; c'est un poison qui s'insinue goutte à goutte dans les veines, et qui tue infailliblement.

Le capitaine rentra découragé dans sa chétive cabane. Cependant, le lendemain, il reprit les occupations qu'il avait l'habitude de partager avec ses matelots. Pour ne pas se livrer à des réflexions désolantes, il travaillait sans relâche; il dominait ainsi son esprit par l'emploi, quelquefois même exagéré, de ses forces physiques. Tantôt il préparait des peaux de phoques, tantôt il allait à la chasse avec son chien, fidèle et dévoué compagnon de ses douleurs; tantôt enfin il amassait des provisions pour la saison où le gibier ne serait pas si abondant. Une ou deux fois par jour, il gravissait péniblement une haute montagne, espèce d'observatoire naturel placé auprès de sa demeure. Parvenu au sommet, il promenait longtemps ses regards avec anxiété sur l'immense nappe de l'Océan, interrogeant l'horizon, et suspendant son âme, pour ainsi dire, à chaque point qui lui offrait dans le lointain l'apparence d'un vaisseau. Quelquefois un mirage trompeur lui faisait voir l'objet de ses espérances; mais un instant après, il descendait la montagne, profondément abattu, et absorbé dans de poignantes méditations. Toutes les impressions ressenties par le héros de Daniel de Foë durent assaillir le capitaine américain, pendant la longue période de son isolement; toutes les angoisses qui torturèrent l'habitant solitaire de l'île de Juan Fernandez, Barnard les éprouva certainement. Qu'on relise les scènes les plus touchantes de l'écrivain anglais, et l'on croira lire l'histoire du prisonnier des Malouines.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la fuite des matelots, lorsqu'un jour, assis à la porte de sa cabane, le capitaine crut apercevoir des hommes qui se dirigeaient vers lui. Il ne s'était pas trompé; c'étaient les quatre transfuges, qui, n'ayant pu aller plus loin que les îles voisines, et incapables de pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, venaient implorer le pardon de leur supérieur, et vivre avec lui. Ce jour-là, ce fut fête à New-Island; on célébra joyeusement le retour des matelots, et chacun oublia un instant ses sombres pensées et sa situation présente.

Mais, hélas! la guerre ne tarda pas à éclater de nouveau entre Barnard et les marins revenus auprès de lui. Un d'eux même conjura la mort du capitaine; mais l'animosité des trois autres n'allait pas jusqu'à l'assassinat. Ils découvrirent le projet de leur camarade, et le firent avorter en le dénonçant à leur chef. Une petite île du havre des Quakers servit de prison au coupable, à qui Barnard, dans sa générosité, eut soin d'envoyer journellement des vivres. Cette retraite forcée, cette espèce de réclusion dans un lieu propre à entretenir les pensées sérieuses et tristes, influèrent puissamment sur le criminel. Au bout de trois semaines, le capitaine le jugeant suffisamment puni, lui permit de revenir s'asseoir comme autrefois au foyer commun. Dès ce moment, l'harmonie régna entre les cinq habitants de l'île, et le bien-être général se ressentit de cette paix tardive.

Ils se livrèrent avec une ardeur nouvelle à la chasse et à la pêche des loups marins, dont la dépouille leur était si précieuse. Ils poussaient souvent leurs excursions dans les îles voisines, où ils trouvaient du gibier à profusion; et quand la journée avait été productive, quand une température douce et calme avait favorisé leur promenade, ils s'en revenaient plus joyeux au logis. Cependant le capitaine s'apercevait que

le découragement commençait à s'emparer de ses compagnons. Lui-même, malgré ses efforts de volonté, et la dose de philosophie qu'il avait acquise par la rude épreuve de l'isolement, sentait sa force morale diminuer de jour en jour. La nostalgie minait sourdement l'existence de ces cinq hommes, victimes du plus horrible guet-apens. Peut-être étaient-ils destinés à succomber bientôt à cette cruelle agonie du cœur et de l'esprit; mais, le 10 décembre 1815, une voile apparut au loin sur les flots, et leur annonça la fin de leur captivité. Quelques instants après, ils étaient à bord du vaisseau libérateur. Le hasard avait voulu que Barnard, trahi et lâchement abandonné dans une île déserte par des Anglais, dût son salut à des individus de la même nation; car le navire qui le reçut à son bord était sorti d'un port de la Grande-Bretagne.

New-Island avait gardé deux années entières ses hôtes infortunés, qui n'eurent rien à envier à Robinson, si ce n'est un historien aussi habile que Daniel de Foë.

Coup d'œil historique sur les Malouines. — Malgré l'opinion des anciens géographes, il est certain que ces îles n'ont pas été découvertes par Améric Vespuce; car la terre aperçue par lui en 1502, sous le parallèle de cinquante-deux degrés, ne se rapporte pas à la position des Malouines. Cette terre ne peut être que celle dont Antoine de la Roche eut connaissance, en 1675, et qui, revue par Duclos-Guyot, en 1756, fut, en 1775, nommée *Georgia* par le capitaine Cook. C'est à John Davis, le célèbre navigateur qui a laissé son nom au détroit qui sépare le Labrador de la côte occidentale du Groenland, qu'il faut attribuer la première découverte des îles dont nous nous occupons. Jeté dans ces parages durant un voyage dans la mer du Sud, le capitaine anglais imposa au groupe des Falkland le nom de *Davis' southern islands*.

Deux ans après, le chevalier Richard Hawkins reconnut la partie septentrionale de ces îles, qu'il nomma à son tour *Maiden-land* (terre de la Vierge). Le 24 janvier 1600, Sebald de Weerd découvrit dans la partie occidentale trois petites îles qu'il baptisa de son nom. Les Malouines furent revues en 1615 par Schouten et Lemaire; en 1684 par Dampier et Cowley; en 1701 par Beauchesne Gouin, dont le nom est resté à celle de ces îles qui forme la limite australe de l'archipel.

Entre 1706 et 1714, des marins de Saint-Malo imposèrent à ces îles le nom de *Malouines*. Les Espagnols altérèrent légèrement cette dénomination en disant *Malvinas*. Aujourd'hui même, *Maloun*, corruption de *Malouines*, est quelquefois employé par les Américains et les Anglais pour désigner cet archipel.

On peut dire que jusqu'en 1690 les Malouines n'avaient pas été explorées. Elles le furent à cette époque par John Strong, qui appela *canal de Falkland* la passe qui sépare les deux îles principales. La petite île découverte par Beauchesne dans la partie sud fut visitée en 1708 par Wooo Roger et Courtney, qui avaient d'abord longé la côte orientale. Ces deux navigateurs, de même que Hawkins et d'autres explorateurs plus modernes, crurent que les Malouines étaient couvertes d'épaisses forêts; ils furent sans doute trompés par les touffes verdoyantes de la grande graminée qui tapissent les côtes de ces îles.

Malgré les voyages de Beauchesne, qui avait fixé l'étendue de cet archipel au sud et à l'ouest; de Brignon, qui, en 1711, visita les îles Sebald de Weerd; des vaisseaux *le Maurepas* et *le Saint-Louis*, qui avaient abordé à la côte méridionale de l'île Conti; de Porée, qui, en 1708, avait examiné toute la partie nord, les îles Malouines étaient encore très-imparfaitement connues. Enfin, en 1760, l'attention de la France se porta sur ces contrées. Les nécessités de la guerre avec l'Angleterre, et les besoins du commerce national, faisaient aux conseillers de Louis XV un devoir de chercher, à l'extrémité méridionale de l'Amérique,

un point susceptible de devenir un lieu de relâche commode et un établissement important. Nos vaisseaux en destination pour le grand Océan étaient obligés, faute d'un port plus voisin du cap Horn, de relâcher au Brésil ou à Rio de la Plata, où les attendaient mille inconvénients imprévus. Cette nécessité ne faisait que rendre plus difficiles nos opérations commerciales sur les côtes du Pérou et du Chili, opérations qui, dès le commencement de ce siècle, avaient pris une certaine importance. La position des Malouines, que l'amiral Anson avait déjà signalées à la sollicitude du ministère anglais, fixa naturellement les regards du cabinet de Versailles. D'après les renseignements qu'on avait pu recueillir, on pensa qu'une colonie établie dans une île de ce vaste groupe ne pourrait manquer de prospérer. En conséquence, Bougainville fut chargé d'aller jeter au sud de l'Amérique les fondements d'un établissement durable.

Le 3 février 1764, l'illustre navigateur aborda à l'île de Soledad et mit pied à terre à la baie Française, où il accomplit le cérémonial qui devait consacrer la domination de notre patrie sur les îles Malouines. Il commença la construction d'un fort, et fit élever un obélisque dans son enceinte même. En posant la première pierre de la pyramide, il y mit une plaque d'argent, dont une des faces portait une inscription qui mérite d'être citée à titre de document historique : « Découverte ; établissement des îles Malouines, situées au 51° 30' de latitude australe, et 60° 50' de longitude occidentale, méridien de Paris, par la frégate l'*Aigle*, capitaine, Pierre Duclos-Guyot, capitaine de brûlot ; et la corvette *le Sphinx*, capitaine F. Chénard ; Gyraudais, lieutenant de frégate ; armées par Louis de Bougainville, capitaine d'infanterie, capitaine de vaisseau et chef de l'expédition ; G. de Bougainville de Nerville, volontaire, et Pierre Darboulier, administrateur général des ports de France. Construction d'un fort et d'un obélisque décoré d'un médaillon de Sa Majesté Louis XV, sur les plans d'Antoine l'Huillier, ingénieur-géographe des camps et armées, servant dans l'expédition, sous le ministre d'État de Choiseul de Stainville, en février 1764. »

A peine Bougainville avait-il préludé à ses essais de colonisation, et installé les familles destinées à résider dans l'île, que le commodore Byron jeta l'ancre au nord de la Soledad, dans le port de la Croisade, qu'il nomma Port-Egmont, et prit possession de l'archipel entier au nom du roi d'Angleterre. Mais cette formalité ne fut suivie d'aucune tentative immédiate d'établissement ; en 1766 seulement le même port vit le capitaine anglais Mac Bride commencer sur ses rives une colonie qui ne devait pas mieux réussir que celle dont notre compatriote avait été le patron.

L'Espagne n'avait pas appris sans un dépit secret ces deux événements, qu'elle n'avait su ni prévoir ni empêcher. Placées à l'extrémité de l'Amérique méridionale, les deux puissances les plus redoutables sur mer pouvaient désormais tenter un facile coup de main sur ses possessions transatlantiques. Effrayée de ce danger, elle négocia avec la France, dont les premiers efforts dans ces parages lui avaient paru plus sérieux que ceux de l'Angleterre. Elle réclama les Malouines, sous prétexte qu'elles n'étaient qu'une dépendance de l'Amérique du Sud, dont l'extrémité reconnaissait sa domination.

La France, qui depuis le honteux traité de 1763 était en humeur de concessions, fut assez complaisante pour reconnaître les prétendus droits de l'Espagne : elle se borna à exiger le remboursement des frais qu'avait occasionnés l'établissement de Port-Louis. Il n'en coûta donc au roi d'Espagne que 600,000 livres. Bougainville dut abandonner avec un vif regret sa colonie naissante ; mais force était de se résigner ; en conséquence, le 1er avril 1767 il fut obligé de remettre à don Philippe Ruis Puente, futur gouver-

neur des Malouines, ce poste si important, sinon comme possession productive, du moins comme point militaire et politique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Espagnols ne s'occupèrent nullement des Anglais, dont ils devaient soupçonner la présence dans cet archipel. Ce n'est que deux ans après leur arrivée, qu'un jour, un navire de leur nation, sorti de la baie Française, rencontra par hasard un bâtiment anglais venant du Port-Egmont. Grande fut la surprise des deux équipages, en apprenant par la vue de leur pavillon respectif, et par les paroles échangées entre eux, que, depuis longtemps, ils vivaient pour ainsi dire côte à côte sans s'en douter. Chacun s'irrita de ce qu'un ennemi effronté se fût établi presque dans le même lieu; et, comme pour compléter cette petite comédie, Anglais et Espagnols s'ordonnèrent mutuellement de quitter ces îles; après quoi les deux vaisseaux continuèrent paisiblement leur course.

Les colons des deux établissements n'eurent pas de repos qu'ils n'eussent instruit leurs gouvernements d'un fait qu'ils considéraient comme une usurpation et une injure. Mais les Espagnols eurent satisfaction les premiers. A la nouvelle de la formation de la colonie britannique, don Francisco Bucareli y Ursua, gouverneur de Buenos-Ayres, s'empressa d'envoyer contre le Port-Egmont cinq frégates portant quatorze cents hommes de débarquement. Les Anglais, prévenus à temps, réunirent quelques forces pour faire avorter la tentative de don Maradiaga, commandant de l'escadre espagnole; mais aux cinq frégates de Buenos-Ayres ils n'en purent opposer que trois, et une batterie de huit pièces d'artillerie. On se battit avec un certain acharnement; mais la supériorité du nombre ne tarda pas à faire pencher la balance du côté des Espagnols. Le 10 juin 1770, l'établissement anglais tomba entre les mains des agresseurs. Toutefois, le succès des troupes de Buenos-Ayres n'eut pas les résultats qu'on en avait attendus.

L'Angleterre se montra violemment irritée de cette agression, et demanda une réparation éclatante. Craignant que cette puissance, alors alliée du Portugal, n'usât de représailles en Amérique même, ce qui lui eût été facile, le gouvernement espagnol désapprouva hautement l'acte de brutalité que le gouverneur Bucareli avait cru pouvoir prendre sur lui, et décida que le Port-Egmont serait restitué à Sa Majesté Britanique. Cette rétrocession eut lieu en effet (*); mais à peine les Anglais étaient-ils rentrés en possession de ce point, qu'ils l'abandonnèrent, au grand étonnement de leurs voisins.

Cependant les Espagnols fixés à la baie Française ne donnaient pas à leur établissement tous les développements dont il était susceptible. Il est évident qu'il n'avait de valeur à leurs yeux qu'au point de vue politique. D'ailleurs ils s'accommodaient mal du climat humide et brumeux de ces îles, et aspiraient à retrouver un soleil plus chaud. L'agriculture ne faisait aucun progrès; les arbres transplantés de la Terre-du-Feu n'avaient pas réussi; et les colons, indolents par caractère, ne s'occupaient pas de les remplacer, en adoptant des procédés de culture mieux appropriés au climat. Ce fut donc avec joie qu'ils quittèrent un pays où ils avaient beaucoup souffert, et dont le séjour ne convenait ni à leur tempérament méridional, ni à leurs habitudes. Mais le gouvernement de Madrid, voulant conserver ce poste avancé de ses possessions coloniales d'Amérique, continua à entretenir une garnison de quelques soldats à l'extrémité occidentale de l'archipel; et ses vaisseaux venaient mouiller de temps en temps dans les ports voisins, pour savoir par quels équipages ces rivages

(*) On peut voir les détails des négociations diplomatiques qui eurent lieu à ce sujet, dans l'appendix placé à la suite du voyage du capitaine Parker King. Cet auteur a eu communication des pièces officielles déposées aux archives du *Foreign office*.

étaient visités. Il est difficile de dire à quelle époque précise la petite garnison fut retirée des Malouines; mais le départ définitif des Espagnols a dû avoir lieu dans les premières années de ce siècle; car, de 1810 à 1820, il ne se trouva personne dans ces îles pour en revendiquer la possession.

L'importance des Malouines, comme point de relâche et comme poste militaire, ne pouvait échapper au gouvernement républicain de Buenos-Ayres. En 1820, la frégate l'*Héroïne*, commandée par le capitaine Jewitt, mouilla dans la baie Française, et prit possession des îles au nom de la république. Ce fait semblait annoncer que le gouvernement révolutionnaire de la Plata allait s'occuper sérieusement de coloniser les Malouines; mais les violentes agitations auxquelles les États de l'Amérique méridionale étaient alors en proie, empêchèrent, pendant quelques années, les nouveaux maîtres de cet archipel de donner suite à leurs projets d'établissement. On croyait qu'ils y avaient renoncé entièrement, lorsque, le 20 juin 1829, parut un décret qui, après avoir établi que la république de Buenos-Ayres avait hérité de tous les droits de la couronne d'Espagne sur les terres situées près du cap Horn, contenait les dispositions suivantes, dont nous croyons devoir reproduire le texte :

Art. 1er. Les îles Malouines et les îles adjacentes au cap Horn, dans l'océan Atlantique, recevront un gouverneur politique et militaire, qui sera immédiatement nommé par le gouvernement de la république.

Art. 2. Le gouverneur politique et militaire résidera dans l'île de la Soledad, où sera dressée une batterie et arboré le pavillon de la république.

Art. 3. Le gouverneur veillera, dans les îles susdites, à l'exécution des lois de la république, et tiendra la main à l'observation des règlements concernant la pêche des phoques et de la baleine sur les côtes.

Peu de temps après, on apprit, en Europe, que M. Louis Vernet de Hambourg, qui avait fait tout récemment une exploration complète des Malouines, avait été nommé gouverneur de ces îles, et qu'il était parti avec sa famille, et quarante colons anglais et allemands, pour commencer, à la baie Française, l'établissement projeté.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que les motifs du décret de Buenos-Ayres étaient passablement étranges. Une colonie qui s'émancipe n'hérite pas, par cela même, des territoires voisins appartenant à ses anciens maîtres. Si cette singulière doctrine était admise dans le code des nations, les États-Unis d'Amérique, par exemple, auraient pu réclamer à titre d'héritage Terre-Neuve et le Canada. En pareille matière, la force seule constitue le droit, et c'est ainsi que les îles Malouines passèrent sous l'autorité de la république Argentine. On peut s'étonner, du reste, que le gouvernement de Buenos-Ayres ait cru devoir s'appuyer sur des arguments aussi frivoles, et couvrir son usurpation du manteau de la légitimité. Il n'avait pas besoin d'excuse pour justifier un fait qui, depuis longtemps, avait acquis, en quelque sorte, force d'usage parmi les peuples civilisés.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir ce que devint en peu de temps, entre les mains de M. Vernet, la colonie de la baie Française. L'extrait suivant d'une lettre écrite au capitaine King par un officier de ses amis, nous fournit à ce sujet des détails assez curieux : « L'établissement forme un demi-cercle autour d'un emplacement où l'on parvient par une passe étroite faisant partie de la baie. Cette entrée, du temps des Espagnols, était défendue par deux forts actuellement en ruine, et dont l'un est destiné à renfermer les bestiaux sauvages, quand on vient de les prendre. Le gouverneur, Louis Vernet, me reçut avec cordialité. C'est un homme instruit et qui parle plusieurs langues. Sa maison est longue et basse, à un seul étage; les murs sont de pierre et extrêmement épais. J'y trouvai une bonne bibliothèque composée d'ouvrages espagnols, allemands et anglais. Une

conversation animée égaya le dîner, auquel assistaient M. Vernet, sa femme, M. Brisbane, et quelques autres convives. Dans la soirée, on fit de la musique et l'on dansa. Il y avait, dans le salon, un grand piano; madame Vernet, créole de Buenos-Ayres, chanta plusieurs morceaux charmants. Le bruit de ce concert improvisé me sembla étrange dans les îles Falkland, où je ne croyais rencontrer que des marins et des pêcheurs. L'établissement de M. Vernet consiste en une quinzaine d'esclaves qu'il a achetés du gouvernement Argentin, à la condition de leur apprendre un métier utile, et qui sont engagés à son service pour quelques années, après lesquelles ils seront libres de droit. Ils ont, en général, de quinze à vingt ans, et paraissent très-heureux. Le nombre total des habitants de l'île est d'environ cent, y compris vingt-cinq Gauchos et cinq Indiens. Il y avait deux familles hollandaises, dont les femmes étaient employées à traire les vaches et à faire du beurre; deux ou trois familles anglaises, et une allemande; le reste se composait d'Espagnols et de Portugais, qui se disaient commerçants, mais ne faisaient rien, ou à peu près. Les Gauchos étaient principalement Buenos-Ayriens; mais leur *capataz* ou chef *était un Français* nommé Jean Simon. »

Ces détails prouvent que les colons pouvaient raisonnablement espérer de voir leurs efforts couronnés de succès. Malheureusement une catastrophe imprévue vint fondre sur eux, et anéantit le fruit de leurs travaux.

M. Vernet avait obtenu non-seulement le titre de gouverneur des Malouines, mais encore le privilége exclusif de la pêche dans les parages de cet archipel. A peine investi de ses fonctions officielles, il avisa à éloigner les bâtiments américains dont les équipages dévastaient les baies les plus peuplées d'amphibies, et tuaient, en toute saison indistinctement, les bestiaux errant dans les plaines. En 1831, ayant aperçu un navire de cette nation, qui, malgré plusieurs avertissements officiellement communiqués au consul des Etats-Unis, était venu pêcher dans les eaux des Malouines, le gouverneur s'empara du bâtiment. Cet acte de répression attira sur M. Vernet et la malheureuse colonie la colère du capitaine américain, Silas Duncan, commandant la corvette *Lexington*. Ce marin, sans y être en aucune façon autorisé par son gouvernement, se rendit de la Plata aux Falkland, attaqua à l'improviste le nouvel établissement, saccagea les propriétés des colons, et détruisit leurs demeures. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels M. Brisbane (*), furent emprisonnés dans le vaisseau américain et accablés de mauvais traitements; on les conduisit prisonniers à Buenos-Ayres, où ils furent remis entre les mains du gouvernement dans le mois de février 1832. Les États-Unis approuvèrent la conduite brutale du capitaine Duncan, et réclamèrent non-seulement des indemnités pour le préjudice causé au commerce de l'Union, mais encore une réparation éclatante pour tous les prétendus dommages que les citoyens américains avaient personnellement éprouvés.

Pendant que les États-Unis et Buenos-Ayres perdaient leur temps en d'interminables discussions, l'Angleterre, qui n'avait jamais cessé de se considérer comme seule souveraine des îles Falkland, et qui avait officiellement protesté contre l'installation de la colonie républicaine (**), ordonna au commandant de sa station navale de l'Amérique du Sud d'envoyer un vaisseau de guerre vers cet archipel, pour y arborer de nouveau ses couleurs nationales, confirmer les droits de sa domination, et faire disparaître tout ce qui appartenait au gouvernement de Buenos-Ayres. Le 2 janvier 1833, les frégates la *Clio* et la *Tyne* mouillèrent l'une dans le havre de Berkeley, l'autre au Port-Egmont. Dans ces deux endroits, l'é-

(*) Ce M. Brisbane, revenu plus tard à Port-Louis, fut assassiné dans une révolte des soldats de Buenos-Ayres.

(**) Voyez dans l'Appendix du voyage de King les documents à l'appui.

tendard britannique fut déployé au bruit des salves d'artillerie. La petite garnison républicaine mit bas les armes sans résistance, et partit pour la Plata sur un schooner armé qui se trouvait dans la rade.

Depuis cette époque, les îles Malouines appartiennent à la Grande-Bretagne, quoique cette puissance n'ait rien fait pour en tirer les ressources et les avantages que cette possession offre incontestablement. En 1834, un lieutenant de la marine royale fut envoyé à Port-Louis, avec ordre d'y résider; nous ne savons ce qu'il y a fait, car ici s'arrêtent les documents que nous avons pu recueillir tant en anglais qu'en français (*).

Nous n'avons assurément pas dit le dernier mot de l'histoire des Malouines, car la position de ces îles à l'extrémité méridionale du continent américain et dans des parages précieux pour le commerce, leur promet une destinée non moins féconde en vicissitudes, que l'a été la période de leur existence dont nous venons de tracer le tableau succinct.

Toutefois, elles ont perdu de leur importance comme point de relâche, le passage dans l'océan Pacifique par le cap Horn étant de plus en plus négligé pour le détroit de Magellan. Aujourd'hui, il n'y a guère que les navires baleiniers et ceux qui vont à la pêche des phoques dans le voisinage des terres polaires, qui aillent renouveler aux Malouines leurs provisions d'eau et de viande.

(*) Nous avons puisé nos renseignements sur les négociations des États-Unis avec Buenos-Ayres, dans l'ouvrage anglais intitulé : *Thoughts respecting the Falkland islands*, par le Dr Johnson; dans la 42e lettre de Junius, et dans quelques journaux publiés à Buenos-Ayres en 1832.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTICES SUR

LA PATAGONIE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN, LA TERRE-DU-FEU ET LES ILES MALOUINES.

(Les lettres *a* et *b* placées après les chiffres indiquent la colonne.)

A

Achekenat-Kanet, dieu des Patagons, 30 a — 32 a.

Aguya, espèce d'aigle qu'on trouve en Patagonie, 13 a.

Aigle couronné, se trouve en Patagonie, 13 a.

Aigrette blanche, citée parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Alikhoulip. Tribu fuégienne. Son portrait, 58 a — 59 a; vocabulaire de la langue de cette tribu, 59 et suiv.

Alouettes; on en trouve en Patagonie, 13 b.

Anabate, oiseau chanteur qui habite la Patagonie, 14 a.

Anican, groupe d'îles qui fait partie de l'archipel des Malouines, 73 a.

Anson, navigateur anglais, cité parmi les explorateurs du littoral de l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

Anumbi, oiseau au brillant ramage; détails curieux sur la manière dont il construit son nid, 13 b — 14 a.

Ara patagon, perroquet qui voyage dans la Patagonie, jusqu'au détroit de Magellan, 15 a.

Araucans ou Aucas, habitent le pays qui s'étend de la Plata au Rio-Negro, les Pampas et les versants des Andes, 16 b.

Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, 35 b.

Astronomie, ce qu'elle est chez les Patagons, 36 b.

Atterrage (île de l'), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Aucas, synonyme d'Araucans. Voyez ce dernier nom.

Aura (*catharte* ou *vultur*), vautour commun en Patagonie; très-vorace; exhale une odeur de putréfaction, 13 a; se trouve en grand nombre aux environs des abattoirs, 11 b. Voyez *Catharte*.

Autruche, se trouve en grand nombre dans le nord de la Patagonie; détails sur cet oiseau; son extrême curiosité; emploi de ses plumes; description de la chasse à l'autruche, 12 a, b.

Avestruz-Petiso, nom de la petite autruche patagone, 13 a.

B

Baleines, fréquentent les côtes de la Patagonie, 15 b.

Banks, naturaliste anglais. Récit de son aventure dans la Terre-du-Feu, 51 b et suiv.

Barnard, capitaine de la marine américaine. Ses aventures dans New-Island, 73 a et suiv.

Barnevelt (iles), font partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Baudreux, plante marine qui abonde dans les parages des Malouines, 64 b.

Beauchesne-Gouin, navigateur français; parcourt les mers australes, 36 b.

Beauchesne (ile), fait partie de l'archipel des Malouines, 73 a.

Bec-en-F[illegible]eau ou pigeon blanc, oiseau de mer que les navigateurs rencontrent sur les côtes de la Patagonie, 14 b.

Bécassines. Il en existe en Patagonie, 14 b; communes dans les îles Malouines, 65 a.

Bihoreau, espèce de héron. Voyez la nomenclature des oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Biscache ou Viscache, petit animal particulier à la Patagonie, 7 a.

Bœufs, naturalisés en Patagonie par les Espagnols; sont l'objet d'un commerce assez important, 8 b.

Bolas, espèce de fronde, arme des Patagons, 23 a.

Bougainville, cité parmi les explorateurs de l'extrémité sud du continent américain,

36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b; il fonde la colonie du Port-Louis aux îles Malouines, 77 a.

Bouleau, arbre très-commun dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Brulée (île), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Busard, oiseau commun sur les bords du Rio-Negro de Patagonie, 13 a.

Buse tricolore, oiseau de proie qui fréquente la Patagonie, 13 a.

Byron, navigateur anglais, cité parmi les explorateurs de la Terre-du-Feu et des parages de la Patagonie, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

C

Camerones (Rio de los), fleuve de Patagonie; situation géographique de sa source et de son embouchure; grand nombre d'affluents; impossibilité de déterminer son cours, 3 a.

Canards, Il en existe onze espèces en Patagonie, 15 a; communs dans les îles Malouines, 65 a.

Canneberge, plante qui croît dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cannibalisme. Les Fuégiens en ont été soupçonnés avec raison, 57 b.

Caps. Énumération des principaux caps de la Patagonie, 2 b.

Caracara, espèce d'aigle qui fréquente les abattoirs. Détails, 13 a — 11 b.

Caras-Ken, nom du chef politique des Patagons, 35 a.

Cardamias, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cardiel (le P.), jésuite chargé de fonder une colonie sur la côte de Patagonie, 36 b.

Carmen (le), village espagnol de Patagonie; sa fondation, 37 a; il devient un bagne politique, 38 b; description de cet établissement colonial, 38 b — 39; la république de Buenos-Ayres s'en empare, 39 b; elle en est dépossédée, et s'en rend de nouveau maîtresse, 40 a; conséquences de ces événements pour la colonie, 40 a et suiv.; le Carmen devient le lieu de rendez-vous des corsaires de la république Argentine, 42 a; est attaqué par les troupes brésiliennes; défaite de ces dernières; détails sur cet événement, 42 a et suiv.; situation précaire de la colonie depuis cette époque, 43 b — 44 a.

Casuhati, chaîne de montagnes de la Patagonie, 2 b.

Catharte, oiseau de proie commun en Patagonie; très-avide de la chair des corps morts; est utile aux Américains, 13 a; fréquente les saloirs, 11 b.

Caucahues, nom donné aux Patagons par les Chonos du Chili, 17 a. (Note.)

Cavendish, navigateur anglais qui aborde aux côtes de la Patagonie, 36 a; son opinion sur la taille des indigènes, 19 b.

Céleri, se trouve en grande abondance dans la Terre-du-Feu, 55 a, et dans les îles Malouines, 63 b.

Cérémonies, — de la nubilité, 25 a, b; du mariage, 25 b — 26 a; des funérailles, 26 b — 27; de la conjuration pour la guérison des malades, 30 b — 31 a.

Chaoua, nom donné aux Patagons par Bougainville, 17 a (Note).

Charles (Terre méridionale du roi), partie importante de la Terre-du-Feu, 48 a.

Chasse. Chasse au mara, 7 a; au guanaque, 8 a; à l'autruche, 12 b; au phoque, 15 b — 16; aux taureaux et aux chevaux sauvages dans les îles Malouines, 71 b.

Châtellux, montagne de l'île Soledad, 68 b; excursion sur cette montagne, 70 a et suiv.

Chevaux, naturalisés en Patagonie par les Européens, 8 b; manière dont les indigènes les harnachent, 24 b; vivent à l'état sauvage dans les îles Malouines, 64 b.

Chevêche, espèce de chouette qu'on rencontre en Patagonie, 13 b.

Chidley (John), navigateur anglais; visite le port Famine en Patagonie, 36 a.

Chillan, volcan de la Patagonie, 3 a.

Christianisme. N'a jamais été adopté par les Patagons, 32 b.

Cigogne, citée dans l'énumération des oiseaux échassiers de la Patagonie, 14 b.

Clément (Saint-), volcan de la Patagonie, 3 a.

Condor, oiseau de proie qui fréquente les falaises de la Patagonie, 13 a.

Contagions. Les Patagons en ont une frayeur extrême; cette frayeur les pousse à des actes de cruauté, 31 b.

Conti (île), une des principales de l'archipel des Malouines. Voyez *Soledad*.

Cook, visite la Terre-du-Feu, 36 b.

Cord (Simon de), navigateur hollandais; visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Cormoran, cité au nombre des oiseaux

aquatiques de la Patagonie, 15 a; commun dans les îles Malouines, 65 a.
Corrientes, un des principaux caps de la Patagonie, 2 a.
Cosmogonie des Patagons, 33 b.
Cougouar, tigre américain; se trouve en Patagonie, 6 a.
Crapauds. Il n'existe qu'une seule espèce de ces reptiles en Patagonie, 15 a.
Création de l'homme et des animaux, suivant les Patagons, 33 b.
Cresson, se trouve en grande abondance dans la Terre-du-Feu, 55 a.
Cristaux trouvés en Patagonie sur le bord des salines, 6 a.
Culte des Patagons, 30 a et suiv.
Cygne, fait partie des oiseaux aquatiques de Patagonie, 15 a; habite aussi les îles Malouines, 65 a.

D

Dauphins, fréquentent les mers de la Patagonie, 15 b.
Degennes, navigateur français, visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.
Déséado, port de la Patagonie; les Espagnols y commencent un établissement colonial, 37 a.
Désidérado (Rio-), petite rivière de Patagonie, 3 a.
Diuca du Chili, oiseau qui se trouve aussi en Patagonie, 13 b.
Drake, visite la Patagonie, 35 b; ses opinions sur la taille des Patagons, 19 b.
Duc, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.

E

Eau. Mauvaise qualité de l'eau dans la Patagonie, 5 b.
Échasses, oiseaux qui se rencontrent dans la Patagonie, 14 b.
Effraie, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.
Egmont (port), dans l'île Falkland; les Anglais y fondent un établissement, 72 b — 77 b.
Éléphant marin. Voyez *Phoque*.
Éloquence des Patagons, 34 a.
Enfants. Amour excessif des Patagons pour leurs enfants, 26 b.
Engoulevents. Cet oiseau existe en Patagonie, 13 b.
Épilation; est en usage chez les Patagons, 21 b.
Éténomes, animaux fouisseurs qui labourent les plaines de la Patagonie, 6 b.
Étourneau militaire. Cet oiseau habite la Patagonie, 13 b.
Eudromie ou Martinete, espèce de perdrix ressemblant à la pintade, 15 a.
Évouts (îles), font partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

F

Falkland, nom par lequel les Anglais désignent les îles Malouines, 62 a. Voyez *Malouines*.
Falkland (canal), bras de mer qui sépare l'île Soledad de l'île Falkland, 68 b.
Falkland (île), la plus grande des Malouines; sa description, 72 b.
Famine (port). Emplacement de la première colonie espagnole de Patagonie. Détails sur la fondation de cette colonie, 36 a.
Fétichisme. Le culte des Patagons est une espèce de fétichisme, 30 a.
Flamingo. Voyez *Flammant*.
Flammant. Détails intéressants sur cet oiseau et sur la manière dont il construit son nid, 13 a — 14 b.
Fleuves de la Patagonie, 3 a.
Flores (Diégo), fonde, avec Sarmiento, la colonie de Port-Famine, 36 a.
Florida-Blanca, nom donné à la colonie espagnole du port Saint-Julien, 37 a.
Foulque. Voyez la nomenclature des oiseaux patagons, 14 b.
Fournier. On trouve deux espèces de cet oiseau dans la Terre-du-Feu, 56 b.
Française (baie), la plus grande de celles qui découpent le littoral de l'île Soledad, 68 b; sa description, 72 a; histoire de l'établissement fondé dans cette baie par Bougainville, 77 a et suiv.; détails sur la colonie que les Espagnols y fondèrent dans la suite, 78 b.
Frézier, voyageur français; visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

Froward, un des caps principaux de la Patagonie méridionale, 2 b.

Fucus giganteus. Description de cette plante marine, très-commune dans les parages de la Terre-du-Feu, 55 a et suiv.

Fuégiens, ou habitants de la Terre-du-Feu; leur portrait, costume, habitations, armes, manière de naviguer, occupations, nourriture, 56 b — 57; les Fuégiens sont cannibales, 57 b; qualités intellectuelles et morales de ce peuple; religion, 58 a; énumération et portrait des principales tribus fuégiennes, 58 a et suiv.; langues fuégiennes, 59 et suiv.; — à quelle race appartient ce peuple, 61 b — 62 a.

Funérailles (cérémonie des) chez les Patagons, 26 b — 27.

G

Gabriel (Saint-), un des nombreux canaux qui divisent la Terre-du-Feu et aboutissent au détroit de Magellan; sa description, 46 a.

Gallegos, fleuve de Patagonie, dont le cours est encore un problème, 3 a.

Génie national des Patagons, 33 b — 34.

George (Saint-), un des principaux golfes de la Patagonie, 2 b.

Glouton-grison, espece de furet qui habite la Patagonie; répand une odeur de musc quand on le poursuit, 6 a.

Gobe-mouche, petit oiseau commun dans la Patagonie septentrionale, 13 b.

Golfes. Énumération des principaux golfes de Patagonie, 2 b.

Gouvernement ou système politique des Patagons, 35 a.

Grèbe, oiseau aquatique de la Patagonie, 15 a.

Grimpereau. Cet oiseau se trouve sur la Terre-du-Feu, 56 a.

Grive. On trouve cet oiseau sur la Terre-du-Feu, 56 a, et dans les îles Malouines, 65 a.

Guaçuti, espèce de cerf qui se trouve en Patagonie, 7 b.

Guaitecca, golfe de la Patagonie occidentale, 2 b.

Gualichu (arbre du), personnification du dieu des nations australes, 32 a, b.

Guanaque, animal de l'espèce du lama et de la vigogne; parcourt en petites troupes les plaines de la Patagonie; détails curieux sur son caractère et ses mœurs, 7 b — 8.

Guayaneco, groupe d'îles dans les parages du détroit de Magellan, 47 a.

Guya, animal très-commun dans les marais de la Patagonie septentrionale, 7 a.

H

Hawkins (Richard), navigateur anglais; visite le port Saint-Julien en Patagonie, 36 a; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Hermite (Jacques l'); côtoie la Terre-du-Feu, 36 b.

Héron, cité parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Hirondelles. Il y en a en Patagonie, 13 b; se rencontrent en grand nombre dans les îles Malouines, 65 a.

Histoire des établissements espagnols de Patagonie, 35 b et suiv., idem, de la découverte et des établissements des îles Malouines, 7 b et suiv.

Horn (cap), détails, 49 b; dans quelle saison on doit le doubler, 50 a.

Hornero. Singulière manière dont cet oiseau fait son nid, 14 a.

Huiliches, nom donné aux Patagons par les Araucans, 17 a (Note).

Huppucerthies, grimpereaux communs dans le nord de la Patagonie, 14 a.

I

Ibis, cité parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Inaken, nom des tribus patagones du sud, 17 a.

Insectes, nombreux et intéressants en Patagonie; en grande quantité dans les salines, 15 b.

J

Jaguars. On ne trouve aucun de ces animaux en Patagonie, 7 a.

Jasons (îles); font partie de l'archipel des Malouines, 93 a.

Jonc. Cette plante se trouve en abondance dans les îles Malouines, 64 a.
Joseph (Saint-), un des principaux golfes de la Patagonie, 2 b.
Joseph (Saint-), colonie espagnole de la Patagonie, 37 a. Les Patagons la dévastent et en massacrent les habitants, 38 a.
Julien (Saint-), un des ports de la Patagonie. Les Espagnols y fondent un établissement colonial, 37 a.

K

Kechnina, nom des mois dans la langue patagone, 34 b.
Kéka-kénohué, synonyme d'étrier dans la langue patagone, 24 b.
Kelp, nom anglais du *fucus giganteus*. Description de cette plante marine, 55 et suiv.

L

Lacs de la Patagonie. Quelques-uns sont salés, 3 b.
Lapins, vivent à l'état sauvage dans les îles Malouines, 64 b.
Lemaire, navigateur hollandais; découvre le détroit qui porte son nom, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.
Lézards. Il en existe quatre espèces en Patagonie, 15 a.
Lion marin. Voyez *Otarie*.
Lions marins (îles des); font partie de l'archipel des Malouines, 73 a.
Lois. Il n'en existe pas chez les Patagons, 35 a.
Louis (Port-), village fondé par les Français au fond de la baie Française, dans l'île Soledad, 72 a — 77 a.
Loup rouge de Patagonie (*canis jubatus*). Voyez l'énumération des animaux de ce pays, 6 a.

M

Magellan, reconnaît la Patagonie en 1520, 35 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.
Magellan (détroit de). Situation géographique; dimensions; distance entre les principaux points; description générale; avantages du passage par ce détroit pour aller dans l'océan Pacifique, 44 a et suiv.
Malouines (îles). Description générale, situation géographique, aspect, 62 a, b; formation de ces îles; climat, 63 a; productions, 63 b et suiv.; énumération des principales îles de cet archipel, 73 a; histoire de sa découverte, 76 et suiv.; fondation d'un établissement français et d'une colonie anglaise, 77 a, b. Les Malouines cédées à l'Espagne, 77 b, et abandonnées ensuite à l'Angleterre, 78 b. La république de Buenos-Ayres s'en empare, et y envoie un gouverneur qui fonde un nouvel établissement sur les ruines de l'ancienne colonie française; détails sur cet établissement. Discussions entre les États-Unis d'Amérique et la république Argentine au sujet des îles Malouines, 80 b; cet archipel repasse sous la domination de l'Angleterre, 80 b — 81.
Manchot. Voyez *Pingoin*.
Mara. Lièvre d'Amérique, commun en Patagonie. Détails, 7, a.
Martinete. Voyez *Eudromie*.
Mbaracaya, espèce de chat sauvage, commun en Patagonie, 6 a.
Medielena, volcan de la Patagonie, 3 a.
Mère-de-Dieu (île de la), fait partie de l'archipel de Tolède, 46 b. Voyez la description du détroit de Magellan, 44 a et suiv.
Merles. On en trouve en Patagonie, 13 b.
Minchimadiva, volcan de la Patagonie, 3 a.
Moqueur de Patagonie. Détails sur cet oiseau, 13 b.
Mouffette, quadrupède qui habite la Patagonie; répand une odeur fétide quand on l'approche; sa fourrure sert à faire des vêtements aux indigènes, 6 a.
Moutons, introduits en Patagonie par les Européens, 8 b.
Muscisaxicole, petit oiseau de Patagonie, 13 b.

N

Nacurutu, espèce de chouette particulière à la Patagonie et aux contrées magellaniques, 13 a, b.
Nahuelhapi, lac de Patagonie, 3 b.
Nandu, nom américain de l'autruche; *nandu* nain, petite autruche, appelée par les indigènes *avestruz petiso*, 13 a.
Narborough; visite les terres australes,

36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.
New-Island, une des îles de l'archipel des Malouines; aventure d'un nouveau Robinson abandonné dans cette île, 73 a et suivantes.
Nigauds (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.
Nodal (Garcia de); parcourt le détroit de Lemaire, 36 b.
Nombre (noms de), très-nombreux dans la langue patagone, 35 a.
Noort (Olivier de), visite la Patagonie méridionale, 36 a.
Nouvelle (île); fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

O

Œuf (île de l'); fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.
Oie antarctique, oiseau aquatique qui voyage jusqu'à la Terre-du-Feu, 15 a; abonde dans les îles Malouines, 65 a.
Oies (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.
Ophthalmies; communes chez les Patagons du Sud; pourquoi, 28 b.
Orbigny (d'), voyageur français qui a visité la Patagonie, et dont les ouvrages ont particulièrement servi à la rédaction de la notice relative à ce pays, 4 b.
Osorno, volcan de la Patagonie, 3 a.
Otarie ou lion marin, espèce de phoque; sa description, 65 a, b; *otarie de Forster*, ou ours marin; détails, 66 a; *otarie molosse;* ce qui distingue cette espèce, 66 a.
Ours marin. Voyez *Otarie*.
Outarde, commune dans les îles Malouines, 65 a.

P

Pajero, espèce de chat sauvage qui habite les plaines de la Patagonie, voisines du Rio-Negro, 6 a.
Patagon; signification et origine de ce nom, 17 a, et dans la note de la même colonne.
Patagonie, visitée seulement dans un but scientifique; très-peu connue, surtout au centre, 2 a; limites, étendue, situation géographique, configuration, 2 a, b; aspect, 3 b; histoire naturelle, 6 a et suiv.
Patagons. Limites du pays habité par ce peuple; sa division en deux tribus principales; noms que lui ont donnés les nations voisines et les voyageurs, 17 a; portrait des Patagons du nord; que faut-il croire de ce qu'on a dit de leur taille gigantesque? opinion des voyageurs à ce sujet; solution définitive de la question, 17 b et suiv.; costume des Patagons; manière dont ils se peignent le visage, 20 b — 21; leur caractère, 21 b; leurs mœurs et usages, 21 b et suiv.; leurs amusements; jeu du *pilma*, 22 a, b; leur nourriture, 22 b; leurs armes offensives, 23 a; leurs signes télégraphiques, 23 b; armes défensives et costume de guerre, 23 b; leur manière de faire la guerre, 24 a; harnachement des chevaux, 24 b; point de polygamie chez les Patagons du Nord, 25 a; chasteté des femmes; cérémonie par laquelle on célèbre la nubilité des filles, 25 a, b; cérémonie du mariage 25 b — 26 a; triste condition des femmes, 26 b; amour des Patagons pour leurs enfants, ib.; cérémonie des funérailles, 26 b — 27; *Patagons du Sud;* leur portrait, 27 b — 28 a; leurs demeures ou toldos, 28 b; maladies des yeux, communes chez ces Indiens, pourquoi, 28 b; la polygamie est en usage dans cette tribu, ib.; costume, ib.; description d'un tombeau, 29 a; caractère, traits distinctifs, 29 a, b; *croyances religieuses des deux tribus; superstitions,* 30 et suiv.; cérémonie de l'invocation pour la guérison des malades, 30 b — 31; la crainte des contagions rend les Patagons barbares, 31 b; l'arbre du *gualichu*, personnification du dieu des nations australes; description de cet arbre, 32 a, b; les Patagons n'ont pas voulu adopter le christianisme, 32 b — 33; leur éloquence naturelle, et logique de leur esprit, 34 a; leurs idées astronomiques, 34 b; leur système politique, 35 a; leur état social, 35 a, b.
Pécari ou sanglier d'Amérique, se trouve en Patagonie, 7 b.
Pêche; point pratiquée par les Patagons, 22 a.
Pécherais, tribu fuégienne, 58 a; son portrait, 59 a.
Peñas, golfe situé sur la côte occidentale de la Patagonie, 2 b.
Phoque. Principales espèces qu'on trouve en Patagonie. Description de la pêche des phoques, 15 b — 16; phoques des îles Malouines, 65 a et suiv.; mœurs de l'espèce de phoque dite *éléphant marin*, 66 et suiv.

Pic des champs, cité parmi les oiseaux patagons, 15 a.
Picanilla, nom que les Gauchos de Patagonie donnent à la poitrine du nandu ou autruche américaine, 12 b.
Pichi, animal du genre *tatou*. Détails, 7 a.
Piedra (don Juan de la), fondateur de la colonie de Saint-Joseph, 37 a; sa conduite barbare et imprudente envers les indigènes, 37 b.
Pigeon blanc. Voyez *Bec-en-fourreau*.
Pigeons; très-nombreux en Patagonie pendant l'hiver, 15 a.
Pillar, nom d'un cap qui termine la Terre-du-Feu au nord-ouest, 49 a.
Pilma. Description de ce jeu, 22 a, b.
Pincheira, déserteur espagnol; se met à la tête d'une troupe de brigands, 41 b.
Pingoin. Cet oiseau fréquente les îles Malouines, 65 a.
Pinson. Cet oiseau habite la Terre-du-Feu, 56 b.
Pipi, petit oiseau de Patagonie, 13 b.
Polygamie, n'existe pas chez les Patagons du Nord, 25 a; est permise chez les Patagons du Sud, 28 b.
Population de la Patagonie; pourquoi elle est si faible, eu égard à l'étendue du pays, 17 a, b.
Prophétesses, femmes chargées d'invoquer le dieu du mal des Patagons, 30 b.
Propriété; n'existe pas chez les Patagons, 35 b.
Puelches, nation qui habite l'espace compris entre les Araucans et les Patagons, 16 b.

Q

Quiroga (le P.), est chargé, par le gouvernement espagnol, de fonder un établissement en Patagonie, 36 b.

R

Race-horse, oiseau qui fréquente le détroit de Magellan, 45 b.
Râle. Cet oiseau fréquente le nord de la Patagonie, 14 b.
Rats, très-nombreux en Patagonie, 6 b.
Renard de Patagonie. Détails sur les ruses et l'effronterie de cet animal, 6 b; renard des îles Malouines, 64 b.
Rhéa pennata, nouvelle espèce d'autruche découverte par M. d'Orbigny dans la Patagonie, et qui va jusqu'au détroit de Magellan, 12 b.
Rhinomie, espèce de fourmilier commun en Patagonie, 13 b.
Rio-Negro, principal fleuve de la Patagonie; situation géographique de sa source et de son embouchure, 3 a.
Roitelet, habite la Patagonie, 13 b et la Terre-du-Feu, 56 a.

S

Saavedra (Hernandarias de); expédition malheureuse qu'il fait en Patagonie, 36 b.
Saladero. Voyez *Saloir*.
Salines; nombreuses en Patagonie; leur formation, 5 b; renferment des nids de flammants, 14 b; on y trouve de grandes quantités d'insectes, 15 b.
Saloir, endroit où les fermiers de la Patagonie tuent les bœufs et salent leur viande pour la vendre ou l'exporter. Détails curieux sur cette opération. Égorgement et dépècement des animaux, etc. Dédain des colons pour les os, qu'ils laissent sans emploi; adresse et férocité des ouvriers; horrible spectacle que présente un saloir, 9 a et suiv.
Sarigue, se trouve dans la Patagonie, 6 b.
Sarmiento. Son opinion sur la taille des Patagons, 35 b — 19 b; il fonde la colonie de Port-Famine, 36 a.
Sarmiento, montagne de la Terre-du-Feu; sa description, 48 b.
Schouten, compagnon de voyage de Lemaire, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 18 b — 19 b.
Sébald (îles), les mêmes que les îles Jasons, dans l'archipel des Malouines, 73 a.
Sel, très-abondant dans la Patagonie, 5 b.
Sierra Nevada de los Andes, chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique, en commençant au cap Froward, en Patagonie, 2 b.
Singes. On ne trouve aucun de ces animaux en Patagonie, 7 a.
Sol. Constitution du sol de la Patagonie, 4 b — 5 a, b.

Solander, naturaliste anglais; récit de son aventure dans la Terre-du-Feu, 51 b et suiv.
Soledad (la) ou Conti, la plus intéressante des îles Malouines; description, 68 b et suiv.; productions, 70 a et suiv.
Solis (Juan Diaz de), longe les côtes de l'Amérique, jusqu'au 40e degré de latitude australe, 35 b.
Sorcières. Il y en a en Patagonie; ce sont les ministres du culte, 30 b.
Souris, très-nombreuses en Patagonie, 7 a.
Spielberg, visite la Patagonie méridionale, 36 a.
Superstitions des Patagons, 30 a et suiv.

T

Tangara, petit oiseau qui fréquente les marais de la Patagonie, 13 b.
Tatouage, n'est pas en usage chez les Patagons; ils le remplacent par la peinture, 21 a.
Téhuel, lac central de la Patagonie, 3 b.
Téhuelches, nom des tribus patagones du Nord, 17 a. Voyez *Patagons*.
Téhuelhets, nom donné aux Patagons par Falkner, 17 a (Note).
Tékinica, tribu fuégienne; son portrait, 58 a, b; vocabulaire de la langue de cette tribu, 59 et suiv.
Terre-du-Feu. Explication de ce nom, 48 a (Note); situation, configuration, description générale, 48 a et suiv.; aspect et climat, 50 b et suiv.; histoire naturelle, 54 b et suiv.; habitants, 56 b et suiv.
Thé (plante au), particulière aux îles Malouines; peut remplacer le thé ordinaire, 70 a.
Thinocore, oiseau cité dans l'histoire naturelle de la Patagonie, 14 a.
Tigres (île des), petite île située dans le lac Nahuelhapi, 3 b.
Tinamous, espèce de perdrix patagone, 15 a.
Tiremenen, nom donné aux Patagons par les habitants de la Terre-du-Feu, 17 a (Note).
Toldéria, village patagon, 17 b.
Toldo, tente de Patagons, 22 a — 28 b.
Tolède (archipel de); détails sur cette réunion d'îles, 48 b. Voyez la description du détroit de Magellan, 44 a et suiv.
Tombeaux des Patagons du Nord, 27 a; id. des Patagons du Sud, 29 a.
Tortues. On a trouvé en Patagonie l'espèce dite *tortue du cap de Bonne-Espérance*, 15 a.
Tourterelle; existe en Patagonie, 15 a.
Tres-Montes (presqu'île de), à l'ouest de la Patagonie; est formée par les golfes de Peñas et de la Trinité, 2 b.
Tribus indigènes de l'extrémité de l'Amérique méridionale; division du territoire qu'elles habitent, 16 b.
Trinité (golfe de la), sur la côte occidentale de la Patagonie, 2 b.
Troupiale, oiseau qui se trouve en Patagonie, 13 b.

U

Urubu (catharte), espèce de vautour commun en Patagonie; odeur insupportable qu'il exhale; dégorge ses aliments quand on le poursuit, 13 a. Voyez *Catharte*.
Urucurea, espèce de chevêche. Voyez ce dernier mot, 13 b.

V

Vanneau armé, cité parmi les oiseaux de Patagonie, 14 a.
Vernet, Hambourgeois nommé gouverneur des îles Malouines par la république de Buenos-Ayres, 79 a et suiv.; ce que devint entre ses mains la colonie de la baie Française, 79 b.
Viedma (Francisco), un des fondateurs de la colonie du Carmen, en Patagonie, 37 a.
Viedma (Antonio), directeur de la colonie patagone de Saint-Joseph, 37 a.
Villarino (Basilio), remonte le cours du Rio-Negro, 37 b.
Vinaigrette, nom vulgaire d'une plante qui croît dans les îles Malouines, 63 b.
Viscache, espèce de chinchilla. Voyez *Biscache*, 7 a.
Vocabulaire des langues fuégiennes, 59 et suiv.
Vol, est honoré chez les Patagons, 35 a.
Volcans de la Patagonie, 3 a; semblent prouver que l'Amérique a été formée par des éruptions volcaniques.

W

Wallis, navigateur anglais; visite la Patagonie et la Terre-du-Feu, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b; sur le caractère des indigènes du Sud, 29 b.

Weert (Sébald de), navigateur hollandais; visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Wigwams, habitation des Fuégiens, 56 b.

Winterranea, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Wood, explore les terres australes; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Y

Yacana-Kunny, tribu fuégienne; son portrait, 58 a, b.

York (cathédrale d'), nom d'une île de la Terre-du-Feu, 49 a.

Z

Zorrillo, espèce de mouffette ressemblant à la martre; commune en Patagonie, 6 b.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA PATAGONIE, ETC.

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION
DE TOUS LES PEUPLES.



ILES DE L'OCEAN.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 56.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DES

ILES DE L'OCÉAN,



PAR M. LE COMMANDEUR

BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, DE L'INSTITUT,
EX-DÉPUTÉ DE LOT-ET-GARONNE, COLONEL D'ÉTAT-MAJOR, CHEF DE LA SECTION DE
L'HISTORIQUE AU DÉPÔT DE LA GUERRE, ETC., ETC.



PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, Nº 56.

M DCCC XXXIX.

Les endroits les plus fréquentés ne sont pas toujours ceux sur lesquels on a le plus de données certaines.

Essais sur les Iles Fortunées.

A MONSIEUR

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL PELET,

DIRECTEUR DU DÉPÔT DE LA GUERRE,
DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE, ETC.

Ne vous étonnez pas, mon cher général, de trouver votre nom en tête de l'une de ces publications presque entièrement composée de dessins ou vignettes auxquelles se complaît aujourd'hui la librairie. Naguères c'étaient des *Beautés* de toutes les sciences, de toutes les histoires, des voyages ou de la littérature qu'elle exploitait, ce furent ensuite des *Résumés;* maintenant on demande des *Pittoresques*, et l'on a tellement perfectionné les procédés de gravure et d'impression, que le bon marché de ces jolis ouvrages, bien supérieurs aux *Résumés* et *Beautés*, les fait descendre chez une classe de lecteurs où l'on ne soupçonnait seulement pas l'existence d'in-18 à peu près oublié. Ceux-ci ne se tiraient guères qu'à deux mille dont la moitié passait bientôt de certains magasins au pilon ou chez l'épicier. Il est des entreprises pittoresques dont il se tire quinze à vingt mille exemplaires, et que la faveur publique épuise promptement.

Un tel succès donne la plus grande importance à de pareils livres. Il serait à désirer que la rédaction en fût d'autant plus soignée que la presse essentiellement destructrice de l'erreur, déviée de son but, par des recueils pittoresques négligemment composés, pourrait, à l'aide de jolies planches, devenir au contraire la voie par laquelle l'ignorance, l'obscurantisme ou l'esprit de spéculation inonderaient les peuples d'idées fausses en corroborant les plus absurdes préjugés. Malheureusement la plupart des écrivains, de qui la capacité et la probité scientifique sont choses constatées par de bons ouvrages d'un prix élevé, publiés au temps où le genre d'industrie, dont l'entrepreneur se sauve sur la quantité, n'était pas usitée, n'y ont point encore donné; la plupart même semblent croire qu'au siècle du positif, les choses ne valent que le prix qu'on y met, et que le libraire qui commande un volume, dont la feuille se vend deux sous, n'en peut guère donner cent ou deux cents francs à celui qui la lui fait. Est-il de la dignité d'un auteur accrédité de s'arrêter a de pareilles considérations? C'est, à mon

sens, un grand tort que d'y songer : la raison humaine demandera quelque jour compte de pareilles pensées, à qui se les sera permises, car la presse pourra seulement parfaire sa haute mission lorsque les véritables savants, appréciant le secours que la civilisation doit tirer des publications destinées aux grandes masses, se livreront avec zèle et désintéressement à la propagation de la vérité en toutes choses. Je ne me donne point pour savant, mon cher général, mais pour écrivain consciencieux, que chatouille l'excusable vanité d'être lu par les vingt mille souscripteurs de MM. Didot, et dans toutes les traductions qui se font de son recueil à l'étranger. Je n'ai jamais fait imprimer une page que je n'y aie mis tout mon savoir-faire en y exprimant tout ce que je croyais être la vérité; c'est dans cet esprit que j'accueillis la proposition de composer un ou deux volumes dans l'Univers pittoresque, et je viens vous soumettre cette part de collaboration, parce que vous aimez aussi la vérité et que vous la dites en toute occasion. Ce n'est pas à ce titre seul que je vous en offre la dédicace. Je vais dans le présent essai traiter un sujet qui se rattache étroitement aux sciences géographiques où vous excellez, et pour lesquelles vous montrez une prédilection particulière dans le bel établissement dont je fais partie, établissement national qui tire un nouveau lustre de la direction que vous sûtes lui imprimer. Par l'impulsion que vous avez l'art de donner à tout ce qui se trouve placé sous vos ordres, la magnifique carte de France, dont l'apparition avait langui si long-temps, avance avec une merveilleuse rapidité; l'Espagne, la Grèce, le nord de l'Afrique, en un mot, tous les lieux où se sont montrés des officiers d'état-major français, sont ou seront bientôt aussi fidèlement connus et topographiquement représentés, que le peuvent être les environs de Paris, et l'histoire de nos guerres, écrite sur pièces, glorieux monument par lequel vous aurez signalé votre présence au dépôt va voir le jour pour éclairer les siècles futurs devant lesquels il ne sera plus permis de calomnier nos victoires ni de rapporter où elles ne furent jamais les causes des illustres revers de notre chère France. Vous avez fait connaître, mon cher général, ce que peut le dépôt de la guerre, sous un chef infatigable; permettez qu'à mon tour je fasse connaître, par le faible tribu de reconnaissance que voici, le sincère et respectueux attachement avec lequel je suis et serai à jamais votre très-dévoué,

BORY DE SAINT-VINCENT.

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR.

DES ILES DE L'OCÉAN,

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

INTRODUCTION.

AVANT de tracer l'histoire des ILES et de décrire chacune d'elles, il est à propos de parler de la MER qui les environne. On entend par ce mot la totalité des eaux salées qui occupent la plus grande partie de la surface du globe. Le nom d'OCÉAN, employé dans beaucoup de livres comme synonyme, ne l'est cependant pas; sa signification est beaucoup plus restreinte, et doit s'appliquer seulement à celles des Mers qui circonscrivent la masse des terres sans y pénétrer trop profondément, c'est-à-dire que ce nom d'Océan ne saurait s'appliquer à aucune *Méditerranée*, ou autres étendues d'eaux, fussent-elles salées, qui sont enclavées dans les terres, et pour lesquelles on doit réserver les désignations de *Caspiennes*, ou de *Lacs*, selon qu'elles sont amères ou douces. La plupart des termes employés en géographie ne sont pas mieux définis; et nous ne voyons pas, dans ces traités écrits sur le globe, où tout ce qui n'est pas astronomique, historique ou statistique, fut trop légèrement touché, qu'on ait jamais songé à préciser la valeur des mots au moyen desquels on peut s'entendre, lorsqu'il s'agit de chacune des parties constituantes de l'univers. Il n'est pas jusqu'à l'ancien Dictionnaire de l'Académie française, qu'il était convenu de prendre pour règle du bon langage, où ce bon langage n'eût été faussé sous ce rapport, ainsi que dans les deux tiers des noms par lesquels on y mentionna les corps naturels. C'est ainsi, par exemple, que pour la définition du mot *Mer*, on trouve « l'Amas des eaux qui environnent la terre et qui la couvrent en plusieurs endroits. » Les quarante ayant oublié de dire que les eaux de la Mer sont essentiellement salées, les Lacs qui *couvrent la terre en plusieurs endroits*, seraient aussi des Mers selon la décision de l'Académie française.

Pour les premiers géographes dont les écrits nous ont été conservés, la Mer n'était pourtant que la Méditerranée, qui sépare l'Europe de l'Afrique en confinant à l'Asie. L'Océan, au delà des colonnes d'Hercule, était une chose à part; Hérodote le croyait un grand fleuve; les poètes l'appelaient le vieux père du monde, dont il circonscrit les parties habitables. On supposait à celles-ci une forme très-différente de celle que les modernes leur reconnurent, quand la boussole ouvrit les routes immenses et si long-temps ignorées d'un hémisphère nouveau. Et telles étaient les idées bizarres qu'on se faisait de cette forme, dans les temps d'ignorance où des érudits prétendirent reconnaître les marques d'un savoir fort avancé, qu'on trouve, dans les livres hébreux, la terre comparée à un livre qui se roule sur lui-même; et, chez les Grecs, moins ignares que le peuple de Dieu, cette même terre représentée sous la figure d'un carré long. La fameuse carte appelée *Tabula Peutingeriana*, qu'on prétend avoir été tracée chez les Romains au temps de Théodose, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle de l'ère moderne, ne donne pas d'autre figure au monde alors connu, qu'on supposait être fait comme une table.

Pour rendre compréhensible la position, dans les diverses Mers qui baignent le globe, de chacune des îles

dont nous allons entretenir le lecteur, nous répartirons d'abord ces Mers en trois sortes : l'*Océan*, les *Méditerranées* et les *Caspiennes*.

Les *Caspiennes*, qui sont le contraire des îles, c'est-à-dire des étendues d'eau salée environnées de terre, ne diffèrent des grands Lacs qu'en ce que leurs ondes ne sont pas douces. Ne communiquant avec aucun Océan ou Méditerranée, leur bassin fermé reçoit néanmoins le tribut de fleuves qui doivent, dans la suite des siècles, en diminuer la salure. On avait jusqu'ici restreint ce nom de Caspienne à une seule Mer sans issue; il faut l'étendre à la Mer d'Aral et à la Mer Morte. Il serait fort curieux d'étudier les productions animales et végétales avec l'état physique de ces Mers intérieures; mais encore que M. de Châteaubriand ait visité autrefois la plus célèbre, et M. de Humboldt récemment la plus grande, on peut assurer que l'une et l'autre demeurent aussi inconnues sous les points de vue les plus essentiels, qu'elles l'étaient après les voyages des chevaliers croisés ou de Paul Lucas. Les îles de ces Caspiennes, s'il en existe, n'ont point encore été signalées et ne sauraient être de la moindre importance.

Les *Méditerranées* sont les Mers qui, ne faisant point partie immédiate de l'Océan, s'unissent néanmoins avec lui par un ou plusieurs détroits : elles diffèrent des grands golfes par le rétrécissement de leur communication, et sont plus nombreuses qu'on ne l'avait supposé, quand on restreignait le nom de Méditerranée à celle dont les eaux baignent les Baléares, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Malte, Candie, Chypre, les îles de l'Archipel, et autres moins considérables. La description de ces îles de la Méditerranée proprement dite ne fera point partie de la tâche que nous nous sommes imposée; nous ne devons parler ici que de celles de l'Océan. La Mer Rouge, le golfe Persique, la Baltique sont aussi des Méditerranées, ainsi que l'espace contenu entre la chaîne des Antilles et le double continent américain.

L'OCÉAN, *PELAGUS*.

On doit entendre par Océan, dans un sens rigoureux du mot, cette immensité de Mers qui séparent, en les environnant de toute part, les diverses parties continentales du globe, lesquelles n'occupent guère que le quart de sa superficie; l'étendue des terres étant évaluée à 1,400,000 myriamètres carrés, tandis que celle de l'Océan peut être portée à 5,700,000.

Essentiellement mobile, sans cesse agité par les courants qui en sillonnent la vaste étendue, ou par les vents, qui sont des courants aériens agissant impérieusement à sa surface, on lui a supposé en outre un mouvement général résultant de la rotation du globe. L'Océan obéit encore à d'autres mouvements aussi réglés que manifestes, dont l'effet est subordonné à la forme de ses côtés qu'assiègent et abandonnent alternativement les vagues majestueuses. Ces mouvements alternatifs dépendants de l'action qu'exercent les astres sur sa masse, sont appelés *marées*; les Méditerranées n'y participent que peu ou point, les Caspiennes n'y sont pas sujettes.

Distribution de l'Océan en régions.

Jusqu'au temps de M. de Fleurieu, l'Océan avait été fort arbitrairement divisé par les géographes. Cet illustre marin y voulut établir des régions mieux circonscrites, et, dans la plupart des mappemondes récentes, on s'est conformé à la nomenclature qu'il imposa. Ainsi l'on y appelle *Océan glacial arctique*, les mers circumpolaires du nord, par opposition à celles du sud nommées *Océan glacial antarctique*; *Océan atlantique*, celui qui sépare l'ancien et le nouveau monde entre l'Europe et l'Afrique d'un côté, et les Amérique de l'autre; *grand Océan boréal*, celui qui, du tropique du Cancer, s'étend entre l'Asie orientale et les côtes américaines du nord-est; *grand Océan pacifique*, la Mer entre les deux tropiques, l'Amérique équatoriale et la Polynésie; enfin,

grand Océan austral, l'immensité des eaux comprises entre les pointes opposées de l'Afrique, de l'Australie et de l'Amérique du sud, jusqu'au cercle polaire antarctique. La Mer ordinairement nommée des *Indes* n'est pas comprise parmi ces divisions. Quelles que soient les autorités par lesquelles on voudrait faire prévaloir une telle nomenclature, la raison la repousse, du moins en plusieurs points. Nous devons nous hâter de le prouver, afin que l'usage n'en prenne point possession d'état dans la science.

Il n'en est pas des Mers comme de la Terre, où la domination de l'homme s'étant la plupart du temps établie par la force et perpétuée par la tyrannie, les limites naturelles de chaque contrée ont dès long-temps disparu pour faire place à des frontières politiques, où des citadelles s'élèvent comme nous plaçons des bornes autour de nos héritages et de nos usurpations : de sorte que des peuples, appartenant à des espèces différentes du genre humain, se sont trouvés confusément mêlés sous un même sceptre, quand leurs caractères physiques semblaient commander entre eux une démarcation éternelle. Nulle frontière stable n'ayant pu être tracée sur les flots, tous les parages sont également du domaine des navigateurs ; que les forteresses flottantes de quelque autre Carthage soient parvenues à s'approprier pour un temps la plaine liquide, celle-ci doit tôt ou tard redevenir commune à tous. D'après cette communauté des Mers où les vents déchaînés sont les seuls dominateurs possibles, le géographe ne peut admettre sur leur étendue, des divisions dans le genre de celles que le caprice et la violence établirent à la surface de la terre immobile et soumise. Les distinctions entre les régions où se balancent des flots toujours agités, ne pouvant être que géographiques, il faut en tracer les limites naturellement en ne consultant que la figure et les relations physiques des côtes avoisinantes, le rapport des masses d'eau avec les terres qu'on doit considérer comme en étant le contenant, enfin l'influence qu'exerce la température sur les productions de chaque espace inondé ; et c'est alors que la distribution géographique des animaux et des végétaux marins appelés hydrophytes éclaire une science où l'on crut trop jusqu'ici pouvoir se passer des lumières que lui peuvent fournir la zoologie et la botanique. Ce n'est en aucune partie du globe que de telles productions du règne animal et du règne végétal s'arrêtent à tel ou tel cercle de la sphère. L'équateur, les tropiques, l'écliptique, les cercles polaires, les méridiens, dont la connaissance est indispensable pour déterminer les climats horaires, les positions respectives de chaque point du globe et la route d'un vaisseau, n'ont aucun rapport précis avec les productions aquatiques ou terrestres de notre globe.

On ne saurait citer une créature organisée dont la patrie fût rigoureusement bornée entre tel ou tel degré de longitude ou de latitude, soit dans le sein de l'Océan, soit sur les continents ou dans les îles, pas plus qu'on n'en pourrait citer qui se propageassent d'un pôle à l'autre, sans qu'il y eût solution de continuité dans leurs lignes de dispersion. Toutes les productions de la nature ont leurs zones plus ou moins larges et sinueuses d'habitation, où elles vivent et se reproduisent isolément, ou comme en société, mais selon diverses inclinaisons sur tous les cercles de la sphère, souvent jusqu'en des points fort éloignés. Nous n'en connaissons pas à qui les lois de la dissémination aient interdit la faculté de s'écarter de quelques minutes de degré d'un parallèle ou d'un méridien quelconque. Les productions de l'Océan étant astreintes dans leur propagation aux mêmes règles de sinuosité et d'éparpillement que celles de la Terre, c'est dans la manière dont ces productions sont réparties qu'il faut rechercher les bases de la distribution géographique qu'on peut assigner aux diverses parties de l'Océan ; mais avant de tracer les limites entre lesquelles nous proposerons de circonscrire

ces parties, il est à propos de montrer, par quelques exemples, combien était vicieuse la nomenclature employée jusqu'à ce jour. Ainsi, ce qu'on appelait *grand Océan*, d'où l'on avait appelé *Océanie* (archipel par excellence) les nombreux groupes d'îles qui se succèdent à l'est de la Polynésie, n'est pas plus grand ni même si grand que les autres Océans. Le *grand Océan boréal*, qui n'est pas non plus fort étendu, méridional par rapport à de vastes parties de l'Asie et de l'Amérique, n'est réellement boréal que par rapport à un petit segment du tropique du Cancer, tandis que l'*Océan atlantique*, que l'on n'appelait cependant jamais *grand Océan* comme les autres, est le plus grand de tous, etc., etc.

L'Océan est donc l'encadrement liquide, s'il est permis d'employer cette expression, des continents et de celles des îles qui vont nous occuper chacune à leur tour. Nous y admettrons cinq grandes régions physiques : 1° l'Océan arctique, 2° l'Océan atlantique, 3° l'Océan antarctique, 4° l'Océan indien, 5° l'Océan pacifique; et, pour rendre plus clair ce que nous avons à dire de chacune de ces grandes régions aquatiques, nous avons fait graver comme indispensable pour montrer en même temps leur situation, le planisphère (voy. *pl.* 1) où notre nouvelle nomenclature des Mers fera sentir la corrélation de celles-ci avec les parties terrestres du globe. On y verra que d'après cette manière d'envisager l'étendue fluide, quatre Océans s'y correspondent, opposés deux à deux, savoir : l'arctique à l'antarctique, et l'atlantique au pacifique, tandis qu'un seul, impair et central, l'indien, demeure entre eux, isolé par une multitude de caractères naturels qui lui donnent un peu de la physionomie, sous le rapport de ses productions, avec les Méditerranées, où les eaux sont toujours un peu plus chaudes que dans les Océans des mêmes latitudes.

En s'affranchissant encore plus de l'ancienne routine qui condamne les faiseurs de cartes et de traités de géographie à ne reconnaître que deux ou trois continents, on pourrait également en admettre cinq, dont un impair, isolé, et ne ressemblant à aucun des autres par la nature de ses productions en tout genre, tandis que quatre seraient analogues, et opposés deux à deux, comme le sont les régions océanes, savoir : l'Afrique correspondant à l'Amérique du sud, l'Europe confondue avec l'Asie à l'Amérique septentrionale, et l'Australie demeurant à part. L'ancien monde se composerait donc comme le nouveau, de deux continents bien distincts, unis seulement chacun par un isthme, et la nomenclature de la géographie se trouverait enfin plus rationnelle.

Nature des eaux de l'Océan.

Analysée par plusieurs habiles chimistes, l'eau de l'Océan a été trouvée abondamment fournie de sels, parmi lesquels la soude muriatée domine dans le rapport du quart ou même du tiers. De la chaux muriatée, sulfatée et carbonatée, entre aussi dans sa composition, y variant en quantité selon les lieux où l'eau fut puisée. Faute d'avoir tenu exactement compte des localités, des profondeurs, des latitudes, du rapprochement des côtes, de l'influence des courants et du dégorgement de quelques grands fleuves voisins, les travaux chimiques dont l'eau de mer fut le sujet, ne présentent point de résultat parfaitement satisfaisant : on n'a sur une chose de cette importance que des observations peu liées, souvent contradictoires, dont on tira trop hâtivement des conséquences, et dont, selon l'usage, quelques-uns déduisirent des lois positives, qu'il serait imprudent de regarder comme réellement existantes, surtout pour en faire les bases de quelque système. On sait seulement que la salure de la mer n'est pas la même partout; elle passe pour être plus forte dans les régions équinoxiales que vers les pôles. Son eau contient encore un principe muqueux, auquel elle pourrait devoir cette amertume nauséabonde qui s'y mêle à la saveur saline ainsi qu'à cette

phosphorescence qui la particularise et dont nous devons nous occuper.

De la phosphorescence.

Dans toutes les régions de l'Océan, dès que la clarté du jour disparaît, une nouvelle lumière jaillit du sein des eaux, et vient tempérer la lugubre tristesse de l'immense étendue. Sur la crête des vagues qui retombent les unes sur les autres, au remous continuel opéré par le gouvernail des grandes ainsi que des moindres embarcations, au travers des lames qu'entr'ouvre la proue du vaisseau, enfin dans l'épaisseur, ainsi que dans l'écume des flots, qui brisent tumultueusement sur les récifs ou qui se déroulent sur de larges plages, les parties agitées de l'eau brillent d'une multitude de points scintillants et toujours éblouissants, quoique souvent presque imperceptibles; d'autres fois on dirait des éclairs précurseurs de la foudre. Cependant un navire poussé par les vents au sein des Mers et des ténèbres laisse au loin derrière lui une trace comme laiteuse, mais éclatante, qui ne s'efface qu'avec lenteur. Des rivages sablonneux, baignés par l'eau salée, des algues ou autres productions de l'Océan, qu'on vient d'en retirer, paraissent tout-à-coup lumineuses dans l'obscurité, pour peu qu'on les touche ou qu'on les agite; de façon que le pied ou la main de l'homme, posés sur l'arène mouillée, y impriment des vestiges de feu, semblables à la lumière des lampyres (vers-luisants). Il existe des parages, et particulièrement ceux des pays brûlants et de la ligne, où de telles bluettes sans nombre causent en pleine nuit un éclat très-remarquable, une sorte de jour fantastique.

Outre ces étincelles lumineuses, semblables à celles que lance la machine électrique, les Mers produisent encore une multitude de créatures vivantes qui répandent des lueurs inhérentes à leur organisation. Nous avons le premier décrit autrefois un animal chez lequel cette propriété est éminente (le *monophora noctiluca* de notre voyage en quatre îles des mers d'Afrique, ou *pyrosoma* des auteurs); ce véritable Lucifer appartient à la série des êtres diaphanes et gélatineux dont Cuvier forma sa classe des mollusques Acéphales, qui, avec les Méduses, les Béroës, les Biphores, et autres innombrables tribus flottant dans la vaste étendue des flots, ressemblent, comme le disait pittoresquement Linné, à des astres disséminés sur l'incommensurable et obscure profondeur. Nous avons cru devoir faire figurer dans la *pl.* 2 du présent volume quelques espèces d'animaux de cette nature, se dessinant dans les ténèbres de la vague, par les feux qui s'échappent d'eux-mêmes et qui éclairent ce qui les environne, comme dans les magiques peintures du célèbre Murillo, les personnages divins que ce grand peintre savait si dignement y introduire sont ordinairement le foyer lumineux d'où émane le jour à l'aide duquel se distingue le reste du tableau.

Tous ces animaux diaphanes et scintillants paraissent maîtres d'une lueur dont à leur gré ils augmentent ou diminuent l'intensité, et qu'ils éteignent dès qu'ils paraissent le vouloir faire. S'il n'était pas démontré que de telles créatures sont dépourvues de sexe, on serait porté à présumer qu'en leur donnant la faculté de manifester leur existence par une lumière qui leur est propre, la nature permit qu'ils pussent faire de cette lumière un signal d'amour, et qu'un sexe se servît de ses feux pour allumer les feux de l'autre. Il semble d'abord que des êtres à peine organisés, jetés sans défense et sans moyen d'échapper au moindre danger, dans l'effrayante épaisseur d'un élément dont les chocs sont terribles, et que peuplent des créatures voraces auxquelles une immensité de nourriture sans choix est nécessaire pour alimenter leur masse monstrueuse; il semble, disons-nous, que ces êtres n'ont reçu de la nature une organisation diaphane qu'afin que, confondus par leur transparence avec le fluide où ils vivent, les ennemis qu'ils

auraient à redouter ne puissent profiter de leur inertie pour en détruire les races entières. Cependant, par quelle vue en apparence contradictoire la nature conservatrice leur a-t-elle donné une propriété opposée à celle qui leur permet de se confondre avec ce qui les environne? Pourquoi dans le silence et les ténèbres, les voyons-nous, en quelque sorte, s'élancer hors d'eux-mêmes, et reprendre au loin les indices de leur fragile existence? Il y a plus; c'est à l'instant où se présente un péril, qu'on voit les animaux phosphorescents darder leurs lumières humides; ils semblent avertir par leur émission qu'ils sont là; et loin que le timide sentiment de leur extrême faiblesse les porte à se tenir obscurément épars dans les flots dont ils sont le jouet, ils y brillent à l'instant du danger. En effet, ce n'est que lorsqu'on tourmente des animaux de ce genre qu'ils répandent leurs feux les plus vifs; et c'est seulement quand ils se trouvent entre les vagues dont le choc les froisse, ou bien au sillage d'un vaisseau dont le remous les fatigue, qu'on voit tout-à-coup dans l'obscurité éclater leur pompe incandescente.

On sent bien que les explications n'ont pas manqué pour un tel phénomène, déja signalé par Aristote. L'opinion reçue mais erronée, est que la phosphorescence de la Mer résulte des animaux microscopiques, dont on suppose ses flots tout pénétrés et qui feraient en diminutif dans son sein l'effet qu'y produisent en grand les Méduses et les Pyrosomes de notre planche deuxième. Cette opinion que feu Péron prétendit faire prévaloir par beaucoup de verbiage, que des circumnavigateurs plus modernes, nourris des pages emphatiques de ce voyageur, soutiennent encore tous les jours, est pourtant radicalement fausse, comme nous l'avons prouvé par le secours du microscope, et depuis bien long-temps, dans plusieurs de nos écrits. Les lueurs de la Mer sont dues au phosphore que celle-ci tient en suspension, et qui provient de la décomposition de tant de myriades d'animaux, la plupart énormes, qui s'y corrompant depuis tant de siècles, sont assimilés à ses eaux, par le mouvement continuel auquel on les sait être essentiellement sujettes. L'impulsion permanente d'orient en occident, qu'on attribue à l'Océan, capable de rouler au hasard et sans relâche toutes les molécules mortes qui s'y rencontrent, l'action des marées et d'impétueux courants qui se côtoient ou se contrarient, le heurtement perpétuel des vagues poussées en tout sens par des vents impétueux; enfin d'autres causes innombrables d'éternelle mobilité ne permettent pas dans la Mer ces juxta-positions nécessaires pour la prompte recomposition des corps. Les débris de tout ce qui s'y désorganise, promenés, battus, frottés, roulés, mêlés en tout sens, ne tardent pas à se réduire à l'état moléculaire le plus simple. Ils se confondent, se pénètrent alors et finissent par s'amalgamer à l'eau qui les tient en dissolution : de là le principe gras et comme huileux de la Mer; de là encore cette amertume affreuse et cette mucosité d'une odeur particulière que le simple tact suffit pour rendre appréciable : sa salure même n'a peut-être pas d'autre cause; et dans cette hypothèse, il était naturel de chercher dans le phosphore qui dût provenir de tant de putréfactions vagabondes, un effet que nous lui voyons reproduire dans nos garde-manger, quand le poisson y perd sa fraîcheur, et dans les amphithéâtres de dissection, où parmi les autres débris humains, le cerveau tombant en pourriture se distingue par des lueurs à la fois vives et tranquilles.

Diminution des Mers.

Beaucoup de causes tendent encore à décomposer la Mer, en dépouillant graduellement sa masse de tout ce qui ne s'y trouve qu'en suspension sans y être essentiellement assimilé. Ces causes agissent moins directement sur les éléments qu'elle s'incorpore, pour ainsi dire, que sur ceux qui demeurent susceptibles d'en être précipités.

Il est conséquemment probable qu'elle diminue de volume à mesure que notre monde vieillit, tandis que sa salure, sa mucosité, son amertume et sa phosphorescence doivent devenir proportionnellement plus considérables. Les principes qui ne s'y trouvent qu'en suspension, comme les substances calcaires, entre autres, lui sont au contraire soustraits par la multitude des animaux qu'elle nourrit; ceux-ci ne sont, à proprement parler, que des espèces de machines organisées pour faire un départ, d'où résultent ces charpentes polypifères, ces dures coquilles, ces tests, ou ces squelettes de crustacés et de poissons, destinés à grossir les couches solides qui se déposent continuellement, et à l'heure même qu'il est, sur des couches antérieures, composées des restes d'une multitude d'animaux dont les types sont aujourd'hui perdus.

On a cité beaucoup d'exemples de la diminution des Mers, et la Baltique est celle des Méditerranées où l'on en signala les marques les plus apparentes. On a souvent répété qu'Aigues-Mortes, en Provence, d'où s'embarqua le roi saint Louis pour sa dernière croisade, et le port de Palos, en Andalousie, d'où Colomb partit pour son premier voyage au nouveau monde, étant maintenant éloignés des flots, sont des preuves irréfragables de la retraite de ceux-ci; mais les obstinés qui ne veulent pas convenir que la masse liquide puisse diminuer, citent l'élévation du niveau de la Méditerranée en d'autres endroits où l'on voit sous l'eau les débris de plus d'une cité riveraine antique; ils citent aussi les invasions de l'Océan dans la boueuse Hollande; enfin, ils s'appuient sur cet adage : « que la Mer regagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. » Mais c'est encore ici le cas de dire que le préjugé se perpétue par l'expression. L'examen des lieux nous enseigne que la Mer, quand elle est haute, ne fait, en brisant les digues qui lui furent imposées par la persévérance batave, que rentrer dans les parties de son domaine dont elle s'était laissé dépouiller à marée basse. La forme de leurs rivages est la seule cause des changements qui ont lieu dans nos landes aquitaniques, qu'on donne encore comme une preuve des empiétements de la mer, tandis que leur constitution géologique pourrait servir à démontrer le contraire. L'inondation évidemment récente de certains cantons littoraux de la Grèce, qu'on nous donne également comme des marques de l'élévation des mers, doit venir de ce que l'évaporation ne suffisant plus pour enlever ce que de grands fleuves apportent à la Méditerranée, celle-ci a dû s'exhausser de quelques mètres; enfin, il faut distinguer les accidents d'avec les faits généraux, et sur quelque point qu'on porte ses regards, on y aperçoit les traces certaines de la diminution graduelle des eaux et du long séjour d'un Océan qui fut originairement sans limites.

Aux cimes sourcilleuses du Caucase dans l'ancien monde, sur celles des plus hautes Cordilières dans le nouveau, existent des bancs coquilliers, et d'autres débris marins, où les restes des animaux qu'on y voit confondus se retrouvent à la place et dans la situation où les êtres dont ces restes sont provenus durent naître, vivre et mourir successivement. Frappés d'étonnement à la vue de telles reliques d'un Océan qui dut tout recouvrir, les hommes qui, les premiers, y devinrent attentifs, imaginèrent de grands cataclysmes pour expliquer la présence de tels débris accumulés sur leurs montagnes. L'usage pour expliquer les faits, d'appeler au secours de notre ignorance quelque intervention surnaturelle, s'est perpétué depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Il n'est pas un livre, entre ceux même dans les bonnes pages desquels la possibilité de changements à vue dignes de l'Opéra se trouve justement vouée au mépris, où néanmoins les mots de déluge universel, de grandes révolutions physiques et de cataclysmes, ne se rencontrent parfois employés comme argument. Il serait temps cependant de faire disparaître toute supposition gratuite du langage circonspect qui, seul, convient dans les sciences. Il

est incontestablement arrivé à la surface du globe des soulèvements du sol parfois capables de faire saillir de longues chaînes de montagnes, des irruptions de Mers, des fracassements de continents entiers, des ruptures de grands lacs, des débordements de fleuves, des écartements, des engloutissements ou des apparitions d'îles et des bouleversements qui purent changer les rapports qu'avaient entre elles de grandes régions; mais ces catastrophes, toutes de localité, prodigieuses par rapport à notre petitesse microscopique dans l'immensité de l'univers, n'ont probablement jamais causé de subversion totale. La destruction de la grande île Atlantique elle-même, à laquelle nous croyons fermement, ne fut guère sur le globe un événement proportionnellement plus important que ne le sont, dans notre bois de Boulogne ou dans un marécage du Canada, la destruction d'une fourmilière ou la ruine d'une cité de castors. Quand le détroit de Gibraltar s'ouvrit, lorsque l'Angleterre fut séparée de l'Europe, si quelques cabanes d'Atlantes ou de Celtes s'élevaient sur les parties de pays qu'emportaient les flots en élargissant des cassures, le petit nombre des Atlantes ou de ces Celtes qui purent échapper au désastre, ne manquèrent pas de croire à quelque perturbation survenue dans l'ordre de la nature, et de supposer que le monde entier avait éprouvé le contre-coup du renversement de leur malheureuse patrie. Ils attribuèrent au courroux des dieux la révolution dont ils étaient les victimes; ils se soumirent à des expiations; ils élevèrent des autels, dans l'espoir d'apaiser le Ciel, au nom duquel leurs prêtres ne manquèrent pas de promettre que la chose ne se renouvellerait plus, tant que les peuples s'abandonneraient aveuglément aux volontés d'en haut, volontés mystérieuses et terribles, que ces prêtres se réservaient de transmettre et d'interpréter. Cependant des déchirements pareils, ou même plus dévastateurs, occasionés par des soulèvements ou par des affaissements opérés dans la croûte du globe, ont eu lieu en mille autres endroits; mais selon que le théâtre de tels événements était déja peuplé ou s'était trouvé désert, l'histoire en perdit ou en conserva la tradition.

L'usage d'expliquer par des déluges accidentels le séjour des flots au-dessus des plus hautes montagnes, était bien digne de l'esprit grossier des temps primitifs, où des hommes, abrutis par la superstition, s'en pouvaient seuls contenter. Et cependant, il est quelques livres où l'on y revient encore. En admettant que la quantité d'eau versée par un déluge quelconque eût été capable d'ajouter à la masse des Mers ce qui leur était nécessaire pour que l'Ararat, par exemple, s'en trouvât presque tout-à-coup recouvert, et qu'une autre grande inondation eût disparu assez promptement pour que Deucalion et Pyrrha, ou tout autre, échappés miraculeusement au désastre général, aient, en quelques années, eu le temps de repeupler la terre comme elle l'était auparavant; on serait toujours dans l'impossibilité de rendre raison d'une multitude de faits dont l'examen prouve que beaucoup de calme et des milliers de siècles furent nécessaires pour façonner sous les eaux la croûte terrestre, à la surface de laquelle le genre humain est aujourd'hui disséminé.

Ce fut une opinion reçue dès les premiers temps et dans les plus anciennes cosmogonies, que la Mer, sans bords, se balançait au commencement à la surface entière du globe; les Pères de l'église nous l'assurent, et nous pourrions invoquer ici le témoignage de saint Jean Damascènes, de saint Ambroise, de saint Bazile et du grand saint Augustin particulièrement. L'ESPRIT DE DIEU (abstraction sacrée qu'on peut traduire par SA VOLONTÉ CRÉATRICE) SE MOUVAIT, dit ce dernier, ÉTAIT PORTÉ, dit la Genèse et l'apôtre saint Jean, A LA SURFACE DES EAUX; et rien ne saurait être plus conforme à ce qui dut résulter du mouvement impulsif d'un principe intelligent et souverain dans la création, que cet accord précieux entre tant d'auteurs inspirés ou profanes, et les faits

que nous enseignent les sciences géologiques.

Mais que sont devenues les eaux environnantes? ont demandé les incrédules; quelques docteurs ont imaginé, pour leur répondre, qu'il s'était tout-à-coup formé de profondes cavernes afin d'en engloutir la surabondance; d'autres ont eu recours à l'évaporation subite : mais les philosophes ont cherché des causes de desséchement plus conformes aux lois de la nature. Van Helmont, que ses contemporains ne comprenaient pas, et qu'ils regardaient même comme un extravagant, parce que son génie le rendait déja contemporain d'un siècle plus éclairé, Van Helmont entrevit la cause de cette diminution des eaux, que les théologiens avaient expliquée par des impossibilités; il en trouvait la raison dans une sorte de décomposition chimique qui s'était opérée chez elles et dont la puissante action était incessante. Et l'immortel Newton, adoptant les idées du savant Belge, nous dit « que les parties solides de la terre s'accroissent sans cesse, tandis que ses parties fluides diminuent journellement, et qu'elles disparaîtront enfin totalement du globe terrestre, comme elles semblent avoir disparu du globe lunaire, où il n'existe même plus d'atmosphère dans le genre de la nôtre, c'est-à-dire, composée de fluides vaporisés. »

En effet, d'où ces faibles polypes muqueux et à peine visibles, dont les parties molles se dissolvent si aisément, tirent-ils les matériaux des bancs énormes dont ils encombrent l'Océan par l'entrelacement de leurs rameaux de pierres? d'où tant de mollusques, d'huîtres, de moules et ces tridachnes gigantesques, dont les deux valves, qui servent de bénitiers à l'église de Saint-Sulpice, contiennent seules autant de phosphate calcaire que six squelettes humains; d'où toutes ces créatures au corps si mou, mais à l'enveloppe si dure, tirent-elles les éléments des coquilles destinés à former la pierre de taille? Les flots amers leur en fournissent la substance aux dépens de leur volume. Mais en reconnaissant l'intervention mécanique de la vie des animaux marins dans la diminution de la Mer et dans l'augmentation des roches, on sent que cette diminution d'un liquide originairement ambiant ne put et ne peut être que graduelle et fort lente; elle a lieu sans altérer cet équilibre, l'une des premières nécessités résultantes des lois de la nature, en vertu duquel les fluides recherchent toujours le niveau; aussi les Mers sont-elles, non-seulement loin « de regagner d'un côté ce qu'elles perdent de l'autre, » comme le disait bonnement le grand Montesquieu pour l'avoir probablement entendu dire à sa mère nourrice, mais elles ne s'abaissent pas de la plus petite partie de leur volume que l'abaissement ne soit réparti en même temps dans toute leur superficie. On peut conclure de cette diminution graduelle que les continents et les îles, tels qu'on les voit maintenant, ne présentèrent pas toujours les mêmes formes. Ces îles que nous allons décrire se rattacheront, chacune à leur tour, à quelque continent voisin, ou deviendront le noyau d'îles plus étendues et de continents futurs; à moins que les voûtes sous lesquelles bouillonnent les forces volcaniques qui soulevèrent la plupart d'entre elles, ne venant à s'écrouler sur les vides immenses qu'elles nous cachent, ne se brisent en plusieurs morceaux, comme il arriva de l'Atlantide de Platon, ou ne s'enfoncent en forme de vastes cirques, tels que ceux que dans certaine école on appelle des *cratères de soulèvement*, encore qu'affaissement et soulèvement soient, dans la langue française, des mots dont la signification est diamétralement opposée, et que de tels cirques n'aient rien de commun avec ces évents en forme de coupe appelés cratères qu'on trouve nécessairement à la cime des volcans.

De la profondeur de l'Océan et de sa température.

Le fond de l'Océan, qui s'encombre tous les jours au moyen des débris

qu'y entraînent les fleuves et les eaux pluviales dont la terre est souvent lavée, passe pour être conformé comme le peut être la surface des parties exondées du globe; on a été jusqu'à y supposer l'existence de montagnes, de vallées, de plateaux et autres acidents dont on ne saurait guère plus justifier que nier l'existence.

Considérée sous le rapport de sa profondeur, l'histoire de la Mer présente, ce nous semble, l'une des plus grandes singularités qu'il soit possible d'imaginer. On n'a pas une seule donnée précise pour déterminer quelle peut être cette profondeur; et cependant de graves auteurs, l'ayant évaluée à leur manière, ont calculé à un pied cube, à une demi-livre près, pour combien la masse de ses eaux entrait, soit sous le rapport des quantités, soit sous celui de la pesanteur, dans l'ensemble de l'univers? Nous ne fatiguerons point le lecteur en rapportant ces évaluations, qui ne sont basées sur aucun fait, et que l'énoncé le mieux précisé, accompagné des plus savantes formules, ne saurait élever au rang de choses seulement présumables. On peut croire, tout au plus, que la Mer n'a point une profondeur indéfinie, et qu'elle forme simplement sur la croûte occidée, à l'extrémité du rayon terrestre dont les continents et les îles sont des saillies, une couche fluide, comme l'atmosphère qui l'environne, en y surnageant à son tour; au-delà de cette présomption, rien n'est plus qu'incertitudes. On est à la vérité parvenu, au moyen de la sonde, à trouver le fond de la Mer en plusieurs points de son étendue; mais la sonde elle-même, qui n'est jamais descendue authentiquement au-dessous de quatre ou cinq cents mètres, est un instrument imparfait qui, finissant par demeurer suspendu dans les grandes profondeurs, ne nous apprend rien, sinon que le sol sous la Mer n'est pas uni, et qu'il s'y trouve des hauts-fonds à côté d'abîmes incommensurables.

On n'a pas non plus d'observations suffisantes relativement à la température des Mers. Sur l'autorité d'Aristote on a cru longtemps que leur chaleur augmentait dans la tempête par le frottement des vagues. Ce préjugé a de nos jours trouvé des défenseurs parmi d'habiles physiciens. Péron, le premier, fit connaître l'erreur; à cet égard ce voyageur doit faire autorité; il démontre fort bien comment on a pu s'y méprendre, et de ses recherches résultent les faits suivants, qui cadrent parfaitement avec le résultat de nos propres expériences : 1° la température de l'Océan, en un lieu donné, est généralement plus froide à midi que celle de l'atmosphère observée à l'ombre; 2° elle est constamment plus haute à minuit; 3° le matin et le soir les deux températures sont ordinairement en équilibre; 4° le terme moyen de la température des eaux de la Mer à leur surface, et loin des continents, est plus fort que celui de l'atmosphère avec laquelle ces eaux sont en contact.

Quant à la température des grandes profondeurs, on l'ignore absolument. Les uns, conduits par l'analogie, et considérant que la chaleur du sol où nous habitons augmente à mesure qu'on s'y enfonce, et reconnaissant à notre planète un noyau encore en fusion, pensent que les eaux de la Mer doivent suivre une progression analogue. D'autres ont pensé qu'au contraire, toute chaleur venant du soleil, le fond de l'Océan doit être une masse glacée. C'est encore feu Péron qui avança, ou prétendit soutenir, en termes boursouflés, cette opinion extraordinaire, qui vient d'avoir de l'écho dans quelque ouvrage récent. Des masses d'ulves ou autres plantes marines, retirées de trois cents pieds de profondeur, nous ont paru être, au simple toucher, sensiblement plus chaudes que l'eau en contact avec l'atmosphère, encore qu'elles eussent perdu, dans le trajet, la plus grande partie du calorique dont elles avaient dû être pénétrées au lieu d'où la drague les arracha. Les grands amas de glaces qui se forment dans les régions circumpolaires, ne s'élèvent pas du fond, mais

se détachent des côtes où l'eau se congèle, parce que la glace y trouve un point d'appui ; les rochers fusibles que compose l'eau gelée, disloqués au dégel, s'en vont flotter en îles, que les courants entraînent souvent au loin, mais ne prennent pas racine sur un fond solidifié, comme la chose ne manquerait pas d'arriver si la température des eaux allait constamment en s'abaissant de la surface au fond. Enfin, dans ces mers circumpolaires, où l'atmosphère est si froide, l'Océan toujours plus chaud, malgré les bancs glacés qui l'encombrent, est habituellement couvert d'un brouillard, comparé par les navigateurs à ces fumées qui s'élèvent de la surface d'une baignoire et qui ne sont que de l'eau vaporisée. A-t-on d'ailleurs jamais vu, quoique l'aient imprimé quelques mauvais observateurs, nos rivières se geler par le fond de leur canal? elles se prennent au contraire par leur surface, et leur courant ne cessant point par-dessous la croûte solide s'y trouve toujours au moins à glace fondante, de sorte qu'abritées contre le froid, et comme en orangerie, les racines des végétaux des zones tempérées s'y conservent et s'y propagent jusque bien avant dans les régions boréales.

La température moyenne des eaux de la Mer étant plus élevée que celle de l'atmosphère vers les cercles polaires, et plus basse entre les tropiques, est donc, à peu près, pareille en tous lieux, abstraction faite cependant de la trop grande différence qu'y impriment les latitudes et l'alternative des saisons. Aussi les productions marines varient-elles beaucoup moins que celles de la terre. Les animaux et les végétaux identiques qu'on trouve répandus sur les points les plus opposés de l'Océan, sont bien plus nombreux que ce qu'on pourrait appeler les cosmopolites des parties exondées, qui sont au contraire en fort petit nombre. Il est des poissons, des mollusques et des hydrophytes qu'on rencontre partout, depuis le cap Horn, le cap de Bonne-Espérance et la terre de Van-Diémen, jusqu'au détroit de Béring, au cap Nord, ou bien au Groënland. L'influence de cette moindre différence dans la température moyenne des Mers, réagit sur celle des côtes, où il ne fait jamais aussi froid ni aussi chaud que dans l'intérieur des terres. Aussi le littoral des îles que nous ferons connaître est-il plus égal que celui des continents voisins; l'atmosphère, toujours un peu plus humide, y est aussi plus tempérée; et pour en donner un exemple qui soit applicable à la latitude où nous vivons, il suffira de citer les îles de Jersey et de Guernesey, où, sous le même parallèle que Paris, on cultive, en pleine terre, des myrtes, des romarins, des nérions, des lauriers-tin, et autres végétaux qui ne sauraient à l'air libre et dans nos jardins résister aux hivers ordinaires.

On doit encore annoter un fait singulier, qui établit un contraste frappant entre les productions organisées de la Mer et celles des Continents : à la surface de ceux-ci, les animaux et les végétaux semblent être généralement plus grands et plus forts vers les régions équatoriales; ils décroissent de puissance et de taille à mesure qu'ils se rapprochent des climats glacés. Ainsi les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les girafes habitent entre les tropiques; tandis que la zone tempérée ne nourrit aucune créature vivante qui puisse être comparée à ces colosses terrestres du règne animal ; les singes de l'équateur sont les pongos et ces satyres de taille plus qu'humaine; ceux des lieux qui servent de limite aux quadrumanes, et qui, des côtes de la Barbarie passèrent jusqu'à Gibraltar, ne sont guère plus gros que des épagneuls. Les chats de notre Europe septentrionale, qui pourraient au besoin pénétrer dans la retraite d'un lapin, sont, vers l'équateur, représentés par ces tigres et ces lions redoutables, vingt fois plus grands. Les accipitres des régions boréales approchent-ils, pour la puissance de leur vol, de leur bec et de leurs serres, du condor des Andes? L'autruche, qui est

le plus grand des volatiles, est aussi intertropicale. Et si nous passons en revue le règne végétal dans les mêmes climats, c'est là que nous trouverons ces baobabs séculaires qui furent, dit-on, au cap Vert, les contemporains d'Hannon le Carthaginois, le teck énorme, les fougères arborescentes, des plantes volubles semblables à des câbles ligneux, soutenant, comme les agrès d'un vaisseau, mille grands arbres que leur hauteur exposerait trop aux ouragans furieux, enfin cette tribu de majestueux palmiers, dont la flèche, chez quelques espèces, semble fendre la nue; tandis qu'en s'approchant du nord, une fois que les bouleaux, les pins et les genevriers y ont disparu, la végétation ne se compose plus que d'humbles mousses ou de petites plantes, véritables miniatures des genres dont les espèces grandissent à mesure qu'on descend vers le midi. Au sein de l'Océan tout est inverse. Les espèces d'animaux et de végétaux des régions brûlantes sous l'équateur sont, à la vérité, beaucoup plus nombreuses et variées de plus brillantes couleurs que dans le nord, mais elles y sont beaucoup plus petites. Aussi ce ne sont pas des poissons énormes qui vivent sous la ligne, mais les plus beaux; les espèces puissantes, et que singularise leur taille, se multiplient à mesure qu'on s'élève vers les régions circumpolaires; et quant aux cétacés, c'est là qu'ils atteignent aux dernières limites de l'échelle à laquelle se peuvent mesurer les créatures animées. Les phoques gigantesques ne s'éloignent guère des mers du Sud; les baleines colossales se plaisent aux parages affreux du Spitzberg et de l'Amérique du Nord; on les retrouve vers l'Océan antarctique. Les hydrophytes, ou végétaux marins, suivent les mêmes lois; riches de teintes, élégants par leurs formes et leurs découpures, ils composent dans les mers chaudes des pelouses émaillées, sur lesquelles viennent paître les labres étincelants, les balistes et les chétodons aux formes bizarres, relevées par des taches d'or, de lapis, d'argent, de pourpre ou d'améthyste; mais déja, sur les rochers de nos parages plus septentrionaux, ces végétaux marins acquièrent de la consistance et de la taille, en perdant de leurs suaves nuances; ils consistent dès le 45e degré en ce que les botanistes appellent fucus, ou laminaires, qui, semblables à des lanières de cuir, peuvent braver le courroux d'un Océan habituellement tumultueux; dans les Mers du 60e et des cercles polaires, qui sont plus furieuses encore, et dont la tempête est presque l'état normal, ce sont d'autres laminaires, plus grandes, de véritables arbres marins, géants de la végétation aquatique, qui couvrent les récifs des rivages; leur couleur sombre imprime aux côtes une teinte d'autant plus austère, que les flots, brisant sur leur escarpement avec plus de violence, y répandent la blancheur d'une plus abondante écume.

Nous avons fait représenter dans la *pl.* 3 de cet ouvrage quelques-uns de ces végétaux résistants et caractéristiques des deux mers glaciales opposées, mais dont quelques analogues s'étendent, en perdant de leur taille, sur divers points de côtes des deux zones tempérées. Leur feuillage y sert d'aliment aux pauvres habitants, et leur tient lieu de légumes. Les laminaires, semblables à de longues bandes de cuir, comme nous le disions tout à l'heure, sont particulièrement propres à l'hémisphère boréal, où, à cause de leur consistance, on les nomme vulgairement *baudriers* ou *ceinturons de Suisses;* leur saveur est douceâtre, et elles contiennent beaucoup de sucre qui, cristallisant à la surface, en se mêlant au sel marin quand on les fait sécher hors de l'eau, prend un goût assez semblable à celui qu'a la manne devenue rance. Les macrocystes caractérisent avec la durvillée les confins de l'Océan antarctique. Les premières, qui acquièrent, dit-on, jusqu'à cent brasses de longueur, ont reçu de la nature des vésicules pleines d'air au bas de leurs

feuilles, et cet appareil leur sert pour s'élever du fond des abîmes jusqu'aux régions supérieures. Les secondes, formées de rameaux cylindriques très-flexibles, se mangent au Chili ainsi qu'au Pérou. Il est des parages où l'entrelacement de ces diverses plantes est tel que, gênant l'effort de l'aviron, il ne permet que très-difficilement la navigation des canots et autres embarcations légères.

Aspect de l'Océan.

Malheur à celui qui, sans émotion, peut considérer le majestueux spectacle de l'Océan, lorsque du rivage, il voit les vagues mugissantes et profondes venant se déployer pour mourir à ses pieds! On le doit tenir pour homme insensible et de sens obtus. Une sorte de stupeur indéfinissable, à ce grand aspect, saisit au contraire tout être bien organisé, que la curiosité ou le hasard conduit sur la côte pour la première fois. Absorbé d'abord dans une longue méditation, ce n'est qu'en revenant à lui peu à peu, qu'il parvient enfin à diviser son attention sur les détails d'un tableau magique où tout est nouveau pour lui. Il en examinera d'abord les eaux, elles lui sembleront d'azur dans le lointain, et d'une belle couleur verte sur les plages. Sa surprise augmentera, lorsque ayant recueilli de cette eau dans quelque vase il ne distinguera plus aucune teinte particulière dans sa transparence. Cette transparence est telle qu'aux lieux où nulle impureté ne la vient troubler, on distingue sur le sable, à de très-grandes profondeurs, les moindres cailloux, ou les plus petits coquillages tout resplendissants de teintes vacillantes et trompeuses. Les plantes marines, les polypiers surtout y brillent d'un grand éclat, et parmi ces productions si élégamment nuancées des couleurs de l'arc-en-ciel, tant qu'elles sont immergées, la plupart perdent leurs reflets d'iris, dès qu'on les retire de la Mer. Lorsque la clarté du jour pénètre dans l'épaisseur des eaux, sous un ciel sans nuages, et qu'on vogue à leur surface, les ondes longuement et mollement balancées paraissent tellement colorées autour de l'embarcation, qu'on serait tenté de s'y croire, en admirant l'intensité de la verdure, sur une prairie liquide, sur un tapis de billard diaphane, ou sur des émeraudes. A mesure que la nef gagne les lointains parages, où la profondeur s'accroît de plus en plus, la teinte verte passe au bleu; et dans la haute Mer sa masse devient couleur d'azur. Le retour de la nuance verte annonce quelque banc, ou l'approche de plages adoucies; car le long des côtes qui sont coupées à pic, et près desquelles la sonde descend beaucoup, l'azur persiste et paraît devenir d'autant plus intense que la profondeur est plus grande; mais ce bleu qu'on a coutume de regarder comme l'un des caractères de l'Océan, et qu'on attribue communément à la façon dont se décomposent en y pénétrant les rayons solaires, ne lui est cependant pas exclusivement propre; tout grand amas d'eau très-creux en prend la teinte. Les lacs qui ne sont point salés, mais qui sont très-profonds, surtout ceux des hautes montagnes, resplendissent également d'une somptueuse couleur d'outremer.

On prétend qu'il est des lieux où l'eau de la Mer paraît rougeâtre, blanchâtre et jaunâtre, ce qui valut à certains parages les noms de Mer Jaune, de Mer Rouge, de Mer Vermeille, ou de Mer Blanche; cependant l'Océan, vu du rivage par un temps calme, est partout semblable à du lapis-lazuli qui serait fluide; on dirait un miroir coloré par ce riche minéral; mais son immensité prend une teinte plombée sous la ligne, où trop de lumière ardente remplit l'espace et pénètre dans les flots. Pour peu que le moindre zéphyr vienne à rider sa face, tout à l'heure si polie, et qui réfléchissait si paisiblement un ciel serein, l'azur harmonieux où se reposait l'œil, se fonce et devient d'autant plus sombre que le vent redouble et se change en bourrasques. Alors de pesants nuages s'amoncellent

de toutes parts et viennent comme en volant obscurcir l'atmosphère; des lames ternes, de plus en plus gonflées et bientôt énormes, accourent bruyamment des limites de l'horizon rembruni; incessamment poussées les unes par les autres, elles deviennent enfin pareilles à des Alpes qui seraient liquides et qui se déchaîneraient en se surmontant les unes les autres avec leurs cimes altières et leurs vallées profondes, changeant à chaque instant d'aspect selon la violence de la tempête. Dans la pompe de leur tumulte, ces montagnes mobiles se recourbent en voûtes profondes, se rabattent sur elles-mêmes, et produisent ce murmure terrible, sourd et continu, mais sans monotonie, que les livres sacrés appellent *la voix des grandes eaux*. Lorsque les flots accrus viennent à déferler sur quelque plage pierreuse, le fracas provenant du choc des galets sans nombre qu'ils entraînent en rentrant dans leur lit, ajoute à ce langage imposant un roulement sec quoique étouffé, dont aucun autre genre de tapage ne saurait donner l'idée à qui ne l'a jamais entendu : c'est un véritable rugissement dont l'oreille du marin le plus accoutumé au désordre des tourmentes n'a jamais été frappée sans émotion. Si les vagues mutinées se brisent contre de noirs rochers, poussées, élancées, repoussées, relancées en mille directions contraires, s'élevant en jets ou retombant en cascades de lait éblouissant, des flots de neige semblent en jaillir, et l'écume bouillonnante qu'en détachent les vents, brille même au cœur des plus épaisses nuits, ainsi qu'un météore sur un Océan d'encre. C'est alors que de véritables éclairs jaillissent du sein des eaux, comme ceux d'un orage qui des gouffres de l'abîme menacerait le ciel. Tout navire qui se trouve poussé dans un tel chaos est infailliblement perdu; et c'est aux attérissements que les naufrages sont le plus à craindre. En pleine mer le navigateur ne court pas d'aussi grands périls; s'il monte une bonne embarcation, la fureur des flots l'assaillit en vain, il ne sera point englouti sous leur mobile pesanteur, quelle que soit la violence des autans qui l'auraient forcé à serrer ses voiles; car un vaisseau qu'on croirait devoir s'engloutir entre les flancs verdâtres d'un précipice creusé dans les vagues, se trouve tout à coup porté sur la crête de quelque pic liquide, prompte à s'abîmer, mais d'où l'on peut discerner au loin l'embellie qui doit bientôt ramener le calme et rendre à la superficie des Mers cette sereine majesté qui leur est propre quand elles ne sont point courroucées.

Des marées.

Un mot sur ces grands mouvements de l'Océan, qui deux fois dans vingt-quatre heures en font enfler la masse, et deux autres fois la font rentrer dans son lit, doit terminer les généralités par lesquelles nous avons dû faire précéder l'histoire des îles, sujettes à l'influence des marées; par le mécanisme de celles-ci on voit le niveau des eaux s'élever pendant l'espace de six heures environ, pour redescendre dans le même espace de temps à leur point de départ, ou à peu près. L'instant du flux ou flot est celui où la marée monte; lorsque le mouvement d'ascension s'arrête, la Mer étale, c'est-à-dire qu'elle est pleine ou haute; puis, lorsque les eaux s'abaissent, on a le reflux ou jusant; et enfin pendant le moment très-court qui précède une nouvelle élévation graduelle, on dit que la Mer est basse. Les effets de ce grand phénomène ne sont cependant pas chaque jour les mêmes dans un même lieu, et ils y varient d'une manière très-sensible dans le même moment d'un endroit à l'autre, soit pour l'instant de la haute ou de la basse Mer, soit pour la quantité d'élévation ou d'abaissement des eaux. Cette quantité varie aussi dans un port déterminé, selon la saison et les jours; toutes ces différences et ces irrégularités tiennent, d'une part, immédiatement aux causes qui produisent les marées, et d'une autre, à des circonstances secondaires et locales qui modifient les effets des premières causes, telles que la figure

et le plus ou moins d'étendue des bassins que forme chacune des grandes divisions de l'Océan; le volume et la profondeur des eaux mises en mouvement; la disposition particulière des côtes, des plages, des falaises, des golfes ou des detroits; l'action des courants et des vents, etc. Ainsi, par l'effet de ces causes variées, on remarque, par exemple, que lorsqu'à trois heures la Mer est pleine à Amsterdam, elle l'est à six heures quarante-cinq minutes à Anvers, à six heures à Saint-Malo, à onze heures quarante-cinq minutes à Cherbourg, à trois heures trente-trois minutes à Brest. En tel lieu la Mer s'avance lentement sur des bords qu'elle abandonne de même; en tel autre, notamment au mont Saint-Michel, dans la baie de Cancale, elle se précipite avec une telle rapidité, qu'elle pourrait atteindre à la course le coursier le plus agile. Malgré le nombre presque infini des modifications de ce genre, et qui sont le résultat d'une multitude de circonstances secondaires ou particulières, le calcul et l'observation concourent pour rendre raison de toutes les anomalies, et l'on est parvenu à expliquer les causes productrices de la marée. Ce phénomène imposant que les anciens ne connurent point tant qu'ils ne sortirent pas de la Méditerranée, et qui occasiona tant de surprise aux Macédoniens qu'Alexandre avait conduits de victoire en victoire jusque sur les bords de l'Océan indien, parut néanmoins, dès qu'on put l'observer, avoir des rapports avec les mouvements de la lune. Plus tard Pline l'attribuait à l'influence de cet astre et à celle du soleil. C'est en effet à la pression qu'exercent l'un et l'autre sur notre atmosphère réagissant sur la totalité des Mers que sont dus le flux et le reflux; mais il était réservé à Newton de le démontrer.

Comme il est des ports qui demeurent à sec pendant la basse mer, ou dont l'entrée ne présente assez de profondeur aux grandes embarcations que pendant la haute marée, on a dû rédiger des tables à l'usage des navigateurs, dans lesquelles se trouvent indiquées les hauteurs de la pleine mer les jours de la nouvelle et pleine lune; on y voit qu'à l'embouchure de la Tamise cette plus grande hauteur est à onze heures et un quart, tandis qu'à Londres elle est a deux heures quarante-cinq minutes; au Havre c'est à neuf heures, pour la ville de Rouen à une heure quinze; à l'embouchure de la Gironde à trois heures quarante, devant Bordeaux à sept heures quarante-sept. D'après ces données, sachant que chaque marée avance ou recule d'un espace de temps connu, on peut savoir pour chaque jour à quel instant précis doit avoir lieu le montant et le descendant d'une lune à l'autre. Ainsi l'on vient de voir que la marée a lieu vers l'embouchure d'un grand fleuve quelques heures avant qu'elle monte dans les ports qui s'y trouvent sur ses rives à quelque distance dans les terres. L'action du flot ou l'arrivée des hautes eaux s'y fait sentir d'une manière proportionnée à la forme des bords; s'ils vont en se rétrécissant d'une certaine manière, le montant cause un phénomène très-singulier, connu sous le nom de *Barre*, à l'entrée du Gange, du Sénégal, de la Seine, et de l'Orne, sous celui de *Mascaret*, dans la Garonne et dans la Dordogne, et de *Pororoca* dans le fleuve des Amazones. Ce Mascaret ou Barre consiste en plusieurs vagues disposées comme des murs parallèles, transversaux d'un bord à l'autre, se succédant de près et remontant avec bruit en se gonflant de plus en plus pour opposer leur masse au poids de l'eau fluviale qui descend en suivant la pente naturelle. Ces lames fort hautes devant Blaye, où nous les avons observées plusieurs fois, le sont encore de dix, de douze et même de quinze pieds devant Cubzac; elles en ont quelquefois de quatre à cinq devant Libourne, et cependant le Bec-d'Ambez les a comme partagées par moitié, une partie venant expirer devant Bordeaux, où le Mascaret est moins subit et beaucoup plus faible que dans la Dordogne. On l'entend arriver en mugissant, il renverse tout

à son passage; les embarcations qui s'en trouvent atteintes parviennent à se soustraire quelquefois au poids de sa masse perpendiculaire en s'y présentant de pointe; mais la plupart sont chavirées et englouties : le grondement de sa marche s'entend à plusieurs lieues de distance, et nous en avons figuré l'aspect dans la *pl.* 4, en un lieu où les bords d'une rivière se rapprochant, concourent à lui donner plus d'élévation.

DES CINQ GRANDES RÉGIONS DE L'OCÉAN.

Après avoir défini ce que l'on doit entendre par le mot Océan, et décrit l'aspect que présente cette immense ceinture d'onde amère, étendue par la nature autour de la partie habitable du globe, nous devons faire précéder l'histoire des îles qu'il circonscrit en exposant les caractères généraux des cinq grandes régions physiques dont il se compose. Ces caractères exercent une grande influence sur les rives limitrophes. Nous avons dit que ces régions étaient au nombre de cinq, quatre opposées deux à deux, avec une cinquième impaire, comme le sont aussi les Continents.

I. L'OCÉAN ARCTIQUE.

Boréal, en réalité, par rapport à l'universalité du globe, ce premier Océan a le pôle arctique pour centre. Les côtes de l'Amérique du Nord et de l'Asie, tournées du côté de ce pôle, celles de l'Écosse, de la Norvège et de la Russie, en sont les rivages; le détroit de Behring d'un côté, et l'ouverture qui s'étend entre la terre du Labrador et la presqu'île Scandinave de l'autre, en sont les canaux de communication avec le reste des régions océanes. Le Groenland, les terres récemment explorées sous les noms de Melvil, de Nouvelle-Géorgie, du prince Guillaume, de Cumberland, etc., entre la baie d'Hudson et celle de Davis, qu'on sait aujourd'hui être un détroit, le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, l'archipel appelé Nouvelle-Sibérie, avec les terres nouvellement découvertes vers son prolongement occidental, l'Islande et même le groupe de Ferroer, y sont les tristes îles où nous conduirons bientôt le lecteur. Des amas éternels d'eau congelée en occupent le milieu comme une terre ferme désolée, inféconde, silencieuse, éblouissante aux rayons de jours de plusieurs mois, auxquels succèdent des nuits non moins longues, mais quelquefois tout à coup illuminées par le fantastique éclat des aurores boréales. Des montagnes de glaces se détachant de temps à autre de ce continent muet, s'en vont flotter jusque sur les confins des Mers tempérées, où leur apparition est annoncée au loin par le froid poignant qui en émane, et qui, au cœur d'un été où le soleil se couche à peine, peut frapper de mort les récoltes des côtes sur lesquelles on en voit quelquefois échouer. De grands cétacés et autres mammifères aquatiques sont les énormes habitants de ces parages sujets à mille variations atmosphériques, produites par des dégels ou des redoublements de froid subits; les îles de glaces flottantes y servent d'asile à cet ours blanc du nord, célèbre par sa férocité, et qu'elles transportent parfois à de grandes distances. On n'y voit point se balancer mollement, à travers les ondes, de ces animaux radiaires ou méduses de grand volume, diaprés des plus suaves couleurs et si brillamment lumineuses; ce sont de petites espèces, sans éclat, qui remplacent les élégantes créatures des Mers chaudes; elles s'y multiplient, au point d'épaissir la masse des eaux, pour servir de nourriture aux baleines. Le peu de coquilles qu'on trouve dans ces froids parages sont également tristes et privées des teintes vives, ou de ce nacre changeant dont elles s'embellissent sous les heureux climats des tropiques. Les poissons aussi s'y montrent ternes; ce sont des gades, des clupes ou harengs, des chimères et quelques autres espèces sans beauté, entre lesquelles on ne rencontre point de ces balistes bizarrement conformées, de ces squammipènes splendides, de ces chétodons cuirassés ou de ces labres

peints aux mille couleurs tout resplendissants de l'éclat des pierres précieuses. Pour les oiseaux, ils sont disgracieux autant par leurs allures que par leur plumage : un grand nombre appartient au genre épais des canards, et presque tous sont obligés de fuir vers des climats moins durs pendant la longueur d'un insupportable hiver. Ces côtes où les golfes demeurent encombrés de glaçons, et d'où l'on peut apercevoir à de grandes distances la mer gelée durant presque toute l'année, supportent une végétation particulière, avec des animaux terrestres subordonnés à la nature de cette végétation qui les substante à peine ; les arbres, d'espèces peu variées, y sont épars et clair-semés, presque tous nains ou rabougris, tandis que les hydrophytes, ou plantes des eaux, y sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut, gigantesques dans leurs genres respectifs. Il n'y existe point de véritables forêts, les pins, les bouleaux ou les genevriers qu'on y voit formant bien plus des buissons que des bois. Des lichens cénomyces y couvrent les landes dont se couronnent des sauvages monticules sans cesse battus des vents. Les sphaignes molles et autres mousses y préparent, en se superposant de saison en saison, les épaisses tourbières dont s'encombrent les vallons abandonnés. Les végétaux aromatiques, ornés de brillantes fleurs, n'y sauraient parer un sol ingrat, dont la baie de l'airelle est le fruit le moins acerbe; aucun papillon ne s'y joue autour du peu de corolles pâles et sans parfum, qui s'épanouissent comme à regret à travers un feuillage parcimonieux. Les rennes, parmi les ruminants, divers renards et autres espèces du genre chien, des martes, quelques rongeurs, le glouton, qui donne la chasse aux rennes encore tourmentés par des œstres, sorte de mouches féroces, sont les mammifères terrestres qu'y apprivoisent les hommes, ou ceux auxquels on fait une guerre active pour s'en procurer les fourrures ; et ces hommes mêmes appartiennent à l'une des espèces ou races les moins favorisées de leur genre. Ce sont des Hyperboréens hideux et grossiers, attachés à leur sauvage patrie au point de ne s'en jamais éloigner, dont la pêche alimente la misérable existence, dont le vin n'égaie jamais les taciturnes et malpropres repas, où l'ivresse d'une cervoise amère et du suc de champignons fermentés (*) apporte seule quelque variété au plaisir de boire de l'huile rance de baleine et de manger du poisson pourri dans une tanière enfumée. Sous le nom de Lapons et de Samoyèdes, cette sixième espèce, ai-je dit dans mon *Essai sur l'Homme* (**), habite, en Europe et en Asie autour du cercle polaire Arctique, la partie la plus septentrionale de la presqu'île Scandinave et de la Russie ; se prolongeant parallèlement à la côte ingrate du nord de l'ancien monde, les Ostiaks, les Tonguses et les Jackoutes, tribus peu connues des rives de la Léna, les Jukagires, les Tchoudis, les Kouraiques et quelques hordes de Kamtchadales en font probablement partie : ces dernières peuplades, après s'être mêlées à des hordes scythiques, ayant pu aisément traverser le détroit de Behring et se rendre dans les îles Aleutiennes, se sont propagées dans cette contrée de l'Amérique septentrionale, sur laquelle l'empereur de toutes les Russies prétend avoir des droits, parce qu'il s'est trouvé dans son conseil quelqu'un qui la lui a dite habitée par la même espèce d'hommes difformes dont la presque totalité dépend, sur l'ancien monde, de ses volontés absolues. Le long de ces rives malheureuses, l'espèce hyperboréenne descendit jusque dans l'île de Nootka, vers le 50e degré ; ce parallèle est à peu près celui où elle parvint le plus méridionalement dans le nouveau monde, puisque sur sa rive opposée on retrouve à la même lati-

(*) *Agaricus acris*. L. Les Kamschadales particulièrement, qui nomment ce champignon *machomor*, boivent quelquefois de la liqueur stupéfiante qu'ils en obtiennent, jusqu'à se tuer.

(**) L'Homme *Homo*. 2 vol. in-18. 1817.

tude des Hyperboréens vers la pointe nord de Terre-Neuve, avec leurs mêmes traits et leurs mêmes habitudes. Ce sont eux encore qui, sous le nom d'Esquimaux, habitent la terre du Labrador, au nord-est du Canada, et qu'on retrouve toujours sous le même cercle polaire, au nord-ouest de la baie d'Hudson, et près de ce point de la mer glaciale où pénétra Hearne chez les Indiens cuivrés. Ce sont eux enfin qui, ayant probablement abandonné l'Islande, avant que des colonies de la race germanique la vinssent occuper vers le onzième siècle, se sont établis sur la côte voisine aux approches du 80° degré, c'est-à-dire sous le ciel le plus dur et sur le sol le plus avare qu'il soit possible de concevoir, climat rigoureux où très-peu d'arbres peuvent résister aux tempêtes et à l'obscurité des longues nuits d'hiver, où la verdure de quelques mousses et d'un petit nombre de plantes amoindries est la seule qui puisse diaprer de lugubres rochers, quand la neige ne cache pas cette pauvre parure pour la protéger contre un froid à l'âpreté immédiate duquel rien ne saurait résister, climat enfin où le rugissement des aquilons déchaînés, confondu avec le mugissement des vagues brisantes, se mêle encore à l'épouvantable craquement des amas de glace qui se fendent, se heurtent et s'écroulent en faisant retentir les sauvages échos de l'éblouissante solitude de bruits perdus, d'un genre inconnu au reste de l'univers.

Les Hyperboréens sont de petite stature; quatre pieds et demi constituent pour eux la taille moyenne; un individu de cinq pieds y passerait pour un homme fort grand : ils sont trapus, quoique maigres; leurs jambes sont courtes et passablement droites, mais quelquefois si grosses qu'on les croirait enflées et malades. Leur tête ronde est d'une dimension démesurée; leur visage, très-large et court, est plat, surtout vers le front; leur nez est écrasé, sans être pourtant d'une trop grande largeur; les pommettes sont élevées et les paupières retirées vers les tempes; la prunelle de l'œil est d'un jaune-brun, et jamais bleue ou cendrée; la bouche est grande, garnie de dents verticales, communément écartées; leurs cheveux sont plats, noirs, durs et naturellement gras; la barbe est formée de poils rares. Les hommes ont la voix grêle, à peu près comme celle des Éthiopiens. Les femmes sont hideuses; et c'est peut-être dans le dessein d'en améliorer la progéniture que leurs maris en offrent la jouissance à tout étranger que le hasard ou la curiosité conduit dans leur triste séjour; elles sont, comparativement, plus musclées et à peu près de la même taille que les hommes; leurs mamelles, molles et pendantes, en forme de poire dès les premiers temps de leur développement, deviennent si longues, comme chez les négresses, qu'elles peuvent être jetées par-dessus les épaules pour allaiter des enfants, que la mère porte ordinairement sur son dos; le mamelon est grand, long, rugueux et noir comme du charbon. La nubilité se déclare tard chez ces repoussantes créatures, et se manifeste si faiblement, que certains auteurs ont affirmé que les Hyperboréennes n'étaient pas sujettes au flux menstruel, ce qui n'est pas croyable. Absolument glabres, excepté sur la tête, elles accouchent avec une extrême facilité : ce qui tient à une grande dilatation de certaines voies. Quoi qu'il en soit, les deux sexes, plus basanés que ne le sont les peuples du reste de l'Europe et de l'Asie centrale, plus foncés même qu'aucun des autres Américains, sont d'autant plus noirs qu'on s'élève davantage vers le nord; preuve de plus que ce n'est point, comme on a l'habitude de le croire, l'ardeur du soleil qui fait les Nègres dans certaines régions intertropicales. Il n'est pas rare de trouver des Esquimaux, des Groenlandais et des Samoyèdes par le 70ᵉ degré, qui, plus foncés en couleur que les Hottentots, placés à l'extrémité opposée du vieux continent, soient presque aussi noirs que le sont les Jolofs ou les Cafres de l'équateur.

L'arc et la flèche, l'arbalète et le javelot sont les armes qu'emploient les

Hyperboréens bien plus dans leurs chasses que dans les combats. Inhabiles à la guerre, on n'a jamais ouï dire qu'ils aient disputé, à qui que ce soit, la possession du moindre coin de terre. Ils n'ont ni religion ni culte, et cependant ils vivent en paix avec leurs semblables; quelques pratiques superstitieuses, sans liaison ni rapports entre elles, et arbitrairement établies dans leurs diverses tribus, en tiennent lieu. Rarement malades, comme la plupart des brutes, privilégiées à cet égard, ils arrivent à la mort dans un âge assez avancé sans passer par la décrépitude. La cécité accompagne ordinairement leur courte vieillesse. Ils se vêtent de fourrures, de la tête aux pieds; selon la contrée qu'ils habitent, ils ont attaché le chien à leur sort, soit en l'attelant à leurs traîneaux, soit en l'associant aux travaux de la pêche, ou bien ils ont, ainsi que nous l'avons exposé plus haut, asservi le renne (*Cervus tarandus*, L.), qui leur fournit son lait, sa chair et sa peau; ils ne connaissent guère d'autres domestiques (voy. *pl* 5). Pasteurs de ces rennes, compagnons de leurs chiens, ou pêcheurs, ils ont, dans tout le pourtour de l'Océan arctique, perfectionné les moyens de multiplier leurs animaux familiers et de prendre les habitants des eaux; ils préfèrent la graisse quelconque à toute autre nourriture, et se délectant de l'huile qu'ils en expriment, ils boivent toute celle que ne consomment point leurs lampes durant les longues nuits. Outre la chair des bêtes sauvages qu'ils tuent à la chasse, celle de leurs chiens, dont ils soumettent le plus grand nombre à la castration, et de leurs rennes, qu'ils préparent en la fumant, ils mangent beaucoup de poisson séché. Ils fabriquent avec les arêtes, torréfiées et broyées, mêlées à diverses espèces de lichens, à l'écorce des jeunes bouleaux ou bien à celle des pins qu'ils réduisent en farine grossière, une façon de pain massif, de vrai bonbernicle à la westphalienne, dont aucun autre estomac que le leur ne saurait supporter la charge. Ils n'emploient guère le sel, si recherché des Européens et des hommes de l'Afrique. Les liqueurs fortes et alcooliques sont peu de leur goût : c'est en quoi ils diffèrent essentiellement de ces Canadiens et autres indigènes de l'Amérique du Nord, dont l'eau-de-vie détruit annuellement un si grand nombre; ils préferent, à toute autre boisson, l'eau dans laquelle on a fait infuser des baies de genièvre. Ils ne bâtissent ni villes, ni villages; et ne vivant pas, à proprement parler, en société, leurs rares bourgades se composent de quelques huttes à demi souterraines, dans chacune desquelles s'entassent, enfumés et confondus avec les animaux apprivoisés, tous les membres souvent polygames d'une même famille, où nul ne se doute même de la signification du mot pudeur. Du reste, l'espèce hyperboréenne, qui n'est point féroce et inhospitalière, est, après la hottentote, la plus laide et la plus sale de la terre; elle contracte par sa malpropreté une puanteur insupportable.

Tous les Hyperboréens, habitants des rivages, font usage dans leur navigation d'un genre de bateau qui causa l'admiration des plus habiles marins de l'Europe quand ceux-ci les virent pour la première fois. Ces bateaux transforment, pour ainsi dire, en amphibies ceux qui les montent, ou plutôt qui s'y enferment : ce sont des espèces de caisses construites avec de légers branchages, pointues aux deux extrémités, longues d'une douzaine de pieds, et d'un pied et demi de large : on les revêt d'une dépouille de chien marin ou phoque, comme une malle se recouvre chez nous en peau séchée; un seul trou rond, environné d'un cerceau de bois, est réservé au milieu et en-dessus; c'est par là que le nautonnier s'introduit et s'asseoit dans la nacelle; une sorte de tablier, qui au moyen de courroies se fixe au cerceau de l'orifice et tout autour du corps, ne permet point à l'eau de s'introduire dans la capacité de l'embarcation qui, ne pouvant sombrer, se dirige sûrement, à travers les brisants les plus furieux, au moyen d'une rame à deux pelles

avec laquelle on frappe l'eau alternativement à droite et à gauche.

II. L'OCÉAN ANTARCTIQUE.

Plus vaste que les autres Océans, celui-ci embrasse une bien plus grande étendue dans les régions australes que l'Océan arctique, qui lui est pour ainsi dire antipode, n'en occupe au pourtour du pôle boréal. On reconnaît plus qu'ailleurs, sur ses limites, combien il est faux que les cercles de la sphère circonscrivent des climats naturels, car entre les méridiens du cap de Bonne-Espérance et de la terre de Kerguélen, l'influence glaciale de cette Mer se fait ressentir jusqu'en dehors du 50e degré de latitude sud, où flottent des montagnes d'eau congelée, semblables à celles qui, dans notre hémisphère, ne descendent guère au-dessous du 60e degré nord, tandis que d'un autre côté, au sud des Terres de feu, les glaces éternelles s'arrêtent vers le Schetland méridional et la terre de Sandwich, c'est-à-dire dans une latitude correspondante à celle où les mêmes phénomènes s'observent vers les limites de l'Océan arctique. Nul continent n'est baigné par l'Océan antarctique, vers lequel se projettent néanmoins, mais sans y atteindre, toutes les pointes méridionales de la terre habitable. Ainsi, l'extrémité de l'Afrique, les côtes de l'Australie y comprises, celles de la terre de Leuwin jusqu'aux antipodes de Paris et l'éperon magellanique de l'Amérique méridionale, sont exposées à son austère influence sans que ses vagues en viennent immédiatement battre les rivages.

Le grand archipel, qui forme le prolongement si mal connu du midi de la Patagonie, les Malouines, dont les habitants de Saint-Malo disputent la découverte aux Anglais, l'île Saint-Pierre, trouvée en 1675 par Laroche, revue cent ans plus tard par le capitaine Cook qui, la débaptisant, la nomma Géorgie ou Thulé australe, et les Nouvelles-Sandwich, par le 59e degré, sont sur ses limites aux confins de l'Océan atlantique, par le sud du nouveau monde. Les îles Crouzet, récemment reconnues par des baleiniers français, la terre de la Désolation, ou de Kerguélen, avec quelques autres rochers inhabitables du même parallèle, y occupent une position semblable par rapport à l'Océan indien. La terre déserte de la Trinité, avec l'archipel à peu près contigu de la Nouvelle-Shetland, sont, par le 80e degré de longitude occidentale de Paris, et vers le 62e de latitude méridionale, les seules contrées qui puissent être considérées comme lui étant propres et sur lesquelles on ait pu aborder, tant les glaces se prolongent et rendent la navigation périlleuse dans ces Mers.

Toutes ces terres se ressemblent, en ce qu'elles sont formées de rochers qui nulle part ne se recouvrent de forêts. Les arbres y manquent entièrement; quelques buissons et un très-petit nombre de plantes herbacées en forment la parure phanérogame, mais la flore cryptogame s'y montre plus prodigue. Les mousses et les lichens y croissent en couches serrées, qui préparent à la surface du sol un lit épais de tourbe, dans laquelle on enfonce souvent jusqu'à la moitié du corps; ces mousses donnent aux parties du pays où les pierres ne se montrent pas à nu, un aspect verdoyant lorsque la neige ne les recouvre pas en entier. Pendant l'été, où la température ne s'adoucit que durant peu d'instants, cette neige, en fondant, forme beaucoup de lacs dont l'eau très-limpide ne nourrit ni poissons, ni larves, ni même de conferves, tant elle demeure froide. Aucun mammifère, aucun oiseau, aucun insecte n'anime ces points déshérités du globe, dont les côtes, presque continuellement fatiguées par les tempêtes, sont généralement composées de falaises à pic et déchirées par une multitude de golfes et de baies servant de refuge à quelques cétacés égarés. Trop peu de points y peuvent supporter la végétation marine nécessaire à la nourriture d'autres créatures vivantes, pour que ces lieux puissent être la patrie de beaucoup d'espèces appartenant au règne animal.

Vers quelques-uns de ces affreux parages, les grandes baleines viennent

cependant établir leur domicile pour se nourrir d'un frêle crustacé presque microscopique et de l'ordre des branchiopodes qui, s'y développant en prodigieuse quantité, y représente, par son abondance, ces bancs de petits mollusques que nous avons vus dans l'Océan antarctique épaissir les flots et servir aussi de pâture aux cétacés. Le crustacé des mers australes, qu'on a quelquefois observé sur les côtes du Brésil, n'a guère que deux lignes de long; sa couleur est d'un beau rouge : il sautille à la surface de l'eau, qu'il fait paraître en ébullition et qu'il colore au point qu'on la croirait ensanglantée à une très-grande distance. Les longues bandes rouges qui sillonnent la Mer antarctique de tout côté, proviennent des myriades pressées de ces petites bêtes, dont la quantité semble demeurer toujours la même, quoique la consommation qu'en font leurs ennemis affamés soit immense. Lorsque la saison qui favorise leur développement cesse, les baleines s'éloignent, et ne reviennent qu'à l'époque où, l'année suivante, la multiplication de leur proie doit foisonner aux mêmes lieux.

Un continent énorme de glace et de neige, dont les bords, se brisant durant la débâcle occasionée par la présence d'un soleil de six mois, deviennent des montagnes vagabondes, expose à l'influence du pôle austral sa surface resplendissante et frappée de mort. Cependant quelques grands phoques et des morses y sont, comme les ours blancs de l'Océan arctique, les habitants des glaçons errants, tandis que des manchots et des pingouins y représentent les nombreux essaims de canards du nord ; mais comme il n'existe guère de rivages sur lesquels de tels oiseaux éprouvent la nécessité de se transporter alternativement, que tout demeure monotone et stérile autour d'une étendue sans plantes et presque sans poissons, les manchots, à demi-poissons eux-mêmes, n'ayant pas besoin d'ailes pour entreprendre de longues migrations, la nature économe ne leur en a point donné; ils n'en possèdent que des rudiments.

De hardis navigateurs ont essayé de trouver quelques caps d'un continent austral qu'on prétendait être pareil aux nôtres et devoir exister sous le pôle sud, pour y contre-balancer le poids des terres de l'hémisphère boréal. Rien n'a pu servir à étayer ce bizarre système; et lorsqu'on fût parvenu, à travers mille périls, à découvrir enfin ce prétendu continent antarctique, dont Buffon voulait soutenir la nécessité, de quelle utilité réelle eût été cette rencontre ? Quelles colonies d'Esquimaux ou de Lapons eussent voulu faire l'échange des frimas accoutumés de leur nord pour des frimas méridionaux non moins âpres? Là, comme sous le cercle polaire arctique, le navigateur, morfondu à travers les vapeurs ou les brouillards qui s'élèvent de la surface de l'Océan, et les nuages pressés dont le ciel est sans cesse obscurci, sent sa propre transpiration se congeler dans l'épaisseur de ses vêtements; son haleine sort de sa bouche comme la fumée d'une fournaise; une humidité, qui se résout dans l'air en poussière de neige, lui annonce l'approche de ces immenses masses d'eau consolidée, flottantes sur les eaux demeurées liquides, au gré de courants prêts à se congeler eux-mêmes. Ces amas solidifiés, qu'on a comparés à des îles, n'en ont cependant ni les formes ni l'aspect ; leur couleur est verdâtre, avec des reflets d'aigue-marine dans leurs cassures, et des pointes blanches sur toutes leurs aspérités. Leur mouvement est lent et balancé. Les parties que l'eau en cache sont aussi considérables que celles qui s'élèvent au-dessus de la ligne de flottaison, de sorte qu'on n'en aperçoit jamais qu'une moitié à peu près; leurs bords sont coupés brusquement, et présentent l'aspect de falaises d'un cristal bleuâtre parsemées de saphirs et presque toujours surplombées; on n'aperçoit rien à leur pied qui ressemble à une plage ou même à une rive ; la Mer, qui demeure liquide, ayant, par cela même que les glaces y flottent, une température plus élevée qu'elles, les faisant fondre par les parties plongeantes, il arrive que les cimes s'en trouvent bientôt plus lourdes que la base, et des ren-

versements en résultent dès que l'équilibre est rompu. Nous avons reproduit dans notre *planche* 6 la vue de pareilles îles prêtes à chavirer. De telles culbutes ne produisent pas moins que le choc de deux masses qui se rencontrent, ou que les éboulements et les avalanches qui ont lieu tout autour des îles de glace, des effets formidables dont l'appréhension éloigne les vaisseaux; aussi les régions antarctiques, où nul avantage ne saurait balancer le danger qu'y courraient les navigateurs, demeurent-elles infréquentées.

III. OCÉAN ATLANTIQUE.

Celui-ci sépare l'ancien monde du nouveau, en baignant les côtes occidentales du premier et les côtes orientales du second.

Il est borné au nord par l'Océan arctique, dans la ligne que nous avons établie précédemment (voy. page 16), et qui serait tirée de la terre du Labrador à la presqu'île Scandinave, en passant vers le nord des Hébrides et de l'Écosse; au midi, l'Océan antarctique se confond avec lui, en suivant une autre ligne oblique, que nous avons également indiquée, et qui, des terres magellaniques, passe pour arriver au banc des Aiguilles, vers le sud du cap de Bonne-Espérance, par les Malouines. L'équateur le partage en deux parties à peu près égales; de sorte qu'on le peut subdiviser en *boréal*, situé au dehors du tropique du Cancer, *équinoxial*, entre les deux lignes solsticiales, et *méridional*, en-delà du tropique du Capricorne. Les îles de la première subdivision sont Terre-Neuve avec Saint-Pierre et Miquelon, les Bermudes, les Iles britanniques avec les autres îles de nos côtes, les Açores, Madère et les Canaries. Celles de la partie équinoxiale sont l'archipel du cap Vert, l'Ascension, Sainte-Hélène, Martin-Vas, Sainte-Catherine du Brésil, d'un côté, Annobon, l'île du Prince et Saint-Thomas de l'autre, avec quelques rochers clair-semés dans le golfe de Guinée. Le petit archipel de Tristan d'Acuña est le seul qui méritera de nous arrêter un instant à son tour, dans la portion méridionale.

Les vents, dans la partie boréale de l'Océan dont il est question, suivent généralement la direction du nord-ouest et de l'ouest. Dans la région équatoriale de l'Afrique existe un grand espace où la Mer est condamnée à subir des calmes brûlants, effroi des navigateurs, capables d'enchaîner entre un ciel de feu et une mer morte, couleur de plomb ou semblable à de l'huile (*), tout imprudent qui penserait que pour arriver d'Europe au cap de Bonne-Espérance la ligne la plus droite doit être la plus courte. Il faut, pour se rendre de nos ports à l'extrémité de l'Afrique, avec la certitude de ne pas perdre un, deux et même trois mois de traversée dans cette région des calmes plats, s'avancer le plus possible dans l'ouest, et reconnaître même la pointe que prolonge vers le rentrant de l'ancien monde, le saillant de l'Amérique méridionale.

C'est dans la moitié septentrionale de l'Océan atlantique que s'observe le *Gulf-Stream*, courant puissant, dont la marche est aujourd'hui aussi exactement déterminée sur nos cartes marines que le peut être sur une carte géographique le cours des fleuves les mieux connus. Il parcourt un cercle irrégulier immense de trois mille lieues environ, en trois ans et dix ou onze mois (**). Des Canaries, le long desquelles le *Gulf-Stream* circule à partir des côtes d'Espagne, il pourrait conduire en treize mois aux côtes de Caracas; il met ensuite dix mois à faire le tour du golfe du Mexique, d'où il se jette, pour ainsi dire, par une accélération de vitesse,

(*) Les marins donnent le nom de *Mer d'huile* à ces espaces où le calme est tellement l'état habituel que la face de l'eau ne s'y ridant en aucune manière réfléchit des flots de lumière qui lui ôtent sa belle teinte d'azur pour lui donner une couleur plombée qu'il faut avoir vue pour s'en former une idée.

(**) On a tracé la marche de ce courant dans notre planisphère de la planche 1re.

dans le canal de Bahama, au sortir duquel il prend le nom de courant des Florides; il longe alors les États-Unis, et parvient, en deux mois, vers le banc de Terre-Neuve, qui doit peut-être son existence à ses dépôts, et que Volney a ingénieusement comparé à la barre d'un grand fleuve. Ce banc se trouve en effet au point de contact d'un autre grand courant septentrional, qui pourrait bien être déterminé par le fleuve St-Laurent. De Terre-Neuve aux Canaries, en passant près des Açores et en se dirigeant sur le détroit de Gibraltar, d'où il se courbe vers le sud-ouest, ce Gulf-Stream achève sa révolution dans le cercle de laquelle, principalement près du tropique, se rencontrent ces amas flottants de sargasses dont furent si fort surpris les premiers explorateurs de l'Océan atlantique. On signala sur les cartes informes des premiers temps, sous le nom de forêts marines, les espèces de prairies brunâtres que composent ces hydrophytes. L'abbé Raynal y voyait les débris de la végétation de cette grande île atlantique dont les prêtres de Saïs avaient conservé la tradition. L'antique existence, contestée, mais évidente, de cette île engloutie, peut se passer d'une preuve de ce genre, qui donne la mesure des connaissances en botanique où s'élevait l'historien déclamateur de l'établissement du commerce des Européens dans les deux Indes. C'est de cette grande île atlantique, très-célèbre dans la plus haute antiquité, qu'est venu le nom de l'Océan qui nous occupe; Platon nous en a transmis l'histoire, dont nous transcrirons quelques mots quand il sera parlé des Canaries. Quoi qu'il en soit, on sent que dans une Mer immense, qui s'étend d'un Océan glacial à l'autre, en baignant des rives brûlantes, on ne saurait trouver à ses productions une conformité de physionomie aussi frappante qu'en d'autres Océans plus circonscrits, tels que l'Arctique ou l'Indien, par exemple. Cependant le voyageur qui visite l'Atlantique du nord au sud, y reconnaît, quel que soit le changement des températures, une certaine conformité en toute chose; s'il jette les yeux sur les rives les plus distantes, il aperçoit que leur aspect offre, sous les mêmes latitudes, une ressemblance que n'ont pas les côtes adossées des continents respectifs; aussi la Sénégambie, entre autres, ressemble bien plus, sous tous les rapports, à la région des Amazones qu'au bassin de la mer Rouge; comme cette région des Amazones ressemble bien plus aux contrées riveraines et arrosées de l'Afrique qu'elle ne rappelle les côtes du Pérou et du Chili. Les parties littorales tempérées ou chaudes de notre Europe diffèrent de même fort peu des parties littorales tempérées des États-Unis. Ce sont les mêmes genres de plantes et d'animaux qui décorent la surface, à très-peu d'exceptions près; et, si l'on plonge dans les flots pour en examiner les productions, l'identité devient presque complète; les laminaires et les fucus, que nous avons dit (*pl.* 12 et 13) caractériser les Océans arctique et antarctique, diminuent en nombre et en taille, ou disparaissent entièrement pour faire place à des cystoceires. Ce sont les sargasses, inconnues aux approches des cercles polaires, qui, arrachées à des profondeurs diverses, commencent, dès le 45e degré de part et d'autre, à flotter en nappes énormes à la superficie des eaux. Des hydrophytes de la plus belle couleur, mais de petite taille, y parent généralement les rochers sous-marins. Les lamantins sont les herbivores aquatiques des deux rives de la région très-chaude, où se plaît à passer d'un bord à l'autre, par les mêmes routes que les nuages, l'oiseau comparé, à cause de la témérité de son vol, à l'imprudent fils de Climène (*Phaeton æthereus* L.), et ces autres grands voiliers, entre lesquels se distingue l'infatigable frégate (*Pelicanus aquila* L.), qui, pour la plupart, appartiennent aux genres des pélicans, des pétrels ou des sternes. L'apparition des vols de canards vers le nord, et des albatros, appelés vulgairement moutons du Cap, vers le sud, avertit le nautonnier qu'il sort de l'Atlantique pour entrer dans l'Océan arc-

tique d'un côté, ou dans l'Océan antarctique de l'autre. Le marsouin et le dauphin ordinaire sont les robustes nageurs qui le parcourent en tout sens, on les y retrouve sur tous les points; de plus grands cétacés n'y paraissent être que dépaysés ou comme de passage, les petites clios (*), ou les grands fucacés que produisent les mers glaciales, étant indispensables à ceux-ci pour se nourrir. Ses poissons riverains sont ceux qui alimentent habituellement nos marchés; ceux des hauts parages sont de grandes raies, des scombres ou maquereaux, des coryphœnes ou dorades, sans cesse occupés à poursuivre les exocets ou poissons volants, enfin des squales voraces, entre lesquels se distingue le requin; et c'est ici le lieu de remarquer combien l'homme, dont nous avons plus d'une fois dans nos précédents ouvrages signalé le pouvoir sur la physionomie des continents, dut contribuer à modifier jusqu'à celle des eaux. Nous ne citerons pas ces cyprins brillants que, des rivières de la Chine, il répandit dans les moindres bassins de l'Europe; ces gouramis que, des fleuves de l'Inde, il transporta dans les îles et sur la terre ferme de l'Amérique; ces marènes, qu'un roi philosophe, poète, guerrier et amateur de bonne chère, emprunta aux lacs de la Suisse pour en enrichir ceux de la Poméranie; nous ne parlerons que des races puissantes ou carnassières de l'Océan, que les navigateurs ont presque partout dispersées. Les requins, par exemple, demeuraient originairement confinés entre les tropiques, et les grands cétacés se plaisaient uniquement dans nos parages tempérés. Ce fut au sein de la Méditerranée seulement que les anciens entrevirent la baleine, et sur les côtes de la France aquitanique que les Basques lui faisaient d'abord la guerre. Les voyageurs qui, sur les traces de Gama et de Colomb, se familiarisèrent avec le passage de la ligne ou des tropiques, en rencontraient fréquemment; voyant aussi le requin, jusqu'alors inconnu, ils s'émerveillaient de la force et de la férocité de ce tyran des mers les plus chaudes. Cependant les expéditions de pêche étant devenues familières à plusieurs peuples riverains qui, avant le 15e siècle, ne possédaient pas une nacelle; les procédés pour conserver la chair des poissons s'étant perfectionnés et multipliés; la consommation de la morue et des harengs salés s'étant répandue dans toute l'Europe, où la religion en fait une nourriture obligée deux fois par semaine et durant une quarantaine de jours d'abstinence; les habitants de l'eau, poursuivis sans relâche, s'éloignèrent graduellement des côtes, où des dangers nouveaux les menaçaient. Les cétacés, également tourmentés, suivirent leurs proies, pensant échapper à l'ennemi commun. Le nord leur devint une nouvelle patrie, où les Européens les atteignirent bientôt, mais d'où ils commencent à émigrer pour chercher quelque autre asile, dans le fond duquel l'industrie les retrouvera toujours. Quant aux requins, ils s'aperçurent aussi que les vaisseaux, dont, sans doute, ils s'étaient d'abord effrayés, portaient des hommes sujets à mourir, et de qui les flots devenaient, pendant la traversée, l'avide cimetière; sépulcres vivants, ils se mirent à suivre ces vaisseaux pour avoir part aux funérailles; ils s'attachèrent surtout à ceux qui faisaient le commerce de chair humaine, c'est-à-dire, aux négriers, dont ils sont demeurés les dignes convoyeurs. C'est ainsi qu'ils se sont répandus d'un monde à l'autre, et du sud au nord. Nous les rencontrons aujourd'hui dans la Manche, où nos aïeux n'en avaient jamais vu; ils s'égarent même, dit-on, jusque vers l'Islande, depuis que, s'étant trouvés au passage des harengs sur nos bords, ils se sont également mis à suivre les profondes colonnes qui font l'ordre de marche de ces poissons. Ces colonnes tiennent une route constante depuis un temps immémorial; peut-être en changeront-elles quelque jour pour échapper aux périls qui se sont ac-

(*) Animaux très-mous et transparents qui forment des bancs immenses dans les mers froides.

cumulés en plusieurs points de leur passage. Pour éterniser le souvenir de ce qu'elle est maintenant, M. Desmarest, de l'Académie des sciences, avait tracé cette route sur une carte, et je la reproduirai ici (*). Les harengs, dont la fécondité est extraordinaire (on a compté jusqu'à vingt-cinq mille œufs dans une seule femelle), partent vers le printemps sidéral des régions du cercle polaire arctique, à l'est de l'Islande, par légions innombrables, qui se succèdent sans interruption, en laissant derrière elles une épaisse traînée glaireuse et phosphorescente dans l'obscurité; ils se dirigent par les îles de Féroer sur l'empire britannique, dont ils font le tour, pour déboucher, par la Manche et le canal de St-George, dans la grande Mer. C'est au passage que les pêcheurs hollandais du Dogrebanc, les Normands et les Bretons en prennent, pour les saurer, des quantités incalculables. Le nombre, encore immense, qui échappe à ce trajet dangereux, poursuit sa route vers le couchant de Madère, entre cette île et les Açores, descend obliquement jusque par le 20e degré, tourne alors vers l'ouest, pour remonter en dehors des grandes Antilles, et parallèlement aux côtes de l'Amérique septentrionale, qu'il longe jusqu'au sud de Terre-Neuve; là d'autres pêcheurs attendent les débris de la troupe. Ce qui peut se sauver de cette dernière extermination continue sa pérégrination aux côtes d'Islande, qui furent le point du départ, mais auxquelles n'arrivent guère que des mères, destinées par leur fécondité à réparer les pertes de l'espèce.

IV. OCÉAN PACIFIQUE.

Correspondant à l'Océan atlantique dans la partie opposée du globe, celui-ci s'étend entre les deux Amérique d'un côté et l'Asie orientale avec l'Australie de l'autre. Borné au nord par les îles Aleutiennes et par l'immense courbe que forment en se rapprochant l'ancien et le nouveau monde, l'équateur le coupe par le milieu; il s'ouvre considérablement vers le sud, et confine dans cette exposition à l'Océan antarctique en suivant une ligne qu'on tirerait du midi de la Terre de Diémen au sud des Terres magellaniques. On peut le diviser comme le précédent en trois régions, la *boréale* en dehors du tropique du nord, l'*australe* en dehors de celui du capricorne, l'*équinoxiale* entre les deux lignes. Des archipels nombreux y sont répandus. Ce n'est pour ainsi dire que de nos jours qu'ont été visitées soigneusement les îles qui les composent et dont nos pères ignoraient jusqu'aux noms. Presque aussitôt ces lieux sont devenus célèbres par le naufrage de l'un de leurs explorateurs à la recherche duquel la France expédia plusieurs navires, chargés en même temps d'y étudier la géographie et les productions de la nature. Il est curieux aujourd'hui de comparer les cartes que nous donnèrent les premiers circumnavigateurs, et entre autres celles de Cook ou de Bougainville, vers les trois quarts du dernier siècle, avec celle du voyage de *l'Astrolabe*, la plus complète qu'on possède encore. Quelle indigence chez les anciennes! quelle multitude d'îles dans la dernière! Et cette masse de connaissances géographiques s'est acquise en cinquante ans tout au plus!

L'humidité perpétuelle qu'entretient une abondante évaporation autour de mille points exondés, mais toujours battus des vagues dont est parsemé l'Océan pacifique, contribue à parer la surface de ses moindres rochers d'une végétation riche, fraîche et brillante. Les palmiers, les fougères et autres tribus cryptogames entrent pour une immense proportion dans la flore de ces lieux, en dépit des prétendues lois trop précipitamment établies par les arithméticiens de la botanique. Nulle part les madrépores et autres polypiers pierreux avec les spongiaires et les mollusques marins ne sont aussi multipliés, variés par leurs formes, ni enrichis de plus brillantes couleurs. Le luxe et la bizarrerie in-

(*) Voyez le planisphère de la planche 1re.

finie des configurations n'y sont pas restreints à ces dernières légions aquatiques du règne animal; les poissons, les cétacés eux-mêmes y participent. La succession active, jamais interrompue par les hivers, de toutes les créations marines y produit avec une incroyable rapidité l'augmentation des rochers du rivage et l'élévation du sol sous-marin, partout où quelque écueil peut abriter d'innombrables architectes d'une terre à venir, terre dont les îles actuelles sont comme ces pierres d'attente qui, dans les monuments élevés par nos mains, indiquent où se doivent joindre les constructions qu'on y ajoutera. On voit naître à fleur d'eau comme des bosquets de pétrifications, des arbustes de chaux vivante qui, entrelaçant leurs rameaux solides, abritent d'innombrables coquilles, pour se transformer bientôt, ainsi qu'elles, en terres nouvelles dès que leur cime aura atteint la surface des flots. Si l'on en juge par les excellentes cartes que nous ont données de beaucoup de ces îles, MM. Duperrey et d'Urville, elles sont toutes construites sur un même modèle à peu près; ce sont des monts d'origine volcanique, soulevés par quelque révolution locale en des temps ignorés, et qui, parfois couronnés de cratères, ont étendu par des vomissements de laves leur base, qu'ont encore accrue des attérissements transportés de leur faîte par les eaux pluviales. Ces attérissements ont servi d'abri à de nombreux polypiers lithophytes, qui, consolidant sans cesse leurs demeures les ont disposées en ceintures de récifs très-dangereux. On remarquera que ces ceintures de rochers nouveaux, et toujours croissants, ne reposent pas sur les rives même du noyau qui les protége; elles s'y forment à une certaine distance et à peu près comme se voit l'anneau de Saturne autour de sa planète. La raison en est sensible; des pentes de l'ancien volcan, noyau des récifs, descendent aux temps des pluies des courants d'eau douce, et nul polypier ne saurait vivre dans une telle eau; c'est donc hors de l'influence de la zone adoucie des courants pluviaux que les animaux constructeurs vont s'établir, et ce n'est que vis-à-vis des rivières un peu considérables, quand il en existe, que se trouvent les passes par lesquelles on peut pénétrer entre l'île centrale et les murailles environnantes qui l'accroîtront quelque jour en s'y incorporant. Le tribut que portent ces rivières en adoucissant la Mer dans la direction de leur cours, agit alors comme écluse de chasse. Il est arrivé en beaucoup de lieux que le noyau volcanique ayant disparu en s'écroulant sous lui-même, la ceinture seule est demeurée, et c'est ce qu'on voit chez beaucoup d'îles basses, principalement dans les Carolines, où les constructions des polypes persistent seules aujourd'hui. Pour peu que de tels bas-fonds soient rapprochés, ils ne doivent pas tarder à s'unir. Ainsi les détroits se comblent, et dans tel parage où les pyrogues des Neptuniens (*), et même les vaisseaux des Européens cinglent maintenant à pleine voile, on ne passera bientôt plus; aussi, malgré la sérénité d'un ciel où ne règnent que des vents modérés, la navigation d'un Océan qui mérita par son calme habituel le nom de Pacifique que nous avons dû lui conserver, est-elle réputée fort dangereuse et même presque impossible en certains parages pour les bâtiments d'un trop grand tirant d'eau. Où voguaient de mémoire d'homme de puissants navires, une légère chaloupe toucherait à cette heure.

On retrouve dans l'Océan qui nous occupe, comme entre l'ancien et le nouveau monde, au revers opposé du globe, de ces bancs flottants de sargasses, genre de fucacés entièrement étranger aux deux Océans circumpolaires qui produisent les laminariées; ces sargasses y sont également accumulées dans certains endroits en prairies sans racines par l'effet d'un

(*) Nom sous lequel nous avons désigné, dans notre Essai sur l'homme, l'espèce qui habite les rivages et les îles de l'Océan pacifique, t. I, p. 273.

courant circulaire semblable au gulf-stream. Ces amas de plantes que les flots agitent en tous sens ; les innombrables mollusques qu'abritent les eaux transparentes de certains parages de cette mer ; les monstrueux cétacés auxquels l'espadon, leur ennemi mortel, livre des combats terribles ; les légions de phoques qui dorment au soleil sur les plages sablonneuses des îles basses ; les serpents marins qui se jouent, par milliers, sur le dos des vagues écumantes, tout contribue à donner à l'océan Pacifique une physionomie à la fois pittoresque et grandiose.

Nous avons nommé les serpents marins. Ces reptiles se reproduisent exclusivement dans les mers les plus chaudes du globe, telles que celle qui baigne les côtes du nord-ouest et du nord de la Nouvelle-Hollande, l'océan Indien, le golfe Persique et la mer Rouge. La haute température de ces mers n'est pas la seule cause de la multiplicité des serpents ; il faut l'attribuer aussi au calme dont jouissent d'habitude ces divers parages, et à la quantité prodigieuse d'animaux qui y vivent et qui font la nourriture des reptiles ophidiens. Remarquables par leur queue aplatie en forme de rame, par leur corps comprimé comme celui d'une anguille, presque anguleux en dessous, et par d'autres caractères qui les distinguent essentiellement des serpents terrestres, les reptiles marins offrent les couleurs les plus brillantes et les plus variées. Rien de plus intéressant et de plus curieux que de les voir se précipiter en phalanges pressées à la poursuite des petits poissons ou des mollusques dont ils veulent faire leur proie. Malheur au naturaliste imprudent qui, maître d'un de ces redoutables animaux, et le croyant inoffensif, sur la foi du préjugé populaire, approche sans précaution ; car, parmi ces espèces aquatiques, il en est plusieurs qui portent un venin mortel.

Ce n'est pas à nous qu'est réservée la tâche de décrire les îles nombreuses et les races d'hommes qui peuplent les plages de l'océan Pacifique. Ce que nous en avons dit dans nos ouvrages prouverait, s'il nous était permis de le répéter ici, que tout ce que contient cette mer, si longtemps ignorée, a un caractère tout particulier, qui en fait un monde à part.

V. OCÉAN INDIEN.

Cette partie de l'Océan, qui figure sur les mappemondes sous le nom de *mer des Indes*, communique au sud avec l'océan Pacifique, dans la largeur de la ligne courbe qu'on tirerait de la pointe de l'Afrique jusqu'à la terre de Leuwin, en la faisant passer par les rives septentrionales de la Terre de Kerguélen. Elle est bornée à l'ouest par les côtes orientales du continent africain ; à l'est, par l'Australasie ; au nord, par les rives de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et des îles de la Sonde. Les flots y sont d'ordinaire si calmes, et leur surface est si unie, que les marins lui ont donné le nom significatif de *mer d'huile*. Toutefois, des tempêtes horribles y éclatent quelquefois, et alors les vents déchaînés sur une mer en fureur font courir aux vaisseaux les plus grands dangers. Ce qui ajoute au péril, quand la tranquillité habituelle des flots a fait place à l'agitation, c'est qu'ici les lames sont extrêmement courtes et fatiguent beaucoup les bâtiments. Dans les environs du cap de Bonne-Espérance, les lames sont, au contraire, les plus grosses de tout le globe ; si les vents qui règnent dans ces parages étaient aussi violents que ceux qui soufflent près du cap Horn, il serait impossible de doubler la pointe méridionale de l'Afrique, parce qu'un nouveau danger s'ajouterait à celui d'une mer sans cesse en furie. Du reste, ce n'est guère que lorsqu'on a remonté jusqu'au trente-sixième degré de latitude dans l'océan Indien, qu'on remarque la différence de longueur dans les vagues. Cette différence est si grande, qu'au lieu de l'aspect tumultueux qu'offrent les environs du cap des Tempêtes, on n'aperçoit plus qu'une mer couverte de petites lames en forme de pains de sucre, qui s'élè-

vent et s'abaissent tour à tour, et qui, par leur clapotement, tourmentent les navires beaucoup plus que les vagues les plus hautes et les plus effrayantes. A part ces coups de vent formidables, l'océan Indien n'est soumis qu'à l'influence d'un vent réglé qui, à certaines époques fixes de l'année, souffle dans certaines directions invariables. Ce phénomène, connu sous la dénomination de *moussons*, favorise singulièrement la navigation du nord au sud, et réciproquement, lorsque les marins savent profiter du vent qui doit les porter rapidement vers le but de leur voyage. Aussi, les bâtiments qui quittent les côtes de l'Inde, et ceux qui vont de l'île de France au Bengale, règlent-ils leur départ sur le retour des moussons, suivant que les vents doivent les porter directement au nord ou au sud.

Mais ce ne sont pas les seuls caractères particuliers à l'océan qui nous occupe. L'aspect des terres que baignent ses eaux, plus chaudes que celles des autres mers, constitue aussi un trait distinctif; en effet, ces terres ne présentent pas seulement la physionomie commune aux climats chauds; elles participent encore et tout à la fois de trois natures différentes : elles réunissent les formes, les produits et les caractères spéciaux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Australasie. Il suffit d'avoir parcouru les îles Trials, des Cocos, de Nicobar, d'Andaman, de Chagos, les Maldives, les Laquedives, Rodrigue, Maurice, Bourbon, les Séchelles, Comore et Socotora, points exondés de cette mer, Madagascar et Ceylan, grandes portions de continent aujourd'hui entourées des flots du même océan, pour se convaincre que tous les pays enclavés dans ce vaste bassin ont quelque chose d'essentiellement original et excentrique, qui en fait une zone exceptionnelle. C'est une des régions les plus intéressantes à étudier sous le rapport scientifique; et ce sera la plus riche du monde entier, quand la civilisation se sera définitivement installée et développée sur ses bords.

MÉDITERRANÉES.

Bien que nous n'ayons à parler que des îles de l'Océan, il nous paraît indispensable, pour compléter ces notions sur la mer en général, de dire quelques mots des méditerranées et des caspiennes.

Les méditerranées sont, comme on sait, les mers qui, ne faisant pas partie immédiate d'un océan, communiquent, par un ou plusieurs détroits, avec quelqu'une des grandes divisions maritimes que nous avons établies.

Moins profondes que les océans, les méditerranées sont aussi moins salées, et ne connaissent pas le mouvement des marées, au moins d'une manière aussi régulière que les grandes mers. Elles nourrissent des espèces moins considérables de poissons, d'hydrophytes et de polypiers; mais ces espèces y sont proportionnellement beaucoup plus multipliées. Les baleines et les cachalots y pénètrent rarement; quant aux oiseaux, ce sont les espèces habituées aux émigrations qui les traversent, et l'on ne voit guère sur leurs bords, souvent plats et marécageux, que des échassiers, qui y trouvent une nourriture abondante. On a observé dans les méditerranées que les vents suivent toujours la direction des côtes. On y a constaté l'existence d'un courant général, ordinairement parallèle à la principale direction des rivages dont il fait incessamment le tour, comme s'il voulait rapporter à l'océan d'où il est parti le tribut des fleuves qu'il a reçus dans sa marche circulaire. On a dit que l'abaissement de la surface de ces mers, et leur tendance à s'isoler des océans voisins par un affaissement général, avaient pour cause l'évaporation. Cette opinion ne nous paraît pas admissible; c'est plutôt aux amas de matières de toute espèce arrachées des continents, et entraînées dans l'abîme par les rivières et les eaux des grandes pluies, qu'il faut attribuer la diminution des méditerranées et l'encombrement des passages par lesquels elles communiquent avec de plus grands réservoirs.

De ces considérations générales, passons aux détails sur chaque méditerranée en particulier.

I. MÉDITERRANÉE PROPREMENT DITE.

La mer que tout le monde connaît sous le simple nom de *Méditerranée*, sépare l'Europe de l'Afrique à peu près entre les trentième et quarante-cinquième degrés de latitude nord, et s'étend, de l'est à l'ouest, depuis l'Asie jusqu'au détroit de Gibraltar, dans une longueur de plus de neuf cents lieues. On doit considérer comme ses dépendances la mer Noire ou Pont-Euxin, dont la mer d'Azof est un appendice, et la mer Adriatique, espèce de méditerranée secondaire, dans laquelle le canal d'Otrante donne entrée. Des traces de convulsions terrestres, visibles sur plusieurs points de ce bassin, nous apprennent comment la mer Noire s'est mise en communication avec la Propontide par le Bosphore; comme la mer de Marmara s'est réunie à la mer de l'Archipel; enfin, comment se sont formées les passes qui séparent aujourd'hui la Morée de l'île de Cérigo; cette dernière de l'île de Crète; l'île de Crète de Carpathos; Carpathos de Rhodes; Rhodes de l'Anatolie. Il n'est pas douteux que le niveau de la Méditerranée n'ait été bien plus élevé qu'il ne l'est; ce qui le prouve, ce sont les traces qui existent sur certains points où des courants ont fait irruption, comme au Bosphore, aux Dardanelles, aux promontoires de Grèce et au détroit de Gibraltar. Telle qu'elle est aujourd'hui, cette mer forme un bassin naturel parfaitement caractérisé. C'est un fait incontestable que les rivages méditerranéens de la France ressemblent, par leurs productions et leur physionomie, aux bords de la Barbarie, et même de la Syrie, beaucoup plus qu'au littoral baigné par l'Océan, depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. A coup sûr, la Flore et la Faune de la Provence ont plus d'analogie avec les produits végétaux du delta d'Égypte qu'avec ceux du golfe de Gascogne. La même remarque s'applique aux insectes. On voit croître les mêmes arbres sur tout le pourtour de la Méditerranée; sans entrer dans une nomenclature qui fatiguerait peut-être le lecteur, nous rappellerons que le dattier y vit partout sans exception, ainsi que les cactus et les agaves; et que les vins y sont généralement remarquables par leur qualité liquoreuse. Quant aux hydrophytes, au lieu des laminariées, on y voit dans toutes les directions des caulerpes et le *padina Tournefortii*, qui révèlent l'élévation de la température des eaux; des polypiers, des spongiaires et des coraux précieux, qui continuent ici les forêts sous-marines des régions océanes. Les mêmes oiseaux sont communs à l'une et à l'autre rive; le froid des hivers les pousse alternativement d'Europe en Afrique, et d'Afrique en Europe; Malte, la Corse et les Baléares sont les lieux de station où ces tribus voyageuses se reposent dans leurs pénibles émigrations. Un autre trait caractéristique de la Méditerranée, c'est qu'au lieu des grands cetacés et des requins, qui n'y entrent pas, on y trouve une quantité de labres aux couleurs éclatantes, et la murène, qui paraît lui être propre.

II. MER BALTIQUE, OU MÉDITERRANÉE SCANDINAVE.

Large de trente à quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest, cette méditerranée, dont le caractère est exclusivement européen et septentrional, est presque perpendiculaire à la précédente, et s'étend en longueur du cinquante-quatrième parallèle au soixante-sixième environ. Elle est profondément coupée par les golfes de Bothnie, de Finlande et de Livonie. Le détroit du Sund l'unit à la mer du Nord. Nulle part l'abaissement des eaux que nous avons signalé n'est plus visible qu'ici. Non-seulement la mer, en se retirant, a formé dans la partie méridionale de grands étangs qui ne communiquent plus avec elle, ou qui n'y tiennent que par des canaux qui se dessécheront à leur tour, mais encore des signes palpables d'abaissement ont été ob-

servés, en 1743, sur des rochers qui, au dire des habitants riverains, avaient été couverts par la mer. Signalons aussi, comme une des particularités distinctives de ce bassin, la pauvreté et l'aspect mesquin de la végétation qui couvre ses bords ou tapisse le fond de ses abîmes.

III. MER ROUGE, OU MÉDITERRANÉE ÉRYTHRÉENNE.

On a beaucoup discuté sur l'étymologie du nom d'*érythrée* ou *rouge*, donné à la mer qui va nous occuper. On a cru la trouver dans l'abondance d'animalcules vivement colorés qui, dit-on, s'y multiplient en si grand nombre que les eaux paraissent changées en sang comme au temps de Moïse; mais ce fait n'est pas assez bien prouvé pour qu'on l'admette comme raison probable d'une dénomination qui n'a peut-être pas plus de motif plausible que les noms de *mer Noire*, *mer Blanche*, et *mer Vermeille,* donnés à d'autres bassins.

La mer Rouge est une des méditerranées les plus étroites. Elle n'a guère que soixante-dix lieues de l'est à l'ouest, et quatre-vingts lieues dans sa plus grande largeur, entre l'Yémen et les frontières nord de l'Abyssinie. Sa longueur est d'environ dix-huit degrés de latitude du nord-ouest et du fond de la corne de Suez jusqu'au détroit de Babel-Mandel. La température de cette mer, qui, comme on sait, sépare l'Afrique de l'Asie, est très-élevée, ce qui s'explique naturellement par les terrains brûlants au milieu desquels elle est enfermée, par l'absence de fleuves tributaires, et enfin par son peu de profondeur. Malgré cette absence d'affluents d'eau douce, ses eaux ne sont pas plus salées que celles des autres mers. La navigation y est fort dangereuse, à cause des récifs dont elle est parsemée et des bancs de madrépores qui encombrent son lit. Ces productions sous-marines s'accroissent sans cesse, et avec une rapidité qui ne laisse aucun doute sur la diminution nécessaire du volume des eaux, bien que cette diminution ne puisse être constatée par aucune trace visible. Les caulerpes, les sargasses et les polypiers qui remplissent ce bassin intérieur, les productions hydrophytologiques qu'on y a observées, présentent une analogie frappante avec les végétations de la même nature venues des parages de la Corée, de la Chine et de la Polynésie; d'où il suit qu'on peut dire que la mer Rouge a plus de rapport, à certains égards, avec la cinquième méditerranée dont nous parlerons plus loin, malgré toute la distance qui les sépare, qu'avec la Méditerranée proprement dite, à peine éloignée de vingt lieues. Ce fait, qui est incontestable, mérite la plus sérieuse attention. En effet, la Méditerranée proprement dite ayant eu son niveau beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui, devait communiquer autrefois avec la mer Rouge, puisque l'isthme de Suez se trouve très-peu au-dessus des deux mers qu'il sépare actuellement. Cette communication est évidente pour quiconque réfléchit aux conditions du terrain dans ces parages, et connaît les travaux de nivellement des savants de l'expédition d'Égypte. Tout au contraire, la péninsule arabique était jointe au continent africain à l'endroit même où s'est formé depuis le détroit de Babel-Mandel, qui n'existait pas plus que le détroit de Gibraltar. L'Arabie faisait donc partie de l'Afrique, comme l'Espagne, qui en a été violemment séparée. A l'époque de la jonction de la mer Rouge avec la Méditerranée, les productions de l'un et de l'autre bassin devaient nécessairement être à peu près identiques. Qu'est-il arrivé cependant? Depuis la disjonction, on a vu sans doute quelques hydrophytes, quelques polypiers et quelques poissons, rester communs aux deux méditerranées; mais on a vu aussi des productions d'une nature toute différente se développer en grande quantité dans celle qui demeurait nécessairement la plus chaude. Ce sont ces productions qui ont donné à la mer Rouge une physionomie toute nouvelle. On ne peut guère trouver

l'explication de ce phénomène que par voie d'analogie, et en se fondant sur des faits qui, sans être absolument explicites, peuvent néanmoins nous donner la clef de ces mélanges mystérieux auxquels se complaît la nature. Nous devons rappeler, à ce propos, une expérience faite par nous il y a quelques années. Ayant placé dans des vases en cristal remplis d'eau des corps organisés propres aux régions du globe les plus distantes les unes des autres, nous avons vu dans leurs infusions se développer des animaux microscopiques communs à toutes ces régions, indépendamment d'un certain nombre d'espèces propres à chacune en particulier. Après avoir mêlé ces infusions, quelques espèces disparurent, d'autres subsistèrent, et de celles-ci il s'en forma de nouvelles essentiellement différentes des premières. Eh bien, la nature ne peut-elle pas faire en grand ce que nous avons observé en petit dans nos expériences? Ces expériences ne peuvent-elles pas être, en diminutif, la répétition de ce qui eut lieu, pour les espèces d'animaux et de végétations, par le mélange de la mer Rouge avec l'océan Indien, après la formation du détroit de Babel-Mandel?

IV. MÉDITERRANÉE, OU GOLFE PERSIQUE.

Ce prétendu golfe doit être considéré comme une mer intérieure qu'un simple détroit unit à l'océan voisin. La Méditerranée persique couvrait sans doute autrefois les plaines mésopotamiques, formées, dans la suite, par les alluvions de deux grands fleuves qui enlevèrent aux pentes méridionales des monts Taurus et du Kurdistan les sédiments dont leur lit s'est peu à peu trouvé encombré. Du reste, cette diminution continue encore de nos jours.

Cette méditerranée offre de grandes analogies avec celle dont nous venons de parler. Malheureusement, elle a été fort peu observée par les naturalistes, de sorte que ses productions, si l'on en excepte les perles, sont encore peu connues. Toutefois, on y a constaté, comme dans la mer Rouge, des volcans éteints ou brûlants, qui ont sans doute contribué à la formation des détroits d'Ormuz et de Babel-Mandel.

V. MÉDITERRANÉE SINIQUE.

Il existe, comme on sait, des mers qui communiquent avec quelque océan par plusieurs ouvertures. Malgré la multiplicité des points de jonction par lesquels elles reçoivent les flots des grandes mers, nous n'hésitons pas à les ranger parmi les méditerranées, parce que ces étendues d'eau, déjà fermées d'un côté par une suite de côtes continentales, le seront aussi, un jour, du côté opposé, par la réunion inévitable des îles voisines.

La mer chinoise est précisément dans ce cas. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest, depuis la ligne équinoxiale à peu près, jusque vers le cinquante-quatrième degré de latitude septentrionale. Elle se termine au nord en pointe aiguë, comme les cornes de la méditerranée Érythréenne. La péninsule cochinchinoise et la Corée s'avancent dans sa largeur, comme l'Italie et la Grèce dans la Méditerranée proprement dite. Elle est bornée au sud par Sumatra, Bornéo, et les passes de Carémata, qui disparaîtront à coup sûr prochainement, par suite de l'élévation continuelle de leurs bancs madréporiques. Ses limites orientales sont les revers occidentaux de Palawan, de Mindoro, de Luçon, qui font partie de l'archipel des Philippines; les îles de Babouyanes et de Bashée, entre Luçon et Formose; cette dernière, les archipels de Madjicosemah, de Lieukieu et d'Oufou, appartenant à l'empire du Japon; enfin cet empire lui-même, que forme une chaîne de hauteurs divisées par des canaux marins, et qui se lie par Jesso à l'île de Séghalien. La méditerranée Sinique communique, 1° avec l'océan Indien, par le détroit de Malacca; 2° avec la petite mer de Mindanao, qui n'en sera sans doute, un jour, qu'un simple golfe, par de nombreux détroits que

des polypiers ne tarderont pas à combler; 3° avec l'océan Pacifique, par des passes, dont les plus larges sont celles de Diémen, au sud de Kiusiu, de Matsumaï, au nord de Niphon, et de la Peyrouse, entre Jesso et l'île de Séghalien.

Cette mer est peu orageuse; s'il en était autrement, elle ne serait pas navigable, à cause des courants et des vents trop variables qui y règnent, et de la quantité d'écueils dont elle est semée. Les côtes sont exclusivement peuplées à l'ouest par l'espèce du genre humain que nous avons nommée *Sinique*, et qui s'étend depuis l'extrémité nord de la manche de Tartarie jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Malacca. Les productions varient beaucoup du sud au nord, à cause de son étendue en latitude; toutefois elles conservent uniformément, de l'une à l'autre extrémité, ce caractère étrange auquel on reconnaît tout ce qui vient des régions chinoises.

Nous ne devons pas omettre une particularité qui constitue un trait distinctif de la mer de Chine: ses eaux sont beaucoup moins froides que celles qui sont situées sous les mêmes latitudes dans d'autres parties du globe. On n'y voit jamais de ces énormes glaces flottantes, qui, en hiver, encombrent l'embouchure du Saint-Laurent, la mer du Nord et la Baltique, bien que ce fleuve et ces deux mers correspondent, en Amérique et en Europe, à la méditerranée dont il est ici question.

Malgré les espèces intéressantes d'hydrophytes rapportées de cette mer au célèbre algologue Turner, on peut dire que la méditerranée Sinique est encore moins connue que la méditerranée Persique. Nous ne possédons ni fucacées, ni laminariées venues dans ses eaux, et presque aucune de ses productions caractéristiques n'a été soumise à l'examen des personnes compétentes.

VI ET VII. MER D'OKHOTSK ET MER DE BEHRING.

Nous considérons encore comme des méditerranées les mers d'Okhotsk et de Behring, par des motifs qui nous semblent péremptoires. Pour la première, voici ce qui nous a déterminé: les nombreuses espèces hydrophytologiques de cette mer, que nous avons été à même d'observer, nous ont semblé avoir beaucoup plus d'analogie avec les productions de la Baltique, et même des parages du Groenland, qu'avec celles de la mer chinoise. La langue de terre de Séghalien ou Karafthou forme une limite naturelle aussi tranchée que l'isthme de Suez entre la mer Rouge et la Méditerranée proprement dite; de telle sorte que sa rive occidentale, sous une influence toute particulière, produit toujours des floridées ou des ulvacées de la plus belle couleur, avec quelques caulerpes et des spongiaires; tandis que la rive opposée, sous l'influence boréale, n'offre que de coriaces et tristes fucacées et des laminariées, moins nombreuses toutefois que celles des mers purement arctiques. Le Kamtschatka forme une rive de cette méditerranée avec la chaîne des îles Kouriles, qui la séparent de l'océan Pacifique.

Pour ce qui est de la mer de Behring, si ce qu'on appelle *grande passe* la met en communication avec l'océan Pacifique, et si le détroit de Behring l'unit à l'océan Arctique, elle est entourée par les îles Aléoutiennes, qui la ceignent de leur longue chaîne; et en second lieu, elle présente des caractères qui la distinguent assez pour qu'on la sépare des mers voisines. Du reste, pendant l'hiver, sa physionomie est essentiellement boréale, à cause des mers arctiques qui lui envoient leurs glaces flottantes, leurs ours blancs, et leurs monstrueux cétacés. Ce trait de ressemblance avec les mers d'Islande, de Spitzberg et du Groenland, n'est pas le seul qui ait été observé: la méditerranée de Behring produit aussi des hydrophytes parfaitement analogues à ceux de Terre-Neuve et des côtes de la Norwège; ce sont les mêmes fucacées, les mêmes laminariées non rameuses, assez fortes pour résister à la fureur des vagues

et parmi lesquelles se fait remarquer l'*agare*, percée de milliers de trous, plante encore si rare dans les herbiers, et qui nous vient des bords coraïques, des îles Saint-Pierre et Miquelon, et des côtes scandinaves.

VIII. MÉDITERRANÉE COLOMBIENNE.

Nous comprenons sous cette dénomination le golfe du Mexique et la mer des Antilles, dont l'ensemble forme une des mers intérieures les mieux caractérisées qui existent. Nous excluons de la circonscription de ce bassin l'archipel des Lucayes, qui doit commencer aux îles Turques, à partir des Caïques, et se prolonger jusqu'à l'extrémité ouest des îles Bahama. Cet archipel extérieur prépare, en protégeant le grand banc de Bahama, qui s'élève de jour en jour, un atterrissement destiné à élargir la barrière qui fermera entièrement la méditerranée Colombienne, par la réunion de toutes les Antilles. Le canal de Bahama, ou celui de Porto-Rico, étant les deux passes les plus profondes, resteront sans doute les pendants des détroits de la Baltique. Le cap Catoche, à l'extrémité orientale du Yucatan, et celui de San Antonio, à l'extrémité occidentale de Cuba, s'avancent l'un vers l'autre dans les flots de cette mer, comme Lilibée se rapproche du cap Bon, à l'extrémité punique de la régence de Tunis. De pareils rapprochements de points sont nombreux dans la Méditerranée proprement dite, dans la Baltique et dans la mer chinoise; ils montrent que ces mers, une fois entièrement isolées, éprouveront elles-mêmes, par la diminution graduelle de leurs eaux, des interceptations intérieures, d'où résulteront des caspiennes qui se transformeront en lacs, et deviendront enfin des bassins de fleuves. On trouve une démonstration frappante de cette vérité dans la chaîne des lacs du Canada et dans le bassin du Danube, où de telles étendues d'eau n'existent plus, mais où l'on trouve des plaines qui attestent leur ancienne existence.

Un fait qui frappe l'esprit le plus vulgaire, c'est que le Mississipi prépare à son embouchure, par d'immenses dépôts, le rétrécissement du golfe du Mexique. Un autre fait moins connu, et tout aussi incontestable, c'est le rapport singulier qui existe entre les productions de cette méditerranée et celles de la mer Rouge et de la mer chinoise, malgré la distance qui les sépare. Ainsi l'on y trouve un grand nombre de poissons aux formes bizarres, et parés des plus brillantes couleurs; des polypiers y occupent de vastes espaces, et élèvent, par leur travail incessant, le fond de la mer. Les résultats de leur activité sont si prompts, qu'on a trouvé sur les côtes de la Guadeloupe des cadavres humains, qui, enveloppés de leurs débris calcaires, étaient presque devenus des anthropolithes. Les analogies, et même l'identité entre les productions des trois méditerranées que nous avons nommées, deviennent plus frappantes si l'on descend aux êtres plus simples, soit parmi les animaux, soit dans les végétaux: il est impossible de reconnaître la plus légère différence entre les polypiers flexibles, les corallinées et les flustrées de la méditerranée Colombienne, et les productions de même nature que l'on trouve dans les mers Rouge et chinoise. Il en est de même des hydrophytes, des caulerpes et des floridées. Cependant, chose remarquable, les parties de l'Océan situées dans l'intervalle qui sépare ces méditerranées, n'offrent rien, ou très-peu de chose, qui soit identique.

Ces faits montrent quelle est l'importance des petites choses dans l'étude de la nature. En effet, le globe ayant été primitivement couvert par les eaux de la mer, c'est par la végétation et la vie aquatiques que la vie et la végétation ont dû se préparer avant de paraître à la surface des continents et des îles; les productions les plus simples de la mer se développèrent les premières. La conséquence de ces vérités est toute naturelle: c'est que de la comparaison des choses les plus chétives doivent résulter des décou-

vertes scientifiques beaucoup plus sûres et plus importantes que de la comparaison des grandes productions de la nature, sur lesquelles se concentre par prédilection l'attention des savants. L'examen de la méditerranée Colombienne, ainsi que la comparaison des cornes de la mer Rouge et du sinus qu'on pourrait appeler *pelusiaque*, au fond de notre vieille Méditerranée, donnent lieu à une autre observation non moins importante, et que nous exprimerons ainsi : *Les productions de deux bassins naturels contigus sont plus différentes les unes des autres, sur les pentes adossées des espaces qui en établissent le partage, quel que soit le peu de largeur et d'élévation de ces espaces, que ne le sont entre elles les productions des bords opposés les plus éloignés de chacun des deux bassins.*

Après une étude consciencieuse et suivie des productions de la Méditerranée qui nous occupe, nous avons déduit de nos observations les vérités suivantes, que nous avons formulées ailleurs (*) en ces termes :

« 1° Il existe une différence sensible entre la physionomie de l'ensemble des productions enracinées au sol, sur les rivages et les versants océaniques des Antilles, et la physionomie générale des mêmes productions sur les rivages et les versants intérieurs ou méditerranéens de ces mêmes Antilles.

« 2° Une différence de même genre paraît être encore plus marquée entre les productions des rives continentales de la méditerranée colombienne et les productions des côtes adossées appartenant à l'océan Pacifique.

« 3° Les productions naturelles des rives de ce qu'on appelle communément la terre ferme, si peu distantes de celles du golfe de Panama, offrent cependant avec les productions de celles-ci moins d'analogie qu'elles n'en présentent avec celles des rives du sud d'Haïti ou de Porto-Rico; rives qui sont cependant beaucoup plus éloignées, mais qui appartiennent au même bassin.

« 4° Enfin la Jamaïque, comme jetée au milieu de la méditerranée dont il est question, sans connexion quelconque avec l'un ou l'autre océan circonvoisin, éprouvant dans l'intégrité de sa surface et de son pourtour une même influence méditerranéenne, ne présente point dans sa Flore, soit terrestre, soit marine, non plus que dans sa Faune aquatique, de ces contrastes qu'on vient de signaler sur les versants adossés des Antilles ou du continent américain.

« 5° Ce qui vient d'être dit de la Jamaïque se confirme par l'examen de la Sicile, de Malte, de la Corse, de la Sardaigne et des Baléares, dont le pourtour et les pentes, soit que leur exposition regarde le nord, soit qu'elle regarde le sud, n'en éprouvent pas davantage l'influence européenne ou africaine, mais présentent la même physionomie méditerranéenne dans toutes leurs productions. »

IX. BAIE D'HUDSON.

La mer qui baigne l'extrémité nord-est de l'Amérique septentrionale peut être aussi considérée comme une véritable méditerranée; mais elle est si peu connue sous le rapport de ses productions et même de sa forme et de son étendue, que nous ne la mentionnerons ici que pour mémoire.

Il existe encore plusieurs bassins assez importants qui portent le nom de *mer;* mais cette dénomination est fausse, car ces étendues d'eau ne sont, à proprement parler, que des golfes; ainsi la mer Blanche, située au nord de la Russie, n'est qu'un golfe, très-remarquable, il est vrai, de l'océan Arctique; la mer d'Aman est aussi un golfe formé par la presqu'île de l'Inde, les côtes de Perse, d'Arabie et d'Afrique; quant à la mer Vermeille, qui s'enfonce entre la Californie et la rive occidentale de l'Amérique du Nord, c'est le golfe le plus étroit et le plus allongé que l'on connaisse.

(*) Dans le Dictionnaire classique d'histoire naturelle.

CASPIENNES.

Jusqu'ici ce nom a été restreint à une seule mer, dont on connaît la position. Nous croyons devoir l'étendre à tout amas d'eau salée situé au milieu des terres, et qui ne communique ni avec un océan, ni avec une méditerranée.

Ces mers ont été primitivement unies à celles qui s'étendent à une distance plus ou moins considérable de leurs rivages; ce fait est incontestable; et tout ce qu'on peut dire sur l'élévation des caspiennes au-dessus des autres mers, ne saurait en altérer l'évidence. Peu à peu les méditerranées se formèrent aux dépens de l'Océan, et les caspiennes aux dépens des méditerranées; quelques caspiennes, à leur tour, se sont transformées en lacs, par suite de l'adoucissement graduel de leurs eaux sans cesse renouvelées par les rivières qui s'y perdaient.

Ces mers intérieures n'étant alimentées par aucun courant venant des bassins circonvoisins, tendent à disparaître assez promptement. Il en a existé un grand nombre qui se sont desséchées, comme le prouvent des traces palpables. Les déserts stériles, unis, imprégnés de sel, entièrement privés de cours d'eau douce, où le voyageur altéré ne trouve de loin en loin que des sources saumâtres et nauséabondes, et autour desquels s'étend une chaîne circulaire de hauteurs dépouillées, furent primitivement des caspiennes. Nous avons retrouvé en Espagne le lit de plusieurs de ces mers desséchées. Souvent, à l'endroit où la profondeur avait été la plus grande, il était resté de petits amas d'eau, dans lesquels le sel, accumulé depuis des siècles, se cristallise en été pour repasser à l'état liquide quand il est dissous par les grandes pluies. On remarque que les environs de ces espèces de puits, derniers vestiges de quelques grandes caspiennes, sont également imprégnés de particules salines qui brillent à la superficie du sol, et qu'ils ne produisent, même à une distance considérable des côtes, que des plantes marines. Un voyageur a vu jusqu'à des fucus vivants au centre de l'Aragon, dans un reste de caspienne. On reconnaît aussi des traces de la même nature dans cette partie de la Pologne où sont situées les mines de Willitska. On peut en dire autant, avec la même certitude, du grand désert de Sahara, au nord de l'Afrique; des parties du même continent au sud des montagnes de la Lune; de la région centrale de la presqu'île arabique, et enfin du milieu de la Perse, où la présence primitive de la mer est prouvée par l'existence d'un vaste désert salé à l'est de Téhéran. Il en est de même de l'Afghanistan, où l'on reconnaît des vestiges de mer dans le bassin de la rivière d'Helmend, qui, séparé de toute mer voisine par de grandes hauteurs, se jette dans un lac sans issue. Au centre de l'Asie, le désert de Cobi fut incontestablement une caspienne aussi vaste que notre Méditerranée; là, dans un espace immense remarquable par son aridité, on ne voit que de petites rivières, presque toutes saumâtres et sans embouchure, et des lacs médiocres qui baignent de loin en loin un sol essentiellement stérile. On peut supposer aussi qu'une caspienne exista dans la Songarie, où elle a formé les lacs Palkati, Alaktugul, Kurgha, Urjunaju et Saisans.

En Amérique, des restes de caspiennes ont été constatés par M. d'Orbigny dans la Patagonie, où il existe un grand nombre de salines naturelles, et où le sol est partout imprégné de sel. Tout se réunit pour démontrer le long séjour de la mer sur les parties aujourd'hui exondées de cette région du nouveau monde.

1. CASPIENNE PROPREMENT DITE.

Séparée de la mer Noire par les chaînes du Caucase, la Caspienne, plus longue que large, et d'une forme sinueuse, s'étend du trente-septième ou trente-huitième degré au quarante-septième de latitude nord. Sa plus grande largeur peut être estimée à cent trente lieues; elle se rétrécit beaucoup le long

de la province de Mazendéran, où elle n'a que quatre-vingt-dix lieues. Le Volga, qui, par ses alluvions successives, a formé le delta d'Astrakan, l'Oural, le Kour, l'Oxus, le Sydéris et le Macéras des anciens, viennent se perdre dans cette mer, dont ils diminuent graduellement la salure. On y trouve encore des phoques qui s'y sont tranquillement perpétués; mais on n'y rencontre plus de cétacés. Quant aux hydrophytes de la Caspienne, on ne les a pas encore observés. On ne connaît qu'un seul polypier flexible très-curieux, recueilli sur les côtes méridionales. Cette partie est généralement formée de falaises escarpées; dans une autre direction, les flots de cette mer intérieure couvraient autrefois une étendue beaucoup plus grande, qui n'offre aujourd'hui que des déserts sablonneux et salés.

II. MER D'ARAL.

Deux particularités dignes d'attention signalent cette caspienne, qui s'étend à l'est de la précédente, et qui reçoit le Sir et le Djihoun. D'abord on y trouve des phoques, ce qui atteste la jonction primitive avec une mer beaucoup plus considérable; en second lieu, on voit dans la partie méridionale d'innombrables petites îles qui tendent à en diminuer sensiblement l'étendue. Nul doute que la mer d'Aral n'ait communiqué autrefois avec la Caspienne proprement dite, et par celle-ci, peut-être, avec d'autres étendues d'eau bien plus importantes.

III. LAC BAIKAL.

Quoique nous ne sachions pas encore positivement si les eaux de ce lac, si peu connu, sont douces ou salées, néanmoins, comme les voyageurs y admettent l'existence des phoques, animaux qui ne vivent que dans l'eau de mer, nous nous croyons suffisamment autorisé à ranger ce bassin dans la catégorie des caspiennes. Il dut originairement s'étendre dans le bassin du Sélinga, dont il reçoit aujourd'hui les eaux. Il communique encore avec le Jeniseï par Irkutsk, où dut exister le détroit qui unissait cette caspienne à l'océan Arctique à l'époque où il couvrait la Sibérie.

IV. MER MORTE.

Le nom de *lac asphaltite*, donné à cette caspienne, vient-il de ce que des bitumes flottent à sa surface, ou de ce que, suivant les écritures, les villes de la Pentapole, brûlées par une pluie de matières combustibles, y furent englouties après leur destruction? C'est ce que nous ne chercherons pas à établir. Cette petite mer, longue de vingt-deux lieues environ du nord au sud, et large de trois ou quatre de l'est à l'ouest, ne mériterait, sous aucun rapport, la célébrité dont elle jouit, si des événements qui se rattachent à l'établissement du christianisme ne s'étaient passés sur ses tristes rivages. Le Jourdain, ce fleuve dont les eaux ont servi à baptiser les premiers chrétiens, et Jésus lui-même, n'est qu'un mince ruisseau auquel les voyageurs n'auraient fait aucune attention, si la poésie, venue au secours des livres sacrés, n'eût entouré ses bords d'un prestige qui ne s'est pas encore dissipé. Cette région est encore le domaine exclusif des poëtes et des pèlerins; car elle n'a été explorée par aucun homme capable d'en rapporter les objets propres à la faire connaître. Lorsqu'on en a rapporté de l'eau, ç'a été pour la livrer à la vénération des fidèles de l'Église catholique, et non pour la soumettre à l'analyse chimique; de sorte qu'on ignore encore la composition des eaux de la mer Morte et leur degré de salure. On ne pourrait se faire une idée des fables ridicules débitées sur cette mer fameuse; on a été jusqu'à dire que la femme de Loth, changée, comme on sait, en statue de sel, existait toujours sur ses rivages, et qu'on y trouvait encore des arbustes portant des pommes remplies des cendres de Sodome et de Gomorrhe. Ce qu'il y a de plus fâcheux que la propagation de ces

croyances grotesques, c'est l'ignorance où l'on est du côté positif de cette intéressante contrée. Ainsi on ne sait absolument rien ni des poissons, ni des hydrophytes de la mer Morte; les naturalistes ne savent même pas s'il y existe des coquilles. Il serait cependant du plus haut intérêt d'étudier les productions de cette caspienne, afin de pouvoir constater si elle offre des analogies avec la Méditerranée proprement dite, ou avec la Méditerranée érythréenne, ou enfin si elle a un caractère spécial.

M. Bory de Saint-Vincent, qui avait entrepris la description des *Iles de l'Océan et des Régions circumpolaires*, a été obligé d'interrompre son travail, par suite de sa nomination comme président de la commission scientifique d'Afrique. M. Frédéric Lacroix a bien voulu continuer la tâche qu'il avait commencée. C'est à lui que sont dues les monographies qu'on va lire sur quelques archipels océaniques et sur les régions polaires.

La division du présent volume comportant un grand nombre de matières, il est devenu nécessaire de supprimer quelques groupes d'îles que M. Bory de Saint-Vincent se proposait de faire entrer dans son travail. Mais le lecteur comprendra qu'il n'y a eu qu'un simple déplacement et qu'il trouvera la description des archipels en question réunie à celle des continents auxquels ces groupes se rattachent, soit au point de vue géographique, soit sous le rapport historique et politique. Ainsi les Açores, Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, l'Ascension, Sainte-Hélène, Tristan d'Acunha, Martin Vaz, les îles Bouvet et du prince Édouard, les Comores, les Séchelles et Socotora, ont été naturellement réunies à l'Afrique, à laquelle elles appartiennent plus spécialement. Quant aux Antilles, plusieurs considérations que le lecteur comprendra facilement exigeaient qu'on leur consacrât une notice à part. On leur a, en conséquence, réservé une place spéciale dans le dernier volume sur l'Amérique.

ILES DE L'OCÉAN.

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ÎLE DE FRANCE.

ILES ORCADES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Les Orcades forment un archipel d'une trentaine d'îles, situé entre le Pentland-Firth au midi, l'océan Deucalédonien ou Atlantique à l'ouest, et la mer du Nord au nord et à l'est. Elles gisent par 58° 42' et 59° 22' de latitude nord, et par 4° 35' et 5° 35' de longitude occidentale. Appelées *Orkney* par les Anglais, les Latins leur ont toujours donné le nom d'*Orcades*. On ignore l'étymologie de ce nom. Quelques-uns le font dériver d'*Orcas*, dont Ptolémée fait un promontoire du comté de Caithness sur la côte septentrionale de l'Écosse ; d'autres en rapportent l'origine à quelque colonie picte qui s'y établit dans les premiers temps de l'histoire moderne. Quant au nom anglais, on ne l'explique pas mieux. Ces îles sont situées dans la zone tempérée. Le plus long jour y est de dix-huit heures et quelques minutes; il fait si clair à minuit, dans la plus grande partie du mois de juin, qu'on peut, à cette heure, lire une lettre dans sa chambre. Cependant, comme le fait observer Wallace, il ne peut être vrai que du sommet de la montagne de Hoy, dans l'île de ce nom, on puisse apercevoir le disque du soleil à minuit, puisque, au mois de juin, le soleil est autant au-dessous de notre horizon qu'il est élevé au-dessus dans le mois de décembre. Bleau qui, le premier, avait avancé ce fait, avait pris sans doute pour le corps du soleil lui-même, son image réfractée à travers les vapeurs humides condensées à l'horizon.

Les Orcades peuvent être partagées en deux groupes, dont le premier, au nord, composé de seize îles et îlots, est séparé du second par les canaux, ou *firths*, de Westray et de Stromsay; l'autre, qui comprend le reste des terres, est séparé du comté de Caithness, en Écosse, par le firth de Pentland. Les nombreux détroits que forment ces îles entre elles occasionnent des courants rapides et dangereux qui augmentent l'action de la mer sur les côtes, et donnent à ces dernières les formes les plus irrégulières. Les côtes du Nord et de l'Est sont généralement belles; celles de l'Ouest, au contraire, se terminent en rochers escarpés, affectant les formes les plus bizarres. « Depuis Dungsby-head, les Orcades, dit Pennant, se rangent le long de l'horizon et présentent la plus charmante perspective. Quelques-unes d'elles sont assez voisines pour offrir la vue distincte des roches de ces promontoires aigus qui soutiennent tout le poids des vastes courants qui viennent de l'Atlantique. D'autres, en s'éloignant, s'effacent davantage, et présentent une belle dégradation successive de monts, que l'œil suit jusqu'aux plus reculés, et dont l'azur terne, se confondant avec celui des cieux, laisse à peine discerner leur élévation au-dessus de l'Océan. »

Avant de nous occuper plus particulièrement de ces îles, nous croyons devoir parler d'abord des mers qui les entourent, et surtout du firth de Pentland, dont la navigation est encore dangereuse aujourd'hui que les vaisseaux, mieux construits et mieux dirigés que ceux des anciens, triomphent plus aisément des difficultés que présentent les

vents et les courants. Les marées dans le firth de Pentland et dans le voisinage de l'île de Stroma, située à environ quatre myriamètres du rivage de Caithness en Écosse, présentent l'aspect le plus effrayant. Elles viennent du nord-ouest, tandis que le flux opposé, qui part de l'île Lewis, la plus septentrionale des Hébrides, se dirige du sud au nord, de sorte que la mer, qui court sur Stroma et sur Swina et Pictland, placées au milieu du courant, se divise et se brise avant d'y arriver. Les deux courants se confondent ensuite à quelque distance de l'extrémité opposée de Stroma, et n'en forment plus qu'un seul, dont la rapidité est de neuf nœuds à l'heure dans la haute mer et de trois à basse mer. Le choc de ces courants inverses exécute un mouvement circulaire, qui produit dans les fortes marées des tournants en forme de cloche renversée, dont le diamètre le plus large est d'environ un mètre. Ces tournants ne sont point stationnaires et n'ont pas de durée précise; ils se succèdent avec impétuosité, disséminés çà et là suivant l'endroit où se sont heurtés les courants qui les emportent et les reforment successivement. Peu dangereux pour les bâtiments, qu'ils peuvent quelquefois pourtant faire pirouetter, ils ne pardonnent point aux petites embarcations. Leur mouvement en spirale ne se faisant pas sentir bien loin de leur centre, les pêcheurs qui se trouvent inopinément dans leur dangereux voisinage se hâtent de jeter en avant un corps volumineux, dont la chute détermine aussitôt un nouveau tournant qui attire à lui et absorbe celui qu'ils redoutaient. Cependant, l'espace compris entre les courants déterminés par les marées reste complétement tranquille et comme stagnant. Ces espaces s'étendent quelquefois à trois ou quatre myriamètres en avant des différentes extrémités des îles situées dans le firth de Pentland ou à proximité, et offrent aux vaisseaux une sorte de refuge où ils attendent sans danger que la mer soit redevenue praticable.

Les tournants ou *swelchies* que nous venons de décrire ne sont pas le phénomène maritime le plus curieux à examiner, ni même le plus dangereux; celui que les Orcadiens nomment *roust* présente des effets encore plus extraordinaires. Pennant en donne la description suivante : « Un roc sous l'eau, près du confluent de ces rapides marées, présente un aspect formidable : le courant trouvant un obstacle, fond dessus avec furie, pénètre jusqu'au fond des eaux qu'il émeut, et en rapporte avec lui sable, coquilles, poissons, en un mot ce qu'il rencontre; et le tout, avec les chaloupes ou autres objets qui se trouvent là, est lancé en tourbillonnant du centre de l'éruption avec une incroyable vélocité; la surface troublée bout par gros bouillons, comme une grande chaudière, et fuit ensuite comme un trait avec une succession de tournants produits par les ébullitions successives. Ces tournants menacent du plus grand danger les petits bateaux, qui sont agités avec une telle violence, qu'alors même qu'ils ne sont pas culbutés, les hommes sont jetés à la mer, pour y périr sans ressource. C'est durant le reflux que les rousts sont le plus terribles; il en est de même quand le vent souffle de l'ouest, et cela dans le temps le plus calme; mais tant que dure le flux, on les passe sans danger. Les vaisseaux, dans un calme, ne courent jamais risque de toucher une île ou un rocher visible; lorsqu'ils enfilent un courant, ils sont toujours emportés rapidement, mais avec sûreté. »

Après les swelchies et les rousts viennent les wells ou puits, qui se forment dans les courants, encore plus nombreux et plus rapides, qui environnent la petite île de Swina, placée à environ sept mille quatre cent sept mètres au nord de Stroma. Ces wells présentent les mêmes phénomènes que les autres tournants, mais à un degré infiniment plus remarquable.

La multitude d'îles dont se compose l'archipel des Orcades, le peu de profondeur de la mer et l'irrégularité du fond (*), circonstances qui tendent à

(*) Vers le milieu du canal, entre Stroma

prouver que la portion sud de cet archipel n'a fait autrefois qu'une seule terre avec l'île Pomona ou Main-land, sont, sans contredit, la cause de la violence des marées dans ces parages, où la mer, resserrée, contrariée, voit accroître la force de ses courants en raison directe des obstacles qui leur sont opposés. Cela est si vrai, qu'au nord de l'île de Mainland les eaux se retrouvant au large, les marées ne sont plus aussi fortes et ne s'élèvent généralement, même durant les équinoxes, qu'à deux mètres cinq cent quatre-vingt-dix-huit millim.; les vents les plus impétueux ne les peuvent porter au delà de quatre mètres cinq cent cinquante millim.

Le groupe septentrional de l'archipel des Orcades se compose des îles suivantes, en commençant par le nord-est et en descendant au sud pour remonter au nord-ouest : North-Ronalshay; elle a trois milles de long sur un dans sa moyenne largeur. Le terrain en est bas et peu fertile. A son extrémité nord sont deux skerries ou rochers à fleur d'eau, l'un, au nord-est et nommé Seale, l'autre au nord-ouest, et connu sous la dénomination d'Altorf.

Sanday : sa forme est très-irrégulière, et sa côte, profondément coupée en plusieurs endroits, offre de bons ports. Sa longueur est de douze milles, et sa plus grande largeur, prise à la hauteur du bourg de Lady-Kirk, est de huit milles. Son terrain est sec et sablonneux. En face de son extrémité nord-ouest est la petite île de Reinabrakay.

Le Sanday-Sound sépare Sanday de Stromsay, qui n'a que six milles de longueur sur trois de largeur, et qui est fréquentée par les pêcheurs qui se rendent aux Shetland. Son port, nommé Holland, est en effet assez bon. Au nord est la petite île de Papa, qui n'a qu'un mille de long; au nord-ouest l'îlot de Nipe, et un peu au-dessous celui de Lingay. L'île d'Auskerry, longue à peine de deux milles sur un de largeur, et qui pourtant a un bourg, forme la pointe sud du triangle que nous avons décrit. Nous trouverons en remontant au nord-est Eday, qui a dix milles de long et cinq dans sa plus grande largeur : elle est complétement inculte. A sa pointe nord-est est la petite île du Calf of Eday. Deux autres plus importantes, et dont l'une se nomme Fayray, séparent Eday de Westray, qui a huit milles de long sur cinq de large. Cette île semble formée de deux îles allongées, dont la plus grande, allant en diagonale du nord à l'est, aurait été rattachée par sa pointe nord au centre de la moins grande, qui descend perpendiculairement du nord au sud. Elle est entourée de skerries et de quatre îlots, dont le premier est placé à l'ouest de sa pointe sud-est; le deuxième, à peu de distance au-dessus du premier et au nord; le troisième, en face de la pointe ou cap Nouphead, situé au centre de la côte occidentale, à l'opposite du point où, sur la côte est, vient se réunir la portion qui s'étend de nord en est; enfin, le quatrième îlot est jeté à l'est de la pointe septentrionale, dans le détroit de Saint-Boniface, qui sépare Westray de Papa-Westray. Très-fréquentée par les pêcheurs, qui forment d'ailleurs la presque totalité de sa population, Westray ne compte pas moins de quatre bourgs : Our-Lady (Notre-Dame) au nord, Pirwa au centre, Kroskirk au sud, et Rapness à l'autre extrémité sud-est.

Papa-Westray est, à l'ouest, la plus septentrionale des Orcades; elle est quelquefois nommée North-Fara, et a trois milles de long. Vers le milieu de sa côte orientale est placée la petite île de Hoy. Le canal qui sépare les deux îles a reçu le nom de Saint-Tredwell.

Le groupe méridional pourrait encore être subdivisé en trois portions, dont la première, au nord, comprendrait

et les côtes d'Écosse, on ne trouve que dix brasses de profondeur. Autour de cette île le plus bas fond est de dix-huit brasses. Les sondes varient autour des îles voisines de trois à quarante-six, quand la profondeur des eaux qui environnent l'ensemble des deux groupes n'est que de vingt-cinq brasses.

les îles entre Rowsay et Shapinshay; la seconde, au centre, Pomona et les îles et îlots situés dans les renfoncements de ses côtes; et la troisième, au midi, toutes celles renfermées dans le triangle formé par Hoy à l'ouest, Stroma au sud, et South-Ronalshay à l'est.

Nous avons eu déjà l'occasion de rapporter l'opinion de quelques géographes au sujet de l'ancienne union de toutes les îles composant ce groupe avec celle de Pomona, la plus grande de toutes; union qui aurait cessé par suite de commotions volcaniques survenues à une époque plus ou moins reculée. Nous sommes loin de repousser cette théorie que nous avons nous-même admise, notamment à propos de la Terre-du-Feu et des îles Malouines; nous ferons toutefois observer que ce sont là de ces moyens d'explication dont il ne faut pas abuser, sous peine de tomber dans d'inutiles banalités. En effet, il est certain que plus d'une contrée, tant de l'ancien que du nouveau monde, porte l'empreinte profonde de convulsions qui ont modifié sa forme, fait pénétrer la mer dans son intérieur, et isolé ainsi telle ou telle de ses parties; cependant ce n'est pas seulement aux feux volcaniques qu'il faut attribuer ces modifications, et la force des courants a suffi certainement pour produire à la longue des effets tout semblables. Nous ne discuterons donc pas la supposition d'une seule île formée jadis par l'ensemble des groupes dont nous allons essayer de décrire les différentes parties avec la même exactitude que nous l'avons fait pour le groupe septentrional, et en admettant la subdivision que nous en avons proposée, en portion septentrionale, portion centrale et portion méridionale.

Rowsay, la plus septentrionale des îles de la première portion, est située au sud de Westray-Firth : elle a huit milles de long sur six de large. Ses côtes sont peu accidentées. Sa partie nord est montagneuse et couverte de bruyères; le sud est bas et habité. Son sol, assez fertile, produit du blé, de l'orge et quelques légumes. Entre sa côte sud-ouest et la côte nord-ouest de Pomona est la petite île d'Inhallo; à l'est, et sur la même ligne que cette dernière, est celle de Wire, qui partage le courant qui vient de l'Atlantique. Le Wire-Sound, ou détroit de Wire, sépare Rowsay de l'île d'Eglesbay, qui a deux milles et demi de long; celle-ci est assez fertile, et a un bourg du même nom; au nord est un îlot nommé Killa, et à l'est deux autres îlots juxtaposés, et dont le plus considérable est désigné par le nom de *Green*. En redescendant au sud-ouest de ce dernier, on rencontre l'île de Gairsay avec un îlot presque adhérent à sa côte nord. Entre Gairsay et Shapinshay au sud-est sont deux ou trois îlots, que nous ne mentionnons que pour donner une idée de l'extrême fractionnement de ces terres. Shapinshay, la plus orientale de cette subdivision, est placée au sud de l'entrée du Stromsay-Firth : elle a six milles de long sur environ trois milles de large; elle est fort basse et couverte de bruyère. Elwick, son meilleur port, est placé dans un enfoncement ou espèce de golfe qui se trouve sur sa côte sud, en face de la petite île d'Elgar.

Pomona, dont nous avons fait la deuxième portion de notre subdivision du groupe méridional, Pomona, appelée aussi *Main-land* comme la principale des Shetland, a été désignée par quelques anciens géographes comme formant une espèce de continent. Sa forme est extrêmement irrégulière; ses côtes méridionales sont en général bordées de rochers, et son sol, bien que peu profond et reposant sur un lit de roche calcaire, est assez fertile. C'est dans cette île, et à l'endroit où deux golfes au nord et au midi s'avançant l'un vers l'autre produisent un étranglement qui partage presque l'île en deux parties, qu'est bâtie Kirkwall, le chef-lieu de toutes les Orcades. A l'extrémité sud-ouest de l'île est situé le bourg de Cairston, et à l'est de ce bourg sont deux grands lacs qui communiquent l'un avec l'autre et

avec la mer; ils sont indiqués dans la carte anglaise de Wallace sous le nom de *Slennes-Laugh*. L'île est sillonnée par plusieurs cours d'eau; mais aucun n'est assez fort pour mériter le nom de rivière. Dans ces cours d'eau cependant, ainsi que dans ceux que nous avons négligé de mentionner dans les autres îles, on pêche des truites délicates, et souvent du saumon, poisson d'ailleurs tellement commun dans les mers du nord de l'Écosse, que le peuple en fait sa principale nourriture, et que les domestiques mettent pour condition à leur engagement qu'on ne leur donnera du saumon que deux fois la semaine. Il est vrai que, depuis quelques années, les Anglais sont venus exploiter à leur tour cette branche de commerce, et que, sans diminuer sensiblement l'abondance de l'espèce, ils l'ont pourtant rendue plus rare sur les marchés à certaines époques. Ce détail aurait été mieux à sa place, peut-être, dans la partie de cette notice relative à l'histoire naturelle; on nous pardonnera cette sorte d'interversion, nécessitée par ce que nous avons dû dire des cours d'eau.

Kirkwall, bourg royal, est, ainsi que nous l'avons dit, la capitale des Orcades. Les Norwégiens, ses fondateurs, l'appelaient *Cracoviaca*. Elle est située dans une jolie anse, et son port est assez profond pour recevoir des navires de mille tonneaux. Ses trois cents maisons, couvertes en ardoises, sont répandues, en rues étroites, sur environ un tiers de lieue de longueur. Elle est le siége de toutes les autorités judiciaires et administratives du comté des Orcades. Ses édifices les plus remarquables sont la cathédrale, dédiée à saint Magnus, et le palais de l'évêque. Le premier de ces édifices, fondé par Rognwalld, en l'honneur de son cousin, est construit en forme de croix, d'après le système de tous les temples dits gothiques, et son clocher, haut de cent trente-deux pieds, contient un assortiment de cloches qui ne serait pas déplacé dans une église allemande. Le château qu'habitaient les anciens comtes des Orcades a dû être très-fort, et, à en juger par ses ruines, il a dû présenter un aspect majestueux. Il a probablement été construit par l'un des évêques du comté, car on aperçoit encore, sur une pierre scellée dans le mur de la façade, des armes surmontées d'une mitre. Les Anglais, du temps de Cromwell, ont construit au nord de la ville un fort entouré de fossés, et armé d'une batterie destinée à défendre l'entrée du port. Cette ville qui, entre autres établissements publics, possède une école de grammaire, a été érigée en bourg royal par les Norwégiens. En 1486, Jacques III d'Écosse octroya à ses habitants une charte confirmative de leurs anciens priviléges, en leur donnant droit de tenir cour de justice, de faire des ordonnances et des lois, d'élire tous les ans leurs magistrats, et d'avoir deux marchés, l'un deux fois par semaine, et l'autre trois fois par an, les assimilant, en un mot, sous tous les rapports, aux habitants des autres bourgs royaux. Un point fort remarquable, et qui peut servir à faire connaître l'esprit public des Orcadiens à cette époque, c'est que Jacques III leur accorda, toujours à titre de privilége, le droit de ne point envoyer de représentant au parlement, à moins que leurs propres intérêts ne leur fissent juger cette corvée indispensable. Il est à croire qu'une telle exemption ne viendrait aujourd'hui à l'esprit de personne pour être octroyée ni pour être sollicitée. Jacques V, en 1536, Charles II, en 1661, et le parlement d'Édimbourg, en 1670, confirmèrent ces priviléges. Kirkwall est administrée aujourd'hui, comme toutes les communes de l'Angleterre, par un prévôt, quatre baillis et un conseil municipal.

Il nous reste à décrire la troisième subdivision ou portion méridionale de l'archipel :

Hoy, la plus occidentale du groupe, s'étend du nord au sud en s'inclinant d'ouest en est sur une longueur de seize à dix-sept milles; sa plus grande largeur n'excède pas cinq milles. A son extrémité sud-est est une petite île nommée Waes, à laquelle elle

est réunie par un isthme de sable, visible dans les marées basses. Une grande partie de cette île est haute et montagneuse; son fameux pic nommé *Ward-Hill*, et qui sert de point de reconnaissance aux navigateurs, a, dit-on, près de cinq cent vingt-six mètres de haut. Au sommet de ce pic on aperçoit de loin, dans les mois de juin et de juillet, un point très-brillant, dont on a en vain cherché à expliquer la nature ou la cause. Le peuple pense que c'est une escarboucle enchantée : Wallace fait observer avec raison qu'il se pourrait que cette lueur ne fût que le résultat de la réflexion des rayons solaires par quelque filet d'eau qui suinte au haut du rocher. Au pied du promontoire Waes est la pierre nommée *dwartty-stone* (pierre naine) : elle a trente-quatre pieds de long sur dix-sept de large et huit de haut. Elle a été creusée de main d'homme, on ignore à quelle époque; sur l'un de ses grands côtés est une ouverture carrée d'environ soixante-six centimètres de haut, et qui sert d'entrée : elle est fermée par une pierre soigneusement ajustée. On trouve à l'intérieur, et pris dans le bloc même, un lit avec ses oreillers, où deux hommes se peuvent commodément étendre; un banc et un foyer, au-dessus duquel est pratiquée au travers de la pierre une ouverture pour donner passage à la fumée. On prétend que cette singulière retraite a servi d'habitation à un ermite. Vis-à-vis de la pointe nord-est de Hoy est la petite île de Gramsay, puis, sur la même ligne, un îlot, au dessous duquel on en trouve, au sud, un plus grand nommé *Cavay;* en descendant, on rencontre vers l'est l'île de Fairay, puis celle de Flott ou Flotay, qui a cinq milles de long sur trois de large : entre cette dernière et la pointe nord-est d'Hoy est Swinthay. Au sud-est de cette dernière est Swinay, et à l'est de ces trois îles s'étend South-Ronalshay, l'une des plus peuplées des Orcades : elle a environ six milles de long sur cinq de large. Elle produit de bons pâturages, et renferme un bourg nommé *Our-Lady* (Notre-Dame), comme le chef-lieu de l'île Westray. Vis-à-vis de la pointe nord-est de cette île gît, au milieu du canal de Water-Sound, le petit îlot de Lippa, et au-dessus l'île Burra, qui a trois milles de long sur un de large, et produit du blé, de l'orge et du bétail. Nous citerons, seulement pour mémoire, Munday à l'ouest de Burra, et Lamholm, au nord, dans le canal de Ham-Sound.

Les deux îles dont il nous reste à parler ne sont pas généralement considérées comme faisant partie de l'archipel des Orcades : nous croyons pourtant qu'on doit plutôt les y rattacher, surtout celle de Pictland, qu'à l'Écosse, à laquelle appartiennent d'ailleurs les Orcades. Pictland est située au midi de la partie sud de South-Ronalshay; dans son voisinage sont disséminés une quantité de ces redoutables skerries qui rendent ces parages si dangereux, et c'est dans les environs de Stroma que se font sentir les swelchies et les rousts dont nous avons parlé au commencement de cette notice.

Stroma, nommée *Ocetis* par Ptolémée, est située à environ deux milles du rivage du comté de Caithness, en Écosse, et n'a été célèbre autrefois qu'à cause de ses catacombes, où les corps se conservaient intacts pendant un nombre infini d'années. Ce lieu de sépulture existe encore sur une langue de terre qui s'avance dans les flots; mais les portes des cavernes ayant été détruites à la longue, et le bétail s'étant introduit dans ces lieux jusqu'alors respectés, les momies qui y étaient renfermées ont été mises en pièces. Ce coin de la petite île de Stroma ne jouit cependant pas seul de ce privilége, dont on retrouve même quelques exemples dans nos climats méridionaux : les habitants de la plupart des îles Orcades conservent, en effet, leurs viandes en les suspendant dans les cavernes du rivage. Ce phénomène est probablement dû, dit Pennant, à l'écume de la mer, qui, battant sans cesse les rochers du rivage, imprègne l'air d'un sel qui chasse les insectes et les détruit.

Le nom de *Thulé*, si célèbre dans l'antiquité, et surtout parmi les poëtes qui manquaient rarement à lui donner l'épithète d'*ultima*, pour exprimer qu'elle était la terre la plus reculée, ne s'est pas présenté sous notre plume dans la nomenclature, trop longue peut-être et quelque peu ennuyeuse, que nous venons de faire. Plusieurs géographes ont pourtant voulu reconnaître cette île, ou, pour parler plus justement, cette contrée dans l'une des Orcades; Wallace décide que, sans le moindre doute, les écrivains latins ont entendu désigner le nord de l'Écosse. Ce n'est point ici le lieu de discuter le mérite de ces opinions; nous renvoyons à la notice sur l'Islande ce que nous avons à dire de *Thulé*.

Climat et nature du sol. — Malgré la description poétique donnée par Pennant de l'aspect des Orcades, description que nous avons fidèlement conservée au commencement de cette notice, la surface de ces îles est très-inégale et d'un aspect triste. Le climat en est très-variable; les vents de sud-ouest et de sud-est y sont les plus fréquents et les plus violents : le premier est toujours accompagné de grandes pluies. Ceux de l'est et de l'ouest sont faibles et de courte durée; ceux du nord-ouest, du nord et du nord-est amènent un temps sec, serein, mais froid. Les pluies y sont fréquentes, surtout sur les côtes ouest : c'est une des causes qui font que la neige, apportée ordinairement par les vents du nord-ouest et du sud-est, ne séjourne que peu de jours sur la terre. Au milieu de juin, le vent du nord, accompagné de neige et de grêle, souffle et arrête la végétation pendant quinze jours ou trois semaines. La chaleur moyenne, dans les Orcades, est de +6° (Réaumur). Les plus longs jours et les plus longues nuits y sont de dix-huit heures un quart; et enfin, nous remarquerons que d'épais brouillards et des tempêtes incessantes rendent impossible toute communication avec l'Écosse durant une grande partie de l'hiver, saison pendant laquelle le tonnerre est le plus fréquent.

Le *grès pur* et le *grès brèche* forment la base du sol, qui, mélangé de sable, d'argile et de gravier, atteint rarement à plus de deux pieds de profondeur. On trouve dans les montagnes quelque peu de fer et quelque peu de plomb; mais il n'est point vrai qu'on y rencontre de l'argent et de l'étain. La chaux est au contraire commune dans un assez grand nombre de ces îles. On a calculé que moins du tiers de leur superficie est cultivé; cependant, et malgré le peu de progrès qu'y a fait l'agriculture, les récoltes en grains suffisent à la consommation. Les montagnes sont en partie couvertes par des bruyères; les vallées et les plaines offrent en revanche une végétation plus variée, sans être fort riche toutefois. A Yestnaby, vers l'ouest de Pomona, et près du lieu nommé la Maison de Skeil, est un pavé naturel très-extraordinaire, il consiste en pierres de différentes formes, ornées de signes ou figures; ces pierres reposent sur un lit d'argile rouge adossé à un rocher d'une grande hauteur; la longueur du pavé est d'un quart de mille sur environ vingt pieds de largeur. Ce qu'il y a de curieux, c'est que plusieurs de ces pierres ayant été déplacées, on a trouvé dessous les mêmes signes qui avaient étonné sur leur surface. Bien que cette chaussée soit placée sur un lieu assez élevé, elle est pourtant baignée par la mer dans les temps orageux, et on pourrait attribuer à l'action de celle-ci sur les surfaces molles du rocher les dessins dont nous parlons, si ces dessins n'étaient pas répétés dans des parties à l'abri de tout contact extérieur. Les habitants, peu soucieux de ces merveilles, emploient tout bonnement ces pierres à la construction de leurs cheminées.

HISTOIRE NATURELLE. — Le frêne, l'épine et le prunier, sont presque les seuls arbres des Orcades; encore n'y viennent-ils que dans des jardins entretenus à grands frais. A Kirkwall, il y a quelques cerisiers et quelques pommiers, mais leurs fruits ne mûrissent que rarement, et ces arbres

ne dépassent jamais, d'ailleurs, la hauteur des murs de clôture. L'île d'Hoy n'a d'autres arbrisseaux que le rosier sauvage, le genévrier, la fougère et le myrtillus. Il est difficile de s'expliquer pourquoi les Orcades sont si pauvres en arbres et arbustes, quand, en Norwége, et même plus au nord, on en trouve jusque sur les rochers baignés de tous côtés par la mer. Cette dernière circonstance contredit un peu, à notre avis, l'opinion qui attribue la stérilité des Orcades à la violence des vents qui, soulevant une pluie fine et balayant au loin l'eau de mer, détruit les principes de la végétation. Pinkerton fait remarquer, à ce sujet, que le bouleau, résistant à cette cause de destruction, il conviendrait d'en planter le long du littoral, pour abriter les autres arbres qu'on essayerait d'acclimater dans l'intérieur des terres. On trouve pourtant en mille endroits la preuve évidente que ces îles furent autrefois boisées, puisque souvent, après un violent orage, la pluie qui tombe alors par torrents met à découvert de vastes étendues remplies de débris de gros arbres, les uns dans la position où ils avaient crû, les autres couchés horizontalement, tous dans le même sens comme s'ils avaient été renversés du même choc, ce qui prouve que ces arbres n'ont pas été détruits par une force aussi lente que les brouillards de la mer. La grande quantité de tourbe qu'on exploite aux Orcades est encore un indice de la présence, à une époque reculée, d'arbres et de végétaux aujourd'hui perdus dans les sables.

Le catalogue dressé par Wallace ne donne que cent vingt-huit espèces de plantes. Nous croyons inutile de le reproduire. De toutes ces plantes, dont plusieurs ne se sont trouvées là que comme des échantillons de ce que pourrait produire le sol des Orcades, aucune ne saurait, pour l'utilité, être comparée au varech, ou goëmon, d'où on retire la soude à l'aide de la combustion. Cette industrie, pratiquée surtout depuis le dix-huitième siècle, occupe aujourd'hui près de trois mille personnes, et tous les ans on exporte environ deux mille cinq cents tonneaux de ce sel précieux.

Après un violent vent d'est, on trouve souvent parmi les plantes marines et dans les endroits qui regardent l'Océan occidental, ces phaseoli désignés sous le nom de fèves des Moluques. Un article des *Transactions philosophiques*, recueil des Mémoires de l'Académie des sciences de Londres, contient une explication très-plausible de la présence sur les côtes de l'Irlande, de l'Écosse et des Orcades, de ces plantes qui croissent dans les Indes occidentales; l'auteur l'attribue aux vents, et surtout aux courants.

La morue, l'églefin, le merlan, le maquereau, le turbot, la raie, le congre, la sole et même l'esturgeon, fréquentent les côtes de ces îles. La pêche du hareng, abandonnée autrefois, quoique ce poisson s'y trouve en grande abondance, et suivie avec activité par les Hollandais, a été reprise dans ces derniers temps et donne des résultats avantageux. On y voit aussi beaucoup de marsouins; le souffleur vit en grand nombre dans les mers environnantes. En 1691, près de Kairston, bourg à l'extrémité sud-ouest de Pomona, on en prit cent quatorze à la fois. Les skerries sont aussi à certain temps de l'année couverts de phoques; quelques baleines apparaissent de loin en loin; mais on trouve surtout beaucoup d'épaulards (espèce de cétacé connu sous le nom scientifique de *delphinus orca*).

Les coquillages mériteraient une énumération plus détaillée, moins à cause de la variété de leurs espèces que de celle de leurs genres. Wallace en a noté huit dans la seule espèce des buccins, trois dans chacune de celles des nérites et des trochites. Il a surtout appelé l'attention sur la grande huître commune; il en a vu de si larges, dit-il, qu'on ne pouvait les avaler qu'en les coupant en deux ou trois morceaux; mais, ajoute-t-il, les Orcadiens sont si négligents qu'ils ne se servent presque pas de la drague; la plupart s'en vont à marée

basse fouiller les rochers et en détacher les huîtres à la pointe du couteau.

Les oiseaux sont en plus grand nombre encore que les poissons. Nous nommerons d'abord parmi les espèces aquatiques : le cygne sauvage, qui pond dans certains lacs de Pomona ; le courlis, le pluvier vert, le bécasseau aux pieds rouges, le héron, le pingouin, le petit pingouin, oiseau rare dans le reste de la Grande-Bretagne, et qui fait son nid dans les trous des plus hauts précipices, et le cormoran. La plupart de ces oiseaux, toutes les *barnacles* ou maquereuses, tous les *cravans* ou oies nonnettes, se retirent au printemps dans des latitudes plus septentrionales ; tandis que le canard à queue d'hirondelle et celui à queue d'épingle viennent, au contraire, se réfugier, en hiver, dans les baies les plus abritées des Orcades. La litorne y fait peu de séjour ; elle se retire dès que le poisson, dont elle est avide, s'est éloigné des côtes. L'ortolan de neige est dans le même cas que le canard. Le hibou aux courtes oreilles, ou scop, fait son nid dans la terre, et, plus frileux encore, passe, aux approches de l'hiver, dans les parties méridionales de l'Angleterre. Le guillemot fou ne reste aussi aux Orcades que jusqu'au mois de novembre.

Une espèce d'aigle habite, par couples séparés, aussi bien que le faucon, les parties élevées des rochers. Il est le plus redoutable des oiseaux de proie qui fréquentent ces parages, qu'attriste encore le pétrel, ou oiseau des tempêtes, qui niche dans les interstices des pierres, rase les flots, et effraye, par sa présence de mauvais augure, le matelot superstitieux.

Le guillemot noir est particulier aux Orcades. Cet oiseau, comme le précédent, se loge dans une crevasse de rocher ; il y pond un œuf unique couleur d'olive sale, avec des taches rondes, olive plus foncé.

Enfin, le lyre, ou bec en ciseaux, dont la plume est un objet de commerce, aussi bien que sa chair, que l'on sale, se tapit dans la terre parmi les rochers de Hoy ou d'Edday.

Les Orcades possèdent aussi des oiseaux domestiques, tels que oies, poules et canards. On y chasse quelques coqs de bruyère et quelques bécasses.

Il y a beaucoup de porcs et de vaches. Ces dernières, quoique petites, sont bonnes laitières. Quant aux moutons, leur produit ne commence à être de quelque importance que depuis une vingtaine d'années. Les lapins s'y sont, de même que dans la Grande-Bretagne, multipliés d'une manière si prodigieuse, que leur peau seule constitue un article de commerce important. Les chevaux des Orcades, comme ceux des Shetland, ont acquis une certaine réputation, qui commence à pénétrer même en France, où ils ne sont encore cependant importés que comme objet de curiosité et de luxe : on les appelle shelties ou ponies. Ils sont petits, bien faits et vigoureux ; ils errent librement dans les pâturages pendant la belle saison, reconnaissent la voix de leur maître et lui obéissent parfaitement. Les quadrupèdes sauvages ne sont dans ces îles qu'au nombre de cinq espèces : la loutre, le rat brun, la souris commune, la musaraigne puante et la chauve-souris.

Le crapaud est le seul animal vénéneux que l'on y trouve.

Généalogie des Orcadiens. — Les premiers habitants ou possesseurs des Orcades furent les Pictes. On peut apporter à l'appui de cette opinion, et indépendamment des ruines auxquelles les Orcadiens se sont toujours accordés à assigner une origine pictique, la langue norse, qui a été parlée par le peuple jusque vers le milieu du dernier siècle, et qui a la plus grande affinité avec l'idiome gothique, peu different du teutonique que l'on croit avoir été employé par les Pictes. Ce peuple était originaire de la Germanie ; il venait des bords de la mer Baltique, du duché de Mecklembourg et de la Poméranie. Les Orcadiens justifient encore de nos jours la réputation de beauté et de vigueur dont jouissaient leurs ancêtres. L'époque à laquelle cette peuplade germaine descendit aux Or-

cades est à peu près inconnue. Quelques-uns la font remonter à l'an du monde 4867; d'autres pensent qu'ils n'y sont arrivés que beaucoup plus tard et du temps de Reuther, roi d'Écosse. Ils racontent ainsi cette émigration : Les Écossais étaient alors en proie à la guerre civile, et chacun des deux partis comptait dans ses rangs un nombre considérable de Pictes. Ceux de ces derniers qui combattaient sous les ordres de Géthus, leur roi, ayant été presque entièrement détruits, et une invasion des Bretons en Écosse leur faisant craindre de ne pouvoir résister à ce nouvel ennemi, ils se réfugièrent dans les parties les plus reculées du comté de Caithness, et de là passèrent aux Orcades. Le précis historique qui va suivre nous offrira l'occasion d'entrer dans de nouveaux détails à ce sujet. La rapide excursion que nous allons faire dans ces îles pour en signaler les principales antiquités, y constatera d'ailleurs la présence, à diverses époques, des Pictes, des Danois, des Bretons, et même des Romains.

Monuments antiques et curiosités. — Des anciens monuments qui restent, dit Pennant, plusieurs sont communs à la Scandinavie et aux anciens habitants de la Grande-Bretagne; d'autres paraissent propres à leurs conquérants du Nord (les Norwégiens). Parmi ces derniers sont les bâtiments circulaires nommés *Maisons des Pictes*, *Burghs* et *Duns*. Les premiers sont d'une date moderne, et doivent être rejetés comme n'ayant jamais été l'ouvrage des Pictes; les seconds sont certainement authentiques, et révèlent leurs fondateurs, qui leur donnaient le nom de *Borg*, défense ou forteresse, mot suéo-gothique. Les montagnards appliquent universellement à ces monuments le nom celtique de *Duns*, qui signifie une colline défendue par une tour; on ne les trouve que dans les contrées jadis assujetties à la couronne de Norwége. A quelques exceptions près, ils sont bâtis près de la mer et en vue l'un de l'autre, de sorte qu'un signal quelconque pouvait donner à toute heure avis du danger, et mettre les habitants à même de se prêter un secours mutuel. Dans les Shetland et les Orcades, on les appelle le plus souvent *Wart* ou *Ward-Hills* (montagnes gardées ou montagnes de garde); ce qui prouve qu'il y avait des garnisons. Un *wardmadher* ou guetteur, espèce de sentinelle, se tenait sur le sommet, et obligeait tous ceux qui s'approchaient à se nommer. Nous verrons, dans l'aperçu historique que nous donnerons ci-après, que le gakman était un officier de la même espèce que le wardmadher. Ces tours formant une espèce de chaîne le long du rivage des Orcades et des Shetland, tenaient les habitants en sujétion ; elles étaient commodément situées pour protéger le débarquement de leurs compatriotes, qui étaient toujours errants et occupés à des expéditions de pirates. On ne trouve de monuments norwégiens dans aucun autre pays, excepté en Scandinavie.

Ces tours se ressemblent toutes, elles ne varient que dans leur construction intérieure; seulement quelques-unes ont un mur ou une fortification de plus au dehors.

Les Romains n'ont visité ces îles que deux fois : la première, lorsqu'elles furent subjuguées par la flotte d'Agricola; la seconde, lorsque Honorius défit les Saxons dans les mers des Orcades. Une médaille de cuivre de Vespasien, portant une Judée vaincue sur le revers, a été trouvée dans la partie méridionale de Mainland, perdue là sûrement par les premiers envahisseurs, dont plusieurs avaient servi sous l'empereur que nous venons de nommer. Les seules antiquités qu'on ait trouvées dans ce lieu sont six pièces d'airain enveloppées dans des morceaux de peaux sans apprêt. On ne peut dire si elles ont appartenu à ceux qui ont occupé ce camp. Des pointes de flèches et des haches en pierre, des épées faites d'os de baleine, des grains de verre et d'autres antiquités doivent être attribués aux anciens habitants. Les cercles druidiques ne sont pas rares dans les Orcades; les plus beaux sont ceux qu'on trouve à Sten-

nis, dans Pomona. Au sud de la chaussée de pierres qui sert de port au lac, on voit une enceinte faite de pierres hautes de deux à trois mètres et larges de deux, presque toutes épaisses de trente-trois à soixante-six centimètres. Entre cette enceinte et le port sont deux pierres isolées de la même dimension, dont une est percée au centre. A un mille de l'autre côté du port, se trouve une autre enceinte de cent dix pas de diamètre, environnée, comme la première, de larges dalles dont quelques-unes sont renversées. Ces deux cercles sont entourés de fossés. A l'ouest et à l'est du dernier se trouvent deux tertres artificiels maintenant couverts de verdure ; on croit qu'ils ont servi de camp à deux armées ennemies; il est plus probable qu'ils ont été autrefois des lieux de sacrifices, et qu'ils servaient à recevoir les cendres des victimes. Boethius, dans la Vie de Mainus, roi d'Écosse, parle de ces pierres; il les appelle *temples des dieux*. On trouve aussi dans le pays des espèces d'obélisques, ou immenses pierres semblables à celles qui forment les enceintes, mais isolées les unes des autres ; on les considère comme ayant été élevées en mémoire de quelques fameuses batailles, ou comme servant de monuments funèbres. Les monuments de cette espèce les plus nombreux et les plus avérés sont les borrows. Les sables de Skail, dans Sandwich, dit Pennant, à qui nous empruntons une partie de ces détails archéologiques, sont remplis de borrows circulaires; quelques-uns sont en terre, d'autres sont de pierres recouvertes de terre. Dans les premiers on a trouvé un cercueil fait de six pierres plates. Ils sont trop courts pour recevoir un corps dans toute sa longueur. Les squelettes qu'ils contenaient sont couchés les genoux relevés contre la poitrine et les jambes repliées le long des cuisses à la manière de quelques tribus sauvages d'Amérique. Il y avait aux pieds de quelques-uns de ces squelettes, un coffre de joncs renfermant des os; dans d'autres on a trouvé une multitude de petits escargots. Y avaient-ils été placés, ou s'y étaient-ils logés par hasard? Comme on a découvert de semblables animaux dans le coffre qui renfermait l'ibis sacré, on peut supposer que la nation à laquelle appartenaient ces tumuli partageait la superstition des Égyptiens sur ce point. On a tiré d'un cercueil extrait d'un de ces borrows des cendres renfermées dans une urne ayant une pierre plate pour couvercle. Ce borrow, différent des autres, appartient à coup sûr à un autre siècle que les premiers. Les tumuli étaient des espèces de caveaux de famille; les cercueils y étaient généralement disposés sur deux rangées. On a cru reconnaître aussi à Skail, à Stromsay et Rowsay, des restes de sépultures romaines, mais cette origine nous semble très-contestable. Il n'en est pas de même des tombeaux danois découverts à Trasnabie, dans l'île de Westray. On a trouvé dans une de ces sépultures le squelette d'un homme: il tenait d'une main un sabre, et de l'autre une hache. Dans quelques autres on a constaté la présence d'ossements de chiens, qui auront été probablement ensevelis avec leurs maîtres.

Dans l'île de Rowsay est situé, entre deux montagnes, un endroit appelé le camp de Jupiter-Fring. Ce nom indique un événement remarquable qui s'est accompli là, et dont la mémoire ne s'est point conservée jusqu'à nous.

Population. — L'histoire de ces îles si peu connues parmi les nations du continent donne à penser qu'elles durent être beaucoup plus peuplées autrefois qu'elles ne le sont aujourd'hui; sur trente de quelque importance, vingt-six seulement sont habitées. Partagées en dix-sept paroisses, ressortissant à l'évêché de Kirkwall, leur population peut être ainsi estimée :

Cross et Burness	1,389
Dearness et Saint-André	1,335
Evie et Rendall	1,564
Firth et Stemness	1,186
Harray et Birsay	2,013
Holm	702
Hoy et Gramsay	410
Kirkwall	2,550
Lady-Kirk	803
Orphir	826

Rowsay et Eglishay..........	1,070
Shapinshay..................	730
South Ronaldshay............	1,954
Stromness et Sandwick.......	3,012
Stromsay et Eday............	887
Walls et Flotta.............	991
Westray et Papa-Westray.....	1,629
En tout....	23,051 hab.

partagés en trois classes : 1° les *seigneurs*, propriétaires de presque toutes les terres ; 2° les *marchands* et les *artisans ;* 3° les *fermiers* et les *laboureurs*, qui forment plus des huit dixièmes du nombre total (*).

Mœurs et usages. — Cette petite population, évidemment formée du mélange de plusieurs nations du nord de l'Europe, a, comme nous l'avons déjà remarqué, conservé plus soigneusement les caractères extérieurs de la race picte, qui semble en former ainsi la souche principale. Les Orcadiens, en effet, sont assez grands, robustes, et ont en général une physionomie agréable. Les femmes surtout sont très-jolies ; elles sont fécondes, et ont des enfants dans un âge très-avancé. En 1683, une femme de soixante-trois ans accoucha d'un garçon ; et, dans le siècle suivant, un des propriétaires du pays eut un fils à l'âge de cent ans, et vécut assez pour voir les enfants de ce fils. On attribue cette longévité à la salubrité de l'air et à la vie simple et frugale des Orcadiens. Ces deux points, il est vrai, sont fort contestés, le dernier surtout : les habitants de cet archipel consomment, en effet, une énorme quantité de bière forte ; il n'y a pas longtemps encore, ils jugeaient du degré de confiance que méritait un nouvel évêque par l'aplomb avec lequel il s'entonnait une énorme coupe remplie d'ale. Toutefois, il faut en convenir, un climat sombre, froid et humide, et une existence passée tout entière soit à la pêche dans des mers incessamment tourmentées, soit à la chasse, que les Orcadiens pratiquent, comme les habitants du Goze près de Malte, en se laissant glisser le long des rochers où s'abritent les oiseaux, d'autres circonstances non moins impérieuses et sur lesquelles nous ne pouvons ici nous étendre, comportent une hygiène qui serait fatale dans nos contrées et avec nos habitudes. La coupe de l'évêque ne vaut pas qu'on fasse le procès aux pêcheurs des Orcades, si l'on veut bien se reporter au temps où cette coutume a subsisté, et considérer que dans les pays les plus renommés pour la sobriété de leurs habitants, dans les montagnes de la Suisse par exemple, on peut citer des écarts tout aussi singuliers. Quant au climat, il est plus difficile de le défendre en présence du scorbut, de la consomption et des fièvres intermittentes : celles-ci sévissent chaque printemps. Malheureusement la médecine a de la peine à se mettre en crédit dans les Orcades ; le règne des charlatans y est encore dans toute sa splendeur, et celui des sorciers n'est pas près d'y finir. La cause de cette dernière disposition est dans l'esprit religieux des Orcadiens. En aucun autre lieu, peut-être, sans en excepter l'Espagne ni le Portugal, on ne trouve, toute proportion gardée, autant de chapelles et de fondations pieuses. L'église de ce pays, ainsi que celle des Shetland, était jadis sous la juridiction d'un même évêque. Ce diocèse était alors fort riche, l'évêque étant le seigneur temporel et le propriétaire de la presque totalité du sol. Mais à travers les révolutions sans nombre dont les Orcades furent le théâtre, cet état de choses changea, et la réformation acheva de ruiner le riche prélat. L'évêque, aujourd'hui presbytérien, ne tire guère plus de 10 à 15 mille francs de son siége.

En somme, de bien faibles traces des mœurs antiques se sont conservées parmi les Orcadiens ; ils semblent prendre à tâche d'imiter les habitudes des Écossais, leurs voisins et presque leurs frères, dont ils copient jusqu'à l'accent, au lieu de conserver celui qui aurait pu rappeler leur origine danoise ou norwégienne. Ils sont intelligents, polis, hospitaliers, et éminemment susceptibles d'être entièrement civilisés.

(*) *Encyclopædia Britannica.*

Industrie, commerce. — L'industrie s'alimente de quelques fabriques peu florissantes de gros draps, de bas et de couvertures de laine; les fabriques de toile et les filatures de lin sont plus importantes; mais, de toutes les industries, la plus productive est celle qui a pour objet l'extraction du sel de soude, et dont nous avons parlé à l'article de l'histoire naturelle. Les autres objets d'exportation consistent en bestiaux, porcs, beurre, suif, peaux, poisson salé, huile et plumes de lyre. On envoie aussi au marché de Londres pour environ 25,000 liv. de homards chaque année; mais la valeur de ces exportations, qui n'ont lieu que pour la Grande-Bretagne, et qui peuvent être estimées à un million, est à peu près balancée par celle des importations, qui se composent principalement de bois, fer, lin, tabac, savon, divers outils en fer, draps larges, toiles imprimées, et tissus de coton.

Histoire des Orcades. — Jean Bromton, dans sa Chronique du règne de Henri II, d'Angleterre, dit que Garguncius, fils de Bélin, roi de la Bretagne, trouva aux Orcades, à son retour de la Dacie, des Basques qui, venus d'Espagne, cherchaient des terres pour s'établir, et qu'il les envoya dans l'Hibernie, alors déserte, après leur avoir donné pour chefs quelques-uns de ses officiers. Ce Garguncius était neveu de Brennus, par qui Rome fut prise l'an 375 avant Jésus-Christ. Trithème, dans son Abrégé des chroniques, raconte que, 97 ans plus tard, un roi des Orcades déclara la guerre aux Sicambres ou Francs, à l'occasion d'une injure personnelle. Buchanan parle d'une descente que les Orcadiens auraient faite en Angleterre, sous la conduite de Bels, leur roi, et dans laquelle, repoussés par un roi d'Écosse, ils auraient péri jusqu'au dernier. Bels lui-même, désespéré du mauvais succès de son entreprise, se serait tué de sa propre main. La date de cet événement est fort incertaine; on ne peut cependant la fixer après la 12e année avant Jésus-Christ, ni avant la 29e. Saxon le grammairien rapporte encore une circonstance qui prouverait que les Orcades avaient déjà une importance véritable à l'époque de l'apparition du Christ. Hermann, dans son Tableau de la conversion des gentils, assure que saint Paul alla prêcher dans les Orcades. Eutrope, Orose et Bède prétendent que l'empereur Claude soumit les Orcades; mais cette assertion est réfutée par d'autres écrivains, et surtout par le silence de Tacite, qui dit expressément qu'avant l'arrivée d'Agrippa, l'an 81 du Christ, cette partie de la Grande-Bretagne était complétement inconnue aux Romains. Campden et Mercator affirment que, lors de la chute du pouvoir romain dans les Iles Britanniques, les Pictes s'emparèrent des Orcades. Cette opinion semble cependant moins probable que celle qui attribue à l'une des nombreuses nations gothiques la succession des Romains. En effet, Herrald, le premier comte des Orcades dont il soit fait mention, et qui vécut dans le même temps à peu près que le poëte Claudius, porte un nom goth et non picte. Bélim, roi d'une partie du Danemark, combattit et tua ce comte, dont il offrit les Etats à Thorstein, qui les refusa. Ils passèrent alors à un nommé Angantyr, à la condition d'une redevance annuelle. Les historiens font l'éloge de la prudence et de l'activité déployées par ce comte, tant pour le bien de ses sujets que pour celui des malheureux que la tempête jetait sur les côtes inhospitalières de ses îles. Il avait établi, sous le nom de *gackmann*, des sentinelles qui se tenaient sur le haut d'une tour placée près du rivage, et étaient chargées d'avertir toutes les fois que des embarcations demandaient du secours ou paraissaient en avoir besoin. Le gackmann était armé d'une énorme corne ou rython, qu'il vidait et remplissait sans cesse d'une liqueur fermentée qui l'empêchait de s'endormir ou de s'ennuyer. La charge de gackman était exercée dans le palais d'Angantyr par ses propres courtisans et à tour de rôle. Un jour qu'on l'avait confiée à un certain

Hallvadus, celui-ci aperçut un navire étranger, qui, dans l'état de délabrement le plus complet, ne pouvait atterrir. Ce navire portait Frithiof, fils de Thorstein, qui avait refusé la souveraineté des Orcades, et à la mémoire duquel Angantyr rendait, à cause de cela, un culte de pieuse reconnaissance. La réputation de bravoure et de force musculaire du jeune prince danois était déjà parvenue jusqu'aux Orcades; aussi lorsque le gackmann, jetant son rython par la fenêtre de la chambre où le comte était à table en ce moment, appela au secours des naufragés, ne manqua-t-il pas d'ajouter qu'il apercevait un homme qui apportait à terre, et un à un, ses compagnons sur ses épaules, et que cet homme ne pouvait être que Frithiof. Angantyr donna aussitôt l'ordre d'aller à leur rencontre, et, se rendant sur le rivage, il permit, pour s'assurer de l'identité de son nouvel hôte, que le plus redoutable des chefs de pirates qui l'entouraient provoquât au combat le jeune Danois exténué de fatigue : « Vos mentons barbus ne me font pas peur, répondit Frithiof, et je suis prêt à me mesurer seul contre dix d'entre vous. » Cette épreuve, tout à fait dans le goût des héros d'Homère, suffit au comte pour lui faire reconnaître le fils de son bienfaiteur; il l'accueillit avec les plus grands honneurs, le retint jusqu'à la belle saison, et ne le laissa repartir que comblé de présents pour lui et pour le roi de Danemark, leur commun suzerain.

Si le berceau des grandes nations reste couvert de voiles impénétrables, si la critique ne peut pas toujours réussir non-seulement à discerner la vérité sous le merveilleux dont chaque peuple aime à entourer son enfance, mais encore à préciser l'époque des faits les plus importants et les plus avérés, on conçoit que l'histoire des Orcades, dans ces temps reculés, n'est pas chose facile à écrire; ce n'est donc qu'en faisant toutes réserves que nous continuons notre analyse.

Vers l'an 617, les Orcades formaient de nouveau un royaume sous l'autorité de Ganbald, contemporain d'Edwin, roi du Northumberland. Plus tard, Ragnar Lodbrok, roi de Danemark, les soumettait, ou, pour mieux dire, les saccageait de nouveau et les donnait à son fils Fridless. Du temps d'Harald à la belle chevelure, vers 854, elles paraissent avoir été gouvernées par Kenneth II, roi d'Écosse. Ce point, fort peu important par lui-même, a été le sujet de longues discussions entre les infatigables savants du moyen âge, les uns prétendant que les Orcades ne pouvaient appartenir à l'Écosse, puisque l'Écosse elle-même était alors sous la domination de la Norwége; d'autres restreignant cette domination à quelques colonies envoyées par cette puissance sur les côtes de l'Irlande.

A partir d'Harald aux beaux cheveux, les faits deviennent plus distincts et les dates plus sûres. Lorsque ce souverain, pour obéir aux caprices de la jeune fille qui n'avait voulu accorder sa main qu'au maître de la Norwége entière, eut, de proche en proche, porté ses armes victorieuses jusqu'en Écosse, les Orcades, enveloppées dans cette longue série de conquêtes chantées par Horn Klors, changèrent encore une fois de maîtres. Le comte Rognvald, fils d'Eystein, avait perdu son fils dans un combat, et Harald, pour le récompenser de sa fidélité, et pour réparer autant qu'il était en lui cette perte cruelle, lui donna ces îles, libres de tout tribut et de toute redevance, sans autre charge, en un mot, que de relever directement de la couronne de Norwége. Rognvald céda bientôt son nouveau titre à son frère Sigurd, qui, ayant fait alliance avec Thorstein le Roux, soumit à son obéissance une partie de l'Écosse. Ici trouve place, à propos de la mort de ce comte, une de ces histoires que, malgré leur invraisemblance, il est bon de conserver, parce qu'elles peignent les mœurs de cette époque. Il y avait en Écosse un comte nommé Melbridge, surnommé la Grosse-Dent,

parce qu'il avait, en effet, une dent qui faisait saillie en dehors de ses lèvres. Une conférence avait été arrêtée entre ce seigneur et Sigurd. Chacun devait s'y rendre accompagné seulement de quarante cavaliers. Sigurd craignant que l'Écossais ne profitât de cette circonstance pour lui dresser un piége, et ne se fît suivre par un plus grand nombre d'hommes, imagina de placer deux cavaliers sur chaque cheval. Melbridge s'en aperçut : « Sigurd nous trompe, dit-il, je vois deux jambes pendues à chaque flanc de ses quarante chevaux. » Il était trop tard pour revenir sur ses pas, il exhorte seulement ses hommes à vendre chèrement leur vie et les dispose à tout événement. Sigurd voyant qu'il a été deviné, n'hésite plus : il fait mettre pied à terre à ses quarante fantassins chargés de le soutenir, et se précipite avec ses quarante cavaliers sur les Écossais, qui se font courageusement tuer jusqu'au dernier. La tête d'un ennemi a, chez toutes les nations à demi sauvages, été considérée comme le plus glorieux trophée; les Arabes n'ont pas encore, de nos jours, renoncé à parer de cette horrible dépouille le pommeau de leur selle; Sigurd attacha la tête de Melbridge à l'un de ses étriers; mais voilà qu'en voulant précipiter sa course et donner de l'éperon à son cheval, son talon se plante précisément dans cette énorme dent dont nous avons parlé. Le vénérable et docte Torfæus, à qui nous empruntons ce détail, ajoute sérieusement que cette dent, qui, comme toutes les dents humaines, portait avec elle un poison actif, donna presque subitement la mort au traître Sigurd, que sa généreuse indignation ne peut flétrir de termes assez forts.

Son fils Guttorm lui succéda. Ce Thorstein le Roux, qui l'avait aidé dans ses conquêtes, mérite d'arrêter un instant notre attention. Il était fils d'Olaf, roi de Dublin, et, en conséquence de cette royale origine, il avait lui-même érigé en royaume les terres qui lui étaient échues en Écosse. A peine Sigurd, son protecteur, était-il mort, que les Écossais, fatigués de son joug, conspirèrent contre lui et le tuèrent. A cette nouvelle, sa mère, qui se trouvait alors dans le comté de Kaithness, s'enfuit secrètement aux Orcades, où elle maria sa petite-fille à Dungas, comte de Kaithness. De cette union naquit Grelod, qui épousa dans la suite Thorfinn, le coupeur de têtes, l'un des comtes des Orcades. Andar était une femme d'un rare courage, et si ce qu'on raconte de ses derniers moments est vrai, elle était de beaucoup supérieure à son siècle. On dit que, sentant sa fin approcher, elle fit préparer un grand festin, auquel elle invita tous ses parents et tous ses amis, qu'elle en fit gaiement les honneurs, et, après avoir distribué à chacun d'eux un présent proportionné à sa dignité, les entretint de discours où la grâce s'alliait à la plus austère sagesse; puis les ayant assignés à trois jours pour une nouvelle fête, où devaient se régler ses funérailles, elle mourut paisiblement la nuit qui suivit cette dernière et solennelle entrevue.

Guttorm n'occupa qu'un an la place de son père Sigurd, et les Orcades revinrent, par droit de succession, au comte Rognvald, son oncle, qui déjà en avait refusé la souveraineté, et qui, voulant la céder de nouveau à son fils Hallad, désira toutefois que le roi de Danemark sanctionnât encore cette transmission. Dès qu'Hallad eut reçu l'investiture sollicitée en sa faveur, il se retira dans l'île de Rowsay, et là, caché comme dans une caverne, il s'endormit dans la mollesse et la débauche, laissant les pirates piller et ravager les autres îles, et ne s'en inquiétant pas plus que si ces îles ne lui eussent point appartenu. Il en vint à ce point d'avilissement, que, lassé des plaintes de ses malheureux vassaux, il aima mieux abdiquer que de se mesurer avec ses ennemis. Rentré en Danemark après cette lâcheté, il fut dégradé de sa noblesse, et traîna dans l'obscurité une existence ignominieuse.

Après le départ d'Hallad, deux pirates danois, Thorer Treskegg et Kalf

Scurfa, s'emparèrent des Orcades restées à la disposition du premier occupant. Dès que le vieux comte Rognvald apprit cette nouvelle, il assembla ses cinq autres fils, et après avoir maudit Hallad, qui venait de ternir l'honneur de sa famille, il leur demanda lequel d'entre eux se sentait le courage de réparer cet affront. Einar, le plus jeune de tous, et qu'il avait eu d'une concubine, fut cependant choisi par lui de préférence à deux autres de ses frères, comme étant celui qui, par sa naissance et ses dispositions, lui donnait le moins d'espérances pour soutenir en Norwége la gloire de son nom. Einar partit avec deux vaisseaux, et ayant rassemblé çà et là le plus de troupes possible, il aborda aux Orcades, attaqua les deux corsaires Thorer Treskegg et Kalf Scorfa, et les défit complétement. Ce comte reçut le surnom de Torf, parce qu'il enseigna le premier aux Orcadiens à extraire de la terre, comme il l'avait vu pratiquer en Écosse, la tourbe destinée à remplacer, pour le chauffage, le bois qui manque totalement dans ces îles. Harald vieillissait; ses fils, indignés de voir les provinces de la Norwége partagées, à leur détriment, entre ses vieux frères d'armes, résolurent de se faire leur part. L'un d'eux, Halfdann, tomba à l'improviste sur les Orcades, et força Torf-Einar à chercher un refuge en Écosse; mais celui-ci étant revenu en force, dès l'automne suivant, le défit à son tour, et, étant parvenu à s'en emparer, le pourfendit de sa propre main, s'il faut en croire Torfæus, qui ajoute qu'en manière d'actions de grâces Torf-Einar consacra à Odin les entrailles d'Halfdann. Ces atrocités se passaient vers l'an 893 de Jésus-Christ. Les frères d'Halfdann, déjà réconciliés avec Harald, brûlaient de punir Torf-Einar, dont eux-mêmes avaient tué le père; mais Harald les contint jusqu'à ce que, irrité lui-même par les poétiques bravades du comte des Orcades, le plus intrépide faiseur de ballades de son temps, il vînt lui demander raison du meurtre de son fils. Torf-Einar se sauva encore une fois en Écosse, d'où il traita de sa rançon et de celle de son comté moyennant soixante livres d'or. Son règne, dont les commencements avaient été si orageux, fut ensuite, pendant longues années, paisible, et même heureux. On ignore l'époque de sa mort.

Dans ces temps reculés, alors que le peuple n'étant compté pour rien, une nation se réduisait, en réalité, au plus ou moins grand nombre de petits souverains, alliés plutôt que feudataires d'un suzerain toujours inquiet pour son autorité, l'histoire de presque tous les règnes se ressemble, et, qu'il s'agisse d'un petit coin de terre ou d'un grand État, les enseignements à en tirer sont les mêmes. On nous pardonnera donc de traiter des faits et gestes des comtes des Orcades, avec la même gravité que Tacite racontant les gigantesques aberrations des maîtres de l'ancien monde. Harald aux beaux cheveux était mort, laissant deux fils, Eiric Blodox et Hacon. Héritier légitime du trône de Norwége, Eiric jugea inutile de se concilier l'affection de ses vassaux; Hacon, ainsi que cela s'est pratiqué de toute éternité parmi les chefs des branches cadettes, ne manqua pas de tenir une conduite toute contraire, de sorte que, quand son frère voulut le rappeler à ses devoirs, ce fut lui qui lui imposa silence et le força à se retirer en Angleterre. Arnkell et Erlend, fils de Torf-Einar, et qui paraissent avoir joui ensemble du comté des Orcades, restèrent presque seuls fidèles à la fortune d'Eiric, et l'accompagnèrent dans les nouveaux États que Adalstein lui céda dans le Northumberland, à la seule condition, aussitôt acceptée, d'embrasser le christianisme, lui et les siens (l'an 940 de Jésus-Christ). Ils se firent même tuer avec lui lorsque Edmond, successeur d'Adalstein, voulut recouvrer ce fief pour le donner à son tour à quelque nouvel ami. Cependant les Orcades ne paraissent pas être restées sans maître pendant l'absence des deux comtes dont il est parlé plus haut, puisque l'histoire rapporte qu'après leur mort et celle d'Eiric, arrivée en 941, la

veuve de ce dernier reçut, pour passer en Danemark, aide et assistance d'un Thorfinn Hausakliaf, comte des Orcades, au fils duquel (*) elle donna même sa fille en mariage. Ce Thorfinn est représenté comme un prince magnanime, un guerrier habile et valeureux, enfin comme un homme du plus haut mérite. Nous ne connaissons de lui que deux choses fort indifférentes pour sa gloire, à savoir : qu'il fut inhumé dans Rognvaldzeya, et qu'il laissa cinq fils : l'un, Arnfinn, épousa Ragnhild, fille d'Eiric de Norwége, femme sanguinaire qui devint successivement, et par l'assassinat, l'épouse et la veuve de deux frères et de l'un de leurs neveux. C'est à l'occasion de Lioth, son dernier époux, que l'Écosse exerça pour la première fois, par suite de l'anarchie de ces temps déplorables, le droit de suzeraineté sur les Orcades; droit que, plus tard, elle devait acquérir légitimement.

Sigurd, fils de Landon, remplaça dans la souveraineté des Orcades son père, le dernier des enfants de Thorfinn et la dernière victime de Ragnhild. Ce prince fut, sauf la différence du temps, un souverain aussi habile, un guerrier aussi intrépide et aussi heureux que celui qui le premier avait illustré ce nom. Indépendamment du comté de Kaithness, qu'il retenait en dépit de Kenneth III, roi d'Écosse, il paraît avoir été maître d'une partie de la Russie, de la Moravie et du Sunderland. Il envoyait, en outre, chaque année, une flotte ravager et piller les côtes d'Écosse et d'Irlande, et percevoir un tribut aux Hébrides. Ces expéditions n'étaient point alors considérées comme elles le furent quelques siècles plus tard; le plus hardi pillard était le plus respecté. L'histoire ancienne a cela de bon, qu'elle fait aimer le temps présent. Le règne de Sigurd II, fort mêlé d'incidents, ne présente que trois faits dignes de notre attention : il ressort du premier, relatif seulement à l'établissement d'une sorte de cour, que le blason était déjà en usage dans ces temps reculés; du second, que le christianisme ne dut pas à la vérité de ses dogmes son établissement dans les Orcades; voici en quels termes l'auteur de la *Saga Orkneyinga* raconte la conversion de Sigurd : « Le roi de Norwége Olaf, revenant d'une course, aborda aux Orcades, enleva le comte, qui n'avait en ce moment qu'un seul bâtiment retenu dans le port de Rowagg, et ne lui laissa la vie qu'à la condition de recevoir le baptême et de travailler à la conversion de tous les Orcadiens. Pour gage de la complète exécution de ce traité, Olaf emmena comme otage en Norwége Hvelp, fils de Sigurd. Mais celui-ci étant mort peu d'années après, son père refusa de se reconnaître plus longtemps le vassal d'Olaf. » Le troisième fait éclaircit un point d'histoire beaucoup plus important : provoqué au combat par un comte d'Écosse, qui assigna lui-même et sur ses propres domaines le terrain sur lequel se vida cette querelle, Sigurd fut obligé, pour se composer une armée, de rendre à tous les Orcadiens leurs terres précédemment engagées à leurs seigneurs particuliers, soit par suite d'emprunts, soit par suite de redevances non acquittées. « Ce qui prouve, dit Torfæus, que pas plus dans les Orcades qu'en Norwége et ailleurs, les princes ne pouvaient, suivant leur bon plaisir, forcer les citoyens à servir hors des frontières de leur patrie. »

Sigurd II mourut dans un combat auquel il était venu prendre part en Écosse, dans l'espérance d'ajouter de nouvelles terres à celles qu'il possédait déjà (1013). A la nouvelle de sa mort, ses trois fils Sumarlid, Brus et Einar, se partagèrent ses États. Thorfinn, le plus jeune, eut pour lui le comté de Kaithness et le Sunderland, dont Malcolm d'Écosse, son aïeul maternel, lui confirma la souveraineté. Ces princes différaient complétement de caractère : Einar, rude de langage, âpre de manières et laid de visage, ne rêvait que dangers à affronter, que grandes choses à accomplir. Brus, au

(*) Arnfinn qui plus tard succéda à son père.

contraire, était doux, facile, studieux et éloquent. Sumarlid lui ressemblait, il est vrai, en presque tous ces points, mais il mourut peu après ce partage, ne laissant point de postérité. Thorfinn réclama alors son tiers dans la possession des Orcades. Einar s'y refusa, en disant que la part qui lui avait été faite en Écosse valait mieux à elle seule que toutes les Orcades; et Brus, plus juste, s'étant empressé de mettre à la disposition de son jeune frère le tiers de ce qu'avait laissé Sumarlid, Einar s'en empara. Son esprit inquiet et aventureux ne lui permettait pas de laisser un moment de repos à ses sujets. Mais bientôt ceux-ci murmurèrent, et lui firent connaître par l'intermédiaire de Thorkell, l'un des principaux d'entre eux, que la famine se faisait déjà sentir à cause du manque de bras pour cultiver les terres; par suite de cette calamité, il allait leur devenir impossible de fournir aux levées qu'il ordonnait chaque année, pour guerroyer sans autre profit que des dépouilles dont lui seul se réservait la propriété. Le pouvoir des seigneurs sur leurs vassaux était bien exorbitant à cette époque, puisque nous ne voyons pas que ces représentations aient eu le moindre résultat. Nous trouvons, au contraire, qu'à quelques années de là, Thorfinn, toujours relégué en Écosse, ayant de nouveau réclamé son tiers dans la souveraineté des Orcades, le pacifique Brus, pour mettre fin à ces démêlés, et pour obtenir d'Einar qu'il accordât à Thorfinn sa part légitime, conclut avec son avare frère un arrangement par lequel il lui cédait ses propres domaines, sinon en toute propriété, du moins pour en jouir à titre d'usufruitier, jusqu'à ce que le décès de l'un des deux vînt rendre le survivant unique possesseur des fiefs ainsi réunis. Cet accord, par lequel Brus sacrifiait l'avenir de son fils à Einar qui n'avait point d'enfant, paraît aux historiens danois une preuve que les Orcades étaient un fief mâle qui ne passait point aux filles. Nous avons peine à nous rendre compte des motifs qui ont pu leur faire tirer de ce fait une telle conclusion, à moins que quelque autre clause de ce traité n'ait prévu que dans le cas où Einar, héritier de son frère, décéderait ne laissant que des filles, le fief passerait au fils de Brus. Quoi qu'il en soit de ce traité, nous verrons qu'il ne fut pas exécuté dans la suite sans de vives réclamations de la part de celui-là même dans l'intérêt de qui il avait été conclu. Ce Thorkell, qui s'était chargé de présenter à Einar les justes réclamations des Orcadiens, n'avait pas laissé d'être profondément blessé du peu de cas que son souverain avait fait de ses avis, et s'était depuis lors retiré en Écosse auprès de Thorfinn, qu'il avait surtout excité à réclamer son tiers. Ce motif de querelle lui échappa; alors il eut recours à la ruse: feignant d'avoir peur que la colère d'Einar ne l'atteignît en Écosse, il obtint de Thorfinn la permission de se rendre auprès d'Olaf, roi de Norwége; il eut à lutter contre les répugnances de ce monarque, qui regardait probablement en pitié les misérables discussions de deux princes pirates se disputant la jouissance de quelques rochers pauvres d'hommes et de productions; mais il intrigua avec tant d'adresse, qu'il décida le roi à se porter médiateur entre eux, quand il aurait pu intimer ses ordres à Einar et les lui faire exécuter. En conséquence, Olaf envoya un vaisseau à Thorfinn, en faveur de qui il avait été prévenu par Thorkell, et l'invita à se rendre auprès de lui. Thorfinn n'eut garde de refuser cet honneur, qui excita sans doute la jalousie de son sauvage frère. Ce n'était là pourtant que le prélude des grâces qu'Olaf voulait répandre sur lui, et le commencement de l'exécution du plan secrètement arrêté par Thorkell, qui faisait ainsi, et à leur insu, servir deux volontés de rois à ses projets de vengeance. L'année suivante, en effet, Olaf voulut faire rentrer lui-même Thorfinn dans le tiers de la souveraineté des Orcades. Einar s'émut, rassembla des troupes, fit mettre ses vaisseaux à la mer: c'était là que l'attendait Thorkell; mais le bon Brus, l'homme de la paix, intervint

de nouveau, et Einar, de son côté, réfléchissant aux forces que la Norwége pouvait en un instant diriger contre lui, feignit de consentir à une réconciliation, qui ne pouvait être franche ni d'un côté ni de l'autre. Des festins homériques furent échangés, et Olaf s'en retourna convaincu que sa présence avait suffi pour éteindre ce vaste incendie. Il n'en était rien. Einar n'avait pas été longtemps à s'apercevoir du rôle que s'était donné Thorkell; mais peu habile à dissimuler, il s'était facilement laissé deviner par celui-ci, qui comprit que le temps était venu où l'un des deux devait disparaître devant l'autre. Nous appelons l'attention sur cette partie de notre récit, que nous extrayons presque textuellement de Torfæus et de la Saga Orkneyinga; elle offre quelques détails de mœurs intéressants.

Einar avait à recevoir les premières civilités de Thorkell, car alors un souverain des Orcades savait gré à son vassal d'une invitation à dîner; celui-ci, qui avait fait de son mieux pour recevoir le comte, et qui devait le reconduire, le soir, à l'habitation particulière qu'il lui avait fait préparer, remarqua pourtant chez lui une certaine préoccupation de fâcheux augure. Il soupçonna qu'on pourrait bien avoir préparé quelque embuscade sur le chemin qu'il aurait à suivre pour rentrer chez lui. Il voulut s'en assurer. Traînant donc le temps en longueur, il dépêcha des éclaireurs, qui revinrent lui annoncer qu'en effet ils avaient découvert, en trois endroits différents, des soldats à l'affût. Il n'y avait plus à hésiter. Il fait secrètement et en toute hâte mander ses domestiques, ses fermiers, tout son monde, et, sous de futiles prétextes, il retient Einar, impatient de partir. La salle du repas était oblongue; aux deux extrémités étaient placées deux portes vis-à-vis l'une de l'autre, et le foyer était établi à terre au milieu de la pièce. Einar restait assis à la place d'honneur, pendant que Thorkell, feignant de soigner le feu ou de veiller au service, allait et venait par l'une et par l'autre porte afin de presser lui-même ses amis. Lorsque tout fut disposé, il rentra une dernière fois, suivi d'un Irlandais qui commença d'abord par fermer soigneusement la porte à laquelle veillaient les gardes d'Einar. Celui-ci demanda alors à Thorkell s'il était décidément prêt à partir; aussitôt, et pendant que Thorkell lui répondait qu'il était à ses ordres, l'Irlandais déchargea sur la tête du comte un coup d'épée qui l'envoya tomber la face au milieu du feu. Thorkell et les siens s'échappèrent en toute hâte et se réfugièrent encore auprès d'Olaf, qui ne leur fit pas plus mauvais accueil que si de telles façons d'agir avaient été la chose du monde la plus simple et la plus naturelle.

L'affaire du tiers réclamé par Thorfinn et arrangée par Brus fut de nouveau remise sur le tapis à la mort d'Einar. Brus, en effet, se fondant sur le traité dont nous avons parlé, commença par s'emparer des deux tiers dont son frère avait eu l'usufruit; mais Thorfinn, qui disait que Brus en aurait encore assez quand il ne lui resterait que son premier tiers, ne s'accommoda point de ce nouvel arrangement, et fit observer que le précédent traité n'avait pu préjudicier à ses droits à venir. Quand nous étions trois, disait-il, j'avais droit à un tiers; nous ne sommes plus que deux, la moitié me revient. Il avait raison, sans doute; mais Brus ne l'avait pas moins en lui répondant : Quand pour faire reconnaître ton droit je consentis à renoncer à l'exercice du mien, tout en prévoyant pourtant l'éventualité qui se présente aujourd'hui et dont tu me refuses le bénéfice, tu étais moins formaliste et ne regardais pas d'aussi près à la rigoureuse exactitude du partage de l'héritage de notre père. Thorfinn avait, on le voit, profité des leçons de Thorkell, et, certain d'être, en toute hypothèse, appuyé par le roi d'Écosse, son grand-pere, il ne se départait en rien de ses prétentions. Le bon Brus voyant qu'il en faudrait venir aux grands moyens, à la lutte à main armée, préféra tenter encore la voie des négociations; et, partageant

l'erreur de tous les hommes généreux, il se figura que le roi Olaf qui, dans une cause juste, avait donné à Thorfinn un appui si désintéressé contre Einar, ne manquerait pas de prendre encore en main la défense de la franchise et du dévouement contre l'ingratitude et la duplicité. Il alla donc l'invoquer à son tour. « Je suis prêt, lui dit Olaf, à considérer vos intérêts comme les miens, mais il est une petite formalité que je tiens à vous voir accomplir auparavant : les Orcades, comme vous savez, appartiennent aux rois de Norwége, qui les ont, suivant leur bon plaisir, données tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Je serais certainement enchanté de vous en confier également la moitié, pourvu que vous commenciez, ainsi que cela avait eu lieu pour votre père Sigurd, par me reconnaître pour votre suzerain. Je vous préviens, au surplus, que je n'aviserai pas moins au moyen de faire valoir mes droits, soit que vous acceptiez ma proposition, soit que vous la rejetiez. » Brus fut grandement surpris de cette déclaration; il y réfléchit longtemps, réclama les avis de tous ses conseillers; mais enfin se voyant, d'une part, menacé par son frère, aidé du roi d'Écosse, et par Olaf lui-même, s'il se montrait trop difficile; d'autre part, considérant qu'avec l'appui d'Olaf il recouvrerait toujours un pouvoir assuré, quoique moins grand, il se décida pour le parti le plus sûr, et promit tout ce que le roi voulut.

Thorfinn, cependant, dès qu'il avait appris la demande de son frère Brus, s'était hâté de l'imiter, se confiant dans les marques d'intérêt qu'Olaf lui avait autrefois données contre Einar. Olaf, enchanté de l'empressement que les deux frères mettaient à venir ainsi lui offrir d'eux-mêmes l'occasion de recouvrer le droit qu'une paisible transmission par héritage lui aurait fait perdre sur les Orcades, et comptant d'ailleurs avoir meilleur marché de lui, son ancien obligé, le mit bientôt au fait et de ses prétentions et des concessions déjà faites par Brus. Thorfinn était moins facile qu'il ne l'avait cru; il résista, disant que le roi d'Écosse aurait de meilleures raisons qu'Olaf pour réclamer la souveraineté qui lui avait été transmise, et que cependant il la lui refuserait. Le roi de Norwége menaça; alors Thorfinn, voulant gagner du temps, retourna dans ses États pour s'y mettre en défense. Mais Olaf lui déclara qu'il n'était pas besoin de tant de réflexions pour se déterminer à une chose juste et toute dans son intérêt; qu'il s'agissait, en un mot, de se décider ou d'entrer en hostilités avec son suzerain. Thorkell, qui était alors auprès de Thorfinn, lui conseilla de se résigner aux nécessités du moment, sauf à revenir plus tard sur ce qui aurait été l'ouvrage de la force. Thorfinn se décida en conséquence à suivre l'exemple de son frère. Olaf convoqua aussitôt une assemblée, en présence de laquelle, et après avoir reçu l'hommage des deux comtes, il les étonna par cette dernière déclaration : « Je garde pour moi le tiers laissé par Einar; je le garde en réparation du meurtre commis sur la personne de l'un de mes favoris, et je me réserve d'en faire don plus tard à qui bon me semblera; de plus, comtes, je vous ordonne de recevoir l'un et l'autre Thorkell dans votre grâce. »

Le dernier point était trop peu de chose en comparaison du premier, pour que Brus s'y refusât. Quant à Thorfinn, il était parti, impatient d'aller apprendre au roi d'Écosse, son beau-père, le guet-apens qu'on lui avait tendu. Brus, au contraire, mettait dans ses apprêts une sage lenteur; Olaf, satisfait de cette preuve de soumission, le fit appeler au moment de son embarquement, et lui dit : « C'est à vous que je donne le tiers que je me suis réservé; maître de presque toutes les Orcades, vous serez ainsi mieux en mesure de contenir votre frère, en qui j'ai peu de confiance. Vous me laisserez toutefois votre fils Rögnvald en otage, pour me répondre de la complète exécution de ma volonté souveraine. » Brus ne trouva rien que de très-naturel dans cette restriction, et, laissant son fils

en Norwége, il retourna chez lui, enchanté d'avoir, en dernière analyse, atteint le but de son voyage, c'est-à-dire, l'exécution du traité, origine de cette querelle.

Cet Olaf, qui déploya tant de ruse et d'habileté pour en venir à ses fins, a été depuis béatifié. Cette particularité n'est pas la moins curieuse de cette histoire.

Nous appellerons l'attention sur la nature et les effets du droit de suzeraineté, tel qu'il résulte du récit qu'on vient de lire : le fief, ou la terre, n'était pas donné *à une famille*, mais *à un homme*, et au décès de chaque donataire il retournait au donateur qui était libre de ne pas confirmer l'héritier dans la possession du fief, et pouvait le donner à un autre. Cette donation viagère, en outre, ou cette commission, n'entraînait pas seulement une simple prestation de foi et hommage; le fief restait toujours domaine utile du suzerain, puisque celui-ci était libre d'exiger du tenancier une redevance quelconque. Tel fut aussi en France le droit politique sous la première et une partie de la seconde race de nos rois, avec cette différence toutefois, qu'en France les souverains ne paraissent pas avoir toujours considéré les fiefs qu'ils distribuaient, comme faisant partie de leur *domaine utile*, c'est-à-dire, comme terres données moyennant une redevance pécuniaire. Plus tard, en France comme ailleurs, les fiefs, d'abord viagers, étaient devenus peu à peu héréditaires, et la royauté dut recommencer par la ruse et la force la lutte qu'elle avait, dans le principe, soutenue par la seule autorité de son bon vouloir contre des vassaux impatients du joug monarchique.

L'arrangement forcé dicté par le roi fut exécuté. Nous ne suivrons pas les deux frères dans leurs démêlés au sujet de la part qu'ils auraient dû prendre également à la défense générale des îles contre les incursions des pirates, démêlés qui furent enfin apaisés par Malcolm d'Écosse, auquel succéda peu de temps après Karl Hundason.

Le premier soin de ce nouveau roi fut d'exiger de Thorfinn, pour son comté de Kaithness, la redevance imposée à tous les autres fiefs, et Thorfinn ayant refusé de se soumettre à cette prétention, la guerre fut aussitôt déclarée de part et d'autre; elle fut longue, sanglante, et marquée par toutes les horreurs qui caractérisent les luttes de cette triste époque. Brus étant mort sur ces entrefaites, Thorfinn se trouva le seul maître des Orcades. Cependant la possession de ces îles n'était pas près de passer pleine et entière à un seul maître. Le fils que Brus avait laissé en otage à Olaf, Rögnvald, survint encore avec ses prétentions aux deux tiers possédés par son père (1035). L'histoire de Rögnvald occupe une large place dans les vieilles annales d'où nous exhumons cette notice. Nous en faisons grâce à nos lecteurs; il leur suffira sans doute de savoir que ce jeune prince s'était acquis l'amitié de Magnus, fils et successeur d'Olaf, en l'accompagnant dans ses guerres en Russie et en Suède, et en lui donnant des preuves éclatantes de son courage et de son dévouement. Aussi, lorsqu'il apprit la mort de son père Brus, obtint-il facilement de Magnus le titre de comte des Orcades et les secours nécessaires pour faire reconnaître ce titre par son oncle. Son arrivée mettait dans un grand embarras Thorfinn, alors en guerre avec les Hébridiens, ses anciens alliés. Aussi ne mit-il pas d'autre condition à ses restitutions que d'être fidèlement aidé et soutenu par son neveu, qui lui tint religieusement parole.

Ce bon accord ne dura que quelques années, et la question du double tiers donné à Brus par Olaf et réclamé par Rognvald fut encore la cause d'une guerre qui devait se terminer en 1046 par le meurtre de ce dernier. L'ouvrage que nous venons de citer raconte cette catastrophe à peu près en ces termes : Rögnvald était à Kyrkiovog et s'apprêtait à repasser dans la petite Papa. C'était peu de jours avant la fête de Noël. Tout son monde et lui-même étaient occupés à faire sécher dans des fours

le grain qu'il se proposait d'emporter pour passer l'hiver, lorsque, vers le soir, on vint lui annoncer que le village était cerné par des hommes en armes. Cette surprise avait été dirigée par le comte Thorfinn lui-même, qui donnait l'exemple à ses soldats en jetant sur les huttes de bois, dont se composait le village, des tisons enflammes. L'incendie fut bientôt assez fort pour ne pouvoir plus être éteint. Thorfinn, qui n'en voulait qu'à Rögnvald et à ses défenseurs, avait déjà accordé à presque tous les habitants du village la permission de fuir ce lieu de désolation, quand un jeune homme, vêtu d'une simple tunique, apparaît au bout d'une palissade, prend un élan vigoureux, franchit d'un bond un espace considérable, fuit et se perd bientôt dans l'obscurité. « — C'est Rögnvald, s'écrie Thorfinn ; Rögnvald seul est capable de tant d'audace et de courage. Qu'on le cherche partout et qu'on ne lui fasse point de grâce, quels que soient les trésors qu'il offre pour sa rançon. » Tous les rochers, toutes les broussailles, les moindres ravins de l'île avaient été minutieusement fouillés, et l'on n'était point parvenu à découvrir le prince, quand un soldat annonce que, du côté d'un bas-fond inaperçu jusqu'alors, il a cru entendre des hurlements plaintifs. Cet indice guide les assassins, qui découvrent en effet Rögnvald exténué, blessé, sans connaissance, et gardé par son pauvre chien. Tous deux furent impitoyablement massacrés.

Thorfinn était de nouveau seul maître des Orcades. De tous les partisans de Rögnvald, il n'avait épargné qu'un seul soldat qu'il avait chargé d'aller annoncer à Magnus la fin de son ami. Cette bravade imprudente faillit le perdre, car Magnus, qui avait su apprécier les grandes qualités du fils de Brus, s'empressa de conclure, pour le venger, un traité d'alliance avec Ulfsson, roi de Suède, qui partageait ses regrets et son indignation.

Despotes chez eux, les petits souverains de ce temps-là étaient, bien plus que ne sauraient être de nos jours les nations faibles, soumis à la nécessité de complaire à leurs voisins puissants. Les comtes des Orcades avaient beau joindre à leurs îles la possession de terres assez considérables, soit en Écosse, soit en Irlande, soit même dans le nord du continent, ils n'en étaient pas moins de très-petits seigneurs par rapport aux rois d'Écosse, de Norwége et de Danemark. On se ferait de très-fausses idées si, prenant à la lettre les paroles des historiens, on pensait que les flottes et les armées de ces petits princes ressemblaient aux flottes et aux armées que pouvaient réunir les souverains que nous venons de citer ; Thorfinn lui-même, qui, une fois unique possesseur des Orcades, tint, en réalité, peu de compte de l'hommage qu'il avait prêté au roi de Norwége, et paraît même n'avoir jamais payé de tribut ; Thorfinn, que les chroniqueurs représentent presque comme un homme de génie, ne fut, après tout, qu'un chef de pirates, plus souvent heureux dans ses excursions annuelles, mais non moins sauvage et non moins pauvre que ses devanciers. Il est vrai qu'il fit bâtir l'église où il fut enterré après un règne dont la fin fut aussi paisible que les commencements en avaient été orageux; mais nous ferons observer que la construction d'une église n'exigeait point alors les frais qu'elle nécessiterait aujourd'hui.

Le meurtre de Rögnvald avait, comme nous l'avons dit, péniblement affecté Magnus, roi de Norwége. Thorfinn, dans le but de prévenir les effets de la colère de ce souverain, se rendit auprès de lui, et réussit à capter sa confiance au point de devenir son conseiller le plus intime. Une imprudente réponse qui lui échappa en sa présence, au sujet de la mort de Rögnvald, dont venait lui demander compte le seul soldat qu'il eût laissé survivre au massacre de Kyrkiovog, lui fit cependant perdre le fruit de son habileté et le força à regagner précipitamment les Orcades. Mais Magnus étant venu à mourir à quelque temps de là, et Harald, son oncle, lui ayant succédé,

Thorfinn, qui se trouvait sans doute à l'étroit dans ses petites îles, se hâta d'accourir auprès de ce dernier qui n'avait point hérité des affections de son neveu comme de son royaume. Enfin, et peut-être est-ce là son plus grand titre à l'indulgence de ses patients chroniqueurs, ce remuant personnage poussa jusqu'à Rome, et se fit dévotement absoudre de ses péchés et de ses crimes. « Il en revint, dit Torfœus, beaucoup plus religieux, car il s'abstint dès lors de la piraterie. » Thorfinn mourut vers l'an 1064.

Paull et Erlend, ses fils, lui succédèrent conjointement. L'événement le plus important arrivé sous leur règne est la mort de Harald, roi de Norwége.

La discorde se mit pourtant entre ces deux princes, dont l'union avait été exemplaire jusque-là, et elle fut l'ouvrage de leurs enfants. Hacon, fils de Paull, se croyant bien supérieur à ses cousins, autant par la naissance de sa mère, fille de roi, que par ses qualités personnelles, ne souffrait qu'avec peine l'égalité dans laquelle on les maintenait tous vis-à-vis les uns des autres. Il se rend en Suède, y consulte un devin, dont les paroles ambiguës lui semblent promettre le pouvoir. Il va ensuite en Norwége, et là, apprenant que ses cousins sont tout-puissants aux Orcades, et que son père lui-même ne désire pas plus son retour que le peuple et la noblesse, il craint qu'on ne finisse par lui rendre impossible l'exécution de ses projets ambitieux. Il ne pouvait rien par lui-même; il engage donc Magnus (*) à tenter une expédition qui rendrait de nouveau la Norwége maîtresse des îles et des autres contrées que lui avait autrefois soumises Harald à la belle chevelure. Un tel conseil ne pouvait être que favorablement accueilli par Magnus; mais Hacon eut bientôt lieu de se repentir de sa perfidie. Magnus, en effet, passa dans les Orcades, et, après avoir envoyé prisonniers en Norwége Paull et Erlend, et inscrit au nombre de ses guerriers les enfants de ces comtes, et Hacon lui-même, il érigea en royaume, au profit de son fils Sigurd, les Orcades, auxquelles il joignit les Hébrides et toutes les îles situées le long des côtes de l'Écosse. Ce royaume ne subsista pourtant que du vivant de Magnus. Ce roi ayant été tué par trahison en Irlande, ses fils, qui lui succédèrent, rendirent les Orcades à Hacon, fils de Paull, et à Magnus, fils d'Erlend (1099). Hacon voulant à toute force régner seul, tua son cousin Magnus en 1110. Ce prince, bien que marié depuis dix ans, ne laissa point d'enfants. Les historiens content des merveilles au sujet de sa continence. Sa mère ayant obtenu la permission de le faire ensevelir dans l'église construite à Mainland par Thorfinn, son tombeau devint aussitôt célèbre par une infinité de miracles. Guillaume, premier évêque dont il soit fait mention dans les Orcades, et qui administra ce diocèse pendant soixante-six ans, fit tant, qu'en dépit de sa jalousie, il fallut bien que Hacon rendît hommage à la mémoire de son cousin, qui fut immédiatement béatifié; saint Magnus devint, dès lors, le patron des Orcades.

Après la mort de Magnus, Hacon avait réuni sous son pouvoir toutes les îles qui auparavant étaient partagées entre eux, et il exerça d'abord toute sorte de vexations contre les partisans de son cousin; mais rien ne changeait alors un homme, et surtout un souverain, comme un voyage en terre sainte ou seulement à Rome. Thorfinn avait déjà éprouvé les effets merveilleux de cette panacée morale; Hacon en voulut essayer aussi : il alla donc en pèlerinage à Rome d'abord, puis à Jérusalem; il se baigna dans les eaux du Jourdain, et revint, comme disent les moines, pénétré de la grâce de Dieu et tout disposé à faire le bonheur de ses sujets, qui pleurèrent sa mort.

Hacon était à peine enseveli, que la mésintelligence se mit entre ses deux

(*) Surnommé *aux pieds nus.*

fils, Paull le Silencieux et Harald l'Orateur. Ne pouvant régner de concert, ils s'entendirent pour se partager les terres de leur père. Les îles furent réparties avec assez de justice entre les deux princes; mais la protection du roi d'Écosse ayant fait adjuger le comté de Caithness à Harald, l'équilibre fut rompu, car celui-ci fut incontestablement le plus puissant. Il paraît même qu'Harald avait encore d'autres fiefs en Écosse. Pendant un séjour qu'il fit dans le Sudurland, un homme, nommé Slembi le Diacre, se rendit auprès de lui. Il était fils d'un prêtre norwégien, nommé Adalbrict, et de Thora, sœur de Sigridis, de laquelle Magnus aux pieds nus, roi de Norwége, avait eu Olaf devenu roi à son tour. Thora se vantait d'avoir eu Slembi du même Magnus. L'aventurier, tirant vanité du déshonneur de sa mère, et se fondant sur sa naissance illégitime pour réclamer le trône de Norwége, ne craignit pas de se présenter comme étant le fils de Magnus. A ce titre, il avait longtemps joui des plus grands honneurs à la cour du roi d'Écosse David. Arrivé auprès du comte Harald, et, bienvenu de lui, il l'accompagna dans les Orcades. Son arrivée réveilla les factions qui commençaient à s'assoupir, et les principaux d'entre les Orcadiens recommencèrent à se partager en deux camps ennemis. Parmi les conseillers intimes de Paull figuraient Sigurd de Vestnesia, mari d'Ingilbiorg, et Thorkell Sumarlid, agnat du comte saint Magnus. Ce dernier ne quittait pas le comte Paull, et cette assiduité lui avait mérité, comme à son bisaïeul, le tuteur du jeune comte Thorfinn, le surnom de *nourricier*. Thorkell était fort suspect aux partisans d'Harald, qui le disaient violemment irrité de la mort de Magnus, et disposé, pour le venger d'une manière éclatante, à détruire l'un par l'autre les enfants d'Hacon, le meurtrier. Harald chargea Slembi de l'en débarrasser. Paull, irrité, marcha aussitôt contre son frère. Les Orcadiens, prévoyant tous les malheurs qui résulteraient de cette collision, s'interposèrent à l'envi, et Paull se refusant à traiter avant que Harald lui eût livré tous ceux qui avaient trempé dans la mort de Thorkell, Slembi fut, comme de raison, sacrifié par Harald. Cet aventurier devait plus tard mourir dans les tortures, après avoir usurpé un instant la couronne de Norwége.

Ici nous avons encore à raconter une de ces traditions dont le caractère mystérieux cache les faits les plus positifs. Pour sceller leur réconciliation, Harald se préparait à donner à Paull son frère, et aux seigneurs des deux partis, un immense festin dans son habitation de Jorsiara. Sa mère et sa belle-mère Frakaurk l'aidaient dans les préparatifs de cette fête. Un jour que, dans une pièce reculée du palais, elles apprêtaient des ajustements de toilette, Harald survint, et, admirant une tunique de lin lamée d'or, qu'elles achevaient de préparer : « A qui donc destinez-vous, leur dit-il, ce magnifique vêtement? — A Paull votre frère, lui répondit Frakaurk. — Vraiment, reprit-il, vous ne vous donneriez pas tant de peine pour moi. » Et il se disposa à s'en couvrir. En vain sa mère voulut-elle le lui arracher des mains; en vain sa belle-mère se jeta-t-elle à ses genoux, lui avouant que cette tunique était empoisonnée, et qu'il mourrait s'il la revêtait; il n'écouta rien, et expira bientôt dans des douleurs atroces. Paull, se doutant bien que le poison qui venait de le délivrer de son frère lui avait été d'abord destiné, chassa des Orcades, dont la souveraineté lui appartenait dès lors sans contestation, sa mère, la belle-mère d'Harald, et toute leur famille. Elles se retirèrent dans le comté de Caithness, et de là en Écosse, où Frakaurk avait plusieurs terres. Elles emmenèrent avec elles quatre princes jeunes encore, et qui, plus tard, au rapport de quelques historiens, revendiquèrent successivement leurs droits sur les Orcades, mais qui ne paraissent cependant pas avoir troublé Paull, contre qui allait s'élever un compétiteur bien autrement dangereux.

Kalr, fils de Kalli et beau-frère de

saint Magnus, vivait retiré à Ogdum en Norwége, et n'avait jamais pensé à venir se fixer dans les Orcades. Kali, son fils, jeune homme doué des plus rares qualités, avait quinze ans lorsqu'il accompagna des marchands qui se rendaient avec une pacotille à la foire de Grimsbaer, en Angleterre. De tous les points de la Norwége, des Orcades, de l'Écosse et des Hébrides, on se dirigeait alors vers ce lieu de réunion. Kali y rencontra un certain Gilla Kristr, qui avait des prétentions à la couronne de Norwége, en qualité de fils de Magnus aux pieds nus, mais fils, à la vérité, inconnu. Ces deux jeunes gens excitèrent sans doute à l'envi leur folle ambition, et ne se séparèrent qu'après s'être promis de se prêter en toute circonstance un mutuel appui. Un an ou deux s'écoulèrent avant qu'ils eussent à se rappeler leur promesse. Dans cet intervalle cependant, Kali, à la suite d'aventures et de querelles personnelles beaucoup trop longues à raconter, avait appelé sur lui l'attention de Sigurd, roi de Norwége, qui lui donna en toute propriété la moitié des Orcades, et lui imposa l'obligation de quitter son nom pour prendre celui de Rögnvald, sous lequel il fut connu depuis. Cette investiture singulière, qui prouve combien les suzerains disposaient légèrement alors des terres de leurs grands vassaux, fut, avec la parenté de saint Magnus, le titre que nous verrons tout à l'heure invoqué par Rögnvald pour réclamer de Paull un partage auquel celui-ci dut se soumettre. Sigurd était mort; Magnus l'avait remplacé sur le trône de Norwége; le moment était venu pour Gilla Kristr, qui, de son côté, avait pris le nom d'Harald, fils de Magnus aux pieds nus, de faire valoir ses droits. Rögnvald fut sommé de lui prêter assistance; et, lorsque après une lutte de quatre ou cinq ans, l'Harald, faux ou vrai, se fut entièrement emparé du sceptre qu'il convoitait, il n'oublia point son ami : en sa qualité de suzerain, il lui confirma la donation que lui avait faite Sigurd. Kalr, le père de Rögnvald, ne se dissimulant point le peu de fond qu'il y avait à faire sur les droits de son fils, pensa qu'il importait d'user de ruse, sinon pour les faire reconnaître, du moins pour habituer les gens à les voir invoqués. Par son conseil, des ambassadeurs sont envoyés à Paull, pour l'inviter à se conformer aux volontés de deux souverains qui ont successivement donné à Rögnvald la moitié des Orcades; et comme le refus de ce comte avait été prévu, les ambassadeurs se rendent sans retard en Écosse, auprès de Frakaurk, que nous avons vue s'y retirer après l'empoisonnement d'Harald l'Orateur, et lui offrent, au nom de Rögnvald, l'autre moitié des Orcades si elle veut le seconder et l'aider à en chasser Paull. Cette proposition souriait trop à la haine de cette femme vindicative pour n'être pas favorablement accueillie. Ainsi, en même temps que le comte Paull apprenait que Rögnvald avait paru aux Shetland à la tête d'une flotte considérable, on lui annonçait que Frakaurk s'avançait d'un autre côté avec une flotte assemblée aux Hébrides. Il n'avait en ce moment que cinq bâtiments à sa disposition, et à peine assez de monde pour les gouverner et les défendre; il n'hésite cependant pas, et va droit à Frakaurk, l'attaque, la met en fuite, s'empare de plusieurs de ses navires, revient toucher aux Orcades et rembarque les troupes que, dans l'intervalle, ses vassaux ont rassemblées à la hâte; puis il court à Rögnvald, l'atteint avant qu'il se soit éloigné des Shetland, et, après un nouveau combat où lui et les siens font des prodiges de valeur, il anéantit la flotte de son compétiteur. Celui-ci, aussi actif que lui, réunit les débris de ses troupes, forme son armée sur le rivage, et invite son ennemi à venir tenter sur terre la fortune qui lui a été si favorable sur mer. Paull était trop prudent pour courir un danger aussi inutile; il revint aux Orcades rassurer ses amis, aviser au moyen de défendre ses îles, et préparer pour le printemps prochain une dernière descente aux Shetland. Son premier soin fut d'élever dans chaque île des tours de

bois, dont l'incendie pût servir de signal en cas de descente. La première fut construite dans l'île de Fridareya, la plus proche des Shetland. Il envoya ensuite Olaf, fils de Hrefr, prendre le commandement et la défense du comté de Caithness.

Tant de courage, tant de prévoyance ne servirent pourtant qu'à retarder, si nous en croyons Torfœus, la chute du malheureux Paull. Poursuivi par un ennemi jeune, audacieux, et par des femmes acharnées à sa perte, il succomba l'année suivante. Fait prisonnier dans les Shetland, et livré à Frakaurk qui l'abandonna à Marguerite (1137), cette sœur dénaturée, non contente d'insulter à son malheur par les paroles et les actes les plus outrageants, l'amena en Écosse; et, après lui avoir fait crever les yeux, le jeta dans un cachot, où il est probable qu'elle le laissa s'éteindre misérablement.

Rögnvald, que les historiens anglais nomment quelquefois Ronald, régnait depuis deux ans et sans partage sur les Orcades. Un jour qu'il célébrait une fête dans son château de Knarrarstad, on aperçut un bâtiment qui arrivait du côté de l'Écosse. Le comte, ses courtisans, et parmi eux Rolfr, son confesseur, virent quinze ou seize hommes en sortir et se diriger vers eux. A leur tête marchait un homme revêtu d'une longue robe bleue, la tête couverte d'un bonnet qui cachait sa chevelure, la partie inférieure du visage entièrement rasée, mais portant des moustaches qui descendaient jusqu'au-dessous du menton. Chacun s'étonnait de ce costume singulier; mais Rolfr les tira d'incertitude, en leur annonçant que celui qui s'avançait était Jon, évêque d'Atjoklis en Écosse. Un évêque était à cette époque, une puissance qui ne se dérangeait pas facilement, et pour l'unique plaisir de visiter ses ouailles ou ses confrères. Rögnvald le savait, et à coup sûr, tout en allant dévotement à la rencontre de l'évêque, il dut faire plus d'une fâcheuse réflexion. Jon le laissa pourtant plusieurs jours dans l'attente, et ce ne fut qu'après être allé chercher Guillaume, évêque de Eigilsey, que, se sentant mieux appuyé, il osa s'acquitter de son message. Il s'agissait d'un nouveau partage des Orcades. Nous allons essayer d'exposer cette affaire le plus clairement possible.

Marguerite, fille d'Hacon et épouse du comte écossais Maddad, Marguerite, qui avait été si cruelle envers son malheureux frère Paull devenu son prisonnier, avait un fils encore enfant et nommé Harald. Il paraît que pour s'assurer l'appui de Maddad, de Frakaurk, de Marguerite et de tous leurs partisans, Rögnvald, au temps de sa lutte contre Paull, avait promis non-seulement de dédier une église à saint Magnus, mais encore de partager avec Harald le comté des Orcades. Or, saint Magnus avait bien vu s'élever un temple sous son invocation : ceci n'ôtait rien au pouvoir du comte vainqueur; mais Harald avait été complétement oublié. D'un autre côté, ce jeune prince avait, disait-on, des droits plus positifs encore à faire valoir : son oncle Paull, avant de mourir, lui avait rendu verbalement la portion des Orcades à laquelle il pouvait prétendre comme descendant, par sa mère, de Hacon, père de Paull et de Harald l'Orateur; et c'étaient précisément ces droits et cette vieille promesse que venait rappeler le digne évêque Jon, assisté de son confrère Guillaume, et appuyé au besoin par des seigneurs écossais qui avaient plus ou moins pris part aux complots tramés entre Rögnvald et Frakaurk contre le comte Paull. Rögnvald, toute réflexion faite, jugea que Harald, encore enfant, ne pourrait le gêner beaucoup dans l'exercice de son pouvoir, et qu'au contraire, un refus de satisfaire à ses prétentions entraînerait une nouvelle guerre. Il céda donc, et le jeune Harald, accompagné de Thorbiorn Klerk, son maître et son tuteur, vint, l'année suivante, prendre possession de la moitié du comté des Orcades.

L'empire romain, à sa décadence, ne vit pas de plus nombreux compétiteurs se disputer et se partager ses provinces. En l'an 1149, Rögnvald se vit encore l'objet d'un message venu

du dehors; mais celui-ci n'avait rien que d'honorable et de rassurant. Eistein-Ings et Sigurd-Bronchs se partageaient alors le trône de Norwége. Rögnvald avait dû se faire une certaine réputation de puissance et de sagesse, puisque les conseillers de ces jeunes souverains les engagèrent à inviter le comte à se rendre à leur cour. Il n'était plus question de suzeraineté à exercer de la part de la Norwége; c'était seulement deux grands rois faisant à un petit souverain l'honneur de s'occuper de lui. Rögnvald partit, et Harald, âgé de dix-sept ans, l'accompagna. Ils trouvèrent à cette cour un jeune et noble guerrier, Endrid-Jungs, qui arrivait de Constantinople, où il avait passé plusieurs années au service de l'empereur Emmanuel Comnène. On ne se lassait point de l'entendre raconter les miracles de splendeur et de puissance des empereurs d'Orient, si bien que Rögnvald, qui le ramenait sans cesse sur ce sujet favori, se décida à aller s'assurer par ses propres yeux de la vérité de ce qu'il entendait. Pareille curiosité s'empara de plusieurs seigneurs norwégiens, et une sorte de caravane maritime fut organisée pour la saison suivante. Le voyage débuta mal : une tempête dispersa de trop faibles embarcations, et ce fut à grand'-peine, et non sans avoir perdu tout ce qu'il avait emporté de richesses avec lui, que Rögnvald regagna les Orcades. L'année suivante cependant il se remit courageusement en route; cette fois ce ne fut plus Constantinople qu'il prit pour but de son voyage, mais Jérusalem. Aujourd'hui que les nations tendent à se mêler de plus en plus, et que les voyages ne sont que des visites à des frères plus ou moins éloignés, on est moins frappé qu'on ne le fut à cette époque du mouvement qui poussa l'Occident vers l'Orient. Les uns n'y ont vu qu'un excès de ferveur religieuse, d'autres en ont fait honneur à la politique romaine. Sans nier ni l'une ni l'autre de ces causes, nous pensons qu'il en est une autre non moins puissante : c'est un vague désir de connaître, quand rien de nouveau ne restait à explorer autour de soi. L'histoire ne dit pas que Rögnvald se soit fort préoccupé des intérêts du catholicisme ni de ceux de la cour de Rome; il voulut en même temps voir du pays et faire ses dévotions.

Nous ne le suivrons point dans son voyage, que nous soupçonnons fort les chroniqueurs d'avoir quelque peu arrangé à leur fantaisie; nous dirons seulement qu'après être allé à Jérusalem, et de là à Constantinople par mer, Rögnvald gagna Rome, où il ne paraît pas qu'il ait songé à aller se présenter au pape; puis il revint en Norwége par terre.

Il trouva, à son retour, bien du changement dans les affaires des Orcades: Eistein, l'un des deux rois de Norwége qui les avaient si amicalement accueillis lui et Harald, son copartageant dans la souveraineté des Orcades, s'était, on ne sait trop pourquoi, brouillé avec ce jeune prince, l'avait attaqué à l'improviste, s'était emparé de sa personne, et lui avait imposé pour rançon la condition de se reconnaître son feudataire. D'un autre côté, Malcolm, roi d'Écosse, donnait un nouveau maître à ces pauvres Orcades, si incessamment disputées et partagées. Ce nouveau maître était Erland, fils d'Harald l'Orateur, qui certes avait au fond beaucoup plus de droits au comté qu'Harald et que Rögnvald. Ce dernier, à son retour, étourdi du tumulte de toutes ces prétentions, fit à tout hasard alliance avec Erland, qui lui semblait le plus solidement appuyé; mais, réfléchissant bientôt que la conduite d'Erland en cette circonstance pouvait bien n'être pas sans reproche, puisque rien n'annonçait qu'il dût être le plus fort, il l'abandonna pour se réunir de nouveau à Harald, qui feignit de ne pas s'apercevoir de ces évolutions intéressées. Après bien des combats suivis de fortunes diverses, ils s'emparent enfin du comte Erland et le tuent. Svein, le moteur de toute cette guerre, Svein, qui ne pouvait pardonner à Harald de l'avoir exilé de ses domaines lui et sa famille, parce que Gunnius, son frère, avait été l'amant heureux de cette Marguerite dont nous avons si souvent parlé déjà, et qui était la mère du jeune comte;

Svein, qui tenait encore la campagne après la mort d'Erland, était un homme trop supérieur à Harald pour que Rögnvald ne fût pas en secret porté à une certaine indulgence pour lui. Il n'épargna donc rien pour les remettre d'accord ; mais en bonne politique, c'était du côté de Svein qu'étaient les torts, et tout en le condamnant à payer aux deux souverains des Orcades une forte amende, il s'empressa de lui remettre la part qui, à ce titre, lui revenait à lui-même.

Cette querelle ne finit pourtant pas là : on se brouilla de nouveau, on batailla encore, mais en définitive Svein et Harald firent une bonne fois la paix. Rögnvald touchait au terme de sa carrière ; un assassinat devait la finir. Thorbiorn Klerk, que nous avons vu arriver dans les Orcades à la suite du jeune Harald, et en qualité de son mentor, en avait toujours voulu à Rögnvald de ne s'être pas laissé placer aussi sous sa tutelle. Une autre circonstance plus récente avait encore animé son ressentiment : il avait osé, malgré les ordres de Rögnvald, violer un lieu d'asile, une église, et y donner la mort à Thorarini, son ennemi ; et Rögnvald l'avait chassé des Orcades. Un jour que le comte était à la chasse dans le comté de Caithness, Thorbiorn lui dresse une embuscade, et l'égorge avec cinq cavaliers qui l'accompagnaient (20 août 1159).

Nous nous sommes à dessein étendu sur le règne de Rögnvald, parce qu'aucun autre ne présente une plus nombreuse série de faits capables de bien faire comprendre ce qu'était, non pas seulement le gouvernement des Orcades et la politique de leurs comtes au moyen âge, mais encore le gouvernement et la politique de tous les États grands et petits. Le gouvernement des peuples n'étant alors basé sur aucun principe, le pouvoir et les institutions variaient suivant chaque nouveau chef : forts avec celui-ci, faibles avec celui-là. Rien n'était précis, déterminé, encore moins reconnu ; une terre était un héritage que des collatéraux pouvaient disputer aux descendants en ligne directe ; l'essentiel était d'être assez fort pour oser l'entreprendre et pouvoir réussir. Notons, toutefois, en passant, qu'au fond de cette anarchie vivait déjà une pensée juste et féconde : l'usurpation sentait qu'elle ne se suffisait pas à elle-même, et elle demandait chaque fois à la nation assemblée de sanctionner son succès.

Rögnvald, aussi infatigable poëte que bon guerrier, ne laissa pas passer le moindre des événements sans le célébrer dans ses chants, qui sont parvenus par lambeaux jusqu'à nous. C'était sans contredit l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Il partage avec Magnus l'honneur de pouvoir figurer sur le calendrier romain.

Harald succéda de plein droit à Rögnvald, et réunit toutes les Orcades sous son autorité. Svein, avec qui il avait été si longtemps en guerre, et que Rögnvald avait en dernier lieu réconcilié avec lui, était le plus redoutable pirate qui fût encore sorti des Orcades. Il fut enfin tué en Irlande par les habitants de Dublin, au moment où il se présentait pour prendre possession de cette ville. Tout semblait promettre à Harald un règne paisible. Il était encore dans la joie du second mariage qu'il venait de contracter avec la fille du comte de Moravie, lorsqu'il reçut la nouvelle que Magnus, fils d'Erling-Skack et neveu par les femmes de Sigurd le Hiérosolymite, lui préparait de nouveaux embarras. Harald, fils d'Eiric-Slagbrellr, et neveu du dernier comte Rögnvald, était venu réclamer de ce roi la moitié des Orcades et le titre de comte qui avait appartenu à son grand-père ; et Magnus avait accédé à sa demande. Harald, que nous nommerons *le jeune*, pour le distinguer de l'ancien associé de Rögnvald, que nous distinguerons par l'épithète d'*ancien*, s'était ensuite rendu auprès de Guillaume, roi d'Écosse, pour en obtenir pareillement et au même titre, l'investiture de la moitié du comté de Caithness ; et Guillaume s'était montré aussi facile que Magnus. Ce n'était là que le renouvellement de ce qui avait déjà eu lieu si

souvent, et la preuve que les rois de Norwége pouvaient bien quelquefois ne pas invoquer leur droit de suzeraineté, mais non jamais l'oublier entièrement.

Nous ne suivrons plus pas à pas les faits et gestes des comtes des Orcades; les mœurs restant toujours les mêmes, nous ne ferions que répéter, sous d'autres noms, et en d'autres termes seulement, les mêmes intrigues, les mêmes combats et les mêmes résultats obtenus par la victoire. Les forces militaires des Orcades, et par conséquent la population de ces îles s'étaient cependant accrues, puisque après les guerres d'Harald le jeune et sa mort, nous trouvons dans les historiens qu'Harald le vieux put mettre en campagne sept mille fantassins et un corps de cavalerie. Il est vrai que cette petite armée, destinée à combattre Guillaume d'Écosse, qui s'obstinait à réclamer le Caithness, fut détruite par lui aussitôt qu'elle se montra, en 1197. Les Caithnésiens s'étant révoltés de nouveau sous la conduite de Roderick et de Thorfinn, fils d'Harald l'ancien, Guillaume alla à la rencontre de leur armée et la défit près d'Inverness. Roderick mourut dans le combat, et Guillaume ayant surpris Harald l'ancien au fond du Caithness, et ayant déclaré qu'il le retiendrait prisonnier jusqu'à ce que Thorfinn fût venu se mettre à sa disposition, ce jeune homme accourut; mais peu de temps après, sous prétexte qu'Harald remuait encore, Guillaume lui fit crever les yeux et couper les parties sexuelles; l'infortuné mourut bientôt des suites de ces traitements barbares. Harald l'ancien, son père, expira aussi en 1206, à l'âge de soixante et treize ans, et avec lui finit la dernière des souverainetés indépendantes du nord de l'Écosse.

Ses fils Jon et David lui succédèrent, et à ceux-ci, en 1239, Magnus, remplacé lui-même, en 1256, par Gibbon, qui, en 1267, céda la place à un nouveau Magnus, fils de Gilbert. A celui-ci succéda un troisième Magnus, fils de Gibbon, qui régna jusqu'en 1274.

Après la mort de ce dernier comte, les Orcades paraissent être restées sans maître pendant quelque temps; car ce n'est qu'en 1276 que son fils, portant le même nom que lui, fut appelé à recueillir son héritage, qu'il conserva jusqu'en 1284. Jon, son fils et son successeur, épousa, en 1300, la fille du roi de Norwége, Eiric. Un an après, un pirate, nommé Lokuland, dévastait les Hébrides, et y faisait égorger environ cinq mille hommes, et trois mille femmes et enfants.

En perdant de leur importance comme princes visant à l'indépendance, et en se plaçant sous le patronage plus immédiat des rois de Norwége, les comtes des Orcades avaient acquis à la cour de leur maître cette sorte de grandeur factice si jalousée des courtisans. En effet, lorsqu'en 1308 le roi de Norwége Hacon abolissait, dans ses États, les titres de comte et baron, il ne faisait d'exception qu'en faveur des princes de son sang et des comtes des Orcades; et quand, en 1343, Magnus, fils d'Eiric, roi de Suède, de Norwége et de Danemark, mariait sa fille, Argirel, comte des Orcades à cette époque, était appelé à l'honneur de signer le premier au contrat. Ce n'est pas cependant qu'il n'y eût de temps en temps, et comme par le passé, de secrets compétiteurs à ce poste, environné encore d'un certain éclat. Une lettre écrite, en 1357, au roi de Norwége par les principaux d'entre les Orcadiens, fait mention d'une prétention de ce genre, qui ne paraît pas avoir excité, à cette époque, les troubles qui en seraient résultés deux siècles plus tôt. Un nommé Eringils occupait alors le comté.

Henri de Sinclair n'obtint, en 1369, l'investiture du comté des Orcades, de la part de Hacon III de Norwége, qu'à des conditions qui restreignaient l'autorité déjà si amoindrie des seigneurs de ces îles. Alexandre de Ard, qui lui succéda en 1375, fut soumis à la même obligation, que dut contracter, en des termes encore plus formels, un autre Henri Sinclair ou Sinclar, en 1379. Par l'espèce de traité vraiment curieux, mais trop long pour être transcrit ici, qu'il signa dans cette circonstance, ce comte s'obligeait

à fournir cent soldats pour le service du roi de Norwége, et s'engageait à n'avoir d'autres ennemis ni d'autres amis que ceux de ce souverain. Il promettait, en outre, de mettre son comté à la disposition du roi, à la seule condition qu'il ne le partagerait pas, et ne le donnerait à personne. Un point qu'il importe de noter en passant, c'est que l'évêque des Orcades paraît avoir été, à cette époque, de bien moins facile composition que le comte, puisque celui-ci prend vis-à-vis du roi de Norwége l'engagement de ne rien conclure avec cet évêque sans l'agrément préalable du suzerain.

Cet acte de soumission dut être renouvelé, en 1418, par Jean Sinclair, et, en 1433, par David Meiner, seigneur écossais, appelé évidemment au comté des Orcades par un caprice du suzerain de ce fief. David Meiner indisposa tellement ses vassaux qu'ils présentèrent contre lui, au roi de Norwége, une accusation portant sur trente-cinq faits, dont les plus notables étaient d'avoir exporté des grains en temps de disette, et altéré la monnaie. Révoqué en 1427, il fut temporairement remplacé par l'évêque, qui, ainsi qu'il s'y était engagé dès le principe, remit ses pouvoirs, en 1434, à Guillaume de Sinclair, autre gentilhomme écossais, auquel, au dire de Bucanan, Robut, son fils, succéda en 1463. Nous nous expliquons difficilement cette préférence pour des étrangers au détriment des nationaux. L'histoire de ces temps étant celle des hommes plus que celle des choses, il faudrait, pour éclaircir les points obscurs qu'elle présente, beaucoup plus de matériaux qu'il n'en serait besoin pour embrouiller celle d'une de nos grandes périodes modernes. A la vérité, les historiens anglais disent que les rois de Norwége ne possédèrent les Orcades que jusqu'en 1266, époque à laquelle Magnus IV de Norwége, étant en guerre avec l'Écosse, les céda à Alexandre III, moyennant la somme de quatre mille marcs sterling, une fois payée, et celle de cent marcs sterling, payable par année. Ils ajoutent qu'en 1312 Hacon confirma cette donation. La seule transmission bien avérée ne date cependant que de 1464: Christian Ier, roi de Norwége et de Danemark, donna alors ces îles en dot à sa fille Marguerite, qui épousait Jacques III d'Écosse. Toujours est-il que de 1266 à 1464 les comtes des Orcades prêtèrent constamment serment de fidélité aux rois de Danemark. Robert Sinclair ayant refusé d'obéir à un ordre de comparaître qui lui était adressé par le parlement d'Écosse, le comté des Orcades fut réuni à la couronne d'Écosse, et y resta attaché jusqu'au règne de Marie Stuart.

A cette époque, elle créa duc des Orcades Jacques Hepburn, comte de Botwell, afin de le rendre, par ce titre, plus digne de devenir son époux. Ils furent mariés le 15 mai 1567, dans le château d'Holyrood, et d'après le rite de l'Église réformée, par Adam Botwell, évêque des Orcades et frère du nouveau duc. Celui-ci, prévoyant combien ce mariage soulèverait de jalousie contre lui parmi les membres de la noblesse d'Écosse, et connaissant d'ailleurs les soupçons qui pesaient sur lui au sujet de l'assassinat de Darnley, premier mari de la reine, fit bâtir dans l'île de Westray, l'une des Orcades, un château fort, nommé Noutland, qui pût lui servir de retraite en cas de danger. L'événement justifia ses craintes; car, ayant été abandonné par la reine, et étant poursuivi par les lords de la congrégation, il s'enfuit avec deux ou trois vaisseaux, et se réfugia aux Orcades. Mais son château de Noutland n'étant pas encore entièrement bâti, et l'entrée de celui de Kirkwall lui ayant été refusée par le gouverneur Gilbert Balfaur, il se remit en mer et se livra à la piraterie, jusqu'à ce que William Kirkaldie le forçât à se rendre en Norwége. Arrêté et conduit en Danemark, il y fut jeté dans un cachot, où il mourut au bout de dix ans de captivité.

Après sa mort, lord Robert Stuart, fils naturel de Jacques V, fut fait, en 1581, comte des Orcades. Comme il avait été auparavant pourvu de l'abbaye d'Holyrood, il l'échangea avec Adam Botwell, le frère du dernier comte,

pour l'évêché des Orcades, et se trouva réunir ainsi toute l'autorité. Il fit reconstruire en partie le palais de Birsa, résidence principale des comtes. Vers ce temps, Jacques VI ayant épousé Anne, sœur du roi de Danemark, ce dernier signa une nouvelle renonciation aux droits qu'il pouvait encore faire valoir sur les Orcades et les Shetland.

Patrick Stuart, fils de Robert, succéda à son père. Les plaintes de ses vassaux contre les actes d'oppression qu'il se permettait engagèrent le roi à traiter avec sir John Arnat, à qui le comte avait engagé ses États, qui revinrent ainsi à la couronne d'Écosse. Sir James Stuart fut envoyé aux Orcades seulement en qualité de chambellan et de shériff. Le comte cependant, retenu prisonnier dans le château de Dambarton, chargea son fils naturel, Robert Stuart, de reprendre les châteaux de Kirkwall et de Birsa, dont sir James s'était tout d'abord emparé au nom du roi. Cette entreprise ayant réussi, le comte de Caithness fut à son tour chargé par Jacques VI de venger cet affront. Le château de Kirkwall fut alors repris et démoli, et Robert Stuart, qui y fut fait prisonnier avec quelques-uns des serviteurs du comte, fut envoyé à Édimbourg, où ils furent pendus. Le comte lui-même fut décapité l'année suivante (1615). Les Orcades furent administrées par des gouverneurs jusqu'en 1647, époque à laquelle lord William Douglass, comte de Morton, fut créé, par Charles Ier, comte des Orcades.

Son fils, Robert Douglass, lui succéda en 1649. C'est en cette année que le marquis de Monrose arriva de Hollande avec quelques officiers et des troupes étrangères, qui furent tuées ou prises à la bataille de Carbersdale.

En 1664, William Douglass prit la place de Robert, son père. Un vaisseau hollandais, chargé de monnaie d'or, ayant été capturé et amené aux Shetland, et les lords de la trésorerie ayant forcé William à rendre compte de cette prise, il fut contraint par un décret spécial de revendre à l'Écosse son droit de seigneurie. Les Orcades furent alors annexées une dernière fois à la couronne; et un acte du parlement ordonna qu'elles seraient, à l'avenir, administrées par un simple intendant (1669).

Depuis cette époque, le titre de comte de ces îles, passé dans la famille Hamilton, n'est plus qu'honorifique, et les Orcades ne figurent plus dans l'histoire. Réunies aux Shetland dont nous allons nous occuper, elles envoient un représentant au parlement d'Angleterre.

Nous avons donné à ce résumé des annales des Orcades plus d'étendue que nos lecteurs ne s'y attendaient peut-être; mais deux motifs nous ont guidé dans le plan de ce travail : d'abord l'histoire de ces îles, quoique fort intéressante, était presque inconnue en Europe; elle n'existait que sous forme de documents obscurs dans la chronique latine de l'Islandais Torfœus, dans l'Orkeneyinga-Saga, et dans quelques auteurs presque ignorés; c'était donc une page curieuse des fastes du moyen âge à rétablir à sa place, restée vide jusqu'à présent; en second lieu, la biographie des comtes des Orcades se lie si intimement à celle des rois de Norwége et d'Écosse, qu'il nous a semblé qu'elle formerait un utile appendice au tableau de ces deux derniers pays. Ces considérations nous ont décidé à braver la poudre des in-folio, où dormait depuis si longtemps le passé historique des Orcades, et à rassembler dans l'ordre logique la multitude des faits entassés dans le fatras des chroniques. Nous regrettons seulement que le court espace qui nous était assigné ne nous ait pas permis de nous étendre sur les mœurs des temps barbares; nous aurions décrit en détail les combats sanglants que se livraient ces rudes descendants des anciens Scandinaves; nous aurions fait asseoir le lecteur aux banquets, ou plutôt aux orgies de ces hardis pirates, la terreur des mers du Nord; et de pareilles scènes, fidèlement retracées, auraient offert un intérêt puissant.

ILES SHETLAND.

Les Orcades et les Shetland ont entre elles tant de ressemblance sous le rapport du climat, des productions, et même des mœurs et des usages, que nous aurions pu les réunir dans une seule et même notice; mais nous avons craint de rendre diffuse et inintelligible la description de ces îles nombreuses qu'il importe de bien distinguer les unes des autres. Le soin que nous avons mis à reconstruire, d'après les anciennes chroniques, le passé curieux et trop peu connu des Orcades, nous a déterminé à renvoyer à un article spécial l'archipel des Shetland, dont nous n'avons presque rien à dire sous le rapport historique, puisque ces îles ont toujours suivi le sort de leurs voisines. Mais nous avons redoublé d'attention pour ne laisser échapper, dans le travail qu'on va lire, aucun fait important parmi ceux qui sont relatifs à l'histoire naturelle et à la géographie; de sorte qu'en réunissant les deux notices, on aura ce qui a été publié de plus complet sur les dernières terres boréales de la Grande-Bretagne, et ce que les chroniqueurs du Nord nous en ont dit.

Coup d'œil général. Les îles Shetland, appelées par les Hollandais *Zetland*, et par les Danois *Yetland*, sont situées entre l'Atlantique et la mer du Nord, au nord quart-nord-est de Bocannets, en Écosse, dont elles sont éloignées d'environ quarante-cinq lieues marines, et à seize ou dix-sept lieues marines des Orcades, auxquelles les rattache en quelque sorte l'île de *Fair*, petite terre inhabitée, dont les parages servaient autrefois de point de station aux vaisseaux hollandais revenant des Indes.

Ce groupe a trente-six lieues d'étendue du nord au sud, et seize lieues de l'est à l'ouest, entre les 59° 45′ et 61° 12′ de latitude nord, et les 3° 5′ et 4° 36′ de longitude ouest. Il est composé d'une quarantaine d'îles, dont quinze ou vingt sont habitées. Les plus petites ne sont que des îlots ou rochers appelés *holms*. Parmi les îles habitées, trois seulement méritent une mention; ce sont *Mainland*, qui s'étend du nord au sud sur toute la longueur du groupe; *Yell*, à l'est de l'extrémité nord de celle-ci, et *Unst* à l'est de cette dernière. Si la mer qui entoure les Shetland est, dans la bonne saison, moins mauvaise que celle des Orcades, les côtes de ces îles sont, en revanche, d'un accès plus difficile. Elles sont généralement hautes et s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer. Sur plusieurs points, elles sont inaccessibles, coupées par d'énormes précipices, et hérissées de rocs effrayants; elles offrent un aspect qui frappe l'âme de crainte et d'horreur. Le courant du flux porte au nord, et celui du reflux au sud, excepté aux extrémités nord et sud du groupe, où le flux porte à l'est et le reflux à l'ouest.

Le climat des Shetland est très-inégal, mais plus sain et moins rude, en hiver, qu'on ne pourrait le supposer sous une latitude aussi élevée. On attribue ce fait à l'air de la mer, qui entretient constamment une grande humidité; mais cette explication nous semble peu acceptable, attendu que d'autres contrées, placées, sous ce rapport, dans les mêmes conditions, ne jouissent point des mêmes priviléges. Peut-être approcherons-nous davantage de la vérité en cherchant la cause de la température, qui, dans le courant de l'année, est, terme moyen, de + 5° Réaumur, dans les foyers volcaniques souterrains, dont la configuration générale du groupe, et surtout celle de l'île Mainland, en particulier, attestent la présence; il faut aussi tenir compte des inextricables inégalités d'un sol hérissé de rochers qui contrarient et brisent les vents froids, dont le souffle agite ordinairement en février et en mars les flots de ces mers peu profondes. Le printemps commence à

la fin d'avril; les chaleurs vers le milieu de juin; l'automme, qui amène de grandes variations de température, des brouillards épais en septembre, et des vents violents accompagnés de pluies abondantes, est de courte durée; dès la mi-octobre on commence à sentir les froids, qui persistent pendant six mois. Comme dans les Orcades, la neige séjourne peu sur le sol, et les glaces sont peu fortes; mais alors la mer est très-agitée, et les ports sont presque inaccessibles. La grande réfraction qui a lieu dans ces latitudes septentrionales procure à ces îles, en été, la vue du soleil pendant près de trois mois, sans interruption, puisque dans l'île de Unst, la plus septentrionale du groupe, il reste jusqu'à dix-huit heures cinquante-cinq minutes sur l'horizon; mais, en hiver, où il ne paraît que durant cinq heures, cet astre reste caché pendant près de trois mois. En un mot, en juin et juillet, il s'en faut peu que les nuits ne soient aussi brillantes que les jours, et en décembre, les jours sont presque aussi ténébreux que les nuits. Vers le solstice, on voit chaque nuit l'aurore boréale, que les naturels du pays appellent *merry dancers* (les joyeux danseurs.)

« Ces aurores, dit Pennant, copié textuellement par Laing, voyageur plus moderne, accompagnent constamment les claires soirées dans toutes ces îles du Nord, et sont d'un grand secours pendant l'obscurité des nuits d'hiver. Elles commencent ordinairement à paraître à l'heure du crépuscule, et offrent alors une couleur brune foncée approchant du jaune. Quelquefois elles restent dans cet état pendant plusieurs heures, sans aucun mouvement sensible, après quoi elles se divisent par bandes de lumière plus vive, s'étendent en colonnes, prennent lentement et successivement mille formes différentes, et varient leur couleur, depuis le jaune de toutes les nuances jusqu'au rouge le plus foncé. Souvent elles couvrent l'hémisphère entier, et prennent la plus brillante apparence. Leurs mouvements alors sont extraordinairement vifs, et elles étonnent le spectateur par le rapide changement de leurs formes. Elles se montrent soudain sur des points où l'on n'en voyait pas trace auparavant, et glissent légèrement le long des eaux; le moment d'après elles s'éteignent et s'évanouissent tout à coup, en laissant après elles une étendue obscure et uniforme. Bientôt ce sombre espace s'illumine de nouveau pour s'éteindre encore, et ne laisser que le même fond ténébreux. Dans certaines nuits, elles s'élèvent en colonnes, qui présentent d'un côté le jaune le plus foncé, tandis que l'autre décline, par des ombres graduées, jusqu'à se confondre avec le firmament. En général, elles ont, d'une extrémité à l'autre, un mouvement de tremblement qui dure jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent. »

Pour clore cette description générale, et avant de passer à celle des îles de Mainland, d'Yell et d'Unst, qui nous feront connaître ce groupe dans ses détails, nous dirons que la surface des Shetland ne présente que des montagnes noires et crevassées, et quelques plaines tourbeuses entremêlées de rares espaces verdoyants, qui paraissent fertiles. De nombreuses sources d'eau, qui descendent des montagnes constamment humides, donnent naissance à une infinité de cours d'eau et de lacs peu étendus, mais qui abondent en excellents poissons, et surtout en truites.

Description géographique. — La configuration de Mainland est singulière; cette île s'étend du nord au sud, dans un espace d'environ vingt lieues; elle en a cinq dans sa plus grande largeur, et deux dans sa partie la plus étroite; ses contours sont tellement découpés, qu'il ne s'y trouve aucun point qui soit à plus d'une lieue de distance de la mer; ses côtes forment ainsi une multitude de promontoires irréguliers et un grand nombre de presqu'îles, liées entre elles par des isthmes étroits, de sorte qu'elles offrent d'innombrables baies et des ports vastes et sûrs, désignés dans le pays sous le nom de *voes*. Elles peuvent être partagées en neuf presqu'îles

principales, en descendant du nord au sud. La première, très-petite, en face du holm nommé Petit Via ; la deuxième, en face de celui de Solu ; la troisième, où se trouvent les bourgs ou hameaux de Cardsta, de Hammer et de Nest ; la quatrième, qui se trouve au centre ; la cinquième où sont situés Dale, Flitaburgh et Skelda ; la sixième, à l'est, qui est réunie à la précédente par l'isthme de Mavisgrind, large de quatre toises, et où sont bâtis Kirbuster, Nasting, non loin du promontoire d'Edwick, et Scalloway ; la septième, au sud, qui n'a guère plus d'importance que les deux premières ; la huitième, où sont placés Lerwick, la capitale, Saint-Paul et Sandwick, à l'extrémité sud ; enfin la neuvième, celle où est creusée la belle baie de Quendal, formée par les deux promontoires de Fitland et de Samburgh. D'après ce qu'on vient de lire, on conçoit que la forme de la principale des Shetland soit, comme nous l'avons dit, des plus extraordinaires. Les seules villes dignes d'être citées sont Rewieck, qui est peuplée de pêcheurs, et où l'on ne brûle que de la tourbe, et Lerwick, qui compte mille habitants, et possède, en signe de sa suprématie, un fort nommé Charlotte, occupé par une faible garnison d'invalides. Les rochers et leurs groupes affectent dans cette île, comme dans toutes les autres, des formes très-variées : ils s'élèvent tantôt en pyramides aiguës, tantôt en cathédrales aux tours majestueuses ; tantôt enfin ils présentent au-dessus de la mer l'apparence d'une flotte composée de nombreux vaisseaux. Quelques sommets atteignent une hauteur prodigieuse. Le mont Rona, près de l'isthme de Mavisgrind, a vers sa base une lieue deux tiers de long, une lieue un tiers de large, et trois mille neuf cent quarante-quatre pieds géométriques d'élévation. Sur sa pointe on a construit une échauguette, faîte de quatre grandes pierres verticales ; deux autres, placées horizontalement, forment le toit, au-dessus duquel on a dressé une pyramide en pierre. Cinq ou six personnes peuvent tenir dans ce réduit. Dans le voisinage est un rocher perpendiculaire très-élevé, et qui, vu de quelque distance, ressemble à un vaisseau à la voile ; tout auprès se dressent deux autres rochers en forme de colonnes, sur lesquels les cormorans viennent faire leurs nids tous les deux ans. Dans le même canton est le *rocher de la porte*, Doorholm, dont une partie est arrondie, tandis que le reste semble une ruine composée d'un seul éclat de rocher, et contient une magnifique arcade intérieure de soixante-dix pieds de haut, éclairée par une ouverture placée à son sommet. La mer pénètre dans cette salle souterraine, où entrent aisément les pêcheurs.

Nous allons maintenant, en commençant par la côte ouest, et en remontant du sud au nord, faire le tour de Mainland ; et, tout en signalant les principales îles et holms environnants, nous compléterons les notions nautiques qui seules ont quelque importance pour ces parages reculés.

A l'extrémité sud, est, ainsi que nous l'avons déjà dit, le promontoire de Samburgh. Walter Scott, avec qui il est puéril de lutter pour la vérité des descriptions, s'exprime ainsi dans son *Pirate :*

« Cette île, longue, étroite et déchiquetée, appelée continent (Mainland) de Zetland, se termine, comme le savent très-bien les marins qui naviguent dans les mers orageuses de la Thulé des anciens (*), en un roc escarpé, d'une immense hauteur, nommé Samburgh-Head, qui présente son crâne dépouillé et ses flancs décharnés aux flots, constamment en courroux, d'un courant qui ne le cède en force qu'à celui du Pentland-Firth. Du côté de la terre, ce promontoire s'abaisse rapidement jusqu'à un petit isthme, découpé des deux côtés en baies qui s'avancent graduellement, et semblent

(*) On voit que l'illustre romancier admet très-gratuitement que Thulé est située dans ces parages, tandis qu'il faut la chercher, ainsi qu'on le verra dans notre travail sur l'Islande, vers le nord du Danemark.

vouloir opérer un jour une jonction, qui ferait du Samburgh-Head une montagne isolée entourée par la mer. »

Le bourg de Sandwick, qui descend jusque sur le port du même nom, s'élève sur la pointe de Nonmay. A un tiers de lieue au nord-est de cette pointe est l'île de Mousa, qui a une demi-lieue au plus de longueur, et est très-étroite. De l'île de Mousa à la pointe de celle de Bressay, il y a deux lieues. Au centre du canal que forme cette dernière île, et sur la côte de Mainland, est la rade qui porte également le nom de Bressay, et autour de laquelle s'élève en demi-cercle Lerwick, avec le fort Charlotte dont nous avons parlé, et qui défend l'entrée du port. En 1665, pendant la guerre contre la Hollande, la flotte anglaise, commandée par le comte de Sandwick, mouilla tout entière dans cette rade, qui est excellente et très-fréquentée par les pêcheurs de harengs. C'est dans l'île de Bressay, longue de quatre milles, large de deux, et située par les 60° 14' de latitude nord, et 3° 32' longitude ouest, que les bâtiments destinés à la pêche du Groënland viennent compléter leurs équipages; car on y trouve de bonne eau, de la tourbe, et du poisson en quantité prodigieuse. Un peu au sud de Lerwick est Scalloway, avec les ruines du château qu'y avait fait construire vers 1600 Patrick Stuart, usurpateur du comté des Orcades et des Shetland. Au sud-est, et à peu de distance de Bressay, est la petite île de Noss, dont le promontoire méridional s'élève à pic à quatre cent quatre-vingts pieds de hauteur.

« Vis-à-vis, et à quatre-vingt-seize pieds de distance de l'île, dit le capitaine Laing, s'élève un îlot de hauteur égale, dont le sommet est parfaitement uni, et couvert d'un pâturage excellent pour les moutons. On avait cru qu'il était impossible d'y transporter ces animaux; mais il suffit de montrer des difficultés à l'homme, pour que son esprit cherche à les vaincre. Un insulaire gravit sur ce rocher, y attacha des cordes à des pieux, qu'il ficha en terre; on porta l'autre bout des cordes au côté opposé du détroit, sur le promontoire, où elles furent fixées de la même manière. On arrangea un panier ou un berceau, pour qu'il pût, à l'aide de ces cordages, passer par dessus l'abîme d'une île à l'autre; et c'est le moyen qu'on emploie encore aujourd'hui pour transporter les moutons. On y a aussi recours pour aller prendre sur le rocher les œufs ou les petits des oiseaux de mer qui viennent y nicher en quantité innombrable.

« La construction d'un phare sur l'île de Noss serait extrêmement utile aux navigateurs; car plusieurs vaisseaux, et entre autres une frégate russe de trente-huit canons, se sont perdus sur la côte orientale des Shetland. »

Entre cette île et celle de Bressay est un canal nommé *Bressay-Sound*. Pour le franchir en sûreté, il faut attendre la pleine mer, et éviter avec la plus grande attention les bancs et les rochers dont le fond est semé. Au nord-est de ces deux îles, est le Green-holm, rocher vert; puis, toujours en remontant, mais tout à côté de Mainland, et en face de l'enfoncement près de l'extrémité duquel est, dans l'intérieur des terres, le lac Laxford, on rencontre six îlots nommés Catfurneff. Au-dessus de la pointe d'Eswick, et à l'ouest, dans l'intérieur de la profonde baie qui existe en cet endroit, sont quatre îlots; six autres gisent plus haut. Entre l'île de Whal ou Wolsey et Mainland, et enfin dans le golfe creusé entre la troisième et la quatrième péninsule, on en trouve huit, dont les principaux sont Fisholm, Santare et Biga. Au nord de la première péninsule, est l'holm Petit-Via, et au nord de la deuxième celui de Solu. En descendant la côte occidentale, les îlots principaux qu'on rencontre sont Ruoystone; Stenell, où les goëlands viennent faire leurs petits; le Maiden-skerry (roche vierge), ainsi nommé, parce que jamais personne n'y a mis le pied; l'Océan-Skerry, qui sert de point de reconnaissance pour les vaisseaux qui viennent du nord; Papastone, qui renferme une caverne natu-

turelle, percée de trois entrées par lesquelles le flux et le reflux prennent leur cours, et éclairée par un trou placé au sommet de la voûte ; à l'ouest de cette dernière, et assez loin, Fula, longue de trois milles, large d'un et demi, avec un port nommé Ham (*), est supposée, par quelques géographes, être la Thulé des anciens; Orna, Papa, Green, East-Burgo et West-Burgo, Narray, Tronza, Manvick, et la grande et la petite Herra. Entre celle-ci et Mainland, on trouve le canal Clifft-Sound, les îles Saint-Ringius ou Saint-Theonus, et enfin Colsa.

Yell, longue de vingt milles et large de douze, est la seconde des Shetland en étendue; elle a plusieurs bons ports, et notamment ceux de Lie, au nord, de Sandwick, à l'extrémité sud-ouest, et de Quia, au centre de la côte sud. Unst, la plus septentrionale des terres britanniques, a huit milles de long sur quatre de large. Son port, nommé Balta, situé sur la côte orientale, y forme un enfoncement de près de deux milles. Au-devant est une grande île étroite, qui se nomme également Balta, et qui le garantit contre tous les vents. Les navires y trouvent des plages commodes pour le radoub, et il est le plus fréquenté par les navires qui vont au Groënland. C'est dans l'île de Unst que s'établit, en 1818, notre savant compatriote, M. Biot, pour se livrer aux travaux scientifiques dont le gouvernement anglais lui avait facilité les moyens, et qui avaient pour but de prolonger jusqu'aux Shetland la méridienne d'Espagne et de France. Ce physicien célèbre a laissé des pages intéressantes, et empreintes d'une véritable poésie, sur cet îlot, transformé par lui en observatoire astronomique. La description qu'il en donne fait bien connaître ce triste coin de terre, « contrée brumeuse, pierreuse, sans chemins, sans un arbre sur les montagnes ou dans les plaines pour reposer la vue; royaume de la pluie, du vent et des tempêtes, où l'atmosphère, constamment imprégnée d'une froideur humide, n'apporte quelque adoucissement à l'âpreté des hivers que sous la triste condition de n'avoir pas d'été. » Tous ces inconvénients n'empêchent pas les habitants de Unst d'aimer leur pays. « Ce qui les attache à leur patrie, dit M. Biot, c'est l'inaltérable paix dont ils jouissent, dont ils savourent toutes les douceurs. Depuis vingt-cinq ans que l'Europe se dévore elle-même (l'auteur écrivait ceci à la fin des guerres de l'empire), on n'a pas entendu dans Unst, à peine dans Lerwick, le bruit d'un tambour; depuis vingt-cinq ans, la porte de la maison que j'habitais était restée ouverte la nuit comme le jour. Dans tout cet intervalle, ni conscription ni presse ne sont venus troubler ni affliger les pauvres mais tranquilles habitants de cette petite île. Les nombreux récifs qui l'environnent, et qui ne la rendent accessible que par des temps favorables, lui servent de flotte pour la défendre des corsaires en temps de guerre. Et qu'est-ce que des corsaires y viendraient chercher? Ici on ne reçoit les nouvelles d'Europe que comme on lit l'histoire du précédent siècle; elles ne rappellent aucun malheur personnel, elles ne réveillent aucune animosité; aussi elles n'ont plus cet intérêt, ou plutôt cette fureur du moment, que produit l'exaltation insensée de toutes les passions, et l'on philosophe avec tranquillité sur des événements qui semblent se rapporter à un autre monde. »

A un demi-mille de l'extrémité nord de l'île de Unst, s'élève le Wallafied, qui y aboutit après avoir couru parallèlement à la côte occidentale. Il a six cents pieds de hauteur en cet endroit. Au centre, le Crossfied forme presque un angle droit avec le Wallafied; au nord, le Saxaforth s'élève à sept cents pieds, et s'aperçoit à une grande distance en mer. Parallèlement à la côte orientale, s'étend le Wordhill. Entre ces montagnes, dont la plus haute est couverte de quelques pieds de mousse, se trouvent des plaines fertiles; et de

(*) Contraction du mot norwégien *hamn* (port), en danois *havn*, en anglais *haven*, en français *havre*

leurs flancs coulent des sources qui alimentent plusieurs lacs. Celui de Cliff a deux milles de long sur un demi-mille de large; ses rivages sont agréables, et d'autres petits lacs lui font suite, et le prolongent en quelque sorte jusque vers l'extrémité méridionale de l'île. Dans les baies et les ports, les rivages sont bas et sablonneux, et les promontoires, qui sont en grand nombre, ont jusqu'à trois cents et trois cent cinquante pieds d'élévation.

Unst possède aussi des cavernes naturelles fort curieuses; à Sha, il en existe une dont la voûte est soutenue par des piliers octogones. A Burn-Frith, il y en a un grand nombre qui ont leur entrée sur la mer, mais elles sont peu considérables. Une seule est visitée, une fois l'an, par les insulaires qui y vont prendre des phoques. La plupart sont inaccessibles. A l'est de celle où l'on pénètre, et au-dessous d'un bras du mont Saxaforth, on admire une magnifique arcade naturelle qui a trois cents pieds de long, s'élève à une hauteur considérable, et est assez large pour qu'un canot puisse y passer à l'aviron.

« Je m'embarquai, dit Laing, avec le capitaine, dans un des canots du navire, et nous voguâmes autour de quelques-uns des promontoires de Unst; ils offraient une scène sublime : des brouillards couvraient leurs cimes; le bruit de la mer qui se brisait contre les rochers, les cris des aigles et des autres oiseaux de proie qui jouissent dans ces lieux d'une entière sécurité, l'aspect sombre et terrible de ces boulevards imposants, nous pénétrèrent de crainte et d'une espèce de saisissement qui n'avait rien de désagréable. La perspective était tout à fait nouvelle pour moi. Je n'avais parcouru jusqu'alors que des pays de plaines, et je reconnus bientôt que ce n'était qu'en voyant un tableau semblable à celui que je contemplais, que l'on pouvait se faire une juste idée de ce qu'il y a de vraiment magnifique dans la nature. »

Unst n'a qu'un seul bourg, Vosegart, presque au centre de l'île. L'antiquité la plus remarquable qu'elle renferme est un petit château rond, bâti en ardoises minces, très-bien unies. Cette tour peut avoir cinquante pieds de diamètre; les murs en ont quinze d'épaisseur: quantité de petites niches sont pratiquées dans leur intérieur, et communiquent entre elles au moyen d'un escalier circulaire. On en attribue la construction aux Norwégiens. Elle est aujourd'hui en ruine, et l'intérieur, rempli de décombres, s'étant peuplé de serpents et d'animaux venimeux, le peuple évite de s'en approcher et prétend qu'elle est devenue la demeure des Trows, les successeurs légitimes des Duergar du Nord (*). Cette île possède encore deux enceintes sépulcrales circulaires : la plus vaste est composée de cercles concentriques, dont le plus grand a cinquante pieds de diamètre. Le cercle extérieur est fait de petites pierres, et les deux autres sont en terre. Un passage très-étroit les traverse tous et conduit à un tertre placé au milieu de l'enceinte intérieure. L'autre monument est moins considérable; il n'a que deux enceintes en terre.

Entre Unst et Fetlard, la plus méridionale du groupe que nous étudions, est une infinité d'îlots, tels que ceux de Via, Vederholm, Dan et Linga. Fetlard, qui a un bourg nommé Felle, renferme une antiquité remarquable; c'est une tour qui paraît avoir fait partie d'un camp. Cette tour occupe un espace carré entouré d'un mur, ceint lui-même d'un rempart de même forme et en terre.

Géologie et Histoire naturelle. — La multitude d'îles et d'îlots qui entourent Mainland et les deux autres îles importantes de cet archipel, la forme des côtes placées en regard les unes des autres, les profondes déchirures qui les sillonnent toutes, et enfin, ainsi que nous l'avons avancé au commencement de cette notice, la nature même du climat, tout

(*) Il existe dans l'île de Mousa une de ces tours ou *burghs,* aussi singulières par leur forme que par les détails de leur construction intérieure. Nous en avons donné l'image dans une de nos planches.

tend à prouver que les Shetland ne durent faire autrefois qu'une seule et même terre, morcelée à la suite de commotions dont le souvenir ne s'est point conservé jusqu'à nous.

La minéralogie des Shetland est peu connue : on ignorait encore en 1806 si elles contenaient de la houille ; on y connaissait pourtant des mines de cuivre, qui ont été promptement abandonnées parce qu'elles ne sont point assez riches pour couvrir les frais d'exploitation, et ce n'est que tout récemment que du chromate de fer a été découvert à Unst. Des pyrites de fer se trouvent en couches assez épaisses à Dunrossness, et, ailleurs, des pierres de fer micacées. Quant à la pierre de fer des marais, elle est, comme l'aimant, abondante partout dans l'archipel Les cyanites, les actynolithes sont dans le même cas, ainsi que le granit, le grès argileux et la pierre à chaux, qui paraissent former la base des îles. On y trouve également une très-belle pierre, nommée diallage rock, plusieurs variétés de schistes, dont quelques-unes peuvent être employées comme ardoises ; de la pierre à bâtir, du cristal de roche, du soufre ; quelques veines de jaspe rubanné, de la terre à foulon et de la terre à porcelaine, dont on n'a pas su jusqu'ici faire usage ; de l'argile compacte, semblable à celle qu'on emploie en Angleterre et en France à la fabrication de la brique ou de la poterie ; et enfin de l'asbeste de la même qualité que celui qu'on exploite dans le comté d'Aberdeen ; mais de toutes ces productions la plus précieuse est, sans contredit, l'hydrate natif de magnésie.

Le sol qui recouvre ces richesses est, sous le rapport du plus ou du moins d'aridité, d'une variété infinie. En quelques endroits, il consiste en une mousse profonde, avec un fond sablonneux ; dans d'autres, la tourbe n'a qu'un pouce de profondeur sur une couche d'argile ; dans les parties cultivées, le terrain est généralement composé d'un mélange d'argile et de gravier. L'aspect du pays est triste et monotone. On n'y rencontre, à l'exception de quelques genévriers noueux et rachitiques, ni arbres, ni arbrisseaux ; les parties occidentales surtout sont sauvages ; un pommier, cultivé avec des soins infinis et qui était venu à bout de promettre cinq pommes, a fait pendant longtemps l'orgueil de son propriétaire. Le bois à brûler est remplacé par la tourbe, la mousse et le gazon séché.

Un peu de seigle et de blé, de l'orge et de l'avoine noire en quantité suffisante pour la consommation dans les bonnes années, mais donnant une farine qui a le goût de brûlé, telles sont les céréales que produisent ces îles. Dans les jardins on cultive des pommes de terre, qui sont passables, des choux, des navets, des carottes, des pois et des fèves ; les prairies donnent d'assez bon foin.

Les harengs sont la principale fortune des Shetlandais, qui en exportent jusqu'en Espagne et en Italie. La baie de Bressay est le principal lieu de rendez-vous des pêcheurs, tant nationaux qu'étrangers, et surtout hollandais. A certaines époques, des bancs innombrables de harengs visitent les Shetland. Au mois de juin, ils approchent en colonnes immenses, font le tour des îles, et ensuite disparaissent entièrement, principalement dans les temps d'orage. Quand ils ont commencé à arriver du côté du Nord, l'aspect de l'Océan est complétement changé ; ils sont partagés en colonnes de cinq à six milles de longueur et de trois à quatre de largeur ; à mesure qu'ils passent, l'eau est poussée en avant comme par un courant impétueux. Quelquefois ils s'enfoncent pendant un certain temps, et ensuite reviennent à la surface de la mer. Quand le soleil brille, la vue de cette multitude de poissons est réellement magnifique ; ils forment comme un vaste champ couvert de fleurs de nuances variées et éclatantes. Les oiseaux de proie et les poissons voraces observent leur marche. Des baleines de plusieurs espèces se tiennent sur la côte, et ouvrant leurs vastes mâchoires, les engloutissent par centaines. Les goëlands et les mouettes fondent

sur eux, et contribuent à diminuer leur nombre.

La mer fournit encore des turbots, des morues, des églefins, des merlus, des homards, des crabes, des huîtres; les cavernes de l'île d'Unst donnent asile au phoque, cette ressource providentielle de toutes les contrées glacées. Les lacs et les cours d'eau de l'intérieur sont peuplés de truites, de carrelets et d'une infinité d'autres poissons, dont l'abondance sert à la fois la paresse et le goût des Shetlandais.

Les oiseaux sont en espèces plus nombreuses : on élève des oies, des canards, des pigeons, des poules et quelques dindons; mais ces volailles sont généralement mauvaises, et ont un goût poissonneux, qui provient des débris dont elles font leur principale nourriture. On trouve dans ces îles mais en petit nombre, des courlis, des bécassines, des vanneaux, des pluviers, des alouettes, des rouges-gorges, des râles de genêt, des tourne-pierres, des moineaux, et une espèce de roitelet à huppe dorée, qui, en été, passe des Orcades aux Shetland : son plus court vol, dans cette traversée, doit être d'environ dix-sept à dix-huit lieues, à moins qu'il ne se repose à mi-chemin, sur l'île de Fair. La perdrix manque absolument. Les baies sont fréquentées par des oies sauvages, des grèbes, des fous, des sarcelles, des maquereuses, des becs-en-ciseaux, des mouettes cendrées très-nombreuses, d'autres espèces de mouettes, des plongeons, des cormorans, des huîtriers, des hérons, et d'autres échassiers et oiseaux aquatiques. L'oiseau des tempêtes, que nous avons déjà vu aux Orcades, se trouve également ici, et donne lieu aux mêmes terreurs. Silencieux pendant le jour, bruyant pendant la nuit, il suit en troupes nombreuses les navires qu'il effraye. Dans les îles d'Unst et de Foula, on trouve le skea, ou goëland à manteau noir, oiseau palmipède, propre aux Shetland, à l'exclusion des Orcades. Il a environ deux pieds de long; ses serres sont aiguës, fortes et crochues, à peu près comme celles d'un milan; il attaque courageusement les oiseaux aquatiques, et défend si hardiment ses petits, qu'il chasse même les aigles de son nid. Ces derniers sont l'effroi des bergers shetlandais, dont ils enlèvent les agneaux; ils ne sont malheureusement pas les seuls oiseaux de proie à redouter sur ces roches, que se disputent aussi les faucons et les éperviers, les corneilles mantelées, les corbeaux et la chouette-hulotte. Cette dernière ne vole jamais, comme les autres oiseaux de son espèce, pour saisir sa proie : elle reste tranquillement perchée, attendant, comme le chat, qu'une souris ou quelque petit animal paraisse. Une prime de quatre francs est accordée par tête d'aigle, et une moindre pour les autres oiseaux de proie, suivant leur nombre et les ravages qu'ils peuvent causer.

Les chevaux, de même race que ceux des Orcades, n'ont que trois pieds à trois pieds et demi de haut; leur poil est très-long et très-fort. Vifs et doués d'une encolure assez agréable, leur pas est dur, mais d'une sûreté à toute épreuve. Ils n'ont d'autre nourriture que celle qu'ils peuvent se procurer en broutant le peu d'herbe qui verdit en quelques endroits; et comme ils ne sont jamais mis à couvert, chaque hiver en détruit un grand nombre. Le bœuf est si mauvais, qu'on ne saurait le rôtir, et il n'est passable que lorsqu'on l'a fumé. Ainsi que le bœuf, la vache, de race norwégienne, est très-petite; mauvaise laitière, elle donne à peine une demi-pinte de lait par jour; elle n'a pour litière que de la bruyère, et quelquefois même de la terre tourbeuse.

Les Shetlandaises ne savent pas faire le fromage; mais le beurre qu'elles préparent pour le marché vaut celui de tout autre pays. La manière de le faire est assez singulière : on remplit la baratte de lait, et on l'agite à l'ordinaire pour séparer la partie butyreuse de la partie séreuse; ensuite on y jette des pierres rougies au feu, et on continue à battre le liquide jusqu'à ce que le beurre flotte à la surface; alors on l'enlève, on le lave et on le sale : on met bouillir le lait de beurre; ce qui

vient à flotter à la superficie se mange, et le résidu est regardé comme une boisson excellente : quand il a traversé l'hiver, et que la fermentation a développé le peu de principes spiritueux qu'il contient, il passe pour un remède efficace contre les maladies produites par l'usage constant du poisson. On le nomme alors *bland*.

Les moutons, également très-petits, sont le produit principal de ces îles. Cependant un mouton de trois à cinq ans n'y vaut que de quatre francs quatre-vingts centimes à huit francs quarante centimes. On a calculé qu'en 1806 ils étaient au nombre de cent vingt mille environ dans l'archipel. En hiver, ils mangent les plantes marines que les vagues jettent sur le rivage. Une sorte d'instinct les y conduit; car, dès que la mer commence à baisser, tout le troupeau, fût-il occupé à paître à plusieurs milles de distance, se met en marche vers la mer, et reste sur la plage jusqu'à ce que la marée montante l'en chasse; alors il retourne à son pacage. Leur laine est très-douce et très-fine : il y en a de nombreuses qualités; ses couleurs sont : le blanc, le noir, le gris clair, et quelquefois le roux. Elle est arrachée sur l'animal, et non pas coupée. On laisse dans l'opération les longs poils qui se trouvent mêlés avec la laine; ils protégent celle qui pousse ensuite, et conservent à l'animal une toison qui le garantit contre le froid. On a voulu, mais en vain, introduire une race plus forte; le climat s'y est opposé. On a découvert récemment que la peau de cette race, garnie de sa toison, peut se préparer de manière à faire une belle fourrure. Son excellente qualité doit probablement la rendre propre à être convertie en maroquin.

Les porcs sont extrêmement petits; ils se nourrissent facilement, et sont peu chers : un cochon de lait, bon à mettre à la broche, ne coûte souvent que deux francs cinquante centimes.

Il n'y a ni lièvres ni renards. Les lapins sont en abondance. On ne trouve d'autre bête sauvage, dans les Shetland, que la loutre, le rat d'eau, la souris, le putois et la chauve-souris.

Population, mœurs et coutumes. La population de cet archipel, estimée à vingt-six mille, et suivant d'autres à vingt-quatre mille âmes, est d'origine norwégienne. Les hommes sont de moyenne stature, très-bruns, bien proportionnés, robustes, courageux, actifs, et très-hospitaliers. Les femmes sont blondes, ont le teint beau et coloré, et sont aussi chastes que laborieuses. C'est à elles que sont dévolus, dans la basse classe, les travaux de l'agriculture. Cette population, dont la constitution physique paraît si bonne, ne peut cependant résister aux principes délétères d'un climat constamment humide, et aux fatigues d'un genre de vie qu'on supporterait à peine dans les conditions les plus favorables de température et de bien-être social. Les Shetlandais sont presque tous et très-promptement atteints d'une affection de nature phthisique et scrofuleuse, qu'aggrave, chez les personnes de la classe aisée, et surtout chez les femmes, qui ne sortent guère que pour aller à l'église, l'usage du thé, si nuisible à la santé quand l'exercice et la transpiration ne neutralisent pas l'action interne qu'il exerce sur l'estomac et le système nerveux. Les secours de la médecine sont malheureusement rares et hors de prix dans ce coin de terre reculé; et quand on a pu payer la visite du médecin, on ne peut plus se procurer les drogues, qui sont encore plus chères.

La nourriture des Shetlandais n'est pas seulement mauvaise et souvent insuffisante, elle est encore, pour ainsi dire, incessamment conquise au prix de la vie par le malheureux paysan. Beaucoup d'entre eux se nourrissent, pendant la belle saison, des œufs et des petits des oiseaux sauvages qu'ils vont chercher au pied des rochers escarpés, hauts de trois à cinq cents pieds; et ce n'est point par la grève qu'ils y arrivent. La mer, constamment agitée, n'a laissé qu'en bien peu d'endroits d'intermédiaire entre elle et les rochers de la côte; l'a-

venturier hardi descend du haut du rocher avec une corde faite de paille ou de soie de porc, et que tient une personne placée au sommet du rocher. Dans l'île de Foula, on fixe en terre un petit pieu, ou même une cheville au bord du précipice, et l'on y attache une ligne à pêcher. C'est avec un soutien aussi frêle que les insulaires descendent aux endroits où se trouvent les nids; ils prennent ce qui s'y trouve, et remontent avec une agilité surprenante. Les lois de Norwége regardaient, avec raison, cette manière de chasser comme une espèce de suicide, et punissaient le mort dans les membres restants de sa famille, si le plus proche parent ne consentait à aller, par le même chemin, chercher et rapporter le cadavre du défunt. A Malte, comme nous l'avons dit, aux îles Hébrides, aux Orcades, aux Féroe, ainsi qu'on le verra plus loin, on retrouve la même coutume. Mais quand le pauvre chasseur shetlandais ne trouve, pour se refaire, au retour de son expédition, qu'un verre de son détestable bland, ou de la mauvaise bière avarement fabriquée avec l'orge courte et maigre qu'il récolte dans la tourbe boueuse de ses îles, il est certainement plus à plaindre que ses imitateurs ou ses maîtres. Le Shetlandais pourrait cependant avoir recours à une industrie moins périlleuse que la chasse et la pêche, s'il voulait tourner ses efforts et son activité vers l'agriculture qu'il néglige et regarde comme au-dessous de lui : « J'ai vu, dit Laing, les femmes effectuer ces travaux pénibles (tirer et conduire la charrue), et les hommes les regarder, couchés nonchalamment. » On estime qu'il y a dans l'archipel vingt-cinq mille acres de terre labourable, et vingt-trois mille acres de prairies et de pâturages. Mais on ne cultive guère que les bords de la mer; dans les petites îles, la terre est travaillée à la bêche. Dans Mainland, où les fermes sont plus étendues et le sol plus uni, on se sert d'une sorte de charrue semblable à celle inventée, dit-on, par Triptolème, et qu'un homme peut porter très-loin avec la main. Le laboureur marche à côté de la charrue, qu'il dirige par un petit manche fixé à sa partie supérieure; le conducteur marche en avant du bœuf, et le tire à lui par une corde attachée à la corne; d'autres suivent avec des bêches, pour unir le sillon et briser les mottes de terre. Les semailles se font, dans les terres sèches sur fond calcaire, vers la mi-mars, et dans les autres vers la mi-avril seulement. On s'occupe peu de l'engrais des terres; cependant on y jette quelquefois du goëmon seul, ou mêlé à de la bouse de vache. On ne sait ce que c'est que des jachères. La température est si variable qu'on ne saurait marquer l'époque précise des récoltes, qui sont pourtant assez hâtives dans les endroits où la couche inférieure est calcaire. Dans les bonnes saisons, on moissonne en septembre; autrement il faut attendre jusqu'à la mi-novembre, et alors la récolte est endommagée par les pluies, et devient malsaine. La moisson se fait à la manière ordinaire. Quand le grain est suffisamment sec, il est emporté soit sur le dos des femmes, soit sur des chevaux. Les charrettes sont un objet de véritable curiosité dans ces îles, où d'ailleurs il n'existe pas un seul chemin battu autre que les sentiers tracés à travers les montagnes par les chevaux, les bœufs et les moutons. Les champs eux-mêmes ne sont point enclos, et restent à la merci des animaux et des troupeaux errants, souvent même sans berger. Les fermiers ne tenant leurs fermes que pour un an, et en vertu d'un accord verbal, on conçoit qu'ils ne soient pas très-soucieux d'améliorer des terres qui leur seront devenues étrangères au bout de si peu de temps. Tout se ressent de cet état de souffrance. Les bâtiments de la ferme sont en général des huttes chétives et basses, où l'on ne pénètre, par la seule ouverture qu'elles présentent dans leur pourtour, qu'en se baissant. Gens et bêtes vivent sous le même toit. Le foyer, comme dans les huttes de sauvages, est au milieu de la pièce; la fumée s'échappe par un trou ménagé au sommet de l'habitation.

Quelques-unes de ces demeures ont cependant quelques traces d'une civilisation moins arriérée. On y trouve dans l'intérieur des cloisons, des espèces de chambres, ou plutôt des enfoncements où sont cachés les lits des hôtes de ces petits palais obscurs, sales, et constamment enfumés par la tourbe et les préparations auxquelles est soumis le poisson, pour servir aux repas de chaque jour. Si ces loges, construites aux frais des propriétaires des terrains affermés, sont hideuses, on peut se figurer ce que peuvent être celles que les fermiers sont tenus d'établir et d'entretenir pour les besoins de l'exploitation.

Les moulins sont très-petits, et d'une forme extraordinaire. La roue qui les fait mouvoir est horizontale; les dents sont tournées diagonalement vers l'eau, et le volant est attaché à une meule vraiment primitive; le tout est monté sous une petite hutte couverte de chaume, qui ne ressemble pas mal à une étable à cochons. Il y a quelquefois, dans une seule île, cinq cents de ces moulins, dont pas un ne peut moudre plus d'un sac de blé à la fois, et encore en admettant qu'il soit en bon état.

Tout cela n'est pas fait pour ajouter à l'intérêt du fermier pour la prospérité de son exploitation; et si l'on ajoute à toutes ces causes de dégoût celles qui résultent de ses relations avec le propriétaire de sa ferme, on comprendra comment on ne trouverait pas un centime en espèces, pour soulager la plus extrême misère, dans ce pays où il est passé en dicton que les aumônes doivent arriver du dehors, c'est-à-dire, de l'Écosse. Quiconque le désire peut, sans offusquer ni propriétaire ni fermier, s'emparer d'un morceau de terre, le cultiver, y récolter, puis l'abandonner sans remercier personne, et aller plus loin en faire autant. Le territoire des îles, et même les mers environnantes, sont la propriété exclusive des lairds, qui se distinguent encore en lairds écossais et en lairds d'origine norwégienne; ces derniers prennent même le titre de lairds udallers. Le pauvre, ou le paysan, ne possède en propre que sa liberté; et il est obligé de payer la terre où il végète dans la misère, et la vague qui engloutira sa frêle barque de pêcheur. Autrefois les redevances des fermiers se payaient en deux termes : l'un en beurre, l'autre en argent; mais, depuis longtemps, les stewards, ou délégués des lairds absents, exigent que les deux termes soient acquittés en argent. Tant de misère d'une part, de dureté et d'avarice de l'autre, chasseraient bientôt tous les habitants pauvres, si la ruse ne venait au secours de leurs despotes. Obligés de fournir un certain nombre d'hommes pour le service militaire, dont ils ont soin de faire un épouvantail à ces gens, qui voient si rarement un uniforme, ils désignent de préférence le Shetlandais qui a tardé à se marier, et à s'établir comme on l'y avait engagé dès l'âge de dix-sept ans. A ceux, au contraire, qui ont consenti à prendre ce dernier parti, ils donnent la valeur de trois acres de terrain stérile, et le retiennent ainsi au pays par l'attrait d'un simulacre de propriété; car donner, dans la langue des lairds shetlandais, ne signifie que prêter.

Mais si la condition des fermiers est dure, celle des pêcheurs l'est peut-être davantage. En effet, dès que le nouveau ménage est installé sur ses trois acres de terre, le mari en confie la culture à sa jeune femme; quant à lui, il passe toutes ses journées sur les flots perfides d'une mer féconde en naufrages. Voici comment M. Biot, dans sa curieuse notice sur les îles Shetland (*), dépeint les vicissitudes de la vie de pêcheur : « Six hommes, bons rameurs et sûrs les uns des autres, s'associent pour occuper une même barque, un canot léger, entièrement découvert. Ils prennent avec eux une petite provision d'eau et de

(*) *Notice sur les opérations entreprises en Angleterre et en Écosse pour prolonger la méridienne d'Espagne et de France jusqu'aux îles Shetland*, 1818, dans les mémoires de l'Académie des sciences.

gâteaux d'avoine, une boussole; et, dans ce frêle esquif, ils s'en vont hors de la vue des îles et de toute terre, à une distance de quinze ou vingt lieues; là ils tendent leurs lignes, et passent un jour et une nuit à pêcher. Si le temps est beau et la pêche favorable, ils peuvent gagner chacun dix ou douze francs dans un pareil voyage; si le ciel se couvre et que la mer gronde, ils luttent, dans leur nacelle découverte, contre sa fureur, jusqu'à ce qu'ils aient sauvé les lignes, dont la perte serait leur ruine et celle de leur famille; puis ils rament et voguent, dans la direction de la terre, au milieu de vagues hautes comme des maisons. Le plus expérimenté, assis à l'arrière, tient le gouvernail; et, jugeant la direction de chaque lame, élude son choc direct qui suffirait pour les engloutir. En même temps, il commande les mouvements de la voile; il la fait baisser chaque fois que la barque est montée sur le dos d'une vague, afin de modérer sa descente, et hausser chaque fois qu'elle est descendue au fond, afin que le vent la fasse voler sur le dos de la vague suivante. Quelquefois, enveloppés d'une obscurité profonde, les malheureux ne voient pas la montagne d'eau qu'ils fuient; ils n'ont, pour juger son approche, que le bruit de son mugissement. Cependant les femmes et les enfants sont sur la côte, implorant le ciel, épiant l'apparition de la barque qui porte leurs seules espérances, croyant parfois la voir soulevée ou engloutie dans le roulis des ondes, s'apprêtant à assister leurs maris ou leurs pères, s'ils arrivent assez près pour qu'on puisse les secourir, et quelquefois appelant à grands cris ceux qui ne les entendront plus. Mais leur destinée n'est pas toujours si funeste. A force d'adresse, de fatigue, de sang-froid et de courage, le canot sort vainqueur de cette lutte terrible; le son bien connu de sa conque se fait entendre; il arrive: alors les embrassements succèdent aux larmes, et la joie de se voir s'accroît par le récit de l'affreux péril auquel on vient d'échapper.

« Toutefois, pour ces pauvres gens, ajoute M. Biot, l'âpreté même de leur patrie a des charmes. Ils aiment ces vieux rochers, dont les formes hardies et l'aspect si souvent observé leur marquent l'étroit passage que leur barque doit suivre, lorsqu'au retour d'une pêche heureuse, et ramenée par un vent favorable, elle rentre dans la baie protectrice, saluée par les cris des oiseaux de mer. Ils aiment ces cavernes profondes où ils ont souvent lancé leur nacelle au milieu des vagues, pour aller surprendre les phoques endormis. Moi-même, tranquille sous leur conduite, j'ai contemplé avec admiration ces hauts escarpements des roches primitives, cette vieille charpente du globe, dont les couches, penchées vers la mer, et minées à leur base par la fureur des flots, semblent menacer d'ensevelir sous leurs ruines la frêle barque qui bondit à leurs pieds. A notre approche, des nuées d'oiseaux de mer sortaient par milliers de leurs retraites, surpris de se voir troubler par des humains, et faisant retentir ces lieux solitaires de leurs cris confus; les uns s'élançant dans les airs, d'autres se plongeant dans les vagues et ressortant presque aussitôt avec la proie qu'ils y avaient saisie; tandis que des cétacés et des phoques élevaient çà et là leurs têtes noirâtres au-dessus des ondes transparentes comme le cristal; partout la vie semblait abandonner une terre froide et humide, pour se réfugier, plus variée et plus active, dans l'air et dans les eaux. Mais aussitôt que le soir étend son voile sur ces sauvages retraites, tout rentre dans la paix, dans le silence. Quelquefois un léger vent du sud adoucit la froideur de l'air et permet aux astres de la nuit d'éclairer de l'éclat le plus pur cette scène tranquille, dont aucun bruit n'interrompt plus la paix profonde, si ce n'est, par intervalles, le murmure lointain des vagues mourantes, ou le cri doux et plaintif d'une mouette rasant rapidement la surface des flots. »

La petite cargaison des pêcheurs se vend fort peu de chose. C'est le ste-

ward qui la leur achète sur le pied de cinq centimes pour chaque poisson appelé tusk, et de quinze à trente par grande morue. Le plus clair de leur bénéfice est la tête de ces poissons qu'ils gardent pour leur nourriture. C'est encore au steward que doit s'adresser le pêcheur pour se procurer les objets dont il a besoin. Celui-ci lui fait payer jusqu'à cinq schellings sterling pour huit livres de gruau, et ne gagne pas moins de cinquante pour cent sur les toiles de Hambourg, les esprits distillés des grains, les tabacs en poudre et à fumer communs, les chapeaux, les rubans et autres ajustements de femme, tandis que le pauvre Shetlandais ne lui vend que vingt-cinq centimes la paire ces beaux bas de laine que sa femme et lui ont filés et tricotés, et qui seront ensuite revendus en Écosse le prix d'une paire de bas de soie. La métropole est du moins plus juste, car elle envoie, année commune, de deux à trois mille livres sterling en gratification pour le poisson blanc exporté dans les ports étrangers, tels que Hambourg, Bilbao, Barcelone, et autres villes de la Méditerranée.

Afin de compléter le tableau de la misère du Shetlandais, et aussi pour faire connaître le caractère de ces insulaires, chez qui la civilisation pénètre si difficilement, en dépit des écoles paroissiales dont l'Écosse fait les frais et où ils apprennent presque tous à lire, à écrire et même à compter, nous emprunterons à la *Revue des deux mondes* quelques passages d'un récit dans lequel M. Frédéric Mercey a mis toute la minutieuse exactitude du peintre de mœurs. Il a choisi pour sujet la tradition la plus répandue dans les Shetland sur la mort de Patrick Stuart, cousin du roi Jacques VI d'Écosse, par son père, fils naturel de Jacques V, et qui usurpa, pendant plus de dix ans, le titre et le pouvoir de comte des Orcades et des Shetland.

Histoire de Patrick Stuart, comte des Orcades et des Shetland. « Patrick, comte des Orcades, vivait en débauché et ne croyait guère en Dieu. Quand il pouvait jouer un mauvais tour à un prêtre, ou séduire une jeune fille, il le faisait avec une satisfaction sans égale; et comme il était plein d'audace, tous les moyens qui pouvaient le conduire à ses fins lui semblaient bons, les moyens les plus iniques comme les moyens les plus dangereux. Patrick régnait depuis dix ans environ sur les Shetland, et malgré les plaintes des habitants de ces îles, le gouvernement d'Écosse avait toléré cette sorte d'usurpation, incapable qu'il était alors de la faire cesser. Il eût fallu, pour y mettre fin, s'emparer de l'oppresseur de ces îles; il eût fallu équiper une flotte, lever une armée, et faire en règle le siége du château de Scalloway, qui passait pour imprenable. Patrick Stuart, qui savait combien il était en horreur aux habitants des îles, ne sortait jamais qu'accompagné d'une troupe de satellites bien armés; c'étaient des aventuriers de Norwége, d'Irlande ou d'Écosse, qu'il enrichissait de ses rapines, et qu'il regardait plutôt comme ses compagnons de débauches et d'aventures que comme ses soldats.

« Lerwick, la capitale des îles Shetland, cette petite ville qui, de nos jours, renferme à peu près deux mille habitants(*), n'en comptait, du temps de Patrick, que quelques centaines. Lerwick, depuis nombre d'années, est fréquentée par les flottilles des vaisseaux pêcheurs de toutes les nations qui relâchent dans son port, soit au commencement de l'été, lorsque l'immense armée de harengs fait invasion dans ces parages de l'Océan, soit à l'automne, lors de la pêche du cabillaud et de la morue. Du temps de Patrick Stuart, comme aujourd'hui, Lerwick était donc le port et le marché du pays. C'était là qu'à certains jours se rendaient les pêcheurs et les paysans de ces îles, pour acheter des provisions, et pour vendre celles qu'ils avaient faites. Lerwick n'est distante

(*) Nous croyons que M. Mercey exagère le chiffre de cette population.

que de quelques milles du château de Scalloway. Aussi Patrick y faisait-il de fréquentes incursions, soit qu'un jour de marché il voulût approvisionner à peu de frais sa maison, en enlevant arbitrairement les denrées que les pauvres gens apportaient de la campagne ou des îles voisines, soit qu'il résolût de frapper la misérable ville de taxes onéreuses. Dans ces occasions, quand les insulaires avaient connaissance des projets du pillard, ils cachaient leurs provisions et leurs marchandises, et s'enfuyaient. Mais Patrick arrivait souvent d'une manière si brusque, qu'il leur laissait à peine le temps de fuir sans rien cacher. Les habitants de l'île qui se rendaient au marché, posaient donc aux environs de la ville, sur un roc ou sur quelque éminence qui dominait la campagne, des sentinelles qui devaient les prévenir de l'arrivée du comte, et leur donner le temps de vider la place.

« L'hiver de 1614 venait de finir; les habitants recommençaient à se visiter; et comme leurs provisions étaient épuisées, ils se rendaient de tous les points de l'île, et de toutes les îles voisines à Lerwick, où ils comptaient en acheter de nouvelles. Ces marchés qui suivent l'hiver, sont toujours les mieux approvisionnés et les plus fréquentés. Cette année-là, le premier marché de Lerwick s'était passé sans mésaventure; le second marché venait de s'ouvrir, et les paysans, un peu enhardis, s'y étaient rendus en grand nombre. Tout à coup, un homme monté sur un de ces shelties noirs, aux poils crépus et longs comme la toison des brebis, arrive au galop au milieu de la place, où se pressaient en foule fermiers, paysans et pêcheurs : les uns chassaient devant eux des oies, des chèvres, des moutons ou de petits bœufs noirs appelés kyos, qui ont un air de famille avec les shelties, qui sont velus et laineux comme eux, qui, comme eux, ont l'œil espiègle et fier, et le caractère indomptable; les autres conduisaient leurs barques chargées de saumons, de raies, de harengs et d'oies sauvages fumées. — Pate Stuart! Pate Stuart! s'écrie le cavalier d'une voix tonnante; et il disparaît par le chemin opposé à celui par lequel il était venu. En un instant la place se vide; mais avant qu'elle soit tout à fait déserte et le marché nettoyé, Patrick y est arrivé au galop. Il monte, lui, un beau cheval que, à sa grande taille et à sa robe blanche, on reconnaît pour être originaire de Norwège. Il se contente de sourire d'un air de mépris; cette fois il n'enlèvera à ses malheureux vassaux ni leurs bestiaux, ni leur pain, ni leur argent. Il fait au pas le tour de la place, suivi de ses gens. Arrivé vis-à-vis de la porte de l'église, il s'arrête tout à coup : son corps est immobile, son regard plonge sous le porche; on dirait une statue équestre dressée devant l'église. Que regarde-t-il ainsi? Qu'a-t-il vu? Une jeune fille est debout sous la voûte du porche; elle est belle de la beauté du Nord : ses cheveux sont blonds, ses yeux bleus; sa peau blanche est veinée d'azur et de rose. »

Cette jeune fille c'était Éda, la fleur de Mainland, qui, aux cris de la vedette, s'était réfugiée sous le porche de l'église. Patrick, que les menaces de la cour d'Écosse avaient déjà plus d'une fois troublé dans sa retraite, n'osa irriter contre lui le pouvoir sacerdotal et violer audacieusement un lieu d'asile. Il préféra recourir à la ruse pour assouvir sa passion. Éda devait faire seule, et à pied, une partie du chemin à son retour au rocher de Grunista, où elle habitait avec sa mère. Patrick rentre à Scalloway, revêt un costume de paysan, monte sur le premier sheltie qu'il rencontre, arrive, quelques instants avant la nuit, au pied du Grunista et attend. La nuit était venue, et du lieu où il se tenait caché on distinguait à peine les objets : il entend au loin un bruit de pas et distingue le frôlement de la robe de laine d'une femme. Il s'élance d'un seul bond sur la malheureuse, et avant qu'elle ait pu proférer un cri il l'a enveloppée, enfermée dans un sac et s'est enfui, emportant sur ses épaules son précieux fardeau. Sa victime, qui n'avait op-

posé qu'une faible résistance et n'avait pourtant cessé de faire entendre de sourds et plaintifs gémissements, s'était tue tout à coup ; et le comte qui, malgré sa force athlétique, sentait augmenter le poids d'un corps devenu immobile, n'était plus sans inquiétude. Il n'osait cependant s'arrêter ; il se hâtait, au contraire, afin d'être de retour à Scalloway avant le jour. Au tiers du chemin il est accosté par deux paysans, dont l'un était monté sur un sheltie. Ces bonnes gens parlaient du marché, d'où ils revenaient, et de l'effroi qu'y avait causé l'apparition de Pate Stuart. Patrick joignit ses malédictions aux leurs, et bientôt se plaignit du poids de son fardeau. C'était, disait-il, un cochon d'Écosse qu'il avait acheté le matin, et qu'il n'osait laisser marcher de peur que les Trows ne le lui enlevassent. Celui qui était à cheval lui offre sa monture ; Patrick l'accepte, et l'enfourchant vivement, s'enfuit au grand galop, laissant les deux paysans émerveillés de l'aventure. — C'est le roi des Trows, dit l'un. — Ou Pate Stuart, reprit celui dont le sheltie venait d'être si lestement escamoté ; j'ai vu briller sous son bonnet son œil de démon.

« Patrick, continue M. Mercey, galopa longtemps dans la direction de son château de Scalloway, dont il voyait, par instants, briller les lumières à travers les brouillards. Mais comme ce pays, que les anciens géographes ont, avec assez de justesse, comparé aux poumons de la mer, est tout couvert de marécages, d'étangs et de mousses flottantes, avant d'arriver au pied du roc du château de Scalloway, il fut obligé de faire bien des détours pour ne pas être englouti. L'aube commençait à poindre quand Patrick s'arrêta devant la porte du château. Il mit pied à terre, prit le sac sur le dos du poney, qui s'enfuit, et il poussa un grand cri. Ses gardes reconnurent cette voix, et ouvrirent la porte. Patrick rentra, chargé du sac où, depuis long-temps, rien ne remuait ; il monta à l'appartement qu'il avait coutume d'habiter, et en ferma soigneusement la porte. Patrick était inquiet de l'immobilité de sa prisonnière. Il s'approcha d'une fenêtre, qu'il ouvrit, pour que les premières lueurs du jour qui rougissait la crête des vagues de la mer, lui prêtassent leurs clartés ; plaçant ensuite le sac debout dans l'embrasure de la fenêtre, il prit un poignard, et d'un seul coup déchira la toile dans toute sa longueur.

« Quelles furent la surprise et l'épouvante du ravisseur, quand, au lieu de la jolie fille pâle et évanouie, qu'il s'attendait à voir sortir du sac et à ranimer de ses baisers, il aperçut un horrible visage de vieille femme, un visage osseux et tout sillonné de plis profonds.

« C'est la Walkyriur (*) que j'ai enlevée ! s'écria Patrick, en se rejetant en arrière avec un mouvement d'inexprimable dégoût. Puis, honteux de sa terreur et s'approchant du cadavre, il le saisit comme un furieux et le précipita par la fenêtre, espérant ainsi se débarrasser de cette horrible vision.

« Ce n'était point la Walkyriur, c'était la vieille Meg Dhu, la mère d'Éda, que le comte avait enlevée à la nuit, comme elle rentrait après avoir attendu sa fille sur le chemin de Lerwick.

« Éda pleura sa mère, mais elle jura de la venger. Elle avait deux amants : elle promit sa main à celui qui tuerait le comte ; mais tous deux succombèrent, et elle resta seule pour accomplir son projet.

« Le roc de Grunista, au haut duquel était bâtie la cabane d'Éda, ressemble à une pyramide renversée, ou plutôt à un champignon monstrueux dont la tige s'enfonce profondément dans un sol tout hérissé de rochers ; cette tige est beaucoup plus étroite que la couronne, qui est aplatie au sommet. C'est au milieu de cette petite plate-forme que cette chaumière, seule habitation du rocher, était placée. Pour y arriver, quand on venait de la plaine, il fallait de toute nécessité se servir d'une longue échelle, qu'on appuyait sur le rebord circulaire

(*) Femme promise au guerrier mort.

du roc. Pendant longtemps, les habitants de Grunista s'étaient servis d'échelles établies à demeure dans le rocher, comme les échelles de Louèche, en Suisse; mais depuis que le comte des Orcades était venu s'établir à Scalloway, amenant avec lui une bande d'étrangers qui couraient le pays, le rançonnaient, le pillaient, les habitants du rocher avaient détaché les liens qui retenaient l'échelle à la paroi du roc. Le soir, quand tous étaient rentrés dans leur nid, ils retiraient l'échelle derrière eux, s'isolant ainsi du reste de l'île, et n'ayant plus rien à redouter des hommes. Peu à peu, les ermites de Grunista étaient devenus moins nombreux: le père d'Éda était mort; son jeune frère s'était fait pêcheur et vivait dans une autre partie de l'île; et enfin, quand sa mère était devenue victime de Patrick, Éda était restée seule habitante du rocher. Les paysans, inquiets pour elle de la voir isolée de la sorte, l'avaient plus d'une fois engagée à venir habiter parmi eux; mais Éda s'opiniâtrait. Depuis la mort de Magnus et de Swein, quoique le péril fût plus grand que jamais, sa résolution était la même; et quand on la pressait de quitter sa solitaire retraite, elle répétait résolument que tant que le roc de Grunista serait debout, elle n'aurait pas d'autre demeure.

« Nous avons oublié de dire que la plate-forme de Grunista n'est accessible que d'un côté et sur un seul point. Ce n'était pas un caprice de jeune fille, c'était un plan bien arrêté qui retenait Éda sur le roc isolé. Elle s'attendait à une nouvelle attaque de son redoutable ennemi. Loin de la craindre, elle la désirait, certaine qu'elle était d'en profiter pour sa vengeance. Le jour, elle s'écartait peu du rocher et ne sortait qu'accompagnée; le soir, elle rentrait soigneusement son échelle après elle; elle plaçait ensuite plusieurs grosses pierres sur le rebord de la corniche. Ces pierres, à demi-suspendues sur le précipice, et que leur seul poids retenait, devaient infailliblement tomber si on essayait de gravir le rocher de ce côté; si leur poids n'écrasait pas l'assaillant, le bruit de leur chute avertirait du moins la jeune fille du péril qu'elle courait. Éda ne s'était pas trompée dans ses prévisions. Un soir que, retirée dans sa cabane, et veillant comme une sentinelle attentive (elle ne dormait que vers le matin), elle prêtait l'oreille aux divers bruits qui interrompaient le silence de la nuit, au souffle du vent de mer, aux plaintes de la chouette, au cri aigu des sea fawls, elle entendit un froissement léger non loin de sa cabane, le bruit inusité d'un corps étranger qu'on dressait contre la roche. Ce bruit fut aussitôt suivi de la chute d'une pierre, qui roula au fond du précipice avec un long retentissement. Plus de doute, l'ennemi était là! Éda ne perd pas de temps; pleine d'émotion et de courage, elle accourt au seul endroit du rocher qui fût accessible. La chute de la pierre n'avait pas déconcerté l'assaillant; l'échelle dont il s'était muni avait été replacée contre le roc, et un homme en avait déjà franchi les premiers échelons. Éda n'en put douter quand, saisissant les bâtons qui dépassaient le rebord de la corniche, elle sentit le poids de cet homme, qui montait rapidement. Le moment était critique, le danger pressant. Éda, recueillant toutes ses forces, essaya de soulever l'échelle et de la rejeter en arrière; mais l'inconnu y pesait déjà de tout son poids : la jeune fille ne put réussir à la renverser; l'échelle retomba sur le rocher. Éda ne perdit pas courage : saisissant un seul bout de l'échelle, elle le tira de côté, de manière à la faire glisser le long de la paroi du précipice. Cette fois, l'échelle obéit et glissa lentement; l'homme qui montait poussa une imprécation terrible, et, comme il n'était plus qu'à quelques pieds du rebord du rocher, il essaya de s'y cramponner; mais son poids l'entraîna. L'échelle perdit l'équilibre et tomba avec fracas. La courageuse fille entendit le bruit sourd d'un corps couvert d'une armure qui roulait en bas du rocher. L'ennemi était-il mort? La nuit était profonde, et Éda n'avait aucun moyen de s'en

assurer; cependant, comme elle entendit bientôt, au fond du précipice, des cris et des malédictions, elle ne douta plus que l'ennemi ne fût encore en vie. Ces cris et ces imprécations étaient accompagnés de plaintes que la douleur arrachait à l'inconnu. Il était donc blessé. Ces imprécations et ces plaintes partaient toujours du même endroit; la blessure de son ennemi était donc assez grave pour l'empêcher de se relever et de s'enfuir. Éda comprit alors ce qu'elle avait à faire. Elle rassemble au sommet du roc toute la paille et toute la tourbe qu'elle peut trouver, et elle y met le feu. La flamme s'élève pétillante; Éda l'alimente en y jetant les bancs, les tables et les chaises qui garnissaient sa cabane, de sorte qu'à distance on doit croire que la chaumière même est en feu. Ce moyen ne pouvait manquer de réussir. La flamme brille à peine depuis quelques instants, qu'on entend déjà le son des cloches du hameau voisin; bientôt des cris se mêlent au son des cloches: ces cris remplissent la campagne et s'approchent. Déjà les plus alertes des insulaires sont au pied du rocher. Les plaintes du blessé avaient cessé. Était-il mort? avait-il fui? Éda n'hésite plus; elle prend son échelle, l'appuie sur la plate-forme, descend rapidement, et raconte aux premiers arrivants ce qui vient de se passer. Le brigand est blessé, il ne peut être loin. On le cherche, et bientôt, à la lueur des torches, on aperçoit un homme couvert d'une armure, qui, comme le crabe ou le homard que la mer, en se retirant, a laissé à sec sur la plage, s'enfonçait à reculons dans une fente du rocher. Son visage est pâle et son regard menaçant; son heaume est détaché; les pièces de son armure sont faussées; le fer des cuissards pénètre dans les chairs et la jambe paraît brisée; cependant il tient toujours une hache à la main, et il semble décidé à s'en servir »....

On l'entoure, on le lie, les paysans furieux veulent le massacrer. Ce n'est qu'à grand'peine que la justice de Mainland l'arrache de leurs mains. Il est condamné à être pendu; déjà il est aux pieds de la potence: un ordre du roi arrive.

« ..... Convaincu du crime de rébellion, d'abus de pouvoir et de forfaits sans nombre, Patrick, le comte des Orcades, fut exécuté à Édimbourg, en 1614. J'ai vu dans le musée des antiquaires de cette ville, dit M. Mercey, l'instrument de son supplice. On l'appelle *the maiden* (la vierge); le criminel que la maiden allait mettre à mort s'agenouillait sur un échafaud, le corps courbé en avant, la tête placée entre deux poutres peintes en noir, au haut desquelles était suspendue une hache tranchante, chargée d'un énorme lingot de plomb. Cette hache était retenue par une corde passée dans une poulie. Le bourreau lâchait la corde, la hache glissait le long d'une double charnière, entre les deux poutres, et séparait d'un seul coup la tête du tronc. On voit que la maiden n'était autre chose que la guillotine. Le régent Morton, le dernier de ces terribles Douglas, l'orgueil et l'effroi de leur pays, avait fait venir d'Halifax, dans le comté d'York, à Édimbourg, la maiden. On s'en servait à Halifax de temps immémorial, et Morton, qui regardait la terreur comme le plus sûr des moyens de se maintenir au pouvoir, n'eut garde de négliger une aussi redoutable invention. »

On reconnaît partout dans ce récit, où la fiction occupe si peu de place qu'on pourrait dire que tout en est vrai, la trace des mœurs demi-sauvages, demi-chevaleresques, de ces anciens Norwégiens, les premiers maîtres des Shetland et des Orcades, et des Danois leurs successeurs; mœurs dont nous avons essayé de donner une idée dans la partie historique de la précédente notice. Ces traits caractéristiques sont encore plus saillants dans les innombrables superstitions encore en crédit parmi les Shetlandais.

Il est vrai de dire qu'au nombre de ces dernières il en est qui ont leur origine dans les conditions mêmes de leur existence. C'est ainsi que jus-

qu'au dix-huitième siècle ils se sont refusés à porter secours à un noyé, prétendant que celui-ci portait malheur à son sauveur. Il est probable, en effet, que cette barbarie servit d'abord d'excuse pour laisser périr des malheureux naufragés dont les dépouilles, jetées sur le rivage, appartenaient aux Shetlandais à titre d'épaves. Tout horrible que soit ce calcul, qu'on nous accusera peut-être de prêter gratuitement à ces insulaires, nous y croyons d'autant plus qu'il est incontestable que plusieurs îles de cet archipel sont tout à fait déchues depuis que l'établissement de phares dans leurs parages y a rendu les sinistres moins fréquents. D'autres croyances ou pratiques superstitieuses leur sont évidemment inspirées par leur genre de vie. La pêche étant leur occupation favorite, ils ont dû, dans leur ignorance, épier les moindres incidents qui avaient précédé ou suivi une course plus ou moins favorable, et en faire des pronostics infaillibles.

C'est ainsi que le plus habile devin est appelé à prédire, d'après les nœuds du bordage d'un canot, si la pêche sera favorable ou non. Quand ils partent, ils évitent soigneusement la rencontre de quelque personne que ce puisse être, à moins que ce ne soit quelqu'un qui ait depuis longtemps la réputation d'être heureux. Lorsque le bateau a été mis à flot, on pense qu'on ne pourra le faire tourner avec sûreté qu'en suivant le cours du soleil. Marcher sur une pincette ou être questionné sur ce qu'on se propose de faire, sont de suffisants motifs pour ne pas se risquer à la pêche. Une fois en mer, les précautions redoublent de sévérité : malheur à qui prononce le mot de *ministre* ou celui de *chat*, ou qui manque à se servir du vocabulaire spécial, de l'argot, inventé pour ces occasions; il perd tout le fruit des bonnes promesses du devin.

On peut assigner la même origine à leur respect pour les *femmes vertes*, pour la *fille aux mains rouges*, pour les voyants, les sorciers, les sirènes, les trows, que nous avons nommés, sortes de génies familiers qui habitent les collines et les cavernes, et qui, pour délibérer sur les méchancetés qu'ils méditent, se réunissent de préférence dans les lieux où le sang a coulé. Enfin, il n'est pas jusqu'au paradis lui-même, à la porte duquel, en dépit du catholicisme et de la réforme, les Shetlandais n'aient placé un portier taillé sur le modèle de l'Heimdal aux dents d'or, qui veille à la garde du Valhalla, le paradis scandinave.

Parmi ces croyances bizarres, en voici une d'autant plus plaisante que les pauvres Shetlandaises, menant une véritable existence de bêtes de somme, ne valent guère que le diable s'occupe d'elles. Brownie, le patron de l'agriculteur, a perdu presque tout son crédit. Les fées et les esprits ont leurs coudées franches, et on ne saurait dire combien ils font de mauvais tours aux pauvres Shetlandais qui les voient très-bien voltiger çà et là sur leurs têtes, montés à cheval sur un roseau. Il n'y a pas de jour, pas d'instant dans une journée, où quelque noble et riche princesse ne se trouve en mal d'enfant; une Shetlandaise est donc sûre d'accoucher à la même minute qu'une princesse, n'importe laquelle. L'esprit s'empare alors de la partie immatérielle de la paysanne destinée à allaiter l'heureux prince, et la partie matérielle reste au logis, pâle, inerte, sans volonté, sans existence extérieure, jusqu'à ce que la sorcière ait conjuré l'esprit et l'ait forcé à remettre la partie spirituelle en son lieu et place, sauf au jeune prince à s'accommoder d'une nourrice moins extraordinaire.

De tous les usages de leurs ancêtres les Scandinaves, celui qu'ils ont conservé le plus religieusement est la danse connue sous le nom de *danse du sabre*, et qui est encore pratiquée dans la petite île de Papa Stroum. Walter Scott l'a décrite dans son *Pirate*. Comme toutes les choses de ces temps reculés, elle est plus symbolique que carastéristique : les danseurs sont au nombre de sept, tous hommes, et chacun d'eux représente un des champions du catholicisme, tel que saint

George d'Angleterre, saint Denis de France, saint Patrick d'Irlande, etc. Saint George est le maître du ballet, qui consiste en diverses passes de sabre, tantôt en arrière, tantôt en avant, mais qui n'ont pas, comme la pyrrhique des Grecs, le mérite de représenter un combat ou une action dramatique.

Industrie. Commerce. Ce peuple si malheureux, si ignorant et si superstitieux, n'est pourtant pas sans industrie. Il fabriquait, pour sa consommation, des draps grossiers, des toiles communes, des bonnets et des gilets de laine, avant de savoir apprêter les peaux de phoque, dont il compose les harnais et les couvertures de ses chevaux. Les Shetlandais tricotent des bas si fins, que quelquefois on peut les faire passer au travers d'une bague.

Le commerce de ces îles n'est pas très-étendu, comme on le pense bien. Le plus important et le plus continu est celui qui se fait autour des bâtiments pêcheurs qui s'approchent des côtes. Il consiste principalement en échange de matières ou d'objets fabriqués; on remarque surtout, dans ces transactions, le talent que déploient les Shetlandais pour appitoyer les chalands. Ils commercent aussi par l'intermédiaire des stewards, qui en ont tout le profit. Ils exportent ainsi environ mille tonneaux de morue sèche ou salée et d'autres poissons; cinq cents tonneaux de soude, extraite du varech, de l'huile de baleine, des plumes d'oiseaux rares, et enfin différentes espèces de peaux. Dix navires, jaugeant ensemble sept cent soixante-huit tonneaux, suffisent, année commune, à ces exportations, qui ont principalement lieu pour Leith, Londres, Dublin et Barcelone, d'où ils rapportent du blé, de la farine d'avoine, des liqueurs spiritueuses, des tabacs, des étoffes, des outils, des quincailleries, etc., etc.

Espérons qu'un jour l'hérédité du fief sera abolie sur cette terre désolée, et que la chétive population de ces douze paroisses, à défaut d'un soleil plus vivifiant et d'une terre plus féconde, trouvera dans la justice et la libéralité de la mère patrie ce qui assure la prospérité des nations, la liberté et les lumières de la civilisation.

Nous sommes obligé, faute d'espace, de terminer ici cette notice sur l'archipel des îles Shetland. C'est à regret que nous avons négligé une foule de détails intéressants, réunis dans les matériaux qui nous ont servi de guide. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de les connaître, pourront consulter avec fruit Laing, Belin, Edmonstone, Mibbert, Pennant, (*Arctic zoology*); le grand dictionnaire géographique de Picquet, Malte-Brun, Pinkerton; l'*Encyclopédie britannique*, au mot *Shetland;* Biot (notice déjà citée et insérée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*); John Ross (*Premier voyage à la recherche d'un passage au nord-ouest*, 1818); Fréd. Mercey (article publié dans la *Revue des deux mondes*), et Walter Scott dans son *Pirate*.

ILES FÉROE.

Description. Les Féroe forment un archipel qui s'étend du 61e degré 15′ jusqu'au 62e 21′ de latitude nord, et du 7e degré 55′ au 10e 25′ de longitude occidentale. Elles sont éloignées d'environ trois cent quatre-vingts milles anglais de la côte de Norwége, et de deux cents des îles Shetland. Elles occupent du nord au sud un espace de soixante-sept milles, et de l'est à l'ouest une étendue de quarante-cinq milles. Elles sont au nombre d'une trentaine, dont dix-sept habitées. Voici les noms de ces dernières : *Fugloe*, *Svinoe*, *Videroe*, *Bordoe*, *Konoe*, *Kalsoe*, *Osteroe*, *Stromoe*, *Kolter*, *Hestoe*, *Nolsoe*, *Vaagoe*, *Myggenæs*, *Sandoe*, *Skuoe*, la *Grande Dimon* et *Suderoe*.

Il y a lieu de croire que les aventuriers qui autrefois parcouraient les mers du Nord, ravageant tous les pays auxquels ils abordaient, découvrirent les îles dont il est ici question, et y transportèrent un grand nombre de moutons, dans le but d'y trouver d'amples approvisionnements de viande toutes les fois qu'ils seraient forcés d'y relâcher.

Du temps d'Harald aux beaux cheveux, roi de Norwége, c'est-à-dire dans le neuvième siècle, ces îles étaient habitées par quelques Norwégiens mécontents, qui s'y maintinrent longtemps par la piraterie et par des incursions dévastatrices dans leur propre pays. On présume que cette population sauvage fut soumise à la domination norwégienne par le roi Hagen-Adelsteen; mais ces insulaires ne tardèrent pas à secouer le joug, et restèrent indépendants jusqu'à la fin du quatorzième siècle, époque à laquelle ils furent de nouveau réduits à l'obéissance par le roi Magnus le Bon. Depuis ce moment, les Féroe ont appartenu à la Norwége, et ensuite au Danemark, par suite de la réunion des deux couronnes. Elles sont maintenant administrées par un gouverneur danois, et divisées en six districts ou *syssels*.

On croit généralement que les Norwégiens donnèrent à ces îles le nom de *Faaroe*, à cause du grand nombre de moutons qu'ils y trouvèrent, *faar*, en danois, signifiant *mouton* (*). Cette dénomination, altérée par une prononciation vicieuse, se serait transformée en *Féroe*. Ce nom pourrait aussi dériver de *fiær* ou *fiarn*, qui veut dire *éloigné*.

Faut-il reconnaître, avec Malte-Brun, les îles Féroe dans la Frislande de la *Carta di navigar* d'Antonio Zéno? Il est certain que les Féroe furent autrefois nommées *fer-eyar* au pluriel, et plus souvent *fers-ey* au singulier, ou par une prosthèse commune dans les langues du Nord, *fereys-land*, comme on dit, par exemple, *bornholmsland*, quoique *holm* veuille dire *île* et semblerait, par là, devoir exclure le mot *land*, qui signifie *pays*. *Frislande* ne serait alors que la prononciation corrompue de *fereysland*. Il n'est pas sans importance d'observer, en outre, que l'île de Frislande aperçue par Zéno se trouve placée sur la vieille carte italienne et sur plusieurs anciens globes, au même degré de latitude que les Féroe; les longitudes seules sont différentes (**). Cette question est à coup sûr assez intéressante, au point de vue de la science géographique, pour mériter d'être sérieusement examinée.

Les Féroe consistent en un groupe de rochers ou de monticules s'élevant au-dessus de la mer, presque tous de forme conique et placés très-près les uns des autres. Les côtes sont presque partout formées de roches perpendicu-

(*) Il est bon d'observer que la terminaison *oe* signifiant *île*, c'est faire un grossier pléonasme que de dire les *îles Féroe*. Mais l'usage est tout-puissant, et nous nous y soumettons.

(**) Voyez Malte-Brun, t. IV, p. 452.

laires, hautes de deux et même trois cents brasses, de sorte que, sur certains points, les habitants sont obligés de descendre et de monter au moyen de grosses cordes. En allant d'une île à l'autre, on passe tantôt au pied d'une pyramide naturelle, dont le sommet, aigu comme une flèche, se cache au milieu du brouillard, tantôt sous un majestueux arc de triomphe, formé par un de ces jeux terribles de la mer qui détruisent ou métamorphosent les grandes îles et les continents. Ici, c'est une masse sombre et gigantesque qui, minée à sa base par les flots, se penche sur l'abîme en menaçant d'engloutir l'esquif qui glisse sous sa voûte effrayante; là, c'est une caverne ténébreuse où le pêcheur féroïen pénètre sans crainte pour y faire la chasse aux phoques qu'elle abrite. Partout, à l'intérieur comme sur les côtes, c'est une nature sauvage et triste, un paysage sinistre et pittoresque à la fois, surtout quand une épaisse brume s'étend comme un linceul sur ces îlots battus de la tempête, et couvre de blanches nuées les crêtes nues de leurs montagnes.

La mer dans ces parages est tumultueuse et menaçante; à l'est et à l'ouest, les marées varient considérablement; à l'ouest, le flot monte de sept brasses, et à l'est de trois seulement. Un grand nombre de gouffres tourbillonnants agitent les eaux dans toute la profondeur de l'Océan. Dans le nombre on cite surtout le fameux Suderoe, près de l'île de ce nom. Il est occasionné par un cratère de soixante et une brasses (ou toises) de profondeur au centre, et de cinquante à cinquante-cinq sur les bords. La mer y forme quatre tournants impétueux; le point de leur naissance est sur le bord d'un large bassin, où commence une rangée de rochers, qui s'étend en spirale et se termine au penchant du cratère. Cette chaîne est extrêmement acore et couverte d'une eau peu profonde. Dans presque tous les moments, et surtout pendant les tempêtes, si fréquentes sur ces côtes, ce gouffre bouillonnant offre aux marins un danger extrême. Les vaisseaux y sont invinciblement attirés. Le câble perd sa force; les vagues s'élèvent aussi haut que les mâts, et les imprudents qui se sont aventurés dans le voisinage de ce Charybde du Nord, n'échappent à la mort que par miracle. Cependant au moment du reflux, et par un temps bien calme, les Féroïens se basardent dans leurs chaloupes près du tourbillon, pour pêcher dans les eaux poissonneuses qui baignent les rochers environnants (*).

Des ouragans terribles se déchaînent quelquefois sur ce sombre archipel. Ces espèces de trombes, nommées par les Danois *oes*, agitent prodigieusement la mer et enlèvent de grandes masses d'eau, qui transportent à une distance surprenante tout le poisson qui s'y trouve. On assure que des bancs entiers de harengs ont été ainsi jetés sur les plus hautes montagnes des Féroe. Sur terre, les ouragans ne sont pas moins formidables; ils déracinent les arbres, entraînent au loin les hommes et les bestiaux, renversent les cabanes, et arrachent des rochers, qui, roulant du sommet des monts, écrasent, parfois, dans leur chute, l'humble demeure du paysan.

Les montagnes sont si rapprochées, que l'extrémité de la base de l'une est le commencement de la base de l'autre. Souvent elles ne sont séparées que par un ruisseau, ou un torrent. On trouve sur les plateaux les plus élevés de grands espaces couverts de débris qui semblent des efflorescences tombées des rochers. Ces espaces ne produisent aucune espèce de plantes, parce que la terre nécessaire à la végétation est emportée par la violence des vents, ou détrempée par la pluie à la fonte des neiges. Dans d'autres endroits, les montagnes sont couvertes d'un sol de peu d'épaisseur, d'une fécondité remarquable. Le seigle, qui, dans les Féroe, remplace le blé, rend, dans ces terrains, plus de vingt pour un, et le

(*) Pour tout ce qui concerne l'hydrographie des Féroe et la navigation sur leurs côtes, on peut consulter avec fruit les observations de l'amiral danois Löwenhorn (bibliothèque du dépôt de la marine.)

gazon offre une nourriture abondante aux brebis.

La plus haute montagne est celle qui porte le nom de *Skölinsfield*, et qui est située dans la partie méridionale de Stromoe. Sa hauteur perpendiculaire est de deux mille deux cent quarante pieds anglais. Par un temps clair, on voit de son sommet toutes les autres îles.

Toutes ces montagnes paraissent être le produit d'une révolution naturelle, telle qu'une violente secousse sous-marine, ou l'abaissement graduel de la mer qui les recouvrait autrefois. Il n'est guère possible d'attribuer leur formation à des éruptions volcaniques, car, suivant Landt, on ne trouve dans les Féroe aucune trace de cratères; on n'y rencontre même ni lave ni pierres ponces. Ce groupe mérite donc particulièrement l'attention des géologues (*).

Les Féroe renferment un grand nombre de lacs, et sont sillonnées par une infinité de cours d'eau extrêmement rapides, mais fort peu larges. Comme la plupart des montagnes où ces torrents prennent leur source sont très-abruptes et presque perpendiculaires, il en résulte un grand nombre de cataractes dont plusieurs servent à faire mouvoir des moulins. Quelques-unes de ces cataractes ne paraissent qu'après les grandes pluies d'orage, et se précipitent du sommet des rocs sourcilleux dans des endroits où d'ordinaire on n'aperçoit pas apparence d'eau. Si, pendant que le torrent et la cascade sont en activité, un vent violent vient tout à coup à souffler contre le rocher, l'eau est dispersée au loin et tombe sous la forme d'une pluie extrêmement fine. Si le vent se change en tempête véritable, aucune parcelle de l'eau ne tombe à terre; elle est tout emportée dans l'atmosphère, où elle se forme en un brouillard ou en une fumée épaisse, au milieu de laquelle brille un arc-en-ciel aux couleurs éclatantes.

(*) Le capitaine Born, qui a commandé pendant plusieurs années dans les Féroe, a publié dans le Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Copenhague une Notice géologique sur ces îles. Nous aurions voulu pouvoir reproduire ici un fragment de cet intéressant mémoire.

Les Féroe, outre un nombre considérable de sources d'eau vive et potable, possèdent des sources d'eau chaude qui sont d'un grand secours pour les habitants. C'est là un trait frappant de ressemblance avec l'Islande, qui du reste n'est pas très-éloignée de cet archipel. La plus remarquable de ces fontaines brûlantes est celle de *Varmakielde* qui se trouve au nord de Noragota, dans l'île d'Osteroe, et surgit du sein de la terre, non loin du rivage. L'eau en est si chaude en hiver, que si l'on y jette un coquillage, l'animal est bientôt séparé de son enveloppe. Autrefois on s'y rendait dans l'été autant dans un but de plaisir et de distraction que pour boire de cette eau comme remède. Maintenant la société qui s'y donne rendez-vous est beaucoup moins nombreuse; ce dont les habitants du voisinage se plaignent amèrement, car ils trouvaient dans cet usage une occasion commode de réaliser des profits qui leur procuraient une honnête aisance.

Près de Famoyen, dans l'île de Suderoe, se trouve un lac qu'on dit sujet au flux et au reflux. Plusieurs savants, et entre autres le naturaliste Fleisher, ont cru trouver dans ce phénomène une preuve de la communication de ce lac avec la mer. Une objection bien simple détruit cette opinion, c'est que, d'après le témoignage de l'auteur danois traduit par George Landt (*), l'eau du lac dont il est question est parfaitement douce. Il est donc plus probable que la mer, en s'engouffrant dans quelque cavité voisine, exerce sur l'eau douce, qui y est contenue, une pression assez forte pour la refouler et occasionner dans tout le réservoir un mouvement quotidien de hausse et de baisse. Du reste, il paraît que rien n'est moins prouvé que le fait attribué

(*) *A description of the Feroe islands, translated from the Danish*, by G. Landt.

à ce lac. Il est positif qu'à certaines époques de l'année, en été par exemple, le volume d'eau qu'il contient augmente dans une proportion remarquable, mais très-irrégulièrement. Les naturalistes auront donc probablement confondu avec un autre lac plus petit, situé tout près de la mer, et dans lequel le mouvement des marées est très-sensible. On sait, au surplus, qu'on a remarqué ailleurs le flux et le reflux, non-seulement dans des lacs, mais même dans des fontaines situées à une grande distance de la mer. Il n'y aurait donc rien de surprenant dans le phenomène dont on a fait à tort les honneurs au lac de Kirkyu.

La plus grande des Féroe est Stromoe; elle a vingt-sept milles de longueur sur sept de largeur, et s'étend dans la direction du sud-est au nord-ouest. Elle renferme plusieurs villages dont aucun ne mérite une mention particulière. Il en est un cependant sur lequel on a fait une singulière observation : c'est que les taureaux et les vaches qu'on y élève, ou qu'on y envoie d'un lieu quelconque, deviennent excessivement farouches et dangereux. On explique ce phénomène en disant que le village en question est situé entre deux montagnes qui produisent un écho très-remarquable, et que lorsqu'un taureau ou une vache mugit, l'animal prend la répétition de son cri pour une provocation de quelque autre individu de son espèce, et devient furieux. Nous ne savons jusqu'à quel point on peut admettre cette explication qui nous semble plus ingénieuse que rationnelle.

Au nord du village de Tyorneviig', l'extremité septentrionale de Stromoe est percée de part en part à quelques pieds au-dessus de la mer, et offre une galerie longue de plus de deux cents pieds, dans la direction du sud-est au nord-ouest. Lorsque, pendant une matinée d'été, on navigue en canot près de cet endroit, on peut, en regardant par une des ouvertures de cette singulière galerie, apercevoir à l'autre bout le soleil qui se lève resplendissant au-dessus des flots; et c'est là un spectacle aussi beau qu'extraordinaire.

A quelque distance de la pointe de l'île on voit surgir du sein de la mer un rocher élevé nommé *Slapken*. Le côté sud de cette masse imposante semble avoir été déchiré par quelque convulsion violente; le côté nord offre la vue d'une réunion d'immenses troncs d'arbres rapprochés les uns des autres, et couronnés par de longues branches qui s'entrelacent de la façon la plus étrange et la plus fantastique.

Frederiksvaag était autrefois l'établissement commercial le plus important de Stromoe; ses habitants entretenaient de fréquentes relations avec l'Écosse; et comme ce port était l'entrepôt des marchandises danoises des Indes occidentales et orientales, ceux qui se livraient au cabotage réalisèrent des bénéfices considérables, surtout pendant la guerre de l'indépendance américaine; mais dès avant 1810 cette jolie petite ville était devenue entièrement déserte, et elle n'a pas encore retrouvé la vie et le mouvement.

Thorshavn est la capitale de l'île et de tout l'archipel : c'est la résidence du gouverneur, du juge et de quelques autres fonctionnaires; c'est aussi actuellement le centre du commerce. La situation de cette ville est des plus singulières : « Qu'on se représente au fond d'un golfe un demi-cercle de montagnes escarpées et sauvages. Là s'élève une langue de terre, ou plutôt un banc de roche posé en droite ligne au milieu des flots, au centre du cercle, comme une flèche au milieu d'un arc. C'est sur ce banc de roche que la plupart des maisons ont été construites. Elles sont toutes rangées symétriquement sur deux lignes et serrées l'une contre l'autre. Les rues qui traversent ce triple amas d'habitations sont si étroites, que deux chevaux n'y marcheraient pas de front, et si rocailleuses, si escarpées, que, pour pouvoir y passer en certains endroits avec quelque chance de sécurité, il faut se cramponner au roc avec les pieds et les mains. En hiver, par un jour de verglas, la descente d'un de ces rocs

peut être regardée comme un exercice d'équilibriste assez hasardeux. Du reste, l'aspect des maisons est en parfaite harmonie avec celui des rues. A part celles qui appartiennent au gouvernement, et qui sont occupées par les fonctionnaires, presque toutes ne sont que de pauvres cabanes bâties sur le même modèle, non pas comme celles d'Islande, avec des blocs de lave, ni comme celles de Norwége avec de grosses poutres arrondies, mais tout simplement avec quelques douzaines de planches clouées l'une contre l'autre. C'est un genre d'habitation qui forme la transition entre la tente nomade et l'édifice cimenté. Elles sont si frêles, que, l'hiver, on est obligé de les amarrer avec des câbles, pour que le vent ne les emporte pas. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont uniformément coupées en deux parties par une cloison. D'abord on entre dans la cuisine, qui n'a ni planches sur le sol, ni fenêtres. Le jour y pénètre ou par la porte, ou par la cheminée. Pour tout meuble on y trouve quelques vases en terre, quelques ustensiles en bois, un ossement de dauphin pour siége, et d'autres ossements servant de pelle ou de fourgon. La seconde pièce est éclairée par deux ou trois vitraux : c'est là le séjour habituel de la famille; c'est là que les femmes cardent la laine, tissent le vadmel; c'est là que père, mère, enfants, reposent entassés l'un près de l'autre sur quelques planches recouvertes d'un peu de paille. Cet espace étroit, privé d'air, inondé par la fumée du feu de tourbe, exhale une odeur nauséabonde à laquelle l'étranger s'habitue difficilement (*).

Les habitants de Thorshavn sont peut-être les plus pauvres de toutes ces îles, et ce n'est pas peu dire. Tandis que les paysans des campagnes élèvent des bestiaux à l'aide du gazon de leurs profondes vallées, les malheureux citadins, entourés d'un sol absolument stérile, sont réduits à vivre du produit de leur industrie ou de leur pêche. Quand l'agitation de la mer empêche le mari de sortir du port, et quand les bas tricotés par la femme n'ont pu être vendus, il faut que le pauvre ménage attende sa subsistance et celle de ses enfants de la commisération de ses voisins ou des autorités. Aussi la physionomie morale de Thorshavn n'est-elle pas plus gaie que son aspect physique.

On est surpris de trouver dans cette bourgade une bibliothèque publique, composée de près de cinq mille volumes, parmi lesquels figurent bon nombre d'ouvrages d'élite. Le gouvernement danois a favorisé la création de cette bibliothèque par un don de 1,500 fr., et les principaux habitants, à l'exemple des prêtres et des fonctionnaires, payent une espèce d'impôt annuel pour augmenter le nombre des livres.

Thorshavn possède aussi un hôpital où les malades du pays, comme les étrangers, sont traités avec une touchante sollicitude. Il est desservi par l'unique médecin de Féroe, qui réside dans la capitale et reçoit des appointements fixes pour traiter gratuitement les pauvres de tout l'archipel. De quel zèle et de quel dévouement ne faut-il pas être animé pour remplir ces pénibles fonctions? car c'est à ce médecin que s'adressent les malheureux qui habitent les localités les plus éloignées. Souvent il faut qu'il traverse au milieu de la tempête les bras de mer qui isolent les îles; si le temps est trop mauvais pour qu'il puisse s'aventurer sur les flots en courroux, l'infortuné qui réclame les secours de sa science et de son humanité l'attend vainement, et meurt en maudissant la destinée.

A voir cette humble capitale si misérable, si triste, si abandonnée, on aurait peine à s'expliquer le soin qu'on a pris de la protéger par une forteresse, si l'on ne savait pas que la construction de cette espèce de citadelle est due à des circonstances assez extraordinaires. Après la réforme de Luther, un prêtre, fils d'un Norwégien, vint s'établir aux Féroe : ce prêtre s'appelait Magnus Heinesen;

(*) Marmier, Expédition de la *Recherche* au Spitzberg. (Revue des deux mondes, octobre 1839.)

il avait la passion des aventures et un courage indomptable. Il se fit marin, et trouva dans cette nouvelle existence mille occasions de signaler son intrépidité. Avec un seul navire mal équipé et quelques hommes aussi entreprenants que lui, il allait hardiment donner la chasse aux flibustiers anglais et allemands, qui infestaient, à cette époque, les mers de l'Islande et des Féroe. Chacune de ces courses audacieuses lui procurait un triomphe et augmentait sa réputation. Cependant il craignit que les ennemis ne vinssent le bloquer dans sa propre retraite, et il conçut l'idée de défendre sa ville par une forteresse. Quelque temps après, on vit s'elever à l'entrée du port un large bastion garni de pièces d'artillerie, et cette fortification devint le bouclier de Thorshavn. Le renom du héros des Féroe avait retenti à la cour du roi Frédéric II, qui, pour récompenser Magnus de ses nombreux services, lui confia le commandement d'une corvette danoise. Cette faveur fut la perte de l'infortuné marin. Il recommença à courir les mers, et parvint à capturer un vaisseau anglais qui s'en allait chargé de marchandises volées aux Féroe. Les Anglais réclamèrent, affirmant que leur chargement provenait des îles Shetland. Ils insistèrent, et parvinrent à faire accuser Magnus de piraterie, lui l'ennemi des pirates, lui qui avait si souvent puni les flibustiers anglais de leurs brigandages maritimes. Il fut jugé, condamné, et exécuté, malgré ses protestations d'innocence. Ce crime judiciaire eut lieu en 1589. La mémoire du martyr ne tarda pas à être réhabilitée; bientôt le mensonge des Anglais fut constaté; mais il n'était plus temps, et le châtiment infligé au juge qui avait le plus contribué à faire condamner Magnus ne put rendre aux Féroïens leur noble défenseur. Le souvenir du constructeur du fort de Thorshavn fut religieusement conservé parmi les pêcheurs du pauvre archipel, veuf de son héros : des chants traditionnels ont consacré ses exploits, et ces chants, répétés de bouche en bouche jusqu'à nos jours, font encore le charme des longues veillées d'hiver dans ces îles lointaines de la mer du Nord.

Il semble que les fortifications élevées par Magnus eussent perdu toute leur utilité en perdant celui dont elles avaient protégé l'asile. Depuis la mort inique du prêtre marin elles n'ont plus servi, et, dans la seule circonstance où elles eussent pu garantir les habitants de Thorshavn des insultes de leurs ennemis, elles sont restées muettes comme de vieilles ruines. Un jour de l'année 1803, une frégate, portant pavillon français, vint mouiller dans la rade de la capitale. On ne tarda pas à s'apercevoir que le drapeau dont se parait le vaisseau étranger était destiné à cacher un piége, et que le port de Thorshavn s'était ouvert à un navire anglais; or comme la guerre était alors dans toute son ardeur entre la France et la Grande-Bretagne, et que le Danemark était notre allié, les intentions de la frégate anglaise envers la colonie danoise n'étaient pas difficiles à deviner. Toute résistance eût été inutile; le gouverneur dut en conséquence songer à capituler. Il envoya douze parlementaires à bord du navire ennemi : ils y furent retenus prisonniers. Douze autres habitants qui succédèrent aux premiers furent également arrêtés. Alors les Féroïens, indignés d'une telle perfidie, résolurent de combattre, et se dirigèrent vers la forteresse. Mais les Anglais avaient mis à profit le temps qu'ils avaient perdu en délibérations : de nombreux soldats avaient été débarqués, et, avant que les habitants eussent atteint le fort, ils y avaient pénétré, avaient encloué les pièces d'artillerie, démoli une partie du bastion, et s'étaient enfuis sains et saufs vers le bâtiment. Dès cet instant, Thorshavn fut au pouvoir des Anglais. « L'histoire, dit M. Marmier, à qui nous avons emprunté ces détails, ne nous a pas conservé le nom de ces hommes qui s'en vinrent avec tant d'audace, dans une mer paisible, masqués par un pavillon étranger, qui eurent la gloire de faire prisonniers vingt-quatre pêcheurs, de

descendre en plein jour sur une terre sans défense, et de dévaster un bastion abandonné. Il faut croire que les annales maritimes anglaises sont, à cet égard, plus complètes que celles des Féroe. Les héros de cette glorieuse campagne doivent être inscrits tout près de ceux qui, dans un temps d'armistice, sans aucune déclaration de guerre, s'en allèrent, un matin, incendier la flotte de Copenhague. »

Ce qu'on vient de lire est la partie la plus intéressante et la plus dramatique de l'histoire de Thorshavn, humble bourgade presque aussi ignorée que les pêcheurs qui l'habitent. Deux événements méritent cependant encore d'être rappelés : c'est l'adoption du christianisme par les habitants, en l'an 998, et leur conversion au protestantisme à la fin du seizième siècle.

Nous ne dirons rien des autres villages que les Féroïens décorent du nom de villes. La description du chef-lieu de l'archipel suffit pour donner une idée des bourgades de second rang. Il y a toutefois une remarque à faire : c'est que les maisons de Thorshavn sont bien plus misérables et bien plus tristes que celles qui s'élèvent sur le rivage dans le pourtour de l'île. Celles-ci sont plus commodes et plus vastes. Le principal bâtiment, composé d'une cuisine et de deux chambres, l'une pour les provisions, l'autre pour le tissage du vadmel, est construit moitié en bois, moitié en pierre, ce qui est du luxe pour les Féroe. Tout auprès on voit l'étable, la grange où le fermier conserve son fourrage et son grain, le four qui sert à torréfier l'orge, et enfin plusieurs cabanes presque à claire-voie, tant les planches qui les composent sont éloignées les unes des autres. Ces espèces de huttes ou kiadl renferment la viande, qui doit constituer la partie essentielle des provisions de la famille. On y suspend, dans le courant de novembre, des moutons tout entiers; l'air vif et froid qui se fait jour par les fentes des cloisons les dessèche et les conserve; de sorte que, quelques mois après, la viande est ferme et pleine de suc. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on la mange sans la cuire et sans la saler, et que néanmoins, au dire des voyageurs, elle offre un mets assez agréable. On conçoit à quel point ce mode de préparation est commode et utile pour les paysans et les pêcheurs des Féroe : un morceau de cette viande sèche les dispense, dans leurs courses sur mer ou dans les montagnes, de s'occuper de la cuisson et de l'assaisonnement de leur repas.

Le fermier est donc en général moins malheureux que le citadin, et sa demeure est plus saine. Parmi ces habitations disséminées sur les côtes des Féroe, on cite comme la plus belle celle qui est connue dans le pays sous le nom de *Kirkeboe*. Sa situation entre la mer et de hautes montagnes est des plus pittoresques, et le paysage environnant a quelque chose de sauvage et de poétique à la fois. C'est là que résidaient les anciens évêques catholiques, et que s'était établie une congrégation de moines. On voit encore, près de la ferme, les restes d'une église gothique commencée, que l'évêque Hilaire voulait élever au rang de cathédrale. L'introduction du protestantisme dans ces îles arrêta la construction de l'édifice, dont les débris sont le témoignage matériel de la courte domination du catholicisme sur cet archipel.

Histoire naturelle. Les trois règnes de la nature sont extrêmement pauvres aux Féroe. Nous ne parlerons pas des végétaux, dont le nombre est trop minime pour qu'on s'en occupe. Que pourrait-on dire sur la flore et la faune d'un pays où les arbres ne dépassent pas les dimensions du genièvre ou du saule le plus chétif? Parmi les animaux, les oiseaux seuls peuvent faire les frais d'une courte nomenclature, car, en fait de quadrupèdes sauvages, on ne pourrait citer que les rats et les souris transportés dans ces îles par les vaisseaux norwégiens. L'aigle cendré, le lanier, une espèce de hibou, l'épervier (*), le corbeau et la corneille huppée sont les espèces nuisibles. Les

(*) Voyez Debel, sur les Féroe, 1670.

corbeaux, dit Pennant (*), détruisaient tant d'agneaux et de brebis, qu'autrefois chaque pêcheur était tenu d'apporter à la cour de justice, le jour de Saint-Olaüs, le bec d'un de ces oiseaux, sous peine de payer une amende dite *amende du corbeau* (*roven fine*) (**). Les autres oiseaux de terre sont le pigeon, le ramier, l'étourneau, la bergeronnette blanche ou hoche-queue, le roitelet, et quelquefois l'hirondelle; l'ortolan de neige se repose souvent au printemps dans les Féroe, lors de son passage vers le Nord. On y rencontre quelquefois le héron. Le bec de cuiller ou spatule y est commun. Le râle d'eau, l'huîtrier et le vanneau fréquentent les côtes, sur lesquelles se rendent aussi en grande quantité des oiseaux de rochers, tels que les puffins, les pingoins, les guillemots fous et noirs. Le *geyir fugl* ou gerfaut y vient aussi, mais seulement à certaines époques de l'année. Ce dernier oiseau, que ses ailes trop courtes empêchent de voler, fait son nid au pied des hautes et sombres falaises. Le *skua* ou *grisard* est un oiseau de proie de la grosseur d'un corbeau. On assure que lorsqu'un homme passe près de son nid, il s'élance sur lui et lui déchire le visage. Le goëland arctique au dos noir, le bourgmestre, l'oiseau des tempêtes, plusieurs espèces de plongeurs, entre autres le plongeur du Nord, le cygne, l'oie sauvage, l'éder ou canard à édredon, l'havelda ou canard à longue queue, le cormoran et le goëland brun fou complètent la collection des oiseaux palmés de ces îles sauvages.

Les Féroïens sont d'intrépides chasseurs, et la manière dont ils prennent les oiseaux de rivage offre les plus grands dangers. Les rochers qui contiennent les nids ont souvent deux cents brasses de hauteur; mais rien n'intimide ces hommes courageux, plus hardis peut-être que les Shetlandais et les Maltais. Pour atteindre l'endroit désiré, ils pratiquent la *chasse par en haut* et la *chasse par en bas*. La première se fait, comme on le devine, à l'aide d'une corde attachée au corps du chasseur, et tenue éloignée des bords du rocher au moyen d'une planche qui s'avance sur l'abîme et à l'extrémité de laquelle elle est suspendue. Quand il faut transporter d'un endroit à un autre le chasseur ainsi maintenu en l'air, il y a pour lui grand péril, parce qu'il se détache du bord des pierres qui tombent sur sa tête, et qui le tueraient infailliblement s'il n'était pas coiffé d'un bonnet épais, quelquefois trop faible cependant pour le garantir de l'atteinte mortelle des gros éclats de rocher. La dextérité de ces hommes est vraiment merveilleuse : parfois ils placent leurs pieds contre le sommet d'un précipice, et se lancent au loin pour retomber près d'un trou qu'ils supposent contenir un nid. Quand les oiseaux ont pondu dans des cavernes profondes, ils s'y abattent, se dégagent de la corde, la fixent à une pierre, ramassent leur butin tout à leur aise, et reprennent ensuite leur poste aérien. D'autres fois, ils s'écartent du rocher, et, avec un filet placé au bout d'un bâton, ils prennent les vieux oiseaux au moment où ils sortent de leurs retraites. La chasse terminée, ils tirent une petite ficelle liée autour de leurs reins et tenue au sommet par leurs camarades; à ce signal, on les hisse, et ils remontent souvent blessés ou cruellement contusionnés. Si par malheur il arrive que la corde s'engage dans les interstices des rochers, les malheureux restent suspendus entre ciel et terre, sans pouvoir ni remonter ni descendre. « Il y a quelques années, dit M. Marmier (*), un paysan de l'île Nordoe passa ainsi un jour et une nuit, privé de nourriture, à moitié nu, transi de froid et torturé par la corde qui lui serrait les flancs. Dans son désespoir, il allait ronger le câble avec ses dents, au risque de se tuer en tombant dans l'abîme, lorsque d'autres paysans accoururent à son se-

(*) *Arctic zoology*.
(**) Voyez Brunnich.

(*) Revue des deux mondes, article déjà cité.

cours. Ce ne fut pas sans peine qu'on le tira de son affreuse position, et en posant le pied sur le sol, il s'évanouit. »

La chasse qui se fait de bas en haut a aussi ses périls. La petite troupe s'embarque, et, lorsqu'elle a atteint la base du rocher, un des plus intrépides, ceint d'une corde et muni d'une longue perche armée d'un crochet de fer, grimpe ou se fait pousser par ses amis, qui le soutiennent à l'aide d'un bâton jusqu'à la première place où il peut poser le pied. Alors, au moyen de sa corde, il amène à lui un autre chasseur, qui en fait autant pour un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la bande se trouve installée sur le roc. L'opération se renouvelle s'il y a plusieurs degrés à monter, et ils se hissent l'un l'autre, jusqu'à ce que, de rocher en rocher, ils arrivent à la hauteur de la retraite des oiseaux. Pour découvrir les nids, il faut qu'ils errent autour de l'esplanade, au risque de glisser et de tomber dans le gouffre béant. Quand ils ont découvert l'objet de leur convoitise, ils agissent deux à deux : l'un s'attache au bout de la corde de son associé et se fait descendre, en confiant sa vie à la force et à la vigilance de son compagnon, qui doit aussi le remonter. Il arrive quelquefois que le poids de l'homme suspendu l'emporte sur la force de celui qui le soutient : alors tous les deux tombent et se brisent. Quand la chasse a été heureuse, ils jettent le gibier dans le bateau qui stationne au pied de la falaise. Mais souvent ils passent une semaine entière à dénicher les oiseaux, logeant dans les crevasses qu'offrent les bords du précipice, et se nourrissant du peu de provisions qu'ils ont emportées (*).

HABITANTS. *Costume*, *mœurs*, *usages*, *superstitions.* Pour tracer le portrait des Féroïens, il suffit de dire qu'ils offrent le type et les traits des Norwégiens, avec la force physique et le caractère de physionomie que peut donner l'habitude de la chasse et de la pêche dans un pareil pays. Les femmes, sans être jolies, plaisent par leur visage plein de candeur et de bonté. En général, on peut dire que toute cette population est fort belle; les êtres difformes ou estropiés de naissance y sont extrêmement rares, ce qui est toujours un signe favorable.

Le costume féroïen est d'une grande simplicité et bien approprié au genre de vie de ces hommes actifs et laborieux. Il consiste, pour les hommes, en une veste ronde, bleue ou verte, semblable à celle des Tyroliens, en un gilet de laine orné de boutons brillants, et en une culotte en peau de mouton. Quelques-uns se laissent croître les cheveux, et les font retomber en longues tresses sur leurs épaules, comme les filles de Berne. Un mantelet de tricot à manches courtes, montant jusqu'au cou, et serré à l'endroit de la taille, un grand jupon flottant, et un joli bonnet de soie qui laisse le front découvert et s'aplatit sur la tête, composent le costume des femmes. Autrefois les Féroïennes portaient dans les grandes occasions, et particulièrement à la fête des fiançailles, de riches vêtements chargés d'or et d'argent, comme celui des femmes d'Islande. La robe de damas, les manchettes de dentelles, les cheveux poudrés et coquettement relevés sur la tête, rien ne manquait pour faire ressembler la jeune fille, ainsi parée, à une Allemande du siècle dernier. Aujourd'hui tous ces oripeaux sont remplacés par un accoutrement, moins original peut-être, mais plus commode et aussi plus gracieux.

Les habitants de ces îles sont honnêtes, doux et essentiellement hospitaliers. Ils accueillent avec un joyeux empressement l'étranger qui paraît sur le seuil de leur humble cabane, et se font un véritable plaisir de lui rendre tous les services possibles. Ils se montrent humains et charitables envers leurs concitoyens; ils partagent leur repas avec le pauvre, et recueillent sous leur toit, déjà habité par une famille

(*) Pennant, *Arctic zoology*.

nombreuse, l'orphelin sans asile et sans protecteur. Leur humeur se ressent quelque peu du séjour qu'ils habitent; elle porte l'empreinte sombre et triste de la nature qui frappe incessamment leurs regards. L'aspect de ces rochers battus par les vagues écumantes, de ces montagnes au front chauve, de ces vallées obscures et froides, les rend taciturnes et mélancoliques; toutefois on definirait plus justement cette tendance morale, en disant qu'elle participe du flegme allemand poussé jusqu'à l'exagération, bien plus que de la sauvagerie de l'Esquimau.

Ce qui prouve la douceur du caractère des Féroïens et leurs bonnes qualités, c'est la rareté des querelles entre paysans ou pêcheurs, et l'absence complète de meurtres dans leurs annales judiciaires. C'est là encore un trait de ressemblance avec les Norwégiens.

Les mœurs de ces insulaires sont très-pures : point d'adultères, pas d'enfants naturels. La jeune fille qui s'est laissé séduire, se marie sans être accompagnée à l'église des deux garçons d'honneur, qui assistent, en pareille circonstance, la fiancée sans tache. « Il y a, dit un voyageur moderne, dans les relations des deux sexes, une liberté si chaste, une confiance si pleine d'abandon et de réserve, qu'elle rappelle les premiers âges du monde. Toutes les femmes assistent au déshabiller et à la toilette de leurs commensaux, et les aident à se lever et à se coucher. On s'embrasse, le soir, en se quittant, le matin en se revoyant, avant et après chaque repas. Ces femmes, en apparence si faciles, sont cependant d'une vertu exemplaire. Les domestiques des deux sexes couchent dans la même chambre, dans le même lit, sans qu'il en résulte des naissances illégitimes. »

On remarque dans cette population un grand fonds de piété. Tous accomplissent avec exactitude leurs devoirs religieux : aussi les prêtres ont-ils fort à faire. Ils ne sont qu'au nombre de sept, et ils desservent les églises de tout l'archipel. Ces pauvres ecclésiastiques vivent isolés sur des grèves silencieuses où les suivent les souvenirs de leur patrie, car ils viennent tous du Danemark, après avoir pris leurs grades à l'université de Copenhague. Comme le médecin de Thorshavn, ils sont obligés d'exposer fréquemment leurs jours pour aller porter aux fidèles des localités éloignées le tribut de leurs paroles évangéliques et les secours de leur saint ministère. Ils bravent la tempête avec un courage que soutient un zèle ardent, et, lorsqu'ils sont retenus pendant plusieurs jours loin de leurs demeures, il faut, en attendant que les vents cessent d'agiter la mer, qu'ils vivent de la vie de leurs hôtes indigents et qu'ils partagent leur humble couche. Autrefois ils bénissaient, sur différents points de ces îles, des sources où les parents allaient baptiser les nouveau-nés, quand ils ne pouvaient les porter au presbytère; mais aujourd'hui il faut présenter l'enfant au prêtre, et il arrive bien souvent que la frêle créature ne peut résister aux fatigues du trajet.

Telle est la vie de tout ce qui habite les Féroe; misère, isolement, tristesse, dangers continuels, lutte incessante contre la destinée, tel est le partage de ces pauvres gens, dignes assurément d'un sort meilleur. « Les flots et la terre, dit l'habile écrivain que nous avons déjà cité, ne leur donnent qu'un moyen d'existence précaire, et leurs faibles ressources sont encore amoindries par le monopole commercial qu'ils subissent comme une loi de servage. Le commerce des Féroe était libre autrefois; les habitants s'en allaient eux-mêmes à Bergen échanger les productions de leur pays contre celles dont ils avaient besoin. Plus tard, ils renoncèrent à ces voyages, mais les marchands des villes anséatiques venaient, chaque été, négocier avec eux des échanges de denrées. Un beau jour, Frédéric II s'empara de ce commerce comme d'une propriété particulière, et l'afferma à une société de Lubeck et de Hambourg. De cette époque date le régime du monopole, et depuis il a été parfois plus ou moins rigoureux, mais il n'a pas cessé. En

1607, le roi transmit le privilége de ce commerce à des négociants de Bergen; Frédéric l'abandonna généreusement à un homme dont il voulait récompenser les services, et qui le transmit comme un fief à son fils. La dureté avec laquelle les possesseurs de ce monopole traitèrent les malheureuses îles excita des plaintes si réitérées et si éloquentes, qu'à la fin le gouvernement vint à leur secours et reprit le privilége confié à des mains injustes; mais c'était pour l'exploiter lui-même, et en vérité, cela ne valait guère mieux. En 1790, le roi, obsédé par de nouvelles sollicitations, promit de rendre le commerce libre dès qu'une occasion opportune se présenterait, et, chose singulière, cette occasion ne s'est pas encore présentée..... Il n'y a pas plus de trois ans qu'il n'existait encore, pour toutes les Féroe, que le magasin de Thorshavn. Les paysans du Nord et du Midi devaient louer un bateau, payer des rameurs, entreprendre un voyage difficile et souvent dangereux, pour venir recevoir à Thorshavn, selon la taxe, le prix de leurs pauvres denrées. Il arriva un jour que, dans un de ces voyages, un bateau périt avec douze hommes; ce malheur fit impression, et le gouvernement s'est enfin décidé à établir des entrepôts sur différents points. Il y en a un, depuis 1836, à Trangisrangfiord, un autre à Bordoe. On en établit maintenant un troisième à Westmanna. Mais ce n'est guère là qu'un léger adoucissement à un état de choses affligeant : la racine du mal existe encore tout entière. D'après les anciennes ordonnances, le prix des denrées féroïennes et des denrées danoises, destinées à être offertes en échange, devait être déterminé par la moyenne de leurs différents prix de vente pendant cinq années. Jusque-là il y avait au moins dans les dispositions de la loi quelque apparence de justice, quoique ce *maximum* imposé au paysan soit encore une dure nécessité. Mais voici qu'en 1821 il survient une ordonnance, qui ajoute au prix moyen des denrées danoises une surcharge de trente-trois pour cent; et, en 1834, une autre ordonnance, qui prescrit pour les denrées des Féroe une diminution de cinquante pour cent, ce qui fait pour les malheureux condamnés à de telles transactions un déficit net de quatre-vingt-trois pour cent. Et qu'on ne pense pas qu'il soit facile aux Féroïens de se soustraire à ces marchés cruels : ils ne peuvent négocier qu'avec les représntants du gouvernement; s'ils essayent de vendre à d'autres la moindre denrée, ils s'exposent à être traduits devant le juge comme des malfaiteurs. Il y a quelques années, une jeune femme donna à un pêcheur de Dunkerque quelques tissus de laine, en échange d'une paire de boucles d'oreilles. Elle fut accusée, jugée, et condamnée à une amende de 60 francs. Un paysan paya la même amende pour avoir échangé, avec des matelots anglais, du poisson contre quelques bouteilles d'eau-de-vie. Cette loi de proscription à l'égard des étrangers est si rigoureuse, qu'il n'est pas même permis, aux Féroe, d'avoir des relations avec les îles les plus voisines. Les bâtiments danois n'arrivent à Thorshavn qu'au mois de mai, et font leur dernier voyage au mois de septembre. Tout le reste du temps, les habitants des Féroe sont privés de nouvelles et séparés du monde entier. Ils pourraient recevoir en hiver des lettres et des journaux par les îles Shetland; depuis plusieurs années ils en demandent instamment la permission, et n'ont pu encore l'obtenir. En vérité, quand on voit de telles misères, on est tenté de dire avec un voyageur anglais qui a visité aussi les Féroe, et qui a vu, comme nous, les tristes conséquences du monopole : « Il semble que la politique du gouvernement danois soit de maintenir les habitants des Féroe dans un état de pauvreté et de dépendance continuel (*). » Cette hideuse loi de monopole entrave toute espèce de travail et paralyse toute industrie. Une grande paire de bas de laine tricotés se vend à Thorshavn 2 francs. Comment est-il possible que de

(*) Mackenzie.

pauvres femmes aiment à travailler, quand la matière qu'elles emploient et le fruit de leurs veilles doivent être livrés à un tel prix?

Nous ajouterons que le découragement qu'un état de choses aussi odieux jette dans l'âme des Féroïens retarde nécessairement leurs progrès intellectuels; aussi, quoiqu'un grand nombre d'entre eux sachent lire, n'ont-ils pas les goûts littéraires de leurs voisins les Islandais. Chez eux, les récits des temps écoulés n'animent pas les réunions de famille autour du foyer paternel. Point de *sagas*, point de traditions populaires fixées sur le parchemin ou le papier. La vie matérielle, la préoccupation du lendemain absorbent tous les instants de l'existence de ces victimes résignées.

Il va sans dire qu'il y a aux Féroe, comme partout ailleurs, des heureux, c'est-à-dire des riches. Quelques fermiers jouissent d'une aisance qui leur permet de s'entourer, eux et les leurs, de ce qui, dans ces pays, peut constituer le confortable. Il en est qui ont des troupeaux de six cents moutons; mais ceux-là sont cités comme de rares exceptions, et leur bonheur relatif fait un douloureux contraste avec l'indigence de leurs compatriotes.

On conçoit que les exigences de la vie animale obligent les Féroïens à un travail continuel. La garde des troupeaux, la chasse et la pêche sont leurs principales occupations. Le mouton est pour eux une ressource inappréciable; il leur donne tout ce dont ils ont besoin : sa chair qui les nourrit, sa laine qui fait leurs vêtements, sa peau qu'ils transforment en chaussures solides, et sa graisse dont ils font du suif. Le surplus de ce qui leur est nécessaire est vendu pour leur donner le moyen d'acheter ce qu'ils ne peuvent trouver chez eux. Ce qui est étrange, c'est la négligence avec laquelle ils traitent cet animal : pas un fermier ne s'est encore avisé de construire une étable pour ses moutons, ou tout au moins un hangar où ils puissent trouver un refuge dans la mauvaise saison. Les malheureuses bêtes errent en tout temps sur les montagnes; l'hiver elles sont forcées de chercher, comme les rennes, leur nourriture sous la neige. Si cette neige est durcie par le froid, elles périssent de faim; quelquefois elles sont englouties sous une avalanche; pendant les jours les plus rigoureux, elles cherchent un asile dans les cavernes : des tourbillons de neige en ferment souvent l'entrée, et les moutons restent là des semaines entières, privés de boisson et d'aliments. On en a vu qui, dans leur longue disette, en étaient venus à se ronger leur laine. Au mois de juin, le paysan se met à la recherche de son troupeau avec des hommes habitués à ces courses et des chiens exercés à traquer le mouton récalcitrant dans les ravins et les grottes. Chaque paysan reconnaît ses brebis à une marque particulière, et il les prend l'une après l'autre pour les tondre. Mais cette opération se fait encore d'une manière barbare : le Féroïen ne coupe pas la laine du mouton, il l'arrache avec la main, et quelquefois si violemment, qu'il met la pauvre bête tout en sang; après quoi il lui rend la liberté et elle reprend sa vie sauvage. Les chevaux sont également abandonnés l'hiver et l'été à travers champs. On va les chercher à deux époques de l'année : la première fois pour porter l'engrais dans la prairie, la seconde pour porter la tourbe dans les fermes. Les vaches, grâce au produit journalier de leurs mamelles, ont seules le privilége de manger à un ratelier et de dormir dans une étable.

« La chasse est encore pour les habitants de ces îles une ressource assez considérable. Il n'y a ici, il est vrai, ni ours, ni loups, ni renards, mais peu de pays renferment une aussi grande quantité d'oiseaux : on les trouve par centaines sur toutes les côtes et sur toutes les montagnes. Les Féroïens les poursuivent avec une rare intrépidité : ils ne se bornent pas à tuer ceux qui errent sur la grève et planent sur la colline, ils gravissent, pour les dénicher, les sentiers les plus rudes et les rocs les plus escarpés (*).

(*) Nous avons décrit plus haut les deux

« La pêche était autrefois, dans ces îles, une des occupations les plus importantes et les plus fructueuses; depuis plusieurs années elle est beaucoup moins abondante, soit que les bancs de poissons aient changé de place, soit qu'ils aient réellement diminué; mais il reste toujours la pêche du dauphin, et celle-là pourrait faire oublier aux Féroïens toutes les autres. Dès qu'un pêcheur a reconnu en pleine mer la présence d'un troupeau de dauphins, il le signale aussitôt aux habitants de la côte, en arborant un pavillon particulier. Ceux-ci s'en vont sur la montagne, allument un feu de gazon, et bientôt ce signal télégraphique annonce à toutes les îles la joyeuse nouvelle; les tourbillons de fumée flottent dans les airs, les feux éclatent de sommet en sommet : leur nombre, leur position indiquent aux habitants des côtes éloignées l'endroit où se trouvent les dauphins. A l'instant le pêcheur détache sa barque du rivage; ses parents, ses voisins, accourent à la hâte se joindre à lui; des femmes leur préparent des provisions, et ils s'élancent gaiement sur les flots. A Thorshavn, il y a ce jour-là un mouvement dont on ne saurait se faire une idée. Des femmes, des enfants, s'en vont tout effarés à travers la ville en criant : *Grindabud, grindabud* (nouvelle du dauphin !) A ces cris de bénédiction, toutes les portes s'ouvrent, toutes les familles sont en rumeur : c'est à qui ira le plus vite à son bateau, à qui sera le plus tôt prêt à fendre la lame avec l'aviron, ou à déployer la voile. Le gouverneur et le landfoged accourent aussi, et se mettent à la tête de la caravane, avec leur chaloupe conduite par dix chasseurs en uniforme, et portant au haut du mât la banderole danoise. Quand tous les pêcheurs sont réunis à l'endroit désigné, ils se mettent en ordre de bataille, s'avancent, selon la position des lieux, en colonne serrée, ou formant un grand demi-cercle; ils enlacent dans cette barrière les dauphins étonnés, les poursuivant, les chassant jusqu'à ce qu'ils les amènent au fond d'une baie. Là, le cercle se resserre, les dauphins sont pris entre la terre et les bateaux, arrêtés, d'un côté, par la grève où le moindre mouvement imprudent les fait échouer, retenus, de l'autre, par des mains armées de pieux. Dans ce moment-là seulement, les pêcheurs sont préoccupés d'une singulière superstition : ils ne veulent voir sur le rivage ni femmes, ni prêtres, car ils prétendent que les femmes et les prêtres doivent mettre en fuite le dauphin. Une fois que cet obstacle a disparu, il se fait un carnage épouvantable : les pêcheurs frappent, égorgent, massacrent; le sang ruisselle à flots, la mer devient toute rouge, et ceux des dauphins qui pourraient encore échapper, perdent dans la vague ensanglantée leur agilité instinctive, et tombent comme les autres sous le fer acéré. Souvent on compte les victimes par centaines. Quand le carnage est fini, on traîne les dauphins sur le sable; le sysselmand apprécie la valeur de chaque poisson, leur grave une marque sur le dos, et le gouverneur en fait le partage. D'abord on prend, à titre de dîme, une part pour le roi, pour l'Église, pour les prêtres, une autre pour les fonctionnaires, une troisième pour les pauvres, une quatrième pour ceux qui se sont associés à la pêche, tant par barque et tant par homme. Celui qui a découvert le troupeau a le droit de choisir le plus gros de tous les dauphins : ceux qui ont été blessés ou qui ont souffert quelque avarie dans cette expédition ont une part supplémentaire; enfin on en réserve encore une partie pour les propriétaires du sol où la pêche s'est faite, et celle-ci est presque toute dévolue au roi, qui est le plus grand propriétaire du pays. Quand le partage est achevé, les animaux sont dépecés; on en tire la peau, qui sert à faire des courroies, la chair et le lard, qui forment une des meilleures provisions de la famille féroïenne. Avec la graisse on fait de l'huile,

manières de faire la chasse. Nous nous abstenons donc de reproduire ce que M. Marmier dit à ce sujet.

et la vessie desséchée sert de vase pour la contenir. Les entrailles doivent être portées par chaque bateau en pleine mer, afin de ne pas infecter la côte. Un dauphin de moyenne grandeur donne ordinairement une tonne d'huile, qui se vend à Thorshavn de 30 à 40 francs. La chair et le lard ont à peu près la même valeur. Le pêcheur recueille avec soin tous les débris de sa capture, et retourne en triomphe dans sa famille (*). »

Malheureusement ce n'est pas tous les jours fête, surtout aux Féroe. Quand le pêcheur a tiré de sa part du butin tout ce qu'il pouvait en espérer, quand la joie, produite par cette bonne aubaine, s'est apaisée, chacun reprend ses travaux ordinaires et rentre dans le cercle de ses monotones préoccupations.

De quel droit, après ce que nous avons dit de la misère de ces pauvres enfants de la Norwége, leur ferait-on un reproche d'avoir conservé des superstitions, absurdes à nos yeux, mais dans lesquelles ils puisent la résignation et la patience? N'est-il pas tout naturel qu'ils attribuent à une certaine fatalité personnifiée dans des êtres fantastiques, tout ce qui leur arrive d'heureux ou de malheureux? Cette croyance à des influences irrésistibles, favorables ou malfaisantes, n'est-elle pas propre à leur inspirer l'abnégation personnelle qui leur est si nécessaire pour supporter le fardeau d'une vie de privations et de souffrances? Ces parias de la société européenne semblent comprendre l'utilité de cette triste ressource, et apprécier les avantages relatifs de ce culte voué aux esprits invisibles, car plus leur position devient douloureuse, plus ils se complaisent dans leur foi à ces créations bizarres. C'est ainsi qu'aujourd'hui même ils croient à l'existence de jolis petits nains, qui se blottissent sous les pierres voisines des maisons, et sont d'une sensibilité si grande, que le plus léger bruit les importune : amis, ils protégent les habitants de la demeure près de laquelle ils se sont établis ; ils les guident dans leurs courses sans être vus, ils les aident dans leurs travaux et leur portent bonheur en toutes choses; ennemis, ils sont implacables, et persécutent le paysan dans tous les instants de sa vie; aucun accident ne lui arrive alors qu'il ne soit l'œuvre du lutin déchaîné. Quant aux *huldefolk*, ce sont des génies qui habitent le flanc des montagnes, vivent de la même vie que les hommes, et possèdent de nombreux troupeaux, invisibles dans les pâturages où ils paissent. Cette incarnation d'un être mystérieux dans l'homme n'est-elle pas bien capable d'adoucir dans l'esprit du Féroïen le sentiment de sa situation? Ne doit-il pas courber bien plus volontiers la tête sous le poids de sa destinée, du moment où il est convaincu qu'un autre que lui souffre de ses souffrances et a sa part de toutes ses vicissitudes? Ce peuple naïf croit aussi que les morts reviennent, et que, lorsqu'ils reparaissent dans les lieux qu'ils ont habités, ils peuvent exaucer les désirs de ceux qui ont le bonheur de les rencontrer. Il s'agit d'aller les attendre pendant la nuit de Noël, sur un chemin croisé; seulement il faut se garder de prononcer un seul mot, et de faire un seul geste en les apercevant; s'il en était autrement, le revenant disparaîtrait, et il n'y aurait plus rien à attendre de lui.

Autrefois il y avait aux Féroe des esprits domestiques, espèces de dieux lares qui prenaient part aux joies ou aux afflictions de la famille et influaient puissamment sur elle. On se les rendait propices en leur faisant des libations du lait d'une vache nouvellement délivrée. Pour préserver l'animal de tout sortilége, on lui arrachait quelques poils entre les cornes.

La *mara*, monstre hideux qui se précipite sur l'homme pendant son sommeil, et qui, s'attachant à sa poitrine, l'étouffe dans ses mortelles étreintes, n'est-elle pas la personnification de la maladie, l'emblème de la douleur physique? Et quand le Féroïen agonisant attend le médecin que

(*) Marmier, Revue des deux mondes.

la tempête retient loin de lui, cette croyance à une force irrésistible, supérieure même à la science, n'est-elle pas de nature à rendre pour lui moins poignante l'idée qu'il est privé des secours qui pourraient l'arracher à la mort ?

Les *nikar*, ou esprits des eaux, les monstres de l'Océan et les *hommes de mer*, qui attirent les jeunes femmes sur la plage et les emportent dans les flots, préoccupent aussi les Féroïens. Entre autres histoires à ce sujet, ils racontent qu'un jour quatre paysans d'une des îles septentrionales allèrent à la pêche; le soir, à l'heure ordinaire du retour, on ne les vit pas reparaître, et pendant plusieurs jours on les chercha inutilement. Un mois entier se passa dans ces angoisses cruelles, et les familles des hommes perdus n'espéraient plus les retrouver, lorsqu'un matin une énorme baleine échoue sur le rivage; on s'empresse autour d'elle, on la tue, on l'ouvre, et la foule stupéfaite aperçoit dans ses entrailles les quatre paysans assis dans leur bateau, et ramant tranquillement sans souci de leur étrange situation. Cela est sans doute extravagant; mais on reconnaît encore dans cette tradition la trace évidente de cette puissance mystérieuse à laquelle les Féroïens attribuent les faits les plus merveilleux, accomplis en dépit des dangers et des lois naturelles du monde physique.

Dans la croyance à l'*homme de mer*, cette espèce de fatalisme est encore plus frappante : quelques pêcheurs de Quanesund entendaient depuis plusieurs jours des cris singuliers, sans pouvoir découvrir d'où ils venaient. Un beau jour cependant ils surprirent un homme de mer et le conduisirent dans leur cabane. Le lendemain, ils eurent l'idée de l'emmener avec eux à la pêche. Comme ils dépassaient l'endroit le plus poissonneux, leur mystérieux compagnon fit entendre un éclat de rire : alors ils rétrogradèrent et prirent du poisson en quantité. Dès ce moment ils surent interpréter le silence et le rire moqueur de l'homme de mer; ils allaient pêcher tous les jours, rapportaient un immense butin, et après avoir donné à leur guide fidèle du poisson cru pour son souper, ils l'enfermaient dans une étable, sur la porte de laquelle ils avaient soin de faire une croix. Malheureusement il leur arriva une fois d'oublier de faire cette croix, et l'homme de mer s'enfuit, pour ne plus reparaître.

Comme il arrive toujours en pareille matière, les Féroïens poussent l'amour du merveilleux jusqu'à l'absurdité la moins justifiable. Il existe, par exemple, à Stromoe, une famille qui se vante de descendre d'un phoque, et voici comment les membres de cette heureuse famille expliquent le fait : certaines femelles de phoques ont la faculté de laisser sur la grève leur peau de poisson et de revêtir une gracieuse forme de femme. Un pêcheur vit une de ces créatures séduisantes, et la trouva si belle, qu'il l'aima d'amour passionné. Il réussit à l'emmener avec lui, la fit entrer dans sa cabane, et serra la peau de phoque dans un coffre. Il épousa cette femme, et en eut plusieurs enfants; mais un matin, en partant pour la pêche, il oublia la clef du coffre : son infidèle compagne s'en aperçut, ouvrit la boîte, reprit sa dépouille d'amphibie, et courut se jeter dans la mer, où elle disparut pour toujours.

Toutes ces superstitions, toutes ces croyances bizarres se perpétueront sans doute indéfiniment parmi les Féroïens, car le gouvernement danois ne s'occupe guère des moyens de dissiper l'ignorance profonde et les erreurs de ce peuple intéressant. D'ailleurs, ces insulaires paraissent tenir beaucoup à leurs traditions, à leurs idées et à leurs habitudes. Comme toutes les races du Nord, ils adoptent sans passion et conservent avec ténacité. C'est ainsi que la plupart de leurs usages d'autrefois subsistent encore aujourd'hui. Nous ne rappellerons en preuve de cette assertion que la manière dont ils célèbrent le mariage d'un des leurs. Cette cérémonie est caractéristique, et nous en

emprunterons encore le tableau à M. Marmier :

« Comme autrefois, on voit des jeunes gens qui, pour toucher le cœur de celles qu'ils doivent épouser, se choisissent un orateur : c'est un pêcheur renommé pour son intelligence, un paysan habile à composer des vers. Quand le jour du mariage est arrêté, on envoie des invitations dans tout le district. Parents, amis, hommes, femmes, enfants, arrivent à pied, à cheval, et s'entassent pêle-mêle dans la maison du fiancé. On fait rôtir pour ce jour-là des moutons et des veaux tout entiers. L'eau-de-vie coule dans de grands vases, la bière bout dans la chaudière, la table est mise du matin au soir, et les convives agissent sans gêne; car, avant de s'en aller, ils sont tous, comme en Finlande, soumis à une collecte et laissent tous quelques *species* sur le plateau qu'on leur présente. La noce dure trois jours. Le plus beau, le plus pompeux est celui où les fiancés reçoivent la bénédiction nuptiale. Le soir, tout le monde se met à danser. Cette danse des Féroe est très-curieuse à voir. Les danseurs se pressent, se prennent par la main, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, et forment une longue chaîne. Ils n'ont point d'instruments de musique pour se donner la mesure, mais ils savent tous les chants traditionnels et les mélodies anciennes avec lesquels ils ont été bercés. L'un d'eux entonne une strophe, les autres l'attendent au refrain et le chantent tous ensemble. Ce chant, composé seulement de quelques modulations, est grave, mélancolique, imposant. Au milieu des fortes vibrations des voix d'hommes, on entend de temps à autre percer la voix aiguë d'une jeune fille; mais en général, toutes ces accentuations rustiques sont très-justes et parfaitement d'accord. Au moment où le chant commence, la chaîne marche, tourne, se déroule d'abord lentement et avec une sorte de grâce nonchalante, comme les naïves rondes de Bretagne, quand le bignou fait entendre l'air populaire : *An ini gos*; puis bientôt elle s'anime, elle a des mouvements plus vifs et plus rapides. Les chants choisis pour ces solennités sont presque tous des fragments ou des imitations du *Kœmpeviser* danois, des histoires de guerriers, des récits de combats et d'amour, comme les strophes de la Jérusalem, que chantent les gondoliers de Venise. Peu à peu la danse prend le caractère d'une scène théâtrale : les conviés s'associent au récit du chanteur, ils suivent avec émotion les péripéties du drame, s'agitent, se passionnent, balancent les bras, frappent du pied, et, par leur pantomime, expriment en quelque sorte tout ce que le poëte a voulu exprimer dans ses vers, et le musicien dans ses mélodies. Les femmes seules, comme s'il leur était défendu de montrer de l'émotion, gardent, au milieu de cette animation générale, une réserve impassible : elles ne font aucun mouvement, et se laissent entraîner. A les voir parfois, le soir, avec leurs regards immobiles et leur figure blanche, suivant avec joie, et cependant avec une sorte de mélancolie, toutes les vives ondulations de cette chaîne qui se déroule comme un serpent et se précipite comme un tourbillon, on dirait des jeunes filles emportées par une force irrésistible dans les danses des esprits.

« Au milieu de ce bal dramatique, un homme frappe sur une poutre pour avertir la mariée qu'il est temps de se retirer dans sa chambre; mais la mariée doit faire semblant de ne pas l'entendre et continuer à danser. Bientôt après, un second coup résonne, et elle ne s'en émeut pas davantage. Enfin, au troisième coup, la mariée s'en va, et il est convenable, disent les bonnes gens, qu'avant de se mettre au lit elle pleure un peu. Le marié ne tarde pas à la suivre; et, quand tous les deux sont dans leur chambre, les convives récitent à haute voix une prière et entonnent un psaume. »

Nous n'avons rien de plus à ajouter, car la description détaillée de chacune des îles de cet archipel fatiguerait le lecteur sans grande utilité. Ici la nature est si monotone dans ses formes

et son aspect, que décrire un lieu c'est en quelque sorte les décrire tous. Quant à la population, elle porte les mêmes caractères physiologiques et moraux dans toutes les parties des Féroe. L'histoire, nous l'avons faite en quelques lignes, et ces quelques lignes suffisent pour faire connaître les annales d'un pays dont la vie passée a été presque aussi uniforme, sous la domination norwégienne, que l'est sa vie actuelle sous l'influence du monopole et de la misère (*).

(*) Pour de plus amples détails topographiques, on peut lire la description de ces îles par Landt (en anglais) et l'ouvrage de Mackenzie. Quant à Lowenhörn et à Pennant que nous avons déjà cités, ils se sont occupés, l'un de l'hydrographie des parages où sont situées les Féroe, l'autre de l'histoire naturelle du pays.

ILES NORMANDES.

JERSEY, GUERNESEY, SERK ET AURIGNY.

Description. Les îles de Jersey, Guernesey et Aurigny, désignées souvent sous le nom d'*îles normandes* ou d'*archipel anglo-normand*, gisent dans la Manche, entre la France et l'Angleterre.

« C'est une présomption, fondée sur les autorités les plus respectables, que, bien antérieurement à l'envahissement de l'Océan sur nos côtes, au mois de mars 709, Jersey, Guernesey, et en général tout le reste de cet archipel anglo-normand, appartenaient à la terre ferme. C'est même une tradition dans la première de ces îles, tradition appuyée sur de très-anciens manuscrits, qu'encore au temps de saint Lô, mort le 21 septembre 565, Jersey n'était séparé du territoire de Coutances, dont il dépendait pour le spirituel, que par un simple ruisseau, sur lequel les habitants étaient tenus de fournir une planche à l'archidiacre de l'église mère, lorsqu'il allait faire chez eux sa visite. Mais quand même l'histoire serait demeurée muette sur ce point, la surprenante chaîne de rochers qui entourent cette île et ses pareilles, et qui se projettent plus ou moins sensiblement vers nos parages, suffirait seule pour convertir en démonstration ce que nous n'avançons pourtant que comme simple conjecture; car c'est un fait qu'on peut vérifier tous les jours par les sondes, que si la Manche asséchait en entier, depuis Calais jusqu'aux approches du Havre de Grâce seulement, ce retirement des eaux laisserait également sec à peu près tout l'espace en deçà du rayon visuel, depuis l'île d'Aurigny inclusivement jusqu'à celles de Batz et d'Ouessant. De façon que dans cette hypothèse, tout l'attollon dont il s'agit redeviendrait, comme il l'était dans le principe, une partie intégrante de la Normandie. »

Le savant abbé Manet, à qui nous empruntons ce passage de son Mémoire intitulé : *De l'état ancien et de l'état actuel de la baie du mont Saint-Michel et de Cancale, des marais de Dol et de Châteauneuf*, mémoire couronné en 1828 par la Société géographique de France, va plus loin que ne l'avait osé Buache dans son travail si remarquable sur la continuité sous-marine des chaînes de montagnes, travail inséré dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1752. Cet ecclésiastique, s'appuyant constamment sur des témoignages historiques ou scientifiques, fait l'histoire de la submersion successive d'une portion notable du grand enfoncement compris aujourd'hui entre le cap de la Hogue, près d'Harfleur en Normandie, et les îles d'Ouessant qui gisent non loin du Bec du Ratz, en Bretagne.

L'archipel anglo-normand est renfermé entre les 49° 45' et 49° 12' de latitude nord, et les 4° 22', 5° 10' de longitude ouest. Il se compose, en descendant du nord au sud, des îles et îlots ci-après : Alderney ou Aurigny, en face du cap la Hogue; le Wael, Guernesey, au sud-ouest, Herms, à l'est du Wael; Serk ou Cers au sud-est de cette dernière; puis enfin, au sud-est de Serk, Jersey. De nombreux bancs de sable et des rochers les entourent. A l'est d'Alderney ou Aurigny sont les Casquets, pointes de rochers irrégulières, et qui ont tant de rapport avec celles qui bordent les côtes de cette île, qu'on doit les considérer comme ayant les mêmes bases. Entre Aurigny et l'île de Serk s'étend le banc de la Chole, et entre Jersey et la côte de Normandie on aperçoit les rochers de Furco, du Tot, ceux d'Écrehon, du Bœuf et des Bœuftins. Quant aux bancs de sable ou bas-fonds, ils sont innombrables dans ces parages, et y rendent la navigation difficile.

JERSEY. Cette île, connue dans l'antiquité sous le nom de *Seroh*, nommée

ensuite par les Romains *Cæsarea*, *Resia* ou *Lesia insula;* depuis, et par corruption de ce dernier nom, *Gersuth*, *Gersich* et *Jersey* (*), est située à cinq lieues ouest-sud-ouest de la pointe de Carteret et à trente lieues de la côte méridionale de l'Angleterre. Sa longueur de l'est à l'ouest est de quatre lieues, et sa largeur du nord au sud-est de deux lieues; sa superficie totale de huit lieues carrées. Elle est entourée de vastes bancs de sable : les principaux sont, au sud, les *Minquiers*, les *Grelets* et le banc de *la Moye;* à l'ouest le *Grand-Banc* et le *Banc-du-Nord;* à l'est, ceux de *Sainte-Catherine*, du *Château* et de la *Grosse-Haie*. Sa surface est très-inégale; elle est comme partagée par une chaîne de montagnes qui est assez élevée au centre et court du nord au sud, envoyant à l'est et à l'ouest plusieurs rameaux qui forment entre eux des vallées étroites et profondes, dont les bords sont souvent escarpés, et qui sont arrosées d'une infinité de ruisseaux. Au nord, ces hauteurs se terminent brusquement dans la mer par des rochers qui s'élèvent jusqu'à près de quatre cents pieds au-dessus des flots. Au sud, le sol va en s'abaissant jusqu'à ce qu'il forme une vaste plaine. Cette disposition inclinée lui procure deux avantages, celui d'être plus propre à recevoir les impressions du soleil, et celui d'avoir des courants d'une force plus grande que si, après un cours moins prolongé, ils descendaient tous du centre de l'île pour se rendre immédiatement à la mer. Les petites baies situées au nord sont d'un accès fort difficile, tandis que celles de Saint-Aubin et de Saint-Brelade au sud, de Saint-Ouen à l'ouest, de Sainte-Catherine et de Granville à l'est, sont accessibles à des bâtiments d'un assez fort tonnage. Le sol de l'île est très-accidenté. Il est formé d'une marne sablonneuse, qui recouvre une argile rougeâtre. Dans les montagnes, la couche est faible, pierreuse et de peu de valeur; mais dans les vallées, la terre végétale a une grande profondeur. Les vents qui règnent sur les mers environnantes emportant l'humidité bien avant dans les terres, les rendent fertiles, et surtout très-bonnes pour les brebis et les autres bestiaux, qui prospèrent surtout dans les pâturages voisins des côtes.

L'hiver est généralement court et doux, mais désagréable à force d'humidité. Dans la portion supérieure de l'île, les sources d'eau sont abondantes dans les terrains d'alluvion de Saint-Hélier, Saint-Clément et Granville; au sud, elles deviennent troubles après les fortes pluies, et contractent avec le temps une saveur fade et une odeur désagréable. A l'ouest de l'île est une assez vaste étendue de terre qui, il y a trois siècles, a été envahie par les sables : c'était jadis l'un des cantons les plus fertiles, et aujourd'hui ce n'est plus qu'un désert aride. Ce n'est pas la seule révolution qu'ait éprouvée ce sol : l'histoire nous apprend que la baie Saint-Ouen elle-même était, il y a quatre cents ans, un canton non moins riche et non moins peuplé que ceux du Valle et de Saint-Samson dans Guernesey.

La géologie et l'histoire naturelle de Jersey offrent peu de particularités dignes de remarque. Le granit paraît y former la base des montagnes, où l'on trouve de l'ocre et du tripoli. Quelques sources ferrugineuses coulent çà et là, mais elles n'ont pas été assez étudiées ni essayées pour avoir encore quelque réputation. A l'exception du varech ou algue marine dont, à défaut de bois, les habitants se servent comme combustible, et de la cendre duquel ils extraient de la soude pour la fabrication d'un verre grossier, le règne végétal est à peu près le même que dans nos provinces de Bretagne et de Normandie. Les poiriers et les pommiers sont surtout abondants et d'un grand produit; on en fabrique à très-bas prix d'excellent cidre et d'excellent poiré. La pêche est peu active; les côtes cependant sont fréquentées par la raie, le mulet, l'anguille de mer, et l'on y trouve en quantité des huîtres, des homards et des crabes. Il

(*) La terminaison *ey* signifie *île*.

y a quelques couleuvres, de beaux lézards et des crapauds de grosse espèce. La volaille est commune; les chevaux sont petits et vigoureux; les vaches très-bonnes laitières, et les moutons donnent une assez belle laine.

L'agriculture est très-florissante; l'émigration française en 1790 a augmenté sa prospérité sous ce rapport: on peut dire que chacune de nos discordes est une bonne fortune pour nos voisins, chez qui nous allons porter notre activité et nos lumières.

La situation agricole de Jersey tient surtout aux soins tout particuliers que l'on prend des voies de communication. Nous dirions qu'il se mêle à ces soins quelque chose de superstitieux, si la religion entrait pour quelque chose dans la bizarre cérémonie qui se pratique de temps en temps, pour examiner si les grands chemins sont dans un état satisfaisant d'entretien. Ces grands chemins sont de trois sortes: les premiers ont seize pieds anglais de large, y compris les bas côtés pour les piétons; les deuxièmes, huit; et les troisièmes, quatre seulement; ces derniers sont réservés pour le passage des bêtes de charge.

« Anciennement, dit G. Syvret, l'historien le plus moderne, puisqu'il a écrit en 1831, anciennement il y avait une autre sorte de chemin, d'une perche de largeur et d'un usage tout différent, qu'on appelait perquage, du mot *pertica*, parce qu'il était exactement large de vingt-quatre pieds, mesure d'une perche; il n'y en avait que douze semblables dans toute l'île (un par paroisse). Ce chemin menait de chaque église à la mer, et servait à conduire les criminels qui s'étaient réfugiés dans les églises.... Les ecclésiastiques l'accompagnaient dans cette route jusqu'à la mer, et, tant qu'il était dans ces perquages, on ne pouvait le saisir; mais pour peu qu'il s'en écartât, il pouvait être traduit devant la justice et puni suivant la nature du crime qu'il avait commis. » Les perquages ont disparu avec le droit d'asile; mais il est singulier que des gens qui ne donnent que seize pieds de largeur à leurs plus beaux chemins, en aient donné vingt-quatre à ceux qui ne servaient que d'asiles aux malfaiteurs.

Les habitants de Jersey sont, en général, d'un taille moyenne. Ils ont conservé beaucoup du caractère de leurs ancêtres les Celtes et les Scandinaves, surtout dans les cantons du Nord où les races n'ont pas subi le moindre mélange. Leurs membres sont musculeux sans être gros, leur teint basané, leurs cheveux brun noir ou châtain clair. Ils sont principalement remarquables par la mobilité de leur physionomie naturellement douce.

Ils professent la religion protestante. La révocation de l'édit de Nantes, ce crime politique, qui fit sortir de France tant de familles et tant d'industries, devenues rivales de celles de l'Angleterre sur les marchés de l'Europe, amena à Jersey un nombre considérable d'émigrants, qui, en y perpétuant l'usage de la langue française, n'y apportèrent cependant aucun regret pour l'ingrate patrie qui les avait repoussés. Ce sentiment de répulsion, habilement entretenu par l'Angleterre, n'a pas cessé d'exister, et semblerait plutôt s'être accru.

En attendant qu'ils deviennent moins hostiles à la France et qu'ils veuillent bien renoncer à écorcher notre langue, les habitants de Jersey font la contrebande de France en Angleterre et d'Angleterre en France, fraudant ainsi et leur patrie d'adoption et leur patrie véritable. Ce n'est pas que leur commerce ostensible n'ait à lui seul une véritable importance; mais il faut bien que le système prohibitif profite à quelqu'un. En 1812, ils avaient cinquante-neuf vaisseaux du port de six mille trois tonneaux; ils ont aujourd'hui cent soixante-deux bâtiments, jaugeant ensemble dix-sept mille neuf cent soixante-dix-neuf tonneaux. Leurs principales relations sont avec l'Amérique du Sud, l'Afrique, Terre-Neuve, les Indes occidentales, la Méditerranée et les Iles Britanniques. Leurs exportations consistent surtout en bestiaux, cidre, beurre, et en une immense

quantité de bas de laine, dont certaines de leurs manufactures livrent à la consommation plusieurs milliers par semaine.

En temps de guerre il sort des ports de Jersey et des îles voisines des corsaires qui font beaucoup de mal à l'ennemi.

L'île est divisée en douze paroisses, et chacune de celles-ci en vingtaines ou quartiers. La population a presque doublé en un siècle et demi ; elle s'est accrue surtout dans une proportion étonnante de 1821 à 1831, époque à laquelle un nouveau dénombrement a fixé le nombre des habitants à trente-six mille cinq cent quatre-vingt-deux. Cette population, qui, en 1821, ne montait qu'à vingt-huit mille six cents, se répartit entre cinq mille cent cinq feux ou familles, tandis que l'île n'en comptait que deux mille neuf cent quarante-huit en 1693.

L'île de Jersey renferme deux villes, Saint-Hélier, la capitale, et Saint-Aubin.

Saint-Hélier est située sur la côte méridionale, au sud-ouest de la baie Saint-Aubin, dans une vallée formée par le mont Patibulaire et le mont de la Ville. Le premier a reçu son nom du gibet qui y est en permanence ; sur le sommet de l'autre a été construit, en 1787 ou 1788, le fort Régent. Tout proche de la ville est le petit port Marie, nommé le *Havre-Neuf*, bon pour de petits bâtiments. Le fort Sainte-Élisabeth, bâti sur un rocher à sept ou huit cents toises de la ville, et où l'on ne peut arriver à pied qu'à marée basse, complète avec ses dépendances le système de défense. La ville est sale et la circulation des eaux y est très-vicieuse, ce qui, d'après les observations du docteur Hooper, nuit à sa salubrité. Les maisons, assez bien bâties, augmentent tous les jours en nombre ; les rues sont larges et bien pavées. Le seul monument public qu'on puisse citer est ce que les gens du pays appellent *la Cohue*, vieux mot français qui signifie lieu d'assemblée : c'est là que siége la juridiction de l'île. Ce palais, ou, pour mieux dire, cette maison, si mal appropriée à sa destination, que, dans la grande salle d'audience, il n'y a presque pas de place pour le public, est construit sur le plan de l'ancien marché, devenu une promenade, au milieu de laquelle s'élève la statue de George II.

L'église paroissiale est grande, et renferme plusieurs tombeaux. Les calvinistes et les méthodistes ont des chapelles spéciales. Les catholiques romains se rassemblent dans une maison particulière. Jersey possède, en outre, un petit théâtre, desservi le plus souvent par des troupes nomades de comédiens français ; une bibliothèque publique, et enfin un grand arsenal maritime et militaire. Une correspondance régulière de paquebots est établie de Jersey à Weymouth et à Southampton ; on y trouve également des bâtiments de transport pour Bristol et des bateaux à vapeur français qui font périodiquement le trajet de cette île à nos ports de Normandie.

Saint-Aubin est située dans la même baie que Saint-Hélier, et presqu'en regard de cette dernière, à environ une lieue de distance. C'est tout ce que nous avons à en dire.

Jersey a quelques monuments antiques : le séjour qu'y fit, dit-on, César, pendant l'un des moments de repos que lui laissaient les Gaulois, est, si l'on en croit les savants de l'île, prouvé par les restes d'un camp romain à Rozel, dans la partie nord, et par les ruines du château Montorgueil, évidemment bâti par le conquérant. Les traces du culte druidique sont beaucoup plus apparentes : « Ce sont, dit Falle, des pierres plates, d'une grandeur et d'une pesanteur considérables ; il y en a d'ovales, d'autres quadrangulaires, élevées de trois ou quatre pieds de terre et supportées par d'autres d'une plus petite dimension. Il paraît par leurs figures et la grande quantité de cendres qui se trouve alentour, qu'elles servaient d'autels. Elles sont presque toutes placées sur des éminences au bord de la mer. A dix ou douze pieds de distance de chacun de ces autels on trouve une plus petite pierre

en forme de dé à peu près, où l'on présume que le prêtre faisait quelques cérémonies, tandis que le sacrifice brûlait sur l'autel. » Sivrey parle d'un monument de même espèce qui fut découvert en 1785 et offert en don au général Cornway, lieutenant gouverneur de l'île, qui s'empressa de le faire enlever et transporter en Angleterre « pour embellir un de ses parcs. » Quelques médailles de l'empereur Claude, et d'autres de petit bronze qu'on trouve encore quelquefois, sont tout ce que Jersey possède en fait d'antiquités.

GUERNESEY. Cette île a reçu de tous les auteurs qui en ont parlé un nom différent. On ne doute pas que ce ne soit la *Sarnia* de l'Itinéraire d'Antonin; Cœnalis l'appelle *Grenezeium* (*vulgò Grenesey*); le P. Pommeray, *Ghernecium;* Ferrary et Baudran, *Garnesia;* Lucas Chartier, *Garnsey;* Froissard, *Grenesie;* Ch. Bourqueville, *Jarnsey*; et de Thou, *Grenesia*. Elle est située à onze lieues ouest-sud-ouest du cap la Hogue, quatre et demie de Jersey, vingt de Saint-Malo et douze de Cherbourg. Sa forme est presque triangulaire. La petite île nommée le Wall, qui est en face de son extrémité nord et n'en est séparée que par un étroit chenal, en complète la pointe septentrionale. Elle est, comme Jersey, entourée de rochers, dont les principaux sont, au nord du Wall, les Brayes; à l'ouest, en descendant vers le sud, Cranis, la Jambule, les Hanovaux; et, au sud, la Pinte. En face de la côte orientale sont l'île de Serk, distante de deux lieues un tiers, et celle d'Herms, à une lieue et demie. Au nord-est de la pointe sud-est de Guernesey s'étend un banc de sable, et entre ce banc de sable et l'île de Herms, au nord-est, sont des rochers qui entourent cette dernière à l'ouest, et, touchant presque ceux qui avoisinent la côte orientale du Wall, resserrent singulièrement entre ces deux terres le passage déjà étroit entre le banc de sable et Guernesey; c'est ce qu'on appelle le petit Ruau : il faut une longue habitude pour naviguer dans ce passage difficile. La passe qui se trouve entre l'île d'Herms et celle de Serk, et qui se nomme le grand Ruau, est un peu plus libre. Au surplus, la navigation est très-dangereuse autour de cette île, par suite du grand nombre des courants occasionnés par un fond inégal et hérissé d'aspérités. La marée y monte jusqu'à trente-deux pieds.

Guernesey a environ cinq lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur, et onze lieues et demie de circonférence. L'inclinaison de son plan est dans le sens contraire à celui de Jersey, car il est plus élevé au sud que du côté du nord, ce qui fait pour ainsi dire une double obliquité, l'une qui vient de la position naturelle du soleil, surtout pendant le solstice d'hiver; l'autre, de la position du sol. De là vient sans doute la différence de climat remarquée entre ces deux îles. Il est moins humide à Guernesey qu'à Jersey, et si doux, que le myrte et le géranium y fleurissent en plein air, et que l'oranger y fructifie; le figuier y devient magnifique. Le sol y est aussi meilleur et plus léger. A Guernesey et dans les autres îles normandes, le principal agent de la culture est le varech, qui croît sur les rochers environnants. On le coupe au printemps et en été. Celui qu'on recueille dans cette dernière saison sert au chauffage quand on l'a bien fait sécher, et les cendres servent soit à la fabrication d'un verre commun, soit à composer un engrais excellent. Le varech d'hiver, semé clair dans les guérets et enfoui après sous les sillons avec la charrue, échauffe la terre dans les temps de gelée, et la pénétrant de sa substance onctueuse, tient le pied du blé frais dans les plus grandes chaleurs de l'été. A Jersey, il y a des personnes préposées à la récolte du varech et à sa répartition entre les habitants; à Guernesey, chacun est obligé de penser à faire sa provision soi-même et à l'apprêter.

Les chevaux sont chétifs et mal soignés, mais les vaches de Jersey sont renommées et donnent un lait excellent. Les habitations des fermiers sont en général petites, mal distribuées et

d'un aspect misérable. Dans toutes on trouve ce qu'on appelle une chambre de réunion, et, dans un coin de cette chambre, un endroit élevé d'environ dix pouces et garni de feuilles sèches, sur lequel les gens de la maison restent souvent des heures entières dans l'inaction la plus complète.

« A l'entour des îles Guernesey, Serk et Herms, dit G. Syvret, on pêche des congres et des homards en grande quantité; on y trouve aussi l'*orma*, qui n'est connu que dans ces îles. *Orma* est un abrégé d'*oreille de mer*, nom qui lui a été donné à cause de sa figure qui ressemble assez à l'oreille d'un homme. La masse de chair qui est dans la coquille est une espèce d'huître très-blanche, fort douce et savoureuse. L'orma n'a point de coquille dessous comme l'huître, parce que le poisson s'attache au roc par le dos, et celle qu'on lui trouve sert à lui couvrir le ventre; il se trouve communément dans la basse mer des grandes marées du printemps. Pour les poissons à peau, tels que ceux qu'on y connaît sous le nom de rousses, roussets, etc., ils y sont très-communs, et il n'y a que le bas peuple qui en achète : c'est une chair grossière, et on les y donne presque pour rien. On peut appeler la mer des avant dites îles le royaume des congres; il s'y en trouve en toute saison, et on en prend quelquefois qui pèsent depuis cinquante jusqu'à soixante livres. Otho de Grandeson, gouverneur de l'île de Jersey sous les règnes d'Édouard Ier et d'Édouard II, mit un impôt sur les congres et sur les maquereaux pêchés autour des îles et salés pour être transportés, impôt qui se monta à 400 livres tournois dans une année, et 1 liard tournois par chaque congre de dix livres et au-dessus, destiné au transport. »

Nous avons parlé, à propos des chemins de Jersey, des soins apportés par l'autorité à leur entretien; nous ne connaissons que la fête de l'agriculture en Chine qui puisse être comparée à la cérémonie appelée à Guernesey la *chevauchée du roi*, et qui a pour but de vérifier si toutes les routes sont dans un état d'entretien convenable. Nous nous hâtons d'ajouter pourtant que la chevauchée du roi, dont nous allons donner la description, est plus bouffonne que grande et utile.

L'objet de cette chevauchée est de promener le long du chemin du roi le plus large une lance portée horizontalement et longue de onze pieds trois quarts. Elle doit passer partout sans le plus petit obstacle, ni pour elle ni pour celui qui la porte; la moindre pierre, la moindre branche, la moindre ronce vaut au propriétaire du champ le plus proche de l'obstacle une amende de 1 franc 50 centimes, et le montant de toutes les amendes sert à payer les frais d'un grand repas.

Cette cérémonie, établie par une charte spéciale et qui devait avoir lieu tous les trois ans, n'avait pas été renouvelée depuis vingt-sept ans, lorsqu'en 1818 on pensa à la rétablir. Rien ne fut oublié, pas même le costume des pions, ou valets des autorités, qui fut ainsi réglé uniformément : une calotte noire, avec un ruban rouge derrière; une chemise blanche avec une collerette ou fraise; un gilet blanc, rond et bordé d'un ruban rouge; des culottes blanches, longues et attachées d'un ruban rouge par le bas; des bas blancs, et une rose de ruban rouge autour du fer de la lance. Le sénéchal de l'île convoqua pour le 9 juin, à sept heures du matin, à la cour Saint-Michel, les onze vavasseurs, les quatre prévôts, et ensuite les représentants des bordages et sergentés de l'île. Au jour et à l'heure indiqués, tout le monde étant réuni, on se mit en marche gravement. « A l'entrée du Valle, dit Syvret à qui nous empruntons ce singulier tableau de mœurs, le sénéchal libéra les pions, comme de coutume, et leur permit d'embrasser les filles, et leur enjoignit de se bien conduire et de rejoindre leurs maîtres à la Hougue à la paix. La chevauchée alors prit le chemin de la maison Sohier, les landes, etc., et arriva sur les dix heures au lieu dit, où son excellence le lieutenant gouverneur de Jer-

sey l'attendait à la tête de son brillant état-major, dont les chevaux étaient décorés de rubans bleus, à l'exception de ceux dudit lieutenant gouverneur et de sa maison, qui, par compliment, avaient des rubans rouges semblables à ceux de la chevauchée. Son excellence et sa suite se rangèrent à la queue; la procession étant précédée des musiciens du 4e régiment de la garnison, vêtus en reîtres, avec de longues camisoles et grands chapeaux rabattus, s'achemina vers l'église de la capitale Saint-Pierre-Port, où elle arriva vers les onze heures, et fit le tour d'une table ronde qui avait été placée proche la porte de l'ouest de ladite église, laquelle table était couverte d'une nappe et garnie de biscuits, de fromage et de vin, qu'un des sous-prévôts avait fait préparer pour se rafraîchir; et à mesure que chaque cavalier passait la porte, le prévôt et le sergent du roi, qui étaient à pied, leur offrait à boire et à manger. A midi, la chevauchée arriva à l'héritage appelé la Ville au Roi, où le propriétaire distribua du lait gratuitement, comme ç'a toujours été la coutume d'en distribuer lorsque cette chevauchée passe par ledit héritage. De la Ville au Roi, la chevauchée s'en fut à Jerbourg, en la paroisse de Saint-Martin, où elle s'arrêta à la terre appelée le Feugré, aujourd'hui en Jaonière; là tous les cavaliers descendirent de cheval pour quelques instants, comme d'ancienneté, mais on omit la cérémonie qui se pratiquait autrefois, car c'était là que toute la procession pi...at à qui mieux mieux. Rebroussant ensuite chemin, le cortége se mit en route pour le château des Paizeries, au delà de Plainmont, où ils arrivèrent à deux heures trois quarts, où ladite chevauchée se reposa quatre heures et fit collation de viandes froides et de vin..... La route de retour se fit par le château des Paizeries, la baie de Roquaine, Roque-Poisson, le bas des Bouvets, où ils firent le tour d'une pierre, suivant la coutume; de là, par la grande rue de Saint-Sauveur, jusqu'aux grands moulins;... et après avoir examiné de la farine et du blé que le meunier du moulin du roi leur présenta, suivant l'usage, ils continuèrent leur route par la haie du Puits, Saumarez, le camp du Rey, les Salines, etc., jusqu'à ladite cour Saint-Michel, où ils arrivèrent à sept heures. Le greffier de ladite cour fit ensuite la prière, et la chevauchée se termina.... par un dîner aux frais de Sa Majesté, auquel l'avant dit lieutenant gouverneur et sa suite assistèrent. »

Ne dirait-on pas un chapitre de Gargantua?

On nous permettra de dire, avant d'aller plus loin, ce que c'est que la cour de Saint-Michel. En l'an 1032, Robert, duc de Normandie, fit don aux moines de Saint-Michel de la moitié de l'île de Guernesey, avec droit de juridiction. Lorsque, sous le règne de Henri VIII, les biens ecclésiastiques furent confisqués au profit de la couronne, la juridiction établie près le couvent de Saint-Michel fut conservée et érigée en cour féodale, composée d'un sénéchal et de onze vavasseurs faisant les fonctions de président et de juges. C'est à cette cour que ressortissent tous les autres tribunaux de l'île.

Lorsque nous avons reproché aux Jersiais de se livrer à la contrebande, nous n'avons pas eu la pensée de ne faire tomber que sur eux une accusation qui doit être commune à toutes les îles de l'archipel normand. Le commerce de Guernesey est loin d'être aussi important que celui de Jersey. Les productions suffisent à peine à la consommation; les exportations se bornent à quelques vaches et à une sorte de granit bleu, qui, en Angleterre, sert au pavage des rues. Le nombre des navires de cette île, qui, en 1813, était de quatre-vingt-treize, jaugeant ensemble dix mille huit cent quatre-vingt-douze tonneaux, s'est beaucoup augmenté; ces bâtiments sont employés au commerce des colonies espagnoles et portugaises, et à celui de diverses contrées du continent.

La population de Guernesey, par suite de la franchise de taxes dont jouissent les objets de consommation,

franchise qui provoque de nombreuses émigrations d'Anglais, a augmenté dans une proportion aussi forte que celle de Jersey. En 1621, les dix paroisses, entre lesquelles elle est partagée, ne comptaient que onze cent cinquante-cinq habitants; et, en 1831, elles en avaient vingt-quatre mille trois cent quarante-neuf.

Indépendamment de ces dix paroisses, Guernesey possède plusieurs chapelles pour les calvinistes et les méthodistes. Beaucoup de quakers s'y sont aussi établis en 1782. Il y a peu de catholiques romains. Le gouvernement de l'île est sur le modèle de celui de Jersey. Les autorités judiciaires et exécutives réunies sont désignées sous le nom d'assemblée des états; cette réunion se compose d'un bailli, douze jurats ou vavasseurs, un procureur général de la cour royale, huit recteurs des paroisses, deux constables, et cent trente-deux douzainiers.

Régies par le droit de Normandie, et jouissant encore des priviléges que les ducs de cette province avaient octroyés aux municipalités de leurs domaines, ces îles ont un pouvoir législatif partagé par le roi d'Angleterre et le conseil des états. Le vote des impôts appartient entièrement à ce dernier; cependant la sanction du roi est nécessaire, sauf les cas d'urgence, pour valider les ordonnances de levées que décrète ce conseil.

Malgré leur éloignement pour nous, les Guernesiais, tout comme les Jersiais, sont plus Français qu'Anglais; leur manière de vivre, leur costume, tout, jusqu'à leurs instruments d'agriculture, sont à la française, et à peine quelques personnes haut placées parlent-elles l'anglais. Cependant, les nombreuses émigrations qui ont lieu journellement de la Grande-Bretagne vers ces îles, tendent à affaiblir la teinte française, et il est probable qu'un jour viendra où le mauvais jargon normand fera place à la langue anglaise.

On ne sait à quelle époque Guernesey fut habitée pour la première fois. Il en est question dans un acte conservé dans les archives de l'évêché de Dôle, en Bretagne, et par lequel Childebert I[er] donnait, dans les premières années du sixième siècle, les îles de Guernesey, Serk et Auriguy, à saint Samson, archevêque de ce diocèse. Plusieurs monuments prouvent qu'à cette époque les habitants suivaient le culte druidique.

Saint-Pierre-Port est la capitale de l'île; elle est bâtie en amphithéâtre sur plusieurs collines, et renferme, à défaut d'édifices, quelques jardins tenus avec beaucoup de soin. A l'est de cette ville, assise elle-même sur la côte orientale, est le port ou havre de la Chaussée, dont le haut a cent pieds de largeur, et le bas soixante-huit. Les chaussées qui l'enferment ont trente-cinq pieds de haut, afin de n'être pas dépassées par les marées, qui pourtant les franchissent quelquefois et vont mouiller les maisons de l'autre côté du quai. Ces chaussées sont en partie pavées et forment une promenade assez agréable; mais le lieu le plus recherché à ce titre est un parc, tout proche de Saint-Pierre-Port, nommé l'*Hyvreuse*. C'est un espace entouré d'une allée d'arbres de haute futaie, où le lieutenant gouverneur passe les revues de la garnison.

Parmi les ouvrages fortifiés de Guernesey nous citerons, après les travaux de Saint-Pierre-Port, le château de l'Archange, dans la paroisse du Valle; on en attribue la construction aux moines de Saint-Michel qui, comme nous l'avons vu, étaient devenus propriétaires de cette extrémité de l'île. Ce château a perdu de son importance depuis que le port de Saint-Samson qu'il protége n'est plus le seul port de l'île. Il n'en reste plus que quelques tours et un ancien portail. Le château Cornet, dont il sera fait mention dans l'histoire générale de l'archipel, est bâti à environ six cents pas au sud-est de la chaussée de Saint-Pierre-Port. Il consiste en un donjon, avec une plate-forme et une enceinte bastionnée. Sa construction date, en grande partie, du règne d'Élisabeth. Le tonnerre ayant, en 1671, abattu la grosse tour, les états de Guernesey

arrêtèrent que tous les habitants capables de travailler, soit en personne, soit par autrui, seraient tenus de fournir autant de journées que besoin serait : ce qui fut loyalement exécuté.

Herms.—Entre Guernesey et Serk, est la petite île d'Herms, distante d'une lieue un quart nord-ouest de l'île de Serk, dont la sépare le grand Ruau, et d'une lieue de celle de Guernesey. Cette île, qui ne contient que quelques pâturages à la disposition du lieutenant gouverneur, n'a qu'une demi-lieue de longueur sur un quart de largeur. Deux fanaux, l'un au nord et l'autre au sud, y ont été élevés dans les dernières années. Près de son extrémité méridionale est l'îlot de Jethon, qui n'est que la crête d'un récif un peu plus élevé que ceux du voisinage.

Serk.—Dans le quatorzième siècle, les Français s'étaient emparés de l'île de Serk, dans le but d'y établir une colonie, qui fut bientôt abandonnée. Elle resta ensuite plus de deux cents ans inhabitée, quand un des principaux personnages de l'île de Jersey, comprenant l'importance militaire de cette île par rapport à l'archipel, résolut d'y former un établissement, et l'acheta, avec ses dépendances, moyennant une rente de cinquante sous tournois payés au roi. Ce n'était pas chose facile que de former un établissement dans ce lieu désert depuis si longtemps; écoutons le récit d'un chroniqueur :

« Il n'y avoit en toute ladite isle de Sercq maison à y loger, hormis une petite chapelle faite à voûte là où ledit seigneur et sa dame et leurs gens se tenoyent jusqu'à ce qu'ils trouvassent le moyen de faire lever quelques murailles de pierre quy estoient auprez de ladite chapelle, là où autrefois il y avoit eu une église viron deux cents ans passés, et y firent faire un logis qu'ils firent couvrir de fougères pour les gardes de la plage et du vent; cependant ils faisoyent venir du bois et du gliet de Jersey et toutes aultres choses nécessaires pour y faire bastir des maisons, tant pour eux que pour leurs gens..... Bref, il falloyt que tout passast par la mer, quy leur estoyt des coustages inestimables. Davantage, ladite isle de Sercq estoyt pleine de terriers à conils et de bruères, d'épines et de ronces, de fougères et de troismes, et de toutes sortes de brehailles, ensorte que ladite isle estoyt tellement déserte, qu'il sembloyt impossible de pouvoir la jamais cultiver, ny labourer. Et mesmement, il n'y avoyt nul chemin ny endroict où on eust pu mener une chareste, ny havre de mer où on eust peu descharger des basteaux, synon de force et à grand'-peine, et à force de coustages et dépens; mais, pour tout cela, ledit seigneur et sa dame ne perdirent point courage, mais petit à petit faisoyent ruyner les terriers et destruyre les conils. — Ils firent becquer et arracher les épines et les ronces, couper et deffaire les haies et autres choses nuisibles, tellement que, à la parfin il y eust, et de présent il y a d'aussy bons et beaux froment et blé, avoine, et légumes, qu'en places puissent, tellement que en ladite isle de Sercq il y a présentement quarante ou cinquante bons mesnagers, lesquels ont leurs maisons et terres à suffisance, tant à labourer que pour nourrir et entretenir leurs bestes, tant bestes à cornes que bestes chevalines, de toutes espèces et bercails, bestes porchines, que pour l'entretiennement de leurs maisons et familles, voire et si abondamment que beaucoup de gens, tant de Normandie que d'ailleurs, y viennent par chacun an pour y acheter blé, bercail et toutes autres choses qui leur faut; et, qui plus est, tous ceux qui passent et repassent par ladite isle, de quelque endroit ou lieu qu'ils soient, y sont tous les bienvenus et reçus, y sont traités fort humainement sans en payer aucune chose pour leurs dépens.—Ledit seigneur de Saint-Ouen voyant l'incommodité des chemins de ladite isle de Sercq, et en spécial pour y aller à la mer, advisa un endroit en ladite isle soubs une haute montagne par un creux de rocher tout auprès de la mer, lequel creux de rocher étoit merveilleusement grand et s'emplissoyt d'eau de la mer par chascune marée. Ledit seigneur pensa en lui-mes-

me qu'en remplissant l'endroit par où la mer venoyt, et en trouvant moyen de percer la falaize par devers le bord de la mer du costé d'une petite grève ou galey quy étoyt là en une petite baye, qu'il seroyt facile d'y faire un chemin fort convenable et fort profitable pour ladite isle. Sur quoi, ledit seigneur se délibéra de faire totalement ledit chemin, et manda quérir gens reconnaissant audict affaire. »

L'île de Serk a peu changé de physionomie depuis cette époque, moins éloignée que ne le ferait supposer le style du naïf écrivain. Seulement, les points abordables et les chemins sont devenus plus nombreux, et les *ménasgers* ou métayers se sont réunis au centre de l'île et ont formé ainsi un fort joli village.

AURIGNY. — La dernière île de l'archipel normand est Aurigny, appelée par les Anglais *Alderney*, et quelquefois *Orny*, ou *Oarney*. Davity pense que c'est l'île d'Arien dont il est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin ; mais ce n'est qu'une simple conjecture, car on n'y trouve que le nom sans aucune particularité. Elle est située à trois lieues ouest du cap la Hogue, en Normandie, et à sept lieues de Jersey. Elle a une lieue et demie de long sur une demi-lieue de large. On ne connaît pas l'époque à laquelle elle commença à être habitée; il y a lieu de croire pourtant qu'elle le fut en même temps que les îles de Serk et de Guernesey, ses voisines. Les archives d'Aurigny ayant été détruites, on est obligé de s'en rapporter à la tradition pour faire l'histoire de ses commencements. Il paraît qu'elle formait autrefois une espèce de péninsule attachée à la côte de Normandie par des terres et des bancs de sable que la mer a envahis peu à peu. Une fois séparée du continent, quelques pêcheurs s'y établirent, et bâtirent au sud-est un petit port dans la baie de Châtel; mais la mer ayant successivement envahi et ce port et un autre qui en était voisin, on éleva la chaussée appelée le Havre de Braie; mais ce havre est peu sûr; aussi le commerce de l'île est-il aujourd'hui presque nul, et la population, au lieu d'augmenter, diminue sensiblement tous les ans. Le plus haut point où elle soit parvenue est treize mille âmes, en 1815; il n'y a plus maintenant que huit à neuf cents personnes tout au plus. L'île est fortifiée par l'art et par la nature; et la garnison de trois cents hommes qu'on y entretient, suffirait pour en défendre les abords contre des forces imposantes. Son administration civile est calquée sur celles de Jersey et de Guernesey; mais sa cour n'est point supérieure, et on peut interjeter appel de ses sentences, tant au civil qu'au criminel, par-devant la cour royale de Guernesey.

A l'ouest de cette île, à deux lieues environ, sont les rochers appelés les Casquets. Sur le principal on a construit trois phares à feux tournants, nommés le Saint-Pierre, le Saint-Thomas et le Donjon. Les Casquets portent encore d'autres constructions, telles que des maisons pour les gardes des phares et un télégraphe de nuit. Ces rochers ont été funestes à Henri Ier, qui y perdit ses enfants dans un naufrage.

Aurigny n'est pas riche en antiquités; tout ce qu'on y a découvert est une pièce de monnaie du douzième siècle, et sept cercueils en pierre, sans aucune inscription.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR L'ARCHIPEL ANGLO-NORMAND. César, durant son séjour dans les Gaules, se trouvant près de Coutances, entendit parler d'une petite île inhabitée, sans nom, et qu'un faible bras de mer séparait seulement du continent. Le général romain, curieux de voir cette petite île, y aborda dans une frêle embarcation construite en osier recouvert de peaux, et y laissa douze de ses officiers, en les engageant à se la partager le mieux possible. Pour prouver ce point d'histoire, fort contestable au moins dans les détails, les habitants de Jersey c-tent d'abord le nom de leur patrie: *Jer*, *Ger* ou *Gear* est évidemment, selon eux, une abréviation du nom de

César, et la terminaison *Ey* signifiait *île* dans la langue des peuples qui envahirent le midi de l'Europe vers la fin de l'empire romain. A ceux que cet argument ne convaincrait pas, ils ont à montrer, près du château de Montorgueil, une vieille fortification qui porte encore le nom de César; à Rozel, dans la partie septentrionale de l'île, une autre fortification appelée encore aujourd'hui la petite Césarée; et enfin, les restes d'un camp romain, tout près du manoir de Dielament. Nous n'avons pas l'intention de nier la visite de César dans l'île de Jersey, et encore moins le séjour qu'ont pu y faire les Romains; nous pensons seulement que le récit que nous avons fidèlement rapporté est maladroitement imaginé; en effet Jersey, qu'un faible ruisseau séparait du territoire du diocèse de Coutances, dans le sixième siècle, ne pouvait, dès le temps de Jules César, être bornée de ce côté par un bras de mer, et, bien loin d'être inhabitée et sans nom à cette dernière époque, elle avait déjà porté ceux de *Seroh*, *Gersuth* ou *Gersieh*, et possédé une population régulière, puisqu'on y a trouvé des monuments druidiques où ne se remarquent pas, comme dans ceux élevés sous la domination romaine, les traces du mélange d'autres idées mythologiques.

Jersey, Guernesey et les îles voisines n'apparaissent, au surplus, distinctement dans l'histoire que vers le tiers du neuvième siècle; c'est à cette époque, en effet, et sous le règne de Louis, fils de Charlemagne (837), que les Normands commencèrent leurs incursions. Ces îles, situées près des côtes des provinces sur lesquelles ils s'abattaient de préférence, souffrirent cruellement. Elles étaient déjà converties au christianisme, et les Normands étaient encore idolâtres. Un saint homme, nommé Hélier, s'était retiré dans un coin de Jersey; ils le tuèrent, et la réputation du martyr, grandissant à proportion de la terreur qu'inspiraient ses persécuteurs, Jersey et son ermitage de Saint-Hélier devinrent bientôt célèbres. Soixante-quinze ans plus tard, Rollon et ses Normands étaient enfin paisibles possesseurs de la Neustrie et des îles dont nous nous occupons; ils se mêlèrent à la population, embrassèrent le christianisme, devinrent colons, de guerriers qu'ils étaient, et la paix succéda à ces longues années de meurtre et de pillage. Six ducs avaient gouverné la Normandie, quand Guillaume le Conquérant y commanda à son tour. Après sa mort, l'Angleterre et la Normandie furent de nouveau séparées : Guillaume Rufus, fils cadet du Conquérant, s'empara de l'Angleterre; Robert, son frère aîné, garda la Normandie et les îles de la Manche. Rufus ayant été tué à la chasse, Henri Beauclerc, troisième fils de Guillaume le Conquérant, usurpa encore, au détriment de Robert, la couronne d'Angleterre, et s'étant emparé de lui à la suite d'un combat, lui fit crever les yeux et l'enferma dans le château de Cardiffe, dans la principauté de Galles, où ce malheureux prince mourut après vingt-six ans de captivité. Henri, seul maître des États de son père, ne put laisser d'autre héritier que son neveu Étienne de Blois, à qui succédèrent Henri II, puis Richard Cœur de Lion. « Pendant tout cet espace de temps, dit G. Syvret, la Normandie et les îles étaient tellement unies, que les habitants ne faisaient qu'un même peuple; leurs intérêts tant civils que religieux étaient les mêmes. Plusieurs familles, établies dans l'île de Jersey, avaient des terres et des biens dans le continent, et, de même, plusieurs qui demeuraient en Normandie en avaient à Jersey; enfin, on peut dire que nous étions à tous égards aussi Normands que les Normands mêmes. Mais l'heure était venue où tous ces liens qui nous unissaient les uns aux autres allaient être brisés, et que ces îles n'auraient rien à faire avec la Normandie, si ce n'est de se traiter les uns les autres en ennemis. »

A la mort de Richard Cœur de Lion, la couronne d'Angleterre revenait de droit à Arthur, fils de son second frère Jeffreys, mort du vivant de Henri II son père. Jean, oncle de ce jeune

prince, s'en étant emparé, celui-ci eut recours à Philippe-Auguste, puis se réconcilia avec son oncle, et fut enfin assassiné par lui. Philippe-Auguste, seigneur suzerain de la Normandie, cita Jean à comparaître pour ce fait à la barre du parlement; et Jean ayant refusé d'obéir, fut déclaré déchu de ses droits sur la Normandie et sur tous les États qu'il tenait en fief de la couronne de France. Les rois de France ont souvent rendu de pareils arrêts; mais tous n'eurent pas, comme Philippe-Auguste, une armée prête à les mettre à exécution. La Normandie fut conquise; mais les îles, deux fois attaquées, restèrent à Henri, qui vint lui-même à Jersey et la mit en état de défense. C'est dans un de ces voyages que, s'exagérant sans doute l'importance de ces points maritimes pour la conquête de ses domaines de France, il donna aux îles normandes la charte suivant laquelle elles sont encore gouvernées aujourd'hui, charte qui les constitue en réalité aussi indépendantes, malgré leur adjonction à la Grande-Bretagne, que si, de fait, elles n'avaient aucune suzeraineté à reconnaître. Henri III, qui succéda en 1216 à son père Jean, surnommé *sans terre*, fut obligé, afin de repousser les prétentions de Louis (*) au trône d'Angleterre, de céder volontairement a la couronne de France ses droits sur la Normandie confisquée. Il se réserva néanmoins les îles, qui furent alors si complétement séparées de la province cédée, que plusieurs seigneurs qui y avaient leurs fiefs principaux, mais qui étaient en même temps propriétaires de terres moins nobles, mais beaucoup plus riches sur le continent, furent sommés de renoncer à ces dernières. Un seul obéit, le seigneur de Saint-Ouen de Jersey, originaire d'une famille normande qui avait pris son titre principal des fiefs de Carteret et d'Angeville en Normandie.

Cependant, sous Édouard Ier d'Angleterre, fils de Henri III, les Français firent une nouvelle tentative, peu sérieuse à la vérité, pour s'emparer de cet appendice de l'une de leurs plus riches provinces. Elle n'eut aucun résultat. Mais lorsque plus tard Édouard III eut fait connaître ses prétentions sur la France, la guerre s'étant rallumée, les Français, commandés par l'amiral Hugues Gueriel, firent une descente dans Guernesey et s'emparèrent du château Cornet, la place principale de l'île. Les habitants de Jersey, qui avaient mieux su que leurs voisins défendre leur patrie, donnèrent en cette occasion un exemple de patriotisme rarement imité : ils se cotisèrent entre eux pour subvenir aux frais d'une expédition contre Guernesey, se joignirent à la flotte anglaise et prirent part à la victoire qu'elle remporta (1342). Il est à croire pourtant que les moyens d'attaque et de défense employés de part et d'autre n'étaient pas bien redoutables, puisque, peu de temps après le départ des Français, qui avaient, pendant trois ans, occupé Guernesey, un corsaire, Alain le Breton, ravageait les îles et s'en retournait paisiblement chargé de butin. C'est pendant le séjour des Français qu'eut lieu l'arrivée sur le continent du fameux prince Noir, fils d'Édouard III, qui devait en si peu de temps reconstruire à son père, sur les terres de France, un si beau royaume, reconquis bientôt par l'épée de du Guesclin. En 1354, Charles de Navarre et Édouard III, unissant un moment leurs intérêts, convinrent d'une entrevue à Jersey, pour combiner une descente en Normandie, incessamment prise et reprise. Charles manqua de parole, se réconcilia avec la France, et dix-huit ans plus tard, en 1372, tenta, avec quatre mille soldats, une inutile attaque contre le château Cornet, défendu vaillamment par les Jersiais.

Jusqu'alors, comme on le voit, les efforts avaient été principalement dirigés contre Guernesey, soit qu'elle fût moins difficile à prendre, soit que sa situation parût plus favorable. En 1374, Bertrand du Guesclin s'attaqua à

(*) Ce dernier était fils de Philippe-Auguste et mari d'une sœur des rois Richard Cœur de Lion et Jean sans Peur.

Jersey; mais elle fut secourue à temps, et il dut se retirer, aux termes d'une capitulation qu'il avait accordée lui-même. Sous Henri IV, successeur de Richard II, qui, lui-même, avait remplacé Henri III, l'amiral breton Penhouet descendit dans ces îles en 1404, les pilla et se retira. Henri V, qui voulait ressusciter les prétendus droits de Henri III sur la couronne de France, s'occupa tout particulièrement des îles, et fit de nouveau fortifier le château de Montorgueil; ce qui n'empêcha pas cette place de tomber au pouvoir des Français sous le règne de Henri VI; mais, cette fois, la ruse fit plus que la force. Henri VI avait à se défendre chez lui contre les prétentions d'Édouard IV, qui le remplaça plus tard. Sa femme Marguerite, Française d'origine, appela à son secours Pierre de Brézé, comte de Maulevrier, qui passa en Angleterre avec environ deux mille hommes. Les conditions de ce secours étaient qu'en cas de succès les îles de Jersey, Guernesey et Aurigny seraient données au comte pour en jouir lui et sa postérité, sans relever de la couronne d'Angleterre. Maulevrier voyant que les affaires de Henri prenaient une mauvaise tournure, ne voulut pas avoir perdu sa course : il envoya, en conséquence, un des siens, porteur d'un ordre de la reine Marguerite, s'emparer des îles, qui ne firent aucune résistance, attendu sans doute la clause d'indépendance stipulée dans le contrat; mais quand Maulevrier, arrivé à Jersey, voulut faire acte de commandement au nom du roi de France, Jersey résista, se souleva, et Maulevrier put à peine en occuper la moitié. Les choses se maintinrent en cet état jusqu'à la mort de Henri VI; ce fut seulement lorsque Édouard IV fut paisible possesseur du trône d'Angleterre, que le vice-amiral Harliston vint, avec une escadre, seconder les efforts du sire de Carteret; ce dernier, retranché dans le fort de Grouez, à l'ouest de l'île, faisait tête aux Français à qui Maulevrier, retourné en France, avait confié la garde du château de Montorgueil situé à l'est. Nous extrayons d'une chronique écrite à Jersey vers le seizième siècle, le récit de ce siége, où assaillants et assiégés firent preuve d'une égale intrépidité :

« En l'an de grâce 1463, étant le 3e an du règne d'Édouard IV du nom, roi d'Angleterre, sire Richard Harliston, vice-amiral dudit royaume, étant en l'île de Guernesey, alors avec quelque quantité de navires du roy, ayant entendu parler comment le seigneur de Saint-Ouen, nommé Philippe de Carteret, avec plusieurs gentilshommes et aussi son fils aîné, résistoient et avoient toujours résisté et fait défense contre les François qui pour lors tenoient le château de Montorgueil et une partie de ladite île de Jersey en subjection, et espéroient s'emparer de ladite île moyennant des forces qu'ils attendoient de jour à autre, ledit sire Harliston se délibéra de se faire passer secrètement de nuit en ladite île de Jersey; et y étant arrivé à Plainmont, se fit conduire au manoir de Saint-Ouen, là où il trouva le seigneur de Saint-Ouen, lequel fut fort joyeux de sa venue. Après avoir consulté ensemble de leurs affaires, ils conclurent que ledit sire Harliston retourneroit en toute diligence, et le plus secrètement qu'il pourroit, en Guernesey, pour mettre ordre à ses navires et les faire reconduire en ladite île de Jersey, et que, en outre, ledit seigneur de Saint-Ouen assembleroit le plus de gens qu'il pourroit. Or, ledit Harliston étant retourné en Guernesey en toute haste, mit ordre à ses affaires, puis se fit repasser à Plainmont, tout de nuit, et y étant arrivé lui et ses gens, le seigneur de Saint-Ouen manda sans délai les siens; et étant tous assemblés partirent sans perdre de temps et bien secrètement marchèrent en toute diligence le long de la côte du nord de l'île, et firent si bien leur debvoir, avecq l'ayde de Dieu, que, à soleil levant, ils étoient tous campez devant ledit château; et ainsi ils mirent le siége tout alentour, tellement que nul dudit château n'osoit sortir hors d'icelui. Or, le siége dura si longtemps, que les François se voyant quasi affa-

mez et fort affoiblis tant de leurs gens que de toutes choses, et que leurs ennemis étoient de jour en jour rafraîchis tant d'hommes que de provisions, se advisèrent de faire bâtir un bateau dans ledit château, le pensant dévaller subtilement de nuit par-dessus les murailles, du côté de la mer, et ainsi l'envoyer en Normandie pour avoir du secours. Mais pour autant qu'ils ne pouvoient pas faire ledit bateau sans que ceux de l'ouest n'entendissent bien les coups des charpentiers, ils s'avisèrent de faire un autre bateau à la vue de ceux de l'ouest; et comme l'on frappoit sur l'un des bateaux, les autres frappoient sur l'autre, en sorte que l'on ne s'apercevoit que d'un bateau seulement. Ledit bateau étant quasi achevé et prêt d'être dévallé par-dessus les murailles, comme ils avoient advisé, quelqu'un de l'île, car pour lors les François y en détenoient beaucoup par force et malgré eux pour défendre ledit château, écrivit secrètement une lettre, laquelle il attacha à la vise de son arbalestre, et de nuit la tira parmi le camp afin qu'ils la trouvassent. Ceux de l'ouest ayant vu et lu ladite lettre firent si bon guet, que ledit bateau étant dévallé en la mer fut incontinent prins et aussi ceux qui le pensoient mener en Normandie. Après quoi les François voyant leur entreprinse rompue et leur secret tout à fait découvert, et qu'il n'y avoit plus d'espérance de leur côté d'aucun secours, se rendirent audit sire Harliston, lequel, accompagné du seigneur de Saint-Ouen et de tous les principaux de ladite île de Jersey, ayant eu les clefs du château, entrèrent en icelui avecq grande joie et triomphe. Et ainsi ledit Harliston renvoya lesdits François en leur pays et tout leur bagage. »

L'honneur de cette entreprise et celui du succès appartenaient bien certainement au chevalier de Carteret qui l'avait conçue; Harliston seul en recueillit pourtant les fruits, et fut nommé gouverneur de Jersey. L'Angleterre craignait sans doute de trop faire en accordant à ces îles un gouvernement indépendant et un gouverneur choisi parmi les habitants. L'histoire ne peut la blâmer de cette prudence. Les Jersiais obtinrent pour marque plus particulière de la satisfaction du prince la permission de faire figurer le laurier dans leurs armes.

Les règnes d'Édouard V, de Richard III, de Henri VII et de Henri VIII ne virent aucune tentative des Français contre les îles. En 1549, sous la minorité d'Édouard VI, une flotte partie de Saint-Malo vint s'emparer de Serk et y fonder une colonie. Cette colonie, qui importunait beaucoup les îles voisines, fut reprise sous le règne de Marie, par une ruse de guerre assez singulière. Les côtes de Serk sont élevées et abruptes; peu de monde suffirait pour en défendre les approches contre des forces considérables. Les colons amenés par les Malouins n'ayant pas fait leurs affaires aussi bien qu'ils l'avaient espéré, s'étaient en grande partie retirés, et pourtant les Anglais n'osaient se risquer à attaquer l'île sérieusement. Un bâtiment conduit par un gentilhomme des Pays-Bas s'approcha un jour de la côte. Son pilote venait de mourir, et l'on demandait aux Français la permission de l'inhumer en terre sainte dans le cimetière de la chapelle de l'île. Une prière semblable ne pouvait guère être refusée; on n'y mit qu'une seule condition, ce fut que les hommes qui descendraient n'apporteraient aucune espèce d'armes. Le cercueil est reçu à terre, les gens qui le portent soigneusement visités, et pendant qu'ils montent à la chapelle, les Français se rendent à bord du vaisseau pour y recevoir les présents qu'on leur a promis en échange de leur pieuse complaisance. A peine y ont-ils mis le pied, qu'ils sont saisis et désarmés. Dans l'intervalle, les Anglais, enfermés dans la chapelle, avaient débarrassé le cercueil des armes dont ils l'avaient rempli, et venant prendre par derrière le reste des Français restés sur le rivage, les envoyèrent à bord rejoindre leurs compagnons de captivité.

Jusqu'au temps de Charles Ier, ces îles marquent peu dans l'histoire; à

cette époque difficile, elles restèrent fidèles au parti du roi contre le parlement. Élisabeth avait commencé à Jersey le château qui s'élève aujourd'hui entre Saint-Hélier et Saint-Aubin, et qui porte son nom; les fortifications des autres places avaient été complétées. Jamais, en un mot, les îles n'avaient été sur un pied plus respectable. George de Carteret, descendant du Carteret qui avait, sous Henri III, préféré perdre sa terre de Normandie plutôt que de changer de souverain, et petit-fils de celui qui, en 1463, avait repris sur les Français de Maulevrier le château de Montorgueil, résolut de servir de son mieux la cause du roi Charles. Il arma dix à douze corsaires, qui courant sus à tous les bâtiments naviguant sous une patente délivrée par les délégués du parlement, fatiguèrent singulièrement le commerce anglais; mais le gouvernement était alors beaucoup trop occupé à l'intérieur pour donner une sérieuse attention à des démonstrations moins importantes, au fond, qu'elles n'avaient l'intention et la prétention de l'être. Il laissa donc les îles, et Jersey en particulier, donner même, plus tard, à Charles II, qui s'y était rendu déjà plusieurs fois, les preuves du dévouement le plus absolu. Les habitants le reconnurent pour roi le 25 février 1648, après la mort de Charles. Charles II revint à Jersey le 17 février 1649, accompagné du duc d'York son frère et de trois à quatre cents personnes, et en repartit, après un séjour de vingt et une semaines, pour se rendre en Écosse où il fut couronné à Scoone, le 1er janvier 1650, par suite du traité qu'il était parvenu à conclure avec ce peuple jaloux de son ancienne indépendance. George Carteret n'avait pas toutefois laissé s'éloigner son souverain sans lui faire donner par les îles un nouveau témoignage de fidélité. Les états, convoqués par lui, avaient consenti une contribution qui produisit une somme de 15,210 f. Cromwell, las à la fin de l'audace des Jersiais, fit adopter par le parlement une résolution, par suite de laquelle une flotte de quatre-vingts voiles partit sous le commandement de l'amiral Blake. Elle arriva en vue de Jersey, le 20 octobre 1651. L'histoire doit conserver avec respect le nom du brave Carteret : fidèle jusqu'au bout, sourd à toute autre considération qu'à celle de son devoir de gouverneur de Jersey pour le roi Charles, rien ne l'épouvante, ni les forces déployées contre lui, ni la nouvelle de la défaite de Charles à Worcester, ni sa fuite précipitée en France, ni même la prise de la totalité de l'île, à l'exception du fort Sainte-Élisabeth, où il s'est renfermé avec une poignée d'hommes. Il tient bon, et refuse d'accepter toute capitulation avant que son souverain, lui-même, lui ait fait dire qu'il peut le faire avec honneur. Carteret vint se réfugier en France, où on lui tint peu de compte de son admirable conduite. Guernesey s'était trouvé dans la même position à peu près que Jersey durant le siége du fort Sainte-Élisabeth. Le château Cornet résistait seul aussi, et dut, comme le premier, se rendre aux troupes du Protecteur. L'histoire n'a pas conservé le nom de celui qui commandait dans cette île. Charles II, remonté sur le trône, n'oublia point Jersey ni le chevalier de Carteret; il plaça celui-ci auprès de sa personne, en qualité de vice-chambellan et membre de son conseil privé; puis, il envoya au bailli de l'île une malle en vermeil, destinée à être placée devant la cour et devant les états de l'île, et sur laquelle était gravée une inscription qui rappelait et les services rendus et la reconnaissance.

Ces îles avaient résisté jusqu'au dernier moment à un pouvoir qui ne changeait que la forme politique d'un gouvernement, auquel elles pouvaient d'ailleurs se considérer comme étrangères, puisqu'elles jouissaient d'une constitution particulière; mais elles s'émurent quand Jacques II entreprit de porter atteinte à leur religion, et leur envoya un gouverneur et une garnison papistes, accompagnés d'un missionnaire chargé de commencer le grand œuvre de la conversion. Aussi, lorsque les intrigues de Marie et de

Guillaume d'Orange eurent forcé Jacques à aller achever ses dévotions à Saint-Germain en Laye, elles s'empressèrent d'imiter le reste de l'Angleterre et de reconnaître le nouveau souverain, conservateur de leur foi.

A partir de cette époque, il n'est plus fait mention de Jersey qu'à propos de deux tentatives faites par les Français, l'une en 1779, sous les ordres du prince de Nassau, et qui n'eut point de résultat; l'autre deux ans après, et dont nous allons donner le récit succinct :

Le baron de Bulecour, brave officier, mais sans fortune personnelle, avait reçu de Louis XVI la promesse d'être nommé gouverneur des îles normandes, où il avait déjà combattu sous le prince de Nassau, s'il parvenait à les enlever aux Anglais avec qui nous étions alors en guerre, par suite de notre alliance avec ses colonies révoltées de l'Amérique du Nord. Bulecour, qui paraît avoir eu des intelligences dans l'île, partit de Granville le jour de Noël 1780, avec douze cents hommes, déterminés comme lui, quatre petites pièces de campagne et deux mortiers. Il espérait arriver de nuit, et surprendre l'île pendant que les habitants seraient à prier ou à se divertir. Le vent devenu contraire le contraignit à relâcher dans l'île de Chansey, où il resta jusqu'au 5 janvier suivant, qu'il débarqua pendant la nuit dans la baie de la Roque, conduit par un pilote du pays, qui y avait consenti pour se soustraire à une accusation de meurtre. La baie de la Roque est encombrée de rochers à fleur d'eau qui la rendent très-dangereuse : Bulecour y perdit deux de ses bateaux et les soldats qui les montaient, et débarqua avec sept cents hommes seulement. Il en laissa cent à la garde des chaloupes, et, avec les six cents autres, s'avança vers Saint-Hélier à travers champs. Arrivés sur la place publique, les assaillants s'emparent du poste, à l'exception d'un soldat, qui court donner l'alarme à un régiment de highlanders, caserné à l'hôpital général. Les forces anglaises furent en un moment sur pied, et nul doute que Bulecour n'eût réussi, s'il avait eu quelques hommes de plus, car le gouverneur Corbet avait perdu la tête dès le commencement de l'affaire, et signé, avec les principaux officiers de son état-major, une capitulation par laquelle la garnison anglaise devait immédiatement évacuer l'île, déclarée acquise à la couronne de France. Heureusement le capitaine Mulcasta, qui commandait les troupes enfermées dans le château Élisabeth, et le commandant de ce fort, P. Ailwards, se refusèrent à exécuter cette capitulation que Corbet, accompagné de l'audacieux Bulecour, venait leur signifier lui-même. Ce premier échec fit évanouir toutes les espérances de l'officier français, qui savait trop bien que les quatre mille, les six mille, les dix mille hommes de renfort qu'il s'était donnés suivant le besoin du moment, n'arriveraient jamais. Il se renferma dans Saint-Hélier, et s'y retrancha dans la grande place. Cependant les troupes anglaises, secondées par les milices de l'île, et conduites par le major Pierson, jeune officier de vingt-quatre ans, s'avançaient en bon ordre. Le feu s'engagea ; mais dès les premières décharges Bulecour fut atteint d'une blessure mortelle. Ses six cents hommes faiblirent alors, et, accablés par le nombre, ils se rendirent, sous la condition toutefois d'être ramenés à Granville; ce qui fut exécuté.

Pendant la révolution française, les îles anglo-normandes jouèrent un rôle qu'explique leur position dans le voisinage de la France. Elles furent à certains moments le rendez-vous des émigrés armés contre leur patrie, et un des foyers d'intrigues les plus dangereux pour le gouvernement français. Le génie machiavélique de Pitt avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de ces possessions coloniales placées aux portes de notre pays. Aussi la Convention jugea-t-elle indispensable de s'emparer de l'archipel normand. A la fin de l'année 1794, on organisa avec vigueur, et sous le plus grand secret, une expédition contre Jersey et

Guernesey. Mais les vents contraires retinrent quelque temps notre escadre sur nos côtes. Ce ne fut qu'au mois de mars que le gouvernement britannique songea à envoyer un renfort de troupes dans ces îles, dont l'occupation lui était d'une si haute importance. Par un jeu cruel de la politique des ministres de George III, ce fut à des Français, à des nobles réfugiés en Angleterre, que l'on confia la glorieuse mission de défendre les deux îles contre des Français, contre des frères. Quelques bataillons d'émigrés passèrent à Jersey et à Guernesey. Mais Pitt et ses collègues n'eurent pas la satisfaction de voir s'engager cette horrible lutte. Des dissensions intérieures absorbèrent nos forces destinées à la descente projetée, et l'entreprise dut être, en conséquence, ajournée.

Pendant plusieurs années encore, ces anciennes annexes de la Normandie, ces îles toutes françaises, et de mœurs et de langage, ne cessèrent d'être l'arsenal des armes déloyales avec lesquelles l'Angleterre combattait notre révolution. En 1801, il fut à peu près constaté que le complot de la machine infernale avait été tramé à Jersey.

Nous ne sachions pas que depuis, les habitants de Jersey et de Guernesey soient devenus moins hostiles à leur ancienne et véritable patrie. Il est vrai que l'Angleterre s'est constamment appliquée à s'assurer le dévouement de ces insulaires. Quand on examine sa politique à l'égard de ses autres colonies, on ne peut s'empêcher d'admirer la condescendance dont elle a toujours fait preuve envers ses possessions de la Manche. Au lieu de leur imposer, comme elle a fait au Canada et ailleurs, des institutions en désharmonie avec leurs traditions politiques et nationales, elle leur a conservé l'indépendance intérieure dont elles jouissaient autrefois, par la grâce des ducs de Normandie. Aujourd'hui encore elles sont gouvernées par un corps délibérant, qui, sous la dénomination toute française d'*États*, consent les impôts et a seul le droit de rendre exécutoires les lois votées par le parlement impérial. Ce sont, en quelque sorte, de petites républiques exemptes des embarras des nations constituées, et jouissant de la protection d'une grande puissance, à condition qu'elles lui serviront d'instruments à l'occasion.

Cette extrême tolérance de l'Angleterre est un exemple frappant de l'habileté de ses hommes d'État. Jusqu'à ce moment elle a justifié l'intention qui l'a dictée, et elle sera toujours le bouclier le plus sûr à opposer à toute agression future de la France contre ses anciennes colonies normandes. La mansuétude intéressée de la métropole envers ces îles est la meilleure garnison qu'elle puisse y entretenir pour les défendre contre nous, et il y a lieu de croire qu'elle ne se départira pas de cet heureux système, car elle tient trop à la conservation de ces sentinelles avancées, qui, en temps de guerre avec la France, se transforment comme par enchantement, tantôt en corps de garde, tantôt en repaire de conspirateurs.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Quoique situées sous la même latitude que la France, les îles dont nous allons parler subissent l'influence d'une température beaucoup plus froide en hiver, et d'un climat qui participe de celui des régions boréales. Cette différence provient, nous avons à peine besoin de le dire, du voisinage du Labrador et du Canada, qui confinent aux terres circompolaires, ce berceau des glaces éternelles.

Terre-Neuve, dont nous nous occuperons d'abord, est bornée dans toute sa partie orientale par l'océan Atlantique; au nord-est et au nord elle est séparée de la côte du Labrador par le détroit de Belle-Ile, long d'environ cinquante milles sur douze seulement de large; au nord-ouest elle est baignée par les eaux du golfe Saint-Laurent; et au sud-ouest, elle s'approche de l'île du cap Breton, de façon à former l'étroit passage par lequel l'Océan communique avec les flots du golfe que nous avons nommé. Terre-Neuve est la terre américaine la plus voisine de l'Europe, car de Saint-Jean à Port-Valence, sur la côte d'Irlande, il n'y a que seize cent cinquante-six milles. Cette distance, s'il existait sur cette ligne un service de paquebots à vapeur, pourrait être franchie, dans les mois d'été, en moins de dix jours.

La superficie de cette île est de trente-six mille milles anglais carrés. Sa plus grande longueur, du cap Raze à la baie Grignet, est d'environ quatre cent vingt milles; sa plus grande largeur, du cap Ray au cap Bonavista, d'environ trois cents milles; et, en faisant abstraction des nombreuses coupures et inégalités de ses côtes, sa circonférence peut être évaluée à mille milles. Sa forme est à peu de chose près celle d'un triangle, dont le sommet est au nord et dont la base s'étend de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du cap Ray au cap Raze. Elle offre l'aspect le plus pittoresque, et semble avoir été formée dans un de ces moments terribles où la nature déploie toute sa force de destruction et de création. Elle porte le long de ses côtes et dans ses vastes baies des marques visibles d'un cataclysme qui, à une époque éloignée, a changé son aspect primitif et modifié ses dimensions.

On connait fort peu l'intérieur, à cause de la difficulté d'y pénétrer. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'on y trouve un sol pierreux et pauvre, onduleux dans certains endroits, couvert, dans d'autres parties, de bois chétifs, entrecoupé de vallées étroites et sablonneuses, et offrant des landes immenses entièrement privées de plantes et d'arbustes. On sait aussi qu'il y existe un grand nombre de lacs et de sources de la meilleure eau. Le terrain y est souvent si marécageux, qu'il est impossible, ou du moins dangereux, de voyager à cheval, et même à pied. Les lieux où l'on a pu pénétrer, à la distance de trente milles de la côte, en s'y rendant sur la neige ou la glace, abondent en cerfs et en animaux à fourrures précieuses.

En 1823, un Anglais nommé Mac Cormack réussit à traverser l'île de la baie de la Conception à la baie de Saint-George. Il rapporta que cette partie était bien arrosée, mais presque privée de bois, et que le sol en paraissait complétement stérile.

Le littoral est en général sauvage et rocailleux; dans quelques endroits, il est couvert de bois qui s'avancent jusque sur le bord de la mer. Presque

partout il est échancré par d'innombrables anses, baies et havres commodes. La plupart de ces baies pénètrent si profondément dans l'intérieur des terres, qu'on les prendrait pour des embouchures de fleuves. Mais quand on en explore le fond, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'y tombe que de petites rivières et des torrents qui assèchent pendant la saison chaude. Les principales baies sont : à l'ouest, en allant du nord au sud, la baie d'Ingornachoix, la baie Bonne, la baie des Îles, la baie de Saint-George; au sud, en allant de l'ouest à l'est, la baie du Désespoir, la baie de l'Ermitage, la baie de la Fortune, la baie de Plaisance, la baie de Sainte-Marie, la baie des Trépassés; à l'est, la baie de la Conception, au fond de laquelle se trouve le havre de Saint-Jean, la baie de la Trinité, la baie de Bonavista, la baie des Exploits; au nord, la baie de Notre-Dame et la baie Blanche; sur la côte est de la longue pointe septentrionale qu'on appelle le *petit Nord*, la baie d'Orange, la baie de Canada, le havre du Croc, la baie aux Lièvres; au nord de cette même pointe, la baie du Pistolet.

Parmi les promontoires les plus remarquables qu'on rencontre sur le littoral de Terre-Neuve, on peut citer à l'ouest le cap Saint-George, le cap Anguille, le cap de Raye; au sud, le cap du Chapeau-Rouge, le cap Sainte-Marie, le cap de Pene; au sud-est, le cap Raze; à l'est, le cap Broyle, le cap Saint-François, le cap Bonavista; au nord, le cap Patridge.

La grande Péninsule, qui s'étend dans la partie sud-est de l'île, a vingt-six lieues de long sur une largeur qui varie de cinq à vingt lieues.

Un isthme fort étroit unit cette presqu'île à la partie principale qui est bien plus considérable, mais moins importante au point de vue commercial. Cet isthme sépare la baie de la Conception de la baie de la Trinité, la première à l'est, la seconde au couchant. *Avalon* est le nom imposé à cette péninsule par sir George Calvert, plus tard lord Baltimore.

La baie de la Conception est le premier district de Terre-Neuve, non-seulement à cause de ses ports nombreux et commodes, mais encore à cause de l'esprit entreprenant et de l'habileté de ses habitants dans l'art de la pêche. Le Port-de-Grâce en est la ville principale; après elle vient Carbonièr et quelques villages sans importance. Ce canton, le plus riche et le plus populeux, ne renferme pas moins de vingt-cinq mille habitants, distribués dans différentes stations de pêche ou établissements agricoles.

A l'extrémité nord de la baie de la Conception est la petite île de *Baccalhao*, rocher isolé où se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Comme les cris continuels de ces animaux s'entendent à une grande distance, et servent d'avertissement aux marins pendant les brouillards qui règnent si fréquemment dans ces froides contrées, les gouverneurs de Terre-Neuve ont défendu, sous des peines sévères, de les tuer, et même de les inquiéter. Malgré cette prohibition, dont le motif est parfaitement louable, les marins ont plus d'une fois tendu leurs filets sur les rochers où ces utiles oiseaux bâtissent leurs nids et ont enlevé une immense quantité de leurs œufs.

Au sud et non loin de la baie de la Conception, au fond d'un port vaste et sûr, se trouve la ville de Saint-Jean, siége du gouvernement et de la cour suprême d'amirauté. Les obstacles naturels qui défendent l'accès du port, les hauteurs qui le dominent des deux côtés de son ouverture, les batteries nombreuses et les fortifications qui protégent la ville de toutes parts, font de Saint-Jean une place si forte, qu'elle peut défier les efforts de l'ennemi le plus redoutable. Il ne peut entrer dans le port qu'un seul vaisseau à la fois, de sorte que l'escadre la plus nombreuse serait foudroyée en détail et ne pourrait parvenir sous les murs de la ville.

Cette capitale se compose d'une seule rue bâtie sur la rive septentrionale du port, et d'où partent plusieurs lignes de maisons qui ne méritent pas d'autre nom que celui de ruelles. Les mai-

sons sont, pour la plupart, en bois; on n'en remarque que quelques-unes en brique et fort peu en pierre. Elles sont toutes placées de la façon la plus irrégulière : cela vient de ce qu'en 1820, le parlement anglais ordonna que là où il y aurait des maisons en pierre, les rues eussent quarante pieds de largeur, et cinquante pieds là où elles seraient en bois; il en résulte que toutes les habitations en pierre s'avancent de dix pieds dans la rue, ce qui donne à la ville l'aspect le plus désagréable.

Le trait caractéristique de Saint-Jean est le grand nombre de débarcadères et de stations de pêche qui bordent le rivage. Le débarcadère du gouvernement est un large quai, dont l'usage est laissé au public. Ce qui étonne bien plus celui qui voit pour la première fois ce comptoir de pêcheurs, c'est la quantité prodigieuse de tavernes ou cabarets; du reste, on conçoit facilement qu'il se fasse à Terre-Neuve une immense consommation de vin, de bière, et surtout d'eau-de-vie et de rhum.

La population sédentaire de Saint-Jean est d'environ onze mille âmes; mais elle augmente considérablement à l'époque de l'ouverture de la pêche, pour reprendre son niveau ordinaire à la fin de la saison, c'est-à-dire, quand les bâtiments repartent pour l'Europe. La ville a souvent été ravagée par de terribles incendies : en 1815, elle perdit de cette manière de grandes valeurs et un certain nombre de maisons; en novembre 1817, un désastre semblable amena une perte de plus de 500,000 liv. sterling (12,500,000 francs). Quelques jours après, le feu détruisit presque tout ce qui avait été épargné par le précédent incendie; et à la fin de la même année, le même fléau vint mettre le comble à la désolation des habitants. Mais Saint-Jean s'est relevée de ses ruines, et les colons ont oublié les calamités qui les ont frappés coup sur coup.

A douze milles de Saint-Jean est située Belle-Ile, ainsi nommée à cause d'un rocher élevé, perpendiculaire et cylindrique, qui se trouve sur sa côte occidentale, et qu'on appelle le *Bel* ou le *Beau*. Cet îlot est d'une fertilité extraordinaire.

La baie des Exploits, un des lieux les plus connus de Terre-Neuve, est vers le nord-est de l'île. Elle reçoit une rivière, qui fait communiquer le *lac des Indiens-Rouges* avec l'Océan, et dont le cours, long de soixante-dix milles, est interrompu par un grand nombre de *rapides*. Quelques-unes de ces chutes d'eau ont une vitesse de dix milles à l'heure.

Dans l'intérieur de l'île s'étend une chaîne de montagnes qu'on aperçoit de loin. Néanmoins, les points culminants de cette chaîne ont moins de 975 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a même lieu de croire, d'après les données que fournit la végétation, que les plus hautes collines n'ont pas plus de 1,200 pieds.

Terre-Neuve est entourée de bancs de sable, depuis le 50e degré de latitude à l'est, jusqu'à la côte de la Nouvelle-Angleterre. Celui que tout le monde connaît sous le nom de banc de Terre-Neuve, et qui est voisin de la côte sud-est, est le plus considérable de tous ceux de ces parages, et même de tous les bancs connus dans l'Océan et dans les autres mers. C'est donc avec raison qu'on l'appelle le *grand banc*. Il s'étend depuis le 41e degré de latitude jusqu'au 49e degré et demi environ, et peut avoir trente lieues dans sa plus grande largeur. Du reste, ses limites ne peuvent pas être rigoureusement déterminées à cause de la difficulté de marquer un banc sous-marin sur une carte, et de faire des observations de latitude dans une région où le ciel est si souvent caché par des brumes épaisses.

Le banc de Terre-Neuve est célèbre par la quantité innombrable de morues qui s'y réunissent, et par la pêche que viennent y faire tous les ans les Anglais, les Français et les Américains des États-Unis. On trouve généralement du poisson dans toute cette étendue immense, et le nombre qu'on

en prend est presque incroyable; mais les pêcheurs ont remarqué que la partie du banc comprise entre les 43e et 46e degrés de latitude est celle où la morue est le plus abondante : cette remarque s'applique surtout à l'acore de l'est.

La morue pêchée sur le grand banc est celle que l'on mange en France sous le nom de *morue verte* ou *morue fraiche*.

« Il est difficile, dit Cassini (*), de se former une idée du séjour du grand banc et de la vie qu'y mènent les pêcheurs, sans y avoir été. Il faut un motif aussi puissant que l'est sur les hommes l'appât du gain, pour déterminer ces malheureux pêcheurs à passer six mois entiers entre le ciel et l'eau, dans un séjour presque toujours privé de la vue du soleil, respirant la plupart du temps une brume si épaisse, que l'on distingue avec peine d'une extrémité à l'autre du bâtiment. »

Nous reviendrons plus loin sur ce sujet si intéressant sous tant de rapports, mais que nous ne devons pas traiter ici avec les détails qu'il comporte.

Climat. Le climat de Terre-Neuve varie suivant l'exposition des différentes localités; cependant on peut dire en termes généraux que, quoique rigoureux, il est moins pénible que le climat du bas Canada. Pendant le long hiver qui règne dans ces tristes contrées, les lueurs étincelantes de l'aurore boréale et la clarté des étoiles donnent au firmament une beauté dont on ne peut se former une idée si l'on n'a point parcouru les régions boréales. Hâtons-nous de dire cependant que Terre-Neuve est très-souvent enveloppée de brouillards tellement épais, que quelquefois, en plein midi, deux vaisseaux passent l'un près de l'autre sans s'apercevoir, quoique les voix des personnes qui parlent à bord s'entendent parfaitement sur les deux bâtiments. Ces vapeurs ne proviendraient-elles pas de l'obstacle que les bancs environnants opposent à l'écoulement des eaux froides du pôle vers le sud, et de ce que ces eaux remontent à la surface, par suite de la diminution du fond sur lequel elles coulent? Ce qui justifierait cette opinion, c'est qu'on a observé que l'eau était de plusieurs degrés plus froide sur le grand banc que la surface des mers des environs.

Quelquefois il arrive qu'un voile de brumes dérobe au navire qui cherche un mouillage la vue du littoral de l'île. Des marins inexpérimentés n'oseraient pas s'engager au milieu de ce nuage, de peur de s'égarer et d'échouer sur les rochers de la côte; mais les équipages des vaisseaux pêcheurs savent qu'ils peuvent sans aucun danger pénétrer au plus épais du brouillard, parce qu'il y a presque toujours entre la brume et la terre un espace libre dans lequel ils sont sûrs de retrouver la lumière du soleil.

« Quoique les brumes, dit M. de la Pilaye dans son *Voyage à Terre-Neuve*, n'aient ici que très-rarement une odeur sensible, elles sont cependant beaucoup plus désagréables que nos brouillards d'Europe. Elles réagissent sur le moral de l'homme par un sentiment de tristesse et d'ennui dont elles le laissent pénétré; les animaux en éprouvent la même influence. Le chien rentre dans la maison de son maître, et, privé de sa gaieté habituelle, il semble comme hébété. On prétend aussi que les bêtes sauvages se retirent alors dans les fourrés les plus épais des forêts, et que le poisson quitte la côte pour s'enfoncer sous les eaux, comme si cette brume avait encore une action dans les couches supérieures de l'Océan. »

Le froid qu'apportent les vents d'ouest et de nord-ouest est extrêmement rigoureux. La mer se couvre de glace à une assez grande distance; le détroit qui sépare Terre-Neuve du Labrador se gèle et n'offre plus qu'une banquise continue; on peut même aller à pied sec de l'une à l'autre des îles qui ne sont séparées que par des passes étroites. Quoiqu'on soit sous la latitude de Dunkerque, on subit presque toutes les rigueurs du climat des

(*) Voyage fait par ordre du roi en 1768, pour éprouver les montres marines de le Roy.

régions les plus septentrionales. Il serait dangereux alors de ne pas se couvrir de fourrures, et de ne pas prendre l'exercice nécessaire pour activer la circulation du sang et entretenir la chaleur intérieure. Souvent dans les rues, deux personnes s'abordent, en se disant très-sérieusement : « Prenez garde à votre nez! » C'est qu'en effet, quand on a quelque partie du corps gelée, on ne s'en aperçoit pas soi-même, à moins que ce ne soient les pieds; car alors on ne peut plus marcher. Il faut qu'une personne étrangère, frappée de la couleur blanche de l'endroit attaqué par le froid, vous prévienne et vous frotte aussitôt avec de la neige. C'est le seul remède contre ces terribles accidents. Anspach (*) raconte qu'un médecin ignorant ayant voulu traiter par l'eau chaude un malheureux qui avait eu les pieds gelés, le mal fit des progrès effrayants, et aurait envahi le tronc, si l'amputation des deux cuisses n'eût pas été pratiquée à temps.

L'époque la plus désagréable de l'année est celle où les immenses glaçons, formés dans la partie septentrionale de l'île, sont poussés par la violence des vents le long des côtes. Ces montagnes flottantes occasionnent, dans tous les endroits près desquels elles passent, un froid insupportable. Les inconvénients des vents du nord et du nord-est, quoique d'une nature différente, ne sont pas moins fâcheux : ces vents élèvent des tourbillons de neige qui couvrent le sol à quatre et cinq pieds, et quelquefois davantage. Des tempêtes furieuses éclatent au moment où on s'y attend le moins; la neige, cristallisée en aiguilles et en lamelles excessivement fines, est chassée avec violence, et dérobe à la vue les objets les plus rapprochés; les maisons craquent et vacillent; l'eau de la mer est éparpillée au loin sur la terre, sous la forme et l'aspect d'une poussière fine et brillante.

Durant ces tourmentes qui ont lieu jusqu'à trois fois par mois, les familles, retirées dans leurs maisons, entourent un poêle ardent, au feu duquel elles ne peuvent se réchauffer. Toutes les maisons, excepté à Saint-Jean, sont en bois, et quoique les planches soient assez bien jointes, la neige ou le *poudrin*, comme on l'appelle dans le pays, s'insinue par les interstices et pénètre dans les appartements.

La belle saison n'est pas aussi précoce qu'au Canada; mais les glaces de Terre-Neuve se fondent plus tôt que celles qui, pendant plusieurs mois, encombrent le lit du Saint-Laurent. Les chaleurs arrivent brusquement; elles sont quelquefois si fortes, que les personnes qui ont habité les Antilles peuvent à peine les supporter; mais les brises de mer, qui s'élèvent le soir, rafraîchissent l'atmosphère embrasée. A cette époque, les nuits sont magnifiques : la clarté du ciel, la limpidité de l'air, l'éclat resplendissant de la lune, la lueur des millions d'étoiles qui argentent le firmament, et dont quelques-unes brillent à l'horizon comme des phares éloignés, tout cela forme un tableau dont la plume d'un poëte pourrait à peine décrire les splendeurs.

On ne peut, dit Anspach, se faire une juste idée du spectacle de ces immenses baies dans une de ces belles nuits. Leur surface est couverte de myriades de poissons de toutes formes et de toutes grosseurs, occupés à se poursuivre les uns les autres ou à fuir. Les baleines montrent sur les flots leur masse énorme, et replongent avec un bruit formidable; les jets d'eau qui s'échappent de leur évent retombent autour d'elles en étincelles phosphoriques. Les morues bondissent au-dessus des vagues, et leur peau argentée réfléchit l'éclat de la lune; les capelans, réunis en troupes innombrables, fuient précipitamment vers le rivage, poursuivis par leurs implacables ennemis, et chaque flot qui vient mourir sur la grève, en laisse des milliers sautant sur le sable. Alors, les femmes et les enfants viennent recueillir avec des seaux ce précieux

(*) *History of Newfoundland*. London, 1827.

butin qui sert à amorcer les lignes des pêcheurs.

On voit que les ennuis de l'hiver de Terre-Neuve ne sont pas sans compensation, et que le voyageur peut se dédommager des sombres tableaux qui ont attristé ses regards pendant la saison du froid et des tempêtes.

Dans les premiers jours d'été, lorsque les eaux n'ont pas encore acquis une température approchant de celle de l'air, on observe dans l'île de Terre-Neuve des effets de mirage très-singuliers. Tous les objets sur lesquels on porte ses regards prennent des formes fantastiques ; les arbres semblent ne pas toucher à la terre; les oiseaux paraissent beaucoup plus gros qu'ils ne sont, et le voyageur inexpérimenté est exposé aux méprises les plus singulières. Un de nos compatriotes qui a visité Terre-Neuve, il y a quelques années, raconte qu'étant à la chasse, il tira, un jour, un oiseau à quelque distance, et que, voyant tomber un objet assez gros, il crut avoir atteint le gibier qu'il convoitait: quel fut son étonnement, quand, en approchant, il reconnut que c'était la bourre de son fusil qu'il avait prise pour l'animal!

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur le climat de Terre-Neuve: c'est que la longévité des habitants est une preuve de sa salubrité. Il n'est pas rare de voir des pêcheurs âgés de cent ans, et qui ont conservé assez de vigueur physique pour se livrer encore activement aux occupations de leur rude métier.

Le climat de cette île et des îlots voisins exerce sur les mammifères qui les habitent une autre influence bien plus remarquable; il accélère chez eux l'époque de la faculté reproductrice, et agit sur ce point de la même façon que les climats de la zone torride. On a observé que les Anglaises de Terre-Neuve arrivent promptement à la puberté; à seize ans, leur corps a acquis son développement complet. « Si l'on attribuait, dit M. de la Pilaye, cette précocité surprenante à une vie éminemment ichthyophage, on pourrait opposer que les chèvres et le gros bétail, vivant d'herbages comme partout ailleurs, n'en sont pas moins soumis à la même influence locale. Peut-être viendrait-elle de ce que l'air plus condensé qu'en Europe pendant sept à huit mois, et privé d'humidité, agit sur la fibre en raison d'une plus grande dose d'oxygène due à sa condensation, comme un tonique non contre-balancé par un principe relâchant. »

Lithologie, histoire naturelle. La plupart des roches de la série granitique, telles que le granite supportant tantôt des micaschistes, tantôt des porphyres, se font remarquer dans les bancs pierreux de l'île. Ces roches dominent surtout dans le district du lac Melville; il en est de même du schiste argileux, du quarzite et de la syénite. On trouve dans le même district des grès qui semblent appartenir au terrain houiller. Les environs du lac Gower jusqu'à celui de Richardson offrent aussi des roches granitiques; près de ceux d'Emma et du Jenette, on rencontre du basalte; près de celui de Stewart, de la houille et du fer. Le granite, le grès et le quarzite composent les principales roches depuis le lac Jameson jusqu'au port Saint-George. La serpentine forme plusieurs crêtes au centre de l'île. La côte occidentale renferme les plus beaux minéraux. Dans la baie de Saint-George, il y a une exploitation de houille; des sources salées jaillissent sur les bords du South-Barrasway, et à une faible distance au nord de cette rivière se trouve une source sulfureuse. Entre le même cours d'eau et Segond-River, on recueille du gypse et de l'ocre jaune; dans la baie des Iles, il existe un marbre gris assez beau.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur les végétaux de Terre-Neuve. Les bois sont principalement composés de sapins rouges et blancs, de bouleaux et de frênes, la plupart rabougris. L'île produit aussi des arbustes à baies et quelques légumes cultivés dans les jardins des fermiers. L'intérieur étant inhabité, une forêt occupe les quatre cinquièmes environ de sa superficie.

Elle se compose des *abies alba*, *nigra* et *balsamifera*, des *betula papyrifera* et du *laryx americana*. Dans la partie sud de l'île croît le *betula lenta* ainsi que le *pinus strobus*, qu'on trouve également au fond des golfes, dans les expositions méridionales les mieux abritées. Le melèze se tient particulièrement dans l'intérieur et à la partie inférieure des coteaux. Dans les vallons on voit divers saules, les *alnus incana* et *serrulata*, le *populus cordifolia*, etc.

Les mers voisines de Terre-Neuve sont peuplées d'un grand nombre d'espèces d'algues, qui ont été jugées dignes d'être étudiées dans un ouvrage spécial dû à M. de la Pilaye (*). Parmi elles, on remarque l'espèce de fucacée nommée *laminaire agar;* elle se distingue par sa feuille toute criblée de trous.

Cette multitude de plantes marines, dont quelques-unes sont gigantesques, prouve bien que les grands formes de végétation n'existent pas sur les terres voisines, et que, pour obéir à une merveilleuse loi de la nature, elles se sont réfugiées au sein des eaux.

Le cerf et le caribou sont au premier rang des animaux qui peuplent les forêts de Terre-Neuve. On y trouve aussi l'ours, le castor, la loutre, le renard rouge, le renard argenté, le lièvre et la martre.Une multitude d'oiseaux aquatiques se rassemblent sur les rochers du rivage et les îlots voisins. Les courlis arrivent au commencement du mois d'août, et les évolutions régulières de leurs bataillons innombrables offrent un spectacle des plus curieux.

Les endroits humides et les bois de Terre-Neuve et des îles voisines sont hantés par des moustiques de l'espèce la plus importune. Ces insectes ailés voltigent en nuages épais sur la tête des voyageurs, les assaillent avec fureur, s'introduisent dans les plus petits intervalles des vêtements, et font des piqûres qui occasionnent non-seulement une enflure considérable, mais encore des douleurs très-vives, et même souvent la fièvre. On ne peut s'en délivrer, même au moyen de la fumée de bois vert.

(*) *La flore de Terre-Neuve*, 1 vol. in-4°.

On a fait une singulière remarque sur les animaux qui habitent ou fréquentent cette contrée : c'est qu'à l'époque des grands froids ils endossent tous, suivant l'heureuse expression d'un voyageur moderne, la livrée de l'hiver. Les différentes couleurs qui distinguent les espèces se changent en un blanc monotone; les oiseaux eux-mêmes ne font pas exception à cet étrange phénomène : la perdrix, entre autres, devient entièrement blanche, et ne reprend qu'au printemps son plumage ordinaire. Il n'est pas jusqu'aux chats venus d'un pays plus chaud, qui, sous l'influence du froid, ne prennent une robe de poils blancs, doux et épais : cette fourrure de saison tombe aux premiers rayons d'un soleil vivifiant, et l'on voit ces animaux s'arracher par touffes ces longues soies, dont il leur tarde d'être débarrassés. N'est-ce pas là une bien admirable précaution de la nature, qui a voulu que les êtres qui vivent dans ces tristes régions, et qui ne pourraient pas braver, comme l'homme, les vicissitudes des saisons, échangeassent leur vêtement de laine ou de plume contre un manteau plus chaud, et leurs teintes variées contre une couleur uniforme, conservatrice de la chaleur du corps (*)?

Nous n'avons pas encore nommé le quadrupède le plus connu et le plus précieux de cette île : on devine qu'il s'agit du *chien de Terre-Neuve*. « La race véritable et pure, écrivait » il y a quelques années un voyageur que nous aurons occasion de citer plus loin, « la race pure n'est pas aussi commune qu'on pourrait le croire, et ce n'est guère que dans les baies de Plaisance, de Fortune et de Conception qu'on peut la trouver. Docile et susceptible d'un grand attachement, il est facile à contenter pour sa nourriture; il vivra de poisson frais, cru ou bouilli,

(*) On sait que le blanc est un mauvais conducteur de la chaleur.

de pommes de terre ou de choux. Quant à sa boisson, celle qui semble lui plaire davantage est le sang de mouton. Il aboie rarement, et seulement quand il est vivement provoqué : il ne pousse alors que deux sons de voix, qui semblent pour lui un effort pénible et peu naturel. C'est un bruit qui tient le milieu entre l'aboiement et le hurlement; et alors se joignent à lui toutes les voix des chiens à portée de l'entendre. Son amour pour l'eau, fraîche ou salée, chaude ou glaciale, la grande profondeur à laquelle il peut plonger (j'en ai vu descendre jusqu'à vingt-deux pieds), le temps considérable qu'il peut rester sous l'eau, et enfin ses pattes palmées, semblent le rapprocher de la classe des animaux amphibies. De même que les chiens du Labrador et du Groënland, ceux de Terre-Neuve ressemblent beaucoup au loup; ils chassent en meutes et dévorent leur proie... » Il serait sans doute intéressant de transcrire ici les détails que Buffon et d'autres naturalistes donnent sur cet utile animal; mais les bornes que nous nous sommes tracées ne nous permettent pas ces développements.

POPULATION. *Colons et pêcheurs.* La population de Terre-Neuve se compose de colons, de pêcheurs et d'Indiens sauvages qui vivent dans l'intérieur des terres. Les colons se divisent en sédentaires et en pêcheurs, car un grand nombre d'entre eux suivent l'exemple des marins intrépides, qui, pour un bénéfice quelquefois fort modique, vont risquer leur vie au milieu des écueils du littoral. On conçoit qu'il est assez difficile d'évaluer avec quelque exactitude une pareille population. En 1806, on comptait dans l'île vingt-six mille cinq cent cinq habitants; en 1823, un nouveau recensement donna le chiffre de cinquante-deux mille cent cinquante-sept individus; et en 1828, on estima le nombre des colons sédentaires à cinquante-huit mille quatre-vingt-huit. En y comprenant les gens employés loin des côtes au service des pêcheries et que les recenseurs officiels ne purent compter, on pouvait porter le total à soixante mille quatre-vingt-huit. Il y a six ans, on crut pouvoir l'élever jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais M. Brooking et le colonel Bouchette, dans son excellent ouvrage sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord (*), réduisent ce chiffre, évidemment exagéré, à soixante-quinze mille âmes. Montgomery-Martin (*History of the british colonies*) s'en tient aussi à ce résultat (**). Quoi qu'il en soit, il est constant que la population de Terre-Neuve augmente sans cesse, et cet accroissement est le signe infaillible de la prospérité de la colonie.

La condition intellectuelle des habitants n'est pas, on peut bien le penser, des plus satisfaisantes, et l'état social de cette réunion d'hommes laborieux, mais grossiers, n'est guère propre à faire envie à leurs voisins de Saint-Pierre et Miquelon. La cause de cette situation n'est pas difficile à deviner : pendant longtemps Terre-Neuve n'a été qu'un établissement de pêche, et les pêcheries appartenaient exclusivement et étaient exploitées par des négociants résidant en Angleterre. Ceux-ci estimaient que le nombre, alors fort petit, des planteurs fixés dans la colonie même, n'avait aucun droit d'intervenir dans la discussion des in-

(*) *The british dominions in North America,* by Joseph Bouchette, surveyor general of Lower Canada.

(**) Cet infatigable faiseur de statistiques dit que le nombre des Français qui fréquentent les côtes de Terre-Neuve s'élève à douze mille. Cédant à un mesquin sentiment d'égoïsme national, il se plaint amèrement de la *magnanimité* dont le gouvernement britannique a fait preuve en permettant à la France de participer aux profits de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Il nous apprend que les habitants anglais de cette île ont souvent manifesté leur mécontentement au sujet de cette tolérance, et il menace nos compatriotes de violences terribles si cet état de choses ne change pas. M. Montgomery-Martin est cependant un partisan déclaré de la liberté du commerce. Il est vrai qu'en Angleterre, il faut être Anglais avant tout.

térêts de l'île; en conséquence ils s'opposaient toujours aux mesures qui auraient pu améliorer la position d'une population qu'ils traitaient comme un troupeau de vassaux ou d'esclaves. Mais l'augmentation continuelle du nombre des habitants sédentaires, les progrès de l'agriculture et du commerce parmi les résidants, autorisent ces derniers à se mettre au-dessus des caprices des armateurs, et le parlement impérial avisera sans doute à les doter d'institutions en harmonie avec leurs besoins actuels (*).

Après ce que nous venons de dire, on sera sans doute surpris d'apprendre que Terre-Neuve possède plusieurs journaux. Quatre feuilles hebdomadaires et une semi-hebdomadaire sont publiées à Saint-Jean; ce sont : la *Gazette royale*, le *Public ledger*, le *Terre-Neuvien* (*Newfoundlander*), le *Temps* (*Times*) et le *Patriote*. Toutes s'occupent de politique, et la dernière, qui est rédigée avec talent, se distingue par sa couleur radicale très-prononcée. A Port-de-Grâce on publie le *Mercure de la baie de Conception*, et à Carbonier, l'*Étoile* (*Star*). Il paraît que, pendant ces dernières années, le goût de la littérature s'est quelque peu répandu dans ce triste pays.

Indiens. Les naturels de Terre-Neuve forment deux ou trois tribus distinctes. Les Indiens rouges habitent au sud et dans la partie centrale jusqu'au grand lac. Les Micmacs s'étendent dans les environs de la baie Saint-George, de celle du Désespoir, et sur les bords de la rivière de Great-Codbay. Toutes ces peuplades indigènes sont fort peu connues, parce que, depuis le premier établissement des pêcheries, on n'a eu avec elles aucunes communications suivies. Quelques Indiens viennent bien quelquefois sur la côte occidentale pour y chasser ou y pêcher; mais les colons, non-seulement sont fort peu empressés de les approcher, mais quelquefois même leur font la chasse; de leur côté, les indigènes fuient le contact des étrangers, et exercent sur eux de sanglantes représailles quand ils en trouvent l'occasion. C'est grâce au capitaine anglais Buchan que nous savons aujourd'hui quelque chose d'un peu positif du caractère et des usages de cette population sauvage. En 1811, ce marin, alors lieutenant, fut chargé d'aller avec la goëlette *l'Adonis* à la baie des Exploits, et de faire une excursion dans l'intérieur, pour visiter les indigènes et tâcher d'établir des relations avec eux. M. Buchan s'acquitta de sa mission avec courage, mais il n'atteignit que très-imparfaitement le but de son entreprise. Comme le journal de cet officier est à peu près le seul document qui jette quelque lumière sur les mœurs des habitants de l'île qui nous occupe, nous croyons faire une chose utile et en même temps agréable à nos lecteurs en extrayant de ce récit les passages les plus intéressants.

M. Buchan quitta son bâtiment, arrêté par les glaces dans la baie, et se mit en marche par terre en remontant la rivière des Exploits; il était accompagné de vingt-quatre hommes de son équipage et de trois guides. Après avoir fait environ cent trente milles par un froid extrêmement vif, les Anglais découvrirent des cabanes où se trouvaient réunies plusieurs familles de sauvages. Ici commence la partie la plus curieuse du journal :

« Ayant examiné nos armes, je dis à ma troupe d'exécuter promptement tous les ordres que je pourrais lui donner, lui recommandant en même temps de se conduire avec prudence, et surtout d'observer la plus grande réserve envers les femmes. Nous marchâmes alors à grands pas dans le plus profond silence. Comme nous nous étions formés en trois divisions, la porte de chaque cabane (il y en avait trois) se trouva investie en même temps. Nous en appelâmes les habitants; n'en recevant aucune réponse, nous levâmes les peaux qui couvraient l'entrée des huttes, et nous vîmes des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants dans la plus grande consternation.

(*) Bouchette.

Ils restèrent quelque temps comme frappés de stupeur, sans pouvoir parler ni remuer. Mon premier soin fut de les rassurer et de leur inspirer de la confiance ; nous y réussîmes en leur prenant la main et en leur montrant des dispositions amicales. Les femmes m'embrassaient de joie, en voyant les caresses que je faisais à leurs enfants. Leurs alarmes firent bientôt place à la curiosité, et ils examinèrent nos habits avec autant d'attention que de surprise. Ils allumèrent du feu et nous offrirent des tranches de venaison mêlée avec de la graisse, dont ils font une espèce de gâteau solide et qu'ils mangent avec le maigre de la viande. Tout annonçait une parfaite cordialité. Nous leur donnâmes des couteaux, des mouchoirs et d'autres menus objets ; en échange, ils nous offrirent des peaux. Je regrettais de ne pas comprendre leur langage, et d'avoir laissé à douze milles de distance au moins les présents que je leur destinais. Cette dernière circonstance surtout me causa un grand embarras. Je m'efforçai de leur faire entendre que je désirais vivement que quelques-uns d'entre eux nous accompagnassent jusqu'à l'endroit où nous avions laissé nos bagages, et nous aidassent à leur apporter des choses pareilles à celles que nous avions. A la fin, ils parurent nous comprendre. Nous avions passé trois heures et demie à tâcher d'établir entre eux et nous la bonne intelligence ; tout annonçait que nous y avions réussi. »

Quatre Indiens se décidèrent à accompagner M. Buchan jusqu'au lieu où les traîneaux étaient restés. La confiance était telle alors, que deux hommes de l'équipage demandèrent à rester avec les sauvages jusqu'à ce que le commandant revînt avec les présents ; ils en obtinrent la permission, et le capitaine partit avec le reste de ses gens et les quatre indigènes.

Après une marche d'environ six milles, ils atteignirent l'endroit où ils avaient passé la nuit précédente : là le chef refusa d'aller plus loin et se retira avec un des Indiens, donnant ordre aux deux autres de continuer à suivre les Anglais. Arrivés près du but de leur voyage, l'un d'eux fut frappé d'une terreur inexplicable et prit aussitôt la fuite. Quant à son compagnon, il montrait la plus entière confiance, et fit signe aux Anglais qu'il était prêt à les suivre encore. Nos voyageurs, rendus au lieu où ils avaient établi leur dépôt, y passèrent une nuit et en repartirent avec les présents destinés aux Indiens. Celui qui était resté avec eux témoigna toujours un grand sang-froid. Reprenons le récit du lieutenant Buchan.

« Lorsque nous fûmes arrivés à un demi-mille des cabanes, l'Indien qui marchait tantôt en avant, tantôt à mes côtés, me fit voir une flèche dont la pointe était enfoncée dans la glace ; nous vîmes aussi les traces récentes d'un traîneau. A deux heures après midi nous arrivâmes aux cabanes, et mes craintes ne se vérifièrent que trop. Nous les trouvâmes désertes ; il n'y restait que des peaux d'orignals ; une grande quantité de venaison avait été emportée à quelque distance et enterrée dans la neige. Des traces conduisaient dans le bois, mais n'allaient pas bien loin.

« N'apercevant aucunes marques de violence, j'espérai que mes premières conjectures se réaliseraient, et que nous n'aurions aucun malheur à déplorer. Cependant, toutes les actions de notre Indien indiquaient la plus grande inquiétude : en sortant d'une cabane pour entrer dans une autre que je jugeai plus commode, j'avais ordonné d'emporter le feu de la première pour en allumer dans la seconde ; dès que l'Indien vit un de mes gens sortir en tenant un tison enflammé, sa terreur ne connut plus de bornes, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de l'emporter, s'imaginant sans doute que nous allions incendier les cabanes et six canots qui se trouvaient là, ou enfin le brûler lui-même. De temps en temps il regardait à travers les fentes de la cabane, pour voir ce qui se passait au dehors, car il n'était plus alors en liberté et nous le gardions à vue comme prisonnier.

« Ne sachant que faire et la nuit approchant, mon inquiétude pour mes deux hommes me détermina à faire entendre à l'Indien qu'il pouvait s'en aller, espérant que ses camarades le revoyant, et apprenant de lui la manière dont il avait été traité, non-seulement nous renverraient nos deux soldats, mais reviendraient eux-mêmes nous trouver avec de bonnes intentions. Je lui fis donc de nouveaux présents, et m'efforçai de lui faire comprendre que je désirais que ses compagnons revinssent, et que j'espérais que nos camarades ne seraient pas maltraités. Il sourit et resta avec nous ; il mit en ordre la cabane, où tout était en confusion, et regarda plusieurs fois à l'ouest du lac, en nous désignant ce côté. Il nous montra un bâton, et nous dit qu'il appartenait à l'Indien qui portait un grand bonnet : c'était celui que je regardais comme leur chef. Ce bâton avait près de six pieds de longueur et était peint en rouge.....

« Dès qu'il fit jour, nous songeâmes à partir ; et ayant placé dans chaque cabane un nombre égal de couvertures, de chemises et de pots d'étain, je fis comprendre à l'Indien que ces objets étaient destinés à ceux qui y demeuraient. Je lui fis encore quelques présents, et j'en attachai d'autres au bâton rouge. Il parut entendre fort bien tout cela. Nous partîmes à sept heures du matin, dans l'intention de revenir le lundi suivant. Voyant que l'Indien nous accompagnait, je lui fis signe de se retirer; mais il persista à nous suivre, marchant quelquefois en zigzag, en avant de nous, et ayant toujours les yeux fixés sur la glace qui couvrait le lac, comme s'il y eût vu une trace qui devait le guider. Il nous montra une fois le côté de l'ouest, en se mettant à rire.

« A peine eûmes-nous fait les deux tiers d'un mille depuis le départ des cabanes, que l'Indien s'arrêta tout à coup; il parut hésiter un instant, puis s'enfuit à toutes jambes. Nous le vîmes s'arrêter un moment à quelque distance, pour examiner quelque chose qui était sur la glace; ensuite il continua à courir avec la même vitesse, et le brouillard nous le fit bientôt perdre de vue. Peu après nous reconnûmes avec horreur les corps de nos malheureux compagnons étendus à cinquante toises l'un de l'autre, le ventre sur la glace et les pieds tournés vers la rivière. Le caporal était percé d'une flèche dans le dos ; le soldat en avait trois dans différentes parties du corps. On leur avait coupé la tête et on les avait dépouillés de tous leurs vêtements. Quelques flèches brisées étaient autour d'eux, ainsi que du pain qu'on avait tiré de leurs havre-sacs. Ce malheureux événement pénétra de douleur toute la troupe, et fit naître un vif désir de vengeance. Je voyais parfaitement qu'il était possible de suivre les traces des Indiens, mais la prudence me dictait une autre conduite. Je ne pouvais douter que tous nos mouvements n'eussent été épiés, et je concevais les plus vives inquiétudes pour les huit hommes qui étaient restés à la garde des traîneaux. Je regardai donc comme très-important de ne pas perdre un instant pour aller les rejoindre. »

L'anxiété du commandant et de ses compagnons d'aventures dura jusqu'à ce qu'il eût retrouvé ses matelots. Tous alors se mirent en route pour regagner leur navire, et ils l'atteignirent après une marche de quatre jours dans l'eau, dans la neige et sur la glace.

« On ne peut pas espérer, continue le lieutenant Buchan, que je donne beaucoup de renseignements sur les Indiens de Terre-Neuve, mais les moindres notions deviennent intéressantes quand il s'agit d'un peuple si peu connu, ou plutôt qu'on ne connaît pas encore. Il paraît qu'ils ont leur demeure fixe dans cette île. Leurs cabanes sont de différentes formes ; nous en vîmes de rondes et d'octogones : les premières ne consistent qu'en quelques perches supportées par des pieux fourchus, de même que celles de la plupart des peuples de l'Amérique ; elles ne servent que pendant l'été, lorsqu'ils pêchent dans les lacs et les rivières pour faire leurs provisions d'hiver. Celles dans lesquelles je les trouvai étaient

de forme octogone, et leur construction avait dû exiger beaucoup de peine et de travail. Le diamètre, au niveau de la terre, était de près de vingt-deux pieds; un mur perpendiculaire en bois et en terre s'élevait à quatre pieds de hauteur, et soutenait de grosses perches inclinées en cône vers le centre, où elles laissaient une ouverture ronde pour le jour et la fumée : c'étaient, avec la porte, les seules ouvertures. Des séparations formées par des espèces de claies partaient en ligne droite à égale distance de chaque angle et aboutissaient au centre : elles étaient remplies de peaux d'orignals bien préparées. Le feu s'allume au centre; ils se couchent tout autour pour dormir, ayant les pieds tournés vers le centre et la tête un peu élevée du côté de la claie. Les cabanes étaient couvertes en écorce de bouleau et enduites de terre en dehors; avec peu de feu, ces habitations sont suffisamment chaudes, même pendant la saison la plus rigoureuse. Toute cette construction était faite avec beaucoup plus d'art qu'on n'aurait pu s'y attendre.

« Leurs canots étaient bien construits en bois de bouleau, et couverts intérieurement d'écorces bien jointes ensemble et enduites de résine de sapin.

« Leurs ustensiles de ménage étaient tous d'écorce de bouleau ou de sapin; mais il ne me parut pas qu'ils servissent à la cuisine; je ne crois pas qu'ils fassent bouillir leurs aliments : ils les font griller ou rôtir. Ils avaient deux marmites en fer, probablement pillées chez quelque colon du voisinage. Je ne sais quel usage ils en faisaient, mais il paraît qu'ils y attachaient une grande valeur, car, en abandonnant leurs cabanes, ils les avaient emportées avec eux. Ils étaient bien fournis de haches, ils avaient bien soin d'en entretenir le fer brillant et tranchant, de même que les pointes de leurs flèches dont nous vîmes dans un coin une centaine qui étaient encore toutes neuves.

« Les colons de Terre-Neuve ont toujours gratifié les Indiens de cette île d'une taille gigantesque, ce qui n'est pas exact, au moins quant à ceux que nous avons vus; cette idée est venue peut-être de la manière dont ils sont vêtus.

« Ils sont bien faits et paraissent robustes et vigoureux. La taille commune des hommes est d'environ cinq pieds huit pouces (mesure anglaise). Sauf une seule exception, leurs cheveux étaient noirs. Leurs traits sont plus saillants que ceux d'aucun Indien que j'aie jamais vu; et autant qu'on en peut juger à travers la couche d'huile et d'ocre dont ils sont enduits, ils ont le teint plus blanc que la plupart des Indiens. L'exception dont je viens de parler relativement à la couleur des cheveux était frappante : c'était une femme d'un blond cendré, ayant tous les caractères de physionomie des Européens, et dont les traits ressemblaient singulièrement à ceux des Français. Elle paraissait avoir vingt-deux ans, et avait un enfant suspendu à son dos; ses manières ne ressemblaient nullement à celles des autres Indiens. Au lieu de passer comme eux de la terreur et de la surprise à la familiarité, elle ne prononça pas un mot, et ne se remit pas de la frayeur où l'avait jetée notre visite soudaine et inattendue.

« L'habillement de ces Indiens consistait en une sorte de casaque lâche, sans manches, mais attachée autour du cou pour la retenir sur les épaules; elle est si ample que, quand on l'assujettit sur les hanches par une espèce de courroie, elle est triple, et garantit bien le devant du corps. Ce vêtement est entouré d'une bordure en peau d'orignal, de même que les bottines, les mocassins et les gants. Le poil est tourné en dedans, et l'extérieur est enduit d'huile et de terre, ce qui contribue beaucoup à amortir la rigueur du froid. La seule différence qui se trouve dans le costume des deux sexes, consiste dans un capuchon que les femmes portent sur le dos et dans lequel elles placent leurs enfants. Lorsque les hommes veulent se servir de leurs arcs, ils dégagent l'épaule droite, et appuient le genou droit par terre, en tenant leur arc perpendicu-

lairement, l'extrémité inférieure appuyée contre le pied gauche. Leurs flèches annoncent un certain génie; la pointe en fer est tellement proportionnée au bois, que lorsqu'ils manquent leur coup en tirant sur l'eau, ils ne les perdent pas; elles surnagent, et les plumes dont elles sont garnies, servant de bouée, ils peuvent les retrouver quand bon leur semble. La pointe en est acérée, mais non barbelée. Leurs souliers à neige, ou *raquettes*, comme quelques personnes les appellent, diffèrent de tous ceux que j'avais vus. La partie circulaire, traversée par des courroies, avait quinze pouces de largeur sur près de trois pieds et demi de longueur, avec une queue d'un pied pour contre-balancer le poids de la partie antérieure en avant de la première traverse; ils ressemblent assez à ceux dont nous nous servons, si ce n'est qu'ils sont plus longs, ce qui doit les rendre fort gênants dans les bois; mais si mes conjectures sont justes, ils y vont peu quand la terre est couverte de neige. Quand on pose à terre cette chaussure attachée au pied, elle forme une courbe relevée aux deux extrémités. Il est clair qu'ils lui donnent cette forme pour empêcher la neige de s'assembler en avant du pied dont le mouvement est par cela même singulièrement facilité.

« J'aurais craint d'exciter leurs soupçons en cherchant à connaître positivement leur nombre; il me parut qu'ils étaient au moins trente-cinq personnes adultes, dont deux tiers de femmes, une partie des hommes étant probablement absents. Il y avait une trentaine d'enfants, et jamais je n'en a vu de plus beaux. Au reste, quel que soit leur nombre dans l'intérieur de Terre-Neuve, ils ne paraissent pas manquer de provisions. Ceux que nous vîmes avaient une quantité considérable de venaison en réserve, indépendamment de plusieurs orignals tout entiers, dont les corps gelés étaient étendus près du lac, et qui avaient sans doute été tués avant le commencement des gelées. Pour conserver la chair de ces animaux, ils la séparent des os, et en font des paquets qu'ils entourent d'écorces. Chacun de ces paquets avait près de trois pieds de longueur sur quinze pouces de largeur et de hauteur, et pouvait contenir de cent cinquante à deux cents livres de viande. Les lacs et les étangs sont remplis de truites; de nombreuses troupes d'oies sauvages arrivent tous les ans dans l'île, aux mois de mai et d'octobre. L'air robuste de ces Indiens prouve que l'exercice qu'ils sont obligés de faire pour se procurer des vivres, ne fait que contribuer à leur bonne santé.

« L'opinion qu'ils sont en petit nombre, parce qu'on en voit bien moins qu'autrefois venir près des côtes, me paraît donc mal fondée. Il est facile de conjecturer la cause qui les empêche de s'y montrer. Les colons pensaient qu'ils ne pouvaient faire un acte plus méritoire que de tuer un Indien toutes les fois qu'ils en rencontraient. Ils les forcèrent par là de quitter leurs anciennes demeures et de s'enfoncer dans l'intérieur, qu'ils ne connaissaient sans doute qu'imparfaitement, leur principale nourriture consistant en poissons et en oiseaux de mer. Probablement aussi, ils étaient alors dépourvus des moyens de chasser l'orignal, au moins en quantité suffisante pour fournir à leur subsistance. A mesure que nos établissements se multiplièrent, et que la population s'accrut au nord du cap de Freels, les Indiens s'éloignèrent des côtes; mais la même cause qui les forçait à la retraite, leur procura aussi de nouveaux moyens d'existence pour continuer à mener une vie indépendante; car plus les colons devinrent nombreux, plus les pêcheries augmentèrent, et plus le pillage et les naufrages fournirent aux Indiens des occasions de se procurer du fer.

« Il existe diverses opinions sur l'origine des Indiens de Terre-Neuve: les uns pensent qu'ils y sont venus du continent d'Amérique; les autres prétendent qu'ils descendent d'anciens navigateurs norwégiens qu'on suppose

avoir découvert cette île, il y a près de mille ans. J'avais avec moi des gens qui parlaient presque toutes les langues de l'Europe, et notamment celle de Norwége; mais aucun d'eux ne put comprendre un seul de leurs mots. Ils parlaient avec force et volubilité, mais leur langage me parut entièrement différent de celui de toutes les castes indiennes que j'avais vues jusqu'alors, et dont les sons, en général, sont doux et mélodieux. »

Aperçu historique sur Terre-Neuve. Les voyages des Scandinaves dans les mers du Nord ne sauraient être révoqués en doute; mais une grande incertitude règne encore sur la question de savoir quels sont les points ou les îles d'Amérique qu'ils visitèrent les premiers. Pour ce qui concerne Terre-Neuve en particulier, rien n'est moins positif que la découverte qu'en firent, dit-on, ces hardis aventuriers. Nous savons que vers l'an 1001, des Norwégiens établis au Groënland abordèrent à une grande terre qu'ils nommèrent *Vinland*, et remontèrent une rivière dont les bords leur parurent fertiles. A leur retour, ils racontèrent à leurs compagnons que dans cette heureuse contrée on trouvait du raisin en abondance et qu'on y faisait du vin; ils ajoutèrent que dans le jour le plus court le soleil restait huit heures sur l'horizon, ce qui fait supposer que le jour le plus long, sans compter le crépuscule, devait y être de seize heures. Mais l'opinion qui attribue tout cela à Terre-Neuve peut être aussi facilement combattue que soutenue. Sans doute la latitude déduite de l'observation de la longueur du jour, en supposant qu'elle soit correcte, indiquerait quelqu'une des rivières de la côte orientale de Terre-Neuve; mais elle pourrait s'appliquer tout aussi bien à la côte du Labrador. En second lieu, si Terre-Neuve peut produire du raisin, ce qui ne semble pas encore bien prouvé, plusieurs parties du Canada, voisines du Saint-Laurent, en produisent aussi et d'assez bonne qualité. Si l'on dit qu'il ne s'agit pas ici de *raisin*, et que le mot *vigne* était employé par les nations qui ne connaissaient pas bien ce fruit, pour désigner différentes groseilles, nous répondrons que précisément on trouve plusieurs espèces de baies d'une saveur agréable au Canada, au Labrador, et même à la baie d'Hudson, tout comme à Terre-Neuve. Enfin les ruines et les anciennes meules trouvées dans cette île par les Anglais ne prouvent pas le moins du monde que les Scandinaves y aient séjourné; une observation significative dément cette opinion : les peuples septentrionaux construisent leurs demeures en bois, même en Islande et au Groënland, pays qui en sont absolument dépourvus; et les ruines en question sont en belle et bonne pierre, quoique Terre-Neuve abonde en bois. Ces vestiges seraient plutôt les dernières traces du fort que le prince Zichmni, compagnon de voyage de Nicolo Zéno, fit bâtir sur une belle rivière dans une grande île. Terre-Neuve ne serait alors que l'*Estotiland* des frères Zéni. Encore pourrait-on, à la rigueur, attribuer à ces débris une origine bien plus moderne et bien plus prosaïque, car il s'agirait tout simplement, dans cette hypothèse, de moulins à scie jadis construits non loin du port de Grâce, par ordre d'un riche Anglais.

Il nous paraît, du reste, assez peu important que Terre-Neuve soit la Vinland des Norwégiens ou l'Estotiland de Zéno, car ces premiers explorateurs, s'ils ont visité l'île qui nous occupe, n'y ont point fondé de colonie. On ne connaît pas assez les Indiens rouges qui habitent l'intérieur de l'île, pour affirmer, comme l'ont fait quelques écrivains, qu'ils diffèrent essentiellement des Indiens du continent voisin, et qu'ils paraissent appartenir à la race scandinave.

Le même mystère ne dérobe pas à l'histoire la date de la véritable découverte de Terre-Neuve dans une période plus rapprochée de nous. Ce fut le Vénitien Cabot qui, naviguant pour le compte et sous le pavillon de la Grande-Bretagne, aborda le premier à cette île, en 1496 ou 1497;

ici encore, on hésite à écrire un chiffre positif, car on ne sait pas si Cabot fit sa découverte dans un premier voyage, antérieur à l'obtention de ses lettres patentes. C'est à ce marin célèbre que *Bonavista* doit son nom; il pénétra dans la baie qui porte la même dénomination : il y vit des hommes couverts de peaux, et armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances. Parmi les différentes espèces de poissons qu'il y pêcha, la meilleure et la plus abondante était celle que les naturels désignaient sous le nom de *baccalhaos*, nom qu'on donna ensuite au pays, et que porte encore aujourd'hui une petite île. C'est ce poisson que les Français appellent *morue*, les Hollandais et les Allemands *cabeliau*, et les Anglais *codfish*.

Un passage de la chronique de Fabien, dans Hackluyt, nous apprend que Cabot emmena en Angleterre trois Indiens de Terre-Neuve. Le portrait de ces malheureux, arrachés à leur patrie, est assez curieux : « Ces sauvages, dit le vieil écrivain, étaient couverts de peaux d'animaux, mangeaient la chair crue, parlaient une langue que personne ne pouvait comprendre, et, dans toute leur conduite, ressemblaient à des bêtes brutes. » Si ces hommes avaient été des descendants des aventuriers norwégiens, n'auraient-ils pas conservé dans leur langage quelques traces de l'idiome de leurs pères?

L'observation du vieil historien est pleinement confirmée par ce que dit M. Buchan, au sujet du langage des Indiens, dont les gens de son équipage, qui savaient le norwégien, ne comprirent pas un mot.

En 1501, Gaspar de Corte Real, avant de découvrir le Labrador, reconnut Terre-Neuve, baptisa la baie de la Conception, et fit le tour de l'île dans la partie méridionale. Dès cette époque, les pêcheurs normands et bretons fréquentaient les côtes de Terre-Neuve, et trouvaient dans ces pénibles voyages assez de profits pour que d'autres, en grand nombre, s'empressassent de suivre leur exemple. Nous voyons Bergeron, en 1504, Jean Denis de Honfleur, en 1506, et Thomas Hubert ou Aubert, de Dieppe, visiter cette île aux rivages si poissonneux. C'est seulement en 1525 que Verazani, autre navigateur au service de François Ier, lui imposa le nom de *Terre-Nouvelle* ou *Neuve*, et en prit possession pour la France. Quelques années plus tard, Jacques Cartier, le premier explorateur du Canada, vint, par ordre du même souverain, et avec deux navires, examiner les rades et le littoral de ce pays.

Jusque-là, aucun essai de colonisation n'y avait été tenté. Enfin, en 1549, un négociant de Londres, nommé Hoare, alla, avec un certain nombre de ses compatriotes, y fonder un établissement. D'abord accablés de calamités de toute sorte, les Anglais finirent par voir prospérer leur petite colonie, et persévérèrent dans leurs efforts. Trente-quatre ans après cette tentative, en 1583, sir Humphrey Gilbert jeta l'ancre dans le port Saint-Jean, prit, au nom de la reine d'Angleterre, possession du port et de deux cents lieues de pays dans tous les sens, chassa les Portugais qui s'étaient établis sur les côtes, puis décréta, en guise de lois, des ordonnances qui portaient : 1° que l'exercice de la religion aurait lieu publiquement et suivant le rite de l'église d'Angleterre; 2° que quiconque attenterait aux droits ou possessions de la reine serait puni comme coupable du crime de haute trahison; 3° que tout individu qui tiendrait des discours injurieux à l'honneur de la reine aurait *les oreilles coupées*, et perdrait ses biens ainsi que ses vaisseaux. Telle fut la première législation de Terre-Neuve. On voit que les délégués du gouvernement britannique traitaient fort cavalièrement la colonie naissante. Sir Gilbert fit aussi quelques concessions de terrain; mais ce qui le préoccupait le plus, c'était la découverte de métaux précieux, car il est à remarquer qu'il recommanda à l'officier qui l'accompa-

gnait la plus grande attention sur ce point.

Déjà à cette époque, la France envoyait plus de cent vaisseaux pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; en 1634, cette branche de produits avait augmenté ses richesses et ses forces maritimes à un tel point, qu'elle était devenue redoutable à toute l'Europe. « C'est à ces expéditions lointaines, dit un Anglais, que la France doit le developpement de ses forces navales. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur l'etat de sa marine avant qu'elle envoyât des bâtiments à Terre-Neuve. Elle n'en avait alors qu'en petit nombre, de tonnage et de forces médiocres; mais depuis, elle a combattu les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande; elle a armé de grands corsaires qui ont infesté nos côtes et ruiné nos négociants. » A la fin du dix-septième siècle, notre pays employait à ce commerce près de cinq cents navires, dont un grand nombre étaient d'un fort tonnage, et portaient de seize à quarante canons; ces bâtiments employaient près de seize mille hommes !

Le successeur d'Élisabeth accorda une charte et des priviléges étendus à une compagnie de négociants de Londres et de Bristol, qui, en 1610, fonda une colonie à la baie de la Conception. Mais les concessions de terrain octroyées à cette société passèrent, cinq ans après, entre les mains du docteur Vaughan et de sir George Calvert; ce dernier fit, à Ferryland, un établissement qui ne tarda pas à prospérer, et, après avoir été créé lord Baltimore, il y fit construire un fort où il résida plusieurs années. En 1654, David Kerk obtint aussi des concessions de terrain. Peu à peu le nombre des établissements coloniaux augmenta sur la côte orientale, et les Français s'installèrent dans la baie de Plaisance, au sud de l'île.

Dès cette époque, on voit se manifester l'opposition des armateurs anglais aux mesures propres à améliorer l'état de la colonie; ainsi, en 1667, les colons réclamèrent la nomination d'un gouverneur, mais les négociants combattirent énergiquement cette demande. Bien plus : la pétition ayant été présentée de nouveau, en 1674, les armateurs firent tant que, subjuguée par leurs intrigues, la commission nommée pour examiner les réclamations des habitants de Terre-Neuve conclut à l'abandon de toutes les plantations et de toutes les fermes de l'île, et même à l'expulsion violente des colons. C'était ouvrir la porte aux persécutions, et les armateurs usèrent largement de la préférence qu'on leur accordait. Les colons subirent toute espèce d'avanies, et ce ne fut qu'en 1697 qu'un autre rapport de la même commission adoucit les termes du précédent; toutefois, comme on ne voulait pas refuser toute satisfaction aux négociants, on limita le nombre des colons à mille. En 1698, sous le règne de Guillaume et Marie, le gouvernement décréta un règlement qui ne fit qu'ajouter aux absurdes cruautes autorisées par les décrets antérieurs. Enfin, le coupable égoïsme des ennemis de la colonisation commença à être apprécié comme il devait l'être; un M. Harkins fut chargé, en 1701, d'aller examiner la situation des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, et la peinture qu'il fit du désordre déplorable qui régnait à Terre-Neuve, ses révélations sur l'état de l'agriculture et sur la condition malheureuse des colons sédentaires, donnèrent la mesure des fautes qu'une politique aussi inepte que barbare avait commises à l'égard de cette île si importante.

La guerre qui, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, éclata entre ce pays et la France (1702), livra Terre-Neuve aux incursions des Français établis au Canada, au cap Breton et à la baie de Plaisance, sur la côte même de l'île. Il est vrai que, de temps à autre, les Anglais prenaient leur revanche sur nos stations de pêche. Une escadre, commandée par le capitaine Leake, détruisit nos établissements de Terre-Neuve, prit l'île Saint-Pierre, rasa un

petit fort armé de six canons, et s'empara de vingt-neuf bâtiments, dont deux furent impitoyablement brûlés. Mais, en 1708, Saint-Ovide, qui commandait à Plaisance, prit et détruisit à son tour la ville de Saint-Jean; alors la France resta seule maîtresse de Terre-Neuve.

Le traité d'Utrecht, qui mit fin momentanément aux hostilités, rendit cette île aux Anglais; la France s'était seulement réservé le droit de pêcher sur les bancs et de sécher le poisson à terre, dans la partie du pays qui s'étend du cap de Bonne-Vue à la pointe septentrionale de l'île, et au delà en descendant le long de la côte occidentale, jusqu'à la pointe Riche. Il était, du reste, formellement stipulé que les Français ne pourraient à l'avenir fortifier aucun point de l'île, ni même y bâtir la plus petite habitation, excepté les cabanes et les appareils nécessaires à la préparation du poisson.

Cependant la colonie, redevenue anglaise, ne prospéra pas sous ses anciens maîtres plus qu'elle ne l'avait fait avant la guerre. Il fallut que la chambre des communes prît l'initiative d'une résolution décisive. Elle adressa aux conseillers de la reine Anne de sérieuses remontrances sur la situation de cette possession importante; et enfin, après mille réclamations aussi souvent reproduites que repoussées, le capitaine Henri Osborn fut nommé gouverneur de Terre-Neuve, et investi des pouvoirs nécessaires pour établir des justices de paix et organiser une administration à peu près régulière. Alors on vit se ranimer l'opposition des commerçants et des *amiraux de pêche,* car c'était là le grotesque sobriquet qu'on avait donné aux chefs de pêcheurs qui étaient arrivés les premiers sur ces côtes. Ces adversaires de tout progrès et de toute culture entravèrent, par toute espèce de moyens, l'administration du gouverneur. Pour couper court à ces abus, on investit le capitaine Drake d'un pouvoir discrétionnaire, et l'on autorisa les tribunaux de l'île à juger, à condamner et à faire exécuter tous les criminels qui paraîtraient devant eux.

Jusque-là, la France avait pu se consoler de la perte de Terre-Neuve par les bénéfices de la pêche; mais en 1745, elle vit cette source de profits se tarir de nouveau : elle fut dépossédée du seul coin de l'île où le traité d'Utrecht lui eût permis de poser le pied, et bientôt le cap Breton échappa aussi de ses mains.

La guerre de l'indépendance américaine fit naître de graves discussions relativement au droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Jusqu'alors les habitants de la Nouvelle-Angleterre avaient largement usé de ce droit, et comme on leur en contestait désormais l'exercice, ils refusèrent de fournir la colonie et les pêcheries des articles d'approvisionnements qu'ils étaient dans l'habitude de leur vendre; cette rupture causa un grand préjudice aux gens de Terre-Neuve qui ne surent comment se procurer les objets que leurs voisins leur apportaient ordinairement. Un état de choses qui permettait aux uns et aux autres de se nuire d'une manière si fâcheuse, ne pouvait subsister plus longtemps; aussi les négociateurs du traité de Paris en firent-ils l'objet d'une clause spéciale : cet article portait que les habitants des États-Unis auraient la liberté de pêcher toute espèce de poisson sur tel point de la côte de Terre-Neuve qu'il leur conviendrait, mais qu'ils n'auraient pas le droit de préparer et de sécher le poisson sur l'île. Cette question de l'approvisionnement par les États-Unis a été souvent, depuis, remise en discussion, et a enfin été résolue par un acte du parlement de 1822, qui a formellement autorisé ce mode d'approvisionnement, mais sous certaines conditions et dans de certaines limites.

Le honteux traité de Saint-Germain qui abandonna définitivement à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et tant d'autres colonies importantes, restitua à la France la pêche de Terre-Neuve et étendit sa servitude jusque dans le golfe de Saint-Laurent, à

trois lieues des côtes anglaises. Saint-Pierre et Miquelon nous furent aussi abandonnées pour servir d'asile aux pêcheurs, mais à condition que nous ne fortifierions pas ces îles et que nous n'y entretiendrions pas plus de 50 hommes pour faire la police et maintenir l'ordre.

Les hostilités se renouvelèrent en 1779, et les annexes fançaises de Terre-Neuve tombèrent facilement aux mains d'un ennemi acharné; dix-neuf cent trente-deux de nos compatriotes, habitants de ces îlots, furent arrachés de leurs paisibles demeures et de leurs pêcheries pour être renvoyés en France. Reprises par nous en 1783, par les Anglais en 1793, Saint-Pierre et Miquelon nous revinrent encore en 1801, pour retourner de nouveau, quelque temps après, sous la domination britannique. Enfin le traité de Paris, signé le 17 juin 1814, nous remit en possession du droit de pêche sur le grand banc et nous replaca sur le même pied qu'en 1792; mais la saison avancée et les événements qui suivirent le retour de l'île d'Elbe ne nous permirent pas de mettre à profit ce droit acheté par tant d'humiliations. Ce ne fut qu'après le rétablissement définitif de la paix, c'est-à-dire en 1816, que la France put envoyer un gouverneur à Saint-Pierre, et tirer avantage du privilége stipulé en sa faveur dans le traité de Paris.

Durant toute cette période, c'est-à-dire depuis 1789, l'administration de Terre-Neuve fut l'objet des plus vives réclamations de la part des habitants, et le parlement impérial y introduisit successivement des améliorations importantes (*). Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces discussions qui éclairèrent d'un jour odieux l'égoïsme et l'avarice des armateurs ainsi que la coupable condescendance du pouvoir. Nous nous bornerons à indiquer comme une des meilleures sources de renseignements sur ce sujet, l'ouvrage d'Amédée Anspach et celui du colonel Bouchette, tous deux déjà cités dans ce travail.

Aujourd'hui le gouvernement de l'île se compose d'une chambre d'assemblée, d'un conseil législatif et d'un conseil exécutif. Quinze députés nommés par le peuple forment la chambre d'assemblée. On voit que la constitution politique de Terre-Neuve a été calquée sur celle du Canada et de la Nouvelle-Écosse. (Voyez la notice relative à ces pays dans *l'Univers pittoresque*.)

Depuis 1815, les priviléges stipulés dans les derniers traités ont été largement mis à profit par les Français et les Américains des États-Unis; l'accroissement de l'activité de ces deux peuples dans une branche de commerce si lucrative n'a pas discontinué pendant ces dernières années.

La pêche de la morue est pour la France d'une utilité toute particulière, car, n'ayant pas assez de colonies pour trouver dans une marine marchande nombreuse une pépinière de bons matelots, il nous est très-précieux d'avoir un moyen tout naturel d'y suppléer. Les voyages à Terre-Neuve sont une excellente école pour nos marins, à cause des difficultés et des dangers de la navigation dans ces parages; et si l'on réfléchit que dix mille de nos compatriotes sont annuellement employés à ce rude mais utile métier, on restera persuadé que la perte de cette ressource serait pour nous irréparable. Terre-Neuve remplace donc, sous ce point de vue, les colonies, les encouragements à la marine marchande dont nos chambres sont si avares, et la pêche de la baleine qui est aussi d'un grand avantage sous ce rapport, et qui est encore chez nous d'une si médiocre importance.

Il est à remarquer que l'Angleterre, qui en matière de commerce et de navigation, ainsi que pour la pêche de la baleine et du phoque, s'est toujours montrée supérieure à la France, lui

(*) Voyez dans les débats du parlement anglais les bills de 1789, 1791, 1792 et 1824. Le dernier a divisé l'île en trois districts, et dans chacun d'eux on établit tous les ans une cour de justice. On devine que cette mesure est encore bien insuffisante.

a, au contraire, toujours été inférieure pour la pêche de la morue. Vers l'année 1517, alors qu'une cinquantaine de vaisseaux, presque tous français, fréquentaient les bancs de Terre-Neuve, un seul navire anglais y était employé à la pêche. Plus tard, en 1578, tandis que la France y entretenait jusqu'à 150 bâtiments, nos voisins y en envoyaient un nombre infiniment moindre. L'Espagne et le Portugal lui-même déployaient plus d'activité dans ce commerce. A cette époque, la première de ces puissances comptait 100 vaisseaux à Terre-Neuve, et la seconde 50 (*). Cependant les Anglais prirent peu à peu le goût de ces expéditions; en 1615, ils y consacrèrent 250 navires jaugeant en totalité 1500 tonneaux; mais la même année, sur 400 qu'y employaient le Portugal, la Biscaye et la France, les trois quarts au moins nous appartenaient. Depuis, la proportion a été aussi forte, et nous avons toujours conservé notre supériorité. « Les Français, dit un écrivain anglais, par leur frugalité, par le prix du sel qu'ils avaient à meilleur marché que nous, et par l'avantage qu'ils ont de posséder les endroits les plus commodes pour pêcher, nous ont complétement battus dans ce commerce. La partie du sud-ouest où ils s'établissent, comme ils le font aussi dans le voisinage du cap de Raye, est la meilleure, et ils sont rarement gênés par les glaces, tandis que les pêcheries peu nombreuses des Anglais étant plus au nord-est, sont souvent obstruées de glaçons, même au commencement du mois de mai. Les bâtiments ne peuvent ainsi entrer dans les ports, et le poisson ne se prend que quand les montagnes flottantes se sont éloignées des côtes. » Aujourd'hui, la pêche anglaise à Terre-Neuve est presque nulle, et l'on peut dire que la pêche sur le grand banc, et sur les côtes de l'île et du golfe Saint-Laurent, n'est plus exploitée que par les Français et les Américains.

(*) Hackluyt et Herrara; Mac-Grégor, *Lex mercatoria.*

Néanmoins, le commerce de Terre-Neuve, suivant M. Montgomery Martin, rend encore à la Grande-Bretagne deux millions sterling ou 50,000,000 fr. par an (*). Cette colonie, si longtemps négligée par nos voisins, leur est donc extrêmement utile, indépendamment de son importance au point de vue maritime et politique.

Détails sur la pêche de la morue. La morue habite les mers du Nord. Elle ne se rapproche des rivages que pendant la période du frai. Cette époque est variable : d'ordinaire c'est vers le mois de février que les morues arrivent dans les parages de la Norwége, du Danemark, de l'Écosse, de l'Angleterre et de la Hollande. Elles s'avancent ensuite vers le sud, mais, dans cette marche, leurs innombrables légions diminuent sensiblement, de sorte qu'elles sont assez rares au delà du détroit de Gibraltar. Elles ne pénètrent jamais dans la Méditerranée.

Les points sur lesquels les morues se rassemblent en plus grande abondance sont le banc et les côtes de Terre-Neuve, le golfe de Saint-Laurent et les côtes méridionales de l'Islande; mais comme ces divers parages sont situés sous un climat plus froid que les rives occidentales de l'Europe, les morues n'y arrivent guère avant la fin d'avril.

Les Français peuvent se livrer à la pêche de la morue sur les côtes de Terre-Neuve, depuis le cap Saint-Jean jusqu'au cap de Raye, en passant par le nord, sur le littoral des îles Saint-Pierre et Miquelon, sur le Grand-Banc, dans les parages de l'Islande et sur le Dogger's Bank (**). Nous ne nous occuperons ici, comme on le

(*) Voir pour les détails les tableaux statistiques de l'auteur dans son histoire des colonies britanniques.

(**) Banc de sable très-étendu dans la mer du Nord entre la Hollande et l'Angleterre. Ces parages sont célèbres par la victoire éclatante qu'y remportèrent les Hollandais sur les Anglais pendant la guerre d'Amérique.

pense bien, que de la pêche française dans les mers de Terre-Neuve et des îles adjacentes.

« On peut, dit M. Eugène Ney, dans un très-curieux article publié dans la *Revue des deux mondes* du 1er mars 1831, on peut considérer trois sortes de pêches :

« Celle dite sédentaire, que font les colons établis sur les côtes, et dont le produit est échangé contre des marchandises d'Europe, ou acheté par des navires qui n'ont pu compléter leur chargement pour leur propre pêche ;

« Celle sur le grand banc, faite par les bâtiments venus de France, qu'on nomme banquiers, et dont le poisson, salé immédiatement après avoir été pris, est connu sous le nom de morue verte ;

« Celle enfin qui se fait par des chaloupes et des pirogues, en pleine mer et sur les côtes, et dont le poisson est préparé et séché dans les havres où les navires d'Europe viennent mouiller.

« Les plus grandes morues sont celles prises sur le grand banc. J'en ai vu de cinq pieds de long, mais leur grandeur ordinaire est de deux et trois pieds. La mer ne produit pas de poisson plus vorace, et dont la bouche soit plus grande, proportionnellement à sa taille. On trouve souvent dans son ventre de gros coquillages, des morceaux de faïence, du fer, du verre, etc... Son estomac, certainement, ne digère pas ces dures substances ; mais, par un certain pouvoir de se retourner comme une poche, il peut en rejeter ce qui s'y trouve. La fécondité de ce poisson est remarquable : un naturaliste célèbre, qui a eu la patience de compter les œufs d'une seule morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Le phosphore semble un élément essentiel de sa composition, car la lumière que donne une tête de morue dans l'obscurité est très-considérable. »

La pêche de la morue était réglée par le titre 6 du livre 6 de l'ordonnance de 1681. Cette ordonnance permettait au navire qui arrivait le premier sur les côtes de Terre-Neuve, de choisir le havre qui lui conviendrait pour former ses établissements de pêche. Cette disposition était évidemment absurde ; elle donna lieu à des luttes et à des querelles déplorables entre les marins, qui tous prétendaient être arrivés les premiers. On voulut remédier à ce grave inconvénient dans l'arrêt du conseil du 8 mars 1684 et dans l'ordonnance du 8 mars 1702 : mais on n'y réussit pas, les mesures auxquelles on s'était arrêté étant insuffisantes. Un nouveau règlement, fait par arrêté du 15 pluviôse an XI, statua sur la matière ; mais les ordonnances des 13 février 1815 et 21 novembre 1821 y dérogèrent en plusieurs points essentiels. Il résulte de ces dernières ordonnances, que les havres et grèves occupés sur la côte de Terre-Neuve par les vaisseaux et les établissements de chaque armateur seront répartis tous les cinq ans par la voie du sort ; que les bâtiments ne peuvent pas partir pour la pêche de la côte ouest avant le 1er mars, et pour celle de la côte est avant le 20 avril ; enfin, que le capitaine le plus âgé exerce de droit les fonctions de juge de paix, de prud'homme arbitre et de surveillant.

Les bâtiments destinés à la pêche du grand banc partent de France du 1er au 30 avril. Cependant, il est bon de partir plus tôt pour arriver vers le milieu de ce mois, car c'est alors jusqu'au 15 juin que la pêche est le plus abondante ; passé cette époque, le capelan (*), allant dé-

(*) Le capelan est un petit poisson de la longueur et de la grosseur de la sardine, mais moins plat et moins large. La morue en est extrêmement friande. C'est le meilleur de tous les poissons qu'on pêche à Terre-Neuve. Il est nacré et très-brillant. On le rencontre nageant par bandes de huit et dix pieds d'épaisseur. En temps de calme, ils s'empressent à l'envi de venir à la surface de l'eau, et on les devine de loin au frémissement de la mer. Quand on les croise en canot, on les voit à l'entour pressés les uns contre les autres et avec les avirons on les jette au loin hors de l'eau. « Ils sont si aisés à prendre, dit un voyageur français, que

poser ses œufs sur les différentes côtes de Terre-Neuve, y attire la morue, qui, en le poursuivant, abandonne le grand banc jusqu'au commencement de septembre; il l'y ramène ensuite quand il quitte le littoral pour gagner le large. La pêche redevient alors sur le grand banc presque aussi abondante pendant les mois de septembre et d'octobre qu'elle l'avait été en mai et en juin.

Le lieutenant anglais Édouard Chappell, dans son *voyage à Terre-Neuve et au Labrador*, a donné des détails circonstanciés sur la pêche et la préparation de la morue. Mais M. Eugène Ney, dans l'article que nous avons cité plus haut, a traité le même sujet avec plus de précision et de clarté; c'est ce qui nous détermine à donner la préférence à sa description.

« Les bateaux dont on se sert pour la pêche de la morue sont de différentes grandeurs. Les uns ne contiennent que deux hommes, d'autres trois et quatre, et dans les pêcheries anglaises, lorsque le poisson est abondant, il y a souvent, en outre, des enfants et des femmes. Les pêcheurs tiennent à bâbord et à tribord deux lignes terminées chacune par deux hameçons, de sorte que, étant quatre, il y a seize hameçons employés. L'appât ou boîte varie avec la saison. On emploie ordinairement le hareng, le maquereau, le lançon, le capelan, l'encornet, la jeune morue, et, à défaut de ces poissons, la chair de l'oiseau de mer. Les embarcations partent ordinairement avant le jour, et vont à quelques milles sur une basse ou un banc peu profond, et y mouillent leur grappin. Chaque ligne étant bien attachée dans l'intérieur, et les hameçons étant prêts, le pêcheur se place à égale distance de ses deux lignes, qu'il remue de temps en temps. Dès qu'il croit observer la moindre tension dans sa ligne, il la hale aussi promptement que possible, jette le poisson dans le bateau, et lui ôte l'hameçon de la bouche. Si la morue est grande, il l'accroche avec une gaffe dès qu'elle atteint la surface de l'eau, ou avec un gros bâton, pour empêcher, ce qui arrive très-souvent, que par l'excessive vivacité de ses mouvements et la grandeur de sa bouche, elle ne parvienne à s'échapper.

« Quand le chargement est complet, les pêcheurs le portent à terre pour le préparer; mais, s'il n'y a pas assez de poisson, et qu'ils soient trop loin de terre, ils passent la nuit en mer, dans leurs mauvaises embarcations non pontées, mouillés, exposés au froid et aux vagues, ayant pour tous vivres un peu de biscuit et quelques verres d'eau-de-vie.

« L'endroit où se prépare la morue s'appelle échafaud. C'est une plate-forme couverte, ou un grand hangar élevé sur le rivage, dont un côté, se projetant sur la mer, est fortement étayé, et défendu par de gros arbres qui le garantissent du choc des bateaux et des bâtiments. On y monte du côté de la mer au moyen d'arbres placés horizontalement, de distance en distance, en guise de marches. Sur le devant de la plate-forme est une table; d'un côté est placé le décolleur, qui prend le poisson, lui coupe le cou jusqu'à la nuque avec un couteau, et le pousse après à l'étêteur, qui est à sa droite. Celui-ci le prend de sa main gauche, et avec l'autre sort le foie qu'il jette dans un tonneau sous la table, ainsi que les entrailles, qui tombent dans la mer par un trou du plancher. Il place ensuite le cou du poisson sur le bord de la table ronde et coupante, placée devant lui, appuie dessus avec la main gauche, et, donnant au corps avec la droite un coup violent, il le pousse au trancheur en face, et la tête séparée du corps tombe dans la mer. Le trancheur prend alors les poissons de la main gauche, et, commençant depuis la nuque, en ayant soin de tourner le couteau en dedans pour suivre toujours la grande

j'ai vu des chiens s'avancer dans la mer et en rapporter plusieurs dans leur gueule. » Le même écrivain raconte qu'il lui est arrivé de prendre d'un seul coup de filet assez de capelans pour en remplir un grand canot.

arête, il tranche jusqu'à l'extrémité de la queue. Relevant alors l'arête avec son couteau, il pousse le poisson, ainsi fendu, dans une brouette, et l'arête brisée tombe dans la mer, par une ouverture pratiquée près de lui dans le plancher.

« Quand la brouette est pleine, on l'amène de suite au saleur, et on en met une autre à la place. Toutes ces préparations se font avec la plus grande rapidité, quoique avec beaucoup de soin, parce que la valeur du poisson dépend surtout de ce qu'il n'y manque rien. Quelquefois on conserve les langues. Dans ce cas, on jette de côté le nombre de têtes dont on a besoin, et, pour ne pas retarder le travail de la table, d'autres personnes les ramassent.

« Le saleur est à l'autre bout de l'échafaud. Dès que la brouette est devant lui, il prend le poisson un à un, et, le plaçant par couches, il jette dessus une certaine quantité de sel proportionnée à la taille de la morue et au degré d'épaisseur de ses différentes parties. C'est du saleur que dépend la réussite de tout le voyage. S'il n'y a pas assez de sel sur le poisson, il ne se conserve pas; s'il y en a trop, la place où il y a excès devient noire et humide; s'il est exposé au soleil, il se grille; si on le retourne, il redevient humide et est sujet à se briser quand on le manie, tandis que, salé et séché comme il faut, il devient blanc, ferme et compacte. La quantité de sel à donner dépend beaucoup aussi de sa qualité. Aux environs des échafauds, la terre est couverte de têtes de morues dont se régalent les chiens, qui, dans ce pays, ne veulent manger que du poisson.

« Les foies de morue sont placés dans de grands cajots, assez ouverts pour faciliter, par la putréfaction, l'écoulement de l'huile, qui est recueillie avec grand soin. L'homme chargé d'y entrer jusqu'aux genoux pour y travailler s'appelle perroquet, et reçoit un verre d'eau-de-vie pour sa peine.

« Année commune, il n'y a pas d'établissement qui ne prenne au moins huit cent mille morues.

« Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel. Ce temps écoulé, il doit être lavé aussitôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau, ou dans des espèces de cages à jour dans la mer. On l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine, et on le met égoutter sur le plancher. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait une quantité susceptible d'être travaillée le lendemain: la morue peut rester ainsi deux jours, mais pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, et le sel n'y tenant plus, elle ne supporterait pas si bien les changements de temps.

« Le lendemain, on étend le poisson à l'air pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil; et le soir on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air, pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air, et un peu inclinés de manière à laisser écouler l'eau, s'il vient à pleuvoir pendant la nuit.

« Le cinquième soir, le poisson est regardé comme sauvé, et reste dans cet état pendant huit jours, et même quinze, si le temps est mauvais. On en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air et recouvert de paillassons retenus par de grosses pierres, pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On doit les étendre encore une fois avant de les emmagasiner, ou de les mettre à bord des bâtiments qui les emportent à la Guadeloupe, à la Martinique, en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, etc.

« Comme une seule goutte d'eau peut non-seulement gâter un poisson, mais encore communiquer l'infection à toute la pile et à toute la cargaison, on examine avec soin l'état du ciel, pendant

mez et fort affoiblis tant de leurs gens que de toutes choses, et que leurs ennemis étoient de jour en jour rafraîchis tant d'hommes que de provisions, se advisèrent de faire bâtir un bateau dans ledit château, le pensant dévaller subtilement de nuit par-dessus les murailles, du côté de la mer, et ainsi l'envoyer en Normandie pour avoir du secours. Mais pour autant qu'ils ne pouvoient pas faire ledit bateau sans que ceux de l'ouest n'entendissent bien les coups des charpentiers, ils s'avisèrent de faire un autre bateau à la vue de ceux de l'ouest; et comme l'on frappoit sur l'un des bateaux, les autres frappoient sur l'autre, en sorte que l'on ne s'apercevoit que d'un bateau seulement. Ledit bateau étant quasi achevé et prêt d'être dévallé par-dessus les murailles, comme ils avoient advisé, quelqu'un de l'île, car pour lors les François y en détenoient beaucoup par force et malgré eux pour défendre ledit château, écrivit secrètement une lettre, laquelle il attacha à la vise de son arbalestre, et de nuit la tira parmi le camp afin qu'ils la trouvassent. Ceux de l'ouest ayant vu et lu ladite lettre firent si bon guet, que ledit bateau étant dévallé en la mer fut incontinent prins et aussi ceux qui le pensoient mener en Normandie. Après quoi les François voyant leur entreprinse rompue et leur secret tout à fait découvert, et qu'il n'y avoit plus d'espérance de leur côté d'aucun secours, se rendirent audit sire Harliston, lequel, accompagné du seigneur de Saint-Ouen et de tous les principaux de ladite île de Jersey, ayant eu les clefs du château, entrèrent en icelui avecq grande joie et triomphe. Et ainsi ledit Harliston renvoya lesdits François en leur pays et tout leur bagage. »

L'honneur de cette entreprise et celui du succès appartenaient bien certainement au chevalier de Carteret qui l'avait conçue; Harliston seul en recueillit pourtant les fruits, et fut nommé gouverneur de Jersey. L'Angleterre craignait sans doute de trop faire en accordant à ces îles un gouvernement indépendant et un gouverneur choisi parmi les habitants. L'histoire ne peut la blâmer de cette prudence. Les Jersiais obtinrent pour marque plus particulière de la satisfaction du prince la permission de faire figurer le laurier dans leurs armes.

Les règnes d'Édouard V, de Richard III, de Henri VII et de Henri VIII ne virent aucune tentative des Français contre les îles. En 1549, sous la minorité d'Édouard VI, une flotte partie de Saint-Malo vint s'emparer de Serk et y fonder une colonie. Cette colonie, qui importunait beaucoup les îles voisines, fut reprise sous le règne de Marie, par une ruse de guerre assez singulière. Les côtes de Serk sont élevées et abruptes; peu de monde suffirait pour en défendre les approches contre des forces considérables. Les colons amenés par les Malouins n'ayant pas fait leurs affaires aussi bien qu'ils l'avaient espéré, s'étaient en grande partie retirés, et pourtant les Anglais n'osaient se risquer à attaquer l'île sérieusement. Un bâtiment conduit par un gentilhomme des Pays-Bas s'approcha un jour de la côte. Son pilote venait de mourir, et l'on demandait aux Français la permission de l'inhumer en terre sainte dans le cimetière de la chapelle de l'île. Une prière semblable ne pouvait guère être refusée; on n'y mit qu'une seule condition, ce fut que les hommes qui descendraient n'apporteraient aucune espèce d'armes. Le cercueil est reçu à terre, les gens qui le portent soigneusement visités, et pendant qu'ils montent à la chapelle, les Français se rendent à bord du vaisseau pour y recevoir les présents qu'on leur a promis en échange de leur pieuse complaisance. A peine y ont-ils mis le pied, qu'ils sont saisis et désarmés. Dans l'intervalle, les Anglais, enfermés dans la chapelle, avaient débarrassé le cercueil des armes dont ils l'avaient rempli, et venant prendre par derrière le reste des Français restés sur le rivage, les envoyèrent à bord rejoindre leurs compagnons de captivité.

Jusqu'au temps de Charles Ier, ces îles marquent peu dans l'histoire; à

cette époque difficile, elles restèrent fidèles au parti du roi contre le parlement. Élisabeth avait commencé à Jersey le château qui s'élève aujourd'hui entre Saint-Hélier et Saint-Aubin, et qui porte son nom; les fortifications des autres places avaient été complétées. Jamais, en un mot, les îles n'avaient été sur un pied plus respectable. George de Carteret, descendant du Carteret qui avait, sous Henri III, préféré perdre sa terre de Normandie plutôt que de changer de souverain, et petit-fils de celui qui, en 1463, avait repris sur les Français de Maulevrier le château de Montorgueil, résolut de servir de son mieux la cause du roi Charles. Il arma dix à douze corsaires, qui courant sus à tous les bâtiments naviguant sous une patente délivrée par les délégués du parlement, fatiguèrent singulièrement le commerce anglais; mais le gouvernement était alors beaucoup trop occupé à l'intérieur pour donner une sérieuse attention à des démonstrations moins importantes, au fond, qu'elles n'avaient l'intention et la prétention de l'être. Il laissa donc les îles, et Jersey en particulier, donner même, plus tard, à Charles II, qui s'y était rendu déjà plusieurs fois, les preuves du dévouement le plus absolu. Les habitants le reconnurent pour roi le 25 février 1648, après la mort de Charles. Charles II revint à Jersey le 17 février 1649, accompagné du duc d'York son frère et de trois à quatre cents personnes, et en repartit, après un séjour de vingt et une semaines, pour se rendre en Écosse où il fut couronné à Scoone, le 1er janvier 1650, par suite du traité qu'il était parvenu à conclure avec ce peuple jaloux de son ancienne indépendance. George Carteret n'avait pas toutefois laissé s'éloigner son souverain sans lui faire donner par les îles un nouveau témoignage de fidélité. Les états, convoqués par lui, avaient consenti une contribution qui produisit une somme de 15,210 f. Cromwell, las à la fin de l'audace des Jersiais, fit adopter par le parlement une résolution, par suite de laquelle une flotte de quatre-vingts voiles partit sous le commandement de l'amiral Blake. Elle arriva en vue de Jersey, le 20 octobre 1651. L'histoire doit conserver avec respect le nom du brave Carteret : fidèle jusqu'au bout, sourd à toute autre considération qu'à celle de son devoir de gouverneur de Jersey pour le roi Charles, rien ne l'épouvante, ni les forces déployées contre lui, ni la nouvelle de la défaite de Charles à Worcester, ni sa fuite précipitée en France, ni même la prise de la totalité de l'île, à l'exception du fort Sainte-Élisabeth, où il s'est renfermé avec une poignée d'hommes. Il tient bon, et refuse d'accepter toute capitulation avant que son souverain, lui-même, lui ait fait dire qu'il peut le faire avec honneur. Carteret vint se réfugier en France, où on lui tint peu de compte de son admirable conduite. Guernesey s'était trouvé dans la même position à peu près que Jersey durant le siége du fort Sainte-Élisabeth. Le château Cornet résistait seul aussi, et dut, comme le premier, se rendre aux troupes du Protecteur. L'histoire n'a pas conservé le nom de celui qui commandait dans cette île. Charles II, remonté sur le trône, n'oublia point Jersey ni le chevalier de Carteret; il plaça celui-ci auprès de sa personne, en qualité de vice-chambellan et membre de son conseil privé; puis, il envoya au bailli de l'île une malle en vermeil, destinée à être placée devant la cour et devant les états de l'île, et sur laquelle était gravée une inscription qui rappelait et les services rendus et la reconnaissance.

Ces îles avaient résisté jusqu'au dernier moment à un pouvoir qui ne changeait que la forme politique d'un gouvernement, auquel elles pouvaient d'ailleurs se considérer comme étrangères, puisqu'elles jouissaient d'une constitution particulière; mais elles s'émurent quand Jacques II entreprit de porter atteinte à leur religion, et leur envoya un gouverneur et une garnison papistes, accompagnés d'un missionnaire chargé de commencer le grand œuvre de la conversion. Aussi, lorsque les intrigues de Marie et de

Guillaume d'Orange eurent forcé Jacques à aller achever ses dévotions à Saint-Germain en Laye, elles s'empressèrent d'imiter le reste de l'Angleterre et de reconnaître le nouveau souverain, conservateur de leur foi.

A partir de cette époque, il n'est plus fait mention de Jersey qu'à propos de deux tentatives faites par les Français, l'une en 1779, sous les ordres du prince de Nassau, et qui n'eut point de résultat; l'autre deux ans après, et dont nous allons donner le récit succinct :

Le baron de Bulecour, brave officier, mais sans fortune personnelle, avait reçu de Louis XVI la promesse d'être nommé gouverneur des îles normandes, où il avait déjà combattu sous le prince de Nassau, s'il parvenait à les enlever aux Anglais avec qui nous étions alors en guerre, par suite de notre alliance avec ses colonies révoltées de l'Amérique du Nord. Bulecour, qui paraît avoir eu des intelligences dans l'île, partit de Granville le jour de Noël 1780, avec douze cents hommes, déterminés comme lui, quatre petites pièces de campagne et deux mortiers. Il espérait arriver de nuit, et surprendre l'île pendant que les habitants seraient à prier ou à se divertir. Le vent devenu contraire le contraignit à relâcher dans l'île de Chansey, où il resta jusqu'au 5 janvier suivant, qu'il débarqua pendant la nuit dans la baie de la Roque, conduit par un pilote du pays, qui y avait consenti pour se soustraire à une accusation de meurtre. La baie de la Roque est encombrée de rochers à fleur d'eau qui la rendent très-dangereuse : Bulecour y perdit deux de ses bateaux et les soldats qui les montaient, et débarqua avec sept cents hommes seulement. Il en laissa cent à la garde des chaloupes, et, avec les six cents autres, s'avança vers Saint-Hélier à travers champs. Arrivés sur la place publique, les assaillants s'emparent du poste, à l'exception d'un soldat, qui court donner l'alarme à un régiment de highlanders, caserné à l'hôpital général. Les forces anglaises furent en un moment sur pied, et nul doute que Bulecour n'eût réussi, s'il avait eu quelques hommes de plus, car le gouverneur Corbet avait perdu la tête dès le commencement de l'affaire, et signé, avec les principaux officiers de son état-major, une capitulation par laquelle la garnison anglaise devait immédiatement évacuer l'île, déclarée acquise à la couronne de France. Heureusement le capitaine Mulcasta, qui commandait les troupes enfermées dans le château Élisabeth, et le commandant de ce fort, P. Ailwards, se refusèrent à exécuter cette capitulation que Corbet, accompagné de l'audacieux Bulecour, venait leur signifier lui-même. Ce premier échec fit évanouir toutes les espérances de l'officier français, qui savait trop bien que les quatre mille, les six mille, les dix mille hommes de renfort qu'il s'était donnés suivant le besoin du moment, n'arriveraient jamais. Il se renferma dans Saint-Hélier, et s'y retrancha dans la grande place. Cependant les troupes anglaises, secondées par les milices de l'île, et conduites par le major Pierson, jeune officier de vingt-quatre ans, s'avançaient en bon ordre. Le feu s'engagea; mais dès les premières décharges Bulecour fut atteint d'une blessure mortelle. Ses six cents hommes faiblirent alors, et, accablés par le nombre, ils se rendirent, sous la condition toutefois d'être ramenés à Granville; ce qui fut exécuté.

Pendant la révolution française, les îles anglo-normandes jouèrent un rôle qu'explique leur position dans le voisinage de la France. Elles furent à certains moments le rendez-vous des émigrés armés contre leur patrie, et un des foyers d'intrigues les plus dangereux pour le gouvernement français. Le génie machiavélique de Pitt avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de ces possessions coloniales placées aux portes de notre pays. Aussi la Convention jugea-t-elle indispensable de s'emparer de l'archipel normand. A la fin de l'année 1794, on organisa avec vigueur, et sous le plus grand secret, une expédition contre Jersey et

Guernesey. Mais les vents contraires retinrent quelque temps notre escadre sur nos côtes. Ce ne fut qu'au mois de mars que le gouvernement britannique songea à envoyer un renfort de troupes dans ces îles, dont l'occupation lui était d'une si haute importance. Par un jeu cruel de la politique des ministres de George III, ce fut à des Français, à des nobles réfugiés en Angleterre, que l'on confia la glorieuse mission de défendre les deux îles contre des Français, contre des frères. Quelques bataillons d'émigrés passèrent à Jersey et à Guernesey. Mais Pitt et ses collègues n'eurent pas la satisfaction de voir s'engager cette horrible lutte. Des dissensions intérieures absorbèrent nos forces destinées à la descente projetée, et l'entreprise dut être, en conséquence, ajournée.

Pendant plusieurs années encore, ces anciennes annexes de la Normandie, ces îles toutes françaises, et de mœurs et de langage, ne cessèrent d'être l'arsenal des armes déloyales avec lesquelles l'Angleterre combattait notre révolution. En 1801, il fut à peu près constaté que le complot de la machine infernale avait été tramé à Jersey.

Nous ne sachions pas que depuis, les habitants de Jersey et de Guernesey soient devenus moins hostiles à leur ancienne et véritable patrie. Il est vrai que l'Angleterre s'est constamment appliquée à s'assurer le dévouement de ces insulaires. Quand on examine sa politique à l'égard de ses autres colonies, on ne peut s'empêcher d'admirer la condescendance dont elle a toujours fait preuve envers ses possessions de la Manche. Au lieu de leur imposer, comme elle a fait au Canada et ailleurs, des institutions en désharmonie avec leurs traditions politiques et nationales, elle leur a conservé l'indépendance intérieure dont elles jouissaient autrefois, par la grâce des ducs de Normandie. Aujourd'hui encore elles sont gouvernées par un corps délibérant, qui, sous la dénomination toute française d'*États*, consent les impôts et a seul le droit de rendre exécutoires les lois votées par le parlement impérial. Ce sont, en quelque sorte, de petites républiques exemptes des embarras des nations constituées, et jouissant de la protection d'une grande puissance, à condition qu'elles lui serviront d'instruments à l'occasion.

Cette extrême tolérance de l'Angleterre est un exemple frappant de l'habileté de ses hommes d'État. Jusqu'à ce moment elle a justifié l'intention qui l'a dictée, et elle sera toujours le bouclier le plus sûr à opposer à toute agression future de la France contre ses anciennes colonies normandes. La mansuétude intéressée de la métropole envers ces îles est la meilleure garnison qu'elle puisse y entretenir pour les défendre contre nous, et il y a lieu de croire qu'elle ne se départira pas de cet heureux système, car elle tient trop à la conservation de ces sentinelles avancées, qui, en temps de guerre avec la France, se transforment comme par enchantement, tantôt en corps de garde, tantôt en repaire de conspirateurs.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Quoique situées sous la même latitude que la France, les îles dont nous allons parler subissent l'influence d'une température beaucoup plus froide en hiver, et d'un climat qui participe de celui des régions boréales. Cette différence provient, nous avons à peine besoin de le dire, du voisinage du Labrador et du Canada, qui confinent aux terres circompolaires, ce berceau des glaces éternelles.

Terre-Neuve, dont nous nous occuperons d'abord, est bornée dans toute sa partie orientale par l'océan Atlantique; au nord-est et au nord elle est séparée de la côte du Labrador par le détroit de Belle-Ile, long d'environ cinquante milles sur douze seulement de large; au nord-ouest elle est baignée par les eaux du golfe Saint-Laurent; et au sud-ouest, elle s'approche de l'île du cap Breton, de façon à former l'étroit passage par lequel l'Océan communique avec les flots du golfe que nous avons nommé. Terre-Neuve est la terre américaine la plus voisine de l'Europe, car de Saint-Jean à Port-Valence, sur la côte d'Irlande, il n'y a que seize cent cinquante-six milles. Cette distance, s'il existait sur cette ligne un service de paquebots à vapeur, pourrait être franchie, dans les mois d'été, en moins de dix jours.

La superficie de cette île est de trente-six mille milles anglais carrés. Sa plus grande longueur, du cap Raze à la baie Grignet, est d'environ quatre cent vingt milles; sa plus grande largeur, du cap Ray au cap Bonavista, d'environ trois cents milles; et, en faisant abstraction des nombreuses coupures et inégalités de ses côtes, sa circonférence peut être évaluée à mille milles. Sa forme est à peu de chose près celle d'un triangle, dont le sommet est au nord et dont la base s'étend de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du cap Ray au cap Raze. Elle offre l'aspect le plus pittoresque, et semble avoir été formée dans un de ces moments terribles où la nature déploie toute sa force de destruction et de création. Elle porte le long de ses côtes et dans ses vastes baies des marques visibles d'un cataclysme qui, à une époque éloignée, a changé son aspect primitif et modifié ses dimensions.

On connaît fort peu l'intérieur, à cause de la difficulté d'y pénétrer. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'on y trouve un sol pierreux et pauvre, onduleux dans certains endroits, couvert, dans d'autres parties, de bois chétifs, entrecoupé de vallées étroites et sablonneuses, et offrant des landes immenses entièrement privées de plantes et d'arbustes. On sait aussi qu'il y existe un grand nombre de lacs et de sources de la meilleure eau. Le terrain y est souvent si marécageux, qu'il est impossible, ou du moins dangereux, de voyager à cheval, et même à pied. Les lieux où l'on a pu pénétrer, à la distance de trente milles de la côte, en s'y rendant sur la neige ou la glace, abondent en cerfs et en animaux à fourrures précieuses.

En 1823, un Anglais nommé Mac Cormack réussit à traverser l'île de la baie de la Conception à la baie de Saint-George. Il rapporta que cette partie était bien arrosée, mais presque privée de bois, et que le sol en paraissait complétement stérile.

Le littoral est en général sauvage et rocailleux; dans quelques endroits, il est couvert de bois qui s'avancent jusque sur le bord de la mer. Presque

partout il est échancré par d'innombrables anses, baies et havres commodes. La plupart de ces baies pénètrent si profondément dans l'intérieur des terres, qu'on les prendrait pour des embouchures de fleuves. Mais quand on en explore le fond, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'y tombe que de petites rivières et des torrents qui assèchent pendant la saison chaude. Les principales baies sont : à l'ouest, en allant du nord au sud, la baie d'Ingornachoix, la baie Bonne, la baie des Iles, la baie de Saint-George; au sud, en allant de l'ouest à l'est, la baie du Désespoir, la baie de l'Ermitage, la baie de la Fortune, la baie de Plaisance, la baie de Sainte-Marie, la baie des Trépassés; à l'est, la baie de la Conception, au fond de laquelle se trouve le havre de Saint-Jean, la baie de la Trinité, la baie de Bonavista, la baie des Exploits; au nord, la baie de Notre-Dame et la baie Blanche; sur la côte est de la longue pointe septentrionale qu'on appelle le *petit Nord*, la baie d'Orange, la baie de Canada, le havre du Croc, la baie aux Lièvres; au nord de cette même pointe, la baie du Pistolet.

Parmi les promontoires les plus remarquables qu'on rencontre sur le littoral de Terre-Neuve, on peut citer à l'ouest le cap Saint-George, le cap Anguille, le cap de Raye; au sud, le cap du Chapeau-Rouge, le cap Sainte-Marie, le cap de Pene; au sud-est, le cap Raze; à l'est, le cap Broyle, le cap Saint-François, le cap Bonavista; au nord, le cap Patridge.

La grande Péninsule, qui s'étend dans la partie sud-est de l'île, a vingt-six lieues de long sur une largeur qui varie de cinq à vingt lieues.

Un isthme fort étroit unit cette presqu'île à la partie principale qui est bien plus considérable, mais moins importante au point de vue commercial. Cet isthme sépare la baie de la Conception de la baie de la Trinité, la première à l'est, la seconde au couchant. *Avalon* est le nom imposé à cette péninsule par sir George Calvert, plus tard lord Baltimore.

La baie de la Conception est le premier district de Terre-Neuve, non-seulement à cause de ses ports nombreux et commodes, mais encore à cause de l'esprit entreprenant et de l'habileté de ses habitants dans l'art de la pêche. Le Port-de-Grâce en est la ville principale; après elle vient Carbonièr et quelques villages sans importance. Ce canton, le plus riche et le plus populeux, ne renferme pas moins de vingt-cinq mille habitants, distribués dans différentes stations de pêche ou établissements agricoles.

A l'extrémité nord de la baie de la Conception est la petite île de *Baccalhao*, rocher isolé où se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Comme les cris continuels de ces animaux s'entendent à une grande distance, et servent d'avertissement aux marins pendant les brouillards qui règnent si fréquemment dans ces froides contrées, les gouverneurs de Terre-Neuve ont défendu, sous des peines sévères, de les tuer, et même de les inquiéter. Malgré cette prohibition, dont le motif est parfaitement louable, les marins ont plus d'une fois tendu leurs filets sur les rochers où ces utiles oiseaux bâtissent leurs nids et ont enlevé une immense quantité de leurs œufs.

Au sud et non loin de la baie de la Conception, au fond d'un port vaste et sûr, se trouve la ville de Saint-Jean, siége du gouvernement et de la cour suprême d'amirauté. Les obstacles naturels qui défendent l'accès du port, les hauteurs qui le dominent des deux côtés de son ouverture, les batteries nombreuses et les fortifications qui protégent la ville de toutes parts, font de Saint-Jean une place si forte, qu'elle peut défier les efforts de l'ennemi le plus redoutable. Il ne peut entrer dans le port qu'un seul vaisseau à la fois, de sorte que l'escadre la plus nombreuse serait foudroyée en détail et ne pourrait parvenir sous les murs de la ville.

Cette capitale se compose d'une seule rue bâtie sur la rive septentrionale du port, et d'où partent plusieurs lignes de maisons qui ne méritent pas d'autre nom que celui de ruelles. Les mai-

sons sont, pour la plupart, en bois; on n'en remarque que quelques-unes en brique et fort peu en pierre. Elles sont toutes placées de la façon la plus irrégulière : cela vient de ce qu'en 1820, le parlement anglais ordonna que là où il y aurait des maisons en pierre, les rues eussent quarante pieds de largeur, et cinquante pieds là où elles seraient en bois; il en résulte que toutes les habitations en pierre s'avancent de dix pieds dans la rue, ce qui donne à la ville l'aspect le plus désagréable.

Le trait caractéristique de Saint-Jean est le grand nombre de débarcadères et de stations de pêche qui bordent le rivage. Le débarcadère du gouvernement est un large quai, dont l'usage est laissé au public. Ce qui étonne bien plus celui qui voit pour la première fois ce comptoir de pêcheurs, c'est la quantité prodigieuse de tavernes ou cabarets; du reste, on conçoit facilement qu'il se fasse à Terre-Neuve une immense consommation de vin, de bière, et surtout d'eau-de-vie et de rhum.

La population sédentaire de Saint-Jean est d'environ onze mille âmes; mais elle augmente considérablement à l'époque de l'ouverture de la pêche, pour reprendre son niveau ordinaire à la fin de la saison, c'est-à-dire, quand les bâtiments repartent pour l'Europe. La ville a souvent été ravagée par de terribles incendies : en 1815, elle perdit de cette manière de grandes valeurs et un certain nombre de maisons; en novembre 1817, un désastre semblable amena une perte de plus de 500,000 liv. sterling (12,500,000 francs). Quelques jours après, le feu détruisit presque tout ce qui avait été épargné par le précédent incendie; et à la fin de la même année, le même fléau vint mettre le comble à la désolation des habitants. Mais Saint-Jean s'est relevée de ses ruines, et les colons ont oublié les calamités qui les ont frappés coup sur coup.

A douze milles de Saint-Jean est située Belle-Ile, ainsi nommée à cause d'un rocher élevé, perpendiculaire et cylindrique, qui se trouve sur sa côte occidentale, et qu'on appelle le *Bel* ou le *Beau*. Cet îlot est d'une fertilité extraordinaire.

La baie des Exploits, un des lieux les plus connus de Terre-Neuve, est vers le nord-est de l'île. Elle reçoit une rivière, qui fait communiquer le *lac des Indiens-Rouges* avec l'Océan, et dont le cours, long de soixante-dix milles, est interrompu par un grand nombre de *rapides*. Quelques-unes de ces chutes d'eau ont une vitesse de dix milles à l'heure.

Dans l'intérieur de l'île s'étend une chaîne de montagnes qu'on aperçoit de loin. Néanmoins, les points culminants de cette chaîne ont moins de 975 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a même lieu de croire, d'après les données que fournit la végétation, que les plus hautes collines n'ont pas plus de 1,200 pieds.

Terre-Neuve est entourée de bancs de sable, depuis le 50e degré de latitude à l'est, jusqu'à la côte de la Nouvelle-Angleterre. Celui que tout le monde connaît sous le nom de banc de Terre-Neuve, et qui est voisin de la côte sud-est, est le plus considérable de tous ceux de ces parages, et même de tous les bancs connus dans l'Océan et dans les autres mers. C'est donc avec raison qu'on l'appelle le *grand banc*. Il s'étend depuis le 41e degré de latitude jusqu'au 49e degré et demi environ, et peut avoir trente lieues dans sa plus grande largeur. Du reste, ses limites ne peuvent pas être rigoureusement déterminées à cause de la difficulté de marquer un banc sous-marin sur une carte, et de faire des observations de latitude dans une région où le ciel est si souvent caché par des brumes épaisses.

Le banc de Terre-Neuve est célèbre par la quantité innombrable de morues qui s'y réunissent, et par la pêche que viennent y faire tous les ans les Anglais, les Français et les Américains des États-Unis. On trouve généralement du poisson dans toute cette étendue immense, et le nombre qu'on

en prend est presque incroyable; mais les pêcheurs ont remarqué que la partie du banc comprise entre les 43e et 46e degrés de latitude est celle où la morue est le plus abondante : cette remarque s'applique surtout à l'acore de l'est.

La morue pêchée sur le grand banc est celle que l'on mange en France sous le nom de *morue verte* ou *morue fraîche*.

« Il est difficile, dit Cassini (*), de se former une idée du séjour du grand banc et de la vie qu'y mènent les pêcheurs, sans y avoir été. Il faut un motif aussi puissant que l'est sur les hommes l'appât du gain, pour déterminer ces malheureux pêcheurs à passer six mois entiers entre le ciel et l'eau, dans un séjour presque toujours privé de la vue du soleil, respirant la plupart du temps une brume si épaisse, que l'on distingue avec peine d'une extrémité à l'autre du bâtiment. »

Nous reviendrons plus loin sur ce sujet si intéressant sous tant de rapports, mais que nous ne devons pas traiter ici avec les détails qu'il comporte.

Climat. Le climat de Terre-Neuve varie suivant l'exposition des différentes localités; cependant on peut dire en termes généraux que, quoique rigoureux, il est moins pénible que le climat du bas Canada. Pendant le long hiver qui règne dans ces tristes contrées, les lueurs étincelantes de l'aurore boréale et la clarté des étoiles donnent au firmament une beauté dont on ne peut se former une idée si l'on n'a point parcouru les régions boréales. Hâtons-nous de dire cependant que Terre-Neuve est très-souvent enveloppée de brouillards tellement épais, que quelquefois, en plein midi, deux vaisseaux passent l'un près de l'autre sans s'apercevoir, quoique les voix des personnes qui parlent à bord s'entendent parfaitement sur les deux bâtiments. Ces vapeurs ne proviendraient-elles pas de l'obstacle que les bancs environnants opposent à l'écoulement des eaux froides du pôle vers le sud, et de ce que ces eaux remontent à la surface, par suite de la diminution du fond sur lequel elles coulent? Ce qui justifierait cette opinion, c'est qu'on a observé que l'eau était de plusieurs degrés plus froide sur le grand banc que la surface des mers des environs.

Quelquefois il arrive qu'un voile de brumes dérobe au navire qui cherche un mouillage la vue du littoral de l'île. Des marins inexpérimentés n'oseraient pas s'engager au milieu de ce nuage, de peur de s'égarer et d'échouer sur les rochers de la côte; mais les équipages des vaisseaux pêcheurs savent qu'ils peuvent sans aucun danger pénétrer au plus épais du brouillard, parce qu'il y a presque toujours entre la brume et la terre un espace libre dans lequel ils sont sûrs de retrouver la lumière du soleil.

« Quoique les brumes, dit M. de la Pilaye dans son *Voyage à Terre-Neuve*, n'aient ici que très-rarement une odeur sensible, elles sont cependant beaucoup plus désagréables que nos brouillards d'Europe. Elles réagissent sur le moral de l'homme par un sentiment de tristesse et d'ennui dont elles le laissent pénétré; les animaux en éprouvent la même influence. Le chien rentre dans la maison de son maître, et, privé de sa gaieté habituelle, il semble comme hébété. On prétend aussi que les bêtes sauvages se retirent alors dans les fourrés les plus épais des forêts, et que le poisson quitte la côte pour s'enfoncer sous les eaux, comme si cette brume avait encore une action dans les couches supérieures de l'Océan. »

Le froid qu'apportent les vents d'ouest et de nord-ouest est extrêmement rigoureux. La mer se couvre de glace à une assez grande distance; le détroit qui sépare Terre-Neuve du Labrador se gèle et n'offre plus qu'une banquise continue ; on peut même aller à pied sec de l'une à l'autre des îles qui ne sont séparées que par des passes étroites. Quoiqu'on soit sous la latitude de Dunkerque, on subit presque toutes les rigueurs du climat des

(*) Voyage fait par ordre du roi en 1768, pour éprouver les montres marines de le Roy.

régions les plus septentrionales. Il serait dangereux alors de ne pas se couvrir de fourrures, et de ne pas prendre l'exercice nécessaire pour activer la circulation du sang et entretenir la chaleur intérieure. Souvent dans les rues, deux personnes s'abordent, en se disant très-sérieusement : « Prenez garde à votre nez ! » C'est qu'en effet, quand on a quelque partie du corps gelée, on ne s'en aperçoit pas soi-même, à moins que ce ne soient les pieds; car alors on ne peut plus marcher. Il faut qu'une personne étrangère, frappée de la couleur blanche de l'endroit attaqué par le froid, vous prévienne et vous frotte aussitôt avec de la neige. C'est le seul remède contre ces terribles accidents. Anspach (*) raconte qu'un médecin ignorant ayant voulu traiter par l'eau chaude un malheureux qui avait eu les pieds gelés, le mal fit des progrès effrayants, et aurait envahi le tronc, si l'amputation des deux cuisses n'eût pas été pratiquée à temps.

L'époque la plus désagréable de l'année est celle où les immenses glaçons, formés dans la partie septentrionale de l'île, sont poussés par la violence des vents le long des côtes. Ces montagnes flottantes occasionnent, dans tous les endroits près desquels elles passent, un froid insupportable. Les inconvénients des vents du nord et du nord-est, quoique d'une nature différente, ne sont pas moins fâcheux : ces vents élèvent des tourbillons de neige qui couvrent le sol à quatre et cinq pieds, et quelquefois davantage. Des tempêtes furieuses éclatent au moment où on s'y attend le moins; la neige, cristallisée en aiguilles et en lamelles excessivement fines, est chassée avec violence, et dérobe à la vue les objets les plus rapprochés; les maisons craquent et vacillent; l'eau de la mer est éparpillée au loin sur la terre, sous la forme et l'aspect d'une poussière fine et brillante.

Durant ces tourmentes qui ont lieu jusqu'à trois fois par mois, les familles, retirées dans leurs maisons, entourent un poêle ardent, au feu duquel elles ne peuvent se réchauffer. Toutes les maisons, excepté à Saint-Jean, sont en bois, et quoique les planches soient assez bien jointes, la neige ou le *poudrin*, comme on l'appelle dans le pays, s'insinue par les interstices et pénètre dans les appartements.

La belle saison n'est pas aussi précoce qu'au Canada; mais les glaces de Terre-Neuve se fondent plus tôt que celles qui, pendant plusieurs mois, encombrent le lit du Saint-Laurent. Les chaleurs arrivent brusquement; elles sont quelquefois si fortes, que les personnes qui ont habité les Antilles peuvent à peine les supporter; mais les brises de mer, qui s'élèvent le soir, rafraîchissent l'atmosphère embrasée. A cette époque, les nuits sont magnifiques : la clarté du ciel, la limpidité de l'air, l'éclat resplendissant de la lune, la lueur des millions d'étoiles qui argentent le firmament, et dont quelques-unes brillent à l'horizon comme des phares éloignés, tout cela forme un tableau dont la plume d'un poëte pourrait à peine décrire les splendeurs.

On ne peut, dit Anspach, se faire une juste idée du spectacle de ces immenses baies dans une de ces belles nuits. Leur surface est couverte de myriades de poissons de toutes formes et de toutes grosseurs, occupés à se poursuivre les uns les autres ou à fuir. Les baleines montrent sur les flots leur masse énorme, et replongent avec un bruit formidable; les jets d'eau qui s'échappent de leur évent retombent autour d'elles en étincelles phosphoriques. Les morues bondissent au-dessus des vagues, et leur peau argentée réfléchit l'éclat de la lune; les capelans, réunis en troupes innombrables, fuient précipitamment vers le rivage, poursuivis par leurs implacables ennemis, et chaque flot qui vient mourir sur la grève, en laisse des milliers sautant sur le sable. Alors, les femmes et les enfants viennent recueillir avec des seaux ce précieux

(*) *History of Newfoundland*. London, 1827.

butin qui sert à amorcer les lignes des pêcheurs.

On voit que les ennuis de l'hiver de Terre-Neuve ne sont pas sans compensation, et que le voyageur peut se dédommager des sombres tableaux qui ont attristé ses regards pendant la saison du froid et des tempêtes.

Dans les premiers jours d'été, lorsque les eaux n'ont pas encore acquis une température approchant de celle de l'air, on observe dans l'île de Terre-Neuve des effets de mirage très-singuliers. Tous les objets sur lesquels on porte ses regards prennent des formes fantastiques ; les arbres semblent ne pas toucher à la terre ; les oiseaux paraissent beaucoup plus gros qu'ils ne sont, et le voyageur inexpérimenté est exposé aux méprises les plus singulières. Un de nos compatriotes qui a visité Terre-Neuve, il y a quelques années, raconte qu'étant à la chasse, il tira, un jour, un oiseau à quelque distance, et que, voyant tomber un objet assez gros, il crut avoir atteint le gibier qu'il convoitait : quel fut son étonnement, quand, en approchant, il reconnut que c'était la bourre de son fusil qu'il avait prise pour l'animal !

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur le climat de Terre-Neuve : c'est que la longévité des habitants est une preuve de sa salubrité. Il n'est pas rare de voir des pêcheurs âgés de cent ans, et qui ont conservé assez de vigueur physique pour se livrer encore activement aux occupations de leur rude métier.

Le climat de cette île et des îlots voisins exerce sur les mammifères qui les habitent une autre influence bien plus remarquable ; il accélère chez eux l'époque de la faculté reproductrice, et agit sur ce point de la même façon que les climats de la zone torride. On a observé que les Anglaises de Terre-Neuve arrivent promptement à la puberté ; à seize ans, leur corps a acquis son développement complet. « Si l'on attribuait, dit M. de la Pilaye, cette précocité surprenante à une vie éminemment ichthyophage, on pourrait opposer que les chèvres et le gros bétail, vivant d'herbages comme partout ailleurs, n'en sont pas moins soumis à la même influence locale. Peut-être viendrait-elle de ce que l'air plus condensé qu'en Europe pendant sept à huit mois, et privé d'humidité, agit sur la fibre en raison d'une plus grande dose d'oxygène due à sa condensation, comme un tonique non contre-balancé par un principe relâchant. »

Lithologie, histoire naturelle. La plupart des roches de la série granitique, telles que le granite supportant tantôt des micaschistes, tantôt des porphyres, se font remarquer dans les bancs pierreux de l'île. Ces roches dominent surtout dans le district du lac Melville ; il en est de même du schiste argileux, du quarzite et de la syénite. On trouve dans le même district des grès qui semblent appartenir au terrain houiller. Les environs du lac Gower jusqu'à celui de Richardson offrent aussi des roches granitiques ; près de ceux d'Emma et du Jenette, on rencontre du basalte ; près de celui de Stewart, de la houille et du fer. Le granite, le grès et le quarzite composent les principales roches depuis le lac Jameson jusqu'au port Saint-George. La serpentine forme plusieurs crêtes au centre de l'île. La côte occidentale renferme les plus beaux minéraux. Dans la baie de Saint-George, il y a une exploitation de houille ; des sources salées jaillissent sur les bords du South-Barrasway, et à une faible distance au nord de cette rivière se trouve une source sulfureuse. Entre le même cours d'eau et Segond-River, on recueille du gypse et de l'ocre jaune ; dans la baie des Iles, il existe un marbre gris assez beau.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur les végétaux de Terre-Neuve. Les bois sont principalement composés de sapins rouges et blancs, de bouleaux et de frênes, la plupart rabougris. L'île produit aussi des arbustes à baies et quelques légumes cultivés dans les jardins des fermiers. L'intérieur étant inhabité, une forêt occupe les quatre cinquièmes environ de sa superficie.

Elle se compose des *abies alba, nigra* et *balsamifera*, des *betula papyrifera* et du *laryx americana*. Dans la partie sud de l'île croît le *betula lenta* ainsi que le *pinus strobus*, qu'on trouve également au fond des golfes, dans les expositions méridionales les mieux abritées. Le melèze se tient particulièrement dans l'intérieur et à la partie inférieure des coteaux. Dans les vallons on voit divers saules, les *alnus incana* et *serrulata*, le *populus cordifolia*, etc.

Les mers voisines de Terre-Neuve sont peuplées d'un grand nombre d'espèces d'algues, qui ont été jugées dignes d'être étudiées dans un ouvrage spécial dû à M. de la Pilaye (*). Parmi elles, on remarque l'espèce de fucacée nommée *laminaire agar;* elle se distingue par sa feuille toute criblée de trous.

Cette multitude de plantes marines, dont quelques-unes sont gigantesques, prouve bien que les grands formes de végétation n'existent pas sur les terres voisines, et que, pour obéir à une merveilleuse loi de la nature, elles se sont réfugiées au sein des eaux.

Le cerf et le caribou sont au premier rang des animaux qui peuplent les forêts de Terre-Neuve. On y trouve aussi l'ours, le castor, la loutre, le renard rouge, le renard argenté, le lièvre et la martre. Une multitude d'oiseaux aquatiques se rassemblent sur les rochers du rivage et les îlots voisins. Les courlis arrivent au commencement du mois d'août, et les évolutions régulières de leurs bataillons innombrables offrent un spectacle des plus curieux.

Les endroits humides et les bois de Terre-Neuve et des îles voisines sont hantés par des moustiques de l'espèce la plus importune. Ces insectes ailés voltigent en nuages épais sur la tête des voyageurs, les assaillent avec fureur, s'introduisent dans les plus petits intervalles des vêtements, et font des piqûres qui occasionnent non-seulement une enflure considérable, mais encore des douleurs très-vives, et même souvent la fièvre. On ne peut s'en délivrer, même au moyen de la fumée de bois vert.

(*) *La flore de Terre-Neuve*, 1 vol. in-4°.

On a fait une singulière remarque sur les animaux qui habitent ou fréquentent cette contrée : c'est qu'à l'époque des grands froids ils endossent tous, suivant l'heureuse expression d'un voyageur moderne, la livrée de l'hiver. Les différentes couleurs qui distinguent les espèces se changent en un blanc monotone; les oiseaux eux-mêmes ne font pas exception à cet étrange phénomène : la perdrix, entre autres, devient entièrement blanche, et ne reprend qu'au printemps son plumage ordinaire. Il n'est pas jusqu'aux chats venus d'un pays plus chaud, qui, sous l'influence du froid, ne prennent une robe de poils blancs, doux et épais : cette fourrure de saison tombe aux premiers rayons d'un soleil vivifiant, et l'on voit ces animaux s'arracher par touffes ces longues soies, dont il leur tarde d'être débarrassés. N'est-ce pas là une bien admirable précaution de la nature, qui a voulu que les êtres qui vivent dans ces tristes régions, et qui ne pourraient pas braver, comme l'homme, les vicissitudes des saisons, échangeassent leur vêtement de laine ou de plume contre un manteau plus chaud, et leurs teintes variées contre une couleur uniforme, conservatrice de la chaleur du corps (*)?

Nous n'avons pas encore nommé le quadrupède le plus connu et le plus précieux de cette île : on devine qu'il s'agit du *chien de Terre-Neuve*. « La race véritable et pure, écrivait » il y a quelques années un voyageur que nous aurons occasion de citer plus loin, « la race pure n'est pas aussi commune qu'on pourrait le croire, et ce n'est guère que dans les baies de Plaisance, de Fortune et de Conception qu'on peut la trouver. Docile et susceptible d'un grand attachement, il est facile à contenter pour sa nourriture; il vivra de poisson frais, cru ou bouilli,

(*) On sait que le blanc est un mauvais conducteur de la chaleur.

de pommes de terre ou de choux. Quant à sa boisson, celle qui semble lui plaire davantage est le sang de mouton. Il aboie rarement, et seulement quand il est vivement provoqué : il ne pousse alors que deux sons de voix, qui semblent pour lui un effort pénible et peu naturel. C'est un bruit qui tient le milieu entre l'aboiement et le hurlement; et alors se joignent à lui toutes les voix des chiens à portée de l'entendre. Son amour pour l'eau, fraîche ou salée, chaude ou glaciale, la grande profondeur à laquelle il peut plonger (j'en ai vu descendre jusqu'à vingt-deux pieds), le temps considérable qu'il peut rester sous l'eau, et enfin ses pattes palmées, semblent le rapprocher de la classe des animaux amphibies. De même que les chiens du Labrador et du Groënland, ceux de Terre-Neuve ressemblent beaucoup au loup; ils chassent en meutes et dévorent leur proie... » Il serait sans doute intéressant de transcrire ici les détails que Buffon et d'autres naturalistes donnent sur cet utile animal; mais les bornes que nous nous sommes tracées ne nous permettent pas ces développements.

POPULATION. *Colons et pêcheurs.* La population de Terre-Neuve se compose de colons, de pêcheurs et d'Indiens sauvages qui vivent dans l'intérieur des terres. Les colons se divisent en sédentaires et en pêcheurs, car un grand nombre d'entre eux suivent l'exemple des marins intrépides, qui, pour un bénéfice quelquefois fort modique, vont risquer leur vie au milieu des écueils du littoral. On conçoit qu'il est assez difficile d'évaluer avec quelque exactitude une pareille population. En 1806, on comptait dans l'île vingt-six mille cinq cent cinq habitants; en 1823, un nouveau recensement donna le chiffre de cinquante-deux mille cent cinquante-sept individus; et en 1828, on estima le nombre des colons sédentaires à cinquante-huit mille quatre-vingt-huit. En y comprenant les gens employés loin des côtes au service des pêcheries et que les recenseurs officiels ne purent compter, on pouvait porter le total à soixante mille quatre-vingt-huit. Il y a six ans, on crut pouvoir l'élever jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais M. Brooking et le colonel Bouchette, dans son excellent ouvrage sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord (*), réduisent ce chiffre, évidemment exagéré, à soixante-quinze mille âmes. Montgomery-Martin (*History of the british colonies*) s'en tient aussi à ce résultat (**). Quoi qu'il en soit, il est constant que la population de Terre-Neuve augmente sans cesse, et cet accroissement est le signe infaillible de la prospérité de la colonie.

La condition intellectuelle des habitants n'est pas, on peut bien le penser, des plus satisfaisantes, et l'état social de cette réunion d'hommes laborieux, mais grossiers, n'est guère propre à faire envie à leurs voisins de Saint-Pierre et Miquelon. La cause de cette situation n'est pas difficile à deviner : pendant longtemps Terre-Neuve n'a été qu'un établissement de pêche, et les pêcheries appartenaient exclusivement et étaient exploitées par des négociants résidant en Angleterre. Ceux-ci estimaient que le nombre, alors fort petit, des planteurs fixés dans la colonie même, n'avait aucun droit d'intervenir dans la discussion des in-

(*) *The british dominions in North America,* by Joseph Bouchette, surveyor general of Lower Canada.

(**) Cet infatigable faiseur de statistiques dit que le nombre des Français qui fréquentent les côtes de Terre-Neuve s'élève à douze mille. Cédant à un mesquin sentiment d'égoïsme national, il se plaint amèrement de la *magnanimité* dont le gouvernement britannique a fait preuve en permettant à la France de participer aux profits de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Il nous apprend que les habitants anglais de cette île ont souvent manifesté leur mécontentement au sujet de cette tolérance, et il menace nos compatriotes de violences terribles si cet état de choses ne change pas. M. Montgomery-Martin est cependant un partisan déclaré de la liberté du commerce. Il est vrai qu'en Angleterre, il faut être Anglais avant tout.

térêts de l'île; en conséquence ils s'opposaient toujours aux mesures qui auraient pu améliorer la position d'une population qu'ils traitaient comme un troupeau de vassaux ou d'esclaves. Mais l'augmentation continuelle du nombre des habitants sédentaires, les progrès de l'agriculture et du commerce parmi les résidants, autorisent ces derniers à se mettre au-dessus des caprices des armateurs, et le parlement impérial avisera sans doute à les doter d'institutions en harmonie avec leurs besoins actuels (*).

Après ce que nous venons de dire, on sera sans doute surpris d'apprendre que Terre-Neuve possède plusieurs journaux. Quatre feuilles hebdomadaires et une semi-hebdomadaire sont publiées à Saint-Jean; ce sont : la *Gazette royale*, le *Public ledger*, le *Terre-Neuvien* (*Newfoundlander*), le *Temps* (*Times*) et le *Patriote*. Toutes s'occupent de politique, et la dernière, qui est rédigée avec talent, se distingue par sa couleur radicale très-prononcée. A Port-de-Grâce on publie le *Mercure de la baie de Conception*, et à Carbonier, l'*Étoile* (*Star*). Il paraît que, pendant ces dernières années, le goût de la littérature s'est quelque peu répandu dans ce triste pays.

Indiens. Les naturels de Terre-Neuve forment deux ou trois tribus distinctes. Les Indiens rouges habitent au sud et dans la partie centrale jusqu'au grand lac. Les Micmacs s'étendent dans les environs de la baie Saint-George, de celle du Désespoir, et sur les bords de la rivière de Great-Codbay. Toutes ces peuplades indigènes sont fort peu connues, parce que, depuis le premier établissement des pêcheries, on n'a eu avec elles aucunes communications suivies. Quelques Indiens viennent bien quelquefois sur la côte occidentale pour y chasser ou y pêcher; mais les colons, non-seulement sont fort peu empressés de les approcher, mais quelquefois même leur font la chasse; de leur côté, les indigènes fuient le contact des étrangers, et exercent sur eux de sanglantes représailles quand ils en trouvent l'occasion. C'est grâce au capitaine anglais Buchan que nous savons aujourd'hui quelque chose d'un peu positif du caractère et des usages de cette population sauvage. En 1811, ce marin, alors lieutenant, fut chargé d'aller avec la goëlette *l'Adonis* à la baie des Exploits, et de faire une excursion dans l'intérieur, pour visiter les indigènes et tâcher d'établir des relations avec eux. M. Buchan s'acquitta de sa mission avec courage, mais il n'atteignit que très-imparfaitement le but de son entreprise. Comme le journal de cet officier est à peu près le seul document qui jette quelque lumière sur les mœurs des habitants de l'île qui nous occupe, nous croyons faire une chose utile et en même temps agréable à nos lecteurs en extrayant de ce récit les passages les plus intéressants.

M. Buchan quitta son bâtiment, arrêté par les glaces dans la baie, et se mit en marche par terre en remontant la rivière des Exploits; il était accompagné de vingt-quatre hommes de son équipage et de trois guides. Après avoir fait environ cent trente milles par un froid extrêmement vif, les Anglais découvrirent des cabanes où se trouvaient réunies plusieurs familles de sauvages. Ici commence la partie la plus curieuse du journal :

« Ayant examiné nos armes, je dis à ma troupe d'exécuter promptement tous les ordres que je pourrais lui donner, lui recommandant en même temps de se conduire avec prudence, et surtout d'observer la plus grande réserve envers les femmes. Nous marchâmes alors à grands pas dans le plus profond silence. Comme nous nous étions formés en trois divisions, la porte de chaque cabane (il y en avait trois) se trouva investie en même temps. Nous en appelâmes les habitants; n'en recevant aucune réponse, nous levâmes les peaux qui couvraient l'entrée des huttes, et nous vîmes des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants dans la plus grande consternation.

(*) Bouchette.

Ils restèrent quelque temps comme frappés de stupeur, sans pouvoir parler ni remuer. Mon premier soin fut de les rassurer et de leur inspirer de la confiance; nous y réussîmes en leur prenant la main et en leur montrant des dispositions amicales. Les femmes m'embrassaient de joie, en voyant les caresses que je faisais à leurs enfants. Leurs alarmes firent bientôt place à la curiosité, et ils examinèrent nos habits avec autant d'attention que de surprise. Ils allumèrent du feu et nous offrirent des tranches de venaison mêlée avec de la graisse, dont ils font une espèce de gâteau solide et qu'ils mangent avec le maigre de la viande. Tout annonçait une parfaite cordialité. Nous leur donnâmes des couteaux, des mouchoirs et d'autres menus objets; en échange, ils nous offrirent des peaux. Je regrettais de ne pas comprendre leur langage, et d'avoir laissé à douze milles de distance au moins les présents que je leur destinais. Cette dernière circonstance surtout me causa un grand embarras. Je m'efforçai de leur faire entendre que je désirais vivement que quelques-uns d'entre eux nous accompagnassent jusqu'à l'endroit où nous avions laissé nos bagages, et nous aidassent à leur apporter des choses pareilles à celles que nous avions. A la fin, ils parurent nous comprendre. Nous avions passé trois heures et demie à tâcher d'établir entre eux et nous la bonne intelligence; tout annonçait que nous y avions réussi. »

Quatre Indiens se décidèrent à accompagner M. Buchan jusqu'au lieu où les traîneaux étaient restés. La confiance était telle alors, que deux hommes de l'équipage demandèrent à rester avec les sauvages jusqu'à ce que le commandant revînt avec les présents; ils en obtinrent la permission, et le capitaine partit avec le reste de ses gens et les quatre indigènes.

Après une marche d'environ six milles, ils atteignirent l'endroit où ils avaient passé la nuit précédente : là le chef refusa d'aller plus loin et se retira avec un des Indiens, donnant ordre aux deux autres de continuer à suivre les Anglais. Arrivés près du but de leur voyage, l'un d'eux fut frappé d'une terreur inexplicable et prit aussitôt la fuite. Quant à son compagnon, il montrait la plus entière confiance, et fit signe aux Anglais qu'il était prêt à les suivre encore. Nos voyageurs, rendus au lieu où ils avaient établi leur dépôt, y passèrent une nuit et en repartirent avec les présents destinés aux Indiens. Celui qui était resté avec eux témoigna toujours un grand sang-froid. Reprenons le récit du lieutenant Buchan.

« Lorsque nous fûmes arrivés à un demi-mille des cabanes, l'Indien qui marchait tantôt en avant, tantôt à mes côtés, me fit voir une flèche dont la pointe était enfoncée dans la glace; nous vîmes aussi les traces récentes d'un traîneau. A deux heures après midi nous arrivâmes aux cabanes, et mes craintes ne se vérifièrent que trop. Nous les trouvâmes désertes; il n'y restait que des peaux d'orignals; une grande quantité de venaison avait été emportée à quelque distance et enterrée dans la neige. Des traces conduisaient dans le bois, mais n'allaient pas bien loin.

« N'apercevant aucunes marques de violence, j'espérai que mes premières conjectures se réaliseraient, et que nous n'aurions aucun malheur à déplorer. Cependant, toutes les actions de notre Indien indiquaient la plus grande inquiétude : en sortant d'une cabane pour entrer dans une autre que je jugeai plus commode, j'avais ordonné d'emporter le feu de la première pour en allumer dans la seconde; dès que l'Indien vit un de mes gens sortir en tenant un tison enflammé, sa terreur ne connut plus de bornes, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de l'emporter, s'imaginant sans doute que nous allions incendier les cabanes et six canots qui se trouvaient là, ou enfin le brûler lui-même. De temps en temps il regardait à travers les fentes de la cabane, pour voir ce qui se passait au dehors, car il n'était plus alors en liberté et nous le gardions à vue comme prisonnier.

« Ne sachant que faire et la nuit approchant, mon inquiétude pour mes deux hommes me détermina à faire entendre à l'Indien qu'il pouvait s'en aller, espérant que ses camarades le revoyant, et apprenant de lui la manière dont il avait été traité, non-seulement nous renverraient nos deux soldats, mais reviendraient eux-mêmes nous trouver avec de bonnes intentions. Je lui fis donc de nouveaux présents, et m'efforçai de lui faire comprendre que je désirais que ses compagnons revinssent, et que j'espérais que nos camarades ne seraient pas maltraités. Il sourit et resta avec nous ; il mit en ordre la cabane, où tout était en confusion, et regarda plusieurs fois à l'ouest du lac, en nous désignant ce côté. Il nous montra un bâton, et nous dit qu'il appartenait à l'Indien qui portait un grand bonnet : c'était celui que je regardais comme leur chef. Ce bâton avait près de six pieds de longueur et était peint en rouge.....

« Dès qu'il fit jour, nous songeâmes à partir ; et ayant placé dans chaque cabane un nombre égal de couvertures, de chemises et de pots d'étain, je fis comprendre à l'Indien que ces objets étaient destinés à ceux qui y demeuraient. Je lui fis encore quelques présents, et j'en attachai d'autres au bâton rouge. Il parut entendre fort bien tout cela. Nous partîmes à sept heures du matin, dans l'intention de revenir le lundi suivant. Voyant que l'Indien nous accompagnait, je lui fis signe de se retirer; mais il persista à nous suivre, marchant quelquefois en zigzag, en avant de nous, et ayant toujours les yeux fixés sur la glace qui couvrait le lac, comme s'il y eût vu une trace qui devait le guider. Il nous montra une fois le côté de l'ouest, en se mettant à rire.

« A peine eûmes-nous fait les deux tiers d'un mille depuis le départ des cabanes, que l'Indien s'arrêta tout à coup; il parut hésiter un instant, puis s'enfuit à toutes jambes. Nous le vîmes s'arrêter un moment à quelque distance, pour examiner quelque chose qui était sur la glace ; ensuite il continua à courir avec la même vitesse, et le brouillard nous le fit bientôt perdre de vue. Peu après nous reconnûmes avec horreur les corps de nos malheureux compagnons étendus à cinquante toises l'un de l'autre, le ventre sur la glace et les pieds tournés vers la rivière. Le caporal était percé d'une flèche dans le dos ; le soldat en avait trois dans différentes parties du corps. On leur avait coupé la tête et on les avait dépouillés de tous leurs vêtements. Quelques flèches brisées étaient autour d'eux, ainsi que du pain qu'on avait tiré de leurs havre-sacs. Ce malheureux événement pénétra de douleur toute la troupe, et fit naître un vif désir de vengeance. Je voyais parfaitement qu'il était possible de suivre les traces des Indiens, mais la prudence me dictait une autre conduite. Je ne pouvais douter que tous nos mouvements n'eussent été épiés, et je concevais les plus vives inquiétudes pour les huit hommes qui étaient restés à la garde des traîneaux. Je regardai donc comme très-important de ne pas perdre un instant pour aller les rejoindre. »

L'anxiété du commandant et de ses compagnons d'aventures dura jusqu'à ce qu'il eût retrouvé ses matelots. Tous alors se mirent en route pour regagner leur navire, et ils l'atteignirent après une marche de quatre jours dans l'eau, dans la neige et sur la glace.

« On ne peut pas espérer, continue le lieutenant Buchan, que je donne beaucoup de renseignements sur les Indiens de Terre-Neuve, mais les moindres notions deviennent intéressantes quand il s'agit d'un peuple si peu connu, ou plutôt qu'on ne connaît pas encore. Il paraît qu'ils ont leur demeure fixe dans cette île. Leurs cabanes sont de différentes formes ; nous en vîmes de rondes et d'octogones : les premières ne consistent qu'en quelques perches supportées par des pieux fourchus, de même que celles de la plupart des peuples de l'Amérique ; elles ne servent que pendant l'été, lorsqu'ils pêchent dans les lacs et les rivières pour faire leurs provisions d'hiver. Celles dans lesquelles je les trouvai étaient

de forme octogone, et leur construction avait dû exiger beaucoup de peine et de travail. Le diamètre, au niveau de la terre, était de près de vingt-deux pieds; un mur perpendiculaire en bois et en terre s'élevait à quatre pieds de hauteur, et soutenait de grosses perches inclinées en cône vers le centre, où elles laissaient une ouverture ronde pour le jour et la fumée : c'étaient, avec la porte, les seules ouvertures. Des séparations formées par des espèces de claies partaient en ligne droite à égale distance de chaque angle et aboutissaient au centre : elles étaient remplies de peaux d'orignals bien préparées. Le feu s'allume au centre; ils se couchent tout autour pour dormir, ayant les pieds tournés vers le centre et la tête un peu élevée du côté de la claie. Les cabanes étaient couvertes en écorce de bouleau et enduites de terre en dehors; avec peu de feu, ces habitations sont suffisamment chaudes, même pendant la saison la plus rigoureuse. Toute cette construction était faite avec beaucoup plus d'art qu'on n'aurait pu s'y attendre.

« Leurs canots étaient bien construits en bois de bouleau, et couverts intérieurement d'écorces bien jointes ensemble et enduites de résine de sapin.

« Leurs ustensiles de ménage étaient tous d'écorce de bouleau ou de sapin; mais il ne me parut pas qu'ils servissent à la cuisine; je ne crois pas qu'ils fassent bouillir leurs aliments : ils les font griller ou rôtir. Ils avaient deux marmites en fer, probablement pillées chez quelque colon du voisinage. Je ne sais quel usage ils en faisaient, mais il paraît qu'ils y attachaient une grande valeur, car, en abandonnant leurs cabanes, ils les avaient emportées avec eux. Ils étaient bien fournis de haches, ils avaient bien soin d'en entretenir le fer brillant et tranchant, de même que les pointes de leurs flèches dont nous vîmes dans un coin une centaine qui étaient encore toutes neuves.

« Les colons de Terre-Neuve ont toujours gratifié les Indiens de cette île d'une taille gigantesque, ce qui n'est pas exact, au moins quant à ceux que nous avons vus; cette idée est venue peut-être de la manière dont ils sont vêtus.

« Ils sont bien faits et paraissent robustes et vigoureux. La taille commune des hommes est d'environ cinq pieds huit pouces (mesure anglaise). Sauf une seule exception, leurs cheveux étaient noirs. Leurs traits sont plus saillants que ceux d'aucun Indien que j'aie jamais vu; et autant qu'on en peut juger à travers la couche d'huile et d'ocre dont ils sont enduits, ils ont le teint plus blanc que la plupart des Indiens. L'exception dont je viens de parler relativement à la couleur des cheveux était frappante : c'était une femme d'un blond cendré, ayant tous les caractères de physionomie des Européens, et dont les traits ressemblaient singulièrement à ceux des Français. Elle paraissait avoir vingt-deux ans, et avait un enfant suspendu à son dos; ses manières ne ressemblaient nullement à celles des autres Indiens. Au lieu de passer comme eux de la terreur et de la surprise à la familiarité, elle ne prononça pas un mot, et ne se remit pas de la frayeur où l'avait jetée notre visite soudaine et inattendue.

« L'habillement de ces Indiens consistait en une sorte de casaque lâche, sans manches, mais attachée autour du cou pour la retenir sur les épaules; elle est si ample que, quand on l'assujettit sur les hanches par une espèce de courroie, elle est triple, et garantit bien le devant du corps. Ce vêtement est entouré d'une bordure en peau d'orignal, de même que les bottines, les mocassins et les gants. Le poil est tourné en dedans, et l'extérieur est enduit d'huile et de terre, ce qui contribue beaucoup à amortir la rigueur du froid. La seule différence qui se trouve dans le costume des deux sexes, consiste dans un capuchon que les femmes portent sur le dos et dans lequel elles placent leurs enfants. Lorsque les hommes veulent se servir de leurs arcs, ils dégagent l'épaule droite, et appuient le genou droit par terre, en tenant leur arc perpendicu-

lairement, l'extrémité inférieure appuyée contre le pied gauche. Leurs flèches annoncent un certain génie; la pointe en fer est tellement proportionnée au bois, que lorsqu'ils manquent leur coup en tirant sur l'eau, ils ne les perdent pas; elles surnagent, et les plumes dont elles sont garnies, servant de bouée, ils peuvent les retrouver quand bon leur semble. La pointe en est acérée, mais non barbelée. Leurs souliers à neige, ou *raquettes*, comme quelques personnes les appellent, diffèrent de tous ceux que j'avais vus. La partie circulaire, traversée par des courroies, avait quinze pouces de largeur sur près de trois pieds et demi de longueur, avec une queue d'un pied pour contre-balancer le poids de la partie antérieure en avant de la première traverse; ils ressemblent assez à ceux dont nous nous servons, si ce n'est qu'ils sont plus longs, ce qui doit les rendre fort gênants dans les bois; mais si mes conjectures sont justes, ils y vont peu quand la terre est couverte de neige. Quand on pose à terre cette chaussure attachée au pied, elle forme une courbe relevée aux deux extrémités. Il est clair qu'ils lui donnent cette forme pour empêcher la neige de s'assembler en avant du pied dont le mouvement est par cela même singulièrement facilité.

« J'aurais craint d'exciter leurs soupçons en cherchant à connaître positivement leur nombre; il me parut qu'ils étaient au moins trente-cinq personnes adultes, dont deux tiers de femmes, une partie des hommes étant probablement absents. Il y avait une trentaine d'enfants, et jamais je n'en a vu de plus beaux. Au reste, quel que soit leur nombre dans l'intérieur de Terre-Neuve, ils ne paraissent pas manquer de provisions. Ceux que nous vîmes avaient une quantité considérable de venaison en réserve, indépendamment de plusieurs orignals tout entiers, dont les corps gelés étaient étendus près du lac, et qui avaient sans doute été tués avant le commencement des gelées. Pour conserver la chair de ces animaux, ils la séparent des os, et en font des paquets qu'ils entourent d'écorces. Chacun de ces paquets avait près de trois pieds de longueur sur quinze pouces de largeur et de hauteur, et pouvait contenir de cent cinquante à deux cents livres de viande. Les lacs et les étangs sont remplis de truites; de nombreuses troupes d'oies sauvages arrivent tous les ans dans l'île, aux mois de mai et d'octobre. L'air robuste de ces Indiens prouve que l'exercice qu'ils sont obligés de faire pour se procurer des vivres, ne fait que contribuer à leur bonne santé.

« L'opinion qu'ils sont en petit nombre, parce qu'on en voit bien moins qu'autrefois venir près des côtes, me paraît donc mal fondée. Il est facile de conjecturer la cause qui les empêche de s'y montrer. Les colons pensaient qu'ils ne pouvaient faire un acte plus méritoire que de tuer un Indien toutes les fois qu'ils en rencontraient. Ils les forcèrent par là de quitter leurs anciennes demeures et de s'enfoncer dans l'intérieur, qu'ils ne connaissaient sans doute qu'imparfaitement, leur principale nourriture consistant en poissons et en oiseaux de mer. Probablement aussi, ils étaient alors dépourvus des moyens de chasser l'orignal, au moins en quantité suffisante pour fournir à leur subsistance. A mesure que nos établissements se multiplièrent, et que la population s'accrut au nord du cap de Freels, les Indiens s'éloignèrent des côtes; mais la même cause qui les forçait à la retraite, leur procura aussi de nouveaux moyens d'existence pour continuer à mener une vie indépendante; car plus les colons devinrent nombreux, plus les pêcheries augmentèrent, et plus le pillage et les naufrages fournirent aux Indiens des occasions de se procurer du fer.

« Il existe diverses opinions sur l'origine des Indiens de Terre-Neuve: les uns pensent qu'ils y sont venus du continent d'Amérique; les autres prétendent qu'ils descendent d'anciens navigateurs norwégiens qu'on suppose

avoir découvert cette île, il y a près de mille ans. J'avais avec moi des gens qui parlaient presque toutes les langues de l'Europe, et notamment celle de Norwége; mais aucun d'eux ne put comprendre un seul de leurs mots. Ils parlaient avec force et volubilité, mais leur langage me parut entièrement différent de celui de toutes les castes indiennes que j'avais vues jusqu'alors, et dont les sons, en général, sont doux et mélodieux. »

Aperçu historique sur Terre-Neuve. Les voyages des Scandinaves dans les mers du Nord ne sauraient être révoqués en doute; mais une grande incertitude règne encore sur la question de savoir quels sont les points ou les îles d'Amérique qu'ils visitèrent les premiers. Pour ce qui concerne Terre-Neuve en particulier, rien n'est moins positif que la découverte qu'en firent, dit-on, ces hardis aventuriers. Nous savons que vers l'an 1001, des Norwégiens établis au Groënland abordèrent à une grande terre qu'ils nommèrent *Vinland*, et remontèrent une rivière dont les bords leur parurent fertiles. A leur retour, ils racontèrent à leurs compagnons que dans cette heureuse contrée on trouvait du raisin en abondance et qu'on y faisait du vin; ils ajoutèrent que dans le jour le plus court le soleil restait huit heures sur l'horizon, ce qui fait supposer que le jour le plus long, sans compter le crépuscule, devait y être de seize heures. Mais l'opinion qui attribue tout cela à Terre-Neuve peut être aussi facilement combattue que soutenue. Sans doute la latitude déduite de l'observation de la longueur du jour, en supposant qu'elle soit correcte, indiquerait quelqu'une des rivières de la côte orientale de Terre-Neuve; mais elle pourraît s'appliquer tout aussi bien à la côte du Labrador. En second lieu, si Terre-Neuve peut produire du raisin, ce qui ne semble pas encore bien prouvé, plusieurs parties du Canada, voisines du Saint-Laurent, en produisent aussi et d'assez bonne qualité. Si l'on dit qu'il ne s'agit pas ici de *raisin*, et que le mot *vigne* était employé par les nations qui ne connaissaient pas bien ce fruit, pour désigner différentes groseilles, nous répondrons que précisément on trouve plusieurs espèces de baies d'une saveur agréable au Canada, au Labrador, et même à la baie d'Hudson, tout comme à Terre-Neuve. Enfin les ruines et les anciennes meules trouvées dans cette île par les Anglais ne prouvent pas le moins du monde que les Scandinaves y aient séjourné; une observation significative dément cette opinion : les peuples septentrionaux construisent leurs demeures en bois, même en Islande et au Groënland, pays qui en sont absolument dépourvus; et les ruines en question sont en belle et bonne pierre, quoique Terre-Neuve abonde en bois. Ces vestiges seraient plutôt les dernières traces du fort que le prince Zichmni, compagnon de voyage de Nicolo Zéno, fit bâtir sur une belle rivière dans une grande île. Terre-Neuve ne serait alors que l'*Estotiland* des frères Zéni. Encore pourrait-on, à la rigueur, attribuer à ces débris une origine bien plus moderne et bien plus prosaïque, car il s'agirait tout simplement, dans cette hypothèse, de moulins à scie jadis construits non loin du port de Grâce, par ordre d'un riche Anglais.

Il nous paraît, du reste, assez peu important que Terre-Neuve soit la Vinland des Norwégiens ou l'Estotiland de Zéno, car ces premiers explorateurs, s'ils ont visité l'île qui nous occupe, n'y ont point fondé de colonie. On ne connaît pas assez les Indiens rouges qui habitent l'intérieur de l'île, pour affirmer, comme l'ont fait quelques écrivains, qu'ils diffèrent essentiellement des Indiens du continent voisin, et qu'ils paraissent appartenir à la race scandinave.

Le même mystère ne dérobe pas à l'histoire la date de la véritable découverte de Terre-Neuve dans une période plus rapprochée de nous. Ce fut le Vénitien Cabot qui, naviguant pour le compte et sous le pavillon de la Grande-Bretagne, aborda le premier à cette île, en 1496 ou 1497;

ici encore, on hésite à écrire un chiffre positif, car on ne sait pas si Cabot fit sa découverte dans un premier voyage, antérieur à l'obtention de ses lettres patentes. C'est à ce marin célèbre que *Bonavista* doit son nom; il pénétra dans la baie qui porte la même dénomination : il y vit des hommes couverts de peaux, et armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances. Parmi les différentes espèces de poissons qu'il y pêcha, la meilleure et la plus abondante était celle que les naturels désignaient sous le nom de *baccalhaos*, nom qu'on donna ensuite au pays, et que porte encore aujourd'hui une petite île. C'est ce poisson que les Français appellent *morue*, les Hollandais et les Allemands *cabeliau*, et les Anglais *codfish*.

Un passage de la chronique de Fabien, dans Hackluyt, nous apprend que Cabot emmena en Angleterre trois Indiens de Terre-Neuve. Le portrait de ces malheureux, arrachés à leur patrie, est assez curieux : « Ces sauvages, dit le vieil écrivain, étaient couverts de peaux d'animaux, mangeaient la chair crue, parlaient une langue que personne ne pouvait comprendre, et, dans toute leur conduite, ressemblaient à des bêtes brutes. » Si ces hommes avaient été des descendants des aventuriers norwégiens, n'auraient-ils pas conservé dans leur langage quelques traces de l'idiome de leurs pères?

L'observation du vieil historien est pleinement confirmée par ce que dit M. Buchan, au sujet du langage des Indiens, dont les gens de son équipage, qui savaient le norwégien, ne comprirent pas un mot.

En 1501, Gaspar de Corte Real, avant de découvrir le Labrador, reconnut Terre-Neuve, baptisa la baie de la Conception, et fit le tour de l'île dans la partie méridionale. Dès cette époque, les pêcheurs normands et bretons fréquentaient les côtes de Terre-Neuve, et trouvaient dans ces pénibles voyages assez de profits pour que d'autres, en grand nombre, s'empressassent de suivre leur exemple. Nous voyons Bergeron, en 1504, Jean Denis de Honfleur, en 1506, et Thomas Hubert ou Aubert, de Dieppe, visiter cette île aux rivages si poissonneux. C'est seulement en 1525 que Verazani, autre navigateur au service de François Ier, lui imposa le nom de *Terre-Nouvelle* ou *Neuve*, et en prit possession pour la France. Quelques années plus tard, Jacques Cartier, le premier explorateur du Canada, vint, par ordre du même souverain, et avec deux navires, examiner les rades et le littoral de ce pays.

Jusque-là, aucun essai de colonisation n'y avait été tenté. Enfin, en 1549, un négociant de Londres, nommé Hoare, alla, avec un certain nombre de ses compatriotes, y fonder un établissement. D'abord accablés de calamités de toute sorte, les Anglais finirent par voir prospérer leur petite colonie, et persévérèrent dans leurs efforts. Trente-quatre ans après cette tentative, en 1583, sir Humphrey Gilbert jeta l'ancre dans le port Saint-Jean, prit, au nom de la reine d'Angleterre, possession du port et de deux cents lieues de pays dans tous les sens, chassa les Portugais qui s'étaient établis sur les côtes, puis décréta, en guise de lois, des ordonnances qui portaient : 1° que l'exercice de la religion aurait lieu publiquement et suivant le rite de l'église d'Angleterre ; 2° que quiconque attenterait aux droits ou possessions de la reine serait puni comme coupable du crime de haute trahison ; 3° que tout individu qui tiendrait des discours injurieux à l'honneur de la reine aurait *les oreilles coupées*, et perdrait ses biens ainsi que ses vaisseaux. Telle fut la première législation de Terre-Neuve. On voit que les délégués du gouvernement britannique traitaient fort cavalièrement la colonie naissante. Sir Gilbert fit aussi quelques concessions de terrain; mais ce qui le préoccupait le plus, c'était la découverte de métaux précieux, car il est à remarquer qu'il recommanda à l'officier qui l'accompa-

gnait la plus grande attention sur ce point.

Déjà à cette époque, la France envoyait plus de cent vaisseaux pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; en 1634, cette branche de produits avait augmenté ses richesses et ses forces maritimes à un tel point, qu'elle était devenue redoutable à toute l'Europe. « C'est à ces expéditions lointaines, dit un Anglais, que la France doit le développement de ses forces navales. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur l'état de sa marine avant qu'elle envoyât des bâtiments à Terre-Neuve. Elle n'en avait alors qu'en petit nombre, de tonnage et de forces médiocres; mais depuis, elle a combattu les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande; elle a armé de grands corsaires qui ont infesté nos côtes et ruiné nos négociants. » A la fin du dix-septième siècle, notre pays employait à ce commerce près de cinq cents navires, dont un grand nombre étaient d'un fort tonnage, et portaient de seize à quarante canons; ces bâtiments employaient près de seize mille hommes !

Le successeur d'Élisabeth accorda une charte et des priviléges étendus à une compagnie de négociants de Londres et de Bristol, qui, en 1610, fonda une colonie à la baie de la Conception. Mais les concessions de terrain octroyées à cette société passèrent, cinq ans après, entre les mains du docteur Vaughan et de sir George Calvert; ce dernier fit, à Ferryland, un établissement qui ne tarda pas à prospérer, et, après avoir été créé lord Baltimore, il y fit construire un fort où il résida plusieurs années. En 1654, David Kerk obtint aussi des concessions de terrain. Peu à peu le nombre des établissements coloniaux augmenta sur la côte orientale, et les Français s'installèrent dans la baie de Plaisance, au sud de l'île.

Dès cette époque, on voit se manifester l'opposition des armateurs anglais aux mesures propres à améliorer l'état de la colonie; ainsi, en 1667, les colons réclamèrent la nomination d'un gouverneur, mais les négociants combattirent énergiquement cette demande. Bien plus : la pétition ayant été présentée de nouveau, en 1674, les armateurs firent tant que, subjuguée par leurs intrigues, la commission nommée pour examiner les réclamations des habitants de Terre-Neuve conclut à l'abandon de toutes les plantations et de toutes les fermes de l'île, et même à l'expulsion violente des colons. C'était ouvrir la porte aux persécutions, et les armateurs usèrent largement de la préférence qu'on leur accordait. Les colons subirent toute espèce d'avanies, et ce ne fut qu'en 1697 qu'un autre rapport de la même commission adoucit les termes du précédent; toutefois, comme on ne voulait pas refuser toute satisfaction aux négociants, on limita le nombre des colons à mille. En 1698, sous le règne de Guillaume et Marie, le gouvernement décréta un règlement qui ne fit qu'ajouter aux absurdes cruautés autorisées par les décrets antérieurs. Enfin, le coupable égoïsme des ennemis de la colonisation commença à être apprécié comme il devait l'être; un M. Harkins fut chargé, en 1701, d'aller examiner la situation des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, et la peinture qu'il fit du désordre déplorable qui régnait à Terre-Neuve, ses révélations sur l'état de l'agriculture et sur la condition malheureuse des colons sédentaires, donnèrent la mesure des fautes qu'une politique aussi inepte que barbare avait commises à l'égard de cette île si importante.

La guerre qui, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, éclata entre ce pays et la France (1702), livra Terre-Neuve aux incursions des Français établis au Canada, au cap Breton et à la baie de Plaisance, sur la côte même de l'île. Il est vrai que, de temps à autre, les Anglais prenaient leur revanche sur nos stations de pêche. Une escadre, commandée par le capitaine Leake, détruisit nos établissements de Terre-Neuve, prit l'île Saint-Pierre, rasa un

petit fort armé de six canons, et s'empara de vingt-neuf bâtiments, dont deux furent impitoyablement brûlés. Mais, en 1708, Saint-Ovide, qui commandait à Plaisance, prit et détruisit à son tour la ville de Saint-Jean; alors la France resta seule maîtresse de Terre-Neuve.

Le traité d'Utrecht, qui mit fin momentanément aux hostilités, rendit cette île aux Anglais; la France s'était seulement réservé le droit de pêcher sur les bancs et de sécher le poisson à terre, dans la partie du pays qui s'étend du cap de Bonne-Vue à la pointe septentrionale de l'île, et au delà en descendant le long de la côte occidentale, jusqu'à la pointe Riche. Il était, du reste, formellement stipulé que les Français ne pourraient à l'avenir fortifier aucun point de l'île, ni même y bâtir la plus petite habitation, excepté les cabanes et les appareils nécessaires à la préparation du poisson.

Cependant la colonie, redevenue anglaise, ne prospéra pas sous ses anciens maîtres plus qu'elle ne l'avait fait avant la guerre. Il fallut que la chambre des communes prît l'initiative d'une résolution décisive. Elle adressa aux conseillers de la reine Anne de sérieuses remontrances sur la situation de cette possession importante; et enfin, après mille réclamations aussi souvent reproduites que repoussées, le capitaine Henri Osborn fut nommé gouverneur de Terre-Neuve, et investi des pouvoirs nécessaires pour établir des justices de paix et organiser une administration à peu près régulière. Alors on vit se ranimer l'opposition des commerçants et des *amiraux de pêche*, car c'était là le grotesque sobriquet qu'on avait donné aux chefs de pêcheurs qui étaient arrivés les premiers sur ces côtes. Ces adversaires de tout progrès et de toute culture entravèrent, par toute espèce de moyens, l'administration du gouverneur. Pour couper court à ces abus, on investit le capitaine Drake d'un pouvoir discrétionnaire, et l'on autorisa les tribunaux de l'île à juger, à condamner et à faire exécuter tous les criminels qui paraîtraient devant eux.

Jusque-là, la France avait pu se consoler de la perte de Terre-Neuve par les bénéfices de la pêche; mais en 1745, elle vit cette source de profits se tarir de nouveau : elle fut dépossédée du seul coin de l'île où le traité d'Utrecht lui eût permis de poser le pied, et bientôt le cap Breton échappa aussi de ses mains.

La guerre de l'indépendance américaine fit naître de graves discussions relativement au droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Jusqu'alors les habitants de la Nouvelle-Angleterre avaient largement usé de ce droit, et comme on leur en contestait désormais l'exercice, ils refusèrent de fournir la colonie et les pêcheries des articles d'approvisionnements qu'ils étaient dans l'habitude de leur vendre; cette rupture causa un grand préjudice aux gens de Terre-Neuve qui ne surent comment se procurer les objets que leurs voisins leur apportaient ordinairement. Un état de choses qui permettait aux uns et aux autres de se nuire d'une manière si fâcheuse, ne pouvait subsister plus longtemps; aussi les négociateurs du traité de Paris en firent-ils l'objet d'une clause spéciale : cet article portait que les habitants des États-Unis auraient la liberté de pêcher toute espèce de poisson sur tel point de la côte de Terre-Neuve qu'il leur conviendrait, mais qu'ils n'auraient pas le droit de préparer et de sécher le poisson sur l'île. Cette question de l'approvisionnement par les États-Unis a été souvent, depuis, remise en discussion, et a enfin été résolue par un acte du parlement de 1822, qui a formellement autorisé ce mode d'approvisionnement, mais sous certaines conditions et dans de certaines limites.

Le honteux traité de Saint-Germain qui abandonna définitivement à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et tant d'autres colonies importantes, restitua à la France la pêche de Terre-Neuve et étendit sa servitude jusque dans le golfe de Saint-Laurent, à

trois lieues des côtes anglaises. Saint-Pierre et Miquelon nous furent aussi abandonnées pour servir d'asile aux pêcheurs, mais à condition que nous ne fortifierions pas ces îles et que nous n'y entretiendrions pas plus de 50 hommes pour faire la police et maintenir l'ordre.

Les hostilités se renouvelèrent en 1779, et les annexes fançaises de Terre-Neuve tombèrent facilement aux mains d'un ennemi acharné; dix-neuf cent trente-deux de nos compatriotes, habitants de ces îlots, furent arrachés de leurs paisibles demeures et de leurs pêcheries pour être renvoyés en France. Reprises par nous en 1783, par les Anglais en 1793, Saint-Pierre et Miquelon nous revinrent encore en 1801, pour retourner de nouveau, quelque temps après, sous la domination britannique. Enfin le traité de Paris, signé le 17 juin 1814, nous remit en possession du droit de pêche sur le grand banc et nous replaca sur le même pied qu'en 1792; mais la saison avancée et les événements qui suivirent le retour de l'île d'Elbe ne nous permirent pas de mettre à profit ce droit acheté par tant d'humiliations. Ce ne fut qu'après le rétablissement définitif de la paix, c'est-à-dire en 1816, que la France put envoyer un gouverneur à Saint-Pierre, et tirer avantage du privilége stipulé en sa faveur dans le traité de Paris.

Durant toute cette période, c'est-à-dire depuis 1789, l'administration de Terre-Neuve fut l'objet des plus vives réclamations de la part des habitants, et le parlement impérial y introduisit successivement des améliorations importantes (*). Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces discussions qui éclairèrent d'un jour odieux l'égoïsme et l'avarice des armateurs ainsi que la coupable condescendance du pouvoir. Nous nous bornerons à indiquer comme une des meilleures sources de renseignements sur ce sujet, l'ouvrage d'Amédée Anspach et celui du colonel Bouchette, tous deux déjà cités dans ce travail.

Aujourd'hui le gouvernement de l'île se compose d'une chambre d'assemblée, d'un conseil législatif et d'un conseil exécutif. Quinze députés nommés par le peuple forment la chambre d'assemblée. On voit que la constitution politique de Terre-Neuve a été calquée sur celle du Canada et de la Nouvelle-Écosse. (Voyez la notice relative à ces pays dans *l'Univers pittoresque*.)

Depuis 1815, les priviléges stipulés dans les derniers traités ont été largement mis à profit par les Français et les Américains des États-Unis; l'accroissement de l'activité de ces deux peuples dans une branche de commerce si lucrative n'a pas discontinué pendant ces dernières années.

La pêche de la morue est pour la France d'une utilité toute particulière, car, n'ayant pas assez de colonies pour trouver dans une marine marchande nombreuse une pépinière de bons matelots, il nous est très-précieux d'avoir un moyen tout naturel d'y suppléer. Les voyages à Terre-Neuve sont une excellente école pour nos marins, à cause des difficultés et des dangers de la navigation dans ces parages; et si l'on réfléchit que dix mille de nos compatriotes sont annuellement employés à ce rude mais utile métier, on restera persuadé que la perte de cette ressource serait pour nous irréparable. Terre-Neuve remplace donc, sous ce point de vue, les colonies, les encouragements à la marine marchande dont nos chambres sont si avares, et la pêche de la baleine qui est aussi d'un grand avantage sous ce rapport, et qui est encore chez nous d'une si médiocre importance.

Il est à remarquer que l'Angleterre, qui en matière de commerce et de navigation, ainsi que pour la pêche de la baleine et du phoque, s'est toujours montrée supérieure à la France, lui

(*) Voyez dans les débats du parlement anglais les bills de 1789, 1791, 1792 et 1824. Le dernier a divisé l'île en trois districts, et dans chacun d'eux on établit tous les ans une cour de justice. On devine que cette mesure est encore bien insuffisante.

a, au contraire, toujours été inférieure pour la pêche de la morue. Vers l'année 1517, alors qu'une cinquantaine de vaisseaux, presque tous français, fréquentaient les bancs de Terre-Neuve, un seul navire anglais y était employé à la pêche. Plus tard, en 1578, tandis que la France y entretenait jusqu'à 150 bâtiments, nos voisins y en envoyaient un nombre infiniment moindre. L'Espagne et le Portugal lui-même déployaient plus d'activité dans ce commerce. A cette époque, la première de ces puissances comptait 100 vaisseaux à Terre-Neuve, et la seconde 50 (*). Cependant les Anglais prirent peu à peu le goût de ces expéditions; en 1615, ils y consacrèrent 250 navires jaugeant en totalité 1500 tonneaux; mais la même année, sur 400 qu'y employaient le Portugal, la Biscaye et la France, les trois quarts au moins nous appartenaient. Depuis, la proportion a été aussi forte, et nous avons toujours conservé notre supériorité. « Les Français, dit un écrivain anglais, par leur frugalité, par le prix du sel qu'ils avaient à meilleur marché que nous, et par l'avantage qu'ils ont de posséder les endroits les plus commodes pour pêcher, nous ont complétement battus dans ce commerce. La partie du sud-ouest où ils s'établissent, comme ils le font aussi dans le voisinage du cap de Raye, est la meilleure, et ils sont rarement gênés par les glaces, tandis que les pêcheries peu nombreuses des Anglais étant plus au nord-est, sont souvent obstruées de glaçons, même au commencement du mois de mai. Les bâtiments ne peuvent ainsi entrer dans les ports, et le poisson ne se prend que quand les montagnes flottantes se sont éloignées des côtes. » Aujourd'hui, la pêche anglaise à Terre-Neuve est presque nulle, et l'on peut dire que la pêche sur le grand banc, et sur les côtes de l'île et du golfe Saint-Laurent, n'est plus exploitée que par les Français et les Américains.

(*) Hackluyt et Herrara; Mac-Grégor, *Lex mercatoria.*

Néanmoins, le commerce de Terre-Neuve, suivant M. Montgomery Martin, rend encore à la Grande-Bretagne deux millions sterling ou 50,000,000 fr. par an (*). Cette colonie, si longtemps négligée par nos voisins, leur est donc extrêmement utile, indépendamment de son importance au point de vue maritime et politique.

Détails sur la pêche de la morue. La morue habite les mers du Nord. Elle ne se rapproche des rivages que pendant la période du frai. Cette époque est variable : d'ordinaire c'est vers le mois de février que les morues arrivent dans les parages de la Norwége, du Danemark, de l'Écosse, de l'Angleterre et de la Hollande. Elles s'avancent ensuite vers le sud, mais, dans cette marche, leurs innombrables légions diminuent sensiblement, de sorte qu'elles sont assez rares au delà du détroit de Gibraltar. Elles ne pénètrent jamais dans la Méditerranée.

Les points sur lesquels les morues se rassemblent en plus grande abondance sont le banc et les côtes de Terre-Neuve, le golfe de Saint-Laurent et les côtes méridionales de l'Islande; mais comme ces divers parages sont situés sous un climat plus froid que les rives occidentales de l'Europe, les morues n'y arrivent guère avant la fin d'avril.

Les Français peuvent se livrer à la pêche de la morue sur les côtes de Terre-Neuve, depuis le cap Saint-Jean jusqu'au cap de Raye, en passant par le nord, sur le littoral des îles Saint-Pierre et Miquelon, sur le Grand-Banc, dans les parages de l'Islande et sur le Dogger's Bank (**). Nous ne nous occuperons ici, comme on le

(*) Voir pour les détails les tableaux statistiques de l'auteur dans son histoire des colonies britanniques.

(**) Banc de sable très-étendu dans la mer du Nord entre la Hollande et l'Angleterre. Ces parages sont célèbres par la victoire éclatante qu'y remportèrent les Hollandais sur les Anglais pendant la guerre d'Amérique.

pense bien, que de la pêche française dans les mers de Terre-Neuve et des îles adjacentes.

« On peut, dit M. Eugène Ney, dans un très-curieux article publié dans la *Revue des deux mondes* du 1er mars 1831, on peut considérer trois sortes de pêches :

« Celle dite sédentaire, que font les colons établis sur les côtes, et dont le produit est échangé contre des marchandises d'Europe, ou acheté par des navires qui n'ont pu compléter leur chargement pour leur propre pêche;

« Celle sur le grand banc, faite par les bâtiments venus de France, qu'on nomme banquiers, et dont le poisson, salé immédiatement après avoir été pris, est connu sous le nom de morue verte;

« Celle enfin qui se fait par des chaloupes et des pirogues, en pleine mer et sur les côtes, et dont le poisson est préparé et séché dans les havres où les navires d'Europe viennent mouiller.

« Les plus grandes morues sont celles prises sur le grand banc. J'en ai vu de cinq pieds de long, mais leur grandeur ordinaire est de deux et trois pieds. La mer ne produit pas de poisson plus vorace, et dont la bouche soit plus grande, proportionnellement à sa taille. On trouve souvent dans son ventre de gros coquillages, des morceaux de faïence, du fer, du verre, etc... Son estomac, certainement, ne digère pas ces dures substances; mais, par un certain pouvoir de se retourner comme une poche, il peut en rejeter ce qui s'y trouve. La fécondité de ce poisson est remarquable : un naturaliste célèbre, qui a eu la patience de compter les œufs d'une seule morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Le phosphore semble un élément essentiel de sa composition, car la lumière que donne une tête de morue dans l'obscurité est très-considérable. »

La pêche de la morue était réglée par le titre 6 du livre 6 de l'ordonnance de 1681. Cette ordonnance permettait au navire qui arrivait le premier sur les côtes de Terre-Neuve, de choisir le havre qui lui conviendrait pour former ses établissements de pêche. Cette disposition était évidemment absurde; elle donna lieu à des luttes et à des querelles déplorables entre les marins, qui tous prétendaient être arrivés les premiers. On voulut remédier à ce grave inconvénient dans l'arrêt du conseil du 8 mars 1684 et dans l'ordonnance du 8 mars 1702 : mais on n'y réussit pas, les mesures auxquelles on s'était arrêté étant insuffisantes. Un nouveau règlement, fait par arrêté du 15 pluviôse an XI, statua sur la matière ; mais les ordonnances des 13 février 1815 et 21 novembre 1821 y dérogèrent en plusieurs points essentiels. Il résulte de ces dernières ordonnances, que les havres et grèves occupés sur la côte de Terre-Neuve par les vaisseaux et les établissements de chaque armateur seront répartis tous les cinq ans par la voie du sort; que les bâtiments ne peuvent pas partir pour la pêche de la côte ouest avant le 1er mars, et pour celle de la côte est avant le 20 avril ; enfin, que le capitaine le plus âgé exerce de droit les fonctions de juge de paix, de prud'homme arbitre et de surveillant.

Les bâtiments destinés à la pêche du grand banc partent de France du 1er au 30 avril. Cependant, il est bon de partir plus tôt pour arriver vers le milieu de ce mois, car c'est alors jusqu'au 15 juin que la pêche est le plus abondante; passé cette époque, le capelan (*), allant dé-

(*) Le capelan est un petit poisson de la longueur et de la grosseur de la sardine, mais moins plat et moins large. La morue en est extrêmement friande. C'est le meilleur de tous les poissons qu'on pêche à Terre-Neuve. Il est nacré et très-brillant. On le rencontre nageant par bandes de huit et dix pieds d'épaisseur. En temps de calme, ils s'empressent à l'envi de venir à la surface de l'eau, et on les devine de loin au frémissement de la mer. Quand on les croise en canot, on les voit à l'entour pressés les uns contre les autres et avec les avirons on les jette au loin hors de l'eau. « Ils sont si aisés à prendre, dit un voyageur français, que

poser ses œufs sur les différentes côtes de Terre-Neuve, y attire la morue, qui, en le poursuivant, abandonne le grand banc jusqu'au commencement de septembre; il l'y ramène ensuite quand il quitte le littoral pour gagner le large. La pêche redevient alors sur le grand banc presque aussi abondante pendant les mois de septembre et d'octobre qu'elle l'avait été en mai et en juin.

Le lieutenant anglais Édouard Chappell, dans son *voyage à Terre-Neuve et au Labrador*, a donné des détails circonstanciés sur la pêche et la préparation de la morue. Mais M. Eugène Ney, dans l'article que nous avons cité plus haut, a traité le même sujet avec plus de précision et de clarté; c'est ce qui nous détermine à donner la préférence à sa description.

« Les bateaux dont on se sert pour la pêche de la morue sont de différentes grandeurs. Les uns ne contiennent que deux hommes, d'autres trois et quatre, et dans les pêcheries anglaises, lorsque le poisson est abondant, il y a souvent, en outre, des enfants et des femmes. Les pêcheurs tiennent à bâbord et à tribord deux lignes terminées chacune par deux hameçons, de sorte que, étant quatre, il y a seize hameçons employés. L'appât ou boîte varie avec la saison. On emploie ordinairement le hareng, le maquereau, le lançon, le capelan, l'encornet, la jeune morue, et, à défaut de ces poissons, la chair de l'oiseau de mer. Les embarcations partent ordinairement avant le jour, et vont à quelques milles sur une basse ou un banc peu profond, et y mouillent leur grappin. Chaque ligne étant bien attachée dans l'intérieur, et les hameçons étant prêts, le pêcheur se place à égale distance de ses deux lignes, qu'il remue de temps en temps. Dès qu'il croit observer la moindre tension dans sa ligne, il la hale aussi promptement que possible, jette le poisson dans le bateau, et lui ôte l'hameçon de la bouche. Si la morue est grande, il l'accroche avec une gaffe dès qu'elle atteint la surface de l'eau, ou avec un gros bâton, pour empêcher, ce qui arrive très-souvent, que par l'excessive vivacité de ses mouvements et la grandeur de sa bouche, elle ne parvienne à s'échapper.

« Quand le chargement est complet, les pêcheurs le portent à terre pour le préparer; mais, s'il n'y a pas assez de poisson, et qu'ils soient trop loin de terre, ils passent la nuit en mer, dans leurs mauvaises embarcations non pontées, mouillés, exposés au froid et aux vagues, ayant pour tous vivres un peu de biscuit et quelques verres d'eau-de-vie.

« L'endroit où se prépare la morue s'appelle échafaud. C'est une plateforme couverte, ou un grand hangar élevé sur le rivage, dont un côté, se projetant sur la mer, est fortement étayé, et défendu par de gros arbres qui le garantissent du choc des bateaux et des bâtiments. On y monte du côté de la mer au moyen d'arbres placés horizontalement, de distance en distance, en guise de marches. Sur le devant de la plate-forme est une table; d'un côté est placé le décolleur, qui prend le poisson, lui coupe le cou jusqu'à la nuque avec un couteau, et le pousse après à l'étêteur, qui est à sa droite. Celui-ci le prend de sa main gauche, et avec l'autre sort le foie qu'il jette dans un tonneau sous la table, ainsi que les entrailles, qui tombent dans la mer par un trou du plancher. Il place ensuite le cou du poisson sur le bord de la table ronde et coupante, placée devant lui, appuie dessus avec la main gauche, et, donnant au corps avec la droite un coup violent, il le pousse au trancheur en face, et la tête séparée du corps tombe dans la mer. Le trancheur prend alors les poissons de la main gauche, et, commençant depuis la nuque, en ayant soin de tourner le couteau en dedans pour suivre toujours la grande

j'ai vu des chiens s'avancer dans la mer et en rapporter plusieurs dans leur gueule. » Le même écrivain raconte qu'il lui est arrivé de prendre d'un seul coup de filet assez de capelans pour en remplir un grand canot.

arête, il tranche jusqu'à l'extrémité de la queue. Relevant alors l'arête avec son couteau, il pousse le poisson, ainsi fendu, dans une brouette, et l'arête brisée tombe dans la mer, par une ouverture pratiquée près de lui dans le plancher.

« Quand la brouette est pleine, on l'amène de suite au saleur, et on en met une autre à la place. Toutes ces préparations se font avec la plus grande rapidité, quoique avec beaucoup de soin, parce que la valeur du poisson dépend surtout de ce qu'il n'y manque rien. Quelquefois on conserve les langues. Dans ce cas, on jette de côté le nombre de têtes dont on a besoin, et, pour ne pas retarder le travail de la table, d'autres personnes les ramassent.

« Le saleur est à l'autre bout de l'échafaud. Dès que la brouette est devant lui, il prend le poisson un à un, et, le plaçant par couches, il jette dessus une certaine quantité de sel proportionnée à la taille de la morue et au degré d'épaisseur de ses différentes parties. C'est du saleur que dépend la réussite de tout le voyage. S'il n'y a pas assez de sel sur le poisson, il ne se conserve pas; s'il y en a trop, la place où il y a excès devient noire et humide; s'il est exposé au soleil, il se grille; si on le retourne, il redevient humide et est sujet à se briser quand on le manie, tandis que, salé et séché comme il faut, il devient blanc, ferme et compacte. La quantité de sel à donner dépend beaucoup aussi de sa qualité. Aux environs des échafauds, la terre est couverte de têtes de morues dont se régalent les chiens, qui, dans ce pays, ne veulent manger que du poisson.

« Les foies de morue sont placés dans de grands cajots, assez ouverts pour faciliter, par la putréfaction, l'écoulement de l'huile, qui est recueillie avec grand soin. L'homme chargé d'y entrer jusqu'aux genoux pour y travailler s'appelle perroquet, et reçoit un verre d'eau-de-vie pour sa peine.

« Année commune, il n'y a pas d'établissement qui ne prenne au moins huit cent mille morues.

« Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel. Ce temps écoulé, il doit être lavé aussitôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau, ou dans des espèces de cages à jour dans la mer. On l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine, et on le met égoutter sur le plancher. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait une quantité susceptible d'être travaillée le lendemain: la morue peut rester ainsi deux jours, mais pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, et le sel n'y tenant plus, elle ne supporterait pas si bien les changements de temps.

« Le lendemain, on étend le poisson à l'air pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil; et le soir on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air, pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air, et un peu inclinés de manière à laisser écouler l'eau, s'il vient à pleuvoir pendant la nuit.

« Le cinquième soir, le poisson est regardé comme sauvé, et reste dans cet état pendant huit jours, et même quinze, si le temps est mauvais. On en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air et recouvert de paillassons retenus par de grosses pierres, pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On doit les étendre encore une fois avant de les emmagasiner, ou de les mettre à bord des bâtiments qui les emportent à la Guadeloupe, à la Martinique, en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, etc.

« Comme une seule goutte d'eau peut non-seulement gâter un poisson, mais encore communiquer l'infection à toute la pile et à toute la cargaison, on examine avec soin l'état du ciel, pendant

qu'il est à sécher, et à la moindre apparence de pluie il est immédiatement retourné. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre, qui rendent cette pêche très-difficile et fatigante. Les endroits pour sécher la morue s'appellent vignots et rames : ce sont des lits de branches de sapin, sur lesquels on place le poisson : les premiers diffèrent des seconds en ce qu'ils sont élevés de terre sur des piquets, pour laisser l'air circuler autour; il y a ensuite les galets, les graves, etc.

« Le gouvernement a voulu jusqu'à présent que chaque bâtiment de pêche eût un chirugien à bord, et les capitaines voulant les employer, leur font décoller les morues. »

La chair des morues n'est pas la seule partie de ce poisson dont on fasse usage : la langue fraîche et même salée est un morceau assez délicat; on mange aussi le foie, et quant à l'huile qu'on en retire de la manière que nous avons indiquée plus haut, elle est très-recherchée dans plusieurs arts. La vessie natatoire fournit une colle aussi bonne que celle d'esturgeon. Les œufs se conservent pour la table, et on les vend tout préparés sous le nom de *rogue*.

On appelle dans le commerce *morues blanches* celles qui ont été salées, mais séchées promptement, et sur lesquelles le sel a laissé une croûte blanchâtre; on nomme *morues noires* celles qui, par un desséchement plus lent, ont éprouvé un commencement de décomposition, qui se révèle par des taches brunes sur la surface de la peau. La *morue verte* est celle qui n'a été que salée, et la *merluche* est la morue séchée.

Nous avons dit que la pêche française avait pris depuis 1815 un accroissement notable. Pour donner une idée de cet accroissement, nous emprunterons quelques chiffres officiels à l'article *Morue* du *Dictionnaire du commerce et des marchandises* (*). Nous diviserons les quatorze années comprises entre 1823 et 1836, ainsi que les produits qui s'y rapportent, en trois périodes, dont nous allons présenter les moyennes :

PÉRIODES.	NAVIRES.			PRODUITS MOYENS DE LA PÊCHE.	
	NOMBRE.	TONNAGE.	ÉQUIPAGES.	MORUE VERTE.	MORUE SÈCHE.
1823 à 1827.....	319	34,447	6,413	7,419,598	13,300,115
1828 à 1832.....	362	43,167	7,823	11,074,660	15,722,418
1833 à 1836.....	421	51,366	10,545	16,296,691	15,880,008

La pêche de la morue n'est pas la seule ressource qu'offrent les parages de Terre-Neuve. On y fait aussi la chasse aux phoques qui, pendant l'hiver, viennent en troupes nombreuses prendre leurs ébats sur les champs de glaces ou *prairies*, formés le long des rivages de l'île. Autrefois on y prenait aussi la baleine; mais on a renoncé à cette pêche qui est beaucoup plus chanceuse, et dont les périls effrayaient des gens accoutumés à des travaux plus pacifiques.

Terre-Neuve, par son importance commerciale et politique, méritait sans doute une description plus détaillée que celle qu'on vient de lire; mais les bornes que nous nous sommes impo-

(*) Publié par le libraire Guillaumin.

sées nous ont obligé à une concision contre laquelle protestait notre désir de faire connaître à nos lecteurs une île si intéressante. Il nous reste encore quelques mots à dire sur les possessions françaises voisines de la colonie britannique.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON. Voici la description que Cassini donnait, en 1770, des îles Saint-Pierre et Miquelon :

« L'île Saint-Pierre est fort petite : elle a peut-être deux lieues dans sa plus grande longueur. L'île Miquelon est un peu plus grande, et peut avoir environ cinq lieues. Saint-Pierre est néanmoins le chef-lieu de la colonie ; la bonté de son port y attire un plus grand nombre de bâtiments et y a fixé la résidence de son gouverneur : cette seule raison peut avoir décidé son choix, car l'île Miquelon, suivant ce que l'on m'a dit, serait beaucoup plus agréable à habiter. On y vante les agréments d'une plaine, espèce de prairie ou de pelouse d'une lieue de longueur, où l'on peut jouir du plaisir de la promenade. On n'a pas à beaucoup près le même avantage à Saint-Pierre, qui n'est qu'un amas de montagnes, ou plutôt de rochers escarpés, couverts en quelques endroits d'une mousse aride et d'autres mauvaises herbes, tristes fruits de la stérilité d'un sol pierreux. Je me suis quelquefois enfoncé dans l'île Saint-Pierre pour y prendre connaissance du local et en examiner les productions; je n'y ai trouvé que montagnes qu'on ne peut escalader sans danger ; les petits vallons qui les séparent ne sont pas plus faciles à parcourir : les uns remplis d'eau forment plusieurs lacs; les autres sont embarrassés de méchants petits sapins et de quelques bouleaux, les seuls arbres, à ce qu'il m'a paru, qui croissent dans ce pays ; et même, dans toute la partie de l'île que j'ai parcourue, je n'ai pas trouvé un seul arbre qui eût douze pieds de hauteur. L'île Miquelon est un peu mieux fournie en bois.

« On peut juger par ce détail du peu de ressources que l'on trouve pour la vie dans ces pays où l'on ne peut semer aucun grain, où l'on est obligé de tirer de France les moindres provisions. Les habitants ont établi leurs habitations dans une petite plaine, le long du rivage. Ils ont de petits jardins où ils cultivent avec peine quelques laitues, qui ne parviennent jamais à une parfaite maturité, mais qu'ils mangent avec délice lorsqu'elles sont encore toutes vertes. »

Depuis l'époque du voyage de l'illustre savant, la situation de ces îles s'est améliorée. Le progrès se fait surtout apercevoir dans la petite Miquelon, où l'on comptait, en 1831, huit établissements agricoles, vingt-huit chevaux, trois cent quatre-vingts bœufs ou vaches, quatre cents moutons ou chèvres. La population de la ville était de huit cents individus sédentaires et de deux cent vingt-cinq marins, en tout mille vingt-cinq.

L'île de Saint-Pierre est située par 58°35 de longitude ouest, et 46°46′ 30″ de latitude. Pendant cinq mois de l'année, on y est enveloppé de brumes épaisses, qui laissent rarement voir le soleil, et, pendant cinq mois, la neige couvre presque toujours la terre : septembre et octobre, quelquefois novembre, sont très-clairs. Dans les beaux jours, on voit parfaitement les côtes de Terre-Neuve, qui sont à huit lieues de distance, et la montagne du *Chapeau rouge*, qui en est à seize. Pour toute défense, la ville a cinq gendarmes, et trente hommes embarqués sur le Stationnaire; en outre, il y a une petite pointe de terre, nommée *Pointe aux canons*, entourée de fagots et de gazon, d'où percent trois pièces d'artillerie, servant à rendre les saluts aux bâtiments étrangers qui entrent; les Anglais, dans leurs traités, nous défendaient d'en avoir un plus grand nombre. Les maisons, bâties toutes en bois, sont pour la plupart faites à Brest. Celle du gouverneur est la plus belle; elle a un étage et des mansardes ; on y arrive par un tapis de gazon, entouré d'une palissade à hauteur d'appui, et traversé par une allée qui conduit au perron : quatre pierriers en défendent l'entrée. Les armes de

France sont peintes sur la porte, et entourées de tonneaux, d'ancres, etc., ce qui lui donne assez l'apparence d'une enseigne de bureau de tabac. Il y a une église et un hôpital, où les malades sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph; quelques boutiques, trois billards et un café, où se tiennent ordinairement les officiers de marine.

C'est un triste séjour pendant l'hiver. Toutes communications sont interceptées, non-seulement avec l'Europe, l'Amérique et Terre-Neuve, mais encore avec Miquelon et Langlade (petite Miquelon). La chasse est la seule distraction qu'on puisse se procurer alors; mais vers la fin d'avril arrivent les bâtiments de pêche. Les Basques sont généralement les premiers arrivés; la division de guerre y vient vers la moitié de mai, commandée par une corvette. On y envoyait anciennement une frégate, mais on y a renoncé, les petits bâtiments étant plus commodes dans ces parages. Le commandant de la division est aussi inspecteur des îles, et il expédie ses bâtiments sur différents points de Terre-Neuve, pour protéger nos pêcheurs contre les Anglais, s'il y avait lieu; il s'y transporte aussi, et retourne en France vers la fin d'octobre, laissant une goëlette qui ne peut en partir qu'après les derniers bâtiments de pêche, vers la fin de novembre.

Depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre, Saint-Pierre est très-vivant: un grand nombre de bâtiments nommés *banquiers*, parce qu'ils font la pêche sur le Grand-Banc, viennent y sécher leurs morues. Ceux de guerre, soit français, soit anglais, y viennent plusieurs fois, et le gouverneur a toujours à sa table des officiers qui lui font oublier l'ennui de l'hiver. Les bâtiments de la station de la Havane quittent cette ville pendant l'hivernage et remontent jusqu'à Saint-Pierre, où les morues et l'oseille rétablissent en peu de temps les équipages, qui y arrivent presque toujours malades. Cette colonie a sur toutes les autres, telles que le Sénégal, la Guyane et les Antilles, l'avantage d'être parfaitement saine.

Quant à la société de la ville, elle se compose de quelques négociants et de quelques employés du gouvernement (*).

Miquelon est la plus grande des trois îles, et aussi la plus froide en hiver. Son bourg se compose d'une cinquantaine de maisons alignées sur le rivage, toutes en bois, comme celles de Saint-Pierre.

Pendant la mauvaise saison, on y est exposé à la *poudrerie*, espèce de météore peu connu en d'autres climats. « C'est, dit le voyageur que nous venons de nommer, une neige d'une extrême subtilité, qui s'insinue dans les lieux dont la clôture est la plus exacte; elle s'y introduit par les moindres interstices que laisse le mastic dont les vitrages sont enduits; elle est emportée horizontalement par l'impétuosité du vent, qui en accumule quelquefois des monceaux auprès des murailles et des éminences, et comme elle ne permet ni de distinguer dans les rues les objets les plus voisins, ni même d'ouvrir les yeux, qui en seraient blessés, on peut à peine s'y conduire, et on perd même la respiration. Plusieurs personnes surprises par ces tempêtes se sont égarées, et ont été trouvées plus tard ensevelies sous la neige. Le meilleur parti, lorsqu'on est surpris par la poudrerie, est celui employé par les Indiens: ils s'asseyent et se laissent couvrir de neige, qu'ils secouent de temps en temps par le haut. De cette manière l'on a beaucoup moins froid que si l'on restait exposé au vent; et quand la tourmente a cessé, on sort de sa retraite. »

L'insuffisance de documents sur ces îles (**), dont la possession est si pré-

(*) Ces détails sont extraits de l'article de M. Ney, déjà cité.

(**) L'ouvrage officiel sur nos colonies, rédigé par ordre du ministre de la marine, n'est pas encore entièrement publié. Il manque précisément la partie relative à Saint-Pierre et à Miquelon. Il y a lieu de s'éton-

cieuse à la France, nous oblige encore à mettre à contribution l'article dont nous venons d'extraire ce qui précède. Aussi bien, nous ne saurions mieux faire, car cet opuscule est aussi intéressant qu'exact :

« A deux lieues de Saint-Pierre est Langlade, ou la petite Miquelon ; il s'y trouve plusieurs sites pittoresques, entre autres la Belle Rivière, remplie de saumons, et sur les bords de laquelle le nouveau gouverneur a fait bâtir une ferme. La végétation de cette île est surprenante : on y élève maintenant beaucoup de bestiaux, et des agriculteurs venus de France savent tirer parti de cette terre, qu'on avait regardée longtemps comme incapable d'être cultivée.

« Les cartes marquent encore Langlade comme séparée de Miquelon par un détroit où l'eau aurait trois ou quatre brasses de profondeur, mais c'est une erreur : elles ont été séparées, et ne le sont plus ; la preuve en est que j'ai passé de l'une à l'autre à pied sec sur de petites collines de quinze à vingt pieds au-dessus de la mer et couvertes de la plus belle verdure du monde. Un bâtiment anglais, qui allait de Québec en Irlande, se fiant à ses cartes, voulut passer dans ce détroit, s'y perdit, et la côte est encore jonchée de ses débris. »

ner que le gouvernement n'ait pas pensé plus tôt à une publication si utile.

ILES BERMUDES.

A deux cents lieues du cap Halteras, dans la Caroline, par 32° 20′ de latitude nord et 64° 50′ de longitude occidentale, les navigateurs rencontrent un archipel, dont l'approche est défendue par une chaîne menaçante de rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Bermudes ou Somer, terres lointaines presque ignorées en Europe, et que l'Angleterre ne conserve qu'à cause des ports vastes et sûrs qui découpent leurs côtes, et aussi de leur position dans le voisinage des États-Unis d'Amérique et des Antilles. Réunies au nombre de plus de cent cinquante (*), dans un espace assez étroit, ces îles, vues de la mer, semblent peu élevées relativement aux îles de la Méditerranée colombienne, dont l'aspect est si imposant et si grandiose; mais les irrégularités de leur surface plaisent au regard, à cause de l'éternelle verdure qui les couvre.

Bermude ou Mainland, Saint-George, Irlande, Somerset, Saint-David, Paget, Cooper et Nonsuch, sont les îles principales de ce groupe; les autres sont des rochers ou des îlots qui n'ont ni habitants ni dénomination spéciale. Elles sont si rapprochées les unes des autres, qu'on pourrait en quelque façon les décrire comme une seule et même terre. Les passes qui conduisent de l'une à l'autre donnent entrée dans des baies et des ports, dont quelques-uns pourraient contenir toute la marine militaire de la Grande-Bretagne. A voir du haut d'une montagne ces nombreux détroits qui, parfois, ne sont unis à l'Océan que par des canaux presque invisibles à une certaine distance, on dirait autant de lacs resplendissants qui communiquent entre eux par des artères sinueuses.

Toutes ces îles, dit le lieutenant Richard Nelson (*), se composent de roches calcaires formées de débris et d'accumulations de coquilles et de coraux. Elles offrent beaucoup d'analogie, sous le rapport géologique et topographique, avec les îles coralines de l'océan Pacifique décrites par Kotzebue. L'activité et les progrès du travail des madrépores sont ici presque aussi frappants que dans certains parages de l'Océanie; si bien qu'on peut prédire avec certitude qu'à une époque assez prochaine, le nombre des Bermudes sera considérablement augmenté par l'apparition de nouvelles îles, surgies du sein de l'Océan. Les écueils qui entourent l'archipel tout entier, surtout vers le nord, sont ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable dans ce groupe singulier. Ils forment à deux ou trois lieues de la terre une ceinture demi-circulaire cachée sous les eaux, et qui est peut-être le piége le plus dangereux que la nature ait placé sur la route des navigateurs. La mer est si limpide et si transparente dans ces parages, qu'on peut voir jusqu'à la base des récifs et explorer du regard les végétations innombrables qui tapissent le fond de l'abîme. On aperçoit avec une surprise mêlée d'admiration, des fragments de mosaïque naturelle, des forêts de coraux aux couleurs éclatantes, entremêlées d'herbes marines longues et luisantes, des éponges de toutes les

(*) Les Bermudiens prétendent que leurs îles égalent en nombre les jours de l'année. Plusieurs voyageurs, les encyclopédies anglaises, et Malte-Brun lui-même, disent qu'il en existe quatre cents. Ce chiffre est exagéré, à moins qu'on ne fasse les honneurs du nom d'*îles* à des rochers qui, à marée basse, n'ont, au-dessus des flots, qu'une superficie de quelques mètres carrés. Nous avons en conséquence adopté l'évaluation du lieutenant Nelson qui, dans son Esquisse géologique des Bermudes, fixe à un peu plus de cent cinquante le nombre de ces îles américaines.

(*) Géologie des Bermudes, t. V des *Transactions of the geological society*, 1838 2e série, première partie.

espèces et de toutes les grandeurs, des morceaux de safran pourpre, rouge ou vert, enfin, des quartiers de rochers affectant les formes les plus bizarres et couverts de beaux coquillages.

« Ce n'est pas une exagération, dit le capitaine Basil Hall dans ses *Mémoires et voyages*, d'affirmer que les couleurs de l'arc-en-ciel sont moins brillantes et moins variées que celles qui s'offrent à la vue, quand, par un beau soleil, vous regardez dans la mer ces régions enchantées. »

Le poëte anglais Thomas Moore, qui a donné, dans ses odes et épîtres, une charmante description des îles Bermudes, confirme la vérité de ces observations sur la transparence de la mer aux environs de cet archipel. « Lorsque nous entrâmes dans le port, ajoute-t-il, les rochers nous parurent tellement près de la surface des flots, qu'il semblait impossible de ne pas les effleurer. Cependant on n'a nul besoin de s'aider de la sonde; le pilote nègre, qui voit ces rocs de l'avant du vaisseau, dirige cette périlleuse navigation avec une habileté et une adresse qui font l'étonnement même des plus vieux marins. » Cette chaîne d'écueils formidables est, comme on peut bien le penser, la plus sûre défense des Bermudes. Il est impossible d'atterrir sans le secours d'un pilote expérimenté. Un bâtiment quelconque qui se hasarderait dans ce labyrinthe inextricable sans connaître les passes étroites qu'il faut suivre, périrait infailliblement. « On raconte aux Bermudes l'histoire d'un batelier, qui, vivant de ces désastres, aborda un jour un malheureux navire pris dans ces récifs de corail comme une mouche dans une toile d'araignée, et dit au capitaine: « Que me donnerez-vous pour vous tirer d'ici? — Oh! tout ce que vous voudrez; fixez vous-même la somme. — Cinq cents dollars (deux mille cinq cents francs). — C'est convenu. » Le pilote tint parole dans un sens, c'est-à-dire, qu'il tira le navire de ce dangereux écueil pour le conduire sur un autre bien plus redoutable. « Maintenant, dit-il à l'étranger, doublement trompé et fort embarrassé, vous voilà dans un endroit d'où jamais vaisseau n'a pu sortir; car il n'y a qu'un homme qui connaisse les passages, et cet homme, c'est moi. — Je suppose, répondit sèchement le capitaine, que, moyennant une seconde somme pareille à la première, vous ne refuserez pas de me tirer de ce récif comme de l'autre. Que dites-vous de cinq cents dollars de plus? » Le marché fut conclu, le passage unique fut indiqué: il était tout juste assez large pour les deux bords du navire, tout juste assez profond pour qu'il y eût six pouces d'eau entre sa quille et les bas-fonds. En une demi-heure, les cinq cents dollars supplémentaires furent gagnés. « Maintenant, dit le capitaine, lorsqu'il se vit hors de danger, maintenant, maître voleur, à bon chat bon rat: c'est un proverbe de tous les pays. A moins que tu ne me rendes mes mille dollars, je fais couper le câble de ton bateau, puis, au lieu de te rendre le mal pour le mal, comme je serais en droit de le faire, je serai meilleur chrétien que toi: car je t'emmènerai en Amérique, c'est-à-dire, que tu quitteras, grâce à moi, le plus infâme pays du monde pour un des plus heureux. Là, comme tu me parais avoir quelques gouttes de sang noir dans les veines, je pourrai fort bien doubler mes mille dollars en te vendant au marché de Charlestown. Qu'en dis-tu, mon brave Bermudois (*)? » Cette anecdote peut donner une idée exacte de la difficulté qu'éprouvent les bâtiments pour pénétrer dans le bassin qui entoure les Bermudes en deçà de la ceinture de roches dont nous venons de parler.

Lorsqu'on a mis pied à terre, et qu'on examine de près les objets qui, vus à distance, ont séduit vos yeux et votre imagination, vous ne tardez pas à vous apercevoir que l'aspect des Bermudes, au lieu d'être aussi romantique que l'affirme Thomas Moore, et que vous l'aviez cru vous-même, est

(*) Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall, t. I.

essentiellement monotone. De vastes espaces couverts de roches nues, et des forêts de cèdres d'un vert sombre, sont répandus sur toute la surface des îles, dont le sol est aussi entrecoupé de nombreuses flaques d'eau salée. Aucune curiosité naturelle ne mérite de fixer particulièrement l'attention du voyageur, si ce n'est un grand nombre de cavernes assez belles, et dans lesquelles on trouve des cristallisations intéressantes. La plus vaste et la plus importante de ces grottes, au point de vue géologique, est celle de Basset, dans l'île de Somerset. On dit qu'elle a plus d'un mille d'étendue; mais la difficulté de la parcourir fait que les visiteurs se contentent d'ordinaire de s'y avancer l'espace d'une centaine de mètres. On y trouve peu de stalactites; cette observation, jointe à quelques autres non moins concluantes, donne à penser que cette caverne est d'origine assez récente.

L'*Encyclopédie britannique* affirme que le climat de cet archipel est malsain, et qu'il suffit d'y résider quelques semaines pour contracter les germes d'une maladie organique mortelle; à en croire ce recueil scientifique, la fièvre jaune visite tous les ans les Bermudiens, et le typhus a quelfois exercé ses ravages parmi eux. Telle n'est pas l'opinion des voyageurs qui ont écrit sur les Bermudes; tous s'accordent à dire qu'un printemps perpétuel règne sur cette heureuse contrée, et qu'elle jouit du climat le plus salubre. Ces avantages ont même été célébrés dans des vers harmonieux par le poëte Waller, qui, en 1643, fut exilé aux Bermudes pour avoir conspiré contre le parlement. Ses gracieuses descriptions excitèrent l'enthousiasme des dames anglaises, qui, pendant longtemps, ne voulurent d'autre coiffure qu'un chapeau fait de feuilles de palmier des Bermudes. Toutefois, la sérénité du ciel et le calme de la température dont jouissent les Bermudiens, sont quelquefois troublés par de terribles ouragans. Le vent qui souffle sur les Antilles et ravage si souvent leurs riches campagnes, passe en tourbillonnant sur les îles chantées par Waller, et ces tourmentes redoutables font trembler dans leurs fondements ces rochers sortis du fond des eaux. Aussi, Shakspeare a-t-il pu, sans invraisemblance, placer dans les Bermudes la scène de son drame de la *Tempête ;* et ce n'est pas un des moindres titres de cet archipel à la prédilection des poëtes, que d'avoir été choisi pour le séjour d'Ariel, ce génie si frêle, si gracieux, et qui vaut à lui seul tout l'Olympe de l'ancienne mythologie.

Nous avons peu de chose à dire des trois règnes de la nature dans ces îles.

Le sol y est partout calcaire, et recouvert dans quelques endroits d'une couche de terre rougeâtre, assez productive.

Les plantes naturelles au pays sont peu variées; M. Michaux, qui, en 1806, visita les Bermudes, dit (*) que le nombre des espèces n'excède pas cent quarante ou cent cinquante. On trouve plusieurs plantes de l'ancien continent qui ne paraissent pas de nature à y avoir été transportées. Quant aux espèces américaines, elles ne méritent pas davantage d'être citées. Toutefois, on doit signaler un petit *medicago*, dont chaque pied occupe à peine un pouce de terrain, et qui est la plante la plus commune. Elle vient partout et forme seule presque toute la verdure. Le sol est extrêmement favorable à tous les légumes; la citrouille et le melon y réussissent merveilleusement. Les plantes médicinales, telles que le palma-christi, l'aloès et le jalap croissent sans culture, ainsi que le café, l'indigo, le coton et le tabac. On récolte du maïs et une grande quantité d'arrow-root de première qualité, que l'on prépare dans le pays même, au moyen de machines spéciales récemment établies. Presque tous les propriétaires sèment un peu d'orge; mais la manière singulière dont on le récolte, donne une bien triste idée de l'aptitude des

(*) Notice sur les îles Bermudes dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle, t. VIII, p. 356 et suiv.

habitants aux procédés agricoles : une vieille femme, munie d'un panier et d'une paire de ciseaux, coupe les épis, en laissant la tige debout, laquelle sert ensuite à faire des chapeaux. C'est cette négligence singulière qui explique la petite quantité de productions végétales que les Bermudiens retirent de leur pays. Ils sont si arriérés sous le rapport de l'agriculture, qu'en 1827 il n'y avait qu'une seule charrue dans tout l'archipel, la bêche étant préférée et d'un usage général (*). Il est vrai que l'indolence de ces insulaires peut, jusqu'à un certain point, trouver son excuse dans la facilité avec laquelle les approvisionnements de toute sorte arrivent d'Amérique, et aussi à la grande variété d'excellent poisson qu'on trouve sur les côtes, et qui détourne un grand nombre d'individus de la classe inférieure des occupations agricoles. Ajoutons qu'à une époque encore peu éloignée, les colons paraissaient avoir fait, sous ce rapport, quelques efforts qui furent couronnés de succès ; on trouve une preuve incontestable de cet essor momentané de l'agriculture bermudienne dans les registres de la douane qui font mention de la quantité de sucre et de vins exportés annuellement de la colonie.

Le cèdre (*juniperus bermudiana*) est le seul arbre forestier de ce pays. C'est cet arbre qui, formant partout d'épaisses forêts, et vu en masse, à une assez grande distance, donne aux Bermudes un aspect si sombre. C'est surtout dans les vallées qu'il croît avec vigueur. Il ne s'élève jamais à plus de cinquante pieds, et son diamètre est d'un pied à quinze pouces. Sur les hauteurs et dans les endroits qui, ayant été exploités depuis peu, se sont regarnis d'eux-mêmes, un quart des jeunes individus forme le buisson ; les branches prennent naissance tout près de la terre, et s'étendent à huit ou dix pieds à la ronde. Il a une teinte assez jolie et une odeur assez agréable ; on peut juger de l'une et de l'autre par les crayons de mine de plomb dits *anglais*, qui sont faits de ce bois.

(*) *Cyclopædia britannica.*

Le *juniperus bermudiana* est très-estimé dans les chantiers, à cause de de son extrême solidité. Le grain en est fin, serré et plus chargé de parties résineuses que celui du *juniperus virginiana*. On l'emploie à la construction des navires, et ça été de tout temps la principale branche d'industrie des Bermudiens. Les bâtiments construits dans ce pays ont une marche supérieure et une très-longue durée. Ils sont très-légers et servent au cabotage entre les États-Unis, la Nouvelle-Écosse et les Antilles. On dit cependant que quand ils viennent à toucher, ils se brisent plus facilement que les vaisseaux de bois de chêne.

Le cèdre fait seul la richesse des habitants. On évalue la fortune de chaque particulier par le nombre d'arbres qu'il possède. On les vend sur pied une guinée la pièce (*).

Il y a dans ces îles une grande quantité de citronniers et d'orangers : mais les fruits qu'ils produisent sont amers, et ne peuvent être mangés qu'en confitures (**).

A l'exception des pigeons sauvages, on voit peu d'oiseaux aux Bermudes. On ne rencontre guère dans les bois que le cardinal (*loxia cardinalis*) à la belle couleur rouge, et l'oiseau bleu (*motacilla sialis*); tous deux appartiennent au continent de l'Amérique septentrionale.

Il n'y a point de quadrupèdes naturels au pays. Les bœufs et les moutons sont en très-petit nombre. A l'époque où le capitaine Hall explora ces îles, la viande fraîche était un luxe que les habitants les plus riches pouvaient seuls se permettre. Les basses classes ne mangeaient que des viandes salées apportées d'Amerique (***). Il y a lieu

(*) Michaux, notice déjà citée.

(**) Basil Hall, *loc. cit.*

(***) M. Michaux dit que les provisions de toute espèce sont si rares et si chères dans les Bermudes, que les vaisseaux de guerre qui y relâchent ou y stationnent, ne peuvent s'y procurer que des pommes de terre et des oignons. Cette assertion est évidemment

de penser que cet état de choses n'a pas changé. Hâtons-nous de dire, toutefois, que, par compensation, les habitants élèvent une grande quantité de volailles.

Tous les ans, dans les mois de mars et d'avril, le cachalot s'approche des côtes. Quelques Bermudiens, et surtout les hommes de couleur, se livrent avec ardeur à cette pêche lucrative.

Les Bermudes offrent une confirmation du principe d'économie politique qui établit que la population croît ou diminue en raison directe de la production, c'est-à-dire, que, pour savoir dans quelle proportion un pays est peuplé, il faut demander d'abord dans quelle proportion il produit. Les îles dont nous nous occupons étant presque incultes, le nombre des habitants devrait être extrêmement minime; mais ici l'industrie augmentant la somme des produits, vient en aide à l'agriculture; toutefois, ces deux sources de richesses nationales n'étant guère plus abondantes l'une que l'autre, la population reste toujours bornée. En 1822, 1828 et 1831, des recensements ont eu lieu par les soins de l'autorité locale; pour la première année on a trouvé 5,783 habitants; pour la deuxième, 4,773; pour la troisième, 6,282 (*). D'après M. Montgomery Martin, le revenu de toutes les îles ne dépasse pas 10,000 livres sterling (250,000 fr.) par an, dont 6,000 (150,000 fr.) proviennent des droits de douanes. Le chiffre du commerce intérieur a été, en 1831, de 79,953 livres sterling (2,998,825 fr.); celui du commerce extérieur de 27,428 livres sterling (687,050 fr.). La navigation du pays est de 15,500 tonneaux.

Les Bermudiens sont généralement d'intrépides marins, et les nègres sont d'excellents pilotes. Dans la guerre d'Amérique, il y eut en même temps quinze ou vingt corsaires armés dans ces îles, et conduits par des esclaves, dont la conduite fut au-dessus de tout éloge. A ce propos, on dit que tel était l'attachement des esclaves pour leurs maîtres, que ceux qui étaient faits prisonniers retournaient toujours aux Bermudes dès qu'ils le pouvaient (*).

Les femmes des Bermudes passent pour être belles, et les deux sexes ont un penchant marqué pour la coquetterie.

Un gouverneur, un conseil et une chambre d'assemblée, composent les pouvoirs législatif et exécutif des Bermudes. Les lois faites par eux sont soumises à la sanction du gouvernement anglais. Le pouvoir judiciaire et administratif est exercé par des autorités locales.

La description particulière de chacune des îles de ce groupe serait monotone et fastidieuse; nous en ferons donc grâce à nos lecteurs. Nous dirons toutefois un mot sur les deux principales.

La plus grande de ces îles s'appelle indifféremment *Bermude* et *Mainland* (grande terre). D'après la carte de Lemprière, dressée en 1797, et le croquis dont le lieutenant Nelson a accompagné sa notice géologique, il paraît que Mainland ressemble à un crochet dont la partie concave regarde le nord. Elle a environ trente-cinq milles géographiques de long sur un et deux de large. Elle est creusée à son centre par une grande baie qui porte les noms d'*Harrington* et de *Great Sound*. En suivant une des routes qui longent ce bassin, on aperçoit dans le lointain plusieurs sites charmants.

exagérée, car le même auteur dit que les Bermudiens ont de la volaille en abondance, et nous avons dit plus haut que le sol de cet archipel se prêtait à la culture de toute espèce de légumes.

(*) Il y a lieu de croire que la population de cet archipel a diminué, car tous les auteurs qui en ont donné la description évaluent le nombre des habitants de neuf à dix mille. L'accord des différents écrivains sur ce point nous déciderait même à adopter ce chiffre, si les renseignements fournis par l'ouvrage de M. Montgomery Martin ne devaient pas être considérés jusqu'à un certain point comme officiels.

(*) Encyclopédie de Rees, article *Bermudes*.

On ne trouve dans l'île aucune rivière, et la seule eau qu'on puisse boire est celle que l'on conserve dans des citernes. Hamilton, à cause de sa position centrale, est devenue la capitale de l'archipel depuis que sir James Cockburn y a transporté le sénat et les cours de justice, qui siégeaient auparavant à Saint-George. Néanmoins, cette faveur n'a pu donner à Hamilton une importance qu'elle n'a pas réellement, et que sa rivale lui a toujours disputée avec avantage.

L'île Saint-George, quoique moins grande que Bermude, est celle que les voyageurs visitent de préférence, à cause de sa ville, qui est la plus considérable. Cette île n'a que neuf milles de long sur une largeur de trois milles en certains endroits, et seulement d'un quart de mille dans d'autres. Elle est bordée de rochers noirâtres contigus, dont la hauteur varie de cinq à vingt-cinq pieds. Dans son ensemble elle forme une longue colline dont les inégalités donnent naissance à de petits vallons. Sur les hauteurs le sol est aride et sablonneux ; souvent même la roche se montre à nu; dans la partie inferieure la terre est brune, argileuse, légèrement humide, et la vigueur de la végétation annonce la grande fertilité du terrain. Les trois quarts de l'île sont couverts de bois; le reste est en partie cultivé et en partie sauvage, à cause de l'aridité complète du sol dans certains endroits.

Le détroit qui sépare la côte méridionale de Saint-George de l'île Saint-David, constitue le port, dont l'entrée est très-resserrée par la pointe d'une autre île. « On ne saurait trouver, dit Thomas Moore, rien de plus romantique que le petit port de Saint-George; le nombre des îlots, la limpidité singulière de la mer, l'aspect animé que présentent une foule de petits bateaux, plus gracieux les uns que les autres, et qui semblent voltiger de bosquets en bosquets, forment le plus charmant tableau en miniature que l'on puisse imaginer. »

La ville est située dans une délicieuse vallée et sur le revers d'une petite colline, en face du port. Elle se compose de deux cent cinquante à trois cents maisons placées irrégulièrement, et dont les murailles, presque toutes d'une blancheur éclatante, réfléchissent les rayons du soleil, au grand détriment des yeux des étrangers. Heureusement, beaucoup de ces habitations étant entourées de bananiers, d'orangers et de palmiers, l'effet désagréable de la lumière ne se fait sentir que dans les rues découvertes. On se sert pour les constructions d'une pierre poreuse que produit le pays. Cette pierre est tellement tendre, que, au dire d'un voyageur, lorsqu'on veut avoir une fenêtre additionnelle dans une chambre, on n'a qu'à faire venir un ouvrier qui, au moyen d'une scie, pratique en pleine muraille l'ouverture désirée.

Saint-George est, comme la plupart des autres îles de cet archipel, privée de sources et de ruisseaux, et l'expérience, dit M. Michaux, a prouvé qu'on ne pouvait pas y creuser des puits. On est réduit à boire l'eau des pluies, qui, heureusement, et grâce aux précautions qu'on a prises, suffit aux besoins des habitants, et même à l'approvisionnement des bâtiments de guerre.

L'histoire des îles Bermudes se borne à quelques lignes par lesquelles nous terminerons cette courte notice. La découverte de cet archipel, comme celle de tant d'autres pays plus importants, est due à un naufrage. Juan Bermudas, Espagnol, en se rendant d'Europe à Cuba, échoua sur ces rochers vers 1522. Henri May éprouva le même malheur, en 1593 ; et, enfin, l'Anglais George Somer y arriva de la même manière, en 1609, et y vécut neuf mois avec ses compagnons d'infortune. Les Anglais naufragés finirent par construire une embarcation en bois de cèdre, et parvinrent à atteindre les rives de la Virginie. Somer fut une seconde fois jeté sur ces îles et chercha à y fonder une colonie; mais il mourut avant d'avoir réalisé complétement son projet. Toutefois, ses efforts lui ont mérité l'honneur de voir son nom rester à l'archipel qu'il avait découvert

après Bermudas et May. Ses compagnons, à leur retour en Angleterre, parlèrent avec tant d'enthousiasme de la beauté et de la fertilité de ces îlots, que la Compagnie de Virginie, qui en réclamait la propriété, les vendit à une société de cent vingt personnes, à qui le roi Jacques Ier accorda une charte. En 1612, les concessionnaires établirent dans l'île Saint-George environ cent soixante individus, sous la direction d'un nommé Henri More. Cinq cents autres aventuriers y furent envoyés, en 1619; et, dès ce moment, la colonie commença à prospérer. On y institua alors un gouverneur, avec une assemblée et un conseil. Un accroissement de population eut lieu pendant les guerres civiles de l'Angleterre, beaucoup d'individus de cette nation ayant cherché un asile dans cette retraite éloignée. Les archives de ces îles n'offrent rien d'important jusqu'à ces dernières années; elles mentionnent seulement une série de discussions entre les gouverneurs et les habitants.

En 1837, après la première insurrection du Canada, plusieurs patriotes de ce pays, qui avaient pris part au mouvement, furent déportés aux Bermudes, où ils restèrent plusieurs mois prisonniers sur parole.

Les Bermudes n'ont jamais cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne; placées entre les Antilles et la Nouvelle-Écosse, elles offrent un lieu de relâche extrêmement utile aux bâtiments de l'État qui vont et viennent d'Halifax aux Indes occidentales. En temps de guerre, elles sont protégée contre toute attaque par la chaîne des redoutables écueils dont nous avons parlé, et ce moyen de défense les mettra toujours à l'abri d'une agression dangereuse.

Du reste, cet archipel n'est utile à l'Angleterre que comme poste militaire et comme lieu de refuge pour sa marine.

ILES CROZET.

Rochers sourcilleux couverts d'une neige épaisse que ne peuvent fondre les pâles rayons d'un soleil sans ardeur; montagnes à pic, incessamment battues par des vents furieux, et sur le flanc desquelles viennent s'accumuler de froides vapeurs; sol stérile et nu, formé de petites pierres concassées ou de roches plates; vallées couvertes d'une mousse qui étale aux regards attristés son tapis monotone; plages hérissées d'écueils, et sur lesquelles la mer vient se briser avec un bruit formidable; climat intolérable, offrant les extrêmes du froid et de l'humidité, les inconvénients de la baie d'Hudson et ceux des îles Shetland, voilà en quelques lignes la description des îles Crozet.

Ces îles, situées dans le grand Océan austral, furent découvertes en 1772 par deux navigateurs français, Marion et Crozet, qui ne purent en déterminer la véritable position à cause des brouillards qui, durant certaines saisons, règnent presque constamment dans ces parages. Des observations plus récentes les placent entre 46 et 47° de latitude sud, et entre 44 et 47° de longitude à l'est du méridien de Paris.

Elles sont au nombre de quatre, dont une avait reçu du capitaine Marion le nom d'*île de la Possession*. Mais ce petit archipel a été débaptisé par les marins qui l'ont visité depuis la fin du dix-huitième siècle. M. Lesquin de Roscoff a nommé *île Dauphine* la plus septentrionale des quatre; *île Française*, celle qui l'avoisine; *île du roi Charles*, la plus avancée vers le sud, et *île Chabrol*, celle qui est située le plus à l'est.

L'albatros, le plus grand oiseau de mer que l'on connaisse; le corbeau austral, dont l'appétit glouton se défraye aux dépens des phoques morts sur le rivage; la poule du Port-Egmont, qui cherche à arracher les yeux de l'imprudent qui vient d'enlever ses œufs; l'oiseau royal qui, bien que très-petit, est redouté de tous les autres grands oiseaux à cause des blessures mortelles qu'il fait avec son bec acéré; les goëlands qui rasent légèrement la surface de la mer; le pingouin, cet étrange amphibie dont les mœurs sont aussi singulières que l'aspect; l'éléphant marin (*), ce monstrueux visiteur des plages solitaires; le loup de mer, qui, mieux partagé que les autres variétés de la grande famille des phoques, peut sauter de roche en roche avec une remarquable agilité : tels sont les seuls animaux qui vivent sur ces tristes îles, sentinelles avancées de l'Afrique vers le pôle austral.

Les mers voisines recèlent les innombrables tiges du *fucus giganteus*, qui vient étendre à la surface des eaux ses bras longs de plus de deux cents pieds, et aussi mobiles que les vagues de l'Océan. Les forêts sous-marines formées par cette plante extraordinaire sont si épaisses dans les environs des îles Crozet, qu'elles ralentissent quelquefois la marche des navires. Le contraste qu'offrent dans ces hautes latitudes le règne végétal terrestre et le règne végétal sous-marin, et des observations comparatives faites sur la végétation des régions polaires et celle des zones tempérées, conduisent à cette loi physiologique formulée par M. de la Pilaye, que quand les grandes formes végétales disparaissent sur les continents, elles passent sous les eaux.

Les îles Crozet tiennent une bien petite place dans les traités et les dictionnaires de géographie. Elles ne mériteraient, en effet, qu'une simple mention, si elles n'avaient pas acquis une triste célébrité par les naufrages dont elles ont été le théâtre. Parmi les infortunés qui ont été jetés par la tempête sur ces rives inhospitalières et y ont traîné, pendant plusieurs mois,

(*) Voir dans la notice sur les îles Malouines les détails que nous avons donnés sur l'éléphant marin.

une existence douloureuse, il en est un qui a écrit de la manière la plus naïve et la plus touchante le récit de ses longues souffrances : c'est notre compatriote M. Lesquin de Roscoff. Sa narration est un tableau si vrai et si saisissant des îles dont nous nous occupons, que nous n'hésitons pas à en extraire un long passage. Nous sommes persuadé que le lecteur nous saura gré de notre emprunt, et nous avons, du reste, la conscience de ne pas sortir de notre sujet.

Quelques mots d'explication préliminaire sont indispensables. En 1825, M. Lesquin de Roscoff partit de l'île de France pour les îles Crozet, dans le but d'y faire la pêche des phoques, branche de commerce très-productive, comme chacun sait. Arrivé en vue de l'archipel vers lequel il se dirigeait, le bâtiment fut assailli par un ouragan furieux, et après avoir lutté pendant plusieurs jours contre les vents et la mer, il échoua non loin du rivage. Quatre hommes de l'équipage avaient été envoyés deux jours auparavant à l'île Charles, et n'avaient pu en revenir; le reste se sauva à la nage et parvint heureusement à gagner le bord. Les flots ne rejetèrent sur la grève que très-peu d'objets et une fort petite quantité de provisions, encore celles-ci étaient-elles avariées par l'eau de mer. C'est avec ces tristes ressources que M. Lesquin et ses compagnons furent obligés de s'installer dans la petite île Chabrol. L'éléphant marin leur fournit une graisse abondante pour faire du feu, et un aliment nauséabond dont ils durent se contenter. Ils parvinrent à construire une cabane avec les débris du navire, et c'est dans cette frêle retraite qu'ils bravèrent pendant dix-sept mois la fureur des tempêtes et les rigueurs de l'hiver, si âpre dans ces hautes latitudes australes. Voici comment M. Lesquin raconte un des épisodes les plus lamentables de son séjour dans l'île Chabrol :

« Le 14, au point du jour, nous nous mîmes en route, M. Fotheringham et moi, par un temps humide et brumeux, munis chacun d'un bâton et d'un sac de toile contenant nos vivres; arrivés au bout de la vallée, après une marche d'environ deux heures dans la neige, nous entrâmes dans la gorge que j'avais aperçue la veille. Nous montâmes pendant à peu près une heure; après quoi, la brume augmentant, nous suivîmes un étroit défilé sur le haut de la montagne, aussi loin que nous le pûmes. Nous fûmes bientôt arrêtés par une masse énorme de neige, qui se trouvait au pied d'une autre montagne qui nous parut extrêmement haute. Nous trouvâmes, cependant, un endroit par lequel nous montâmes jusqu'au sommet avec beaucoup de difficultés, la pente ne formant qu'un morceau de glace, et étant obligés de percer avec nos bâtons l'endroit où nous voulions mettre le pied. Après une marche pénible, entourés d'une brume épaisse, nous arrivâmes dans un endroit où nous crûmes pouvoir descendre. Nous nous assîmes donc sur la glace; et, nous gouvernant avec nos bâtons, nous nous laissâmes glisser jusqu'au bas de la montagne, que nous fûmes très-aises de gagner, la rapidité de la descente nous ayant presque coupé la respiration. Nous suivîmes une gorge qui partait en pente douce du pied de la montagne, et qui nous conduisit dans une vallée que nous crûmes aboutir à la mer. Des cris variés attirèrent notre attention, et nous en reconnûmes bientôt quelques-uns pour des cris d'éléphants; mais ce ne fut qu'au bout de la vallée, et près du rivage, que nous vîmes d'où partaient les autres cris. Plus de trois millions d'une espèce de pingouins, bien différents de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, étaient rassemblés sur un plateau de pierres, au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble; autour d'eux étaient rangés leurs pères et leurs mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage, jusqu'au milieu de la ponte, aux pingouins qui revenaient de la mer

pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous leurs efforts paraissaient se borner à chasser loin d'eux cette espèce de pigeons dont j'ai déjà parlé, et qui tâchaient de se faire donner la nourriture réservée aux jeunes pingouins. Nous nous rendîmes ensuite sur la grève, où nous trouvâmes quelques éléphants marins. En parcourant le rivage, nous aperçûmes une voûte qui nous parut noircie; nous nous approchâmes, et reconnûmes qu'on y avait fait du feu, trouvant d'ailleurs deux pierres plates et longues qui avaient sans doute servi à poser les grilles; un peu plus loin nous trouvâmes quelques planches, que nous pensâmes provenir de quelque canot, mais dont le mauvais état prouvait la vétusté; près de là se trouvaient une centaine de ces mêmes pingouins que nous avions vus dans la baie du nord-est, tous couchés sur leurs nids. Nous leur trouvâmes des œufs, mais tous trop couvés pour pouvoir être mangés; nous n'en rapportâmes donc aucun. Nous étant avancés vers le sud de la vallée, nous y vîmes une quantité de ces oiseaux appelés *nelleys*, que j'appellerai corbeau austral : ils avaient tous des nids faits sur la neige; ils ne les quittèrent pas quand ils nous virent nous avancer vers eux; nous leur supposâmes des œufs, et à coups de bâton nous les forçâmes à se lever de leurs nids, ce que plusieurs ne firent qu'après avoir été frappés à mort, et en vomissant sur nous les matières fétides que contenait leur panse. Nous trouvâmes quarante-cinq œufs, que nous mîmes dans nos sacs pour les porter à la maison. Plus loin, nous vîmes de jeunes albatros sur un plateau de neige : nous en tuâmes douze, en prîmes six chacun, et nous acheminâmes vers notre demeure à la nuit tombante, lassés, mais contents de la découverte que nous venions de faire, et enchantés de connaître le lieu de la ponte des pingouins royaux, car nous savions que ces pingouins sont toute l'année à terre; ainsi nous étions certains que tant que nous aurions des forces pour aller chercher notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes *vallée de l'abondance*, nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendamment du bois que nous serions obligés d'y transporter pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le rivage étant composées de sables mouvants et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces réflexions, nous suivîmes, pour nous en retourner, la route que nous avions faite le matin; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne, où le froid nous saisit d'une manière si violente, que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vite et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches, çà et là, sur le haut de la montagne, nous arrivâmes au bord d'une glacière, qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très-peu d'instants, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chute. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche démis. M. Fotheringham étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir; mais je l'enve-

loppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus risquer ainsi notre vie en essayant de descendre, nous restâmes toujours en exercice près de l'endroit de notre chute, en attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

« Le 15, le jour si ardemment désiré parut enfin, et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés. Quelle fut notre surprise de nous trouver vivants lorsque nous vîmes que nous avions parcouru en tombant un espace d'au moins cinquante pieds! Nous remerciâmes avec reconnaissance l'Être puissant et bon qui nous tendait une main secourable au milieu de tant de misère, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre chemin. Une pluie abondante succéda à la neige; et comme nous marchions à grands pas, nous trouvâmes bientôt un endroit par lequel nous descendîmes dans la vallée; vers midi, nous arrivâmes à la maison. Nous trouvâmes nos gens assis autour du feu, déplorant déjà la triste fatalité par laquelle nous avions été entraînés à parcourir ces montagnes glacées, que des crevasses remplies de neige rendent très-dangereuses, et dont ils s'entendaient retracer les risques par quelques-uns qui avaient été à l'île Kerguelen, et qui accompagnaient leurs démonstrations d'exemples terribles. Quoique sans égard pour nous, et d'une insolence sans égale, ils eussent été fâchés de nous perdre, parce que nous avions toujours soutenu leur courage en leur montrant l'espoir d'une délivrance prochaine par un navire venant de l'île de France. D'ailleurs, nous avions avec nous la poudre que nous avions sauvée du naufrage, seul moyen d'allumer du feu dans l'île si nous avions le malheur de laisser éteindre le nôtre. Cette dernière considération, je n'en doute pas, contribua beaucoup à la joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant de retour : ils la témoignèrent d'une manière non équivoque. Notre état, il est vrai, était pénible; nous étions transis de froid, entièrement mouillés, nos pieds étaient ensanglantés, nos souliers étant restés dans la neige, et nos joues extraordinairement enflées laissaient à peine voir des yeux dont l'abattement devait prouver l'anéantissement de nos forces. Notre premier besoin fut de sécher nos vêtements auprès du feu; dès qu'ils furent secs, nous voulûmes nous livrer au sommeil, mais la douleur que me causait mon pouce était trop vive pour me laisser fermer l'œil. Je résolus donc d'y mettre un appareil, que je priai un de nos gens de faire : c'étaient deux petits morceaux de bois engougés, que j'appliquai des deux côtés du pouce. Un de nos gens les entoura d'un fil de carret, qu'il roidit jusqu'à faire joindre les deux morceaux de bois, afin de faire tenir le pouce droit. La douleur que me causa cette opération fut inouïe. Les personnes qui ont éprouvé de pareils accidents pourront seules s'en faire une idée. L'opération finie, je gardai l'appareil bien roidi sur le doigt, et je résolus de ne plus y toucher. Me trouvant alors un peu plus à l'aise, et n'ayant aucune envie de manger, je leur fis part du succès de notre voyage, qui se trouvait presque sans fruit, dès que nous ne pouvions habiter cette vallée, ayant à parcourir, pour nous y rendre, un chemin impraticable pendant l'hiver. Si je ne leur apprenais rien de consolant, ce qu'ils me dirent ne le fut guère pour moi, lorsqu'ils me rapportèrent que les oiseaux avaient dévoré la chair des éléphants mâles que nous avions tués pour couvrir la maison, et qu'il n'en restait qu'un morceau qui nous devait à peine suffire pour la journée; qu'ils avaient essayé d'en trouver d'autres, mais qu'ils s'étaient tous enfuis à leur approche, après avoir vu couler le sang du premier, auquel ils avaient donné

un faux coup de lance. Nous résolûmes donc de nous rationner sur ce morceau, jusqu'à ce que nous vissions quelques éléphants sur la grève. Vers le soir, un léopard de mer monta très-près de la maison, mais il se retira dès qu'il nous vit près de lui. Dans la soirée, je pus dormir, et je me remis un peu des fatigues de la nuit précédente.

« Le 16, la neige dura tout le jour, et le vent en amoncela une grande quantité auprès de la maison. N'ayant rien à manger, nous nous hasardâmes à sortir pour tâcher de trouver quelque éléphant; mais à notre désespoir, après avoir parcouru la grève, nous revînmes à la maison sans avoir rien rencontré : pas un éléphant, pas un pingouin ne s'y voyait. Les oiseaux marins même, cherchant un abri derrière d'énormes rochers, semblaient participer à la désolation générale. Un très-petit morceau de chair d'éléphant fut partagé en sept parties bien égales; mais ce léger repas n'assouvit pas notre faim. Tout le jour se passa de même, et, vers le commencement de la nuit, n'ayant plus de graisse pour entretenir notre feu, nous fûmes obligés de brûler le bois que nous avions sauvé du naufrage. La faim nous tourmenta vivement toute la nuit; je tâchai, mais en vain, d'apaiser la mienne en buvant beaucoup d'eau. Dans la nuit, la neige cessa, mais il glaça très-fort.

« Le 17, le temps fut le même que la veille. Au jour, je me levai et je voulus sortir, croyant être plus heureux que le jour précédent; mais je ne fus pas plutôt au ruisseau qui nous séparait de la grève de sable, que je vis qu'il n'y avait pas moyen de passer, la neige y étant élevée de plus de dix pieds. Je jetai les yeux sur la grève, mais rien n'avait changé, on n'y voyait pas un être vivant. Je rentrai donc à la maison, et je communiquai ces nouvelles à mes malheureux compagnons; alors, ils crurent que c'en était fait d'eux : depuis le 16 au matin, nous n'avions pas mangé ; cette journée allait se passer de même, et il était évident que, si le temps continuait à être le même pendant quelques jours, nous succomberions à la fin au manque de subsistances; c'est ce qu'ils ne manquèrent pas de me faire observer. Je voulus les consoler en leur retraçant des exemples de gens qui avaient échappé à de plus grandes crises que la nôtre, et je les exhortai, autant qu'il me fut possible, à se confier à cette Providence qui nous avait tant de fois secourus. Ils se couchèrent en rond autour du feu, et là le plus profond silence régna pendant tout le jour. Vers le soir, une faiblesse générale s'empara de nous, et plusieurs crurent toucher à leur dernier instant. Des plaintes sur leur situation, de profonds gémissements, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se passa la terrible nuit du 17 au 18. Les éléments semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée, couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleurs, une nuit de pensées amères et de regrets déchirants. Je savais que nous pouvions supporter encore la faim deux jours; mais si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable. Elle l'était, en effet, dans ce cas, et ma fin prochaine me suggéra de tristes réflexions. C'était sur ce rocher qu'allait aboutir ma vie! C'était donc là le terme de ma carrière! sur une terre destinée à servir d'asile aux monstres de la mer, loin de ma patrie, loin de mes parents, loin de mes amis!

« Le 18, nous vîmes enfin le jour; il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position, et détruisit conséquemment les espérances que nous avions conçues d'une plus belle journée. Nous promenâmes nos regards tout autour de la maison : nous ne vîmes rien. Nous étant rendus jusqu'au ruisseau, nous ne pûmes le passer, et nous retournâmes au logis, résignés à mourir. Notre faiblesse

augmenta ce jour, au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement : personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de graisse à notre magasin, afin d'entretenir le feu, mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain. Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes, et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Rien ne s'offrait qui pût nous en préserver. Deux hommes paraissaient déjà en ressentir les agonies, et je craignais que le manque d'aliments n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit que, après avoir bien réfléchi, je m'écriai vers midi, que si quelqu'un voulait m'accompagner à la grève de l'Abondance, je me faisais fort d'y être de retour promptement avec des provisions; j'affirmai avec assurance que la neige étant devenue molle, nous n'aurions à courir aucun risque, si nous marchions avec précaution. Je leur fis ensuite envisager la certitude d'une mort prochaine si nous ne faisions point tous nos efforts pour nous en garantir. Ces considérations déterminèrent deux d'entre eux à accompagner M. Fotheringham et moi à la vallée de l'Abondance; mais nous n'avions pas de chaussures. Nous coupâmes une des peaux de la couverture de la maison; nous la partageâmes en divers morceaux, et nous laçâmes les pièces autour de nos pieds. Cette chaussure, toute froide et tout incommode qu'elle était, ne laissa pas de nous être très-utile pour marcher dans la neige. Nous partîmes donc aussitôt au nombre de quatre, et, vers six heures, nous arrivâmes à la vallée de l'Abondance, après avoir couru le risque d'être engloutis mille fois dans les amas de neige entassés au pied de la montagne. Nous trouvâmes quelques éléphants sur la grève; nous les tuâmes, et nous allumâmes un grand feu sous la voûte que nous avions vue le 14. Nous fîmes rôtir quelques morceaux de chair, et je l'avouerai ici, cette viande toute fumée, tout huileuse qu'elle était, me parut le mets le plus agréable que j'eusse jamais mangé. Je me gardai bien cependant de me livrer entièrement à mon appétit, et j'exhortai mes compagnons à suivre mon exemple : ce qu'ils firent sans murmurer. Nous passâmes la nuit dans cet état, et, heureusement pour nous, elle ne fut pas aussi mauvaise que les nuits précédentes.

« Le 20, au point du jour, nous partîmes avec chacun une charge de chair d'éléphant et de jeunes albatros, et nous reprîmes le chemin de la vallée du Naufrage. Nous y fûmes vers les cinq heures du soir, ayant été obligés de laisser sur une montagne un de nous, qui, dégoûté de tant de misères, jeta là sa charge, s'étendit dans la neige, et fut sourd aux invitations que nous lui fîmes de se lever. Désespérés de sa résolution, nous essayâmes de le porter; mais cette entreprise était au-dessus de nos forces. Nous prîmes sa charge de provisions, lui fîmes nos derniers adieux, et le laissâmes là!... A notre arrivée à la maison, nous trouvâmes nos trois compagnons dans un triste état : ils ne pouvaient se lever, et avaient laissé le feu s'éteindre; ils ne répondaient plus que vaguement à nos questions, et la vue de la nourriture que nous leur apportions ne parut faire aucune impression sur eux. A l'aide d'un peu de poudre, nous allumâmes du feu, et nous fîmes aussitôt cuire la viande que nous avions apportée. Aucun d'eux ne voulut y toucher; mais nous les forçâmes à en manger, en leur mettant nous-mêmes les morceaux dans la bouche, et les obligeâmes à les mâcher et à les avaler. La fatigue nous

fit ensuite nous endormir, et chacun reposa aussi profondément que la pensée du malheur, arrivé ce jour à l'un de nous, pouvait le permettre. Vers minuit, des cris effroyables me réveillèrent en sursaut; je me levai, et, incertain d'où ils pouvaient provenir, j'éveillai mes compagnons. En entendant les cris répétés pour la deuxième fois, ils furent saisis de frayeur. Ils s'imaginèrent que c'était l'âme du Hollandais Metzelear, l'homme qui était resté sur la montagne, qui leur demandait des prières; quelques-uns crurent qu'elle faisait des menaces, et affirmèrent qu'elle parlait hollandais. Au troisième cri, je reconnus la voix, et je ne doutai pas que ce ne fût le Hollandais en personne qui se trouvait là. Mais ce que je ne pus comprendre, c'était comment il avait pu revenir pendant la nuit de cet endroit périlleux, et quelle pouvait être la cause de ses cris effrayants. Je sortis sur-le-champ de la maison avec M. Fotheringham, et les plus braves d'entre eux nous suivirent par derrière. Nous nous acheminâmes au lieu d'où partaient les cris, et, rendus au ruisseau dont j'ai déjà parlé, nous en reconnûmes la cause. Nous y trouvâmes Metzelear au milieu d'un monceau de neige, faisant tous ses efforts pour s'en retirer, et n'en pouvant venir à bout. Nous le dégageâmes avec assez de peine, et enfin nous fûmes obligés de le transporter jusqu'à la maison. Là, il reprit ses sens, et nous raconta qu'il s'était endormi où nous l'avions laissé; qu'il avait été réveillé à la nuit par une grande douleur dans les jambes, et qu'il avait essayé alors de marcher pour s'en délivrer, ce qui lui avait réussi; qu'après une marche pénible, et tombant à tout moment dans des trous de neige, il avait gagné le bord du ruisseau, et, croyant pouvoir le passer, il avait été englouti dans un endroit profond, où il enfonçait à mesure qu'il voulait s'en dégager. Comme son état était véritablement triste, nous lui donnâmes le matelas des malades (mon ancien matelas) pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

« Le 21, à notre lever, nous aperçûmes, près de la maison, cinq éléphants mâles, et, allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeunâmes des vivres de la veille, et ensuite nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphants que nous avions vus; nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes la graisse et la chair, que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour les fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi les peaux, les étendîmes sur la maison pour en faire des chaussures quand nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes de réparer nos effets avec le fil que nous avions déjà fait du carret de gréement. »

Les naufragés furent recueillis par un baleinier anglais qui se trouvait par hasard dans ces parages. Nous regrettons que M. Lesquin de Roscoff ne nous ait pas laissé quelques mots sur les quatre matelots restés dans l'île Charles.

Le journal de cet intéressant naufrage a été inséré dans un recueil publié en Bretagne. Il a aussi été publié sous forme de brochure; mais, comme il est difficile de se le procurer sous ces deux formes, nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le récit tout entier, de recourir à l'ouvrage de M. Ferdinand Denis, intitulé *André le voyageur* (4e édition); ils y trouveront la relation complète de M Lesquin.

ILES GALAPAGOS.

L'archipel des Galapagos se compose d'une quinzaine d'îles, dont cinq sont incomparablement plus grandes que les autres. Il est situé dans l'océan Pacifique, à cinq ou six cents milles à l'ouest de la côte du continent américain, immédiatement sous la ligne équatoriale. Explorées par Dampier, en 1684, et, pendant ces dernières années, par les compagnons des capitaines Parker-King et Fitz Roy, ces îles sont inhabitées, à l'exception d'une seule, et ne sont fréquentées que par les navires baleiniers, qui viennent y renouveler leur provision d'eau et de viande. Quoique les traités de géographie ne leur accordent que quelques mots, on nous permettra de donner un peu plus d'espace à la description de ce groupe intéressant, qui, sous certains rapports, mérite tout autant d'être connu que d'autres parties du globe.

Les principales îles de cet archipel sont, par ordre de grandeur, Albemarle, Narborough, James, l'île Infatigable, l'île Chatham, l'île Charles, l'île Hood, Barrington, Duncan, Jervis, Abingdon et Bindloes.

Volcans. La constitution de l'archipel tout entier est volcanique, à l'exception de quelques fragments de granite qui ont été vitrifiés et altérés de la façon la plus bizarre par l'ardeur des feux souterrains; tout y est lave et pierre à sablon résultant du broiement de cette substance. Les îles les plus hautes, c'est-à-dire celles qui atteignent une élévation de trois ou quatre mille pieds, ont généralement un ou plusieurs cratères dans leur partie centrale, et leurs flancs offrent des orifices plus petits. On peut évaluer à deux mille au moins le nombre des bouches de volcans qui existent dans ces îles. Ces ouvertures sont de deux sortes : les unes sont tapissées de scories et de laves; les autres de pierres à sablon volcanique magnifiquement stratifiées. Ces dernières sont presque toutes de forme admirablement symétrique : elles ont été produites par l'éjection de l'espèce de boue composée de cendres et d'eau sans lave qui sort ordinairement dans les éruptions.

Rien n'est plus sauvage et plus horrible que l'aspect des courants de lave les plus récents. On les a comparés avec raison à une mer qui aurait été tout à coup immobilisée et pétrifiée au milieu d'une tempête. Il faut dire cependant que la mer n'offre ni des ondulations aussi irrégulières, ni des ouvertures aussi profondes. La vue de cette espèce de chaos ferait croire que l'on foule la terre où les cyclopes de la fable avaient établi leur séjour.

Tous les cratères dorment aujourd'hui, et quoique l'âge des différents courants de lave soit facilement appréciable, il est à présumer que ces orifices sont depuis plusieurs siècles dans l'état où on les voit actuellement. Aucun ancien voyageur ne dit avoir vu de volcans en activité dans cet archipel. Cependant, depuis l'époque où Dampier le visita, il doit y avoir eu accroissement de végétation, autrement un écrivain aussi consciencieux ne se serait pas exprimé ainsi : « Quatre ou cinq des îles les plus orientales sont rocailleuses, nues, montagneuses, et ne produisent ni arbre, ni plante, ni herbe, à l'exception de quelques *dildos* (espèce de cactus). » Cette description n'est aujourd'hui applicable qu'aux îles occidentales, parce que là les forces cachées des volcans sont encore énergiques.

Climat. Les îles Galapagos jouissent d'un climat moins chaud qu'on ne le supposerait d'après leur situation sous l'équateur. Cette circonstance tient probablement à la température singulièrement basse de la mer qui les baigne. Les pluies y sont rares, excepté durant la mauvaise saison, qui est fort courte; toutefois il est à remarquer

que les nuages y sont généralement bas et lourds. Il résulte de ces particularités que les parties inférieures de ces îles sont extrêmement arides, tandis que leurs plateaux, élevés à mille pieds et plus, sont couverts d'une végétation vigoureuse. On remarque surtout l'abondance des arbres et des plantes dans la partie de ces sommets située du côté du vent, cette partie recevant la première l'humidité de l'atmosphère qui y reste quelque temps condensée.

Ce que Dampier dit du climat des Galapagos est exact. Colnett, qui a aussi donné une bonne description de cet archipel peu connu, considère ce climat comme un des plus délicieux du monde entier, quoiqu'on ne se trouve qu'à quelques milles de l'équateur.

Histoire naturelle. L'histoire naturelle de cet archipel est très-intéressante. Les îles Galapagos semblent former à elles seules un monde tout entier, tant est grand le nombre des végétaux et des animaux qui y vivent; monde primitif assurément, car les oiseaux y sont si peu habitués à la vue des hommes, qu'ils viennent voltiger autour d'eux et ne s'inquiètent en aucune façon des pierres qu'on leur lance. Plusieurs voyageurs ont pu abattre avec un bâton des milliers de ces confiants animaux.

Le règne végétal offre plusieurs espèces nouvelles, mais peu intéressantes. Parmi les végétaux utiles qui croissent dans quelques-unes de ces îles, notamment à l'île Charles, on peut citer le plantain, la citrouille, le manioc, l'oranger, le palma-christi, le melon, la banane, la canne à sucre et les patates.

Parmi les animaux, nous citerons d'abord une espèce de souris qui, par la largeur de ses oreilles et d'autres caractères distinctifs, forme une section du genre particulier aux régions stériles de l'Amérique du Sud. Les oiseaux y sont petits et d'un plumage triste. On y trouve les tortues en quantité innombrable (*). Comme les mœurs de ce reptile offrent des détails curieux, nous donnerons la traduction exacte du passage que M. Darwin consacre à ce sujet dans le 3e volume de la Relation du voyage du capitaine King :

« Ces animaux habitent la plupart des îles de cet archipel, si ce n'est toutes. Ils sont si nombreux que, suivant Dampier, cinq ou six cents hommes pourraient subsister de leur chair pendant plusieurs mois sans avoir d'autre aliment. Ils fréquentent de préférence les lieux élevés et humides. Quelques individus atteignent une grosseur prodigieuse; M. Lanson, sujet anglais qui, à l'époque du voyage du *Beagle*, avait la direction de la colonie de l'île Charles, nous dit qu'il en avait vu quelques-uns si énormes, que sept ou huit hommes suffisaient à peine pour les enlever de terre, et que plusieurs ont donné jusqu'à deux cents livres de chair. Les vieux mâles sont les plus gros; les femelles restent généralement plus petites. Les premiers peuvent être facilement distingués des seconds par la longueur de leur queue. Les tortues qui vivent dans les terrains privés d'eau ou dans les parties basses et arides de ces îles, se nourrissent principalement de la substance succulente du cactus; celles qui fréquentent les plateaux élevés et humides mangent les feuilles de différents arbres, une baie acide nommée *guayavita*, et un lichen filamenteux qui pend en longues guirlandes le long des arbres.

« La tortue aime beaucoup l'eau; elle en boit d'énormes quantités et se plaît beaucoup dans la vase. Comme les îles les plus grandes renferment seules des sources, et comme ces sources sont toujours situées sur les sommets les plus élevés des parties centrales, les tortues qui vivent dans les districts inférieurs sont obligées, quand elles ont soif, d'accomplir de longs voyages pour se désaltérer. Aussi aperçoit-on dans toutes les directions, à partir du bord de la mer, des sentiers larges et bien battus conduisant dans l'intérieur des îles; c'est en suivant ces chemins

(*) Le mot *Galapagos*, qui est espagnol, signifie *tortue*.

que les Espagnols découvrirent les aiguades des Galapagos. Quand je débarquai à l'île Chatham, je ne pouvais comprendre quel était l'animal qui voyageait si méthodiquement. En arrivant près des sources, j'aperçus un curieux spectacle : de nombreuses tortues, géants de leur espèce, entouraient les réservoirs d'eau douce; l'une s'avançait avec ardeur et le cou tendu vers le bassin, l'autre s'en retournait satisfaite après avoir bu largement. Lorsque l'animal arrive à la source, sans s'inquiéter des objets ni des gens qui l'entourent, il plonge sa tête jusqu'aux yeux dans la fontaine, et aspire de grandes gorgées d'eau (dix par minute). Les habitants disent que le reptile reste trois ou quatre jours dans le voisinage des fontaines et retourne ensuite aux terres basses; mais ils ne sont pas d'accord sur le nombre et la fréquence des voyages; il est probable que l'animal se déplace plus ou moins souvent, selon la nature de son alimentation. Cependant il est certain que les tortues peuvent vivre même sur les îles où l'on ne trouve d'autre eau que celle qui tombe pendant les quelques jours pluvieux de l'année.

« Il est, je crois, bien constant que la vessie de la grenouille sert de réservoir pour conserver le liquide nécessaire à l'existence de l'animal. La tortue semble être douée du même privilége, car la vessie de ce reptile reste distendue par le fluide, même un certain temps après un voyage aux sources, et l'eau diminue graduellement en devenant moins pure (*). Quand les habitants de l'île Charles se trouvent dans les basses terres, et sont tourmentés par la soif, ils sont dans l'usage de tuer une tortue, et si, par bonheur, la vessie est pleine, ils en boivent le contenu. J'ouvris un de ces animaux, et j'y trouvai l'eau parfaitement limpide, elle avait seulement contracté une saveur légèrement amère. Disons toutefois que les colons boivent d'abord l'eau contenue dans le péricarde, parce qu'elle est plus pure.

« Les tortues, lorsqu'elles se dirigent vers un point déterminé, marchent le jour et la nuit, et atteignent le but de leur voyage beaucoup plus tôt qu'on ne le croirait. Les habitants, d'après des observations faites sur des individus marqués d'un signe spécial, ont calculé que ces lourds animaux peuvent parcourir un trajet d'environ huit milles en deux ou trois jours. J'observai moi-même une tortue qui marchait, et je trouvai qu'elle cheminait à raison de soixante yards par dix minutes, ce qui fait trois cent soixante par heure, et quatre milles par jour, en distrayant le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture en chemin.

« Pendant la saison de la ponte, le mâle pousse un cri rauque qu'on distingue à plus de cent yards. La femelle reste toujours silencieuse, et le mâle ne fait entendre sa voix que dans cette occasion; de sorte que quand les colons entendent ce bruit bien connu, ils savent que le couple est réuni. C'est dans le mois d'octobre que la ponte a lieu. La femelle, dans les endroits sablonneux, dépose ses œufs tous ensemble et les couvre de sable; mais là ou le sol est rocailleux, elle les met tout simplement dans un trou. L'œuf est blanc et sphérique; j'en mesurai un qui avait plus de sept pouces de circonférence. Les petits, dès qu'ils sont éclos, deviennent pour la plupart la proie des buzards. Les vieilles tortues paraissent généralement mourir par accidents, tels qu'une chute dans un précipice. Plusieurs colons m'ont dit n'en avoir jamais trouvé de mortes qui ne portassent les marques de quelque coup violent.

(*) M. Fitz-Roy, dans le volume du journal de la même expédition qui porte son nom, donne sur les tortues des Galapagos des détails qui s'accordent en tous points avec ceux que nous devons à son compagnon de voyage M. Darwin, et y ajoutent peu de chose. Au sujet de la faculté dont jouissent les tortues de conserver longtemps dans leur estomac ou leur vessie l'eau nécessaire à leur subsistance, il dit que, d'après les assertions des gens du pays, ces animaux peuvent rester six mois et plus sans renouveler leur provision intérieure de liquide, et sans retourner à l'aiguade.

« Les habitants croient ces animaux complétement sourds; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'entendent pas une personne marchant immédiatement derrière eux. Je m'amusais toujours, lorsque je surprenais un de ces monstres suivant tranquillement son chemin, à le voir, aussitôt qu'il m'apercevait, pousser un fort sifflement, cacher brusquement sa tête et ses pattes, et se laisser tomber lourdement à terre avec un bruit sourd, comme si la mort l'avait subitement frappé. Je montais souvent sur leur dos, et, en donnant quelques coups sur la partie de l'écaille voisine de la queue, ils se levaient et marchaient; mais j'avoue que j'avais beaucoup de peine à garder l'équilibre sur cette étrange monture.

« La chair de la tortue est très-recherchée, fraîche aussi bien que salée, et sa graisse fournit une huile extrêmement pure et transparente. Quand on prend un de ces animaux, on lui fait une incision à la peau près de la queue, de façon à voir dans l'intérieur de son corps, et à vérifier si la couche de graisse qui s'étend sous l'écaille dorsale est épaisse. Si elle ne l'est pas, la tortue est délivrée, et l'on dit qu'elle se remet très-promptement de cette singulière opération. Pour empêcher ces reptiles de s'échapper, il ne suffit pas de les renverser sur le dos, car ils parviennent souvent à reprendre leur position naturelle.

« Cette espèce de tortue, connue sous le nom de *testudo indicus*, se trouve aujourd'hui dans plusieurs autres parties du monde. Suivant plusieurs savants qui ont étudié les reptiles, il est à présumer que ces animaux tirent tous leur origine de l'archipel des Galapagos. Du moment où l'on sait combien ces îles ont été fréquentées par les boucaniers, et que les tortues étaient enlevées en vie et en très-grand nombre par ces aventuriers, il y a toute raison pour supposer qu'elles ont été distribuées dans différents pays lointains. »

La tortue n'est pas le seul reptile qui vive dans les îles Galapagos. On y trouve aussi deux espèces de lézards, l'une terrestre, l'autre marine, et quelques espèces de serpents non venimeux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'y ait ni crapauds ni grenouilles. Ce fait est d'autant plus étrange, que les bois humides des plateaux élevés de cet archipel paraissent convenir merveilleusement aux habitudes de ces animaux. Ceci nous rappelle que M. Bory de Saint-Vincent, dans son voyage aux îles d'Afrique, dit qu'aucun animal de cette famille ne vit dans les îles volcaniques des grands océans. Cette observation n'est assurément pas sans fondement, et elle acquiert plus d'intérêt quand on la compare avec celle qu'on a faite sur les lézards, qui se trouvent toujours au nombre des premiers habitants des plus petits îlots. Cette différence ne viendrait-elle pas de ce que les œufs des sauriens, protégés par une enveloppe calcaire, peuvent être sans inconvénient transportés d'un lieu dans un autre, par les flots de la mer, tandis que le frai visqueux des batraciens ne peut supporter l'immersion prolongée dans l'eau salée?

Une dernière observation complétera ce que nous avions à dire sur l'histoire naturelle des Galapagos. Ces îles sont moins remarquables par le nombre des espèces de reptiles qu'elles renferment, que par le nombre des individus. En voyant les sentiers tracés par des milliers de tortues monstrueuses, les garennes des lézards terrestres, et les groupes nombreux du saurien aquatique étendus au soleil sur les rochers du rivage, on est forcé d'admettre que dans aucun autre espace du globe cet ordre d'animaux ne remplace les mammifères avec une abondance aussi extraordinaire. Il ne faut pas perdre de vue que cet archipel, au lieu de subir l'influence d'un climat humide et de posséder une végétation vigoureuse, doit être considéré comme généralement aride et très-tempéré, eu égard à sa position sous la ligne équatoriale. Ce spectacle ne peut-il pas rappeler au géologue l'époque de la création, où les sauriens acquéraient des dimensions qu'on ne peut aujour-

d'hui comparer qu'à celles des mammifères cétacés?

Description particulière de quelques îles. — *Ile Charles.* Cette île, nommée *la Floriana* par les habitants de Guayaquil, et Santa-Maria de l'Aguada par les Espagnols, a été, comme tout l'archipel dont elle fait partie, longtemps fréquentée par les boucaniers, et l'est encore par les pêcheurs qui poursuivent la baleine dans l'océan Pacifique. En 1832, la république de l'Équateur résolut de faire des Galapagos, qui lui appartiennent, un lieu de déportation, et envoya en conséquence une petite colonie à l'île Charles. Don José Villarmil fut nommé gouverneur du nouvel établissement, et M. Nicolas Lawson, Anglais de nation, fut chargé d'aller le représenter et d'exercer ses fonctions. A l'époque du voyage du capitaine King, la colonie comptait environ quatre-vingts petites maisons ou cabanes, et deux cents habitants, la plupart condamnés politiques et hommes de couleur. L'établissement est placé à quatre milles dans l'intérieur des terres, à une hauteur qui ne peut être évaluée à moins de mille pieds. Il est entouré d'une végétation abondante. En arrivant à ce village, on éprouve une surprise des plus agréables. Après avoir souffert cruellement de la chaleur et de la fatigue pendant un long trajet sur des pierres volcaniques et à travers des bois brûlés par le soleil, ce n'est pas sans bonheur qu'on se sent tout à coup rafraîchi par une brise légère, et qu'on repose ses yeux sur une plaine cultivée dont l'aspect seul indique la fertilité. La vue de la végétation tropicale qui vous environne, des bananiers, des cannes à sucre, du blé d'Inde, des patates douces, et des autres plantes qui croissent avec abondance dans cet endroit privilégié, vous fait douter que vous soyez dans cette même île où vous avez tout à l'heure aperçu tant d'objets attristants. Il pleut très-souvent sur ce plateau, et le sol qui reçoit l'eau fécondante du ciel est de nature à conserver longtemps l'humidité qu'elle y développe. Pendant l'hivernage, cette plaine se couvre de boue, tandis que les pluies peu abondantes qui tombent dans le district inférieur sont si promptement absorbées, ou s'infiltrent si vite à travers les pierres de lave, que leurs effets ne sont pas sensibles.

Quoique la plupart des colons soient venus à l'île Charles contre leur gré, il en est beaucoup qui n'ont aucun désir de retourner sur le continent. Quelques-uns sont mariés et ont eu des enfants dans l'île même. Tous tirent sans peine du sol fertile qu'ils exploitent, leurs moyens de subsistance. Ils trouvent, en outre, dans les bois des cochons et des oies sauvages, et les tortues leur fournissent un aliment aussi agréable que salutaire. On raconte qu'un vieux marin vécut plusieurs années dans une petite caverne voisine de la fontaine nommée *Governor's Dripstone;* il y avait oublié ses malheurs et le monde; les tortues et les patates composaient son ordinaire. Cet homme était si attaché à sa caverne, que lorsqu'un de ses anciens amis, arrivé aux Galapagos sur sa baleinière, le reconnut et l'emmena de force, il ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Ile Chatham. Cette île, comme toutes les autres, offre des restes nombreux d'anciens cratères. Rien n'est moins attrayant que l'aspect de ce lieu. Le regard ne rencontre que de vastes étendues de lave basaltique noirâtre, couvertes de broussailles desséchées. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces espaces brûlés par les rayons d'un soleil dévorant répandent dans l'air une odeur suffocante, semblable à celle qui s'exhale d'une étuve; les broussailles même sentent mauvais.

Les bois clair-semés qui couvrent les parties basses de toutes ces îles, excepté là où la lave a récemment coulé, paraissent, à une certaine distance, être privés de feuillage, comme les arbres de l'hémisphère boréal durant l'hiver. Ce n'est que quelques instants après qu'on s'aperçoit que chaque plante est chargée de sa parure verdoyante.

Ile Albemarle. C'est l'une des plus tristes et des plus sauvages de tout cet archipel. Elle renferme un lac salé,

qui produit du sel en assez grande quantité; l'eau de ce lac n'a que trois ou quatre pouces de profondeur, et s'étend sur un fond de sel cristallisé, d'une blancheur éclatante. La saline est parfaitement circulaire et bordée de plantes touffues. Les bords abrupts du cratère sont aussi tapissés d'arbrisseaux. Ce lieu désert est un des plus pittoresques qui existent dans les Galapagos. C'est là que les matelots d'un vaisseau pêcheur tuèrent, il y a quelques années, leur capitaine; les naturalistes du *Beagle* trouvèrent dans les broussailles le squelette de la victime.

On voit que les îles Galapagos, malgré la beauté de leur climat, sont un fort triste séjour. Cependant ce que nous en avons dit suffit pour prouver que l'industrie humaine pourrait leur faire subir la plus heureuse transformation. Mais la république de l'Équateur est trop occupée de ses affaires intérieures pour songer de longtemps à coloniser utilement pour elle-même cet intéressant archipel. Il faudrait, en attendant, que ces îles eussent le bonheur de trouver un spéculateur entreprenant, qui se chargeât de les fertiliser à ses risques et périls, et moyennant une redevance payée au gouvernement. C'est ce qui est arrivé aux îles de Juan Fernandez, qui, au moment où nous écrivons, sont sans doute, et grâce à un hasard heureux, en pleine voie de prospérité. M. Francis Lavallée, vice-consul de France au Chili, dans une lettre écrite en 1836 et insérée dans les Annales maritimes, nous a appris que l'ancienne résidence de Robinson Crusoë était devenue la propriété d'un citoyen américain qui l'a affermée pour un grand nombre d'années. Cette île avait servi de dépôt pour les condamnés politiques; mais les dépenses qu'entraînait cet établissement et le nombre croissant des prisonniers déterminèrent le gouvernement chilien à renoncer à cette idée. Le spéculateur en question avait le projet, à l'époque où M. Lavallée écrivait sa lettre, d'y émigrer et d'y amener cent dix familles des îles Sandwich, dans le but de cultiver le sol et d'élever des bestiaux. Mais le plan de ce roi des îles Fernandez ne se bornait pas à cela : il avait l'intention d'établir des bouées dans le principal port, pour l'avantage des baleiniers, et de fournir ses magasins de tous les objets dont les marins en relâche sur ces côtes peuvent avoir besoin. Il voulait aussi, pour utiliser ses capitaux, escompter les traites des pêcheurs. Nul doute que ce projet de colonisation ne réussisse dans un pays aussi favorisé de la nature sous tous les rapports. Nul doute aussi qu'une pareille tentative, faite dans certaines îles de l'archipel des Galapagos, ne fût couronnée de succès. Mais quel sera le capitaliste d'Amérique ou d'Europe qui concevra l'idée d'aller donner la vie à ces îlots perdus au milieu de l'océan Pacifique?



ILES RÉVILLA GIGEDO.

Dans le grand Océan équinoxial, à quatre-vingt-cinq lieues sud de la Vieille-Californie et à cent lieues ouest de la côte du Mexique, on aperçoit un petit archipel composé de trois îles principales et de quelques rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Révilla Gigedo, ainsi baptisées en l'honneur d'un ancien vice-roi de la Nouvelle-Espagne qui portait ce nom. Ces îles, situées entre 18° et 20° de latitude nord et entre 112° et 114° de longitude ouest, sont fort peu connues et ne méritent guère de l'être. Elles sont rocailleuses, sans eau douce et presque sans végétation. Elles offrent sous certains rapports une grande analogie avec les îles Galapagos que nous venons de décrire, et ce qui augmente la ressemblance, c'est qu'on y trouve, comme dans ces dernières, une quantité innombrable de tortues qui peuvent être d'un grand secours pour les navigateurs qui manquent de provisions.

La plus considérable des îles Révilla Gigedo est Socorro; celle qu'on aperçoit au nord-est de cette dernière s'appelle San Benedito; la troisième est connue sous le nom de Rocca partida.

Il ne faut pas confondre l'archipel dont il est ici question avec une autre île Révilla Gigedo, située dans le grand Océan boréal en face du Nouveau-Cornouailles. Celle-ci gît entre 55° 6' et 55°56' de latitude nord et entre 133° et 133° 53' de longitude ouest. Elle est séparée du continent, à l'est par l'étroit canal de Behm, et au nord par une passe encore plus étroite; au sud et au sud-ouest, elle est entourée par le canal Révilla Gigedo, au delà duquel sont les îles Gravina. Elle a vingt lieues environ de longueur sur une largeur de dix lieues. Le nom qu'elle porte lui fut donné par Vancouver qui la reconnut le premier, et voulut consacrer la mémoire d'un homme qui lui avait rendu d'importants services. Ce navigateur raconte qu'il en vint aux mains avec les naturels qui l'entouraient dans leurs canots et avaient pris une attitude menaçante.

Nous n'avons plus rien à dire sur les îles Révilla Gigedo, que nous n'avons guère citées ici que pour mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LA NOTICE SUR LES ILES DE L'OCÉAN.

Pages.

INTRODUCTION.
Considérations sur la mer et ses phénomènes. 7
Qu'est-ce que la mer, l'Océan, les Méditerranées et les Caspiennes? 8
Distribution de l'Océan en diverses régions. ibid.
Nature des eaux de l'Océan. 10
De la phosphorescence de la mer. 11
Diminution des mers. 12
Profondeur et température de l'Océan. 15
Aspect de l'Océan. 19
Des marées. 20
Des cinq grandes régions de l'Océan.
Océan Arctique. 22
Océan Antarctique. 26
Océan Atlantique. 28
Océan Pacifique. 31
Océan Indien. 33
Méditerranées; considérations générales. 34
Méditerranée proprement dite. 35
Mer Baltique ou Méditerranée scandinave. ibid.
Mer Rouge ou Méditerranée érythréenne. 36
Méditerranée ou golfe Persique. 37
Méditerranée sinique. ibid.
Mer d'Okhotsk et mer de Behring. 38
Méditerranée colombienne. 39
Baie d'Hudson. 40
Caspiennes; considérations générales. 41
Caspienne proprement dite. ibid.
Mer d'Aral. 42
Lac Baïkal. ibid.
Mer Morte. ibid.

ILES ORCADES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE; situation; détails sur les mers environnantes. 44
Division de cet archipel; énumération et situation des îles principales. 46
Détails sur Kirkwall, capitale de l'archipel. 48
Climat et nature du sol. 50
Histoire naturelle. 50
Généalogie des habitants des Orcades. 52
Monuments antiques et curiosités. 53
Population. 54
Mœurs et usages. 55
Industrie et commerce. 56
Histoire des Orcades. ibid.

ILES SHETLAND.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR CES ILES. Dimension; situation; climat; aurores boréales; rivières et lacs. 75
DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE. Description particulière de Mainland. 76
Description particulière des îles Yell et Unst. 79
Géologie et histoire naturelle. 80
Population, mœurs et coutumes. 83
Histoire de Patrick Stuart, comte des Orcades et des Shetland. 87
Industrie, commerce. 93

ILES FEROE.

DESCRIPTION : situation, énumération de ces îles; étymologie du nom de *Feroe;* aspect de cet archipel; détails sur les mers environnantes; ouragans; montagnes; lacs; détails sur Stromoe, la plus grande de ces îles;

Pages.
description de Thorshavn, capitale; anecdote sur la citadelle de cette ville, etc. 94
Histoire naturelle; chasse aux oiseaux sur les rochers. 100
HABITANTS. Costumes, mœurs, usages, superstition. 102

ILES NORMANDES.

JERSEY, GUERNESEY, SERK ET AURIGNY.

Description générale. 111
Description particulière de Jersey. ibid.
Description particulière de Guernesey. 115
Description particulière des iles Herms et Serk. 119
Description particulière d'Aurigny. 120
Coup d'œil historique sur cet archipel. ibid.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Description générale de Terre-Neuve. 128
Climat. 131
Lithologie, histoire naturelle. 133
POPULATION; colons et pêcheurs. 135
Indiens; voyage du lieutenant Buchan dans l'intérieur de l'île. 136
Aperçu historique sur Terre-Neuve. 141
Détails sur la pêche de la morue. 146
Saint-Pierre, Miquelon et Langlade. 151

ILES BERMUDES.

Situation de ces îles; énumération des principales; transparence de la mer dans les environs. 154
Chaîne d'écueils autour de cet archipel; anecdote à ce sujet. 155
Climat et productions. 156
Population, revenus, gouvernement; détails sur les deux îles principales Mainland et Saint-George. 158

ILES CROZET.

Description sommaire des îles Crozet 161
Naufrage et aventures de M. Lesquin de Roscoff dans une de ces îles. 162

ILES GALAPAGOS.

Coup d'œil général sur ces îles; grand nombre de volcans qu'elles renferment; climat. 168
Histoire naturelle; détails curieux sur les tortues de cet archipel. 169
Description particulière des iles Charles, Chatham et Albemarle. 172

ILES REVILLA GIGEDO

Quelques mots sur ces iles. 174

RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ILE DE FRANCE.

POLE ARCTIQUE.

On comprend sous la dénomination générale de *régions circompolaires* les pays suivants : à l'ouest de l'Amérique septentrionale, les terres que baigne la mer de Behring, le détroit de ce nom et l'espace qui s'étend jusqu'au cap des Glaces; au nord du même continent, les terres arctiques proprement dites; au nord-est le Groënland, l'Islande, l'île de Jean-Mayen, et le Spitzberg; au nord de l'empire russe, la partie septentrionale de la Sibérie et la Nouvelle-Zemble; au nord de l'Europe, la Laponie; dans l'hémisphère austral, les Orcades méridionales, l'archipel de Sandwich, les Shetland du sud, les *terres de Louis-Philippe et de Joinville;* les contrées récemment découvertes par le capitaine Dumont d'Urville; enfin, la terre d'Enderby.

Nous commencerons notre description par les terres arctiques proprement dites, ces immenses régions qui s'étendent à l'ouest du Groënland, et que baignent les eaux du détroit de Davis, de la mer de Baffin, du détroit de Barrow, du golfe de Boothia, et de la partie septentrionale de la baie d'Hudson. C'est la partie la moins connue et la plus triste de l'hémisphère boréal. Le littoral de certains points de ces froides contrées a bien été exploré par quelques navigateurs; mais, parmi les marins les plus intrépides et les plus expérimentés, il n'en est pas qui se soient aventurés sans terreur dans ce labyrinthe de baies, de détroits, de golfes, d'îles de toutes les grandeurs et de mers aux sinueux contours. Là, peu de rivages portent un nom déterminé. Tour à tour baptisée par différents explorateurs déroutés, chaque plage, pour ainsi dire, cache sous le nombre de ses dénominations diverses l'origine de sa découverte. Là, toutes les règles de la navigation deviennent inutiles; la science de l'homme se brise contre les obstacles que la nature oppose à ses efforts. Là, point de limites bien précises, point de divisions géographiques rationnelles. Souvent telle portion de terre que l'on croit attachée à un continent, se trouve être une île; tel bras de mer qu'on suppose être un détroit, n'est qu'une impasse sans issue. Les dernières expéditions au Nord ont sans doute éclairci quelques-unes des questions relatives à la géographie de cette partie du globe; mais si quelques côtes ont été soigneusement visitées, si quelques latitudes ont été exactement déterminées, combien ne reste-t-il pas encore à faire pour révéler à l'Europe ce monde mystérieux!

Dans l'impossibilité où nous sommes d'adopter ici une classification quelque peu logique, nous indiquerons d'abord à grands traits l'ensemble et les principales divisions des terres arctiques; puis, nous ferons le résumé chronologique des voyages au pôle boréal, en donnant, à mesure qu'ils se présenteront naturellement sous notre plume, les détails les plus propres à faire connaître les endroits les plus célèbres et les plus intéressants de ces hautes latitudes. Ce sera aussi une manière toute naturelle d'en faire l'histoire, qui serait presque impossible avec un autre système. Nous réserverons pour une description spéciale toutes les parties qui pourront être étudiées séparément; ainsi nous consacrerons

des notices particulières au Groënland, au Spitzberg, à l'île Jean-Mayen, à l'Islande et aux terres polaires du Sud.

Quant à la mer de Behring, à la Sibérie, à la Laponie et à la Nouvelle-Zemble, comme ces pays se rattachent intimement, sous le double rapport géographique et politique, à des parties du globe qui méritent d'être etudiées à part, on en trouvera la description dans d'autres volumes de *l'Univers pittoresque*.

La question du fameux passage au Nord-Ouest et les incidents qui s'y rattachent domineront nécessairement notre récit, car cette question a été le mobile de la plupart des navigateurs qui, à partir du quinzième siècle, ont parcouru les mers septentrionales.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES TERRES ARCTIQUES PROPREMENT DITES.

Malte-Brun, ou plutôt son continuateur, divise les terres arctiques en trois groupes principaux, à savoir . 1° le *Devon septentrional;* 2° la *Géorgie du Nord;* et 3° les îles situées au sud du détroit de Barrow. Cette division, quelque arbitraire qu'elle soit, peut néanmoins être adoptée pour faciliter l'intelligence des détails géographiques.

Le Devon septentrional est un assemblage imparfaitement connu d'îles couvertes de glaces, et aperçues en 1819 par le capitaine Édouard Parry, dans la baie de Baffin et le détroit de Lancastre.

La Géorgie septentrionale est un archipel de la mer polaire qui se compose des îles Sabine, Byam-Martin, Bathurst, Cornwallis, Griffith et Melville; il faut y comprendre aussi la Terre-de-Banks, découverte comme toutes les autres par le même navigateur anglais. Ces îles sont situées à peu de distance les unes des autres dans la partie nord et au fond du détroit de Barrow. Quant à la Terre-de-Banks, elle s'étend au sud-ouest de l'île Melville, mais on n'en connaît encore qu'une petite partie, et l'on ignore même si elle est une île ou une pointe de l'Amérique.

La mer d'Hudson, la baie de Baffin, les détroits de Lancastre, de Barrow, du Prince-Régent et de l'Hécla baignent les îles du troisième groupe, que M. Balbi a proposé de comprendre sous le nom d'*archipel de Baffin-Parry*. Les principales sont : Cockburn, Winter, Mansfield, qui a vingt-cinq lieues de long du nord au sud, et six de large; Southampton, qui est encore plus considérable, et l'île de James. Il faut ranger dans la même catégorie la Terre-de-Cumberland, dont on ne connaît que les côtes orientales; le Nouveau-Galloway, qui s'étend le long de la mer de Baffin; le Sommerset septentrional, qui se développe au sud du détroit de Barrow et à l'ouest de l'entrée du Prince-Régent; l'isthme et la péninsule de Boothia-Félix, découverts par le capitaine Ross, plus à l'ouest et dans une branche de ce même détroit du Prince-Régent; la Terre-de-Melville au sud de l'île Cockburn, dont elle est séparée par le détroit de la Furie et de l'Hécla, et qui ne paraît tenir vers le sud-ouest au continent américain que par un isthme étroit; enfin les îles Jameson, encore presque inexplorées (*).

Au sud de l'île James, le détroit d'Hudson sépare l'île de Cumberland du Labrador; à l'est, le détroit de Davis et la mer de Baffin isolent ces îles du Groënland; au sud-ouest, elles sont baignées par les eaux du golfe de Welcome et par le *Mare christianæum* du Danois Munk.

Si nous nous dirigeons maintenant vers la baie de Baffin, nous y trouverons dans la partie nord les *Highlands* ou *hautes terres arctiques*, ainsi désignées par le capitaine Ross dans son premier voyage à la recherche d'un passage au nord-ouest.

La superficie de tout le territoire

(*) Pour se rendre compte de cette division et se reconnaître au milieu de cet effrayant dédale, il est indispensable de consulter la carte des régions circompolaires qui accompagne cette notice.

arctique jusqu'au soixante et dix-huitième degré de latitude, peut être évaluée approximativement à un million quatre cent mille milles carrés, et celle des mers qui l'arrosent à sept cent mille, sauf nouvelles découvertes dans ces régions encore si mystérieuses.

L'hiver a établi son séjour dans cette zone maudite. Un manteau de neige et de glace couvre, comme un linceul lugubre, toute la surface des terres. « Le froid y fait éclater les rochers avec un bruit horrible, égal à celui de la grosse artillerie; leurs débris volent à une distance étonnante. La température y est sujette aux plus capricieuses variations : la pluie vient vous surprendre au moment où vous admirez l'éclat d'un soleil pur, et cet astre vous consolera souvent au milieu des ondées par une réapparition soudaine; vous le verrez encore se lever ou se coucher, précédé ou suivi d'un cône de lumière jaunâtre. L'aurore boréale verse sur ce climat des clartés qui, tantôt douces et pures, tantôt éblouissantes et agitées, égalent celles de la pleine lune, et, dans l'un et l'autre cas, contrastent par un reflet bleuâtre avec la couleur de feu qui scintille dans les étoiles (*). » Plusieurs mois de ténèbres, pendant l'hiver, semblent plonger dans le chaos ces déserts glacés. Durant cette triste période, la lumière du soleil est remplacée par un crépuscule, dont la lueur terne et monotone n'est modifiée que par l'éclat passager des météores.

L'ours blanc, le renne, le bœuf musqué, le renard et le lièvre, parcourent, incessamment tourmentés par la faim, ces immenses plaines, dont la mousse et quelques plantes antiscorbutiques tapissent la surface, quand les rayons du soleil l'ont débarrassée de son vêtement de neige. Des myriades de gelinottes, de perdrix et de canards de plusieurs espèces, y viennent chercher leur nourriture. D'énormes cétacés, au souffle bruyant, nagent dans les détroits qui séparent les groupes d'îles, et y attirent les pêcheurs que la passion du gain pousse jusque sous ces latitudes. Le phoque rampe sur les plages désertes ou élève sa tête pesante dans les espaces liquides que la glace n'a pas recouverts.

Plusieurs tribus indigènes se partagent le territoire arctique. Les *Esquimaux* habitent depuis le fond de la mer de Baffin jusqu'au fleuve Mackenzie au nord de l'Amérique, et probablement jusqu'au détroit de Behring; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave; au nord, ils s'arrêtent sur les bords de la mer polaire ou prolongent leurs courses dans un désert glacé. Petits, trapus et faibles, mais bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; ils ont le visage plus long et plus large que les Européens; leur nez est petit et épaté; leurs yeux noirs et enfoncés sont en partie cachés par d'immenses paupières; leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles grandes et mobiles, leurs cheveux noirs, longs et rudes. Ils ont peu de barbe, et encore ont-ils le soin de l'arracher. Ils habitent des huttes de forme circulaire recouvertes en peaux de phoques, ou faites de neige dans certains endroits. Leurs vêtements sont également faits de peaux de veaux marins : ils consistent pour les hommes en une tunique ronde, que les femmes portent aussi, mais fendue sur le côté, en un pantalon, et en bottines communes aux deux sexes; les chaussures des femmes montent jusqu'à la hanche, soutenues par des baleines : elles y placent leurs enfants lorsqu'elles sont fatiguées de les porter sur les bras. Elles tressent leurs cheveux en nattes, auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blancs. Elles ornent leur figure d'une sorte de tatouage, ainsi que le reste du corps. Pour éviter l'action de la trop grande lumière sur la glace et la neige, les Esquimaux portent une espèce de garde-vue composé d'une petite planche

(*) Malte-Brun, t. XI, p. 89, quatrième édition, 1836.

très-mince, percée de deux fentes étroites, à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets.

Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons et de différents gibiers, qu'ils fument ou font cuire à demi. Ils mangent volontiers la chair crue, et sont très-friands de suif et de savon; ils boivent avec délices de l'huile de poisson, surtout quand elle est rance.

On ne trouve pas des Esquimaux dans tous les pays arctiques. De vastes étendues de terre sont entièrement désertes, telles par exemple, que les îles de la Géorgie septentrionale visitées par le capitaine Parry.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, qu'ils attellent, comme en Sibérie, à un traîneau qui peut contenir une ou deux personnes. Le chien esquimau ressemble à nos chiens de berger; quelquefois son poil est tacheté, d'autres fois noir, et plus souvent blanc. Il a les oreilles droites et courtes comme celles du renard. Il n'aboie pas : son cri est une sorte de grognement. Son ennemi naturel est le loup, animal très-féroce et très-hardi dans les régions hyperboréennes (*).

Tel est l'aspect des lieux dans lesquels nous allons transporter le lecteur à la suite des navigateurs célèbres qui les ont parcourus, au péril de leur vie. Mais ce ne sont là que les traits généraux du tableau; les détails viendront se placer naturellement dans la suite de notre récit.

VOYAGES VERS LE PÔLE ARCTIQUE ET A LA RECHERCHE D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST.

Les Scandinaves. Le problème d'une communication entre l'océan Atlantique et le grand Océan a-t-il réellement préoccupé les nations maritimes dès le neuvième siècle, comme le pensent certains écrivains? C'est ce qui nous paraît peu probable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le continent américain avait été visité longtemps avant qu'il fût signalé à l'Europe par Christophe Colomb. C'est aux peuples du Nord que revient l'honneur de cette initiative, qui, si elle ne porta aucun fruit, n'en a pas moins une grande importance au point de vue historique. Ces hardis aventuriers se hasardèrent les premiers au milieu des montagnes de glace qui hérissent les côtes des contrées polaires. Un des résultats de leurs premières excursions fut la découverte et la colonisation de l'Islande; on verra plus loin qu'ils abordèrent aussi au Groënland vers la fin du dixième siècle. Ce n'est pas sans étonnement et sans admiration pour tant de hardiesse et de courage, qu'en lisant l'histoire des huitième, neuvième et dixième siècles, on voit toutes les mers connues à cette époque couvertes de vaisseaux scandinaves. Aucune distance, aucun péril, n'arrêtaient les hommes du Nord, ces barbares échappés de la Norwége et de la Suède comme d'une ruche trop pleine. « Pendant deux cents ans, ils dévastèrent presque continuellement l'Angleterre et la soumirent plusieurs fois; ils firent de fréquentes incursions en Écosse et en Irlande, sur les côtes de Livonie, de Courlande et de Poméranie. Ils s'étendirent bientôt comme une flamme dévorante sur la basse Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, les bords du Rhin jusqu'à Mayence. Ils pénétrèrent dans le cœur de la France, après en avoir longtemps dévasté les côtes; ils remontèrent de tous côtés par la Somme, la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône. Dans l'espace de trente ans ils y pillèrent ou brûlèrent plusieurs villes, Paris, Amiens, Orléans, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Saintes, Angoulême, Nantes, Tours. Ils s'établirent dans l'île de la Camargue, à l'embouchure du Rhône, d'où ils désolèrent la Provence et le Dauphiné jusqu'à Valence. Ils ruinèrent, en un mot, la France, obligèrent ses rois à

(*) Nous avons extrait presque textuellement ces trois derniers paragraphes de Malte-Brun, parce qu'ils offrent un résumé concis et fidèle de ce que les différents voyageurs disent des peuples désignés par le nom d'*Esquimaux*.

leur payer d'immenses tributs, livrèrent aux flammes le palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle, et finirent par se faire céder une des plus belles provinces de ce royaume. Quelquefois animés d'un esprit plus pacifique, ils transportaient des colonies dans des pays inconnus ou inhabités, comme s'ils eussent voulu réparer sur de nouvelles terres les pertes immenses que leurs fureurs causaient ailleurs au genre humain (*). » C'est de leurs voyages dans les régions glacées qu'il est resté le moins de traces. A l'exception de quelques points, parmi lesquels l'Islande est le plus important, on ne sait plus aujourd'hui quels furent dans ces contrees reculées les lieux visités par leurs hordes aventureuses. On en est réduit aux conjectures, et les hypothèses imaginées par les auteurs qui ont traité ce sujet ne nous paraissent pas assez bien fondées pour être mentionnées.

Antonio et Nicolo Zéno, 1380. Né d'une famille vénitienne celèbre par son antique noblesse, Nicolo Zéno voulut s'illustrer par des voyages et des découvertes. Il équipa un navire, et franchit le détroit de Gibraltar pour passer en Angleterre et en Hollande. Assailli par une tempête, il fut poussé vers le nord, et jeté sur les rivages d'une grande île qu'il nomma *Frislande*. Zichmni, roi de cette île, accueillit favorablement l'étranger, et après une expédition dans laquelle les Vénitiens s'étaient particulièrement distingués, il lui donna le commandement de sa flotte. Nicolo appela alors auprès de lui son frère Antonio Zéno. Bientôt il entreprit, avec trois petits vaisseaux, un voyage de découvertes dans le Nord. Après une courte traversée, il arriva en *Engroneland*, où il était destiné à trouver la mort. La description qu'il donne de ce pays (**) est assez curieuse. Il y existe, dit-il, un couvent de frères prêcheurs et une église sous l'invocation de saint Thomas, bâtie près d'une montagne qui jette du feu comme le Vésuve et l'Etna. Les moines chauffent l'église, le monastère et leurs chambres avec l'eau d'une source bouillante qui jaillit dans le voisinage; cette eau est même assez chaude pour cuire toute espèce de mets. Elle sert à faire croître des plantes et à faire mûrir des fruits dans le jardin du couvent, et cela en dépit de la neige et de la gelée, qui n'atteignent pas les arbres et les fleurs ainsi arrosés. Émerveillés de ces produits, les sauvages qui habitent ce pays considèrent les moines comme des dieux, et leur apportent des présents, tels que de la viande de renne et des poules (*). Les religieux emploient la chaux et les scories vomies par le volcan comme matériaux dans la construction de leurs murailles et de leurs bâtiments. Le faîte de leurs maisons est en forme de voûte, quoique dans cette contrée on ne soit guère incommodé de la pluie, la première couche de neige qui tombe restant gelée pendant les neuf mois de l'hiver. L'eau chaude du volcan se jetant dans un havre spacieux, empêche la mer de se geler; aussi ce lieu est-il le rendez-vous d'une grande quantité de poissons et d'oiseaux, qui composent la principale nourriture des moines. Ces derniers en donnent aux habitants du pays qu'ils occupent à différents travaux. Les maisons des sauvages s'élèvent au pied de la montagne; elles sont rondes, ont vingt-cinq pieds de largeur, et se terminent en pointe. A leur sommet est une petite ouverture par laquelle pénètrent l'air et la lumière. Le plancher de ces huttes est si chaud, que, même dans les plus grands froids, la température y est très-douce. Pendant l'été, un grand nombre de barques venant des îles voisines, du cap au-dessus de la Norwége et de Trondron (Drontheim), apportent aux religieux les objets dont

(*) Mallet, introduction à l'Histoire de Danemark, t. I, p. 207.

(**) Voy. *Dello scoprimento del' isola Frislanda*, Ramusio, navig. et viag., t. II.

(*) Probablement de gelinottes, oiseau très-commun au Groënland.

Guillaume d'Orange eurent forcé Jacques à aller achever ses dévotions à Saint-Germain en Laye, elles s'empressèrent d'imiter le reste de l'Angleterre et de reconnaître le nouveau souverain, conservateur de leur foi.

A partir de cette époque, il n'est plus fait mention de Jersey qu'à propos de deux tentatives faites par les Français, l'une en 1779, sous les ordres du prince de Nassau, et qui n'eut point de résultat; l'autre deux ans après, et dont nous allons donner le récit succinct :

Le baron de Bulecour, brave officier, mais sans fortune personnelle, avait reçu de Louis XVI la promesse d'être nommé gouverneur des îles normandes, où il avait déjà combattu sous le prince de Nassau, s'il parvenait à les enlever aux Anglais avec qui nous étions alors en guerre, par suite de notre alliance avec ses colonies révoltées de l'Amérique du Nord. Bulecour, qui paraît avoir eu des intelligences dans l'île, partit de Granville le jour de Noël 1780, avec douze cents hommes, déterminés comme lui, quatre petites pièces de campagne et deux mortiers. Il espérait arriver de nuit, et surprendre l'île pendant que les habitants seraient à prier ou à se divertir. Le vent devenu contraire le contraignit à relâcher dans l'île de Chansey, où il resta jusqu'au 5 janvier suivant, qu'il débarqua pendant la nuit dans la baie de la Roque, conduit par un pilote du pays, qui y avait consenti pour se soustraire à une accusation de meurtre. La baie de la Roque est encombrée de rochers à fleur d'eau qui la rendent très-dangereuse : Bulecour y perdit deux de ses bateaux et les soldats qui les montaient, et débarqua avec sept cents hommes seulement. Il en laissa cent à la garde des chaloupes, et, avec les six cents autres, s'avança vers Saint-Hélier à travers champs. Arrivés sur la place publique, les assaillants s'emparent du poste, à l'exception d'un soldat, qui court donner l'alarme à un régiment de highlanders, caserné à l'hôpital général. Les forces anglaises furent en un moment sur pied, et nul doute que Bulecour n'eût réussi, s'il avait eu quelques hommes de plus, car le gouverneur Corbet avait perdu la tête dès le commencement de l'affaire, et signé, avec les principaux officiers de son état-major, une capitulation par laquelle la garnison anglaise devait immédiatement évacuer l'île, déclarée acquise à la couronne de France. Heureusement le capitaine Mulcasta, qui commandait les troupes enfermées dans le château Élisabeth, et le commandant de ce fort, P. Ailwards, se refusèrent à exécuter cette capitulation que Corbet, accompagné de l'audacieux Bulecour, venait leur signifier lui-même. Ce premier échec fit évanouir toutes les espérances de l'officier français, qui savait trop bien que les quatre mille, les six mille, les dix mille hommes de renfort qu'il s'était donnés suivant le besoin du moment, n'arriveraient jamais. Il se renferma dans Saint-Hélier, et s'y retrancha dans la grande place. Cependant les troupes anglaises, secondées par les milices de l'île, et conduites par le major Pierson, jeune officier de vingt-quatre ans, s'avançaient en bon ordre. Le feu s'engagea; mais dès les premières décharges Bulecour fut atteint d'une blessure mortelle. Ses six cents hommes faiblirent alors, et, accablés par le nombre, ils se rendirent, sous la condition toutefois d'être ramenés à Granville; ce qui fut exécuté.

Pendant la révolution française, les îles anglo-normandes jouèrent un rôle qu'explique leur position dans le voisinage de la France. Elles furent à certains moments le rendez-vous des émigrés armés contre leur patrie, et un des foyers d'intrigues les plus dangereux pour le gouvernement français. Le génie machiavélique de Pitt avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer de ces possessions coloniales placées aux portes de notre pays. Aussi la Convention jugea-t-elle indispensable de s'emparer de l'archipel normand. A la fin de l'année 1794, on organisa avec vigueur, et sous le plus grand secret, une expédition contre Jersey et

Guernesey. Mais les vents contraires retinrent quelque temps notre escadre sur nos côtes. Ce ne fut qu'au mois de mars que le gouvernement britannique songea à envoyer un renfort de troupes dans ces îles, dont l'occupation lui était d'une si haute importance. Par un jeu cruel de la politique des ministres de George III, ce fut à des Français, à des nobles réfugiés en Angleterre, que l'on confia la glorieuse mission de défendre les deux îles contre des Français, contre des frères. Quelques bataillons d'émigrés passèrent à Jersey et à Guernesey. Mais Pitt et ses collègues n'eurent pas la satisfaction de voir s'engager cette horrible lutte. Des dissensions intérieures absorbèrent nos forces destinées à la descente projetée, et l'entreprise dut être, en conséquence, ajournée.

Pendant plusieurs années encore, ces anciennes annexes de la Normandie, ces îles toutes françaises, et de mœurs et de langage, ne cessèrent d'être l'arsenal des armes déloyales avec lesquelles l'Angleterre combattait notre révolution. En 1801, il fut à peu près constaté que le complot de la machine infernale avait été tramé à Jersey.

Nous ne sachions pas que depuis, les habitants de Jersey et de Guernesey soient devenus moins hostiles à leur ancienne et véritable patrie. Il est vrai que l'Angleterre s'est constamment appliquée à s'assurer le dévouement de ces insulaires. Quand on examine sa politique à l'égard de ses autres colonies, on ne peut s'empêcher d'admirer la condescendance dont elle a toujours fait preuve envers ses possessions de la Manche. Au lieu de leur imposer, comme elle a fait au Canada et ailleurs, des institutions en désharmonie avec leurs traditions politiques et nationales, elle leur a conservé l'indépendance intérieure dont elles jouissaient autrefois, par la grâce des ducs de Normandie. Aujourd'hui encore elles sont gouvernées par un corps délibérant, qui, sous la dénomination toute française d'*États*, consent les impôts et a seul le droit de rendre exécutoires les lois votées par le parlement impérial. Ce sont, en quelque sorte, de petites républiques exemptes des embarras des nations constituées, et jouissant de la protection d'une grande puissance, à condition qu'elles lui serviront d'instruments à l'occasion.

Cette extrême tolérance de l'Angleterre est un exemple frappant de l'habileté de ses hommes d'État. Jusqu'à ce moment elle a justifié l'intention qui l'a dictée, et elle sera toujours le bouclier le plus sûr à opposer à toute agression future de la France contre ses anciennes colonies normandes. La mansuétude intéressée de la métropole envers ces îles est la meilleure garnison qu'elle puisse y entretenir pour les défendre contre nous, et il y a lieu de croire qu'elle ne se départira pas de cet heureux système, car elle tient trop à la conservation de ces sentinelles avancées, qui, en temps de guerre avec la France, se transforment comme par enchantement, tantôt en corps de garde, tantôt en repaire de conspirateurs.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Quoique situées sous la même latitude que la France, les îles dont nous allons parler subissent l'influence d'une température beaucoup plus froide en hiver, et d'un climat qui participe de celui des régions boréales. Cette différence provient, nous avons à peine besoin de le dire, du voisinage du Labrador et du Canada, qui confinent aux terres circompolaires, ce berceau des glaces éternelles.

Terre-Neuve, dont nous nous occuperons d'abord, est bornée dans toute sa partie orientale par l'océan Atlantique ; au nord-est et au nord elle est séparée de la côte du Labrador par le détroit de Belle-Ile, long d'environ cinquante milles sur douze seulement de large ; au nord-ouest elle est baignée par les eaux du golfe Saint-Laurent ; et au sud-ouest, elle s'approche de l'île du cap Breton, de façon à former l'étroit passage par lequel l'Océan communique avec les flots du golfe que nous avons nommé. Terre-Neuve est la terre américaine la plus voisine de l'Europe, car de Saint-Jean à Port-Valence, sur la côte d'Irlande, il n'y a que seize cent cinquante-six milles. Cette distance, s'il existait sur cette ligne un service de paquebots à vapeur, pourrait être franchie, dans les mois d'été, en moins de dix jours.

La superficie de cette île est de trente-six mille milles anglais carrés. Sa plus grande longueur, du cap Raze à la baie Grignet, est d'environ quatre cent vingt milles; sa plus grande largeur, du cap Ray au cap Bonavista, d'environ trois cents milles ; et, en faisant abstraction des nombreuses coupures et inégalités de ses côtes, sa circonférence peut être évaluée à mille milles. Sa forme est à peu de chose près celle d'un triangle, dont le sommet est au nord et dont la base s'étend de l'est à l'ouest, c'est-à-dire du cap Ray au cap Raze. Elle offre l'aspect le plus pittoresque, et semble avoir été formée dans un de ces moments terribles où la nature déploie toute sa force de destruction et de création. Elle porte le long de ses côtes et dans ses vastes baies des marques visibles d'un cataclysme qui, à une époque éloignée, a changé son aspect primitif et modifié ses dimensions.

On connaît fort peu l'intérieur, à cause de la difficulté d'y pénétrer. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'on y trouve un sol pierreux et pauvre, onduleux dans certains endroits, couvert, dans d'autres parties, de bois chétifs, entrecoupé de vallées étroites et sablonneuses, et offrant des landes immenses entièrement privées de plantes et d'arbustes. On sait aussi qu'il y existe un grand nombre de lacs et de sources de la meilleure eau. Le terrain y est souvent si marécageux, qu'il est impossible, ou du moins dangereux, de voyager à cheval, et même à pied. Les lieux où l'on a pu pénétrer, à la distance de trente milles de la côte, en s'y rendant sur la neige ou la glace, abondent en cerfs et en animaux à fourrures précieuses.

En 1823, un Anglais nommé Mac Cormack réussit à traverser l'île de la baie de la Conception à la baie de Saint-George. Il rapporta que cette partie était bien arrosée, mais presque privée de bois, et que le sol en paraissait complétement stérile.

Le littoral est en général sauvage et rocailleux ; dans quelques endroits, il est couvert de bois qui s'avancent jusque sur le bord de la mer. Presque

partout il est échancré par d'innombrables anses, baies et havres commodes. La plupart de ces baies pénètrent si profondément dans l'intérieur des terres, qu'on les prendrait pour des embouchures de fleuves. Mais quand on en explore le fond, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'y tombe que de petites rivières et des torrents qui assèchent pendant la saison chaude. Les principales baies sont : à l'ouest, en allant du nord au sud, la baie d'Ingornachoix, la baie Bonne, la baie des Iles, la baie de Saint-George; au sud, en allant de l'ouest à l'est, la baie du Désespoir, la baie de l'Ermitage, la baie de la Fortune, la baie de Plaisance, la baie de Sainte-Marie, la baie des Trépassés; à l'est, la baie de la Conception, au fond de laquelle se trouve le havre de Saint-Jean, la baie de la Trinité, la baie de Bonavista, la baie des Exploits; au nord, la baie de Notre-Dame et la baie Blanche; sur la côte est de la longue pointe septentrionale qu'on appelle le *petit Nord*, la baie d'Orange, la baie de Canada, le havre du Croc, la baie aux Lièvres; au nord de cette même pointe, la baie du Pistolet.

Parmi les promontoires les plus remarquables qu'on rencontre sur le littoral de Terre-Neuve, on peut citer à l'ouest le cap Saint-George, le cap Anguille, le cap de Raye; au sud, le cap du Chapeau-Rouge, le cap Sainte-Marie, le cap de Pene; au sud-est, le cap Raze; à l'est, le cap Broyle, le cap Saint-François, le cap Bonavista; au nord, le cap Patridge.

La grande Péninsule, qui s'étend dans la partie sud-est de l'île, a vingt-six lieues de long sur une largeur qui varie de cinq à vingt lieues.

Un isthme fort étroit unit cette presqu'île à la partie principale qui est bien plus considérable, mais moins importante au point de vue commercial. Cet isthme sépare la baie de la Conception de la baie de la Trinité, la première à l'est, la seconde au couchant. *Avalon* est le nom imposé à cette péninsule par sir George Calvert, plus tard lord Baltimore.

La baie de la Conception est le premier district de Terre-Neuve, non-seulement à cause de ses ports nombreux et commodes, mais encore à cause de l'esprit entreprenant et de l'habileté de ses habitants dans l'art de la pêche. Le Port-de-Grâce en est la ville principale; après elle vient Carbonièr et quelques villages sans importance. Ce canton, le plus riche et le plus populeux, ne renferme pas moins de vingt-cinq mille habitants, distribués dans différentes stations de pêche ou établissements agricoles.

A l'extrémité nord de la baie de la Conception est la petite île de *Baccalhao*, rocher isolé où se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Comme les cris continuels de ces animaux s'entendent à une grande distance, et servent d'avertissement aux marins pendant les brouillards qui règnent si fréquemment dans ces froides contrées, les gouverneurs de Terre-Neuve ont défendu, sous des peines sévères, de les tuer, et même de les inquiéter. Malgré cette prohibition, dont le motif est parfaitement louable, les marins ont plus d'une fois tendu leurs filets sur les rochers où ces utiles oiseaux bâtissent leurs nids et ont enlevé une immense quantité de leurs œufs.

Au sud et non loin de la baie de la Conception, au fond d'un port vaste et sûr, se trouve la ville de Saint-Jean, siége du gouvernement et de la cour suprême d'amirauté. Les obstacles naturels qui défendent l'accès du port, les hauteurs qui le dominent des deux côtés de son ouverture, les batteries nombreuses et les fortifications qui protégent la ville de toutes parts, font de Saint-Jean une place si forte, qu'elle peut défier les efforts de l'ennemi le plus redoutable. Il ne peut entrer dans le port qu'un seul vaisseau à la fois, de sorte que l'escadre la plus nombreuse serait foudroyée en détail et ne pourrait parvenir sous les murs de la ville.

Cette capitale se compose d'une seule rue bâtie sur la rive septentrionale du port, et d'où partent plusieurs lignes de maisons qui ne méritent pas d'autre nom que celui de ruelles. Les mai-

sons sont, pour la plupart, en bois; on n'en remarque que quelques-unes en brique et fort peu en pierre. Elles sont toutes placées de la façon la plus irrégulière : cela vient de ce qu'en 1820, le parlement anglais ordonna que là où il y aurait des maisons en pierre, les rues eussent quarante pieds de largeur, et cinquante pieds là où elles seraient en bois; il en résulte que toutes les habitations en pierre s'avancent de dix pieds dans la rue, ce qui donne à la ville l'aspect le plus désagréable.

Le trait caractéristique de Saint-Jean est le grand nombre de débarcadères et de stations de pêche qui bordent le rivage. Le débarcadère du gouvernement est un large quai, dont l'usage est laissé au public. Ce qui étonne bien plus celui qui voit pour la première fois ce comptoir de pêcheurs, c'est la quantité prodigieuse de tavernes ou cabarets; du reste, on conçoit facilement qu'il se fasse à Terre-Neuve une immense consommation de vin, de bière, et surtout d'eau-de-vie et de rhum.

La population sédentaire de Saint-Jean est d'environ onze mille âmes; mais elle augmente considérablement à l'époque de l'ouverture de la pêche, pour reprendre son niveau ordinaire à la fin de la saison, c'est-à-dire, quand les bâtiments repartent pour l'Europe. La ville a souvent été ravagée par de terribles incendies : en 1815, elle perdit de cette manière de grandes valeurs et un certain nombre de maisons; en novembre 1817, un désastre semblable amena une perte de plus de 500,000 liv. sterling (12,500,000 francs). Quelques jours après, le feu détruisit presque tout ce qui avait été épargné par le précédent incendie; et à la fin de la même année, le même fléau vint mettre le comble à la désolation des habitants. Mais Saint-Jean s'est relevée de ses ruines, et les colons ont oublié les calamités qui les ont frappés coup sur coup.

A douze milles de Saint-Jean est située Belle-Ile, ainsi nommée à cause d'un rocher élevé, perpendiculaire et cylindrique, qui se trouve sur sa côte occidentale, et qu'on appelle le *Bel* ou le *Beau*. Cet îlot est d'une fertilité extraordinaire.

La baie des Exploits, un des lieux les plus connus de Terre-Neuve, est vers le nord-est de l'île. Elle reçoit une rivière, qui fait communiquer le *lac des Indiens-Rouges* avec l'Océan, et dont le cours, long de soixante-dix milles, est interrompu par un grand nombre de *rapides*. Quelques-unes de ces chutes d'eau ont une vitesse de dix milles à l'heure.

Dans l'intérieur de l'île s'étend une chaîne de montagnes qu'on aperçoit de loin. Néanmoins, les points culminants de cette chaîne ont moins de 975 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a même lieu de croire, d'après les données que fournit la végétation, que les plus hautes collines n'ont pas plus de 1,200 pieds.

Terre-Neuve est entourée de bancs de sable, depuis le 50e degré de latitude à l'est, jusqu'à la côte de la Nouvelle-Angleterre. Celui que tout le monde connaît sous le nom de banc de Terre-Neuve, et qui est voisin de la côte sud-est, est le plus considérable de tous ceux de ces parages, et même de tous les bancs connus dans l'Océan et dans les autres mers. C'est donc avec raison qu'on l'appelle le *grand banc*. Il s'étend depuis le 41e degré de latitude jusqu'au 49e degré et demi environ, et peut avoir trente lieues dans sa plus grande largeur. Du reste, ses limites ne peuvent pas être rigoureusement déterminées à cause de la difficulté de marquer un banc sous-marin sur une carte, et de faire des observations de latitude dans une région où le ciel est si souvent caché par des brumes épaisses.

Le banc de Terre-Neuve est célèbre par la quantité innombrable de morues qui s'y réunissent, et par la pêche que viennent y faire tous les ans les Anglais, les Français et les Américains des États-Unis. On trouve généralement du poisson dans toute cette étendue immense, et le nombre qu'on

en prend est presque incroyable; mais les pêcheurs ont remarqué que la partie du banc comprise entre les 43e et 46e degrés de latitude est celle où la morue est le plus abondante : cette remarque s'applique surtout à l'acore de l'est.

La morue pêchée sur le grand banc est celle que l'on mange en France sous le nom de *morue verte* ou *morue fraiche*.

« Il est difficile, dit Cassini (*), de se former une idée du séjour du grand banc et de la vie qu'y mènent les pêcheurs, sans y avoir été. Il faut un motif aussi puissant que l'est sur les hommes l'appât du gain, pour déterminer ces malheureux pêcheurs à passer six mois entiers entre le ciel et l'eau, dans un sejour presque toujours privé de la vue du soleil, respirant la plupart du temps une brume si épaisse, que l'on distingue avec peine d'une extrémité à l'autre du bâtiment. »

Nous reviendrons plus loin sur ce sujet si intéressant sous tant de rapports, mais que nous ne devons pas traiter ici avec les détails qu'il comporte.

Climat. Le climat de Terre-Neuve varie suivant l'exposition des différentes localités; cependant on peut dire en termes généraux que, quoique rigoureux, il est moins pénible que le climat du bas Canada. Pendant le long hiver qui règne dans ces tristes contrées, les lueurs étincelantes de l'aurore boréale et la clarté des étoiles donnent au firmament une beauté dont on ne peut se former une idée si l'on n'a point parcouru les régions boréales. Hâtons-nous de dire cependant que Terre-Neuve est très-souvent enveloppée de brouillards tellement épais, que quelquefois, en plein midi, deux vaisseaux passent l'un près de l'autre sans s'apercevoir, quoique les voix des personnes qui parlent à bord s'entendent parfaitement sur les deux bâtiments. Ces vapeurs ne proviendraient-elles pas de l'obstacle que les bancs environnants opposent à l'écoulement des eaux froides du pôle vers le sud, et de ce que ces eaux remontent à la surface, par suite de la diminution du fond sur lequel elles coulent? Ce qui justifierait cette opinion, c'est qu'on a observé que l'eau était de plusieurs degrés plus froide sur le grand banc que la surface des mers des environs.

Quelquefois il arrive qu'un voile de brumes dérobe au navire qui cherche un mouillage la vue du littoral de l'île. Des marins inexpérimentés n'oseraient pas s'engager au milieu de ce nuage, de peur de s'égarer et d'échouer sur les rochers de la côte; mais les équipages des vaisseaux pêcheurs savent qu'ils peuvent sans aucun danger pénétrer au plus épais du brouillard, parce qu'il y a presque toujours entre la brume et la terre un espace libre dans lequel ils sont sûrs de retrouver la lumière du soleil.

« Quoique les brumes, dit M. de la Pilaye dans son *Voyage à Terre-Neuve*, n'aient ici que très-rarement une odeur sensible, elles sont cependant beaucoup plus désagréables que nos brouillards d'Europe. Elles réagissent sur le moral de l'homme par un sentiment de tristesse et d'ennui dont elles le laissent pénétré; les animaux en éprouvent la même influence. Le chien rentre dans la maison de son maître, et, privé de sa gaieté habituelle, il semble comme hébêté. On prétend aussi que les bêtes sauvages se retirent alors dans les fourrés les plus épais des forêts, et que le poisson quitte la côte pour s'enfoncer sous les eaux, comme si cette brume avait encore une action dans les couches supérieures de l'Océan. »

Le froid qu'apportent les vents d'ouest et de nord-ouest est extrêmement rigoureux. La mer se couvre de glace à une assez grande distance; le détroit qui sépare Terre-Neuve du Labrador se gèle et n'offre plus qu'une banquise continue; on peut même aller à pied sec de l'une à l'autre des îles qui ne sont séparées que par des passes étroites. Quoiqu'on soit sous la latitude de Dunkerque, on subit presque toutes les rigueurs du climat des

(*) Voyage fait par ordre du roi en 1768, pour éprouver les montres marines de le Roy.

régions les plus septentrionales. Il serait dangereux alors de ne pas se couvrir de fourrures, et de ne pas prendre l'exercice nécessaire pour activer la circulation du sang et entretenir la chaleur intérieure. Souvent dans les rues, deux personnes s'abordent, en se disant très-sérieusement : « Prenez garde à votre nez! » C'est qu'en effet, quand on a quelque partie du corps gelée, on ne s'en aperçoit pas soi-même, à moins que ce ne soient les pieds; car alors on ne peut plus marcher. Il faut qu'une personne étrangère, frappée de la couleur blanche de l'endroit attaqué par le froid, vous prévienne et vous frotte aussitôt avec de la neige. C'est le seul remède contre ces terribles accidents. Anspach (*) raconte qu'un médecin ignorant ayant voulu traiter par l'eau chaude un malheureux qui avait eu les pieds gelés, le mal fit des progrès effrayants, et aurait envahi le tronc, si l'amputation des deux cuisses n'eût pas été pratiquée à temps.

L'époque la plus désagréable de l'année est celle où les immenses glaçons, formés dans la partie septentrionale de l'île, sont poussés par la violence des vents le long des côtes. Ces montagnes flottantes occasionnent, dans tous les endroits près desquels elles passent, un froid insupportable. Les inconvénients des vents du nord et du nord-est, quoique d'une nature différente, ne sont pas moins fâcheux : ces vents élèvent des tourbillons de neige qui couvrent le sol à quatre et cinq pieds, et quelquefois davantage. Des tempêtes furieuses éclatent au moment où on s'y attend le moins; la neige, cristallisée en aiguilles et en lamelles excessivement fines, est chassée avec violence, et dérobe à la vue les objets les plus rapprochés; les maisons craquent et vacillent; l'eau de la mer est éparpillée au loin sur la terre, sous la forme et l'aspect d'une poussière fine et brillante.

Durant ces tourmentes qui ont lieu jusqu'à trois fois par mois, les familles, retirées dans leurs maisons, entourent un poêle ardent, au feu duquel elles ne peuvent se réchauffer. Toutes les maisons, excepté à Saint-Jean, sont en bois, et quoique les planches soient assez bien jointes, la neige ou le *poudrin*, comme on l'appelle dans le pays, s'insinue par les interstices et pénètre dans les appartements.

La belle saison n'est pas aussi précoce qu'au Canada; mais les glaces de Terre-Neuve se fondent plus tôt que celles qui, pendant plusieurs mois, encombrent le lit du Saint-Laurent. Les chaleurs arrivent brusquement; elles sont quelquefois si fortes, que les personnes qui ont habité les Antilles peuvent à peine les supporter; mais les brises de mer, qui s'élèvent le soir, rafraîchissent l'atmosphère embrasée. A cette époque, les nuits sont magnifiques : la clarté du ciel, la limpidité de l'air, l'éclat resplendissant de la lune, la lueur des millions d'étoiles qui argentent le firmament, et dont quelques-unes brillent à l'horizon comme des phares éloignés, tout cela forme un tableau dont la plume d'un poëte pourrait à peine décrire les splendeurs.

On ne peut, dit Anspach, se faire une juste idée du spectacle de ces immenses baies dans une de ces belles nuits. Leur surface est couverte de myriades de poissons de toutes formes et de toutes grosseurs, occupés à se poursuivre les uns les autres ou à fuir. Les baleines montrent sur les flots leur masse énorme, et replongent avec un bruit formidable; les jets d'eau qui s'échappent de leur évent retombent autour d'elles en étincelles phosphoriques. Les morues bondissent au-dessus des vagues, et leur peau argentée réfléchit l'éclat de la lune; les capelans, réunis en troupes innombrables, fuient précipitamment vers le rivage, poursuivis par leurs implacables ennemis, et chaque flot qui vient mourir sur la grève, en laisse des milliers sautant sur le sable. Alors, les femmes et les enfants viennent recueillir avec des seaux ce précieux

(*) *History of Newfoundland*. London, 1827.

butin qui sert à amorcer les lignes des pêcheurs.

On voit que les ennuis de l'hiver de Terre-Neuve ne sont pas sans compensation, et que le voyageur peut se dédommager des sombres tableaux qui ont attristé ses regards pendant la saison du froid et des tempêtes.

Dans les premiers jours d'été, lorsque les eaux n'ont pas encore acquis une température approchant de celle de l'air, on observe dans l'île de Terre-Neuve des effets de mirage très-singuliers. Tous les objets sur lesquels on porte ses regards prennent des formes fantastiques ; les arbres semblent ne pas toucher à la terre; les oiseaux paraissent beaucoup plus gros qu'ils ne sont, et le voyageur inexpérimenté est exposé aux méprises les plus singulières. Un de nos compatriotes qui a visité Terre-Neuve, il y a quelques années, raconte qu'étant à la chasse, il tira, un jour, un oiseau à quelque distance, et que, voyant tomber un objet assez gros, il crut avoir atteint le gibier qu'il convoitait: quel fut son étonnement, quand, en approchant, il reconnut que c'était la bourre de son fusil qu'il avait prise pour l'animal!

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur le climat de Terre-Neuve: c'est que la longévité des habitants est une preuve de sa salubrité. Il n'est pas rare de voir des pêcheurs âgés de cent ans, et qui ont conservé assez de vigueur physique pour se livrer encore activement aux occupations de leur rude métier.

Le climat de cette île et des îlots voisins exerce sur les mammifères qui les habitent une autre influence bien plus remarquable; il accélère chez eux l'époque de la faculté reproductrice, et agit sur ce point de la même façon que les climats de la zone torride. On a observé que les Anglaises de Terre-Neuve arrivent promptement à la puberté; à seize ans, leur corps a acquis son développement complet. « Si l'on attribuait, dit M. de la Pilaye, cette précocité surprénante à une vie éminemment ichthyophage, on pourrait opposer que les chèvres et le gros bétail, vivant d'herbages comme partout ailleurs, n'en sont pas moins soumis à la même influence locale. Peut-être viendrait-elle de ce que l'air plus condensé qu'en Europe pendant sept à huit mois, et privé d'humidité, agit sur la fibre en raison d'une plus grande dose d'oxygène due à sa condensation, comme un tonique non contre-balancé par un principe relâchant. »

Lithologie, histoire naturelle. La plupart des roches de la série granitique, telles que le granite supportant tantôt des micaschistes, tantôt des porphyres, se font remarquer dans les bancs pierreux de l'île. Ces roches dominent surtout dans le district du lac Melville; il en est de même du schiste argileux, du quarzite et de la syénite. On trouve dans le même district des grès qui semblent appartenir au terrain houiller. Les environs du lac Gower jusqu'à celui de Richardson offrent aussi des roches granitiques; près de ceux d'Emma et du Jenette, on rencontre du basalte; près de celui de Stewart, de la houille et du fer. Le granite, le grès et le quarzite composent les principales roches depuis le lac Jameson jusqu'au port Saint-George. La serpentine forme plusieurs crêtes au centre de l'île. La côte occidentale renferme les plus beaux minéraux. Dans la baie de Saint-George, il y a une exploitation de houille; des sources salées jaillissent sur les bords du South-Barrasway, et à une faible distance au nord de cette rivière se trouve une source sulfureuse. Entre le même cours d'eau et Segond-River, on recueille du gypse et de l'ocre jaune; dans la baie des Iles, il existe un marbre gris assez beau.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur les végétaux de Terre-Neuve. Les bois sont principalement composés de sapins rouges et blancs, de bouleaux et de frênes, la plupart rabougris. L'île produit aussi des arbustes à baies et quelques légumes cultivés dans les jardins des fermiers. L'intérieur étant inhabité, une forêt occupe les quatre cinquièmes environ de sa superficie.

Elle se compose des *abies alba, nigra* et *balsamifera*, des *betula papyrifera* et du *laryx americana*. Dans la partie sud de l'île croît le *betula lenta* ainsi que le *pinus strobus*, qu'on trouve également au fond des golfes, dans les expositions méridionales les mieux abritées. Le melèze se tient particulièrement dans l'intérieur et à la partie inférieure des coteaux. Dans les vallons on voit divers saules, les *alnus incana* et *serrulata*, le *populus cordifolia*, etc.

Les mers voisines de Terre-Neuve sont peuplées d'un grand nombre d'espèces d'algues, qui ont été jugées dignes d'être étudiées dans un ouvrage spécial dû à M. de la Pilaye (*). Parmi elles, on remarque l'espèce de fucacée nommée *laminaire agar;* elle se distingue par sa feuille toute criblée de trous.

Cette multitude de plantes marines, dont quelques-unes sont gigantesques, prouve bien que les grands formes de végétation n'existent pas sur les terres voisines, et que, pour obéir à une merveilleuse loi de la nature, elles se sont réfugiées au sein des eaux.

Le cerf et le caribou sont au premier rang des animaux qui peuplent les forêts de Terre-Neuve. On y trouve aussi l'ours, le castor, la loutre, le renard rouge, le renard argenté, le lièvre et la martre.Une multitude d'oiseaux aquatiques se rassemblent sur les rochers du rivage et les îlots voisins. Les courlis arrivent au commencement du mois d'août, et les évolutions régulières de leurs bataillons innombrables offrent un spectacle des plus curieux.

Les endroits humides et les bois de Terre-Neuve et des îles voisines sont hantés par des moustiques de l'espèce la plus importune. Ces insectes ailés voltigent en nuages épais sur la tête des voyageurs, les assaillent avec fureur, s'introduisent dans les plus petits intervalles des vêtements, et font des piqûres qui occasionnent non-seulement une enflure considérable, mais encore des douleurs très-vives, et même souvent la fièvre. On ne peut s'en délivrer, même au moyen de la fumée de bois vert.

On a fait une singulière remarque sur les animaux qui habitent ou fréquentent cette contrée : c'est qu'à l'époque des grands froids ils endossent tous, suivant l'heureuse expression d'un voyageur moderne, la livrée de l'hiver. Les différentes couleurs qui distinguent les espèces se changent en un blanc monotone; les oiseaux eux-mêmes ne font pas exception à cet étrange phénomène : la perdrix, entre autres, devient entièrement blanche, et ne reprend qu'au printemps son plumage ordinaire. Il n'est pas jusqu'aux chats venus d'un pays plus chaud, qui, sous l'influence du froid, ne prennent une robe de poils blancs, doux et épais : cette fourrure de saison tombe aux premiers rayons d'un soleil vivifiant, et l'on voit ces animaux s'arracher par touffes ces longues soies, dont il leur tarde d'être débarrassés. N'est-ce pas là une bien admirable précaution de la nature, qui a voulu que les êtres qui vivent dans ces tristes régions, et qui ne pourraient pas braver, comme l'homme, les vicissitudes des saisons, échangeassent leur vêtement de laine ou de plume contre un manteau plus chaud, et leurs teintes variées contre une couleur uniforme, conservatrice de la chaleur du corps (*)?

Nous n'avons pas encore nommé le quadrupède le plus connu et le plus précieux de cette île : on devine qu'il s'agit du *chien de Terre-Neuve*. « La race véritable et pure, écrivait » il y a quelques années un voyageur que nous aurons occasion de citer plus loin, » la race pure n'est pas aussi commune qu'on pourrait le croire, et ce n'est guère que dans les baies de Plaisance, de Fortune et de Conception qu'on peut la trouver. Docile et susceptible d'un grand attachement, il est facile à contenter pour sa nourriture; il vivra de poisson frais, cru ou bouilli,

(*) *La flore de Terre-Neuve*, 1 vol. in-4°.

(*) On sait que le blanc est un mauvais conducteur de la chaleur.

de pommes de terre ou de choux. Quant à sa boisson, celle qui semble lui plaire davantage est le sang de mouton. Il aboie rarement, et seulement quand il est vivement provoqué : il ne pousse alors que deux sons de voix, qui semblent pour lui un effort pénible et peu naturel. C'est un bruit qui tient le milieu entre l'aboiement et le hurlement; et alors se joignent à lui toutes les voix des chiens à portée de l'entendre. Son amour pour l'eau, fraîche ou salée, chaude ou glaciale, la grande profondeur à laquelle il peut plonger (j'en ai vu descendre jusqu'à vingt-deux pieds), le temps considérable qu'il peut rester sous l'eau, et enfin ses pattes palmées, semblent le rapprocher de la classe des animaux amphibies. De même que les chiens du Labrador et du Groënland, ceux de Terre-Neuve ressemblent beaucoup au loup; ils chassent en meutes et dévorent leur proie... » Il serait sans doute intéressant de transcrire ici les détails que Buffon et d'autres naturalistes donnent sur cet utile animal; mais les bornes que nous nous sommes tracées ne nous permettent pas ces développements.

POPULATION. *Colons et pêcheurs.* La population de Terre-Neuve se compose de colons, de pêcheurs et d'Indiens sauvages qui vivent dans l'intérieur des terres. Les colons se divisent en sédentaires et en pêcheurs, car un grand nombre d'entre eux suivent l'exemple des marins intrépides, qui, pour un bénéfice quelquefois fort modique, vont risquer leur vie au milieu des écueils du littoral. On conçoit qu'il est assez difficile d'évaluer avec quelque exactitude une pareille population. En 1806, on comptait dans l'île vingt-six mille cinq cent cinq habitants; en 1823, un nouveau recensement donna le chiffre de cinquante-deux mille cent cinquante-sept individus; et en 1828, on estima le nombre des colons sédentaires à cinquante-huit mille quatre-vingt-huit. En y comprenant les gens employés loin des côtes au service des pêcheries et que les recenseurs officiels ne purent compter, on pouvait porter le total à soixante mille quatre-vingt-huit. Il y a six ans, on crut pouvoir l'élever jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais M. Brooking et le colonel Bouchette, dans son excellent ouvrage sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord (*), réduisent ce chiffre, évidemment exagéré, à soixante-quinze mille âmes. Montgomery-Martin (*History of the british colonies*) s'en tient aussi à ce résultat (**). Quoi qu'il en soit, il est constant que la population de Terre-Neuve augmente sans cesse, et cet accroissement est le signe infaillible de la prospérité de la colonie.

La condition intellectuelle des habitants n'est pas, on peut bien le penser, des plus satisfaisantes, et l'état social de cette réunion d'hommes laborieux, mais grossiers, n'est guère propre à faire envie à leurs voisins de Saint-Pierre et Miquelon. La cause de cette situation n'est pas difficile à deviner : pendant longtemps Terre-Neuve n'a été qu'un établissement de pêche, et les pêcheries appartenaient exclusivement et étaient exploitées par des négociants résidant en Angleterre. Ceux-ci estimaient que le nombre, alors fort petit, des planteurs fixés dans la colonie même, n'avait aucun droit d'intervenir dans la discussion des in-

(*) *The british dominions in North America,* by Joseph Bouchette, surveyor general of Lower Canada.

(**) Cet infatigable faiseur de statistiques dit que le nombre des Français qui fréquentent les côtes de Terre-Neuve s'élève à douze mille. Cédant à un mesquin sentiment d'égoïsme national, il se plaint amèrement de la *magnanimité* dont le gouvernement britannique a fait preuve en permettant à la France de participer aux profits de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Il nous apprend que les habitants anglais de cette île ont souvent manifesté leur mécontentement au sujet de cette tolérance, et il menace nos compatriotes de violences terribles si cet état de choses ne change pas. M. Montgomery-Martin est cependant un partisan déclaré de la liberté du commerce. Il est vrai qu'en Angleterre, il faut être Anglais avant tout.

térêts de l'île; en conséquence ils s'opposaient toujours aux mesures qui auraient pu améliorer la position d'une population qu'ils traitaient comme un troupeau de vassaux ou d'esclaves. Mais l'augmentation continuelle du nombre des habitants sédentaires, les progrès de l'agriculture et du commerce parmi les résidants, autorisent ces derniers à se mettre au-dessus des caprices des armateurs, et le parlement impérial avisera sans doute à les doter d'institutions en harmonie avec leurs besoins actuels (*).

Après ce que nous venons de dire, on sera sans doute surpris d'apprendre que Terre-Neuve possède plusieurs journaux. Quatre feuilles hebdomadaires et une semi-hebdomadaire sont publiées à Saint-Jean; ce sont : la *Gazette royale*, le *Public ledger*, le *Terre-Neuvien* (*Newfoundlander*), le *Temps* (*Times*) et le *Patriote*. Toutes s'occupent de politique, et la dernière, qui est rédigée avec talent, se distingue par sa couleur radicale très-prononcée. A Port-de-Grâce on publie le *Mercure de la baie de Conception*, et à Carbonier, l'*Étoile* (*Star*). Il paraît que, pendant ces dernières années, le goût de la littérature s'est quelque peu répandu dans ce triste pays.

Indiens. Les naturels de Terre-Neuve forment deux ou trois tribus distinctes. Les Indiens rouges habitent au sud et dans la partie centrale jusqu'au grand lac. Les Micmacs s'étendent dans les environs de la baie Saint-George, de celle du Désespoir, et sur les bords de la rivière de Great-Codbay. Toutes ces peuplades indigènes sont fort peu connues, parce que, depuis le premier établissement des pêcheries, on n'a eu avec elles aucunes communications suivies. Quelques Indiens viennent bien quelquefois sur la côte occidentale pour y chasser ou y pêcher; mais les colons, non-seulement sont fort peu empressés de les approcher, mais quelquefois même leur font la chasse; de leur côté, les indigènes fuient le contact des étrangers, et exercent sur eux de sanglantes représailles quand ils en trouvent l'occasion. C'est grâce au capitaine anglais Buchan que nous savons aujourd'hui quelque chose d'un peu positif du caractère et des usages de cette population sauvage. En 1811, ce marin, alors lieutenant, fut chargé d'aller avec la goëlette *l'Adonis* à la baie des Exploits, et de faire une excursion dans l'intérieur, pour visiter les indigènes et tâcher d'établir des relations avec eux. M. Buchan s'acquitta de sa mission avec courage, mais il n'atteignit que très-imparfaitement le but de son entreprise. Comme le journal de cet officier est à peu près le seul document qui jette quelque lumière sur les mœurs des habitants de l'île qui nous occupe, nous croyons faire une chose utile et en même temps agréable à nos lecteurs en extrayant de ce récit les passages les plus intéressants.

M. Buchan quitta son bâtiment, arrêté par les glaces dans la baie, et se mit en marche par terre en remontant la rivière des Exploits; il était accompagné de vingt-quatre hommes de son équipage et de trois guides. Après avoir fait environ cent trente milles par un froid extrêmement vif, les Anglais découvrirent des cabanes où se trouvaient réunies plusieurs familles de sauvages. Ici commence la partie la plus curieuse du journal :

« Ayant examiné nos armes, je dis à ma troupe d'exécuter promptement tous les ordres que je pourrais lui donner, lui recommandant en même temps de se conduire avec prudence, et surtout d'observer la plus grande réserve envers les femmes. Nous marchâmes alors à grands pas dans le plus profond silence. Comme nous nous étions formés en trois divisions, la porte de chaque cabane (il y en avait trois) se trouva investie en même temps. Nous en appelâmes les habitants; n'en recevant aucune réponse, nous levâmes les peaux qui couvraient l'entrée des huttes, et nous vîmes des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants dans la plus grande consternation.

(*) Bouchette.

Ils restèrent quelque temps comme frappés de stupeur, sans pouvoir parler ni remuer. Mon premier soin fut de les rassurer et de leur inspirer de la confiance; nous y réussîmes en leur prenant la main et en leur montrant des dispositions amicales. Les femmes m'embrassaient de joie, en voyant les caresses que je faisais à leurs enfants. Leurs alarmes firent bientôt place à la curiosité, et ils examinèrent nos habits avec autant d'attention que de surprise. Ils allumèrent du feu et nous offrirent des tranches de venaison mêlée avec de la graisse, dont ils font une espèce de gâteau solide et qu'ils mangent avec le maigre de la viande. Tout annonçait une parfaite cordialité. Nous leur donnâmes des couteaux, des mouchoirs et d'autres menus objets; en échange, ils nous offrirent des peaux. Je regrettais de ne pas comprendre leur langage, et d'avoir laissé à douze milles de distance au moins les présents que je leur destinais. Cette dernière circonstance surtout me causa un grand embarras. Je m'efforçai de leur faire entendre que je désirais vivement que quelques-uns d'entre eux nous accompagnassent jusqu'à l'endroit où nous avions laissé nos bagages, et nous aidassent à leur apporter des choses pareilles à celles que nous avions. A la fin, ils parurent nous comprendre. Nous avions passé trois heures et demie à tâcher d'établir entre eux et nous la bonne intelligence; tout annonçait que nous y avions réussi. »

Quatre Indiens se décidèrent à accompagner M. Buchan jusqu'au lieu où les traîneaux étaient restés. La confiance était telle alors, que deux hommes de l'équipage demandèrent à rester avec les sauvages jusqu'à ce que le commandant revînt avec les présents; ils en obtinrent la permission, et le capitaine partit avec le reste de ses gens et les quatre indigènes.

Après une marche d'environ six milles, ils atteignirent l'endroit où ils avaient passé la nuit précédente : là le chef refusa d'aller plus loin et se retira avec un des Indiens, donnant ordre aux deux autres de continuer à suivre les Anglais. Arrivés près du but de leur voyage, l'un d'eux fut frappé d'une terreur inexplicable et prit aussitôt la fuite. Quant à son compagnon, il montrait la plus entière confiance, et fit signe aux Anglais qu'il était prêt à les suivre encore. Nos voyageurs, rendus au lieu où ils avaient établi leur dépôt, y passèrent une nuit et en repartirent avec les présents destinés aux Indiens. Celui qui était resté avec eux témoigna toujours un grand sang-froid. Reprenons le récit du lieutenant Buchan.

« Lorsque nous fûmes arrivés à un demi-mille des cabanes, l'Indien qui marchait tantôt en avant, tantôt à mes côtés, me fit voir une flèche dont la pointe était enfoncée dans la glace; nous vîmes aussi les traces récentes d'un traîneau. A deux heures après midi nous arrivâmes aux cabanes, et mes craintes ne se vérifièrent que trop. Nous les trouvâmes désertes; il n'y restait que des peaux d'orignals; une grande quantité de venaison avait été emportée à quelque distance et enterrée dans la neige. Des traces conduisaient dans le bois, mais n'allaient pas bien loin.

« N'apercevant aucunes marques de violence, j'espérai que mes premières conjectures se réaliseraient, et que nous n'aurions aucun malheur à déplorer. Cependant, toutes les actions de notre Indien indiquaient la plus grande inquiétude : en sortant d'une cabane pour entrer dans une autre que je jugeai plus commode, j'avais ordonné d'emporter le feu de la première pour en allumer dans la seconde; dès que l'Indien vit un de mes gens sortir en tenant un tison enflammé, sa terreur ne connut plus de bornes, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de l'emporter, s'imaginant sans doute que nous allions incendier les cabanes et six canots qui se trouvaient là, ou enfin le brûler lui-même. De temps en temps il regardait à travers les fentes de la cabane, pour voir ce qui se passait au dehors, car il n'était plus alors en liberté et nous le gardions à vue comme prisonnier.

« Ne sachant que faire et la nuit approchant, mon inquiétude pour mes deux hommes me détermina à faire entendre à l'Indien qu'il pouvait s'en aller, espérant que ses camarades le revoyant, et apprenant de lui la manière dont il avait été traité, non-seulement nous renverraient nos deux soldats, mais reviendraient eux-mêmes nous trouver avec de bonnes intentions. Je lui fis donc de nouveaux présents, et m'efforçai de lui faire comprendre que je désirais que ses compagnons revinssent, et que j'espérais que nos camarades ne seraient pas maltraités. Il sourit et resta avec nous ; il mit en ordre la cabane, où tout était en confusion, et regarda plusieurs fois à l'ouest du lac, en nous désignant ce côté. Il nous montra un bâton, et nous dit qu'il appartenait à l'Indien qui portait un grand bonnet : c'était celui que je regardais comme leur chef. Ce bâton avait près de six pieds de longueur et était peint en rouge.....

« Dès qu'il fit jour, nous songeâmes à partir ; et ayant placé dans chaque cabane un nombre égal de couvertures, de chemises et de pots d'étain, je fis comprendre à l'Indien que ces objets étaient destinés à ceux qui y demeuraient. Je lui fis encore quelques présents, et j'en attachai d'autres au bâton rouge. Il parut entendre fort bien tout cela. Nous partîmes à sept heures du matin, dans l'intention de revenir le lundi suivant. Voyant que l'Indien nous accompagnait, je lui fis signe de se retirer ; mais il persista à nous suivre, marchant quelquefois en zigzag, en avant de nous, et ayant toujours les yeux fixés sur la glace qui couvrait le lac, comme s'il y eût vu une trace qui devait le guider. Il nous montra une fois le côté de l'ouest, en se mettant à rire.

« A peine eûmes-nous fait les deux tiers d'un mille depuis le départ des cabanes, que l'Indien s'arrêta tout à coup ; il parut hésiter un instant, puis s'enfuit à toutes jambes. Nous le vîmes s'arrêter un moment à quelque distance, pour examiner quelque chose qui était sur la glace ; ensuite il continua à courir avec la même vitesse, et le brouillard nous le fit bientôt perdre de vue. Peu après nous reconnûmes avec horreur les corps de nos malheureux compagnons étendus à cinquante toises l'un de l'autre, le ventre sur la glace et les pieds tournés vers la rivière. Le caporal était percé d'une flèche dans le dos ; le soldat en avait trois dans différentes parties du corps. On leur avait coupé la tête et on les avait dépouillés de tous leurs vêtements. Quelques flèches brisées étaient autour d'eux, ainsi que du pain qu'on avait tiré de leurs havre-sacs. Ce malheureux événement pénétra de douleur toute la troupe, et fit naître un vif désir de vengeance. Je voyais parfaitement qu'il était possible de suivre les traces des Indiens, mais la prudence me dictait une autre conduite. Je ne pouvais douter que tous nos mouvements n'eussent été épiés, et je concevais les plus vives inquiétudes pour les huit hommes qui étaient restés à la garde des traîneaux. Je regardai donc comme très-important de ne pas perdre un instant pour aller les rejoindre. »

L'anxiété du commandant et de ses compagnons d'aventures dura jusqu'à ce qu'il eût retrouvé ses matelots. Tous alors se mirent en route pour regagner leur navire, et ils l'atteignirent après une marche de quatre jours dans l'eau, dans la neige et sur la glace.

« On ne peut pas espérer, continue le lieutenant Buchan, que je donne beaucoup de renseignements sur les Indiens de Terre-Neuve, mais les moindres notions deviennent intéressantes quand il s'agit d'un peuple si peu connu, ou plutôt qu'on ne connait pas encore. Il paraît qu'ils ont leur demeure fixe dans cette île. Leurs cabanes sont de différentes formes ; nous en vîmes de rondes et d'octogones : les premières ne consistent qu'en quelques perches supportées par des pieux fourchus, de même que celles de la plupart des peuples de l'Amérique ; elles ne servent que pendant l'été, lorsqu'ils pêchent dans les lacs et les rivières pour faire leurs provisions d'hiver. Celles dans lesquelles je les trouvai étaient

de forme octogone, et leur construction avait dû exiger beaucoup de peine et de travail. Le diamètre, au niveau de la terre, était de près de vingt-deux pieds; un mur perpendiculaire en bois et en terre s'élevait à quatre pieds de hauteur, et soutenait de grosses perches inclinées en cône vers le centre, où elles laissaient une ouverture ronde pour le jour et la fumée : c'étaient, avec la porte, les seules ouvertures. Des séparations formées par des espèces de claies partaient en ligne droite à égale distance de chaque angle et aboutissaient au centre : elles étaient remplies de peaux d'orignals bien préparées. Le feu s'allume au centre; ils se couchent tout autour pour dormir, ayant les pieds tournés vers le centre et la tête un peu élevée du côté de la claie. Les cabanes étaient couvertes en écorce de bouleau et enduites de terre en dehors; avec peu de feu, ces habitations sont suffisamment chaudes, même pendant la saison la plus rigoureuse. Toute cette construction était faite avec beaucoup plus d'art qu'on n'aurait pu s'y attendre.

« Leurs canots étaient bien construits en bois de bouleau, et couverts intérieurement d'écorces bien jointes ensemble et enduites de résine de sapin.

« Leurs ustensiles de ménage étaient tous d'écorce de bouleau ou de sapin; mais il ne me parut pas qu'ils servissent à la cuisine; je ne crois pas qu'ils fassent bouillir leurs aliments : ils les font griller ou rôtir. Ils avaient deux marmites en fer, probablement pillées chez quelque colon du voisinage. Je ne sais quel usage ils en faisaient, mais il paraît qu'ils y attachaient une grande valeur, car, en abandonnant leurs cabanes, ils les avaient emportées avec eux. Ils étaient bien fournis de haches, ils avaient bien soin d'en entretenir le fer brillant et tranchant, de même que les pointes de leurs flèches dont nous vîmes dans un coin une centaine qui étaient encore toutes neuves.

« Les colons de Terre-Neuve ont toujours gratifié les Indiens de cette île d'une taille gigantesque, ce qui n'est pas exact, au moins quant à ceux que nous avons vus; cette idée est venue peut-être de la manière dont ils sont vêtus.

« Ils sont bien faits et paraissent robustes et vigoureux. La taille commune des hommes est d'environ cinq pieds huit pouces (mesure anglaise). Sauf une seule exception, leurs cheveux étaient noirs. Leurs traits sont plus saillants que ceux d'aucun Indien que j'aie jamais vu; et autant qu'on en peut juger à travers la couche d'huile et d'ocre dont ils sont enduits, ils ont le teint plus blanc que la plupart des Indiens. L'exception dont je viens de parler relativement à la couleur des cheveux était frappante : c'était une femme d'un blond cendré, ayant tous les caractères de physionomie des Européens, et dont les traits ressemblaient singulièrement à ceux des Français. Elle paraissait avoir vingt-deux ans, et avait un enfant suspendu à son dos; ses manières ne ressemblaient nullement à celles des autres Indiens. Au lieu de passer comme eux de la terreur et de la surprise à la familiarité, elle ne prononça pas un mot, et ne se remit pas de la frayeur où l'avait jetée notre visite soudaine et inattendue.

« L'habillement de ces Indiens consistait en une sorte de casaque lâche, sans manches, mais attachée autour du cou pour la retenir sur les épaules; elle est si ample que, quand on l'assujettit sur les hanches par une espèce de courroie, elle est triple, et garantit bien le devant du corps. Ce vêtement est entouré d'une bordure en peau d'orignal, de même que les bottines, les mocassins et les gants. Le poil est tourné en dedans, et l'extérieur est enduit d'huile et de terre, ce qui contribue beaucoup à amortir la rigueur du froid. La seule différence qui se trouve dans le costume des deux sexes, consiste dans un capuchon que les femmes portent sur le dos et dans lequel elles placent leurs enfants. Lorsque les hommes veulent se servir de leurs arcs, ils dégagent l'épaule droite, et appuient le genou droit par terre, en tenant leur arc perpendicu-

lairement, l'extrémité inférieure appuyée contre le pied gauche. Leurs flèches annoncent un certain génie; la pointe en fer est tellement proportionnée au bois, que lorsqu'ils manquent leur coup en tirant sur l'eau, ils ne les perdent pas; elles surnagent, et les plumes dont elles sont garnies, servant de bouée, ils peuvent les retrouver quand bon leur semble. La pointe en est acérée, mais non barbelée. Leurs souliers à neige, ou *raquettes*, comme quelques personnes les appellent, diffèrent de tous ceux que j'avais vus. La partie circulaire, traversée par des courroies, avait quinze pouces de largeur sur près de trois pieds et demi de longueur, avec une queue d'un pied pour contre-balancer le poids de la partie antérieure en avant de la première traverse; ils ressemblent assez à ceux dont nous nous servons, si ce n'est qu'ils sont plus longs, ce qui doit les rendre fort gênants dans les bois; mais si mes conjectures sont justes, ils y vont peu quand la terre est couverte de neige. Quand on pose à terre cette chaussure attachée au pied, elle forme une courbe relevée aux deux extrémités. Il est clair qu'ils lui donnent cette forme pour empêcher la neige de s'assembler en avant du pied dont le mouvement est par cela même singulièrement facilité.

« J'aurais craint d'exciter leurs soupçons en cherchant à connaître positivement leur nombre; il me parut qu'ils étaient au moins trente-cinq personnes adultes, dont deux tiers de femmes, une partie des hommes étant probablement absents. Il y avait une trentaine d'enfants, et jamais je n'en a vu de plus beaux. Au reste, quel que soit leur nombre dans l'intérieur de Terre-Neuve, ils ne paraissent pas manquer de provisions. Ceux que nous vîmes avaient une quantité considérable de venaison en réserve, indépendamment de plusieurs orignals tout entiers, dont les corps gelés étaient étendus près du lac, et qui avaient sans doute été tués avant le commencement des gelées. Pour conserver la chair de ces animaux, ils la séparent des os, et en font des paquets qu'ils entourent d'écorces. Chacun de ces paquets avait près de trois pieds de longueur sur quinze pouces de largeur et de hauteur, et pouvait contenir de cent cinquante à deux cents livres de viande. Les lacs et les étangs sont remplis de truites; de nombreuses troupes d'oies sauvages arrivent tous les ans dans l'île, aux mois de mai et d'octobre. L'air robuste de ces Indiens prouve que l'exercice qu'ils sont obligés de faire pour se procurer des vivres, ne fait que contribuer à leur bonne santé.

« L'opinion qu'ils sont en petit nombre, parce qu'on en voit bien moins qu'autrefois venir près des côtes, me paraît donc mal fondée. Il est facile de conjecturer la cause qui les empêche de s'y montrer. Les colons pensaient qu'ils ne pouvaient faire un acte plus méritoire que de tuer un Indien toutes les fois qu'ils en rencontraient. Ils les forcèrent par là de quitter leurs anciennes demeures et de s'enfoncer dans l'intérieur, qu'ils ne connaissaient sans doute qu'imparfaitement, leur principale nourriture consistant en poissons et en oiseaux de mer. Probablement aussi, ils étaient alors dépourvus des moyens de chasser l'orignal, au moins en quantité suffisante pour fournir à leur subsistance. A mesure que nos établissements se multiplièrent, et que la population s'accrut au nord du cap de Freels, les Indiens s'éloignèrent des côtes; mais la même cause qui les forçait à la retraite, leur procura aussi de nouveaux moyens d'existence pour continuer à mener une vie indépendante; car plus les colons devinrent nombreux, plus les pêcheries augmentèrent, et plus le pillage et les naufrages fournirent aux Indiens des occasions de se procurer du fer.

« Il existe diverses opinions sur l'origine des Indiens de Terre-Neuve: les uns pensent qu'ils y sont venus du continent d'Amérique; les autres prétendent qu'ils descendent d'anciens navigateurs norwégiens qu'on suppose

avoir découvert cette île, il y a près de mille ans. J'avais avec moi des gens qui parlaient presque toutes les langues de l'Europe, et notamment celle de Norwége; mais aucun d'eux ne put comprendre un seul de leurs mots. Ils parlaient avec force et volubilité, mais leur langage me parut entièrement différent de celui de toutes les castes indiennes que j'avais vues jusqu'alors, et dont les sons, en général, sont doux et mélodieux. »

Aperçu historique sur Terre-Neuve. Les voyages des Scandinaves dans les mers du Nord ne sauraient être révoqués en doute; mais une grande incertitude règne encore sur la question de savoir quels sont les points ou les îles d'Amérique qu'ils visitèrent les premiers. Pour ce qui concerne Terre-Neuve en particulier, rien n'est moins positif que la découverte qu'en firent, dit-on, ces hardis aventuriers. Nous savons que vers l'an 1001, des Norwégiens établis au Groënland abordèrent à une grande terre qu'ils nommèrent *Vinland*, et remontèrent une rivière dont les bords leur parurent fertiles. A leur retour, ils racontèrent à leurs compagnons que dans cette heureuse contrée on trouvait du raisin en abondance et qu'on y faisait du vin; ils ajoutèrent que dans le jour le plus court le soleil restait huit heures sur l'horizon, ce qui fait supposer que le jour le plus long, sans compter le crépuscule, devait y être de seize heures. Mais l'opinion qui attribue tout cela à Terre-Neuve peut être aussi facilement combattue que soutenue. Sans doute la latitude déduite de l'observation de la longueur du jour, en supposant qu'elle soit correcte, indiquerait quelqu'une des rivières de la côte orientale de Terre-Neuve; mais elle pourrait s'appliquer tout aussi bien à la côte du Labrador. En second lieu, si Terre-Neuve peut produire du raisin, ce qui ne semble pas encore bien prouvé, plusieurs parties du Canada, voisines du Saint-Laurent, en produisent aussi et d'assez bonne qualité. Si l'on dit qu'il ne s'agit pas ici de *raisin*, et que le mot *vigne* était employé par les nations qui ne connaissaient pas bien ce fruit, pour désigner différentes groseilles, nous répondrons que précisément on trouve plusieurs espèces de baies d'une saveur agréable au Canada, au Labrador, et même à la baie d'Hudson, tout comme à Terre-Neuve. Enfin les ruines et les anciennes meules trouvées dans cette île par les Anglais ne prouvent pas le moins du monde que les Scandinaves y aient séjourné; une observation significative dément cette opinion : les peuples septentrionaux construisent leurs demeures en bois, même en Islande et au Groënland, pays qui en sont absolument dépourvus; et les ruines en question sont en belle et bonne pierre, quoique Terre-Neuve abonde en bois. Ces vestiges seraient plutôt les dernières traces du fort que le prince Zichmni, compagnon de voyage de Nicolo Zéno, fit bâtir sur une belle rivière dans une grande île. Terre-Neuve ne serait alors que l'*Estotiland* des frères Zéni. Encore pourrait-on, à la rigueur, attribuer à ces débris une origine bien plus moderne et bien plus prosaïque, car il s'agirait tout simplement, dans cette hypothèse, de moulins à scie jadis construits non loin du port de Grâce, par ordre d'un riche Anglais.

Il nous paraît, du reste, assez peu important que Terre-Neuve soit la Vinland des Norwégiens ou l'Estotiland de Zéno, car ces premiers explorateurs, s'ils ont visité l'île qui nous occupe, n'y ont point fondé de colonie. On ne connaît pas assez les Indiens rouges qui habitent l'intérieur de l'île, pour affirmer, comme l'ont fait quelques écrivains, qu'ils diffèrent essentiellement des Indiens du continent voisin, et qu'ils paraissent appartenir à la race scandinave.

Le même mystère ne dérobe pas à l'histoire la date de la véritable découverte de Terre-Neuve dans une période plus rapprochée de nous. Ce fut le Vénitien Cabot qui, naviguant pour le compte et sous le pavillon de la Grande-Bretagne, aborda le premier à cette île, en 1496 ou 1497;

ici encore, on hésite à écrire un chiffre positif, car on ne sait pas si Cabot fit sa découverte dans un premier voyage, antérieur à l'obtention de ses lettres patentes. C'est à ce marin célèbre que *Bonavista* doit son nom; il pénétra dans la baie qui porte la même dénomination : il y vit des hommes couverts de peaux, et armés d'arcs, de flèches, de massues et de lances. Parmi les différentes espèces de poissons qu'il y pêcha, la meilleure et la plus abondante était celle que les naturels désignaient sous le nom de *baccalhaos*, nom qu'on donna ensuite au pays, et que porte encore aujourd'hui une petite île. C'est ce poisson que les Français appellent *morue*, les Hollandais et les Allemands *cabeliau*, et les Anglais *codfish*.

Un passage de la chronique de Fabien, dans Hackluyt, nous apprend que Cabot emmena en Angleterre trois Indiens de Terre-Neuve. Le portrait de ces malheureux, arrachés à leur patrie, est assez curieux : « Ces sauvages, dit le vieil écrivain, étaient couverts de peaux d'animaux, mangeaient la chair crue, parlaient une langue que personne ne pouvait comprendre, et, dans toute leur conduite, ressemblaient à des bêtes brutes. » Si ces hommes avaient été des descendants des aventuriers norwégiens, n'auraient-ils pas conservé dans leur langage quelques traces de l'idiome de leurs pères?

L'observation du vieil historien est pleinement confirmée par ce que dit M. Buchan, au sujet du langage des Indiens, dont les gens de son équipage, qui savaient le norwégien, ne comprirent pas un mot.

En 1501, Gaspar de Corte Real, avant de découvrir le Labrador, reconnut Terre-Neuve, baptisa la baie de la Conception, et fit le tour de l'île dans la partie méridionale. Dès cette époque, les pêcheurs normands et bretons fréquentaient les côtes de Terre-Neuve, et trouvaient dans ces pénibles voyages assez de profits pour que d'autres, en grand nombre, s'empressassent de suivre leur exemple. Nous voyons Bergeron, en 1504, Jean Denis de Honfleur, en 1506, et Thomas Hubert ou Aubert, de Dieppe, visiter cette île aux rivages si poissonneux. C'est seulement en 1525 que Verazani, autre navigateur au service de François Ier, lui imposa le nom de *Terre-Nouvelle* ou *Neuve*, et en prit possession pour la France. Quelques années plus tard, Jacques Cartier, le premier explorateur du Canada, vint, par ordre du même souverain, et avec deux navires, examiner les rades et le littoral de ce pays.

Jusque-là, aucun essai de colonisation n'y avait été tenté. Enfin, en 1549, un négociant de Londres, nommé Hoare, alla, avec un certain nombre de ses compatriotes, y fonder un établissement. D'abord accablés de calamités de toute sorte, les Anglais finirent par voir prospérer leur petite colonie, et persévérèrent dans leurs efforts. Trente-quatre ans après cette tentative, en 1583, sir Humphrey Gilbert jeta l'ancre dans le port Saint-Jean, prit, au nom de la reine d'Angleterre, possession du port et de deux cents lieues de pays dans tous les sens, chassa les Portugais qui s'étaient établis sur les côtes, puis décréta, en guise de lois, des ordonnances qui portaient : 1° que l'exercice de la religion aurait lieu publiquement et suivant le rite de l'église d'Angleterre; 2° que quiconque attenterait aux droits ou possessions de la reine serait puni comme coupable du crime de haute trahison; 3° que tout individu qui tiendrait des discours injurieux à l'honneur de la reine aurait *les oreilles coupées*, et perdrait ses biens ainsi que ses vaisseaux. Telle fut la première législation de Terre-Neuve. On voit que les délégués du gouvernement britannique traitaient fort cavalièrement la colonie naissante. Sir Gilbert fit aussi quelques concessions de terrain; mais ce qui le préoccupait le plus, c'était la découverte de métaux précieux, car il est à remarquer qu'il recommanda à l'officier qui l'accompa-

gnait la plus grande attention sur ce point.

Déjà à cette époque, la France envoyait plus de cent vaisseaux pêcher sur les bancs de Terre-Neuve; en 1634, cette branche de produits avait augmenté ses richesses et ses forces maritimes à un tel point, qu'elle était devenue redoutable à toute l'Europe. « C'est à ces expéditions lointaines, dit un Anglais, que la France doit le développement de ses forces navales. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur l'état de sa marine avant qu'elle envoyât des bâtiments à Terre-Neuve. Elle n'en avait alors qu'en petit nombre, de tonnage et de forces médiocres; mais depuis, elle a combattu les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande; elle a armé de grands corsaires qui ont infesté nos côtes et ruiné nos négociants. » A la fin du dix-septième siècle, notre pays employait à ce commerce près de cinq cents navires, dont un grand nombre étaient d'un fort tonnage, et portaient de seize à quarante canons; ces bâtiments employaient près de seize mille hommes !

Le successeur d'Élisabeth accorda une charte et des priviléges étendus à une compagnie de négociants de Londres et de Bristol, qui, en 1610, fonda une colonie à la baie de la Conception. Mais les concessions de terrain octroyées à cette société passèrent, cinq ans après, entre les mains du docteur Vaughan et de sir George Calvert; ce dernier fit, à Ferryland, un établissement qui ne tarda pas à prospérer, et, apres avoir été créé lord Baltimore, il y fit construire un fort où il résida plusieurs années. En 1654, David Kerk obtint aussi des concessions de terrain. Peu à peu le nombre des établissements coloniaux augmenta sur la côte orientale, et les Français s'installèrent dans la baie de Plaisance, au sud de l'île.

Dès cette époque, on voit se manifester l'opposition des armateurs anglais aux mesures propres à améliorer l'état de la colonie; ainsi, en 1667, les colons réclamèrent la nomination d'un gouverneur, mais les négociants combattirent énergiquement cette demande. Bien plus : la pétition ayant été présentée de nouveau, en 1674, les armateurs firent tant que, subjuguée par leurs intrigues, la commission nommée pour examiner les réclamations des habitants de Terre-Neuve conclut à l'abandon de toutes les plantations et de toutes les fermes de l'île, et même à l'expulsion violente des colons. C'était ouvrir la porte aux persécutions, et les armateurs usèrent largement de la préférence qu'on leur accordait. Les colons subirent toute espèce d'avanies, et ce ne fut qu'en 1697 qu'un autre rapport de la même commission adoucit les termes du précédent; toutefois, comme on ne voulait pas refuser toute satisfaction aux négociants, on limita le nombre des colons à mille. En 1698, sous le règne de Guillaume et Marie, le gouvernement décréta un règlement qui ne fit qu'ajouter aux absurdes cruautés autorisées par les décrets antérieurs. Enfin, le coupable égoïsme des ennemis de la colonisation commença à être apprécié comme il devait l'être; un M. Harkins fut chargé, en 1701, d'aller examiner la situation des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, et la peinture qu'il fit du désordre déplorable qui régnait à Terre-Neuve, ses révélations sur l'état de l'agriculture et sur la condition malheureuse des colons sédentaires, donnèrent la mesure des fautes qu'une politique aussi inepte que barbare avait commises à l'égard de cette île si importante.

La guerre qui, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, éclata entre ce pays et la France (1702), livra Terre-Neuve aux incursions des Français établis au Canada, au cap Breton et à la baie de Plaisance, sur la côte même de l'île. Il est vrai que, de temps à autre, les Anglais prenaient leur revanche sur nos stations de pêche. Une escadre, commandée par le capitaine Leake, détruisit nos établissements de Terre-Neuve, prit l'île Saint-Pierre, rasa un

petit fort armé de six canons, et s'empara de vingt-neuf bâtiments, dont deux furent impitoyablement brûlés. Mais, en 1708, Saint-Ovide, qui commandait à Plaisance, prit et détruisit à son tour la ville de Saint-Jean: alors la France resta seule maîtresse de Terre-Neuve.

Le traité d'Utrecht, qui mit fin momentanément aux hostilités, rendit cette île aux Anglais; la France s'était seulement réservé le droit de pêcher sur les bancs et de sécher le poisson à terre, dans la partie du pays qui s'étend du cap de Bonne-Vue à la pointe septentrionale de l'île, et au delà en descendant le long de la côte occidentale, jusqu'à la pointe Riche. Il était, du reste, formellement stipulé que les Français ne pourraient à l'avenir fortifier aucun point de l'île, ni même y bâtir la plus petite habitation, excepté les cabanes et les appareils nécessaires à la préparation du poisson.

Cependant la colonie, redevenue anglaise, ne prospéra pas sous ses anciens maîtres plus qu'elle ne l'avait fait avant la guerre. Il fallut que la chambre des communes prît l'initiative d'une résolution décisive. Elle adressa aux conseillers de la reine Anne de sérieuses remontrances sur la situation de cette possession importante; et enfin, après mille réclamations aussi souvent reproduites que repoussées, le capitaine Henri Osborn fut nommé gouverneur de Terre-Neuve, et investi des pouvoirs nécessaires pour établir des justices de paix et organiser une administration à peu près régulière. Alors on vit se ranimer l'opposition des commerçants et des *amiraux de pêche,* car c'était là le grotesque sobriquet qu'on avait donné aux chefs de pêcheurs qui étaient arrivés les premiers sur ces côtes. Ces adversaires de tout progrès et de toute culture entravèrent, par toute espèce de moyens, l'administration du gouverneur. Pour couper court à ces abus, on investit le capitaine Drake d'un pouvoir discrétionnaire, et l'on autorisa les tribunaux de l'île à juger, à condamner et à faire exécuter tous les criminels qui paraîtraient devant eux.

Jusque-là, la France avait pu se consoler de la perte de Terre-Neuve par les bénéfices de la pêche; mais en 1745, elle vit cette source de profits se tarir de nouveau : elle fut dépossédée du seul coin de l'île où le traité d'Utrecht lui eût permis de poser le pied, et bientôt le cap Breton échappa aussi de ses mains.

La guerre de l'indépendance américaine fit naître de graves discussions relativement au droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Jusqu'alors les habitants de la Nouvelle-Angleterre avaient largement usé de ce droit, et comme on leur en contestait désormais l'exercice, ils refusèrent de fournir la colonie et les pêcheries des articles d'approvisionnements qu'ils étaient dans l'habitude de leur vendre; cette rupture causa un grand préjudice aux gens de Terre-Neuve qui ne surent comment se procurer les objets que leurs voisins leur apportaient ordinairement. Un état de choses qui permettait aux uns et aux autres de se nuire d'une manière si fâcheuse, ne pouvait subsister plus longtemps; aussi les négociateurs du traité de Paris en firent-ils l'objet d'une clause spéciale : cet article portait que les habitants des États-Unis auraient la liberté de pêcher toute espèce de poisson sur tel point de la côte de Terre-Neuve qu'il leur conviendrait, mais qu'ils n'auraient pas le droit de préparer et de sécher le poisson sur l'île. Cette question de l'approvisionnement par les États-Unis a été souvent, depuis, remise en discussion, et a enfin été résolue par un acte du parlement de 1822, qui a formellement autorisé ce mode d'approvisionnement, mais sous certaines conditions et dans de certaines limites.

Le honteux traité de Saint-Germain qui abandonna définitivement à l'Angleterre le Canada, la Nouvelle-Écosse et tant d'autres colonies importantes, restitua à la France la pêche de Terre-Neuve et étendit sa servitude jusque dans le golfe de Saint-Laurent, à

trois lieues des côtes anglaises. Saint-Pierre et Miquelon nous furent aussi abandonnées pour servir d'asile aux pêcheurs, mais à condition que nous ne fortifierions pas ces îles et que nous n'y entretiendrions pas plus de 50 hommes pour faire la police et maintenir l'ordre.

Les hostilités se renouvelèrent en 1779, et les annexes fançaises de Terre-Neuve tombèrent facilement aux mains d'un ennemi acharné; dix-neuf cent trente-deux de nos compatriotes, habitants de ces îlots, furent arrachés de leurs paisibles demeures et de leurs pêcheries pour être renvoyés en France. Reprises par nous en 1783, par les Anglais en 1793, Saint-Pierre et Miquelon nous revinrent encore en 1801, pour retourner de nouveau, quelque temps après, sous la domination britannique. Enfin le traité de Paris, signé le 17 juin 1814, nous remit en possession du droit de pêche sur le grand banc et nous replaca sur le même pied qu'en 1792; mais la saison avancée et les événements qui suivirent le retour de l'île d'Elbe ne nous permirent pas de mettre à profit ce droit acheté par tant d'humiliations. Ce ne fut qu'après le rétablissement définitif de la paix, c'est-à-dire en 1816, que la France put envoyer un gouverneur à Saint-Pierre, et tirer avantage du privilége stipulé en sa faveur dans le traité de Paris.

Durant toute cette période, c'est-à-dire depuis 1789, l'administration de Terre-Neuve fut l'objet des plus vives réclamations de la part des habitants, et le parlement impérial y introduisit successivement des améliorations importantes (*). Nous ne pouvons entrer dans le détail de ces discussions qui éclairèrent d'un jour odieux l'égoïsme et l'avarice des armateurs ainsi que la coupable condescendance du pouvoir. Nous nous bornerons à indiquer comme une des meilleures sources de renseignements sur ce sujet, l'ouvrage d'Amédée Anspach et celui du colonel Bouchette, tous deux déjà cités dans ce travail.

Aujourd'hui le gouvernement de l'île se compose d'une chambre d'assemblée, d'un conseil législatif et d'un conseil exécutif. Quinze députés nommés par le peuple forment la chambre d'assemblée. On voit que la constitution politique de Terre-Neuve a été calquée sur celle du Canada et de la Nouvelle-Écosse. (Voyez la notice relative à ces pays dans *l'Univers pittoresque*.)

Depuis 1815, les priviléges stipulés dans les derniers traités ont été largement mis à profit par les Français et les Américains des États-Unis; l'accroissement de l'activité de ces deux peuples dans une branche de commerce si lucrative n'a pas discontinué pendant ces dernières années.

La pêche de la morue est pour la France d'une utilité toute particulière, car, n'ayant pas assez de colonies pour trouver dans une marine marchande nombreuse une pépinière de bons matelots, il nous est très-précieux d'avoir un moyen tout naturel d'y suppléer. Les voyages à Terre-Neuve sont une excellente école pour nos marins, à cause des difficultés et des dangers de la navigation dans ces parages; et si l'on réfléchit que dix mille de nos compatriotes sont annuellement employés à ce rude mais utile métier, on restera persuadé que la perte de cette ressource serait pour nous irréparable. Terre-Neuve remplace donc, sous ce point de vue, les colonies, les encouragements à la marine marchande dont nos chambres sont si avares, et la pêche de la baleine qui est aussi d'un grand avantage sous ce rapport, et qui est encore chez nous d'une si médiocre importance.

Il est à remarquer que l'Angleterre, qui en matière de commerce et de navigation, ainsi que pour la pêche de la baleine et du phoque, s'est toujours montrée supérieure à la France, lui

(*) Voyez dans les débats du parlement anglais les bills de 1789, 1791, 1792 et 1824. Le dernier a divisé l'île en trois districts, et dans chacun d'eux on établit tous les ans une cour de justice. On devine que cette mesure est encore bien insuffisante.

a, au contraire, toujours été inférieure pour la pêche de la morue. Vers l'année 1517, alors qu'une cinquantaine de vaisseaux, presque tous français, fréquentaient les bancs de Terre-Neuve, un seul navire anglais y était employé à la pêche. Plus tard, en 1578, tandis que la France y entretenait jusqu'à 150 bâtiments, nos voisins y en envoyaient un nombre infiniment moindre. L'Espagne et le Portugal lui-même déployaient plus d'activité dans ce commerce. A cette époque, la première de ces puissances comptait 100 vaisseaux à Terre-Neuve, et la seconde 50 (*). Cependant les Anglais prirent peu à peu le goût de ces expéditions; en 1615, ils y consacrèrent 250 navires jaugeant en totalité 1500 tonneaux; mais la même année, sur 400 qu'y employaient le Portugal, la Biscaye et la France, les trois quarts au moins nous appartenaient. Depuis, la proportion a été aussi forte, et nous avons toujours conservé notre supériorité. « Les Français, dit un écrivain anglais, par leur frugalité, par le prix du sel qu'ils avaient à meilleur marché que nous, et par l'avantage qu'ils ont de posséder les endroits les plus commodes pour pêcher, nous ont complétement battus dans ce commerce. La partie du sud-ouest où ils s'établissent, comme ils le font aussi dans le voisinage du cap de Raye, est la meilleure, et ils sont rarement gênés par les glaces, tandis que les pêcheries peu nombreuses des Anglais étant plus au nord-est, sont souvent obstruées de glaçons, même au commencement du mois de mai. Les bâtiments ne peuvent ainsi entrer dans les ports, et le poisson ne se prend que quand les montagnes flottantes se sont éloignées des côtes. » Aujourd'hui, la pêche anglaise à Terre-Neuve est presque nulle, et l'on peut dire que la pêche sur le grand banc, et sur les côtes de l'île et du golfe Saint-Laurent, n'est plus exploitée que par les Français et les Américains.

(*) Hackluyt et Herrara; Mac-Grégor, *Lex mercatoria.*

Néanmoins, le commerce de Terre-Neuve, suivant M. Montgomery Martin, rend encore à la Grande-Bretagne deux millions sterling ou 50,000,000 fr. par an (*). Cette colonie, si longtemps négligée par nos voisins, leur est donc extrêmement utile, indépendamment de son importance au point de vue maritime et politique.

Détails sur la pêche de la morue. La morue habite les mers du Nord. Elle ne se rapproche des rivages que pendant la période du frai. Cette époque est variable : d'ordinaire c'est vers le mois de février que les morues arrivent dans les parages de la Norwége, du Danemark, de l'Écosse, de l'Angleterre et de la Hollande. Elles s'avancent ensuite vers le sud, mais, dans cette marche, leurs innombrables légions diminuent sensiblement, de sorte qu'elles sont assez rares au delà du détroit de Gibraltar. Elles ne pénètrent jamais dans la Méditerranée.

Les points sur lesquels les morues se rassemblent en plus grande abondance sont le banc et les côtes de Terre-Neuve, le golfe de Saint-Laurent et les côtes méridionales de l'Islande; mais comme ces divers parages sont situés sous un climat plus froid que les rives occidentales de l'Europe, les morues n'y arrivent guère avant la fin d'avril.

Les Français peuvent se livrer à la pêche de la morue sur les côtes de Terre-Neuve, depuis le cap Saint-Jean jusqu'au cap de Raye, en passant par le nord, sur le littoral des îles Saint-Pierre et Miquelon, sur le Grand-Banc, dans les parages de l'Islande et sur le Dogger's Bank (**). Nous ne nous occuperons ici, comme on le

(*) Voir pour les détails les tableaux statistiques de l'auteur dans son histoire des colonies britanniques.

(**) Banc de sable très-étendu dans la mer du Nord entre la Hollande et l'Angleterre. Ces parages sont célèbres par la victoire éclatante qu'y remportèrent les Hollandais sur les Anglais pendant la guerre d'Amérique.

pense bien, que de la pêche française dans les mers de Terre-Neuve et des îles adjacentes.

« On peut, dit M. Eugène Ney, dans un très-curieux article publié dans la *Revue des deux mondes* du 1er mars 1831, on peut considérer trois sortes de pêches :

« Celle dite sédentaire, que font les colons établis sur les côtes, et dont le produit est échangé contre des marchandises d'Europe, ou acheté par des navires qui n'ont pu compléter leur chargement pour leur propre pêche;

« Celle sur le grand banc, faite par les bâtiments venus de France, qu'on nomme banquiers, et dont le poisson, salé immédiatement après avoir été pris, est connu sous le nom de morue verte;

« Celle enfin qui se fait par des chaloupes et des pirogues, en pleine mer et sur les côtes, et dont le poisson est préparé et séché dans les havres où les navires d'Europe viennent mouiller.

« Les plus grandes morues sont celles prises sur le grand banc. J'en ai vu de cinq pieds de long, mais leur grandeur ordinaire est de deux et trois pieds. La mer ne produit pas de poisson plus vorace, et dont la bouche soit plus grande, proportionnellement à sa taille. On trouve souvent dans son ventre de gros coquillages, des morceaux de faïence, du fer, du verre, etc... Son estomac, certainement, ne digère pas ces dures substances; mais, par un certain pouvoir de se retourner comme une poche, il peut en rejeter ce qui s'y trouve. La fécondité de ce poisson est remarquable : un naturaliste célèbre, qui a eu la patience de compter les œufs d'une seule morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille. Le phosphore semble un élément essentiel de sa composition, car la lumière que donne une tête de morue dans l'obscurité est très-considérable. »

La pêche de la morue était réglée par le titre 6 du livre 6 de l'ordonnance de 1681. Cette ordonnance permettait au navire qui arrivait le premier sur les côtes de Terre-Neuve, de choisir le havre qui lui conviendrait pour former ses établissements de pêche. Cette disposition était évidemment absurde; elle donna lieu à des luttes et à des querelles déplorables entre les marins, qui tous prétendaient être arrivés les premiers. On voulut remédier à ce grave inconvénient dans l'arrêt du conseil du 8 mars 1684 et dans l'ordonnance du 8 mars 1702 : mais on n'y réussit pas, les mesures auxquelles on s'était arrêté étant insuffisantes. Un nouveau règlement, fait par arrêté du 15 pluviôse an XI, statua sur la matière; mais les ordonnances des 13 février 1815 et 21 novembre 1821 y dérogèrent en plusieurs points essentiels. Il résulte de ces dernières ordonnances, que les havres et grèves occupés sur la côte de Terre-Neuve par les vaisseaux et les établissements de chaque armateur seront répartis tous les cinq ans par la voie du sort; que les bâtiments ne peuvent pas partir pour la pêche de la côte ouest avant le 1er mars, et pour celle de la côte est avant le 20 avril; enfin, que le capitaine le plus âgé exerce de droit les fonctions de juge de paix, de prud'homme arbitre et de surveillant.

Les bâtiments destinés à la pêche du grand banc partent de France du 1er au 30 avril. Cependant, il est bon de partir plus tôt pour arriver vers le milieu de ce mois, car c'est alors jusqu'au 15 juin que la pêche est le plus abondante; passé cette époque, le capelan (*), allant dé-

(*) Le capelan est un petit poisson de la longueur et de la grosseur de la sardine, mais moins plat et moins large. La morue en est extrêmement friande. C'est le meilleur de tous les poissons qu'on pêche à Terre-Neuve. Il est nacré et très-brillant. On le rencontre nageant par bandes de huit et dix pieds d'épaisseur. En temps de calme, ils s'empressent à l'envi de venir à la surface de l'eau, et on les devine de loin au frémissement de la mer. Quand on les croise en canot, on les voit à l'entour pressés les uns contre les autres et avec les avirons on les jette au loin hors de l'eau. « Ils sont si aisés à prendre, dit un voyageur français, que

poser ses œufs sur les différentes côtes de Terre-Neuve, y attire la morue, qui, en le poursuivant, abandonne le grand banc jusqu'au commencement de septembre; il l'y ramène ensuite quand il quitte le littoral pour gagner le large. La pêche redevient alors sur le grand banc presque aussi abondante pendant les mois de septembre et d'octobre qu'elle l'avait été en mai et en juin.

Le lieutenant anglais Édouard Chappell, dans son *voyage à Terre-Neuve et au Labrador,* a donné des détails circonstanciés sur la pêche et la préparation de la morue. Mais M. Eugène Ney, dans l'article que nous avons cité plus haut, a traité le même sujet avec plus de précision et de clarté; c'est ce qui nous détermine à donner la préférence à sa description.

« Les bateaux dont on se sert pour la pêche de la morue sont de différentes grandeurs. Les uns ne contiennent que deux hommes, d'autres trois et quatre, et dans les pêcheries anglaises, lorsque le poisson est abondant, il y a souvent, en outre, des enfants et des femmes. Les pêcheurs tiennent à bâbord et à tribord deux lignes terminées chacune par deux hameçons, de sorte que, étant quatre, il y a seize hameçons employés. L'appât ou boîte varie avec la saison. On emploie ordinairement le hareng, le maquereau, le lançon, le capelan, l'encornet, la jeune morue, et, à défaut de ces poissons, la chair de l'oiseau de mer. Les embarcations partent ordinairement avant le jour, et vont à quelques milles sur une basse ou un banc peu profond, et y mouillent leur grappin. Chaque ligne étant bien attachée dans l'intérieur, et les hameçons étant prêts, le pêcheur se place à égale distance de ses deux lignes, qu'il remue de temps en temps. Dès qu'il croit observer la moindre tension dans sa ligne, il la hale aussi promptement que possible, jette le poisson dans le bateau, et lui ôte l'hameçon de la bouche. Si la morue est grande, il l'accroche avec une gaffe dès qu'elle atteint la surface de l'eau, ou avec un gros bâton, pour empêcher, ce qui arrive très-souvent, que par l'excessive vivacité de ses mouvements et la grandeur de sa bouche, elle ne parvienne à s'échapper.

« Quand le chargement est complet, les pêcheurs le portent à terre pour le préparer; mais, s'il n'y a pas assez de poisson, et qu'ils soient trop loin de terre, ils passent la nuit en mer, dans leurs mauvaises embarcations non pontées, mouillés, exposés au froid et aux vagues, ayant pour tous vivres un peu de biscuit et quelques verres d'eau-de-vie.

« L'endroit où se prépare la morue s'appelle échafaud. C'est une plate-forme couverte, ou un grand hangar élevé sur le rivage, dont un côté, se projetant sur la mer, est fortement étayé, et défendu par de gros arbres qui le garantissent du choc des bateaux et des bâtiments. On y monte du côté de la mer au moyen d'arbres placés horizontalement, de distance en distance, en guise de marches. Sur le devant de la plate-forme est une table; d'un côté est placé le décolleur, qui prend le poisson, lui coupe le cou jusqu'à la nuque avec un couteau, et le pousse après à l'étêteur, qui est à sa droite. Celui-ci le prend de sa main gauche, et avec l'autre sort le foie qu'il jette dans un tonneau sous la table, ainsi que les entrailles, qui tombent dans la mer par un trou du plancher. Il place ensuite le cou du poisson sur le bord de la table ronde et coupante, placée devant lui, appuie dessus avec la main gauche, et, donnant au corps avec la droite un coup violent, il le pousse au trancheur en face, et la tête séparée du corps tombe dans la mer. Le trancheur prend alors les poissons de la main gauche, et, commençant depuis la nuque, en ayant soin de tourner le couteau en dedans pour suivre toujours la grande

j'ai vu des chiens s'avancer dans la mer et en rapporter plusieurs dans leur gueule. » Le même écrivain raconte qu'il lui est arrivé de prendre d'un seul coup de filet assez de capelans pour en remplir un grand canot.

arête, il tranche jusqu'à l'extrémité de la queue. Relevant alors l'arête avec son couteau, il pousse le poisson, ainsi fendu, dans une brouette, et l'arête brisée tombe dans la mer, par une ouverture pratiquée près de lui dans le plancher.

« Quand la brouette est pleine, on l'amène de suite au saleur, et on en met une autre à la place. Toutes ces préparations se font avec la plus grande rapidité, quoique avec beaucoup de soin, parce que la valeur du poisson dépend surtout de ce qu'il n'y manque rien. Quelquefois on conserve les langues. Dans ce cas, on jette de côté le nombre de têtes dont on a besoin, et, pour ne pas retarder le travail de la table, d'autres personnes les ramassent.

« Le saleur est à l'autre bout de l'échafaud. Dès que la brouette est devant lui, il prend le poisson un à un, et, le plaçant par couches, il jette dessus une certaine quantité de sel proportionnée à la taille de la morue et au degré d'épaisseur de ses différentes parties. C'est du saleur que dépend la réussite de tout le voyage. S'il n'y a pas assez de sel sur le poisson, il ne se conserve pas; s'il y en a trop, la place où il y a excès devient noire et humide; s'il est exposé au soleil, il se grille; si on le retourne, il redevient humide et est sujet à se briser quand on le manie, tandis que, salé et séché comme il faut, il devient blanc, ferme et compacte. La quantité de sel à donner dépend beaucoup aussi de sa qualité. Aux environs des échafauds, la terre est couverte de têtes de morues dont se régalent les chiens, qui, dans ce pays, ne veulent manger que du poisson.

« Les foies de morue sont placés dans de grands cajots, assez ouverts pour faciliter, par la putréfaction, l'écoulement de l'huile, qui est recueillie avec grand soin. L'homme chargé d'y entrer jusqu'aux genoux pour y travailler s'appelle perroquet, et reçoit un verre d'eau-de-vie pour sa peine.

« Année commune, il n'y a pas d'établissement qui ne prenne au moins huit cent mille morues.

« Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel. Ce temps écoulé, il doit être lavé aussitôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau, ou dans des espèces de cages à jour dans la mer. On l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine, et on le met égoutter sur le plancher. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait une quantité susceptible d'être travaillée le lendemain: la morue peut rester ainsi deux jours, mais pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, et le sel n'y tenant plus, elle ne supporterait pas si bien les changements de temps.

« Le lendemain, on étend le poisson à l'air pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil; et le soir on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air, pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air, et un peu inclinés de manière à laisser écouler l'eau, s'il vient à pleuvoir pendant la nuit.

« Le cinquième soir, le poisson est regardé comme sauvé, et reste dans cet état pendant huit jours, et même quinze, si le temps est mauvais. On en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air et recouvert de paillassons retenus par de grosses pierres, pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On doit les étendre encore une fois avant de les emmagasiner, ou de les mettre à bord des bâtiments qui les emportent à la Guadeloupe, à la Martinique, en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, etc.

« Comme une seule goutte d'eau peut non-seulement gâter un poisson, mais encore communiquer l'infection à toute la pile et à toute la cargaison, on examine avec soin l'état du ciel, pendant

qu'il est à sécher, et à la moindre apparence de pluie il est immédiatement retourné. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre, qui rendent cette pêche très-difficile et fatigante. Les endroits pour sécher la morue s'appellent vignots et rames : ce sont des lits de branches de sapin, sur lesquels on place le poisson : les premiers diffèrent des seconds en ce qu'ils sont élevés de terre sur des piquets, pour laisser l'air circuler autour; il y a ensuite les galets, les graves, etc.

« Le gouvernement a voulu jusqu'à présent que chaque bâtiment de pêche eût un chirugien à bord, et les capitaines voulant les employer, leur font décoller les morues. »

La chair des morues n'est pas la seule partie de ce poisson dont on fasse usage : la langue fraîche et même salée est un morceau assez délicat; on mange aussi le foie, et quant à l'huile qu'on en retire de la manière que nous avons indiquée plus haut, elle est très-recherchée dans plusieurs arts. La vessie natatoire fournit une colle aussi bonne que celle d'esturgeon. Les œufs se conservent pour la table, et on les vend tout préparés sous le nom de *rogue*.

On appelle dans le commerce *morues blanches* celles qui ont été salées, mais séchées promptement, et sur lesquelles le sel a laissé une croûte blanchâtre; on nomme *morues noires* celles qui, par un dessèchement plus lent, ont éprouvé un commencement de décomposition, qui se révèle par des taches brunes sur la surface de la peau. La *morue verte* est celle qui n'a été que salée, et la *merluche* est la morue séchée.

Nous avons dit que la pêche française avait pris depuis 1815 un accroissement notable. Pour donner une idée de cet accroissement, nous emprunterons quelques chiffres officiels à l'article *Morue* du *Dictionnaire du commerce et des marchandises* (*). Nous diviserons les quatorze années comprises entre 1823 et 1836, ainsi que les produits qui s'y rapportent, en trois périodes, dont nous allons présenter les moyennes :

PÉRIODES.	NAVIRES.			PRODUITS MOYENS DE LA PÊCHE.	
	NOMBRE.	TONNAGE.	ÉQUIPAGES.	MORUE VERTE.	MORUE SÈCHE.
1823 à 1827.....	319	34,447	6,413	7,419,598	13,300,115
1828 à 1832.....	362	43,167	7,823	11,074,660	15,722,418
1833 à 1836.....	421	51,366	10,545	16,296,691	15,880,008

La pêche de la morue n'est pas la seule ressource qu'offrent les parages de Terre-Neuve. On y fait aussi la chasse aux phoques qui, pendant l'hiver, viennent en troupes nombreuses prendre leurs ébats sur les champs de glaces ou *prairies*, formés le long des rivages de l'île. Autrefois on y prenait aussi la baleine; mais on a renoncé à cette pêche qui est beaucoup plus chanceuse, et dont les périls effrayaient des gens accoutumés à des travaux plus pacifiques.

Terre-Neuve, par son importance commerciale et politique, méritait sans doute une description plus détaillée que celle qu'on vient de lire; mais les bornes que nous nous sommes impo-

(*) Publié par le libraire Guillaumin.

sées nous ont obligé à une concision contre laquelle protestait notre désir de faire connaître à nos lecteurs une île si intéressante. Il nous reste encore quelques mots à dire sur les possessions françaises voisines de la colonie britannique.

SAINT-PIERRE ET MIQUELON. Voici la description que Cassini donnait, en 1770, des îles Saint-Pierre et Miquelon :

« L'île Saint-Pierre est fort petite : elle a peut-être deux lieues dans sa plus grande longueur. L'île Miquelon est un peu plus grande, et peut avoir environ cinq lieues. Saint-Pierre est néanmoins le chef-lieu de la colonie ; la bonté de son port y attire un plus grand nombre de bâtiments et y a fixé la résidence de son gouverneur : cette seule raison peut avoir décidé son choix, car l'île Miquelon, suivant ce que l'on m'a dit, serait beaucoup plus agréable à habiter. On y vante les agréments d'une plaine, espèce de prairie ou de pelouse d'une lieue de longueur, où l'on peut jouir du plaisir de la promenade. On n'a pas à beaucoup près le même avantage à Saint-Pierre, qui n'est qu'un amas de montagnes, ou plutôt de rochers escarpés, couverts en quelques endroits d'une mousse aride et d'autres mauvaises herbes, tristes fruits de la stérilité d'un sol pierreux. Je me suis quelquefois enfoncé dans l'île Saint-Pierre pour y prendre connaissance du local et en examiner les productions ; je n'y ai trouvé que montagnes qu'on ne peut escalader sans danger ; les petits vallons qui les séparent ne sont pas plus faciles à parcourir : les uns remplis d'eau forment plusieurs lacs ; les autres sont embarrassés de méchants petits sapins et de quelques bouleaux, les seuls arbres, à ce qu'il m'a paru, qui croissent dans ce pays ; et même, dans toute la partie de l'île que j'ai parcourue, je n'ai pas trouvé un seul arbre qui eût douze pieds de hauteur. L'île Miquelon est un peu mieux fournie en bois.

« On peut juger par ce détail du peu de ressources que l'on trouve pour la vie dans ces pays où l'on ne peut semer aucun grain, où l'on est obligé de tirer de France les moindres provisions. Les habitants ont établi leurs habitations dans une petite plaine, le long du rivage. Ils ont de petits jardins où ils cultivent avec peine quelques laitues, qui ne parviennent jamais à une parfaite maturité, mais qu'ils mangent avec délice lorsqu'elles sont encore toutes vertes. »

Depuis l'époque du voyage de l'illustre savant, la situation de ces îles s'est améliorée. Le progrès se fait surtout apercevoir dans la petite Miquelon, où l'on comptait, en 1831, huit établissements agricoles, vingt-huit chevaux, trois cent quatre-vingts bœufs ou vaches, quatre cents moutons ou chèvres. La population de la ville était de huit cents individus sédentaires et de deux cent vingt-cinq marins, en tout mille vingt-cinq.

L'île de Saint-Pierre est située par 58°35 de longitude ouest, et 46°46′ 30″ de latitude. Pendant cinq mois de l'année, on y est enveloppé de brumes épaisses, qui laissent rarement voir le soleil, et, pendant cinq mois, la neige couvre presque toujours la terre : septembre et octobre, quelquefois novembre, sont très-clairs. Dans les beaux jours, on voit parfaitement les côtes de Terre-Neuve, qui sont à huit lieues de distance, et la montagne du *Chapeau rouge*, qui en est à seize. Pour toute défense, la ville a cinq gendarmes, et trente hommes embarqués sur le Stationnaire ; en outre, il y a une petite pointe de terre, nommée *Pointe aux canons*, entourée de fagots et de gazon, d'où percent trois pièces d'artillerie, servant à rendre les saluts aux bâtiments étrangers qui entrent ; les Anglais, dans leurs traités, nous défendaient d'en avoir un plus grand nombre. Les maisons, bâties toutes en bois, sont pour la plupart faites à Brest. Celle du gouverneur est la plus belle ; elle a un étage et des mansardes ; on y arrive par un tapis de gazon, entouré d'une palissade à hauteur d'appui, et traversé par une allée qui conduit au perron : quatre pierriers en défendent l'entrée. Les armes de

France sont peintes sur la porte, et entourées de tonneaux, d'ancres, etc., ce qui lui donne assez l'apparence d'une enseigne de bureau de tabac. Il y a une église et un hôpital, où les malades sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph; quelques boutiques, trois billards et un café, où se tiennent ordinairement les officiers de marine.

C'est un triste séjour pendant l'hiver. Toutes communications sont interceptées, non-seulement avec l'Europe, l'Amérique et Terre-Neuve, mais encore avec Miquelon et Langlade (petite Miquelon). La chasse est la seule distraction qu'on puisse se procurer alors; mais vers la fin d'avril arrivent les bâtiments de pêche. Les Basques sont généralement les premiers arrivés; la division de guerre y vient vers la moitié de mai, commandée par une corvette. On y envoyait anciennement une frégate, mais on y a renoncé, les petits bâtiments étant plus commodes dans ces parages. Le commandant de la division est aussi inspecteur des îles, et il expédie ses bâtiments sur différents points de Terre-Neuve, pour protéger nos pêcheurs contre les Anglais, s'il y avait lieu; il s'y transporte aussi, et retourne en France vers la fin d'octobre, laissant une goëlette qui ne peut en partir qu'après les derniers bâtiments de pêche, vers la fin de novembre.

Depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre, Saint-Pierre est très-vivant: un grand nombre de bâtiments nommés *banquiers*, parce qu'ils font la pêche sur le Grand-Banc, viennent y sécher leurs morues. Ceux de guerre, soit français, soit anglais, y viennent plusieurs fois, et le gouverneur a toujours à sa table des officiers qui lui font oublier l'ennui de l'hiver. Les bâtiments de la station de la Havane quittent cette ville pendant l'hivernage et remontent jusqu'à Saint-Pierre, où les morues et l'oseille rétablissent en peu de temps les équipages, qui y arrivent presque toujours malades. Cette colonie a sur toutes les autres, telles que le Sénégal, la Guyane et les Antilles, l'avantage d'être parfaitement saine.

Quant à la société de la ville, elle se compose de quelques négociants et de quelques employés du gouvernement (*).

Miquelon est la plus grande des trois îles, et aussi la plus froide en hiver. Son bourg se compose d'une cinquantaine de maisons alignées sur le rivage, toutes en bois, comme celles de Saint-Pierre.

Pendant la mauvaise saison, on y est exposé à la *poudrerie*, espèce de météore peu connu en d'autres climats. « C'est, dit le voyageur que nous venons de nommer, une neige d'une extrême subtilité, qui s'insinue dans les lieux dont la clôture est la plus exacte; elle s'y introduit par les moindres interstices que laisse le mastic dont les vitrages sont enduits; elle est emportée horizontalement par l'impétuosité du vent, qui en accumule quelquefois des monceaux auprès des murailles et des éminences, et comme elle ne permet ni de distinguer dans les rues les objets les plus voisins, ni même d'ouvrir les yeux, qui en seraient blessés, on peut à peine s'y conduire, et on perd même la respiration. Plusieurs personnes surprises par ces tempêtes se sont égarées, et ont été trouvées plus tard ensevelies sous la neige. Le meilleur parti, lorsqu'on est surpris par la poudrerie, est celui employé par les Indiens: ils s'asseyent et se laissent couvrir de neige, qu'ils secouent de temps en temps par le haut. De cette manière l'on a beaucoup moins froid que si l'on restait exposé au vent; et quand la tourmente a cessé, on sort de sa retraite. »

L'insuffisance de documents sur ces îles (**), dont la possession est si pré-

(*) Ces détails sont extraits de l'article de M. Ney, déjà cité.

(**) L'ouvrage officiel sur nos colonies, rédigé par ordre du ministre de la marine, n'est pas encore entièrement publié. Il manque précisément la partie relative à Saint-Pierre et à Miquelon. Il y a lieu de s'éton-

cieuse à la France, nous oblige encore à mettre à contribution l'article dont nous venons d'extraire ce qui précède. Aussi bien, nous ne saurions mieux faire, car cet opuscule est aussi intéressant qu'exact :

« A deux lieues de Saint-Pierre est Langlade, ou la petite Miquelon ; il s'y trouve plusieurs sites pittoresques, entre autres la Belle Rivière, remplie de saumons, et sur les bords de laquelle le nouveau gouverneur a fait bâtir une ferme. La végétation de cette île est surprenante : on y élève maintenant beaucoup de bestiaux, et des agriculteurs venus de France savent tirer parti de cette terre, qu'on avait regardée longtemps comme incapable d être cultivée.

« Les cartes marquent encore Langlade comme séparée de Miquelon par un détroit où l'eau aurait trois ou quatre brasses de profondeur, mais c'est une erreur : elles ont été séparées, et ne le sont plus; la preuve en est que j'ai passé de l'une à l'autre à pied sec sur de petites collines de quinze à vingt pieds au-dessus de la mer et couvertes de la plus belle verdure du monde. Un bâtiment anglais, qui allait de Québec en Irlande, se fiant à ses cartes, voulut passer dans ce détroit, s'y perdit, et la côte est encore jonchée de ses débris. »

ner que le gouvernement n'ait pas pensé plus tôt à une publication si utile.

ILES BERMUDES.

A deux cents lieues du cap Halteras, dans la Caroline, par 32° 20′ de latitude nord et 64° 50′ de longitude occidentale, les navigateurs rencontrent un archipel, dont l'approche est défendue par une chaîne menaçante de rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Bermudes ou Somer, terres lointaines presque ignorées en Europe, et que l'Angleterre ne conserve qu'à cause des ports vastes et sûrs qui découpent leurs côtes, et aussi de leur position dans le voisinage des États-Unis d'Amérique et des Antilles. Réunies au nombre de plus de cent cinquante (*), dans un espace assez étroit, ces îles, vues de la mer, semblent peu élevées relativement aux îles de la Méditerranée colombienne, dont l'aspect est si imposant et si grandiose; mais les irrégularités de leur surface plaisent au regard, à cause de l'éternelle verdure qui les couvre.

Bermude ou Mainland, Saint-George, Irlande, Somerset, Saint-David, Paget, Cooper et Nonsuch, sont les îles principales de ce groupe; les autres sont des rochers ou des îlots qui n'ont ni habitants ni dénomination spéciale. Elles sont si rapprochées les unes des autres, qu'on pourrait en quelque façon les décrire comme une seule et même terre. Les passes qui conduisent de l'une à l'autre donnent entrée dans des baies et des ports, dont quelques-uns pourraient contenir toute la marine militaire de la Grande-Bretagne. A voir du haut d'une montagne ces nombreux détroits qui, parfois, ne sont unis à l'Océan que par des canaux presque invisibles à une certaine distance, on dirait autant de lacs resplendissants qui communiquent entre eux par des artères sinueuses.

Toutes ces îles, dit le lieutenant Richard Nelson (*), se composent de roches calcaires formées de débris et d'accumulations de coquilles et de coraux. Elles offrent beaucoup d'analogie, sous le rapport géologique et topographique, avec les îles coralines de l'océan Pacifique décrites par Kotzebue. L'activité et les progrès du travail des madrépores sont ici presque aussi frappants que dans certains parages de l'Océanie; si bien qu'on peut prédire avec certitude qu'à une époque assez prochaine, le nombre des Bermudes sera considérablement augmenté par l'apparition de nouvelles îles, surgies du sein de l'Océan. Les écueils qui entourent l'archipel tout entier, surtout vers le nord, sont ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable dans ce groupe singulier. Ils forment à deux ou trois lieues de la terre une ceinture demi-circulaire cachée sous les eaux, et qui est peut-être le piége le plus dangereux que la nature ait placé sur la route des navigateurs. La mer est si limpide et si transparente dans ces parages, qu'on peut voir jusqu'à la base des récifs et explorer du regard les végétations innombrables qui tapissent le fond de l'abîme. On aperçoit avec une surprise mêlée d'admiration, des fragments de mosaïque naturelle, des forêts de coraux aux couleurs éclatantes, entremêlées d'herbes marines longues et luisantes, des éponges de toutes les

(*) Les Bermudiens prétendent que leurs îles égalent en nombre les jours de l'année. Plusieurs voyageurs, les encyclopédies anglaises, et Malte-Brun lui-même, disent qu'il en existe quatre cents. Ce chiffre est exagéré, à moins qu'on ne fasse les honneurs du nom d'*îles* à des rochers qui, à marée basse, n'ont, au-dessus des flots, qu'une superficie de quelques mètres carrés. Nous avons en conséquence adopté l'évaluation du lieutenant Nelson qui, dans son Esquisse géologique des Bermudes, fixe à un peu plus de cent cinquante le nombre de ces îles américaines.

(*) Géologie des Bermudes, t. V des *Transactions of the geological society*, 1838 2e série, première partie.

espèces et de toutes les grandeurs, des morceaux de safran pourpre, rouge ou vert, enfin, des quartiers de rochers affectant les formes les plus bizarres et couverts de beaux coquillages.

« Ce n'est pas une exagération, dit le capitaine Basil Hall dans ses *Mémoires et voyages*, d'affirmer que les couleurs de l'arc-en-ciel sont moins brillantes et moins variées que celles qui s'offrent à la vue, quand, par un beau soleil, vous regardez dans la mer ces régions enchantées. »

Le poëte anglais Thomas Moore, qui a donné, dans ses odes et épîtres, une charmante description des îles Bermudes, confirme la vérité de ces observations sur la transparence de la mer aux environs de cet archipel. « Lorsque nous entrâmes dans le port, ajoute-t-il, les rochers nous parurent tellement près de la surface des flots, qu'il semblait impossible de ne pas les effleurer. Cependant on n'a nul besoin de s'aider de la sonde; le pilote nègre, qui voit ces rocs de l'avant du vaisseau, dirige cette périlleuse navigation avec une habileté et une adresse qui font l'étonnement même des plus vieux marins. » Cette chaîne d'écueils formidables est, comme on peut bien le penser, la plus sûre défense des Bermudes. Il est impossible d'atterrir sans le secours d'un pilote expérimenté. Un bâtiment quelconque qui se hasarderait dans ce labyrinthe inextricable sans connaître les passes étroites qu'il faut suivre, périrait infailliblement. « On raconte aux Bermudes l'histoire d'un batelier, qui, vivant de ces désastres, aborda un jour un malheureux navire pris dans ces récifs de corail comme une mouche dans une toile d'araignée, et dit au capitaine: « Que me donnerez-vous pour vous tirer d'ici? — Oh! tout ce que vous voudrez; fixez vous-même la somme. — Cinq cents dollars (deux mille cinq cents francs). — C'est convenu. » Le pilote tint parole dans un sens, c'est-à-dire, qu'il tira le navire de ce dangereux écueil pour le conduire sur un autre bien plus redoutable. « Maintenant, dit-il à l'étranger, doublement trompé et fort embarrassé, vous voilà dans un endroit d'où jamais vaisseau n'a pu sortir; car il n'y a qu'un homme qui connaisse les passages, et cet homme, c'est moi. — Je suppose, répondit sèchement le capitaine, que, moyennant une seconde somme pareille à la première, vous ne refuserez pas de me tirer de ce récif comme de l'autre. Que dites-vous de cinq cents dollars de plus? » Le marché fut conclu, le passage unique fut indiqué: il était tout juste assez large pour les deux bords du navire, tout juste assez profond pour qu'il y eût six pouces d'eau entre sa quille et les bas-fonds. En une demi-heure, les cinq cents dollars supplémentaires furent gagnés. « Maintenant, dit le capitaine, lorsqu'il se vit hors de danger, maintenant, maître voleur, à bon chat bon rat: c'est un proverbe de tous les pays. A moins que tu ne me rendes mes mille dollars, je fais couper le câble de ton bateau, puis, au lieu de te rendre le mal pour le mal, comme je serais en droit de le faire, je serai meilleur chrétien que toi: car je t'emmènerai en Amérique, c'est-à-dire, que tu quitteras, grâce à moi, le plus infâme pays du monde pour un des plus heureux. Là, comme tu me parais avoir quelques gouttes de sang noir dans les veines, je pourrai fort bien doubler mes mille dollars en te vendant au marché de Charlestown. Qu'en dis-tu, mon brave Bermudois (*)? » Cette anecdote peut donner une idée exacte de la difficulté qu'éprouvent les bâtiments pour pénétrer dans le bassin qui entoure les Bermudes en deçà de la ceinture de roches dont nous venons de parler.

Lorsqu'on a mis pied à terre, et qu'on examine de près les objets qui, vus à distance, ont séduit vos yeux et votre imagination, vous ne tardez pas à vous apercevoir que l'aspect des Bermudes, au lieu d'être aussi romantique que l'affirme Thomas Moore, et que vous l'aviez cru vous-même, est

(*) Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall, t. I.

essentiellement monotone. De vastes espaces couverts de roches nues, et des forêts de cèdres d'un vert sombre, sont répandus sur toute la surface des îles, dont le sol est aussi entrecoupé de nombreuses flaques d'eau salée. Aucune curiosité naturelle ne mérite de fixer particulièrement l'attention du voyageur, si ce n'est un grand nombre de cavernes assez belles, et dans lesquelles on trouve des cristallisations intéressantes. La plus vaste et la plus importante de ces grottes, au point de vue géologique, est celle de Basset, dans l'île de Somerset. On dit qu'elle a plus d'un mille d'étendue; mais la difficulté de la parcourir fait que les visiteurs se contentent d'ordinaire de s'y avancer l'espace d'une centaine de mètres. On y trouve peu de stalactites; cette observation, jointe à quelques autres non moins concluantes, donne à penser que cette caverne est d'origine assez récente.

L'*Encyclopédie britannique* affirme que le climat de cet archipel est malsain, et qu'il suffit d'y résider quelques semaines pour contracter les germes d'une maladie organique mortelle; à en croire ce recueil scientifique, la fièvre jaune visite tous les ans les Bermudiens, et le typhus a quelfois exercé ses ravages parmi eux. Telle n'est pas l'opinion des voyageurs qui ont écrit sur les Bermudes; tous s'accordent à dire qu'un printemps perpétuel règne sur cette heureuse contrée, et qu'elle jouit du climat le plus salubre. Ces avantages ont même été célébrés dans des vers harmonieux par le poëte Waller, qui, en 1643, fut exilé aux Bermudes pour avoir conspiré contre le parlement. Ses gracieuses descriptions excitèrent l'enthousiasme des dames anglaises, qui, pendant longtemps, ne voulurent d'autre coiffure qu'un chapeau fait de feuilles de palmier des Bermudes. Toutefois, la sérénité du ciel et le calme de la température dont jouissent les Bermudiens, sont quelquefois troublés par de terribles ouragans. Le vent qui souffle sur les Antilles et ravage si souvent leurs riches campagnes, passe en tourbillonnant sur les îles chantées par Waller, et ces tourmentes redoutables font trembler dans leurs fondements ces rochers sortis du fond des eaux. Aussi, Shakspeare a-t-il pu, sans invraisemblance, placer dans les Bermudes la scène de son drame de la *Tempête;* et ce n'est pas un des moindres titres de cet archipel à la prédilection des poëtes, que d'avoir été choisi pour le séjour d'Ariel, ce génie si frêle, si gracieux, et qui vaut à lui seul tout l'Olympe de l'ancienne mythologie.

Nous avons peu de chose à dire des trois règnes de la nature dans ces îles.

Le sol y est partout calcaire, et recouvert dans quelques endroits d'une couche de terre rougeâtre, assez productive.

Les plantes naturelles au pays sont peu variées; M. Michaux, qui, en 1806, visita les Bermudes, dit (*) que le nombre des espèces n'excède pas cent quarante ou cent cinquante. On trouve plusieurs plantes de l'ancien continent qui ne paraissent pas de nature à y avoir été transportées. Quant aux espèces américaines, elles ne méritent pas davantage d'être citées. Toutefois, on doit signaler un petit *medicago*, dont chaque pied occupe à peine un pouce de terrain, et qui est la plante la plus commune. Elle vient partout et forme seule presque toute la verdure. Le sol est extrêmement favorable à tous les légumes; la citrouille et le melon y réussissent merveilleusement. Les plantes médicinales, telles que le palma-christi, l'aloès et le jalap croissent sans culture, ainsi que le café, l'indigo, le coton et le tabac. On récolte du maïs et une grande quantité d'arrow-root de première qualité, que l'on prépare dans le pays même, au moyen de machines spéciales récemment établies. Presque tous les propriétaires sèment un peu d'orge; mais la manière singulière dont on le récolte, donne une bien triste idée de l'aptitude des

(*) Notice sur les îles Bermudes dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle, t. VIII, p. 356 et suiv.

s aux procédés agricoles : une emme, munie d'un panier et ire de ciseaux, coupe les épis, nt la tige debout, laquelle sert à faire des chapeaux. C'est gligence singulière qui explique e quantité de productions véque les Bermudiens retirent pays. Ils sont si arriérés sous rt de l'agriculture, qu'en 1827 ait qu'une seule charrue dans chipel, la bêche étant préférée usage général (*). Il est vrai dolence de ces insulaires peut, un certain point, trouver son lans la facilité avec laquelle les sionnements de toute sorte d'Amérique, et aussi à la variété d'excellent poisson rouve sur les côtes, et qui dé- un grand nombre d'individus sse inférieure des occupations s. Ajoutons qu'à une époque peu éloignée, les colons pa- nt avoir fait, sous ce rapport, s efforts qui furent couronnés ès ; on trouve une preuve in- able de cet essor momentané iculture bermudienne dans les s de la douane qui font men- la quantité de sucre et de vins s annuellement de la colonie.

èdre (*juniperus bermudiana*) eul arbre forestier de ce pays. et arbre qui, formant partout ses forêts, et vu en masse, à sez grande distance, donne aux des un aspect si sombre. C'est t dans les vallées qu'il croît avec r. Il ne s'élève jamais à plus de nte pieds, et son diamètre est ed à quinze pouces. Sur les hau- t dans les endroits qui, ayant ploités depuis peu, se sont re- d'eux-mêmes, un quart des individus forme le buisson ; les es prennent naissance tout près erre, et s'étendent à huit ou dix à la ronde. Il a une teinte assez t une odeur assez agréable ; on uger de l'une et de l'autre par ayons de mine de plomb dits *anglais*, qui sont faits de ce bois.

Le *juniperus bermudiana* est très-estimé dans les chantiers, à cause de de son extrême solidité. Le grain en est fin, serré et plus chargé de parties résineuses que celui du *juniperus virginiana*. On l'emploie à la construction des navires, et ça été de tout temps la principale branche d'industrie des Bermudiens. Les bâtiments construits dans ce pays ont une marche supérieure et une très-longue durée. Ils sont très-légers et servent au cabotage entre les États-Unis, la Nouvelle-Écosse et les Antilles. On dit cependant que quand ils viennent à toucher, ils se brisent plus facilement que les vaisseaux de bois de chêne.

Le cèdre fait seul la richesse des habitants. On évalue la fortune de chaque particulier par le nombre d'arbres qu'il possède. On les vend sur pied une guinée la pièce (*).

Il y a dans ces îles une grande quantité de citronniers et d'orangers : mais les fruits qu'ils produisent sont amers, et ne peuvent être mangés qu'en confitures (**).

A l'exception des pigeons sauvages, on voit peu d'oiseaux aux Bermudes. On ne rencontre guère dans les bois que le cardinal (*loxia cardinalis*) à la belle couleur rouge, et l'oiseau bleu (*motacilla sialis*); tous deux appartiennent au continent de l'Amérique septentrionale.

Il n'y a point de quadrupèdes naturels au pays. Les bœufs et les moutons sont en très-petit nombre. A l'époque où le capitaine Hall explora ces îles, la viande fraîche était un luxe que les habitants les plus riches pouvaient seuls se permettre. Les basses classes ne mangeaient que des viandes salées apportées d'Amérique (***). Il y a lieu

Cyclopædia britannica.

(*) Michaux, notice déjà citée.

(**) Basil Hall, *loc. cit.*

(***) M. Michaux dit que les provisions de toute espèce sont si rares et si chères dans les Bermudes, que les vaisseaux de guerre qui y relâchent ou y stationnent, ne peuvent s'y procurer que des pommes de terre et des oignons. Cette assertion est évidemment

de penser que cet état de choses n'a pas changé. Hâtons-nous de dire, toutefois, que, par compensation, les habitants élèvent une grande quantité de volailles.

Tous les ans, dans les mois de mars et d'avril, le cachalot s'approche des côtes. Quelques Bermudiens, et surtout les hommes de couleur, se livrent avec ardeur à cette pêche lucrative.

Les Bermudes offrent une confirmation du principe d'économie politique qui établit que la population croît ou diminue en raison directe de la production, c'est-à-dire, que, pour savoir dans quelle proportion un pays est peuplé, il faut demander d'abord dans quelle proportion il produit. Les îles dont nous nous occupons étant presque incultes, le nombre des habitants devrait être extrêmement minime; mais ici l'industrie augmentant la somme des produits, vient en aide à l'agriculture; toutefois, ces deux sources de richesses nationales n'étant guère plus abondantes l'une que l'autre, la population reste toujours bornée. En 1822, 1828 et 1831, des recensements ont eu lieu par les soins de l'autorité locale; pour la première année on a trouvé 5,783 habitants; pour la deuxième, 4,773; pour la troisième, 6,282 (*). D'après M. Montgomery Martin, le revenu de toutes les îles ne dépasse pas 10,000 livres sterling (250,000 fr.) par an, dont 6,000 (150,000 fr.) proviennent des droits de douanes. Le chiffre du commerce intérieur a été, en 1831, de 79,953 livres sterling (2,998,825 fr.); celui du commerce extérieur de 27,428 livres sterling (687,050 fr.). La navigation du pays est de 15,500 tonneaux.

Les Bermudiens sont généralement d'intrépides marins, et les nègres sont d'excellents pilotes. Dans la guerre d'Amérique, il y eut en même temps quinze ou vingt corsaires armés dans ces îles, et conduits par des esclaves, dont la conduite fut au-dessus de tout éloge. A ce propos, on dit que tel était l'attachement des esclaves pour leurs maîtres, que ceux qui étaient faits prisonniers retournaient toujours aux Bermudes dès qu'ils le pouvaient (*).

Les femmes des Bermudes passent pour être belles, et les deux sexes ont un penchant marqué pour la coquetterie.

Un gouverneur, un conseil et une chambre d'assemblée, composent les pouvoirs législatif et exécutif des Bermudes. Les lois faites par eux sont soumises à la sanction du gouvernement anglais. Le pouvoir judiciaire et administratif est exercé par des autorités locales.

La description particulière de chacune des îles de ce groupe serait monotone et fastidieuse; nous en ferons donc grâce à nos lecteurs. Nous dirons toutefois un mot sur les deux principales.

La plus grande de ces îles s'appelle indifféremment *Bermude* et *Mainland* (grande terre). D'après la carte de Lemprière, dressée en 1797, et le croquis dont le lieutenant Nelson a accompagné sa notice géologique, il paraît que Mainland ressemble à un crochet dont la partie concave regarde le nord. Elle a environ trente-cinq milles géographiques de long sur un et deux de large. Elle est creusée à son centre par une grande baie qui porte les noms d'*Harrington* et de *Great Sound*. En suivant une des routes qui longent ce bassin, on aperçoit dans le lointain plusieurs sites charmants.

exagérée, car le même auteur dit que les Bermudiens ont de la volaille en abondance, et nous avons dit plus haut que le sol de cet archipel se prêtait à la culture de toute espèce de légumes.

(*) Il y a lieu de croire que la population de cet archipel a diminué, car tous les auteurs qui en ont donné la description évaluent le nombre des habitants de neuf à dix mille. L'accord des différents écrivains sur ce point nous déciderait même à adopter ce chiffre, si les renseignements fournis par l'ouvrage de M. Montgomery Martin ne devaient pas être considérés jusqu'à un certain point comme officiels.

(*) Encyclopédie de Rees, article *Bermudes*.

trouve dans l'île aucune ri-
t la seule eau qu'on puisse boire
e que l'on conserve dans des
s. Hamilton, à cause de sa po-
entrale, est devenue la capitale
chipel depuis que sir James
irn y a transporté le sénat et
rs de justice, qui siégeaient au-
it à Saint-George. Néanmoins,
veur n'a pu donner à Hamilton
portance qu'elle n'a pas réelle-
et que sa rivale lui a toujours
e avec avantage.

Saint-George, quoique moins
que Bermude, est celle que les
urs visitent de préférence, à
le sa ville, qui est la plus consi-
Cette île n'a que neuf milles de
ır une largeur de trois milles
ains endroits, et seulement d'un
le mille dans d'autres. Elle est
de rochers noirâtres contigus,
hauteur varie de cinq à vingt-
ieds. Dans son ensemble elle
une longue colline dont les iné-
donnent naissance à de petits
. Sur les hauteurs le sol est
t sablonneux; souvent même la
e montre à nu; dans la partie
ıre la terre est brune, argileuse,
nent humide, et la vigueur de
tation annonce la grande ferti-
ı terrain. Les trois quarts de
nt couverts de bois; le reste est
tie cultivé et en partie sauvage,
e de l'aridité complète du sol
ertains endroits.

étroit qui sépare la côte méri-
de Saint-George de l'île Saint-
constitue le port, dont l'entrée
s-resserrée par la pointe d'une
le. « On ne saurait trouver, dit
s Moore, rien de plus roman-
ue le petit port de Saint-George;
ıbre des îlots, la limpidité sin-
de la mer, l'aspect animé que
tent une foule de petits bateaux,
racieux les uns que les autres,
semblent voltiger de bosquets
quets, forment le plus charmant
ı en miniature que l'on puisse
ıer. »

ville est située dans une déli-
vallée et sur le revers d'une petite colline, en face du port. Elle se compose de deux cent cinquante à trois cents maisons placées irrégulièrement, et dont les murailles, presque toutes d'une blancheur éclatante, réfléchissent les rayons du soleil, au grand détriment des yeux des étrangers. Heureusement, beaucoup de ces habitations étant entourées de bananiers, d'orangers et de palmiers, l'effet désagréable de la lumière ne se fait sentir que dans les rues découvertes. On se sert pour les constructions d'une pierre poreuse que produit le pays. Cette pierre est tellement tendre, que, au dire d'un voyageur, lorsqu'on veut avoir une fenêtre additionnelle dans une chambre, on n'a qu'à faire venir un ouvrier qui, au moyen d'une scie, pratique en pleine muraille l'ouverture désirée.

Saint-George est, comme la plupart des autres îles de cet archipel, privée de sources et de ruisseaux, et l'expérience, dit M. Michaux, a prouvé qu'on ne pouvait pas y creuser des puits. On est réduit à boire l'eau des pluies, qui, heureusement, et grâce aux précautions qu'on a prises, suffit aux besoins des habitants, et même à l'approvisionnement des bâtiments de guerre.

L'histoire des îles Bermudes se borne à quelques lignes par lesquelles nous terminerons cette courte notice. La découverte de cet archipel, comme celle de tant d'autres pays plus importants, est due à un naufrage. Juan Bermudas, Espagnol, en se rendant d'Europe à Cuba, échoua sur ces rochers vers 1522. Henri May éprouva le même malheur, en 1593; et, enfin, l'Anglais George Somer y arriva de la même manière, en 1609, et y vécut neuf mois avec ses compagnons d'infortune. Les Anglais naufragés finirent par construire une embarcation en bois de cèdre, et parvinrent à atteindre les rives de la Virginie. Somer fut une seconde fois jeté sur ces îles et chercha à y fonder une colonie; mais il mourut avant d'avoir réalisé complétement son projet. Toutefois, ses efforts lui ont mérité l'honneur de voir son nom rester à l'archipel qu'il avait découvert

après Bermudas et May. Ses compagnons, à leur retour en Angleterre, parlèrent avec tant d'enthousiasme de la beauté et de la fertilité de ces îlots, que la Compagnie de Virginie, qui en réclamait la propriété, les vendit à une société de cent vingt personnes, à qui le roi Jacques Ier accorda une charte. En 1612, les concessionnaires établirent dans l'île Saint-George environ cent soixante individus, sous la direction d'un nommé Henri More. Cinq cents autres aventuriers y furent envoyés, en 1619; et, dès ce moment, la colonie commença à prospérer. On y institua alors un gouverneur, avec une assemblée et un conseil. Un accroissement de population eut lieu pendant les guerres civiles de l'Angleterre, beaucoup d'individus de cette nation ayant cherché un asile dans cette retraite éloignée. Les archives de ces îles n'offrent rien d'important jusqu'à ces dernières années; elles mentionnent seulement une série de discussions entre les gouverneurs et les habitants.

En 1837, après la première insurrection du Canada, plusieurs patriotes de ce pays, qui avaient pris part au mouvement, furent déportés aux Bermudes, où ils restèrent plusieurs mois prisonniers sur parole.

Les Bermudes n'ont jamais cessé d'appartenir à la Grande-Bretagne; placées entre les Antilles et la Nouvelle-Écosse, elles offrent un lieu de relâche extrêmement utile aux bâtiments de l'État qui vont et viennent d'Halifax aux Indes occidentales. En temps de guerre, elles sont protégée contre toute attaque par la chaîne des redoutables écueils dont nous avons parlé, et ce moyen de défense les mettra toujours à l'abri d'une agression dangereuse.

Du reste, cet archipel n'est utile à l'Angleterre que comme poste militaire et comme lieu de refuge pour sa marine.

ILES CROZET.

ochers sourcilleux couverts d'une
e épaisse que ne peuvent fondre
âles rayons d'un soleil sans ardeur;
tagnes à pic, incessamment bat-
par des vents furieux, et sur le
: desquelles viennent s'accumuler
roides vapeurs; sol stérile et nu,
ıé de petites pierres concassées ou
roches plates; vallées couvertes
.e mousse qui étale aux regards
stés son tapis monotone; plages
ssées d'écueils, et sur lesquelles la
vient se briser avec un bruit for-
ıble; climat intolérable, offrant
xtrêmes du froid et de l'humidité,
nconvénients de la baie d'Hudson
:eux des îles Shetland, voilà en
ques lignes la description des îles
zet.

es îles, situées dans le grand Océan
ral, furent découvertes en 1772
deux navigateurs français, Marion
rozet, qui ne purent en détermi-
la véritable position à cause des
iillards qui, durant certaines sai-
:, règnent presque constamment
; ces parages. Des observations plus
ntes les placent entre 46 et 47° de
ude sud, et entre 44 et 47° de lon-
de à l'est du méridien de Paris.

lles sont au nombre de quatre, dont
avait reçu du capitaine Marion le
ı d'*île de la Possession*. Mais ce
t archipel a été débaptisé par les
ins qui l'ont visité depuis la fin du
-huitième siècle. M. Lesquin de
coff a nommé *île Dauphine* la plus
entrionale des quatre; *île Fran-*
ıe, celle qui l'avoisine; *île du roi*
ırles, la plus avancée vers le sud,
le Chabrol, celle qui est située le
; à l'est.

'albatros, le plus grand oiseau de
' que l'on connaisse; le corbeau aus-
, dont l'appétit glouton se défraye
dépens des phoques morts sur le
ıge; la poule du Port-Egmont, qui
rche à arracher les yeux de l'impru-
ıt qui vient d'enlever ses œufs; l'oi-
ı royal qui, bien que très-petit, est redouté de tous les autres grands oiseaux à cause des blessures mortelles qu'il fait avec son bec acéré; les goëlands qui rasent légèrement la surface de la mer; le pingouin, cet étrange amphibie dont les mœurs sont aussi singulières que l'aspect; l'éléphant marin (*), ce monstrueux visiteur des plages solitaires; le loup de mer, qui, mieux partagé que les autres variétés de la grande famille des phoques, peut sauter de roche en roche avec une remarquable agilité: tels sont les seuls animaux qui vivent sur ces tristes îles, sentinelles avancées de l'Afrique vers le pôle austral.

Les mers voisines recèlent les innombrables tiges du *fucus giganteus*, qui vient étendre à la surface des eaux ses bras longs de plus de deux cents pieds, et aussi mobiles que les vagues de l'Océan. Les forêts sous-marines formées par cette plante extraordinaire sont si épaisses dans les environs des îles Crozet, qu'elles ralentissent quelquefois la marche des navires. Le contraste qu'offrent dans ces hautes latitudes le règne végétal terrestre et le règne végétal sous-marin, et des observations comparatives faites sur la végétation des régions polaires et celle des zones tempérées, conduisent à cette loi physiologique formulée par M. de la Pilaye, que quand les grandes formes végétales disparaissent sur les continents, elles passent sous les eaux.

Les îles Crozet tiennent une bien petite place dans les traités et les dictionnaires de géographie. Elles ne mériteraient, en effet, qu'une simple mention, si elles n'avaient pas acquis une triste célébrité par les naufrages dont elles ont été le théâtre. Parmi les infortunés qui ont été jetés par la tempête sur ces rives inhospitalières et y ont traîné, pendant plusieurs mois,

(*) Voir dans la notice sur les îles Malouines les détails que nous avons donnés sur l'éléphant marin.

une existence douloureuse, il en est un qui a écrit de la manière la plus naïve et la plus touchante le récit de ses longues souffrances : c'est notre compatriote M. Lesquin de Roscoff. Sa narration est un tableau si vrai et si saisissant des îles dont nous nous occupons, que nous n'hésitons pas à en extraire un long passage. Nous sommes persuadé que le lecteur nous saura gré de notre emprunt, et nous avons, du reste, la conscience de ne pas sortir de notre sujet.

Quelques mots d'explication préliminaire sont indispensables. En 1825, M. Lesquin de Roscoff partit de l'île de France pour les îles Crozet, dans le but d'y faire la pêche des phoques, branche de commerce très-productive, comme chacun sait. Arrivé en vue de l'archipel vers lequel il se dirigeait, le bâtiment fut assailli par un ouragan furieux, et après avoir lutté pendant plusieurs jours contre les vents et la mer, il échoua non loin du rivage. Quatre hommes de l'équipage avaient été envoyés deux jours auparavant à l'île Charles, et n'avaient pu en revenir; le reste se sauva à la nage et parvint heureusement à gagner le bord. Les flots ne rejetèrent sur la grève que très-peu d'objets et une fort petite quantité de provisions, encore celles-ci étaient-elles avariées par l'eau de mer. C'est avec ces tristes ressources que M. Lesquin et ses compagnons furent obligés de s'installer dans la petite île Chabrol. L'éléphant marin leur fournit une graisse abondante pour faire du feu, et un aliment nauséabond dont ils durent se contenter. Ils parvinrent à construire une cabane avec les débris du navire, et c'est dans cette frêle retraite qu'ils bravèrent pendant dix-sept mois la fureur des tempêtes et les rigueurs de l'hiver, si âpre dans ces hautes latitudes australes. Voici comment M. Lesquin raconte un des épisodes les plus lamentables de son séjour dans l'île Chabrol :

« Le 14, au point du jour, nous nous mîmes en route, M. Fotheringham et moi, par un temps humide et brumeux, munis chacun d'un bâton et d'un sac de toile contenant nos vivres; arrivés au bout de la vallée, après une marche d'environ deux heures dans la neige, nous entrâmes dans la gorge que j'avais aperçue la veille. Nous montâmes pendant à peu près une heure; après quoi, la brume augmentant, nous suivîmes un étroit défilé sur le haut de la montagne, aussi loin que nous le pûmes. Nous fûmes bientôt arrêtés par une masse énorme de neige, qui se trouvait au pied d'une autre montagne qui nous parut extrêmement haute. Nous trouvâmes, cependant, un endroit par lequel nous montâmes jusqu'au sommet avec beaucoup de difficultés, la pente ne formant qu'un morceau de glace, et étant obligés de percer avec nos bâtons l'endroit où nous voulions mettre le pied. Après une marche pénible, entourés d'une brume épaisse, nous arrivâmes dans un endroit où nous crûmes pouvoir descendre. Nous nous assîmes donc sur la glace; et, nous gouvernant avec nos bâtons, nous nous laissâmes glisser jusqu'au bas de la montagne, que nous fûmes très-aises de gagner, la rapidité de la descente nous ayant presque coupé la respiration. Nous suivîmes une gorge qui partait en pente douce du pied de la montagne, et qui nous conduisit dans une vallée que nous crûmes aboutir à la mer. Des cris variés attirèrent notre attention, et nous en reconnûmes bientôt quelques-uns pour des cris d'éléphants; mais ce ne fut qu'au bout de la vallée, et près du rivage, que nous vîmes d'où partaient les autres cris. Plus de trois millions d'une espèce de pingouins, bien différents de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, étaient rassemblés sur un plateau de pierres, au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble; autour d'eux étaient rangés leurs pères et leurs mères. Un espace large d'environ deux pieds était laissé inoccupé pour donner un libre passage, jusqu'au milieu de la ponte, aux pingouins qui revenaient de la mer

' nourrir leurs petits. L'harmonie us parfaite semblait régner parmi et tous leurs efforts paraissaient orner à chasser loin d'eux cette es- de pigeons dont j'ai déjà parlé, ii tâchaient de se faire donner la riture réservée aux jeunes pin- is. Nous nous rendîmes ensuite sur ève, où nous trouvâmes quelques iants marins. En parcourant le e, nous aperçûmes une voûte qui parut noircie; nous nous appro- es, et reconnûmes qu'on y avait lu feu, trouvant d'ailleurs deux es plates et longues qui avaient doute servi à poser les grilles; un lus loin nous trouvâmes quelques hes, que nous pensâmes prove- e quelque canot, mais dont le ais état prouvait la vétusté; près se trouvaient une centaine de êmes pingouins que nous avions ins la baie du nord-est, tous cou- ur leurs nids. Nous leur trouvâ- les œufs, mais tous trop couvés pouvoir être mangés; nous n'en rtâmes donc aucun. Nous étant és vers le sud de la vallée, nous es une quantité de ces oiseaux 's *nelleys*, que j'appellerai cor- ustral : ils avaient tous des nids ur la neige; ils ne les quittèrent iand ils nous virent nous avan- rs eux; nous leur supposâmes ıfs, et à coups de bâton nous les nes à se lever de leurs nids, ce usieurs ne firent qu'après avoir appés à mort, et en vomissant ous les matières fétides que con- leur panse. Nous trouvâmes qua- cinq œufs, que nous mîmes dans cs pour les porter à la maison. oin, nous vîmes de jeunes alba- ır un plateau de neige : nous en s douze, en prîmes six chacun, is acheminâmes vers notre de- à la nuit tombante, lassés, mais its de la découverte que nous is de faire, et enchantés de con- le lieu de la ponte des pingouins c, car nous savions que ces pin- ; sont toute l'année à terre; ainsi tions certains que tant que nous is des forces pour aller chercher notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes *vallée de l'abondance,* nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendamment du bois que nous serions obligés d'y transporter pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le rivage étant composées de sables mouvants et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces réflexions, nous suivîmes, pour nous en retourner, la route que nous avions faite le matin; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne, où le froid nous saisit d'une manière si violente, que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vite et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches, çà et là, sur le haut de la montagne, nous arrivâmes au bord d'une glacière, qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très-peu d'instants, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chute. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche démis. M. Fotheringham étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir; mais je l'enve-

loppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus risquer ainsi notre vie en essayant de descendre, nous restâmes toujours en exercice près de l'endroit de notre chute, en attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

« Le 15, le jour si ardemment désiré parut enfin, et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés. Quelle fut notre surprise de nous trouver vivants lorsque nous vîmes que nous avions parcouru en tombant un espace d'au moins cinquante pieds ! Nous remerciâmes avec reconnaissance l'Être puissant et bon qui nous tendait une main secourable au milieu de tant de misère, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre chemin. Une pluie abondante succéda à la neige; et comme nous marchions à grands pas, nous trouvâmes bientôt un endroit par lequel nous descendîmes dans la vallée; vers midi, nous arrivâmes à la maison. Nous trouvâmes nos gens assis autour du feu, déplorant déjà la triste fatalité par laquelle nous avions été entraînés à parcourir ces montagnes glacées, que des crevasses remplies de neige rendent très-dangereuses, et dont ils s'entendaient retracer les risques par quelques-uns qui avaient été à l'île Kerguelen, et qui accompagnaient leurs démonstrations d'exemples terribles. Quoique sans égard pour nous, et d'une insolence sans égale, ils eussent été fâchés de nous perdre, parce que nous avions toujours soutenu leur courage en leur montrant l'espoir d'une délivrance prochaine par un navire venant de l'île de France. D'ailleurs, nous avions avec nous la poudre que nous avions sauvée du naufrage, seul moyen d'allumer du feu dans l'île si nous avions le malheur de laisser éteindre le nôtre. Cette dernière considération, je n'en doute pas, contribua beaucoup à la joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant de retour : ils la témoignèrent d'une manière non équivoque. Notre état, il est vrai, était pénible; nous étions transis de froid, entièrement mouillés, nos pieds étaient ensanglantés, nos souliers étant restés dans la neige, et nos joues extraordinairement enflées laissaient à peine voir des yeux dont l'abattement devait prouver l'anéantissement de nos forces. Notre premier besoin fut de sécher nos vêtements auprès du feu; dès qu'ils furent secs, nous voulûmes nous livrer au sommeil, mais la douleur que me causait mon pouce était trop vive pour me laisser fermer l'œil. Je résolus donc d'y mettre un appareil, que je priai un de nos gens de faire : c'étaient deux petits morceaux de bois engougés, que j'appliquai des deux côtés du pouce. Un de nos gens les entoura d'un fil de carret, qu'il roidit jusqu'à faire joindre les deux morceaux de bois, afin de faire tenir le pouce droit. La douleur que me causa cette opération fut inouïe. Les personnes qui ont éprouvé de pareils accidents pourront seules s'en faire une idée. L'opération finie, je gardai l'appareil bien roidi sur le doigt, et je résolus de ne plus y toucher. Me trouvant alors un peu plus à l'aise, et n'ayant aucune envie de manger, je leur fis part du succès de notre voyage, qui se trouvait presque sans fruit, dès que nous ne pouvions habiter cette vallée, ayant à parcourir, pour nous y rendre, un chemin impraticable pendant l'hiver. Si je ne leur apprenais rien de consolant, ce qu'ils me dirent ne le fut guère pour moi, lorsqu'ils me rapportèrent que les oiseaux avaient dévoré la chair des éléphants mâles que nous avions tués pour couvrir la maison, et qu'il n'en restait qu'un morceau qui nous devait à peine suffire pour la journée; qu'ils avaient essayé d'en trouver d'autres, mais qu'ils s'étaient tous enfuis à leur approche, après avoir vu couler le sang du premier, auquel ils avaient donné

aux coup de lance. Nous résolûmes
: de nous rationner sur ce mor-
, jusqu'à ce que nous vissions
ques éléphants sur la grève. Vers
ir, un léopard de mer monta très-
de la maison, mais il se retira
qu'il nous vit près de lui. Dans la
e, je pus dormir, et je me remis
eu des fatigues de la nuit précé-
e.

Le 16, la neige dura tout le jour,
e vent en amoncela une grande
itité auprès de la maison. N'ayant
à manger, nous nous hasardâ-
à sortir pour tâcher de trouver
que éléphant; mais à notre déses-
, après avoir parcouru la grève,
s revînmes à la maison sans avoir
rencontré : pas un éléphant, pas
ingouin ne s'y voyait. Les oiseaux
ins même, cherchant un abri
ière d'énormes rochers, semblaient
iciper à la désolation générale. Un
-petit morceau de chair d'éléphant
partagé en sept parties bien éga-
mais ce léger repas n'assouvit pas
e faim. Tout le jour se passa de
ne, et, vers le commencement de
it, n'ayant plus de graisse pour en-
enir notre feu, nous fûmes obli-
de brûler le bois que nous avions
é du naufrage. La faim nous
menta vivement toute la nuit; je
ai, mais en vain, d'apaiser la
nne en buvant beaucoup d'eau.
s la nuit, la neige cessa, mais il
a très-fort.

Le 17, le temps fut le même que la
le. Au jour, je me levai et je vou-
sortir, croyant être plus heureux
le jour précédent; mais je ne fus
plutôt au ruisseau qui nous sépa-
de la grève de sable, que je vis
il n'y avait pas moyen de passer, la
ge y étant élevée de plus de dix
ds. Je jetai les yeux sur la grève,
is rien n'avait changé, on n'y
ait pas un être vivant. Je rentrai
c à la maison, et je communiquai
nouvelles à mes malheureux com-
gnons; alors, ils crurent que c'en
it fait d'eux : depuis le 16 au matin,
us n'avions pas mangé; cette jour-
e allait se passer de même, et il
était évident que, si le temps continuait à être le même pendant quelques jours, nous succomberions à la fin au manque de subsistances; c'est ce qu'ils ne manquèrent pas de me faire observer. Je voulus les consoler en leur retraçant des exemples de gens qui avaient échappé à de plus grandes crises que la nôtre, et je les exhortai, autant qu'il me fut possible, à se confier à cette Providence qui nous avait tant de fois secourus. Ils se couchèrent en rond autour du feu, et là le plus profond silence régna pendant tout le jour. Vers le soir, une faiblesse générale s'empara de nous, et plusieurs crurent toucher à leur dernier instant. Des plaintes sur leur situation, de profonds gémissements, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se passa la terrible nuit du 17 au 18. Les éléments semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée, couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleurs, une nuit de pensées amères et de regrets déchirants. Je savais que nous pouvions supporter encore la faim deux jours; mais si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable. Elle l'était, en effet, dans ce cas, et ma fin prochaine me suggéra de tristes réflexions. C'était sur ce rocher qu'allait aboutir ma vie! C'était donc là le terme de ma carrière! sur une terre destinée à servir d'asile aux monstres de la mer, loin de ma patrie, loin de mes parents, loin de mes amis!

« Le 18, nous vîmes enfin le jour; il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position, et détruisit conséquemment les espérances que nous avions conçues d'une plus belle journée. Nous promenâmes nos regards tout autour de la maison : nous ne vîmes rien. Nous étant rendus jusqu'au ruisseau, nous ne pûmes le passer, et nous retournâmes au logis, résignés à mourir. Notre faiblesse

augmenta ce jour, au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement : personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de graisse à notre magasin, afin d'entretenir le feu, mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain. Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes, et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Rien ne s'offrait qui pût nous en préserver. Deux hommes paraissaient déjà en ressentir les agonies, et je craignais que le manque d'aliments n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit que, après avoir bien réfléchi, je m'écriai vers midi, que si quelqu'un voulait m'accompagner à la grève de l'Abondance, je me faisais fort d'y être de retour promptement avec des provisions; j'affirmai avec assurance que la neige étant devenue molle, nous n'aurions à courir aucun risque, si nous marchions avec précaution. Je leur fis ensuite envisager la certitude d'une mort prochaine si nous ne faisions point tous nos efforts pour nous en garantir. Ces considérations déterminèrent deux d'entre eux à accompagner M. Fotheringham et moi à la vallée de l'Abondance ; mais nous n'avions pas de chaussures. Nous coupâmes une des peaux de la couverture de la maison; nous la partageâmes en divers morceaux, et nous laçâmes les pièces autour de nos pieds. Cette chaussure, toute froide et tout incommode qu'elle était, ne laissa pas de nous être très-utile pour marcher dans la neige. Nous partîmes donc aussitôt au nombre de quatre, et, vers six heures, nous arrivâmes à la vallée de l'Abondance, après avoir couru le risque d'être engloutis mille fois dans les amas de neige entassés au pied de la montagne. Nous trouvâmes quelques éléphants sur la grève; nous les tuâmes, et nous allumâmes un grand feu sous la voûte que nous avions vue le 14. Nous fîmes rôtir quelques morceaux de chair, et je l'avouerai ici, cette viande toute fumée, tout huileuse qu'elle était, me parut le mets le plus agréable que j'eusse jamais mangé. Je me gardai bien cependant de me livrer entièrement à mon appétit, et j'exhortai mes compagnons à suivre mon exemple : ce qu'ils firent sans murmurer. Nous passâmes la nuit dans cet état, et, heureusement pour nous, elle ne fut pas aussi mauvaise que les nuits précédentes.

« Le 20, au point du jour, nous partîmes avec chacun une charge de chair d'éléphant et de jeunes albatros, et nous reprîmes le chemin de la vallée du Naufrage. Nous y fûmes vers les cinq heures du soir, ayant été obligés de laisser sur une montagne un de nous, qui, dégoûté de tant de misères, jeta là sa charge, s'étendit dans la neige, et fut sourd aux invitations que nous lui fîmes de se lever. Désespérés de sa résolution, nous essayâmes de le porter; mais cette entreprise était au-dessus de nos forces. Nous prîmes sa charge de provisions, lui fîmes nos derniers adieux, et le laissâmes là!... A notre arrivée à la maison, nous trouvâmes nos trois compagnons dans un triste état : ils ne pouvaient se lever, et avaient laissé le feu s'éteindre; ils ne répondaient plus que vaguement à nos questions, et la vue de la nourriture que nous leur apportions ne parut faire aucune impression sur eux. A l'aide d'un peu de poudre, nous allumâmes du feu, et nous fîmes aussitôt cuire la viande que nous avions apportée. Aucun d'eux ne voulut y toucher; mais nous les forçâmes à en manger, en leur mettant nous-mêmes les morceaux dans la bouche, et les obligeâmes à les mâcher et à les avaler. La fatigue nous

ensuite nous endormir, et chacun osa aussi profondément que la pendu malheur, arrivé ce jour à l'un ıous, pouvait le permettre. Vers uit, des cris effroyables me réveilnt en sursaut; je me levai, et, inain d'où ils pouvaient provenir, illai mes compagnons. En enten- les cris répétés pour la deuxième , ils furent saisis de frayeur. Ils aginèrent que c'était l'âme du andais Metzelear, l'homme qui resté sur la montagne, qui leur andait des prières; quelques-uns ent qu'elle faisait des menaces, ffirmèrent qu'elle parlait hollan-. Au troisième cri, je reconnus la , et je ne doutai pas que ce ne le Hollandais en personne qui se vait là. Mais ce que je ne pus prendre, c'était comment il avait revenir pendant la nuit de cet oit périlleux, et quelle pouvait la cause de ses cris effrayants. Je s sur-le-champ de la maison avec Fotheringham, et les plus braves re eux nous suivirent par der-. Nous nous acheminâmes au lieu partaient les cris, et, rendus au seau dont j'ai déjà parlé, nous en nnâmes la cause. Nous y trouvâ-Metzelear au milieu d'un monceau eige, faisant tous ses efforts pour retirer, et n'en pouvant venir à . Nous le dégageâmes avec assez eine, et enfin nous fûmes oblile transporter jusqu'à la mai-Là, il reprit ses sens, et nous nta qu'il s'était endormi où nous ons laissé; qu'il avait été réveillé nuit par une grande douleur dans ambes, et qu'il avait essayé alors archer pour s'en délivrer, ce qui vait réussi; qu'après une marche ble, et tombant à tout moment des trous de neige, il avait gae bord du ruisseau, et, croyant oir le passer, il avait été englouti un endroit profond, où il enit à mesure qu'il voulait s'en dégager. Comme son état était véritablement triste, nous lui donnâmes le matelas des malades (mon ancien matelas) pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

« Le 21, à notre lever, nous aperçûmes, près de la maison, cinq éléphants mâles, et, allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeunâmes des vivres de la veille, et ensuite nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphants que nous avions vus; nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes la graisse et la chair, que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour les fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi les peaux, les étendîmes sur la maison pour en faire des chaussures quand nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes de réparer nos effets avec le fil que nous avions déjà fait du carret de gréement. »

Les naufragés furent recueillis par un baleinier anglais qui se trouvait par hasard dans ces parages. Nous regrettons que M. Lesquin de Roscoff ne nous ait pas laissé quelques mots sur les quatre matelots restés dans l'île Charles.

Le journal de cet intéressant naufrage a été inséré dans un recueil publié en Bretagne. Il a aussi été publié sous forme de brochure; mais, comme il est difficile de se le procurer sous ces deux formes, nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le récit tout entier, de recourir à l'ouvrage de M. Ferdinand Denis, intitulé *André le voyageur* (4[e] édition); ils y trouveront la relation complète de M Lesquin.

ILES GALAPAGOS.

L'archipel des Galapagos se compose d'une quinzaine d'îles, dont cinq sont incomparablement plus grandes que les autres. Il est situé dans l'océan Pacifique, à cinq ou six cents milles à l'ouest de la côte du continent américain, immédiatement sous la ligne équatoriale. Explorées par Dampier, en 1684, et, pendant ces dernières années, par les compagnons des capitaines Parker-King et Fitz Roy, ces îles sont inhabitées, à l'exception d'une seule, et ne sont fréquentées que par les navires baleiniers, qui viennent y renouveler leur provision d'eau et de viande. Quoique les traités de géographie ne leur accordent que quelques mots, on nous permettra de donner un peu plus d'espace à la description de ce groupe intéressant, qui, sous certains rapports, mérite tout autant d'être connu que d'autres parties du globe.

Les principales îles de cet archipel sont, par ordre de grandeur, Albemarle, Narborough, James, l'île Infatigable, l'île Chatham, l'île Charles, l'île Hood, Barrington, Duncan, Jervis, Abingdon et Bindloes.

Volcans. La constitution de l'archipel tout entier est volcanique, à l'exception de quelques fragments de granite qui ont été vitrifiés et altérés de la façon la plus bizarre par l'ardeur des feux souterrains; tout y est lave et pierre à sablon résultant du broiement de cette substance. Les îles les plus hautes, c'est-à-dire celles qui atteignent une élévation de trois ou quatre mille pieds, ont généralement un ou plusieurs cratères dans leur partie centrale, et leurs flancs offrent des orifices plus petits. On peut évaluer à deux mille au moins le nombre des bouches de volcans qui existent dans ces îles. Ces ouvertures sont de deux sortes : les unes sont tapissées de scories et de laves; les autres de pierres à sablon volcanique magnifiquement stratifiées. Ces dernières sont presque toutes de forme admirablement symétrique : elles ont été produites par l'éjection de l'espèce de boue composée de cendres et d'eau sans lave qui sort ordinairement dans les éruptions.

Rien n'est plus sauvage et plus horrible que l'aspect des courants de lave les plus récents. On les a comparés avec raison à une mer qui aurait été tout à coup immobilisée et pétrifiée au milieu d'une tempête. Il faut dire cependant que la mer n'offre ni des ondulations aussi irrégulières, ni des ouvertures aussi profondes. La vue de cette espèce de chaos ferait croire que l'on foule la terre où les cyclopes de la fable avaient établi leur séjour.

Tous les cratères dorment aujourd'hui, et quoique l'âge des différents courants de lave soit facilement appréciable, il est à présumer que ces orifices sont depuis plusieurs siècles dans l'état où on les voit actuellement. Aucun ancien voyageur ne dit avoir vu de volcans en activité dans cet archipel. Cependant, depuis l'époque où Dampier le visita, il doit y avoir eu accroissement de végétation, autrement un écrivain aussi consciencieux ne se serait pas exprimé ainsi : « Quatre ou cinq des îles les plus orientales sont rocailleuses, nues, montagneuses, et ne produisent ni arbre, ni plante, ni herbe, à l'exception de quelques *dildos* (espèce de cactus). » Cette description n'est aujourd'hui applicable qu'aux îles occidentales, parce que là les forces cachées des volcans sont encore énergiques.

Climat. Les îles Galapagos jouissent d'un climat moins chaud qu'on ne le supposerait d'après leur situation sous l'équateur. Cette circonstance tient probablement à la température singulièrement basse de la mer qui les baigne. Les pluies y sont rares, excepté durant la mauvaise saison, qui est fort courte; toutefois il est à remarquer

s nuages y sont généralement bas ırds. Il résulte de ces particula- ȷue les parties inférieures de ces ɔnt extrêmement arides, tandis urs plateaux, élevés à mille pieds ıs, sont couverts d'une végéta- igoureuse. On remarque surtout ıdance des arbres et des plantes la partie de ces sommets située té du vent, cette partie recevant emière l'humidité de l'atmos- qui y reste quelque temps con- e.

que Dampier dit du climat des agos est exact. Colnett, qui a donné une bonne description de chipel peu connu, considère ce comme un des plus délicieux du e entier, quoiqu'on ne se trouve ȷuelques milles de l'équateur.

toire naturelle. L'histoire natu- de cet archipel est très-intéres- Les îles Galapagos semblent r à elles seules un monde tout , tant est grand le nombre des ıux et des animaux qui y vivent; e primitif assurément, car les ıx y sont si peu habitués à la vue ɔmmes, qu'ils viennent voltiger r d'eux et ne s'inquiètent en au- façon des pierres qu'on leur lan- usieurs voyageurs ont pu abattre ın bâton des milliers de ces con- animaux.

règne végétal offre plusieurs es- nouvelles, mais peu intéressan- armi les végétaux utiles qui crois- dans quelques-unes de ces îles, nment à l'île Charles, on peut le plantain, la citrouille, le ma- l'oranger, le palma-christi, le ı, la banane, la canne à sucre et ıtates.

rmi les animaux, nous citerons rd une espèce de souris qui, par geur de ses oreilles et d'autres tères distinctifs, forme une sec- du genre particulier aux régions es de l'Amérique du Sud. Les oi- y sont petits et d'un plumage . On y trouve les tortues en quan- nnombrable (*). Comme les mœurs de ce reptile offrent des détails curieux, nous donnerons la traduction exacte du passage que M. Darwin consacre à ce sujet dans le 3e volume de la Relation du voyage du capitaine King :

« Ces animaux habitent la plupart des îles de cet archipel, si ce n'est toutes. Ils sont si nombreux que, suivant Dampier, cinq ou six cents hommes pourraient subsister de leur chair pendant plusieurs mois sans avoir d'autre aliment. Ils fréquentent de préférence les lieux élevés et humides. Quelques individus atteignent une grosseur prodigieuse; M. Lanson, sujet anglais qui, à l'époque du voyage du *Beagle*, avait la direction de la colonie de l'île Charles, nous dit qu'il en avait vu quelques-uns si énormes, que sept ou huit hommes suffisaient à peine pour les enlever de terre, et que plusieurs ont donné jusqu'à deux cents livres de chair. Les vieux mâles sont les plus gros; les femelles restent généralement plus petites. Les premiers peuvent être facilement distingués des seconds par la longueur de leur queue. Les tortues qui vivent dans les terrains privés d'eau ou dans les parties basses et arides de ces îles, se nourrissent principalement de la substance succulente du cactus; celles qui fréquentent les plateaux élevés et humides mangent les feuilles de différents arbres, une baie acide nommée *guayavita*, et un lichen filamenteux qui pend en longues guirlandes le long des arbres.

« La tortue aime beaucoup l'eau; elle en boit d'énormes quantités et se plaît beaucoup dans la vase. Comme les îles les plus grandes renferment seules des sources, et comme ces sources sont toujours situées sur les sommets les plus élevés des parties centrales, les tortues qui vivent dans les districts inférieurs sont obligées, quand elles ont soif, d'accomplir de longs voyages pour se désaltérer. Aussi aperçoit-on dans toutes les directions, à partir du bord de la mer, des sentiers larges et bien battus conduisant dans l'intérieur des îles; c'est en suivant ces chemins

Le mot *Galapagos*, qui est espagnol, ie *tortue*.

que les Espagnols découvrirent les aiguades des Galapagos. Quand je débarquai à l'île Chatham, je ne pouvais comprendre quel était l'animal qui voyageait si méthodiquement. En arrivant près des sources, j'aperçus un curieux spectacle : de nombreuses tortues, géants de leur espèce, entouraient les réservoirs d'eau douce ; l'une s'avançait avec ardeur et le cou tendu vers le bassin, l'autre s'en retournait satisfaite après avoir bu largement. Lorsque l'animal arrive à la source, sans s'inquiéter des objets ni des gens qui l'entourent, il plonge sa tête jusqu'aux yeux dans la fontaine, et aspire de grandes gorgées d'eau (dix par minute). Les habitants disent que le reptile reste trois ou quatre jours dans le voisinage des fontaines et retourne ensuite aux terres basses; mais ils ne sont pas d'accord sur le nombre et la fréquence des voyages; il est probable que l'animal se déplace plus ou moins souvent, selon la nature de son alimentation. Cependant il est certain que les tortues peuvent vivre même sur les îles où l'on ne trouve d'autre eau que celle qui tombe pendant les quelques jours pluvieux de l'année.

« Il est, je crois, bien constant que la vessie de la grenouille sert de réservoir pour conserver le liquide nécessaire à l'existence de l'animal. La tortue semble être douée du même privilége, car la vessie de ce reptile reste distendue par le fluide, même un certain temps après un voyage aux sources, et l'eau diminue graduellement en devenant moins pure (*). Quand les habitants de l'île Charles se trouvent dans les basses terres, et sont tourmentés par la soif, ils sont dans l'usage de tuer une tortue, et si, par bonheur, la vessie est pleine, ils en boivent le contenu. J'ouvris un de ces animaux, et j'y trouvai l'eau parfaitement limpide, elle avait seulement contracté une saveur légèrement amère. Disons toutefois que les colons boivent d'abord l'eau contenue dans le péricarde, parce qu'elle est plus pure.

« Les tortues, lorsqu'elles se dirigent vers un point déterminé, marchent le jour et la nuit, et atteignent le but de leur voyage beaucoup plus tôt qu'on ne le croirait. Les habitants, d'après des observations faites sur des individus marqués d'un signe spécial, ont calculé que ces lourds animaux peuvent parcourir un trajet d'environ huit milles en deux ou trois jours. J'observai moi-même une tortue qui marchait, et je trouvai qu'elle cheminait à raison de soixante yards par dix minutes, ce qui fait trois cent soixante par heure, et quatre milles par jour, en distrayant le temps nécessaire pour prendre quelque nourriture en chemin.

« Pendant la saison de la ponte, le mâle pousse un cri rauque qu'on distingue à plus de cent yards. La femelle reste toujours silencieuse, et le mâle ne fait entendre sa voix que dans cette occasion ; de sorte que quand les colons entendent ce bruit bien connu, ils savent que le couple est réuni. C'est dans le mois d'octobre que la ponte a lieu. La femelle, dans les endroits sablonneux, dépose ses œufs tous ensemble et les couvre de sable ; mais là ou le sol est rocailleux, elle les met tout simplement dans un trou. L'œuf est blanc et sphérique; j'en mesurai un qui avait plus de sept pouces de circonférence. Les petits, dès qu'ils sont éclos, deviennent pour la plupart la proie des buzards. Les vieilles tortues paraissent généralement mourir par accidents, tels qu'une chute dans un précipice. Plusieurs colons m'ont dit n'en avoir jamais trouvé de mortes qui ne portassent les marques de quelque coup violent.

(*) M. Fitz-Roy, dans le volume du journal de la même expédition qui porte son nom, donne sur les tortues des Galapagos des détails qui s'accordent en tous points avec ceux que nous devons à son compagnon de voyage M. Darwin, et y ajoutent peu de chose. Au sujet de la faculté dont jouissent les tortues de conserver longtemps dans leur estomac ou leur vessie l'eau nécessaire à leur subsistance, il dit que, d'après les assertions des gens du pays, ces animaux peuvent rester six mois et plus sans renouveler leur provision intérieure de liquide, et sans retourner à l'aiguade.

es habitants croient ces animaux
étement sourds; ce qu'il y a de
ı, c'est qu'ils n'entendent pas
rsonne marchant immédiatement
re eux. Je m'amusais toujours,
e je surprenais un de ces mons-
iivant tranquillement son che-
le voir, aussitôt qu'il m'aperce-
ousser un fort sifflement, cacher
ement sa tête et ses pattes, et
ser tomber lourdement à terre
ı bruit sourd, comme si la mort
subitement frappé. Je montais
t sur leur dos, et, en donnant
es coups sur la partie de l'écaille
de la queue, ils se levaient et
ient; mais j'avoue que j'avais
up de peine à garder l'équilibre
te étrange monture.

chair de la tortue est très-re-
ée, fraîche aussi bien que salée,
raisse fournit une huile extrê-
t pure et transparente. Quand
ıd un de ces animaux, on lui
e incision à la peau près de la
de façon à voir dans l'intérieur
corps, et à vérifier si la couche
sse qui s'étend sous l'écaille
est épaisse. Si elle ne l'est pas,
e est délivrée, et l'on dit qu'elle
et très-promptement de cette
re opération. Pour empêcher
iles de s'échapper, il ne suffit
es renverser sur le dos, car ils
ıent souvent à reprendre leur
naturelle.

e espèce de tortue, connue sous
de *testudo indicus*, se trouve
hui dans plusieurs autres par-
monde. Suivant plusieurs sa-
ui ont étudié les reptiles, il
ésumer que ces animaux tirent
r origine de l'archipel des Ga-
Du moment où l'on sait com-
s îles ont été fréquentées par
caniers, et que les tortues
nlevées en vie et en très-grand
par ces aventuriers, il y a toute
our supposer qu'elles ont été
ées dans différents pays loin-

rtue n'est pas le seul reptile
dans les îles Galapagos. On
aussi deux espèces de lézards, l'une terrestre, l'autre marine, et quelques espèces de serpents non venimeux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'y ait ni crapauds ni grenouilles. Ce fait est d'autant plus étrange, que les bois humides des plateaux élevés de cet archipel paraissent convenir merveilleusement aux habitudes de ces animaux. Ceci nous rappelle que M. Bory de Saint-Vincent, dans son voyage aux îles d'Afrique, dit qu'aucun animal de cette famille ne vit dans les îles volcaniques des grands océans. Cette observation n'est assurément pas sans fondement, et elle acquiert plus d'intérêt quand on la compare avec celle qu'on a faite sur les lézards, qui se trouvent toujours au nombre des premiers habitants des plus petits îlots. Cette différence ne viendrait-elle pas de ce que les œufs des sauriens, protégés par une enveloppe calcaire, peuvent être sans inconvénient transportés d'un lieu dans un autre, par les flots de la mer, tandis que le frai visqueux des batraciens ne peut supporter l'immersion prolongée dans l'eau salée?

Une dernière observation complétera ce que nous avions à dire sur l'histoire naturelle des Galapagos. Ces îles sont moins remarquables par le nombre des espèces de reptiles qu'elles renferment, que par le nombre des individus. En voyant les sentiers tracés par des milliers de tortues monstrueuses, les garennes des lézards terrestres, et les groupes nombreux du saurien aquatique étendus au soleil sur les rochers du rivage, on est forcé d'admettre que dans aucun autre espace du globe cet ordre d'animaux ne remplace les mammifères avec une abondance aussi extraordinaire. Il ne faut pas perdre de vue que cet archipel, au lieu de subir l'influence d'un climat humide et de posséder une végétation vigoureuse, doit être considéré comme généralement aride et très-tempéré, eu égard à sa position sous la ligne équatoriale. Ce spectacle ne peut-il pas rappeler au géologue l'époque de la création, où les sauriens acquéraient des dimensions qu'on ne peut aujour-

d'hui comparer qu'à celles des mammifères cétacés?

DESCRIPTION PARTICULIÈRE DE QUELQUES ÎLES. — *Ile Charles*. Cette île, nommée *la Floriana* par les habitants de Guayaquil, et Santa-Maria de l'Aguada par les Espagnols, a été, comme tout l'archipel dont elle fait partie, longtemps fréquentée par les boucaniers, et l'est encore par les pêcheurs qui poursuivent la baleine dans l'océan Pacifique. En 1832, la république de l'Équateur résolut de faire des Galapagos, qui lui appartiennent, un lieu de déportation, et envoya en conséquence une petite colonie à l'île Charles. Don José Villarmil fut nommé gouverneur du nouvel établissement, et M. Nicolas Lawson, Anglais de nation, fut chargé d'aller le représenter et d'exercer ses fonctions. A l'époque du voyage du capitaine King, la colonie comptait environ quatre-vingts petites maisons ou cabanes, et deux cents habitants, la plupart condamnés politiques et hommes de couleur. L'établissement est placé à quatre milles dans l'intérieur des terres, à une hauteur qui ne peut être évaluée à moins de mille pieds. Il est entouré d'une végétation abondante. En arrivant à ce village, on éprouve une surprise des plus agréables. Après avoir souffert cruellement de la chaleur et de la fatigue pendant un long trajet sur des pierres volcaniques et à travers des bois brûlés par le soleil, ce n'est pas sans bonheur qu'on se sent tout à coup rafraîchi par une brise légère, et qu'on repose ses yeux sur une plaine cultivée dont l'aspect seul indique la fertilité. La vue de la végétation tropicale qui vous environne, des bananiers, des cannes à sucre, du blé d'Inde, des patates douces, et des autres plantes qui croissent avec abondance dans cet endroit privilégié, vous fait douter que vous soyez dans cette même île où vous avez tout à l'heure aperçu tant d'objets attristants. Il pleut très-souvent sur ce plateau, et le sol qui reçoit l'eau fécondante du ciel est de nature à conserver longtemps l'humidité qu'elle y développe. Pendant l'hivernage, cette plaine se couvre de boue, tandis que les pluies peu abondantes qui tombent dans le district inférieur sont si promptement absorbées, ou s'infiltrent si vite à travers les pierres de lave, que leurs effets ne sont pas sensibles.

Quoique la plupart des colons soient venus à l'île Charles contre leur gré, il en est beaucoup qui n'ont aucun désir de retourner sur le continent. Quelques-uns sont mariés et ont eu des enfants dans l'île même. Tous tirent sans peine du sol fertile qu'ils exploitent, leurs moyens de subsistance. Ils trouvent, en outre, dans les bois des cochons et des oies sauvages, et les tortues leur fournissent un aliment aussi agréable que salutaire. On raconte qu'un vieux marin vécut plusieurs années dans une petite caverne voisine de la fontaine nommée *Governor's Dripstone*; il y avait oublié ses malheurs et le monde; les tortues et les patates composaient son ordinaire. Cet homme était si attaché à sa caverne, que lorsqu'un de ses anciens amis, arrivé aux Galapagos sur sa baleinière, le reconnut et l'emmena de force, il ne put s'empêcher de répandre des larmes.

Ile Chatham. Cette île, comme toutes les autres, offre des restes nombreux d'anciens cratères. Rien n'est moins attrayant que l'aspect de ce lieu. Le regard ne rencontre que de vastes étendues de lave basaltique noirâtre, couvertes de broussailles desséchées. Ce qu'il y a de particulier, c'est que ces espaces brûlés par les rayons d'un soleil dévorant répandent dans l'air une odeur suffocante, semblable à celle qui s'exhale d'une étuve; les broussailles même sentent mauvais.

Les bois clair-semés qui couvrent les parties basses de toutes ces îles, excepté là où la lave a récemment coulé, paraissent, à une certaine distance, être privés de feuillage, comme les arbres de l'hémisphère boréal durant l'hiver. Ce n'est que quelques instants après qu'on s'aperçoit que chaque plante est chargée de sa parure verdoyante.

Ile Albemarle. C'est l'une des plus tristes et des plus sauvages de tout cet archipel. Elle renferme un lac salé,

roduit du sel en assez grande ité; l'eau de ce lac n'a que trois atre pouces de profondeur, et d sur un fond de sel cristallisé, blancheur éclatante. La saline rfaitement circulaire et bordée ntes touffues. Les bords abrupts tère sont aussi tapissés d'arbris-. Ce lieu désert est un des plus esques qui existent dans les Gala-. C'est là que les matelots d'un au pêcheur tuèrent, il y a quel-nnées, leur capitaine; les natu-s du *Beagle* trouvèrent dans les ailles le squelette de la victime. voit que les îles Galapagos, mal-beauté de leur climat, sont un riste séjour. Cependant ce que en avons dit suffit pour prouver industrie humaine pourrait leur ubir la plus heureuse transfor-n. Mais la république de l'Équa-st trop occupée de ses affaires in-res pour songer de longtemps à ser utilement pour elle-même téressant archipel. Il faudrait, en ant, que ces îles eussent le bon-le trouver un spéculateur entre-nt, qui se chargeât de les fertiliser risques et périls, et moyennant devance payée au gouvernement. ce qui est arrivé aux îles de Juan ndez, qui, au moment où nous ns, sont sans doute, et grâce à sard heureux, en pleine voie de érité. M. Francis Lavallée, vice-l de France au Chili, dans une lettre écrite en 1836 et insérée dans les Annales maritimes, nous a appris que l'ancienne résidence de Robinson Crusoë était devenue la propriété d'un citoyen américain qui l'a affermée pour un grand nombre d'années. Cette île avait servi de dépôt pour les condamnés politiques; mais les dépenses qu'entraînait cet établissement et le nombre croissant des prisonniers déterminèrent le gouvernement chilien à renoncer à cette idée. Le spéculateur en question avait le projet, à l'époque où M. Lavallée écrivait sa lettre, d'y émigrer et d'y amener cent dix familles des îles Sandwich, dans le but de cultiver le sol et d'élever des bestiaux. Mais le plan de ce roi des îles Fernandez ne se bornait pas à cela: il avait l'intention d'établir des bouées dans le principal port, pour l'avantage des baleiniers, et de fournir ses magasins de tous les objets dont les marins en relâche sur ces côtes peuvent avoir besoin. Il voulait aussi, pour utiliser ses capitaux, escompter les traites des pêcheurs. Nul doute que ce projet de colonisation ne réussisse dans un pays aussi favorisé de la nature sous tous les rapports. Nul doute aussi qu'une pareille tentative, faite dans certaines îles de l'archipel des Galapagos, ne fût couronnée de succès. Mais quel sera le capitaliste d'Amérique ou d'Europe qui concevra l'idée d'aller donner la vie à ces îlots perdus au milieu de l'océan Pacifique?

ILES RÉVILLA GIGEDO.

Dans le grand Océan équinoxial, à quatre-vingt-cinq lieues sud de la Vieille-Californie et à cent lieues ouest de la côte du Mexique, on aperçoit un petit archipel composé de trois îles principales et de quelques rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Révilla Gigedo, ainsi baptisées en l'honneur d'un ancien vice-roi de la Nouvelle-Espagne qui portait ce nom. Ces îles, situées entre 18° et 20° de latitude nord et entre 112° et 114° de longitude ouest, sont fort peu connues et ne méritent guère de l'être. Elles sont rocailleuses, sans eau douce et presque sans végétation. Elles offrent sous certains rapports une grande analogie avec les îles Galapagos que nous venons de décrire, et ce qui augmente la ressemblance, c'est qu'on y trouve, comme dans ces dernières, une quantité innombrable de tortues qui peuvent être d'un grand secours pour les navigateurs qui manquent de provisions.

La plus considérable des îles Révilla Gigedo est Socorro; celle qu'on aperçoit au nord-est de cette dernière s'appelle San Benedito; la troisième est connue sous le nom de Rocca partida.

Il ne faut pas confondre l'archipel dont il est ici question avec une autre île Révilla Gigedo, située dans le grand Océan boréal en face du Nouveau-Cornouailles. Celle-ci gît entre 55° 6' et 55°56' de latitude nord et entre 133° et 133° 53' de longitude ouest. Elle est séparée du continent, à l'est par l'étroit canal de Behm, et au nord par une passe encore plus étroite; au sud et au sud-ouest, elle est entourée par le canal Révilla Gigedo, au delà duquel sont les îles Gravina. Elle a vingt lieues environ de longueur sur une largeur de dix lieues. Le nom qu'elle porte lui fut donné par Vancouver qui la reconnut le premier, et voulut consacrer la mémoire d'un homme qui lui avait rendu d'importants services. Ce navigateur raconte qu'il en vint aux mains avec les naturels qui l'entouraient dans leurs canots et avaient pris une attitude menaçante.

Nous n'avons plus rien à dire sur les îles Révilla Gigedo, que nous n'avons guère citées ici que pour mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LA NOTICE SUR LES ILES DE L'OCÉAN.

Pages.

:TION.
ations sur la mer et ses phéno- 7
que la mer, l'Océan, les Mé-
nées et les Caspiennes? 8
ion de l'Océan en diverses ré- ibid.
:s eaux de l'Océan. 10
osphorescence de la mer. 11
on des mers. 12
ır et température de l'Océan. 15
: l'Océan. 19
es. 20
grandes régions de l'Océan.
ctique. 22
tarctique. 26
lantique. 28
:ifique. 31
Océan Indien. 33
Méditerranées; considérations générales. 34
Méditerranée proprement dite. 35
Mer Baltique ou Méditerranée scandinave. ibid.
Mer Rouge ou Méditerranée érythréenne. 36
Méditerranée ou golfe Persique. 37
Méditerranée sinique. ibid.
Mer d'Okhotsk et mer de Behring. 38
Méditerranée colombienne. 39
Baie d'Hudson. 40
Caspiennes; considérations générales. 41
Caspienne proprement dite. ibid.
Mer d'Aral. 42
Lac Baïkal. ibid.
Mer Morte. ibid.

ILES ORCADES.

ON GÉNÉRALE; situation; dé-
· les mers environnantes. 44
e cet archipel; énumération
ion des iles principales. 46
· Kirkwall, capitale de l'ar- 48
nature du sol. 50
Histoire naturelle. 50
Généalogie des habitants des Orcades. 52
Monuments antiques et curiosités. 53
Population. 54
Mœurs et usages. 55
Industrie et commerce. 56
Histoire des Orcades. ibid.

ILES SHETLAND.

IL GÉNÉRAL SUR CES ILES.
on; situation; climat; au-
réales; rivières et lacs. 75
ON GÉOGRAPHIQUE. Descrip-
ticulière de Mainland. 76
n particulière des iles Yell et
Unst. 79
Géologie et histoire naturelle. 80
Population, mœurs et coutumes. 83
Histoire de Patrick Stuart, comte des Orcades et des Shetland. 87
Industrie, commerce. 93

ILES FEROE.

ON : situation, énumération
les; étymologie du nom de
spect de cet archipel; détails
sur les mers environnantes; ouragans; montagnes; lacs; détails sur
Stromoe, la plus grande de ces iles;

Pages.
description de Thorshavn, capitale; anecdote sur la citadelle de cette ville, etc. 94
Histoire naturelle; chasse aux oiseaux sur les rochers. 100
HABITANTS. Costumes, mœurs, usages, superstition. 102

ILES NORMANDES.

JERSEY, GUERNESEY, SERK ET AURIGNY.

Description générale. 111
Description particulière de Jersey. ibid.
Description particulière de Guernesey. 115
Description particulière des iles Herms et Serk. 119
Description particulière d'Aurigny. 120
Coup d'œil historique sur cet archipel. ibid.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Description générale de Terre-Neuve. 128
Climat. 131
Lithologie, histoire naturelle. 133
POPULATION; colons et pêcheurs. 135
Indiens; voyage du lieutenant Buchan dans l'intérieur de l'île. 136
Aperçu historique sur Terre-Neuve. 141
Détails sur la pêche de la morue. 146
Saint-Pierre, Miquelon et Langlade. 151

ILES BERMUDES.

Situation de ces îles; énumération des principales; transparence de la mer dans les environs. 154
Chaine d'écueils autour de cet archipel; anecdote à ce sujet. 155
Climat et productions. 156
Population, revenus, gouvernement; détails sur les deux îles principales Mainland et Saint-George. 158

ILES CROZET.

Description sommaire des iles Crozet 161
Naufrage et aventures de M. Lesquin de Roscoff dans une de ces îles. 162

ILES GALAPAGOS.

Coup d'œil général sur ces îles; grand nombre de volcans qu'elles renferment; climat. 168
Histoire naturelle; détails curieux sur les tortues de cet archipel. 169
Description particulière des iles Charles, Chatham et Albemarle. 172

ILES REVILLA GIGEDO

Quelques mots sur ces îles. 174

RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ILE DE FRANCE.

POLE ARCTIQUE.

›n comprend sous la dénomination érale de *régions circompolaires* les ; suivants : à l'ouest de l'Amérique :entrionale, les terres que baigne ner de Behring, le détroit de ce ı et l'espace qui s'étend jusqu'au des Glaces; au nord du même tinent, les terres arctiques propre- ıt dites; au nord-est le Groënland, ande, l'île de Jean-Mayen, et le zberg; au nord de l'empire russe, artie septentrionale de la Sibérie et ouvelle-Zemble; au nord de l'Eu- :, la Laponie; dans l'hémisphère .ral, les Orcades méridionales, l'ar- ɿel de Sandwich, les Shetland du , les *terres de Louis-Philippe et de wille;* les contrées récemment dé- vertes par le capitaine Dumont rville; enfin, la terre d'Enderby.

ous commencerons notre descrip- par les terres arctiques propre- ıt dites, ces immenses régions s'étendent à l'ouest du Groën- l, et que baignent les eaux du oit de Davis, de la mer de Baf- du détroit de Barrow, du golfe Boothia, et de la partie septen- nale de la baie d'Hudson. C'est artie la moins connue et la plus te de l'hémisphère boréal. Le lit- ıl de certains points de ces froides trées a bien été exploré par quelques igateurs; mais, parmi les marins plus intrépides et les plus expéri- ıtés, il n'en est pas qui se soient ıturés sans terreur dans ce laby- he de baies, de détroits, de golfes, :s de toutes les grandeurs et de s aux sinueux contours. Là, peu ivages portent un nom déterminé. ır à tour baptisée par différents explorateurs déroutés, chaque plage, pour ainsi dire, cache sous le nombre de ses dénominations diverses l'origine de sa découverte. Là, toutes les règles de la navigation deviennent inutiles; la science de l'homme se brise contre les obstacles que la nature oppose à ses efforts. Là, point de limites bien précises, point de divisions géographiques rationnelles. Souvent telle portion de terre que l'on croit attachée à un continent, se trouve être une île; tel bras de mer qu'on suppose être un détroit, n'est qu'une impasse sans issue. Les dernières expéditions au Nord ont sans doute éclairci quelques-unes des questions relatives à la geographie de cette partie du globe; mais si quelques côtes ont été soigneusement visitées, si quelques latitudes ont été exactement déterminées, combien ne reste-t-il pas encore à faire pour révéler à l'Europe ce monde mystérieux!

Dans l'impossibilité où nous sommes d'adopter ici une classification quelque peu logique, nous indiquerons d'abord à grands traits l'ensemble et les principales divisions des terres arctiques; puis, nous ferons le résumé chronologique des voyages au pôle boréal, en donnant, à mesure qu'ils se présenteront naturellement sous notre plume, les détails les plus propres à faire connaître les endroits les plus célèbres et les plus intéressants de ces hautes latitudes. Ce sera aussi une manière toute naturelle d'en faire l'histoire, qui serait presque impossible avec un autre système. Nous réserverons pour une description spéciale toutes les parties qui pourront être étudiées séparément; ainsi nous consacrerons

des notices particulières au Groënland, au Spitzberg, à l'île Jean-Mayen, à l'Islande et aux terres polaires du Sud.

Quant à la mer de Behring, à la Siberie, à la Laponie et à la Nouvelle-Zemble, comme ces pays se rattachent intimement, sous le double rapport géographique et politique, à des parties du globe qui méritent d'être étudiées à part, on en trouvera la description dans d'autres volumes de *l'Univers pittoresque*.

La question du fameux passage au Nord-Ouest et les incidents qui s'y rattachent domineront nécessairement notre récit, car cette question a été le mobile de la plupart des navigateurs qui, à partir du quinzième siècle, ont parcouru les mers septentrionales.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LES TERRES ARCTIQUES PROPREMENT DITES.

Malte-Brun, ou plutôt son continuateur, divise les terres arctiques en trois groupes principaux, à savoir . 1° le *Devon septentrional;* 2° la *Géorgie du Nord;* et 3° les îles situées au sud du détroit de Barrow. Cette division, quelque arbitraire qu'elle soit, peut néanmoins être adoptée pour faciliter l'intelligence des détails géographiques.

Le Devon septentrional est un assemblage imparfaitement connu d'îles couvertes de glaces, et aperçues en 1819 par le capitaine Édouard Parry, dans la baie de Baffin et le détroit de Lancastre.

La Géorgie septentrionale est un archipel de la mer polaire qui se compose des îles Sabine, Byam-Martin, Bathurst, Cornwallis, Griffith et Melville; il faut y comprendre aussi la Terre-de-Banks, découverte comme toutes les autres par le même navigateur anglais. Ces îles sont situées à peu de distance les unes des autres dans la partie nord et au fond du détroit de Barrow. Quant à la Terre-de-Banks, elle s'étend au sud-ouest de l'île Melville, mais on n'en connaît encore qu'une petite partie, et l'on ignore même si elle est une île ou une pointe de l'Amérique.

La mer d'Hudson, la baie de Baffin, les détroits de Lancastre, de Barrow, du Prince-Régent et de l'Hécla baignent les îles du troisième groupe, que M. Balbi a proposé de comprendre sous le nom d'*archipel de Baffin-Parry*. Les principales sont : Cockburn, Winter, Mansfield, qui a vingt-cinq lieues de long du nord au sud, et six de large; Southampton, qui est encore plus considérable, et l'île de James. Il faut ranger dans la même catégorie la Terre-de-Cumberland, dont on ne connaît que les côtes orientales; le Nouveau-Galloway, qui s'étend le long de la mer de Baffin; le Sommerset septentrional, qui se développe au sud du détroit de Barrow et à l'ouest de l'entrée du Prince-Régent; l'isthme et la péninsule de Boothia-Félix, découverts par le capitaine Ross, plus à l'ouest et dans une branche de ce même détroit du Prince-Régent; la Terre-de-Melville au sud de l'île Cockburn, dont elle est séparée par le détroit de la Furie et de l'Hécla, et qui ne paraît tenir vers le sud-ouest au continent américain que par un isthme étroit; enfin les îles Jameson, encore presque inexplorées (*).

Au sud de l'île James, le détroit d'Hudson sépare l'île de Cumberland du Labrador; à l'est, le détroit de Davis et la mer de Baffin isolent ces îles du Groënland; au sud-ouest, elles sont baignées par les eaux du golfe de Welcome et par le *Mare christianæum* du Danois Munk.

Si nous nous dirigeons maintenant vers la baie de Baffin, nous y trouverons dans la partie nord les *Highlands* ou *hautes terres arctiques*, ainsi désignées par le capitaine Ross dans son premier voyage à la recherche d'un passage au nord-ouest.

La superficie de tout le territoire

(*) Pour se rendre compte de cette division et se reconnaître au milieu de cet effrayant dédale, il est indispensable de consulter la carte des régions circompolaires qui accompagne cette notice.

tique jusqu'au soixante et dix-huine degré de latitude, peut être éva: approximativement à un million tre cent mille milles carrés, et e des mers qui l'arrosent à sept t mille, sauf nouvelles découverdans ces régions encore si mystéses.

'hiver a établi son séjour dans cette e maudite. Un manteau de neige e glace couvre, comme un linceul ibre, toute la surface des terres. e froid y fait éclater les rochers : un bruit horrible, égal à celui de rosse artillerie; leurs débris voà une distance étonnante. La pérature y est sujette aux plus caieuses variations : la pluie vient : surprendre au moment où vous irez l'éclat d'un soleil pur, et cet : vous consolera souvent au mides ondées par une réapparition aine; vous le verrez encore se leou se coucher, précédé ou suivi cône de lumière jaunâtre. L'auboréale verse sur ce climat des és qui, tantôt douces et pures, it éblouissantes et agitées, égalent ; de la pleine lune, et, dans l'un autre cas, contrastent par un rebleuâtre avec la couleur de feu scintille dans les étoiles (*). » Plus mois de ténèbres, pendant l'hisemblent plonger dans le chaos éserts glacés. Durant cette triste de, la lumière du soleil est reme par un crépuscule, dont la lueur et monotone n'est modifiée que éclat passager des météores.

ours blanc, le renne, le bœuf musle renard et le lièvre, parcouincessamment tourmentés par la , ces immenses plaines, dont la se et quelques plantes antiscorues tapissent la surface, quand les s du soleil l'ont débarrassée de 'êtement de neige. Des myriades linottes, de perdrix et de canards isieurs espèces, y viennent cherleur nourriture. D'énormes cétaau souffle bruyant, nagent dans les détroits qui séparent les groupes d'îles, et y attirent les pêcheurs que la passion du gain pousse jusque sous ces latitudes. Le phoque rampe sur les plages désertes ou élève sa tête pesante dans les espaces liquides que la glace n'a pas recouverts.

Plusieurs tribus indigènes se partagent le territoire arctique. Les *Esquimaux* habitent depuis le fond de la mer de Baffin jusqu'au fleuve Mackenzie au nord de l'Amérique, et probablement jusqu'au détroit de Behring; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave; au nord, ils s'arrêtent sur les bords de la mer polaire ou prolongent leurs courses dans un désert glacé. Petits, trapus et faibles, mais bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; ils ont le visage plus long et plus large que les Européens; leur nez est petit et épaté; leurs yeux noirs et enfoncés sont en partie cachés par d'immenses paupières; leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles grandes et mobiles, leurs cheveux noirs, longs et rudes. Ils ont peu de barbe, et encore ont-ils le soin de l'arracher. Ils habitent des huttes de forme circulaire recouvertes en peaux de phoques, ou faites de neige dans certains endroits. Leurs vêtements sont également faits de peaux de veaux marins : ils consistent pour les hommes en une tunique ronde, que les femmes portent aussi, mais fendue sur le côté, en un pantalon, et en bottines communes aux deux sexes; les chaussures des femmes montent jusqu'à la hanche, soutenues par des baleines : elles y placent leurs enfants lorsqu'elles sont fatiguées de les porter sur les bras. Elles tressent leurs cheveux en nattes, auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blancs. Elles ornent leur figure d'une sorte de tatouage, ainsi que le reste du corps. Pour éviter l'action de la trop grande lumière sur la glace et la neige, les Esquimaux portent une espèce de garde-vue composé d'une petite planche

Malte-Brun, t. XI, p. 89, quatrième n, 1836.

très-mince, percée de deux fentes étroites, à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets.

Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons et de différents gibiers, qu'ils fument ou font cuire à demi. Ils mangent volontiers la chair crue, et sont très-friands de suif et de savon; ils boivent avec délices de l'huile de poisson, surtout quand elle est rance.

On ne trouve pas des Esquimaux dans tous les pays arctiques. De vastes étendues de terre sont entièrement désertes, telles par exemple, que les îles de la Géorgie septentrionale visitées par le capitaine Parry.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, qu'ils attellent, comme en Sibérie, à un traîneau qui peut contenir une ou deux personnes. Le chien esquimau ressemble à nos chiens de berger; quelquefois son poil est tacheté, d'autres fois noir, et plus souvent blanc. Il a les oreilles droites et courtes comme celles du renard. Il n'aboie pas : son cri est une sorte de grognement. Son ennemi naturel est le loup, animal très-féroce et très-hardi dans les régions hyperboréennes (*).

Tel est l'aspect des lieux dans lesquels nous allons transporter le lecteur à la suite des navigateurs célèbres qui les ont parcourus, au peril de leur vie. Mais ce ne sont là que les traits généraux du tableau; les détails viendront se placer naturellement dans la suite de notre récit.

VOYAGES VERS LE PÔLE ARCTIQUE ET A LA RECHERCHE D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST.

Les Scandinaves. Le problème d'une communication entre l'océan Atlantique et le grand Océan a-t-il réellement préoccupé les nations maritimes dès le neuvième siècle, comme le pensent certains écrivains? C'est ce qui nous paraît peu probable. Ce qu'il y a de certain, c'est que le continent américain avait été visité longtemps avant qu'il fût signalé à l'Europe par Christophe Colomb. C'est aux peuples du Nord que revient l'honneur de cette initiative, qui, si elle ne porta aucun fruit, n'en a pas moins une grande importance au point de vue historique. Ces hardis aventuriers se hasardèrent les premiers au milieu des montagnes de glace qui hérissent les côtes des contrées polaires. Un des résultats de leurs premières excursions fut la découverte et la colonisation de l'Islande; on verra plus loin qu'ils abordèrent aussi au Groënland vers la fin du dixième siècle. Ce n'est pas sans étonnement et sans admiration pour tant de hardiesse et de courage, qu'en lisant l'histoire des huitième, neuvième et dixième siècles, on voit toutes les mers connues à cette époque couvertes de vaisseaux scandinaves. Aucune distance, aucun péril, n'arrêtaient les hommes du Nord, ces barbares échappés de la Norwége et de la Suède comme d'une ruche trop pleine. « Pendant deux cents ans, ils dévastèrent presque continuellement l'Angleterre et la soumirent plusieurs fois; ils firent de fréquentes incursions en Écosse et en Irlande, sur les côtes de Livonie, de Courlande et de Poméranie. Ils s'étendirent bientôt comme une flamme dévorante sur la basse Saxe, la Frise, la Hollande, la Flandre, les bords du Rhin jusqu'à Mayence. Ils pénétrèrent dans le cœur de la France, après en avoir longtemps dévasté les côtes; ils remontèrent de tous côtés par la Somme, la Seine, la Loire, la Garonne, le Rhône. Dans l'espace de trente ans ils y pillèrent ou brûlèrent plusieurs villes, Paris, Amiens, Orléans, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Saintes, Angoulême, Nantes, Tours. Ils s'établirent dans l'île de la Camargue, à l'embouchure du Rhône, d'où ils désolèrent la Provence et le Dauphiné jusqu'à Valence. Ils ruinèrent, en un mot, la France, obligèrent ses rois à

(*) Nous avons extrait presque textuellement ces trois derniers paragraphes de Malte-Brun, parce qu'ils offrent un résumé concis et fidèle de ce que les différents voyageurs disent des peuples désignés par le nom d'*Esquimaux*.

payer d'immenses tributs, livrè-
aux flammes le palais de Charle-
ie à Aix-la-Chapelle, et finirent
se faire céder une des plus belles
nces de ce royaume. Quelquefois
és d'un esprit plus pacifique, ils
portaient des colonies dans des
inconnus ou inhabités, comme
eussent voulu réparer sur de nou-
s terres les pertes immenses que
fureurs causaient ailleurs au genre
iin (*). » C'est de leurs voyages
les régions glacées qu'il est resté
oins de traces. A l'exception de
ues points, parmi lesquels l'Is-
est le plus important, on ne sait
aujourd'hui quels furent dans ces
ees reculées les lieux visités par
hordes aventureuses. On en est
t aux conjectures, et les hypothè-
naginées par les auteurs qui ont
ce sujet ne nous paraissent pas
bien fondées pour être mention-

tonio et Nicolo Zéno, 1380. Né
famille vénitienne célèbre par
ntique noblesse, Nicolo Zéno vou-
illustrer par des voyages et des
vertes. Il équipa un navire, et
iit le détroit de Gibraltar pour
r en Angleterre et en Hollande.
li par une tempête, il fut poussé
le nord, et jeté sur les rivages
grande île qu'il nomma *Fris-*
. Zichmni, roi de cette île, ac-
t favorablement l'étranger, et
une expédition dans laquelle les
iens s'étaient particulièrement
gués, il lui donna le commande-
de sa flotte. Nicolo appela alors
s de lui son frère Antonio Zéno.
ôt il entreprit, avec trois petits
aux, un voyage de découvertes
le Nord. Après une courte tra-
e, il arriva en *Engroneland*, où
t destiné à trouver la mort. La
ption qu'il donne de ce pays (**)
ssez curieuse. Il y existe, dit-il, un couvent de frères prêcheurs et une église sous l'invocation de saint Thomas, bâtie près d'une montagne qui jette du feu comme le Vésuve et l'Etna. Les moines chauffent l'église, le monastère et leurs chambres avec l'eau d'une source bouillante qui jaillit dans le voisinage; cette eau est même assez chaude pour cuire toute espèce de mets. Elle sert à faire croître des plantes et à faire mûrir des fruits dans le jardin du couvent, et cela en dépit de la neige et de la gelée, qui n'atteignent pas les arbres et les fleurs ainsi arrosés. Émerveillés de ces produits, les sauvages qui habitent ce pays considèrent les moines comme des dieux, et leur apportent des présents, tels que de la viande de renne et des poules (*). Les religieux emploient la chaux et les scories vomies par le volcan comme matériaux dans la construction de leurs murailles et de leurs bâtiments. Le faîte de leurs maisons est en forme de voûte, quoique dans cette contrée on ne soit guère incommodé de la pluie, la première couche de neige qui tombe restant gelée pendant les neuf mois de l'hiver. L'eau chaude du volcan se jetant dans un havre spacieux, empêche la mer de se geler; aussi ce lieu est-il le rendez-vous d'une grande quantité de poissons et d'oiseaux, qui composent la principale nourriture des moines. Ces derniers en donnent aux habitants du pays qu'ils occupent à différents travaux. Les maisons des sauvages s'élèvent au pied de la montagne; elles sont rondes, ont vingt-cinq pieds de largeur, et se terminent en pointe. A leur sommet est une petite ouverture par laquelle pénètrent l'air et la lumière. Le plancher de ces huttes est si chaud, que, même dans les plus grands froids, la température y est très-douce. Pendant l'été, un grand nombre de barques venant des îles voisines, du cap au-dessus de la Norwége et de Trondron (Drontheim), apportent aux religieux les objets dont

Mallet, introduction à l'Histoire de
ıark, t. I, p. 207.
Voy. *Dello scoprimento del'isola Fris-*
Ramusio, navig. et viag., t. II.

(*) Probablement de gelinottes, oiseau très-commun au Groënland.

ils ont besoin, et pour lesquels ils donnent en échange aux étrangers des peaux d'animaux et du poisson séché au soleil. Les barques des pêcheurs ont la forme d'une navette de tisserand ; faites d'os de poissons et doublées de peaux de poissons superposées, elles sont si imperméables et si solides, que ceux qui les montent, loin de redouter les tempêtes, se laissent aller tranquillement au gré des vagues furieuses sans craindre d'être brisés sur les rochers contre lesquels ils peuvent être jetés (*). L'eau froide bonne à boire est conduite au couvent par un aqueduc souterrain, afin qu'elle ne se gèle pas. Elle tombe dans un vaste bassin de cuivre placé dans un réservoir d'eau bouillante. C'est de cette manière que les moines chauffent l'eau qui leur sert de boisson, et dont ils arrosent leur jardin.

Il paraît que, pendant le séjour de Nicolo Zéno dans le monastère d'Engroneland, il fut, malgré l'utilité de ce chauffage naturel, tellement incommodé par le froid, qu'il tomba malade et mourut peu de temps après son retour en Frislande. Antonio hérita de ses richesses et des dignités que Zichmni lui avait accordées. Vers cette époque, un pêcheur, sujet de ce souverain, revint en Frislande après vingt-six ans d'absence. Il dit qu'il avait été jeté par une tempête sur une île nommée *Estotiland;* que cette île, presque aussi grande que l'Islande, et plus fertile, était bien peuplée, et possédait de vastes forêts dont les arbres servaient à construire des vaisseaux; que les habitants avaient de l'or et toute espèce de métaux; qu'on y commerçait avec le Groënland et avec le pays de *Drogéo*, situé au sud. Ce rapport ayant excité la cupidité de Zichmni, il alla immédiatement avec Antonio Zéno à la recherche de l'île d'Estotiland. L'expédition, en s'avançant dans la direction de l'ouest, reconnut une terre qu'Antonio nomme *Icaria;* puis elle jeta l'ancre devant un pays où la température était extrêmement douce, et dont les habitants, à demi sauvages, étaient petits, très-timides, et vivaient dans des cavernes. Les compagnons de Zichmni ne voulant pas rester dans ce pays, Antonio fut chargé d'en reconduire une partie en Frislande. Trois jours avant d'arriver, le bâtiment de Zéno toucha à l'île de Néomè, où il renouvela ses provisions. Quant à Zichmni, il paraît, dit le narrateur de ces voyages, qu'il bâtit une ville près du havre dans lequel sa flotte avait mouillé.

Voilà tout ce qu'on sait aujourd'hui des explorations maritimes et des aventures des deux frères Zéno. Quoique ces expéditions soient sans importance sous le rapport de la géographie, nous n'avons pas cru devoir les passer sous silence, à cause de l'intérêt qu'elles présentent.

Quels sont, en réalité, les points des régions septentrionales que visitèrent les deux Vénitiens? D'abord, l'Engroneland est évidemment le Groënland. Les barques de cuir des Esquimaux, faites en forme de navettes, les églises et les couvents des religieux, qui à cette époque possédaient presque tout le pays, désignent bien clairement la contrée que nous venons de nommer. On a longtemps considéré comme fabuleux les détails donnés par le narrateur sur la manière de chauffer le couvent et sur les avantages que les moines de Saint-Thomas retiraient de la source bouillante; mais on sait aujourd'hui qu'il n'y a rien là qui ne soit parfaitement praticable et tout naturel; que, par conséquent, cette partie de la relation ne pèche pas par la vraisemblance. Seulement ces détails conviennent à l'Islande et non au Groënland, où on n'a jamais entendu parler de volcans voisins du littoral et de sources chaudes. Il est probable que le publicateur et l'arrangeur, si l'on peut dire ainsi, des voyages de Zéno, aura mal compris son auteur, et mêlé, par ignorance, des circonstances caractéristiques des deux contrées différentes, l'Islande et le Groën-

(*) Les Esquimaux du Groënland construisent encore leurs barques de la même façon. C'est là un des faits qui prouvent la véracité de Nicolo Zéno.

d. Quant à la Frislande, la question plus embarrassante. Le même nom rouve dans la vie de Christophe Coïb; Frobisher place ce pays à l'exmité méridionale du Groënland; elius, sur les côtes de l'Amérique tentrionale. Delisle, l'abbé Zurla et ioretti affirment que l'île de Buss, sud de l'Islande, doit être un débris celle de Frislande, dont le reste aut été englouti par une commotion s-marine; opinion bien hasardée, sque l'île de Buss elle-même a disu, si toutefois elle a jamais existé llement. D'autres enfin, pour coucourt à la discussion, traitent de nsonge et de fiction, non-seulement istence de la Frislande, mais même t le voyage des frères Zéno. Cette ière de résoudre le problème est commode, mais très-peu logique. is un Mémoire lu à l'Académie des nces en 1784, et dont le manque d'ese ne nous permet pas de donner le ımé, M. Buache a cherché à prouver la position de l'île de Frislande respond parfaitement à celle des oë. Eggers (*) et Forster (**) sont s encore plus loin: ils ont prétendu onnaître dans les noms des îles déiées par Zéno les dénominations dernes de l'archipel des Feroë. *Frisd*, en particulier, offre une grande logie avec *Feroesland* (pays de Fe-) (***). Le souverain dont parle o pourrait bien n'être aussi que ri *Sinclair*, comte des Orcades et Shetland en 1406; car une oreille enne peut trouver *Zichmni* dans *clair* ou *Siclair*. Malte-Brun pense que l'*Estotiland* est Terre-Neuve. Son opinion se fonde, un peu aventureusement suivant nous, sur ce que la dénomination anglaise *d'East-out-land*, qui est dérivée du scandinave, et signifierait *terre extérieure à l'est*, s'appliquerait bien à la situation de Terre-Neuve relativement au continent américain. Barrow, dans son *Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique*, dit aussi que des restes de murs de pierre et des monnaies flamandes trouvés par une troupe de colons anglais, non loin de la baie de la Conception, au nord de Saint-Jean, démontrent l'identité de Terre-Neuve et de l'Estotiland de Zéno. Sans admettre ces hypothèses, qui nous semblent quelque peu hasardées, nous dirons que la vérité des voyages des deux Vénitiens ressort clairement du caractère même de la relation, de plusieurs faits qu'elle signale, et de l'existence d'une carte de ces voyages tracée par Antonio lui-même, carte qui resta longtemps suspendue dans sa maison à Venise, et qu'on voyait encore du temps de Marcolini, le premier éditeur du récit des deux Italiens.

Christophe Colomb. 1467. Une note écrite de la main de cet illustre navigateur nous apprend qu'après avoir sillonné longtemps la Méditerranée, il parcourut les mers du Nord. Il dit qu'il a visité l'Islande, qui entretenait alors des relations commerciales très-actives avec les peuples septentrionaux, et notamment avec l'Angleterre. Quelques géographes pensent que Colomb alla plus loin que l'Islande, et qu'il poussa ses explorations plusieurs degrés au delà du cercle polaire. Mais il n'existe aucun détail sur ce voyage, dont on ignore même le but. Il est probable toutefois qu'il n'eut aucun résultat important; car, s'il en était autrement, les Portugais, si fiers de leurs découvertes, et au service de qui le célèbre Génois était à cette époque, n'auraient pas manqué d'écrire la relation de son expédition au Nord. Nous ne citerons donc ici le nom de Christophe Colomb que pour mémoire.

Jean et Sébastien Cabot. 1496-1498.

Mémoire sur l'ancien Groënland (1792).

*) Histoire des voyages et découvertes le Nord, t. I.

**) Nous ferons observer qu'il n'est guère ible de dire *Feroësland*, attendu que le nom de *Feroë*, la terminaison *oe* fie *île*. Il y a donc déjà pléonasme quand lit les *îles Feroë*; que serait-ce si l'on t *Feroësland?* cela signifierait *terre* d) *des îles* (œ) *des brebis* (fer). Ce nom *'eroesland* a donc été imaginé par Forspour servir à sa démonstration, car il jamais pu être donné aux Feroe ni par slandais ni par les Danois.

Jean Cabota ou Cabot, et son fils Sébastien, obtinrent de Henri VII, roi d'Angleterre, des lettres patentes pour aller chercher des terres inconnues, et y former des établissements (*). Dans leur voyage vers le pôle arctique, ces deux navigateurs étaient dominés par l'idée de l'existence d'un passage au nord-ouest. On lit les passages suivants dans le rapport fait au légat du pape en Espagne, et qui se trouve dans la collection de Ramusio, déjà citée : « Comprenant par la sphère, qu'en naviguant au nord-ouest j'arriverais dans l'Inde par une voie plus courte, je fis communiquer mon projet au roi, etc..... Je dirigeai donc ma route au nord-ouest, ne pensant pas rencontrer d'autre terre que le Cathay (la Chine), et comptant de là gagner les Indes..... Voyant que la côte s'avançait vers l'est, et désespérant de trouver un passage, je fis voile vers la ligne équinoxiale, toujours dans le dessein de trouver un passage dans l'Inde..... » Nous verrons, dans la suite de cette notice, la même question préoccuper tous les voyageurs dans les mers septentrionales, pousser des hommes intrépides à la mort, et amener par occasion, si l'on peut dire ainsi, des découvertes importantes, surtout au point de vue commercial.

Dans leur premier voyage, Jean et Sébastien Cabot reconnurent Terre-Neuve, à laquelle ils donnèrent le nom de *Prima vista* (la première vue); ils n'allèrent pas au delà du cinquante-sixième degré de latitude nord. On sait qu'ils explorèrent aussi l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et que plus tard, dirigeant leurs recherches vers l'Amérique méridionale, ils découvrirent le Rio de la Plata, au sud du Brésil.

Gaspard et Michel Corteréal. 1500-1502. Parti de Lisbonne dans l'été de 1500, Gaspard Corteréal reconnut le Groënland, qu'il nomma *Terra verde*, et entre l'ouest et le nord-ouest, un continent qu'il crut inconnu jusqu'alors, et qu'il longea pendant plus de huit cents milles sans pouvoir aller plus loin vers le pôle, à cause des montagnes de glace qui couvraient la mer. Il s'agit ici, sans aucun doute, du Labrador; car sur une carte d'une édition de Ptolémée, publiée à Rome en 1508, on voit ce pays désigné par le nom de *Corteréalis;* la même dénomination est aussi employée par Ortelius. Il est probable que Gaspard pénétra jusque dans la baie d'Hudson. Quant au Saint-Laurent, Ramusio dit positivement que les Portugais remontèrent plusieurs lieues ce grand fleuve, que l'on croyait alors un bras de mer. Corteréal reconnut aussi plusieurs îles, parmi lesquelles Ramusio cite celle *dos Baccalhaos* (des morues), ou Terre-Neuve. Dans une seconde expédition vers les mêmes contrées, Corteréal ne fut pas aussi heureux. Arrivé au Groënland, il fut séparé de son second bâtiment par les glaces, et l'on n'entendit plus parler de lui. La plupart des terres visitées par ce marin avaient déjà été vues par d'autres navigateurs, et notamment par les deux Zéno et les Cabot; mais il fit de véritables découvertes, car c'est à lui que l'on doit la connaissance des détroits de *Gaspard* et d'*Anian,* qu'il baptisa tous deux.

A la nouvelle de la perte de son frère, Michel Corteréal, qui l'aimait tendrement, voulut se charger lui-même du soin de chercher ses traces, et partit de Lisbonne le 10 mai 1502, avec trois vaisseaux que lui confiait le roi Manuel. Le dévouement de cet intrépide marin lui coûta la vie. Après avoir parcouru les mers que son frère avait sillonnées quelque temps auparavant, il fut vainement attendu au rendez-vous qu'il avait fixé aux deux autres navires, et il ne reparut plus.

Un troisième Corteréal, nommé Varso Enaës, voulut aller à la recherche de ses deux frères. Mais don Manuel, qui regrettait des serviteurs aussi illustres et aussi dévoués, s'opposa à l'exécution du projet de son courageux conseiller.

Ces voyages au Nord, malgré des

(*) Ces lettres portent la date du 5 mars 1496, onzième année du règne d'Henri VII.

ophes douloureuses, n'avaient sans fruit pour le Portugal; inspirèrent au gouvernement ays l'heureuse idée de fonder lissement à Terre-Neuve, où, une certaine période, deux cents bâtiments pêcheurs ent leurs armateurs, et augmen- prospérité du royaume.

es et Aubert Cartier. 1508- es Français s'étaient encore iiétés des pays situés sous les atitudes du nord, et encore passage vers les Indes. Nous seulement, en 1508, un nomert Cartier partir de Dieppe, tre les côtes de Terre-Neuve, ier à Paris un naturel de cette oyage de Jacques Cartier, en 1534, eut des résultats bien nt importants; car il assura à e la possession du Canada. it pas là sans doute le seul artier: la route supposée vers uses *îles aux épices* devait le er aussi. Quoi qu'il en soit, ses irent en partie couronnés de

ons en passant les tentatives r Roberval et le marquis de pour fonder une colonie sur d'Amérique.

n Gomez, 1524; *Fernand Coronado et Alarcon*, 1542; *z de Cabrillo*, 1544. Estevan chargé par le gouvernement d'aller à la recherche du pasnord-ouest, revint sans que ositivement s'il s'était dirigé abrador ou quelque autre Amérique septentrionale (*).

Les Espagnols, on le voit, commençaient à craindre que le passage qui devait conduire aux pays dont ils tiraient leurs trésors n'existât réellement, et ne fût trouvé par une nation étrangère. Cette crainte existait surtout parmi les compagnons de Cortès, vice-roi du Mexique. Ce conquérant avait toujours présent à l'esprit le voyage entrepris par Cortereal pour trouver une communication au nord entre l'océan Atlantique et le grand Océan; il se rappelait le détroit d'Anian, qu'il supposait être l'entrée même du passage. Il arma trois vaisseaux, qu'il plaça sous les ordres de Francisco Ulloa; mais il avait conçu l'idée de chercher le passage au nord-est du grand Océan. Cet essai échoua complétement, et les trois navires revinrent au Mexique sans qu'aucun détail sur cette inutile expédition fût divulgué en Europe.

En 1542, un autre vice-roi du Mexique, Mendoza, chargea Coronado et Alarcon d'aller, le premier par terre, le second par mer, renouveler la même tentative. Tous deux revinrent sans avoir atteint le détroit d'Anian, qu'ils n'avaient cessé d'avoir en vue.

Deux ans après, le Portugais Juan Rodriguez de Cabrillo se dirigea, par ordre du roi d'Espagne, le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, qu'il remonta jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude. Il baptisa du nom de Mendocino, en l'honneur du vice-roi, un cap qu'il découvrit vers le quarante-deuxième degré; mais il s'arrêta brusquement dans sa route, sous prétexte qu'il manquait de provisions, et que le froid était intolérable.

On s'étonne que l'Espagne, qui, à cause de sa nouvelle position en Amérique, avait le plus puissant intérêt à faire des découvertes au nord, et surtout à trouver le passage tant désiré, se soit bornée à de rares expéditions qui n'eurent pas même les résultats les plus vulgaires des excursions maritimes. Mais son attention était

dit qu'un de ses amis l'ayant vu e son débarquement en Espagne, s'il avait réussi dans son voyage, apportait. Gomez lui répondit : es esclaves). L'autre, ayant mal ompris qu'il avait rapporté une e *clavos* (clous de girofles), et séquent il avait atteint le but de on. Il prit sur-le-champ la poste premier à annoncer cette nouur, espérant recevoir une grande ; mais la vérité ayant été connue, il ne réussit qu'à faire rire à ses dépens. » (Barrow, *Chron. des voyages au Nord.*)

trop fortement concentrée sur ses colonies mexicaines et sur ce monde merveilleux qui venait de lui livrer ses trésors, pour qu'elle pût songer sérieusement à un problème qui n'intéressait que les nécessités ultérieures de sa situation.

Le Dominus vobiscum. Robert Thorne. 1527. L'Angleterre semblait aussi avoir abandonné ses projets de découvertes dans le Nord. L'indifférence que cette nation montra pour ces voyages, pendant une période de près de trente ans, prouve que son esprit mercantile ne s'était pas encore développé. Les expéditions de Cabot, dont l'importance, au point de vue commercial, aurait dû être appréciée par les Anglais, n'avaient excité chez eux aucun désir de mieux connaître ces contrées lointaines, où l'abondance du poisson avait été constatée. Henri VIII parut mieux comprendre les intérêts et les instincts de son peuple: il chercha à réveiller le goût des entreprises maritimes, et sembla avoir un pressentiment des vues de la reine Élisabeth, cette créatrice de la marine militaire de la Grande-Bretagne. Cédant aux sollicitations de Robert Thorne de Bristol, qui lui fit sentir l'utilité de l'exploration exacte des régions septentrionales, le roi ordonna un voyage jusqu'au pôle. Les chroniques de Hall et de Grafton nous apprennent que l'exécution suivit de près la volonté souveraine. Deux vaisseaux, montés par d'habiles marins, mirent à la voile le 20 mai 1527; mais la négligence des écrivains de l'époque ne nous a même pas appris le nom de ces vaisseaux ni celui du chef de l'expédition. Tout ce que nous savons par le témoignage d'Hackluyt, qui se plaint aussi de cet oubli, c'est qu'un de ces navires s'appelait le *Dominus vobiscum;* qu'il était monté par un chanoine de Saint-Paul, homme riche et grand mathématicien; qu'arrivé dans un golfe situé entre la partie nord de Terre-Neuve et *Meta incognita*, ou le Groënland, un des deux bâtiments fit naufrage, et que l'autre se hâta de regagner l'Angleterre, où il arriva quatre mois après son départ.

Hore. Le Mignon et la Trinité. 1536. Cet échec ne découragea point Henri VIII. Il contribua à l'armement de deux grands navires, sur lesquels s'embarquèrent une foule de personnes de haute distinction. Les voyageurs touchèrent d'abord au cap Breton, puis à l'île des Pingoins, où ils furent obligés de manger de la chair d'ours blanc et noir. Il paraît que la plus inexcusable imprévoyance avait présidé aux préparatifs de cette expédition; car à peine eut-on abordé à Terre-Neuve, qu'on s'aperçut que les provisions étaient épuisées, et les équipages se trouvèrent dans la position la plus cruelle. Le récit des naufrages de ces marins nous a été transmis par Hackluyt, à qui Dawbeney, un des personnages embarqués sur le *Mignon*, en avait raconté les détails. « Tandis qu'ils étaient en cet endroit (Terre-Neuve), ils souffrirent beaucoup du manque de vivres, et ne trouvèrent guère d'autre ressource que le nid d'une orfraie, qui apportait à toute heure à ses petits une grande quantité de poissons (*); mais la famine augmentait tellement parmi eux de jour en jour, qu'ils étaient obligés de chercher des herbes et des racines pour s'en nourrir. La disette croissait encore, et les herbes qui poussaient çà et là dans le désert ne suffisaient pas pour apaiser la faim. L'un tuait l'autre tandis qu'il se baissait pour arracher des racines, et, coupant des morceaux de sa chair, les faisait cuire sur des charbons et les dévorait avidement. On s'aperçut que le nombre des hommes de l'équipage diminuait; mais les officiers ne savaient ce qu'étaient devenus ceux qui manquaient. Heureusement un d'eux, forcé aussi par la faim de chercher de la nourriture dans les champs, sentit une odeur de viande grillée; il découvrit un Anglais qui préparait son repas, et lui reprocha en

(*) Ce fait nous paraît quelque peu fabuleux. Si au lieu d'une seule orfraie, le narrateur eût employé le pluriel, on aurait pu à la rigueur ajouter foi à son assertion.

fort durs de laisser périr de ses camarades, tandis qu'il était ıbondance. — Eh bien, sachez lui répondit celui-ci, que cette ıt un morceau de la cuisse d'un Le rapport en ayant été fait au ıe, il devina ce qu'étaient deve- hommes qui lui manquaient, convaincu que la plupart n'a- été ni dévorés par les bêtes , ni tués par les sauvages. Il fit t assembler les autres, et leur un discours énergique pour nontrer combien ils offensaient ɔar de telles actions..... La fa- ugmentant toujours, on con- e, plutôt que de périr tous, il nieux tirer au sort à qui serait ɔis telle fut la bonté de Dieu, ns la même nuit, il arriva un t français bien pourvu de vi- ; telle fut la politique des An- ı'ils s'en rendirent maîtres, et, nt de navire avec eux, et leur des vivres, ils mirent à la voile Angleterre..... Ils allèrent si nord dans ce voyage, qu'ils n plein été d'énormes îles de sur lesquelles des faucons et iseaux s'arrêtaient pour se re- Les malheureux voyageurs nt enfin à Londres dans l'état lamentable. « Thomas But, vieil historien anglais, était é par ce qu'il avait souffert de e et de la famine, que son père re ne le reconnurent pour leur près avoir vu une marque se- 'il portait, et qui était une es- verrue à un de ses genoux, il me l'a dit lui-même à moi, Hackluyt d'Oxford, qui fis deux lles pour apprendre de lui la ce voyage, attendu qu'il est ui reste en vie de tous ceux tèrent ce navire. »

's *Willoughby*. 1553. Quoi- astien Cabot eût rédigé lui- es instructions qui devaient ans sa route Willoughby et agnons, ce voyage ne produi- ésultats importants que par le nd hasard. Il s'agissait tou- pénétrer dans les mers de l'Inde par le nord-ouest; et l'espoir de la réussite était tel chez les armateurs comme à la cour, qu'on fit doubler les vaisseaux en plomb, parce qu'on savait que dans ces parages les vers atta- quaient le bois des navires (*). On s'é- tonne, d'après cela, que sir Hugh et l'équipage de la *Bona-Confidentia*, que commandait Cornelius Durforth, se soient perdus sur la côte orientale de la Laponie, où ils périrent tous de froid et de faim. On dit que dans ce voyage si déplorablement terminé, Willoughby avait découvert la Nou- velle-Zemble. Richard Chancelor, qui montait l'*Édouard-Bonaventure*, fut plus heureux : après avoir atteint War- duus, en Norwége, rendez-vous de la flottille, il remit à la voile, et s'aven- tura si loin qu'il se trouva dans un en- droit où il n'y avait plus de nuit; le so- leil dardait continuellement ses rayons sur la mer. Il aborda enfin au fond d'une large baie, où il apprit des pê- cheurs qui habitaient ce pays, qu'il était en Russie, et que Jean Vasilovich était le maître de ce vaste royaume. Avec le secours de ces pêcheurs, Chan- celor alla jusqu'à Moscou, où il fut accueilli par le czar en personne. On raconte que Jean Vasilovich le reçut la première fois avec une certaine morgue impériale. Mais le marin an- glais se contenta de le saluer à la mode de son pays. Dans la seconde entre- vue, le prince se montra plus affable,

(*) Il y a lieu de croire que ce sont là les premiers vaisseaux anglais qui aient été dou- blés de plaques métalliques. Jusqu'au règne de Charles II, on doubla les navires en plomb; mais on remarqua que cette enve- loppe s'usait inégalement et donnait passage aux vers; on remplaça alors cette substance par un simple doublage en bois. La propo- sition faite en 1708 de doubler en cuivre fut rejetée, sans essai préalable, par le bureau de la marine anglaise. Ce ne fut que soixante ans plus tard qu'une expérience, tentée sans espoir de succès, fut déclarée favorable à l'emploi du cuivre. Toutefois, les construc- teurs de bâtiments furent si difficiles à con- vaincre, que, dix ans après cet essai, on ne comptait dans la flotte de l'amiral Keppel qu'un seul vaisseau doublé en cuivre.

et offrit à boire à ses hôtes de sa propre main, ce qui était un honneur insigne. Il saisit ensuite la longue barbe d'un des Anglais, et la montra en riant à l'un des convives. Chancelor, du reste, ne perdait pas son temps: il rêvait aux moyens d'établir un commencement de relations commerciales entre la Russie et l'Angleterre. A cet effet, il recueillit sur les lieux toutes les observations nécessaires, et repartit pour son pays, où il arriva sain et sauf.

Richard Chancelor et Étienne Burough, 1555 et 1556.—L'heureuse idée de Chancelor ne tarda pas à porter ses fruits. Chargé d'une mission spéciale en Russie, il réussit au delà de ses espérances, et jeta les premiers fondements du commerce russo-anglais. Il s'informa aussi d'une route directe de la Russie vers les Indes orientales; mais, sur ce point, il n'obtint aucun renseignement satisfaisant.

Pendant ces négociations, la compagnie des commerçants armateurs chargeait Étienne Burough de faire des découvertes dans la mer Glaciale et de chercher le passage au nord-est. Après avoir doublé le cap Nord, ainsi désigné pendant le premier voyage de Chancelor, le bâtiment pénétra jusqu'au soixante-dixième degré de latitude. Burough aperçut une île qu'il baptisa du nom de *James*, parut devant la Nouvelle-Zemble, et arriva devant l'île de Waigatz. Il put craindre un moment d'être emprisonné par les glaces; mais il parvint à atteindre Colmagro, où il hiverna. Il revint en Angleterre, en 1557.

Quant à Richard Chancelor il n'était pas destiné à revoir sa patrie. Des quatre vaisseaux qu'il commandait en quittant la Russie, trois firent naufrage et périrent corps et biens, l'un, sur les côtes de Norwége, l'autre, dans le trajet de Drontheim à Londres, et l'*Édouard-Bonaventure*, que montait Chancelor, sur la côte orientale de l'Écosse, dans la baie de Pitsligo, le 10 novembre 1556. L'infortuné capitaine fut englouti par les flots avec un grand nombre de ses compagnons.

Martin Frobisher, 1576, 1577 et 1578. — Cependant l'attention des savants, des commerçants et des navigateurs, se portait de plus en plus sur la question du passage au nord-ouest. Un moine de Mexico avait dit à un Espagnol, qu'il était venu de la mer du Sud en Allemagne, par ce passage, et il lui avait fait voir, assurait-on, une carte où cette communication d'une mer à l'autre avait été tracée par lui-même de la manière la plus conforme à la carte d'Ortélius. Ce récit avait vivement préoccupé, entre autres personnes compétentes, sir Humphrey Gilbert et Richard Wills. Le premier surtout publia sur cette question des observations fort ingénieuses, et qui produisirent une grande impression dans le public. Frobisher, qui partageait l'opinion générale, et qui, pendant quinze ans, avait nourri le projet d'un voyage au pôle arctique, trouva enfin, grâce au comte de Warwick et à quelques amis, les moyens matériels d'équiper deux petits bâtiments avec lesquels il fit voile pour le nord de l'Amérique. Peu de temps après, il reconnaissait la partie méridionale du Groënland. Forcé par les glaces, qui s'opposaient à sa marche, de se diriger au sud-ouest, il parut en vue du Labrador, longea la côte du continent, sans pouvoir aborder une seule fois, et, ayant fait route vers le nord, se trouva dans un détroit situé par 63° 8' de latitude. Ce passage, qui porte encore le nom de Frobisher, quoiqu'il ait été aussi appelé *entrée de Lunley*, est situé entre le détroit d'Hudson et le détroit de Cumberland (*). Les Anglais virent, dans des pirogues, des sauvages qu'ils avaient pris de loin pour de gros poissons nageant à la surface des flots. Le portrait que Frobisher a tracé de ces Esquimaux s'accorde bien avec celui que les navigateurs modernes font des habitants des régions arctiques. Visage

(*) Les géographes ont cru longtemps que le détroit de Frobisher divisait la partie méridionale du Groënland; mais Dalrymple prouva que cette opinion était erronée.

peau basanée, nez aplati, che- noirs et longs, yeux taillés obli- ent, pommettes saillantes et en- ées de raies bleues, tels sont les caractéristiques de cette race nous parlerons plus en détail la suite de cette notice. Mais des mœurs de ces peuples, et , il faut le dire, l'exploration fique des lieux environnants, in- ait bien moins les équipages des bâtiments que la trouvaille for- l'une grosse pierre noire qu'on ait contenir de l'or; cette pierre, se à l'examen des affineurs de es, dès le retour de Frobisher gleterre, fut déclarée formée de euses particules de ce métal, et il suffit pour provoquer une nou- entative dans les mêmes parages. bisher, qui avait été accueilli par lamations flatteuses de ses com- es, fut désigné pour comman- tte seconde expédition. Il partit rois bâtiments, dont le plus lui avait été confié par la reine eth. Après le soixantième degré itude, il se trouva au milieu nbrables montagnes de glace, quelques-unes, dit-il, tiraient te-dix et quatre-vingts brasses et avaient un demi-mille de cir- ence. Il remarqua que cette glace pas salée, et il en conclut qu'elle se former, non dans la mer ême, mais à l'embouchure des , ou près des terres voisines . Cette observation prouve que le capitaine Cook faisait usage e pour alimenter d'eau son équi- l ne faisait que profiter d'une nce faite cent quatre-vingt-qua- ns avant lui, bien que certains ns lui aient attribué le mérite e découverte. Du reste, la con- que tirait Frobisher de la dou- e l'eau provenant des glaces tes, est entachée d'erreur. Toutes ntagnes de glace ne sont pas des 'eau, de pluie ou de neige con- Nairne a démontré le premier, 6, que lorsque le thermomètre renheit marquait 27° 1/2, les les douces de la mer se gelaient en laissant à l'état liquide une eau sa- lée très-chargée. Barentz, à la Nou- velle-Zemble, d'autres navigateurs dans des localités différentes, et no- tamment dans les mers situées entre l'Asie et l'Amérique, près du Kamt- schatka, ont remarqué que l'eau de la mer se gelait quelquefois subitement de l'épaisseur de plusieurs pouces, et que cette couche de glace fournissait une eau très-potable. Ce fait prouve que les glaces flottantes ne se forment pas seulement de l'eau douce des fleuves et de la neige accumulée sur les côtes des terres voisines du pôle. Au com- mencement de l'hiver, l'eau de la mer se gèle d'elle-même, comme nous l'avons dit; et lorsque la couche en- core peu épaisse de la glace se rompt sous l'effort des tempêtes ou des hautes marées, les fragments sont poussés les uns sur les autres, et se prennent de façon à former des masses de plus en plus considérables, qui deviennent de véritables montagnes flottantes. Forster (*) dit avoir vu de ces immenses glaçons composés de couches régu- lières superposées, presque toutes d'une égale épaisseur. Mais quelques- unes de ces montagnes avaient une couche de glace parfaitement transpa- rente, et sur celle-là une autre entiè- rement opaque; ce qui lui fit conclure qu'avant d'avoir été brisée et dispersée par les marées et la violence du vent, la glace avait été couverte de neige; que la mer venant à baigner ce tapis de neige, l'avait converti en une couche de glace opaque; puis, que les mor- ceaux avaient été poussés les uns contre les autres; et qu'ainsi s'étaient peu à peu formées ces masses compo- sées de couches alternativement opa- ques et diaphanes.

On avait d'abord pensé que la glace s'élevait d'un septième au-dessus de l'eau; mais M. de Mairon, dans son ouvrage sur la glace, prouva qu'elle ne dépassait pas la surface de l'eau douce de plus de la quatorzième par- tie de sa hauteur totale; et l'on a démontré plus tard que la portion vi-

(*) *Histoire des voyages dans le Nord.*

sible au-dessus de l'eau de neige n'excédait pas le quinzième de la hauteur du glaçon; on peut donc en conclure que, dans l'eau de la mer, la glace ne s'élève que d'un dixième. Ainsi, il fallait que les montagnes flottantes vues par Frobisher eussent sept brasses de hauteur visible, pour qu'elles tirassent soixante-dix brasses d'eau.

Impatient de trouver la mine d'or qu'il avait mission de chercher, notre voyageur s'empressa de gagner le détroit découvert dans son premier voyage, et d'aborder à l'île où l'on avait ramassé le bloc précieux. Cette île, à laquelle l'Anglais Hall, auteur de la riche trouvaille, avait laissé son nom, contenait, ainsi que la terre voisine, une assez grande quantité de ces pierres aurifères. Pleins de joie, les équipages montèrent au sommet d'une montagne de l'île de Hall; là ils élevèrent une colonne en pierre, s'agenouillèrent autour de l'étendard national, rendirent grâces à Dieu, et, au son de la trompette, donnèrent à l'endroit où ils se trouvaient le nom de *Mont-Warwick*, pour perpétuer dans ces contrées le souvenir du noble patron de Frobisher.

L'historien de ces voyages nous apprend aussi que dans une petite île, qu'ils appelèrent *Smith's island*, les Anglais trouvèrent des pierres contenant de l'argent. Ils reconnurent ensuite le détroit dans l'espace de trente lieues. Un tombeau qu'ils découvrirent dans une autre île, leur fit connaître que les naturels de ce pays enterraient avec les morts les ustensiles dont ils s'étaient servis durant leur vie. Ils apprirent aussi que ces sauvages voyageaient sur des traîneaux tirés par des chiens; qu'ils guérissaient leurs blessures en léchant soigneusement la plaie; que les femmes avaient l'habitude de porter sur le dos leurs enfants à la mamelle, et d'autres détails de mœurs, qui, racontés ici, feraient double emploi avec d'autres parties de cette notice.

Le but de l'expédition était complétement atteint; du moins, les Anglais en étaient persuadés. D'après ses instructions, Frobisher devait se borner à chercher de l'or, sauf à remettre à une autre occasion la découverte du passage aux Indes. Or, comme il avait fait une ample provision de pierres noires, il crut devoir songer au retour. Il partit donc emportant deux cents tonneaux remplis de fragments de cette substance qu'il croyait être le métal tant désiré. Les équipages quittèrent gaiement ces plages privilégiées, oubliant leurs fatigues et leurs souffrances, rêvant à la fortune qu'ils venaient de rencontrer sur leur route et aux actions de grâces dont ils allaient être salués à leur débarquement. N'avaient-ils pas trouvé l'équivalent du passage dans le grand Océan? Ces trésors qu'ils devaient aller chercher dans l'Inde par une route plus courte, ne les avaient-ils pas découverts à quelques journées de voyage d'Angleterre? N'avaient-ils pas mis les mains sur un Pérou septentrional? Aussi, jamais retour dans la patrie ne fut plus joyeux. Pauvres gens! leur réveil dut être bien cruel!

Des richesses en apparence considérables et l'espoir de pénétrer par le nord-ouest dans le Cathay, ce monde de merveilles, voilà ce que Frobisher rapportait à Élisabeth et aux armateurs de sa flottille. Ces résultats étaient trop séduisants pour qu'on s'en tînt à ces premiers essais. Trois cents tonnes d'or, c'était si peu! Comment n'en pas désirer davantage? En vérité, on pourrait voir dans ce fait singulier un but providentiel; il semble que ces pierres chargées de minces parcelles d'or avaient été placées sur les pas des Européens pour les solliciter à de périlleuses entreprises dans des régions qui, pour être visitées, avaient besoin d'un attrait aussi irrésistible. Élisabeth voulut faire les choses royalement; elle résolut d'établir une colonie dans le pays découvert par Frobisher, et auquel elle imposa le nom de *Meta Incognita*. Une flotte de quinze navires fut équipée, et mit à la voile le 31 mai 1578; douze de ces vaisseaux devaient revenir chargés d'or; les trois autres étaient destinés à rester

dans ces froides contrées, où cent individus étaient condamnés à vivre. Le 20 juin, le commandant découvrit ce qu'il crut être la Frislande occidentale; il y débarqua, en prit possession au nom de sa souveraine, et nomma cette terre *Angleterre occidentale.* Quand la flotte se présenta à l'entrée du détroit de Frobisher, elle le trouva encombré de glaces énormes. Une de ces nontagnes flottantes heurta un vaisseau avec une telle violence, qu'il coula ur-le-champ, et sur ce bâtiment se rouvaient par malheur la plupart des natériaux nécessaires à la construcon d'une demeure convenable pour s futurs colons. Ce n'était là que le élude de catastrophes bien plus laentables: une tempête effroyable disrsa les vaisseaux, en poussa queles-uns dans le détroit, où ils furent fermés par les glaces, en refoula utres dans la haute mer, où les endait un danger plus terrible ene, celui d'être brisés par les glas flottants. Réunis à grand'peine, avaient perdu leur route, les comıdants ne sachant plus où ils étaient. bisher lui-même s'égara dans ces ıges qu'il avait pourtant parcourus; ımpagné de toute la flotte, moins : navires qui s'en étaient séparés, ıgea la côte nord-ouest du Groën, et s'avança aveuglément dans le l, affirmant qu'il était dans le déqu'il connaissait si bien. La baie *comtesse de Warwick* reçut ens vaisseaux échappés comme par le au choc des glaces et à la fules vents. Là, toutes réflexions , on reconnut qu'on ne pouvait l'établissement colonial qui était ıcipal but du voyage. Pendant ce , le capitaine Best, qui s'était de ses compagnons, découvrait ande île qui contenait assez de aurifères pour dédommager, -il, de toutes les pertes et de les calamités que l'expédition t subir. Il en prit possession, la *Best's Blessing* (Bonheur de et éleva une colonne sur une ne qu'il nomma *Promontoire n.* Enfin, le chargement d'or terminé, Frobisher donna à la flotte le signal du départ. Les tempêtes, les dangers de toute nature, accompagnèrent jusqu'en Angleterre les malheureux chercheurs d'or, et quand l'amiral passa la revue de ses compagnons, quarante d'entre eux manquèrent à l'appel. Désillusionnée, mais un peu tard, la reine renonça aux trésors sur lesquels elle avait compté, et les précieux blocs de minerai allèrent sans doute former une mine d'or au fond de la Tamise ou du port de Gravesend.

On voit que le premier voyage de Frobisher est le seul qu'on puisse appeler un voyage de découvertes. Si ce navigateur ne s'était pas obstiné, par un aveuglement inexplicable, à s'aventurer dans des détroits encombrés de glaces; s'il avait, au contraire, navigué dans la mer libre qu'il savait exister entre le Groënland et le détroit qui porte son nom, nul doute qu'il n'eût réalisé de belles conquêtes scientifiques, et qu'il n'eût fait faire un grand pas à la géographie de ces contrées, car il avait l'audace qui conseille les entreprises périlleuses, et la persévérance qui les accomplit.

Édouard Fenton. 1577. Le voyage de Fenton, qui avait accompagné Frobisher dans ses deux dernières expéditions, n'a droit à une mention dans cette notice chronologique que parce qu'il eut pour but la découverte du passage au nord-ouest. Ce navigateur devait se rendre dans le grand Océan et aux Indes orientales par la route ordinaire, puis s'efforcer de pénétrer dans l'océan Atlantique en se dirigeant au nord-est. L'Espagne, instruite de ce plan, envoya une flotte contre les vaisseaux anglais à la sortie du détroit de Magellan. Fenton, n'osant pas s'aventurer dans une lutte dont toutes les chances eussent été contre lui, se hâta de retourner en Angleterre.

Arthur Pet et Charles Jackman. 1580. La Russie essaya d'entrer en concurrence avec l'Angleterre pour l'exploration des mers boréales. Elle chargea Jackman et Arthur Pet, deux navigateurs assez médiocres, de cher-

cher au nord-est un passage à la Chine. Mais les deux navires équipés à cet effet atteignirent seulement l'île de Waigatz et la Nouvelle-Zemble. Effrayés par la quantité et la grosseur des glaces, les capitaines se décidèrent à rentrer au port. Le *George*, que commandait Arthur Pet, eut le bonheur de gagner Ratcliffe; mais le *William*, après avoir passé l'hiver à Drontheim, se perdit corps et biens en se dirigeant sur l'Islande. Ce voyage n'eut aucun résultat digne d'être signalé.

Humphrey Gilbert. 1583. La cour d'Angleterre, jalouse des progrès de la compagnie de Russie dans la direction de l'est, persévéra dans ses projets de découvertes au nord. Elle comptait beaucoup sur les talents et l'intrépidité de sir Humphrey Gilbert, à qui elle délivra une commission spéciale. Mais le succès de cette nouvelle tentative ne répondit pas à l'attente du public et de la reine. Gilbert ne visita que Terre-Neuve, et fit naufrage en retournant en Angleterre. Sa mort fut celle d'un héros des premiers temps du christianisme. Au moment où son frêle navire, battu par des vagues furieuses, était prêt à s'engloutir dans l'abîme, il était tranquillement assis sur le pont, un livre à la main, et criait à ses compagnons: « Courage, enfants, on est aussi près du ciel sur mer que sur terre! » Cet événement produisit une sensation douloureuse en Angleterre, où Gilbert était généralement considéré comme un homme d'un grand savoir et d'un rare courage. Son principal but paraît avoir été de découvrir des terres lointaines en Amérique, et de convertir à la religion chrétienne les sauvages de ces contrées. L'historien de son voyage raconte qu'il n'avait rien oublié de ce qui pouvait lui attirer la bienveillance de ces peuples, et qu'à cet effet il avait embarqué avec lui des musiciens, des danseurs grotesques, des chevaux de bois et d'autres jeux capables de séduire l'imagination des Esquimaux.

John Davis. 1585, 1586, 1587. Jusqu'à cette époque, la plupart des navigateurs anglais qui avaient été envoyés dans le Nord s'étaient laissé distraire de leur objet principal par des incidents imprévus ou par des préoccupations fâcheuses. Le voyage de Davis, fait en 1585, fut la première expédition sérieuse à la recherche du passage au nord-ouest. Parti le 7 juin, il était le 19 juillet au milieu des glaces sur la côte occidentale du Groënland. De grands mugissements et des bruits formidables causés par le choc des masses flottantes épouvantaient les équipages des deux petits bâtiments. Qu'on se figure, en effet, deux de ces îles mouvantes, ayant deux cents lieues de long sur quatre-vingts de large, c'est-à-dire, presque aussi étendues que la France, poussées l'une contre l'autre par la violence des courants, et se heurtant au milieu du silence de ces affreuses solitudes! L'homme reste pétrifié en présence de cet effrayant spectacle, et, assourdi par le fracas de cette rencontre, il reste pendant quelque temps privé de la faculté d'entendre. Malheur au vaisseau qui n'a pu s'éloigner à temps! Broyé entre ces deux montagnes, dures comme le granit, il est réduit en atomes, et il ne reste plus rien de lui à l'endroit où il voguait paisiblement sur les flots. Quelquefois deux grandes plaines de glaces, courant l'une vers l'autre, ne peuvent se heurter à cause des obstacles qui se trouvent entre elles; alors les glaçons intermédiaires, cédant à la force d'impulsion qui les fait mouvoir dans des directions contraires, se soulèvent lentement, montent sur le banc le plus voisin, et y restent fixés; un second arrive, puis un troisième; tous se superposant au premier (*), il en résulte un amas de glaces d'une hauteur prodigieuse, et dont les formes variées offrent parfois au regard du marin le tableau le plus pittoresque. Tantôt ces îlots mobiles s'élancent dans les airs en flèches aiguës semblables à de sveltes minarets; tan-

(*) Pennant, *le Nord du globe*, ou *Tableau de la nature dans les contrées septentrionales*, t. I.

présentent aux yeux éblouis les
ıses dentelures d'une église go-
surmontée de deux tours élevées,
splendide colonnade d'un palais
tal, ou bien encore le feuillage
ment découpé d'un arbre aux
et flexibles rameaux : quelquefois
rondissent en hautes arcades et
aloupe pourrait passer par les ou-
es que le soleil et les vagues ont
es dans leurs flancs; souvent,
à leur base par l'action inces-
de la mer, et diminués de volume
eur partie inférieure, tandis que
ie supérieure est restée la même,
ssemblent à d'énormes champi-
qui se balancent lourdement à la
icie de l'abîme; parfois enfin le
glaçon se compose d'obélisques
és comme la tour de Pise, de
majestueux et de blocs éblouis-
couronnés de franges délicates.
inte azurée et la transparence
masses congelées ajoutent en-
au prestige de ces scènes gran-
s.

ntassement des glaces ne s'opère
ıns produire mille bruits aigres
ridents qui déchirent l'oreille.
nilieu de cette scène d'inexpri-
e confusion, il arrive fréquem-
que quelques-unes des masses
ntes éclatent en morceaux avec
racas semblable à celui d'une
ırge d'artillerie. Alors, comme
ıtre de gravité des fragments dé-
s n'est pas le même que celui de
asse dont ils faisaient partie, ils
ıent sur la surface de la mer jus-
ce qu'ils aient trouvé leur équi-
, et occasionnent, dans les eaux
es entourent, une agitation telle,
n la dirait produite par une tem-
violente. « Deux ou trois fois,
ıant notre voyage autour du mon-
dit Forster, nous nous sommes
vés très-près de ces glaces qui se
ıient; un jour, un des morceaux
venaient de se détacher passa,
oulant, si près de notre vaisseau,
ne s'en fallut que de dix ou douze
s qu'il ne l'atteignît, ce qui l'au-
infailliblement fracassé. J'avoue
cette scène effrayante est encore
présente à mon imagination dans toute son horreur, et je crois qu'elle ne s'effacera jamais de mon souvenir. »

Le capitaine Ross, dans la relation de son dernier voyage dans les contrées boréales, fait une peinture encore plus terrible des dangers de la navigation dans ces mers lointaines : « Pour ceux, dit-il, qui n'ont pas vu l'océan Arctique en hiver, qui ne l'ont pas vu, devrais-je ajouter, pendant une tempête, le mot glace ne rappelle que le souvenir de celle qu'ils ont vue dans un état de repos sur un lac ou sur un canal dans l'intérieur des terres; il ne peut donner une idée de ce que le navigateur est destiné à éprouver dans les mers du Nord. Qu'ils se figurent donc que la glace est une pierre, un roc flottant dans la mer, lequel devient une île ou un promontoire quand il est échoué, et qui est aussi solide que si c'était une masse de granit. Qu'ils se représentent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal entraînées dans un passage étroit par une marée rapide, s'entre-choquant, comme des rochers qui se rencontreraient, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, s'arrachant mutuellement d'énormes fragments, se brisant les unes les autres, et, perdant enfin leur équilibre, tombant dans la mer en soulevant les vagues, et excitant des tourbillons, tandis que les champs de glace, poussés contre ces masses ou contre ces rochers par le vent et la marée, s'élèvent hors de la mer en fragments qui retombent sur eux-mêmes, et qui ajoutent ainsi à la confusion et au bruit qui en sont la suite, et qu'il est impossible de décrire. Ce n'est pas peu de chose, en outre, que de connaître et de sentir son entière impuissance en pareil cas. Il n'y a pas un instant où l'on puisse conjecturer ce qui arrivera pendant l'instant qui va suivre. Il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Si le bruit, le mouvement, le tumulte dont on est entouré, détournent l'attention, et l'empêchent de se fixer sur rien au milieu d'une telle confusion, il faut pourtant qu'elle soit toujours sur le qui-

brité de ce navigateur, que la mer qui s'étend entre le Groënland et l'île de Cumberland jusqu'à la baie de Baffin, ait consacré le souvenir de son intrépidité en conservant son glorieux nom.

Les contemporains de Davis durent considérer ses trois tentatives comme un pas immense fait vers la solution du problème dont on s'occupait depuis longtemps et avec tant d'ardeur. Davis, à son arrivée en Angleterre, écrivit à un de ses amis : « J'ai été jusqu'au soixante-treizième degré de latitude, trouvant la mer ouverte à quarante lieues d'une terre à l'autre. *L'existence du passage est donc très-probable*, et il est facile de s'en assurer. » A un point de vue plus positif, les expéditions de ce marin n'étaient pas moins importantes. Indépendamment de ses découvertes à l'ouest et sur la côte occidentale du Groënland, Davis avait acquis des titres sérieux à la reconnaissance de ses compatriotes : il donna un grand essor à la pêche de la baleine, et ouvrit à cette industrie d'abondantes sources de profit, en lui révélant de nouvelles mers peuplées de cétacés.

Maldonado, 1588.—Les Espagnols, jaloux des succès des Anglais dans le Nord, essayèrent de faire croire qu'un de leurs compatriotes avait découvert le passage au nord-ouest. La relation de cette prétendue découverte attribuée à un certain Maldonado Ferrer, a été un beau jour trouvée pour la première fois dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et le savant Amoretti se hâta de la publier. Ce voyage n'est qu'une mystification, quoi qu'en ait dit M. Buache, géographe français, qui, en 1790, lut à l'Académie des sciences un mémoire sur ce sujet. Cependant, comme il a accrédité parmi quelques personnes compétentes l'opinion que le problème du passage au nord-ouest avait été résolu, nous croyons devoir citer la critique judicieuse que Malte-Brun a faite de cette entreprise imaginaire : « La première partie inconnue de la route de Maldonado passe par un soi-disant *détroit de Labrador*, long de deux cent quatre-vingts ou deux cent quatre-vingt-dix milles, et qui occuperait dans toute son étendue les terres situées à l'occident du détroit de Davis et de la mer de Baffin; la deuxième comprend la navigation *en haute mer* de trois cent cinquante milles, en descendant depuis 75° de latitude jusqu'à 71° aux environs du cap des Glaces, au delà duquel ne purent avancer Cook et King en venant du Sud ; la troisième partie de sa route le conduit à travers une partie du continent actuel de l'Asie, au *détroit d'Anian*, que, d'après ses déterminations, il faudrait chercher dans la Tartarie, à soixante milles à l'ouest d'Okhotsk; dans la quatrième, il prolonge la *côte d'Amérique*, entièrement *unie et déserte;* mais, selon les cartes, il aurait traversé les monts Stannovoï, au pays des Toungouses; dans la cinquième, enfin, il reconnaît une grande côte élevée qui, d'après sa position, ne pourrait être que celle du lac Baïkal. Veut-on admettre fort inutilement que Maldonado s'est trompé sur les longitudes, et que son détroit d'Anian soit, en effet, celui que nous connaissons sous le nom de Behring ou de Cook? Les difficultés sont les mêmes, puisque alors Maldonado aurait passé par-dessus la presqu'île d'Alaska, ou bien se serait trouvé au milieu des îles Aléoutiennes, sans rien apercevoir. D'ailleurs, le détroit d'Anian, chez Maldonado, ne ressemble en rien à celui de Behring; il est bien plutôt calqué sur celui de Magellan. Il prétend avoir parcouru cette route, qui, selon sa propre estimation, est de plus de dix-sept cent milles géographiques, deux fois dans le courant d'un été, sans y rencontrer des glaces, des phoques, des ours blancs, ni rien en général qui soit particulier à la zone boréale; mais il nous parle d'une digue haute de trois pieds et davantage faite avec des coquilles d'œufs; il a vu de beaux arbres qui conservent leurs fruits toute l'année; il a trouvé des *litchis*, fruit de la Chine, de la vigne sauvage et diverses sortes de gibier des climats tempérés, notamment une espèce de cochon qui a le nombril sur le dos, et des écrevisses longues d'un pied et demi; enfin, il a rencontré un vais-

seau *russe* ou *anséatique*, de huit cents tonneaux, allant à Arkhangel! Voilà les merveilles que Maldonado nous raconte avec une quantité d'autres. On doit être curieux de connaître ce personnage. Malheureusement, tout ce que l'on en sait se réduit à deux notes, l'une extraite de la bibliothèque espagnole d'Antonio, d'après laquelle c'était un ancien militaire, très-instruit dans la navigation et dans la géographie, auteur d'un ouvrage intitulé : *L'Image du monde*, et d'une *Histoire de la découverte du détroit d'Anian*; l'autre, extraite de la bibliothèque indienne d'Antonio de Léon, dont il résulte que Maldonado avait entraîné le conseil des Indes dans de grandes dépenses, par la vaine promesse d'inventer une boussole non sujette aux inconvénients de la déclinaison, et une méthode pour déterminer la longitude en mer.

« Dans le trentième paragraphe de son projet d'expédition, Maldonado dit avoir été guidé, pendant son voyage, par une bonne relation de Jean Martinez, pilote portugais, natif des Algarves, mais que personne ne connaît. Il paraît donc probable que ce faiseur de projets a eu sous les yeux quelques relations inconnues sur les navigations des Portugais au détroit d'Hudson, nommé détroit d'Anian par Cortereal. Il aura combiné ces notions avec quelques données empruntées aux Japonais sur la mer d'Okhotsk. De là, cette combinaison de positions impossibles à admettre, et cette réunion de caractères physiques appartenant à des climats différents. La relation de Maldonado n'est plus qu'une curiosité bibliographique. »

Cette opinion sur les prétendues navigations de Maldonado Ferrer ne nous paraît que mieux confirmée par les découvertes récentes de Parry, puisque celles-ci ne coïncident pas avec celles de Ferrer, ni pour les positions, ni pour les détails physiques (*).

(*) M. Lapie a publié en 1821, dans les Nouvelles annales des voyages, un mémoire savant et curieux, contraire à cette opinion.

Jean de Fuca, **1592. — Parti du Mexique pour chercher un passage au nord-est, Jean de Fuca suivit la côte jusqu'à ce qu'il eût trouvé une large ouverture, dans laquelle il navigua, dit-il, pendant vingt jours; après quoi il crut entrer dans la mer du Nord. Le détroit qu'il avait franchi, ayant de trente à quarante lieues de large, il l'avait pris pour le passage qu'il cherchait. Il retourna à la Nouvelle-Espagne par la même route. Ce voyage paraît authentique; mais les conclusions de Jean de Fuca sont de tout point erronées. Néanmoins, quelques géographes, pour honorer la mémoire du navigateur qui découvrit le premier la baie de la Reine-Charlotte, située sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ont donné à l'entrée méridionale de cette baie le nom de** *détroit de Juan de Fuca*.

Cornelis Cornelisen, *Guillaume Barentz* ou *Barentzen*, et *Brand Ysbrantz*, 1594.—Ces trois Hollandais, envoyés à la recherche d'un passage au nord-est, atteignent le détroit de Waigatz et la Nouvelle-Zemble, mais ne vont pas plus loin.

Barentz, 1595, 1596.—**Même tentative les deux années suivantes. Dans son second voyage, Guillaume Barentz périt de froid et de privations avec la moitié de son équipage. Comme en 1594, il n'avait pas dépassé la Nouvelle-Zemble.**

George Weymouth, **1602. — Nous citons sans développements le voyage de Weymouth qui ne fit qu'approcher de la côte du Labrador, et qui, n'ayant pas dépassé le soixante-quatrième degré de latitude, ne fit, par conséquent, aucune découverte.**

Jacques Hall, **1605, 1606 et 1607. —Cette fois ce furent les Danois qui explorèrent les régions septentrionales; mais il paraît qu'ils avaient plutôt pour but de trouver de l'or et de l'argent que le passage des Indes. L'Anglais Hall, commandant des trois expéditions qui eurent lieu dans les parages du Groënland, n'alla pas plus loin que le soixante-sixième degré de latitude. Ces voyages, dont nous nous**

abstiendrons de parler, furent marqués par des imprudences, que les successeurs de Hall devaient expier cruellement, et par des actes de barbarie qui donnent une idée de l'étrange façon dont on exécutait alors les arrêts de la justice. Le chef de la petite escadre captura plusieurs Groënlandais et les emmena de vive force en Danemark; comme pour dédommager les compatriotes de ces sauvages, il abandonna sur leurs rivages inhospitaliers de malheureux Danois condamnés à la déportation par les tribunaux de leur pays. C'était comprendre bien mal la ligne de conduite que les Européens devaient tenir, dans leur intérêt même, à l'égard des naturels de ces contrées, et se jouer bien impitoyablement de la vie de ceux-là même que le glaive de la loi avait épargnés.

Jean Knight, 1606.—Enregistrons aussi l'insuccès de la tentative de Knight, qui, parti pendant la seconde expédition de Hall, atteignit le Labrador, et y périt massacré sans doute par les indigènes.

Henri Hudson, 1607, 1608, 1610 et 1611.—Les résultats obtenus jusqu'alors dans les parages du nord-est et du nord-ouest, n'ayant pas fait naître de grandes espérances de réussite, les Anglais voulurent s'ouvrir une nouvelle route, et chercher le passage aux Indes à la hauteur du pôle même. Henri Hudson, chargé d'un voyage de découvertes dans cette direction, longea à une certaine distance la côte orientale du Groënland, et aperçut, sous le soixante-treizième degré de latitude, un plateau élevé qu'il appela *Hold with hope*, nom qui révèle son espoir de rencontrer, près de ce point, une mer libre qui lui permettrait d'atteindre le pôle. Quelques jours après, il reconnut la *Nouvelle-Terre* ou Spitzberg, qui, quoi qu'en dise Forster, avait été vue onze ans auparavant par les Hollandais. Après avoir navigué sous la latitude de 80° 23', le capitaine anglais fut obligé de reprendre le chemin de sa patrie.

Le même navigateur fit un second voyage dans la mer du Nord, à la recherche d'un passage au nord-est. On lit dans le récit de cette expédition un fait qui donne la mesure des notions de ce siècle en matière d'histoire naturelle. « Étant par 79° 7' de latitude, dit Hudson, un des hommes de l'équipage aperçut une sirène; il appela quelques-uns de ses compagnons pour qu'ils vinssent la voir, et remonta ensuite; elle était alors très-près du bâtiment, et regardait fixement les matelots. Peu de temps après, une vague lui passa sur le corps; elle disparut. A partir de la ceinture, son dos et sa poitrine étaient comme ceux d'une femme, suivant le témoignage de ceux qui la virent; elle avait le corps aussi gros que nous; sa peau était très-blanche, et de longs cheveux noirs pendaient sur son dos. Lorsqu'elle disparut dans l'eau, ils virent sa queue qui ressemblait à la queue d'un marsouin, et était fourchue comme celle d'un maquereau (*). » Hudson ne nous dit pas si ses matelots, pour compléter l'aventure, entendirent chanter la sirène.

Après un troisième voyage de découvertes entrepris pour le compte de la Hollande, mais dont on ignore le but précis, Hudson fut chargé par ses compatriotes de diriger ses investigations au nord-ouest. C'est dans cette dernière expédition qu'il découvrit la grande baie qui porte son nom. Cette baie est, à proprement parler, une véritable mer. En effet, on ne peut refuser cette dénomination à une étendue de quatre cent cinquante lieues de largeur du nord au sud, et de plus de deux cent cinquante lieues de l'est à l'ouest.

Une description rapide de cette méditerranée trouve ici naturellement sa place.

Les côtes de la mer d'Hudson sont en général élevées et bordées de rochers; la profondeur de ses eaux est de cent cinquante brasses au milieu de l'hiver; leur surface est entièrement

(*) Purchas, t. III.

couverte de glaces. Elles ne sont libres que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre; encore y rencontre-t-on alors très-souvent des glaçons qui font courir aux navigateurs de grands périls; au moment même où l'on se croit loin de ces écueils flottants, un coup de vent, une marée, ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, le pousse tout à coup au milieu d'une multitude de masses solides et mobiles. La baie offre, dans le sud, un enfoncement de cent lieues de longueur et de soixante de largeur, improprement appelé *baie de James*, bien que ce soit un golfe qui présente lui-même des anses profondes dans sa partie méridionale. De nombreuses îles s'élèvent du sein des flots, au sud, à l'est et au nord. Au sud, la plus vaste est celle d'Agomisca; au nord, celle de Mansfield qui a environ quatre ou cinq lieues de longueur; plus loin encore, dans la partie septentrionale, on découvre plusieurs grandes îles que l'on peut regarder comme des dépendances de la Nouvelle-Bretagne, c'est-à-dire, des possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture, que des rocs escarpés qui s'élèvent aux nues, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais.

Le climat, même sous la latitude de 57°, est excessivement froid. La neige commence à tomber en octobre, et continue à différentes reprises dans l'espace de l'hiver. Lorsque le froid est très-rigoureux, elle tombe sous la forme du sable le plus fin, et c'est alors qu'elle est le plus insupportable. La glace sur les rivières a huit pieds d'épaisseur. Le vin de Porto se gèle en masse; l'eau-de-vie même se coagule. Dans le jour le plus court, le soleil se lève à neuf heures cinq minutes et se couche cinq minutes avant trois heures; dans le plus long jour il se lève à trois heures du matin et se couche à neuf heures du soir. Pendant l'été, la chaleur est quelquefois si violente, qu'elle brûle le visage des chasseurs. Le tonnerre se fait entendre rarement; mais, quand il gronde, ses éclats sont des plus effrayants. Pendant l'hiver, le firmament n'est pas sans beautés. Les faux soleils ou parhélies sont assez fréquents : ils sont fort brillants et reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'astre se lève et se couche avec un large cône de lumière jaunâtre ; la nuit est illuminée par l'aurore boréale qui répand mille clartés sur toute la voûte du ciel, et dont la lumière même de la lune n'efface pas la splendeur (*).

L'élan, le buffle, le bœuf musqué, le daim, le loup, plusieurs espèces de renards, le lynx ou chat sauvage, le castor, l'ours blanc, l'ours noir et l'ours brun, le wolverene, espèce de glouton, la marte-à-pin, l'hermine ou furet puant, la loutre, une autre espèce de loutre nommée *jackash*, le porc-épic, le rat musqué, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, différentes espèces de souris; en fait d'oiseaux, plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards, des gelinottes; dans les lacs, même les plus septentrionaux, une quantité d'excellents poissons, comme truites, esturgeons et brochets; telle est en très-peu de lignes la nomenclature zoologique de cette contrée. La liste des plantes n'est pas plus longue, et on aura donné une idée à peu près complète de la faune et de la flore du pays que nous décrivons quand on aura nommé le pin, le peuplier, le saule, le mélèze de petite espèce, le bouleau nain, le groseillier, trois espèces d'airelles, le cassis, le fraisier et une petite espèce d'églantier, la bardane, l'oseille, la dent-de-lion, quelques espèces de graminées et de pois.

On sait à quel degré de prospérité

(*) Ellis et Pennant.

est parvenue la compagnie commerciale qui a établi le siége de ses opérations dans le voisinage de la baie d'Hudson. Nous croirions devoir donner quelques détails sur cet intéressant sujet, si la partie de l'*Univers pittoresque* relative au Canada et aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord ne nous paraissait pas sur ce point suffisamment explicite (*).

Le voyage d'Hudson se termina par une horrible catastrophe : l'équipage se révolta et abandonna l'infortuné capitaine avec son fils et sept hommes malades, dans une chaloupe, au milieu d'une mer couverte de glaces. On frémit en songeant aux souffrances que durent éprouver ces malheureux, et surtout aux terribles angoisses qu'ils durent ressentir en voyant s'éloigner le vaisseau qui les avait portés jusque-là. Mais de combien d'autres désastres non moins lamentables ces tristes régions n'ont-elles pas été les muets témoins !

Jonas Poole. 1609-1611. Ce marin fit deux voyages dans le Nord et atteignit le 73e degré de latitude dans le détroit de Davis. Rien de remarquable dans la relation de ces deux explorations.

Thomas Button. 1612. Quoique le récit du voyage de sir Thomas Button n'ait jamais été publié, par un motif qu'il est difficile d'expliquer, on sait qu'il pénétra dans la baie d'Hudson, qu'il découvrit la rivière de Nelson, baptisa le cap Southampton, à la pointe de l'île de ce nom, ainsi que le cap Pembroke à l'est de Carey's Swan's Nest, et les îles Mancel, qui furent depuis appelées *Iles Mansfield*.

Jacques Hall. 1612. Baffin, dont nous allons parler tout à l'heure, écrivit, dit-on, la relation de cette quatrième expédition de Hall, entreprise presque en même temps que celle de Thomas Button. Il paraît que le but principal des armateurs avait été, non la recherche d'un passage en Chine, mais tout simplement la découverte d'une mine d'or dont on soupçonnait l'existence non loin du pôle. Quoi qu'il en soit, l'intrépide Hall entra dans la baie nommée Romelsfiord et située sur la côte du Groënland : là, un indigène le perça d'une flèche et le tua, en représailles des actes de violence commis par le capitaine anglais sur des habitants de ce pays lors de ses premiers voyages pour le compte du Danemark.

Robert Bylot et *Guillaume Baffin*. 1615, 1616. Le premier voyage de ces deux marins n'eut pas un grand succès, car ils ne dépassèrent pas le 65e degré de latitude, et se bornèrent à examiner la côte du détroit de Davis jusqu'à l'île de la Résolution. Baffin, historien de l'expédition, raconte qu'ils furent effrayés en apercevant une montagne de glace qui avait deux cent quarante pieds anglais de hauteur; or, si la glace ne s'élève sur l'eau de mer que d'un dixième de sa hauteur réelle, cette île flottante devait avoir deux mille quatre cents pieds de son extrémité inférieure à son sommet. Le second voyage fut un des plus importants qui eussent été faits jusqu'à ce moment. Baffin avait pour instruction de remonter le détroit de Davis vers le nord, jusqu'au 80e degré de latitude, puis de se diriger à l'ouest et au sud jusqu'au 60e degré, et enfin de tâcher de rencontrer la terre d'*Yedzo*. De là, s'il trouvait le fameux passage, il devait aller aborder à la côte septentrionale du Japon et en ramener un indigène. Baffin longea en effet la côte occidentale du Groënland jusqu'au 72e degré 45 minutes, où il rencontra un groupe d'îles nommées par lui *Iles des Femmes*. De là, un canal large de sept ou huit lieues lui permit de s'avancer encore vers le nord; il fut enfin enfermé par les glaces et obligé d'attendre qu'elles fondissent. L'endroit où il avait jeté l'ancre reçut le nom de *Horn Sound*, baie des Cornes, à cause de certaines cornes que les naturels avaient données aux Anglais en échange de quelques grains de verre. Baffin entra ensuite dans une mer ouverte,

(*) Voyez, dans la notice sur le Canada, l'article qui traite du commerce des fourrures.

qui lui fit concevoir l'espérance de trouver un passage. Il découvrit, et nomma successivement le *cap de Dudley Digges*, sous le 76e degré 35' de latitude, la *baie de Wolstenholme*, la *baie des Baleines*, par 77° 30', l'*île d'Hacklhuyt*, la *baie de sir Thomas Smith*, au nord de 78°, point remarquable en ce que c'est là que la boussole offre la plus grande variation ; enfin les *îles Carey*, la *baie de l'alderman Jones*, vers le sud-ouest, et celle *de Lancastre*. Dans cette exploration il avait sillonné la baie qui a immortalisé son nom et déterminé exactement la situation géographique d'une foule de points intéressants (*). Si le journal de ce voyage était plus complet qu'il ne l'est, nous y aurions puisé des détails sur toute cette partie des régions arctiques; mais la relation de Baffin est d'une concision désespérante, et il y règne sous plusieurs rapports un vague qu'on ne saurait trop déplorer.

Jean Munk. 1619. Après une expédition sans succès de Robert Fotherby, Jean Munk, chargé par le roi de Danemark, Christian IV, de faire des découvertes dans le Nord, se dirigea vers le détroit de Davis. Il le remonta, puis pénétra dans la baie d'Hudson. Cédant à une manie commune à presque tous les navigateurs, il changea tous les noms de cette mer. Ainsi il appela sa partie septentrionale *mare Christianeum*, et débaptisa toutes les îles reconnues par ses devanciers. L'approche de la mauvaise saison le força de choisir un lieu propre à hiverner. Il s'établit dans le havre de Chesterfield, qu'il nomma *havre d'hiver de Munk*, et reconnut les terres environnantes, auxquelles il imposa la dénomination de *Nouveau-Danemark*. Il avait eu la précaution de faire construire des cabanes pour mettre ses gens à l'abri du froid. La quantité de gibier tuée dans les premières semaines avait fait espérer à l'équipage des approvisionnements abondants pendant toute la saison. Malheureusement le froid fut, cette année, d'une rigueur extraordinaire dans les environs de la baie d'Hudson. La bière, le vin, l'eau-de-vie même, gelèrent dans les tonneaux, et les firent éclater. Bientôt l'usage immodéré des spiritueux détermina le scorbut parmi les compagnons de Munk, et cette terrible maladie les décima cruellement. Peu à peu le pain et les provisions s'épuisèrent. Les oiseaux revinrent avec le printemps; mais les souffrances et les privations avaient tellement affaibli ces infortunés, qu'ils ne pouvaient profiter de cette ressource si précieuse. Des troupes innombrables de canards et de perdrix venaient voltiger autour d'eux, et leur faisaient subir le supplice de Tantale; tenaillés par la faim, ils dévoraient du regard ces légions ailées; et toutes les fois qu'ils voulaient essayer de leur faire la chasse, leurs forces trahissaient leurs désirs. Le désespoir alors vint en aide à la maladie, et chaque jour fut marqué par la mort d'un de ces malheureux. Munk lui-même, resté seul dans sa hutte, qui le protégeait à peine contre le vent et la neige, tomba dans un état de langueur et d'épuisement qui n'était que le commencement de l'agonie. Cependant, aiguillonné par la faim qui lui torturait les entrailles, il tenta un dernier effort: il se traîna jusqu'à la cabane voisine, et n'y trouva plus que deux de ses compagnons qui luttaient contre la mort. Ils s'encouragèrent mutuellement, et, écartant avec leurs ongles la neige durcie sur le sol, ils trouvèrent des racines, qu'ils mangèrent avec avidité. Ces débris de végétaux calmèrent leurs souffrances, et au bout de quelques jours de ce triste régime, ils purent prendre des oiseaux et des poissons. Dès lors, ils n'eurent plus à craindre le sort de leurs camarades, et ils pensèrent à retourner en Danemark. Ils parvinrent à équiper leur plus petit vaisseau, mirent à la voile, repassèrent le détroit d'Hudson, et,

(*) Le capitaine Ross, dans la relation de son deuxième voyage, dit que Baffin a commis de grandes et nombreuses erreurs dans le calcul des longitudes.

après une traversée pendant laquelle ils s'étaient reposés sur la Providence du soin de les conduire au port, ils débarquèrent en Norwége le 25 septembre 1620. Des soixante-quatre hommes que Munk avait emmenés avec lui, il n'en ramenait que deux!

Les aventures des trois voyageurs excitèrent la curiosité et l'intérêt public en Danemark, et Munk, au lieu de chercher à se reposer de ses fatigues, sollicita l'honneur d'être chargé d'une nouvelle expédition. Sa demande fut accueillie avec empressement par ses concitoyens; une souscription fut ouverte, et le chiffre des dépenses de l'entreprise fut bientôt atteint. Avant de partir, il fut reçu à la cour. On lui parla de ses malheurs, de ses longues souffrances. Le roi lui recommanda plus de prudence dans son prochain voyage, et laissa échapper quelques mots qui semblaient accuser Munk de la mort de ses compagnons. La fierté et la conscience du marin ne purent tolérer de pareilles inculpations dans la bouche du souverain. Il répliqua, et fit entendre à l'oreille royale un langage dont l'énergie dut passer, en tel lieu, pour de l'insolence. Le prince, irrité, leva sa canne et en frappa Munk, qui se retira le cœur plein de colère. L'outrage qu'il avait subi avait été pour lui un coup de poignard. Il mourut peu de temps après, poursuivi par le souvenir de cet affront, dont une âme plus forte se serait consolée en méprisant l'auguste distributeur de coups de canne.

Luc Fox et Thomas James. 1631. Un assez long intervalle de temps s'était écoulé depuis l'importante expédition de Baffin, et les Anglais semblaient avoir renoncé à la découverte du passage au nord-ouest; on sait seulement qu'un nommé Hawkridge fit, pendant cette période, un voyage vers le pôle; mais cette tentative dut être insignifiante, car les contemporains n'en ont laissé aucune relation, et ont même jugé inutile d'en conserver la date. Ce fut Luc Fox qui réveilla le goût de ces périlleuses entreprises. Mais en même temps qu'il obtenait de Charles I[er] l'autorisation de choisir et de faire armer un bâtiment, les négociants de Bristol, jaloux de ne pas rester en arrière de leurs confrères de Londres, équipaient pour le même objet le vaisseau la *Marie*, dont le commandement fut confié au capitaine Thomas James. Les deux navires appareillèrent et partirent, l'un le 3 mai, l'autre le 5. Nous allons d'abord nous occuper de celui que montait Fox.

Parvenu dans la baie d'Hudson après une traversée assez heureuse, le capitaine Fox, en suivant la côte orientale de l'Amérique, découvrit une île, qu'il nomma *Sir Thomas Row's Welcome* (*) (la Bienvenue de sir Th. Rowe, un des armateurs du bâtiment); puis une seconde, qu'il appela *Brooke Cobham;* et enfin un groupe entier, qu'il désigna dans son journal sous la singulière dénomination de *Briggs his mathematicks* (les Mathematiques de Briggs, autre armateur). Dans l'île Welcome, il vit plusieurs tombeaux contenant des cadavres d'Esquimaux enveloppés dans des peaux d'orignal, et placés sous des pierres, la tête tournée vers le couchant. Ces corps n'avaient pas plus de quatre pieds de long. Auprès de chaque mort étaient placés des arcs, des flèches, des lances, des dards en fer, et d'autres armes en bois. Un dard en cuivre, trouvé dans ces tombeaux, fait conjecturer que les habitants de l'île avaient déjà été visités par des Européens, ou avaient trouvé, dans leurs excursions sur le continent, les débris de quelque navire échoué. Fox se dirigea ensuite sur la rivière Nelson, où il trouva une croix qui portait encore en caractères lisibles le nom de Button. De là il fit voile vers le sud-ouest, et quelques jours après il rencontra le bâtiment du capitaine James. Il côtoya inutilement tout le fond de la

(*) Le nom de Welcome a été depuis appliqué indistinctement à la côte nord-est de l'Amérique, et au détroit situé entre cette côte et l'île Southampton, mais plus particulièrement au détroit.

baie, et retourna vers le nord, où un promontoire fut nommé par lui *Wolstenholme's ultimum vale*, tant l'orgueilleux capitaine était convaincu d'avoir exploré la mer d'Hudson aussi bien que pouvaient l'espérer ses patrons. Après avoir longé la terre sur laquelle est Carey's Swan's Nest, il s'avança encore vers le nord, où il découvrit et baptisa les caps *du roi Charles* et *Marie*. Il aperçut aussi les îles de la Trinité, le cap de *lord Weston's Portland* à quelques minutes du cercle polaire, le cap Dorchester, et enfin une terre dont il fit ses colonnes d'Hercule, en l'appelant *Fox his farthest* (le *nec plus ultrà* de Fox). Tous ces points sont situés dans la grande île connue aujourd'hui sous le nom d'*Ile de Cumberland*. Enfin, désespérant de pénétrer dans la mer polaire par la baie d'Hudson, Luc Fox s'en revint, fort satisfait d'un voyage qui, en définitive, n'avait eu aucun résultat important.

La tentative de Thomas James fut encore plus infructueuse. Ce capitaine ne connaissait aucune relation des voyages antérieurs dans les régions boréales; il avait aussi négligé de s'entourer d'hommes habitués à la navigation dans les mers glacées. Aussi les premiers dangers et les premières difficultés d'une pareille expédition le trouvèrent au dépourvu. Un jour, pour éviter les montagnes flottantes, il se dirige vers un rocher sur lequel la marée, en se retirant, laisse son vaisseau à moitié renversé. Une autre fois, il est bloqué par les glaces, et ne sait comment sortir de cet effrayant labyrinthe. Enfin, son ignorance comme marin est telle, que l'équipage commence à murmurer, dans la crainte d'être obligé de passer l'hiver dans ces tristes contrées. Après mille aventures, dans lesquelles la Providence lui était heureusement venue en aide, il découvre l'île Charton, qu'il nomme *Danby*. Il y construit une cabane pour les malades, et dès ce moment commence pour ses gens et pour lui-même une longue série de malheurs. Le sous-canonnier, en poursuivant des renards, s'aventure sur un étang gelé, et s'enfonce pour jamais dans ce gouffre, dont la surface solide se referme sur lui. Le canonnier meurt aussi : le malheureux avait subi l'amputation de la jambe, et, malgré un feu très-vif soigneusement entretenu dans sa chambre, l'appareil gelait sur sa plaie, et sa bouteille d'eau-de-vie sous sa tête. Tout l'équipage se transporte alors à terre; mais le froid y est si intense, que tous ont, en peu de jours, le visage et les mains entièrement gelés. L'huile, le vinaigre, les spiritueux, placés à quelques pieds du foyer, deviennent durs comme la pierre, et il faut employer la hache pour en détacher des fragments. Le scorbut vient ajouter de nouvelles souffrances à celles qui accablaient déjà les Anglais, et la mort marque impitoyablement ses victimes. Nous ne suivrons pas le capitaine James dans le douloureux récit de ses tortures et de celles de ses compagnons de voyage; qu'il nous suffise de dire qu'après un hiver terrible et une navigation qui renouvela, pour l'infortuné capitaine, tous les périls et toutes les angoisses du trajet d'Angleterre à la baie d'Hudson, Thomas James put atteindre le port de Bristol, où il trouva enfin le terme de ses misères. Dans les calamités qui avaient frappé les Anglais pendant cette expédition, il faut faire une large part à l'inexpérience et à l'impéritie du capitaine. Les navigateurs modernes ont prouvé qu'avec certaines précautions les Européens peuvent vivre plusieurs années dans des pays encore plus froids que la baie d'Hudson; ajoutons que les employés de la compagnie du nord-ouest passent les hivers sans accidents sur la côte où l'île Charton, théâtre des souffrances de Thomas James, est située, et huit ou dix degrés plus au nord.

Malgré les fautes sans nombre de James, on lui doit la découverte de l'île bien connue qui porte son nom. On lui est aussi redevable de quelques observations précieuses sur le froid, observations qui ont été d'un grand

secours à plusieurs physiciens qui ont écrit sur ce sujet.

Bernardo. 1640. L'amiral de Fuente fut chargé par le roi d'Espagne de faire des découvertes au nord de l'Amérique, et de chercher le fameux passage du côté de l'océan Pacifique. Fuente s'arrêta par cinquante-trois degrés de latitude nord, et pénétra dans les terres du continent américain, où il lui arriva une série d'aventures que l'on peut considérer comme fabuleuses. Mais le bâtiment qui accompagnait le sien, et qui était commandé par un certain Bernardo, poussa vers le nord, entra de la mer Pacifique dans un détroit, et s'avança jusqu'à un isthme qui sépare les mers orientale et occidentale, près de la baie de Baffin. Bernardo affirma même avoir vu ces deux mers du sommet d'une montagne élevée. Ce voyage a été traité de mensonge par plusieurs écrivains et géographes, parmi lesquels on peut citer Burney, Dalrymple, Forster et Barrow. Mais des autorités non moins respectables, telles que Fleurieu, Vancouver et le capitaine John Ross, ont combattu cette opinion, et cherché à prouver la vraisemblance du récit de Bernardo. Le dernier surtout y ajoute foi. Il va même jusqu'à présumer que le navigateur espagnol a pénétré jusqu'à l'isthme de Boothia-Félix, et que c'est là cette terre du haut de laquelle il aperçut les deux mers. Dans cette hypothèse, Bernardo se serait trompé: il se serait cru dans le voisinage de la baie de Baffin, tandis qu'il était sur l'étroite langue de terre que le capitaine Ross explora en 1830, et à laquelle on parvient en passant par le détroit du Prince-Régent.

Danell, 1652 et 1653. — Deux voyages infructueux de ce Danois à la découverte du Groënland oriental. Malgré ses efforts et son courage, il ne put mettre pied à terre sur cette côte, devenue depuis longtemps un mystère pour les Européens; les glaces la bordaient dans une épaisseur de plusieurs milles, et cet obstacle était insurmontable, car on ne pouvait même pas franchir la distance à pied, la glace n'étant ni assez continue, ni assez solide pour supporter le poids de plusieurs hommes.

Desgroseillers et *Zacharie Gillom*, 1668. — Citons seulement pour mémoire le voyage de notre compatriote Desgroseillers, qui se rendit, par terre, du Canada à la baie d'Hudson. Quelque temps après, un vaisseau anglais, commandé par le capitaine Gillom, et équipé aux frais du prince Ruppert, le porta de nouveau dans ces parages, non pas seulement pour y jeter les fondements d'un établissement commercial, mais aussi pour continuer la recherche du passage au nord-ouest, abandonnée depuis les tentatives de Fox et de James. De ces deux objets, le moins positif fut sacrifié à l'autre. Mais les détails des opérations de ces hardis aventuriers sur les bords de la baie d'Hudson appartiennent plus particulièrement à l'historique de la Compagnie du nord-ouest contenu dans la description du Canada. Nous y renvoyons donc le lecteur.

John Wood et *William Flawes*. 1676. — Des circonstances particulières rendirent un intérêt nouveau à la question du passage par le nord-est, question oubliée, ou du moins négligée depuis près d'un siècle; mais l'expédition de John Wood ne la fit pas avancer d'un pas. Ce marin, accompagné de William Flawes, fit naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, et revint en Angleterre, où, par dépit de l'échec qu'il avait essuyé, il s'empressa de nier les découvertes des Hollandais et de ses propres compatriotes dans les parages témoins de son désastre.

Jacques Knight, *George Barlow*, *David Vaughan* et *Jean Scroggs*. 1719 et 1722. — L'expédition des trois premiers de ces voyageurs ne méritérait pas la moindre mention, car elle eut pour but principal la recherche d'une mine d'or et de cuivre dans les environs de la baie d'Hudson; la découverte du passage n'en fut que le prétexte. Mais elle fut marquée par une catastrophe si lamentable, et son histoire est si intimement liée à celle d'autres voyages plus sérieux et plus

importants, que nous n'avons pu la passer sous silence.

Knight, Barlow et Vaughan partirent pour la mer d'Hudson; ne recevant d'eux aucune nouvelle, les optimistes se plurent à supposer qu'ils avaient pénétré dans l'océan Pacifique, et qu'ils reviendraient en Angleterre après avoir doublé le cap Horn. Mais deux ans s'écoulèrent, et dès lors fut acquise la triste certitude que les trois marins et l'équipage des deux bâtiments qu'ils montaient avaient péri. John Scroggs fut envoyé, en 1722, à la recherche des trois voyageurs; mais rien n'indique dans sa relation qu'il se soit occupé un seul instant du sort des malheureux dont il était chargé de découvrir les traces. Ce ne fut que près d'un demi-siècle plus tard, en 1767, que l'on commença à recueillir quelques indications sur la mort de Knight et de ses compagnons. Plusieurs objets trouvés sur le rivage de l'île de Marbre prouvèrent que les équipages anglais avaient péri sur cette côte inhospitalière. Enfin, en 1769, Hearne recueillit de la bouche des Esquimaux qui habitent cette île les renseignements suivants : quand les navires arrivèrent devant l'île de Marbre, il faisait nuit; le plus grand des bâtiments toucha, et fut très-endommagé en entrant dans la baie. Les Anglais, une fois mouillés non loin du rivage, construisirent une maison. Ils étaient alors environ cinquante. Lorsque, l'été suivant, en 1720, les Esquimaux leur firent une seconde visite, le nombre des naufragés était considérablement diminué, et ceux qui avaient survécu étaient fort malades. Ils étaient occupés à allonger la chaloupe, comme l'atteste une quantité de copeaux de chêne trouvés à peu de distance de la maison. Peu à peu, la famine et la maladie firent parmi eux de tels ravages, qu'au commencement du deuxième hiver ils étaient réduits à vingt. Durant cet hiver, ils se soutinrent, grâce aux provisions en huile et en chair de phoque que leur fournissaient les Esquimaux établis près de leur campement. Mais ceux-ci quittèrent l'île de Marbre à l'approche du printemps; et quand ils y revinrent dans l'été de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais, tellement affamés qu'ils dévorèrent toute crue la chair de phoque et de baleine qu'on leur offrait. « Une pareille nourriture amena bientôt des résultats funestes : trois en moururent au bout de quelques jours, et les deux autres, quoique très-faibles, creusèrent une fosse pour les enterrer. Ces deux-là vécurent encore assez longtemps. Ils montaient souvent sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au sud et à l'est, pour voir si quelque vaisseau ne venait pas à leur secours. Après être restés longtemps sur le rocher sans rien apercevoir, ils s'asseyaient l'un contre l'autre, et pleuraient amèrement. Bientôt l'un des deux mourut, et les forces de l'autre étaient si épuisées, qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. On voit encore près de la maison les crânes et les os de ces deux hommes (*). »

Behring, 1728. — Ce navigateur russe se dirige à l'est pour chercher le passage supposé entre l'Asie et l'Amérique. Il découvre le détroit qui porte son nom; il fait naufrage dans une île et y meurt.

Middleton, 1741. — Un particulier anglais, nommé Dobbs, avait, en 1737, décidé la Compagnie de la baie d'Hudson à équiper deux petits bâtiments pour reconnaître la côte orientale du Welcome. Une nouvelle tentative dans ce sens eut lieu quatre ans plus tard. Christophe Middleton côtoya longtemps les rives du même détroit, et revint sans avoir fait la moindre découverte. Quelques-uns de ses compagnons de voyage lui reprochèrent publiquement d'avoir commis des erreurs volontaires dans son exploration, et d'avoir ainsi abusé de la confiance de ses patrons. Il s'ensuivit une discussion très-vive entre le capitaine et M. Dobbs, et une accusation formelle fulminée contre Middleton par la haute cour de

(*) Voyage depuis le fort du Prince de Galles dans la baie d'Hudson, jusqu'à l'océan Nord, par Samuel Hearne. (Introduction.)

l'amirauté. Middleton se défendit mal, et le public acquit la conviction qu'il avait accepté cinq mille livres sterling des membres de la Compagnie de la baie d'Hudson pour ne pas faire au nord-ouest des découvertes qui auraient porté un grand préjudice aux intérêts de cette association commerciale.

William Moor et *Francis Smith*. 1746. — La promesse d'une récompense de vingt mille livres sterling, faite par le parlement pour la découverte du passage au nord-ouest, fut interprétée par tout le monde comme un blâme sévère jeté sur la conduite de Middleton, qui avait cherché à dégoûter les Anglais de toute tentative ultérieure dans la baie d'Hudson. L'appât de cette récompense fit naître un nouveau projet d'expédition, et bientôt deux bâtiments, le *Dobbs* et la *Californie*, furent destinés à aller naviguer dans les mers polaires, sous le commandement des capitaines Moor et Smith.

La baie d'Hudson fut encore le théâtre de cette exploration. Les deux équipages hivernèrent dans le port Nelson. Ellis, historien du voyage, nous a laissé de curieuses observations sur les effets du froid; nous les transcrirons ici, pour compléter ce que nous avons déjà dit sur le climat de ce pays.

Le froid ne se fait guère sentir avec une grande violence que pendant quatre ou cinq jours par mois, et généralement vers l'époque du changement de lune. Alors le vent vient du nord-ouest, et souffle avec force; pendant le reste du mois, quoiqu'il gèle cruellement, le temps n'est pas désagréable. Le vent est modéré, et l'on peut sans inconvénient faire la chasse aux animaux, surtout aux lapins et aux perdrix, dont on prend une multitude presque incroyable. En entretenant de grands feux dans leurs cabanes, en bouchant la cheminée dès que le bois était consumé, en prenant de l'exercice quand le temps ne s'y opposait pas, les Anglais ne souffraient presque pas des effets du froid. La différence entre la température extérieure et celle des cabanes était si sensible, que presque tous s'évanouissaient en y entrant, et restaient un certain temps sans connaissance. Si l'on ouvrait une porte ou une fenêtre, l'air qui faisait aussitôt irruption changeait en flocons de neige la vapeur concentrée dans la la cabane. La séve des troncs d'arbres qui avaient servi à la construction de ces frêles demeures, gelant et dégelant tour à tour, les faisait craquer avec un bruit presque égal à celui d'un coup de fusil. L'esprit-de-vin prenait la consistance de l'huile. Le gibier se conservait longtemps sans avoir besoin d'être salé. Lorsqu'une partie quelconque du corps était gelée, elle devenait dure et blanche comme la glace elle-même. Si on négligeait le mal, la partie atteinte se gangrenait; mais un simple frottement avec la main suffisait pour rétablir la circulation. Le froid extrême produisait à peu près les mêmes effets que l'extrême chaleur, et les souffrances qu'il occasionnait exigeaient presque le même traitement. Si l'on touchait du fer ou toute autre surface solide et unie, les doigts y restaient attachés par la gelée. Si, en buvant de l'eau-de-vie, la langue ou les lèvres touchaient le verre, la peau y restait aussi collée. « Nous en eûmes, dit Ellis, un exemple singulier dans un de nos matelots qui portait une bouteille d'eau-de-vie de la maison dans sa tente; n'ayant pas de bouchon, il se servit de son doigt pour la boucher, et la gelée l'y fixa avec tant de force, qu'il fut obligé d'en perdre une partie pour qu'on pût guérir l'autre. » Il ajoute que tous les corps solides acquièrent un degré de froid si excessif, qu'ils résistent même pendant longtemps à l'action d'une forte chaleur. Cependant, dit le narrateur, les habitants de ce pays ne sont ni à plaindre ni malheureux. Il va même jusqu'à affirmer que des Européens, après y avoir vécu plusieurs années, ne pouvaient plus rester dans leur patrie. Quant à nous, l'explication de ce fait nous paraît assez naturelle. Les attraits de la vie de chasseur, et sur-

tout les bénéfices énormes que l'on retirait d'un séjour de quelques années à la baie d'Hudson, étaient certes d'assez puissants motifs pour inspirer aux Européens dont parle Ellis le désir ardent de retourner au nord de l'Amérique.

L'hiver étant entièrement fini, Moor et Francis Smith se dirigèrent vers le Welcome. Ils examinèrent attentivement les effets du flux et du reflux dans le Wager, et remontèrent dans le Nord jusqu'à la baie de *Répulse*, où ils espérèrent un instant trouver la communication tant désirée. Après d'inutiles efforts, les officiers des deux navires furent d'avis de reprendre le chemin de l'Angleterre, où ils arrivèrent sains et saufs le 14 octobre, après une absence d'un an et cinq mois.

Samuel Hearne. 1769-1772. Malgré la récompense promise par le parlement, trente ans s'écoulèrent sans qu'une nouvelle entreprise fût dirigée vers le nord ouest. Il est à présumer que la compagnie de la baie d'Hudson, intéressée, comme nous l'avons dit, à ce que le passage en question ne fût pas découvert, fut la cause principale de cette lacune dans les voyages au Nord. La première tentative qui eut lieu après ce laps de temps, n'eut même pas pour objet la recherche de la communication des deux océans, mais tout simplement la découverte de la mine de cuivre dont nous avons parlé précédemment, et l'examen géographique du nord du continent américain. Ce fut Samuel Hearne, employé de la Compagnie, qui se chargea volontairement de cette tâche difficile. Il partit, le 6 novembre 1769, du fort du Prince de Galles sur la rivière Churchill, et se dirigea hardiment au nord-ouest. Mais ses vivres étant épuisés, et le froid commençant à devenir rigoureux, il revint à son point de départ. Le 23 février 1770, il se mit de nouveau en campagne avec quelques Indiens qui devaient lui servir de guides. Le trajet fut des plus pénibles : les voyageurs n'avaient pour subsister que ce que le pays leur fournissait, du gibier et du poisson. « Nous avions quelquefois trop, dit Hearne dans sa relation (*), rarement assez, souvent trop peu, et fréquemment nous n'avions rien du tout. Nous avons passé plusieurs fois deux jours et deux nuits, et deux fois plus de trois jours sans manger, et une fois nous avons été près de sept jours sans avoir d'autre nourriture que quelques fruits sauvages, de l'eau, des morceaux de vieux cuir et des os brûlés. » Tant de fatigues furent sans résultats. Il fallut encore revenir à la factorerie sans avoir rien découvert.

Hearne n'avait pas renoncé à son projet. Il partit une troisième fois, le 7 décembre 1770, et, le 13 juillet de l'année suivante, il découvrit la rivière de la Mine de Cuivre. Il assura avoir vu la mer à l'embouchure de cette rivière; mais plusieurs circonstances significatives font présumer qu'il se trompa. En définitive, ce voyage, accompli à travers tant de dangers et de souffrances, n'eut qu'un résultat : ce fut de prouver la possibilité de parvenir à la côte septentrionale de l'Amérique.

Jean Phipps. 1773. A mesure que le passage aux Indes fuyait, pour ainsi dire, devant les navigateurs, on s'acharnait à le poursuivre dans toutes les directions. Le capitaine Phipps, devenu depuis lord Mulgrave, fut chargé de le chercher au Nord, en allant jusqu'au pôle. L'expédition atteignit quatre-vingts degrés trente-sept minutes de latitude nord; mais les glaces l'empêchèrent d'aller au delà.

James Cook et Charles Clerke. 1776 à 1779. Cette fois, on tourna ses regards vers le détroit de Behring, esperant qu'on pénétrerait plus aisément de la mer Pacifique dans l'océan Atlantique. Tout le monde connaît la relation du voyage de Cook, qui avait déjà fait deux fois le tour du globe. Il avança jusqu'à une terre qu'il appela *cap des Glaces*, et qui est située sous la latitude de soixante-dix de-

(*) Voyage depuis le fort du Prince de Galles dans la baie d'Hudson jusqu'à l'océan Nord. 1795.

grés vingt-sept minutes, et la longitude de cent quatre-vingt-dix-huit degrés vingt minutes. Là, une masse solide de dix pieds d'épaisseur, et s'étendant jusqu'à la côte d'Asie, lui opposa une barriere qu'il ne put franchir. Il retourna aux îles Sandwich, où il périt sous le fer d'un indigène. Le capitaine Clerke prit alors le commandement de l'expédition. Il se dirigea de nouveau au nord-est; mais les mêmes obstacles l'obligèrent à rétrograder, et à abandonner son entreprise.

Pickersgill et Young. 1776 et 1777. Envoyés, par la baie de Baffin, à la rencontre du capitaine Cook, ces deux lieutenants ne se conformèrent pas aux instructions de l'amirauté, et firent des voyages complétement infructueux. Le premier atteignit le soixante-huitième degré de latitude, et revint par le Labrador, sans avoir suivi l'itinéraire qui lui avait été tracé; le second ne s'avança que jusqu'aux îles des Femmes, et revint en Angleterre.

Lowenorn, Egède et Rothe. 1786 et 1787. La partie orientale du Groënland, devenue, disait-on, inabordable depuis l'établissement de la colonie chrétienne que le Danemark y avait fondée, préoccupait toujours le gouvernement de Copenhague. La publication de plusieurs mémoires sur ce sujet le décida à tenter de découvrir une seconde fois le *Groënland oriental* (*), perdu depuis des siècles pour les navigateurs. Le capitaine, plus tard amiral Lowenorn, et le lieutenant Egède, petit-fils du célèbre fondateur de la première colonie groënlandaise, partirent d'Islande, et longèrent à distance cette terre inaccessible ; mais malgré des tentatives renouvelées dans plusieurs voyages successifs, les champs de glace qui s'étendaient entre la côte et leurs vaisseaux les empêchèrent d'aborder. Une dernière entreprise, dirigée par Egède et le lieutenant Rothe, n'eut pas plus de succès. Toutefois, on s'assura qu'il n'y avait pas d'habitation sur le rivage, car le télescope permettait de l'explorer du regard dans presque toute son étendue, et on n'aperçut rien qui révélât le séjour des hommes.

Mackenzie. 1789. Le voyage d'Alexandre Mackenzie fut le pendant de celui de Samuel Hearne. Il partit du lac des Montagnes dans le Canada, et arriva sur les bords de la rivière qui porte encore son nom. Là il vit ou crut voir la mer Hyperboréenne. On a dit qu'il n'avait aperçu qu'un grand lac; mais les débris de baleines qu'il trouva sur la plage prouveraient qu'il a dit la vérité. Toutefois, un fait grave plaide contre lui : il ne dit pas avoir goûté l'eau de cette vaste étendue qu'il nomme la mer, et c'était la chose la plus naturelle qu'il y eût à faire.

Charles Duncan. 1790, 1791. — Voyage avorté par suite de la malveillance des employés de la baie d'Hudson. Après avoir visité l'entrée de Chesterfield, Duncan, exposé à la colere de son équipage insurgé, fut contraint de renoncer à son entreprise, dont le célèbre géographe Dalrymple avait été le zélé promoteur.

Kotzebue. 1815 à 1818.— Nouvelle tentative par l'océan Pacifique et par le nord-ouest de l'Amérique septentrionale. Le lieutenant Kotzebue, parti sur un bâtiment équipé par le comte russe Romanzoff, doubla le cap Horn, comme le capitaine Cook, et s'avança vers l'extrémité du nouveau continent. Entre le soixante-septième et le soixante-huitième degré de latitude nord, il jeta l'ancre dans une vaste baie, à laquelle il imposa son nom. Les naturels de ce lieu étaient grands, armés d'arcs, de flèches et de lances. Leurs vêtements étaient de peau; leurs bottines étaient bien faites et ornées d'espèces de broderies. Ils voyageaient en traîneaux attelés de chiens. Cette race est la même que celle que l'on trouve à l'établissement russe de Koudiak; elle offre aussi des traits frappants d'analogie avec les Tchoutskis visités par Cook sur le continent opposé.

Au nord de la baie Kotzebue, dans

(*) Voyez dans la notice sur le Groëland la dissertation sur la *côte orientale*.

le fond d'une anse étroite, on apercevait de loin une masse gigantesque s'élevant perpendiculairement de six cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les Russes, en approchant de ce rocher taillé à pic, reconnurent, à leur grande surprise, que c'était une montagne de glace. Le sommet offrait une belle végétation, et des flancs de ce monstrueux glaçon coulaient des torrents d'eau produits par la fonte de quelques-unes de ses parties. Entre la base et le littoral s'étendait une langue de terre large d'environ deux cent cinquante toises et couverte de plantes. On y trouva des dents d'éléphant semblables à celles qu'on a exhumées du sol de la Sibérie et des îles de la mer de Tartarie. C'était la première fois qu'on voyait des débris de ces animaux en Amérique. D'où pouvaient-ils venir? On supposa qu'ils s'étaient détachés de la glace à mesure qu'elle s'était fondue; et, ce qui semblait confirmer cette opinion, c'est que dans les endroits où se précipitaient les torrents d'eau, on sentait une odeur insupportable de matière animale, semblable à peu près à celle d'os brûlés. On pensa aussi que le sol même sur lequel gisaient ces restes de mammifères, avait été formé par les portions de végétaux et de terre tombées successivement du sommet du rocher. Mais cette couche supérieure, cette espèce d'oasis placée à six cents pieds au-dessus du rivage, et ornant le front de cet étrange géant de glace, comment en expliquer la formation? Doit-on admettre que la terre végétale avait été jetée par la tempête sur la surface du glaçon, avant que celui-ci eût atteint, par des agglomérations successives, les proportions d'une montagne? Mais, ordinairement, ces masses cristallisées se forment par la superposition des glaçons, et alors, que serait devenue la couche de terre? Faut-il supposer que ce soit le dernier glaçon qui, en escaladant cet immense édifice, l'ait couronné de l'humus fertile dont lui-même était couvert? La science, malgré ses ressources et ses ingénieux calculs, est impuissante à éclaircir ce mystère de la nature. Et ce qui rendait le spectacle du rocher de glace encore plus surprenant, c'est que nulle autre part, dans la partie du continent américain où se trouvaient les Russes, on ne voyait ni glace ni neige. Le ciel était parfaitement pur, et la température chaude.

Kotzebue, avant de s'occuper spécialement de la recherche du passage dans l'Atlantique, devait, aux termes de ses instructions, reconnaître si le cap des Glaces n'était pas une île, comme on le présumait. Cet objet secondaire de l'expédition ne put même être réalisé. Kotzebue s'étant cassé la clavicule, le chirurgien déclara qu'il ne recouvrerait la santé que sous un climat plus chaud. En conséquence, le bâtiment traversa la mer Pacifique, où les Russes firent quelques découvertes; et, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il rentra en Russie.

Ross, *Parry*, *Buchan* et *Franklin*, 1818.— Des circonstances toutes particulières firent espérer aux Anglais qu'ils seraient plus heureux en 1818 qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. On organisa deux expéditions, dont une était destinée pour le nord-ouest, tandis que l'autre serait dirigée au nord. Les talents et l'expérience des chefs, la supériorité des équipages, l'excellence des instruments scientifiques dont on avait muni les astronomes et les physiciens, les soins qui avaient été apportés à l'armement et à l'approvisionnement des quatre vaisseaux, tout se réunissait pour persuader au public et au gouvernement de la Grande-Bretagne que cette nouvelle entreprise, alors même qu'elle n'atteindrait pas son but principal, ne manquerait pas d'avoir des résultats importants sous plus d'un rapport.

Le capitaine John Ross, chef de l'expédition du nord-ouest, partit dans les derniers jours d'avril 1818, accompagné du lieutenant Édouard Parry qui commandait la conserve. A peine entrés dans le détroit de Davis, d'innombrables montagnes de glaces contrarièrent la navigation des deux bâtiments. Ce ne fut qu'avec la plus grande

difficulté, et qu'après avoir affronté des dangers formidables, qu'ils atteignirent l'extrémité de l'île de Disco, dépendante du Groënland, et qu'ils purent s'avancer plus au nord.

Entre 76° et 77° 40′ de latitude nord, les Anglais découvrirent un pays que le capitaine Ross nomma *arctic Highlands*, ou *Hautes terres arctiques*. Cette contrée occupait un espace de cent vingt milles dans le coin nord-est de la baie de Baffin. Nous n'en donnerons pas la description, car nous ne ferions que répéter tout ce que nous avons dit sur ces régions glacées, dont l'aspect est partout à peu pres le même; mais nous raconterons avec quelques détails les premières entrevues que les marins de l'*Isabelle* eurent avec les indigènes; le récit que nous en a laissé le capitaine Ross est trop curieux et trop comique pour qu'on puisse le passer sous silence. Il offre, d'ailleurs, un intérêt particulier, en ce qu'il montre quelles sont les premières sensations qui affectent l'homme sauvage à la vue des objets qu'il ne connaissait pas.

Les Anglais avaient aperçu quelques Esquimaux qui, malgré les instances qu'on leur avait faites, n'avaient pas voulu s'approcher des vaisseaux. Le capitaine Ross résolut alors d'aller audevant d'eux avec le lieutenant Parry, deux matelots et un Esquimau qu'ils avaient emmené d'Angleterre. Lorsqu'ils arrivèrent au lieu de la réunion, les naturels étaient au nombre de huit, chacun ayant son traîneau attelé de quatre ou cinq chiens. Le lieu de la scène était un champ de glace éloigné des terres. A peine en présence les uns des autres, tous se mirent à parler et à crier en même temps, et les aboiements d'une cinquantaine de chiens augmentèrent le bruit de cet effroyable charivari. Les Esquimaux avaient d'abord fait mine de reculer, mais Sackhouse, l'Esquimau civilisé qui servait d'interprète aux Anglais, cria au capitaine de se tirer le nez, car il avait découvert que c'était leur manière de se saluer. Cette cérémonie fut accomplie par chacun des Anglais, et les naturels répétèrent le même geste, dont nos voyageurs n'avaient d'abord pas compris le motif. Ceux-ci imitèrent aussi, le mieux possible, le cri habituel des Esquimaux, *hei-yau!* expression qui indiquait le plaisir et la surprise. Ils s'avancèrent alors vers eux, et présentèrent à celui qui était le plus près un miroir et un couteau; tous ceux qui osèrent successivement s'approcher, reçurent en présent les mêmes objets. L'étonnement des naturels, quand ils se virent dans les miroirs, fut excessif, et ils se regardèrent un moment l'un l'autre en silence; puis ils poussèrent un cri général, auquel succédèrent de grands éclats de rire; ce qui paraît être leur manière de témoigner leur satisfaction. Les voyageurs ne purent s'empêcher d'en faire autant, et manifestèrent par là qu'ils étaient fort contents de leurs nouvelles connaissances.

Les Esquimaux, s'armant enfin de courage, s'approchèrent et donnerent en échange des couteaux, des miroirs et des grains qui leur avaient été offerts, leurs propres couteaux, des cornes de narwal ou licorne, et des dents de chevaux marins. Sackhouse leur apprit alors que s'ils se découvraient la tête, ce serait donner une marque de respect et de bienveillance à leurs nouveaux amis. Ils le firent aussitôt, et, dès ce moment, la bonne intelligence s'établit tout à fait entre les Anglais et les naturels.

Un de ceux-ci ayant demandé quel usage il pouvait faire d'un bonnet rouge qu'on lui avait donné, Sackhouse le plaça sur sa tête, au grand étonnement des autres, qui voulurent l'essayer tour à tour. La couleur de la peau des Européens devint ensuite un grand sujet d'étonnement pour eux, et les ornements qui décoraient le cadre des miroirs ne les divertirent pas moins. Le plus âgé, celui qui montrait le plus de courage, s'adressant au capitaine Ross, lui fit un long discours, et lorsqu'il eut fini, il parut attendre une réponse; le capitaine tâcha de lui faire comprendre par gestes qu'il ne l'entendait pas, et appela Sackhouse pour lui servir d'interprète. Le naturel

s'aperçut alors que les étrangers parlaient une langue différente de la sienne: son étonnement fut extrême, et il l'exprima par un grand cri de *hei-yau!* Sackhouse ne paraissant pas découvrir le sens de la harangue, le capitaine, qui désirait les attirer sur le vaisseau le plus tôt possible, lui dit de les engager à l'accompagner. Ils y consentirent. Leurs chiens furent déharnachés et attachés à la glace, et deux des traîneaux furent transportés de l'autre côté du canal qui séparait les Anglais des Esquimaux, et sur les bords duquel s'était passée jusqu'alors la conférence. On se mit en route et les indigènes rirent beaucoup en voyant les matelots tirer les traîneaux. L'un d'eux, se tenant à côté du capitaine, précédait de beaucoup ses compagnons, et marcha ainsi jusqu'à la distance d'une centaine de yards du vaisseau : alors il s'arrêta. Le capitaine lui fit signe d'avancer, mais inutilement. La terreur qu'il éprouvait l'empêcha de faire un pas de plus avant que ses compagnons l'eussent rejoint. Il croyait que le navire était une créature vivante. Il regardait les mâts, en examinait toutes les parties, en donnant les plus grandes marques de crainte et d'étonnement. Il lui adressait la parole, criant à haute voix et dans un langage que comprenait parfaitement Sackhouse : « Qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous ? D'où venez-vous ? du soleil ou de la lune ? » Il faisait une pause entre chaque question, et se tirait le nez avec la plus grande solennité. Ses compagnons le rejoignirent alors, et tous manifestèrent une égale surprise. Sackhouse fit tous ses efforts pour les convaincre que le vaisseau n'était qu'une maison de bois, et il leur montra une chaloupe qu'on avait transportée sur la glace pour la radouber, en leur expliquant que ce n'était qu'un vaisseau plus petit. La chaloupe fixa aussitôt leur attention ; ils s'en approchèrent et l'examinèrent de tous les côtés, ainsi que les rames et les outils des charpentiers. Le capitaine donna l'ordre de la lancer à la mer. Elle était montée par un homme qui la dirigeait, et on la tira ensuite de nouveau sur la glace. A cette vue, la surprise des Esquimaux n'eut plus de bornes et ils poussèrent de grands cris. L'ancre à glace, grande pièce de fer de la forme d'un S, excita aussi leur étonnement. Ils voulurent la porter, mais leurs efforts furent inutiles. Leur attention se dirigea ensuite sur le câble, et ils demandèrent vivement de quelle peau il était. Les peaux et les os semblaient être les deux substances qui leur étaient le plus familières; et, lorsqu'on leur dit que les mâts étaient de bois, ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Il est tout simple, en effet, que des hommes qui n'ont jamais vu d'arbres, ni même d'autre arbrisseau que quelques bruyères ou des tiges de saule nain, ne puissent pas s'imaginer qu'un mât soit fait de la même matière.

Les officiers des deux vaisseaux se trouvaient alors tous réunis autour d'eux, tandis que l'avant de l'*Isabelle*, amarrée à la glace, était couvert des gens de l'équipage. On ne peut imaginer une scène plus grotesque et plus intéressante en même temps que celle dont ils furent les acteurs et les témoins. Chacun voulait imiter les gestes, les cris et les éclats de rire des indigènes; chacun se tirait le nez pour rendre aux Esquimaux leurs politesses, et ce mouvement redoublait l'allégresse générale. Mais ce qui absorba bientôt toute l'attention de ces pauvres gens, ce fut un matelot qui grimpait aux cordages; ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il fût au haut du mât. Les voiles n'étaient pas tendues, et ils supposèrent que c'étaient des peaux de phoques.

Ils se rapprochèrent enfin du vaisseau. Une échelle de corde était suspendue à l'avant, et on leur montra la manière d'en faire usage; mais on fut très-longtemps avant de pouvoir les décider à monter. A la fin, le plus âgé, qui donnait toujours l'exemple, monta sur le pont, et fut suivi par les quatre autres. Les nouvelles merveilles dont ils se virent alors entourés, redoublèrent leur admiration; de grands éclats de rire suivaient toujours ces moments d'extase; leur exclamation la plus fré-

quente était *hei-yau!* et lorsque leur surprise était particulièrement excitée par quelque objet plus remarquable que les autres, ils prononçaient plusieurs fois de suite la première syllabe avec une rapidité et une emphase étonnante ; ils étendaient en même temps les bras, et se regardaient les uns les autres, la bouche ouverte, comme hors d'haleine, et avec un air de consternation.

Ne se figurant pas la pesanteur des gros morceaux de bois, deux d'entre eux saisirent un mât de réserve dans l'intention de l'emporter, et furent très-honteux de ne pouvoir seulement le soulever. Un autre, effrayé par les grognements d'un cochon des îles Shetland, voulut s'enfuir du vaisseau, et, en se retournant, il essaya d'emporter l'enclume du forgeron. Voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, et qu'il était l'objet de la risée générale, il s'empara du plus grand des marteaux, le jeta sur la glace, et, descendant prestement du navire, le plaça d'un air déterminé sur son traîneau et s'éloigna.

Les grimaces des Esquimaux furent surtout très-comiques quand ils se virent dans un miroir concave. Après s'y être regardés, ils couraient derrière dans l'espoir d'y trouver le monstre qui exagérait leurs traits et leurs gestes. Un officier mit une montre contre l'oreille de l'un d'eux, qui, supposant qu'elle était vivante, demanda si elle était bonne à manger. Pendant ce temps, un troisième se trouvant près des écoutilles, se baissa et aperçut le sergent de marine, dont l'uniforme rouge lui arracha un *hei-yau* formidable; tandis que ses grimaces et son accoutrement n'excitaient pas moins la gaieté des matelots, qui, grâce à sa position penchée, découvrirent, pour la première fois, certaines particularités inattendues dans le costume de ces naturels.

Deux jours après, d'autres Esquimaux vinrent à bord de l'*Isabelle*, et donnèrent aux Anglais une nouvelle représentation de la comédie dont ils avaient été témoins à la première entrevue. Les officiers essayèrent de découvrir s'ils connaissaient quelques amusements, tels que la danse ou la musique, et, après quelques difficultés, ils parvinrent à décider deux des indigènes à leur donner un échantillon de leur danse. L'un commença aussitôt à se disloquer la figure et à tourner les yeux d'une manière qui ressemblait si exactement aux convulsions d'une personne qui éprouve une attaque d'épilepsie, que, persuadé que l'Esquimau avait en effet une atteinte de cette maladie, le capitaine était sur le point d'appeler le chirurgien. Mais il fut bientôt détrompé, car le naturel se mit à faire successivement une foule de gestes extraordinaires et à prendre les attitudes les plus bizarres, tandis qu'en même temps il faisait les contorsions les plus hideuses. Il n'épargnait pas les allusions indécentes qui forment une partie essentielle de la danse de plusieurs nations. Son corps était généralement courbé en avant, et ses mains étaient placées sur ses genoux. Au bout de quelques minutes, il se mit à chanter *aninak-ayah!* et presque immédiatement après, son compagnon, qui jusqu'alors l'avait regardé en silence, commença, comme s'il se sentait inspiré, à grimacer et à imiter les poses libidineuses du premier. Ils chantèrent ensuite en chœur *hei-yau, hei-yau*, et, après avoir psalmodié ces mots pendant dix minutes avec une énergie toujours croissante, ils changèrent tout à coup de mouvement, et crièrent d'une voix perçante et avec une grande rapidité, *wihie! wihie!* Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre, faisant glisser un pied en avant, faisant d'horribles grimaces et s'agitant prodigieusement, jusqu'à ce que leurs nez vinssent à se toucher, et alors un éclat de rire sauvage termina cette danse extraordinaire. *Bis, bis,* cria-t-on aussitôt de toutes parts; et lorsque Sachhouse leur eut expliqué ce que signifiait ce mot, ils se prêtèrent de la meilleure grâce du monde aux désirs de la compagnie, et recommencèrent leurs gestes et leurs contorsions.

Le capitaine eut ensuite une conversation avec l'un des danseurs.

Comme il lui reprochait de n'avoir pas amené sa femme, l'Esquimau demanda vivement si la nation européenne se composait uniquement d'hommes. Le capitaine lui montra un portrait de mistress Ross. Ils le regardèrent tous avec la plus grande surprise, et parurent croire, pendant quelque temps, que l'image qu'ils voyaient était vivante. Bientôt une idée soudaine parut les frapper ; s'imaginant que les femmes étaient dans l'autre vaisseau, ils se dirigèrent tous vers *l'Alexandre*, qui était amarré le long de la glace, à deux cents yards de *l'Isabelle;* mais ils ne tardèrent pas à revenir, fort consternés d'avoir été trompés dans leur attente.

Nous nous abstiendrons de citer les renseignements que donnent le capitaine Ross et le capitaine Sabine, un des officiers les plus distingués de l'expédition, sur le physique et les mœurs de cette tribu d'Esquimaux. Ces indigènes ne diffèrent pas assez sur ces deux points des autres peuples de ces contrées, pour mériter qu'on trace d'eux un portrait détaillé.

Quittons ces bonnes gens, et suivons nos voyageurs dans leur périlleuse exploration.

Sur un point du rivage situé plus au nord, les Anglais furent frappés d'un spectacle étrange : dans une étendue de près de douze milles, la neige qui tapissait le flanc des montagnes, était couverte de larges taches d'un rouge foncé, semblables à du sang. Ils voulurent s'expliquer ce phénomène, et descendirent tout exprès à terre. Mais l'examen attentif de la neige colorée ne leur apprit rien. Ils recueillirent alors une certaine quantité de cette neige, qui se convertit bientôt en une eau brune, en déposant un sédiment terreux et rougeâtre. Jusqu'au retour des deux navires en Angleterre on fit une foule de conjectures sur la cause de ce fait ; on l'attribuait au nickel et au fer météorique trouvé dans cette contrée; mais enfin l'analyse prouva que cette belle couleur rouge était due aux excréments des oiseaux aquatiques.

Après avoir erré plusieurs jours dans le fond de la baie de Baffin, *l'Alexandre* et *l'Isabelle* se trouvèrent, le 30 août, vis-à-vis le détroit de Lancastre. Comme cette ouverture a plus de cinquante milles de large, de la pointe sud à la pointe nord, et que le sondage donnait sept cent cinquante brasses, les Anglais crurent avoir trouvé le passage au nord-ouest; mais ils ne tardèrent pas à être désabusés en apercevant la terre après une marche de dix lieues dans le détroit.

Le capitaine Ross visita le pays qui forme la pointe méridionale de l'entrée de Lancastre, et en prit possession au nom du roi d'Angleterre. Il se remit en mer et aperçut plusieurs ouvertures au sud-est. Vers 70° de latitude, il rencontra la plus grande montagne de glace qu'il eût encore vue ; elle avait deux milles de long et autant de large; son poids fut évalué à trente millions de tonneaux. Un grand ours blanc, placé sur le sommet de cette île flottante, voyant les Anglais s'avancer pour l'attaquer, se précipita dans la mer d'une hauteur de plus de cinquante pieds.

L'expédition rétrograda, examina les côtes jusqu'au cap Walsingham, dans l'île de Cumberland, et revint en Angleterre sans avoir perdu un seul homme. Le passage en question n'avait pas été découvert, au grand désappointement de tous ceux qui avaient prophétisé un résultat différent ; mais ce voyage n'avait pas été sans fruit : le capitaine Ross avait fait le tour des côtes de la mer de Baffin, et corrigé les erreurs de ce navigateur illustre ; en second lieu, il avait ouvert au commerce une nouvelle source de produits.

Pendant que *l'Isabelle* et *l'Alexandre* naviguaient à l'ouest du Groënland, le capitaine Buchan et le lieutenant Franklin parcouraient les mers dangereuses qui baignent le Spitzberg. A plusieurs reprises, ces intrépides marins furent emprisonnés par les glaces, et n'échappèrent que par une espèce de miracle à une destruction

qui paraissait certaine. A peine avaient-ils franchi la barrière effrayante qui les séparait de la mer libre, qu'un coup de vent impétueux les repoussa du même côté. Dans cette horrible position, il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de mettre toutes voiles dehors, d'arriver hardiment sur les îles de glace, et de chercher par la force à s'y frayer un passage. *La Dorothée*, le plus grand des deux vaisseaux, prit l'initiative de cette étrange lutte; *le Trent* la suivit courageusement. Ce dut être un moment d'angoisse inexprimable que celui où ils approchèrent de la redoutable barrière. Le vent avait redoublé de violence, la mer élevait ses vagues furieuses jusqu'à la cime des mâts, et inondait incessamment le pont des deux navires. Enfin, l'intervalle était franchi; alors un épouvantable craquement se fit entendre au milieu du bruit de la tempête, et glaça d'effroi les cœurs les plus accoutumés aux dangers de la mer. Le combat avait commencé; il dura plus d'une demi-heure, pendant laquelle les équipages croyaient voir, à chaque instant, les vaisseaux s'entr'ouvrir ou céder à la pression des montagnes flottantes. Au bout de ce temps, *la Dorothée* et *le Trent*, secondés par la force du vent, n'avaient encore avancé que de trois fois leur longueur, à cause de l'agglomération des glaçons dans le même espace. Les Anglais se trouvèrent de nouveau enfermés au milieu de ces îles menaçantes, que l'agitation des flots faisait mouvoir dans tous les sens. *La Dorothée* était si endommagée, que pour ne pas couler à fond immédiatement, tout l'équipage dut se porter aux pompes. C'en était fait de ces hommes intrépides, si l'ouragan avait continué; mais le lendemain le vent cessa, et les glaces ouvrirent un passage aux deux bâtiments qui purent atteindre la baie de Smeerenberg, dans le Spitzberg. Tout le mois d'août fut employé à se radouber; enfin, le signal du retour dans la patrie fut donné en septembre, et, le 10 octobre, l'expédition rentra dans un port d'Angleterre.

Ce voyage, déplorable sous tant de rapports, ne servit qu'à résoudre quelques problèmes de physique, et à faire mieux connaître certains points des côtes du Spitzberg.

Édouard Parry, 1819-1820. L'assurance que le capitaine Ross avait donnée de l'existence d'une ceinture de terre au fond du détroit de Lancastre, n'avait pas convaincu les géographes, et en général toutes les personnes qui s'occupaient de la question du passage au nord-ouest. Plusieurs écrits du capitaine Sabine, qui tendaient à faire soupçonner sir John Ross de mensonge, ou tout au moins d'erreur grossière, changèrent en certitude les doutes conçus par le public et l'amirauté. En conséquence, le lieutenant Édouard Parry, devenu capitaine, fut chargé de continuer l'œuvre commencée par John Ross, et d'aller chercher le passage à l'ouest de la mer de Baffin.

Cette nouvelle expédition n'atteignit pas le but définitif qu'on s'était proposé, mais elle amena des découvertes importantes. Les équipages des navires *l'Hécla* et *le Griper* gagnèrent la récompense de cinq mille livres sterling, promise par le gouvernement britannique à quiconque traverserait le 110e degré à l'ouest du méridien de Greenwich. Ils découvrirent l'entrée du Prince-Régent, au sud du détroit de Lancastre, le canal Wellington, au nord; plus loin, dans le même détroit, les îles Cornwallis, Griffith, Bathurst, Byam Martin et Melville, toutes comprises sous la dénomination de *Géorgie septentrionale*; enfin la terre de Banks, sous les 74° latitude nord, et 117° de longitude, et le Sommerset du nord, qui forme la pointe nord-ouest du détroit du Prince-Régent.

Les Anglais passèrent la mauvaise saison de 1819 à 1820 dans une baie de l'île Melville, nommée par eux le *Havre d'hiver*. Il est intéressant de lire, dans la relation de sir Parry, les détails des distractions par lesquelles il soutint le moral de ses compagnons pendant de longs mois de ténèbres et de température glacée. Au nombre de ces occupations, nous citerons, comme

la plus originale, l'idée de donner des représentations dramatiques. En attendant que le capitaine Parry eût composé une pièce de circonstance qui devait redoubler l'énergie et le courage des marins des deux navires, deux volumes de pièces de théâtre, trouvés par hasard dans la chambre d'un officier, furent le répertoire qui alimenta les représentations bi-mensuelles qui eurent lieu dans le Havre d'hiver. Le but du commandant fut, à ce qu'il paraît, complétement atteint. Les matelots prenaient tant de plaisir à ce divertissement, qu'ils oubliaient toutes les misères de ce triste séjour, quoique dans l'espèce de théâtre où ils étaient assis, le froid fût extrêmement vif. Le capitaine Parry observe avec raison que, depuis la naissance de l'art dramatique, c'était sans doute la première fois qu'on jouait la comédie sur un théâtre dont la température était à plus de 14° au-dessous de zéro du thermomètre Réaumur. Ce n'est pas tout: les Anglais imaginèrent encore de publier un journal hebdomadaire, intitulé *Gazette de la Géorgie du Nord, et Chronique d'hiver*. Tous les officiers de l'expédition furent invités à prendre part à la collaboration de cette feuille, en conservant l'anonyme, et en contrefaisant leur écriture. Vingt et un numéros de la *Chronique d'hiver* parurent, au grand contentement des équipages qui s'amusaient beaucoup des plaisanteries périodiques dues à la plume des hommes d'esprit de l'expédition. La lecture de cette singulière gazette, rédigée à la clarté des aurores boréales et au milieu des ours blancs du pôle arctique, est bien propre en effet à dérider l'homme le plus morose (*).

De pareilles distractions, qui peuvent paraître puériles de la part d'une réunion de marins aux mœurs rudes et aux habitudes sérieuses, sont d'une absolue nécessité dans un pays où l'ennui mène infailliblement au tombeau. Indépendamment des effets désastreux de l'oisiveté et de l'abattement moral, on a remarqué que l'extrême froid exerçait une action funeste sur les facultés intellectuelles. Le capi-

(*) La gazette de la Géorgie du Nord a été plus tard imprimée en Angleterre, et on en trouve des extraits en français dans la collection des voyages modernes traduits de l'anglais.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer un exemple des spirituelles facéties auxquelles donna lieu l'heureuse idée du commandant Parry : comme les officiers étaient nécessairement obligés de jouer des rôles de femme, on fit circuler l'avis suivant parmi les annonces et affiches du journal : « On désire trouver une femme d'un certain âge et de bonne réputation, pour aider les actrices à faire leur toilette. On lui donnera un salaire convenable, et elle aura du thé et de la petite bière. S'adresser au comité du spectacle. *N. B.* Une veuve aura la préférence. »

La réponse ne se fit pas attendre; en voici la traduction : « Au directeur et au comité du théâtre royal de la Géorgie du Nord : Messieurs, je suis veuve, j'ai 26 ans, et je puis produire des témoignages irrécusables de mes mœurs et de mes talents. Mais avant de me charger de la toilette des actrices de votre spectacle, je désire savoir si elles sont dans l'usage de garder leurs culottes, et si l'on peut me donner pour aides quelques vigoureux marins pour lacer et serrer leurs corsets. D'après cela, messieurs, vous pouvez compter sur votre servante Abigail Bonnemain. *P. S.* Ne pourriez-vous pas substituer de l'eau-de-vie à la petite bière ? »

Voici ce que le comité du grand théâtre répondit : « A mistriss Abigail Bonnemain : Ma chère dame, le comité a reçu votre lettre et désire infiniment s'assurer vos services. Il est fâché d'être obligé de vous dire que ses actrices prétendent ne pouvoir bien remplir leurs rôles sans renoncer entièrement aux vêtements de l'autre sexe. Le comité espère que cette raison ne vous empêchera pas d'accepter la place. Il me charge de vous dire qu'il sera mis à votre disposition deux robustes matelots avec des merlins, des leviers et des câbles, et que la petite bière sera remplacée par de l'eau-de-vie, mais à condition que vous n'en donnerez pas une seule goutte aux actrices, attendu que cette indulgence pourrait avoir des suites fâcheuses pour le spectacle. J'ai l'honneur d'être, ma chère dame, etc.

« Delaplume secrétaire. »

taine Parry dit que plusieurs fois il a constaté dans ses matelots tous les symptômes de l'ivresse et de la stupidité, et que cet état anormal était une suite de l'influence de l'air glacé sur le cerveau. Il y a donc, du physique au moral, action et réaction; on conçoit dès lors qu'il soit indispensable, sous cet âpre climat, de soigner l'esprit de l'homme aussi bien que son corps.

Franklin. 1820, 1821. Parti des bords de la baie d'Hudson, le capitaine Franklin, dans son premier voyage, suivit par terre la côte de l'Amérique entre la rivière de Hearne et le cap du Retour, ou Turnagain. Cette expédition hardie, accomplie à travers mille dangers, parmi lesquels la famine n'était pas le moins redoutable, concerne plus particulièrement la géographie de l'Amérique anglaise, dont nous réservons les détails pour la notice consacrée au Canada et à ses dépendances.

Parry. 1821, 1822. Dans ce second voyage, sir Édouard Parry découvrit la péninsule Melville au nord de l'île Southampton, laquelle est, comme on sait, située dans la partie septentrionale de la baie d'Hudson. Il traversa aussi un détroit auquel il donna le nom de ses deux vaisseaux, *la Furie* et *l'Hécla*, et qui sépare la presqu'île Melville de l'île Cockburn, placée au nord de cette dernière.

Franklin. 1822, 1823. Ce digne émule de l'intrépide Parry, oubliant les dangers et les fatigues de sa première excursion par terre, fit un nouveau voyage au nord de l'Amérique, et explora l'espace compris entre la rivière Mackenzie et le cap Buck. Pendant qu'il s'appliquait à déterminer exactement tous les points de cette côte, son compagnon, le docteur Richardson, qui s'était séparé de lui pour le rejoindre plus tard, reconnut la partie qui s'étend entre le fleuve Mackenzie et la rivière des Mines de cuivre.

Scoresby. 1822. Ce marin, comme on le verra dans la notice sur le Groënland, explora une partie de la côte orientale de cette grande péninsule; mais il n'avait pas pour mission de chercher le fameux passage. La relation de son voyage est une des plus intéressantes sous tous les rapports.

Parry. 1822, 1825. Cette troisième tentative de l'infatigable Parry pour la découverte d'un passage au nord-ouest n'eut ni l'heureuse issue, ni les importants résultats des deux précédentes. Le capitaine descendit le détroit du Prince Régent jusqu'à la latitude de soixante-douze degrés trente minutes et la longitude de quatre-vingt-onze degrés. *La Furie*, bâtiment qu'il montait, fit naufrage, et il fut, en conséquence, forcé de retourner en Angleterre.

Beechy. 1823, 1826. Ce lieutenant consacra trois années à chercher le passage par le détroit de Behring. Il pénétra jusqu'à la latitude de soixante-onze degrés vingt-trois minutes et demie, et la longitude de cent cinquante-six degrés vingt-trois minutes et demie, ne laissant qu'environ cent cinquante milles de côtes à reconnaître entre ses découvertes et celles de Franklin.

Parry. 1827. Tant de pénibles travaux n'avaient pas affaibli le courage et l'ardeur de Parry. Il lui restait encore une espérance: c'était de trouver un passage vers l'équateur en arrivant au pôle nord; mais les glaces l'obligèrent, comme ses devanciers, de renoncer à son entreprise.

Graah. 1829. Le voyage de ce navigateur danois eut le même but que celui de Scoresby; mais plus heureux que son prédécesseur, il réussit à explorer la partie de la côte orientale du Groënland sur laquelle on disait qu'avaient existé les anciennes colonies scandinaves.

John Ross. 1829, 1833. Nous voici arrivés à la dernière expédition sérieuse qui, au moment où nous écrivons, ait été faite pour la découverte d'un passage au nord-ouest. Sir John Ross, dont le voyage de *l'Isabelle*, en 1818, avait fait connaître les talents, fut chargé de cette nouvelle entreprise. Il partit, en 1829, sur le vaisseau *la Victoire*, pénétra dans la baie de Baffin, franchit le détroit de Lancastre, entra dans

le détroit du Prince Régent, découvert par le capitaine Parry, reconnut une terre qu'il appela *Boothia Félix*, du nom de l'armateur de son navire, et explora les côtes de cette contrée nouvelle, jusqu'à ce qu'il fût bloqué par les glaces, et dans l'impossibilité d'aller plus loin ni de rétrograder. Il hiverna sur un isthme qui sépare l'entrée du Prince Régent de la mer Glaciale d'Amérique, et, du point où il était établi, il fit d'utiles excursions sur terre dans le pays environnant. Son neveu, le commandant James Ross, atteignit, dans un de ces voyages, le pôle magnétique, et dans une dernière promenade, si l'on peut donner ce nom à une pénible course de plusieurs jours sur la glace, il s'aventura, quoiqu'au moment de manquer de vivres, jusqu'au lieu désigné sur la carte du voyage sous la dénomination de *pointe Franklin*.

La relation de l'entreprise du capitaine Ross contient, au milieu d'un fatras scientifique rédigé sous la forme ennuyeuse d'un journal, quelques détails que nous croyons devoir reproduire, parce qu'ils contribueront à faire connaître les peuples qui habitent ces contrées sauvages.

Une tribu d'Esquimaux était fixée sur l'isthme de Boothia Félix, non loin de l'endroit où *la Victoire* était enfermée par les glaces. Voici ce que sir Ross dit de ces hommes destinés à vivre sous un climat de fer :

« Nous les informâmes que nous étions des Européens (*Kablunæ*), et ils nous répondirent qu'ils étaient des *Innuits*. Tous étaient bien vêtus, principalement en peaux de rennes. Leur vêtement de dessus était doublé, et leur entourait le corps; par devant, il tombait du cou jusqu'à mi-cuisse, et par derrière, il était garni d'un capuchon destiné à couvrir la tête. La partie de derrière atteignait le jarret, et se terminait en pointe. Les manches leur couvraient le bout des doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps, et celle de dessus était disposée en sens inverse. Ils avaient deux paires de bottes, le poil de chacune tourné en dedans, et ils portaient par-dessus un pantalon de peau de renne descendant très-bas sur les jambes. Quelques-uns d'entre eux avaient des souliers par-dessus leurs bottes, et des pantalons en peau de phoque au lieu de peau de renne.

« Avec cette immense quantité de vêtements, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne l'étaient réellement. Tous portaient des javelines qui ressemblaient assez à une canne, et qui avaient à un bout une boule de bois ou d'ivoire, et à l'autre une pointe en corne. Cependant, en les examinant, nous vîmes qu'elles étaient formées de petits morceaux de bois et d'os d'animaux très-artistement joints ensemble. Les couteaux que nous leur vîmes d'abord étaient d'os ou de bois de renne, sans pointe ni tranchant, et formaient une arme fort peu dangereuse; mais nous découvrîmes bientôt que chacun d'eux portait suspendu sur le dos un couteau méritant mieux ce nom, qui était garni d'une pointe de fer, et dont plusieurs étaient même bordés de ce métal. Nous en vîmes un formé de la lame d'un couteau fermant anglais, et qui avait encore la marque du coutelier. Elle avait été fixée dans un manche de manière à en faire une espèce de poignard.

« Leurs joues étaient rebondies, et couvertes d'autant d'incarnat qu'il pouvait s'en montrer sous une peau si basanée. Comme celles des autres tribus d'Esquimaux, leurs figures, empreintes d'une expression de bonne humeur, formaient un ovale régulier. Ils avaient les yeux noirs et rapprochés, le nez petit et les cheveux noirs. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des Esquimaux du Nord. Ils semblaient aussi être plus propres, et, ce que je n'avais jamais vu, leurs cheveux étaient coupés courts et arrangés avec quelque soin.

« Leurs vêtements étaient faits avec beaucoup de dextérité. Quelques-uns étaient ornés de franges faites avec des nerfs ou de petits os attachés ensemble. Des peaux de glouton, d'her-

peut jamais être très-froide; la chaleur ordinaire du corps suffit pour la fondre; on peut même y avoir recours pour remédier au manque d'eau. Mais un fait que bien des gens ignorent, c'est que la température de cette substance est toute différente dans les régions polaires. Elle ne peut être malfaisante dans un pays où le froid est rarement beaucoup au-dessous du point de congélation, et où presque jamais il ne dépasse vingt degrés. Il en est tout autrement dans un pays où la plus haute température de la neige pendant l'hiver est à zéro, et où elle tombe quelquefois de 50 à 80 degrés (thermomètre Farenheit) au-dessous du point auquel on peut la faire fondre dans la bouche en Angleterre. Si ce corps n'était pas un si mauvais conducteur, il serait aussi impossible de le mettre dans la bouche, et même de le tenir dans la main nue, que si c'était un morceau de fer rouge. La neige produit cet effet remarquable, d'augmenter la soif au lieu de l'apaiser : aussi les naturels aiment-ils mieux endurer la soif la plus cruelle que de chercher à la soulager en mangeant de la neige. »

Le capitaine Ross, parti d'Angleterre en 1829, n'y revint qu'en octobre 1833. Qu'on juge des transports de joie de l'équipage lorsqu'il fut reçu à bord du vaisseau libérateur, lequel, par un hasard des plus singuliers, se trouva être *l'Isabelle*, autrefois commandée par le même capitaine Ross. A l'émotion dont chacun était pénétré se mêla une gaieté provoquée par le physique et le costume des pauvres gens qui venaient d'échapper en quelque sorte à la tombe. « Si la livrée de la misère, dit notre voyageur, met en fuite les gens qu'on appelle charitables, nul mendiant errant en Irlande n'aurait pu mieux que nous exciter la répugnance de ceux qui ne savent pas ce que peut être la pauvreté. Avec nos barbes qui n'avaient pas été faites depuis je ne sais combien de temps, nos vêtements qui n'étaient pas les haillons de la civilisation, mais de sales fragments de peaux d'animaux sauvages, une maigreur qui ne nous laissait que la peau sur les os, une pâleur qui nous faisait ressembler à des spectres, nous formions un tel contraste avec les hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, que nous sentîmes tous pour la première fois ce que nous étions réellement et ce que nous devions paraître aux autres. Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier tout le reste; toute pensée sérieuse nous était impossible au milieu de la foule et de la confusion qui nous environnaient; la joie qui nous transportait nous disposait à nous amuser de la scène qui commença alors : chacun avait faim, et il fallait le nourrir; chacun était couvert de guenilles, et il fallait l'habiller. Il n'y avait pas un de nous qui n'eût besoin d'une ablution complète, pas un qui ne dût se débarrasser d'une longue barbe pour reprendre une figure anglaise. Tout se faisait à la fois : on se lavait, on s'habillait, on mangeait et l'on se rasait en même temps, et tout ce qui était nécessaire pour ces différentes opérations se mêlait dans une confusion grotesque...... »

Sir John Ross et ses compagnons furent accueillis dans leur patrie comme des Lazares ressuscités par un nouveau Jésus; depuis longtemps, en effet, on les croyait morts, et les capitaines baleiniers avaient confirmé cette opinion.

Voici les résultats de cette importante et mémorable expédition :

Les Anglais découvrirent la terre du roi Guillaume, l'isthme et la péninsule de Boothia Félix, le golfe de Boothia, la mer occidentale du roi Guillaume; ils déterminèrent la véritable position du pôle magnétique, et constatèrent une foule de faits intéressants relatifs au magnétisme et à d'autres branches des sciences. Avant ce voyage, en 1829, il ne restait à reconnaître que cent cinquante milles à l'occident, du côté du détroit de Behring, et cinq cents milles à l'est entre le cap Garry et le cap Turnagain. Depuis l'exploration du capitaine Ross, laquelle eut lieu à partir du cap Garry de Parry, il

ne resta plus à examiner du côté de l'est que l'espace compris entre le cap Turnagain et la côte vue par sir Édouard Parry, espace qu'on peut évaluer à quatre cents milles; du côté de l'ouest, les cent cinquante milles que nous avons signalés plus haut. Quant à la question du passage au nord-ouest, l'expédition de Ross a prouvé qu'il n'en existe aucun par le détroit du Prince-Régent ni au sud de la latitude de 70°; il ne reste donc plus d'espoir d'en trouver un que dans le détroit de Lancastre ou de Barrow et vers le pôle. Il s'en est fallu de bien peu, du reste, que sir Ross ne découvrît un passage libre dans la mer glaciale d'Amérique, d'où il aurait pu peut-être pénétrer jusqu'au détroit de Behring; en effet, la langue de terre qui sépare le détroit du Prince-Régent de cette mer septentrionale, à l'endroit où les Anglais firent leurs principales recherches, est non-seulement fort étroite, mais encore occupée en grande partie par des lacs qui réduisent à trois milles l'espace solide existant entre les deux mers. Combien la nature a fait peu d'efforts, en cet endroit, pour empêcher la jonction!

Le capitaine Back, envoyé à la recherche de sir Ross par la voie de terre, a exploré la plus grande partie de ce qui restait encore à visiter le long du littoral de l'Amérique. Après lui, des employés de la baie d'Hudson ont complété cette œuvre difficile.

De tous les voyages au Nord et au Nord-Ouest dont nous venons de donner un résumé rapide, il résulte clairement que le passage si longtemps cherché ne serait d'aucune utilité commerciale s'il existait reellement, comme l'espèrent encore certains esprits aventureux. Ce qui avait fait entreprendre les premières expéditions dans ces contrées, c'était l'espoir de trouver une route vers l'Inde et vers la Chine, plus directe et plus courte que celle par le cap de Bonne-Espérance. Or, dès les premières navigations dans les mers boréales, il fut constaté que cette voie serait toujours impraticable à cause de la quantité de glaces qui obstruent en tout temps les détroits qu'on est obligé de franchir. Les voyages plus modernes n'ont fait que confirmer cette opinion. Ainsi, un explorateur plus heureux parviendrait-il à passer de l'océan Atlantique dans la mer du Sud par cette route, le but principal serait entièrement manqué, car assurément aucun bâtiment du commerce, quelque intrépide que fût son armateur, n'oserait tenter d'arriver dans l'Inde ou dans l'Australie en passant par les mers voisines du pôle nord. Il est très-vrai, comme le dit judicieusement le capitaine Ross dans son introduction, que les commerçants s'exposent souvent à de grands risques; mais ils ne sont pas dans l'habitude de hasarder leur fortune contre les avis du bon sens et au mépris de l'expérience et des probabilités.

L'hypothèse d'un passage au Nord-Ouest n'a donc plus qu'un intérêt purement scientifique. Certes, cet intérêt est assez puissant pour décider encore plus d'un marin à aller risquer sa vie au milieu des glaces du pôle; mais la question n'a plus ce caractère de grandiose et de merveilleux qu'elle empruntait autrefois à la supposition d'un chemin praticable vers les riches contrées asiatiques; réduite à un simple problème de géographie, elle ne préoccupe guère plus que l'Angleterre, qui croirait manquer à sa vocation maritime si elle laissait à une autre nation la gloire d'une solution si ardemment poursuivie par elle pendant plusieurs siècles.

ISLANDE (*).

Situation géographique, dimensions et aspect. L'Islande est une des plus grandes îles d'Europe, car elle a près de cent vingt-quatre lieues de long et plus de quatre-vingts de large. Elle est située entre le 63e degré 30' et le 66e 42' de latitude nord, et les 16e et 27e degrés de longitude. Un bras de mer d'environ trente-cinq lieues la sépare du Groënland; à l'est, elle avoisine l'archipel des Féroë. Ses côtes sont rocailleuses, inégales, et découpées par une infinité de baies profondes. Au sud, elle est presque circulaire; à l'ouest, elle projette, dans l'Océan, deux langues de terre qui, de loin, semblent former deux autres îles. Au nord-ouest, les dentelures sont si nombreuses et si rapprochées, qu'on dirait, à les voir sur la carte (**), un dessin bizarre tracé par la main capricieuse d'un enfant.

La charpente de l'Islande est formée par deux grandes chaînes de montagnes qui se coupent en croix et qui s'embranchent avec d'autres rameaux non moins remarquables par les pics élevés qui les dominent. Quelques-unes de ces montagnes descendent par une pente douce vers la mer; d'autres s'élancent brusquement du milieu des flots. Il est impossible d'imaginer un pays plus rude au regard, plus tourmenté, plus bouleversé, en un mot d'un aspect plus extraordinaire. Cette terre, dont la formation est un mystère pour le géologue, présente l'image du globe, tel qu'il devait être avant que l'œuvre de la création lui eût donné la lumière et la vie. On n'y voit, en effet, que volcans brûlants ou tièdes encore; torrents de lave refroidie; roches énormes confusément entassées; vallées que le feu a marquées de son empreinte indélébile; fleuves bouillonnants qui roulent vers la mer leurs eaux diversement colorées; glaciers immenses qui, placés sur les sommets les plus hauts, sont toujours enveloppés d'un manteau de brumes; magnifiques jets d'eau surgissant des entrailles du sol; plaines arides au milieu desquelles reluit, de distance en distance, la surface brillante des lacs que les révolutions terrestres ont formés et que de nouvelles convulsions dessécheront peut-être. Mais nous ne voulons pas empiéter ici sur la description. C'est en lisant ce qui suit qu'on pourra se faire une juste idée de la physionomie de l'Islande. Chaque détail sera un trait indispensable à l'ensemble du tableau; car, dans un pareil sujet, la description locale est inséparable de la description sommaire. Nous passons donc immédiatement à l'analyse, bien que les préliminaires eussent par eux-mêmes assez d'intérêt pour nous tenter.

Climat. Quoique l'Islande soit située sous une latitude plus méridionale et présente une plus grande masse de végétation que le continent voisin, elle a été baptisée du nom de *Terre de glace* (*Ice-land*), tandis que la grande péninsule que baignent les eaux du détroit de Davis a été appelée *Groënland*, ou *Terre verte*. Mais cette anomalie, comme on le verra plus loin, s'explique par la saison pendant

(*) Il serait naturel, au point de vue géographique, de placer notre travail sur le Groënland après la notice qu'on vient de lire sur les terres arctiques proprement dites. Mais comme le Groenland fut découvert par des Islandais, et que le lecteur ne pourrait pas se faire une idée exacte de l'organisation primitive de ce pays, s'il ne connaissait pas celle de sa première mère-patrie, il nous paraît logique de donner ici la description de l'histoire de l'Islande. Le tableau qu'on va lire pourra servir comme d'introduction à la notice sur le Groenland.

(**) La meilleure carte d'Islande, en attendant la publication des travaux hydrographiques et géographiques de l'expédition de *la Recherche*, est celle qui accompagne le voyage de Henderson.

laquelle les premiers navigateurs scandinaves découvrirent ces deux pays. Le climat de l'Islande rend cette contradiction encore plus choquante, car il n'est pas beaucoup plus rude que celui du Danemark et de la Suède septentrionale. En hiver, il tombe une grande quantité de neige dans la partie nord de l'île, et les paysans sont alors réduits à une extrême misère. Il règne aussi, dans certaines localités, des brouillards épais; cependant l'atmosphère est, en général, pure et transparente.

Les hivers de 1717, 1742, 1784 et 1792 ont été extrêmement rigoureux, et font, par conséquent, exception à la règle générale que nous venons de poser. Le froid fut si intense dans ces quatre années, et il gela si longtemps, que l'eau de la mer se prit à une profondeur assez grande pour qu'on pût sans danger traverser les baies les plus larges et aller d'une île à l'autre dans le Breïdafiord. La plus forte gelée qu'on ait jamais éprouvée en Islande est celle de l'hiver de 1348; les habitants purent aller à cheval tout autour de l'île, même dans les endroits où la mer est ordinairement très-agitée. En 1753 et 1754, le froid, et le manque de fourrage qui en est la suite, firent périr un grand nombre de bestiaux. On vit les chevaux ronger les os des animaux morts de faim et de froid, et les moutons se manger la laine les uns aux autres. En 1756, il ne cessa de neiger pendant les mois de juillet et d'août.

Il est certain que le climat de l'Islande est plus rigoureux aujourd'hui qu'il ne l'était à l'époque de la première colonisation, car plusieurs historiens, entre autres Are, dans ses *Schedæ de Islandia*, nous apprennent que l'île était alors couverte de forêts; or, le froid y empêche aujourd'hui le développement des arbres. On sait que la même observation a été faite sur toutes les régions circompolaires, sur la Sibérie, la Tartarie septentrionale et le nord de l'Europe. Les modifications climatériques du Groënland viennent à l'appui de cette opinion, s'il est vrai, comme nous le pensons, que la partie de ce pays qui est depuis longtemps inabordable, à cause des glaces, ait joui autrefois d'une température assez douce pour comporter un établissement colonial important (*).

Ce qui augmente considérablement la rigueur du froid dans la partie septentrionale de l'Islande, ce sont les énormes glaçons que les vents du nord-ouest y poussent en hiver. Ces glaces viennent de la côte du Groënland, et le bruit qu'elles font dans le trajet, en se heurtant les unes contre les autres, peut s'entendre à plusieurs lieues. C'est un spectacle aussi extraordinaire qu'effrayant; toutes ces masses flottantes se mouvant dans tous les sens, s'élevant ou s'abaissant suivant les ondulations de la mer, tourbillonnant sous l'effort de la tempête ou s'avançant avec rapidité, présentent l'image d'un chaos d'une nature étrange et tel que les poëtes n'en ont jamais décrit de semblables. Tout se réunit, on le voit, pour faire de l'Islande une terre de merveilles et le théâtre des phénomènes physiques les plus imposants.

Tant que les montagnes de glaces ne sont pas fixées, le temps est inconstant et orageux; le courant, les mouvements de la mer, le flux et le reflux, tout est dans un désordre singulier et offre une irrégularité surprenante. Mais dès que les glaçons s'arrêtent sur les côtes et que les eaux ont entraîné les parties mobiles qui en ont été détachées, tout rentre dans l'ordre accoutumé; le temps devient calme, l'air s'épaissit et se charge de brouillards qui produisent un froid humide et pénétrant (**). Souvent, en arrivant sur le littoral, les glaces, poussées par la violence du courant, enlèvent les petites îles environnantes, brisent la partie saillante des promontoires, et s'enfoncent dans l'intérieur des terres.

(*) Voyez dans la notice suivante notre dissertation sur l'ancien et le nouveau Groënland.

(**) Olafsen et Povelsen, Voyage en Islande fait par ordre du roi de Danemark.

Vers la fin de l'hiver, les baies du nord sont entièrement encombrées, et quelquefois les montagnes flottantes sont si nombreuses, que, ne trouvant plus de place sur les côtes septentrionales, elles viennent se fixer le long des districts de l'ouest, et arrivent même jusque dans les ports du sud, où elles occasionnent un froid rigoureux. En 1766, tout l'espace qui sépare le Groënland de l'Islande fut rempli de glaçons (*). Les plus gros quartiers durent plus d'un an, et ne se fondent que dans la partie qui s'élève au-dessus des flots; encore le soleil a-t-il peu de prise sur cette dernière, parce que ses rayons sont répercutés par la superficie lisse et unie du glaçon.

Le froid vif et humide n'est pas le seul inconvénient qui résulte de l'arrivée de ces masses d'eau solidifiée; il en est un autre plus redoutable: un grand nombre d'ours du Groënland sont transportés par les glaçons jusque sur les côtes d'Islande, et ces animaux s'empressent de gagner la terre pour assouvir leur faim. On peut se faire une idée du ravage qu'ils font parmi les troupeaux de moutons, et de la terreur qu'ils répandent au loin dans l'île. Les Islandais se réunissent en troupes nombreuses pour leur donner la chasse, et quand ils sont assez heureux pour en tuer quelques-uns, ils ont droit à la récompense qu'offre le gouvernement pour chaque tête d'ours. Il est à remarquer que les ours ne passent jamais l'été en Islande; ils profitent du moment où les glaces se détachent des côtes de l'île, et reprennent le chemin du Groënland pour se rembarquer et retourner dans leur terre natale. On raconte des choses merveilleuses sur la ruse et l'instinct de ces animaux. On dit, par exemple, que si les glaçons ont quitté le rivage avant qu'ils aient songé au départ, ils grimpent au sommet des plus hautes montagnes, pour découvrir de quel côté se dirigent leurs embarcations, et qu'ils se jettent ensuite à la nage pour les rejoindre (*).

(*) Tremarec, Relation d'un voyage fait dans la mer du Nord.

Disons toutefois que ces glaces voyageuses qui ont une si fâcheuse influence sur le climat de l'Islande, offrent aux habitants de cette île quelques avantages assez précieux. D'abord, elles leur procurent du bois de flottage en grande quantité; en second lieu, elles poussent dans les baies des districts septentrionaux des baleines, dont quelques-unes sont mortes, et deviennent sur-le-champ la proie des pêcheurs islandais, tandis que les vivantes sont aisément tuées à coups de lance et de hache. Certaines espèces de poissons fort recherchées se réunissent aussi près des glaçons; on peut citer particulièrement le merlus, qui se tient de préférence autour des montagnes qui touchent au fond de la mer. Olafsen et Povelsen font, au sujet de ce poisson, une remarque singulière: ils disent qu'il a toujours un flanc tourné vers le glaçon qu'il fréquente, ce qui fait qu'il perd la vue de ce côté. En l'observant, on voit que l'œil est entièrement gâté, blanc, et couvert d'une matière visqueuse. Les cycloptères, qu'on prend auprès des masses d'eau congelée, n'ont également qu'un œil.

Les grands froids, les brouillards et l'humidité engendrent parmi les Islandais des maladies cruelles; une des plus communes est la pleurésie. La goutte, l'érysipèle et les rhumatismes sont aussi fréquemment observés. Mais de tous les maux qui affligent cette malheureuse population, le plus terrible et le plus hideux est la lèpre, espèce de scorbut qui n'est point contagieux, mais qui se transmet de père en fils. Cette maladie, qui n'était pas connue en Islande avant l'année 1289, se manifeste chez quelques individus comme le scorbut sur nos bâtiments, et chez d'autres par des symptômes bien plus effrayants. Elle commence par un gonflement à la tête et aux pieds; quelquefois toutes les parties du corps sont attaquées; la peau devient luisante et prend une teinte plombée;

(*) Olafsen et Povelsen, loc. cit.

les cheveux tombent; la vue, l'odorat, le goût et le tact diminuent, et souvent s'oblitèrent tout à fait; les bras, les pieds, le visage se couvrent de boutons; la respiration devient difficile, l'haleine puante; des douleurs intolérables se font sentir dans toutes les articulations; une éruption générale couvre le corps et se convertit en une immense plaie qui achève d'épuiser les forces vitales du malade et le conduit au tombeau (*).

Toutes ces affections pathologiques, la mauvaise nourriture et la misère des Islandais abrégent singulièrement l'existence de ces pauvres gens. Les enfants nouveau-nés ne sont nourris du lait de leur mère que pendant les deux ou trois premiers jours qui suivent l'accouchement; on les met ensuite au lait de vache, et, dans les mauvaises années, on mêle à ce lait de l'eau et de la farine. Devenus grands, leur estomac s'accommode fort mal des aliments grossiers et presque toujours gâtés dont ils font leur ordinaire. La constitution lymphatique prend le dessus, et les maladies les assaillent même dans la force de l'âge. Ils dépassent rarement cinquante ou soixante ans; encore ceux qui mènent une vie laborieuse, comme celle de pêcheur, n'atteignent-ils à cet âge que chargés de maux physiques, qui en font des vieillards bien avant le temps marqué par la nature (**). Les femmes vivent plus longtemps que les hommes; particularité qui, du reste, s'observe presque partout. Mais en Islande on a remarqué que les femmes qui avaient été les plus fécondes, étaient privilégiées entre toutes et parvenaient à un âge très-avancé; or il n'est pas rare de trouver dans cette île des mères de famille qui ont eu douze et quinze enfants. Biarne Haldorson nous apprend même dans ses annales que la femme du gudmund Johnson, à Hualnas, dans le nord de l'Islande, eut de vingt et une couches vingt-quatre enfants, exemple de fécondité assurément fort remarquable.

Météorologie. L'hiver en Islande est sans doute funeste aux habitants, dont il détruit la santé, comme on vient de le voir, et dont il épuise les ressources. Mais que de jouissances ne procure-t-il pas au voyageur avide d'émotions et de spectacles grandioses! C'est en effet pendant cette saison que les phénomènes météorologiques les plus frappants se succèdent presque sans interruption. Chaque nuit, l'aurore boréale illumine le firmament : tantôt elle se montre sous la forme d'une ligne droite qui traverse l'hémisphère et simule pendant plusieurs heures un large fleuve de lumière; tantôt elle s'agite et danse à l'horizon avec une vélocité surprenante, en laissant échapper de ses flancs mille langues de feu tordues en zigzag et en spirales, ou arrondies en courbes gracieuses. Lorsqu'elle s'est fixée sur un point de la voûte céleste, elle rassemble ses forces, puis se divise en lignes nombreuses qui s'élancent au loin en passant par le zénith, et toujours de manière à conserver à l'ensemble du météore une forme ovale. Ces jets brillants se contractent comme ils se sont développés, et, après s'être réunis sur un point commun, recommencent leur mouvement de va et vient; enfin ils se perdent dans un torrent splendide, dont la vive lueur s'affaiblit par degrés jusqu'à ce qu'elle s'efface complétement et qu'elle cède la place aux ténèbres. Rien de plus éblouissant que ces rayons mobiles, colorés de jaune sombre, de rouge et de vert. Au moment où ils exécutent les évolutions les plus rapides, on entend un pétillement semblable à celui qui accompagne le dégagement des étincelles d'une machine électrique. Les aurores boréales égayent aussi les nuits des régions voisines du pôle; mais nulle part elles n'ont ce caractère de grandiose et d'originalité qu'elles empruntent en Islande aux paysages pittoresques sur lesquels elles versent leurs clartés fantastiques.

Autrefois ces merveilles aériennes

(*) Troïl, Lettres sur l'Islande, traduites par Lindblom.

(**) Idem, ibid.

étaient considérées comme l'annonce certaine de quelque fléau désastreux, tel que la guerre, la famine ou la peste; mais, aujourd'hui, l'Islandais les regarde tout simplement comme les précurseurs de la tempête. On a observé, en effet, qu'il se passait rarement plus d'un jour après une aurore boréale remarquable, surtout dans la partie nord, sans qu'un ouragan ou une trombe éclatât brusquement.

Le soleil de minuit apparaît quelquefois à l'horizon et projette sa pâle lumière sur les rochers de l'Islande. Le voyageur égaré sur les montagnes reste frappé de surprise en apercevant tout à coup l'astre du jour, dont le disque se détache sur l'azur sombre du ciel, et dont les rayons se reflètent dans les flots paisibles de l'Océan.

Les parhélies (en islandais *hiasolar*) sont presque aussi fréquents dans ce pays que les aurores boréales. On en compte quelquefois jusqu'à neuf en même temps. C'est à l'approche des glaces du Groënland que ce météore se fait surtout remarquer. Le soleil ne se montre guère alors sans être entouré d'un ou plusieurs parhélies, et souvent un arc-en-ciel apparaît en même temps du côté opposé.

La lune est aussi très-souvent environnée d'un cercle ou *rosabaugur*, qui annonce le mauvais temps pour le lendemain. Les globes de feu qui sillonnent l'espace en jetant une soudaine et vive clarté s'appellent *wiga-knottur*, et, quand ils sont de forme ovale, on les distingue sous le nom de *wiga-brandur*.

L'histoire d'Islande cite plusieurs comètes qui ont fait leur apparition à intervalles assez longs; on les connaît dans cette île sous la dénomination de *halestjernor*.

Lorsqu'un vent violent souffle des glaciers du quartier oriental, ou des déserts qui entourent le mont Hécla, il élève dans les airs une colonne de pierre ponce pulvérisée, de sable et de poussière qu'il transporte à une distance de plusieurs lieues. Ce phénomène, désigné par le nom de *mistour*, produit une obscurité qui dure quelquefois toute une journée. Les pêcheurs le redoutent avec raison, et dès qu'ils en aperçoivent les premiers indices, ils se tiennent sur leurs gardes, de peur de voir leur canot chaviré par le vent.

Il se forme aussi, au sommet de certaines montagnes coniques, des tourbillons si violents qu'ils renversent et lancent au loin tout ce qui se trouve dans leur rayon. Malheur au voyageur qui, en approchant de ces lieux funestes, ne prend pas les précautions nécessaires pour n'être pas enlevé et précipité du haut de la montagne; il est bientôt saisi par le souffle tournoyant et paye quelquefois de la vie sa fatale imprudence. C'est surtout au sommet du Thyrill que l'air, se mouvant en spirale, à cause de la forme du piton supérieur, produit ce phénomène. Du reste, il n'est pas nécessaire d'aller sur les pics les plus élevés de l'Islande pour trouver des vents qui occasionnent ou donnent la mort; quelquefois, dans les mois d'avril et de mai, le vent d'est fatigue et affaiblit tellement les bestiaux, qu'il en meurt un grand nombre. La santé des habitants en souffre aussi beaucoup.

Volcans et tremblements de terre. L'Islande est le point du globe où les feux souterrains exercent le plus de ravages, la terre classique du volcan, l'immense laboratoire où le paganisme grec aurait placé le séjour de Vulcain et des cyclopes. Tout, dans ce pays, porte la trace des terribles convulsions produites par cette force cachée qui déchire les entrailles du sol, détruit la demeure de l'homme, fait surgir les îles du fond de la mer, et les montagnes du sein des continents. Il serait impossible d'énumérer les cratères éteints ou fumants de cette île, car nul n'a pu les compter, et il s'en forme incessamment de nouveaux. Partout où l'on pose le pied, on se heurte à des blocs de lave, à des scories de forme bizarre, à des pierres calcinées, sorties des flancs des collines et des précipices; si bien, qu'en contemplant ce singulier chaos, on

est tenté de se demander si l'Islande ne sera pas un jour anéantie par la puissance physique qui l'a créée, et ne rentrera pas dans l'abîme d'où le feu l'a fait sortir.

Notre intention ne saurait être de signaler et d'analyser tous les résultats des éruptions dont l'Islande est si souvent le théâtre; nous nous bornerons à indiquer quelques-uns des effets les plus caractéristiques du feu, et les produits volcaniques les plus remarquables.

Quelques jours avant les éruptions, les rivières voisines du cratère tarissent. On entend ce mugissement bien connu, qui ressemble à un bruit de tonnerre; puis, des nuages de fumée s'échappent des flancs de la montagne, et enfin la lave bouillonnante se fait jour par plusieurs ouvertures. Au milieu des éclairs et des globes de feu dont la lueur se réfléchit au loin dans les flots de la mer, sort une prodigieuse quantité de pierres qui, souvent, sont lancées par la force qui les pousse, à une distance incroyable. L'évêque Troïl a vu, à une lieue de l'Hécla, une de ces pierres qui avait deux pieds de diamètre, et qui provenait de la dernière éruption de ce volcan, en 1766. Olafsen affirme qu'un bloc de deux cent quatre-vingt-dix livres fut jeté à quatre lieues par le Kotlugia. Après l'éruption, on trouve quelquefois dans les environs du sel en si grande quantité, qu'on peut en charger plusieurs chevaux, ce qui prouve que l'eau bouillante qui sort du cratère, en même temps que les substances volcaniques, vient de la mer. La lave prend souvent une forme bombée; la croûte ou la surface se refroidit et devient solide, tandis que la matière qu'elle recouvre reste à l'état fluide; il en résulte de grandes cavités dont la lave compose le plafond, les parois et le plancher. Il s'y forme aussi une grande quantité de stalactites de la même substance. Ces cavités sont fort nombreuses en Islande; il y en a même de si grandes, que dans beaucoup d'endroits elles servent d'étable. Une des plus considérables est la caverne de Surthellir, qui a de trente-quatre à trente-six pieds de hauteur et de cinquante à cinquante-quatre de largeur; sa longueur n'est pas moindre de cinq mille trente-quatre pieds (*).

Parmi les compositions produites par le feu, on peut citer les suivantes comme les plus remarquables : 1° le jaspe rouge et noir; 2° la *tuffa*, pierre composée de cendres et de gravier, et contenant tantôt de la lave, tantôt du basalte; 3° la lave qui, comme on sait, est une espèce de pierre fondue et qui varie suivant la différence de l'état dans lequel était la substance première, lorsqu'elle a servi d'aliment au feu. Quelquefois elle est compacte, d'autres fois poreuse et remplie de petites ampoules et de cavités. L'intérieur présente des cristaux de quartz, opaques et fragiles, d'un blanc mat, ou des gouttes de verre de couleur verte, qui disparaissent au contact trop prolongé de l'air. Les différentes couleurs de la lave sont le noir, le bleu foncé, le violet, le rouge-brun et le jaune sale; toutefois, elle est plus fréquemment rouge ou noire. Dans les endroits où l'action du feu a été la plus violente, la lave est comme glacée et offre l'apparence de la résine. Dans les *hraun* ou grandes chaînes de lave, la surface s'est ridée en refroidissant. Ordinairement cette matière, en se consolidant, prend la forme d'une corde ou d'un câble, tantôt allongé, tantôt enroulé, mais de telle façon que la grosseur va en augmentant du centre à la circonférence. On peut rapporter à cette classe une substance noire et dure, qui, au contact de l'acier, produit des étincelles; elle simule quelquefois un arbre avec ses branches, ce qui a fait croire que c'était un arbre pétrifié; 4° la pierre ponce, généralement blanche, quoiqu'on en trouve de rouge et de noire; 5° l'agate, ou plutôt le verre brûlé, dont quelques échantillons sont blancs et transparents comme le cristal; 6° l'agate bleue qui est rare, mais qui se trouve en fragments si consi-

(*) Olafsen.

dérables, qu'on en envoya à Copenhague un morceau pesant seize cent soixante livres; 7° l'agate verte, qui est plus grossière, et ressemble à du gros verre de bouteilles; 8° enfin du soufre, dont certaines montagnes sont couvertes, et qui, bien que mal exploité, est une ressource pour les paysans islandais et le gouvernement danois (*).

Le nombre des éruptions qui ont ravagé l'Islande depuis que cette île existe, ne peut être déterminé qu'à partir de l'époque de la découverte par les Scandinaves. La première dont les anciens documents fassent mention, est le *ildborger hraun*, qui eut lieu durant le neuvième siècle, dans la partie occidentale de l'île, immédiatement après l'arrivée des Norwégiens. Le second événement de cette nature n'est signalé qu'en l'an 1000, époque de l'adoption publique du christianisme dans ce pays. Les annales islandaises nous font connaître ensuite les éruptions dont voici le tableau d'après les recherches de l'évêque de Linkœping :

ANNÉES.	VOLCANS OU LIEUX.
1004	Hécla.
1029	Id.
1105	Id.
1113	Id.
1151	Trolledyngr.
1157	Hécla.
1188	Trolledyngr
1206	Hécla.
1210	Reykianess.
1219	Id.
1222	Hécla.
1223	Reykianess.
1225	Id.
1226	Id.
1237	Id.
1240	Id.
1245	Sölheima Yökul.
1262	Id.
1294	Hécla.
1300	Id.
1311	Roïdekamb Fiall.
1332	Oræfa Yökul.
1340	Hécla.
1340	Au bas du district de Mosfell.
	Oræfa Yökul.
	Herdebred Fiall.
1359	Trolledyngr.
1362	Oræfa (**).
1366	Lillehered.
1374	Hecla.
1390	Id.
1416	Kotlugia.
1422	La mer près de Reykianess.
1436	Hécla.
1510	Id.
	Trolledyngr.
	Hoerdebred.
1554	Hecla.
1583	Id.
1587	Thingvalla
1619	Hécla.
1625	Id.
1636	Id.
1660	Myrdals Yokul.
1693	Hécla.
1716	au nord de l'île.
1721	Kotlugia.
1724 ou 1730	Krabla.
1725	Lerhnjukr Fiall.
	Hithoel Fiall.
	Bjarnefl Fiall.
1727	Myrdals Yokul.
	Leirhnukr Fiall.
	Hrossedal.
1728	Hécla.
	Oræfa.
	Krafle.
1730	Id.
1753	Side Yokul près de Kotlugia.
1754	Hécla.
1755	Kotlugia.
1766-1768	Hécla.
1783	Partie occidentale de la province de Skaptarfiall.

Nous croyons inutile d'essayer de donner une idée des ravages produits en Islande par ces éruptions si fréquentes. Qu'il nous suffise de dire que chacune d'elles détruisit des villages ntiers, et fit périr un grand nombre de bestiaux et beaucoup d'habitants, surpris par les fleuves de lave ou noyés dans les torrents d'eau bouillante, ou encore écrasés par des pierres. Au surplus, le récit d'une seule de ces catastrophes pourra faire apprécier l'étendue de ces désastres. Quoique les voyageurs et les poëtes aient fait bien souvent la description d'une éruption volcanique, les phénomènes de cette nature ont, en Islande, un caractère trop saisissant et trop différent de ce qu'on a observé ailleurs, pour que nous puissions sans inconvénient omettre ce trait fondamental du tableau que nous esquissons. Nous n'aurons pas recours aux artifices de langage qu'on emploie d'ordinaire pour peindre ces terribles convulsions. Nous nous contenterons d'extraire quelques

(*) Troïl, Lettres sur l'Islande.

(**) Dans le courant de cette même année, le feu se montra dans six endroits différents en Islande.

fragments d'une lettre écrite en danois, par M. Magnus Stephenson, et dans laquelle le désastre de 1783 est raconté avec une simplicité plus dramatique que ne pourrait l'être, en pareille matière, la rhétorique la plus ambitieuse :

« Le 1er juin, l'on ressentit, dans la partie occidentale de la province de Skaptarfiall, des secousses de tremblement de terre, qui ne firent qu'augmenter de plus en plus jusqu'au 11 du même mois. Elles devinrent si fortes, que les habitants furent obligés d'abandonner leurs maisons, et de passer la nuit en plein champ, sous des tentes. Pendant tout ce temps, on remarqua, dans les parties inhabitées au nord du pays, une fumée ou vapeur continuelle qui s'élevait de la terre. Il y eut trois éruptions volcaniques, dont la plus considérable était au nord-ouest : l'une éclata dans le canton d'Ulfarsdal, un peu à l'est de la rivière Skapta ; les deux autres eurent lieu un peu à l'ouest de la rivière Hwerfisfliöt. Ces trois jets de feu, après s'être considérablement élevés en l'air, se réunirent comme en un seul torrent, qui s'élança à une hauteur si prodigieuse, qu'on l'apercevait à plus de trente-quatre milles de distance (*) ; et, jusqu'à plus de soixante milles à la ronde, tout le pays était sans cesse couvert d'une vapeur et d'une fumée épaisse, qu'il est impossible de décrire.

« Le 8 juin, on fut assuré de la nature de ces éruptions, car, ce jour-là, le feu devint visible ; il était mêlé d'une quantité prodigieuse de soufre, de sable, de pierre ponce et de cendres. Ces matières, lancées avec autant de force que de bruit, accompagné de tremblement de terre, furent répandues dans le voisinage du foyer des éruptions. Le vent, qui en ce moment était très-fort, en dispersa une partie dans toute l'étendue du pays, et les porta à des distances considérables dans les champs, les villes et les villages. L'atmosphère entière était remplie de sable, de poussière et de soufre, qui formaient un brouillard épais, d'où résultait une continuelle obscurité. La pierre ponce surtout, qui tombait dans les villages toute rouge et embrasée, y fit un dommage considérable ; il tombait aussi en grande quantité, avec ces pierres, une substance grasse, noire, et semblable à de la poix, tantôt en forme de petites boulettes, tantôt en forme d'anneaux ou de guirlandes. La chute de ces substances ardentes fut accompagnée d'un dégât énorme, car elles détruisirent totalement toutes les productions végétales dont elles approchèrent.

« Le troisième jour de cette désastreuse pluie, le feu devint très-visible ; quelquefois il sortait en un torrent continuel ; d'autres fois en éclairs ou flammes qu'on apercevait à la distance de trente ou quarante milles, accompagnés en même temps d'un bruit semblable à celui du tonnerre, ce qui continua durant tout l'été. Le jour même de la première éruption du feu, il tomba dans tout ce voisinage une prodigieuse quantité de pluie, qui fit presque autant de ravage que le feu. En effet, cette grande abondance d'eau froide, qui coulait en larges ruisseaux sur un terrain brûlant, déchirait la terre comme en grands gâteaux qu'elle entraînait dans les lieux les plus bas. De plus, l'eau de cette pluie, en traversant l'immense nuage de fumée dont j'ai parlé plus haut, s'était fortement imprégnée de plusieurs espèces de sels, ainsi que de soufre, et avait acquis une qualité si âcre et si vénéneuse, qu'elle causait une douleur très-cuisante lorsqu'il en tombait sur les mains ou sur le visage. A une plus grande distance du foyer de ce volcan, il régnait une grande fraîcheur dans l'atmosphère ; même il tomba dans quelques endroits tant de neige, qu'elle s'élevait à environ trois pieds au-dessus du niveau du sol ; et, dans d'autres, une grande quantité de grêle, qui fit un tort considérable au bétail,

(*) Le lecteur observera que cette distance est exprimée en milles de Danemark, dont douze font un degré, de sorte qu'un mille danois fait un peu plus de deux lieues françaises.

et à tout ce qui se trouva hors des maisons. L'herbe, et généralement tous les végétaux, déjà brûlés par la chaleur, le sable et la pierre ponce, furent tout couverts d'une croûte épaisse, formée de soufre, et d'une espèce de suie. La grande chaleur qui émanait du torrent de feu, se mêlant à la grande quantité d'eau, causa dans l'air une vapeur si épaisse, que le soleil en fut obscurci; il paraissait d'une couleur de sang, et toute la face de la nature semblait changée. Ce désordre dura plusieurs jours; le sable et les pierres ponces détruisaient toutes les récoltes qui se trouvaient sur le sol, car en tombant elles brûlaient à l'instant tout ce qu'elles touchaient. Tout le pays était ravagé, le bétail périssait faute de nourriture, et ceux des habitants qui échappaient à un trépas soudain, s'enfuyant du théâtre de ces désastres, se retiraient dans les autres parties du pays où ils pouvaient espérer quelque sûreté, abandonnant tous leurs troupeaux et leurs biens aux outrages de deux éléments déchaînés.

« Au premier moment de l'éruption, il y eut une crue d'eau très-considérable dans la rivière Skapta, à l'est de laquelle on a déjà dit qu'un des jets de feu se trouvait situé : on observa en même temps une semblable inondation dans la grande rivière Piorsa, qui se jette dans la mer un peu à l'est de la ville d'Orebakke, et dans laquelle la rivière Juna se décharge, après avoir traversé une vaste étendue de pays stérile et inhabité.

« Le 11 juin, la rivière Skapta se trouva totalement desséchée en moins de vingt-quatre heures, et le lendemain, son lit fut rempli par un courant prodigieux de lave liquide, rouge et brûlante, qui s'y précipita, et qu'avait déchargé l'éruption volcanique. Le lit de la Skapta est très-profond; il a de chaque côté de grands rochers et des bords élevés dans toute la longueur de son cours. Non-seulement la lave remplit ce profond canal, mais elle déborda, se répandit dans toute la vallée, couvrant et remplissant tous les terrains bas du voisinage, et, n'ayant point d'issues suffisantes pour s'écouler, s'éleva à une si grande hauteur, qu'elle inonda tout le pays voisin, en s'insinuant entre les collines, et couvrant même quelques-unes des moins élevées. Les collines de ce pays ne forment point une chaîne longue et suivie; elles sont séparées et détachées les unes des autres, et il coule entre elles de petits ruisseaux; de sorte que, loin de se borner à remplir la vallée où coulait la Skapta, le torrent enflammé se répandit de chaque côté à une distance considérable, en se faisant jour entre ces collines, et couvrant d'un lac de feu tout le pays voisin. Ce lac, nourri et augmenté sans cesse par les jets de lave, ne tarda pas à monter vers la partie supérieure du cours de la rivière, inondant tous les terrains bas, et desséchant la rivière à mesure qu'il la remontait, jusqu'à ce que le torrent de lave se trouvât arrêté par le flanc de la colline où la rivière prend sa source.

« Alors cette mer de lave s'éleva à une hauteur prodigieuse : elle couvrit tout le village de Buland, consuma l'église, les maisons, enfin tout ce qui se trouva sur son chemin. Ceux qui ont connu la situation de ce village, et combien l'emplacement en est élevé, ne concevront qu'avec le dernier étonnement qu'il ait pu être submergé. Deux fermes de la même paroisse de Buland, à environ un mille et demi au nord du village, furent également détruites, et il périt trois personnes dans chacune. Toute l'étendue de cette paroisse, qui offrait un terrain supérieurement cultivé, est à présent entièrement ruinée. Cependant le lac de feu croissant toujours et s'étendant en tout sens, submergea tout le pays sur une largeur de six milles.

« Après avoir ainsi changé un vaste pays en une mer de feu, la lave s'étendit du côté du sud, et s'ouvrit un passage par le lit de la Skapta, qu'elle descendit en se précipitant avec une impétuosité d'autant plus

grande, que, durant environ un mille, elle se trouvait resserrée dans un espace étroit entre les bords élevés dont j'ai parlé. Elle arriva alors dans un lieu plus ouvert, où elle se répandit en torrents furieux avec une rapidité et une force incroyables, s'étendant dès ce moment vers le sud, déchirant la surface de la terre, et entraînant sur ses flots des bois enflammés, et généralement tout ce qu'elle rencontrait; dans sa course elle ravagea encore une étendue considérable de pays. Partout où elle parvenait, le sol était rompu et crevassé, et l'extrême chaleur en faisait sortir une grande abondance de fumée et de vapeur longtemps avant qu'il fût atteint par le feu. Tout ce qui se trouvait près de l'extrémité du lac de feu était consumé ou liquéfié. Les choses restèrent dans cette situation depuis le 12 de juin jusqu'au 13 d'août. Alors ce lac formidable ne s'étendit plus, mais continua de brûler; et lorsque quelque partie de sa surface, en se refroidissant, venait à se former en croûte, cette croûte, bientôt rompue par le feu qui était dessous, et tombant dans ce brasier liquide, était roulée et agitée de côté et d'autre avec un bruit et un craquement prodigieux. Il se formait aussi, dans plusieurs parties de sa surface, de petits jets de feu, ou au moins des ébullitions, qui continuèrent pendant un certain temps.

« La rivière Skapta, dont j'ai tant parlé, est située au nord et au nord-ouest de la province de Sidu; elle prend sa source au nord-est, et coulant d'abord vers l'ouest, elle tourne ensuite au sud, et va se jeter dans la mer en se dirigeant au sud-est. La partie resserrée de son lit, dont j'ai fait mention, s'étend jusqu'à environ quatre milles sans interruption. Dans cette partie, le canal de la rivière a quelquefois deux cents brasses de profondeur (par exemple, dans le voisinage de Swartanup, où elle coupe une colline), ailleurs cent cinquante, ailleurs cent, et de largeur, tantôt cent, tantôt cinquante, quarante et trente brasses; son cours est partout fort rapide, quoiqu'il n'y ait point de cataracte considérable, ni de chute plus forte que de deux pieds. Il y a, dans d'autres parties de l'Islande, d'autres canaux de rivière resserrés comme celui-là, mais c'est le plus grand et le plus considérable dans toutes ses dimensions. Eh bien, ce canal fut rempli jusqu'au bord, et la lave se répandit de là sur le village de Skaptardal, consuma les maisons et tout ce qu'elle rencontra, et détruisit les bois et les pâturages; cet endroit est situé à l'est de la rivière, sur un terrain élevé. Alors le torrent s'avança au sud par le village qui se trouve à l'extrémité méridionale de la partie la plus étroite du canal, et s'étendit vers l'est en passant entre deux collines : ce village fut aussi entièrement détruit avec tous ses pâturages et ses bois.

« Le 12 de juin, la lave s'étant précipitée vers la partie resserrée du lit de la rivière, et ayant ainsi obtenu une issue, s'étendit en largeur vers le sud-est, jusqu'au côté oriental des montagnes de la province de Skaptartunga, ainsi qu'au côté ouest de Sidu, et au sud-est de Medalland vers l'est. Dès le moment que la lave eut commencé d'inonder ce pays plat, et qu'elle se fut dégagée du canal étroit de la rivière, la hauteur perpendiculaire de ses côtés était de soixante-dix brasses. S'avançant ensuite vers le sud, elle détruisit l'église et la ville de Skal, et ravagea toutes les terres voisines : ce fut là qu'on entendit un bruit prodigieux, lorsque la lave se répandit sur les terres basses, et des éclats semblables au tonnerre y ont toujours continué depuis, jusqu'au 12 août. Le déluge de feu envahit ensuite le village de Swinadalur, dont la position, par rapport à Skal, est au sud-est, et l'ayant détruit par un coude qu'il fit, s'avança plus loin à l'ouest, et engloutit le village de Hvammar, situé sur un terrain assez élevé au côté occidental de la rivière. Mais avant que le feu eût atteint ces deux villages, l'un et l'autre avaient été inondés par l'eau de la rivière, détournée de son cours par l'obs-

truction qu'avait causée la lave qui s'était emparée de son lit.

« .... Cette immense éruption de feu a été accompagnée de deux autres circonstances non moins prodigieuses. La mer a enfanté tout à coup deux îles. L'une s'est élevée au mois de février 1784, dans un endroit où auparavant l'eau avait plus de cent brasses de profondeur; elle est située au sud-ouest de Reykianess, environ à seize milles de la grande île, et à huit milles à peu près de l'assemblage de petites îles appelé Gurfuyla. Suivant les derniers détails qu'on en a reçus, cette île (qui est volcanique) a continué de brûler avec une grande véhémence, et de jeter une quantité prodigieuse de pierre ponce, de sable, et d'autres matières semblables à celles que jettent les autres volcans. Elle a un peu plus d'un demi-mille de circonférence, et elle est au moins aussi haute que la montagne d'Ésian, en Islande. L'autre île a été vomie par l'Océan à une plus grande distance de l'Islande; elle est au nord-nord-ouest, et se trouve placée entre ce pays et le Groënland. Elle a, comme l'autre, brûlé jour et nuit sans interruption pendant un temps considérable; elle est fort haute, et d'un plus grand circuit que la première.

« .... La plupart des pêcheries sont détruites; car les bancs où se trouvait d'ordinaire le poisson sont tellement changés et bouleversés, que les pêcheurs ne peuvent plus les reconnaître; la fumée, d'ailleurs, est trop épaisse pour leur permettre de s'écarter au loin en mer, car il n'y a pas moyen d'apercevoir aucun objet à une plus grande distance que cinquante brasses. L'eau des pluies, ne tombant qu'à travers cette fumée et cette vapeur, est tellement imprégnée de sel et de soufre, qu'elle détruit le poil des bestiaux, et corrode même leur peau. L'herbe, dans toute l'étendue de l'île, est tellement couverte de cette matière, tenant de la suie et de la poix, que j'ai décrite précédemment, que la plus grande partie en est détruite, et que ce qui en reste est un poison assuré pour tous les bestiaux qui en mangent; de sorte que ceux qui ont échappé au feu périssent à présent faute de nourriture, ou sont empoisonnés par les restes malsains des végétaux. Les habitants ne sont pas, à bien des égards, plus exempts de danger que les bestiaux; la qualité vénéneuse de la fumée et de la vapeur dont toute l'atmosphère est pleine, a coûté la vie à un grand nombre; surtout à des gens âgés, à ceux qui avaient de la faiblesse, ou quelque affection maladive de la poitrine ou du poumon. »

Il est impossible de lire ce naïf récit sans frémir, sans songer à la situation des malheureux que le torrent de feu poursuivait partout dans la campagne. Cette éruption n'est pourtant pas la plus effrayante de celles dont nous avons donné la liste; il en est une dont les effets ont été bien autrement déplorables et qui a surpassé toutes les autres en beauté sublime et en célébrité: c'est celle du Kötlugia, en 1755 et 1756. Une grande partie du globe ressentit le contre-coup de cette horrible convulsion terrestre. On éprouva dans les Iles Britanniques de violentes secousses qui renversèrent des maisons, fendirent d'énormes rochers, et agitèrent les eaux de la mer et des lacs. En Norwége, en Suède, en Allemagne, en Hollande, en France, en Italie, on sentit la terre trembler. L'Espagne et le Portugal furent plus maltraités; un grand nombre de villages, de couvents et d'églises y furent abattus; les plus hautes montagnes de ces deux royaumes furent ébranlées dans leur base, et les plaines inondées par les rivières qui avaient franchi leurs limites. Lisbonne fut atteinte plus sérieusement encore; tout le monde connaît les détails de l'affreuse catastrophe qui joncha de cadavres et de débris les rues de cette capitale. L'Europe ne fut pas seule agitée par ce mémorable tremblement de terre : les secousses se propagèrent jusqu'en Barbarie et ravagèrent plus de quinze villes du littoral de l'Afrique. Enfin, la Perse, les Indes occidentales et l'Amérique ne furent pas exemptes d'alarmes dans cette circonstance, car elles sentirent aussi de sourdes commotions (*). Que ne dut pas souffrir l'Islande qui était

le principal théâtre de ce bouleversement.

Comme la montagne de Kötlugia est toujours couverte de glace, l'éruption jeta des blocs énormes d'eau solidifiée dans les lieux environnants. Une effroyable inondation accompagna l'éjection de la lave et des autres matières volcaniques; de sorte que le feu et l'eau se réunissaient pour porter au loin la dévastation et la mort. Au moment où les flots bouillonnants envahirent les campagnes, les habitants s'enfuirent en grand nombre sur une montagne isolée, appelée Hafursey; là, les malheureux furent obligés de rester sept jours entiers, presque entièrement privés de nourriture, exposés aux atteintes des pierres, du feu, de l'eau, des cendres brûlantes et du soufre enflammé qui tombaient autour d'eux. Un globe de feu, sorti du cratère principal, tua deux personnes et onze chevaux dans une étable creusée dans le roc et dont la porte était fermée. Un fermier fut frappé de mort au moment où il paraissait sur le seuil de sa demeure. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ses vêtements extérieurs, qui étaient de laine, n'offraient aucune trace de feu, tandis que le linge qu'ils couvraient était entièrement brûlé; et, lorsqu'on eut déshabillé le pauvre paysan, on s'aperçut avec étonnement que, du côté droit, sa peau et ses chairs étaient consumées jusqu'aux os. Sa domestique avait été atteinte par l'éclair en même temps que lui, et quoiqu'on l'eût dépouillée immédiatement des vêtements qu'elle portait, le feu intérieur qui la dévorait brûlait tout ce qu'on mettait sur son corps. Elle mourut peu de jours après, dans des souffrances inexprimables.

On a vu dans le tableau chronologique des éruptions, que le volcan de l'Hécla y figure vingt-trois fois. Tel est le principal titre de cette montagne à la célébrité dont elle jouit. Tous les voyageurs qui ont parcouru l'Islande l'ont visitée, mais peu sont montés jusqu'au sommet le plus élevé. Située dans la partie méridionale, à quatre lieues du rivage, elle est visible à une grande distance en mer. Sa cime est partagée en trois pointes, dont la plus haute est celle du milieu; on estime à cinq mille pieds l'élévation de ce piton au-dessus des flots. Les flancs de la montagne sont couverts, par intervalles, de neige, de sable, de cendre, de gravier et de pierres calcinées. On y remarque des ouvertures profondes, qui, dans les éruptions, livrent passage aux matières volcaniques, et dont les bords sont tapissés tantôt de roches vitrifiées, tantôt de pierres rouges semblables à des briques. La lave ne se remarque que dans les parties inférieures; ce qui a fait conjecturer qu'elle n'était jamais sortie que par les cratères les plus éloignés du sommet. Nous n'en dirons pas davantage sur ce volcan fameux, dont la description minutieuse n'offrirait rien de bien intéressant.

Sources d'eau chaude; les geysers. Nous avons encore à signaler un des effets les plus extraordinaires et les plus beaux du feu souterrain que recèle l'Islande; nous voulons parler des sources d'eau bouillante qui, dans plusieurs endroits, jaillissent, poussées par une force invisible, et dont la projection est accompagnée de phénomènes remarquables. Quoique la communication de ces sources avec les volcans soit regardée comme incontestable, elles se trouvent rarement dans leur voisinage et sont dispersées dans toute l'île; elles surgissent partout, non-seulement dans les intervalles des collines, mais encore au sommet des montagnes couvertes de glaces éternelles. On en a signalé même dans la mer, entre autres dans l'Isafiord, près de Reykiafiord. Toutes diffèrent l'une de l'autre, tant par l'inégalité du degré de chaleur, que par l'élévation du jet. Dans les unes, l'eau coule doucement comme d'une fontaine ordinaire, et prend parmi les Islandais le nom de *laug*, qui signifie *bain*; dans d'autres, l'eau sort bouillonnante et avec un grand bruit : alors

(*) Philosophie des tremblements de terre, par Stukeley.

ce n'est plus un laug, mais un *huer* ou un *kettel* (chaudron). Dans aucune, la chaleur n'est moindre de 188° du thermomètre de Fahrenheit; dans quelques-unes elle est si forte, que de gros morceaux de viande plongés dans le bassin sont cuits, au bout de cinq ou six minutes, au point de tomber en lambeaux (*). Les habitants aux environs de quelques huers font usage de cette eau pour leurs teintures. On peut aussi y faire la cuisine, en faisant bouillir l'eau dans un pot couvert. Les Islandais s'en servent également pour extraire du sel de l'eau de mer. Les vaches qui boivent de ces eaux sulfureuses donnent beaucoup de lait et se portent parfaitement.

Tout le liquide qui sort de ces fontaines a une qualité incrustante, de sorte que la surface de l'orifice par où il s'échappe est toujours couverte d'une croûte, ou plutôt d'une écorce qui ressemble à des feuilles de métal ciselé à jour. C'est surtout dans les huers dont l'eau jaillit avec force, que cette superficie cristallisée offre un coup d'œil ravissant, à cause de la pureté des particules qui la composent.

De toutes les sources chaudes de l'Islande, la plus extraordinaire est celle que l'on désigne sous le nom de *geyser*. Elle est située à deux journées de l'Hécla, à peu de distance de Skalholt, près d'une habitation qu'on appelle Haukadal. Le paysage qui l'environne est tel, que l'imagination des poëtes ne saurait en concevoir un plus pittoresque et plus beau. Que l'on se représente, dit l'évêque de Linkœping, une vaste plaine bordée d'un côté par de hautes montagnes chargées de neige et de glace; les vapeurs qui couronnent ordinairement leurs sommets s'abaissent quelquefois et entourent leurs flancs; rien de plus admirable, alors, que cette ceinture de blanches nuées légèrement suspendues aux angles saillants des rochers, et dont la brillante traînée, séparant en deux parties ces pics sourcilleux, fait croire, au premier coup d'œil, que les cimes se soutiennent d'elles-mêmes dans les airs. Si l'on se tourne d'un autre côté, on aperçoit le mont Hécla et ses trois mamelons, dont la crête se perd au milieu des nuages; à l'opposé, la plaine est bordée par une chaîne d'escarpements, dont la base laisse échapper des torrents d'eau bouillonnante. Plus près, on voit un marais d'une demi-lieue de circonférence, au sein duquel jaillissent quarante ou cinquante sources chaudes, toutes surmontées de vapeurs épaisses qui montent lentement pour se perdre dans l'espace. C'est au milieu de ces sources qu'est situé le geyser. Il s'annonce de loin par un bruit semblable à un roulement de tonnerre mêlé de décharges d'artillerie. Mais laissons parler Henderson, qui a soigneusement examiné et décrit ce merveilleux phénomène.

« Vers l'extrémité nord de l'espace où nous étions, dit le voyageur anglais, que nous traduisons, s'élève un vaste rempart circulaire, formé par les substances qui coulent incessamment sur les bords de la fontaine justement appelée le *Grand Geyser* (*). Des vapeurs épaisses s'élevaient du milieu du bassin. Nous gravîmes le rempart, et lors que nous fûmes arrivés sur le bord supérieur, nos regards plongèrent dans un large cratère presque entièrement rempli d'une eau chaude et limpide, légèrement agitée par la faible ébullition que produisait le dégagement de la vapeur par une ouverture cylindrique placée au centre. Le tuyau qui donne passage à l'eau bouillante a soixante-dix-huit pieds de profondeur perpendiculaire; son diametre est en général de huit à dix pieds; mais, en approchant de l'ouverture, il s'élargit graduellement. Le fond du bassin est blanc et se compose d'incrustations siliceuses, qui pré-

(*) Troïl, Lettres sur l'Islande.

(*) Le nom de *geyser* vient de *geysa*, mot islandais qui signifie *faire rage, s'élancer avec violence et impétuosité*. On trouve cette expression dans plusieurs ouvrages classiques, notamment dans l'Edda, vers la fin de l'antique poëme intitulé *Voluspa*.

sentent une surface parfaitement polie, par suite de l'action continuelle de l'eau bouillante. Le bassin a cinquante-six pieds de diamètre dans un sens, et quarante-six dans un autre; lorsqu'il est plein, il a quatre pieds de profondeur de la surface de l'eau à l'embouchure du tube. Les bords sont très-irréguliers, ce qui s'explique par les concrétions successives des matières que l'agitation de l'eau y dépose; dans deux endroits on voit de petits canaux, dont le lit est aussi poli que celui du bassin par où s'écoulent les eaux, lorsque le cratère est plein jusqu'au bord. Le liquide coule avec rapidité le long de la partie supérieure du rempart; mais là où la pente est plus douce il se répand plus tranquillement, et couvre un espace qui n'a pas moins d'une centaine de pieds dans certains endroits. Toute la surface inondée par les débordements du *Geyser* offre de magnifiques efflorescences siliceuses, formant de petites concrétions granulaires, espèces de bouquets qui présentent une grande analogie avec la pomme du chou-fleur, et sont d'une nature si delicate, qu'il est très-difficile de les enlever sans les briser. Ces cristallisations sont généralement brunes, mais, dans certains espaces, elles sont d'une couleur qui approche du jaune. Quand elle a franchi le rempart, l'eau bouillante passe à travers un sol tourbeux, et, en imprégnant peu à peu la mousse et le gazon, les convertit entièrement en pierres, de sorte que le voyageur est tout surpris de se trouver au milieu d'une prairie de pétrifications.

« .... Des bruits souterrains, semblables à des coups de canon, annoncèrent l'éruption du Geyser. Je courus aussitôt vers le rempart qui tremblait sous mes pieds : et à peine avais-je jeté les yeux sur le bassin, que le phénomène commença et m'obligea à me retirer à distance du côté du vent. L'eau jaillit de l'ouverture avec une rapidité surprenante, et s'éleva dans l'atmosphère par jets irréguliers au milieu d'un immense nuage de vapeur, qui, dans certains moments, dérobait à la vue la colonne liquide. Les quatre ou cinq premiers jets ne dépassèrent pas en hauteur quinze ou vingt pieds, mais l'eau s'éleva bientôt à plus de cinquante pieds; le dernier jet, qui fut le plus beau, atteignit soixante-dix pieds. Les grosses pierres que nous avions jetées dans le tube pour provoquer l'éruption, furent lancées à une grande hauteur; j'en remarquai surtout une qui fut projetée beaucoup plus haut que l'eau du Geyser. La colonne avait au moins dix pieds de diamètre; elle s'élevait d'abord perpendiculairement, mais elle se divisait ensuite en une infinité de courbes magnifiques, formant une admirable gerbe; plusieurs autres jets plus petits suivaient une direction oblique, ce qui ajoutait au danger du spectateur, qui risquait d'être brûlé avant de pouvoir se mettre à l'abri ....

« Le Geyser étant redevenu calme, et s'étant dégagé des nuages de vapeur qui l'environnaient, je gravis de nouveau le rempart, et plongeant un thermomètre dans le bassin, je vis le liquide marquer 183 degrés de Fahrenheit, température plus basse de plus de 20 degrés que celle de l'eau pendant que le bassin était plein; je m'expliquai cette différence par le refroidissement de l'eau pendant sa projection.

« .... Le lendemain du jour suivant, à cinq heures vingt minutes, nous fûmes réveillés pour contempler une éruption de la source appelée le *Nouveau Geyser*, et située à cent quarante yards de la principale fontaine. Je ne puis donner une idée de la majesté du spectacle qui frappa mes regards lorsque j'arrivai sur le seuil de ma tente. Une colonne d'eau, accompagnée d'une quantité prodigieuse de vapeurs, s'élançait avec une force inconcevable et un mugissement terrible par un orifice de neuf pieds de diamètre: sa hauteur variait entre cinquante et quatre-vingts pieds, et la fumée qui s'échappait avec elle du cratère obscurcissait l'horizon, quoiqu'il fût à ce moment splendidement éclairé par les vives clartés du soleil

levant. Pendant le premier quart d'heure, je fus comme cloué à genoux à la place où je m'étais involontairement prosterné pour rendre hommage à l'auteur de tant de merveilles; enfin nous nous rendîmes près du Geyser. L'éruption avait cessé; mais la colonne d'eau était remplacée par des flots d'écume et de vapeur qui, libres dans leur ascension, s'élevaient avec un bruit retentissant à une hauteur de très-peu inférieure à celle du liquide. Les pierres les plus grosses que nous pûmes trouver, jetées dans le cratère, étaient immédiatement lancées à une élévation prodigieuse; et quelques-unes, chassées plus perpendiculairement que les autres, restaient pendant quatre ou cinq minutes sous l'influence de la vapeur, tour à tour poussées vers l'orifice, et précipitées dans le fond de l'abîme; ce spectacle nous amusa autant qu'il nous surprit. En passant du côté où se trouvait alors le soleil, nous vîmes un vaste et brillant arc-en-ciel, et, en me rendant sur le bord opposé, j'en aperçus un autre encore plus beau, et dont les nuances étaient semblables à celles de l'arc-en-ciel ordinaire.

« ....Il paraît, d'après les observations faites à différentes époques, que la hauteur des jets est très-irrégulière. Du temps d'Olafsen et de Povelsen, l'eau était lancée à une hauteur de près de trois cent soixante pieds. En 1772, lorsqu'il fut visité par l'évêque Troïl, le Geyser s'éleva à quatre-vingt-douze pieds. Sir John Stanley évalua à quatre-vingt-seize pieds les jets d'eau qu'il observa en 1789. Le lieutenant Ohlsen, officier danois, qui eut l'occasion d'examiner ce phénomène en 1804, constata mathématiquement une élévation de deux cent douze pieds. En 1809, M. Hooker eut pour résultat de ses calculs, un peu plus de cent pieds; et sir George Makenzie, qui visita ces lieux intéressants en 1810, parle de quatre-vingt-dix pieds. »

Ajoutons, pour compléter ces détails, que des expériences réitérées ont prouvé qu'on pouvait provoquer presque à volonté les éruptions des Geysers; il suffit, pour cela, de jeter dans l'ouverture de grosses pierres; il se passe d'ordinaire peu d'instants avant que la colonne d'eau paraisse au-dessus du puits.

Lacs, montagnes, glaciers et rivières de l'Islande. Dans la description d'un pays tel que celui-ci, toutes les parties du tableau peuvent se juxtaposer sans craindre de choquer par les disparates de couleurs. Il existe entre elles un lien commun, une similitude qui permet de grouper dans le même ensemble, quoique sous des titres divers, des détails qui, pour tout autre sujet, exigeraient une rigoureuse division. C'est ainsi que nous avons pu joindre notre fragment sur les volcans à celui qui traite de la météorologie, et la description des sources bouillantes à celle des éruptions; c'est ainsi que nous pouvons encore, sans inconvénient, placer à côté des détails sur les Geysers, ce que nous avons à dire des montagnes et des lacs de l'Islande. Comme dans ce qui précède, en effet, nous avons encore à parler de cratères ouverts par les feux souterrains, de sombres paysages où tout ce qui rappelle les commotions volcaniques se place au premier plan. La liaison est donc parfaitement logique, car ici la géographie donne la main à la météorologie.

Les principaux lacs d'Islande sont : Thingvallavatn (*), où l'on précipitait autrefois les femmes condamnées à mort (**), et qui est situé non loin de Reykiavik; Apavatn, voisin du précédent; Hvitârvatn, que bordent des glaciers magnifiques; Fiskrvatn, au centre de l'île, près de Skaptar Yõkul; celui qui s'étend tout auprès de la montagne de Torfa; celui que l'on voit entre le volcan de Kõtlugiâ et Eyafialla-Yõkul; enfin Myvatn, ou le *lac des moustiques,* ainsi nommé à

(*) La terminaison *vatn* signifie *lac*.

(**) Nous aurons plus loin l'occasion de revenir sur ce lac en parlant de la vallée de Thingvalla, le lieu le plus justement célèbre de l'Islande.

cause de la multitude des insectes de cette espèce qui le fréquentent. Ce dernier est situé dans la partie nord-est de l'île, au milieu du Syssel de Thingeïrar. C'est le plus vaste et le plus remarquable de tous à cause de sa situation et de son aspect romantique. Le paysage qui l'environne rappelle, d'une manière frappante, les tristes lieux que baigne la mer Morte. Le lac s'offre d'abord à vos regards. Tout l'espace qui vous sépare de cette sombre nappe d'eau est un vaste champ de lave noire, raboteuse, sillonnée de profondes crevasses, s'avançant jusqu'au milieu de cette petite méditerranée, ou livrant passage à ses flots et formant sur la rive septentrionale d'innombrables anses et promontoires. Au nord-est s'élève une chaîne de montagnes nues que domine un désert sablonneux. Plus loin, les yeux se portent sur de vastes marais, entrecoupés de collines rougeâtres. Vers le sud, on aperçoit une cordillière dont les pics sourcilleux affectent les formes les plus étranges. Enfin à l'est, on distingue les montagnes de soufre ou *Nâmar*, qui dégagent dans l'atmosphère une épaisse et abondante fumée. Un silence de mort règne sur cette région désolée. L'affreuse tristesse que répand sur le lac l'ombre des montagnes voisines, s'accroît encore par l'aspect mélancolique des petites îles de lave noire; et les colonnes de vapeur qui s'élèvent du sein des eaux ne font qu'augmenter l'horreur de cette scène de deuil, en reportant la pensée sur l'élément destructeur qui a produit cet effroyable chaos, et vit encore, menaçant, dans les entrailles du sol. Le lac, qui a environ quarante milles de circonférence, est tellement encombré de lave, que sa plus grande profondeur n'excède pas quatre brasses et demie. On aperçoit dans la matière volcanique qui tapisse le fond, un grand nombre de fissures et de cavités. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que des sources d'eau chaude jaillissent au milieu du lac, et produisent à sa surface une vapeur qu'on voit à une grande distance. Les îles dont nous avons parlé sont au nombre de trente; quelques-unes produisent de maigres pâturages, et la plupart abondent en angélique, plante dont les Islandais font grand cas, et dont ils font une ample provision pour l'hiver.

Le Krabla est une haute montagne voisine du lac Myvatn. Après avoir gravi avec de grandes difficultés plusieurs escarpements placés les uns sur les autres, on arrive sur un plateau, d'où on jouit d'une perspective magnifique. Tandis qu'au loin le regard embrasse un immense panorama accidenté par de larges rivières et par d'énormes rochers volcanisés, on voit au pied du pic sur lequel on est parvenu, un gouffre formé par l'ancien cratère du Krabla; sombre abîme d'où s'exhalent continuellement des vapeurs sulfureuses et dont l'œil ne peut sonder la profondeur. A plus de six cents pieds au-dessous du sommet le plus élevé de la montagne, on distingue un bassin rempli d'une matière noire et liquide semblable à de la lave en fusion; au milieu de cette espèce de chaudière naturelle, la substance en ébullition jaillit sous la forme d'une colonne de vingt à trente pieds de haut, et dont le diamètre égale au moins celui du grand Geyser. Il est impossible de n'être pas saisi de terreur à la vue de cette scène effrayante; à coup sûr, si l'antiquité eût connu ce lieu funèbre, elle y aurait placé l'entrée de l'enfer, et c'est ce qu'ont fait les paysans islandais, car Olafsen et Povelsen nous ont laissé la description de deux autres gouffres semblables et voisins du Krabla, lesquels inspirent aux habitants une frayeur insurmontable, et partagent, avec celui dont nous venons de parler, l'honneur de passer pour le séjour des esprits infernaux, comme l'atteste suffisamment leur nom de *Vute*, ou *Helvute*, c'est-à-dire, *enfer*.

Les environs abondent en soufre, et le voyageur peut à peine s'y aventurer, car le sol est tellement mou et brûlant, qu'il s'y enfonce souvent jusqu'au genou. La plus remarquable des montagnes qui recèlent cette subs-

tance, porte la dénomination significative de *montagne de soufre*. Sa hauteur est considerable, et elle s'étend, dans l'espace de cinq milles, entre les volcans du Krabla et du Leirhnukr. Sa surface est très-inégale; elle consiste en immenses bancs de bol rouge et de soufre, dont la superficie est veinée de bleu, de jaune et de blanc. Dans certains endroits, on aperçoit les trous creusés par les paysans qui exploitent, sans aucune régularité, la matière sulfureuse. Après avoir traversé de vastes espaces où le terrain cède sous le pied des chevaux, et où, en conséquence, on marche avec la plus grande difficulté, on arrive à un chemin étroit qui offre des pentes si roides qu'on ne s'y hasarde pas sans effroi. La vue plonge dans un précipice de plus de six cents pieds, au fond duquel on aperçoit une série de douze cratères bouillonnants, toujours en action. Ici encore, l'imagination la plus poétique et la plus puissante ne saurait trouver des mots capables de rendre l'horrible beauté de cette scène extraordinaire. Devant ce tableau lugubre, on reste stupéfait d'admiration et d'épouvante, et l'on attache involontairement ses regards sur cette espece de chaudière multiple, d'où s'élevent un mugissement continuel et un nuage de vapeur qui voile la clarté du soleil.

Non loin du Krabla, mais dans une autre direction, on voit un torrent de lave refroidie qui s'est répandu dans les contours de plusieurs vallées, pour se réunir dans une vaste plaine. De tous les amas de lave qui existent en Islande, c'est peut-être le plus curieux et le plus imposant. Ici, cette substance est noire comme du jais. Les crevasses et les boursouflures qu'on remarque à sa surface ont des proportions gigantesques, et la plupart des ouvertures, remplies de matières vitreuses, offrent des espèces de stalactites. Dans certains endroits, la lave forme des tas circulaires dont la superficie est couverte d'aspérités et de figures semblables aux feuilles roulées d'une carotte de tabac. Là où le torrent furieux a rencontré un obstacle et a eu le temps de se refroidir, il s'est formé une croûte qui, lorsque la lave a trouvé une nouvelle issue, s'est brisée, et, se mêlant avec la masse plus liquide, s'est accumulée dans différentes directions, en traçant dans la plaine les dessins les plus fantastiques. Ce fleuve de lave est un de ceux qui, de 1724 à 1730, s'échappèrent des flancs du Leirhnukr et du Krabla, et inondèrent les environs du lac Myvatn au nord et à l'est. Suivant les rapports des témoins oculaires de l'éruption, le torrent de pierres (*Stind*), comme disent les Islandais, se répandit lentement, entraînant tout ce qu'il rencontrait, et produisant un long ruban de flamme bleue, semblable à celle qui provient du soufre; quelquefois ces clartés livides étaient voilées par un épais nuage de fumée. Pendant la nuit, tout le pays semblait être une immense fournaise; l'atmosphère elle-même paraissait comme enflammée et était incessamment sillonnée par des globes de feu. Des éclairs continuels illuminaient l'horizon et annonçaient aux habitants des districts éloignés les terribles scènes dont cette région de l'Islande était le théâtre. Quand la lave eut couvert la plus grande partie des terres basses, elle se dirigea vers le lac, dans lequel elle se précipita et où elle forma des îles nombreuses.

La plupart des montagnes de l'Islande sont des glaciers, et elles prennent alors la dénomination de *Yökul* (*). Dans ce nombre, le Geitland passe pour une des plus remarquables. Il n'y a pas un Islandais qui ne la connaisse et qui n'admire sa construction fantastique, ses masses de glace et sa hauteur extraordinaire. Ils en font même une merveille, car ils croient

(*) Voici la hauteur de quelques montagnes de cette ile.

L'Orrefa Yõkul.......	6,240 pieds.
Le Tindfiall..........	5,368
Le Knapfel Yökul.....	6,000
Le Snæfell Yökul.....	4,572
L'Œster Yökul.......	5,794
Le Glama Yokul......	5,000

généralement, d'après une ancienne tradition consacrée par une saga, qu'il existe au milieu de cette montagne une vallée profonde, ornée de superbes prairies et habitée par une petite peuplade inconnue. Ces hommes mystérieux sont, à ce qu'on dit, les descendants d'une race de brigands et de géants qui peuplaient autrefois ce lieu redouté. Nous ne suivrons pas Olafsen et Povelsen dans la description minutieuse qu'ils donnent de ce glacier fameux. Nous nous bornerons à dire que tous les phénomènes auxquels la glace et la neige peuvent donner lieu, s'observent sur le Geitland, et que les énormes blocs de lave ou de roche noire y contrastent avec la blancheur des nappes éblouissantes au-dessus desquelles ils élèvent leur tête aride.

Snœfell-Yökul, à l'ouest et sur la ligne médiane de l'île, et Orœfa-Yökul, au sud-est, sont les deux plus hautes montagnes de l'île; leurs glaciers ne sont pas moins curieux à visiter que celui dont nous venons de parler; mais il est extrêmement difficile et dangereux d'y monter, car les tourbillons de neige, les crevasses profondes qu'il faut franchir à tout instant, les surfaces lisses et glissantes sur lesquelles il faut marcher, le froid excessif et la raréfaction de l'air dans les régions les plus élevées, sont autant d'obstacles qui arrêtent les pas du voyageur, et autant de périls qui menacent ses jours. S'il s'assied, vaincu par la fatigue et par le froid, il risque de s'endormir d'un sommeil éternel; si le pied lui manque, il roule sur des pointes abruptes et tombe dans des précipices, dont quelques-uns n'ont pas moins de trois ou quatre mille pieds; si, enfin, il s'aventure sur ces montagnes presque inaccessibles par un jour froid et tempétueux, il est exposé à être emporté par le vent ou étouffé par la neige. D'après cela, on conçoit que peu d'étrangers aient le courage de tenter ces dangereuses ascensions. Malheureusement, parmi ceux qui ont accompli ces entreprises, considérées comme téméraires même par les habitants, il n'en est aucun qui ait laissé de ces excursions un récit assez intéressant pour mériter d'être reproduit. Tous racontent assez sèchement les accidents les plus insignifiants de la journée, ou surchargent leur narration de détails scientifiques qui en détruisent tout le charme. Un poëte comme Byron, ou un écrivain comme Chateaubriand, serait seul capable de sentir et de peindre les beautés des tableaux magnifiques qui se déroulent successivement aux yeux de l'observateur en gravissant ces cimes ardues.

Les montagnes ou glaciers de Torfa, d'Eyafialla, de Skaptar, de Sidar, de Skeïdera, d'Arnarfell, de Bald, d'Eïricks, de Glama et de Dranga, ne peuvent être passés sous silence et mériteraient même quelques détails particuliers; mais nous craindrions, en multipliant les descriptions, de sortir des limites quelque peu étroites de cette notice. Toutefois, nous ne quitterons pas ce sujet sans signaler encore un glacier dont un voyageur anglais fait une mention particulière : c'est le Breïdamark-Yökul. Il est peu élevé, mais prodigieusement étendu, car sa longueur excède vingt milles anglais. Il s'est formé des glaces tombées des flancs des volcans voisins pendant les éruptions, et accumulées sur le même point par suite des obstacles qu'elles ont rencontrés dans leur chute. Cette grande masse solide empiète sans cesse sur les terrains environnants et change ainsi continuellement d'aspect.

Sur presque toutes les montagnes, ainsi que dans bien d'autres localités de ce pays, on trouve du basalte, cette singulière production volcanique qui s'élève en colonnes régulières. Ces piliers, qu'on dirait taillés par la main des hommes, sont presque en aussi grande quantité en Islande que dans les îles voisines de l'Écosse. Rien n'est plus curieux que les collines couvertes de fragments de basalte, les uns debout sur leur base polygone, les autres penchés, et le plus grand nombre étendus sur le sol dans le plus étrange désordre. Les environs de Höskulstad sont peut-être l'endroit où l'on trouve la plus intéressante réunion de ces

pierres. Elles couvrent de vastes espaces où elles sont rangées dans toutes les positions possibles. De loin, on prendrait cet amas de blocs uniformes pour les débris épars d'une ville monumentale renversée par un tremblement de terre. La côte voisine de Stappen est aussi très-curieuse sous ce rapport; le basalte s'y montre accumulé en monticules ou formant des grottes profondes qui ne le cèdent guère en étendue et en beauté à celle de Fingal, dans l'île de Staffa (*). Nous ne devons pas oublier non plus le mont Baula, presque tout entier formé de la même substance. Cette montagne, qui a plus de trois mille pieds de hauteur et qui est de forme conique, est une des plus intéressantes au point de vue géologique. Elle mérite aussi de fixer l'attention de l'observateur, à cause de la singulière tradition qui s'y rattache : les paysans islandais croient qu'il existe à son sommet une ouverture donnant entrée dans une riche campagne toujours verdoyante, habitée par une race de nains, dont la seule occupation est de garder de magnifiques troupeaux de moutons.

Les rivières qui sillonnent l'Islande sont en nombre considérable. Nous allons signaler les plus importantes.

La Blanda, une des plus belles, traverse la partie septentrionale. Elle en reçoit une autre dont les eaux sont noirâtres, tandis que les siennes sont blanches comme celles de toutes les rivières d'Islande qui prennent leur source dans les Yökul ou glaciers. Quoique réunies dans le même lit, les deux rivières coulent séparément l'espace de trois milles; mais enfin elles arrivent à une cataracte au-dessous de laquelle elles se mêlent complétement.

Le Skalfandafliot court aussi à la mer dans le nord de l'île. On croit qu'il prend sa source dans le Klofa Yökul, non loin des côtes méridionales. Ses flots, d'un bleu clair comme de l'eau dans laquelle on a laissé tomber quelques gouttes de lait, se précipitent dans l'Océan avec une rapidité extraordinaire. Il est coupé, à une certaine distance de son embouchure, par une belle cataracte, au-dessus de laquelle s'élève une colonne de vapeur qui se colore, au soleil, des nuances de l'arc-en-ciel; cette chute est connue dans le pays sous le nom de Goda-Foss.

La rivière Yökul est la plus large et la plus rapide de toutes celles qui arrosent la zone septentrionale. Quelques voyageurs en ont donné une description qui ne mérite en aucune façon d'être reproduite.

Yokulsa-a-Bru est un des plus puissants fleuves de l'Islande. Lorsqu'on saura qu'il reçoit le tribut de trente-huit autres rivières ou torrents plus ou moins considérables, on pourra se faire une idée de sa largeur et du volume de ses eaux. Il coule dans la partie orientale.

Dans la même zone, coule le Lagarfliot, qui est si large, qu'on le prendrait, dans certains endroits, pour un lac. Ses eaux sont blanches et très-poissonneuses; avantage précieux pour les paysans qui habitent en grand nombre ses deux rives.

La montagne de Lons Yökul donne naissance au Yökulsa-i-Lon, qui baigne un district de l'Est. Ce fleuve inonde souvent les campagnes voisines, et alors on n'aperçoit, entre les montagnes au milieu desquelles il précipite ses flots écumants, qu'une immense nappe d'eau, où surnagent çà et là les bestiaux qui y ont trouvé la mort.

Dans le sud, on peut citer le Hverfisfliot, qui fut desséché pendant la terrible éruption de 1783, et dont le lit et les bords sont restés, depuis cette époque, couverts de lave.

Non loin de cette rivière coule la Skapta, dont il a été longuement question dans la description de cette éruption volcanique.

(*) La similitude de ces deux noms (*Stappen* et *Staffa*) est remarquable, et prouve que les deux localités, quoique éloignées l'une de l'autre, puisque Staffa est près de l'Écosse et Stappen en Islande, ont été baptisées par le même peuple.

A l'ouest de la Skapta, et à une faible distance du mont Hécla, la Thiorsa, réunie à la Tuna, vient mêler ses flots avec ceux de l'Atlantique.

Enfin, dans la région occidentale, la Hvitâ, s'échappant du lac auquel elle a donné son nom, va se réunir, près de son embouchure, au large cours d'eau qui sort du Thingvallavatn, et former, sur la limite maritime du Syssel d'Arness, une espèce de lac oui communique avec l'Océan.

Cavernes. Parmi les curiosités de l'Islande, il ne faut pas oublier les cavernes, qui existent en grand nombre sur les flancs des montagnes, et dont quelques-unes sont fort intéressantes. Le terrain qui avoisine le glacier du Snœfell en est criblé; une de ces grottes, située près de la pêcherie d'Oendvertnaes, passe pour être immense, et nul n'a jamais su son étendue. Elle forme mille détours, et se prolonge, à ce que l'on croit, jusqu'à la mer. Toutes ces sinuosités souterraines n'étaient évidemment, dans le principe, que des canaux par lesquels les matières vomies par les volcans s'échappaient librement.

La *Caverne de sang* est située un peu au delà du Stappefell, montagne à pic qui s'élève au-dessous du glacier. Tous les voyageurs vont visiter cet antre ténébreux, qui jouit dans le pays d'une grande célébrité. L'entrée en est si étroite qu'il faut se mettre à plat ventre pour y pénétrer. L'intérieur est ovale et offre une salle de quinze pieds de haut sur dix de large. Les parois sont garnies de petites niches dont on ignore la destination. Le plafond se divise en deux voûtes concaves, qui paraissent avoir été creusées par l'action de l'air, à qui la conformation de la grotte donne pleine liberté de mouvement. La même raison explique l'écho remarquable qui frappe l'attention du visiteur dès qu'il a pénétré dans cette sombre retraite; les sons les plus faibles sont répétés par cet écho; le bruit sourd d'une conversation à voix basse est même fidèlement reproduit. Les rochers qui tapissent les bords sont couverts de caractères runiques et magiques, la plupart effacés par le temps.

La Sourtshellir, ou Caverne noire, est la plus connue et la plus grande de toutes ces grottes formées par les commotions terrestres ou volcaniques. Elle est située dans le Borgarfiord, à quelque distance du glacier du Geitland. Si l'on en croyait le Landnamabok, son nom lui viendrait d'un géant appelé Sourtour, qui l'aurait autrefois habitée. Il paraît que les Islandais ont ajouté foi à cette fable; ce qui le prouve, c'est que, d'après le même monument historique, un poëte nommé Thorvald alla, un jour, réciter devant la caverne des vers en l'honneur du géant. Il est plus positif que le surnom de *Noire* vient de l'espèce et de la couleur des rochers au milieu desquels serpentent les sinuosités de la grotte.

Des amas de lave, affectant les formes les plus capricieuses; des stalactites volcaniques; des cristallisations brillantes; des rochers de toutes les grandeurs, et dans toutes les positions; de vastes mares remplies d'eau gelée par le froid; des chemins tortueux, encombrés par les débris tombés de la voûte, et où, parfois, on s'enfonce jusqu'à la cheville dans un sable noir et fin; un mur bâti de main d'homme, et une salle renfermant des monceaux d'ossements réduits en poussière par l'action du temps et de l'air, voilà ce que Povelsen et Olafsen ont remarqué dans cette immense caverne, qu'ils ont explorée les premiers.

Cet antre a été certainement habité, et probablement par des malfaiteurs qui y trouvaient un abri assuré. La Landnama Saga et l'Holmveria Saga disent que, pendant le dixième siècle, une bande de voleurs s'était réfugiée dans la Sourtshellir. Un jour, on parvint à les surprendre par ruse; on leur coupa la retraite, dans une de leurs excursions, et ils furent cernés dans un petit vallon, à qui on a donné, par suite, le nom de

Oumsaatour (embuscade). Cette histoire et celle du géant ont fait une telle impression sur l'esprit du peuple islandais, qu'aucun paysan n'oserait pénétrer sous ces voûtes obscures, de peur de devenir la proie des esprits et des fantômes redoutables qui sont censés y avoir établi leur séjour.

Villes, villages et lieux célèbres de l'Islande. L'esquisse que nous avons tracée de la nature physique de l'Islande suffit, nous le pensons, pour donner une idée exacte de la physionomie de ce singulier pays. Il est temps de nous occuper des ouvrages de l'homme, et de l'homme lui-même.

Les villages sont en assez grand nombre dans cette île; mais chacun d'eux se compose de quelques chétives cabanes, dont la réunion mériterait plutôt le nom de hameau que celui de ville, dont les habitants leur font cependant les honneurs. La capitale est Reykiavik, située sur le bord de la mer, dans la partie occidentale. Cette pauvre bourgade ne comptait, il y a une soixantaine d'années, que quelques maisons d'humble apparence; depuis, elle a acquis une certaine importance, car elle est devenue la résidence du gouverneur, le siége de l'évêché et de la cour suprême, enfin le point le plus commercial de l'Islande. Elle est construite sur un sol bas et marécageux, entre deux collines, en partie couvertes de gazon et parsemées de nombreuses chaumières. Toute la ville consiste en deux rues, dont la plus longue s'étend le long du rivage, et est entièrement occupée par les marchands, tandis que l'autre, située à l'extrémité occidentale, se dirige presque en droite ligne vers un petit lac, et renferme les maisons de l'évêque, du landfoged et d'autres individus étrangers au commerce. Vers le milieu de cette dernière rue se trouve le cimetière public, enclos d'un mur en terre. A l'extrémité orientale de la ville, on voit les habitations du gouverneur et du sysselmand; un peu plus loin s'élève l'église, agréablement située dans l'espace qui sépare le lac de la ville. C'est un lourd bâtiment de pierre qui offrirait un asile commode aux fidèles, si le toit, formé de tuiles rouges, n'était pas extrêmement fragile, et ne présentait pas de graves inconvénients en temps d'orage, ou lorsque règnent des vents violents. Sur une éminence voisine de la maison du gouverneur, dont elle est séparée par un petit ruisseau, on aperçoit la maison de correction, vaste bâtiment construit de pierres blanches; à l'ouest, s'élève, sur une colline, l'observatoire, petit édifice en bois. Le sommet de l'éminence voisine est occupé par le collége, que les étudiants ont fait construire à grande peine des pierres calcinées trouvées dans les environs.[1] A quelque distance dans la baie, on rencontre plusieurs petites îles, dont la plus considérable est celle de Videy. Ce lieu, à cause de sa situation agréable, de la richesse de ses pâturages, et du nombre d'oies sauvages qui le fréquentent, doit avoir la préférence sur tous les autres points de la partie méridionale de l'Islande. Il était autrefois célèbre par son monastère, fondé en 1226, et occupé aujourd'hui par un juge. Cet ancien couvent repose sur de belles colonnes de lave basaltique, provenant sans doute d'un volcan, dont le cratère se voit dans le voisinage. De pareilles traces d'éruption existent sur la côte opposée près de Reykiavik, dans un endroit où l'on trouve aussi des sources chaudes.

Reykiavik possède une bibliothèque de huit mille volumes; ce qui ne surprendra pas le lecteur quand il aura parcouru les pages que nous consacrons, dans cette notice, à l'instruction publique en Islande. On y a aussi établi une bonne école, où les enfants reçoivent une éducation convenable.

Il est assez remarquable que la capitale de l'Islande soit bâtie sur le lieu même où Ingolf, le premier colon venu de Norwége, fixa sa demeure. Conformément à une pratique superstitieuse assez générale à cette époque, cet aventurier, en approchant de la côte orientale, jeta dans la mer les principales pièces de bois qui compo-

saient son ancienne habitation, faisant serment de s'établir sur le point du rivage où elles seraient jetées. Quelque temps après, les esclaves, qu'il avait chargés de chercher les morceaux de bois, les trouvèrent à l'endroit dont nous parlons, et Ingolf, fidèle à son vœu, fixa sa résidence là où s'éleva plus tard Reykiavik, et cela en dépit des murmures de ses esclaves, qui lui reprochaient de préférer une plage aussi nue et aussi stérile aux riches campagnes qu'ils prétendaient avoir traversées en venant de la partie orientale (*).

L'aspect de cette ville serait des plus tristes si les maisons danoises qu'elle renferme ne dissimulaient pas officieusement, sous leurs murailles blanches, la sombre et misérable demeure de l'Islandais. En général, les habitations des insulaires sont construites de la même manière, et sur le même plan que celles dans lesquelles s'abritèrent les premiers colons venus de Norwége. Les murs, qui ont six pieds d'épaisseur, et quatre seulement de hauteur, se composent soit de tourbe, soit d'un mélange de terre et de pierres, et, au lieu d'être perpendiculaires, sont inclinés en dedans. Le toit est de gazon, et repose sur des solives croisées de branches de bouleau. L'industrie des Islandais sait tirer profit de cette toiture : l'herbe qui la recouvre donne un fourrage que l'on fauche avec soin dans la saison. Les trois portes ménagées dans la façade se terminent en triangle dans leur partie supérieure, et sont presque toujours surmontées de girouettes. Celle du milieu donne entrée dans un passage obscur d'environ trente pieds de long sur cinq de large, et dans lequel s'ouvrent, des deux côtés, les portes des différentes pièces dont se compose l'habitation. Il y a la cuisine, la chambre où l'on tisse, la chambre des étrangers, qui est la meilleure de toutes, et au fond du corridor le *badstofa* ou chambre à coucher, où la famille se tient et travaille ordinairement. On n'y peut entrer qu'en se courbant, à cause du peu de hauteur des murs. Dans plusieurs maisons, cette dernière pièce est placée dans le grenier, et l'on y monte par un escalier qui ne laisse pas d'être dangereux. La lumière du jour pénètre dans les appartements par de petites fenêtres pratiquées dans la toiture, et garnies d'amnios (*) de mouton, en guise de vitres. Un trou, ménagé également dans le haut de la maison, laisse échapper la fumée; mais ceci ne s'observe que dans la cuisine, les Islandais n'allumant jamais de feu dans leur chambre à coucher, même pendant les plus grands froids. Des ossements de bestiaux ou de baleines servent de siége et sont même souvent façonnés en ustensiles de ménage. Deux ou trois tonneaux remplis de poisson sec ou de viande macérée dans du petit-lait aigre complètent l'ameublement. Les lits sont rangés des deux côtés de la chambre, et se composent d'un cadre élevé de trois pieds au-dessus du sol, couvert d'herbes marines, de plumes ou de duvet, suivant les moyens du paysan. Quoique ces couchettes soient extrêmement étroites, les Islandais s'y mettent toujours deux, tête-bêche. La terre nue et humide fait le plancher de ces chambres et des autres pièces. L'appartement destiné aux voyageurs est un peu moins négligé, et l'on y reposerait tranquillement après une journée de marche dans les montagnes, si l'on n'était pas suffoqué par l'odeur insupportable qui s'exhale incessamment de ces sales réduits. Le fait est que les Islandais sont d'une malpropreté dégoûtante, et qu'il est difficile d'accoutumer son odorat aux émanations fetides dont l'atmosphère de leurs habitations est toujours chargée. Les deux portes latérales de la façade donnent entrée, l'une dans la pièce où l'on fait sécher le poisson et où l'on dépose les ustensiles de pêche,

(*) *Landnama Bok*, première partie, chap. 6, 7 et 8.

(*) Membrane qui entoure le fœtus dans le ventre de la femelle.

l'autre dans la forge qui, quelquefois, cependant, est isolée. Auprès du bâtiment principal on voit deux ou trois étables, le tout entouré le plus souvent de quelques maigres pâturages, et plus rarement de petits jardins, où quelques légumes d'Europe s'efforcent de pousser et où l'on n'aperçoit pas un seul arbre, le climat et le sol de l'Islande ne comportant que des arbustes rabougris.

Telle est la demeure du pêcheur et du paysan islandais. C'est l'enseigne de la misère de cette population que déciment des fléaux de tout genre, et qu'appauvrit le monopole commercial. On peut se figurer, d'après cette peinture, le contraste qu'offrent de pareilles masures avec les bâtiments, à peu près confortables, des autorités et des gros commerçants danois de Reykiavik. En voyant cet assemblage de constructions grossières, dont la moins pauvre ne vaut pas la plus humble maison du plus humble de nos villages, on ne se douterait certainement pas qu'un pareil lieu ait eu, comme nos grandes capitales, ses orages politiques, sa révolution et sa restauration. Reykiavik compte pourtant, dans ses annales, des faits de cette nature. Ces événements sembleraient peut-être devoir rentrer dans l'histoire générale de l'Islande, mais ils se rattachent si particulièrement à la ville dont nous nous occupons, et se placent si naturellement ici, que nous pouvons, sans inconvénient, en donner dès à présent le récit. C'est M. Marmier qui, dans ses lettres sur l'Islande, nous les a fait connaître le premier, et il les a racontés avec tant de verve et d'esprit, que nous n'oserions marcher sur ses brisées. Nous préférons citer, bien persuadé que le lecteur nous saura gré de notre emprunt.

« Au mois de juin 1809, un négociant anglais, M. Phelps, équipa deux bâtiments chargés de denrées pour l'Islande, et se mit à la tête de sa cargaison avec un Danois, nommé Jorgensen, qui devait lui servir d'interprète. Le commerce était alors, comme il l'est encore aujourd'hui, exclusivement réservé au Danemark. Mais le Danemark était en guerre avec l'Angleterre, et M. Phelps espérait peut-être profiter de cette époque d'agitation pour échanger en toute liberté ses tonnes de sucre et ses balles de café contre le suif et le poisson des Islandais. Ses deux navires entrèrent à pleines voiles dans la rade de Reykiavik; il jeta l'ancre, s'annonça comme négociant anglais, et attendit. Mais plusieurs jours se passèrent, et pas un Islandais ne parut. M. Phelps, qui se tenait sur son gaillard d'avant, la lunette à la main, comptant bien voir arriver l'une après l'autre toutes les embarcations du pays, fut singulièrement désappointé quand il s'aperçut que pas un canotier ne se dirigeait de son côté, que pas un paysan ne venait lui demander une once de tabac. Alors il apprit que le comte Tramp, gouverneur d'Islande, avait fait défense formelle, à tous les habitants du pays, d'entrer en relation avec les Anglais. Cette nouvelle irrita M. Phelps. Il y allait de l'honneur de sa nation et de la vente de ses marchandises; et, quand il vit le pavillon britannique ainsi méprisé, et ses denrées proscrites, il prit une résolution héroïque : il arma douze matelots et ordonna au capitaine de son bâtiment d'aller, sans autre forme de procès, s'emparer du comte Tramp. C'était un dimanche; les habitants de Reykiavik étaient réunis sur la place et autour de l'église; le capitaine anglais, brave comme César, s'avance au milieu de la foule, entre chez le gouverneur, lui montre ses douze hommes, leurs baïonnettes, et le déclare prisonnier de guerre. Tout cela se passa sans rumeur et sans effusion de sang : les Islandais restèrent dans la rue, bouche béante; et le soir même, le gouverneur couchait à bord du bâtiment anglais. Le lendemain, on vit paraître une magnifique proclamation. L'autorité du gouvernement danois était abolie; l'Islande redevenait libre et indépendante. M. Jorgensen, interprète de M. Phelps, prenait le titre d'excellence et se déclarait protecteur

de l'île, général en chef des armées de terre et de mer. L'ancien sceau national fut remplacé par les deux initiales du nouveau gouverneur, et l'oriflamme bleue, portant trois morues, flotta sur le clocher. Après avoir ainsi annoncé la révolution survenue dans le pays, son excellence M. Jorgensen descendit à terre; et, pour montrer qu'il n'était pas si novice dans l'art de gouverner les hommes, il commença par confisquer la caisse de l'État à son profit; puis il chercha à rallier à lui les personnages les plus influents de Reykiavik. Aux uns, il promit des places de magistrat, aux autres, des pensions; il se proposait aussi d'accorder de nouvelles immunités au clergé; et les prêtres, touchés de ses sentiments religieux, signèrent une adhésion à toutes les mesures prises par lui. Pour compléter sa royauté, il lui manquait encore une garde; en faisant, par ordre de l'autorité, une perquisition dans toutes les maisons de Reykiavik, on finit par réunir cinq fusils, trois épées, six capotes de drap et deux casques. M. Phelps fournit le reste de l'équipement, et huit hommes, armés de pied en cap, paradèrent chaque jour sous les fenêtres du protecteur. Lui-même était leur général et leur fourrier. Chaque matin il haranguait pompeusement leur patriotisme, et, chaque soir, il livrait à leur appétit une double ration de poisson sec. Non content d'une telle milice, M. Jorgensen voulut avoir un fort. Par ses ordres, on éleva sur la côte une muraille épaisse; on déterra cinq vieux canons que les Danois avaient oubliés jadis dans le pays. On les plaça sur le rempart; et dans un conseil de guerre auquel assistaient le maçon de Reykiavik, comme directeur des fortifications, et le charpentier, comme ingénieur, la ville fut déclarée imprenable par mer et par terre. Après cela, M. Jorgensen parcourut le pays pour prévenir l'émeute et se concilier l'affection de ses nouveaux sujets. Il voyageait à cheval, suivi de cinq hommes. Trois d'entre eux criaient sur toute la route: Vive le protecteur! et deux autres aiguillonnaient, de la pointe de leurs piques, l'enthousiasme un peu lent des Islandais. Grâce à ces sages précautions, il traversa une partie de l'île au milieu des explosions de joie de toute la population; et si, à son retour, il ne trouva pas d'arc de triomphe à l'entrée de sa capitale, c'est que sa modestie s'y refusa.

« Le règne du protecteur durait déjà depuis deux mois. Un événement fatal vint l'arrêter au moment où il tendait chaque jour de plus en plus à s'affermir: au mois d'août, un bâtiment de guerre anglais, commandé par le capitaine Jones, arriva dans un petit port voisin de Reykiavik, à Havnefiord. Les marchands danois, dont le protecteur avait mis les magasins sous le séquestre, portèrent leurs réclamations à M. Jones. Le comte Tramp, qui était toujours retenu prisonnier à bord du navire de M. Phelps, lui adressa aussi ses plaintes. Le capitaine, qui, au milieu de tous ces conflits, représentait l'autorité légale, commença une enquête sérieuse sur tout ce qui s'était passé; et, après avoir entendu les griefs des uns et des autres, il enleva à M. Jorgensen sa garde et son sceptre, et ordonna à M. Phelps de conduire l'ex-protecteur d'Islande et le comte Tramp en Angleterre. Les anciens magistrats de Reykiavik reprirent leurs fonctions. Les anciennes lois furent mises en vigueur; et, quelques jours après cette comédie mercantile, la ville avait repris son attitude habituelle, et le bourgmestre, assis sur son siége de chêne, gouvernait, comme par le passé, au nom du roi de Danemark. »

Depuis cette époque, Reykiavik a joui d'une tranquillité profonde, et son port ne s'est ouvert qu'à des vaisseaux amis.

Après Reykiavik, où l'on aborde, les premiers lieux qui attirent ordinairement l'attention de l'étranger, sont Skalholt, la vallée de Thingvalla et celle où jaillissent les geysers. Mais un voyage dans l'intérieur du pays n'est pas chose facile à exécuter en Islande: il n'y a ici ni voitures, ni grandes routes, ni ponts sur les rivières, ni auberges commo-

des; il faut aller à cheval ou à pied, suivre d'étroits sentiers sur les flancs des montagnes ou dans le fond des coulées de lave, traverser les fleuves à gué ou à la nage, et s'accommoder, bon gré mal gré, de l'hospitalité du *bœr* (*) islandais. Il est vrai qu'on trouve quelques dédommagements à tant de contrariétés. D'abord les chevaux sont excellents; ces animaux sont doués d'un instinct merveilleux : ils passent, pendant les nuits les plus obscures, au milieu des neiges et au bruit de la tempête, par les chemins les plus difficiles, tantôt escaladant les rochers, tantôt traversant des glaciers immenses, tout cela sans faire un faux pas et sans regimber sous la main du cavalier. Si celui-ci s'égare et reste indécis sur sa direction, il n'a qu'à lâcher la bride à son cheval et à se laisser conduire par lui; il peut être certain qu'il le mènera droit à son gîte, surtout si le cheval est vieux et habitué à ces excursions. Lorsqu'on arrive près d'un endroit marécageux, qu'on est obligé de traverser, l'animal s'arrête et flaire le terrain comme s'il voulait le sonder; puis il y entre ou bien il recule, et, dans ce dernier cas, les plus forts coups de fouet ne le forceraient pas de s'y aventurer; et si par hasard il se décide à y pénétrer, on peut être sûr qu'il s'y embourbera, tant le danger qu'il pressentait était réel. Si un pareil malheur arrive à un des chevaux de la caravane, il perd courage pour le reste de la journée, et se jette à tort et à travers dans toutes les mares qu'il rencontre, bien que les autres qui le devancent lui tracent le passage et franchissent ces obstacles sans difficulté. Ils traversent les rivières les plus rapides à la nage, chargés de leur cavalier ou de fardeaux pesants. Arrivés devant la demeure hospitalière où la troupe voyageuse doit se reposer, on les lâche, pendant la nuit, dans les champs, et ils vont ronger la mousse des rochers; le lendemain ils reparaissent d'eux-mêmes, prêts à reprendre leur route. En hiver, le sort de ces pauvres animaux est bien douloureux. « Le paysan, qui n'a jamais assez de foin pour nourrir tout son troupeau, garde seulement un ou deux chevaux et chasse les autres dans la campagne. C'est grande pitié que de les voir alors errer au hasard, pour chercher un peu de nouriture et un abri. Ils grattent le sol avec leurs pieds, pour trouver sous la neige quelques touffes de gazon. Ils s'en vont au bord de la mer mâcher les racines flottantes, les fucus; quelquefois on les a vus ronger les planches humides des bateaux. Lorsque le printemps arrive, beaucoup d'entre eux ont péri, et ceux qui survivent aux rigueurs de l'hiver, à la disette, sont tellement maigres et exténués, qu'à peine peuvent-ils se soutenir; mais dès que la neige est fondue et que l'herbe pousse, ils reprennent leur vigueur (*). »

Le voyageur n'a donc pas à regretter le manque de voitures; les chevaux islandais lui offrent une compensation suffisante. Quant à la chaumière du paysan qui doit lui servir d'auberge, il est sûr d'y trouver, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il y arrive, une hospitalité cordiale et les égards les plus empressés. Si les mets qu'on lui présentera ne sont pas de son goût et révoltent quelquefois son palais, au moins seront-ils offerts de bon cœur. S'il ne s'agit surtout que d'aller aux geysers, à Skalholt et à l'Hécla, il est à peu près sûr d'y arriver sans accident et presque sans fatigue, tant cette route est connue des guides et des chevaux.

En allant à Skalholt on peut passer par la vallée de Thingvalla, où il faut s'arrêter quelques instants pour admirer la scène pittoresque qui se déploie sous vos regards. « Thingvalla, dit Mackenzie, est un lieu sauvage qui offre tous les caractères de la désolation. Les hautes murailles de lave qui le bordent de chaque côté sont les témoignages irrécusables des convulsions terrestres qui ont bouleversé cet

(*) C'est le nom qu'on donne à la maison du paysan islandais.

(*) Marmier, Lettres sur l'Islande, p. 25.

endroit désert : aujourd'hui la nature y dort d'un silence de mort au milieu du chaos que ses jeux terribles ont enfanté. »

Ce qui donne à Thingvalla une importance qu'aucun autre point de l'Islande ne saurait avoir, c'est que les *allhings*, ou assemblées générales de la nation, s'y sont tenus pendant une période de près de neuf cents ans. En 928, lorsque le code ulfliotien fut accepté par les habitants, la cour suprême de justice, qui, durant plusieurs années, s'était réunie dans un lieu appelé Hof, dans le district de Kiosar, fut transférée dans cette plaine célèbre. Les affaires publiques y furent traitées jusqu'en 1800, époque à laquelle les ravages occasionnés dans les environs par un effroyable tremblement de terre, motivèrent la translation du siége des tribunaux à Reykiavik. C'est aussi à Thingvalla que se réunissait annuellement la cour ecclésiastique sous la présidence de l'évêque de Skalholt ; c'était même en quelque sorte un lieu de rendez-vous, car un grand nombre d'habitants y allaient uniquement pour y rencontrer leurs amis. Enfin, et pour dernier titre à la vénération des historiens nationaux, qui l'ont dignement célébrée dans leurs sagas, l'enceinte de Thingvalla a été le muet témoin de l'adoption publique du christianisme par les Islandais.

Écoutons M. Marmier au sujet de ce vallon fameux, consacré par l'histoire et la poésie :

« Le lieu le plus célèbre de l'Islande, c'est Thingvalla (*) ; c'est là que, dans les premiers temps de la république, les principaux habitants du pays avaient organisé un gouvernement central ; c'est là que chaque année se tenaient ces assemblées générales, ces althings, espèces de champ de Mars, où l'on venait délibérer sur les affaires publiques et promulguer les nouvelles lois. Là, en l'an 1000, le christianisme fut adopté à la majorité des voix. Là, venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différents districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage, car c'était à la fois une assemblée politique et une assemblée de famille. Quand le lœgmadr avait parlé pour tout le pays, le sysselmadr parlait pour son canton. Les prêtres tenaient leur synode, le tribunal supérieur jugeait les procès criminels. Non loin du tertre de gazon où il venait siéger, est le rocher où l'on décapitait les hommes, le lac où l'on jetait dans un sac les femmes condamnées à mort, et le bûcher où l'on brûlait les sorciers. Les assemblées de Thingvalla commençaient ordinairement au mois de juillet et duraient quelques semaines. Les deux chefs de l'althing occupaient une petite maison en pierre, dont on voit encore les vestiges ; les autres campaient sous des tentes. Pendant le temps de la république, le président de l'assemblée était le lœgmadr élu par le peuple. Plus tard, quand l'Islande fut réunie au Danemark, le gouverneur nommé par le roi s'empara successivement des différentes attributions du lœgmadr, et il ne lui resta plus que son caractère d'homme de loi et son droit de juridiction. Les comices de l'althing ont duré huit siècles. Ils ont passé tour à tour par le paganisme scandinave et le christianisme, par la ferveur catholique des premiers temps et la réformation, par la république et la monarchie. Une ordonnance du roi de Danemark les a supprimés en 1800 ; le tribunal supérieur, le gouverneur, l'évêque sont aujourd'hui à Reykiavik.

« C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers, que se tenaient les séances de l'althing. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait que la nature avait

(*) J'emploie ici le mot mis en usage par les étrangers. Le vrai mot islandais est *Thing-vollr*, au pluriel *Thing-vallr* (champs du Thing). Les Islandais écrivent *Thing* avec le caractère runique et anglo-saxon dont les Anglais ont fait leur *th*.

disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore la pente que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est formé par ce chemin où l'on n'avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau et le léger frôlement de quelques touffes de mousses chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus romantiques qu'il soit possible de voir; et si, au milieu de cette solitude profonde, on se représente les grandes réunions d'autrefois, les tentes blanches dressées dans le vallon, les juges assis sur les blocs de lave, les chefs de chaque cohorte marchant sous leur bannière, et le peuple dispersé à travers les rochers, je ne sache pas de tableau plus digne d'occuper le pinceau du peintre et la plume du romancier. »

Une faible distance sépare Thingvalla de Skalholt, l'ancienne capitale des jarls, le premier siége épiscopal de l'Islande. Les souvenirs se pressent en foule dans la mémoire de l'étranger en approchant de ce lieu célèbre dans les annales scandinaves. Là, en effet, ont vécu des historiens, des orateurs et des philosophes, dont la renommée s'est étendue jusqu'à nous : Gissur qui, dans les premières années du douzième siècle, parcourut l'Europe et parlait la langue de tous les pays qu'il avait visités; Finsen, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*; Thorlakr, dont l'érudition était respectée au loin; et bien d'autres dont les noms ont été religieusement conservés dans les fastes norwégiens et islandais. On enseignait dans l'école de cette ville le latin, la grammaire, la poésie et la musique, c'est-à-dire, ce qu'on apprenait à peine alors dans les grandes villes de l'Europe. Cette école fut réunie à celle de Holum, à l'époque où les deux évêchés n'en formèrent plus qu'un seul, désormais établi à Reykiavik (1797). Les évêques de Skalholt étaient si riches, qu'ils donnaient des fêtes auxquelles assistaient huit cents personnes, et chacune d'elles recevait un présent. Cette ville était donc un centre de lumières et de civilisation, et un écrivain moderne a pu lui appliquer à juste titre, quoique avec un peu d'exagération peut-être, la dénomination d'*Athènes du Nord*. Hélas! de tout ce passé glorieux il ne reste rien, et le seul vestige matériel important de cette métropole est l'ancien cimetière, dont la dimension est encore plus éloquente que les pierres et les inscriptions qu'on y remarque. Une petite église en bois et une maison habitée par trois familles de paysans, voilà Skalholt. Çà et là quelques ruines sombres reportent la pensée vers les temps plus heureux où ces lieux contenaient une population relativement considérable; et si vous entrez dans ce bœr, dont la porte s'ouvrira certainement à votre premier appel, ses habitants vous diront que leur humble demeure s'élève à l'endroit même où était construite la maison épiscopale; ils vous parleront des choses d'autrefois, et ressusciteront dans votre imagination tout ce peuple qui s'empressait aux enseignements des professeurs et aux fêtes de l'évêque. Dans l'église, vous trouverez des ornements d'autel d'un grand prix, un calice en vermeil, richement ciselé, orné de médaillons peints sur émail; enfin, des inscriptions tumulaires, dont quelques-unes sont empreintes d'un cachet original et poétique.

Ainsi Skalholt n'intéresse plus que

par ses souvenirs, tandis que Thingvalla joint au charme des traditions historiques celui d'un paysage dont la succession des siècles n'a fait qu'augmenter les beautés.

Un court trajet mène de cette enceinte en ruine aux geysers que nous avons décrits précédemment, et une autre journée de marche vous conduira au pied du mont Hécla, cette merveille de l'Islande.

Si, au contraire, on ne veut pas rétrograder et qu'on avance toujours dans la même direction, on arrivera en peu d'instants à Haukadal, autre centre d'instruction de la vieille Islande. C'est là que Arœ-Frodr, le premier historiographe du Nord et une des illustrations de cette île, passa sa vie laborieuse. C'est à ce savant, né en 1068, que l'on doit les *Schedæ*, esquisses historiques très-précieuses, et le *Landnama Bok*, ou livre des origines islandaises. Il écrivit encore plusieurs grands ouvrages qui, malheureusement, ont été perdus.

Holum, situé dans le nord de l'île, a vu l'établissement de la première imprimerie en Islande, et a été le siége d'un évêché et d'une école, transportés depuis à Reykiavik. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable hameau.

Husavik, bourgade célèbre pour avoir été la résidence de Gardar, le second aventurier qui séjourna en Islande, est située à l'extrémité d'une passe sur le bord oriental de la rivière de Skialfandafiord. Ce village se compose de quelques maisons en bois, d'une manufacture de soufre, et de plusieurs cabanes habitées par les ouvriers. Comme il est placé sur un plateau élevé de plus de cent pieds au-dessus de la mer, les différents objets de consommation que le commerce y introduit, et les articles qu'on en exporte, sont enlevés et déposés dans les bateaux, au moyen d'une grue et d'un câble très-fort; l'appareil est fixé sur le bord d'un précipice perpendiculaire qui s'ouvre au-devant des magasins. Le port passe pour un des plus dangereux de l'Islande, à cause des rochers qui en embarrassent l'entrée et des énormes masses de glaces que le Groënland y pousse en hiver à la faveur des vents de nord-ouest.

Jusqu'aux dernières années de ce siècle, Husavik a exporté annuellement une grande quantité de soufre. D'après les ordonnances rédigées dans le treizième siècle, touchant l'exploitation de cette substance minérale, il paraît qu'elle a été longtemps extrêmement abondante en Islande. Après l'année 1561, des priviléges furent successivement accordés à des spéculateurs, pour encourager le raffinage et l'exportation de cette matière. C'étaient Husavik et les mines de Krisuvik, dans le sud, qui en fournissaient la plus grande partie. Ces dernières furent travaillées jusqu'en 1764; mais, dès cette époque, on les abandonna, quoiqu'il restât encore dans leurs environs assez de soufre pour assurer aux entrepreneurs de faciles profits. Les mines d'Husavik ont été exploitées avec plus de persistance et ont autrefois produit un bénéfice net de dix à dix-huit mille rixdallers (*).

Les autres bourgades de cette île ne valent pas la peine qu'on recherche leurs noms. On a même pu voir que celles dont nous venons de parler, à l'exception de Reykiavik, ne méritaient d'être mentionnées que sous le rapport historique et traditionnel.

Histoire naturelle.—La nature prévoyante a donné les plantes antiscorbutiques aux pays où un froid glacial ruine la santé de l'homme; elle fait croître en Islande le *lichen*, remède efficace contre les maux de poitrine, dont les habitants de cette île sont souvent affectés. Les antiscorbutiques n'y manquent pas non plus. On y trouve, comme en Norwége, une grande quantité de baies sauvages d'un goût excellent. La civilisation européenne a introduit dans les jardins la culture de quelques légumes. Quant aux arbres, il n'en existe pas à proprement parler; on aperçoit bien çà et là quelques bois de bouleaux; mais ce sont plutôt des taillis qui ressemblent

(*) Histoire ecclésiastique d'Islande.

à des champs de broussailles. Il est vrai que les Islandais sont amplement dédommagés par le bois que les flots de l'Océan jettent en immense quantité sur les côtes de leur pays.

Les rivières et les mers d'Islande sont peuplées d'une infinité de poissons, tels que morues, harengs, saumons, truites et brochets.

Parmi les oiseaux de cette île, on doit citer surtout le faucon d'Islande, autrefois très-recherché, et l'éder (*anas mollissima*), qui fournit le duvet connu sous le nom d'*édredon*.

Au nombre des quadrupèdes les plus remarquables, il faut placer le renard d'Islande qui donne une belle fourrure; le mouton indigène qui a jusqu'à trois et quatre cornes, et se distingue autant par sa grande taille que par la longueur de sa laine. Par un contraste singulier, les bœufs et les vaches d'Islande sont pour la plupart sans cornes. Nous avons déjà parlé en détail des chevaux de ce pays. Ils sont de la même espèce que ceux de Norwége. Le gouvernement danois cherche à naturaliser le renne dans cette île; il est singulier que cet animal ne soit pas indigène dans une contrée où l'on trouve les plantes dont il se nourrit exclusivement, et notamment la *mousse de renne*.

Habitants. Population.—Les Islandais sont généralement d'une taille moyenne; robustes et vigoureux, lorsqu'une de ces affections mortelles qu'ils contractent quelquefois de bonne heure ne mine pas sourdement chez eux le principe vital. Leur teint clair et leurs cheveux blonds les font ressembler aux Danois et aux Allemands. Du reste, ils n'ont pas un type particulier de physionomie; la douceur de leur caractère et leurs sentiments naturellement affectueux se peignent sur leur visage. Ils sont tristes et pensifs, ce qui s'explique suffisamment par le genre de vie qu'ils mènent et par la nature du pays qu'ils habitent. Ils ne chantent guère que lorsqu'ils sont ivres, et alors leur bonté instinctive éclate par des explosions de tendresse.

Les femmes sont gracieuses, quoique généralement grandes, et portées à prendre plus d'embonpoint que les hommes; comme ces derniers, elles ont les cheveux blonds et les yeux bleus; la blancheur un peu fade de leur peau accuse un tempérament lymphatique. Elles ont conservé l'ancien costume du pays : elles portent immédiatement sur la peau une *skirta*, ou chemise attachée autour du cou au moyen d'un bouton de métal. Indépendamment de deux ou trois jupons bleus, elles ont par-devant une *svinta*, ou tablier d'étoffe également bleue, bordé de velours noir, et généralement attaché à la ceinture avec des agrafes d'argent ou de cuivre doré. Le corsage (*upphtulur*) est fait de wadmel rouge ou noir, et orné sur le dos de trois bandes de velours qui couvrent les coutures; par-devant sont cousues deux autres larges bandes de la même étoffe, sur lesquelles brillent cinq ou six élégantes agrafes d'argent et une masse de riches broderies. Immédiatement au-dessous du corsage, les jupons sont attachés au moyen d'une ceinture de velours (*lindi*), garnie de pierres polies, de bijoux d'argent, etc... Le cou est entouré d'un collier de velours large de deux pouces et brodé d'argent. Le *treya*, ou justaucorps, est fait de manière à serrer la taille et consiste en wadmel de couleur noire. Les manches aussi sont étroites et ornées sur le poignet d'*erma-knappar*, ou boutons argentés sur lesquels sont quelquefois gravées les initiales du mari et de la femme. Par-dessus tous ces vêtements, se met le *hempa*, ou surtout de drap noir bordé de velours de même couleur, et attaché par-devant au moyen d'agrafes. Les bas sont bleu foncé ou rouge, et les souliers se composent tout simplement d'un morceau de peau de phoque ou de mouton attaché sur le pied, de manière à l'envelopper commodément. Les femmes islandaises qui jouissent de quelque fortune, suspendent à leur cou d'élégantes chaînes d'argent, auxquelles sont attachées des médailles du même métal, offrant des inscriptions et des

figures d'un caractère religieux (*). La partie la plus curieuse de ce costume est la coiffure : elle consiste en un *faldur*, ou pyramide de mousseline blanche, fixée au moyen d'un grand nombre d'épingles ; cette espèce de mitre a généralement quinze ou vingt pouces de haut ; elle est ronde auprès de la tête, mais elle s'aplatit en s'élevant, se recourbe en avant et se termine par un rebord carré qui n'a pas moins de six pouces de large. Cette coiffure, qui est absolument la même que celle de nos Cauchoises, est maintenue sur la tête par un mouchoir de soie noire ou brune, roulé en forme de turban, et dont les plis, tombant par derrière jusqu'au cou, cachent entièrement les cheveux.

Le costume des fiancées est encore plus riche ; le *faldur* est alors remarquable par des broderies de fil d'or.

Le costume ordinaire d'été se compose tout simplement d'un jupon bleu, d'un justaucorps de même couleur, et d'un bonnet dont la pointe pend le long de la tête et se termine par un gland rouge ou vert.

Le costume des hommes est plus simple et ressemble beaucoup à celui des paysans de Norwége et de certaines parties de la Suède. Une veste et un pantalon bleus, garnis de petits liserés rouges, composent leur habillement. Chez eux, leur coiffure est semblable à celle des femmes, mais, pour sortir, ils mettent un chapeau plat et à larges bords. Lorsqu'il fait froid, ou qu'il pleut, ils portent l'espèce de surtout appelé *hempa*.

L'Islandais s'est toujours fait remarquer par son amour pour sa patrie. Dans quelques pays que le sort l'ait jeté, il n'oublie jamais son bœr et ses montagnes. Malgré les privations qu'ils subissent continuellement, malgré les dangers de toute espèce auxquels les exposent la fureur des volcans, les tremblements de terre et les rigueurs d'un climat de fer, ils sont toujours dominés par cette espèce d'adage national : *Island er hinn besta land sem soliun skinnar uppá*, c'est-à-dire, l'Islande est le plus beau pays qu'éclaire le soleil. On a vu des Islandais transportés dans nos grandes villes d'Europe, y languir sous l'influence de la nostalgie et mourir dans la plus profonde mélancolie, lorsqu'ils ne pouvaient pas retourner sur leur terre natale. Tout le luxe de notre civilisation, toutes les jouissances de la vie policée, les distractions qu'offrent nos capitales, étaient sans charmes pour eux ; ce qu'il leur fallait, c'était leur famille, la vue de leurs lacs et de leurs hautes falaises, les récits des temps passés autour du foyer paternel. Ce sentiment ne peut s'expliquer que par cette merveilleuse prévoyance de la nature, qui a attaché l'homme par le cœur au sol le moins propre à fixer ses pas.

Les Islandais sont, comme nous l'avons dit précédemment, extrêmement hospitaliers. Il y a fête chez eux lorsqu'un étranger y arrive. C'est à qui sera le plus empressé auprès du voyageur ; la meilleure chambre lui est réservée, et ils se privent pour lui de ce qui devait faire leur repas du dimanche.

Point de meurtre, point de vol chez ce peuple patriarcal ; le pêcheur peut laisser son poisson étalé au soleil, sans craindre qu'une main coupable lui dérobe sa provision d'hiver. Ces pauvres gens ont toutes les vertus des paysans norwégiens.

Tout ce que nous savons de la littérature islandaise, prouve que cette nation est une des plus intelligentes du monde entier. Ce qui domine chez elle, c'est le penchant poétique, comme l'atteste le caractère de presque toutes leurs traditions écrites ou verbales. Le plus humble pêcheur sait lire et écrire. Tous ont, sans exception, un goût prononcé pour l'étude. Dans les chaumières les plus pauvres, les plus dénuées de ce qui constitue le bien-être d'une famille de paysan, on trouve des livres d'histoire et de littérature

(*) La plupart de ces bijoux d'argent sont faits par les Islandais eux-mêmes, qui presque tous sont naturellement orfèvres. Ils excellent aussi dans la ciselure de la corne et du bois.

qui occupent les longues veillées d'hiver. Quand le soir est venu, quand la tempête gronde sur le bœr à moitié couvert de neige, les enfants et leur mère se réunissent autour du chef de la maison qui, pendant que chacun se livre à un travail manuel, lit à haute voix la Bible ou les annales historiques de l'Islande. Presque tous les habitants de l'île ont souscrit à la collection de sagas, publiée par la Société littéraire de Copenhague. Ce fait n'a pas besoin de commentaires, car il est plus significatif que tout ce que nous pourrions ajouter sur l'amour des Islandais pour l'étude.

L'imprimerie de Vidœ publie des livres d'éducation, des recueils de poésies et les sagas en vers composées par les étudiants islandais sous le titre de *rimur*. Cette imprimerie, fondée à Holum, en 1530, par l'évêque Gudbrandr, fut plus tard transportée à Skalholt, puis de nouveau restituée à l'ancienne métropole. Aujourd'hui elle rend les plus grands services aux Islandais, à qui elle fournit des ouvrages à bon marché, distribués par des commissionnaires dans les localités les plus lointaines.

La bibliothèque de Reykiavik n'est pas moins utile. Les huit mille volumes qu'elle contient passent tour à tour dans les mains du pêcheur et du fermier, qui les obtiennent en prêt pour plusieurs mois, et peuvent les prêter à leurs voisins. C'est ainsi que la vie intellectuelle circule parmi cette population intéressante, qui consacre à la culture de son esprit le temps que lui laisse la suspension de ses travaux matériels.

L'école de Besesstad, autrefois établie à Reykiavik, est la pépinière d'où sortent les hommes les plus instruits de l'Islande : on y enseigne le latin, le grec, l'hébreu, le danois, la géographie, l'histoire, l'arithmétique et la théologie. Malheureusement, on ne peut, faute de place, y admettre plus de quarante élèves : encore ces pauvres enfants sont-ils bien maltraités sous le rapport du bien-être physique : ils couchent deux à deux, et même quatre à quatre, dans des espèces d'armoires à deux compartiments, que l'on ferme sur eux, au risque de les étouffer. Ils sont mal nourris, et leurs parents, qui sont obligés d'entretenir leur trousseau, ne peuvent quelquefois leur donner les vêtements nécessaires pour supporter sans souffrance les rigueurs de l'hiver. Malgré cela, ces jeunes gens travaillent assidûment, et quittent le collége avec une instruction aussi solide que celle qu'on acquiert dans nos lycées.

L'université de Copenhague est une ressource plus précieuse encore pour la jeunesse islandaise. Les insulaires qui y entrent jouissent de plusieurs priviléges : ils habitent une maison fondée par le roi Christian VI, et s'ils passent leur premier examen à la satisfaction des professeurs, ils reçoivent une gratification de trente ou quarante francs par mois. Ces étudiants, à leur retour dans leur patrie, occupent les places de magistrat, de sysselmand, et desservent, s'ils sont prêtres, les paroisses les plus populeuses et les plus riches (*).

Les Islandais sont pieux et généralement instruits dans les matières religieuses. Ils se nourrissent de la lecture de la Bible et suivent avec exactitude les offices du dimanche. Ils professent le plus profond respect pour les ecclésiastiques, qui, du reste, indépendamment de leur caractère sacré, ont sur eux une grande supériorité intellectuelle. De tous les ministres de la religion du Christ, les prêtres islandais sont les plus à plaindre : ils ne reçoivent rien du gouvernement danois, et ont pour toute fortune l'usufruit de la ferme attachée à la cure et le quart des dîmes perçues dans la paroisse; encore, si la veuve de leur prédécesseur existe, sont-ils obligés de lui laisser une partie des revenus de la ferme. Dans certaines localités, la dîme, le casuel et la ferme réunis, ne produi-

(*) Pour tout ce qui concerne l'instruction publique en Islande, on peut consulter avec fruit l'excellent chapitre que M. Marmier a consacré à cette matière.

sent pas plus de soixante à quatre-vingt-dix francs. Des priviléges dont jouissaient autrefois les ecclésiastiques, il n'en subsiste plus qu'un seul, c'est de pouvoir placer dans chaque chaumière un mouton que le paysan nourrit pendant l'hiver. Par suite de cet état de choses, qui condamne le prêtre à une misère profonde, il est forcé, pour vivre, de se livrer aux plus rudes travaux. Comme le plus indigent des fidèles de son église, il travaille la terre, ferre ses chevaux et va à la pêche. Le voyageur qui traverse en canot une des baies si nombreuses de l'Islande est tout surpris de rencontrer sous la livrée du pêcheur, la ligne ou le filet à la main, le prédicateur qu'il a vu monter en chaire, dans l'église du hameau, sous le costume de prêtre. Malheureusement il paraît que cette douloureuse obligation exerce une action fâcheuse sur les manières et les habitudes des ecclésiastiques; peu à peu, dit-on, ils adoptent sans s'en apercevoir le rude langage et les allures des hommes grossiers qu'ils fréquentent; on assure même que la société continuelle des bateliers influe sur eux à tel point, qu'ils finissent par contracter le goût des boissons spiritueuses. Du reste, cette dérogation aux principes qui doivent diriger la conduite d'un serviteur de Dieu, ne diminue en rien le respect des Islandais pour leurs pasteurs; ces derniers en sont quittes pour ne pas prêcher sur la tempérance.

L'intelligence qui distingue les Islandais, leur goût pour la lecture des livres sérieux, par-dessus tout, leur piété fervente, devraient les préserver de toute idée et de toute pratique superstitieuses. Cependant, ils ne sont pas exempts de cette lèpre morale. De tout temps la magie a été chez eux en grand honneur, de tout temps ils ont employé des moyens extraordinaires pour guérir les maladies : ainsi, ils avaient autrefois l'habitude de se faire saigner, de laisser jaillir un peu de sang et de refermer de suite la piqûre, en conjurant les malins esprits par des formules consacrées. Plus tard ils adoptèrent d'autres moyens curatifs : ils formaient des croix avec leurs doigts et portaient écrits sur leur poitrine des psaumes ou des prières auxquels ils attribuaient des propriétés physiques bienfaisantes. Ils ont aussi conservé des traces de la chiromancie, et gardé précieusement les figures hiéroglyphiques relatives à cette science occulte. On trouve aussi chez eux quelques écrits sur l'astrologie, et notamment sur l'influence que les douze signes célestes exercent sur la naissance des hommes.

On sait que les anciens Norwégiens s'occupaient beaucoup de magie noire ou diabolique. La pratique de cette science cabalistique ne s'introduisit en Islande qu'à une époque plus rapprochée de nous. Les habitants de cette île prenaient leurs symboles dans les runes et dans la poésie; les runes, d'abord usitées comme simples caractères d'écriture, étaient devenues des signes magiques; on les réunissait à la poésie pour les grandes opérations mystérieuses, et on attribuait à ce mélange une grande puissance. On voit dans les histoires d'Edden et de Snorre Sturleson qu'Odin a été le premier et le plus grand magicien du Nord. Dans plusieurs autres monuments historiques de ces peuples, on trouve l'explication de toutes les cérémonies et l'indication du dessin des runes. Ces deux espèces de magies ont subsisté même en compagnie du christianisme; seulement, depuis l'extinction du culte païen, elles n'ont été pratiquées que par des gens mal famés.

Le mot *blot* désignait d'une manière générale, dans le Nord, l'ensemble des dogmes du paganisme scandinave. Mais ces dogmes, qui admettaient la plus grossière idolâtrie, étaient mélangés de magie. *Disa blot* indiquait le sacrifice offert à la déesse *Disen*, arbitre du sort des mortels. *Alsa blot* désignait le sacrifice fait aux esprits des fleuves et des campagnes, dans le but d'être heureux en ménage ou de rendre un ennemi malheureux. *Seidur* est la plus ancienne et la plus terrible des magies; elle se pratiquait sur le

feu, par la poesie ou par le chant. Présents ou absents, ceux que ces mystères concernaient étaient ensorcelés, devenaient quelquefois fous, et devaient, pendant toute leur vie, être incessamment visités par la misère et toute espèce de calamités.

Cependant ces opérations cabalistiques se faisaient en secret, car elles étaient sévèrement blâmées par les législateurs du Nord. Odin, suivant Sturleson, finit par les désapprouver comme immorales et peu agréables aux dieux. Alors on cessa de sacrifier aux idoles. Le *seïdur* ou grande magie fut surtout mis à l'index; on rapporte même qu'Harald aux beaux cheveux fit brûler son propre fils, comme coupable de ce crime, ainsi que ceux de ses amis qu'il avait réunis en société mystérieuse. La magie noire était prohibée par les plus anciennes lois de l'Islande. Les condamnés étaient enfermés dans un sac, puis on les lapidait jusqu'à ce que mort s'ensuivît; enfin, on brûlait leur cadavre, et on en jetait les cendres à la mer, afin, disait-on, qu'ils ne revinssent pas tourmenter les vivants; on croyait, en effet, que les morts reparaissaient sur terre, et Odin lui-même avait enseigné le moyen de les évoquer.

La magie qui, en Islande et en Norwége, avait survécu au paganisme, se pratiqua toujours en secret après l'établissement du culte chrétien. On opérait habituellement pendant la nuit, et surtout aux approches des grandes fêtes. Mais les acteurs de ces scènes de superstition étaient sévèrement punis. La loi païenne avait décrété la peine de mort contre les sorciers qui se livraient à la magie noire, et avait laissé de côté les autres espèces de magies. Le code chrétien fut plus rigoureux; il condamna tous les degrés de cette science, en adoptant toutefois une proportion dans le châtiment. Ce ne fut que dans le moyen âge que l'on commença à brûler les magiciens. Croirait-on qu'il y eut, à cette époque, des femmes assez stupidement barbares pour mordre et même couper entièrement un doigt à leurs enfants, dans le but de leur assurer une longue existence, et qu'elles n'encouraient, pour cette absurde cruauté, qu'une simple amende en argent? Au contraire, ceux qui s'occupaient de sortiléges diaboliques étaient mis hors la loi : chacun pouvait les tuer, même dans leur propre maison, et quiconque leur donnait asile, était, comme eux, mis à mort. Cependant, comme les chrétiens eux-mêmes se servaient de certains objets matériels dans leurs cérémonies religieuses, à l'exemple des sorciers qui suspendaient des pierres au cou des hommes et des animaux, il fallut renoncer à cette extrême rigueur, et adoucir au moins la pénalité.

Dans les temps modernes on vit renaître la magie en Islande, et les sortiléges se mêlèrent aux cérémonies religieuses que la réforme avait tolérées. Malheureusement les hauts fonctionnaires, intéressés à maintenir le peuple dans l'ignorance, favorisèrent cette fâcheuse tendance, non en se livrant personnellement aux opérations cabalistiques, mais en accréditant l'opinion qu'ils étaient eux-mêmes doués de la faculté de deviner et d'ensorceler. Il y eut alors, comme autrefois, plusieurs espèces de magies. *Finskgalder* indiquait la possession d'un esprit ayant la forme d'un ver ou d'une mouche; ce mode de sorcellerie avait été introduit dans le pays par un Islandais qui, dit-on, avait fait tout exprès un voyage en Laponie. *Atkalla anda or lopter* désignait l'évocation des esprits et le pouvoir de s'en servir; c'était la magie des grands et des riches. *Gandreid* exprimait la précieuse faculté de voyager dans les airs; mais tandis qu'en Allemagne on faisait chevaucher les sorcières sur des manches à balai, en Islande ces cavalcades aériennes se faisaient à califourchon sur des côtes et des tibias de chevaux. On croyait que lorsqu'un de ces voyageurs nocturnes s'approchait des ossements répandus dans la campagne, ces derniers étaient, à l'instant même, réduits en poussière. Il y avait aussi des gens qui prétendaient pouvoir exciter

les orages et les tempêtes, faire périr des barques et des vaisseaux en mer, tout cela à l'aide de quelques caractères symboliques tracés sur une tête de poisson. Ceci s'appelait *gioerninga vedur*. D'autres initiés interprétaient le chant des oiseaux (*at skilia fuglsroedd*) : c'était le privilége des princes et des rois. La corneille était, de tous les oiseaux, celui que l'on consultait le plus volontiers pour les affaires d'État; mais comme il ne s'en trouve pas en Islande, le corbeau, politique non moins profond, était le conseiller par excellence dans les circonstances les plus graves. Un autre genre de magie consistait à choisir une personne de connaissance ou un ami qui promettait de reparaître sur terre après sa mort, et de rendre compte de tout ce qui pouvait intéresser le survivant. On redoutait beaucoup la première visite du revenant, et on la disait fort dangereuse. Le *karra kalf* était le plus haut degré de magie : c'était l'incarnation du diable dans un veau nouveau-né, et que sa mère n'avait pas encore nettoyé. Celui qui désirait l'initiation était obligé de remplir les fonctions de la vache, c'est-à-dire, de lécher entièrement le veau. Cette dégoûtante opération suffisait pour donner connaissance du grand mystère.

Les runes ont toujours été en Islande les principaux agents des sortiléges. On se servait aussi d'autres signes ou symboles, tels que la canne d'Aaron, le sceau de Salomon, le marteau de Thor, et enfin le *sprota*, long bâton mince qui, suivant les sorciers et leurs crédules sectateurs, avait la vertu de faire entr'ouvrir les rochers et les montagnes, et procurait en même temps le moyen de converser avec les gnomes.

Les prêtres essayèrent, à une époque peu éloignée de nous, d'extirper la superstition et toutes ces folles manies. Mais, comme ils n'étaient pas exempts de la maladie dont ils voulaient guérir les autres, leurs avis et leurs prédications n'eurent aucun effet. Alors on eut recours à l'intimidation; on brûla de pauvres gens dont tout le crime était d'avoir l'imagination exaltée par des idées, au fond très-innocentes. Dès qu'un homme était accusé d'avoir ensorcelé quelqu'un, ou seulement des animaux, on le condamnait au feu. Dix Islandais subirent cet horrible supplice dans l'espace de trente ans, c'est-à-dire, depuis 1660 jusqu'à 1690. Parmi ces malheureux, quelques-uns étaient simplement *soupçonnés* de sorcellerie. Enfin, la raison publique et les autorités elles-mêmes, ayant protesté contre la barbarie de cette loi, une ordonnance royale la modifia dans les dernières années du dix-septième siècle, en ce sens que le roi se réserva le droit de réviser le procès avant que l'accusé pût être condamné à mort. On vit alors disparaître une grande partie des anciennes opérations magiques; mais la croyance aux revenants et une foule d'autres superstitions subsistèrent en dépit de tous les efforts du gouvernement et du clergé.

Du reste, si ces préjugés et ces pratiques absurdes n'ont pas encore entièrement disparu de la terre d'Islande, il faut convenir que cette tendance trouve son excuse dans l'aspect et la nature des lieux qu'habitent ces pauvres paysans. Environnés de rochers aux formes fantastiques, de vallées obscures, de cimetières qu'éclairent les lueurs tremblantes de l'aurore boréale, de montagnes au sommet desquelles s'arrêtent des nuées semblables à des fantômes blancs, les Islandais sont naturellement portés à croire aux revenants et aux esprits, dont ces lieux funèbres sont, comme on sait, le domaine ordinaire. Ce qui prouve que les impressions physiques sont pour beaucoup dans cette disposition morale, c'est que la population de la partie nord, qui est la plus triste et la plus sombre, est beaucoup plus superstitieuse que la population des districts méridionaux. Au surplus, les erreurs de ces pauvres gens sont aujourd'hui fort innocentes et ne mériteraient pas que la loi s'en occupât. C'est aux instituteurs et aux ecclésiastiques à ache-

ver de détruire le mal dans sa racine, et tout fait espérer qu'ils y réussiront.

Avant de passer au chapitre des usages et des mœurs, il nous reste à indiquer le chiffre de cette population dont nous venons de tracer le portrait physique et moral. On évaluait autrefois à cent mille le nombre des habitants de l'Islande; aujourd'hui, il y en a tout au plus cinquante-cinq mille. Le littoral, le fond des golfes et quelques vallées sont seuls habités, et ce n'est là que le tiers de ce vaste territoire. La cause de cette notable diminution est facile à signaler : c'est le nombre presque incroyable des calamités publiques qui ont successivement frappé ce malheureux pays. En voici le tableau abrégé, tiré d'un écrit de M. Finn-Magnussen, que M. Marmier, dans son *Histoire de l'Islande*, a mis à contribution :

L'Islande, en 976, avait déjà beaucoup souffert. En 985, nous voyons plusieurs familles forcées, par la misère et les fléaux physiques, d'aller chercher un refuge au Groënland.

1002, 1003 et 1013. La récolte de foin est nulle, et les habitants sont obligés de tuer une grande partie de leurs bestiaux, leur seule richesse.

1015. Froid excessif; l'île est entièrement entourée de glaces; par suite, misère affreuse.

1021 et 1035. Été pluvieux et sans soleil. La terre ne peut se réchauffer et reste stérile; la santé des habitants en souffre cruellement.

1047. Cette année est désignée, dans les annales du pays, sous la dénomination significative d'*année du grand hiver*.

1056, 1057, 1078, 1118. Les chevaux périssent par le froid, et plusieurs maisons sont détruites par des avalanches.

1120, 1160. Point de récoltes.

1181, 1182, 1183, 1184, 1186, 1197, 1200 et 1202. Même calamité; plus de deux mille personnes meurent de faim et de misère.

1203, 1204, 1206, 1209, 1211, 1226, 1227. Étés humides et infructueux; hivers rigoureux et famine.

1231, 1232, 1233, 1236, 1252, 1253 et 1258. Printemps aussi froids que l'hiver; misère affreuse.

1259. Il neige abondamment dans les premiers jours du mois d'août, et il en résulte de grands malheurs.

1260. Série de mauvaises années.

1284. Le froid tue un grand nombre de bestiaux. Des hommes même meurent de faim, et des maisons deviennent désertes.

1287 et 1288. Froid excessif et famine.

1290. A partir de cette année inclusivement, la terre reste pendant plusieurs étés constamment couverte de brouillards, et les récoltes sont nulles.

1300. Hiver rigoureux; famine. Dans la seule province de Nordurland, plus de cinq cents habitants périssent de misère.

1312, 1313, 1314 et 1315. Été pluvieux. Froid violent en hiver. Une seule église reçoit, en très-peu de temps, trois cents morts.

1320 à 1340. Sur ces vingt années, dix seulement donnent quelques produits.

1343. Il neige si abondamment que le sol est couvert à une hauteur de plusieurs pieds. Un grand nombre de bestiaux périssent. On cite des fermiers qui sur deux cents moutons n'en peuvent sauver que deux. Dans le courant de juin, l'excès du froid tue, à Skalholt, quatre-vingts vaches.

1346 à 1377. Dix-huit années de froid cruel et de misère. Cent soixante-dix personnes meurent de faim dans le district de Myvatn qui, ordinairement, trouve dans la pêche une ressource précieuse.

1379. La neige engloutit, au mois de septembre, plusieurs troupeaux de moutons.

Au commencement du quinzième siècle, la peste noire s'introduit en Islande, et enlève les deux tiers de la population. Le froid pendant l'hiver, et la pluie pendant l'été, se joignent à ce fléau pour augmenter la désolation parmi les Islandais.

1500. Famine.

1508, 1518, 1519. En plein mois de

juin, la neige fait périr un grand nombre de moutons.

1520 et 1525. Misère et maladie contagieuse.

1552 à 1558. Froid intolérable qui tue hommes et bestiaux.

1562, 1565, 1566 jusqu'à 1599. Tourbillons de neige au mois de juin qui font beaucoup de mal aux animaux.

Premières années du dix-septième siècle. Hivers si rigoureux qu'on voit des chevaux mourir de froid en une nuit. En deux ans (1603 et 1604), neuf mille habitants meurent de faim, et cette affreuse situation se prolongea jusqu'en 1610. Des paysans affamés furent réduits à mâcher la peau des moutons et à déterrer les os pour les manger. On se rappelle surtout en Islande le 17 mars de cette année, qui fut le jour le plus néfaste.

Froid extrême, neige abondante, mortalité sur les bestiaux et misère, en 1612, 1614 et 1615. Il en est de même en 1624, en 1633 et en 1634. La gelée est si forte et si générale, qu'on peut à peine se procurer de l'eau et qu'on n'abreuve les bestiaux qu'une fois par semaine. Chevaux et moutons meurent par centaines; les restes des oiseaux morts, dévorés par ceux qui survivent, jonchent les plaines. La neige encombre tellement le rivage, que les habitants ne peuvent, pour aller pêcher, franchir l'espace qui les sépare de la mer. Les rivières restent prises jusqu'au mois de juillet. Cet état de choses dure jusqu'en 1641.

1647. Le manque de récolte affame les bestiaux; les brebis sont obligées de dévorer leurs petits.

1652 à 1667. Années infructueuses.

1669. Des troupeaux sont emportés par des tourbillons de neige.

1674. Misère et famine.

1675. Maladie épidémique qui dépeuple non-seulement des maisons, mais des paroisses entières.

1680, 1683, 1684, 1685, 1686. Froid violent; récoltes presque nulles; misère; mortalité.

1689, 1690. Famine effroyable, telle qu'on n'en avait jamais éprouvé de semblable.

1696. Les souffrances des Islandais, apaisées par une année heureuse (1694), recommencent et se prolongent pendant dix ans. Elles se renouvellent en 1707, et sur les vingt-deux années qui suivent, il n'y en a que quinze de bonnes.

1748. Hiver glacial. Dans le petit district de Langanaes, quarante-quatre hommes périssent de froid et de faim.

1757. Il meurt trois mille six cents personnes, et, après un répit de six années, les mêmes calamités se renouvellent, pour se prolonger presque sans interruption jusqu'à la fin de 1782. Pendant les dernières années de ce siècle, le froid, les éruptions volcaniques et les tremblements de terre sèment le ravage et la mort en Islande. Suivant M. Stephansen, bailli d'Islande qui a écrit une description de ce pays au dix-huitième siècle, les années 1784 et 1785 virent périr 9000 personnes, 28,000 chevaux, 11,491 bêtes à cornes, et 190,488 bêtes à laine.

Le dix-neuvième siècle n'a pas commencé sous de moins sinistres auspices : déjà plusieurs années ont été marquées par des désastres irréparables.

Si l'on fait entrer dans cette longue énumération les soixante-trois éruptions de volcans dont nous avons donné la liste dans un chapitre spécial, et que nous avons omises ici pour ne pas faire de double emploi, on restera convaincu qu'aucun peuple au monde n'a été si cruellement éprouvé que le peuple d'Islande, et l'on se rendra compte de son affaiblissement numérique. Certes, il faut que les causes de dépopulation soient bien actives et bien puissantes pour que la fécondité des femmes islandaises ne répare pas les pertes annuelles.

Tout se réunit, en vérité, pour faire de l'Islande une terre de désolation et de ses habitants un peuple de martyrs : le monopole commercial achève d'épuiser les ressources des malheureux insulaires, déjà si largement diminuées par les hivers rigoureux et les étés sans soleil. Pendant près de

deux siècles, tout le commerce de l'Islande fut soumis à des entraves odieuses : en 1789, il fut déclaré libre, mais le Danemark s'en réserva le monopole exclusif. La conséquence toute naturelle de cet acte despotique est que les objets apportés par les bâtiments danois dans les entrepôts de l'Islande (*) sont excessivement chers ; que les habitants sont obligés, pour se procurer les denrées et les ustensiles dont ils ont besoin, d'abandonner à l'avide trafiquant tout le fruit de leurs sueurs et de leurs veilles, et qu'il leur est impossible de se ménager des ressources pour les mauvaises années. Que de laine, de suif, de viande de mouton, de poisson, de pelleteries, et de duvet d'éder, ne faut-il pas que l'Islandais livre au marchand danois, pour obtenir seulement un peu de farine et de sel, quelques outils, et un petit baril d'eau-de-vie ! Quant à l'argent, les Danois ayant intérêt à tout payer en marchandises, n'en donnent qu'avec beaucoup de répugnance et le moins possible.

Aussi le découragement paralyse l'activité et le bras de l'Islandais. Si, grâce aux leçons et à l'exemple de Biarin Haldorsen, l'Islande produit aujourd'hui quelques légumes, quels immenses espaces de sol susceptibles de culture sont encore en friche ! Il est hors de doute que les districts méridionaux, soumis à une température plus douce que les provinces du nord, pourraient devenir plus riches et plus productifs qu'ils ne le sont, et cependant ils ne sont pas exploités. A quoi peut-on attribuer cette incurie, si ce n'est à cette espèce de fatigue morale qui s'empare de l'homme quand il sait que sa volonté rencontrera toujours des obstacles insurmontables ?

Mœurs et usages des Islandais. Ce chapitre ne sera que le complément de celui qui précède, car les coutumes et les mœurs d'un peuple ne sont que les manifestations de sa force physique et de ses instincts. Ici nous pouvons, à la rigueur, nous passer de matériaux récents, attendu que ce que nous avons à dire diffère peu de ce que les anciens écrivains ont dit sur le même sujet. Les Islandais, en effet, sont, sous le rapport des usages, ce qu'ils étaient autrefois. Aucune nation n'a été aussi fidèle à ses traditions. Leur langue, leur costume et leur manière de vivre sont restés les mêmes pendant une période de neuf siècles, tandis que les autres peuples se sont modifiés sous l'influence des circonstances ou de certaines individualités puissantes. Habitués dès leur enfance à entendre vanter le caractère de leurs ancêtres, et sachant que leur île natale a été l'asile de la poésie et des sciences à une époque où l'Europe était plongée dans l'ignorance et la barbarie, les Islandais possèdent à un degré éminent le sentiment national, et l'on peut même observer chez un grand nombre de paysans de ce pays une certaine dignité de maintien qui révèle à la fois l'indépendance de caractère et la conscience de la valeur personnelle.

N'est-ce pas pour obéir à une habitude de leurs pères qu'ils s'obstinent à construire leurs maisons au pied des hautes montagnes, en dépit des périls qui les menacent ? Que leur importe que des rochers énormes détachés du sommet, ou des masses de terre détrempées par la pluie, fondent sur leur frêle habitation et en dispersent au loin les débris ? Les premiers colons norwégiens n'ont pas reculé devant ces dangers, et eux, leurs dignes enfants, ils ne reculent pas davantage.

En général, il ne faut pas chercher l'excentricité dans les usages des Islandais ; cependant, quelques-uns sont assez singuliers. Leurs différentes manières de saluer, par exemple, ont presque toutes un caractère oriental. Lorsqu'on se rencontre on s'aborde en se disant : *Sællvertu*, ce qui correspond directement au salut des Hébreux, *schalom lach*, et au bonjour arabe, *salam aleik* ; ni l'une ni l'autre de ces expressions ne signifie paix, dans le sens qu'on attache à ce mot en Occident, mais bien, *soyez heureux*. Il paraî-

(*) Ces entrepôts sont Reykiavik, Hafnarfiördur, Eyrarbacki et Eskifiördur.

trait, d'après l'Edda, que les anciens Scandinaves employaient le mot *heill*, au lieu de *sæll*, d'où, par suite des modifications de l'idiome anglo-saxon, les Anglais ont fait *hail* (Dieu vous conserve!), expression employée comme mode de salutation dans plusieurs passages de la Bible. En s'abordant et en se quittant, un affectueux baiser sur la bouche est, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, le seul genre de salut usité en Islande. Seulement, dans le voisinage des factoreries, l'homme du peuple salue un étranger qu'il regarde comme son supérieur, en plaçant sa main droite sur sa bouche ou sur son cœur, et en s'inclinant profondément. Lorsque vous visitez une famille islandaise, il faut la saluer suivant l'âge et le rang de chaque individu, en commençant par le chef et en finissant par le moins respectable, sans en excepter les domestiques; mais, en prenant congé, cet ordre est complétement renversé, c'est-à-dire, que le salut doit être d'abord adressé aux serviteurs, puis aux enfants, et enfin à la maîtresse et au maître du logis.

Henderson parle d'une coutume encore plus originale. Qu'on nous permette de traduire textuellement le curieux passage où il en fait mention :

« Le maître et la maîtresse de la maison m'ayant souhaité une bonne nuit, se retirèrent et laissèrent auprès de moi leur fille aînée, pour m'aider à ôter mon pantalon et mes bas. Je leur aurais bien fait grâce de cette étrange politesse qui contrastait avec les sentiments de délicatesse auxquels un Européen est habitué. En vain fis-je observer à la jeune Islandaise que son ministère m'était parfaitement inutile; elle persista en disant que c'était l'usage et qu'il était du devoir d'un chrétien de venir en aide au voyageur fatigué. Il fallut donc se résigner. Quand je fus couché, elle plaça devant mon lit une longue planche pour m'empêcher de tomber, et après avoir mis une jatte de lait sur une table près de mon chevet, elle se retira en me disant bonsoir. Cet usage est répandu dans toute l'Islande. Quand il n'y a point de filles dans la famille, c'est la maîtresse de la maison elle-même qui se charge de cette singulière corvée, et elle se trouve très-honorée de donner cette preuve de déférence à l'étranger qui est venu s'asseoir sous son toit hospitalier. »

Cet usage prouve en faveur des Islandais, car il révèle une grande pureté de mœurs et une chasteté qu'on n'observe plus nulle part en Europe. Mais hâtons-nous de dire qu'il fait exception, sous le rapport de la bizarrerie, à la règle générale que nous avons posée, et que tout ce que les voyageurs nous apprennent sur les autres habitudes nationales de ce peuple est, comme nous l'avons dit, fort terre-à-terre.

Comment pourrait-il en être autrement? Leurs occupations n'ont-elles pas une teinte uniforme et essentiellement monotone? La pêche, la préparation du poisson et des peaux de phoques, le tissage du drap ou wadmel, la garde des troupeaux et la fenaison, tels sont leurs uniques travaux. Et les amusements par lesquels ils font diversion à ces tristes labeurs, ont à peu près le même caractère. La lutte, les échecs et les dames, sont leurs jeux de prédilection. Y a-t-il rien de moins excentrique?

Le paysan islandais fait ses trois repas par jour : il déjeune à sept heures du matin, dîne à deux heures de l'après-midi, et soupe à neuf heures du soir. Le déjeuner se compose de *skyr*, ou lait caillé aigre, qu'on accompagne d'une grande quantité de crème douce. Quelquefois on lui donne une saveur particulière en y mêlant du jus de baies de genièvre. Leur dîner consiste en poisson sec ou gelé, et en beurre aigre, car les Islandais se servent très-rarement de beurre frais ou salé. Ils le laissent aigrir, et le conservent ainsi vingt ans et plus; ils croient ce beurre plus sain et le trouvent meilleur que celui auquel nous donnons la préférence. Plus il est vieux, plus il flatte leur goût. La livre de ce beurre vaut deux livres de beurre frais. A souper, ils mangent, soit du

skyr avec un peu de biscuit et de fromage, soit une soupe faite avec de la mousse islandaise, espèce de lichen bien connu en Europe. Ce dernier mets est le plus agréable et le plus salutaire. La boisson ordinaire est le *blanda*, petit-lait mêlé avec de l'eau. Ils boivent aussi du petit-lait pur et du lait, qu'ils ne prennent guère que chaud.

Tel est l'ordinaire des Islandais. Mais il est encore d'autres mets dont ils raffolent : par exemple, la viande salée ou fumée, ou bien encore conservée dans du petit-lait fermenté. Ils mangent aussi avec plaisir des os, des tendons de bœuf et de mouton, et des arêtes de morue, qu'ils font cuire dans du petit-lait jusqu'à dissolution. Ils les font ensuite fermenter et les servent dans du lait. Quant au poisson, il est certaines espèces qu'ils ne mangent que lorsque l'animal est sur le point d'entrer en putréfaction, et quand les fibres se détachent presque d'elles-mêmes. Ils en font quelquefois du bouillon qu'ils mêlent avec du petit-lait. Les paysans qui jouissent d'une certaine aisance, se nourrissent aussi de viande bouillie, de veau marin et de chair de baleine.

Le dimanche, la famille islandaise se régale de quelques mets extraordinaires; tels que du gruau d'orge ou de sarrasin cuit dans du lait, de la bouillie, de la soupe grasse et de la viande macérée dans du petit-lait. Aux grandes fêtes, comme Noël et Pâques, le plat de rigueur est de la viande fumée, dont on extrait le jus en la mettant en presse. Il y a aussi dans le courant de l'année certains jours qu'il est d'usage de célébrer par des festins : c'est ainsi que, après la moisson, on mange le *slægen-lamb* (agneau gras), ou un mouton si la famille est trop nombreuse. Ils appellent la soirée du mardi saint *sprengiou kveld*, parce qu'on est obligé, ce jour-là, de donner aux ouvriers et aux domestiques autant de viande fumée qu'ils en demandent. Le lendemain, la viande est interdite jusqu'après Pâques, et, pendant tout le temps du carême, il faut bien se garder de prononcer même le mot *viande*. Cette coutume donne lieu à un singulier badinage : ils s'excitent les uns les autres afin que ce mot échappe à l'un d'eux, parce que le délinquant perd la portion de viande qui lui revient le mardi après Pâques (*). Le premier jour d'été est aussi fêté par un régal de famille, auquel participent tous les gens de la maison.

Nous avons parlé plus haut du beurre aigre dont les Islandais font grand cas. Ce beurre, ainsi préparé, a sur le beurre salé l'avantage de pouvoir se conserver très-longtemps sans devenir rance; lorsqu'on a soin de le bien presser, afin d'en faire sortir tout le petit-lait, quand on l'a bien pétri et soigneusement lavé, il se garde, comme nous l'avons dit, plus de vingt ans, sans perdre sa saveur acide. A l'époque ou le catholicisme régnait en Islande, il y avait près des évêchés de vastes maisons qui servaient uniquement à emmagasiner de grandes provisions de ce beurre. Dans les années de disette, qui ne revenaient que trop fréquemment, on en distribuait à tous ceux qui en manquaient, et principalement aux vassaux de l'évêque.

Il est certain, du reste, que ce mets national était en usage dès la plus haute antiquité; ce qui confirme ce que nous avons dit de la fidélité des Islandais à leurs anciennes coutumes. On lit le passage suivant dans la satire *Skida Rima*, un des plus anciens poëmes du pays, et l'œuvre d'un Islandais poëte du roi Sigurd-Jorsalasard : « Skidi était le mendiant le plus misérable de l'Islande. Il rêva, une nuit, qu'il allait demander Freya en mariage, et prier en même temps Odin d'ajouter à cette faveur la permission de se faire remplir de beurre aigri une caisse qu'il portait avec lui. Friggia reçut ordre d'acquiescer à sa demande. Le pauvre Skidi réveillé, et revenu de son rêve dans un coin de la chétive cabane qu'il habitait dans le Hittardal (vallée

(*) Cette interdiction de la viande apres la semaine sainte est un reste de catholicisme.

d'Hittar), va, comme poussé par une suite de son délire, visiter une caisse où il enfermait sa mesquine provision. Quels furent son étonnement et sa joie en la voyant pleine de vieux beurre aigri ! »

Quelques voyageurs prétendent que de pareils aliments ne nuisent en rien à la santé des Islandais. Cependant la raison dit qu'une nourriture aussi singulière n'est guère propre à soutenir les forces de ces hommes condamnés aux rudes travaux de la pêche et de la culture. On peut même ajouter, sans craindre de se tromper, qu'une semblable alimentation est tout à fait de nature à favoriser les horribles maladies dont ces insulaires portent le germe dans leur sang, telles que la lèpre, l'éléphantiasis et les scrofules. Heureusement la civilisation européenne leur vient peu à peu en aide. Déjà un certain nombre de paysans islandais se nourrissent un peu mieux, boivent des vins de France, du café, et se servent de meubles venus d'Europe.

Les Islandais se chauffent avec de la tourbe, de la bruyère, des buissons de genièvre, des os des bestiaux tués pour la consommation, des os de poissons arrosés d'huile de baleine, et du fumier de vache desséché. Ils emploient aussi le bois jeté sur leurs côtes par la mer. Il en arrive tous les ans une grande quantité dans tout le nord de l'île. Ce bois vient en grande partie d'Amérique, d'où les vents et les courants les poussent dans ces parages. Le Saint-Laurent en charrie beaucoup, ainsi que les fleuves qui se jettent dans la baie d'Hudson. Mais il en vient de bien plus loin : on a trouvé plusieurs fois sur le littoral de l'Islande et du Groënland des arbres qui ne croissent que dans l'ouest des Etats-Unis, et qui, entraînés par les flots du Mississipi dans le golfe du Mexique, avaient flotté, sous l'impulsion des courants, jusque dans le voisinage des régions circompolaires arctiques.

Il existe en Islande un autre combustible, plus précieux encore et d'une nature assez étrange ; c'est le *surturbrand* ou bois noir fossilisé. On trouve cette substance enfouie sous terre à une certaine profondeur, dans plusieurs quartiers de l'île. Elle se présente sous la forme d'arbres ou de rameaux couchés horizontalement, et accumulés par grandes masses dans le même endroit. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce bois à moitié fossile. Quelques auteurs pensent que les forêts dont cette contrée était autrefois couverte, ont pu être renversées par des torrents de lave et se transformer en surturbrand ; mais si le bois eût été en contact avec la lave brûlante, il eût été infailliblement consumé ; ou si la lave était assez refroidie pour ne pas brûler ce qu'elle rencontrait, elle eût arraché violemment les arbres et les eût dispersés dans le plus grand désordre ; or les fragments de cette substance sont uniformément rangés dans une position longitudinale et dans un ordre remarquable. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que les anciens bois de l'Islande ont été abattus par la force de l'eau, puis recouverts à plusieurs pieds de hauteur de matières volcaniques. Quoi qu'il en soit, cette matière combustible offre, par l'état auquel elle est parvenue, un phénomène singulier. On ne peut douter que ce ne soit du bois, car on y voit les veines et les couches concentriques, en plus ou moins grand nombre, suivant l'âge des arbres. Le surturbrand, exposé à l'air sec ou au soleil, tombe en petites parcelles et se détruit ; tandis qu'il se conserve très-longtemps dans les lieux humides. Mis au feu, il donne une petite flamme claire, et produit une chaleur très-intense. Les forgerons et les serruriers le préfèrent au charbon de terre, parce qu'il ne brûle pas tant le fer, et que l'odeur légèrement acide qu'il répand, en se consumant, n'est nullement malsaine. Du reste, ce n'est pas là le seul usage auquel on fasse servir le surturbrand. Les Islandais le travaillent avec une adresse merveilleuse et en font toute espèce d'ustensiles ; car ce bois n'a pas seulement la couleur de l'ébène, il en a aussi la dureté. Réduit en poudre, il préserve les habits des vers, et les insulaires assurent que

c'est un remède souverain contre les coliques violentes.

Ce que nous venons de dire des mœurs et des usages des Islandais est suffisamment caractéristique, et nous dispense de plus amples détails.

Langue islandaise. Les runes. L'islandais est considéré avec raison comme le modèle et la souche primitive du grand dialecte en usage chez les nations septentrionales et tiré de la langue gothique. Tandis que le suédois, le danois, et même le norwégien, qui est une espèce de dialecte fort doux, subissaient plus ou moins l'influence de l'idiome teutonique ou allemand, la langue des anciens Scandinaves se conservait en Islande dans toute sa pureté. Cette langue était, durant le moyen âge, le *dönsk tunga*, ou langue danoise; les Islandais l'appelèrent d'abord *norrœna*, parce qu'ils l'avaient importée de la Norwége : ce dernier nom ressemble à celui de *norns* ou *norse*, qui désigne le dialecte corrompu parlé dans les Orcades. C'est seulement depuis que le scandinave proprement dit a cessé d'être en usage sur le continent, qu'on l'appelle *langue islandaise*. L'éloignement de cette île, et le peu de relations qu'elle a, pendant longtemps, entretenues avec le reste du monde, ont en effet préservé de toute altération le caractère original de cette ancienne langue. Tandis que les archéologues cherchent quelquefois en vain l'explication d'un mot ou d'une phrase écrite dans une langue éteinte depuis quelques siècles seulement, il n'y a pas en Islande un paysan, et même une servante qui ne soit capable de lire les plus anciens documents scandinaves. Ce fait, au point de vue philologique, est aussi curieux qu'intéressant.

Il va sans dire toutefois que cette particularité ne se fait remarquer que dans l'intérieur de l'île, et que, sur les côtes, le contact des étrangers a fini par modifier l'idiome national.

La langue islandaise est d'une richesse et en même temps d'une simplicité remarquables. Elle admet les combinaisons grammaticales les plus compliquées et de nombreuses modifications de mots; ce qui lui donne un point de contact avec l'allemand. Elle a les trois genres, comme le grec, la déclinaison des noms propres, comme le latin, et, comme le danois, l'article déterminé qui se place à la fin des substantifs. Elle est douce et exempte de la prononciation si dure des idiomes germaniques. Elle participe à la fois du danois, du suédois, de l'allemand, du hollandais, de l'anglo-saxon et de l'anglais; elle offre aussi des affinités avec le grec et les langues slaves (*).

Les runes étaient autrefois les caractères d'écriture usités en Islande. Le mot *rune* signifie parole mystérieuse. Chez les Finnois, il désigne les chants populaires, et quelquefois aussi chez les Islandais. Les monuments historiques et littéraires du Nord ne nous apprennent rien ni sur l'époque où les runes furent introduites en Europe, ni sur celle où elles tombèrent en désuétude. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles passaient, en Scandinavie, pour avoir été enseignées par Odin, qui les faisait servir à des mystères cabalistiques. La rune était un talisman, et la magie l'employait pour exprimer ses formules. Ce n'était quelquefois qu'un symbole; gravée sur le bras ou sur la poitrine, elle avait une valeur hiéroglyphique : par exemple, un *F* désignait *Freya*, déesse de l'amour; un *i*, *is*, glace; un *n*, *naud*, nécessité; un *Th*, *Thor*, dieu de la force. Les runes servaient aussi comme simples lettres : elles formaient un alphabet de seize caractères. Une seule représentait les consonnes qui se prononcent à peu près de même, telles que le *g* et le *k* (dans les langues du Nord); le *d* et le *t*, le *b* et le *p*; l'*u*, le *v*, et l'*y* qui se prononçait comme l'*u* (**).

Après avoir résisté aux efforts des missionnaires chrétiens, l'usage des runes fit enfin place à l'alphabet européen; toutefois il se maintint parmi

(*) Marmier, Lettres sur l'Islande, p. 329.

(**) Voyez p. 7 de la Suède de l'*Univers pittoresque*, ce que M. le Bas a déjà dit des runes.

certaines populations septentrionales jusqu'au quatorzième siècle.

LITTÉRATURE. *Les scaldes*. L'application presque exclusive des runes aux choses mystiques se conçoit mieux quand on réfléchit que les anciens Scandinaves, par suite de l'habitude où ils étaient de réciter de mémoire leurs chants populaires, n'avaient presque aucun besoin de l'écriture positive. Les poëtes créaient, et le peuple répétait leurs chants, qui se perpétuaient ainsi dans son souvenir de génération en génération. L'activité intellectuelle des Islandais favorisait l'usage de ces traditions orales. Cette activité était telle, qu'à l'époque où l'Europe était encore plongée dans les ténèbres, les habitants de cette île voisine du pôle cultivaient déjà la poésie et l'histoire, et s'initiaient à des connaissances qui devaient avoir pour résultat, non-seulement de hâter leur développement moral, mais encore de transmettre à la postérité des documents certains sur les antiquités du Nord.

Ce goût des Islandais pour la littérature et la science n'est pas difficile à expliquer : les Norwégiens qui peuplèrent ce pays appartenaient aux familles les plus distinguées de la mère patrie. Ils étaient dès leur enfance accoutumés à entendre le récit des choses d'autrefois; ils avaient fréquenté les assemblées publiques, où la voix des hommes éloquents avait plus d'une fois frappé leur oreille; enfin, ils avaient retiré de leurs expéditions maritimes une connaissance assez exacte de la situation politique, de l'histoire et des mœurs des autres contrées de l'Europe. Tout ce trésor intellectuel, ils l'apportèrent en Islande, et les hauts faits accomplis par eux-mêmes sur cette terre d'adoption leur fournirent l'occasion d'exercer leur verve littéraire. Ils chantèrent aussi; ils racontèrent le présent comme le passé, et les loisirs de leurs longues nuits d'hiver ne firent qu'augmenter cet heureux penchant.

Les premiers poëtes islandais qui passèrent sur le continent eurent tant de succès, que l'art de faire et de chanter des vers héroïques fut plus que jamais cultivé dans les tristes vallées de l'île nouvellement colonisée. Les représentants les plus célèbres de cette littérature parlée furent les scaldes. C'étaient des hommes au bras de fer et au langage inspiré; guerriers et poëtes, ils chantaient les exploits des héros, les combats et la mort des braves qui s'en allaient vers le Valhalla. Leurs chants avaient un caractère exclusivement martial; on n'y trouvait ni gracieuses images, ni sentiments tendres, ni pensées douces et tranquilles. Il n'y avait dans leurs œuvres qu'un parfum de batailles, une odeur de sang qui donnait des vertiges à ceux qui les entendaient réciter et exaltait leur ardeur belliqueuse.

Les scaldes étaient les bienvenus à la cour des rois. Lorsqu'ils voulaient faire fortune, ils allaient chez les princes du Nord, et leur demandaient la permission de chanter un de leurs poëmes. Si le scalde faisait preuve de talent et savait conquérir les éloges de l'auditoire, on le récompensait sur-le-champ par le don d'un anneau d'or, d'une épée ou d'un riche vêtement; dès ce moment, il était admis au nombre des familiers du prince. Il avait souvent l'honneur d'occuper la seconde place dans la salle des festins, et devenait à la fois le généalogiste, l'historiographe, l'ami et le conseiller intime du souverain. Les courtisans apprenaient ses inspirations par cœur, afin de pouvoir à leur tour, et partout où ils se trouveraient, célébrer les vertus et la valeur de leur patron : ainsi se consolidait et se répandait au loin la réputation du scalde. La meilleure preuve de l'importance que ces aventuriers acquéraient auprès des rois, c'est qu'ils se permettaient de leur dire des vérités que nul autre n'aurait osé faire entendre à l'oreille du maître. Le scalde suivait son roi à la guerre. Avant la bataille, il fallait qu'il composât un chant approprié à la circonstance. Il le récitait ensuite devant le prince, et sa parole animait les soldats qui se répétaient les uns aux autres

les vers du poëte guerrier. Pendant le combat, il se tenait auprès du chef, afin d'être témoin de sa bravoure et de pouvoir raconter ses prouesses. C'est ainsi qu'à la bataille de Stiklastad (1030) nous voyons le roi Olaf ordonner à ses scaldes d'entrer dans la garde d'élite chargée de protéger ses jours : « Il faut, leur dit-il, que vous soyez auprès de moi, pour que vous voyiez de vos propres yeux ce qui va s'accomplir aujourd'hui, et que, pour chanter nos exploits, vous puissiez vous passer du témoignage des autres. » Du reste, les scaldes payaient bravement de leur personne, et avaient le bras aussi lourd que les hommes d'armes qui les entouraient. Plusieurs se firent tuer glorieusement en s'élançant au travers des phalanges ennemies, ou en voulant défendre le prince qu'ils accompagnaient.

« Quand un roi avait su rendre dignement hommage au talent et au caractère d'un de ces poëtes énergiques, il pouvait compter sur sa bravoure et sa fidélité : un jour, l'orage jette sur les côtes de Danemark le vaisseau d'un jeune aventurier : c'était un scalde encore peu connu, nommé Starkoddr, mais il était grand, fort et plein d'ardeur. Le roi Frodd l'accueillit à sa cour, et fut tellement frappé de son air martial, qu'il lui équipa un autre vaisseau ; et Starkoddr partit, et s'en alla en Suède, en Angleterre, en Irlande, puis sur les côtes de la mer Baltique, et pénétra dans la Russie et la Pologne. Le long de sa route, il s'attaquait à tous les vaisseaux de pirates; il amassait les dépouilles de ses ennemis, puis il revenait les partager avec le roi et lui raconter ses voyages. S'il entendait parler d'un guerrier célèbre, il courait aussitôt se mesurer avec lui. Si un malheureux lui adressait une plainte, il allait à son secours; si un pays gémissait sous la tyrannie d'un roi, il était, comme Thésée, toujours prêt à purger les royaumes de leurs despotes, et la terre de ses monstres.

« Cependant Frodd, son ami, son bienfaiteur, est assassiné; mais il a un fils, et Starkoddr ne veut pas enlever au jeune prince l'honneur de venger la mort de son père : il se retire en Suède, et pendant qu'il raconte ses dernières batailles et se prépare à en livrer de nouvelles, il apprend que Helga, la fille de Frodd, a été séduite par un orfévre. Il part à l'instant, arrive en Danemark, entre chez l'orfévre, la tête couverte d'un grand chapeau qui lui masque le visage, et s'asseoit à l'écart, immobile et silencieux : là, il reconnaît que tout ce qu'on lui a dit n'est que trop vrai ; il observe, en serrant la poignée de son glaive, les caresses que Helga prodigue à son séducteur. Tout à coup la jeune fille l'aperçoit, jette un cri de terreur, et repousse son amant. Starkoddr se lève, et le malheureux orfévre regarde, pâle et effaré, cette main de fer qui le menace, et cette épée qui va s'appesantir sur lui. Aucun moyen de se défendre, aucun moyen de s'enfuir, et il est là qui tremble et se courbe sous le regard enflammé du scalde, comme l'oiseau sans force sous le regard sanglant du vautour. Mais Starkoddr, après l'avoir fait passer par toutes les angoisses de la mort, le repousse dédaigneusement : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je ternisse ma réputation de guerrier en tuant un lâche tel que toi. Je t'imposerai un châtiment plus cruel en te laissant vivre. » Car Starkoddr, dit Saxo le grammairien, était de ces hommes qui croient qu'une vie passée dans le crime et la honte est mille fois plus redoutable que la mort.

« Après avoir ainsi vu pâlir les deux coupables devant lui, Starkoddr chanta son voyage, et ses derniers vers s'adressaient à Helga :

« O jeune fille, s'écria-t-il, quelle magie t'a donc aveuglée? Quel plaisir pouvais-tu attendre dans cette demeure sale et enfumée, toi dont l'enfance a été bercée dans le palais des rois?

« Comment ces lèvres pâles, ces lèvres couvertes de cendre de ton amant, se sont-elles approchées de ta bouche de rose? Comment as-tu permis à ces bras de manœuvre d'enlacer ton beau

corps, et à ces mains grossières de toucher ta peau de satin? »

« Quelque temps après, Helga se marie avec le fils d'un roi, et le scalde retourne en Suède. Mais un jour, on vint lui dire que Ingel, le nouveau roi de Danemark, loin de chercher à venger la mort de son père, est devenu l'ami de ceux qui l'ont tué et a épousé leur sœur. A cette nouvelle, Starkoddr se remet en route; il accourt dans le palais d'Ingel, et, sans se faire annoncer, entre dans la grande salle du festin, et va s'asseoir sur le siége d'honneur qui, du temps de Frodd, lui était toujours réservé. La reine, apercevant cet homme couvert d'habits poudreux qui s'en allait prendre la meilleure place, lui ordonna de se retirer. Le scalde ne chercha pas à se justifier, il ne répondit rien : il descendit, mais, dans la rage qui le dominait, il donna un tel coup de poing contre les colonnes de la salle, que toute la maison en fut ébranlée. Quand le roi revient de la chasse, il reconnaît l'ami de son père, et, quoique le noble vieillard le gêne, il ordonne à chacun de lui faire bon accueil : alors les courtisans s'empressent autour de lui, et la reine lui demande pardon de son erreur. Mais Starkoddr écoute tous les éloges et toutes les protestations d'un air distrait et indifférent. On prépare pour lui une grande fête, et il s'asseoit au banquet de deuil. Toute la table est couverte de mets recherchés, de liqueurs rares, et il se souvient qu'autrefois on n'y voyait que la coupe d'hydromel et le quartier de bœuf rôti. Quand le roi l'invite à boire et lui présente les plats choisis qu'il gardait ordinairement pour lui-même, le vieux guerrier le repousse avec mépris : « Je suis venu ici, dit-il, pour voir le fils de Frodd, non pas pour voir un lâche voluptueux qui ne songe qu'à manger. » Autour de lui il entend parler allemand, et sa fierté scandinave se révolte à cet accent étranger. Tout à coup les meurtriers de son roi paraissent et viennent prendre place à table; à leur aspect, le regard de Starkoddr s'enflamma de colère, et la reine en fut si affligée, qu'elle arracha le diadème d'or qui brillait sur sa tête, et le lui présenta; mais le scalde le rejeta avec dédain, et s'écria : « Loin de moi ces folles parures; loin de moi tes présents! Penses-tu qu'un vieux soldat se laisse séduire comme une femme à la vue de l'or? Je le dis à haute voix : celui-là n'a pas un noble cœur qui peut poser sur sa tête de tels ornements. La vraie parure du guerrier, c'est la cicatrice et l'épée. »

« A ces mots, il s'élance sur les assassins de Froddr, les renverse à ses pieds et retourne en Suède finir sa vie de héros (*). »

Jusqu'ici nous avons vu le scalde arriver pauvre à la cour des princes et y parvenir rapidement aux honneurs. En voici un qui va plus loin encore, qui s'assied sur le trône des rois. Frodd III, roi de Danemark, étant mort sans héritiers, le peuple danois mit la couronne au concours, et la promit à celui qui composerait le meilleur poëme sur la mort du prince. Un scalde encore inconnu, nommé Biarn, fut proclamé vainqueur et devint roi.

Mais tous les scaldes n'avaient pas besoin de chercher honneurs et fortune au péril de leur vie. Il y en avait qui tenaient ces avantages de leur naissance, parce qu'ils appartenaient aux plus puissantes familles de Scandinavie. Des jarls, des ducs, des princes même cultivaient la poésie, et chantaient les héros comme l'humble Islandais qui venait s'asseoir à leur table. Parmi ces scaldes de haute lignée, le plus célèbre est Ragnar Lodbrok, roi de Danemark. La biographie de ce monarque poëte nous a été conservée dans une des premières sagas islandaises. Comme dans presque tous les récits de ce temps, le merveilleux, dans l'histoire de Ragnar, se mêle au positif; mais la vérité se laisse facilement deviner à travers le voile transparent du mythe historique.

Nous voyons d'abord la jeune Thora, fille d'un roi du Gothland, empri-

(*) Marmier, Lettres sur l'Islande, p. 132.

sonnée dans son palais par un serpent qui, entourant de ses plis le château tout entier, en défend l'approche à tous ceux qui veulent y pénétrer. Le roi promet la main de sa fille à quiconque tuera le monstre formidable. Ragnar se présente, et triomphe. Il épouse Thora; mais elle meurt, et lui, pour se consoler, s'en va courir les mers et guerroyer envers et contre tous. Dans une de ses excursions en Norwége, il rencontre une jeune fille dans une chaumière, et il en fait sa femme. Mais bientôt il s'éprend de la belle Ingeborg, fille du roi de Suède, et, au mépris des liens qui l'unissent à Kraka, son épouse, il la demande en mariage. A son retour dans ses États, Kraka, instruite de son infidélité, lui déclare qu'elle n'est pas une pauvre paysanne, comme il l'avait cru jusqu'alors, mais la fille de Sigurd qui a tué le serpent Fafnir; pour le prouver, elle lui annonce qu'elle mettra au monde un fils dans les yeux duquel on verra l'horrible image d'un dragon. A la naissance de cet enfant, Ragnar, convaincu de la véracité de sa femme, refuse d'épouser Ingeborg. Le roi de Suède, irrité, lui déclare la guerre. Les deux armées se rencontrent, et la victoire semble se décider en faveur de Ragnar, lorsqu'une vache furieuse accourt et se précipite contre les fils du monarque danois, semant parmi leurs compagnons l'épouvante et la mort. Ragnar tombe blessé; Eirik, son fils aîné, est fait prisonnier et condamné à mort. Mais les Danois ne tardent pas à prendre une sanglante revanche. Les Suédois lancent encore contre eux la vache qui leur a procuré une première fois la victoire; mais un fils de Ragnar tue le redoutable animal, et ses ennemis se dispersent.

Les enfants du roi de Danemark s'en vont ensuite ravager l'Europe jusqu'en Suisse : un instant même, ils veulent aller saccager Rome, mais ils ne savent où cette ville est située, et renoncent à leur projet quand ils apprennent qu'ils en sont trop éloignés.

Ragnar, ranimé par les exploits de ses fils, recommence ses courses aventureuses. Il veut d'abord envahir l'Angleterre, et il s'embarque sur deux vaisseaux équipés à grands frais. Ella, roi de la Grande-Bretagne, lui livre bataille et le fait prisonnier. Le vieux guerrier est condamné à périr dans une fosse remplie de serpents venimeux. Le premier jour, les vipères n'osent l'attaquer à cause d'une cotte de mailles impénétrable dont sa femme l'a revêtu avant de quitter le Danemark. Mais Ella lui enlève son armure; aussitôt les serpents se jettent sur lui, s'enroulent autour de son corps, et le couvrent de blessures mortelles (*). Alors Ragnar entonne un chant de mort, pour mourir comme doit mourir le scalde vaincu :

« Nous avons frappé avec le glaive. — Quand j'allai dans le Gothland, la vengeance eut bientôt détruit le dragon qui se cachait sous terre. Ce fut alors que Thora devint ma fiancée. On m'appela Lodbrok, parce que j'avais tué le serpent habitant de la terre. Mon épée enrichie d'or poli transperça le monstre aux longs replis.

« Nous avons frappé avec le glaive. — J'étais encore bien jeune lorsque je défis mes ennemis, à la grande joie des loups avides et du roi des oiseaux aux pieds dorés; tandis que ma lame bien trempée résonnait sur le heaume solide, ils trouvaient une pâture abondante. Le sang gonfla la mer, et le corbeau y marcha fièrement.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Je n'avais pas encore vingt ans que je portais déjà ma lance bien haut et que la lame de mon épée était teinte de sang. Je triomphai de huit jarls à l'embouchure de la Dwina, et je servis au faucon de riches festins. La sueur rouge de la mort (**) tomba dans la sombre mer. Bien des guerriers perdirent la vie.

« Nous avons frappé avec le glaive. — La femme d'Heiden favorisa notre

(*) Le volume consacré à la Suède contient, pages 13 et suivantes, des détails plus explicites sur l'histoire de Ragnar Lodbrok. Nous y renvoyons le lecteur.

(**) Le sang.

soif de gloire lorsque nous envoyâmes les enfants d'Helsinga à la salle d'Odin. Nos vaisseaux sillonnèrent les eaux de l'Iva. La flèche empennée fit sentir sa morsure. Les flots de sang qui jaillissaient des blessures fumantes teignirent bientôt le torrent. Les épées retentissaient sur les cuirasses. Les haches terribles fendaient les boucliers.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Nul, je crois, ne revint du combat jusqu'au moment où le courageux Héroth succomba au milieu de ses chevaux rapides. Quand il cinglait vers le port, aucun chef porté par les coursiers écumants de la mer ne fendait aussi hardiment la retraite des oiseaux marins. Son cœur audacieux le poussa tête baissée dans la bataille tumultueuse (*). . . . .
. . . .

« Nous avons frappé avec le glaive. — Nombreuses étaient les bandes que j'aperçus, dès l'aurore, s'élançant à l'attaque. Une épine s'enfonça trop tôt dans le cœur de mon fils Regner. Ce fut Égil qui ôta la vie à l'intrépide jeune homme. Les armes résonnaient sur notre armure d'acier éprouvé. Nos pennons brillaient dans les airs.

« Nous avons frappé avec le glaive. — L'expérience prouve qu'il faut se résigner au destin. Il en est peu qui puissent se soustraire à la puissance du sort. Quand je semais le carnage sur les terres d'Ella, quand je conduisais mes vaisseaux dans ses ports, quand nous gorgions les oiseaux de chair et de sang dans les baies de l'Écosse, je ne me doutais pas que mes jours seraient tranchés par mon ennemi.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Mais il est une consolation qui soutient mon courage : la cour du père de Balder est ouverte devant l'homme courageux. Nous boirons bientôt la liqueur ambrée dans le large crâne de nos ennemis. Les héros morts sont heureux quand ils entrent dans le palais du redoutable Fealner (*) ; je n'approcherai pas de la cour de Vithris (**) avec une voix tremblante d'effroi.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Les fils d'Aslang (***) viendraient bien vite armés de torches enflammées, et prêts à combattre, s'ils savaient notre malheur. Quel essaim de vipères pleines de venin déchirent mon corps ! J'ai cherché une noble mère pour mes enfants, une mère qui donnât des cœurs courageux à ma postérité.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Maintenant la couronne va bientôt passer à mon héritier. Terribles sont les souffrances que cause la couleuvre ! Les serpents ont fait leurs nids dans les plus profondes retraites de mon cœur. Mais c'est la consolation de mon âme de penser que la lance de Vithris percera bientôt Ella. Mes fils seront gonflés par le désir de la vengeance, en apprenant le sort de leur père ; ces généreux enfants oublieront les douceurs de la paix.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Cinquante fois ma lance, précurseur de la dévastation, a annoncé de loin mes entreprises. Aucun roi n'a, ce me semble, plus de motif de se glorifier. C'était le passe-temps de mon enfance de teindre mon épée de sang. Les dieux me recevront au milieu d'eux ; aucun soupir n'attristera ma mort.

« Maintenant, cessons de chanter. — Voyez, les vierges célestes, venues de la salle où se tient la cour belliqueuse d'Odin, m'invitent à y venir. Là, heureux sur mon trône élevé, je boirai l'hydromel. Ma vie est finie. Le sourire de la mort erre sur mon visage tranquille. »

Ce chant funèbre, que plusieurs écrivains ont attribué à un Islandais, mais dont le savant M. Rafn a prouvé l'ancienneté, porte bien le caractère de la poésie héroïque de cette époque. Il a quelque chose de rude et de sau-

(*) Ragnar continue ici l'énumération des combats dans lesquels sa valeur s'est signalée. Les mêmes métaphores se retrouvent dans presque toutes les strophes que nous passons sous silence.

(*) Surnom d'Odin.

(**) Fils d'Odin, mis au nombre des grands dieux.

(***) Femme de Ragnar Lodbrok

vage, qui donne une idée exacte des mœurs farouches des hommes du Nord. Ragnar, quand il prononce le nom de sa femme, ne s'attendrit pas à son souvenir; il ne pense à elle que pour se dire qu'elle a donné de nobles cœurs à ses enfants, et que ceux-ci vengeront assurément leur père. Déchiré par la morsure des serpents qui s'acharnent sur son corps, il ne songe qu'à ses victoires sur ses ennemis et à la gloire que lui ont acquise ses exploits. Puis, quand il sent la mort qui s'approche, il se réjouit à l'idée qu'il va là où vont les héros; enfin il expire le sourire sur les lèvres. C'est là le type du guerrier et du scalde des premiers siècles; aussi Ragnar Lodbrok est-il célèbre dans le Nord et comme souverain et comme poëte.

La poésie des scaldes resta pendant plusieurs siècles ce qu'elle avait été dans l'origine, c'est-à-dire, claire, précise, hardie, énergique; mais elle finit par perdre ces qualités distinctives; elle devint prétentieuse, ampoulée et presque inintelligible. Les scaldes des derniers temps redoutant la popularité, surchargeaient leur langage de néologismes, d'images de mauvais goût, de tournures inusitées et de mots empruntés à des langues étrangères. Dès lors le peuple cessa de les comprendre, et leurs œuvres, devenues aussi fastidieuses que celles de leurs devanciers étaient attrayantes, ne servirent qu'à la distraction des savants qui en faisaient l'objet d'une étude approfondie, et des grands dont l'oreille était habituée à ce singulier jargon.

Si l'on voulait apprécier en quelques mots les œuvres des scaldes dans leur ensemble, il faudrait dire qu'elles ont un double mérite, la valeur littéraire et la valeur historique. Sous le rapport littéraire, elles ont un caractère essentiellement épique, et elles unissent la force de la pensée à l'éclat de la versification. Sous le rapport historique, elles constituent une série de documents indispensables pour la connaissance des antiquités du Nord. C'est aux inspirations des scaldes que nous devons les récits authentiques dont Snorre Sturleson et Saxo le grammairien ont fait la base principale de leurs chroniques. C'est encore aux chants de ces trouvères que l'on doit le tableau de la théogonie et de la cosmogonie scandinaves, c'est-à-dire toute la magnifique épopée de l'Edda. Sans eux, les traditions des peuples septentrionaux auraient été perdues pour nous, et la littérature islandaise des temps postérieurs aurait été vide d'enseignements et de révélations sur le passé.

Caractère de la littérature islandaise à différentes époques. La littérature dont nous venons de parler, c'est-à dire, celle dont les scaldes étaient les organes ambulants, n'appartient pas proprement à l'Islande. Les poëtes du Danemark, de la Suède et de la Norwége peuvent en revendiquer une large part. Tout le Nord a eu ses guerriers chanteurs, et ceux qui venaient d'Islande n'avaient rien ni dans les idées, ni dans les formes du langage, qui les distinguât de leurs confrères des autres pays. Il est donc temps que nous nous occupions de la littérature islandaise proprement dite.

On a dit, à tort, suivant nous, que cette littérature reflétait plutôt la vie intime et individuelle que la société au sein de laquelle elle se produisait; qu'elle ne portait pas le cachet de la spontanéité et de l'inspiration, et que, par conséquent, elle ne pouvait pas avoir sur le peuple l'influence qu'ont exercée sur les nations européennes en général leurs grands poëtes ou leurs grands écrivains. L'Edda et la plupart des sagas, indépendamment des chants des scaldes nationaux, prouvent la fausseté de cette assertion. Quelques ouvrages de mathématiques et quelques volumes d'annales positives, publiés en Islande, ne suffisent pas pour motiver une opinion aussi tranchée, car ce n'est pas sur un petit nombre de productions que l'on peut apprécier la tendance littéraire d'un peuple. Nous n'hésitons pas à affirmer que la littérature islandaise est essentiellement marquée au coin de l'inspiration et de la vraie poésie; les œuvres dans lesquelles règne une grande sécheresse de

pensée doivent être classées à part et reléguées, pour la plupart, dans les ouvrages scientifiques. Ce jugement est fondé sur les produits les plus justement célèbres du génie islandais, et même sur les travaux des chroniqueurs, dont le plus grand nombre rentre dans la règle générale que nous venons de poser.

La littérature islandaise a eu trois phases distinctives, son apogée, sa décadence et son réveil. La première période est comprise entre le onzième et le treizième siècle. C'est dans cet intervalle de temps que cette littérature a enfanté les œuvres qui constituent ses titres de gloire. On sent qu'elle était alors pleine de séve et d'ardeur, qu'elle puisait largement à la source du patriotisme et de la liberté, et que le peuple dont elle formulait les sentiments avait encore toutes les vertus primitives qui faisaient sa force. Sœmund célébrait Odin dans l'Edda, et traçait d'une main hardie le tableau de la mythologie et de la cosmogonie scandinaves. Les chroniqueurs composaient leurs plus belles sagas. Snorre immortalisait son nom et sa patrie par ses travaux sur les rois norwégiens; Arœ Frodd faisait l'histoire de son pays dans ses *Shedæ*, et rappelait les origines islandaises dans son Landnama-Bok; le Rymbegla ou calendrier ecclésiastique, et le *Miroir du roi* (Kongs skugg-sio), publiés à la même époque, prouvaient que le génie islandais avait un côté essentiellement positif; enfin les premières sagas, toutes parfumées de la poésie des scaldes, inauguraient une série de productions nouvelles, particulières à l'Islande.

La seconde phase de la littérature islandaise, celle de sa décadence, date de la fin du treizième siècle et du commencement du quatorzième. La petite république était devenue tributaire de la Norwége; elle avait perdu dans les guerres civiles son ardeur et son énergie; déjà découragée par la perte de son indépendance, elle avait été cruellement frappée par des fléaux qui l'avaient jusqu'alors épargnée. Les volcans et les tremblements de terre avaient bouleversé le sol, détruit les richesses des colons, et jeté l'épouvante dans tout le pays; une effroyable maladie épidémique avait enlevé les deux tiers de la population; enfin, pour comble de calamités, des corsaires anglais avaient pénétré dans l'intérieur de l'île, et n'avaient laissé sur leur passage que sang et ruines fumantes. Tant de malheurs, éprouvés coup sur coup, avaient jeté une sombre tristesse dans le cœur des Islandais, et détourné leur attention des occupations qui avaient fait autrefois le délassement de leur esprit. La poésie et l'histoire furent négligées; toute émulation s'éteignit chez les hommes les plus capables de suivre l'exemple des génies des siècles précédents. L'influence du christianisme, qui avait été lente à se faire sentir, contribua aussi à perdre la littérature islandaise. Le petit nombre de ceux qui, au milieu de ce désastre intellectuel, essayèrent de ranimer le flambeau de la poésie nationale, préoccupés des légendes et des prétendus miracles des missionnaires catholiques, ne produisaient que des œuvres sans originalité et sans couleur. Les saints avaient usurpé la place des héros païens de l'antiquité scandinave. Le moine Eystein acquit bien quelque célébrité par la publication de son poëme du *Lys;* mais ce long cantique en l'honneur de la Vierge Marie n'avait aucune des qualités qui constituaient la valeur des productions littéraires d'autrefois.

Cependant cette période n'était qu'un temps d'arrêt dans le développement du génie islandais. Les descendants des scaldes devaient, plus tard, se réveiller de leur léthargie, et se reprendre à la vie intellectuelle. La réforme de Luther avait ranimé le nord de l'Europe, qui se mourait de langueur; elle galvanisa aussi l'Islande. Mais cette résurrection littéraire n'enfanta aucun homme de la taille de ceux qui avaient autrefois chanté Odin et les héros. Les œuvres sorties de la plume des écrivains islandais furent toutes empreintes d'un caractère de froideur et de sécheresse qui contrastait singulièrement avec la fière énergie

des inspirations des anciens poëtes. L'histoire sous forme d'annales chronologiques remplaça la chronique animée ; la dissertation savante détrôna la saga dramatique et pittoresque. L'Islande était devenue raisonneuse, et sacrifiait désormais à la logique, comme elle avait sacrifié à l'imagination. Néanmoins plusieurs esprits supérieurs apparurent durant cette période de rénovation. Plus tard, au dix-huitième siècle, on vit surgir du sein de la foule des hommes d'un mérite non moins éclatant, tels que Olafsen, auteur du lexique runique; Magnussen, qui publia une excellente grammaire islandaise; Vidalin, archéologue distingué, Einarsen, qui fit une precieuse esquisse de la littérature de son pays; et plusieurs autres érudits qui méritèrent par leurs travaux l'estime et la reconnaissance de leurs concitoyens. Quant aux prétendus poëtes qui se crurent alors destinés à jouer le rôle de scaldes modernes, parmi les soixante-dix-huit noms cités par Einarsen, il n'en est qu'un seul que l'on puisse rappeler; c'est celui de Halgrim Peterssën, qui rima des psaumes, devenus, plus tard, la lecture habituelle du peuple. Au dix-huitième siècle, l'histoire trouva en Islande des interprètes dont l'intelligence et le talent n'étaient pas au-dessous de leur mission. Torfœus, par sa chronique de Norwége et l'introduction dont il fit précéder sa chronologie des rois de Danemark, se fit une réputation européenne. Arne Magnussen révéla au monde littéraire les anciens monuments poétiques et historiques de son pays. Finnsen écrivit son histoire ecclésiastique d'Islande, qui est un des documents les plus sûrs. Quant à la poésie, ce n'est qu'à la fin de ce siècle qu'elle retrouva quelques lueurs du feu sacré qui l'avait animée aux anciens jours. Jon Thorlaksen publia une belle traduction en vers du Paradis Perdu, de l'*Essai sur l'homme,* et de la *Messiade* de Klopstock; un fonctionnaire de Reykiavik fit plusieurs poëmes remarquables, et une comédie que l'on dit excellente; Eggert Olafssen, savant naturaliste, composa des poésies qui, par leur caractère tendre et rêveur, se rapprochent de l'élégie; son frère rima des refrains joyeux où une verve de bon aloi se révèle à chaque page; Bénédict Gröndal se fit aussi une réputation littéraire méritée. Aujourd'hui, on peut citer M. Thorarensen; celui-là est un vrai poëte, et l'Islande est fière de le posséder. Il résume à lui seul, et personnifie beaucoup mieux que les hommes d'élite dont on a lu plus haut les noms, le mouvement littéraire issu de l'avant-dernier siècle, et la tendance du génie islandais moderne dans sa sphère la plus élevée. Il aime sa patrie comme Béranger, et la célèbre dans ses vers; il est quelquefois aussi tendre que Lamartine, et soupire des accords pleins d'amour et de tristesse.

Les deux Eddas. Nous venons d'indiquer le caractère de la littérature islandaise pendant ses phases de gloire, de décadence et de régénération. Considérée dans son ensemble, cette littérature admet deux grandes divisions: la première comprend les différentes parties de l'Edda; la seconde, tous les récits historiques et fabuleux connus sous le nom de *Sagas.*

L'Edda (*) se divise elle-même en deux parties, l'Edda de Sœmund et l'Edda de Snorre.

L'Edda de Sœmund (**) contient une

(*) Ce mot vient du verbe *oda, enseigner.* Telle est du moins l'opinion d'Olafsen, et elle nous paraît la plus admissible. M. Marmier cherche l'étymologie d'*edda* dans *odda,* nom de la retraite habitée par Sœmund et Snorre Sturleson.

(*) Sœmund naquit en 1056. Jeune encore, il parcourut l'Europe et fréquenta, pendant plusieurs années, les écoles de Paris. Il revint dans sa patrie en 1082, rapportant de ses voyages et de ses longues études, des connaissances variées et une science qui ne tarda pas à lui attirer le respect et l'admiration de ses compatriotes. Pour fixer dans la mémoire du peuple le souvenir de l'ancienne poésie nationale, prête à disparaître sous l'influence du christianisme, il recueillit les chants des scaldes et les traditions historiques les plus anciennes, se pénétra des

collection de poemes mythologiques et historiques, entremêlés de préceptes moraux. Ces poëmes sont au nombre de trente-huit. En voici les titres, avec l'indication des matières qu'ils traitent :

1. La *Voluspâ* (*), ou la prophétie de Vola. C'est le tableau complet de la mythologie des peuples du Nord. On croirait lire une série d'oracles sortis de la bouche d'une pythonisse; c'est, en effet, la sibylle scandinave qui chante la lutte des démons, la destruction du monde et sa régénération. Rien de plus sombre, de plus terrible, de plus mystérieux et de plus bizarre que ce tableau des temps primitifs. L'auteur des *Lettres sur l'Islande* en a traduit un fragment que nous allons citer pour donner un échantillon de cette ancienne poésie :

« Au commencement des temps, il n'y avait rien; il n'y avait ni sable, ni mer, ni vent. On ne voyait point de terre et point de ciel, rien que l'abîme vide sans arbres et sans végétation.

« Le soleil parut au sud. La lune ouvrit la porte de la nuit. Mais le soleil ne connaissait pas sa route; la lune ne savait pas où elle devait se poser, et les étoiles ignoraient leur place.

« Alors les dieux montèrent sur leurs siéges élevés, et tinrent conseil ensemble. Ils donnèrent un nom à la nuit et au crépuscule. Ils réglèrent l'heure du matin, le milieu du jour, et partagèrent l'année.

« La prophétesse sait où s'élève le frêne Ygdrasil, le grand arbre qui étend au loin ses blancs rameaux. De là découle la rosée qui baigne la terre, et le frêne reste toujours vert.

« Du milieu des eaux, les trois filles de la Sagesse s'avancent sous cet arbre. L'une s'appelle *Urd*, la seconde *Verdandi*, la troisième *Skuld*. Ce sont elles qui règlent le destin de l'homme, et disposent de sa vie.

« Elle sait que la trompette de Heimdal est cachée sous les larges rameaux de l'arbre céleste. Elle voit les vagues écumantes du fleuve de sagesse tomber du front de l'Alfader.

« Un jour, elle était assise à l'entrée de sa demeure. Elle voit venir à elle le dieu savant par excellence, et le regarde entre les yeux. « Que me demandez-vous? Qu'attendez-vous de « moi? Je sais tout, Odin. Je sais que « ton œil est plongé dans la limpide « source de Mimer, qui, chaque matin, « l'arrose avec l'eau de la sagesse. »

« Le dieu souverain lui donna des anneaux, des bâtons runiques, et le don de prophétie. Sa vue s'étend au long et au large sur chaque monde.

« Elle a vu le sort cruel réservé à Balder, fils d'Odin. La branche d'arbre croissait; elle était petite encore, mais belle. Cette branche devint un glaive meurtrier. Hauder s'en servit.

« Bientôt naquit le fils d'Odin, qui devait venger Balder. En une nuit il devint vieux, et il ne se lava pas les mains, et il ne se peigna pas les cheveux avant que d'avoir porté sur le bûcher le meurtrier de Balder. Mais Frigga pleurait le malheur arrivé dans le Valhalla. »

Une voix crie à la prophétesse : Voyez-vous encore quelque chose? Elle répond :

« Les chiens aboient dans les cavernes de Gnipa. Les chaînes sont brisées. Les loups sont libres. La prophétesse sait encore beaucoup de choses; elle voit de loin le déclin de l'empire céleste, la chute des dieux.

« Les frères combattent l'un contre l'autre et se tuent. Les parents rompent leurs liens. On viole la foi du mariage. On brise les boucliers. C'est un temps de fer, un temps de loups et d'orages, et avant que le monde s'écroule, les hommes ne s'épargnent plus.

« Les chiens aboient dans les caver-

croyances du paganisme scandinave, et composa de ces monuments divers l'ouvrage qui porte le titre d'*Edda*. Sæmund mourut en 1133, à l'âge de 77 ans. Son œuvre resta près de cinq siècles inconnue dans son propre pays. Ce ne fut qu'en 1639 que l'évêque de Skalholt découvrit et envoya au roi de Danemark le manuscrit des principaux poëmes.

(*) Ce mot vient de *vola* (sibylle) et *spâ* (prophétie.)

nes de Gnipa. Les chaînes sont brisées; les loups sont libres. Du côté de l'est s'avance Hrym. La mer déborde; les serpents s'enflent avec colère. L'abîme des eaux s'entr'ouvre. L'aigle pousse des cris de joie auprès des cadavres qu'il déchire, et le Naglfar flotte sur les vagues.

« Il vient du midi. Les fils de Muspell le montent; mais Loki le gouverne. Toute la race des monstres accourt avec les loups, et Loki marche à leur tête.

« Surtur vient du sud et apporte l'incendie. Son épée flamboie. Les rochers se fendent. Les trottes errent avec anxiété. Les hommes prennent le chemin de la mort. Le ciel se déchire.

« L'inquiétude saisit le cœur de Hlyna (*), lorsque Odin s'avança contre le loup. Le vainqueur de Bela combat contre Surtur. Mais l'époux chéri de Frigga succombe.

« Alors le fils du maître de la victoire, le puissant Vidar, s'avance pour lutter avec le loup monstrueux. D'une main il saisit cette progéniture de géant, de l'autre il lui enfonce son épée dans le cœur.

« Puis vient le noble fils d'Odin (Thor). Il attaque vaillamment le serpent Midgard, et lui porte le coup mortel. Mais il recule de neuf pas, renversé par le monstre.

« Le soleil s'obscurcit; la terre s'abîme dans l'eau. Les étoiles brillantes disparaissent. Les nuages de fumée enveloppent les arbres. La flamme s'élance jusqu'au ciel.

« Et la prophétesse voit une nouvelle terre, une terre verte et riante, sortir du sein des eaux. Les vagues se retirent. L'aigle qui prenait le poisson dans les champs s'enfuit.

« Dans la vallée d'Ida, les ases se rassemblent, et parlent de la destruction du monde, et rappellent les grandes actions du passé et les leçons du dieu suprême.

« Ils retrouvent dans le gazon les merveilleuses tables d'or que le premier des dieux et la race de Fiolner avaient possédées avant le temps.

« Les champs se couvrent de fruits sans qu'on les cultive. Le mal est anéanti. Balder revient, et demeure avec son frère Hauder dans le palais d'Odin.

« La prophétesse voit la salle de Gimle toute couverte d'or et plus brillante que le soleil. Les justes doivent y demeurer et y vivre heureux à jamais.

« Du fond des lieux ténébreux, Nidhug, l'horrible dragon, s'élève portant sur ses ailes les cadavres des morts. Il plane au-dessus des vallées, tombe, et disparaît. »

2. Le *Vafthrudnismål.* C'est un chant cosmogonique où l'on voit le géant Vafthrudner proposer à Odin des questions sur la création du monde; et le dieu y répond dans un langage assez clair: c'est le complément de la Voluspâ.

3. Le *Grimnismål;* autre complément de la Voluspâ. Odin, caché sous le nom de Grimnir, est en prison, et y compose ce poëme, dans lequel il se plaît à énumérer les noms et les demeures des dieux.

4. L'*Alvismål.* Quatrième fragment sur la cosmogonie. On y trouve les dénominations données à différents objets dans le langage des dieux, des géants et des hommes.

5. Le *Havamål*, ou le sublime Discours d'Odin, contient un grand nombre de maximes et de proverbes anciens qui peignent merveilleusement les mœurs et les idées des Scandinaves. C'est un cours de morale éloquent et précis qui peut figurer à côté de ce que les autres peuples ont produit de plus remarquable en ce genre.

6. Le *Solarliod*, ou Poëme solaire. C'est une œuvre bien plus moderne, et dans laquelle on reconnaît des traces évidentes de la doctrine chrétienne.

7. Le *Skirnisför*, ou le Voyage de Skirnir à Jotunheim, la demeure des géants. C'est une peinture des amours de Freya.

8. Le *Harbardsliod.* Chant consacré aux exploits de Thor.

(*) Une des grandes déesses.

9. Le *Hymisqvida*. Autre poëme à la gloire de Thor. Il va chez le géant Hymer, et lui dérobe une immense chaudière, dans laquelle il boit ensuite de la bière avec les autres dieux.

10. L'*Egisdrekka*. C'est le tableau du festin dans lequel Loki massacra ces dieux.

11. Le *Thrymsqvida*. Encore un chant en l'honneur de Thor, qui a perdu son terrible marteau, et qui l'arrache au géant Thrym, qui le lui avait dérobé.

12. Le *Hrafnagaldr Odins*, ou Chant magique des corbeaux d'Odin. C'est la prédiction de la chute des dieux. Odin envoie Braga et Loki consulter *Duna*, une des divinités qui représentent le Destin dans la mythologie scandinave. Mais la prophétesse garde un silence funèbre, et les messagers d'Odin s'en retournent tout alarmés.

13. Le *Vegtamsqvida*. Odin, tourmenté par un songe de son bien-aimé Balder, se rend lui-même aux enfers, sous le nom de *Vegtam*, et apprend de la déesse de la mort que le sort a prononcé des arrêts terribles et irrévocables.

14. Le *Fiölsvinnsmâl*. Poëme obscur qui raconte la mésaventure d'un jeune homme dont la fiancée est devenue celle d'un autre.

15. Le *Hyndluliod*, ou la Petite Voluspâ, espèce de table généalogique par laquelle un scalde voulut consacrer la gloire d'une famille princière.

16. Le *Grougalldur*, ou le Chant magique de Groa. Une mère sort de la tombe pour enseigner à son fils les secrets de la sorcellerie, et le préserver de l'influence des mauvais esprits.

17. Le *Grottasaungr*. C'est un chant sur le moulin à bras avec lequel Froddr, roi de Danemark, força les deux géants féminins Fénia et Ménia à broyer de l'or.

18. *Getspeki Heidreks Kongs*. C'est une série d'énigmes qu'Odin, sous le nom de Gestur Blindi, propose au roi Heidrek. Chaque question est suivie de sa solution.

19. *Volundarqvida*. Poëme historique sur un prince finnois nommé Volund, et sur Nidud, roi de Suède.

20. Le *Helgaqvida Haddingiaskada*. Chant de même nature sur un prince norwégien de ce nom.

21-38. Récits poétiques des exploits de plusieurs guerriers célèbres parmi les Goths, les Franks, les Huns et les Scandinaves. Au nombre de ces récits, celui des aventures de Sigurd est le plus remarquable. Nous allons en donner une analyse rapide.

La plupart des héros du Nord débutent par un combat avec un serpent. Vaincre un dragon furieux est l'exploit le plus difficile et le plus glorieux. Sigurd Ring ne fait pas exception à la règle. Il tue un serpent monstrueux nommé Fafnir, dont les immenses trésors sont convoités par le nain Regin, qui a élevé Sigurd. Notre héros, de peur d'être trahi par son maître, l'assassine, enlève l'or du serpent, et s'en va courir les aventures. Il rencontre la belle Brunhilde, qui, de Valkyrie qu'elle était, est devenue une simple femme par l'ordre d'Odin, qui a voulu la punir de lui avoir désobéi. Elle enseigne à Sigurd l'art des runes, et l'initie aux secrets de la magie. Elle devient ensuite sa fiancée. Mais Sigurd, au mépris de sa promesse, épouse Gudrun, fille de Giuke et de Chrimbilde, sœur de Gunnar et de Hogni. Gunnar demande Brunhilde en mariage; mais elle déclare que celui-là seul la posséderа qui traversera sain et sauf un bûcher enflammé. Sigurd sort triomphant de cette épreuve, et il épouse Brunhilde au nom de Gunnar. Suivant l'usage, il passe trois nuits auprès d'elle, dans le même lit, mais séparé d'elle par une épée. Une haine implacable règne bientôt entre elle et sa belle-sœur Gudrun. Celle-ci lui a reproché d'avoir passé trois nuits avec Sigurd, et la Valkyrie ne peut oublier cet affront. Il lui faut le sang de celui qu'elle a aimé. Un des frères de Gunnar se charge d'égorger le héros dans son sommeil. Mais alors le remords s'éveille dans le cœur de Brunhilde. Dans son désespoir, elle parcourt, comme

un fantôme, les grandes salles du château, faisant retentir leurs murs de ses cris plaintifs, et appelant Sigurd, que sa colère a précipité dans la tombe. Elle finit par se brûler sur un bûcher, où elle fait jeter avec elle cinq femmes et huit hommes, espérant, par ce suicide solennel, fléchir le courroux des dieux.

Gudrun, la veuve de Sigurd, n'éprouve pas une douleur moins amère : rien ne la console, ni les discours flatteurs des jarls, ni les exhortations de ses compagnes. Elle prend le parti de s'exiler, et passe sept ans à voyager. Mais un breuvage magique, composé par sa mère Chrimhilde, lui fait enfin oublier ses malheurs, et elle consent à devenir la femme d'Atli, frère de Brunhilde. Atli avait attribué la mort de sa sœur à Gunnar et à Hogni, fils de Giuke. Son mariage avec Gudrun, leur sœur, ne le fit pas renoncer à ses projets de vengeance. Il attire ses deux beaux-frères dans son palais et les fait charger de fers. Par son ordre, Gunnar est jeté dans une fosse remplie de serpents, genre de mort qui passait, alors, pour le plus horrible. Mais le condamné avait sa harpe, et il en tira des sons si mélodieux, que les couleuvres restaient paralysées, comme par l'effet d'un charme magique. Un aigle qui convoitait ses restes sanglants se chargea de lui donner la mort : il s'abattit sur lui et lui déchira les entrailles. Quant à Hogni, Atli lui fit arracher le cœur, qu'il fit présenter à Gudrun.

La sœur des deux martyrs tomba dans un sombre désespoir et ne rêva plus que sang et vengeance. Ses enfants étaient aussi ceux d'Atli : ils furent destinés à expier les premiers le crime de leur père ; elle les tue, et présente leurs crânes remplis de vin à Atli : « Bois, lui dit-elle; cette coupe est le crâne d'un de tes fils, et ce breuvage est son sang. » Atli recule d'horreur ; mais l'implacable Gudrun se précipite sur lui et le poignarde ; puis elle met le feu au palais et s'enfuit.

Comme Brunhilde, Gudrun voulut terminer ses jours par le suicide; mais la mer, dans les flots de laquelle elle s'était jetée, ne voulut pas d'une femme couverte de tant de sang, et la rejeta sur un rivage lointain. Elle devint l'épouse du roi Jonakur, et eut de lui trois fils aussi noirs que des corbeaux. Quant à sa fille Svanhilde, née de son mariage avec Sigurd Ring, Jarmerik, son époux, la condamna pour crime d'adultère à être écrasée par des chevaux. Mais sa beauté arrêta la fureur des coursiers, et il fallut l'enfermer dans un sac pour qu'ils la foulassent aux pieds. Alors la haine et la fureur remplissent encore le cœur de Gudrun : elle excite le ressentiment de ses fils et les pousse à la vengeance ; mais elle meurt épuisée par la violence de ses émotions.

Telle est l'histoire sanglante de Sigurd et de sa famille. Ce poëme peut être considéré comme un modèle d'ancienne poésie scandinave. Il retrace fidèlement les mœurs de ces temps grossiers, où hommes et femmes avaient toujours le glaive à la main. Il commence avec éclat et originalité la série des traditions historiques sur les familles royales du Nord : c'est tout à la fois un document et une œuvre poétique.

Nous aurions voulu pouvoir donner par une analyse exacte une idée des autres parties remarquables de l'Edda de Sœmund, et notamment de celles qui exposent les dogmes de la mythologie et de la cosmogonie scandinaves ; mais l'espace nous manque pour un pareil travail, et nous ne pouvons que renvoyer, comme nous l'avons déjà fait, aux premières pages de l'histoire de la Suède (*), où l'on trouvera un résumé à peu près complet de ces croyances et de ces traditions.

La seconde Edda, ou *Edda prosaïque*, est l'œuvre de Snorre Sturleson. Avant de parler de l'ouvrage, disons quelques mots de l'auteur, dont le nom est le plus imposant de la littérature islandaise.

Snorre naquit en 1178 à Hram, dans

(*) Tome IV de l'*Europe* dans la collection de l'*Univers pittoresque*.

le Hramsfiord. A trois ans, il fut envoyé à Odda, où il fut élevé par Jon Loptson, homme riche et instruit, et petit-fils de Sœmund Frodœ. La lecture des manuscrits que possédait son précepteur inspira au jeune Snorre l'amour de la poésie et de l'histoire, dans lesquelles il réussit à tel point qu'il ne tarda pas à acquérir une grande réputation littéraire. A la mort de son tuteur (1197), il quitta sa retraite d'Odda, et épousa la fille d'un riche prêtre qui habitait Borg, sur la rive occidentale du Borgarfiord; ce mariage ajouta quatre mille rixdalers à la petite fortune que son père lui avait laissée. Au bout de quelques années, il se trouva propriétaire des biens de son beau-père, et possesseur de Reykholt, de Bessestad et de plusieurs autres fermes considérables. Son influence et sa renommée s'accrurent à tel point qu'on le vit souvent paraître à l'assemblée nationale avec une suite de huit ou neuf cents personnes. Son instruction et l'habileté dont il avait donné plus d'une preuve lui valurent enfin le titre de lögsögumadr, ou magistrat suprême.

Mais la célébrité de Snorre Sturleson ne fut pas renfermée dans les bornes étroites de sa patrie. Un poëme qu'il avait composé en l'honneur de Hacon Galin, un des plus puissants jarls de Norwége, non-seulement lui attira la faveur de ce prince, mais encore lui procura l'occasion de faire un voyage sur le continent, en 1218. Il fut accueilli avec distinction par plusieurs familles nobles, mais surtout par un jarl nommé Skule. Peu de temps après son arrivée en Norwége, il fut élevé à la dignité de *drottsett*, ou grand maréchal, et il s'engagea, en retour, à soumettre son pays à la domination du roi, par la seule influence de sa parole et de son nom. La seule considération qui puisse justifier la conduite coupable de Snorre dans cette circonstance, c'est qu'il voulait préserver l'Islande d'une invasion à main armée qu'avait projetée le roi de Norwége. Les querelles particulières dans lesquelles il se trouva mêlé après son retour dans son pays, l'empêchèrent de mettre son plan à exécution, si tant est qu'il y eût jamais songé sérieusement. Ces querelles, occasionnées par son ambition, son orgueil et son esprit turbulent, le firent tomber du rang auquel ses talents et la faveur des princes l'avaient élevé. Bientôt il fut non-seulement chassé de la plupart de ses domaines, mais encore obligé de chercher un asile en Norwége. Il y fut reçu froidement, et bien qu'il fût, quelque temps après, nommé jarl, il se crut si peu en sûreté dans ce pays, qu'il préféra retourner en Islande, malgré les ordres exprès de son premier protecteur. Il partit en 1239, s'établit dans sa ferme de Reykholt, et y fut assassiné, dans la nuit du 22 septembre 1241, par son gendre Gissur Thorvaldson, qui en avait reçu l'ordre du roi Hacon. Un fait singulier se rattache à ce tragique événement : c'est que Snorre, tout versé qu'il était dans la connaissance des antiquités de son pays, ne put déchiffrer une lettre en caractères runiques, qu'on lui écrivit la nuit même du meurtre, pour le prévenir du danger qui le menaçait.

C'est à l'homme dont nous venons de retracer en quelques lignes l'existence agitée que l'Islande doit l'Edda prosaïque. Cet ouvrage, dont une copie manuscrite existe à la bibliothèque royale, est un recueil de différents traités, destinés, les uns à rendre plus intelligible et plus populaire la mythologie des anciens Scandinaves, les autres à expliquer les passages les plus difficiles des écrivains de l'antiquité, et surtout les parties les plus nébuleuses de la poésie eddaïque recueillie par Sœmund Frodœ. Le livre s'ouvre par une préface passablement ridicule, due sans aucun doute à quelque copiste, et dans laquelle on cherche à établir la parenté des nations du Nord avec celles de l'antiquité orientale; on va même jusqu'à vouloir prouver leurs rapports généalogiques avec les familles primitives citées dans la Genèse.

Suit ce qu'on appelle les *doemisögur* ou *dialogues*, où sont expliqués d'une manière plus simple et plus di-

dactique que dans l'Edda de Sœmund, l'origine des dieux, la création, les principaux événements qui doivent remplir la période de la durée du monde, la catastrophe finale, la destruction des dieux, etc. Cette œuvre a un caractère de précision et de clarté que n'a pas celle de Sœmund. Il y a entre elles toute la différence qui sépare l'ode de la narration proprement dite, la poésie lyrique de l'histoire.

La seconde division de l'ouvrage renferme le *Kenningar*, ou « les instructions, » espèce de digeste poétique ou de traité de prosodie, dans lequel les préceptes sont appuyés de citations puisées dans les chants des scaldes. Snorre y raconte l'origine de la poésie, suivant le mythe scandinave, et y donne un vocabulaire de tous les noms par lesquels on peut désigner une même chose ou une même personne; ainsi on y lit cent trente-sept synonymes d'Odin; vingt-quatre du mot *ours*, soixante-quatre de *feu*, soixante-cinq d'*or*, etc.

La *Skalda* vient ensuite. C'est la poétique de l'art islandais. Cet ouvrage contient une dissertation sur l'alphabet de la langue nationale, un grand nombre de règles de rhétorique, et l'indication de toutes les figures, de tous les tropes dont on peut faire usage (*).

On a joint à ces traités l'*Háttalykil* de Snorre, ou « la clef de la versification. » On y trouve expliquées la construction et la mesure des différentes espèces de vers employés par les poëtes. L'auteur cite jusqu'à cent variétés de rhythme.

Ce ne sont pas là les seuls ouvrages de Snorre Sturleson. Il a aussi écrit une chronique fort estimée, mais dont nous nous réservons de parler un peu plus loin.

L'Edda moderne diffère essentiellement, comme on le voit, de l'Edda de Sœmund. Ce n'est autre chose que la grammaire poétique, le code de l'art islandais, venus après l'inspiration créatrice. Par là s'explique naturellement la réputation de Snorre, en dehors même de son talent d'historien, ou plutôt de chroniqueur. Ses œuvres didactiques devinrent le manuel indispensable de tous ceux de ses compatriotes qui s'occupaient de poésie. On fut obligé d'en faire plusieurs éditions, et elles furent de plus en plus populaires. Cela seul eût suffi pour assurer à Snorre une grande célébrité, alors même qu'il n'eût pas mis en pratique, avec un mérite supérieur, les principes qu'il avait si bien formulés.

Nous avons cherché à donner une idée des deux Eddas, c'est-à-dire d'une des grandes divisions de la littérature islandaise. Nous allons maintenant nous occuper des Sagas.

Les Sagas. Le mot *saga* signifie *tradition verbale*, ou *récit fait de vive voix*. Il désigne les chroniques de toutes les époques, dans lesquelles est enfouie l'histoire de l'Islande et même celle d'une grande partie du Nord. Nous avons déjà dit comment se sont faites ces traditions, devenues ensuite de beaux monuments littéraires. Les scaldes chantaient, et leurs inspirations passant de bouche en bouche, arrivaient jusque dans le bœr du paysan islandais. Là, pendant les longues nuits d'hiver et les tempêtes du printemps, elles charmaient les loisirs des habitants de l'humble chaumière, qui se plaisaient à les répéter et les apprenaient à leurs enfants. C'est ainsi que venaient se fixer en Islande les souvenirs des exploits et des aventures dont l'Europe, et surtout l'Europe septentrionale, était alors le théâtre. Aussi est-ce à l'Islande qu'il faut avoir recours pour connaître l'histoire, l'organisation, l'état intellectuel et les mœurs des nations scandinaves; et, comme les sagas embrassent le Nord tout entier, elles sont également indispensables pour l'histoire des Normands, des Angles, des comtes des Orcades, des aventuriers qui, sous la conduite de Rurick, allèrent fonder

(*) On peut lire avec fruit ce que dit Henderson dans son *Iceland* sur la versification islandaise. Il expose exactement les principales règles de la prosodie et les variétés de rhythme, et il cite à l'appui des exemples assez curieux.

au neuvième siècle l'empire russe, et des hardis pirates que Robert Guiscard mena à la conquête de la moitié de l'Italie.

Les premières sagas sont purement héroïques. Elles portent un caractère de rudesse et de fierté farouche qui rappelle merveilleusement les mœurs de l'époque dont elles nous conservent les souvenirs. Ce sont, la plupart du temps, des Islandais qui s'en vont faire au loin le métier d'écumeurs de mer, attaquant les navires qu'ils rencontrent, pillant, faisant des prisonniers et ravageant les côtes septentrionales du continent; ou bien des guerriers qui passent leur vie à donner de grands coups d'épée, et à pourfendre leurs ennemis ou ceux de leurs protecteurs. Dans ces tableaux de combats et d'aventures périlleuses, il n'y a rien qui rappelle les héros de l'épopée italienne et de la chevalerie française. En les lisant, on croit entendre le bruit des batailles, le cliquetis des armes, les imprécations des mourants et les chants de triomphe du vainqueur. C'est la lutte sanglante, moins le sourire de la dame qui encourage le guerrier; c'est le moyen âge bardé de fer, armé de pied en cap, mais sans amour et sans galanterie.

Au quinzième siècle toutefois, la couleur générale des sagas se modifia sensiblement : la renommée de Roland et de ses émules pénétra en Islande; alors on chanta, non plus les prodiges enfantés par la valeur des fiers-à-bras, mais les prouesses des chevaliers et leur tendre dévouement à la dame de leurs pensées. Par une fiction à laquelle se prêtaient les auditeurs de ces récits, on plaçait dans l'Islande même le théâtre de ces galantes aventures; quelquefois on se transportait par l'esprit dans les contrées de l'Orient, et l'on y faisait accomplir des choses merveilleuses par des personnages de pure invention. On conçoit que la valeur intrinsèque des sagas diminua beaucoup par suite de cette tendance nouvelle, et qu'elles n'eurent plus d'autre mérite que celui des œuvres d'imagination.

Le style des sagas, à cette époque de révolution littéraire, se modifia aussi sensiblement. Celui des anciens récits était remarquable par son extrême simplicité, par son énergie et sa concision. Il exprimait les choses les plus dramatiques avec une naïveté qui, loin d'affaiblir la pensée, lui donnait une force et un relief tout particuliers. Le ton des sagas du quinzième siècle se ressent du changement opéré dans les esprits. Il est évident, en effet, qu'on ne pouvait pas chanter les Amadis de Norwége et d'Islande de la même façon que les héros grossiers de l'antiquité. Le fond devait nécessairement emporter la forme, et c'est ce qui arriva, comme il est facile de s'en apercevoir en lisant les traditions en vogue à l'époque dont nous parlons.

Les sagas sont en très-grand nombre. Torfœus, l'un des chroniqueurs les plus célèbres, en a compté jusqu'à cent quatre-vingt-sept. Les plus remarquables et les plus précieuses sont : l'Heims Kringla, la Sturlunga, l'Eigla, la Niala, la Gunnlauga, l'Eyrbyggia, la Vatnsdœla, l'Orkneyinga, la Landnama, la Kristni et l'Hungurvaka. Les plus anciennes remontent, par les chants des scaldes, jusqu'au neuvième siècle, sans qu'on puisse cependant suivre leur filiation d'une manière certaine, au delà du douzième. Quelques-unes appartiennent au treizième siècle, et un grand nombre au quatorzième. Le dix-septième peut aussi revendiquer sa part dans cette collection; mais les traditions de cette époque portent un cachet à part.

Snorre Sturleson est, comme nous l'avons déjà dit, l'auteur de l'Heims-Kringla saga. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre historique et le tableau complet de toute une époque intéressante. On y trouve, non-seulement une chronique exacte des règnes des princes norwégiens, et un exposé fidèle des affaires intérieures des royaumes scandinaves, mais encore des renseignements précieux sur la situation politique du reste de l'Europe, et particulièrement des îles britanniques.

La Sturlunga saga nous offre l'his-

toire des trois familles des Sturle, de cette puissante maison dont les membres, hostiles les uns aux autres, entretinrent si longtemps dans l'Islande le feu de la guerre civile, et qui succomba au milieu des ruines qu'elle avait amoncelées autour d'elle. Nulle part l'anarchie qui désola ce pays et la chute de la république ne sont mieux décrites que dans ce document.

De toutes les sagas, celle de Nial est la plus caractéristique et la plus attachante, tant à cause des événements dont elle contient le récit, que par les caractères qu'elle met en jeu et les mœurs dont elle présente le tableau animé. Gunnar et Nial en sont les premiers héros, et sont ensuite remplacés par leurs fils. Gunnar est un guerrier à la mode scandinave, grand égorgeur et pillard impitoyable. Il épouse Hallgerdr, femme vindicative et violente. Bientôt des discussions entre la nouvelle mariée et la femme de Nial amènent la mort d'un serviteur de cette dernière, assassiné par un vassal de Hallgerdr. Gunnar paye le sang de sa victime avec douze onces d'argent. La femme de Nial prend sa revanche, et Nial est obligé de rendre, pour le meurtre du serviteur de Gunnar, les douze onces qu'il en a reçues. Cet usage, qui faisait de la vie d'un homme inférieur une marchandise achetable au poids de l'or, est, à coup sûr, un curieux trait de mœurs et jette une vive lumière sur la législation pénale de l'Islande. Hallgerdr fait ensuite, à l'insu de son mari, piller et incendier la maison d'un nommé Otkell. Gunnar, la voyant parée d'ornements qu'elle ne possédait pas la veille, lui demande l'explication et l'origine de ce luxe inusité. Elle lui répond que cela ne le regarde pas. Gunnar réplique par un soufflet, et Hallgerdr jure qu'elle se vengera tôt ou tard. Otkell vient attaquer Gunnar, pour lui faire rendre gorge et le punir du vol exécuté par ordre de sa femme; mais le pauvre paysan est tué avec tous ses compagnons. Accusé devant le tribunal de l'althing, Gunnar, secondé par les intrigues de Nial, le Nestor ou plutôt l'Ulysse de la saga, triomphe de ses adversaires, et s'en revient absous.

De nouvelles querelles et de nouvelles agressions suscitent à Gunnar un nombre formidable d'ennemis acharnés. Cette fois, toute l'éloquence et l'adresse de Nial, qui cherche à séduire ses juges, échouent contre le ressentiment du parti opposé. Gunnar est condamné à trois années d'exil. Il s'éloigne; mais à peine a-t-il quitté les rives de l'Islande, que l'aspect de ses montagnes réveille en lui, avec une force irrésistible, l'amour de la patrie. Le sort en est jeté; il regagne sa demeure, au risque d'y trouver la mort. Nouveau trait de mœurs, qui peint bien l'attachement extraordinaire des Islandais pour leur pays natal. A peine de retour, le proscrit est assailli dans sa maison par ses ennemis furieux. A l'aide de son arc et de ses flèches, il tue les premiers qui osent se présenter. Mais un assiégeant, plus heureux et plus adroit, parvient à couper la corde de l'arc. Alors Gunnar ordonne à sa femme de prendre une mèche de ses cheveux, et de la tordre pour en faire une nouvelle corde. « Cela t'est-il absolument nécessaire? lui dit-elle. — Il y va de ma vie, répond Gunnar. — Eh bien, je n'obéirai pas; souviens-toi du soufflet, et du serment que j'ai fait de me venger! » Quelques instants après, l'intrépide guerrier tombe baigné dans son sang, et expire sous les coups des ennemis.

Ici la saga fait paraître sur la scène les fils de Nial. Émules de Gunnar, qui a laissé de si beaux exemples à suivre, ils parcourent les mers en vrais pirates, et quand ils reviennent en Islande, leur brutalité excite contre eux de puissantes inimitiés. Ils sont, eux aussi, attaqués dans leur demeure. Le vieux Nial, prévenu à temps, ne veut pas fuir, et attend de pied ferme. L'ennemi met le feu à la maison, et alors commence une scène de confusion et de terreur que la simple énergie du chroniqueur peint admirablement. Les fils du vieillard tombent sous le glaive de Flosi, le chef des assaillants. Nial va être atteint par les flammes; on lui

permet de sortir avec sa compagne et les autres femmes qui habitent le même toit; mais il refuse et les femmes aussi; Thor, son petit-fils, veut aussi mourir auprès de lui. Le moment suprême est arrivé. Nial et sa femme s'étendent sur leur couche, mettent le jeune enfant au milieu d'eux, et la maison, s'écroulant avec fracas, les ensevelit sous ses débris enflammés.

Un seul membre de cette malheureuse famille avait échappé à la mort; c'était Kari, gendre de Nial : à peine a-t-il rendu les derniers devoirs aux restes de ses parents, retrouvés au milieu des décombres, qu'il songe à les venger. Il parcourt le pays, racontant la cruauté de Flosi, faisant l'éloge de la bienveillance et de la sagesse de Nial, excitant les passions contre l'un, et faisant à chacun le panégyrique de l'autre. Par là, il attire sous sa bannière un grand nombre de personnes et s'assure le concours de plusieurs familles puissantes. A l'époque de l'assemblée nationale, il se rend à Thingvalla, suivi d'une petite armée de partisans. Flosi, qui a peur, va consulter un homme de loi. Celui-ci commence par lui déclarer que sa cause est-très mauvaise, et refuse de défendre un brigand tel que lui. Mais Flosi lui offre un riche bracelet d'or comme témoignage de confiance, et le jurisconsulte, changeant aussitôt de langage, trouve la cause éminemment juste, et annonce qu'il s'en chargera volontiers. Troisième trait de mœurs, qui prouve qu'en Islande, et à cette époque de barbarie, les hommes de loi avaient la même réputation que celle qu'ils ont eue plus tard chez les nations civilisées. Mais la querelle ne devait pas se vider si pacifiquement. Le lendemain, les deux partis s'attaquent avec fureur, et il s'ensuit un combat sanglant qui dure tout le jour. Enfin, un vieillard propose de déférer le jugement à des arbitres. On accepte, et Flosi est condamné à trois ans d'exil.

Kari n'est pas satisfait. Il marche sur les pas de ses ennemis qui ont pris la fuite. Il les surprend dans des embuscades, et les décime impitoyablement. Il les poursuit en tous lieux, et arrive, sur leur trace, en Norwége Un soir, chez un jarl, dans le palais duquel il s'est introduit furtivement, il entend un des compagnons de Flosi raconter la nuit terrible où Nial fut écrasé avec ses enfants par les murs embrasés de sa demeure. Kari écoute en frémissant derrière une porte, et reste immobile. Mais il entend dire qu'un de ses frères a pleuré avant de mourir, et, d'un bond, il s'élance, la hache à la main, sur le calomniateur, dont la tête roule à ses pieds.

La haine mutuelle des deux guerriers ne fit que s'accroître avec le temps. Mais la religion du Christ s'établit en Islande et renversa les autels des dieux qui ordonnaient la vengeance et le meurtre. Kari et Flosi étaient devenus vieux, et ils se firent chrétiens. Peu à peu, la parole des prêtres, qui, du haut de la chaire, prêchaient la charité et l'oubli des injures, s'insinua, comme un baume divin, dans le cœur des deux vieillards. Enfin, ils sentirent leur animosité s'éteindre et faire place à un sentiment plus généreux. Tous deux allèrent à Rome se faire absoudre par le pape, et revinrent dans leur patrie, la conscience plus tranquille. Un jour que Flosi était dans sa maison, entouré de sa famille, son ancien ennemi parut sur le seuil. Il comprit le but de cette visite qu'il attendait sans doute. Leurs mains se joignirent, ils se donnèrent le baiser de paix, et tout fut oublié.

Cette rapide analyse de la saga de Nial suffit pour montrer combien le chroniqueur a mis de vérité et d'intérêt dans son œuvre. A part le talent d'observation et la rapidité du drame, n'y a-t-il pas dans ce vieux monument littéraire un mythe historique d'une admirable invention? Ces querelles sanglantes se terminant par une réconciliation sincère, sous le sceau d'un culte régénérateur; ces hommes grossiers et vindicatifs cédant à la puissance du verbe chrétien; le bruit des combats s'apaisant à la parole du pieux missionnaire; tout ce tableau ne résume-t-il pas avec une poétique fidélité

l'histoire de la vieille société islandaise, jetant au loin son armure de bataille pour pratiquer les préceptes d'une religion de charité et d'amour? Il était impossible de raconter d'une manière plus ingénieuse la conversion de l'Islande.

La Gunnlauga saga est beaucoup moins importante sous le rapport historique. Quoiqu'elle rappelle les malheurs d'un scalde connu en Islande, et qui s'appelait Gunnlaugi, elle a un caractère de rêverie et de poésie, qui la classe parmi les fictions des chroniqueurs.

L'Eyrbyggia peut être, au contraire, regardée comme un document authentique. Walter Scott en a donné une traduction dans ses *Contes et Essais*. L'Hungurvaka et la Kristni portent le même cachet de vérité et d'exactitude. L'Orkneyinga est d'une grande utilité pour l'histoire des îles Orcades; on y retrouve des traces de la poésie des scaldes, ainsi que dans l'Ynglinga et la Knytlinga saga.

Parmi les traditions purement poétiques, c'est-à-dire, dans lesquelles l'histoire n'a rien, ou peu de chose à revendiquer, il faut citer la saga de Frithiof, qui date de la fin du treizième siècle. Comme elle est devenue célèbre, non-seulement en Islande, mais encore en Norwége, en Suède, et en général dans tout le Nord, nous nous y arrêterons quelques instants.

Frithiof-en-Frekn, ou Frithiof le Hardi, est un héros à part. Il n'est pas sans pitié comme les pirates scandinaves; chez lui l'amour et une certaine teinte de galanterie chevaleresque tempèrent la rudesse de l'homme de guerre. Épris de la belle Ingeberg, fille de Béli, roi de Norwége, il voit avec douleur sa bien-aimée passer dans les bras d'un prince puissant, à qui ses freres la sacrifient. Il est banni pour avoir osé pénétrer dans la retraite où Ingeberg avait été enfermée avant son mariage. Il part pour les îles Orcades, où il doit recueillir le tribut que les jarls de cet archipel doivent payer aux rois de Norwége. Son navire est assailli par une tempête affreuse; au milieu de l'orage, il chante sa fiancée, comme aurait fait un trouvère. Il arrive enfin au but de son voyage, et reçoit du prince des Orcades l'accueil le plus flatteur. De retour dans sa patrie, il maltraite un des rois ses persécuteurs, et met le feu au temple dans lequel il sacrifiait à Odin. Il est de nouveau proscrit et mène pendant trois ans une vie vagabonde et pleine de périls. Enfin, poursuivi par le souvenir d'Ingeberg, il veut la revoir au prix même de sa vie. Il arrive déguisé à la cour de Hring son époux; le vieux roi le reconnaît et l'admet néanmoins à sa table. Quoiqu'il sache bien qu'il a été l'amant d'Ingeberg, il se fie à sa loyauté. Il ne tarde pas à trouver l'occasion de l'éprouver. Un jour, comme il traversait avec la reine un lac couvert de glace, ils tombent dans l'eau, et Frithiof les sauve tous deux. Une autre fois. le roi s'endort, à la chasse, au pied d'un arbre, et notre héros seul à son côté, loin d'abuser de sa position, protége les jours de son hôte. Hring en s'éveillant aperçoit son épée qu'il a jetée au loin pour ne pas être tenté de s'en servir. Il le félicite sur son noble caractère, et lui promet son héritage après sa mort. Frithiof reste auprès de lui, et le vieux monarque meurt peu de temps après. Alors le proscrit épouse sa chère Ingeberg, et monte sur le trône.

Cette saga a fourni au poëte Tegner le sujet d'un poëme qui a mérité l'honneur de six éditions successives et de deux traductions, l'une allemande, l'autre anglaise. Cette œuvre épique contient des parties extrêmement remarquables, autant par l'énergie ou la grâce de la pensée, que par le bonheur de l'expression. En citant un fragment du poëme, nous citerons la saga elle-même, car l'auteur a suivi scrupuleusement son modèle, se bornant à modifier et à embellir la forme, quand le génie de la langue suédoise moderne l'exigeait. Le dix-septième chant est un des plus beaux et des plus intéressants, comme tableau de mœurs. En voici la traduction :

« Le roi Hring est assis sur son siége

élevé. Il célèbre les fêtes de Jul (*) et boit l'hydromel; près de lui est assise la reine, au visage blanc et rose. En les voyant, chacun croit voir l'image vivante de l'automne et du printemps. Ingeberg représente le doux printemps, et Hring le froid automne.

« Un vieillard inconnu s'avance dans la salle. Une peau d'ours le couvre des pieds à la tête. Il porte un bâton à la main, et semble marcher avec peine, mais il dépasse par sa haute taille tous ceux qui sont là.

« Il s'assoit sur un des bancs rangés le long de la porte. C'est encore aujourd'hui, comme c'était autrefois, la place du pauvre. Les courtisans regardaient avec dédain cet homme couvert d'une peau d'ours, et se le montraient du doigt en riant.

« A cet aspect, les yeux de l'étranger s'enflamment de colère. Il s'approche de l'un d'eux, le saisit d'une main robuste et le renverse d'un seul coup. Les autres se taisent, et leur silence semble dire : « Nous en aurions fait autant. »

« Qui fait donc tout ce bruit? Quel est le téméraire qui ose troubler le repos du roi? Viens ici, vieillard, viens et causons ensemble. Dis-moi quel est ton nom, ce que tu veux et d'où tu viens. Ainsi parle le roi à l'étranger en colère.

« Tu demandes beaucoup de choses, ô roi, mais je vais te répondre. Je ne te dirai pas mon nom, ce secret m'appartient. J'ai été élevé dans la douleur; j'ai perdu mon héritage; je viens de la terre des Loups (**), c'est là que j'étais la dernière nuit.

« Autrefois, oh! comme je m'élançais joyeusement dans l'espace avec mon dragon (*). Il avait de si puissantes ailes, et il fuyait sur les vagues, si léger et si fort! Maintenant il est usé, et ses débris sont sur le rivage. Moi, je suis vieux et je prépare le sel au bord de la mer.

« Je venais ici pour observer ta sagesse qui est renommée au loin. Ces hommes m'ont reçu avec mépris, et je n'ai pu le supporter. J'en ai pris un par la poitrine, je l'ai renversé par terre, mais il s'est relevé et n'a point de mal; ainsi pardonne-moi.

« J'approuve tes paroles, dit le roi: le vieillard doit être respecté. Viens t'asseoir à ma table, mais laisse tomber cette peau d'ours qui t'enveloppe; montre-toi tel que tu es. Les déguisements ne me donnent aucune joie, et je veux que la joie entre ici.

« Il laisse tomber sa peau d'ours, et, au lieu d'un vieillard, on aperçoit un beau jeune homme. Autour de son front, sur ses larges épaules, ses cheveux blonds flottent comme des boucles d'or.

« Il porte un riche manteau de velours bleu, et une large ceinture d'argent, sur laquelle sont gravés des animaux. L'artiste les a travaillés avec soin, et ils sont disposés de telle manière qu'ils semblent courir l'un après l'autre autour du héros.

« A son bras est attaché un anneau d'or; à son côté une épée brille comme l'éclair. Le héros jette autour de lui un regard audacieux; il est beau comme Balder; il est grand comme Asathor.

« Le visage de la reine change de couleur à tout instant. L'incarnat de ses joues ressemble au reflet d'une lueur de pourpre qui brille sur la neige, et le mouvement de ses seins à celui de deux lis qui se penchent sur une mer agitée.

« Cependant le cor sonne, puis il se

(*) Fête très-ancienne qui se célébrait dans la Scandinavie, au solstice d'hiver. On y faisait des sacrifices de sang, et l'on passait le reste du temps à boire. Le mot *jul* vient probablement du mot suédois et danois *hiul*, qui signifie *roue*, et qui indiquait le mouvement périodique de l'année. (Note de M. Marmier.)

(**) Il y a dans la Saga une amphibologie qu'il serait difficile de faire passer dans notre langue. Frithiof dit : j'étais la nuit à Ulf et j'ai été élevé à Angri. Mais *ulf* signifie *loup*, et *angri*, *douleur*. Tegner a conservé la même expression. (Note de M. Marmier.)

(*) Vaisseau portant l'image d'un dragon (idem.)

fait dans toute la salle un grand silence. Le moment est venu de sacrifier à Freya. On amène le porc, la tête entourée de guirlandes. Il a des pommes entre les mâchoires, et il semble marcher sur le plat d'argent.

« Le vieux roi Hring se lève avec sa chevelure blanche, et touchant la tête du porc : « Je jure, dit-il, de vaincre Frithiof, si grand guerrier qu'il soit. Aide-moi, Freyr, et toi Odin, et toi puissant Thor.

« L'étranger fait entendre un rire sardonique. Un mouvement de colère anime son visage. Avec son épée il frappe si fort sur la table, que toute la salle en retentit, et chaque guerrier, ému, se lève sur son siege.

« Et maintenant, dit-il, ô roi, écoute ma promesse. Je connais Frithiof; il est mon ami, et je jure de le défendre contre le monde entier. Pour cela, j'ai foi dans les Nornes et dans ma bonne épée.

« Le roi sourit et dit : Étranger, ton langage est fier, mais chacun parle librement dans la salle des rois du Nord. Reine, remplis sa coupe du meilleur vin; j'espère qu'il sera notre hôte cet hiver.

« La reine prend la coupe placée devant elle. C'était un vase précieux, fait avec le crâne d'un taureau; il était posé sur un piédestal d'argent, entouré de cercles d'or, et orné de caractères runiques et d'images de l'ancien temps.

« Les yeux baissés, la reine l'offre à Frithiof; mais sa main tremble et elle laisse tomber quelques gouttes de vin qui brillent sur ses doigts de neige, comme les rayons du soleil sur des feuilles de lis.

« Le héros prend avec joie cette large coupe; deux hommes, comme ceux d'aujourd'hui, ne l'eussent pas vidée; mais lui, sans hésiter un instant, pour faire honneur à la reine, la vide d'un seul trait.

« Alors le scalde prend sa harpe; il était assis près de la table du roi; il chante les amours du Nord, les amours de Hagbord et de la belle Signe. Aux accents de sa voix attendrie, le cœur des guerriers tressaille sous l'armure de fer.

« Il chante les salles du Valhalla, le bonheur des héros, les exploits des vieux guerriers sur terre et sur mer. Chaque main saisit la poignée du glaive; chaque regard étincelle, et la coupe circule joyeusement autour de la table.

« Tous les guerriers restèrent ainsi à boire dans la salle royale. Tous célébrèrent dignement la fête de Jul; puis ils s'endormirent sans soucis et sans tristesse; mais le roi dormait près de la belle Ingeberg. »

Nous terminerons ici cet essai sur la littérature islandaise. Quelque sommaires que soient nos appréciations, elles indiquent suffisamment l'importance de cette littérature sous le double point de vue de l'histoire et de l'art. Nous nous expliquons difficilement, d'après cela, l'indifférence des hommes lettrés de notre pays pour les traditions du Nord, considérées dans leur majestueux ensemble. Quoique, dans ces dernieres années, quelques esprits distingués, parmi lesquels nous nous plaisons à citer M. Ampère, se soient occupés quelque peu de l'ancienne Scandinavie, néanmoins l'Islande est encore bien peu connue. Cependant l'étude des monuments littéraires et historiques de ce pays est devenue facile, grâce aux nombreuses éditions de sagas, qui ont été publiées en Danemark, avec d'excellentes traductions. Nous ne doutons pas que la connaissance approfondie des mythes du Nord et des inspirations des scaldes ne fût d'une très-grande utilité aux jeunes imaginations qui cherchent des sources nouvelles de poésie, aussi bien qu'aux érudits qui aiment à reconstruire l'édifice du passé d'après les pierres d'attente déposées dans les archives des peuples.

Découverte et histoire de l'Islande. La découverte de l'Islande, comme celle de beaucoup d'autres pays, ne peut être rapportée à une époque bien précise. Il s'est élevé à ce sujet une question de géographie qui a longtemps préoccupé les personnes compétentes, et dont nous devons d'autant plus faire

ıon, qu'elle intéresse d'autres îles, · que les Shetland et les Orcades. Islande est-elle, comme on l'a dit, *hulé* de Pithéas? Il nous semble a lecture attentive du récit de cet n voyageur peut mener facile- ; à la solution de ce problème : théas, navigateur marseillais, en- , l'an 320 avant Jésus-Christ, par compatriotes à la découverte de elles terres dans le Nord, après · abordé à l'île d'Ouessant, à celle oion, et après avoir cinglé vers le -est, pendant six journées consé- es, découvrit un grand pays où ce qu'il vit le frappa d'étonne- . Les nuits, dit-il, y sont de ou trois heures; les hommes s'y rissent de racines; ils boivent une ur composée d'un mélange d'orge miel; ils sont obligés de faire er et de battre dans des maisons ain qu'ils récoltent; le littoral de singulière contrée est entouré e masse compacte qui n'est ni , ni air, ni eau, mais un com- de ces trois éléments.

ımme on le voit, il n'est pas ques- ici d'une île; or Pithéas et ceux e sont emparés de son récit pour ire une fable merveilleuse, n'au- it pas manqué de spécifier ce point ortant, si la terre dont il s'agit été entourée d'eau. En second on ne peut guère placer sur les *septentrionales* d'Islande le lieu é par l'aventurier marseillais; car nait du sud, c'est-à-dire de l'ex- ité nord de l'Angleterre, et il au- atterri aux rives méridionales. En idérant le calcul de la marche du seau, on voit encore que Pithéas pas voulu désigner l'Islande; en , suivant Malte-Brun, il est clair ce navigateur a employé pour me- r ses distances, deux stades diffé- s, le stade égyptien de onze cent un neuvième au degré, et le e de huit cent trente-trois au de- et c'est de ce dernier qu'il s'est i pour fixer la latitude de Thulé. , dit-il, six cents stades par jour; l aurait navigué six jours entiers, qui donne trois mille six cents sta- des; il dut conséquemment fixer à quarante-six mille trois cents stades la distance du pays en question à l'équateur, ou à cinquante-cinq degrés trente-cinq minutes, et nous avons dit que l'Islande était située par 63° 30' et 66° 42'. Enfin, comme l'ont fait observer très-judicieusement des historiens islandais, entre autres Arngrim Jonæ, la description de Thulé ne peut sur aucun point s'appliquer à leur patrie.

Le problème resterait douteux si les assertions de Pithéas ne pouvaient pas trouver une base logique, c'est-à-dire si l'on ne pouvait les rapporter avec vraisemblance à aucun autre pays du Nord. Mais voici une contrée à laquelle la description du célèbre voyageur convient sous tous les rapports; c'est le Jutland, partie septentrionale du Danemark. D'abord le Jutland est à six jours de navigation du nord de Kent; en second lieu, les nuits y sont souvent de deux ou trois heures, à cause des longs crépuscules; les habitants boivent de l'hydromel et sont dans l'usage de dessécher les blés dans de vastes granges; enfin, on y trouve, principalement sur les côtes occidentales où dut aborder le navigateur marseillais, des dunes sablonneuses, qui changent de place au gré du vent, des marais couverts d'une croûte de sable qui cède sous les pas du voyageur imprudent; et si l'on ajoute à ceci les brouillards d'une nature toute particulière qui règnent souvent dans ces parages, dérobant sous leur voile épais la vue de la terre, même à une très-faible distance, on aura l'explication des phénomènes qui parurent à Pithéas n'être que la réunion de trois éléments en un seul. Pour dernier argument, rappelons que le Jutland s'appelle en danois moderne *Thy* ou *Thyland*, et que les anciens Scandinaves le nomment *Thiuland*, ce qui ressemble singulièrement à *Thulé*.

Quant aux îles Orcades, aux Shetland, aux terres polaires et à d'autres pays encore auxquels on applique la description de Pithéas, on ne peut les admettre dans cette discussion qu'en faussant les calculs de navigation et

en défigurant la contrée dont ce voyageur a tracé le tableau. Un seul pays pourrait entrer en concurrence avec le Jutland, c'est le canton de la Norwége méridionale nommé *Thélémark*, et même, dans une saga islandaise, *Thulemark*. C'est certainement la contrée que Ptolémée a voulu désigner en parlant de Thulé; c'est peut-être aussi la Thulé aperçue par la flotte romaine qui fit le tour de l'Angleterre; mais l'opinion des savants qui en ont fait aussi la Thulé de Pithéas nous paraît au moins controversable, et tout concourt à démontrer que la difficulté doit être tranchée en faveur du Jutland (*).

Ce point décidé, reste la question de la première découverte de l'Islande. Ici pas un document, pas une donnée première qui permette de hasarder une assertion quelque peu admissible. Nous savons bien la date de l'établissement des Norwégiens dans cette île; mais s'il est vrai, comme le dit le Landnama-bok, que les Scandinaves y aient trouvé des chrétiens; s'il est vrai que quelques vestiges significatifs, tels que des livres irlandais, des crosses et des cloches, aient prouvé aux colons païens qu'un peuple occidental avait habité ce pays longtemps avant eux, à quelle époque pourrons-nous fixer l'arrivée de ces premiers explorateurs? Aucun des écrivains qui ont étudié le passé historique de l'Islande n'a cherché à découvrir la vérité à ce sujet, et, en l'absence des matériaux nécessaires, nous sommes obligé de suivre leur exemple.

C'est donc au pirate Nadodd, cité dans la chronique d'Are Frode, qu'il faut attribuer l'honneur de la découverte de l'Islande, dans le sens historique de ce mot. Ce Norwégien, que ses crimes avaient forcé d'abandonner sa patrie, s'était d'abord réfugié aux Féroë, dont il avait fait le quartier général de ses excursions maritimes. Au retour d'une expédition contre la Norwége, vers l'année 860, il fut jeté par la tempête sur les côtes d'Islande. Il aborda au fond d'un des golfes de la partie orientale, mit pied à terre, gravit la plus haute montagne, pour s'assurer si le pays était habité, et en redescendit sans avoir aperçu la moindre trace de culture. A l'automne, il se rembarqua, et voyant les montagnes couvertes de neige, il donna à cette île le nom de *Snoeland* (terre de neige).

L'aspect peu engageant de la contrée qu'il avait découverte n'était guère propre à ramener Nadodd vers les rives islandaises, et, en effet, il n'y retourna pas. Il fallut qu'un second basard poussât, trois ans après, dans les mêmes parages, un Suédois nommé Gardar, qui habitait la Norwége; durant un voyage aux îles Hébrides, où il allait recueillir un héritage, il fut chassé en pleine mer et ne put s'arrêter que dans un port oriental de l'Islande. Il fit le tour du pays que, lui aussi, venait de découvrir, et reconnut que c'était une île; il le nomma en conséquence *Gardarsholm*, île de Gardar. Il résolut alors d'y faire un séjour de quelques mois : il prit terre sur la côte est de la baie appelée plus tard Skialfandafiord, y construisit une petite maison, et y passa l'hiver. Au printemps, il retourna en Norwége, où le récit qu'il fit de ses aventures inspira à ses amis le désir de visiter cette terre extraordinaire où le feu surgissait du milieu des glaces, et où tant de spectacles étranges frappaient incessamment les regards. Le plus entreprenant fut un autre pirate nommé Floki, qui descendait d'une famille princière. Il forma le projet d'aller prendre possession de l'île nouvellement découverte, et à cet effet il équipa un vaisseau, qu'il chargea de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Il partit, emportant trois corbeaux pour le guider dans

(*) Comparez sur le même sujet Strabon, Geminus, Introd. *in phænom.;* Pline, Ptolémée, Cluver, Schottus, Baxter, Gossellin, Béda, *De natura rerum;* Arngrim Jonæ, *Spec. Island. hist.;* Geüer, Hist. de Suède; Dicuil, *De mensurâ orbis terræ*, édit. de M. Walckenaër; idem de M. Letronne; Malte-Brun, et enfin les principaux ouvrages sur l'Islande.

son voyage. Après avoir touché aux îles Shetland et aux Féroë, il s'aventura de nouveau en pleine mer, cherchant l'Islande, dont il ne connaissait pas bien la position. Alors il donna la liberté à un de ses trois corbeaux, espérant que son vol lui tracerait la route à suivre; mais l'oiseau, effrayé de l'immensité de l'océan, retourna à tire d'aile vers les Féroë; le second corbeau prit son élan, mais, moins courageux encore que le premier, il se hâta de venir se poser sur les mâts lu bâtiment. Le troisième fut à son our lâché dans l'espace : celui-ci, sans ıésiter, se dirigea sur l'Islande, où le avire arriva après lui. Floki, peu sasfait de l'aspect des côtes orientales u'il avait aperçues les premières, rent vers le sud, longea le littoral sque vers la partie ouest, où il dé- rqua dans la baie de Breida (*Breida- rd*). Là, après avoir exploré une rtaine étendue de territoire, il en t possession et commença son éta- ssement. Mais lui et ses compagnons ient dépensé tout leur temps à la he, qui, sur ces côtes si poisson- ses, leur fournissait journellement provisions fraîches; ils n'avaient pensé à ensemencer la terre, pour r quelque chose à récolter l'été ant. Par malheur, l'hiver fut des rigoureux et tua tous les bestiaux s avaient amenés. Le printemps ne uère moins froid, et Floki com- ait à se repentir de sa tentative. our il monta sur un pic élevé, voir s'il ne découvrirait pas au uelque endroit où les frimas eus- essé; mais il n'aperçut que plai- uvertes de neige et golfes rem- glaces. Il appela *Isafiord* (baie ce) celui de ces golfes qui lui le plus encombré. Dès ce mo- sa résolution fut prise, et il se à quitter cette terre de déso- néanmoins il passa l'hiver sui- ans Hafnafiord, et ce ne fût etour de la belle saison qu'il tre à la voile pour la Norwége. allant, il substitua un nom de ix à ceux que ses devanciers donnés à ce pays : il avait vu l'île de Gardar dans une de ses plus mauvaises années, il crut que l'hiver y avait pour jamais établi son empire : il la nomma en conséquence *Island* (*) (terre de glace).

En Norwége, Floki fut questionné sur la contrée qu'il avait visitée. Il répondit de manière à détourner ses compatriotes de tout projet de colonie. Mais un de ses compagnons d'aventures, Hériolf, moins prévenu que lui contre l'Islande, en fit au contraire un tableau enchanteur. Dans son enthousiasme, sincère ou simulé, il ne trouva rien de plus énergique, pour donner une idée de la fertilité du pays, que de dire que *chaque plante y distillait du beurre*. Aussi, lorsque Harald aux beaux cheveux eut réuni toutes les parties de la Norwége sous son sceptre despotique, les familles patriciennes, qui avaient beaucoup perdu à l'établissement de l'unité politique, tournèrent-elles leurs regards vers l'Islande, comme vers un asile assuré; toutefois elles furent devancées par deux pirates, issus eux-mêmes, il est vrai, d'ancêtres distingués. Ces deux hommes, qui s'étaient signalés par leurs brigandages sur mer, étaient Ingolf et Leif. Une querelle d'amour s'était élevée entre ce dernier et le fils d'un jarl redoutable, et dans un combat naval que s'étaient livré les partis rivaux, les deux fils du jarl avaient été tués. Dès ce moment, Leif était devenu l'objet des persécutions de ses ennemis, contre la puissance desquels il n'avait pu lutter plus longtemps. Pour en finir, il avait pris le parti que prenait assez ordinairement, en semblable circonstance, le coupable menacé de la vengeance de son adversaire : il s'en était remis à la décision des parents de ses victimes, qui, usant de clémence, l'avaient condamné à ne perdre que ses biens et à s'expatrier. C'était à l'Islande qu'avaient d'abord songé les deux pirates. Ils s'y rendirent, en effet, l'an 870, et furent si satisfaits du pays, qu'après y avoir passé l'hiver, ils se hâtèrent de revenir

(*) Ou plutôt *Ice-land*.

en Norwége, pour y faire les préparatifs d'une expédition plus sérieuse et d'un établissement définitif.

Pendant qu'Ingolf s'occupait, en Norwége, des apprêts de leur second voyage, son fidèle compagnon courait les mers pour augmenter leurs richesses : il aborda en Irlande, où il captura un certain nombre d'esclaves. Un jour, il y tua dans une caverne un homme armé d'une épée, et cet exploit lui valut le nom de Hiörleïf Sverdleifur (*Leif à l'épée*).

Le moment était venu de songer au retour en Islande. Hiörleïf, qui ne partageait pas toutes les croyances de ce temps-là, s'embarqua sans avoir sacrifié aux dieux ; Ingolf qui était, au contraire, très-superstitieux, accomplit tous les actes de dévotion usités en pareil cas. Quand son vaisseau approcha de l'Islande, il jeta les colonnes sacrées de son siége domestique à la mer, et fit vœu de se fixer là où les flots les jetteraient; mais le courant les emporta plus vite que son navire, et il les perdit promptement de vue. Le lieu où il aborda est situé sur la côte sud-est, et s'appelle encore aujourd'hui *Ingolfo höfdi* (promontoire d'Ingolf). Pendant ce temps, Hiörleïf était poussé à l'est sur un point où il chercha à s'établir; mais au printemps, les esclaves irlandais qu'il avait amenés avec lui l'assassinèrent, et se retirèrent avec ses femmes et ses richesses dans des îles voisines situées au sud. Deux des serviteurs d'Ingolf, envoyés à la rencontre d'Hiörleïf, trouvèrent son corps privé de vie, et rapportèrent aussitôt cette triste nouvelle à son ami, qui ne manqua pas d'attribuer cette catastrophe à l'impiété d'Hiörleïf. Néanmoins il se mit à la recherche des meurtriers, les atteignit dans leur retraite, les tua, et reprit les femmes de son compagnon de voyage. Les îles qui furent le théâtre de ces sanglantes représailles furent nommées Vestmannayiar, c'est-à-dire, îles des hommes de l'Ouest, en souvenir des esclaves irlandais qui s'y étaient réfugiés.

Cependant Ingolf errait toujours, cherchant ses dieux pénates; ce ne fut que l'été suivant qu'il les trouva sur la côte occidentale. Nous avons dit dans la description de Reykiavik, que les vagues les avaient jetés sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui cette ville, et qu'Ingolf s'y établit aussitôt, conformément à son vœu. Le sol qu'il foulait n'avait point de maître ; il en prit possession : il choisit pour domaine deux districts, et donna une portion de terrain à un de ses esclaves.

Telle est l'histoire des deux premiers colons d'Islande. Leur tentative ne tarda pas à trouver de nombreux imitateurs. La situation de la Norwége favorisa puissamment l'œuvre si hardiment commencée par eux. C'était le moment où Harald, devenu maître des petits royaumes de Scandinavie, exerçait le pouvoir le plus absolu sur ses anciens rivaux, à qui il avait laissé, pour toute compensation, le titre de comte. La plupart de ces princes déchus préférèrent l'indépendance dans l'exil à la honte dans leur patrie; quelques-uns passèrent avec leurs familles et leurs amis aux îles Hébrides, aux Orcades, aux Shetland et aux Féroë; mais le plus grand nombre alla chercher en Islande la liberté qu'ils ne pouvaient plus espérer dans leurs anciennes possessions. Les chroniques disent même que les émigrations devinrent assez fréquentes pour faire craindre une prompte dépopulation de la Norwége, et que le roi Harald défendit, en conséquence, à ses sujets de sortir du royaume, sous peine de confiscation et d'amende. Mais ce ne fut pas la Norwége seule qui fournit des colons à l'Islande; il en vint aussi de Suède, d'Écosse et d'Irlande, tant les récits des pirates qui avaient abordé à cette île bienheureuse avaient enflammé l'enthousiasme des étrangers pour ce même pays que Floki avait stigmatisé du nom de *terre de glace*.

Tout ceci se passait entre 873, date de l'établissement d'Ingolf, et 920, époque où l'Islande était, au rapport des chroniqueurs, entièrement peuplée. Ainsi, moins d'un demi-siècle avait suffi pour transformer ce désert

de lave et de glace en une colonie populeuse et florissante.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est ſue la colonisation se fit paisiblement t que tout s'arrangea au mieux entre :s nouveaux venus. A leur arrivée, les remiers colons prirent possession du rritoire voisin du lieu où ils avaient ›ordé. Dans le principe, il paraît ¡'ils s'étaient approprié des portions sol trop considérables pour qu'ils ssent les cultiver; plus tard, s'aper- ant que ce partage était injuste et avorable aux intérêts de tous, ils :onformèrent à un usage en vigueur s leur mère patrie : il fut décidé nul ne pourrait prendre d'autre ain que celui dont il ferait le tour ne journée; il fallait marcher, une he à la main, et mettre le feu sur passage à des tas de buissons dis- s de distance en distance. L'espace oris entre les brasiers ardents était :é au nouveau venu : ceci rap- l'histoire de Didon et la peau de coupée en lanières pour mesurer acement de Tyr. Les chefs qui t été accompagnés par des hom- bres indigents, étaient investis ·ilége de pouvoir leur accorder es portions de terre, où ils éle- des maisons et jouissaient d'une liberté.

ılation. Le gouvernement pa- se maintint en Islande pen- certain temps après l'arrivée niers colons; mais on finit par besoin de quelques lois régu- ıi fixassent les droits et les le chacun. Le mode d'admi- ı suivi en Norwége fut adopté lques modifications. Le peu- pays était habitué, depuis immémorial, à de fréquen- blées publiques présidées par dans lesquelles il délibérait faires en litige. Pour avoir ›te, dans ces circonstances, ɔas nécessaire de posséder iété territoriale considéra- ıait d'avoir un coin de terre, tit qu'il fût. Cette institu- ›ptée en Islande. Les colons ıt en petites communautés proportionnées à l'étendue des districts qu'ils habitaient; ils conféraient à l'un d'entre eux par l'élection le titre de juge et de ministre de la religion. Ce fonctionnaire s'appelait *godi*, du mot *god*, Dieu, ce qui indique le respect et la confiance dont il était entouré. C'était en général un homme d'une intelligence supérieure, et qui jouissait d'une grande influence dans le district dont il était nommé le chef. Le *thing* ou assemblée générale avait lieu à certaines époques déterminées, et les procédures étaient toujours consacrées par quelques cérémonies religieuses; par exemple, on trempait un anneau dans le sang d'une victime, et non-seulement les témoins, mais le juge lui-même, étaient obligés de le prendre et de prononcer le serment ordinaire : « Que Freyr, Niord et le tout-puissant Odin me soient en aide! »

Vers l'an 928, les habitants de l'Islande se formèrent en république régulière, et ils déterminèrent avec tant de sagesse les différentes attributions du pouvoir, que leurs droits respectifs se trouvaient parfaitement garantis, sans que leur liberté fût compromise. Ils divisèrent l'île en quatre quartiers ou provinces, chacun ayant son magistrat suprême librement élu par le peuple : ce fonctionnaire avait le même caractère que le godi, seulement ses attributions étaient beaucoup plus étendues. Chaque quartier fut subdivisé en trois municipalités; la province du nord, à cause de ses accidents topographiques, en eut quatre. Chacun de ces cantons était administré par un délégué du peuple, spécialement chargé de veiller au maintien de l'ordre; de convoquer les assemblées où l'on devait traiter des affaires publiques; de présider ces réunions et d'y faire les fonctions de juge; enfin, de tenir la main à l'exécution des sentences et à l'observation des lois. Cet officier public était en même temps revêtu d'un caractère sacerdotal; c'était à lui qu'étaient dévolus les soins exigés pour l'entretien du temple, et la charge importante de préserver de toute atteinte le culte des dieux scandinaves : c'était

le godi transformé. Les municipalités furent à leur tour subdivisées en un grand nombre de petits districts appelés *hrepps*, composés de la réunion de quelques familles sur un même point, et administrés par un *hreppstiord*, ou bailli, investi d'une juridiction immédiate sur le territoire compris dans sa circonscription. La principale fonction de ce personnage était de prendre soin des indigents et d'empêcher autant que possible l'augmentation du paupérisme. Il présidait aussi un tribunal inférieur, dans lequel entraient quatre des plus respectables membres de la communauté, choisis parmi les propriétaires, pour éviter toute corruption. Les affaires qui ne pouvaient être jugées par ce tribunal étaient portées devant celui du bailli. Dans les cas extraordinaires, on pouvait en appeler à une cour provinciale, qui n'était autre chose qu'une assemblée de députés des différents cantons, présidée par le magistrat suprême de la province. Cette cour ne se réunissait pas à époques fixes comme les autres, mais seulement dans les cas d'urgence.

Plus tard, les Islandais instituèrent un dernier degré de juridiction, qu'ils appelèrent *allthing;* c'était une assemblée générale de la nation, qu'on tenait une fois par an et qui durait seize jours; on y discutait les lois de la république, et on y jugeait en dernier ressort tous les différends qui s'étaient élevés entre les habitants. Le magistrat suprême, qui avait le titre de président, s'appelait le *lögsögumadr*, ou publicateur de la loi. Il était nommé par le peuple, et était généralement maintenu dans ses fonctions sa vie durant; quoiqu'il n'exerçât hors de l'assemblée qu'un pouvoir très-limité, il était toujours respecté par ses concitoyens comme souverain juge et protecteur de leurs lois et de leurs libertés. C'était à lui qu'était confiée la garde des lois écrites, et la copie déposée entre ses mains était considérée comme un saint évangile. Il avait le privilége de pouvoir reviser les sentences prononcées par les magistrats inférieurs, et même de punir les juges, s'il était prouvé qu'ils eussent agi contrairement à l'esprit et à la dignité de leurs fonctions. Du reste, ce qui prouve le degré d'importance attaché au titre et aux prérogatives de lögsögumadr, c'est que les Islandais étaient dans l'usage de compter les époques par la durée des fonctions de législateur, comme les Romains comptaient par les noms de leurs consuls, et les Grecs par les olympiades. On cite trente-sept lögsögumadr pendant la durée de la république islandaise. c'est-à-dire de 927 à 1263. Snorre Sturleson fut élu deux fois, et fut de tous les magistrats celui qui jouit de la plus grande influence et du pouvoir le plus étendu.

L'Islande fut redevable de toutes ces institutions à un homme dont ses annales ont religieusement conservé le nom : cet homme s'appelait Ulfliot; poussé par un zèle patriotique, et affligé des désordres qui, en l'absence de toutes lois positives, troublaient cette société naissante, il demanda à aller en Norwége pour étudier la législation et la jurisprudence de la mère patrie. Cette résolution était d'autant plus louable, qu'Ulfliot avait alors soixante ans. Il partit, accomplit son œuvre laborieuse, revint en Islande en 927, et se mit immédiatement à parcourir le pays, conseillant sur son passage à tous les habitants d'adopter les lois dont il avait acquis la connaissance approfondie. C'était là un véritable apostolat, et l'histoire a fait acte de justice en transmettant à la postérité le souvenir de cet homme qui s'en allait prêchant une réforme législative dont il avait su calculer d'avance les bienfaits. L'année qui suivit ce saint pèlerinage, le code rédigé par Ulfliot fut unanimement adopté dans la vallée de Thingvalla. Ce code peut être considéré comme un extrait de celui de Gulathing, alors en vigueur en Norwége. En 1118, le lögsögumadr Bergthor y introduisit des améliorations importantes puisées dans le fameux code norwégien appelé *Gragas*, et, en 1280, la législation de Jonsbok (*) fut

(*) Ainsi nommé à cause du président

adoptée. Cette dernière a subsisté jusqu'à nos jours dans ses principales dispositions.

Nous avons tracé en détail le tableau des institutions islandaises, parce que c'est un beau spectacle de voir un peuple, entièrement maître de ses destinées, regulariser, de son propre mouvement, l'exercice de sa liberté, et s'imposer des lois en harmonie avec ses instincts naturels comme avec les nécessités de la vie sociale. Ce sera toujours un utile exemple pour les na-ions, qu'une agrégation d'hommes laborant, sans crainte de l'étranger t sous la seule influence du sentiment e la liberté, un système politique ropre à garantir les intérêts de cha-in et à perpétuer dans le cœur de us le feu sacré de l'indépendance et ı patriotisme.

Cet état de choses s'est maintenu Islande pendant près de quatre siè-s; toutefois, dans ce long espace temps, le pays ne fut pas toujours nquille : de déplorables divisions terent, à certaines époques, la pe- république. Plus d'une fois le fer-r eut à défendre sa propriété contre malfaiteurs qui, au mépris des , convoitaient les richesses de leurs itoyens. Plus d'une fois, les ro-s de Thingvalla furent ensanglan-ar les querelles des partis rivaux, ie craignaient pas de tirer le glaive l'enceinte sacrée où la justice aurait dû dicter ses arrêts. C'est taines lacunes importantes, lais-dans les institutions fondamen-par l'inexpérience des législateurs ais, qu'il faut attribuer ces dé-s. Si la liberté et les droits de trouvaient dans le code d'Ul-les garanties suffisantes, d'un ôté, on avait trop négligé les lois sives. Le pouvoir exécutif n'a-s été investi de la force néces-our tenir en bride les ambitions ielles, et pour châtier les in-s au pacte fondamental. On op accordé à l'*individu*, et pas assez à la *société*. De ce vice organique, qui laissait l'autorité supérieure désarmée vis-à-vis des factions, il devait nécessairement résulter tôt ou tard un déchaînement de passions brutales, et une lutte dangereuse entre les pouvoirs constitutifs et les individus que des idées coupables poussaient à s'insurger contre la communauté. Le juge de l'althing prononçait bien des châtiments sévères contre les contempteurs de la loi, mais le condamné échappait à la vindicte publique, quand il était assez fort pour braver les sentences des tribunaux. Il est vrai que cette anarchie n'aurait sans doute jamais pris un caractère aussi sérieux, si elle n'avait pas été secrètement favorisée par les rois de Norwége, qui avaient, dès le principe, jeté un regard de convoitise sur l'Islande, et qui mettaient en usage les moyens les plus machiavéliques pour affaiblir à leur profit cette société créée sans eux et malgré eux.

Du reste, cet état d'agitation intérieure ne fut pas sans utilité pour les Islandais. Les coupables condamnés au bannissement s'en allaient courir les mers, et quand il leur était permis de rentrer dans leur patrie, ils y rapportaient le goût des expéditions lointaines. Ainsi se propagea en Islande l'amour des entreprises aventureuses, et cette tendance fut éminemment favorable au développement du commerce, ressource précieuse pour la colonie républicaine. Des découvertes importantes furent aussi la conséquence de ce mouvement d'expansion : ce fut Éric le Rouge, Islandais mis hors la loi, qui, en 982, forcé de quitter son pays, fit voile vers l'ouest et découvrit le Groënland, où il fonda une colonie. Quelque temps auparavant, cette contrée avait été aperçue par un autre Islandais nommé Gunbiörn, qui avait négligé d'y aborder. Si l'on en croit les historiens du Nord, les Islandais furent aussi les premiers qui visitèrent les côtes de l'Amérique septentrionale. Il paraîtrait qu'en l'an 1001, un certain Biarni Heriulfson, en voulant se rendre au Groënland, fut poussé

avait apporté ce nouveau code de .

par une violente rafale de l'est dans l'océan Atlantique, et qu'après une navigation de quelques jours, il découvrit un pays boisé et légèrement onduleux. N'ayant pu décider ses compagnons de voyage à mettre pied à terre, il cingla vers le Groënland, qu'il atteignit sans autre aventure. La description qu'il fit de la contrée qu'il avait aperçue, excita la curiosité de Leif Ericson, dont le père avait le premier pris possession du Groënland ; cet aventurier fit voile dans la direction indiquée par Biarni, et aborda à un pays qui, d'après ce qu'il en rapporta, ne pouvait être que le Labrador. En quittant cette côte inhospitalière, Leif Ericson découvrit une île qu'il nomma *Vinland*, à cause des petites baies semblables au raisin, qu'il y trouva en grande abondance. Cette île pourrait être, suivant l'opinion de quelques géographes, celle de Terre-Neuve (*).

Prédication et adoption du christianisme. L'établissement du christianisme en Islande, sans mettre fin à l'anarchie, ouvrit une ère nouvelle à ce peuple dont l'intelligence n'attendait qu'un rayon de lumière pour s'épanouir. Ici nous serons plus explicite dans l'exposé des événements; l'histoire de la conversion des Islandais est trop curieuse et semée d'épisodes trop intéressants, pour que nous puissions nous dispenser d'entrer dans les details que comporte le sujet.

Le tableau des croyances du Nord avant l'adoption de la religion chrétienne trouverait ici naturellement sa place; ce serait même une utile introduction à ce que nous allons dire; mais nous serions obligé de répéter à peu près ce qui a été dit sur cette matière dans le volume consacré à la Suède, et nous ne voulons pas faire de double emploi. Nous renvoyons donc le lecteur au résumé de notre collaborateur M. le Bas, sur la mythologie scandinave.

(*) Voyez ce que nous avons dit sur le Vinland des Scandinaves dans notre notice sur Terre-Neuve, qui fait partie du travail sur les *Iles de l'Océan*.

La Suède, le Danemark et la Norwége ne se convertirent aux dogmes chrétiens qu'après des luttes prolongées et dans lesquelles le glaive remplaça plus d'une fois la parole évangélique. Grimm, dans sa *Mythologie germanique*, explique fort bien la répugnance des peuples du Nord à embrasser une religion nouvelle. Il rappelle avec raison l'attachement de ces nations farouches à leurs traditions et à leurs coutumes, et il fait observer que le paganisme scandinave, bien loin d'être en décadence, comme le paganisme grec et romain à l'époque de la première prédication des préceptes du Christ, était au contraire dans toute sa ferveur quand l'Occident converti essaya de faire pénétrer la foi nouvelle dans les régions où régnait le culte d'Odin et de Thor. Il était donc tout naturel que les intrépides missionnaires qui tentèrent les premiers de renverser les idoles de ces peuples, rencontrassent des obstacles devant lesquels quelques-uns de ces hommes courageux furent obligés de reculer.

La conversion de l'Islande fut plus lente, mais plus pacifique, et cela, sans doute, parce qu'avant d'être enseigné publiquement, le christianisme était connu de plusieurs familles insulaires, qui, sans le pratiquer, étaient quelque peu familiarisées avec les principes et les actes extérieurs du culte nouveau. C'est principalement dans leurs relations avec l'Irlande que les membres de la petite république puisaient la connaissance, superficielle il est vrai, des doctrines chrétiennes. Saint Patrice décida même un Islandais du nom de OErlyg, son disciple et son protégé, à tenter l'apostolat dans sa patrie. OErlyg partit en effet, aborda à l'ouest de l'Islande dans un golfe, auquel il donna le nom de Saint-Patrice (Patrixfiörd), et construisit dans la partie sud une petite église qu'il dédia à saint Colomban. Cet essai, le premier dont les sagas fassent mention, n'eut aucun résultat. Ketil, qui avait aussi baptisé en Irlande; Helge, qui, dans ses bizarres fantaisies, se plaisait à mêler les su-

ıerstitions du culte païen aux précep-
es de l'Évangile, et rapprochait Odin
e Jesus-Christ; Asolf, que la chro-
ique entoure d'une auréole de sainte-
: la veuve d'Olaf le Blanc, roi de
ublin, la pieuse Aude, qui se dévoua
Islande au difficile métier d'apô-
; d'autres encore, dont les docu-
nts historiques ont consacré les
ms, entreprirent vainement de faire
paraître les idoles de cette terre où
sang des victimes ruisselait encore
les autels des faux dieux. Toutefois
idées nouvelles prêchées par ces
sionnaires bénévoles s'infiltraient
à peu dans le peuple, qui, tout
es méprisant, s'y habituait à son
. L'évêque saxon Frédéric et son
rprète Thorvald firent des efforts
sérieux et plus soutenus. Ce Thor-
, après avoir guerroyé avec éclat
ervice du roi de Danemark, se fit
tien, et repassa en Islande avec
atron Frédéric. Là, le saint évê-
comprenant mieux que ses devan-
les nécessités de l'apostolat chez
uple imbu de préjugés grossiers,
ecours à la ressource des mira-
Le premier essai de ce moyen
ible eut lieu sur le père de Thor-
païen endurci qui fermait l'oreille
nseils de son fils et de son maî-
Un jour que le vieux Kodran
it à une de leurs cérémonies re-
s, le son des cloches, l'aspect
lat couvert de ses vêtements
taux, le parfum des encensoirs,
les lumières lui causèrent une
le émotion. Il s'approcha de son
lui dit : « Je vois bien que cet
qui t'accompagne est un sor-
r c'est lui qui t'apprend tout
dois savoir; mais, moi, j'ai
sorcier qui me donne d'ex-
conseils, prend soin de mes
et ne veut pas que je croie à
es. — Eh bien, dit Thorvald,
omme cet homme que je t'ai
t faible de corps; ton sor-
ontraire, est plein de force et
si l'évêque parvient, tout
il est, à le chasser de la de-
'il occupe là-bas sous le ro-
as-tu à la puissance de notre Dieu? — Oui, » dit Kodran. Le soir même, l'évêque, suivi de Thorvald, alla jeter de l'eau bénite sur le roc où s'élevait la maison du sorcier. Il recommença trois fois de suite la même conjuration, et, pendant trois nuits, le sorcier se prit à gémir, et entendit ses enfants qui pleuraient et se plaignaient de sentir tomber sur leur corps des gouttes d'eau brûlante. Enfin, ne pouvant plus supporter cette torture de chaque jour, il vint trouver Kodran, et lui dit qu'il était obligé de fuir. « Va, lui répondit le vieillard, je te croyais un être surnaturel, et je vois que tu n'es qu'une créature débile; désormais je te honnis, et je veux me confier à un Dieu plus puissant que toi. » Peu de temps après, Kodran et sa femme avaient reçu le baptême et professaient le christianisme. Au printemps, l'évêque et son compagnon Thorvald se dirigèrent vers une autre partie de l'Islande et continuèrent à prêcher. Un jour, au milieu d'une assemblée nombreuse, deux berserkirs (*), qui voulaient humilier l'évêque, le défièrent de passer, comme eux, au milieu des flammes. L'évêque accepta le défi, puis s'étant recommandé à la toute-puissance de Dieu, jeta de l'eau bénite sur le foyer ardent. Les berserkirs voulurent le traverser, et furent dévorés par le feu. L'évêque s'avança ensuite avec sa mitre sur la tête, son bâton épiscopal à la main, et les flammes s'ouvrirent devant lui. Ce miracle convertit un grand nombre de païens. Les deux missionnaires continuèrent leur route, et un nouveau miracle les aida encore dans leurs efforts. Deux cents païens, irrités de leur voir prêcher une religion qu'ils ne voulaient pas admettre, résolurent de les surprendre la nuit et de les brûler dans leur demeure; mais au moment où ils s'avançaient au milieu des montagnes, tout à coup une troupe d'oiseaux étrangers s'éleva du creux de la val-

(*) Espèces de *bravi* islandais qui faisaient métier de se battre pour les princes et les rois.

lée; les chevaux épouvantés se cabrèrent et renversèrent leurs cavaliers : les uns périrent dans cette chute; d'autres eurent les membres brisés (*).

A part l'exagération des chroniqueurs et la teinte merveilleuse qu'ils ont dû donner aux faits les plus simples, on voit que l'évêque allemand connaissait l'art de séduire l'imagination du peuple auquel il s'adressait. Malheureusement, Thorvald compromit par sa violence le succès de cette pieuse comédie : irrité des épigrammes que deux Islandais avaient rimées contre lui, il ne trouva rien de mieux, pour leur repondre, que de tuer les deux poëtes. Quelque temps après, il égorgea encore un homme qui l'avait offensé : alors Frédéric le quitta pour retourner seul, et le cœur navré, dans la Saxe. Quant à Thorvald, en butte aux sarcasmes de ses compatriotes, il partit pour Jérusalem, visita, à son retour, Constantinople, où il fonda un couvent, dans les murs duquel il mourut quelques années après.

La vie de cet homme retrace fidèlement le caractère du moine guerrier du moyen âge, de ces missionnaires moitié religieux, moitié pirates, et qui cachaient sous le froc la cuirasse du soldat. Ces pieux égorgeurs furent utiles à l'œuvre qu'ils avaient entreprise, car certains peuples, et surtout les peuples voisins du Nord, auraient longtemps encore repoussé le christianisme, si l'on n'avait quelquefois employé pour les convertir la force matérielle (**). Ce mode de propagande s'accordait mal, sans doute, avec les principes d'une religion de paix et de miséricorde; mais le catholicisme ne s'est jamais piqué de tolérance dans les temps de prosélytisme, ce qui est le propre de toutes les religions prêchées avec ardeur; d'ailleurs de pareils moyens étaient parfaitement dans les mœurs de l'époque, et ceux qui étaient obligés de se faire baptiser bon gré mal gré ne condamnaient pas au fond ces brutales façons d'agir.

Toutefois ces expédients réussirent fort mal en Islande, soit que les habitants de cette île fussent plus attachés à leurs dieux, soit que leur fierté républicaine s'indignât de la violence qu'on voulait leur faire, ou qu'ils craignissent que l'adoption d'un culte nouveau, importé par ordre des rois de Norwége, ne compromît leur indépendance.

Un second missionnaire de la trempe de Thorvald reprit en sous-œuvre la tâche qu'avaient abandonnée, dix ans auparavant (*), l'évêque Frédéric et son irascible interprète. Stefner s'attaqua directement aux objets et aux instruments du culte païen : il brûla les idoles, renversa les temples qui les renfermaient, et sema au loin la terreur. Mais il échoua comme ses prédécesseurs, et, frappé d'une sentence d'exil, il fut obligé, ne trouvant pas assez d'appui dans le pays, de retourner en Norwége.

Thangbrand, autre prédicateur armé, toujours prêt à pourfendre ses adversaires, fut envoyé en Islande par Olaf, qui espérait encore venir à bout de l'obstination de ses anciens sujets.

(*) Extrait des sagas islandaises dans l'histoire d'Islande, par Marmier, faisant partie du voyage de *la Recherche*.

(**) La religion du Christ ne put s'établir en Norwége que par la puissance du glaive. Ce fut le roi Olaf Triggvesen qui se chargea de cette tâche, devant laquelle eût reculé un caractère moins intraitable que le sien. Il prêchait suivi d'une armée, toujours prête à exterminer les récalcitrants. Entre autres violences, on raconte qu'un jour il assembla les habitants d'un canton où il avait rencontré une résistance jusque-là invincible, et leur dit : « Vous voulez que je sacrifie aux dieux? je le veux bien. Voici les instruments du sacrifice, et je vais l'accomplir de grand cœur. Mais ce ne sont plus de vils esclaves que j'immolerai; je choisirai six des plus notables d'entre vous, et leur sang sera plus agréable à vos idoles. » Il fit, en effet, arrêter six des paysans les plus riches et les plus influents, et ordonna au sacrificateur de faire son devoir; mais les patients réclamèrent le baptême, et les autres, redoutant le sort auquel leurs compagnons venaient d'échapper, se firent aussi chrétiens.

(*) Thorvald avait quitté l'Islande en 986.

Ses violences ne firent pas plus de prosélytes que ses sermons; il fut même persécuté par les Islandais, qui ne lui épargnèrent ni les injures, ni les menaces, ni même les mauvais traitements, quand le fougueux apôtre n'était pas le plus fort. Enfin, exaspéré par la résistance qu'on lui opposait, il alla raconter ses mésaventures à son souverain. Olaf fut violemment irrité des rapports du missionnaire désappointé; dans sa colère, il ordonna que tous les Islandais qui se trouvaient en Norwége fussent pillés, et même tués. Deux seuls parvinrent à fléchir le roi: ils étaient chrétiens, et furent chargés d'accomplir l'œuvre de conversion dans aquelle plusieurs envoyés avaient déà échoué. Quant aux autres Islanais, ils furent contraints à accepter baptême.

Hialte et Gissur, les deux insulaires rétiens, partirent accompagnés de usieurs prêtres. Ils cherchèrent à ;ir sur l'esprit du peuple par les cémonies religieuses. « Les prêtres tholiques parurent à l'assemblée du ing avec leurs blancs surplis et leurs gues chasubles; l'encensoir balancé une main d'enfant exhala ses pars, et la cloche répandit dans les ses sons plaintifs et harmonieux. foule s'émut à l'aspect de cette nnité religieuse, et plusieurs hom-, qui étaient restés inébranlables colère de Thorvald et aux sers de Thangbrand, s'inclinèrent, in mouvement involontaire, dele prêtre qui s'avançait précédé croix. Puis les leçons évangéli- répétées tant de fois, s'étaient ant insinuées dans quelques es- puis, le roi Olaf, qui était nt, menaçait l'Islande de toute re, si elle refusait d'entendre la des nouveaux missionnaires; n une voix s'éleva pour propoloption du christianisme. Mais, iots, les vieux Scandinaves sense ranimer toute leur ferveur, et l'assemblée se divisa en rtis, l'un tout disposé à accueilouvelle loi, l'autre bien résolu lre l'ancien culte. Dans cet état de crise, on allait, comme de coutume, résoudre la question par un combat, on allait s'entre-tuer pour savoir qui l'on devait adorer, du Christ ou d'Odin. Un Islandais, plus sage que les autres, demanda si l'on ne pourrait pas suspendre encore les hostilités et faire trancher la difficulté par des arbitres. La proposition fut écoutée, et chaque parti nomma ses juges. Mais les missionnaires catholiques gagnèrent pour trois marcs d'argent, Thorgeir, le plus influent et le plus intraitable païen. Le lendemain, Thorgeir s'avança au milieu de la foule, et après avoir cherché à démontrer combien ces divisions de parti portaient préjudice à la république, il s'écria: « Vous tous qui m'écoutez, acceptez-vous la religion que je vais vous proposer? » Les païens qui le regardaient comme le plus intrépide défenseur de leur croyance, répondirent qu'ils l'accepteraient; et les chrétiens, qui étaient dans le secret de la transaction faite avec lui, répondirent de même. Alors Thorgeir proclama la religion chrétienne, et, malgré les cris d'étonnement et les plaintes de ses anciens partisans, elle fut adoptée (*). »

Conséquences de l'établissement du christianisme. L'Islande passe sous la domination de la Norwége. État social actuel de cette île. De cet événement, que les sagas rapportent à l'an 1000, date pour l'Islande une vie intellectuelle et morale toute nouvelle. Les mœurs s'adoucirent sous l'influence des enseignements des prêtres; des écoles s'établirent dans tous les quartiers de l'île, et le goût de la poésie, naturel chez les Scandinaves, se développa librement et dans une direction plus favorable aux progrès de l'esprit. Malheureusement, les principes du culte nouveau ne purent fléchir l'orgueil des familles puissantes du pays, ni diminuer leur ambition. La guerre civile se ralluma, plus terrible et plus désastreuse qu'autrefois. Les chefs de parti, à force de promesses

(*) Ce dernier paragraphe est extrait des Lettres sur l'Islande de M. Marmier.

mensongères et de coupables intrigues, parvinrent à rallier autour d'eux de petites armées, dévouées à leurs intérêts. Dans certaines circonstances, l'enceinte de Thingvalla fut envahie par des bandes qui comptaient plus de douze cents hommes, déterminés à faire triompher par la force la cause de leur patron. Des combats sanglants et acharnés avaient lieu quelquefois entre les troupes rivales. Des vaisseaux, sans cesse en mouvement le long des côtes, transportaient à l'improviste, sur les points les plus éloignés, des soldats qui parcouraient ensuite les campagnes le fer et la flamme à la main. La haine réciproque était devenue si profonde et si implacable entre les membres des partis opposés, qu'on vit des pères léguer leur vengeance à leurs enfants, et leur recommander même d'achever une bataille commencée. Les fils n'avaient garde de répudier cet héritage et d'oublier leur serment. Les plus puissantes maisons de l'Islande s'éteignirent dans ces tristes luttes : on cite, entre autres, la famille des Sturles, qui se dévora elle-même; c'est aussi dans cette tempête que fut emporté l'illustre Snorre Sturleson, égorgé à Reikholt par ordre du roi Hacon.

Ces désordres, qui épuisaient le pays, profitaient singulièrement aux souverains de Norwége, qui suivaient avec une constance infatigable leurs projets usurpateurs. Enfin, affaiblie par la perte de ses plus héroïques enfants, veuve de ses grands hommes, fatiguée de l'anarchie qui avait lentement miné ses forces vitales, l'Islande accepta le joug qu'elle avait fui jusqu'à ce moment. En 1262, l'autorité d'Hacon fut reconnue par la grande majorite des habitants; et, trois ans après, l'île entière était soumise à la domination étrangère.

Il importe de remarquer que ce résultat fut l'œuvre de l'ambition d'une aristocratie turbulente, et que les institutions islandaises n'y furent pour rien. Sans doute, comme nous l'avons déjà fait observer, ces institutions offraient une lacune d'où pouvaient naître de graves inconvénients; mais, telles qu'elles étaient, elles auraient suffi au bonheur et à la tranquillité des insulaires, si les familles nobles, issues des jarls de Scandinavie, n'avaient point, par le conflit de leurs prétentions égoïstes, précipité l'Islande dans un abîme de calamités.

Du reste, l'esprit de ces institutions démocratiques survécut même à l'indépendance de l'Islande, car les modifications introduites dans le gouvernement du pays, par suite de la réunion à la Norwége, et même celles qu'entraîna, en 1397, l'accession à la couronne de Danemark, n'affectèrent en rien la liberté ni les droits des Islandais. En capitulant avec les princes norwégiens, la république stipula expressément qu'elle conserverait ses anciennes lois et ses anciens priviléges, qu'elle serait exempte de droits de navigation et d'octroi en Norwége, et que jamais aucune force armée étrangère ne mettrait le pied sur son territoire, ce qui a été rigoureusement observé. Le roi s'engagea à lui fournir annuellement la quantité de produits étrangers qui lui serait nécessaire, et à maintenir la paix dans son sein par l'envoi d'un gouverneur, dont l'autorité unitaire tiendrait lieu de la centralisation politique qui manquait dans le code républicain. Il fut convenu de part et d'autre que si ces conditions n'étaient pas fidèlement remplies, l'Islande aurait, par cela même, le droit de répudier la domination de la Norwége et de reprendre son indépendance (*).

Depuis l'époque de sa soumission, l'Islande n'occupe dans l'histoire du Nord qu'une place insignifiante. Toutefois sous la domination danoise, quelques dates méritent d'être mentionnées. Les Anglais avaient pendant longtemps fait un commerce lucratif sur les côtes de l'île; mais peu à peu supplantés par les bâtiments anséatiques, ils finirent par s'éloigner entièrement de ces parages où ils ne trouvaient plus rien à faire. Irrités de la préférence que les

(*) Finni Johannei, *Hist. eccles. Island.*

Islandais avaient donnée à la Hanse, ils firent un débarquement dans la partie méridionale du pays, et se livrèrent à des actes de brigandage que n'auraient pas reniés les anciens pirates scandinaves. Le gouverneur Biörn ayant fait saisir leur cargaison, ils l'assaillirent dans sa demeure, l'égorgèrent avec sept de ses compagnons, et coupèrent son corps en morceaux. Ceci se passait en 1460. Peu de temps après, le roi de Danemark, instruit de ces atrocités, déclara la guerre à l'Angleterre, pour tirer vengeance du meurtre du gouverneur islandais. Mais le différend se termina sans effusion de sang; un traité de paix, conclu en 1474, rétablit la bonne harmonie entre les deux cours; l'Angleterre paya une amende u gouvernement danois et s'engagea ne plus envoyer de vaisseaux sur les ôtes d'Islande, sans l'autorisation de cour de Copenhague. L'infortuné iörn fut mieux vengé par sa femme. elle-ci, digne héritière de ces fières roïnes du Nord qui savaient si bien ourir à côté des hommes de guerre, cessa de poursuivre les Anglais avec impitoyable acharnement. Trois de rs bâtiments tombèrent un jour re ses mains; elle tressaillit de joie tte nouvelle, et disposa tout pour engeance : elle fit massacrer ou r une partie des équipages, et lamna le reste, c'est-à-dire une uantaine de matelots, aux trales plus durs.

introduction de la réforme en Is-, durant la domination danoise, événement le plus important de période. Cette révolution reli- influa singulièrement sur la po-on de cette île, qui s'en ressentit dans ses tendances littéraires; agitation qu'elle avait produite qu'ajouter à la faiblesse de ce reux pays, auquel songeait, du fort peu le roi de Danemark. du seizième siècle une bande tes anglais dévasta les habita-u littoral, pilla les temples, femmes, enleva des vaisseaux rgés, et se retira en laissant e bien des gens ruinés, et bien des enfants orphelins. En 1613, et pendant plusieurs années consécutives, nouveaux envahisseurs connus dans l'île sous le nom de *gascons* et qui ravagent deux provinces; puis les anglais apparaissent de nouveau et complètent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Enfin en 1627, d'autres brigands venus d'Alger et de Fez portent la désolation et font couler des torrents de sang dans plusieurs districs de la colonie; ils emmenèrent en esclavage une foule d'hommes et de femmes. La pauvre Islande, si cruellement rançonnée depuis quelques années, si douloureusement atteinte dans son bien-être matériel par les fléaux de la nature, fut encore obligée de racheter ses enfants, en s'imposant un tribut onéreux! N'avions-nous pas bien raison de dire que les Islandais sont un peuple de martyrs?

Aujourd'hui l'île est gouvernée par un *stiftsamtmand*, nommé pour cinq ans. Ce fonctionnaire supérieur exerce une autorité spéciale sur le quartier méridional dans lequel il réside; il est assisté de deux *amtmand*, ou députés gouverneurs, l'un pour la partie ouest, l'autre pour les quartiers du nord et du levant. Les quatre quartiers sont divisés en *syssels*, ou districts, dont les limites sont à peu près celles que l'ancienne constitution avait tracées. Ils sont administrés par un *sysselmand*, dont les fonctions sont analogues à celles des anciens shérifs. Les syssels sont subdivisés en un grand nombre de *hrepps*, dont chacun est placé sous la surveillance d'un *hreppstiori*, espèce de constable qui correspond au bailli d'autrefois. Il y a aussi un officier public appelé *langfoged*, qui exerce à la fois les fonctions de trésorier, de receveur général de l'île, de percepteur dans le syssel de Gullbringé, et de commissaire de police de Reykiavik.

L'*allhing*, ou assemblée générale du peuple, a été aboli en 1800, et c'est peut-être là le seul changement fondamental qu'ait subi la constitution primitive. On y a substitué une cour suprême siégeant dans la capitale, et composée d'un président, de deux as-

sesseurs et d'un secrétaire. Ce tribunal se réunit une fois par mois et juge les causes civiles et criminelles; les condamnés ont le droit d'appeler de ses décisions à la haute cour de Danemark. Autrefois la législation pénale n'admettait guère que des peines pécuniaires. Les coupables étaient condamnés à payer un certain nombre de *merks*, valant chacun une once d'argent pur, et qu'on pouvait représenter par quarante-huit aunes d'étoffe de laine. Mais comme ce châtiment était insuffisant pour prévenir le crime, les lois devinrent peu à peu plus sévères; enfin la peine de mort fut introduite dans le code islandais. On pendait les simples meurtriers; on noyait les infanticides, et, chose étrange, on avait réservé le supplice le plus cruel, celui du feu, aux sorciers (*). A présent, l'amende, la prison et le fouet sont les seuls châtiments judiciaires que les condamnés subissent dans le pays même; quant aux condamnés à mort, on les envoie à Copenhague pour les exécuter; on a été réduit à cette nécessité par suite de l'impossibilité de trouver dans l'île entière une seule personne qui voulût faire les fonctions de bourreau; l'Islande à demi policée a donné là un bel exemple à l'Europe civilisée.

Aujourd'hui que le caractère des Islandais s'est adouci par l'influence de la religion chrétienne, et que les lumières se sont répandues parmi cette population intelligente, il est du devoir du gouvernement danois de chercher à augmenter le bien-être de ces pauvres gens, et de modifier, dans le sens le plus favorable au progrès matériel et moral, ce qui reste des institutions primitives. A coup sûr il ne sèmerait pas en terre ingrate, et les germes qu'il y déposerait se développeraient rapidement. Mais l'indifférence que ce gouvernement a jusqu'ici témoignée à l'égard de sa colonie, fait craindre qu'il ne comprenne pas les obligations tacites qu'il a contractées envers l'Islande en l'admettant au nombre de ses annexes. Ceux qui connaissent et savent apprécier les Islandais n'ont dès lors qu'à déplorer l'espèce d'abandon dans lequel on laisse une population digne, sous tous les rapports, de la sollicitude de ses maîtres.

(*) Voir dans le chapitre des mœurs, les paragraphes relatifs à la sorcellerie en Islande.

GROËNLAND.

Traits généraux. Quelques géographes supposent le Groënland entièrement distinct du continent américain, dont il serait séparé au sud-ouest par la mer Polaire, le détroit de Lancastre, la mer de Baffin et le détroit de Davis. Iais comme il n'est pas prouvé le moins lu monde que la mer Polaire commu- iique avec l'océan glacial Arctique, ette opinion doit être considérée com- ie une hypothèse gratuite, et la ques- on de savoir si le Groënland est une ? ou une grande péninsule reste en- re indécise.

Cette froide contrée est baignée au d-ouest et au sud-est par l'océan lantique, à l'est, par l'océan Arcti- e; au nord et au nord-ouest, ses ites sont entièrement inconnues. e a à peu près la forme d'un trian- , dont le cap Farewell, situé par 42' de latitude septentrionale, re- sente le sommet, et qui a pour base ixante-dix-huitième parallèle entre et 8° de longitude occidentale. Le ënland a donc du nord au sud près nt cinquante kilomètres et soixan- inze de largeur vers 78° de lati- , entre les deux points les plus ntrionaux auxquels on ait pu par- sur les deux côtés opposés. La ficie de tout ce que l'on connaît pays peut être évaluée à vingt- mille sept cent cinquante kilos- s.

côte occidentale court générale- du sud au nord-nord-ouest. Sa l'est interrompue d'une manière de remarque que par la baie ralik, celles de Baal, de Jacob ud-Est : ces deux dernières for- vaste enfoncement qui s'étend détroit de Waigat (*) et le cap . Les caps Brill et Comfort, damment du cap Chidley déjà nommé, peuvent être cités parmi les promontoires de cette côte ; de nombreuses îles la bordent du sud au nord-ouest; on distingue surtout Sermesok, Nunarsok, Sennerut, la grande île de Disco, celle de Waigat, et l'archipel que baignent les eaux de la baie de Jacob.

La côte orientale, qui commence, comme le littoral opposé, au cap Farewell, sommet du triangle, se dirige du sud-ouest au nord-est jusqu'à la hauteur du cap Barclay, par 69° de latitude septentrionale. Elle est découpée par les baies d'Éric, de Dyra, d'Ollumlungri, de Knighton, et par les caps Discord, Désolation et Heriolfness. Au delà du cap Barclay, cette côte court presque toujours vers le nord-nord-est. A cette hauteur, on rencontre successivement le golfe de Scoresby, qui, comme on le verra plus loin, a été supposé couper en deux le Groënland, et n'être par conséquent qu'un détroit; plus loin, la baie de Foster, le cap Parry et la baie de Gale-Hemkes. Les principales îles qui bordent la côte orientale sont celles de Jameson et de Liverpool, à l'entrée du golfe ou détroit de Scoresby; plus au nord, l'île Trail; plus loin encore, dans la même direction, les îles Pendulum et Shannon.

Une chaîne de montagnes, constamment couverte d'énormes glaciers, partage le Groënland du nord au sud, et le divise en deux portions distinctes : Groënland occidental et Groënland oriental. Toutes ces montagnes offrent l'aspect le plus effrayant : tantôt séparées les unes des autres par des gorges profondes et ténébreuses, tantôt hérissées de rochers abrupts et gigantesques, le front sans cesse couronné de frimas. Parmi les plateaux les plus curieux, on cite celui qui supporte le glacier de l'Eisblinke ou Witteblinke, qui s'étend de 61 à 62° de latitude. Au milieu de ces glaces éternelles, triste pa-

(*) ne faut pas confondre avec le dé- Waigatz, qui sépare la Nouvelle- u continent européen.

rure de cette contrée, on a remarqué, entre 67 et 77° de latitude, un volcan qui, en 1783, a vomi des flammes et de la cendre.

Les cours d'eau qui descendent des montagnes sont fort peu considérables; en hiver, ils sont, comme on le pense bien, entièrement gelés, et presque à sec en été.

Parmi les curiosités de ce pays, il faut mettre au premier rang le fameux pont de glace qui obstrue l'entrée d'une des principales baies de la côte ouest : ce pont merveilleux a plusieurs arches, et il s'appuie aux deux rives opposées de la baie; il a deux milles de large; les arches, portées sur des masses énormes de glace, ont depuis quatorze jusqu'à quarante mètres de hauteur. Crantz, l'historien du Groënland, dit qu'un vaisseau pourrait entrer à pleines voiles dans la baie, en gouvernant à travers ces arches, si toutefois il n'avait pas à craindre la chute des glaçons qui souvent se détachent du cintre, ou roulent du sommet des montagnes voisines, comme de terribles avalanches.

Les voyageurs mentionnent comme une chose caractéristique et digne de remarque, une des plus hautes montagnes du Groënland qui se voit en mer à plus de deux cents kilomètres, et qui sert en même temps de phare aux navigateurs, de baromètre aux habitants; lorsque le temps est à l'orage, le sommet de ce pic est enveloppé d'un petit nuage bien connu des gens du pays, et comme le plateau supérieur, trop abrupt pour pouvoir retenir la neige et la glace, est toujours à nu, les brumes de mauvais présage s'aperçoivent facilement. Le Pic-de-Glace, masse énorme hérissée d'aiguilles élancées et percée de voûtes resplendissantes, attire aussi les regards des navigateurs.

Météorologie. La météorologie du Groënland offre tous les phénomènes particuliers aux régions glacées : aurores boréales, soleil de minuit, parhélies, nuit non interrompue pendant plusieurs mois consécutifs, jours sans ténèbres pendant une autre période. Les vents y sont aussi variables que partout ailleurs; seulement ils donnent souvent lieu à des remarques singulières. Par exemple, il arrive quelquefois que le vent souffle avec impétuosité entre les îles voisines et sur la côte, pendant que la mer est parfaitement calme; d'autres fois, au contraire, la mer est furieuse, alors qu'on ressent à peine sur le littoral quelques souffles légers. Souvent il y a absence complète de vent, et dans ces intervalles il règne au Groënland un silence de mort. Ce silence effrayant, qui n'a rien du calme harmonieux de nos campagnes, augmente à mesure qu'on s'avance vers le nord du pays. Dans les hautes terres arctiques, il a quelque chose qui jette l'étranger dans une espèce de stupeur voisine de l'effroi.

Quelquefois, pendant la saison chaude, des vapeurs s'élèvent de terre, s'amoncellent sur un point, et produisent un singulier phénomène : quand on jette les yeux sur un objet placé au delà du nuage de vapeurs, on est la dupe d'une illusion d'optique, dont les effets sont exactement semblables à ceux du mirage dans les déserts de l'Égypte. « Les îles de Kookernen, dit Crantz, en parlant de ce phénomène, m'apparurent sous une forme tout à fait différente de celle qu'elles ont ordinairement. Je crus les apercevoir d'abord beaucoup plus grandes qu'elles ne sont, et telles qu'elles auraient dû me paraître, si je les avais considérées avec une lunette d'approche. Je les voyais si près de moi, que, quoique je fusse à Godhaab, qui en est éloigné de quatre lieues, je pouvais facilement compter toutes les pierres et les cavités des rochers, couvertes et remplies de glace. La décoration changea quelques moments après, et ces îles n'offrirent à ma vue qu'une étendue de pays qui représentait un bois coupé récemment. Bientôt après, parut un tableau mouvant : c'était tantôt des navires voguant à pleines voiles; tantôt des maisons, puis de grands châteaux, puis des ruines de tours, qui se présentaient dans le lointain; des nids de cygnes et mille autres figures grotes-

ques qui, en se séparant insensiblement les unes des autres, finirent par disparaître entièrement. »

Climat. La situation astronomique du pays qui nous occupe dit assez que le climat doit y être des plus âpres Le grand froid commence, comme en Europe, dans le mois de décembre. Il est si rude en février et en mars, que les pierres se fendent et éclatent avec bruit. La mer fume alors comme un four à chaux, particulièrement dans les baies. Eggède, dans son journal du 7 janvier 1738, rapporte un fait qui peut donner une idée de l'intensité du froid à cette époque de l'année : il dit « que ce jour, la cheminée de la chambre où il se tenait fut remplie de glace jusqu'à l'ouverture du poêle, et qu'il ne fut pas possible de la faire fondre de toute la journée, quelque feu qu'on fît dans ce poêle. L'ouverture extérieure de la cheminée était bouchée par une couche de glace très-épaisse qui y formait comme une sorte de couvercle; ce couvercle était parsemé de quelques petits trous par lesquels la fumée avait de la peine à s'échapper. Les portes de la maison, de même que les murs, étaient recouvertes d'un épais vêtement de glace, et les interstices étaient remplis de neige. Tout était gelé dans l'intérieur des habitations, le linge dans les armoires, les bois de lit, les plumes et le duvet des coussins et des lits; et le tout était revêtu d'une couche de glace d'un pouce d'épaisseur. On fut obligé de couper la bière comme on brise une pierre, pour la tirer du vase où on la conservait. On eut de la peine à enfoncer la pointe du couteau dans la superficie, même après l'avoir fait bouillir longtemps dans l'eau de neige fondue. » Ajoutons, pour compléter ce tableau, que le mercure gèle à partir du 65° degré de latitude.

On peut dire que l'hiver dure environ huit mois ; cependant les Groënlandais comptent leur été du commencement de mai à la fin de septembre; en effet, pendant cette période de cinq mois, ils abandonnent leurs huttes et vivent sous des tentes. Le sol n'est bien dégelé qu'en juin, et il neige jusqu'au solstice d'été. La terre recommence à se blanchir à la fin d'août, mais elle n'est entièrement couverte qu'en octobre. On assure cependant qu'il tombe moins de neige et aussi moins de pluie au Groënland qu'en Norwége.

L'été proprement dit est, comme on le voit, extrêmement court; mais il est si chaud, qu'on est obligé de prendre des habits très-légers, surtout pour se rendre dans les baies ou sur les plages abritées, parce que les rayons du soleil y sont beaucoup plus ardents. L'eau qui reste alors dans les cavités des rochers y est tellement cuite par le soleil, qu'elle se cristallise et donne un sel très-fin, blanc comme la neige. La chaleur est si forte dans ces mêmes mers qui restent gelées six mois de l'année, que, dans certains beaux jours d'été, le goudron fond et coule le long des navires; il faut dire que cette intensité de chaleur est rare.

L'automne est d'ordinaire la plus belle saison au Groënland. Sa durée est très-courte, et les nuits, déjà froides, en diminuent souvent l'agrément et les avantages. C'est dans cette saison que, sous un horizon rempli de vapeurs et éclairé par les rayons du soleil, qui les pénètrent, on voit des nuages qui quelquefois se congèlent et forment dans l'air une espèce de verglas transparent. Ces nuées resplendissantes flottent sur la mer comme un tissu de glace assez semblable à une toile d'araignée; quelquefois elles voltigent dans l'atmosphère, sur la côte et dans l'intérieur des terres; rien de plus joli et de plus léger que ces voiles aériens, tissus de molécules étincelantes de la forme de petites aiguilles (*).

A certains moments, surtout pendant l'automne, les vents soufflent au Groënland avec tant de fureur, que les maisons en sont ébranlées et même

(*) Histoire des pêches, des découvertes et des établissements des Hollandais dans les mers du Nord, traduit du hollandais par Bernard de Reste, t. II, p. 213.

quelquefois renversées. La mer élève ses flots jusqu'aux nuages et inonde les côtes à une distance considérable. Quand les Groënlandais veulent sortir pendant ces tempêtes redoutables, pour aller mettre leurs canots en sûreté, ils se traînent sur le ventre, de peur d'être emportés par le vent.

Du 26 novembre au 13 ou 14 janvier, le soleil ne se montre pas au Groënland. Sa clarté est remplacée par un crépuscule continuel et par la lueur de la lune et des étoiles qui, durant les nuits, brillent d'un éclat extraordinaire. Il paraît qu'on peut lire aisément à cette lumière qu'augmente le vaste tapis de neige et de glace qui la reflèchit. Par compensation, l'astre du jour ne quitte pas l'horizon du 24 mai au 20 juillet.

Crantz affirme que, pendant les nuits sans jour de l'hiver, on jouit d'une lumière continuelle qui étincelle dans la direction du nord, et que les rayons de cette lumière, toujours en mouvement, offrent un spectacle des plus étranges. On serait tenté tout d'abord de croire qu'il s'agit ici d'aurores boréales. Mais l'historien danois ajoute qu'il a observé que l'aurore boréale vient constamment du sud ou de l'est, d'où elle s'étend presque toujours au nord-ouest; il certifie que la lueur en question n'est pas de la même nature. « J'ai observé, dit-il, à l'égard de ce phénomène, que le temps se radoucit à proportion que la lumière est plus tranquille et que son éclat est moins étincelant; que les orages se montrent plus fréquemment dans la partie méridionale, à mesure qu'elle paraît plus agitée et plus rougeâtre. »

Productions des trois règnes. Les montagnes, selon le dictionnaire de géographie de Kilian et Picquet, sont presque toutes de formation primitive, et se composent, pour la plupart, de gneiss, de granite, de porphyre et de trapp; elles renferment, en outre, du marbre, de l'asbeste, du feldspath coloré, du quartz, du mica, des grenats, du schorl, de la calcédoine, de l'almandine, de la tourmaline, de la pierre ollaire, du soufre, de la houille, du cuivre, du fer, du plomb et du molybdène sulfuré. De tous ces minéraux, on n'exploite que la houille, qui sert pour le chauffage.

En fait de productions végétales on ne trouve ici que des plantes antiscorbutiques, des groseilles et autres baies acidules, des saules et des bouleaux de petite taille, de la mousse et des herbes de différentes espèces.

De gros lièvres dont la chair est excellente et qui fournissent une fourrure précieuse; des rennes de la race américaine; des ours blancs, des renards, de grands chiens qui hurlent au lieu d'aboyer, et que le Groënlandais attelle à ses traîneaux; des oiseaux aquatiques en immense quantité; tels sont les seuls animaux qui habitent ou fréquentent ce pays. Parmi les ressources que la mer offre aux habitants, il faut citer, outre un grand nombre d'espèces de poissons, le phoque vulgairement appelé *chien marin*, et la baleine, qui se montre principalement dans le Nord.

Découverte et colonisation du Groënland. On n'est pas d'accord sur la date précise de la découverte du Groënland. Des auteurs respectables, tels que Crantz, l'évêque Eggède, M. Mallet dans son histoire du Danemark, et la Peyrère, s'appuyant sur le témoignage de Snorre Sturleson et de Torfæus, la rapportent à l'an 982. Voici de quelle manière ils racontent cet événement : Un Islandais, ou un homme du Nord, nommé Gunbiörn, fils d'Ulf Krakke, poussé par la tempête à l'ouest de l'Islande, trouva quelques îlots qu'il appela *Gunbiörn-Skier* (rochers de Gunbiörn), et découvrit une grande terre qu'il n'explora point. Quelque temps après, Eric Raude ou le Rouge, fils d'un Norwégien nommé Thorwald, condamné au bannissement pour crime de meurtre, fut obligé de quitter l'Islande, et équipa un navire, dans l'intention d'aller visiter le pays découvert par Gunbiörn. Il partit d'un port occidental de l'Islande, et arriva sur la côte est du Groënland. Il passa

l'hiver dans une ne nommée, d'après lui, Eiricsey (île d'Éric), et dans laquelle il était parvenu après avoir doublé, dans la direction du sud, un cap appelé *Hvarf*. Il avait aperçu dans la belle saison quelques espaces couverts de verdure sur le littoral; il nomma en conséquence ce pays *Groënland*, ce qui signifie *terre verte*. Après rois années de séjour dans cette conrée, il retourna en Islande où il fit ne description si séduisante de sa *rre verte*, que vingt-cinq navires nargés de tous les objets nécessaires une colonisation partirent, l'année iivante, sous sa direction, pour l'*el rado* voisin.

Des autorités et des documents gnes d'attention contredisent ces ts, ou au moins la date que nous nons d'enregistrer. Pontanus, dans e histoire du Danemark, et Claus Christophersen, vulgairement appé Lyscandre, auteur d'une chroue groënlandaise en vers danois, t remonter la découverte du Groënd à l'année 770; la différence entre deux dates est donc de 212 ans! bulle du pape Grégoire IV donne grand poids à cette dernière opi-; cette bulle, adressée à Ansga-(Anschaire), nommé à l'évêché de bourg par Louis le Pieux, fait ion des missions de l'Islande *et Groënland;* et elle porte la date 5! Nous ne savons par quel motif ins géographes ont contesté l'auicité de la bulle pontificale sur lle Pontanus et Lyscandre fonleurs assertions; cette incrédut d'autant plus singulière, que, s le témoignage de M. Gunter, ire du roi de Danemark, téage rapporté par la Peyrère, il t de son temps, dans les archives chevêché de Brême, une vieille que manuscrite contenant copie bulle dans laquelle l'Islande et nland étaient nommés. Cette ait antérieure à l'an 900.

orze années s'étaient écoulées l'époque où Eric s'était établi ënland, lorsqu'il envoya son f en Norwége auprès du roi Olaüs Trygvesen (Olaüs Ier). Ce souverain, récemment converti, parvint à faire adopter le christianisme à son jeune protégé, qu'il renvoya au Groënland, accompagné d'un missionnaire. Leïf et le prêtre firent si bien qu'ils finirent par baptiser Eric lui-même et tous les colons. Dès ce moment les établissements groënlandais prospérèrent de plus en plus. Un grand nombre d'Islandais s'y rendirent; ce qui diminua tellement la population de l'Islande, que les autorités de cette île se virent forcées d'interdire les émigrations, interdiction imitée de celle par laquelle les rois de Norwége avaient cru pouvoir arrêter autrefois l'essor de la population de leur royaume vers l'île republicaine. La colonie occupait, disent les chroniqueurs, un point de la côte orientale; elle fut bientôt assez nombreuse pour pouvoir fournir de petits détachements qui allèrent fonder des établissements nouveaux dans le sud et sur la côte occidentale. Le Groënland fut dès lors divisé en deux grands districts, celui de l'est (*Osterbygd*), et celui de l'ouest (*Vesterbygd*). Entre les deux colonies se trouvait une étendue de pays inhabitable et portant le nom de *Ubygder* (sans bâtiments). On comptait dans l'Osterbygd une cathédrale, onze églises, cent quatre-vingt-dix maisons avec cour, ou métairies (*gaarde*), deux villes, Garda et Alba, trois maisons royales appelées *Foss, Tiodhillstadr* et *Brattahlid*, où résidait le lagman, enfin trois ou quatre monastères, l'un desquels, celui de Saint-Thomas, était approvisionné d'eau chaude par une fontaine bouillante. Ce couvent était probablement celui dont parle Zéno dans la relation de son voyage en Engroneland. Dans le Vesterbygd, il y avait quatre églises, quatre-vingt-dix maisons avec cour, et suivant quelques chroniqueurs, cent dix. On voit que la colonie occidentale était bien moins importante que l'autre.

Dans la dernière moitié du quatorzième siècle, le Vesterbygd fut attaqué et détruit par un peuple sauvage

venu d'Amérique : c'étaient les Esquimaux, que les chroniqueurs islandais appellent *Skrellingers* (ce mot signifie *nain*, *petit homme*). Les hommes envoyés de la colonie orientale au secours du Vesterbygd n'y trouvèrent plus aucun habitant, et ne virent que des bestiaux errants, qu'ils embarquèrent sur leurs vaisseaux.

L'Osterbygd subsista quelque temps, ou peut-être longtemps après l'anéantissement de la colonie de l'ouest. Il était encore florissant à la fin du siècle durant lequel s'était accomplie la catastrophe dont nous venons de parler; mais, après 1400, toute communication fut interrompue entre le Groënland et l'Europe. On attribue cet abandon de la colonie danoise à la défense faite par la reine Marguerite de naviguer vers ce pays. Cette reine, irritée de ce que les colonies avaient refusé de lui payer le tribut ordinaire, avait cru les punir sévèrement en interdisant, sous les peines les plus graves, toute relation de commerce avec les Groënlandais. La guerre qui survint vers la fin du quatorzième siècle, entre le Danemark et la Suède, porta le dernier coup aux colonies du Groënland. A dater de cette époque, ces établissements lointains furent complétement perdus pour la mère patrie, et l'on est encore réduit aux conjectures sur les vicissitudes qu'ils éprouvèrent depuis leur séparation de la métropole. Cependant une lettre trouvée, il y a quelques années, par M. Mallet, dans les archives du Vatican, et adressée par le pape Nicolas V à deux évêques d'Islande, jette quelque lumière sur le sort des colonies perdues. Cette lettre, qui porte la date de 1448, nous apprend que des étrangers, venus des côtes américaines, attaquèrent, trente ans avant la date du document pontifical, les établissements groënlandais, ravagèrent le pays, détruisirent les édifices sacrés, et n'épargnèrent que les paroisses protégées contre leur fureur par de hautes chaînes de montagnes. Ils emmenèrent en esclavage les habitants des deux sexes. La lettre pastorale ajoute qu'un grand nombre de ces malheureux étaient revenus dans leurs anciennes demeures, et demandaient qu'on les aidât à reconstruire leurs églises en ruine.

Un prêtre de Norwége, nommé Hans Eggède, attira de nouveau l'attention de ses compatriotes sur le Groënland, qui, pendant nombre d'années, avait été enveloppé du plus profond oubli. Cet intrépide ecclésiastique résolut d'aller visiter lui-même les colonies dont on n'avait plus de nouvelles depuis longtemps, et d'aller convertir à la religion chrétienne les Esquimaux, dans le cas où ils auraient pris définitivement la place des habitants islandais et norwégiens. Il surmonta avec bonheur tous les obstacles qui s'opposèrent, dès le début, à la réalisation de ce périlleux projet. Il partit enfin avec une commission du roi et le titre de prêtre missionnaire. Il quitta Bergen le 8 mai 1721, et arriva, après une traversée de deux mois, dans une île de la côte occidentale du Groënland, à laquelle il donna le nom de *Haabets-oë* (île de l'Espérance), et où il fonda la première colonie moderne sous le nom de *Got-haab* (Bonne-Espérance). Il ne trouva aucun habitant de race européenne, mais il chercha à se concilier la bienveillance des Esquimaux; il y réussit, et se flatta de l'espoir que ce peuple barbare renoncerait bientôt à ses superstitions. Mais ce n'était pas là le seul but de son entreprise; il avait aussi à cœur de retrouver les traces des anciens colons islandais et norwégiens; en conséquence, il se dévoua à la recherche des établissements du quatorzième siècle. Le 9 août 1723, il se mit en route avec deux sloops pour aller explorer, s'il était possible, la côte orientale. Mais parvenu à 60° 20′ de latitude, il s'aperçut que la saison était trop avancée que les glaces commençaient à dériver avec impétuosité, et que ses provisions ne pouvaient suffire à un long voyage. Force lui fut de retourner sur ses pas. Cette tentative avortée avait pourtant produit un résultat : Eggède avait trouvé entre les 60° et

61e degrés de latitude, dans le district qui porte aujourd'hui le nom de *Julianeshaab*, des ruines importantes qui attestaient l'existence d'une ancienne colonie islandaise; c'était la colonie occidentale.

L'apostolat et les recherches de Hans Eggède durèrent quinze années consécutives, pendant lesquelles cet infatigable missionnaire supporta, avec un courage héroïque, les privations, la misère, les rigueurs d'un climat de fer, et quelquefois de cruels désappointements. Son fils Paul le remplaça, et continua la tâche glorieuse qu'il avait laissée inachevée.

Durant cette période de quinze ans, quelques familles danoises s'étaient établies sur la côte occidentale du Groënland. Ce fut là le premier noyau de la population européenne qui existe encore dans ce pays.

Hans Eggède doit donc être considéré comme le fondateur de la seconde colonie groënlandaise.

Cette côte orientale est devenue une sorte d'énigme historique et géographique, si l'on peut dire ainsi. On s'est d'abord préoccupé pendant très-longtemps, et jusqu'à ces dernières années, de la question de savoir sur quel point de ce littoral avaient existé les premiers établissements islandais: ensuite l'accès de la côte est devenu lui-même un problème considéré longtemps comme insoluble, à cause de l'accumulation des glaces à l'est du Groënland. Les premières expéditions faites dans le but de retrouver la colonie perdue ayant été sans succès, on commençait à désespérer, lorsqu'un mémoire présenté par Eggers, en 1793, à l'Académie de Copenhague, vint accréditer l'opinion que les établissements dont il s'agissait n'avaient jamais existé sur la côte orientale, et qu'il fallait les placer dans la partie sud de la région occidentale, au district de Julianeshaab. Cette opinion se fondait sur les considérations suivantes : Éric le Rouge, le premier colonisateur du Groënland, partit bien de l'ouest de l'Islande, mais une fois arrivé près de la côte orientale de la Terre Verte, il navigua *au sud le long du littoral*, puis *à l'ouest autour d'un cap nommé Hrarf;* or, comme on ne connaissait pas alors la position du cap Farewell, et qu'on ne savait pas que la côte se dirigeait de là vers le nord, Éric avait bien pu dire, après avoir doublé ce dernier cap, qu'il avait navigué à l'ouest, ignorant qu'en réalité il allait au nord. Il s'était cru encore à l'est, quand déjà il était à l'ouest. Deux savants islandais, Sigvard Stephenson et Gudbrandt Forlaksen, qui vivaient le premier en 1574 et le second en 1606, avaient interprété de la même façon le voyage d'Éric le Rouge.

Cette opinion rallia un grand nombre d'esprits distingués. Le fait est que les voyages de Magnus Heinesen, sous le règne de Frédéric II; des Anglais Davis et Hudson, de Jean Munk, de Godske Lindenau, de Carsten Richardson, sous Chrétien IV; de David Danell, sous Frédéric III; de Peter Olsen Walloe, sous Frédéric V; de Lowenorn, Eggede et Rothe, sous Chrétien VII, voyages infructueux à la côte orientale du Groënland, avaient été parfaitement propres à confirmer l'interprétation d'Eggers, car ces différents navigateurs, ou n'avaient pu aborder sur aucune portion du littoral de l'est, ou ne l'avaient exploré qu'en deçà et au delà du point signalé comme le lieu des anciens établissements.

On niait donc catégoriquement l'existence de l'Osterbygd, malgré les assertions contraires d'Arngrim Johnson, de Thodr Thorlaksen et de Thomod Thorfesen, lorsque M. de Wormskiold, qui avait fait en 1812 et 1813 un voyage scientifique dans le Groënland méridional, publia un mémoire remarquable, dans lequel il soutenait l'ancienne hypothèse. A son tour, il convertit un grand nombre de personnes compétentes, et la théorie d'Eggers fut abandonnée par la plupart de ses anciens approbateurs. Sur ces entrefaites, deux nouvelles expéditions à l'est du Groënland vinrent disposer le public à prendre la nouvelle opinion en considération sérieuse. Scoresby et Clavering, tous deux Anglais, avaient

réussi à explorer la côte dans sa partie septentrionale. Le premier avait visité le littoral entre le 70e et le 75e degré de latitude; il avait découvert dans cet espace un vaste golfe qu'il supposa n'être qu'un bras de mer qui diviserait le Groënland en deux parties (*); enfin il avait affirmé à son retour, et en ceci il était dans l'erreur, que toute la côte orientale jusqu'au cap Farewell était navigable en se dirigeant le long de la terre, depuis le 70e degré de latitude. Quant à Clavering, pendant que son compagnon, le capitaine Sabine, faisait dans les deux îles Pendulum des observations scientifiques, il avait exploré la partie de la côte orientale située au nord de ces îles. Il avait vu dans le golfe de Walter-Scott (**), ainsi nommé par Scoresby, des Esquimaux extrêmement timides; puis il avait poursuivi son examen jusqu'au 76e degré de latitude. Sans doute ces deux expéditions ne résolvaient pas la question; mais d'abord elles faisaient présumer, surtout d'après l'assertion de Scoresby, que les autres parties de la côte n'étaient pas aussi inaccessibles qu'on l'avait cru jusqu'alors; en second lieu, elles avaient fortement attiré l'attention publique sur ce problème historique agité depuis si longtemps.

Une nouvelle tentative fut résolue en Danemark, et ce fut au capitaine Graah, intrépide marin qui avait habité le Groënland septentrional, que l'on confia la direction de cette périlleuse entreprise.

M. Graah pensa avec raison que le meilleur moyen de visiter la côte qu'il avait mission de parcourir, c'était de s'embarquer dans des bateaux groënlandais, et de prendre pour compagnons de voyage des habitants du pays. Le 28 juillet 1829, il avait pénétré jusqu'à une île située à 65° 18' de latitude et 40° 49' longitude à l'ouest de Paris. Il explora avec soin toute la côte jusqu'au delà de la latitude attribuée à l'Osterbygd; et de ce qu'il n'avait trouvé aucune trace de la colonie islandaise sous le rapport de la langue, de la religion et des vestiges matériels, il conclut que les anciens établissements n'étaient pas situés à l'est de Statenhuk, mais bien dans la partie du sud-ouest du Groënland actuel, c'est-à-dire, à l'emplacement de Julianeshaab. C'était, comme on l'a vu, l'opinion d'Eggers.

Cette conclusion du capitaine Graah est surprenante, car il avançait en même temps un fait qui était un puissant argument en faveur de l'opinion contraire : il disait avoir rencontré sur cette côte orientale une race d'hommes n'ayant aucune analogie avec les Esquimaux, et se rapprochant au contraire beaucoup des Européens scandinaves. « Ces hommes n'ont ni la tête plate, ni le corps petit et large, ni l'embonpoint flasque des Esquimaux; ils sont, au contraire, pour la plupart, au-dessus de la taille moyenne; la forme de leur tête et l'expression de leur figure sont pareilles à celles des Européens; le corps, plutôt maigre que gros, est nerveux et a des formes fines, sans annoncer de faiblesse; aussi sont-ils plus robustes et plus actifs que les indigènes de la côte ouest. La couleur de leur peau est claire et fine chez les femmes et les enfants, comme chez les Européens, et plusieurs ont les cheveux blonds, ce qu'on n'observe jamais chez les autres Groënlandais. » L'existence de cette race si différente des habitants de l'Ouest et si semblable aux Européens du Nord, nous paraît un fait, sinon décisif, au moins de nature à laisser la question en suspens. La physionomie des Esquimaux est marquée à un type si particulier et si bien caractérisé, que le seul fait de la

(*) Ce golfe ou ce détroit est probablement le même qui fut découvert en 1761 par Volquard Boon, navigateur danois selon les uns, hollandais selon les autres, et qui se dirigea à la distance d'un mille et demi à six milles le long de la côte orientale, depuis le 76e degré 30' jusqu'au 68e 40' de latitude. Ce marin conjectura aussi que cette large ouverture était un détroit.

(**) Clavering crut reconnaître dans ce golfe de Scott la baie découverte en 1654 par le Hollandais Gale Hemkes, qui lui avait laissé son nom.

dissemblance des deux populations doit être d'un poids immense dans la discussion. Nous sommes, en conséquence, très-disposé à reconnaître dans les Groënlandais trouvés par le capitaine Graah sur la côte orientale, des descendants des anciens Scandinaves qui faisaient partie de l'Osterbygd. Il est vrai que la religion et les mœurs de ces Groënlandais sont à peu près les mêmes que celles des habitants de l'Ouest; mais l'hypothèse d'une invasion de l'Osterbygd par les Esquimaux étant admise, ne peut-on pas admettre aussi que ces étrangers ont imposé leurs habitudes, leur langue et leurs croyances au peuple vaincu, surtout si l'on considère que cette action des vainqueurs sur les Européens s'est exercée pendant trois cents ans? Une autre considération non moins significative quand on la rapproche des observations précédentes, vient ajouter un nouveau poids à nos conjectures: e capitaine Scoresby fils a découvert ur la terre de Jameson, située plus au ord, des ruines qui attestent l'exis-ence d'un ancien établissement sur ce oint. Enfin il n'est pas inutile de re-arquer que, suivant le capitaine raah, la végétation sur certains points la côte orientale est supérieure à 'le de quelque autre partie que ce t de la côte ouest, et même à celle l'établissement de Julianeshaab, qui se pour le plus riche. Ainsi donc x qui nient l'Osterbygd n'ont même pour eux l'argument du climat et a stérilité du sol.

n résumé, la présence d'une race mmes tout à fait différente de la des Esquimaux, et la découverte uines anciennes dans le voisinage olfe de Scoresby, nous semblent preuves très-fortes à l'appui de ion qui soutient l'existence de la ie islandaise sur la côte orientale. stérieurement au capitaine Graah, les de Blosseville, notre compa-, a reconnu en 1833, entre 68 et latitude, quelques portions de orientale que ni le capitaine ni Scoresby n'avaient visitées. t le triste sort de M. de Blosseville. Plusieurs expéditions destinées à chercher les traces de *la Lilloise*, que montait cet officier distingué, ont été inutiles, et on ignore encore aujourd'hui ce que sont devenus nos marins dans ces parages inhospitaliers.

Nous laissons maintenant la côte orientale, pour ne nous occuper que du littoral opposé.

Colonies danoises. La côte occidentale a une douzaine de colonies, quinze établissements de commerce moins grands, et dix missions, dont quatre, Nouveau-Herrnutt, Lichtenfels, Lichtenau et Friederichstal, sont dirigées par les frères moraves.

Les colonies sont réparties comme il suit:

Dans l'inspection du Nord: Upernavick, l'établissement le plus septentrional; Osnenak, Jacobshavn, Christianshaab, Egedesminde et Godthavn.

Dans l'inspection du Sud: Holsteinborg, Sukkertoppen; Godthaab, l'établissement le plus ancien; Fiskernæsset, Friederichshaab et Julianeshaab, la colonie la plus importante.

Le nombre des Européens établis dans ces colonies danoises est d'environ deux cents.

Commerce. Le commerce se fait à l'aide de cinq ou six navires qui se rendent annuellement du Danemark au Groënland. Les principaux objets d'importation sont de la farine, du sel, du drap, du vin, de l'eau-de-vie, et divers métaux; les exportations consistent en huile et fanons de baleines, peaux de phoques, d'ours, de renards et de lièvres, cornes de narval et duvet d'éder. La compagnie du Groënland, établie à Copenhague, estime sa recette habituelle à cent quarante mille rixdalers (cinq à six cent mille francs); et les exportations du pays même, sans y comprendre le produit de la pêche des baleines sur les côtes, se sont élevées de cinquante à cent mille rixdalers. Les dépenses de la Compagnie sont d'environ quatre cent mille francs (*).

(*) Note sur le commerce du Groënland dans la *Minerve danoise*, citée par Malte-Brun.

Population indigène. Les habitants du Groënland, qui ont pris la place des anciens Islandais, paraissent être au nombre d'environ vingt et un mille, dont sept ou huit mille chrétiens. Ils appartiennent à la grande famille des Esquimaux. Cette famille comprend cinq nations principales, dont une vit en Asie; on en remarque, en Amérique, trois branches principales, savoir: les Kalalits ou Karalits, qui sont les Groënlandais; les Esquimaux proprement dits, qui vivent sur la côte nord-est du Labrador, et sont les plus méridionaux et les moins civilisés; les Esquimaux occidentaux, qui errent près des embouchures du Mackenzie et de la rivière aux Mines-de-Cuivre (*Copper-Mine*), dans les environs du cap Dobb, de la baie Repulse, sur la presqu'île Melville, sur les côtes des îles Winter, Igloulik, Southampton, et autres qui forment l'archipel de Baffin-Parry (*).

Portrait et caractère. Les Groënlandais sont petits, mais généralement bien faits. Ils ont la figure plate et large, les joues rondes et charnues; les yeux petits, noirs et sans feu; la bouche étroite et ronde; la lèvre inférieure épaisse; les cheveux noirs, épais, longs et rudes; presque pas de barbe, soit qu'elle ne croisse pas, soit qu'ils s'épilent avec soin; les membres très-musculeux; la poitrine haute, les épaules larges, la main petite et potelée, de même que le pied. Les femmes ont la taille remarquablement carrée, et les épaules aussi larges que les hommes. La couleur de ces indigènes est jaune verdâtre; leur épiderme est d'un brun approchant du rouge clair; mais ce qui prouve que le brun n'est pas leur couleur naturelle, c'est que leurs enfants naissent blancs comme la plupart des Européens; ils acquièrent cette teinte d'abord par l'usage de la graisse et de l'huile dont ils se frottent continuellement le corps et le visage, ensuite par l'action de l'épaisse fumée que l'huile de leurs lampes répand dans leurs demeures.

Les Groënlandais exhalent par tous les pores une odeur repoussante. Comme ils ne se nourrissent guère que de chair de phoque, d'huile et de viande de baleine, et qu'ils manient continuellement les restes, souvent putréfiés, de ces animaux, leurs mains, leur bouche, leur haleine, et jusqu'à leur sueur, sont d'une puanteur affreuse. Le dimanche, lorsque plusieurs centaines de ces sales créatures sont entassées dans une église, c'est à peine si les missionnaires danois peuvent résister à l'action de l'atmosphère empestée qui les environne. La respiration est gênée par les miasmes qui s'élèvent de cette multitude dégoûtante; et les exhalaisons de l'huile et de la graisse dont la lampe est garnie ajoutent singulièrement à ce supplice.

Les Esquimaux du Groënland sont intrépides, courageux et persévérants. Tel d'entre eux qui n'aura rien mangé depuis deux jours, ou qui n'aura pris pour toute nourriture qu'un peu de mousse de mer, ramera avec assurance dans son batelet, et le conduira sans crainte à travers les flots courroucés de l'Océan. Les femmes portent de pesants fardeaux, soit qu'elles aient pris leur nourriture habituelle, soit que la faim les dévore.

Naturellement tristes et silencieux, ces sauvages semblent presque constamment plongés dans une espèce de stupeur. Ils sont doux, paisibles, et d'un caractère sociable. Quoiqu'ils vivent dans un état de misère presque continuel, ils ne se trouvent pas malheureux; l'indépendance et une sécurité absolue pour leurs familles leur semblent une compensation suffisante. Ils ne sont ni querelleurs, ni rancuniers; quand ils voient des Européens se disputer, et quelquefois même se battre, ils s'étonnent de ces violences, et les attribuent à l'usage des liqueurs fortes: « Ils ont perdu l'esprit, disent-ils; la mauvaise eau les a rendus fous. » On

(*) Pour se faire une idée complète de la race des Esquimaux et des régions qu'elle habite, il est bon de lire ce qu'en dit M. Balbi, p. 964 et 965 de son Abrégé de géographie.

dit qu'on ne les surprend jamais en flagrant délit de mensonge; toutefois, si l'on accuse un Groënlandais d'une mauvaise action, il ne l'avouera pas, de crainte de perdre, par un aveu sincère, l'estime de ses connaissances, dont il est éminemment jaloux.

Le caractère de ce peuple est difficile à définir. Il offre des contrastes étranges, des contradictions qu'on ne peut guère expliquer. S'il est doux et humain, d'un autre côté, il pousse quelquefois l'indifférence jusqu'à la cruauté. Par exemple, lorsqu'ils voient un bateau près de faire naufrage, ils ne portent pas secours au pêcheur en danger, s'il ne fait pas partie de leur compagnie. Toutefois, s'ils entendaient dans la barque des cris de femme ou d'enfants, ils ne balanceraient pas à se jeter à la mer pour les sauver. Il en est tout autrement lorsqu'ils partent plusieurs pour la pêche; alors tout est commun entre eux, travail, péril, fatigue, misère, et faim même; ils ne se refusent jamais alors aucun service mutuel.

D'autres contradictions méritent d'être signalées pour bien faire connaître le naturel des Esquimaux du Groënland. Quoiqu'ils soient généralement honnêtes, ils convoitent souvent les biens de leurs compatriotes, et se les approprient par les moyens les plus odieux. S'ils sont jaloux de la richesse de quelque voisin ou de son activité à se procurer les nécessités de la vie matérielle, ils ne prendront pas le parti de le voler; ils iront l'attaquer en mer; ils renverseront son canot, ou lui lanceront un harpon par derrière, et l'abandonneront ainsi à la fureur des vagues. Enfin, quoiqu'ils soient pacifiques et peu querelleurs, comme nous l'avons dit, ils n'en sont pas moins très-vindicatifs dans certaines circonstances. Ainsi, lorsqu'un homme a été assassiné, ses parents dissimulent leur ressentiment jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de venger le défunt; cette occasion ne dût-elle se présenter que vingt ans après le crime, ils ne témoignent jusque-là au meurtrier ni haine ni colère. Si, un beau jour, ils rencontrent l'assassin dans l'intérieur du pays, ils le saisissent, lui reprochent son forfait, et le font mourir sous un tas de pierres, ou le précipitent du haut d'un rocher. Quelquefois la fureur les porte à couper le malheureux par morceaux, et à manger son cœur, pour ôter, disent-ils, à ses parents le courage de venger sa mort. Ajoutons que la vengeance est héréditaire chez ce peuple, et se lègue comme un patrimoine, de génération en génération; elle passe même, à ce qu'il paraît, aux voisins, excepté cependant lorsque le premier meurtrier a été un vagabond et un scélérat, méprisé de sa propre famille; dans ce cas, personne ne cherche à le venger.

Croyances et superstitions. Les croyances des Groënlandais offrent aussi des bizarreries qu'il est intéressant de signaler. Ils ont, par exemple, sur l'âme, des idées singulières; voici ce que Crantz dit à ce sujet : « Il y a des Groënlandais qui croient qu'il n'y a dans l'homme d'autre esprit que celui qui est dans les animaux, et que cet esprit survit au corps; d'autres pensent que l'âme est le second principe dans l'homme, mais que cette âme est matérielle et destructible, qu'elle peut abandonner le corps quand il lui plaît, et y rentrer à volonté; ils ajoutent qu'elle peut vivre seule et hors du corps. D'autres donnent deux âmes à l'homme, l'*ombre* et l'*haleine*. L'ombre abandonne le corps pendant la nuit; elle va à la chasse, à la pêche, au bal, et partout où il lui plaît. En conséquence, ils regardent les rêves comme une absence de l'âme. Cette croyance est fortement appuyée par les devins et les sorciers, qui ne négligent rien pour la propager, parce qu'ils s'attribuent la puissance de rappeler l'âme lorsque la fièvre ou le délire viennent à cesser. Ils se vantent même de pouvoir la changer dans le corps d'un malade, et de lui substituer celle d'un lièvre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant, etc. Cette superstition est souvent utile aux pauvres : les veuves dans l'indigence la mettent à profit pour procurer la sub-

sistance à leurs enfants délaissés. Lorsqu'un père de famille vient à perdre un fils, une veuve pauvre lui persuade que l'âme de cet enfant a passé dans le corps d'un des siens, dont elle a accouché depuis la mort de l'autre; alors le père superstitieux se fait un devoir d'adopter l'enfant qu'on lui propose; il prend chez lui la mère, qui dès lors devient sa proche parente, et qu'il nourrit, ainsi que son enfant. »

David Crantz donne aussi des détails curieux sur l'idée que les Esquimaux du Groënland se font de l'enfer et du paradis. En voici la substance d'après le résumé qu'en a fait le traducteur de l'*Histoire des pêches du Nord:*

Les Groënlandais retirant de la mer la plus grande partie de leur subsistance, ont l'idée la plus avantageuse de l'Océan; c'est au fond de ses abîmes qu'ils placent le paradis; quelques-uns le supposent dans les entrailles de la terre, d'autres sous les voûtes des rochers qui séparent la terre des eaux. Ils se font de ce paradis une idée analogue à leurs habitudes et à leurs jouissances les plus douces : là, disent-ils, règne un été continuel (ils ne connaissent pas le printemps); le soleil y luit constamment, et défend à la nuit d'y étendre ses sombres voiles; les eaux y sont toujours limpides et d'un goût exquis; tout y est en abondance, surtout les rennes, les poules d'eau, le poisson, et particulièrement les phoques, qu'on y prend sans la moindre peine, et qui, d'eux-mêmes, viennent se jeter dans des chaudières qui bouillent sans interruption. Les âmes n'entrent pas facilement au paradis. Pendant cinq jours, elles errent sur un rocher escarpé, pointu et couvert de sang; de là, elles glissent insensiblement dans la demeure des bienheureux. Celles qui font un voyage aussi scabreux pendant l'hiver sont portées sur les ailes des vents orageux; elles courent risque de mourir une seconde fois en chemin; cette mort serait suivie d'une destruction absolue, et cette crainte tourmente beaucoup les Groënlandais. C'est pour cela qu'ils s'imposent certaines privations, et qu'ils s'astreignent à certains usages expiatoires.

D'autres Esquimaux de ce pays placent le paradis dans le firmament, au-dessus des nuages; le voyage est si facile pour les âmes, et elles arrivent si promptement près des étoiles, que, dès le premier soir, elles couchent dans la lune, où elles dansent et vont à la chasse avec les autres âmes qui y sont de passage. Ils croient que l'aurore boréale n'est autre chose que l'éclat que répandent les âmes qui dansent à ce bal céleste.

On retrouve dans toutes ces croyances, qui, du reste, ne sont formulées en aucun culte réglé, une foule d'analogies avec celles de plusieurs peuples sauvages de l'Amérique. Ces rapports frappants sont, au reste, fort naturels; il est tout simple, en effet, que l'homme, dans l'état d'ignorance primitif, se croie destiné à jouir, dans la vie future, à titre de récompense, de tous les biens qu'il apprécie le plus dans ce bas monde; or, comme la chasse et la pêche sont l'occupation nécessaire des nations sauvages, et que ces exercices, indispensables à leur existence matérielle, sont pour eux une jouissance véritable, il s'ensuit qu'ils les placent au premier rang des joies du paradis.

Les Groënlandais expliquent la création d'une manière étrange : le premier homme, disent-ils, sortit du sein de la terre; la femme sortit du pouce de l'homme, et ces deux premiers êtres furent la souche de tout le genre humain. L'homme produisit tout dans le monde, à l'exception de la mort, que la femme seule y porta, en disant à ses enfants : Il est nécessaire que vous mouriez, pour faire place à vos descendants. Un Groënlandais s'avisa de prendre de petites branches d'arbre et de les jeter entre ses jambes dans la mer; dès ce moment l'Océan fut rempli de poissons. Dans la suite des temps, le monde fut enseveli sous les eaux; un seul homme fut conservé (*);

(*) N'est-il pas à supposer que Crantz a,

il frappa la terre avec un bâton, et il en sortit une femme. C'est par ces deux êtres que l'univers se peupla de nouveau. Les Groënlandais citent en preuve du déluge les débris de poissons qu'on trouve à une grande profondeur dans la terre, où jamais personne n'a habité, et les ossements des baleines qu'on rencontre quelquefois sur le sommet des plus hautes montagnes.[1]

Ce peuple, qui se croit le premier né de l'univers, dit que les Européens proviennent de quelques petits chiens dont une Groënlandaise accoucha et qu'elle jeta dans la mer après les avoir mis dans un sabot; c'est pour cette raison, suivant eux, que les Européens sont si habiles dans l'art de la navigation, et qu'ils donnent à leurs vaisseaux la forme d'un soulier ou d'un sabot.

Les Groënlandais comptent un certain nombre d'esprits du premier ordre, qui paraissent avoir quelque ressemblance avec les dieux révérés par les peuples policés de l'antiquité. Parmi ces esprits, ils en comptent deux principaux, l'un bon, et l'autre mauvais. Ils appellent le premier *Torigarsuk* : c'est celui que leurs *angekoks* ou devins consultent sur l'avenir dans sa demeure au sein de la terre. Ils ne sont pas d'accord sur sa forme : quelques-uns prétendent qu'il n'en a pas; d'autres l'assimilent à un grand ours : ceux-ci le représentent sous la figure d'un homme n'ayant qu'un bras; ceux-là en font un nain d'un pouce de hauteur. Quoiqu'il soit d'essence immortelle, on peut le tuer en faisant une incongruité puante dans la maison du devin qui l'évoque; il n'en faut pas davantage pour chasser les esprits et les empêcher de paraître. Quant au mauvais principe, c'est un esprit femelle qui n'a pas de nom. Il est né d'un devin fameux qui sépara l'île de Disco du continent par la rivière de Baals, et porta cette île à cent milles plus loin vers le nord. Cette divinité habite un grand palais sous la mer, et c'est là qu'elle enchaîne tous les monstres de l'Océan. Elle retient dans une chaudière d'huile, où elle a soin d'entretenir une lampe toujours allumée, toute la multitude des oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par deux énormes phoques, qui rampent continuellement près du seuil.

Quand les Esquimaux souffrent de la faim, et qu'ils ne peuvent rien prendre à la pêche ni à la chasse, ils payent un angekok pour apaiser le mauvais esprit. L'ange conducteur du devin le mène à travers l'océan dans le sein de la terre. Il parcourt d'abord les régions des âmes bienheureuses; de là, il arrive sur le bord d'un précipice effroyable, où il trouve une petite poulie brillante comme du verre, et qui tourne avec une grande vitesse : alors l'ange prend le devin par la main et le laisse glisser, en le tenant, le long d'une corde qui aboutit au fond de l'abîme. C'est ainsi que, trompant la vigilance des gardiens, ils entrent dans le palais de la divinité malfaisante. Aussitôt qu'elle aperçoit ces étrangers, elle se met en fureur, elle écume de rage, et tombe dans des convulsions affreuses; elle met le feu aux ailes des oiseaux de mer; la fumée puante qui remplit la sombre demeure étourdit bientôt le devin et son conducteur, qui, alors, sont à la discrétion de la furie. Mais, quelques instants après, ils la prennent aux cheveux pour l'empêcher de répandre son venin, et ils la dépouillent des symboles de sorcellerie dont la force retient enchaînés tous les habitants de la mer. Dès que le sortilége est détruit, tous ces animaux rentrent dans l'océan, et le devin revient retrouver les pêcheurs qui l'avaient chargé, moyennant finance, d'aller désarmer l'esprit malin.

Les angekoks jouent un grand rôle dans ce pays. De même que chez presque tous les peuples barbares et superstitieux, ils font l'office de prêtres, d'oracles et de médecins. D'après ce que les voyageurs disent de ces devins, il paraît qu'ils sont convulsionnaires

dans sa ferveur chrétienne, attribué aux Esquimaux quelques-unes de ses propres croyances sur la création?

et que l'extase est pour beaucoup dans leurs pratiques mystérieuses. Quand ils sont appelés auprès d'un malade, ils commencent par lui dire quelques mots à l'oreille; s'il a perdu connaissance, ils soufflent sur son visage autant pour lui donner une âme nouvelle, que pour le guérir. Pour savoir s'il guérira ou s'il doit mourir, ils lui font subir une épreuve des plus singulières : ils lui passent une corde au cou; ils attachent aux deux bouts de la corde, qu'ils tiennent dans la main, un petit bâton; au moyen de ce bâton, qu'ils tirent à eux, ils élèvent la tête du patient et la laissent retomber à plomb. Si la tête est pesante, si elle oppose une certaine force pour s'élever et qu'elle retombe lourdement, le malade est destiné à mourir; si, au contraire, elle est légère, l'angekok répond du rétablissement du malade. Pour savoir si quelqu'un, tombé dans la mer, est mort ou vivant, les devins emploient un moyen encore plus bizarre : ils passent, comme nous l'avons dit ci-dessus, une corde au cou du plus proche parent de l'absent; ils placent sa tête devant un seau d'eau et examinent les traits de son visage, réfléchis sur la surface du liquide; d'après certains indices, à eux connus, ils disent si l'absent est en vie ou mort. A l'aide du pouvoir imaginaire dont on les investit, ils transportent l'âme de celui dont ils veulent se servir pour cette expérience, dans une chambre obscure, et là, seul à seul avec le parent dont nous venons de parler, ils le percent avec une lame en plusieurs endroits; la victime de cette affreuse opération magique ne manque pas d'en mourir; ils déclarent alors qu'on attendrait en vain l'homme qui s'est jeté dans la mer.

Toutes ces absurdes pratiques sont tombées dans le discrédit depuis les prédications des missionnaires; cependant les devins exercent encore une grande influence au Groënland : ils sont trop intéressés à un métier qui leur procure considération et profits, pour ne pas chercher à perpétuer leur puissance et à propager des superstitions dont ils vivent.

Mœurs et usages. Les mœurs et usages des Groënlandais se ressentent et de leur caractère généralement pacifique, et du climat dont ce peuple subit l'influence. Nous n'entrerons pas dans tous les détails que donnent à ce sujet les voyageurs et les chroniqueurs; nous nous bornerons à signaler les faits et les coutumes caractéristiques.

Le mariage est une affaire très-importante pour ces pauvres gens. C'est pour la plupart des femmes une question de vie ou de mort; car si l'homme auquel s'unit une jeune fille est incapable de la nourrir, ou s'il meurt, la malheureuse ne tarde pas à périr de faim et de froid, quand elle ne trouve pas une âme assez charitable pour la recueillir. Aussi voit-on souvent des filles nubiles qui craignent le mariage au point de s'enfuir dans les montagnes quand il est question de leur donner un époux, et qui déclarent se vouer pour toujours au célibat, ce qu'elles expriment en se coupant les cheveux. Il paraît que les duègnes qui font, dans ces circonstances, l'office d'entremetteuses, se permettent quelquefois envers la jeune fille des violences qui ne sont pas désapprouvées par les parents. Les coups et les tortures sont les arguments ordinaires de ces furies, qui ont fort à cœur de gagner la récompense promise par le prétendu.

Point de cérémonie pour le mariage. Dès que tout est convenu, les parents unissent tout simplement et sans aucune solennité les deux jeunes gens, et les installent dans leur hutte.

La polygamie est tolérée, mais uniquement dans un but de reproduction. Comme le plus grand déshonneur pour un Esquimau est de n'avoir pas d'enfants, celui qui est assez riche pour nourrir plusieurs femmes a le droit d'avoir des concubines, mais seulement comme moyen de laisser une nombreuse postérité; sa conduite serait sévèrement blâmée si elle avait pour mobile le libertinage.

Au sujet de la polygamie et de ses conséquences morales, Eggède fait une

observation dont il importe de prendre note : « Avant l'arrivée des missionnaires, les femmes ne connaissaient pas la jalousie ; mais depuis qu'elles savent que le christianisme prohibe la polygamie, elles ne supportent pas aussi facilement les infidélités de leurs maris. » Hâtons-nous d'ajouter toutefois que la meilleure harmonie règne dans la plupart des ménages groënlandais. Le divorce est en usage, et consiste dans l'expulsion pure et simple de la femme, qui, en pareil cas, ne se sépare jamais de ses enfants.

Quand un Groënlandais perd sa femme, il cherche aussitôt à la remplacer. Quelques jours après l'avoir enterrée, il étale ses richesses à la vue de ses voisins ; il affecte de se montrer lui-même plus qu'à l'ordinaire; il fait parade de ses enfants; sa maison est ouverte à tout le monde; il expose sa provision de poisson, son équipage de pêche et de chasse, en un mot tout ce qu'il possède. Cependant il ne convole en secondes noces qu'après un an de veuvage, à moins qu'il n'ait des enfants dont ses parents ne veulent pas prendre soin. Lorsqu'il a plus d'une femme, la seconde, par ordre de date, prend la place de la défunte. Ce qu'il y a de particulier, c'est que cette promotion par ordre d'ancienneté se fait avec les marques de la plus profonde tristesse de la part de la seconde femme, malgré la joie qu'elle ressent au fond du cœur de cet événement.

Les Esquimaux aiment tendrement leurs enfants. Les mères ne les sèvrent qu'à trois ou quatre ans et les portent constamment sur leur dos, dans quelque lieu qu'elles aillent et à quelque travail qu'elles se livrent.

Les seules occupations des hommes sont la pêche et la chasse. Ils sont d'une habileté merveilleuse dans le premier de ces exercices. Pour frapper la baleine, ils se servent d'un javelot muni d'une vessie de chien marin gonflée de vent; cette arme surnage toujours et empêche l'animal, une fois blessé, de rester longtemps sous l'eau. On retrouve cet instrument de pêche parmi les habitants sauvages de toute l'Amérique russe. Quant aux canots dans lesquels les Groënlandais s'aventurent sur la mer, leur construction révèle chez ce peuple une intelligence remarquable : ces canots ou *kajaks*, sont des espèces de caisses faites de branches légères. Ils n'ont que cinquante centimètres de largeur, sur une longueur de quatre mètres, et on leur donne la forme d'une navette. Ils sont exactement couverts de peau dans la partie supérieure, ordinairement creuse. Au centre est pratiquée une ouverture circulaire; au cerceau de bois qui la forme, est attachée une peau qui, au moyen d'une courroie, se resserre comme une bourse. C'est dans ce trou que se place le pêcheur; il est muni d'un simple aviron très-mince, long d'un mètre et demi, et s'élargissant à ses extrémités. En ramant à droite et à gauche alternativement, le Groënlandais, porté par cet appareil rempli d'air atmosphérique, s'élance hardiment au milieu des vagues les plus effrayantes, sans courir plus de danger que n'en courent les cachalots et les phoques, dont il est en quelque sorte devenu le rival, en se faisant homme-poisson. Il est surprenant que cette ingénieuse invention, commune, du reste, à toutes les tribus sauvages de l'Amérique septentrionale, n'ait pas été imitée en Europe pour le service des côtes et l'usage de la pêche. Elle n'a été mise à profit que par quelques pilotes norwégiens et danois.

Aux femmes groënlandaises sont dévolus, non-seulement tous les soins du ménage, mais encore l'entretien des vêtements de leurs maris, et des corvées très-fatigantes, telles que le transport des animaux pêchés ou tués à la chasse par les hommes. Leur condition est généralement fort douloureuse, surtout quand elles viennent à perdre leurs époux.

Les Groënlandais se visitent pendant l'hiver, et viennent les uns chez les autres quelquefois de très-loin. Les visiteurs sont toujours accueillis avec empressement et regalés à la manière du pays. Malgré les cérémonies

qu'ils font, pour ne point paraître affamés, ils se laissent bourrer d'aliments grossiers avec une complaisance exemplaire. Le hareng salé, la chair de phoque séchée; le *mitriack*, qui n'est autre chose que du chien marin à moitié pourri; les queues de baleine, mets réputé très-succulent; la viande de renne; les mûres sauvages trempées dans le sang de cet animal ou dans l'huile de cachalot, tels sont les aliments ordinaires que les Esquimaux servent sur leur table. Cependant on n'aurait pas une idée complète des usages culinaires de ce peuple, si nous n'entrions pas à cet égard dans quelques détails indispensables.

Le premier soin des pêcheurs, dès qu'ils ont pris un phoque, est de sucer la plaie qu'ils lui ont faite, pour étancher le sang qui en sort; on verse ensuite ce sang dans des pots et on le conserve précieusement pour en apprêter diverses viandes; c'est le seul coulis en usage. La tête et les pieds de l'animal se conservent sous l'herbe pendant la belle saison; le corps reste sous la neige durant l'hiver; les côtes sont séchées à l'air et mangées telles quelles. Peu importe à ces appétits gloutons que la viande qu'ils exhument au fur et à mesure de leurs besoins soit gelée ou putréfiée; ils ne la mangent pas avec moins de plaisir et d'avidité. Du sang de chien marin ou de l'huile mêlée avec de l'eau de mer pour tout assaisonnement, telle est la sauce en usage. Le Groënlandais ne dédaigne pas non plus le ventre des jeunes animaux; la seule préparation qu'il fasse subir à ces débris infects, est de presser fortement les intestins entre ses doigts pour en faire sortir la fiente. Celle que contiennent les boyaux de renne est pour eux un régal. Ils en font des présents à leurs meilleurs amis. Ils n'estiment pas moins la fiente de perdrix et l'huile fraîche de baleine. Mais les deux mets les plus recherchés par ces barbares sont les deux suivants : le premier consiste en une pâte composée d'œufs, de graines de genièvre et de racine d'angélique battus avec de l'huile de poisson dans une vessie de phoque; le second, qu'on ne trouve que chez les habitants les plus riches et les plus gourmets, est un mélange de graisse d'ailerons d'oies sauvages et de chien de mer. On a dit que les Groënlandais mangeaient de la viande crue; cela n'est vrai qu'exceptionnellement : par exemple, quand ils ont tué un renne, ils enlèvent un morceau de sa chair et le dévorent encore tout palpitant, en l'arrosant de sang chaud; mais on croit que c'est là un acte purement religieux.

Les Groënlandais prennent leurs repas de la manière la plus dégoûtante. Rarement les femmes se donnent la peine de laver les plats et les marmites; les chiens sont chargés de ce soin, et on n'y regarde pas après eux. Les plats consistent en petites planches de bois sans rebords; ils y déposent leur viande et leur poisson, après avoir avalé la sauce dans laquelle ces aliments ont été cuits. Pour manger le poisson de moyenne grosseur, tel que le hareng, ils en enfoncent un tout entier dans leur gosier, et coupent ce qui passe hors de la bouche. Tout ce qui a pu entrer est englouti dans leur insatiable estomac. Quant à la viande, ils la dépècent à belles dents, en la tenant à pleines mains. Leur couteau ne leur sert guère que de serviette; ils en nettoient leurs dents, ils en raclent leurs mains, ils en frottent même leurs lèvres huileuses. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen, ils lèchent très-soigneusement le morceau qu'ils lui destinent, afin de le débarrasser de la graisse et de la sauce qui y restent attachées en sortant du chaudron; ils le présentent ensuite à l'étranger, qui ne saurait le refuser sans faire à ses hôtes un véritable affront.

Les hommes mangent en particulier; mais les femmes n'y perdent rien; elles ont un appétit tout aussi vorace, et empiètent souvent sur la portion du mari. Leur plus grand plaisir est de voir leurs enfants se remplir de nourriture au point d'en être suffoqués. Quand ils ne peuvent plus avaler, elles les roulent à terre, et leur pressent le ventre, dans le but

d'y faire place à de nouveaux aliments.

La gloutonnerie des Groënlandais est telle, qu'ils consomment fréquemment toute leur provision d'hiver dans les premiers mois de la mauvaise saison. Aussi, quand le temps ou un accident quelconque les empêche d'aller à la chasse et à la pêche, sont-ils réduits aux plus cruelles extrémités. Quelquefois ils sont obligés, pour ne pas mourir de faim, eux et leur famille, de dévorer le cuir de leurs chaussures, les peaux qui couvrent leurs tentes d'été, et de tuer, pour les manger, les chiens qu'ils attellent à leurs traîneaux. Rien de comparable à la misère de ces pauvres gens dans ces périodes de disette; il en est qui meurent d'inanition, quand la charité de leurs voisins ne vient pas à leur aide.

Habitations, costume. Quelques détails sur les habitations et le costume des Groënlandais compléteront cette esquisse d'un peuple encore peu connu en Europe.

Les Esquimaux habitent, pendant l'été, des tentes couvertes de peaux de phoques; en hiver, des huttes dans lesquelles ils bravent le froid et les tempêtes. Ces huttes sont construites en pierres superposées les unes aux autres, en terre, en mousse, en pièces de bois et en ossements de baleines. Un corridor assez spacieux ménagé à l'entrée forme une espèce de voûte dans laquelle l'air extérieur pénètre, et renouvelle celui de la hutte sans y apporter ni le vent ni le froid. Ce passage ou couloir est si bas, qu'on ne peut le parcourir qu'en se traînant sur les genoux et sur les mains, et c'est ainsi qu'on parvient à la retraite ou plutôt à la tanière de la famille groënlandaise. Des peaux tendues contre les parois de la cabane préservent de l'humidité; d'autres suspendues à des traverses divisent la demeure en compartiments, dont chacun est habité par un ménage; quelquefois dix familles sont réunies sous le même toit. De simples bancs servent de lits; les hommes s'y tiennent, pendant le jour, les jambes pendantes, et les femmes assises à la manière des Orientaux. Point de fenêtres, ni de cheminées. La partie antérieure de la hutte est seule éclairée par une ouverture à laquelle est adaptée une membrane transparente provenant d'un intestin de poisson. L'absence de cheminée se comprendra aisément quand on saura que la flamme d'une lampe est, pour chaque famille, le seul mode de chauffage. La mèche de cette lampe est faite d'une mousse très-fine et éclaire tout l'appartement. Elle produit en même temps une chaleur telle, qu'elle fait bouillir un chaudron immense contenant tout le repas de la famille, et qu'elle maintient la température à un degré aussi élevé que celui qu'on pourrait obtenir du meilleur poêle d'Allemagne. On peut se faire une idée de la puanteur insupportable que répandent dans ces sales habitations la cuisson des aliments, la fonte de la graisse et de l'huile, l'haleine d'une dizaine d'individus, les peaux mal écorchées qui tapissent les murs, la fumée des lampes, les déjections des enfants, et l'urine que les grandes personnes ne se font pas faute de répandre dans tous les coins de l'appartement.

Le phoque, si utile à l'Esquimau pour la nourriture qu'il lui procure, l'huile qu'il produit, et les ustensiles que fournissent ses ossements et ses dents, offre encore à ce peuple un vêtement chaud et imperméable. Plusieurs peaux de ces animaux, jointes à la dépouille du renne, sont cousues en manière de robe, et forment un surtout merveilleusement propre à amortir les atteintes d'un froid glacial; ce surtout est muni d'un capuchon destiné à protéger la tête et le visage. La culotte, les bas et les souliers, ou plutôt les sandales, sont aussi faits de peaux de chiens marins. La chemise est de drap ou de toile de coton; quelquefois elle consiste en un assemblage de peaux d'oiseaux de mer, dont le plumage, tourné en dedans, entretient sur le corps une chaleur constante.

L'habit de mer se compose d'un manteau de peaux artistement unies, du gilet et du pantalon ordinaire; il

est complété par une chemise imperméable faite avec des membranes provenant d'intestins de phoques.

L'habit de pêche consiste en un seul vêtement formé de la veste, de la culotte, des bas et des souliers, le tout fait d'une pièce, s'adaptant parfaitement au corps, et si bien cousu, qu'une seule goutte d'eau ne peut traverser cette solide enveloppe. Une petite ouverture est ménagée à la hauteur de la poitrine, et sert, dit-on, à introduire la quantité d'air nécessaire pour soutenir l'Esquimau dans l'eau de mer et l'empêcher de se noyer. Après l'introduction de l'air, le trou est fermé au moyen d'une cheville de bois. Ainsi entouré d'une espèce de vessie gonflée qui le fait surnager, le pêcheur groënlandais peut poursuivre le phoque en s'élançant après lui dans les flots, où il ne craint pas de trouver la mort.

Le costume des femmes est à peu près semblable à celui des hommes. Elles portent aussi caleçon et culotte. Les jeunes filles, pour attirer les maris, se tracent sur le visage des lignes de couleur qui forment l'ornement le plus estimé de leurs adorateurs. Elles portent les cheveux longs et relevés sur la tête, tandis que les hommes les tiennent courts.

Langue. Un mot seulement sur la langue de ce peuple. Les voyageurs et le missionnaire Eggède, qui a écrit un dictionnaire et une grammaire groënlandaise, disent que cette langue est remarquable par la richesse de ses formes grammaticales. Malte-Brun, qui a étudié ces deux documents philologiques, a remarqué que les particules et les inflexions étaient aussi nombreuses dans cet idiome que dans le grec; mais comme il est de règle d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, il en résulte des mots d'une longueur extraordinaire. Les consonnes *r*, *k* et *t* dominent et produisent, par leur accumulation, des sons désagréables par leur rudesse. Ce fait est assez singulier, vu l'aptitude des Esquimaux pour la musique et la justesse d'oreille qui les distingue. Les femmes, comme chez les Caraïbes, ont des mots et des inflexions de voix dont elles seules peuvent se servir.

Événements remarquables. On conçoit que l'histoire d'un pays tel que le Groënland, à part les incidents de la découverte et de la colonisation, doit être à peu près nulle. Elle se borne, en effet, à l'énumération de quelques faits douloureux, tels que l'introduction de la petite vérole, qui fit parmi ces pauvres gens des ravages épouvantables; des famines affreuses qui, à plusieurs reprises, décimèrent cette population infortunée; et quelques accidents météorologiques qui ont augmenté le nombre des pages lugubres dans les annales groënlandaises.

Les missionnaires, et surtout les frères Moraves, ont fait de louables efforts pour arracher ces peuplades à l'ignorance et à la superstition. Ils n'ont réussi qu'en partie. Les Groënlandais sont si attachés aux croyances et aux usages de leurs pères, qu'ils répugnent infiniment à ouvrir les yeux à la lumière; de telle sorte que, malgré l'active et intrépide propagande des apôtres chrétiens, le nombre des Esquimaux convertis et policés est encore bien inférieur à celui des indigènes qui n'ont pas voulu renoncer à leurs coutumes et à leurs préjugés barbares.

ILE JEAN MAYEN, ILE CHERRY ET SPITZBERG.

L'île Jean-Mayen fait partie des terres arctiques orientales. Elle est située à l'est et à cinquante lieues du Groënland, au nord-nord-est et à cent lieues de l'Islande, sous le 71e degré de latitude nord et le 12e 24' de longitude à l'ouest de Paris. Elle fut découverte par un navigateur hollandais dont elle conserva le nom. Son sol, de formation volcanique, est partout, excepté sur le littoral, hérissé de montagnes. Une d'elles, nommée *Beerenberg* (montagne aux ours), a deux mille cent quarante mètres de hauteur; c'est le pic connu le plus élevé de tout le globe à une pareille latitude. Une autre de ces montagnes est remarquable par le volcan qu'elle renferme. En 1800, elle lança de la fumée, et à la fin de 1818, elle ébranla l'île et les mers voisines par une éruption terrible. Ce mont ignivome a reçu le nom de *Esk*.

Les côtes de l'île Jean-Mayen sont, en hiver, entourées de glaces, qui, s'accumulant par l'effort des vagues, finissent par former un rempart élevé.

Autrefois ces parages étaient fréquentés par les vaisseaux pêcheurs qui venaient y chasser la baleine et le phoque. Mais ces hôtes des mers polaires s'étant peu à peu retirés dans les régions les plus septentrionales, Jean-Mayen n'est guère plus qu'un lieu de relâche pour les marins que menace la fureur des tempêtes.

Jean-Mayen est sur la route de l'Islande au Spitzberg. Si l'on fait un léger détour à l'est, on rencontre Beeren-Eiland ou l'île Cherry, située au 74e degré 30' de latitude, et au 16e 29' 10" de longitude à l'est de Paris. Découverte le 9 juin 1596, par le Hollandais Barentz, cette île fut visitée, en 1603, par un navigateur anglais qui changea son premier nom d'*Ile à l'Ours* en celui de *Cherry*, pour consacrer la mémoire de l'armateur de son bâtiment. C'est sous cette dernière dénomination qu'elle figure dans toutes les cartes anglaises. La Hollande et la Grande-Bretagne s'en disputèrent la possession pendant un certain temps. Mais la pêche devenant moins abondante dans ses environs, l'Angleterre se relâcha un peu de ses prétentions, et laissa le champ à peu près libre à sa rivale. Aujourd'hui cette terre désolée n'est plus réclamée par personne. Elle est sans habitants, et l'on n'y trouve que quelques cabanes en ruine, construites par les Norwégiens et les Russes, pour servir d'asile aux pêcheurs ou aux navigateurs qui sont quelquefois jetés sur ces tristes rivages.

En plein hiver, et lorsque l'île est entourée de glaçons, les pêcheurs de Norwége et de Russie viennent y chasser le morse; quelquefois ils y restent pendant toute la mauvaise saison. On cite un Russe qui y passa sept hivers; un capitaine norwégien y séjourna deux années consécutives, et y fit un large abatis de morses de renards bleus et d'ours blancs.

Les côtes de Beeren-Eiland sont bordées de rochers dont les formes et l'aspect sont, au dire des voyageurs, singulièrement pittoresques. Les vagues battent incessamment les flancs de ces écueils, et y creusent des ouvertures où la mer produit un bruit formidable, quand ses flots ne sont pas condensés par la gelée. Tout, dans ce séjour sauvage, inspire la tristesse, et ce sentiment redouble lorsque les montagnes de l'île se couvrent de brumes épaisses qui dérobent aux regards la vue de l'Océan.

Une courte traversée mène au Spitzberg, groupe d'îles qui complète cette chaîne de terres glaciales, sentinelles avancées du Groënland et de l'Amérique dans la direction de l'est.

Trois grandes îles et plusieurs autres beaucoup moins étendues composent cet archipel, découvert en

1553 par l'Anglais Hugh Willoughby, et revu en 1595 par Barentz et Cornelius. La plus boréale des grandes îles est celle qu'on nomme *Terre du nord-est* ou *Nordostland ;* la plus vaste est la *Nouvelle-Frislande* ou *Spitzberg* proprement dit ; la troisième est connue sous la dénomination de *Terre du sud - est*, à cause de sa situation relativement aux deux premières. Ces trois grandes terres sont entourées d'une multitude d'autres îles et îlots. Les plus septentrionales de ces dépendances sont les *Sept-Iles* ou groupe des *Sept-Sœurs,* situées au nord de la Terre du nord-est; l'île Charles, dont l'étendue est assez considérable, gît à l'ouest de la Nouvelle-Frislande. Tout l'archipel est désigné sous le nom général de *Spitzberg*, qui signifie *montagnes pointues,* et que Barentz lui donna pour consacrer sa physionomie caractéristique.

Le milieu de ce groupe boréal est par 78° latitude; 5° et 12° longitude est. Les premiers navigateurs avaient supposé que du côté de l'est il adhérait au continent asiatique; mais le capitaine Phipps, qui le visita en 1773, reconnut qu'il était parfaitement isolé de tous côtés.

Les montagnes aiguës qui hérissent le sol morcelé du Spitzberg, les glaciers éternels qui tapissent leurs flancs et couvrent leurs cimes, les couleurs éclatantes et variées qu'offrent ces masses éblouissantes, dont le sommet se perd dans les nuages, l'aspect singulier de tous les objets qui frappent les regards, tout contribue ici à jeter le voyageur dans une extase qui participe de la surprise et de l'effroi. En présence de cette terre si étrange et qui diffère si essentiellement des autres contrées polaires, on se croit, pour ainsi dire, transporté dans le pays des fées, au milieu de palais de cristal, illuminés par des clartés fantastiques, et au sein d'un monde mystérieux où toute chose prend une forme et une physionomie extraordinaires.

M. Marmier qui, dans ces dernières années, a visité ce curieux pays, en a tracé, dans la *Revue des deux mondes* du 1er décembre 1839, un tableau poétique et néanmoins très-exact. Nous allons le laisser parler :

« De tous côtés je n'aperçois que des montagnes taillées à pic, des cimes dentelées comme une scie, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent du haut de la montagne comme des bandeaux d'argent, se déroulent à sa base et s'étendent au loin comme un lac; des glaciers dont les parois, battues par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon ; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes; et devant nous la mer, la mer sombre et terrible, où nul autre bruit ne résonne que le sifflement de la rafale et le cri douloureux du goëland, où l'on ne voit que l'écume des vagues soulevées par l'orage et les blocs de glace emportés par le vent.... Je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes même, variaient à chaque instant. Parfois on ne voyait qu'un ciel sombre ou une mer de brouillards flottant sur une autre mer. Le fond de la baie, les plateaux de neige, les cimes des montagnes, tout était inondé d'une vapeur ténébreuse, sans lumière et sans reflet. A travers cette ombre épaisse, on ne distinguait que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompues, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos. Si dans ce moment le vent venait à ébranler les parois des montagnes de glace, on entendait l'avalanche tomber avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et ce bruit sinistre au milieu de l'obscurité, cette chute d'une masse pesante dont les éclats scintillaient dans l'ombre comme des étincelles de feu, tout portait dans l'âme une impression de terreur indéfinissable. Mais lorsque le soleil venait à reparaître, c'était une magnifique chose que de voir sortir de la brume toutes les montagnes avec

leurs pics élancés, et les plateaux de neige sans ombre et sans tache, et les glaciers qui, en reflétant les rayons de lumière, prenaient tour à tour des teintes d'un bleu transparent comme le saphir, d'un vert pur comme l'émeraude, et brillaient de tous côtés comme les facettes d'un diamant. Vers le soir, les nuages remontaient à la surface du ciel; une ombre mélancolique s'étendait au loin. Une brise du nord ridait la surface de la mer. Le soleil disparaissait peu à peu dans les plis ondoyants de la brume, et ne projetait plus à l'horizon qu'une lueur jaunâtre et vacillante, pareille à celle d'un cierge qui s'éteint dans la nuit. Alors l'éder cessait de se plaindre, la mouette de crier, et rien n'interrompait plus ce sombre repos du soir, que le souffle de la bise courant par rafales entre les cimes des montagnes, et le retentissement des glaces flottantes, que la vague ou le vent chassait l'une contre l'autre. »

Nous compléterons ce tableau par un fragment de Malte-Brun qui en résume bien le côté vivant :

« La mort de la nature n'est ici que périodique; un jour de cinq mois tient lieu d'été; le lever et le coucher du soleil marquent les bornes de la saison vivante; mais ce n'est que vers le milieu de cette saison, ou si l'on aime mieux, vers le midi de ce jour, que la chaleur, longtemps accumulée, pénètre un peu en avant dans la terre glacée; le goudron des vaisseaux fond aux rayons du soleil, et cependant on ne voit éclore qu'un petit nombre de plantes; ce sont des cochléaires, des renoncules, des joubarbes; Martens put même couronner son chapeau de fleurs de pavot cueillies sur ces tristes rivages. Les golfes et baies se remplissent de fucus et d'algues d'une dimension gigantesque; une espèce a deux cents pieds de long. C'est dans ces forêts marines que les phoques et les cétacés aiment à rouler leurs corps énormes, ces vastes masses de graisse que les pêcheurs européens poursuivent jusqu'au milieu des glaces éternelles; c'est là que ces animaux vont chercher les mollusques et les petits poissons, leur nourriture habituelle; c'est là que ces êtres en apparence si lourds, si peu sensibles, se livrent à leurs penchants sociaux, à leurs jeux, à leurs amours. Réunis sur un champ de glaces, les chiens marins sèchent leur poil brunâtre; le morse ou *hval-roos* (*), en grimpant aux rochers, montre ses énormes défenses, dont l'ivoire éclatant est caché sous une couche de limon de mer; la baleine lance des jets d'eau par ses vastes évents, et ressemble à un banc flottant sur lequel divers crustacés et mollusques fixent leur demeure. Mais elle est souvent blessée à mort par le narval (**), à qui la perte habituelle d'une de ses défenses horizontales a fait donner le nom d'*unicorne de mer;* la baleine est encore souvent la victime d'une espèce de dauphin nommée l'*épée de mer*, qui lui arrache des morceaux de chair et qui cherche surtout à dévorer sa langue. Au milieu de tous ces colosses vivants de la mer Glaciale, s'avance un quadrupède vorace et sanguinaire: c'est l'ours polaire. Tantôt porté sur un îlot de glace, et tantôt nageant au sein des flots, il poursuit tout ce qui respire, dévore tout ce qu'il rencontre, et s'assied, en rugissant de joie, sur un trophée d'ossements et de cadavres. Un autre quadrupède, le timide renne, broute la mousse qui couvre les rochers. Des troupes de renards et d'innombrables essaims d'oiseaux de mer viennent encore, pendant quelques moments, peupler ces îles solitaires; mais dès que finit le jour polaire, ces animaux se retirent à travers des terres inconnues, soit en Amérique, soit en Asie.

« Les animaux marins du Spitzberg présentent à la cupidité européenne un appât qui fait oublier les dangers

(*) *Morse* est une corruption de l'adjectif russe *morskaia*, maritime. *Hval-ross* est islandais et danois : *hval*, baleine, *ross*, cheval, cheval-baleine.

(**) *Narhval*, de *nar*, corps mort, en islandais, et *hval*, baleine : *tue-baleine*.

de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à quatre cents gros bâtiments de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent trente-deux mille neuf cents baleines, dont les fanons et l'huile forment une valeur de trois cent quatre-vingts millions de francs. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable. On n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau, employée à suspendre les carrosses, et ses dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont des objets qui attirent souvent au Spitzberg des colonies temporaires de Russes. Les anciens Bretons en faisaient déjà, avant la domination romaine, des pommes d'épée. L'ancienne colonie scandinave du Groënland payait en « *dentes de roardo,* » qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de Saint-Pierre*, affluait des extremités de la terre pour défrayer la magnificence des basiliques romaines et les pompes de la cour pontificale. La corne du narval a longtemps été l'objet d'un respect superstitieux; on en tirait de prétendus remèdes universels; on la suspendait dans les muséums à des chaînes d'or. Les margraves de Bayreuth en faisaient conserver plusieurs dans leur trésor de famille; ils en avaient reçu une en payement d'une somme de plus de soixante mille rixdalers. Les princes des deux branches de cette maison se partagèrent une de ces cornes avec autant de formalités qu'ils en auraient mis à partager un bailliage. Une autre substance originaire de ces régions a également été le sujet de quelques fables; c'est la matière cérébrale du cachalot, nommée très-improprement *sperma ceti*, et plus convenablement *blanc de baleine;* on en fait des bougies d'une blancheur éclatante. Tous ces gros animaux sont cependant moins utiles à l'homme que le hareng dont la mer Glaciale semble être ou la patrie ou l'asile. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme et la baleine; mais des causes inconnues l'en font sortir, pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

« Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans cette région polaire : c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groënland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitzberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île Jean-Mayen égalent souvent cette île en étendue. Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitzberg en sont remplies; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de melèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de fernambouc et de campêche. Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique; les uns sont apportés du golfe du Mexique par le fameux courant de Bahama, les autres sont poussés par le courant qui, au nord de la Sibérie, porte habituellement de l'est à l'ouest. »

D'après tout ce qu'on vient de lire, on peut juger de la physionomie et du climat du Spitzberg. Croirait-on cependant qu'on a cherché à coloniser cet affreux pays? Les Hollandais, séduits par les bénéfices considerables que produisait la pêche dans ces parages, essayèrent d'y fonder un établissement. En 1633, sept hommes de cette nation résolurent de passer l'hiver dans une des principales îles. Ils y réussirent, sans qu'il leur arrivât aucun malheur; mais l'année suivante, sept autres Hollandais qui voulurent renouveler l'épreuve, périrent tous de froid et de faim. Dès ce moment, on renonça à ce projet, dont l'exécution était impossible. Les pêcheurs se contentaient de faire fondre

le lard des baleines et des phoques dans des usines construites exprès dans les différentes baies du Spitzberg. Cependant, des négociants d'Hammerfest établirent un petit poste de chasseurs dans la baie de Smeerenberg, située sur la côte occidentale de la Nouvelle-Frislande. Ce poste était relevé tous les ans. Nous croyons avoir lu quelque part que cet établissement européen, le plus boréal que l'on connût, n'existe plus depuis quelques années.

Les côtes du Spitzberg ont été le théâtre des catastrophes les plus lamentables. Tous les ans quelques vaisseaux pêcheurs y étaient jetés par les tempêtes, et s'y brisaient le plus souvent sans espoir de salut. Quand les naufragés étaient obligés de séjourner dans cette contrée glaciale, dans l'attente d'un navire libérateur, ils étaient livrés à toutes les horreurs d'un long supplice, que terminait presque toujours une mort affreuse. Si l'espace ne nous manquait pas, nous raconterions quelques-unes de ces lentes agonies, et ces détails achèveraient la peinture de ce lugubre archipel. Que de tombes et de croix marquent, dans les baies les plus fréquentées, la place où ont expiré les victimes de ce climat meurtrier! Et cependant, si la pêche était dans les mers voisines aussi abondante qu'elle le fut autrefois, nul doute que la soif du gain n'y amenât encore un très-grand nombre de marins, peu soucieux des dangers qui menacent le navigateur dans les mers polaires.

POLE ANTARCTIQUE.

Les régions circompolaires du sud étant beaucoup plus froides que les contrées voisines du pôle nord, sont par cela même beaucoup moins connues. Tandis qu'au nord on a dépassé le 83e degré de latitude, au sud c'est à peine si l'on a pu atteindre le 71e. Pendant l'hiver, le navigateur qui parcourt l'océan antarctique rencontre des glaces dès le 50e degré, c'est-à-dire, sous la latitude de Dieppe; et quelques degrés plus loin, sa marche est arrêtée par les montagnes flottantes. Du côté de l'Amérique, on pénètre aisément, dans la mauvaise saison, jusqu'au cap Horn, situé sous le 56e; mais on ne peut guère aller plus loin sans de grandes difficultés. Aussi, dans l'état actuel de la science, avons-nous fort peu de chose à dire sur les contrées polaires australes.

On a mis au nombre des îles africaines la terre d'Enderby, située sous le cercle polaire antarctique et au 40e degré de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette terre fut découverte, il y a quelques années, par le capitaine anglais Biscoe. Elle s'étend au sud-est de l'île de Kerguélen, et au sud des îles Crozet.

A l'ouest du méridien, on trouve:

1° L'île Saint-Pierre, nommée par les Anglais *Géorgie australe*, *Nouvelle-Géorgie* et *île du Roi-George*. Découverte par la Roche en 1675, elle fut reconnue en 1775 par le capitaine Cook, qui crut ou feignit de croire qu'il l'avait aperçue le premier, et la débaptisa pour lui imposer un nom anglais. On lui donne trente-neuf lieues de longueur sur vingt de largeur. Elle gît par 55° de latitude et 41° de longitude occidentale.

2° Le petit archipel de Sandwich, au sud de l'île Saint-Pierre, par 59° latitude et 30° longitude occidentale. Cook en fit la découverte. Ses îles principales sont Bristol, que l'on croit être la plus vaste; la Thulé australe, qui est peut-être aussi étendue; et le groupe du Marquis de Traversay, qui renferme dans son île principale un volcan en activité. On doit compter dans cet archipel les quatre îles découvertes, il y a quelques années, par le capitaine Brown; ce marin a aperçu

des traces de volcan dans celles qu'il a nommées *Ile du Prince*, et *Ile Welley*.

3° Les Orcades australes, à l'ouest-ouest-sud des Sandwich, découvertes en 1821 par le navigateur anglais Weddell. Les principales îles de cet archipel sont Pomona et Coronation; les autres, telles que Melville, Robertson, Weddell, Saddle, etc., ne sont que des îlots.

4° Les Shetland australes, à l'ouest-ouest-sud des Orcades. Les plus considérables de ces îles sont Barrow, Levingston et l'île du Roi-George. Celle de James a une montagne extrêmement élevée; et le rocher baptisé du nom de *Bridgman* supporte un petit volcan, qui est le plus austral et le plus bas que l'on connaisse jusqu'à présent.

5° La terre de la Trinité, au sud des Shetland australes. Elle a été découverte dans ces derniers temps par Bellinghausen. On suppose que ce n'est autre chose qu'un archipel, comme les contrées dont nous venons de parler.

6° La terre de Graham, découverte en 1831-32 par Biscoe. On a supposé qu'elle formait un continent austral, mais rien ne le prouve. Il est vrai qu'entre la terre de la Trinité et l'île d'Alexandre elle n'a pas moins de cent cinquante milles dans sa partie explorée; mais cette étendue n'est pas une raison probante, et cette terre peut fort bien n'être qu'une île. N'omettons pas l'île Adélaïde, située à la pointe sud de la côte septentrionale.

7° Les îles Alexandre Ier et Pierre Ier, placées presque sous le soixante-dixième parallèle, au sud-ouest de la terre de la Trinité.

8° La terre de Joinville, la terre de Louis-Philippe et l'île de l'Astrolabe, découvertes en 1838 par le capitaine (aujourd'hui amiral) Dumont d'Urville.

9° La terre Adélie, vue par le même navigateur français, dans son dernier voyage, et qui, suivant quelques personnes, aurait été découverte par un baleinier étranger, puis aperçue par un autre, avant que notre compatriote l'eût reconnue. M. d'Urville y place le pôle magnétique austral et en fait un véritable continent. On ne peut rien affirmer sur ces deux points importants, d'après le simple rapport du commandant de *l'Astrolabe* au ministre de la marine. Le monde scientifique ne sera à même de prononcer à cet égard que lorsque le récit complet de l'expédition de M. d'Urville aura été publié.

Toutes les contrées que nous venons d'énumérer sont inhabitées et probablement inhabitables. Le froid le plus cruel s'y fait sentir pendant la majeure partie de l'année. Elles sont environnées de vastes banquises et de montagnes de glace qui quelquefois en rendent l'abord impossible. Quelques mousses attachées au flanc des rochers sont le seul végétal qui croisse dans ces régions maudites.

Cependant, quelque déshérités de la nature que soient ces pays circompolaires, leur découverte a été d'une grande utilité pour les nations maritimes. En effet, leurs parages abondent en cétacés et en phoques de différentes espèces, et les pêcheurs anglais et américains y ont recueilli jusqu'à présent de riches cargaisons. Ces animaux, qui se sont retirés un peu plus vers le sud, paraissent devoir défrayer longtemps encore par leur nombre les expéditions tentées par les armateurs d'Angleterre et des États-Unis. Cet amour du gain qui pousse les peuples aux entreprises les plus périlleuses, amènera sans doute encore des découvertes importantes dans la zone antarctique. La soif de l'or agrandira ainsi le domaine de la science, comme elle l'a fait déjà dans plus d'une circonstance.

FIN DES RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTICES SUR

LES RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

(Les lettres *a* et *b* placées après les chiffres indiquent la colonne.)

A

Adélaïde (île), citée au nombre des terres polaires du Sud, 320 b.

Adélie (terre), contrée nouvellement découverte près du pôle antarctique, 321 a.

Alarcon. Tentative infructueuse de cet Espagnol pour découvrir un passage au nord-ouest, 185 b.

Alexandre (île), citée au nombre des terres polaires antarctiques, 321 a.

Angekoks. Nom que les Groënlandais donnent à leurs devins ou sorciers, 309 a.

Antarctiques (régions) sont beaucoup plus froides que les régions arctiques.—Énumération des terres que l'on connait autour du pôle austral, 320 et suiv. Toutes ces terres sont inhabitées. Elles sont précieuses au point de vue commercial, 321.

Arctiques (régions). Leur situation géographique. Difficulté de les classer méthodiquement, 177 a. Coup d'œil général sur ces contrées. Généralités sur leur situation respective, leur superficie, leur climat, leur histoire naturelle, leurs habitants, 178 et suiv. Différence de la température des régions arctiques et des régions antarctiques; d'où vient cette différence, 195 a.

Arctiques (Hautes Terres), contrée située au nord-est de la baie de Baffin, et découverte par le capitaine Ross, 210 a et 178 b.

Astrolabe (île de), citée parmi les terres antarctiques, 321 a.

B

Back (le capitaine) est envoyé à la recherche de sir John Ross par la voie de terre, 221 a.

Baffin, illustre navigateur anglais. Ses nombreuses découvertes au Nord et notamment dans la mer qui a conservé son nom, 200 b.

Baffin (baie de), mer arctique, 178 b.

Banks (terre de), citée au nombre des régions arctiques, 178 a et 214 b.

Barentz, navigateur hollandais; cherche un passage au nord-est. Il périt de froid avec une partie de son équipage, 197 b.

Barlow, compagnon de voyage et d'infortune de Jacques Knight. Il fait naufrage et périt dans la baie d'Hudson, 204 b.

Bathurst (île), fait partie de la Géorgie septentrionale, 178 a et 214 b.

Beechy, consacre trois ans à chercher le passage par le détroit de Behring, 216 b.

Beeren-Eiland. Voyez Cherry.

Behring, navigateur russe; il découvre le détroit et la mer qui portent son nom. Il fait naufrage et périt misérablement, 205 b.

Bernardo. Le voyage de ce navigateur espagnol dans le Nord est-il réel ou non? Opinion de plusieurs auteurs à cet égard, 204 a.

Blosseville. Ce marin français explore une partie de la côte orientale du Groënland, 305 a.

Bois flottant, se trouve en grande abondance dans les mers arctiques, 194 b; sur les côtes de l'Islande, 214 b, 261 a et 318 b; de l'île Jean Mayen et du Spitzberg, 318 b. D'où vient ce bois, 318.

Boothia-Félix (isthme de) dans les régions arctiques, 178 et 220 b.

Boothia-Félix (péninsule de), terre arctique, 178 b, 217 a et 220 b.

Buchan. Est envoyé à la recherche d'un passage à l'ouest par le pôle. Danger qu'il court dans les mers du Spitzberg. Ce voyage a coïncidé avec celui du capitaine Ross dans la baie de Baffin et le détroit de Lancastre (1818), 213 b.

Burough, navigateur anglais. Il pénètre jusqu'au 70e degré de latitude septentrionale, 188 a.

Button; cherche le passage au nord-ouest, et fait plusieurs découvertes importantes, 200 a.

Byam-Martin (île), fait partie de la Géorgie du Nord, 178 a et 214 b.

Bylot, compagnon de voyage de Baffin. Son voyage au Nord, 200 b.

C

Cabot (Jean et Sébastien). Leurs voyages

à la découverte d'un passage au nord-ouest. Ils découvrent Terre-Neuve, 183 b.

Cartier (Jacques et Aubert), navigateurs français. Leurs voyages au Nord. Jacques Cartier prend possession du Canada au nom de la France, 185 a.

Chancelor, navigateur anglais; cherche un passage au nord-est et arrive en Russie; détails sur son voyage, 187 b; dans un second voyage il jette les fondements du commerce russo-anglais; il fait naufrage et se noie, 188 a.

Charles (île), fait partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.

Cherry (ile) ou Beeren-Eiland. Quelques mots sur cette ile, 315 a et b.

Circompolaires (régions). Désignation des contrées comprises sous ce nom général, 177 a.

Clavering. Ce marin anglais explore une partie de la côte orientale du Groënland, 304 a.

Clerke, compagnon de voyage de Cook; après la mort de ce dernier, il cherche un passage au nord-est, 208 a.

Cockburn (ile), fait partie des terres arctiques et de l'archipel de Baffin-Parry, 178 b.

Colomb (Christophe). Ses voyages au Nord, 183 b.

Cook (James). Ce marin illustre essaie de trouver un passage vers le nord-est; il franchit le détroit de Behring et est obligé de revenir sur ses pas; il est assassiné pendant sa relâche aux îles Sandwich, 201 b.

Cornelissen, compagnon de voyage de Barentz; il cherche un passage au nord-est, 197 b.

Cornwallis (ile), citée parmi les terres arctiques, 178 a et 214 b.

Coronado. Tentative de cet Espagnol pour découvrir le passage au nord-ouest, 185 b.

Cortereál (Gaspard et Michel), navigateurs portugais; leurs voyages au Nord; Gaspard découvre le Labrador, 184 a.

Cuivre. A quelle époque remonte l'usage de ce métal pour le doublage des vaisseaux en Angleterre, 187 b.

Cumberland (terre de), citée au nombre des terres arctiques, 178 b.

D

Danell. Tentative de ce marin danois pour retrouver le Groënland oriental, 204 a.

Davis, célèbre marin anglais; ses voyages à la recherche d'un passage au nord-ouest; ses découvertes dans les régions circompolaires, 192 et suiv.; résultats de ses explorations au point de vue commercial, 196 a.

Desgroseillers. Voyage par terre de ce Français à la baie d'Hudson; il essaie ensuite de trouver, pour le compte de l'Angleterre, le passage au nord-ouest, 204 b.

Devon septentrional, groupe de terres arctiques, 178 a.

Dominus vobiscum, vaisseau anglais envoyé à la recherche du passage au nord-ouest, 186 a.

Dumont d'Urville. Découvertes de ce navigateur français dans les mers polaires du sud, 321.

Duncan. Le voyage de ce navigateur anglais est rendu inutile par la malveillance des employés de la baie d'Hudson, 208 b.

E

Égède, compagnon de voyage de Lowenorn, dans sa tentative pour retrouver le Groënland oriental, 208 a et 303 b.

Égède, second colonisateur du Groënland, 302 b.

Ellis, historien du voyage de Moor et de Smith; il a écrit des observations intéressantes sur l'intensité et les effets du froid dans la baie d'Hudson, 206 a.

Enderby (terre d'), fait partie des régions circompolaires antarctiques, 320 a.

Engroneland, nom donné par le navigateur vénitien Zéno à une terre boréale; description de ce pays, d'après Zéno, 181 a; c'est sans doute le Groënland actuel, 182 b.

Esquimaux, peuple de l'Amérique septentrionale; étendue du territoire qu'il habite, 179 b; portrait, habitations, coutumes et nourriture de ces sauvages, considérés au point de vue général, ibid.; division de la famille des Esquimaux, 206 a; tribu d'Esquimaux qui n'avait jamais vu d'Européens; singulière entrevue du capitaine Ross avec ces habitants des Hautes Terres Arctiques, 210 a et suiv.; détails sur les Esquimaux de la péninsule de Boothia-Félix, 217 et suiv.; Esquimaux du Groënland, voy. Groënlandais, au mot Groënland; tombeaux d'Esquimaux, 202 b; canots en usage parmi toutes les tribus de ce peuple, 311, b.

Estotiland, pays découvert par Antonio Zéno; conjectures sur la situation de cette contrée, 183 b.

F

Fenton, navigateur anglais qui cherche le passage au nord-ouest, 191 b.

Flawes, compagnon de voyage de John Wood, 204 b.

Fox, navigateur anglais; son voyage dans le détroit de Davis et la baie d'Hudson; ses découvertes, 202 a.

Franklin, compagnon de voyage du capitaine Buchan; dangers qu'il court dans les mers du Spitzberg, 213 b; son voyage par terre au nord de l'Amérique, 216 a; seconde exploration de même nature, ibid.

Frislande, nom d'une île découverte par Nicolo Zéno, 181 a; que pouvait être cette île? 183 a.

Frislande (nouvelle), île qui fait partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.

Frobisher, voyage de ce navigateur anglais à la recherche d'un passage au nord-ouest et d'une mine d'or; ses découvertes dans les mers circompolaires, 188 b et suiv.

Frobisher (détroit de); sa situation géographique, 188 b.

Fuca (Jean de) cherche un passage au nord-est; insuccès de sa tentative, 197 b.

G

Galloway (nouveau), terre arctique baignée par la mer de Baffin, 178 b.

George (île du roi). Voyez Pierre (île Saint-).

Géorgie australe. Voyez Pierre (île Saint-).

Géorgie du nord, groupe de terres arctiques, 178 a.

Géorgie (nouvelle). Voyez Pierre (île Saint-).

Gilbert (Humphrey), navigateur anglais, essaie de faire des découvertes dans le nord; son naufrage et sa mort, 192 a.

Gillom, commandant du vaisseau sur lequel Desgroseillers alla à la recherche du passage au nord-ouest, 204 b.

Glace. Où se forment les glaces des mers polaires; pourquoi elles sont douces et non salées; entassement des glaçons; élévation des montagnes de glace au-dessus de la mer, 189 a et b; bruits qu'elles produisent en s'entre-choquant; dangers auxquels elles exposent les navigateurs; formes variées et fantastiques de ces îles mouvantes, 192 b; leur couleur, 193 a; fracas que produit l'explosion de ces masses congelées, ibid.; périls de la navigation dans l'Océan arctique, par suite de la quantité des glaces, 193 b et 195 a; glaçon monstrueux aperçu par Baffin, 200 b; les glaces retiennent le capitaine Ross et son équipage prisonniers pendant quatre ans, 219 b; glaces sur les côtes d'Islande, 223 b; pont de glace au Groënland, 298 a; les glaces rendent la navigation plus difficile au sud qu'au nord, 320 a.

Gomez (Estevan), navigateur espagnol; son voyage à la recherche du passage au nord-ouest, 185 a.

Graah, marin danois qui explore la côte orientale du Groënland, 304.

Graham (terre de), citée au nombre des contrées polaires antarctiques, 320 b.

Griffith (île), citée au nombre des terres arctiques, 178 a et 214 b.

Groënland. Traits généraux; limites, étendue, baies, caps et montagnes, 297; curiosités, pont de glace, 298 a.—Météorologie; phénomène du mirage; silence effrayant qui règne au Groënland, 298.—Climat; intensité du froid; division des saisons; phénomènes particuliers à chacune d'elles, 299.—Productions des trois règnes, 300 a.— Découverte du Groënland; signification de ce nom, 301 a; discussion sur la date de cet événement; première colonisation, 300 b et 301; les colons se convertissent au christianisme, 301 b; division du Groënland en deux districts, ibid.; la colonie occidentale est attaquée et détruite par les Esquimaux, 301 b et 302 a; la colonie orientale est abandonnée et l'on n'en entend plus parler; le missionnaire Égède essaie de la retrouver, 302 a et b; il fonde la première colonie moderne du Groënland, 302 b; dissertation sur l'ancienne colonie orientale, 303 et suiv.; énumération des principales colonies danoises actuelles, 305 b; population européenne, ibid.; commerce, ibid.; population indigène, Esquimaux, 306 a; portrait des Groënlandais; odeur repoussante qu'ils répandent, 306 a. —Caractère de ce peuple, 306 b et suiv.; croyances; opinion des Groënlandais sur l'âme, 307 b; sur le paradis, 308 a; sur la création, 308 b; sur le déluge, 309 a; superstitions, conjuration des mauvais esprits; les angekoks ou devins sont convulsionnaires, 309; horoscope des malades, usage barbare à cet égard, 310 a.—Mœurs et usages; mariage, polygamie, 310 b; amour paternel, 311 a; occupations des hommes; manière dont les Groënlandais harponnent la baleine, ibid.; description

d'un canot groënlandais ou kajak, 311 b; occupations des femmes, ibid.; manière dont les Esquimaux exercent l'hospitalité et se traitent entre eux, 311 b et suiv.; aliments grossiers de ces sauvages; ils mangent de la façon la plus dégoûtante; leur voracité; gloutonnerie des femmes et des enfants, 312 a et suiv.—Habitations des Groënlandais, 313 a; costume, 313 b.—Langue groënlandaise, 314 a.—Événements remarquables qui ont eu lieu au Groënland; lenteur du progrès du christianisme parmi ce peuple, 314 b.

H

Hall (Jacques). Ce navigateur anglais voyage pour le compte des Danois, 197 b; sa quatrième expédition a pour but la découverte d'une mine d'or; il est tué par un Esquimau, 200 a.

Hearne (Samuel). Cet Anglais fait plusieurs voyages par terre du Canada à l'extrémité nord de l'Amérique. Il n'est pas certain qu'il ait aperçu la mer Glaciale, 207 a; il rapporte en Angleterre des nouvelles certaines de Knight et de ses compagnons d'infortune, 205 a.

Hudson, célèbre navigateur anglais; il fait plusieurs voyages à la recherche d'un passage au nord-ouest; il découvre la mer qui porte son nom, 198; il est abandonné par son équipage au milieu des solitudes glacées des contrées circompolaires, 200 a.

Hudson (baie ou mer d'). Description de cette méditerranée; climat; histoire naturelle, 199.

I

Islande. Situation géographique, dimensions et aspect de cette île, 222.—Climat, 222 b; amas de glaces sur les côtes, 223 b; arrivée des ours du Groënland, 224 a; bois flottant; abondance de poisson dans le voisinage des glaces; maladies occasionnées par le froid, 224 b; influence du climat et de la misère sur les Islandais, 225 a.—Météorologie, aurores boréales, 225 b; soleil de minuit, parhélies, etc., 226.—Volcans et tremblements de terre, 226 b; effets caractéristiques du feu et produits volcaniques, 227; tableau des éruptions mémorables de l'Islande, 228; description d'une éruption, 229 et suiv.; éruption qui a bouleversé le monde entier, 232 b; quelques détails sur le mont Hécla, 233 a.—Sources d'eau chaude, les geysers, 233 b et suiv.—Lacs, montagnes, glaciers et rivières; description du lac Myvatn, 236; détails sur le mont Krabla, 237; montagnes de soufre, 237 b; torrent de lave, 238 a; les yokul, hauteur des principaux glaciers d'Islande, 238 b; montagnes basaltiques, 239 b; énumération des principales rivières, 240.—Cavernes; la caverne de sang, la Sourtshellir ou caverne Noire, 241.—Villes, villages et lieux célèbres de l'Islande; description de Reykiavik, la capitale, 242; habitations islandaises, 243; révolution de Reykiavik, 244 a et suiv.; difficulté des voyages dans cette île; utilité des chevaux; merveilleux instinct de ces animaux, 245 et 246; vallée de Thingvalla, description, 246 b; Skalholt, ancienne capitale, 248; Haukadal, 249 a; Holum, ibid.; Husavik, ibid.—Histoire naturelle de l'Islande, 249 b.—Habitants; portrait des Islandais, 250 a; costume, 250 b; attachement de ces insulaires à leur patrie, 251 a; hospitalité, probité, intelligence, 251 b; ce qu'est l'imprimerie en Islande; bibliothèque de Reykiavik, 252 a; école de Bessestad, instruction publique, 252; misère des prêtres islandais, 252 b; superstitions, magie, sortiléges, etc., 253 et suiv.; ce qui rend les Islandais superstitieux, 255 b; population; tableau des calamités inouïes qui ont successivement frappé ce pays depuis le dixième siècle, 256; monopole commercial, 258 a.—Mœurs et usages des Islandais; fidélité de ce peuple à ses traditions, 258 a; manière de saluer, 258 b; singulier usage, 259 a; nourriture des Islandais; leur passion pour le beurre aigre, 257 b et suiv.; combustibles dont se servent ces insulaires; le surturbrand ou bois fossile, 261 a.—Langue islandaise, les runes, 262.—Littérature islandaise; d'où vient le penchant des Islandais pour la poésie, 263 a; les scaldes; ils fréquentaient les cours européennes et suivaient les rois à la guerre; leur bravoure, 263 b; histoire du scalde Starkodr, 264 et suiv.; des scaldes montaient sur le trône, d'autres étaient nobles de naissance, 265 b; histoire de Ragnar Lodbrok, 265 b; chant de mort de ce roi, 266 b; décadence de la poésie des scaldes; caractère de cette poésie, 268 a.—Caractère de la littérature islandaise à différentes époques, 268 b; première phase de cette littérature, 269 a; deuxième phase ou décadence, ibid.; troisième phase ou réveil du génie islandais, 269 b.—Les deux Eddas; Sæmund, 270 b; Edda de Sæmund, sa division; fragment du poëme *Voluspá*, 270 b et suiv.; énuméra-

tion des poëmes qui composent l'Edda poétique, 272; aventures de Sigurd Ring et histoire de sa famille, 273 et suiv.; Edda prosaïque; détails sur Snorre Sturleson, 274 b et 275, division et composition de son œuvre, 276 a.—Les sagas, 276 b ; caractère des premières sagas ; il se modifie au quinzieme siècle, ainsi que leur style, 277 a ; énumération des sagas les plus remarquables, 277 b; l'heimskringla saga, ibid.; la sturlunga saga, ibid.; analyse de la saga de Nial, 278 a et suiv.; la gunnlauga saga et l'eyrbiggia, 280 a; aventures de Frithiof; fragment d'un poëme sur ce héros scandinave, 280 a et suiv.—Découverte et histoire de l'Islande, 282 b; l'Islande est-elle la Thulé des anciens? dissertation sur ce point, 283 a ; première découverte, 284 a; premiers essais de colonisation, 285 et suiv. ; législation, institutions politiques et civiles; à qui l'Islande est redevable de ses premières lois régulières, 287 a et suiv.; l'anarchie s'introduit en Islande, 289 a; elle produit quelques résultats utiles, 289 b; prédication du christianisme; l'Islande se convertit lentement; les missionnaires recourent aux miracles et emploient la force brutale, 290 a et suiv.; caractère du moine guerrier du moyen âge; moyens de propagande religieuse adoptés dans le Nord, 292 a; détails sur les missions qui précédèrent l'adoption du catholicisme, 292 b; établissement définitif du christianisme, 293 a et b; conséquences de cet événement; anarchie, 293 b et suiv.; l'Islande passe sous la domination norwégienne, 294 a; événements postérieurs à cette époque; adoption de la réforme, 294 b et suiv.; division et administration actuelles de l'Islande; législation pénale, point de bourreau, 295 b et 296.

J

Jackmann, marin russe qui cherche, avec Arthur Pet, un passage au nord-est, 191 b.

James (ile), fait partie de l'archipel Baffin-Parry, 178 b.

James (Thomas). Voyage de ce marin anglais au nord, de concert avec Luc Fox; il passe l'hiver dans la baie d'Hudson; souffrances de son équipage, 203 a.

Jameson (terre de), voisine du Groënland oriental.

Joinville (terre de), fait partie des contrées polaires antarctiques, 321 a.

K

Kajak, bateau groënlandais, 311 b.

Knight, navigateur anglais; il est massacré par les indigènes du Labrador, 198 a.

Knight, voyageur anglais envoyé, en 1719, à la recherche d'une mine d'or aux environs de la baie d'Hudson; il fait naufrage et périt avec tous ses compagnons de voyage, 204 b.

Kotzebue; cherche le passage par l'océan Pacifique; détails curieux sur une montagne de glace immobile aperçue par ce navigateur; ses découvertes dans l'océan Pacifique, 208 b.

L

Lancastre (détroit de) dans les régions arctiques, cité p. 178 b.

Louis-Philippe (terre de), fait partie des contrées circompolaires australes.

Lowenorn; est envoyé par le gouvernement danois à la recherche de la colonie orientale du Groënland; inutilité de sa tentative, 208 a et 303 b.

M

Mackenzie; se rend du Canada à l'extrémite nord de l'Amérique; il affirme avoir vu l'océan Glacial, 208 b.

Maldonado, navigateur espagnol qui passe pour avoir découvert le passage au nord-ouest; fausseté de cette assertion, 196 et suiv.

Mansfield (île), fait partie de l'archipel de Baffin-Parry, 178 b.

Mayen (Jean-). Quelques mots sur cette île, 315 a.

Melville (île), fait partie des terres arctiques, 178 a et 214 b; le capitaine Parry y passe l'hiver, 214 b et 215.

Melville (terre), fait aussi partie des contrées circompolaires boréales, 178 a.

Meta incognita, nom donné autrefois en Angleterre au Groënland, 186 a.

Middleton. Cet Anglais explore une partie de la baie d'Hudson; il est accusé d'avoir commis des erreurs volontaires, et est traduit pour ce fait devant la cour de l'amirauté, 205 b.

Mignon, vaisseau anglais envoyé à la découverte du passage au nord-ouest; il fait naufrage sur les côtes de Terre-Neuve, 186 b.

Moor (William) et Smith. Ces deux Anglais explorent la baie d'Hudson; ils remontent jusqu'à la baie Répulse; observations curieuses de ces navigateurs sur les effets du froid dans les contrées glaciales, 206.

Munk, navigateur danois. Il bouleverse la géographie de la baie d'Hudson; ses souf-

frances pendant un hiver passé sur les rives de cette mer; des soixante-quatre hommes qu'il avait emmenés, il n'en ramène que deux en Danemark; il meurt de désespoir pour avoir été maltraité par son souverain, 201.

N

Neige. Le capitaine Ross en trouve de colorée en rouge sur les côtes de la baie de Baffin, 213 a; observations du même navigateur sur la température et les effets de la neige dans les régions polaires, 219 b.

Nord-Est (terre du), fait partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.

Nordostland. Voyez Nord-Est (terre du).

O

Orcades australes, archipel faisant partie des terres circompolaires antarctiques, 320 b.

P

Parry (Édouard); accompagne le capitaine Ross dans son premier voyage au N. O. en qualité de lieutenant, 209 b; entreprend un second voyage en 1819, et fait d'importantes découvertes au fond du détroit de Lancastre, 214 b; est obligé d'hiverner dans l'île Melville; moyens qu'il emploie pour distraire son équipage dans ces régions glacées; les Anglais jouent la comédie bourgeoise et publient un journal, 214 b et 215; troisième expédition du même navigateur; découverte de la péninsule Melville, 216 a; quatrième expédition et naufrage de Parry, ibid. b; cet infatigable marin essaie vainement de trouver un passage vers l'équateur en se dirigeant vers le pôle, ibid. b.

Passage au Nord-Ouest. Voyages faits dans le but de le découvrir, 180 à 221; serait impraticable et par conséquent inutile alors même qu'il existerait; n'offre plus qu'un intérêt scientifique, 221 a.

Pet (Arthur). Navigateur russe; cherche un passage au nord-est vers la Chine, 191 b.

Phipps (Jean), expédition infructueuse de ce navigateur vers le pôle nord, 207 b.

Pickersgill est envoyé à la rencontre de Cook, que l'on supposait devoir revenir en Angleterre par le détroit de Davis, 208 a.

Pierre (île Saint-) ou Géorgie australe, Nouvelle-Géorgie et île du roi George, citée au nombre des terres polaires du sud, 320 a.

Pierre Ier (île), fait partie des terres circompolaires australes, 321 a.

Pôle magnétique. Découverte du pôle magnétique boréal par le commandant Ross, 217 a; le capitaine Dumont-d'Urville assure avoir trouvé le pôle magnétique austral, 321 a.

Poole (Jonas) entreprend deux voyages au Nord, 200 a.

Prince (île du), citée parmi les contrées antarctiques, 320 b.

Prince-Régent (entrée du), bras de mer dans les régions arctiques, 214 b.

R

Rodriguez de Cabrillo. Tentative de cet Espagnol pour découvrir un passage au nord-est de l'Amérique, 185 b.

Ross (John). Premier voyage de ce marin anglais à la recherche du passage au nord-ouest; il découvre de nouvelles terres au fond de la baie de Baffin; détails curieux de son entrevue avec des Esquimaux qui n'avaient jamais vu d'Européens; résultats de cette première exploration au point de vue géographique et commercial, 209 b et suiv. Second voyage dans les mêmes régions; découvertes du capitaine Ross et de son neveu, le commandant James Ross, 216 b; détails sur les Esquimaux de l'isthme de Boothia, 217 a; l'équipage est emprisonné par les glaces, et reste quatre années consécutives dans ce pays, 219; il revoit l'Angleterre en 1833; résultats importants de cette expédition, 220.

Ross (James), compagnon de voyage de son oncle, le capitaine John Ross, découvre le pôle magnétique boréal, 217 a.

Rothe, compagnon de voyage de Lowenorn dans sa tentative pour retrouver le Groënland oriental, 208 a et 303 b.

S

Sabine, navigateur anglais; critique le voyage du capitaine Ross, 214 b; fait des observations scientifiques dans une île voisine du Groënland oriental, 304 a.

Sabine (île), fait partie de la Géorgie septentrionale, 178 a.

Sandwich, groupe d'îles considéré comme faisant partie des régions circompolaires du sud, 320 a.

Scandinaves. Découvrent les premiers le continent américain; leurs excursions maritimes, 180 a.

Scoresby. Son voyage au Groënland oriental; il découvre le détroit qui porte son nom, 216 a et 303 b.

Scroggs; va, en 1722, à la recherche de Knight et de ses compagnons, dont on ignorait le sort funeste, 205 a.

Sept-Iles (les), font partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.
Sept-Sœurs. Voyez Sept-Iles.
Shetland australes; archipel faisant partie des terres antarctiques, 320 b.
Sirènes. Hudson dit avoir vu un de ces poissons fabuleux, 198 b.
Skrellingers, synon. d'Esquimaux, 302 a.
Sommerset septentrional. Terre arctique, 178 a et 214 b.
Southampton (île), citée au nombre des terres arctiques, 178 b.
Spitzberg, îles dont se compose cet archipel; signification du nom de Spitzberg, 315 b et 316 a; situation géographique, ibid.; sentiment que fait éprouver l'aspect de cette contrée, ibid; paysage, 316 b; détails sur le climat et les trois règnes de ce pays, y compris les mers voisines; abondance de bois flottant, 317 a et suiv.; essai d'établissement au Spitzberg, 318 b; naufrages fréquents sur les côtes de cet archipel, 319 a.
Sud-Est (terre du), fait partie du groupe du Spitzberg, 316 a.

T

Thorne (Robert), décide Henri VIII, roi d'Angleterre, à ordonner une expédition au Nord, 186 a.
Trinité (terre de la), citée parmi les régions circompolaires du Sud, 320 b.

U

Unicorne de mer, nom donné au narval, 317 b.

V

Vaughan (David), compagnon de voyage et d'infortune de Knight et de Barlow. Il fait naufrage et périt dans la baie d'Hudson, 204 b.

W

Welley (île), citée au nombre des terres circompolaires australes, 320 b.
Wellington (canal) dans les régions arctiques, 214 b.
Westmanna (îles), voisines de l'Islande; d'où vient ce nom, 286 a.
Weymouth (George). Voyage infructueux de ce marin anglais vers le Nord, 197 b.
Willoughby. Voyage de ce navigateur anglais au Nord, 187 a; il découvre le Spitzberg, 316 a.
Winter (île), fait partie de l'archipel de Baffin-Parry, 178 b.
Wood (John). Ce navigateur anglais, en cherchant un passage au Nord-Est, fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, 204 b.

Y

Young, compagnon de voyage de Pickersgill. Sa tentative dans le Nord est complétement infructueuse, 208 a.

Z

Zéno (Nicolo et Antonio), navigateurs vénitiens; leurs voyages au Nord et leurs découvertes, 181 a.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DES RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

CLASSEMENT DES PLANCHES.

Numéros des planches.	CHILI.	Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
	Carte du Chili et de la république Argentine	1	1
4	Vallon du Rio-Quile	2	2-3
2	Basaltes du Rio-Torbido	3	ibid.
3	Vallée du Rio-Torbido	4	ibid.
19	Tremblement de terre à Valparaiso	5	4-5
1	Le condor	6	6-7
11	Ile de Juan Fernandez	7	8-9
9	Portraits d'Araucans	8	12-13
6	Pont suspendu de Cimbra	9	16-17
10	Huttes de Péhuenches	10	18-19
5	Passage du Rio-Quillota	11	20-21
7	Péons descendant les Cordilières	12	24-25
8	Chinchilla, Chinche	13	26-27
12	Vue générale de Santiago	14	86-87
16	Place de Santiago	15	ibid.
13	Hôtel de la monnaie à Santiago	16	ibid.
15	Le tajamar à Santiago	17	88-89
14	La canada à Santiago	18	ibid.
17	Valparaiso	19	ibid.
18	Rade de Valparaiso	20	ibid.

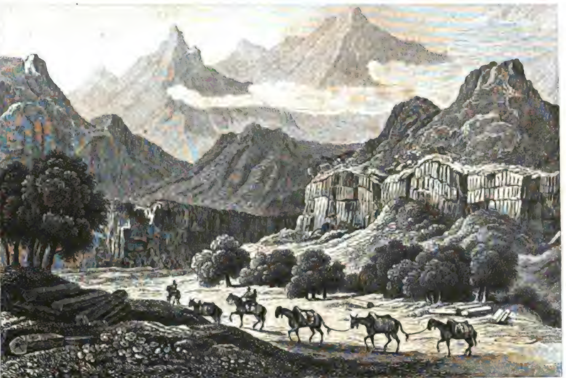
Numéros des planches.		Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
20	Talcahuano	21	88-89
21	Mœurs populaires, jeu de los porotos et danses	22	92-93
22	Mœurs populaires, jeu de la cineca	23	ibid.
23	Costumes de la Conception	24	96
24	Costume du peuple chilien	25	ibid.
	BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.		
1	Forêt vierge	1	4-5
2	Monographie du maté	2	ibid.
3	Jaguar, cougouar, coati, tapir	3	ibid.
4	Radeaux sur le Rio-Grande	4	8-9
5	Anthropophages	5	10-11
6	Indiens Charruas	6	ibid.
8	Péons, pâtres espagnols	7	12-13
13	Buénos-Ayres	8	14-15
14	Place du marché	9	ibid.
15	Marchands indiens	0	ibid.
16	Place publique	11	16-17
10	Relais de poste	12	ibid.
9	Pêcherie	13	ibid.
12	Vue à Maldonado	14	18-19
11	Pont de l'Inca	15	ibid.
7	Indiens du temps des jésuites	16	28-29
	PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.		
1-2	Carte de la Patagonie	1	1
3	Patagons du Nord	2	16-17
6	Patagons du Sud	3	27-28
7	Toldo et tombeaux des Patagons du Sud	4	28-29
5	Mouillage et ruines espagnoles à Port-Désiré	5	36-37
4	Village du Carmen	6	38-39
8	Mont Sarmiento	7	48-49
12	Ile de Wollaston près du cap Horn	8	ibid.
9	Fuégiens	9	56-57
11	Wigwams des Fuégiens à Port-Espérance	10	ibid.
10	Fuégiens	11	58-59
13	Colonie de Port-Louis dans l'île la Soledad	12	72-73
	ILES DE L'OCÉAN ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.		
1	Planisphères	1	1
2	Animaux lucifères de l'Océan	2	10-11
3	Hydrophytes ou plantes marines	3	18-19
4	Le mascaret	4	22-23
5	Hyperboréens avec leurs rennes	5	24-28
6	Iles de glace près des pôles	6	28-29
32	Carte des Orcades et des Shetland	7	44 et 75
16	Pont de cordes près de Lerwick	8	78-79
28	La tour de Mousa	9	80-81
29	Shetlandais	10	82-83
27	Rochers des Féroë	11	94-95
31	Carte de Terre-Neuve et des îles normandes	12	128 et 111
14	Iles Charles	13	172-173
15	Aiguade dans l'île Chatham	14	ibid.
17-18	Carte du pôle arctique	15	177
15	Roc basaltique sous le cercle polaire	16	178-179
22	Le bœuf musqué	17	ibid.
10	Esquimaux	18	ibid.
21	Traîneau d'Esquimaux	19	180-181
20	Danse d'enfants esquimaux	20	212-213
23	Marche d'un bâtiment à travers les glaces	21	214-215
19	Manière de voyager à travers les blocs de glace	22	218-219
8	Aurores boréales	23	224-225
9	Soleil de minuit	24	226-227
13	Mont Hécla	25	232-233
14	Nouveau geyser	26	234-235
26	Cratère du Krabla	27	236-237
12	Costumes islandais	28	250-251
11	Cap Parry	29	296-297
25	Groenlandais en mer	30	310-311
30	Groenlandais surprenant un phoque	31	312-313
24	Intérieur d'une case d'Esquimaux	32	ibid.
7	Pêche de la baleine au Spitzberg	33	318-319

Vol 3



Dessiné et Gravé par Lemaitre

Le Condor



Lauder-Bursch del. Dorsucle Sc.

Basaltes du Rio Toltide



Vallée du Rio Torbido





Passage du Rio quellota



Vander-Burch del. Lavenne Sc.

Pont Suspendu de Cumbra



Vernier del. Montaut Sc.

Péons descendant les Cordillères



Vernier del. — Chaillot sc.

Chinchilla. Chinche.

9





Vernier del. Massard Sc.

Portraits d'Araucans



Vander Burch del.

Huttes de Péhuenches



Île de Juan-Fernandez



Vue Générale de Santiago



Arnout del.   Dauvernier Sc.

Hôtel de la Monnaie à Santiago

Lemaitre dir.



Arnout del. Daverne sc.

Hôtel de la Monnaie à Santiago.

Lemaitre dir.



Arnout del. Traversier Sc.

La Cañada à Santiago.



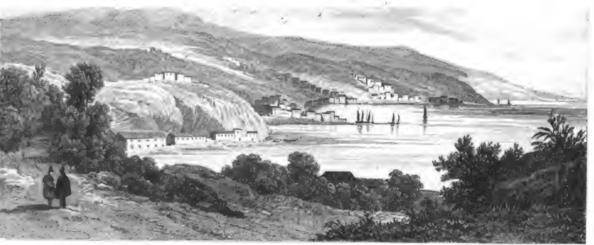
Amout del.

Le Tajamar à Santiago

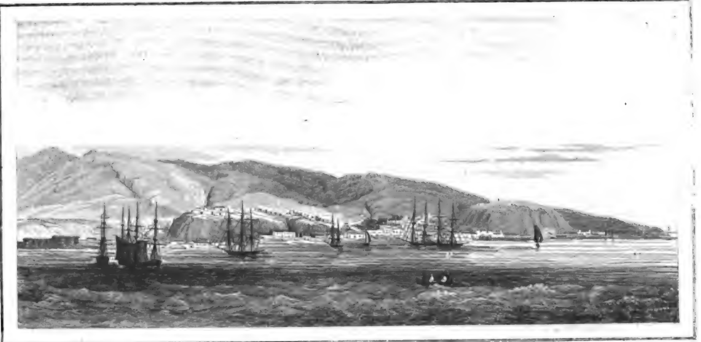


Arnout del. Dusevoier Sc.

Place de Santiago.







Rade de Valparaiso



Tremblement de Terre à Valparaiso.



Poux del. — Alès Sc.

Talcahuano



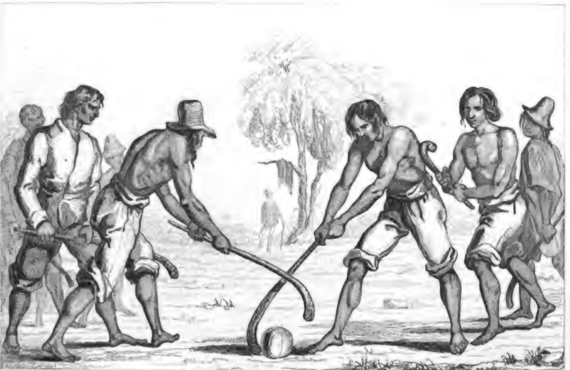
Mœurs populaires. Jeu de los porotos et Danses

Costumbres populares Juego de los Porotos y Dannas



Mœurs populaires, Jeu de Los porotos et Danses.

Costumbres populares Juego de los Porotos y Danzas



Mœurs populaires. Jeu de la Chueca.



Costumes de la Conception

Trages de la Conception.



Costumes du peuple Chilien

Trages del pueblo Chileño.

GRAND CHACO. GROSS-CHACO.

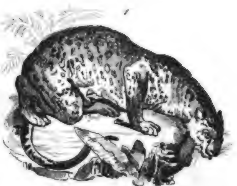


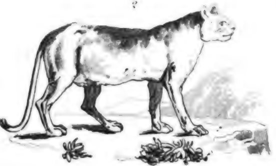
Forêt vierge. Urwald.



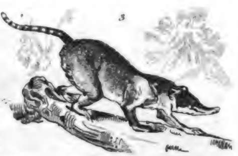
Monographie du Maté

Monographie des Maté.

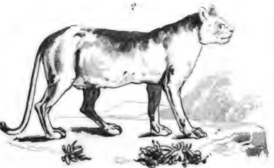








1. *Jaguar.* Jaguar. 2. *Couguard.* Cuguard. 3. *Couati.* Cuati. 4. *Tapir.* Tapir.





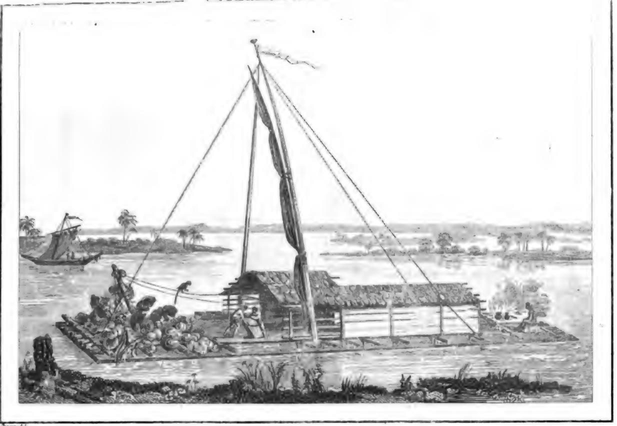
1. *Jaguar.* Jaguar.

2. *Couguard.* Cuguard.

3. *Couati.* Cuati

4. *Tapir.* Tapir





Radeau sur le Rio-Grande.

Floss auf dem Rio-Grande.

RIO DE LA PLATA.



Menschenfresser.

2 Paraguay



Indiens. Charruas.

Indianer. Charruas.



Indiens au temps des Jésuites. Indianer zur zeit der Jesuiten.





Pêcherie. Fischerei.



Relais de Poste. Poststation.



Pont de l'Inca — Die Inca's-Brücke



Pont de l'Inca — Die Inca's-Brücke



Vue de Maldonado. Ansicht von Maldonado.



Buenos - Ayres.

Buenos - Ayres.



Place du Marché Marktplats



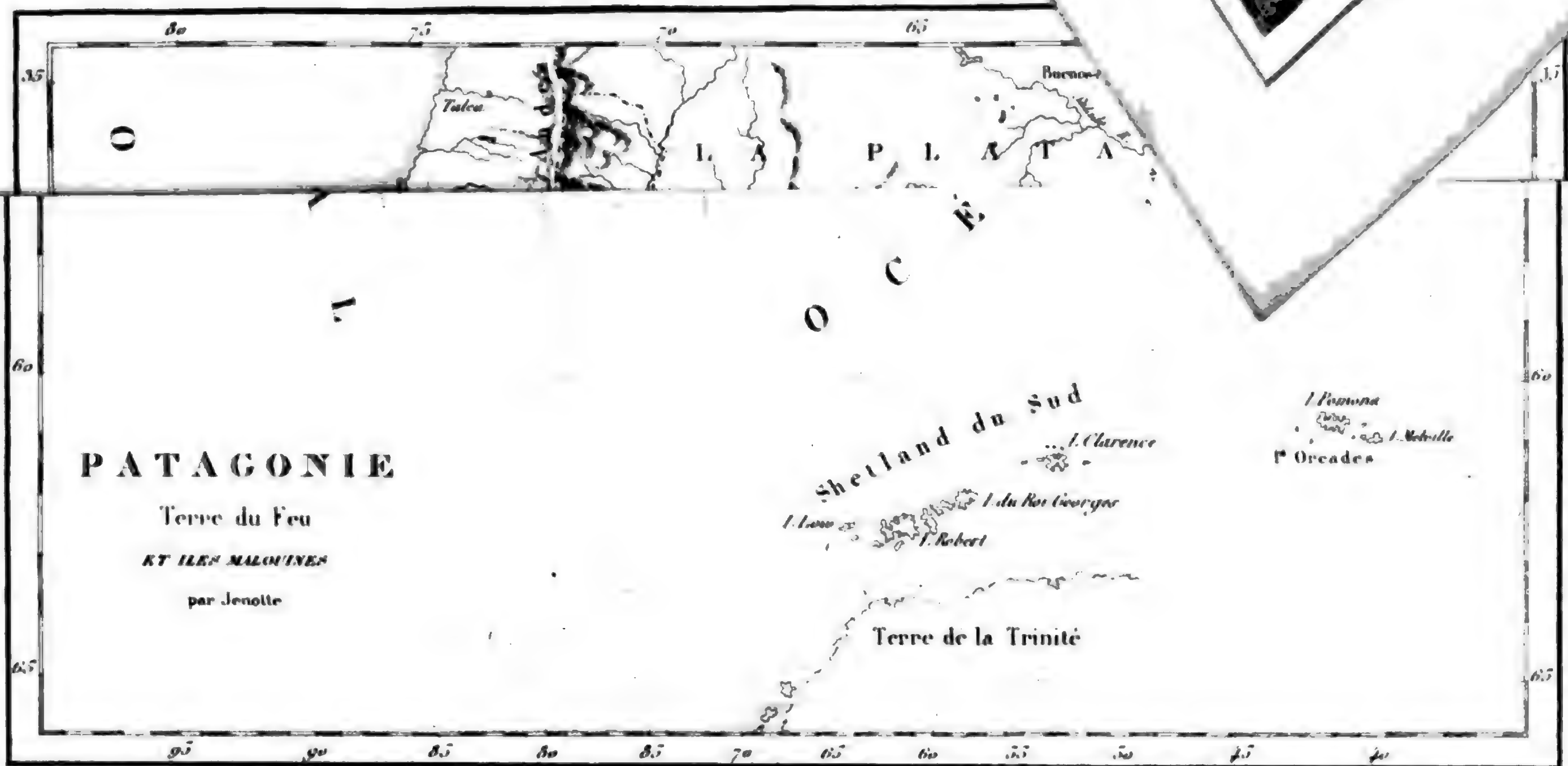
Marchands Indiens

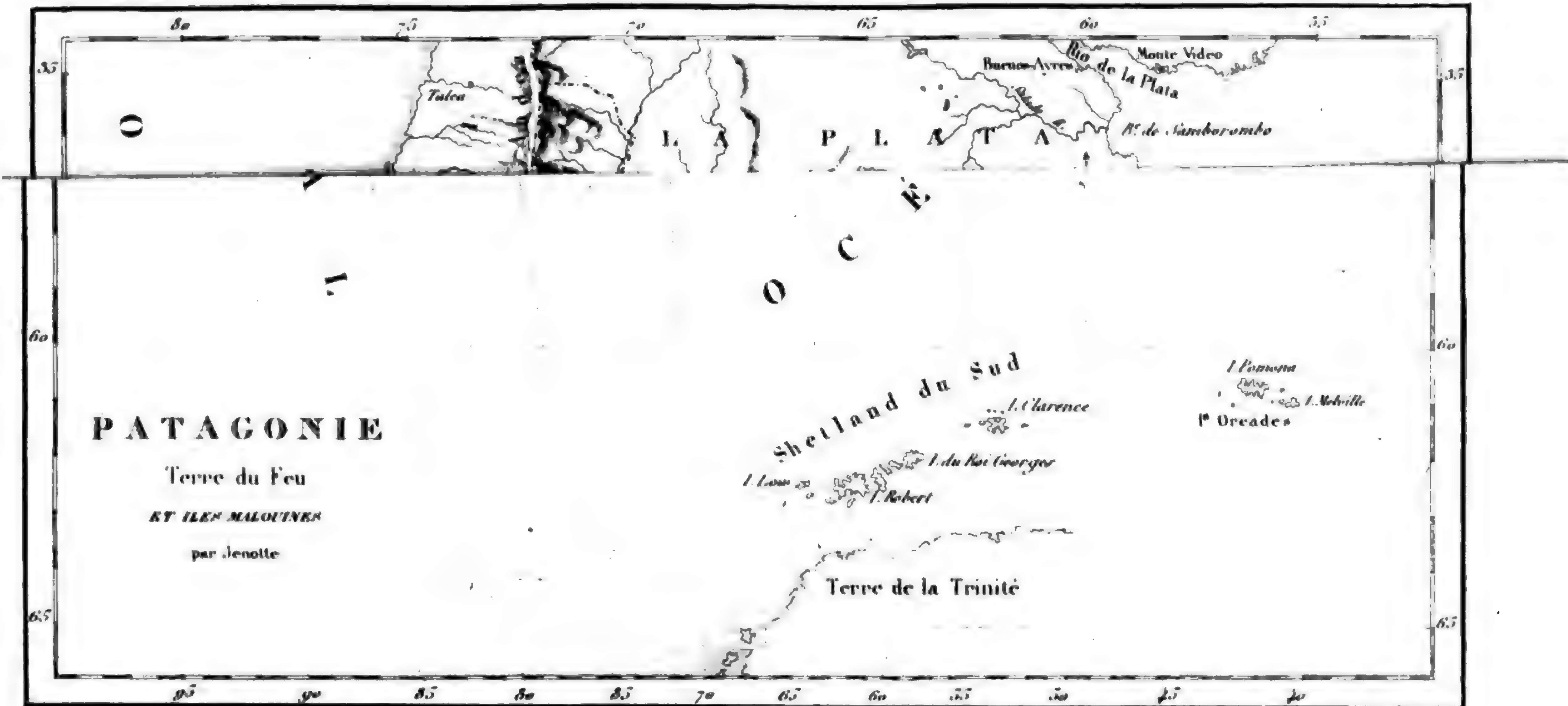
Indische Kaufleute.



Duvers del.

Place Publique Marktplatz


Méridien de Paris.
PATAGONIE
Terre du Feu
ET ILES MALOUINES
par Jenotte
Talca
Buenos
LA PLATA
Shetland du Sud
I. Clarence
I. du Roi Georges
I. Robert
I. Livingston
Terre de la Trinité
I. Pomona
I. Melville
Iles Orcades



Méridien de Paris.
1-2.
PATAGONIE
Terre du Feu
ET ILES MALOUINES
par Jenotte
Talca
Buenos-Ayres
Rio de la Plata
Monte Video
R. de Samborombo
LA PLATA
OCÉ
Shetland du Sud
I. Clarence
I. du Roi George
I. Robert
I. Low
Terre de la Trinité
I. Pomona
I. Melville
Iˢ Orcades

Méridien de Paris.

1-2.

PATAGONIE

Terre du Feu

ET ILES MALOUINES

par Jenotte

Talca

LA PLATA

Buenos Ayres

Rio de la Plata

Monte Video

Bᵉ de Samborombo

Shetland du Sud

I. Clarence

I. du Roi George

I. Robert

I. Low

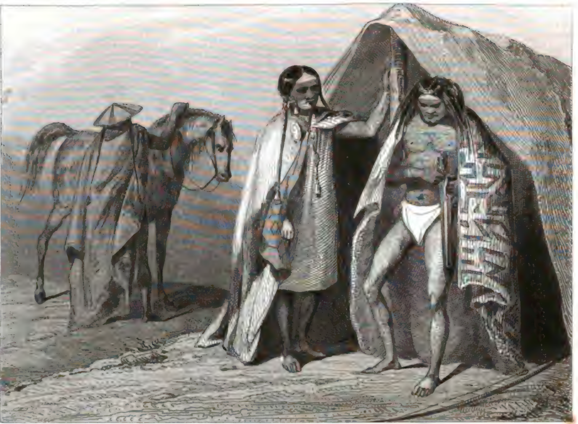
Terre de la Trinité

I. Pomona

I. Melville

Pᵉ Orcades





Patagons du Nord.



Village du Carmen sur le Rio-Negro.



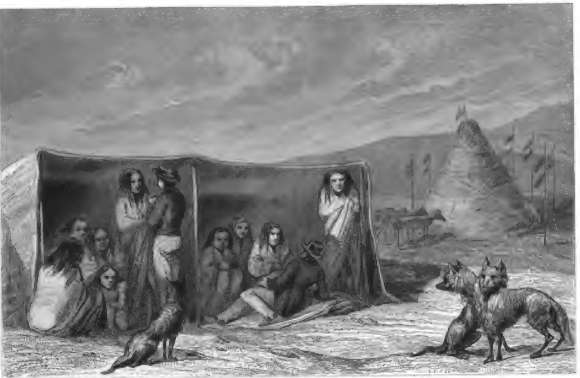
Mouillage et ruines Espagnoles à Port-désiré.



Mouillage et ruines Espagnoles à Port-désiré.



Patagons du Sud



Toldo et Tombeaux des Patagons du Sud.

TERRE DE FEU .

8



Mont Sarmiento.

TERRE DU FEU.



Fuegiens.



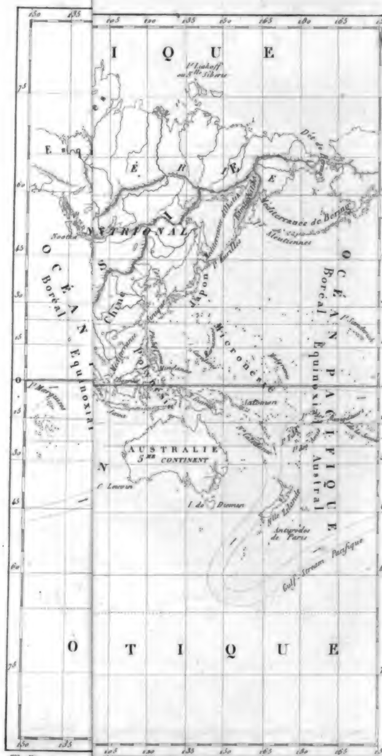
Fuegiens.



Wigwams des Fuégiens à port Espérance dans le Canal Madeleine



Ile de Wollaston près du Cap Horn.



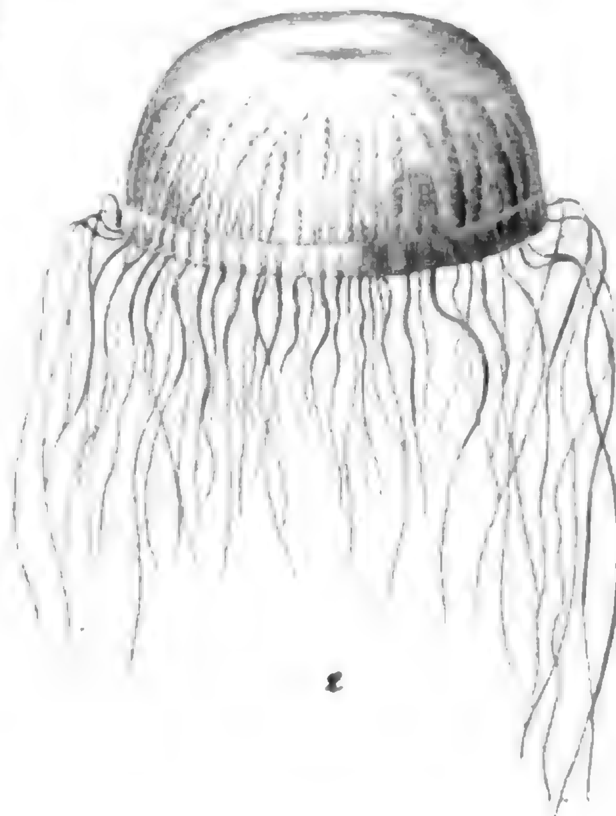
Th Duvotenay







1. Rhizostoma
2. Berenice
3. Monophora
4. Salpa



Animaux Lucifères de l'Océan



Hydrophytes ou plantes marines des régions circumpolaires



Danvin del.

Le Mascaret — Springfluth.

l'Océan



Hyperboréens avec leurs Rennes. Nordländer mit ihren Rennthieren



Hyperboréens avec leurs Rennes. Nordländer mit ihren Rennthieren





Pêche de la Baleine au Spitzberg.

RÉGIONS CIRCUMPOLAIRES POLARGEGENDEN

8



Aurore Boréale

Nordlicht



Dessin del

Aurore Boréale. Nordlicht.

de l'Océan.



Soleil de Minuit.   Mitternachtsonne.



Esquimaux Eskimos



Cap Parry. Cap Parry.





Costumes Islandais

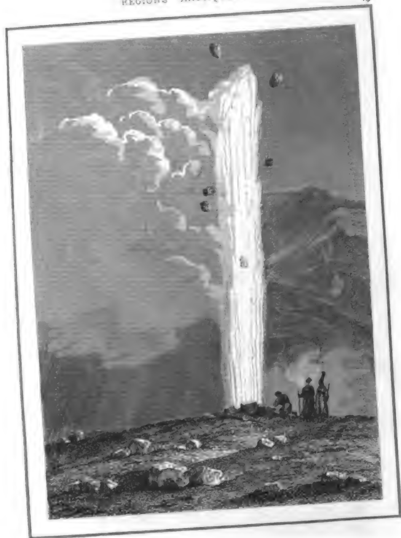
de l'Océan. Lemaître dir.



Mont-Hécla vue par le Sud



Mont-Hécla vue par le Sud.



Nouveau Geyser



Colonie de Port-Louis dans l'Ile de la Soledad



Ile Charles



Roc Basaltique sous le cercle polaire

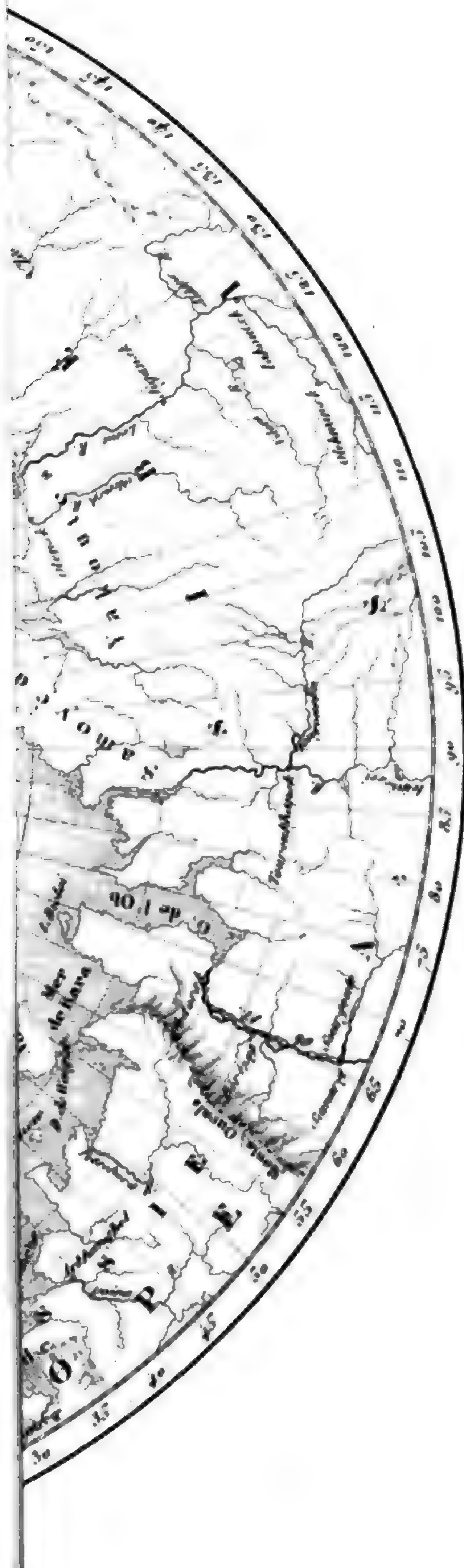


Aiguade dans l'Ile Chatam.



Pont de Cordes près de Lerwick.

17-18





Manière de voyager à travers les blocs de glace



Vernier del. — Lemaitre direxit

Danse d'enfants Esquimaux



Traîneau d'Esquimaux.



Le Bœuf musqué





Groenlandais surprenant un Phoque.



Marche d'un Bâtiment à travers les glaces.



Cratère du Krabla.



Intérieur d'une Case d'Esquimaux.



Groenlandais en Mer

Labrador

GOLFE DE S^T LAURENT

OCÉAN ATLANTIQUE

TERRE NEUVE

District Septentrional

District Méridional

District Central

Les Mts des Indiens Rouges

Belle Ile du Sud

I. St Barbe

D. de Belle Ile

I. du Nouveau Monde

Bonavista

C. Bonavista

Trinité

Baie Plaisance

Plaisance

St Jean

C. Ray

C. Anguilles

Miquelon

P^te Miquelon

St Pierre

GUERNESEY

St Peters Port

I. des Herm

Douglas

LA MANCHE

OCÉAN ATLANTIQUE

JERSEY

St Aubin

St Helier

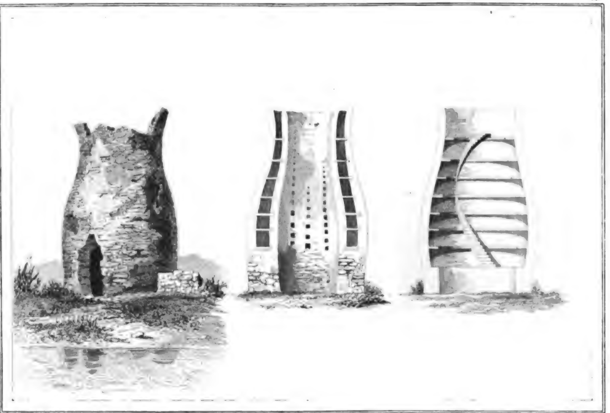
St Ouen Baie

Baie de Noirmont

Nord.



ILES SHETLAND
Unst
Fetlar
Yell
Yell S^d
Bigs
Out Skerries
Whalsey
Hillswick Baie
Papa
Lerwick
Bressay
Noss
Sandwick
Mousa
Foula I.
Fitfull P.
Ile Fair
N. Ronaldshay
Papa Westray
Westray
Start
Sanday
Westray Firth
Rowsay
Eday
Stronsay
Shapinsay
C. Moul
Burray
Hoy
St Ronaldshay
Pentland Firth
P. Duncansby
ECOSSE
Wick
ILES ORCADES



La Tour de Mousa.



Islandais


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06557 5162

